LE MAGASIN PITTORESQUE

1899

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, d'ALBAS, directeur, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

CHARLES FORMENTIN

Conservateur du Musée Galliera

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME DIX-SEPTIÈME

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION & DE LIBRAIRIE

5, RUE PALATINE, 5

M DCCC XCIX

MAGASIN PITTORESQUE

ANNÉE 1899

VERS L'AMOUR



VERS L'AMOUR. — Musée Galliera. — Sculpture de M. A. Moncel. — Gravé par Crosbie.

VERS L'AMOUR

Deux êtres jeunes et beaux rêvent, pressés l'un contre l'autre, en une attitude de pudeur et de tendresse. Elle, avec de la candeur plein les yeux, semble écouter, recueillie, une voix qui lui murmure de douces choses. Lui, comme en une extase ravie, appuie sa tête sur l'épaule de l'aimée.

Et le contraste est charmant, dans ce groupe chaste et poétique, de la jeune fille grave qui songe et du jeune homme qui sourit, tous deux en route vers l'amour.

X.

LE NOUVEL OPÉRA-COMIQUE

L'inauguration du nouvel Opéra-Comique peut être considérée comme un événement dans l'histoire de l'Art français contemporain.

M. Louis Bernier, l'architecte qui l'a construit, y a combiné une inspiration puisée aux exemples remarquables du passé à un goût personnel et moderne : il a groupé à l'intérieur du monument beaucoup des innovations luxueuses et pratiques que lui ont offertes les découvertes de notre époque. Les toiles et les statues qui décorent les salles et les galeries sont dues à nos premiers peintres et sculpteurs. Indépendamment des ouvrages d'embellissement qui la rehaussent, la structure du bâtiment réunit à son actif ce que l'industrie compte de plus habile en fait d'artisans de toute espèce.

L'édifice est donc, qu'il nous soit permis de le constater, laissant à d'autres plus experts le soin d'en faire l'éloge ou la critique, une manifestation évidente de la valeur artistique de la fin de ce siècle. Il consacre, dans un cadre qui lui est enfin propre, un genre musical, qui jusqu'à présent n'avait eu, au hasard des éventualités favorables ou fâcheuses, que des sièges de rencontre ou d'adoption, et dont le caractère national a de quoi ajouter en solennité à la circonstance.

L'origine de l'Opéra-Comique remonte aux premières années du dix-huitième siècle. Son histoire est compliquée et assez curieuse pour que les principaux faits qui l'ont signalée méritent d'être brièvement rapportés.

Vers 1710, sur les tréteaux des foires Saint-Germain et Saint-Laurent, on jouait avec un certain succès des parodies d'Opéra. Arlequin, Colombine et Pierrot faisaient la parade et la foule s'amassait aussi impatiente et aussi mêlée que celle de nos salles modernes. Seigneurs et manants prenaient là côte à côte un plaisir également partagé. Les carrosses et les chaises armoriées stationnaient aux alentours auprès des haquets et des chariots.

Ces divertissements, sortes d'improvisations entremêlées de couplets, où la fantaisie de l'acteur brodait sur le thème du musicien, atteignirent bientôt une telle vogue que le sieur Saint-Edme et la veuve Baron, directeurs de deux troupes rivales, lassés d'une compétition qui les appauvrissait mutuellement, opérèrent une union qui fit leur force et leur prospérité. Ils fusionnèrent, et, avec l'approbation des syndics et de l'Académie de Musique, fondèrent l'Opéra-Comique.

Ce fut le beau moment des foires. Durant cinq mois par an, les pièces de Le Sage, de Fuzelier, de Dorneval attirèrent une affluence considérable. Les comédiens français en conçurent une violente jalousie, et résolurent d'étouffer dans ses débuts une entreprise qui menaçait de les anéantir. Des intrigues de boudoirs et de soupers galants eurent vite fait de consommer cette besogne. Un soir, au sortir d'une représentatien plus brillante que de coutume, le Régent répondit d'un air ironique au comédien venu pour le complimenter, que l'Opéra-Comique était comme le cygne qui ne chantait jamais mieux qu'à ses derniers moments. Ces paroles confirmèrent les pressentiments du théâtre. Trois jours après, l'ordre lui vint de fermer ses portes.

Cet échec, loin de rebuter ceux qui venaient d'en être frappés, les encouragea à soutenir une lutte opiniâtre qui dura plus de soixante ans. On ne renonce pas de gaieté de cœur à la réussite et à la fortune : aux cabales de leurs adversaires ils répondirent par des cabales. Leurs partisans étaient nombreux et haut placés, et l'époque dissolue du règne de Louis XV se prêtait à toutes les menées et à tous les compromis. En 1721, les tréteaux de la foire Saint-Germain recouvrèrent leurs privilèges et leur succès.

Ces dissensions se renouvelèrent souvent avec des alternatives diverses durant une partie du dix-huitième siècle.

En 1752, une circonstance imprévue vint donner à ces compétitions un caractère de crise aiguë qui porta à son comble l'acharnement des partis.

Le théâtre des foires était en pleine prospérité. Le sieur Monnet le dirigeait et Rosaline en était l'étoile. Une troupe de chanteurs italiens vint donner à l'Opéra des représentations d'intermèdes lyriques qui obtinrent d'emblée la faveur universelle. Monnet vit ses tréteaux menacés d'abandon par l'arrivée imprévue de ces nouveaux concurrents. Avec une habileté et une audace que lui suggéra la situation critique, il fit immédiatement composer par Vadé les *Troqueurs*, ouvrage compris dans l'esprit de ceux qu'exécutait la troupe étrangère ; Dauvergne en écrivit la musique et l'on annonça partout qu'elle était due à la plume d'un com-

positeur italien. Le revirement ne se fit pas attendre. Les habitués de l'Opéra vinrent entendre la nouvelle pièce, et les amis de Monnet, lorsque la supereherie eut été adroitement divulguée, renchérirent en éloges et en applaudissements. Les *Troqueurs* furent suivis d'autres œuvres de Duni, de Philidor, de Lariette, de Monsigny, toutes accueillies favorablement. Ce fut le tour de la Comédie italienne d'être jalouse et de montrer les dents. Elle obtint la suppression de l'Opéra-Comique en s'engageant à prendre six de ses acteurs. Cette fusion donna des résultats assez brillants. Grétry tenait l'affiche, et, pendant plusieurs années, l'*Épreuve Villageoise*, *Zémire et Azor*, l'*Amant jaloux*, *Richard-cœur-de-Lion*, etc., s'y sueeédèrent avec un égal succès.

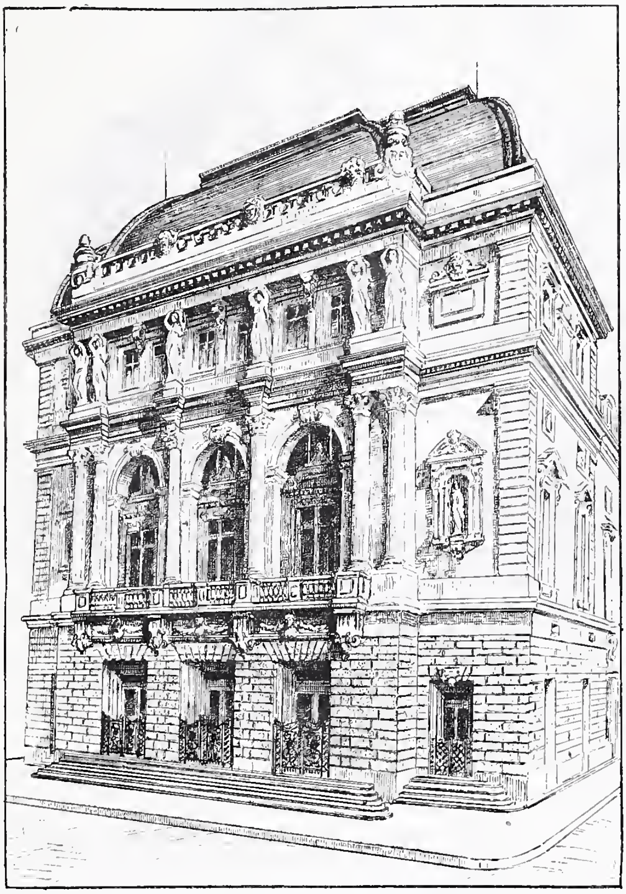
En 1789 une concurrence s'éleva.

Léonard Autié, coiffeur de la reine Marie-Antoinette, et Viotti le violoniste entreprirent de ressusciter l'Opéra-Comique de Monnet à la salle Feydeau.

Cette tentative fit renaître les anciennes luttes : elles eurent pour effet salutaire de stimuler le talent d'une pléiade de musiciens : Berton, Chérubini, Boïeldieu, Méhul, Devienne, Stiebelt, Lesueur, etc., auxquels nous devons une série de ehefs-d'œuvre. L'antagonisme dura douze ans. En 1801 s'opéra la fusion définitive entre la salle Favart et la salle Feydeau. Nous entrons dès lors dans la période moderne.

En 1829, la salle Feydeau est abandonnée pour la salle Ventadour bientôt délaissée pour la salle Favart. Hérold, Auber, Halévy, Adam, Meyerbeer, Félieien David, Léo Delibes, Victorien Joncières, Bizet, Lalo, Massenet, pour ne citer que les plus eélèbres, ont amené jusqu'à nos jours l'Opéra-Comique à un degré de prospérité qui en a fait l'une de nos plus grandes scènes françaises.

Tout le monde a présent encore à la mémoire le terrible incendie qui, le 25 mai 1887, détruisit de fond en comble le théâtre de la place Boïeldieu. Divers projets de reconstruetion furent présentés, diseutés et repoussés tour à tour. Au mois d'août 1893, M. Louis Bernier fut définitivement ehoisi pour réédifier l'Opéra-Comique sur son aneien emplacement.



Façade de l'Opéra-Comique place Favart.

La façade prineipale du nouveau monument se eompose d'un avant-corps faisant saillie et de deux parties latérales en retrait.

Le rez-de-chaussée est pereé de larges portes préeédées d'un perron et surmontées de bustes allégoriques.

Quatre eonsoles, décorées d'attributs musieaux soutiennent le baleon du premier étage. Sur ce baleon s'ouvrent trois baies cintrées séparées par colonnes engagées. Ces ouvertures ménagent de larges jours sur le grand foyer. L'attique est pereé de six fenêtres séparées deux par deux par des cariatides sculptées par MM. Allar, Michel et Peynot. Il est surmonté d'une corniche que eouronne un chéneau décoré de masques, et flanqué d'aerotères sur lesquels se détache, en lettres d'or, le chiffre de la République française.

Les parties latérales en retrait ont chaeune leur porte et leur perron. Le premier étage en est oeeupé extérieurement par des niches servant d'abri à des statues, dont l'une, la « Musique » est due au ciseau de M. Puceh et l'autre la « Poésie », à celui de M. Guilbert.

Les façades sur la rue Favart et la rue Marivaux répondent, dans l'ordonnanee de leurs éléments, à la disposition des grandes seetions intérieures de l'édifice. Une première partie, correspondante aux salons des foyers, est pereée de hautes fenêtres. Les ouvertures se rétrécissent ensuite et se multiplient pour éclairer successivement les couloirs, les loges des artistes, les bureaux de l'Administration, les eommunications avec la scène. Le vestibule d'entrée est vaste : des cadres de marbre lui font un décor sobre et riche ; à droite et à gauche sont les bureaux de location. Au milieu, prend naissance un esealier bordé de colonnes de

granit rouge au chapiteau de bronze, et conduisant à un palier qui tient une place importante dans l'organisation du théâtre. A ce palier six escaliers aboutissent.

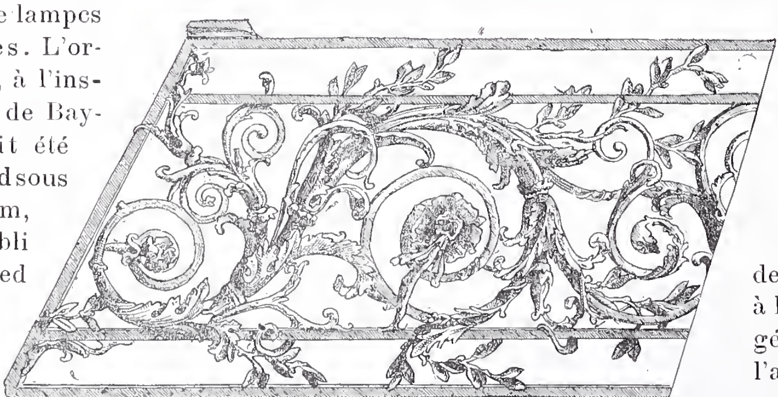
Ce sont, sur les deux côtés, les escaliers d'honneur conduisant à l'avant-foyer des premières loges ; au centre une douzaine de marches mènent aux fauteuils d'orchestre : à droite et à gauche quelques degrés descendent au foyer d'attente situé sous la salle.

Cette sorte d'atrium communique avec des couloirs qui donnent accès à l'extérieur par de nombreuses sorties ; dans ces couloirs viennent également déboucher les escaliers réservés au dégagement des étages supérieurs et de toutes les parties du monument. L'avant-foyer s'ouvre sur le foyer principal et les deux salons latéraux qui donnent sur la place Boïeldieu.



Opéra-Comique. — Façade rue de Marivaux.

La salle, ovale, est aussi large que celle de l'Odéon, aussi profonde que celle du Théâtre-Français : elle a 17 mètres de hauteur. Elle contient 1500 places. Elle est éclairée par une profusion de lampes électriques. L'orchestre qui, à l'instar de celui de Bayreuth, avait été placé d'abord sous le proscenium, a été rétabli de plain pied avec la salle.



Opéra-Comique. — Rampe de l'escalier d'honneur.

La scène mesure $17^m 50$ sur $17^m 95$. Elle a été aménagée avec un souci de précautions et une prudence qui conjurent dans la mesure désirable tous les accidents possibles.

L'entrée des décors s'effectue rue Marivaux. Ils trouvent une réserve derrière un mur percé de hautes portes de fer et situé au fond de la scène. Ce mur constitue avec celui des propriétés mitoyennes un passage isolé, qui permet, une fois les châssis en place, une communication facile entre les deux ailes du bâtiment et une sortie rapide et sûre aux artistes et au personnel à la moindre alerte : il remplace avantageusement le pont suspendu qui autrefois servait de praticable quand le rideau était levé.

Un lanternon vitré est disposé audessus de la scène, qui donnerait aux flammes et à la fumée une issue immédiate en cas d'incendie.

Les artistes hommes ont leur loge rue Marivaux. Les dames, rue Favart.

Au-dessus de la réserve des décors sont les loges omnibus.

La partie supérieure du théâtre comprend en outre une salle d'étude pour la danse, un magasin de costumes, et au-dessus de la coupole une grande pièce utilisée comme foyer de répétition.

Notons encore à gauche de la scène un petit foyer de réplique.

Tous les couloirs de l'administration correspondent de plain pied avec ceux de la salle.

Telle est à peu près l'organisation du nouvel Opéra-Comique.

De nombreux motifs de décoration ajoutent à l'agrément du plan ingénieux de M. Bernier l'attrait du plaisir des yeux.

Ce sont, dans l'atrium, la charmante figure en marbre de M. Michel, la *Pensée;* sur le palier d'entrée, le *Drame lyrique*, de M. Falguière, et l'*Opéra-Comique*, de M. Mercié. La *Glorification de Bizet*, de M. Falguière et celle de *Gounod* commandent les escaliers d'honneur que rehaussent de la richesse de leur coloris, du charme de leur com-

position les peintures de MM. Flameng et Luc-Olivier Merson.

Celles de M. Joseph Blanc dans l'avant-foyer, celles de MM. Gervex et Maignan dans le foyer principal, de MM. Raphaël Collin et Toudouze dans les salons, les figures de M. Lombard, de MM. Hamel et Pesné, plusieurs bustes de grands compositeurs, de grands interprètes, de grands librettistes contribuent à faire de ces salles, où l'harmonie des marbres violets et des bronzes tempère l'éclat des couleurs, un promenoir bien différent des symphonies ronflantes des ors et des cristaux du Grand-Opéra, plus intime en quelque sorte, et tout aussi somptueux.

Dans la salle aux tonalités blanc et or, le rouge des loges et des fauteuils met une note assourdie et chaude qui fait valoir les bleus et les oranges du plafond de M. Benjamin Constant, dont la tache vibrante et superbe épandue sur toute la coupole, est une percée sur le rêve et la poésie.

Ce plafond est une évocation lumineuse de la Gloire rassemblant autour d'elle, dans une atmosphère bizarre de nuages artificiels, plusieurs allégories musicales et différents types les plus célèbres de notre Opéra-Comique.

La coupole est appuyée sur un système d'arcades et de pendentifs, où les amours de M. Lombard s'envolent dans l'éclat des émaux et des mosaïques.

Le cadre de la scène est soutenu par des figures ailées qui, ainsi que les deux génies groupés autour de l'écusson, ont été modelés par M. Marqueste.

Le manteau d'arlequin est traité en bas-reliefs sculptés.

Il y a trois rideaux : un rideau de fer, un rideau tombant, un rideau wagnérien.

La balustrade des balcons est remarquable. A l'étage des premières loges, des cariatides d'un joli galbe, aux physionomies mobiles d'une expression agréable, signées du nom de M. Coutan, alternent avec des masques.

*
* *

Nous avons essayé en peu de mots de donner une idée assez exacte du nouvel Opéra-Comique.

Sans chercher à expliquer le mécontentement qui a salué son ouverture, nous espérons que ses nombreux critiques reviendront bientôt de leur sévérité, et, faisant la part des difficultés qu'il y avait à édifier un vaste théâtre sur un emplacement exigu, seront unanimes à rendre à la valeur artistique de l'œuvre un jugement favorable et mérité.

Robert Hénard.

HENRI LAVEDAN

Le nouvel académicien, appelé à recueillir la succession de Henri Meilhac, a trente-neuf ans. Il est donc le plus jeune écrivain de l'Académie française. Et les journaux viennent de nous apprendre, sur lui, cette particularité qu'il appartient à l'armée territoriale, en qualité de cavalier de deuxième classe. Le contraste de son humble situation militaire et de son illustration en littérature est assez piquant pour être relevé.

Dans le visage d'un homme, ce miroir de son âme, il est rare qu'on ne découvre pas quelques traits plus expressifs par lesquels se manifeste plus habituellement sa



M. Henri Lavedan.

vie intérieure. Dès qu'on examine la figure de Henri Lavedan, on est retenu par l'intensité vivante de ses yeux. Par disposition naturelle, autant que par la force acquise de l'habitude, c'est l'extraordinaire activité de sa vue qui doit surtout le mettre en relation avec la vie extérieure. Il est, avant tout, un homme qui regarde et qui s'amuse de ce qu'il a su voir. Sans doute, le front intéresse, en lui; il est large, lumineux, comme il convient que soit le siège de sa fine intellectualité; mais il n'offre rien de particulièrement attirant, non plus que le nez, ni le menton, ni l'ensemble de la figure estompée d'une barbe frisée assez courte, et qui ne prétend réellement à rien.

Les yeux, au contraire, bruns et pas très grands, ni trop profonds, absorbent l'attention de qui lui parle ou l'observe, ne le laissent que peu à peu s'inquiéter des autres traits du visage et découvrir leur harmonie avec leur malice souriante et narquoise, leur clairvoyance aiguë et comme étonnée, du contraste, entre l'apparence des choses et leur piteuse réalité.

On devine que les sensations sollicitent spécialement l'émotion de Henri Lavedan, par ses yeux rieurs, incisifs et visionnaires, sans cesse avides de découvrir, aux actes de ses contemporains, des mobiles qu'ils n'y

soupçonnent pas eux-mêmes. Et sa vision, toute en pénétration et en profondeur, est toujours animée de malice légère, sans s'exalter jamais jusqu'à la méchanceté ou à l'indignation.

C'est sur la vie du grand monde que M. Henri Lavedan aime surtout à diriger son observation. Après un premier roman, *Sire*, il a donné cette précieuse collection d'études mondaines : *La Haute*, *Petites Fêtes*, *Nocturnes*, *Le Nouveau Jeu*, *Leurs Sœurs*, *Leur Beau Physique*, *Le Lit*, *Les Marionnettes*, *Le Vieux Marcheur*, *Les Beaux Dimanches*, qu'il a simplement élargie, au théâtre, dans *Une Famille*, *Le Prince d'Aurec*, *Les Deux Noblesses*, *Le Nouveau Jeu* et *Catherine*.

On ne prendrait pas une idée assez juste du talent de M. Henri Lavedan, si on se bornait à reconnaître que la malice de son observation demeure toujours tempérée par son instinctive courtoisie. On sent bien que sa raillerie ne demanderait qu'à s'attendrir, s'il vivait à une époque où il ne serait pas ridicule de paraître quelquefois ému. On se trouve en meilleure posture à railler finement ses contemporains, de leur défaut de noblesse et d'héroïsme qu'à s'enthousiasmer imprudemment pour des vertus dont ils ne parviennent même pas à soutenir dignement les apparences.

Et on peut soupçonner légitimement M. Henri Lavedan de garder une réelle tendresse pour beaucoup de sentiments respectables que leurs représentants attitrés ont laissé abolir. Il semble bien qu'il y ait en lui un Octave Feuillet mort jeune et qui aurait des velléités de renaître. La rumeur publique, l'an dernier, apporta, autour de toutes les vieilles demeures féodales, la bonne nouvelle, qu'avec *Catherine*, cette résurrection s'était momentanément opérée.

Félicien Pascal.

PERLES NATURELLES-ARTIFICIELLES

Soyez heureuses, Mesdames, les savants travaillent pour vous.

Il y a quelques années, M. Henri Moissan, de l'Académie des Sciences, découvrait, à l'aide de son four électrique, le moyen de faire du diamant. Plus récemment, un chimiste américain, le docteur Emmens, parvenait à transmuer de l'argent en or pur; c'est, du moins, ce qu'il affirme et ce qu'affirment avec lui des témoins autorisés. Et voici que M. Louis Boutan, maître de conférences à la Sorbonne, se met à fabriquer de vraies perles artificielles!

Car, ce sont de véritables perles, absolument identiques dans leurs éléments et leur structure aux perles naturelles, que celles dont M. Boutan vient de présenter plusieurs spécimens aux membres émerveillés de l'Académie des Sciences. C'est dans son laboratoire zoologique de Roscoff qu'il les a obtenues, et bien qu'elles soient assez petites, les savants ont tous été d'accord pour reconnaître que le problème de la production artificielle des perles était définitivement résolu.

Depuis longtemps — il importe de le rappeler ici — on se demandait s'il ne serait pas possible de provoquer, par un moyen mécanique quelconque, la secrétion de la matière nacrée qui tapisse l'intérieur de la coquille des huîtres. On savait, d'ailleurs, que l'huître méléagrine n'était pas le seul mollusque capable de produire des perles fines. Bien plus, on nous assure que les Chinois auraient réussi à recouvrir d'une faible couche de nacre, en les introduisant sous le manteau des pintadines, de minuscules statuettes du Bouddha. Le procédé serait même communément employé dans le Céleste-Empire depuis plus d'un siècle.

M. Boutan, lui, a opéré scientifiquement. Après divers essais, il a choisi, pour la production artificielle de ses perles, des haliotis, mollusques gastéropodes appartenant à l'ordre des Pectinibranches, qu'on trouve en abondance dans les fonds rocheux aux environs de Roscoff.

Soixante haliotis ont été trépanés de façon à leur enlever un fragment de coquille de 6 millimètres. Par l'orifice ainsi obtenu, M. Boutan a fait pénétrer une toute petite perle de nacre de façon à refouler le manteau. Puis l'orifice a été refermé avec du ciment à prise rapide dans l'eau.

Même opération sur cinquante autres haliotis, seulement la perle fut introduite dans la cavité branchiale et maintenue en place par un crin de Florence. Enfin, trois mois plus tard, pour compléter ses premières expériences, M. Louis Boutan perçait, sur le côté droit de la coquille de quarante haliotis, deux ouvertures au niveau du muscle coquillier, et logeait ensuite une perle de nacre entre ces deux orifices.

Dans les trois cas, les résultats ont été probants. Tous les mollusques sans exception avaient secrété de la nacre à l'endroit désiré et plusieurs d'entre eux avaient moulé, sur les perles de nacre, des perles fines d'un très bel orient.

Lors des essais primitifs, les gemmes obtenues n'étaient pas suffisamment détachées de la coquille. On y a remédié, et il est facile maintenant de produire à volonté des échantillons de formes diverses bien enveloppés de nacre.

C'est donc sans effort et sans danger qu'on va pouvoir désormais récolter pour vous, Mesdames, les perles fines, vraies, quoique artificielles. Actuellement, cette récolte se fait à grands frais par des plongeurs qui, chaque fois, risquent leur vie au fond de la mer. Les plus belles perles proviennent de la côte occidentale de Ceylan et du golfe Persique, près de l'île Bahréin, et ces parages sont continuellement fréquentés par les requins. En outre, les pêcheurs doivent plonger souvent à des profondeurs considérables, et cela plus de quarante fois de suite. On comprend, dans ces con-

ditions, les périls de toutes sortes auxquels ces malheureux sont exposés.

Maintenant, en ce qui concerne l'intéressante découverte de M. Boutan, il convient de rappeler que la nature procède toujours avec une sage lenteur et que, pour produire une perle de grosseur raisonnable, le savant zoologiste, ou plutôt ses pensionnaires de Roscoff, demandent au moins deux ans! Edouard Bonnaffé.

NAVIGATION AÉRIENNE AU GUIDE-ROPE

Durant ces derniers temps il a été question d'un projet de traversée du Sahara central en ballon qui, parmi ses promoteurs, compte un explorateur français, justement fameux pour avoir le premier effectué en bateau la descente complète du Niger, depuis le voisinage des sources du Sénégal jusqu'au golfe de Guinée.

Cette possibilité de traverser le Sahara central au moyen d'un aérostat en partant du golfe de Gabès pour atterrir dans la boucle du Niger, repose sur l'utilisation des vents alizés et sur l'emploi raisonné et amplifié d'une méthode de navigation aérienne pratiquée pour la première fois par l'Anglais Green, la méthode de navigation au guide-rope.

Que vaut au juste ce mode de navigation qui vise essentiellement à annihiler ou tout au moins à réduire les pertes constantes de lest dues à l'instabilité de tout aérostat sur la verticale, en l'équilibrant au moyen d'un câble à la traîne, dit guide-rope? Ce mode d'équilibrage a-t-il vraiment dans la pratique une efficacité telle que l'on puisse, grâce à lui, diminuer assez les dépenses de lest pour effectuer en ballon des voyages au long cours?

Il est bien évident que plus un guide-rope est lourd, mieux il remplit son rôle d'équilibreur, de même que plus le volant d'une machine est pesant plus cette machine jouit d'une vitesse régulière. Malheureusement en Europe on ne saurait employer que des guides-rope légers, car, dans la marche de l'aérostat, ce câble qu'il traîne sur le sol derrière lui causerait des dégâts aux habitations et aux plantations s'il possédait un certain poids.

Maintes fois des ballons, des ballons militaires surtout, ont navigué en France au guide-rope. Le type le plus commun de ces voyages est celui d'un ballon de 540 mètres cubes traînant derrière lui une corde en chanvre de 100 mètres de longueur et du poids de 20 kilogrammes. Jamais ces câbles n'ont causé aucun accident même dans la traversée des villages. Des expériences de navigation de cette nature ont aussi été tentées avec ces mêmes ballons pourvus de câbles également en chanvre d'une longueur double et d'un poids de 42 kilogs.

Mais qu'est un appareil équilibreur de 20 ou même de 42 kilogs pour un ballon dont la force ascensionnelle en dépasse 600 et qui dépense normalement plus de 100 kilogs de lest entre le lever et le coucher du soleil! Et cependant ces guides-rope, malgré leur légèreté excessive, donnent des résultats très appréciables. Qu'un nuage vienne à passer devant le soleil et, le gaz du ballon se contractant, le globe sustentateur diminue de volume, perd donc de sa force ascensionnelle. Ne va-t-il pas falloir jeter de 5 à 10 kilogrammes de sable pour l'empêcher de toucher terre? Non, car un pareil poids de son câble à la traîne se dépose sur le sol et sans dépense de lest, l'aérostat retrouve son équilibre dans l'atmosphère. Le nuage est passé, le soleil luit à nouveau, le gaz hydrogène du ballon se réchauffe, se dilate, la force ascensionnelle augmente, et pour arrêter la montée qui en résulte il faudrait que sortissent 4 à 8 mètres cubes de ce précieux gaz si le guide-rope n'était pas là. L'aérostat en soulève le poids qu'il faut pour contrebalancer son excès de vigueur et, grâce à cet appareil d'une extrême simplicité, le passage du nuage sur l'astre du jour n'a causé aucun trouble à la navigation aérienne, n'a nécessité aucune manœuvre de la part des aéronautes.

Si ce ballon pouvait être muni d'un câble convenable, proportionné à sa taille, d'une centaine de kilogrammes par exemple, il subirait de même sans perdre de lest des causes bien plus importantes de rupture d'équilibre. La pluie pourrait l'inonder, un courant d'air ascendant pourrait le soulever sans que ses aéronautes aient à s'en émouvoir puisque leur équilibreur, d'un poids suffisant cette fois, compenserait en se déposant plus ou moins sur le sol, tous ces phénomènes perturbateurs.

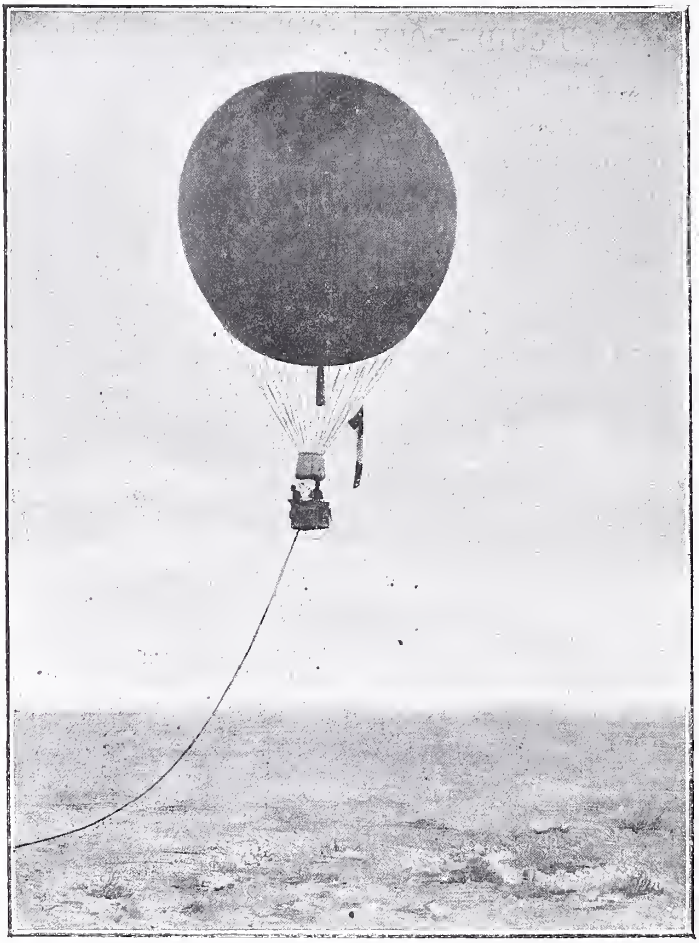
Oui, mais quels dégâts causerait aux propriétés, quels dangers créerait pour les êtres vivants, un câble d'un poids de 100 kilogrammes lancé à la vitesse de plusieurs lieues à l'heure!

Un palliatif a été proposé et essayé, de façon trop timide malheureusement; au lieu d'un seul câble à la remorque, on en a plusieurs. Au lieu d'un câble de 100 kilogrammes on en traîne derrière soi 5 pesant 20 kilogs chacun; les points d'attache de ces câbles au cercle de suspension de la nacelle aérienne étant naturellement séparés par des intervalles aussi grands que possible, et ces câbles possédant des longueurs différentes. Ce palliatif a donné d'assez bons résultats dans l'unique essai que j'en ai pu faire; les câbles atteignaient les obstacles, maisons ou clôtures, successivement, en des points différents, et les chances de commettre des dégâts se trouvaient fort diminuées.

Chose remarquable, et qui au premier abord peut sembler invraisemblable, jamais ces câbles ne se sont emmêlés; jamais non plus un

guide-rope n'a rien accroché, même lors de la traversée de masses d'arbres telles que la forêt d'Orléans que trois fois j'ai, pour mon compte, franchie en ballon dans sa largeur.

Voici donc un aérostat de 540 mètres cubes, un petit aérostat par conséquent, qui traîne derrière lui sur le sol 100 kilogs de cordage. Qu'arrive-t-il? c'est que sa marche se trouve extrêmement retardée par le frottement considérable de cette masse de chanvre, substance fort rugueuse de sa nature. Aussi, à moins d'être poussé par un vent d'une certaine violence, est-il à peu près impossible de naviguer avec un guide-rope simple ou multiple de ce poids, parce que ce guide-rope est en chanvre. S'il était métallique, composé de fils d'acier vite polis par le frottement, il n'en serait plus de même et l'on pourrait réaliser la navigation aérienne à guide-rope lourd, c'est-à-dire sans dépense appréciable de lest. Mais on ne peut songer dans nos contrées à traîner des fils d'acier de 20 à 100 kilogs à travers villes et campagnes, ce serait plus que de l'imprudence, ce pourrait devenir du crime; aussi en Europe doit-on se contenter du guide-rope léger qui permet certes de beaux parcours même avec peu de lest, mais ne permet pas d'atteindre à cet idéal du voyageur, l'excursion aérienne de plusieurs jours sans reprendre terre.



Ballon naviguant au guide-rope.

Néanmoins, et bien que les expériences de parcours au guide-rope faites jusqu'ici aient été forcément assez incomplètes, on peut conclure, sans crainte d'erreur, qu'avec un guide-rope simple ou multiple d'un poids suffisant, d'un poli convenable et persistant, en acier par exemple, on serait en état d'effectuer sans dépense sensible de lest de très longs voyages en ballon.

Mais pour pouvoir traîner derrière soi de pareils engins, qui pour de gros ballons atteindraient le poids d'une tonne, il faudrait que la nature du pays traversé ne permît aux câbles d'acier en mouvement de causer aucun dégât, il faudrait en un mot opérer à travers un désert.

Le Sahara est presque à nos portes, la France peut y faire ce qu'elle veut, les vents y soufflent avec régularité du nord-est vers le sud-ouest durant l'hiver, n'est-il pas tentant d'y essayer cette méthode de navigation aérienne applicable seulement dans un désert, n'est-ce pas d'autant plus tentant que, grâce à cette régularité des vents, en même temps qu'une intéressante expérience aérostatique on effectuerait rapidement et à l'abri de tout danger terrestre la traversée complète de cette contrée d'un abord si difficile.

Encore quelques essais méthodiques et plus larges de navigation aérienne au guide-rope en France, et on pourra se lancer avec confiance en ballon guide-ropeur à travers le Sahara, cela n'est douteux pour aucune des personnes compétentes qui ont bien voulu se donner la peine de creuser la question.

Léo Dex.

LE CIRQUE

La chrétienne aux grands yeux, en robe de lin blanc,
Traverse avec lenteur le cirque, et s'agenouille,
Les bras en croix. Sur les gradins, le peuple grouille.
Le taureau paraît, souffle, et s'arrête, meuglant.

Il voit la proie, et court : d'un coup de corne au flanc
Il l'enlève. Le lin rougit. Le sol se mouille.
Le fanon du taureau devient couleur de rouille
Et les petits enfants regardent en tremblant.

Raide, immobile, et les jarrets tendus, la bête
Fouette l'air de sa queue et redresse la tête :
La femme pend, pliée en deux, sur le cou noir.

Et la marée humaine, alentour, gronde et houle,
Roulant des fronts, lançant des bras, ivre de voir
Saigner l'être qui pense autrement que la foule.

Edmond Haraucourt.

LA TERRE

La Terre! C'est le thème éternel que chantent les artistes et les poètes; c'est le champ infini, inépuisable, que l'imagination exploite sans fatigue ni redites.

Le paysage de M. A. Fourié est l'un de ces tableaux déjà vus mais nouveaux quand même, et d'où se dégage une poésie pénétrante.

C'est le labour : un paysan penché sur sa charrue creuse de profonds sillons. Il est vieux, ses gestes sont las, et, dans l'attitude éreintée on sent l'effort de l'homme que l'âge a déjà usé. A côté de lui deux belles et robustes filles se tiennent : l'une est courbée et ramasse de quoi emplir les corbeilles; l'autre se repose appuyée



La Terre. — Panneau décoratif. — Peinture de M. A. Fourié. — Gravé par Jarraud.

sur sa fourche; elle regarde le ciel, peut-être pour savoir quel temps il fera demain.

Puisse-t-il être favorable, car c'est l'heure des besognes fécondes, des travaux qu'il faut accomplir avant l'arrivée de l'hiver.

C'est dans un cadre déjà doré par l'automne que se déroule cette scène rustique. La chute des feuilles est commencée, lente, lente. Le sol est jonché de brindilles et de branches mortes qui brûlent en feux de joie à la lisière du champ. De hauts peupliers, dont la cime se courbe au vent qui passe, se dressent, frileux, à l'horizon. Et sans rien voir de la tristesse du paysage, le laboureur va toujours, les yeux fixés sur son sillon. Il songe aux récoltes prochaines, à l'orgueil des moissons qui lèveront là où sa charrue aura passé. Et cette pensée rend moins lourde sa rude tâche, et plus robustes ses reins de vieux travailleur.

Elven.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Nous sommes entrés dans la période des ripailles et des beuveries ; c'est la saison qui veut cela : en bas comme en haut on se réjouit autour du foyer; la vie familiale entre dans son plein. Non pourtant que ces agapes, ultra somptueuses parfois, soient dues au sentiment exclusivement partriarcal de la réunion annuelle des parents, proches et amis. En tout cela, il y a de la tradition, mais aussi et pour un bon dizième d'alliage, le désir de faire bonne chère : le moment de l'année et le gibier en belle forme et en abondance vous y convient.

La saison des bons festins a commencé en novembre avec la Saint-Hubert, époque de réjouissance pour les veneurs et les chasseurs. Seulement il y a eu des intermittences jusqu'à Noël qui est survenu avec ses plumées d'oies grasses. a déterminé le courant accentué avec le premier janvier et qui continuera jusqu'aux jours gras — il faut l'avouer — au grand dam des estomacs.

Si en effet la venaison a des qualités hygiéniques elle a aussi ses inconvénients. Sous un petit volume, le gibier possède des qualités nutritives importantes. Les savants, qui s'occupent de tout, ont à ce propos livré aux méditations des gastronomes quelques réflexions qui ne sont pas sans importance.

Le lièvre est le type du gibier à poil ; sa chair est regardée comme très savoureuse et nourrissante au premier chef. Toutes ses parties passent dans le sang et il ne demeure aucun résidu dans l'intestin, source de désordre chez ceux qui en font un usage excessif et prolongé. Comme il donne au sang une grande richesse, il tend à paralyser l'appétit, produit des maux de tête et — ceci soit dit pour les goutteux — il les prédispose à de nouveaux accès.

Ce sont là certainement appréciations sévères, capables de mettre en défaveur le savoureux animal, au cas où on posséderait l'estomac des générations modernes.

Je m'empresse de le réhabiliter en quelques lignes.

Les premières seront à l'adresse des femmes.

Pline le naturaliste, a déclaré que lorsqu'on avait mangé du lièvre, on était beau pendant huit jours.

Voilà, nous semble-t-il, un excellent moyen d'entretenir la beauté que les hygiénistes à outrance ne sauraient condamner. On peut de la sorte se maintenir en beauté depuis le 1er septembre jusqu'en février en n'en mangeant que tous les huit jours.

Ainsi ce précieux animal a pour lui tous les avantages : entretenir la richesse du sang, vous rendre beau pendant six mois, et être un mets de haut goût. En voilà plus qu'il n'en faut pour le maintenir au premier rang du gibier. Les femmes, en veine d'inventions diverses, pour se faire remarquer, le choisiraient comme porte-bonheur au lieu du petit cochon si irrévérencieux à cause de sa mauvaise réputation, que la raison ni le goût ne s'insurgeraient contre un pareil choix.

L'empereur Alexandre Sévère mangeait du lièvre à tous ses repas. Lucullus, de gastronomique mémoire, en était très friand.

Cette coutume du premier des Romains prouve encore ce qu'il y a d'exagération chez les hygiénistes de métier lorsqu'ils font défiler devant nous le cortège d'inconvénients qui suivent ce bel animal, passé à l'état d'aliment journalier; le goût du second, prince des gourmets, le classe au premier rang des mets faisant honneur à une table.

Le gibier à plumes, dont on fait une consommation énorme, est beaucoup plus digestif.

La perdrix est pour la plume ce que le lièvre est pour le poil. Son usage n'est point interdit aux malades, à condition toutefois que son fumet naturel ne soit point rehaussé par celui des truffes. L'hygiène circonscrit du reste le faisandage dans des limites fort restreintes. Certains gourmets prétendent reconnaître au goût, la cuisse sur laquelle une perdrix se couche. La dite cuisse est plus succulente, affirment-ils, parce qu'elle a plus de fumet.

Je laisse aux très fins connaisseurs le soin non seulement d'apprécier, mais avant tout de discerner! Je crois qu'il faut avoir l'odorat d'une subtilité peu commune pour en arriver là. Les chiens de haut nez, s'ils avaient la parole, pourraient seuls nous renseigner d'une façon absolue.

Jusqu'à plus ample informé, nous nous contenterons de nous incliner devant les affirmations de ces dilettantes de l'odorat.

J'ai connu un maître de l'art de flairer qui prétendait reconnaître sur le champ si une grive prise au lacet l'avait été par le cou, par la patte ou par l'aile. Quand elle n'est point prise par le cou, donc étouffée de suite, affirmait-il, la bestiole se débat avant de mourir, or quelques minutes de lutte amènent la fièvre, ce qui donne à leur chair un goût moins savoureux.

Cette leçon d'un fin connaisseur vaut bien une grive? Je l'ai retenue non pour moi qui suis loin d'être aussi avancé en culture gastronomique, mais afin d'en faire part aux gourmets à outrance pour lesquels cette observation peut avoir sa valeur.

Entre ces festins multiples les battues n'en continuent pas moins leurs cours ; elles s'accentuent même en raison de la consommation du gibier et aussi en vue de la clôture prochaine de l'année cynégétique. On s'empresse de mettre les bouchées doubles.

A cette heure dernière où le gros plomb d'hiver destiné à percer la toison des hôtes forestiers s'égare parfois sur les guêtres — même au-dessus — des chasseurs en ligne, nous rappellerons un arrêté de la Cour de Paris qui a déclaré que le chasseur qui au lieu de se tenir immobile se déplace et reçoit une blessure est mal fondé de se plaindre, et que l'accident incombe à l'auteur et à la victime de cette imprudence. On ne reçoit point, il est vrai, stoïquement plusieurs grains de plomb, surtout lorsque ce gros sel vous est dispensé par un compagnon avec lequel vous avez déjeuné en bons termes. Mais qu'y faire lorsqu'on a été soi-même au-devant du danger? Nous avons été témoin en ce genre des imprudences les plus folles, et nous nous demandons comment il n'arrive pas davantage d'accidents.

De fait, saint Hubert protège les chasseurs, mais de grâce n'abusons point de sa protection que nous sommes en droit d'espérer, sans néanmoins compter absolument sur l'efficacité de notre confiance souvent platonique.

Charles Diguet.

LES VIGNETTES DU PAPIER TIMBRÉ

L'article que j'ai publié ici il y a quelques mois sur ce sujet m'a valu de correspondants obligeants (1) l'envoi de documents qui m'ont incité à des recherches historiques dont je viens présenter les résultats aux lecteurs du *Magasin Pittoresque*.

Mieux informé, dès le début, j'aurais pu donner une forme plus méthodique à ce travail, en le commençant par le commencement. Il me suffira, pour remettre les choses dans leur ordre naturel, de quelques compléments qui viendront en leur place.

La formalité du timbre, apposé sur les actes publics, remonte au règne de Justinien. Pour prévenir les abus qui résultaient de la grande quantité d'actes que recevaient les tabellions, il prescrivit qu'ils devraient les inscrire sur des papiers à en-tête portant certaines indications. Cette ordonnance était particulière à Constantinople et ne s'appliquait pas au reste de l'Empire romain.

Ce n'est guère qu'au milieu du seizième siècle que le papier et les parchemins timbrés commencèrent à être employés en Europe, d'abord en Espagne, en Hollande, en Allemagne, en Lorraine, en Italie, dans le Barrois et le comtat d'Avignon. Leur usage paraît avoir été obligatoire, vers la même époque, pour les actes publics en Angleterre. Les journaux ne pouvaient être imprimés à Londres que sur papier timbré, *ce qui n'était pas une taxe indifférente pour l'Etat.*

En France, un édit, enregistré au Parlement de Paris, dans un lit de justice tenu par Louis XIV le 20 mars 1655, ordonne que *tous actes portant foi, obligation ou acquit ne seraient valables qu'autant qu'ils seraient écrits sur parchemin dont chaque feuille serait frappée d'une marque spéciale.*

Cet édit resta lettre morte par suite de l'opposition du Parlement.

En 1667, Colbert fit une tentative pour uniformiser la procédure dans toutes les parties du royaume.

Les ordonnances de 1667, 1669 et 1670, prescrivirent l'emploi de formules pour tous les actes judiciaires, en vue de prévenir les vices de rédaction et de diminuer les frais. Mais, comme la précédente, cette réforme se heurta à l'hostilité des officiers de justice. Le 19 mars 1673, une déclaration du Roi, ordonna qu'il fut dressé un recueil de formules des actes judiciaires et notariés, dont il serait imprimé des exemplaires, sur lesquels il n'y aurait que des blancs à remplir. Ils devaient être *marqués d'une fleur de lis et timbrés de la qualité et substance des actes comme du droit qui serait perçu.*

Comme il était urgent de percevoir l'impôt, une autre déclaration du Roi, donnée au camp de Maestricht, le 2 juillet 1673, ordonna, qu'en attendant l'impression des formules, les actes publics pourraient être écrits sur du papier ou parchemin timbré comme il avait été dit.

Pas plus que les autres, ces prescriptions ne furent obéies. Les gens de justice, lésés dans leurs intérêts, par l'obligation où ils étaient de n'écrire sur chaque page qu'un nombre limité de lignes, ce qui augmentait les frais et réduisait leur bénéfice, fomentèrent une agitation à la suite de laquelle le droit de timbre fut remplacé par une taxe, basée sur le poids, sur tout le papier fabriqué et consommé dans le royaume (avril 1674).

Cette fois, ce furent les manufacturiers qui se plaignirent. Soutenus par les parlements, ils obtinrent la révocation de l'édit (août 1674).

On en revint donc à l'usage des papiers timbrés et une ordonnance royale, donnée à Fontainebleau le 11 juin 1680, en régla le tarif et le mode d'emploi. La perception de cet impôt rencontra une opposition violente sur certains points du royaume. Plusieurs provinces, rattachées à la Couronne sous réserve du maintien de leurs privilèges, refusèrent de le payer. Des émeutes éclatèrent à Toulouse, à Nevers, à Limoges. En Guyenne et en Bretagne, elles dégénérèrent en véritables révoltes dont la répression fut extrêmement violente.

(1) Je renouvelle ici mes remerciements à Mme Taconnet de Lalauzière (Pièces de la Généralité d'Aix), à M. l'avocat général Delpy (Pièces des Généralités de Riom et Moulins), M. Carbonnel (Pièces de la Généralité de Montpellier), pour leurs intéressantes communications.

En 1694, le ministre Pontchartrain eut la pensée de remplacer tous les impôts par un seul, égal au dixième des revenus. Vauban, dans sa



Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.

célèbre *Dîme royale*, était d'accord sur le principe de l'unification des impôts, mais il conseil-

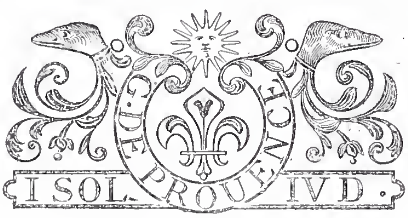


Fig. 4.

lait le maintien de l'impôt du papier timbré *pour la punition des plaideurs.*



Fig. 5.

Modifié par la déclaration du Roi du 18 avril 1690 et l'édit du 23 février 1748, l'impôt du timbre subsista tel quel jusqu'à la Révolution.



Fig. 6.

L'émission et la manutention du papier timbré furent confiées aux fermiers généraux qui étaient, comme on le sait, des financiers qui affermaient l'impôt dans un ressort appelé *Généralité* et le percevaient pour leur compte en payant à l'Etat une somme déterminée.

Chaque fermier avait ainsi ses types de vignettes variables à son gré et sur lesquelles devaient figurer obligatoirement le prix du timbre et le nom de la Généralité. Les marques ne pouvaient servir que pendant la durée du bail



Fig. 7.

du fermier. Il en résulte que les empreintes que l'on trouve sur les papiers timbrés, de puis l'origine jusqu'à la Révolution, sont extrêmement nombreuses. Certains fiefs, qui jouissaient encore de droits régaliens, adoptèrent

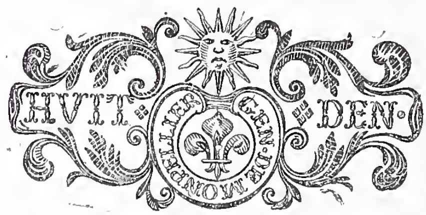


Fig. 8.

l'impôt du timbre et émirent des vignettes spéciales. Tel le vicomté de Turenne en Limousin, qui ne fut réuni à la Couronne qu'en 1738. Nous



Fig. 9.

pourrions multiplier les reproductions de ces empreintes. Elles sont, en général, d'une impression peu soignée et confuse. Nous en donnons ci-contre quelques spécimens. Les figures 1 à 7 reproduisent des vignettes du papier timbré de la Généralité d'Aix (Provence). La première porte un double timbre sans mention du droit;



Fig. 10.

sur d'autres pièces celui-ci figure, avec le timbre supérieur seul, sous les mentions : *Pour minutes de notaires douze deniers; Pour expédition de greffe douze deniers.* A remarquer sur la figure 5 le Soleil royal flanqué de part et d'autre du vieux Coq gaulois, disposition qui se trouve aussi sur des vignettes d'autres Généralités.

Les figures 8 à 10 sont des reproductions des vignettes de la Généralité de Montpellier.

Henry Vivarez.

(*A suivre.*)

LA PHOTOGRAPHIE AMUSANTE

Épreuves magiques — Épreuves lumineuses

La photographie comme, du reste, la plupart des sciences, se prête volontiers aux agissements de ces personnes à qui leur coutumière habitude de se gausser de leur prochain a fait donner la qualification de « fumiste ». Les plaisanteries qui peuvent être effectuées avec la complicité de la photographie sont généralement anodines, mais il en est, hélas! qui peuvent avoir des conséquences terribles précisément parce qu'on est habitué à considérer la photographie comme un témoin fidèle et impartial. Sans doute l'objectif reproduit tout ce qu'il voit et rien que ce qu'il voit; mais, si on le braque sur un document habilement truqué, il se contentera de former à son plan focal une image du document tel qu'on veut qu'il paraisse et, cela, sans conserver la moindre trace des suppressions, additions, maquillages, subis par la pièce originale.

Comme bien vous pensez, ce ne sont pas ces vilains côtés de la photographie que nous allons vous montrer, nous ne tenons pas école de faussaires. Parmi les images fantaisistes dont les secrets de préparation peuvent être dévoilés sans inconvénient nous signalerons : les épreuves magiques, invisibles, phosphorescentes, etc.

Les épreuves magiques qui apparaissent soudainement sur une feuille de papier blanc ne sont pas d'invention récente. C'est un truc un peu démodé qui fut exploité avec succès par les prestidigitateurs, il y a quelque trente ans. Il n'en est pas moins à peu près inconnu de la génération actuelle des photographes amateurs.

L'épreuve magique peut être préparée avec la plupart des papiers photographiques; mais, afin que l'illusion soit complète, on emploiera de préférence les papiers du genre « salé sensible ». A défaut, on fera usage d'un papier à écrire bien encollé qu'il faudra « saler » puis sensibiliser. Pour saler le papier, on le fait flotter à la surface d'une solution à 2 0/0 de sel commun puis on le fait sécher en le tenant à l'abri de la poussière. L'envers du papier, c'est-à-dire le côté non salé, est marqué d'un signe quelconque afin qu'on puisse distinguer aisément la surface qui doit recevoir l'image. La sensibilisation se fait comme le salage par flottage à la surface d'un bain d'argent (solution à 10 0/0 de nitrate d'argent dans l'eau distillée). Cette fois nous avons un véritable papier photographique, ce qui implique le séchage à l'abri de la lumière. Le tirage ne présente rien de particulier sauf que l'image sera imprimée un peu plus fort qu'avec les papiers photographiques ordinaires. L'épreuve ne doit pas être virée; elle est fixée puis lavée à fond et enfin placée dans un bain de bichlorure de mercure à 5 0/0. On connaît les effets de ce bain; l'image disparaîtra mais elle ne sera pas détruite. Le papier étant redevenu bien blanc, on lave avec soin et il n'y a plus qu'à le mettre de côté jusqu'à ce que l'occasion de jouer au magicien se présente.

Pour faire apparaître l'image invisible, on emploie une solution faible d'ammoniaque, de sulfite ou d'hyposulfite de soude. Afin de donner à l'expérience l'allure diabolique qui lui convient, il vaut mieux procéder ainsi : tremper des morceaux de papier buvard blanc dans une forte solution de sulfite de soude. Quand le papier est saturé, on le fait sécher puis on en colle un morceau à l'envers de chacune des épreuves invisibles. La colle ne doit être appliquée qu'à l'extrême bord du papier. On comprend la suite des opérations. Au moment voulu, l'épreuve, qui a l'aspect d'un morceau de papier blanc, est trempée dans l'eau et, sous les yeux ébahis de l'assistance, l'image photographique apparaît comme par enchantement.

C'est aux phénomènes, bien connus, de la phosphorescence qu'il faut s'adresser pour avoir des photographies visibles dans l'obscurité. Le procédé, très simple, consiste en ceci : étendre une préparation phosphorescente quelconque sur du papier fort ou un bristol léger, puis exposer au châssis-presse sous un cliché. La luminosité de l'image sera inversement proportionnelle à la densité du cliché. D'après un amateur viennois, on obtient des effets plus agréables par la méthode suivante :

Le support, bristol ou papier, est enduit de colle d'amidon qu'on saupoudre ensuite de sulfure de calcium ou de baryum pulvérulent. L'image que l'on désire rendre lumineuse ayant été préparée séparément par les procédés habituels (ne pas employer les papiers qui contiennent de l'argent), on la baigne dans un mélange d'huile de térébenthine et d'huile de castor. On la retire de ce bain lorsqu'elle est devenue à demi-transparente, puis on la monte sur le support couvert de la pâte phosphorescente. Le séchage s'effectue devant le feu. L'exposition ultérieure à la lumière du jour donnera une image lumineuse dans l'obscurité dont les propriétés se conserveront longtemps. Les papiers à base d'argent doivent être évités, car ils donneraient lieu à la formation de sulfure d'argent qui ferait disparaître l'image photographique.

Sous le nom d'image sympathique, le *Scientific American* a décrit un petit procédé fort original et facile à appliquer, ainsi qu'on en peut juger. Une feuille de papier quelconque, mais non collé, est gélatinée par immersion, jusqu'à imbibition complète, dans une solution comprenant 3 parties de gélatine pour 100 d'eau tiède. On sensibilise ensuite un côté par flottage sur une solution de bichromate à 3 0/0. Le séchage doit s'effectuer à l'obscurité et, par

conséquent, le papier sera conservé en lieu clos. Le papier sensible que nous avons ainsi obtenu, à peu de frais, sera imprimé derrière un négatif.

Dès qu'une image d'un jaune brun a été tracée par la lumière, il faut procéder au développement, d'abord pour éliminer le bichromate non impressionné, puis à l'eau chaude pour faire disparaître la gélatine qui n'a pas été rendue insoluble par la lumière agissant à travers le cliché. Il s'agit maintenant, et ceci en vue de nos expériences futures, de faire disparaître l'image. Une immersion dans l'acide sulfureux produira ce résultat. Notre papier recouvre sa blancheur première lorsqu'il est sec. Si nous le trempons dans l'eau pure, l'image apparaîtra de nouveau, blanche sur un fond gris foncé. L'image sera d'autant plus visible que le papier sera plus mouillé. Elle s'effacera au fur et à mesure que le papier reviendra à l'état de siccité. Dans ce troisième procédé, l'image est formée de gélatine bichromatée que la lumière a rendue imperméable ; c'est ce qui explique que cette image conserve la blancheur du papier alors que les parties qui l'entourent prennent, sous l'action de l'eau dont elles sont imprégnées, une couleur grisâtre qui forme un fond. ALBERT REYNER.

L'ODEUR SACRÉE (1)

Dans la douceur du soir, pour ravir le rêveur,
Un rayon plus royal octroyé par faveur
Irradie, arrosant l'horizon qu'il irise.
Et la forêt s'embrase au soupir de la brise ;
Et la mare où se mire un troupeau lent et las
S'est moirée à son tour de miroitants éclats,
Et l'ombre est couleur d'ambre et tout s'y recolore.
Pour ravir le rêveur un éclair vient d'éclore
Dans la douceur du soir aux bleus vite éblouis,
Un éclair revenu des jours évanouis !
Sur la rumeur éparse où l'esprit se disperse,
L'écho d'un frais refrain qu'on écoute et qui berce
Met au cœur rajeuni l'ingénu battement
D'autrefois, aux clartés d'un climat plus clément,
Quand l'âme encore crédule a les joyeux coups d'ailes
Et l'essor arrondi d'un essaim d'hirondelles ;
Et les frais souvenirs, la savane et le toit
Paternel, tout revit, revient et se revoit.
Une odeur adorable est sur la plaine et plane
En s'affinant dans l'or de l'air plus diaphane,
Odeur sacrée en qui tout vain parfum se fond,
Qui s'exhale on ne sait de quel exil, du fond
De quel ravin boisé rêvant sous les tropiques,
De quelle Ithaque en fleurs des mers aromatiques ?
L'odeur d'El-Dorado qu'a seul un premier sol
Sur ce val apaisé repose un peu son vol,
Pour ravir le rêveur, et dérouler la spire
Des espoirs embaumés que de loin il aspire,
Croyant ouïr les voix de son enfance et voir
Ses clairs matins passer dans la douceur du soir.

LÉON DIERX.

(1) A la suite d'un récent plébiscite parmi les poètes français, M. Léon Dierx a été élu « Prince des Poètes ».

BON PLACEMENT

Aux lueurs clignotantes des derniers réverbères, la lourde caisse jaune cahote sur les pavés luisants. Les deux bêtes de timon donnent à plein collier ; le montagnard, en flèche, attaque la chaussée d'un effort généreux, les fers en pinces s'enfonçant aux joints des pierres lisses. Des panaches de vapeur s'échappent aux naseaux dilatés et vont se condenser en poudre diamantine sur les toupets, les oreilles, les crinières épaisses, tandis que la peau des larges croupes pommelées se plisse dans le travail des muscles énormes, et que, çà et là, une étincelle jaillit dans le fracas des sabots.

Au sommet du massif véhicule, continuant le somme interrompu, la silhouette du cocher, épaissie de fourrures et coiffée de cuir verni, tangue, roule et se balance.

De temps à autre, une nappe de lumière jetée par une boutique qui s'éveille éclaire plus vivement cet archaïque tableau, vestige des moyens de transport barbares de nos pères, évocation des coches surannés, meurtrissants, somnolents, éternels.

... C'est la première voiture *Batignolles-Clichy-Odéon*, la voiture des ouvriers, partie dès 6 heures du matin, et grimpant péniblement la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Dans ses heurts, ses gémissements, ses secousses, elle symbolise à merveille, au lever du jour, l'âpre labeur qui attend sa cargaison prolétaire entassée à l'intérieur, ou frileusement serrée sur les banquettes de l'impériale.

— Places !... Si... ou plaît !...

Le billon tombe et s'amasse au fond du sac de cuir. Tintement sinistre. C'est le travail, à peine éveillé, qui paie sa première dîme au capital.

Revenu sur la plateforme, le conducteur considère un sou attentivement, le retourne, le frotte, l'incline à la lumière. Puis il le met à part dans son gousset et le remplace, dans la gibecière de l'Administration par un autre sou puisé dans sa poche.

— C'est y qu'i n'vaut rien ? questionne, entre deux bouffées de sa courte pipe, un zingueur alerte, la boîte d'outils en bandoulière.

— Au contraire ! l vaut beaucoup, et je le garde pour moi, répond le conducteur en s'enfonçant à nouveau dans l'étroit couloir des jambes et des jupes pour distribuer les correspondances.

Un petit employé à lorgnon, étique et jaunâtre, au cou grêle sortant d'un large col de celluloïde terni, risque une réflexion :

— Il collectionne les monnaies peut-être ?...

— Tant mieux pour lui, c'est qu'il en a de trop, riposte l'ouvrier.

— C'est un numismate ! conclut le petit employé, avec un haussement d'épaules imperceptible et l'ébauche d'une ironie sur sa face de misère.

Numismate?... Un silence accueille ce mot inintelligible. Des regards de solidarité s'échangent entre deux têtes à casquettes sur la plateforme. Quand un homme pauvre de tournure et d'accoutrement, chétif de complexion, avec des mains pâles et sans callosités, parle ainsi une langue de recherche parmi des êtres du vrai peuple, de sourdes suspicions s'éveillent : Que peut bien être ce personnage instruit et mal vêtu? Un déclassé sans doute? Un frère de hasard, tombé d'un étage social supérieur? *Un...* qui lit les journaux? qui sait la politique? Un *anarchiste peut-être!!...*

Mais le conducteur revient. Tout d'une affilée, il tire le cordon, dépose une lourde matrone sur le pavé, lui passe son panier avec un bon mot, hisse un trottin frisé dans la voiture en l'enlevant comme une plume, sonne un coup de timbre au cadran, tousse fort, crache loin et se frotte les mains.

Puis, guilleret, battant la semelle, il reprend la causette interrompue :

— Il est de 63, comprenez-vous?

— Quoi donc qui est de 63?

— Ben! Le sou pardi! Que vous demandiez si i n'valait rien?

— Et alors?

— Alors, i vaut plus que les autres.

— Comment cela?

— Vous ne savez donc pas une chose? En 63, à la Monnaie, qand on a fait les sous, on s'est trompé! *A ce qu'i parait qu'i s'est trouvé de l'or dans l'ébullition!!* Comprenez-vous??

— Pas possible!

— C'est comme je vous le dis. Et alors, les sous de 63 valent censément plus d'un sou. Celui-là qui en ramasserait pour 500 francs,... en les rapportant à la Monnaie, ça lui ferait 520 francs!...

— Pas possible!!...

— Puisque je vous le dis.

— Hé! Hé! ricane le petit employé bilieux. C'est un profit de 4 pour 100. Un *beau placement*, ma foi! Les rentiers n'en ont pas autant.

— Vous v'la rentier du coup! déclare le zingueur dans un gros rire insouciant de célibataire. Mais dites donc? Vous en faut de la patience tout d'même pour ramasser 20 francs comme ça?

— De la patience, possible; mais ça ne donne pas de peine, toujours. La bourgeoise les met dans sa tirelire chaque fois que j'i en rapporte; et puis, on n'y pense plus. Une supposition qu'on vous donnerait 20 francs tous les six mois rien que pour vous laisser appeler Joseph? Ça serait pas un travail bien esquintant, pas vrai?

La boutade détermine une joie naïve et générale qui gagne, de proche en proche, jusqu'aux bouts des banquettes et fait retourner les deux dernières voyageuses absorbées dans la contemplation des croupes percheronnes. L'Historiette se propage de voisin en voisine, et chacun de fouiller dans ses poches, d'en tirer des sous pour vérifier le millésime.

Puis tout se calme et s'assoupit encore au bercement de la voiture. Pourtant des regards de femmes graves convergent sur le képi, sur la pelisse à brandebourgs bordée de mouton noir. Des yeux experts de ménagères toisent l'homme des pieds à la tête, supputent le prix et la solidité des chaussons à semelles caoutchoutées, constatent l'entretien minutieux et soigné du pantalon, renforcé, blindé de pièces savantes aux points de fatigue, et le bon état du tricot reprisé avec art, où la chaîne de montre en argent met sa note brillante.... Pour sûr, c'est un homme sérieux et économe, avec de la bonne humeur, le caractère tranquille et le goût du foyer.... Un homme dont le ménage doit être bien tenu et qui rapporte sa paie sans passer par le cabaret....

Alors, sur de pauvres visages en ruines, portant les durs stigmates du labeur incessant et vain, passe la mélancolie d'une comparaison....

L'arrêt à la station terminus provoque une symphonie de baillements. On se lève en s'étirant dans le regret de la tiédeur et du repos, qu'il faut quitter, et l'omnibus barbare déverse sa matinale cargaison de *peinards*, qui va, s'éparpillant par les larges avenues de faubourgs, vers les usines et les fabriques...

— A revoir! rentier! blague l'ouvrier en tapant l'épaule du conducteur.

— Au plaisir! millionnaire! répond l'autre sans se troubler.

Un dernier rire morne se perd dans les brumes, où les épaules arrondies s'effacent en frissonnant.

Il m'a paru que ce croquis de hasard résumait bien le peuple de la Capitale, et même celui de France, en ses dominantes vertus : crédulité, résignation, sagesse, goût de l'épargne. Bon populo, amoureux de ses vieilles chaînes familières et limitant l'horizon du monde aux *fortif*. Bon peuple de sages fourmis, sauveteur éternel des cigales dirigeantes, pourvoyeur patient du bas de laine providentiel qui enraya tant de fois la déroute des coffres-forts.

JEAN LUX.

LE TRIBUNAL FÉDÉRAL DE LAUSANNE

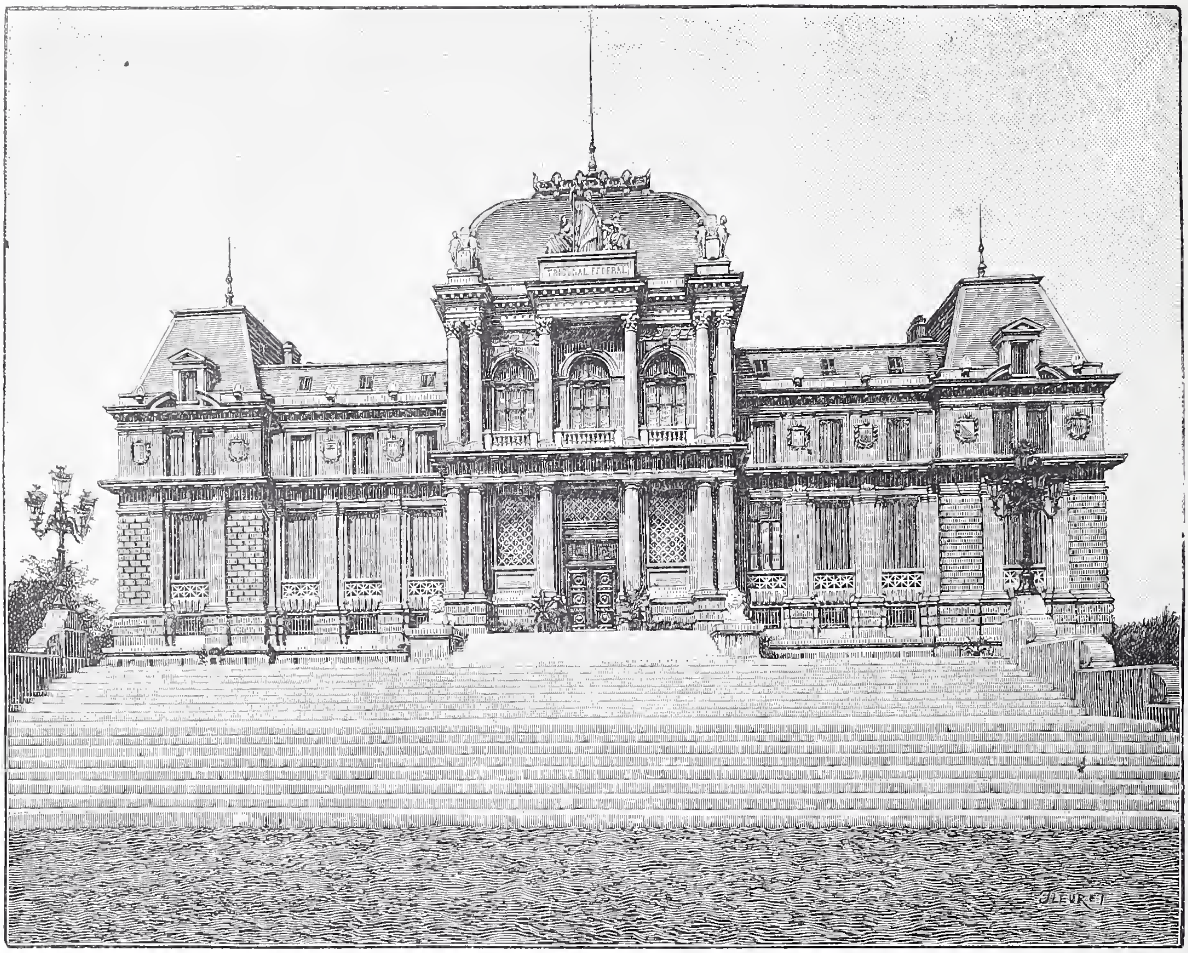
Lausanne est la capitale judiciaire de la Confédération suisse comme Berne en est la capitale politique et administrative.

C'est un renom de plus. Aussi la ville a-t-elle tenu à ce que le Palais du Tribunal fédéral fut construit, si l'on peut dire, en premier plan.

Il se dresse sur la promenade du Montbenon, la plus fréquentée et la plus réputée. L'endroit

grandiose et calme convient à l'imposante majesté de ce Palais de Justice. Dessiné par l'architecte Recordon dans le style renaissance, ce sévère édifice est fait, comme le montre le dessin, d'un corps central flanqué de deux ailes. Un large escalier y donne accès et deux lions de marbre en défendent l'entrée. Les écussons des 22 Cantons s'accusent en relief entre les fenêtres du premier étage auquel ils font comme un lien d'union.

Le corps central, très en saillie, est couronné d'un dôme où se dressent trois groupes en marbre du sculpteur Iguel. La femme debout appuyée sur une lance et drapée à l'antique, pareille à l'effigie des monnaies suisses, représente l'Helvetia. A ce propos on ne sait guère que l'Helvetia au profil grec des nouvelles pièces de 20 francs est la propre fille du propriétaire de l'hôtel situé au col du Susten dans la vallée de Gadmen; je l'ai vue. C'est une brune de petite taille, à l'œil bleu; le visage, d'un ovale parfait, a une ligne merveilleuse.



LAUSANNE. — Palais du Tribunal Fédéral.

A droite et à gauche du groupe central, pour en revenir au Tribunal fédéral, la Force et la Loi se montrent dans la pose droite et fière de ces hommes orgueilleusement campés et qui s'appuient d'une main sur la table de marbre.

L'aménagement intérieur est luxueux presque, surtout dans la Bibliothèque qui est fort riche en livres et manuscrits de jurisprudence et qu'une décision du gouvernement a rendue accessible aux étudiants.

L'ensemble de ce monument austère et grave a plus de majesté encore par le décor magnifique où il se dresse. Les Alpes et le Jura nouent leur ceinture de neige et d'ombre au lac limpide et bleu qui s'étale en croissant à ses pieds; et c'est aussi le tranquille et solitaire ombrage des arbres séculaires où devisèrent tous les grands hommes du siècle et de l'autre. Rousseau, Voltaire, Gibbon, Necker, Dickens jusqu'à Sainte-Beuve, Gambetta, Thiers, Victor Hugo, etc., etc., ont foulé le gravier menu de ces larges allées. C'est un lieu de souvenirs où se trouve encore un cercle très fermé, l'*Abbaye de l'Arc*, cercle fondé en 1691, et où fréquentent les passionnés du tir à l'arc.

On ne peut découvrir endroit plus charmant et d'une plus belle poésie; et ce Palais du Tribunal fédéral où la Suisse entière se vient pourvoir en cassation ne dépare point trop l'harmonie du lieu. Son aspect solennel lui emprunte un reflet de sévère grandeur.

ANDRÉ FLOTRON.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

CHARLES & ADELAIDE DE FRANCE



CHARLES ET ADELAÏDE DE FRANCE. — Musée du Louvre. — Peinture de Drouais. — Gravé par Crosbie.

Les princes sont très gentils quand ils sont enfants : c'est parce qu'ils sont des enfants, et non point forcément parce qu'ils sont des princes. En grandissant ils deviennent souvent très laids, non pas parce qu'ils sont des princes, mais parce qu'ils sont des hommes.

Il est certain que si l'on n'en était pas averti, on aurait grand peine à reconnaître dans ce charmant petit garçon, le personnage qui fut Charles X. Et encore, une fois qu'on est averti, on ne le reconnait pas davantage. C'est que nous voyons le roi à travers les caricatures, et

que le peintre a vu le petit prince à travers les séductions et les grâces qui se dégagent de la fraîche enfance. Les deux enfants que voici, folâtrant dans un décor d'opéra-comique, vous représentent Charles-Philippe de France, comte d'Artois, et sa sœur, Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France. Le premier, comme nous venons de vous l'affirmer, devint le roi Charles X ; la seconde devint reine de Sardaigne.

La petite princesse est montée sur une chèvre bien stylée, qui se garderait bien de faire quelque cabriole, ni de manger la touffe de verdure que tient le petit prince. Toute autre chèvre qui n'appartiendrait pas à l'ancien régime et ne connaîtrait pas l'étiquette, y mettrait moins de discrétion.

Le prince, personnage de six ans, a de bon matin les cheveux poudrés et frisés, et il porte le grand cordon du Saint-Esprit, ce qui n'est pas très commode pour se rouler par terre, occupation favorite de bien des jeunes gens de son âge. La chèvre porte aussi un ruban, mais au cou, et un humble ruban rose. La princesse est plus gentille (sans doute parce que c'est une princesse, c'est-à-dire quelqu'un de nécessairement plus joli qu'un prince, si joli qu'il soit) ; nous aimons fort son petit bonnet rond, ses bras potelés, le sourire gai qu'elle laissera tomber sur tous ses sujets indistinctement avec la même bienveillance, qu'ils soient nobles ou roturiers. Il est vrai qu'elle n'a que quatre ans, et à cet âge là on peut n'être pas encore trop gâté par l'orgueil de la race. Un précepteur ne vous a pas dit, comme au dauphin qui fut Louis XV : « Vous voyez tous ces gens et cette terre qu'ils foulent ; tout cela est à vous : vous en pouvez faire ce que vous voudrez. »

Au contraire, tels que nous les voyons maintenant, nous serions plutôt tentés de les plaindre, martyrs qu'ils sont eux-mêmes de l'étiquette, et devenant parfois, comme le petit Louis Capet, martyrs et pis encore. Ils ne peuvent pas jouer, sinon en peinture ; et encore ils ont leur grand cordon qui les gêne, leur poudre qui doit les faire éternuer, leurs rubans qu'ils doivent conserver exempts du contact pourtant si agréable, des mares où les petits canards barbotent.

Et comme ce dût être amusant pour eux de poser devant Monsieur François-Albert Drouais, peintre consciencieux, minutieux et cérémonieux — du moins ce sont là les qualités de sa peinture ! Enfin, Drouais a fait là un agréable tableau, évoquant sous des couleurs récentes une société disparue, des mœurs si loin des nôtres qu'elles nous paraissent pour ainsi dire théâtrales.

Le tableau fut exposé au Salon de 1764. Il n'a ni l'esprit d'un Fragonard, ni le capiteux d'un Boucher, ni la fougue d'un La Tour. Mais en somme il est de bonne et avenante tenue, et il ne faut pas en demander trop à l'effigie de deux princes marmots qui n'ont pas joué dans l'histoire les rôles les plus retentissants.

Arsène Alexandre.

L'ARBRE-ÉLÉPHANT

Quand on s'attarde à examiner la devanture d'un magasin d'objets d'art, on est quelquefois stupéfié par le bon marché inouï de certains objets en ivoire, tels que crucifix, hochets, porte-cartes, ronds de serviettes artistiques, etc..... Il n'y a pourtant rien d'extraordinaire à cela ; car la matière, dans laquelle ont été taillés ces objets, est du faux ivoire, de l'imitation : en un mot, de l'ivoire végétal.

L'ivoire végétal a l'aspect de celui que porte l'éléphant d'Afrique : les nervures sont identiques ; il ne lui cède en rien en blancheur, mais avec le temps il n'acquiert point la patine spéciale aux statuettes de l'Extrême-Orient ; quelquefois, même, il se désagrège.

Cet ivoire n'est pas utilisé seulement pour faire des bibelots artistiques, il sert aussi à la confection d'objets d'utilité courante, tels que larges boutons pour pardessus et vêtements de dames, boutons de chemises et de manchettes, et même (et cela le plus généralement) boutons de culotte.

Grâce à la facilité avec laquelle on peut le teindre, on lui donne la couleur qui s'alliera le mieux avec le drap sur lequel les boutons seront cousus. L'ivoire végétal est plus généralement connu sous le nom de corozo. Son industrie fait travailler, en Europe, plusieurs milliers d'ouvriers des deux sexes, répartis dans un certain nombre d'usines assez importantes, et, son commerce représente un chiffre assez élevé.

Le corozo, ou mieux la noix de corozo, est le fruit d'un arbre qui croît dans les vallées chaudes des Andes, en Bolivie, au Pérou et dans la partie nord-ouest du Gran-Chaco, région aride et désolée qui s'étend entre les Andes et les Républiques Argentine, du Brésil et du Paraguay. Cet arbre, qui appartient à la famille des Palmiers, est appelé *Phytéléphas* (la plante éléphant) par les botanistes ; *Tagua* par les Péruviens, en langue Quichua-Aymara, et *Cabeza del Negro* (tête du Nègre) par les Hispano-Américains. Avant d'être définitivement rattaché à la famille des Palmiers, le Phytéléphas a été le sujet de maintes controverses parmi les naturalistes. Les uns voulaient qu'il fût de la famille des *Cycadées*, auxquelles il ressemble par son port ; les autres en faisaient un membre de la famille des *Pandanées*, parce que ses racines, à demi hors de terre ressemblaient à celles de ces dernières plantes.

Le phytéléphas est un palmier nain dont le tronc ne mesure jamais plus de soixante centimètres de hauteur ; il est rattaché à la terre

par un grand nombre de racines adventives, qui, à leur naissance, forment un renflement oblique un peu au-dessus du sol avant d'y pénétrer; ce qui fait que bien que cylindrique, il paraît conique, étant donné son peu d'élévation; son diamètre, à la base, atteint de 25 à 30 centimètres.

Ses feuilles, pennées, sont très allongées et d'un beau vert foncé très brillant, sur lequel la poussière ne s'attache point; elles forment, au sommet du tronc, une touffe sortant tout autour d'un bourgeon terminal. A leur base naissent de courtes tiges rameuses d'inflorescence, qui portent une grande quantité de petites fleurs à trois pétales, d'un blanc verdâtre; ces fleurs se soudent entre elles en trois ou quatre groupes pour donner naissance à autant de fruits oblongs enfermés dans une enveloppe épaisse, noire et à surface très rugueuse, de la grosseur d'une tête humaine; de loin, ces rugosités et cette couleur noire produisent l'illusion de la chevelure crêpue d'un nègre, c'est pour cette raison que les Hispano-Américains lui ont donné, comme je le disais plus haut, le nom de Cabeza del Negro. Chaque arbre donne de dix à quinze fruits qui mûrissent vers le mois de février.



L'Arbre-Éléphant (*Phytelephas macrocarpa*).

Avant d'être arrivés à maturité, ces fruits sont pleins d'un liquide blanchâtre, à la fois légèrement sucré et acidulé, analogue au lait de coco; plus tard il s'épaissit peu à peu en commençant sur les bords et se transforme en une pâte blanche de consistance caséeuse; à complète maturité, l'intérieur du fruit a pris l'aspect et la dureté de l'ivoire.

L'ivoire végétal a été employé de temps immémorial par les Indiens Aymaras et les Incas, ainsi que j'ai pu m'en convaincre *de visu* dans le nord du Chaco austral. A une centaine de kilomètres environ dans le nord-est de la ville de Sorata de Bolivie, sur les rives du Rio-Beni, affluent assez important du Rio-Madeira, ayant rencontré une sépulture Indienne ancienne, non loin de ruines, derniers vestiges de la civilisation des Incas, datant de plusieurs siècles, je pratiquai une fouille. On sait que les anciens maîtres de ces régions enterraient leurs morts avec les objets, qui leur étaient familiers pendant leur vie, et, qui, selon leurs croyances devaient être utiles au défunt dans un monde meilleur. C'est ainsi que je mis à découvert une certaine quantité d'objets, qui me parurent être en ivoire, entre autres un fourneau de pipe déjà usagé (1) et deux fibules. Les fibules sont des aiguilles longues de dix à quinze centimètres, pointues à l'une de leurs extrémités et aplaties et légèrement incurvées à l'autre, qui servent à la fois à la propreté des oreilles et à retenir la chevelure.

Un Indien Guarani, qui faisait partie de mes peones (2), me tira d'embarras et m'apprit qu'ils étaient en ivoire végétal et que, de nos jours encore, la Cabeza del Negro servait à fabriquer une foule d'objets chez les Indiens, qui habitent les régions où croissent les phytéléphas, tels que bracelets, anneaux d'oreilles et larges peignes servant à relever leur chevelure au sommet de la tête; en objets utiles, tels que pointes de flèches; ils adaptent à chaque extrémité du bois de leurs arcs des petits embouts de cette matière et sculptent assez habilement des vases de différentes formes dans le fruit du phytéléphas; maint riche cacique porte suspendus à son cou et au bozal de son cheval des fragments de ce produit végétal curieusement travaillés.



Pipe indienne du quatorzième siècle en ivoire végétal.

Le liquide, contenu dans la noix de corozo, désaltère; il est d'un goût insipide. Le lait de tagua a, comme saveur, une grande analogie avec l'eau albumineuse légèrement édulcorée. Les Indiens Quiches font avec ce lait une boisson très agréable mais fort enivrante.

Voici comment ils procèdent : ils recueillent

(1) La forme droite de ce fourneau de pipe s'explique : les Incas et même des Indiens du Chaco fumaient et fument, encore de nos jours, couchés sur le dos, le tuyau de leur pipe dressé verticalement.

(2) On appelle peone dans l'Amérique du Sud les gens de service, porteurs, palfreniers, etc.

le plus de lait qu'il leur est possible et le mettent, dans de grandes jarres en terre, à fermenter avec les baies, à pulpe sucrée, écrasées d'une mimosée indigène, nommée *algarobe* (*mimosa melanoxylou*). Après fermentation, cette liqueur est filtrée dans des paniers faits avec les feuilles de l'arbre qui a produit le liquide, et est consommée immédiatement, car, parait-il, elle ne peut se conserver.

Les indigènes mangent la noix du phytéléphas lorsqu'elle est à demi-mûre et c'est pour eux un grand régal. S'ils l'aiment, maître Martin, l'ours brun des Andes, ne s'en montre pas moins friand; lorsqu'il trouve des fruits à point, il les dévore avec avidité après en avoir, fort proprement, enlevé l'enveloppe. Les chasseurs connaissent parfaitement le goût immodéré de ce plantigrade pour la tête de nègre et souvent sa gloutonnerie lui coûte la vie; car, lorsqu'il est occupé à manger son fruit favori, on peut s'approcher de lui à quelques pas, sans qu'il donne le moindre signe d'inquiétude, et le tuer à bout portant sans qu'il daigne interrompre son festin.

L'arbre-éléphant n'a pas que son fruit qui soit comestible ou qui soit utile à l'industrie. Son bourgeon terminal se mange; il est fort nourrissant et a un léger goût de noisette assez agréable.

Avec les fibres, qui composent la base des feuilles et qui engainent le tronc du phytéléphas, on fait des cordes d'une grande solidité, dont les Indiens Guaranis se servent, entre autres usages, pour fabriquer les longes et les entraves nécessaires à leurs chevaux. Ses feuilles servent de matériaux de construction pour édifier des cases : les nervures servent à confectionner le bâti des côtés ainsi que la charpente, et les feuilles, à boucher les interstices et à couvrir l'édifice.

HENRY CHASTREY.

LES

VIEILLES ENSEIGNES de PARIS

La Belgique vient d'exposer une fort curieuse collection d'enseignes étonnamment variées. Tous les corps de métiers des vieilles « guildes flamandes » étaient là représentés en d'archaïques témoignages de leur vie communale si intense au moyen âge.

Chez nous, elles ont presque toutes disparu dans notre vieux Paris où, si joyeusement jadis, elles tintinnabulaient et grinçaient au bout de leur potence de fer, s'entrechoquant comme des chevaliers bardés d'acier dans un tournoi furieux. Presque toutes étaient d'un volume énorme et de dimensions gigantesques. Ici un *Homme armé*, de grandeur naturelle, morion en tête, lance au poing, montait la garde au-dessus d'un fronton, là un énorme gant peint en rouge, une pipe colossale, un plat mirifique, un éperon gigantesque, une botte fabuleuse, une



Les Canettes.

tête monstrueuse et tous les animaux de l'Apocalypse : licornes fantastiques, zèbres billetés, centaures galopants, chiens couchants, lions lampassés de gueules, renards subtils, aigles noirs, coqs claironnant au soleil d'or.

Et les Vierges blanches et noires, les Notre-



Le Cherche-Midi.

Dame miraculeuses, enguirlandées au fond de leurs niches et la formidable légion des saints patrons avec leurs attributs!

Saint-Honoré,
Avec sa pelle,
Est honoré
Dans sa chapelle.

Jean-Baptiste, patron des étuvistes, avec sa coquille pleine d'eau, saint Vincent avec son broc, saint Crépin avec son tranchet :

C'est aujourd'hui la Saint-Crépin
Mon cousin
Que les cordonniers se frisent.

Saint Eloi avec sa châsse, saint Yves avec sa toque, saint Nicolas avec son saloir. Saint Laurent était le protecteur des compagnons rôtisseurs à cause de sa mort sur le gril; à toutes les boutiques de *chaircuitiers* on voyait

Saint Antoine au gris mantelet
Et son compain le porcellet.

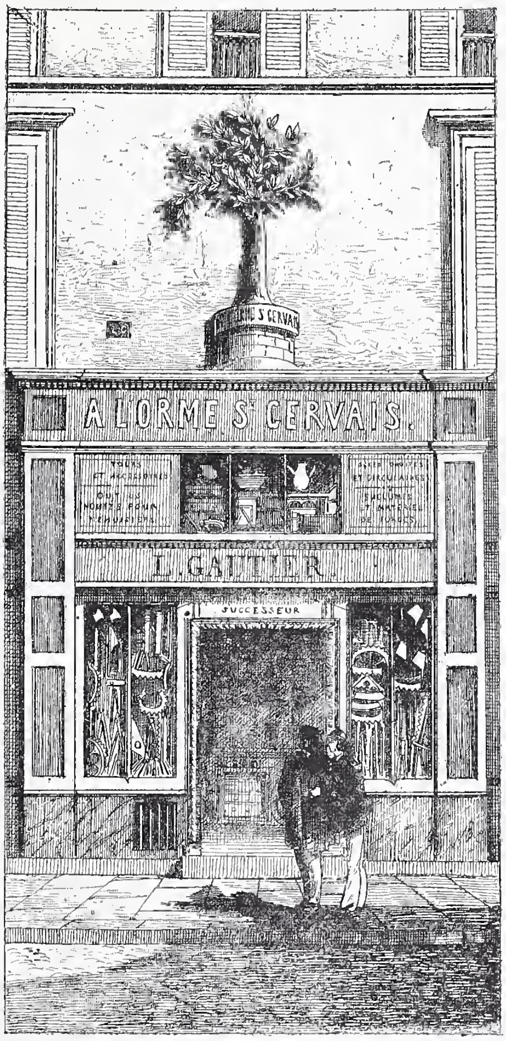
Et le Diable, la grande préoccupation du moyen âge, on le retrouve partout grimaçant et cornu, le corps rouge et les yeux verts : *Au secret du Diable*, *A la Corne du Diable*, etc. Et ces enseignes étaient accompagnées de devises, charades, calembours, rébus où se retrouve le côté jovial, satyrique et gaillard du bon peuple parisien :

Une femme sans tête : *à la Bonne femme*, trois bancs de chêne : *aux Trois forbans*, *au Puissant vin*, *à l'Épi scié*, *à Saint-Jean-Baptiste*, un singe en manchettes, *à la Botte pleine de malice*, d'où émergeaient une femme, un singe et un chat. *A l'Étrille-Fauveau* (une faux, un veau, une étrille) était une enseigne très répandue dans le vieux Paris et qui faisait un rébus assez difficile à interpréter. *L'Ane qui joue de la vielle*, *le Chat qui pêche*, *la Chèvre qui danse* étaient particulièrement affectionnées des boutiquiers du moyen âge.

Et les enseignes gaillardes; elles indigneraient notre *cant* moderne. Nos pères narguaient dans leurs propos la pruderie et l'honnêteté.

Les enseignes des libraires et des imprimeurs célèbres : la vieille maison Didot *A la Bible d'or*, Cramoisi *aux Cigognes*, les Estienne *A l'Olivier*, Barbin *A la Sphère*, Corrozet *A la Rose* dans un *cœur*. *Au Griffon*, des Griffe, les célèbres imprimeurs lyonnais, existe encore rue de Condé.

Et les « tavernes méritoires » où se réunissaient joyeusement messieurs les escholiers, bels esprits et bourgeois! De celles-ci il y a à revendre, et leurs enseignes sont célèbres : *La Pomme de Pin*, chantée par Villon, Rabelais et Régnier, où fréquentaient Chapelle, Boileau, Molière, Racine, *la Tête noire*, près du Palais, rendez-vous de la basoche, *le Tambour royal*, et celle à la devise suggestive : *Mon oye* (monnoie) *fait tout.*



L'Orme Saint-Gervais.

Dans *les Fâcheux*, Caritidès demande l'inspection générale des enseignes de Paris. Hélas! la place serait aujourd'hui une sinécure. En 1816, un arrêt du Conseil réduit leurs dimensions, peu après une ordonnance du lieutenant de police les fait en grande partie disparaître. Les têtes monstrueuses, les chimères grimaçantes, les bottes de sept lieues, les carottes gigantesques, les armets énormes, les épées étincelantes ont disparu. Il reste cependant encore quelques-unes de ces enseignes du temps jadis qui donnaient à Paris une physionomie si pittoresque et si gaie.

La plus belle de toutes est *le Rémouleur* en costume Louis XV qui fait le coin des rues de l'Hôtel-de-Ville et des Nonnains-d'Hyères; rue de la Huchette un Y sculpté au-dessus de la porte était l'enseigne d'un marchand de soie *grège*, à côté *la Hure d'or*.

On retrouve encore disséminées au quatre coins de Paris, *la Petite Chaise* de la rue de Grenelle, *le Bourdon de 93* rue de Varenne (vieille auberge), *l'Homme armé* au fronton d'une grille superbe de fer ouvragé au coin des rues des Archives et des Blancs-Manteaux. Au coin des rues de Seine et de Visconti, le masque du *Petit More*, cabaret célèbre dont Mézeray était l'habitué

...Et qu'à cause du bon vin tout biberon honore,

grimace toujours ; à l'île Saint-Louis *au*

Pinceau couronné ; au Port Salut, à la porte Saint-Jacques, au sortir du passage dangereux de la Tombe-Issoire hanté par les malandrins. Un chantier de bois est encore dédié *au Grand I vert* à la barrière du Maine. Rue des Canettes, des canards barbottent ; rue du Cherche-Midi, *un Cadran solaire*. Rue Mouffetard très curieuse enseigne du bal du *Vieux Chêne*, *au Soleil d'or* rue Saint-Sauveur. *Au Cygne de la Croix*, rue Saint-Séverin, *au Coq d'or* rue Dauphine. Gavarni avait fait pour le magasin de confections des *Deux Pierrots* au coin la rue du Petit-Pont, une enseigne fort amusante, que les projectiles de Damesme, aux journées de Juin, avaient fort endommagée. La vieille enseigne des *Forges de Vulcain* exhibe encore au coin de la rue Saint-Denis sa scène mythologique. On trouve *L'Orme Saint-Gervais* rue du Temple, *la Tour d'argent*, *le Petit moulin*, *le Pot renversé*, *le Puits certain*, *le roi Clovis* rue Descartes où furent arrêtés les quatre Sergents de La Rochelle ; *l'Arbre sec*, *la Truie qui file*, au pourtour des Halles, et rue des Lombards un certain nombre d'antiques enseignes pharmaceutiques, *au Pilon d'argent*, *A la Barbe d'or*, etc. L'enseigne a disparu et bientôt ne sera plus qu'un souvenir comme le vieux Paris avec ses antiques pignons, ses auvents sculptés, ses lanternes découpées à jour, ses gargouilles gothiques. Mais comme la réclame ne perd jamais ses droits, elle a fait place à un dévergondage d'affiches qui bariolent nos murs d'un arc-en-ciel ébiouissant et joyeux et revêtu la grisaille laide et sale de nos façades d'une robe chatoyante où rient et pétillent toutes les teintes du printemps et offrent aux yeux dans un éblouissement de couleurs, dans une disposition curieuse et artistique de personnages étranges de fiction, le remède pharmaceutique, le pétrole nouveau, l'attrait des voyages, au lieu de la vieille réclame banale et triste d'antan.

A. Callet.

LES VIGNETTES DU PAPIER TIMBRÉ

Suite et fin. — Voyez page 11.

Nous donnons encore ci-après la reproduction de quelques autres spécimens de ces vignettes. Celles de la Généralité de Paris sont ordinairement fort simples (fig. 11).

Les figures 12 à 15 représentent trois types de celles des Généralités de Riom et Moulins.

Nous terminons enfin par la figure 16 qui représente l'estampille de l'Intendance de Lorraine. Cette estampille est jointe, sur le document où elle a été relevée, avec la vignette généralement en usage en l'an II de la République. Le fait est fréquent à cette période de transition. Ces vignettes, dont on pourrait multiplier à l'infini la reproduction, ne sont remarquables ni par leur élégance ni par leur exécution. Elles sont presque toujours mal frappées sur le papier. La reproduction de chacune d'elle exige du dessinateur la mise en regard de plusieurs exemplaires se complétant l'un l'autre. Peut-être, par une recherche patiente, trouverait-on des spécimens plus artistiques et de composition plus originale. On peut en dire autant du filigrane pris dans la pâte du papier.

L'Assemblée nationale abrogea l'ancien tim-



Fig. 11.

bre par un décret-loi du 12 décembre 1790. Les fermiers généraux ayant été supprimés, la Régie s'exerça au profit du Trésor, dans toute l'étendue du royaume, d'une façon uniforme et suivant un tarif nouveau. Le timbre dit à l'*extraordinaire* fut créé pour les particuliers désireux de se servir d'un autre papier que celui de la régie. Diverses lois des 15 messidor an III, 11 nivôse an IV, 14 thermidor an IV, 5 floréal an V, modifièrent successivement les tarifs en vi-



Fig. 12.

gueur. Celle du 9 vendémiaire an VI étendit le timbre de dimension aux lettres de voiture, connaissements, affiches, journaux.

Mais c'est la loi du 13 brumaire an VII qui forme la base de la législation sur le timbre. Elle a fixé le tarif comme il suit :

Feuille dite de grand registre	1 fr. 50
Grand papier.	1 fr. »
Moyen	0 fr. 75
Petit.	0 fr. 50
Moitié du petit papier	0 fr. 25



Fig. 13.

Ce tarif a été plusieurs fois augmenté. La loi du 28 avril 1816 porta les droits à 2 francs, 1 fr. 50, 1 fr. 25, 0 fr. 70 et 0 fr. 35 ; celle du 2 juillet 1862 à 3 francs, 2 francs, 1 fr. 50, 1 franc, 0 fr. 50. Enfin, celle du 23 août 1871 ajouta deux décimes aux prix qui précèdent.

*
* *

Nous avons vu que, sous l'ancien régime, les estampilles variaient avec les Généralités, et, dans chaque Généralité, avec l'intendant général des finances.

La République apporta plus d'uniformité



Fig. 14.

dans les vignettes qui ne se différencièrent que par le nom du département et portèrent, avec les attributs de la royauté, la légende : la Nation, la Loi, le Roi avec une fleur de lys.

En se reportant à notre précédent article, on trouvera des spécimens de ces vignettes que nous complétons par les figures 17 et 18.

Elles furent modifiées par une circulaire du 26 août 1793, laquelle ordonna la suppression des fleurs de lis. La loi du 11 nivôse an IV



Fig. 15.

prescrivit qu'à partir du 20 nivôse, dans le département de la Seine, et du 10 pluviôse suivant dans les autres départements, l'impression des estampilles se ferait avec de l'encre rouge.

La loi du 14 thermidor an IV supprima la mention du nom des départements comme *contraire au principe d'indivisibilité de la République*. Elle rétablit l'impression en noir.

Les timbres, portant les mots République



Fig. 16.

Française, que nous avons reproduits dans le premier article, ont été créés par la loi du 13 brumaire an VII qui prescrivait un emblème différent pour chacun d'eux : le timbre de la demi-feuille (25 c.) représentant le *Commerce*; celui du petit papier (50 c.) les *Arts*; celui du moyen papier (75 c.) la *Justice;* celui du grand papier (1 fr.) la *Liberté* et celui du grand registre (1 fr. 50) l'*Immortalité !!*

Ces empreintes emblématiques ne devaient disparaître qu'en 1847.

En l'an X, un seul atelier du timbre fonctionna pour toute la France à Paris, et deux empreintes, l'une à l'encre grasse noire, l'autre à sec, furent frappées sur le papier timbré.

L'Empire créa de nouveaux timbres par le décret du 17 avril 1806. On voit paraître les mots Empire Français sur les timbres à l'encre et les mots Administration de l'Enregistrement et des Domaines, en abrégé, sur le timbre sec. La première Restauration, à son tour, imposa de nouveaux timbres (Ord. du 17 mai 1814) et autorisa l'emploi des feuilles du type antérieur après qu'elles ont été frappées des timbres nouveaux.

Pendant les Cent-Jours, la création de nouveaux timbres fut prescrite, mais les événements empêchèrent l'exécution du décret.

Une loi du 28 avril 1816 augmenta la valeur de l'impôt du papier timbré et c'est ainsi que nous voyons apparaître, sur les feuilles, un



Fig. 17.



Fig. 18.

troisième timbre noir (figures 18 et 19) de l'article précédent. Ces figures antérieures représentent : la figure 15 la *Loi*, la figure 16 la *Justice*, la figure 17 la *Paix*.

Le gouvernement de Louis-Philippe supprima les fleurs de lys sur les timbres et, à partir du 1er juillet 1847, un seul timbre représentant une Justice suffit aux aspirations symboliques de l'Administration du Timbre.

Nous n'avons rien à dire de plus sur les vignettes de papier timbré sous la deuxième République, le second Empire et la troisième République.

*
* *

Comme on le voit, le champ est vaste pour les collectionneurs de vignettes de papier timbré. Outre les timbres étrangers dont nous n'avons rien dit et dont certains ont cent années d'antériorité sur les timbres de France, ces derniers présentent une très grande variété de spécimens.

Si les lignes qui précèdent peuvent stimuler des recherches fécondes en trouvailles intéressantes, le but de leur auteur sera atteint.

HENRI VIVAREZ.

Le PALAIS de WESTMINSTER

Il n'est pas de pays plus fertile en sensations étranges et pour ainsi dire exotiques que cette immense et grouillante cité de Londres. Traversez ce grand fossé de la Manche — une heure et demie de trajet entre Calais et Douvres — et vous êtes plus dépaysé qu'en Orient. Tout y semble compris a rebours de notre vie, tout nous y surprend, nous y choque d'abord, puis nous attire. Il n'est pas jusqu'à ce ciel maussade, qui fait fuir des légions d'insulaires chassés par le spleen tout le long de notre rivage méditerranéen, qui n'ait pour nous quelque chose d'attachant. Le jeu des éléments, toujours en mouvement, ces ciels bas, ces lourds nuages en marche, ces brouillards fantastiques forment un admirable décor pour encadrer ce spectacle unique de la puissance de l'activité humaine.

Tous les yeux ne sont peut-être pas sensibles à la forte et partieulière poésie qui se dégage des rues sombres de la Cité, traversées de réseaux télégraphiques dont les fils innombrables se croisent et s'entrecroisent comme de gigantesques toiles d'araignées ; ces rues noires, au pavé gluant, à l'odeur spéciale, que suivent en se heurtant des files de cabs et d'omnibus bariolés, au milieu d'un bruit humain indéfinissable. Pour ceux-là, la ville ne réserve pas beaucoup d'émotions esthétiques. S'ils essaient de se réfugier dans ce qu'on appelle « la visite des monuments », ils auront bientôt, après la Tour de Londres et les Musées, épuisé ce genre d'intérêt. Mais, du moins, à eux comme à tous, il reste la Tamise. La Tamise avec son large lit aux eaux fauves et agitées, ses docks, ses quais marchands bordés d'entrepots à ras des eaux, sa flotte de barques de pêches, de bateaux-transports, de steam-boats, la Tamise avec son air de fleuve qui travaille et non de rivière de luxe comme la Seine, la Tamise qui, avec la collaboration du ciel et de son monde maritime, erée de si extraordinaires tableaux.

Le plus imposant, le plus exeeptionnel est bien celui que présente, au bord du fleuve, la silhouette hautaine, noire, aiguë et déchiquetée du palais de Westminster.

Que de fois me suis-je offert cet incomparable spectacle, en prenant, vers le soir, le « steam-boat » dans la direction de Hampton-Court, changeant de bateau à un « pier » quelconque de Putney ou de Chelsea, pour retrouver, au retour, la sensation inoubliable de cette prodigieuse masse architecturale qui, bien que presque entièrement reconstruite, garde, avec le sentiment de la puissance d'aujourd'hui, je ne sais quoi d'auguste et de traditionnel venant d'autrefois; vraie image de cette grande et forte race britannique qui, toujours appuyée sur le passé, possède plus que tout autre le sens du temps présent!

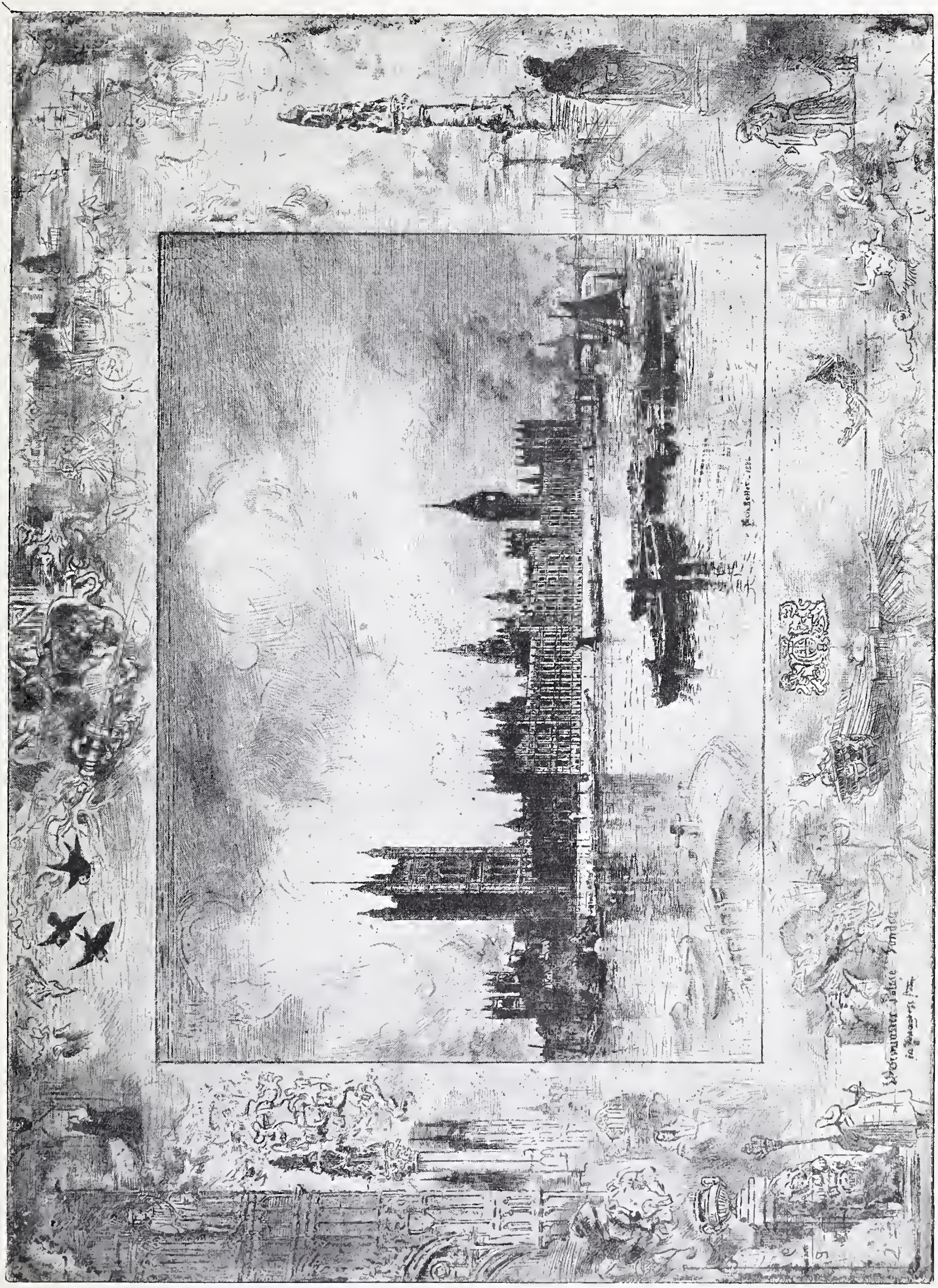
L'eau est irisée, opaline, nacrée, mouvante sous le sillage incessant des bateaux qui glissent silencieusement dans cette atmosphère de brume rousse où les premiers réverbères qu'on allume sur les ponts et sur les rives, égrènent comme des colliers d'ambre et d'or. C'est étrange et mystérieux comme un paysage créé par Baudelaire ou Edgard Poe, ou mieux comme une marine du maître de Chelsea, devenu Parisien aujourd'hui, James Mac Neill Whistler. Dans ce lourd brouillard coloré qui semble une fumée d'apothéose, se détache de la masse noire du palais et de l'abbaye, une infinité de clochers hérissés parmi lesquels se dressent orgueilleusement la Tour Victoria, la Tour de l'Horloge (*Clock Tower*) où résonne le *Big-Ben* (le gros Benjamin) et qui jette, pendant les heures des séances du Parlement, dans toute l'épaisseur de ces brumes fantastiques, l'éclat bruyant de son phare électrique.

Ces merveilleux tableaux de la Tamise ont vivement ému l'esprit visionnaire des artistes indigènes et de nombre des nôtres momentanément expatriés : Bonvin et de Nittis, Sisley et Lepère, et bien d'autres encore. Mais parmi nos compatriotes, peu d'artistes étaient aussi bien doués pour comprendre la poésie particulière de ces ciels brouillés et de ces lignes aiguës que le regretté Félix Buhot qui est mort, il y a un an à peine, en pleine maturité du talent et de l'âge. Né en 1847 à Valognes, petite ville de la Manche, qui était restée chère au cœur de l'artiste et qu'il a illustrée en de rares et beaux dessins et de fines estampes, Buhot, ses études terminées, chercha quelque temps sa vie à travers la peinture, l'illustration et même le professorat.

Un beau jour, son imagination indépendante et vagabonde, qui avait besoin de liberté pour son caprice et ses instincts de vie et de couleur, trouva sa véritable voie en faisant de l'eau-forte un instrument particulièrement soumis et expressif pour traduire soit ses improvisations, soit ses compositions soutenues. Il renonce alors à la reproduction et s'adonne exclusivement à l'eau-forte originale.

Originale, certes, est bien le mot, de toute façon. Car ce fantasque *Tohub*, comme il signait volontiers à cette heure, avec son visage fin, aigu, aux yeux clairs, à la moustache retroussée, avec son air inquiet et nerveux et sa tournure un peu méphistophélique d'artiste pourtant cultivé, bienveillant et délicat, ne dédaignait pas dans les choses de la vie ou du rêve une petite pointe d'excentricité. A ce titre, il avait tout ce qui convenait pour traduire l'âme britannique. Aussi ses planches de Londres figurent-elles parmi les plus significatives de son œuvre. Si nous laissons à part ses tra-

vaux d'illustration, c'est pourtant bien toujours la Nature et la Nature attentivement observée par un œil de peintre sans cesse en éveil, qui lui fournit le thème continuel de ses visions et de ses songeries. Ses trois pays préférés, c'est son cher coin de Valognes « ma petite ville », comme il l'intitule dans ses premiers croquis de 1873 ; puis Paris, avec ses quais et surtout



Palais de Westminster. — Eau-forte originale de Félix Buhot, avec marge symphonique.

« la Butte », la fameuse « Butte », Athènes moderne des décadents, des symbolistes, des pointillistes et autres « fumistes » pour parler leur langage, qu'ont déjà illustrée à leur façon tous nos imagiers de la lithographie, de l'affiche et de la chanson ; Montmartre avec son boulevard de Clichy, sa place Pigalle, sa rue Bréda, son carrefour des Martyrs, sa taverne du Bagne, etc. Enfin Londres, qui lui fournit son *Débarquement en Angleterre*, son *Westminster-Bridge* et son *Westminster palace* que nous reproduisons ici.

Dans toutes ses contemplations de la vie des choses, ce qui paraît intéresser le plus Buhot, c'est le ciel et l'atmosphère. Mais il les aime remuants, agités, vivants, et, au milieu des êtres grouillants, confus ou déprimés qui pressent le pas ou courbent l'échine, il semble se plaire avec une petite joie satanique à voir les nuages déchargeant leur grain, lâchant la pluie à seaux sur le « retour des artistes » ou les pauvres fiacres transis, bouleversant les lames, dans son débarquement à la nuit tombante.

Et tout cela est fermement écrit, sans confusion ni escamotage. Il ne s'attache pas aux roueries du métier, mais il en connaît supérieurement la technique comme une écriture courante dont il se sert sans indécision. Aussi l'impression n'est-elle point seulement instantanée ; elle demeure.

A voir ses foules animées qui se bousculent, le jour de la Fête nationale, boulevard de Clichy, ou sur le pavé gras, à travers les « coaches » au pont de Westminster, on a l'image spontanée d'une vision qui passe. Mais fixez lentement, longuement, ces rares et curieuses estampes, vous êtes surpris de constater combien l'artiste pénètre au fond de son sujet.

Son *Palais de Westminster* est une de ses pièces les plus sûres et les plus tranquilles. La beauté fière et triste de ces lignes architecturales au bord des eaux miroitantes a été comprise avec la fermeté de pointe d'un Israël Silvestre qui aurait connu Seymour Haden et Whistler. Elles se dressent sur un beau ciel nuageux dessiné avec la souplesse d'un crayon gras. C'est une estampe tout à fait classique. Mais le fantaisiste s'est rattrapé dans les coins. Car il a une petite manière à lui, une petite manie même, dirions-nous ; c'est de s'échapper souvent dans les marges de son sujet. De la *remarque*, petite figure gravée dans quelque endroit, au bord extérieur du cuivre, pour distinguer certains *états* recherchés de la planche, il a fait un véritable encadrement.

Ce ne sont plus, alors, des signes indifférents, de simples marques de tirage. C'est comme le résultat de tous les songes, de toutes les visions, de tous les souvenirs qu'éveille dans sa pensée la lente contemplation du sujet, pendant la gestation du travail.

Là, autour de Westminster-Bridge, c'est à travers un léger voile, les bords de la Tamise, Saint-Thomas hôpital, des ponts, des steamers, des barques, des fumées; au bas, des foules qui dégringolent furieusement, *under ground*, sous le tunnel où s'avance le Métropolitain. Ici, autour du palais et de l'abbaye, c'est tout le passé ressuscité de cette vieille cour nationale : de lourdes galères sculptées, des cavaliers et des belles dames qui causent d'amour sur les quais du fleuve, près des tritons et des chevaux marins qui s'ébattent à leurs pieds. Des écussons, des masses et des massiers et des carrosses de contes de fées, et, tout en haut, une figure de reine en deuil, agenouillée dans la nuit, sous l'œil sinistre d'un hibou.

Ces croquis vaporeux, égratignés légèrement sur le cuivre, ne sont plus seulement le produit du caprice d'un dessinateur inventif, c'est comme les émanations de l'âme de ces mélancoliques paysages et de ces nobles architectures, noires, graves et solennelles.

Léonce Benedite.
Conservateur du Musée du Luxembourg.

L'INDUSTRIE DES ROUES DE WAGONS AUX ÉTATS-UNIS

Parmi les nombreuses industries métallurgiques dont les États-Unis semblent s'être fait une spécialité, la plus intéressante, peut-être, est la fabrication des roues de wagons.

Personne n'ignore que ce pays possède un immense réseau de voies ferrées. D'après les dernières statistiques que nous avons sous les yeux, le développement de ce réseau n'est pas inférieur à 385.000 kilomètres. Les États-Unis possèdent donc sensiblement plus de la moitié des lignes qui sillonnent le monde entier...

Sur ces 385.000 kilomètres de voies ferrées, circulent nuit et jour environ 36.000 locomotives et 1.320.000 wagons. Or ces wagons, dont les dimensions générales et le poids sont bien supérieurs à ceux des véhicules que nous sommes accoutumés à voir sur nos chemins de fer, doivent être portés non pas sur quatre, mais sur huit et quelquefois sur douze roues. Les roues, accouplées par deux ou par trois paires, sont montées « à bogie », c'est-à-dire sur un petit chariot indépendant du châssis de la voiture et mobile autour d'un pivot vertical.

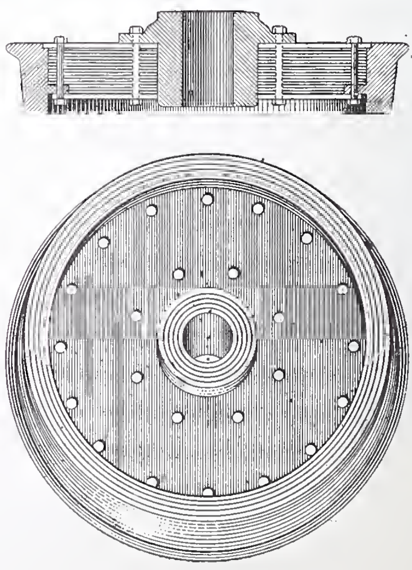


Fig. 1. — Roue en papier.

Maintenant, comment fabrique-t-on avec la perfection, la solidité et la rapidité suffisante

ces millions de roues qui transportent, chaque année, aux États-Unis, quelque 520.000.000 de voyageurs et supportent sans défaillance un trafic marchandises égal à 770 milliards de kilogrammes?

Chose vraiment curieuse, ces roues de wagons auxquelles les ingénieurs demandent un travail si formidable, sont pour la plupart construites en papier! Le système de fabrication, inventé il y a une quinzaine d'années par M. Allen, paraît avoir été accueilli avec faveur de l'autre côté de l'Atlantique. Aujourd'hui, pour les grands palace-cars de luxe, dont l'emploi est généralement répandu dans toute l'Amérique du Nord et même du Sud, on se sert de roues en papier. Voici comment elles sont faites : Un disque circulaire B (fig. 1), composé d'une masse énorme de feuilles de papier collées ensemble et soumises à une très forte pression, est percé en son centre d'une ouverture dans laquelle s'encastre l'essieu. L'on encercle ensuite la circonférence du disque au moyen d'un bandage d'acier.

Il ne reste plus qu'à recouvrir les deux surfaces latérales avec des plaques ou joues annulaires en fer forgé, reliées entre elles au travers de la masse du papier par des écrous convenablement disposés. Ceux-ci, resserrant toutes les pièces, en font un tout homogène, d'une élasticité et d'une légèreté remarquables. Les ateliers de Pullman-City, à 22 kil. sud de Chicago, qui fabriquent en grand ce genre de roues, n'en livrent pas moins de seize mille par an. Quant aux autres roues d'acier ordinaires, communément employées pour les voitures à marchandises et les passenger-cars, un ingénieur américain vient d'inventer une machine qui permet de les forger tout d'une pièce et cela en quelques minutes seulement, alors qu'avec le procédé habituel il faut plusieurs heures. L'appareil en question, qui fonctionne depuis un mois à Philadelphie, se compose d'un marteau-pilon à vapeur (fig. 2) d'une force de 12.000 kilogrammes. Les deux pieds, solidement boulonnés, ont un écartement à la base de 5 m. 15. Ils supportent une puissante armature de fonte au-dessus de laquelle se trouve le cylindre. Celui-ci mesure 91 centimètres de diamètre, et la tige du piston, dont le diamètre inférieur est de 83 cent. 1/2, a 1 m. 98 de course.

La soupape de la vapeur, équilibrée avec soin, se manœuvre à la main par l'intermédiaire du levier qu'on distingue sur le montant droit de la machine. La hauteur totale de l'appareil atteint 8 m. 40.

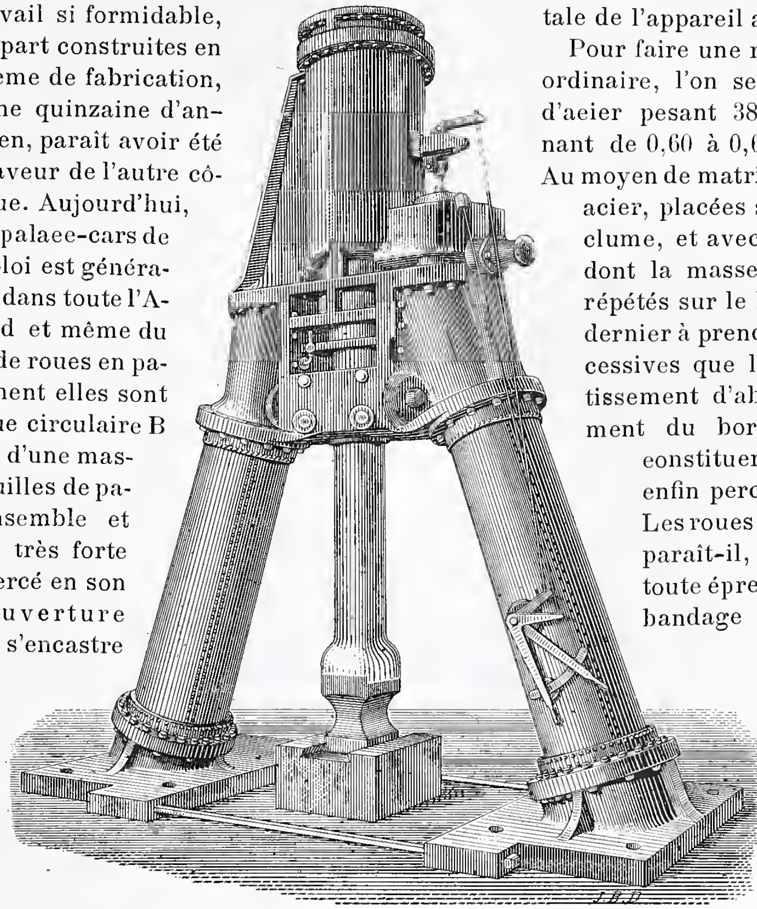


FIG. 2. — Marteau-pilon à vapeur.

Pour faire une roue de dimension ordinaire, l'on se sert d'un lingot d'acier pesant 383 kilos et contenant de 0,60 à 0,65 0/0 de carbone. Au moyen de matrices, également en acier, placées sur le billot d'enclume, et avec le marteau-pilon dont la masse retombe à coups répétés sur le lingot, on force ce dernier à prendre les formes successives que l'on désire : aplatissement d'abord, puis renflement du bord inférieur pour constituer le mentonnet, enfin percement du moyeu. Les roues ainsi forgées sont, paraît-il, d'une solidité à toute épreuve, la rupture du bandage étant impossible par le fait même de leur fabrication d'une seule pièce. Elles peuvent fournir, sous une plus lourde charge, un nombre de kilomètres de parcours très supérieur. Les essais ont été si satisfaisants que l'on va bientôt entreprendre, avec la même machine, la fabrication de roues d'acier de grandes dimensions, ayant un bandage de 10 c. 12 d'épaisseur.

Grâce à ce nouvel appareil, les ouvriers de la Facer Forged Steel Wheel Company, de Philadelphie, peuvent déjà livrer, complètement finies et prêtes à rouler, une dizaine de roues par heure. Ils espèrent faire mieux encore et arriver à fournir aux chemins de fer 40.000 roues, au moins, dans le courant de l'année prochaine.

EDOUARD BONNAFFÉ.

LES DERNIÈRES CARTOUCHES

— Si j'y étais? Je le crois bien! s'écria le brave commandant G....

Et l'on vit ses yeux ronds s'illuminer sous l'épais panache des sourcils; les rides de sa face maigre et parcheminée eurent un tremblement soudain, et un sourire que nous ne lui connaissions pas se dessina sur sa lèvre d'or-

dinaire immobile et hautaine. Le commandant G..., depuis sa mise à la retraite, occupe des fonctions municipales dans une petite ville des environs de Paris; ne pouvant plus combattre dans les rangs de l'armée, il s'est jeté dans la mêlée des partis. Lutter quand même, telle est sa devise, et, après avoir sabré l'ennemi, il sabre l'adversaire politique, avec le même entrain, la même ardeur, la même tenacité, aussi ferme, aussi inébranlable que lorsqu'il se tenait en avant de ses hommes sous la grêle des balles et le fracas des obus.

— Ainsi, vous étiez à Bazeilles, le 1er septembre 1870?



Le commandant ouvrit toute large sa main.

— Oui, j'y étais, mon cher Monsieur.

Et il eut des mouvements de corps saccadés qui firent crier sa chaise; par instants, il donnait de sa jambe droite de petits coups qui se perdaient dans le vide.

Nous nous rencontrions de temps à autre au chef-lieu de canton; le commandant G..., toujours sur la réserve, se montrait peu, se bornant à placer son mot dans des discussions d'affaires et à rappeler brièvement les vœux de ses administrés. Il paraissait plutôt froid; ce n'était pas un orateur, cela se voyait à la recherche du mot qui ne venait pas toujours, et s'il s'animait dans la période tumultueuse des élections, il revenait aussi très vite au calme dès que les hommes de la liste adverse avaient mordu la poussière. Quelqu'un nous avait dit peu de temps auparavant: « Il était à Bazeilles, dans la maison des *Dernières cartouches*... tâchez de l'amener sur ce terrain... vous verrez..»

En effet, à peine avions-nous prononcé le nom de Bazeilles, qu'au souvenir du seul exploit marquant de sa vie, le commandant G... se transfigurait. Sa canne frappait le plancher, son pied battait la mesure; toute sa personne se trouva, en un clin d'œil, dans un état d'agitation extrême. Ce n'était plus le même homme.

— Voulez-vous nous conter cela, commandant?

— Volontiers.

Et avec ce sourire qui nous avait tant surpris et qui indiquait tout à la fois une pointe d'amour-propre satisfait et une sorte de béatitude naïve, le commandant ouvrit toute large sa main, qu'il tint la paume en l'air, et commença le récit du célèbre épisode dont il avait été l'un des héros. Mais quel récit! Quels détails! Quel flot d'éloquence à bâtons rompus! Quelles images bizarres! Quelles réflexions! Quel mépris pour l'ennemi, cet incendiaire, ce tueur de femmes et d'enfants! Quelle confiance aussi dans ses hommes à lui, dans leur solidité, dans leur bravoure!

Au surplus, il n'en savait pas long sur la terrible journée de Sedan. Qu'est-ce vous voulez qu'un simple capitaine d'infanterie de marine — à ce moment il n'était que capitaine — puisse démêler dans l'écheveau d'une bataille? On voit ce qui est là, devant soi, en droite ligne tout au plus; on tiraille, on vise aussi juste que possible, on pousse de l'avant si l'ennemi faiblit, ou on défend ses retranchements s'il devient assaillant; ajoutez à cela le bruit du canon venant un peu des quatre points cardinaux, et, si l'on tourne la tête, la vue de quelque officier d'état-major, galopant à toute bride, porteur d'un ordre qui vous est parfaitement inconnu : voilà le rôle des unités dans la bataille...

Ah! depuis deux jours, on se canardait ferme, on avait commencé le 30 août, dans les faubourgs de Mouzon, où il s'agissait, paraît-il, de sauver le corps de Failly — un nom prédestiné. — On en avait descendu pas mal de ces casques à pointe! L'infanterie de marine, quels hommes! Et si nous avions eu des canons à longue portée! Car vous savez, il n'y a pas à sortir de là, à armement égal, un Français vaut deux Prussiens. Et il insistait sur cette comparaison qui, pour lui, marquait au juste le degré d'une échelle imaginaire : « Oui, un Français en vaut deux, ni plus, ni moins ».

Puis on s'était trouvé à Bazeilles le lendemain, après avoir tâté l'ennemi toute la journée du côté de Douzy et de La Moncelle. Ce 31 août, au soir, le commandant Lambert lui avait dit : « Capitaine G..., voici une maison que vous aurez à défendre; je vous laisse là avec vos quatre-vingts marsouins. Prenez possession des lieux, barricadez, crénelez, matelassez les fenêtres, obstruez les approches, tirez, défendez-vous, et attendez que je revienne ».

Et il avait exécuté ponctuellement les ordres de son chef. La maison se prêtait d'ailleurs à

une résistance superbe. Avec son mur de bordure et sa haute grille, son avant-cour pavée qui offrait à portée de la main tout un matériel de barricades, son double perron, son premier étage bien percé sur trois côtés, et armé de solides volets, elle avait déjà l'air d'une petite forteresse : c'est à peine s'il fallut une heure pour la rendre inexpugnable. Comme on pouvait redouter une attaque par derrière, sur le jardin, les deux sergents furent postés avec leurs escouades à l'abri d'une haie basse d'où il était facile de fusiller l'ennemi. Quels hommes ! ces deux sergents, deux enfants de Paris qui avaient fait avec lui la campagne du Mexique, tireurs habiles et braves comme des lions !



..Éclate au milieu de la pièce avec un bruit formidable.

La nuit se passa sans alerte, mais au matin, tout à l'aurore, au milieu d'un brouillard épais, des cris se font entendre, de vrais cris de chacals, oui, Monsieur, vous auriez dit un troupeau de bêtes féroces hurlant devant une proie ; aussitôt une fusillade nourrie éclate dans le village.

On saute sur les armes, et par le mur percé de meurtrières, du haut du perron, par les fenêtres des volets, la compagnie tout entière envoie une volée de balles sur quelque chose de noir qui grouille aux alentours et qui s'arrête en tourbillonnant et vociférant dans ce langage guttural si bien dénommé langage des chevaux. C'étaient les Bavarois de von der Thann qui, profitant de la brume, s'étaient glissés en rampant jusqu'au milieu de Bazeilles dont ils comptaient s'emparer par surprise.

Ah ! ils furent bien reçus, mais ils tinrent bon, et pendant plus d'une heure, ce fut un échange ininterrompu de coups de fusil, tout à l'avantage des nôtres, d'ailleurs, à peu près en sûreté derrière leurs remparts improvisés. On tirait dans le tas, sans prendre la peine d'ajuster, et chaque coup abattait son homme. Mais voilà, le canon se mit de la partie, et la maison devint le point de mire de l'artillerie. Les obus éclataient déjà dans la cour, et tout à coup, vers huit heures, patatras ! un projectile mieux dirigé que les autres enfonce une fenêtre, renverse le meuble qui la bouchait en partie et éclate au milieu de la pièce avec un bruit formidable, tuant quatre de nos hommes et en blessant plusieurs autres.

(*A suivre.*)

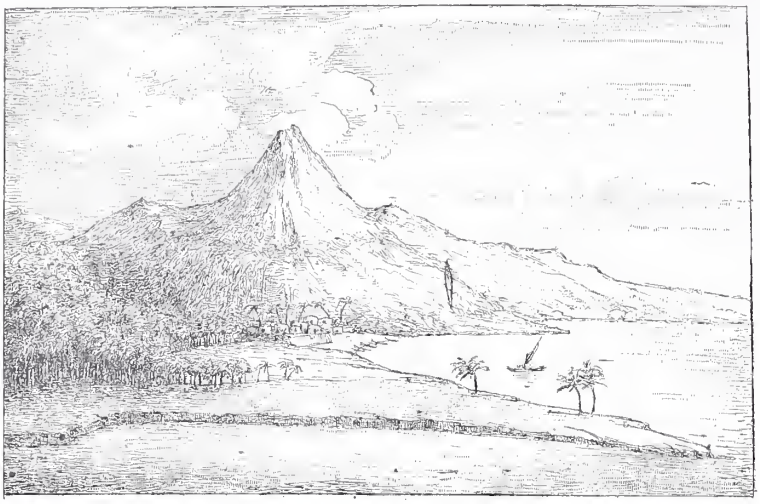
A. Delapierre.

Souvenirs de la vie Canaque

A l'époque scientifique du téléphone et du phonographe, alors que notre humanité occidentale se consume en laborieuses études de sociologie, psychologie, ethnologie et aussi de pyrotechnie — ne faut-il pas, à l'occasion, savoir dépêcher proprement ses semblables vers un monde meilleur? — une race de primitifs achève de s'éteindre aux antipodes.

Bien curieuses sont les populations bigarrées qui, de l'extrémité occidentale de l'Australie à l'île de Pâques, c'est-à-dire sur une largeur d'environ 3.500 lieues et sur une longueur à peu près égale, occupent l'immense étendue du Pacifique. Tous les types, toutes mœurs s'y rencontrent : le Polynésien au teint bronzé, fort et majestueux comme un dieu de l'antique Hellade, magnanime jusque dans ses colères, poussant parfois, comme à Taïti, l'esprit communiste jusqu'à un degré choquant pour nous autres Européens ; le Malais au teint olivâtre, aux longs cheveux lisses et noirs comme l'aile du corbeau, à l'œil cruel ; le Papou de la Nouvelle-Guinée et des Fidji, naguère encore anthropophage raffiné, qui laissait faisander les cadavres à la fois parce qu'il leur trouvait ainsi meilleur goût et parce qu'il piquait dans cette chair en décomposition la pointe de sa sagaie pour faire ensuite des blessures mortelles, sauvage aux formes robustes et à l'aspect rendu plus farouche encore par l'épaisse chevelure crespelée, souvent rougie à la chaux, qui lui forme une immense crinière autour de la tête ; le Mélanésien aux formes grêles, au teint fuligineux, au prognatisme accentué ; et combien encore d'autres races, sous-races et variétés, sans compter le métis, échantillon généralement superbe, qui unit à la vigoureuse sveltesse de l'enfant de la nature la compréhension de l'Européen !

Aujourd'hui la civilisation, qui, en un siècle, a réduit de deux cent mille à sept mille les indigènes de Taïti, éteint complètement ceux de Tasmanie, décimé ceux d'Australie, de Nouvelle-Zélande et même des Sandwich, malgré, dans ce dernier archipel, une résistance vigoureuse aux germes de mortalité importés par les blancs, la civilisation poursuit son œuvre et qui sait si dans quelque quinze ans on trouvera encore des descendants d'Océaniens autres que de misérables abrutis, grotesquement accoutrés de chapeaux hauts de forme cabossés et de pantalons rapiécés, la pipe passée dans le lobe troué de leur oreille, étui original, et titubant dans les rues de Melbourne ou de Nouméa, ivres de tafia comme tous les rois de Pologne réunis !



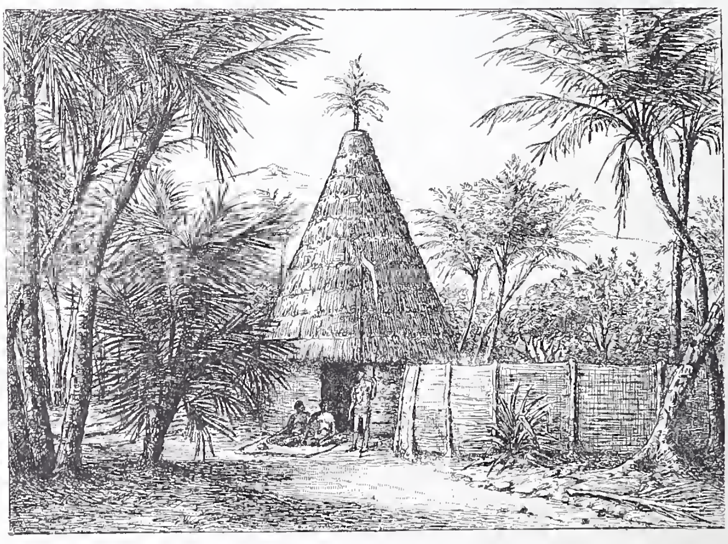
L'île des Pins et le pic N'ga.

Qu'il me soit donc, avant leur complète disparition, permis d'évoquer l'image et le souvenir des Canaques de Nouvelle-Calédonie, braves gens que j'aurai peut-être été des derniers à voir vivre de leur vie libre et parmi lesquels j'ai passé six années qui n'auront pas été, bien que fortement accidentées, les moins bonnes de ma vie.

Ce fut le 25 juillet 1875 — il y a déjà près d'un quart de siècle ! — que j'arrivai à Nouméa à bord de la frégate-transport le *Var*. A cette époque, le chef-lieu de notre colonie océanienne n'était pas ce qu'il est aujourd'hui ; une ville de l'importance de Joinville-le-Pont, éclairée à l'électricité et pourvue de véritables maisons en pierres. Ce n'était alors qu'une sorte de grand village s'étendant de façon irrégulière au pied de montagnes rougeâtres au flanc desquelles faisaient semblant de pousser quelques maigres arbustes. Les maisons : à quelques exceptions près, des cases en bois, véritables roulottes de saltimbanques — seulement un peu plus grandes — aux fondations peu profondes entourées d'une vérandah et couvertes d'une toiture en zinc sur laquelle venait se réverbérer la lumière solaire. Aussi le pays eût-il été excellent pour les oculistes ! L'hôtel, je n'ose dire le palais, du Gouverneur, situé au fond d'un vaste et très beau jardin, était alors le seul édifice qui rappelât, au moins en partie, l'architecture européenne.

L'embarcation du port qui vint amener à bord des officiers de la capitainerie pour la visite réglementaire m'offrit la première vue des Canaques au milieu desquels je venais vivre pour un temps indéfini. Les rameurs qui la conduisaient étaient en effet des indigènes au torse vigoureux, à la crinière épaisse et rougie à la chaux, procédé qui non seulement, d'après l'esthétique locale, rehausse la beauté naturelle mais encore délivre la toison humaine de ses parasites : aux grands maux les grands remèdes. Le visage de ces hommes manquait en général de finesse mais non d'expression : les lèvres et le nez étaient épais, moins cependant que chez les nègres d'Afrique ; les dents solides et blanches — de vraies dents d'anthropophages ! l'œil brun et brillant parfois profond, quelquefois cruel, avec le blanc injecté.

Le lobe de l'oreille, percé et considérablement distendu par l'introduction continue d'objets de volume, servait à la plupart de porte-pipe ; d'autres y avaient passé, en guise de boucles d'oreille, des petites tomates. Toutes les coquetteries sont dans la nature !



Case d'un chef canaque.

Le vêtement était des plus rudimentaires : un caleçon. N'eût-ce été la couleur locale, allant du cuivre foncé au chocolat clair — n'avons-nous pas, nous aussi, nos bruns et nos blonds ?

— j'eusse pu me croire à la Grenouillère. Je passe le récit, peu intéressant pour le lecteur, d'une semaine de séjour à Nouméa et de luttes contre les moustiques, car il faut bien payer son tribut, s'acclimater, et je me retrouve à l'île des Pins, située à douze lieues et demie au sud de la Nouvelle-Calédonie, dont elle est le prolongement naturel. Une population mêlée, de déportés français et arabes, de surveillants militaires avec leurs familles, de soldats, concentrés sur le « territoire militaire » et de Canaques, l'occupait. Ces derniers vivaient groupés autour de deux missions, sous l'autorité de deux souverains de leur race : le roi Samuel et la reine Hortense.

Le vieux père de celle-ci, qui répondait au nom harmonieux de Vandégou, était vingt-deux ans auparavant, le souverain incontesté de toute l'île. A ce moment, Français et Anglais avaient jeté leur dévolu sur cette partie de l'Océanie, qui devait être au plus rapide occupant. L'amiral Febvrier-Despointes, débarquant de la corvette *Le Catinat*, à Balade, au nord-est de la Nouvelle-Calédonie, prenait possession de la Grande-Terre, le 24 septembre 1853, à peu près au moment où devant Kunié (nom indigène de l'île des Pins) apparaissait un navire de guerre anglais.

Le commodore avait-il connaissance des mouvements de son rival l'amiral français? C'est douteux : néanmoins, il s'efforça de capter les bonnes grâces de Vandégou en le comblant de cadeaux et en lui représentant de son mieux les grands avantages qu'il retirerait s'il consentait à hisser auprès de sa case un drapeau anglais qu'il lui avait subrepticement remis. En agissant ainsi le vieux chef se déclarait protégé de l'Angleterre, et nul n'ignore combien cette situation est favorable aux intérêts des souverains indigènes.

Néanmoins, Vandégou n'était pas convaincu : il l'était d'autant moins que des missionnaires maristes, établis depuis quelques années déjà, dans l'île, n'avaient cessé de le travailler en faveur de l'occupation française. Toutefois, tant parce qu'il aimait naturellement les petits cadeaux du commodore que parce qu'il appréhendait peut-être la colère de celui-ci, Vandégou s'efforçait de temporiser. Pendant ce temps, l'officier britannique continuait à le combler de bouteilles de tafia et de pièces de calicot défraîchi, et les missionnaires, de leur côté, avaient envoyé dans de grandes pirogues des messagers à la rencontre de Febvrier-Despointes pour lui exposer la situation. L'amiral répondit de ne rien craindre, qu'il allait arriver, et remit aux insulaires de Kunié pour Vandégou un pavillon français en recommandant de l'arborer dès que paraîtrait *Le Catinat*.

L'île des Pins est dominée par le pic N'ga, cône dénudé et grillé du soleil, qui s'élève à un hauteur de trois cent soixante et quelques mètres. Ce fut sur cet observatoire plutôt incommode que s'installa un Canaque pour guetter l'arrivée de la corvette.

(*A suivre.*) TALAMO.

—※—

Les lettres françaises et belges sont en deuil d'un écrivain charmant, M. Georges Rodenbach (1). Les lecteurs du Magasin Pittoresque se rappellent la page exquise que notre regretté collaborateur nous donna il y a quelques mois sur les Quais de Bruges. Ils jugeront le poète par le morceau que voici :

LES CYGNES

La flotte des heureux cygnes appareillait.

Un grand cri en chemin
A déchiré la trame du silence,
Un grand cri presque humain.
Un nouveau cri s'élance.
On dirait qu'un des beaux cygnes va s'effeuiller.

C'était le plus beau, le plus calme;
Tout à coup le voici
Fiévreux, transi;
Il s'enfle comme une flamme!
Il s'effare; il a des bonds
De moribond
Qui veut sortir de son lit.

L'eau du canal s'éraille;
Le cygne se lève, défaille,
Et même, semble-t-il, son duvet en pâlit.
Le cri maintenant se module;
C'est moins un cri qu'un hymne extasié;
Le son s'éteint dans le gosier,
Comme si c'était
Son aile à présent qui chantait,
Telle une grande harpe en tulle.

Le cygne chante.
Ah! cette voix qu'on attendait,
Faible comme une absente
Qui revient mourir au pays.
Qui va mourir? Quelle âme est en peine?
Les cygnes, tout autour,
Songent au soir de l'agonie
Où ce sera leur tour
De se chanter avec cette voix presque humaine.

Le cygne chante.
Encore un peu, à voix diminuante...
C'est déjà comme un râle;
Son duvet blanc se roidit
Et, quoique blanc, semble plus pâle.
Et tout se refroidit.
Et c'est le froid du vent du Nord
Et on entend passer la mort.

Georges RODENBACH.

(1) Né à Tournai en 1855, mort à Paris fin décembre 1898.

DAUDET ET MISTRAL EN CAMARGUE

Un ami jusqu'à ce jour inconnu et qui sait, par maintes pages éparpillées, mon culte pour Alphonse Daudet et Frédéric Mistral, m'envoyait l'autre matin du pays provençal, une photographie comme on n'en voit guère aux devantures parisiennes.

C'étaient, prises en pleine nature, au grand soleil de la Camargue, les deux glorieuses figures dont le Midi est fier.

Assis vis-à-vis l'un de l'autre, les pieds dans les cailloux et les herbes, en un laisser-aller charmant, Daudet et Mistral sourient. On dirait, à les voir dans ce cadre lumineux et rustique, le vivant symbole de la Provence. Ils sont là comme chez eux, à la source même qui alimenta leur génie. Ce ciel bleu qu'ils ont au-dessus de la tête, cette terre qui sent bon la lavande et le serpolet, ce paysage de lumière aux tons chauds et éclatants : ils ont chanté tout cela, chacun dans leur langue ; Daudet avec la grâce ensoleillée de son style, Mistral avec la musique et la couleur de l'idiome natal.



DAUDET ET MISTRAL.

Et voici l'histoire de cette photographie absolument inédite, telle que me l'a contée en me l'envoyant, un bon Provençal, homme d'esprit et de cœur, Meste Eyssette.

C'était aux vendanges de l'année 1888.

On sait qu'au pays de Provence, la récolte du raisin est une fête, presque une cérémonie. J'ignore s'il est vrai que les grives font, en août, la noce dans les vignes, mais je suis sûr que pour les robustes gars et les belles filles des bords du Rhône, la cueillette des grappes mûres est une religieuse partie de plaisir. On y travaille à tour de bras, on y rit à belles dents, on s'y embrasse à pleines lèvres. Plus d'une fois les grains gonflés, que croquent les vendangeuses, sont écrasés par des baisers ; et les nez trognonnent, éclaboussés par la rouge liqueur, et les joues luisent, barbouillées d'un jus qui n'a pas attendu le pressoir. Les paysans appellent cela : « lou mourré de Vendemi » (figure de vendange).

Frédéric Mistral se trouvait au mas (ferme) de Vers où les vendanges battaient leur plein. Il était l'hôte d'une aimable et jolie Arlésienne, Mme Albert Giraud. C'était lui qui présidait la table, payant toujours au dessert son écot par quelque belle chanson.

Un jour, au milieu du repas, il y eut quelque émoi sous la tonnelle où vendangeuses et vendangeurs gaiement festoyaient. Toute rouge et intimidée, essoufflée d'avoir couru pour aller plus vite, une plantureuse fille venait d'arriver. Elle tenait à la main un papier qu'elle ne savait à qui remettre. Meste Eyssette, assis à côté du poète, s'en aperçut et lui fit signe d'approcher. C'était une lettre, ou plutôt un simple billet pour Mistral.

On y lisait ces mots : « *Tu sies au mas de Vers, e ben, ieu sieu au mas blanc : vene que t'embrasse.* — Anfos DAUDET. »

« *Tu es au mas de Vers ; eh bien, moi je suis à côté, au mas blanc ; viens que je t'embrasse.* — Alphonse DAUDET. »

Ce jour-là, le dessert ne languit pas. Mistral oublia de chanter son couplet ; vite, après un dernier coup de vin, toute la bande se mit en route. Vendangeuses et vendangeurs, ayant à leur tête Mistral qu'encadraient Mme Albert Giraud et Meste Eyssette, se rendirent à la ferme voisine. Daudet attendait près de la porte, assis sous un figuier. On s'embrassa très fort, en voisins, en camarades. Les vendangeuses et vendangeurs des deux mas se frottèrent réciproquement leur frimousse enluminée. Et comme déjà — bien que l'histoire remonte à plus de dix ans — il n'y avait pas de fête sans photographe, il fut décidé qu'un instantané, dont le cliché serait brisé, fixerait pour l'avenir cette pittoresque entrevue. Une chaise et un fauteuil furent immédiatement charriés sur un champ à côté, en terre de Camargue, et le photographe braqua son objectif.

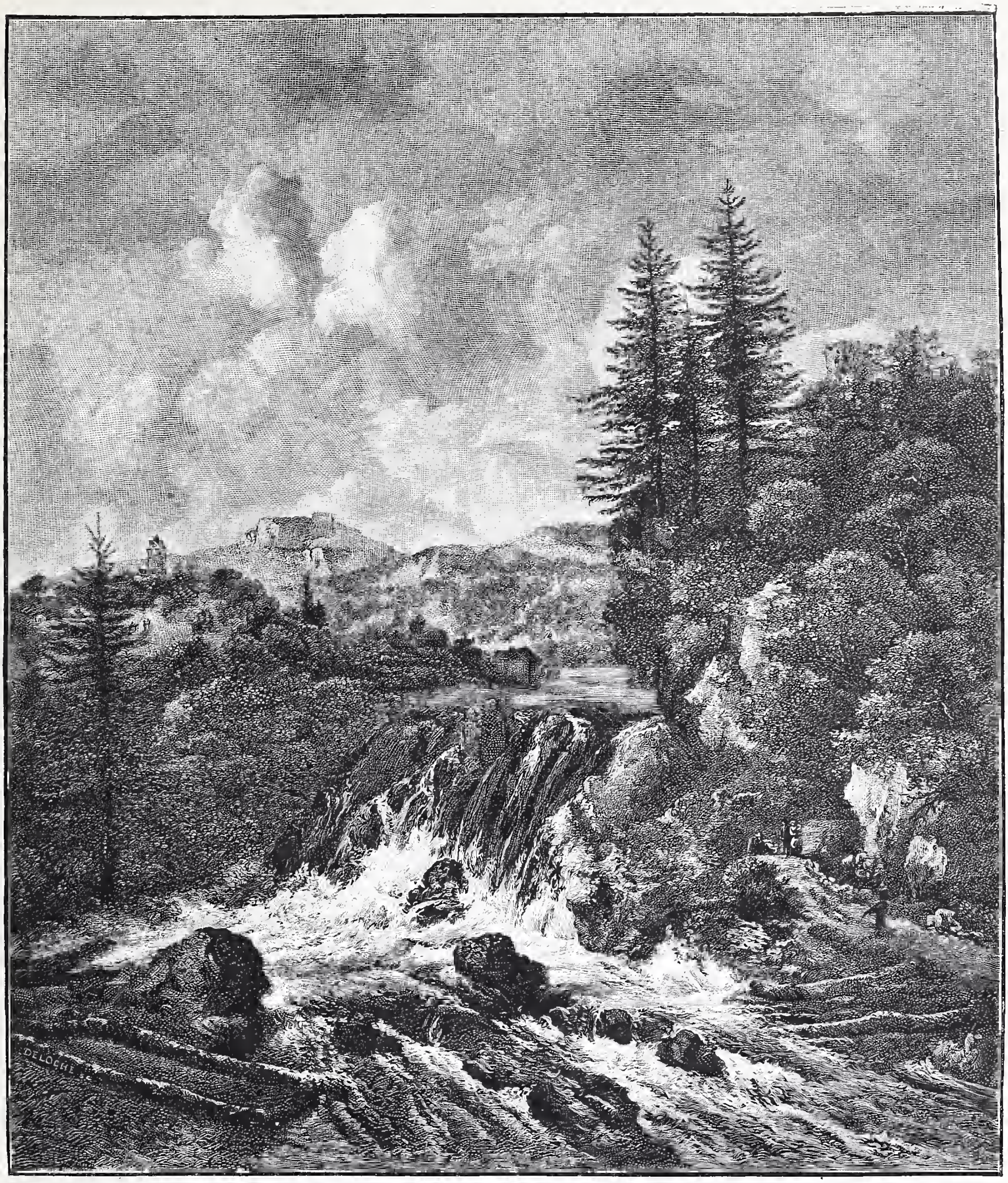
Telle est l'histoire de ce portrait que je garde comme un pieux souvenir.

CH. FORMENTIN.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

TORRENT & ROCHERS



Torrent et Rochers. — National Gallery de Londres. — Tableau de Ruysdaël. — Gravé par Deloche.

La reproduction de ce paysage de Jacob van Ruysdaël, qui figure à la National Gallery de Londres, fera connaître ici sous un aspect différent l'artiste dont notre Louvre possède des œuvres telles que *la Forêt*, *le Buisson*, *le Coup de Soleil*, *la Tempête sur le bord des digues de la Hollande*.

Nous nous trouvons en présence d'un site très particulier dont l'aspect donnerait créance à cette opinion que Ruysdaël fit un voyage en Norvège sous l'influence d'Allart van Everdingen. On sait quelle obscurité recouvre la plus grande partie de la biographie du grand paysagiste hollandais. Fit-il vraiment ce voyage vers le Nord, en compagnie, dit-on, de Pieter Molyn ? Un certain nombre de ses tableaux le donnerait à penser, et celui qui nous occupe paraît devoir être rangé dans cette catégorie. Le caractère de la nature septentrionale apparaît dans ces verdures sombres, ces sapins cachés aux fonds ravinés ou dominant la cascade. Sans doute on peut trouver des motifs de ce genre à certaines hauteurs des Alpes et des Pyrénées, mais les voyages de Ruysdaël dans ces régions sont encore plus incertains que sa course vers le Nord, et mieux vaut s'en tenir à la première supposition en regardant ce paysage.

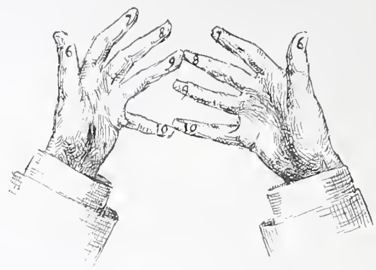
Sous un ciel mouvementé, un torrent dessine ses circuits entre des collines assez basses, puis, tout à coup resserré, se précipite et tombe parmi des rochers, emportant avec lui et rejetant vers les bords les arbres arrachés sur son parcours. Il y a un souci d'arrangement prouvé par le clocher, la ruine, la maison au ras de l'eau, les personnages aperçus çà et là, détails faits pour amuser l'œil et corriger la brutalité du spectacle. Ruysdaël, toutefois, se retrouve avec sa fougue et son amour de l'eau dans le magistral portrait qu'il fait de ce ruisseau dormant changé en rivière écumante, en torrent colère. La masse liquide, divisée par une pierre dressée à l'endroit de la chute, s'effondre en une coulée sombre, rebondit en écume d'argent. Elle se fraye son chemin à travers les rocs, les cailloux, elle ruisselle, s'enfuit à toute vitesse, et cette rapidité de l'élément qui suit une pente très inclinée et se déverse avec fracas au premier plan, est représentée avec une science et une poésie tout à fait admirables.

Gustave Geffroy.

LA TABLE DE PYTHAGORE SUR LES DOIGTS

La science des nombres n'a pas précisément la réputation d'être divertissante et pourtant elle présente parfois des curiosités qui ne manquent pas d'intérêt ni même d'utilité pratique. On sait quelles tortures la table de multiplication inflige aux enfants. Quelques-uns ne réussissent jamais à l'apprendre. Tant que le multiplicande et le multiplicateur ne dépassent pas le chiffre de 5, la mémoire du jeune mathématicien retrouve sans trop de peine le résultat, mais à partir de 6, les difficultés deviennent presque insurmontables. Combien de temps ne faut-il pas à un élève pour dire sans hésitation quel est le produit de 7 × 8 ou de 8 × 9.

Un savant polonais, M. Procopovitch, a découvert un moyen fort ingénieux pour obtenir par un calcul sur les doigts des résultats qui exigeraient un assez sérieux effort de mémoire. Après avoir admis en principe qu'au-dessous de 6 aucune difficulté ne se présente, l'éminent mathématicien expose la méthode pour obtenir, par un procédé quasi-mécanique, le produit d'une multiplication dont les deux facteurs sont l'un et l'autre inférieurs ou égaux à 10 et supérieurs à 5. Supposons par exemple qu'il s'agisse de multiplier 8 par 9. Pour procéder à cette opération, il faut d'abord numéroter les doigts des deux mains. Les pouces représenteront 6, les index 7, les médius 8, les annulaires 9 et les auriculaires 10. Ensuite on mettra l'annulaire de la main gauche, lequel représente 9, en contact avec le médius de la main droite, lequel représente 8, et l'on placera les deux mains de la façon indiquée dans la gravure ci-dessous, que nous empruntons au *Scientific American*. Comptons maintenant le nombre des doigts libres qui se trouvent au-dessus de l'annulaire et du médius en contact en remontant vers le pouce, soit 3 doigts à la main gauche et 2 doigts à la main



droite, ajoutons les 2 doigts en contact et nous obtenons un total de 7 qui représentera le chiffre des dizaines du produit de la multiplication. Passons maintenant aux doigts qui se trouvent au-dessous des deux doigts en contact : nous en comptons 2 à la main droite et 1 à la main gauche, multiplions ces deux chiffres l'un par l'autre et nous obtenons le nombre des unités qui est de 2.

Il ne nous reste plus qu'à donner un tableau de ces opérations qui peuvent à première vue paraître quelque peu compliquées mais ne présentent en réalité aucune difficulté bien sérieuse.

$3 + 2 + 2 = 7$, chiffre des dizaines,
$2 \times 1 = 2$, chiffre des unités,
$70 + 2 = 72$, qui est en effet le produit de 8 multiplié par 9.

Nous reconnaissons que la méthode de M. Procopovitch appliquée aux multiplications où les deux facteurs sont des nombres d'un seul chiffre n'offrirait qu'une médiocre utilité pratique et n'aurait d'autre intérêt que d'exercer les enfants à faire des calculs de tête qui ne leur imposeraient pas une trop grande fatigue d'esprit. En revanche, dans le cas où le multiplicande et le multiplicateur sont l'un et l'autre des nombres de deux chiffres, le système imaginé par le mathématicien polonais peut rendre d'indiscutables services. Rencontrerait-on beaucoup d'adultes même instruits qui seraient capables de dire du premier coup quel est le produit de 14 par 13 sans avoir besoin de recourir à la plume ou au crayon?

Pour faire sur le bout des doigts cette multiplication, M. Procopovitch procède de la façon suivante : en premier lieu il numérote les doigts en comptant à partir de 11 au lieu de compter à partir de 6 comme dans la figure précédente. De cette façon, le pouce représentera 11, l'indicateur 12, le médius 13, l'annulaire 14 et le petit doigt 15. Ensuite, l'ingénieux mathématicien met en contact le médius de la main droite lequel représente 13 avec l'annulaire de la main gauche qui représente 14. Le nombre des dizaines sera obtenu de la

même façon que dans le cas où les deux facteurs n'ont qu'un seul chiffre, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. Les 2 doigts en contact plus les 2 doigts de la main droite et les 3 doigts de la main gauche qui se trouvent



au-dessus en remontant vers le pouce représentent le nombre des dizaines qui est par conséquent de 7. Maintenant, pour obtenir le nombre des unités il ne faut pas procéder comme dans le cas où les deux facteurs n'ont qu'un seul chiffre. Au lieu de multiplier l'un par l'autre les nombres des doigts de chaque main qui se trouvent au-dessous des deux doigts en contact, il ne faut en tenir aucun compte. Ce sont les doigts dont le total nous a déjà fourni le nombre des dizaines qui vont maintenant, au moyen d'une multiplication fort simple, nous donner le nombre des unités. Multiplions les 3 doigts de la main droite par les 4 doigts de la main gauche et nous obtiendrons le chiffre de 12, qui représente le nombre des unités. Remarquons enfin qu'il faut ajouter une constante de 100 dans le cas où chacun des deux facteurs est supérieur à 10 et inférieur à 16.

Voici le tableau qui résume cette série d'opérations :

$2 + 2 + 3 = 7$, nombre des dizaines,
$3 \times 4 = 12$, nombre des unités,
100 constante à ajouter.
$70 + 12 + 100 = 182 = 13 \times 14$.

Si les deux nombres à multiplier l'un par l'autre sont compris entre 16 et 20, les doigts seront numérotés à partir de 16, la constante sera portée à 200, et la méthode que nous avons suivie ci-dessus pour obtenir des dizaines nous donnera des vingtaines.

Supposons par exemple qu'il y ait lieu de multiplier 17 par 16, nous mettons en contact le pouce de la main gauche, qui représente 16,



avec l'index de la main droite qui représente 17, et ces 2 doigts plus le pouce de la main droite nous fournissent le nombre des vingtaines qui est de 3. Si nous voulons maintenant le nombre des unités nous n'opérerons pas comme dans le cas où les deux facteurs sont compris dans la série de 10 à 15, mais comme dans le cas où ils n'ont l'un et l'autre qu'un seul chiffre, c'est-à-dire que nous multiplierons l'un par l'autre les nombres des doigts de chaque main qui se trouvent au-dessous des deux doigts en contact. Nous aurons donc à multiplier les 4 doigts de la main gauche par les 3 doigts de la main droite qui sont au-dessous du pouce de la première et de l'index de la seconde comme l'indique la figure ci-jointe et le produit qui est 12, représentera le nombre des unités. Ces diverses opérations sont résumées dans le tableau suivant :

$2 + 1 = 3$, chiffre des vingtaines,
$3 \times 20 = 60$
$3 \times 4 = 12$, nombre des unités,
200 constante à ajouter.
$60 + 12 + 200 = 272 = 16 \times 17$

La méthode qui précède peut s'appliquer à toutes les multiplications où le multiplicande et le multiplicateur sont tous les deux compris dans la même série de cinq nombres. Toutefois, à mesure que les chiffres s'élèvent, le système de M. Procopovitch perd de plus en plus son utilité pratique.

Dès que le multiplicande et le multiplicateur sont au-dessus de 30, il est infiniment plus expéditif d'avoir recours au crayon.

G. LABADIE-LAGRAVE.

FORTUNES DE MER

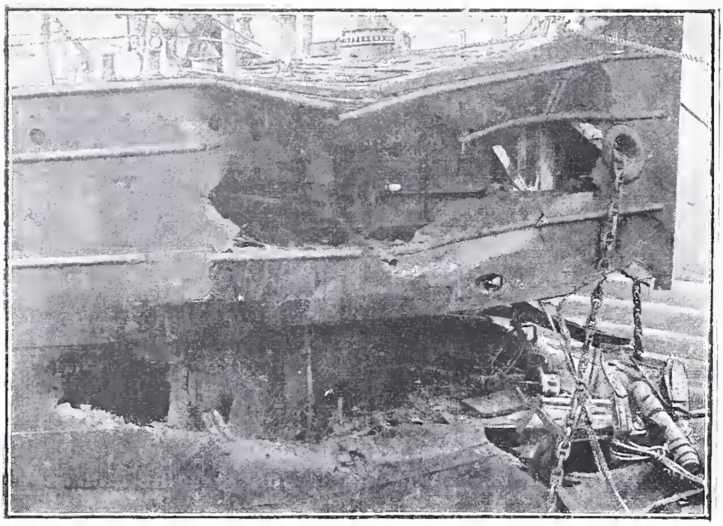
Rien n'est charmant comme les voyages en mer quand le soleil resplendit, que la brise est douce, ou que le ciel étoilé irradie dans les eaux calmes les mille scintillements de ses constellations. Les contemplateurs de ces splendeurs naturelles qui débutent dans une traversée avec des conditions aussi favorables au point de vue météorologique, croient que cet agréable repos des éléments est habitude, et plaisantent, au départ, les vieux routiers qui, eux, ont appris à leurs dépens, combien sont trompeurs et de courte durée, ces aspects bonasses des sites maritimes. En moins d'une heure le spectacle change complètement et le rire s'éteint sur les lèvres du novice passager.

La brume est survenue! La brume!!

Il n'est pas nécessaire que le vent se mette de la partie, la brume se charge avec ses loques ouatées traînant paresseusement sur l'eau, de transformer le panorama féerique en sombre décor. Tout marin préfère mille fois un bon coup de vent avec grosse mer, qu'un de ces bancs de brume qui étreignent les navires pendant 48 et 60 heures. Telle est en effet l'étendue de ces

bancs de brume qu'il faut quelquefois deux et trois jours pour les traverser. Combien on souhaite alors une forte brise qui emporterait avec célérité ces masses cotonneuses dans lesquelles on est immergé; masses si épaisses que deux personnes placées vis-à-vis l'une de l'autre ne se distinguent réciproquement qu'en silhouettes.

La brume se forme le plus souvent lorsqu'un froid sec succède à une température humide et chaude. Dans ce cas l'hydrométéore est déterminé par une précipitation immédiate de vapeur sous formes de brumes plus ou moins épaisses. Les brumes des régions polaires, celles qui enveloppent le banc de Terre-Neuve et les côtes Est du Nord Amérique sont dues à cette cause. D'après M. Aitken, la précipitation de la vapeur d'eau à l'état de fines gouttelettes produisant par leur ensemble les brumes, aurait pour conditions essentielles la présence préalable de poussières solides dans le milieu où elles se forment.



Avant d'un vapeur avarié par un ice-berg.

Tout commandant de navire voit toujours avec anxiété la brume maudite l'envelopper. Rien n'est plus angoissant que de cheminer ainsi à l'aveuglette sur des routes maritimes qu'on sait être fréquentées par des services réguliers de grands paquebots, ou de sentir qu'on approche d'un port important ou d'une côte.

On ne peut stationner en plein Océan pour attendre que la brume veuille bien se dissiper; il faut marcher quand même! Marcher, mais ne rencontrera-t-on pas un navire venant à contre-bord, perdu aussi dans ces nuées opaques? Ne heurtera-t-on pas un ice-berg, ou glace flottante, dérivant du pôle vers la zône tempérée?

Dans l'Atlantique Nord les brumes règnent l'hiver et l'été; le danger est donc permanent.

Les banquises, ou glaces flottantes, se rencontrent surtout en été et à partir des latitudes de 55° à 60°. Cependant il existe des parages où les courants en apportent beaucoup plus loin. Dans la partie ouest de l'Atlantique Nord les glaces qui descendent du pôle, lors de la débâcle, suivent deux directions principales. Les unes restent en vue des côtes et s'échouent quelquefois par des fonds de 70 à 80 mètres; les autres dérivent au large à plusieurs centaines de milles de Terre-Neuve, mais sans dépasser toutefois le méridien de 40° Ouest. Ces deux lignes de glaces qui font ordinairement leur apparition, de mars en juillet, se fondent dans les eaux chaudes du Gulf-Stream. Il est rare qu'elles atteignent le 42° de latitude Nord.

Il y a une vingtaine d'années un de ces ice-bergs vint s'échouer près de Belle-Isle-en-Mer, et mit plus de 380 jours pour fondre.

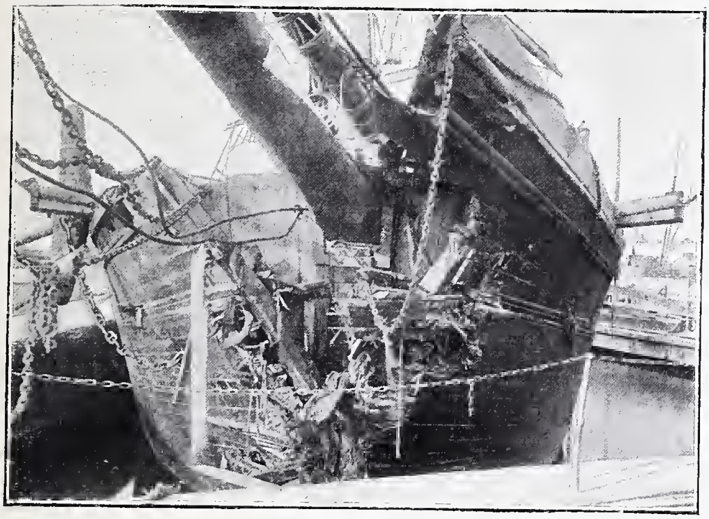
On conçoit qu'un bâtiment pris dans la brume et venant aborder de pareilles masses de glace, ayant jusqu'à 25 mètres de hauteur, et plusieurs centaines de mètres de longueur, est voué à une perte presque certaine. Beaucoup de navires disparus à jamais, corps et biens, n'ont pas eu d'autre cause de perte totale.

Dans la brume, ces banquises se signalent de jour par une clarté spectrale due à la réflexion de la lumière sur la glace, et par un refroidissement intense qu'elles produisent dans l'air et dans l'eau. On peut aussi être prévenu de leur approche par le bruit que fait la mer en brisant dessus. Nous donnons ci-contre la photographie de l'avant avarié d'un grand vapeur en acier: l'étrave et les virures, au droit du bossoir tribord, au-delà de la cloison étanche du coqueron, sont complètement emportées à la suite d'un heurt avec une banquise flottante, par temps de brume, dans l'Atlantique Nord.

Les règlements ayant pour objet de prévenir les abordages en temps de brume, prescrivent aux navires à vapeur en marche, de faire entendre un coup prolongé du sifflet à vapeur ou de la sirène, à des intervalles qui ne doivent pas excéder deux minutes. Les bâtiments à voiles doivent user du cornet aux mêmes intervalles de temps: un coup lorsqu'ils sont tribord amures, deux coups lorsqu'ils sont bâbord amures; trois coups quand ils ont le vent de l'arrière de travers. Si les bâtiments à voiles ou à vapeur ne font pas route, ils doivent sonner de la cloche à des intervalles qui n'excèdent pas deux minutes. La vitesse des bâtiments doit être modérée quand il y a brume.

Évidemment ces prescriptions sont inspirées par la plus haute sagesse, mais les signaux phoniques n'offrent dans la pratique aucune garantie. En effet, les ondes sonores émises par les appareils phoniques tels que sifflets, sirènes,

cloches, gong, tambour, clairon, cornet, canon, sont souvent renvoyées par les volutes du banc de brume, dans une direction diamétralement opposée à leur centre d'émission. On conçoit quelles erreurs de route et quelles catastrophes peuvent produire ces trompeuses indications. Un capitaine entend mugir une sirène et vient aussitôt en grand sur tribord afin d'éviter le navire qu'il croit à bâbord... et tombe en plein



Avant désemparé d'un voilier en bois.

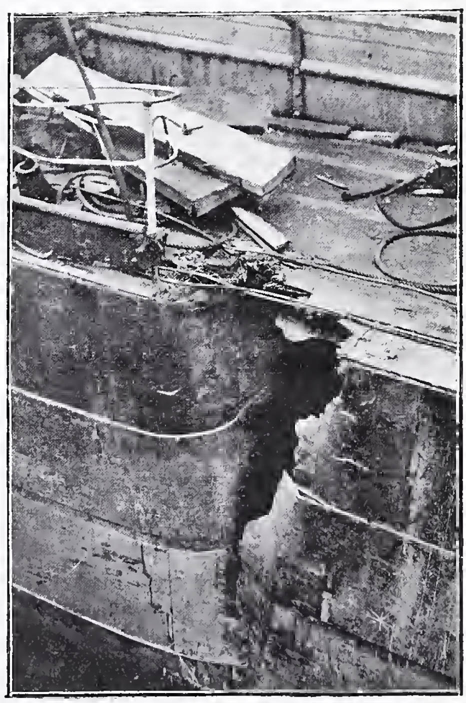
avec son bâtiment sur le vaisseau qu'il a voulu ne point aborder. Cause : répercussion, faussée par la brume, du signal phonique.

On voit ici les dégâts subis par l'étrave d'un voilier en bois, de 800 tonneaux, dans un abordage au milieu de la brume, avec un autre bâtiment à voiles de 1.200 tonneaux qui, moins heureux que son congénère, coula à pic à 30 milles au sud-ouest des îles Scilly. Cause : répercussion trompeuse des signaux acoustiques.

Un navire de guerre anglais, *Endymion*, croisant près du rocher de Rockhall dans la mer du Nord, à 200 milles du nord de l'Irlande, une partie de l'état-major voulut visiter ce roc, et s'y fit conduire en canot. Pendant que les officiers étaient sur cet écueil étrange, la brume s'éleva tellement dense que la frégate disparut à tous les regards. Après plusieurs heures de longue attente des canots, qui, de peur de s'égarer demeuraient au pied du Rockhall, la brume se leva enfin, et les embarcations purent regagner le bord. La première question fut un reproche : « Pourquoi n'avez-vous pas tiré le canon pour nous diriger? —Tiré le canon ! fut-il répondu, mais nous n'avons pas fait autre chose, toutes les dix minutes depuis cinq à six heures! » Les officiers embarqués dans les canots n'avaient rien entendu!

En février 1896, aux approches de la rade de New-York, nous trouvant à bord d'un transatlantique, il advint que la brume nous enveloppa vers les onze heures du soir. Aussitôt la sirène de fonctionner aux intervalles réglementaires. Plus nous approchions des côtes d'Amérique, la sonde à la main, plus nous entendions à tribord, à bâbord, devant et derrière, mugir des sirènes plus ou moins éloignées, semblant nous répondre. Vers neuf heures du matin, la brume se déchira et nous pûmes voir en face de nous, les passes de Sandy-Hook, et autour de nous, à des distances variables, cinq grands navires, steamers et paquebots, dont, toute la nuit, le commandant avait cherché à reconnaître les positions respectives sans pouvoir y parvenir exactement par suite des différences de propagation du son.

En sortant d'Halifax, à destination de Saint-Pierre-et-Miquelon, le petit vapeur qui nous portait tomba dans un de ces bancs de brume de la Nouvelle-Écosse dont tout le monde a entendu parler... Tant que ces brumes durent on ne saurait y voir plus loin que son nez ! Pendant quatorze heures nous voguâmes dans ces ténèbres diurnes. Vers deux heures après midi nous entendîmes un cornet beuglant à *tribord derrière*. « C'est un voilier ! » dit le capitaine qui manœuvra en conséquence pour laisser la route libre à ce navire qu'il supposait à droite. Dix minutes après nous élongeâmes par *bâbord devant* une masse gi-



Bordage défoncé d'un navire de 3.000 tonneaux.

gantesque, grisâtre, qui s'évanouit à peine entrevue !

Nous l'avions, en veillant, Madame, échappé belle.

Dans cette reproduction photographique on saisit les contours parfaitement nets de la dé-

coupure produite dans le bordage bâbord d'un cargo-boat de 3.000 tonneaux, à hauteur du grand panneau, par la guibre, telle une gigantesque cisaille, d'un quatre mâts en acier, lors d'une collision, toujours par brume intense, à 120 milles au Nord de l'île de Sable, dans l'Atlantique Nord, non loin des côtes américaines.

Les tôles du cargo-boat ont 12 millimètres d'épaisseur. La brume incite les capitaines et les équipages à redoubler de vigilance! Malgré cela et même en réduisant la vitesse du navire, il est des risques et fortunes de mer contre lesquels rien ne prévaut.

On recherche encore, et tout porte à croire qu'on ne trouvera pas de sitôt les moyens réellement efficaces pour éviter des abordages au milieu des brumes. Toute personne qui, par devoir, nécessité ou plaisir, fait des traversées au long cours, doit se dire qu'elle sera sans doute dans l'obligation, en route, d'affronter de vrais périls, et peut-être ne plus revenir au rivage qu'elle quitte.

Les règlements prescrivent, on l'a vu, de réduire la vitesse quand on est pris par la brume! Cette réduction de marche est-elle bien aussi efficace qu'on veut bien le dire, ou le croire?

Deux bâtiments se rencontrant avec des allures de 8 à 9 nœuds, au lieu de 14 à 17 nœuds, ne risqueront-ils pas de se couler tout aussi bien quand ils entreront en collision? Déjà, sans vitesse aucune, deux masses pareilles se frottant seulement l'une contre l'autre, sous les ondulations de la houle, se font de très graves avaries. Dans la toute récente catastrophe du transatlantique *La Bourgogne*, le trois-mâts abordeur marchait à 5 nœuds ou environ, ce qui n'a pas empêché que, venant frapper les virures du paquebot par le travers tribord, *La Bourgogne* ayant son bord défoncé à plusieurs endroits, n'ait sombré dans les tristes circonstances que l'on sait.

Il ne faut pas oublier non plus que le public accorde ses préférences aux lignes transatlantiques dont les départs et les arrivées sont réguliers, et les parcours les plus rapidement effectués!

Evidemment ces grands « Lévriers de la mer », *Grey hounds of sea*, doivent rencontrer des brumes en route, cependant ils arrivent à la marée fixée! S'ils ont ralenti par suite de leur rencontre avec un hydrométéore ont-ils donc pu regagner assez pour ne point manquer leur horaire au point terminus de leur ligne? C'est peu probable!

Un capitaine américain, Yankee pur sang, soutenait qu'il vaut mieux dans la brume, en haute mer, continuer sa route à vitesse complète que de ralentir, car, à vitesse entière, le navire garde toutes ses qualités de rapide et immédiate évolution s'il faut donner un brusque coup de barre en présence d'un obstacle inopiné, et qu'ensuite... on a plus de chance de s'en tirer, mais au détriment du navire qu'on aborde. Terribles perplexités!

Heureusement tous les navires ne périssent pas aussi lamentablement que l'infortuné schooner à coque d'acier — dont le malheureux capitaine, perdu dans la brume et les glaces flottantes, est venu se mettre à la côte, — ainsi qu'on le voit ci-dessus.



Lamentable épave.

Triste épave, victime des fâcheuses fortunes de mer!

M. Dibos.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

A MONTMORENCY. — MONTLOUIS

On a beaucoup parlé, depuis quelques mois, de l'Ermitage de Jean-Jacques Rousseau à Montmorency. Rousseau, on le sait, y avait été logé par Mme d'Epinay. Avide de repos et de solitude, il avait quitté Paris avec joie le 9 avril 1756. Il faut lire dans les *Confessions* le récit charmant de son installation. C'est à l'Ermitage qu'il commença à écrire la *Nouvelle Héloïse*, et se lia avec Mme d'Houdetot, qui habitait Eaubonne. Des malentendus eurent lieu, des jalousies se déclarèrent, une sorte de cabale philosophique et mondaine se forma contre Rousseau. Elle eut pour résultat de lui faire quitter cet Ermitage où il se plaisait, et qu'il a rendu si célèbre par son séjour.

Ce fut en plein hiver, le 15 décembre 1757, qu'il déménagea pour aller loger, toujours à Montmorency, dans une maison appelée le petit Montlouis, et sur laquelle aussi devaient tomber les rayons de sa gloire. Il y demeura jusqu'au 9 juin 1762.

Le petit Montlouis appartenait à un brave homme, M. Mathas, procureur fiscal du prince

de Condé. Sachant que Rousseau voulait quitter rapidement l'Ermitage, il lui avait offert cette modeste maison qui attenait à son jardin.

Le philosophe avait dû rompre avec l'entourage de Mme d'Epinay et avec le parti philosophique : par contre, il devint le familier de la plus haute société, grâce à la sympathie et à l'appui du maréchal et de la maréchale de Luxembourg, possesseurs du château de Montmorency, et ses voisins d'habitation.

C'est dans la maison de Montlouis que Rousseau acheva la *Nouvelle Héloïse* et composa la *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, le *Contrat social* et l'*Émile*. A l'extrémité du jardin s'élevait un pavillon ou donjon affectionné par l'écrivain. Il se plaisait à y travailler, et à y recevoir les personnages de marque qui venaient lui rendre visite.

« Pendant un hiver assez rude, dit-il, au mois de février, j'allais tous les jours passer deux heures le matin et autant l'après-dînée dans un donjon tout ouvert, que j'avais au bout du jardin où était mon habitation. Ce donjon, qui terminait une allée en terrasse, donnait sur la vallée et l'étang de Montmorency, et m'offrait pour terme du point de vue le simple mais respectable château de Saint-Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que, sans abri contre le vent et la neige, et sans autre feu que celui de mon cœur, je composai dans l'espace de trois semaines ma *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*. »

C'est dans ce donjon, composé d'une seule pièce, que la société du maréchal de Luxembourg venait s'entretenir avec Jean-Jacques. Du château du grand seigneur, un peu en contre-bas, on montait, après le déjeuner, chez le citoyen de Genève, dont le nom et les écrits commençaient à remplir le monde, et la conversation, on le comprend, ne languissait pas. Les femmes n'étaient pas les moins empressées à gravir le coteau.

Quelle société ! Le duc de Villeroi, le prince de Tingri, le marquis d'Armentières, la duchesse de Montmorency, la duchesse et la comtesse de Boufflers, la comtesse de Valentinois, le prince de Conti, la comtesse d'Egmont, et beaucoup d'autres de ce rang.

Un jour le prince de Conti voulut jouer aux échecs avec Rousseau : il perdit deux parties de bonne grâce, il n'était pas de force à lutter avec l'écrivain qui lui dit : « Monseigneur, j'honore trop votre Altesse sérénissime pour ne la pas gagner toujours aux échecs. »

Le Donjon existe encore. Tel il était du temps de Rousseau, tel il est de nos jours. Par un destin heureux, rien n'y a été changé. Nous l'avons récemment visité, et devant lui longtemps s'est prolongée notre rêverie. Que de souvenirs éloquents se rattachent à ce simple pavillon de jardin, qui fut comme le foyer incandescent des sentiments, des idées, des principes d'où les temps nouveaux sont sortis !

Qui ne serait intéressé, ému même à la pensée lointaine de ces grandes dames du dix-huitième siècle, écoutant d'une oreille attentive l'auteur de la *Nouvelle Héloïse ?* Qui ne les aperçoit là-bas, sur le chemin qui monte, enjouées, spirituelles, charmantes ! C'est un doux plaisir de ressusciter leur gracieuse image sur ces jolis coteaux de Montmorency, et de suivre leurs pas légers à travers les sentiers, les parcs, les jardins de cet heureux coin de terre.

Le maréchal de Luxembourg, à côté de sa fastueuse demeure, possédait, au milieu de son domaine, une habitation plus restreinte, mais fort belle et pleine d'agréments, qu'on appelait le Petit Château. Elle avait appartenu au peintre Lebrun. Elle était entourée d'eau et de beaux arbres. Rousseau fut invité à y loger pendant qu'on réparait Montlouis. Il écrit à cette occasion :

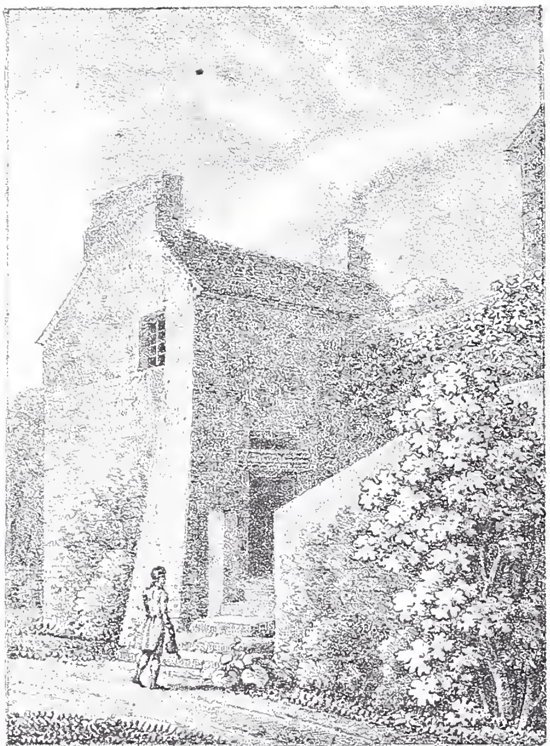
« C'est dans cette profonde et délicieuse solitude, qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai dans une continuelle extase, le cinquième livre de l'*Émile*, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à l'impression du local où je l'écrivais. « Avec quel empressement je courais tous les matins, au lever du soleil, respirer un air embaumé sur le péristyle ! Quel bon café au lait j'y prenais tête à tête avec ma Thérèse ! Ma chatte et mon chien nous faisaient compagnie. Ce seul cortège m'eut suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étais là dans le Paradis terrestre ; j'y vivais avec autant d'innocence, et j'y goûtais le même bonheur. »

Le Petit Château de Lebrun et de Rousseau a été démoli, à la fin du premier Empire, par des barbares qui n'avaient en vue que la spéculation des matériaux. Son dernier possesseur avait été le comte Aldini, qui y reçut magnifiquement Napoléon Ier.

Le philosophe coula donc d'heureux jours à Montlouis. La publication de la *Nouvelle Héloïse*, on le sait, fut pour lui un triomphe éclatant ; à n'en point douter, c'est un des plus grands succès, sinon le plus grand, des fastes littéraires. Les visites de la société élégante de Paris redoublèrent, lorsque parut ce livre fameux. Si on ne pouvait voir l'auteur, on lui écrivait. Il eut sans doute passé toute sa vie dans cette maison, près de son ami le maréchal de Luxembourg, sans les persécutions que lui amena l'apparition de son chef-d'œuvre, l'*Émile*, en 1762. L'ouvrage fut censuré, interdit, brûlé par la main du bourreau, au pied du grand escalier du Palais de Justice ; l'auteur fut décrété de prise de corps. Mais, protégé par le prince de Conti et M. de Malesherbes,

il fut convenu qu'il s'exilerait. Le 9 juin 1762, il quitta Montmorency, le cœur navré, pour aller se réfugier en Suisse.

Le bonheur qu'il avait éprouvé à Montlouis laissa dans son âme sensible des impressions vivaces. Le meilleur document que nous puissions donner à ce sujet est une lettre que Rousseau adressa à M. Dumoulin, neveu du bon M. Mathas, son hôte, lorsque celui-ci mourut. C'est une page vraiment admirable. M. Dumoulin avait succédé à son oncle dans la



Maison appellée le petit mont Louis dans la quelle J.J. Rousseau a composé son Emile

charge de procureur fiscal du prince de Condé.

« A Motié-Travers, le 16 janvier 1763.

« J'apprends, Monsieur, avec d'autant plus de douleur la perte que vous venez de faire de votre digne oncle, qu'ayant négligé trop longtemps de l'assurer de mon souvenir et de ma reconnaissance, je l'ai mis en droit de se croire oublié d'un homme qui lui était obligé, et qui lui était encore plus attaché, et à vous aussi.

« M. Mathas sera regretté et pleuré de tous ses amis, et de tout le peuple dont il était le père. Il ne suffit pas de lui succéder, Monsieur, il faut le remplacer. Songez que vous le suivrez un jour, et qu'alors il ne vous sera pas indifférent d'avoir fait des heureux ou des misérables. Puissiez-vous mériter longtemps et obtenir bien tard l'honneur d'être aussi regretté que lui !

« Si le souvenir des moments que nous avons passés ensemble vous est aussi cher qu'à moi, je ne vous recommanderai point un soin qui vous soit à charge, en vous priant d'en conserver les monuments dans votre petite maison de Montlouis. Entretenez au moins mon petit bosquet, je vous en supplie, surtout les deux arbres plantés de ma main. Ne souffrez point qu'Augustin (le jardinier) ni d'autres se mêlent de les tailler ou de les façonner : laissez-les venir librement sous la direction de la Nature, et buvez quelque jour sous leur ombre à la santé de celui qui jadis eut le plaisir d'y boire avec vous.

« Pardonnez ces petites sollicitudes puériles à l'attendrissement d'un souvenir qui ne s'effacera jamais de mon cœur. Mes jours de paix se sont passés à Montmorency, et vous avez contribué à me les rendre agréables. Rappelez-en quelquefois la mémoire ; pour moi, je la conserverai toujours.

« Jean-Jacques Rousseau. »

Les arbres que Jean-Jacques avait plantés lui-même étaient des tilleuls. Ils ont survécu, et abritent encore de leur ombrage le rêveur et le poète qui les viennent interroger. A leur pied est une petite table en pierre, contemporaine de Rousseau, et sur laquelle il aimait à écrire. Gabriel Brizard y fit graver ces vers, le 27 mars 1787 :

C'est ici qu'un grand homme a passé ses beaux jours,
Vingt chefs-d'œuvre divers en ont marqué le cours :
C'est ici que sont nés et Saint-Preux et Julie,
Et cette simple pierre est l'autel du génie !

Autrefois, au-dessus de la porte de la maison, on avait placé une inscription que les transformations modernes ont fait disparaître. La voici : « Cette maison, appelée ci-devant le petit Montlouis, a été habitée par Jean-Jacques Rousseau, à sa sortie de l'Ermitage, depuis le 15 décembre 1757 jusqu'au 9 juin 1762, qu'il en fut arraché à deux heures après minuit, par ses amis, le maréchal de Luxembourg et le prince de Conti, qui voulurent le

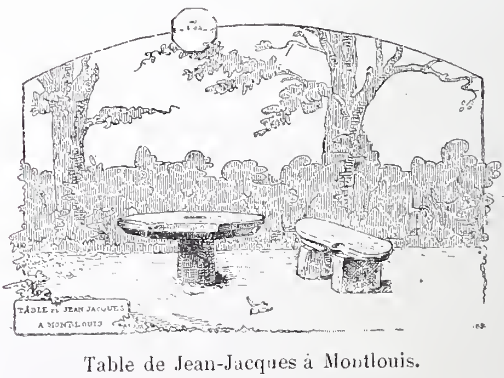


Table de Jean-Jacques à Montlouis.

soustraire au décret de prise de corps lancé contre lui, le 8 du même mois, par le Parlement de Paris, après la publication de l'*Émile*. Indépendamment de l'*Émile*, Rousseau composa ici sa *Lettre sur les Spectacles*, le *Contrat social*, et mit la dernière main à sa *Nouvelle Héloïse*. »

Hippolyte Buffenoir.

LE DUC DE CHARTRES A JEMMAPES

L'épisode de la bataille de Jemmapes, raconté avec tant de sûreté et de précision par le pinceau de M. Le Dru est certainement le plus curieux de la journée. Dumouriez avait



Le duc de Chartres a Jemmapes. — Peinture de M. Le Dru. — Gravé par Jarraud.

tenté une attaque audacieuse avec le centre de son armée contre les retranchements autrichiens, mais sans succès. Refoulées, nos troupes se retiraient sous le feu de l'ennemi, tourbillonnant sur elles-mêmes. L'instant était décisif.

On vit tout à coup le valet du général en chef, Baptiste Renard, se mettre en devoir de rallier les soldats qui battaient en retraite autour de lui. Malheureusement le mouvement rétrograde se communiquait aux autres troupes quand arriva le duc de Chartres accompagné du duc de Montpensier et des généraux Desforêts et Stetenhoffen. Il se jeta au milieu de cette confusion, exhortant les soldats et les retenant dans leur fuite. Sans perdre un instant il les forma en une colonne, à laquelle il donna sur-le-champ le nom de colonne de Jemmapes.

Il n'en fallait pas plus. Le duc précipita sa troupe sur les retranchements autrichiens, les aborda vigoureusement, et s'en empara aussitôt, pendant que la droite de l'armée française accomplissait de son côté un mouvement semblable et aussi heureux. La victoire était à nous: et le nom du duc de Chartres conquérait une belle auréole. LE F.

LÉGENDE TAHITIENNE

Un vieillard sentant les forces l'abandonner appela ses fils auprès de lui et leur tint le langage suivant :

« Mes enfants, leur dit-il, j'ai terminé ma mission ici-« bas, je sens mes forces m'abandonner de jour en jour « et vous demande d'accéder à mon dernier désir. »

— Quel est-il? demandèrent aussitôt les enfants ; notre vénéré Père sera obéi.

« Vous allez être surpris, reprit le vieillard, quand je « vais vous demander de me transporter au milieu de la « plaine que nous apercevons d'ici, près de la naissance « du petit ruisseau qui la sillonne; c'est un ordre du « destin et en m'y conduisant vous donnerez à votre père « une nouvelle preuve du respect que vous lui avez tou-« jours témoigné. »

Les enfants hésitèrent un moment, essayèrent de persuader au vieillard de ne pas quitter l'habitation, mais rien ne put le convaincre ; sa résolution était inébranlable. Il fut donc transporté à l'endroit par lui désigné et s'adressant de nouveau à ses enfants, s'exprima ainsi :

« Maintenant, mes enfants chéris, le soleil a presque « terminé sa course, vous ne me reverrez peut-être plus, « retournez auprès de votre mère, consolez-la de mon « départ, continuez à la respecter et à la protéger, je « veux rester seul ici. Je ne suis nullement en danger, « embrassez votre père et revenez demain au lever du « soleil au même endroit ; vous y trouverez ce que per-« sonne n'a encore jamais vu. »

Les enfants, de plus en plus surpris, obéirent pourtant sans proférer une parole. Ils passèrent toute leur nuit à pleurer et à consoler leur mère. Enfin les premières lueurs du jour apparurent à l'horizon ; ils se précipitèrent hors de l'habitation et coururent à l'endroit où, la veille, ils avaient laissé leur père chéri.

Un spectacle inattendu s'offrait à leurs yeux :

A la place du vieillard, un arbre étrange et inconnu jusqu'alors avait poussé ; ses doigts de pied avaient grossi et s'étaient allongés d'une façon considérable pour constituer les racines de cet arbre, dont son corps formait le tronc, ses bras les branches et les doigts de ses mains les feuilles ; sa tête s'était transformée en un fruit énorme à pulpe farineuse et succulente dont ils firent leur repas matinal.

Telle est, d'après les habitants de Tahiti, l'origine pittoresque du Pandanus, arbre à pain, qui fait la base de leur nourriture.

TH. MÉNARD.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Pendant le mois de février, les chasseurs que janvier a conquis momentanément aux réunions familiales et aux devoirs de la société se reprennent.

Je ne parle ici que de ceux dévorés du feu sacré, que ne rebutent point les âpretés de la saison, laquelle est quelquefois aussi fructueuse que le début de l'immigration, commencée en octobre ou en novembre. Depuis les vanneaux et les pluviers, dont l'arrivage s'est fait avec les pluies, jusqu'au petit castagneux que l'on voit sur les cours d'eau les plus minuscules, toute la gamme de la sauvagine est au complet.

Mais, l'objectif principal est le canard qui par sa qualité, son nombre et sa variété occupe la première place.

Sur à peu près soixante-dix variétés que reconnaissent les naturalistes — variétés disséminées sur toute le surface du globe — on en compte une douzaine communes à notre hémisphère qui viennent annuellement nous visiter à l'époque de la migration : le Col-Vert, appelé aussi Canard de Flandre ; le siffleur dénommé vulgairement oigne ou vingeon ou pin-ru ; le siffleur huppé : le pilet à longue queue ; le pilet agaeé ; le souchet, un canard très joliment peinturluré qu'on appelle aussi rouge de rivière ; le Ridenne ou Chipeau ; le Milouin ; le garrot ; le Morillon et le canard tadorne ou canard-canelle.

Le Col-Vert affectionne les étangs et les marais abrités ainsi que les rivières de moyenne grandeur aux cours sinueux ; les siffleurs en troupes compactes stationnent volontiers à l'embouchure des rivières, dans les baies du littoral ; ils se répandent également sur les rivières de l'intérieur, les pilets se trouvent surtout où il y a de l'eau un peu profonde ; le pilet agaeé est partout un oiseau de rivière ; en sa qualité de fileux, le Souchet cherche les abords des sources chaudes ; le Chipeau plongeur comme le Pilet se cache le jour dans les roseaux pour ne se montrer que le soir ; le Milouin également immersif s'abrite de préférence dans les rivières très encaissées ; le Milouinau plus rare se trouve dans les criques ; le Garrot est un oiseau du littoral et des baies ; le Morillon, vagabond au vol rapide circule de la mer aux cours d'eau, cinglant d'habitude vers le Midi ; enfin le Tadorne est spécialement un canard de falaises.

C'est le soir et le matin et de dix heures et demie à onze heures et demie du matin — moment où la sauvagine va au gagnage — que la chasse au canard présente le plus de chances de succès.

D'autre part, nous consignerons pour mémoire que si les fortes gelées amènent ces hôtes errants et les jettent dans les hôtelleries de leur choix, l'intensité persistante de ces gelées les empêche de circuler ; car, à peine l'oiseau se lève-t-il de l'eau dans laquelle il barbotte qu'à l'essor les pattes lui gèlent et le contraignent à s'immerger à nouveau.

Les déplacements des canards présagent la clémence

ou l'inclémence du temps à venir. La sauvagine sur ce point est bien supérieure aux météorologistes les plus distingués; toutes ses évolutions, que nous constatons, sont motivées par un instinct infaillible.

Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à observer les palmipèdes de l'espèce qui nous occupe sur les bassins et lacs de nos Jardins publics. A leurs allures, à l'inquiétude qu'ils manifestent aux différentes sautes de vent, il est facile d'étudier leurs mœurs natives ainsi que l'impression que font sur eux les variations atmosphériques.

Puisque j'ai incidemment parlé des Jardins publics, je finirai par une anecdote qui prouve que l'étude de ces palmipèdes n'est point aussi familière à tous qu'on pourrait le penser.

Au conseil municipal d'une petite ville, on présente une communication de l'administration du Jardin public, demandant l'acquisition d'une gondole, destinée à ornementer le lac, pourvu d'un certain nombre de canards sauvages. Le maire soutient la demande, mais à la condition qu'on en achètera deux.

Étonnement des conseillers qui protestent en disant que ce serait charger inutilement le budget.

— Je maintiens ma proposition, reprend le maire; il y a des économies mal entendues : avec deux gondoles, un mâle et une femelle, nous pourrons vendre avantageusement les petits. Je voterai pour l'achat de deux gondoles.

CHARLES DIGUET.

GAVOTTE RÉGENCE

Pour un ruban tout au plus long
De cinq ou six pouces à peine,
Demain, marquise, en le vallon
Je me bats à l'aube sereine ;

Et la raison n'en est point sotte,
Car le lacet de blanc satin
Est celui qui, dans la gavotte,
Glissa de votre col mutin.

Mon rival est vicomte d'Aire.
Je n'en ris ni n'en pleure avant ;
Rire ou pleurer, et pourquoi faire?
Qu'importe où soufflera le vent!

Si j'embrochais ce bon vicomte,
J'en serais fort peu désolé ;
D'un fat ne tenant aucun compte,
On m'en voit d'ores consolé.

D'une blessure? Je ne tremble :
Huit jours de lit, félicité!
En somme deux bonheurs ensemble
Je serai... purgé, puis fêté.

Et je mettrai dans la bataille,
Sur mon cœur le lien charmant.
Craindrai-je l'estoc ou la taille
Avec un si cher talisman?

ENVOI

C'est fait, marquise, à la rosée,
Doucement, sans trop de douleur,
Je meurs, et ma tête est posée
Sur un lit de verveine en fleur.

Vous trouverez sur ma poitrine,
Empourpré de sang épandu,
Le nœud de teinte purpurine
Que mon trépas aura rendu.

Prenez-le! Mon âme est ravie...
Je vous mande un suprême *Ave :*
« Vive Dieu! J'ai perdu la vie,
« Mais le chiffon rouge est sauvé! »

Pierre de MYRICA.

LES DERNIÈRES CARTOUCHES

Suite et fin. — Voyez page 27.

A partir de ce moment, l'affaire devint chaude, terriblement chaude. La fusillade redoublait, non-seulement autour de la maison, mais dans tous les environs, sans une seconde de répit.

C'étaient des pan! pan! pan! pan! le bruit des chassepots et des fusils à aiguille ; pif! pif! tac! tac! tac! les balles qui s'aplatissaient sur les murailles ou perçaient les volets ; boum! boum! brouououm! les quelques centaines de pièces de canon qui tonnaient sur les hauteurs; baoh! baoh! brouououoh! les pans de murs qui s'écroulaient, les toits qui s'effondraient; gzi, gzi, tirill, pitt, pitt! les immeubles qui brûlaient, les fourrages qui grillaient.

Un combat de démons au milieu d'une fournaise, quoi! avec le vacarme qu'auraient fait une armée de cyclopes sur des milliers d'enclumes géantes; du feu, de la fumée, des cris, des imprécations, des plaintes de blessés, des râles de mourants ; et, dans la rue, un remous incessant; tantôt les nôtres étaient maîtres du terrain, tantôt les Bavarois, recevant des troupes fraiches, revenaient à la charge, reprenaient le dessus et nous criblaient de balles à travers les fenêtres, dont pas une, vous le pensez bien, n'avait résisté, et qui pendaient tordues, à demi arrachées avec leurs volets en morceaux. Ah ! c'était chaud, terriblement chaud!

Et il s'arrêtait pour donner de temps à autre de petits coups de sa jambe droite. Sa canne était montée peu à peu, et il la tenait maintenant à la hauteur de son œil comme s'il eût porté un cierge ; son sourire béat s'était encore accentué et ses yeux s'arrondissaient de plus en plus.

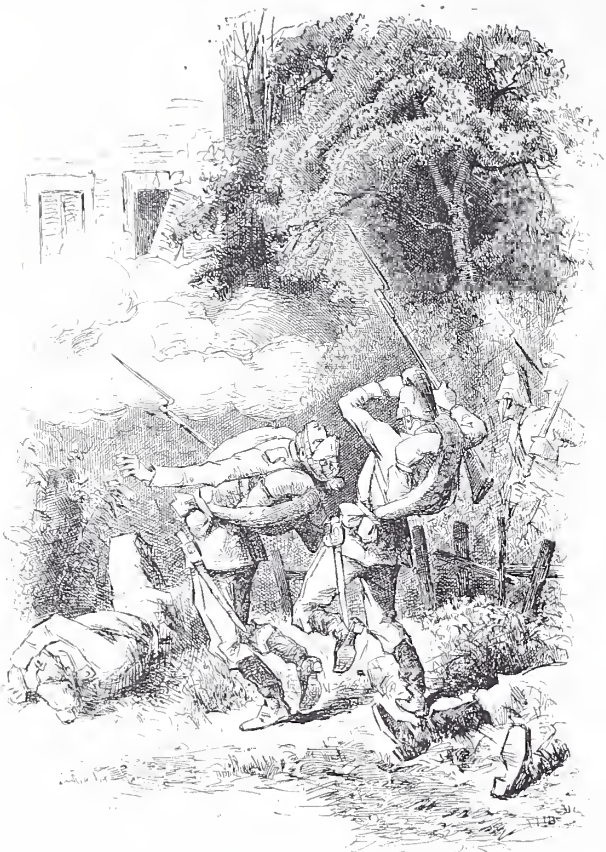
— Et le commandant Lambert? est-ce qu'il était revenu?

— Je crois bien qu'il était revenu. Quel homme! il était là, avec nous, à faire le coup de feu, et il ne fallait pas lui parler de se rendre. Mais, vous comprenez... plus moyen. De mes quatre-vingts fantassins, il n'en restait plus, à onze heures, qu'une dizaine et presque tous blessés.

— Vos deux sergents?

— Mes deux sergents, voilà ! J'étais allé les trouver une première fois, non pour soutenir leur courage, ils n'en avaient pas besoin, mais

pour voir quelle besogne ils faisaient. Une trentaine de Bavarois s'étaient avancés sournoisement à travers les clôtures et débouchaient dans un sentier avec l'intention de nous prendre par derrière. Ils filaient à la queue leu leu, lorsque tout à coup : pif! paf! pan! pan! ils s'arrêtent, tournent sur eux-mêmes et tombent comme des quilles. Pas un n'était resté debout. Mes sergents et leurs hommes avaient visé à la tête, droit devant eux, chacun le sien... un coup de cible magnifique.... Quels tireurs! Je les quittai, mais quand je revins à la haie, une heure après....



... pif! paf! pan! pan! ils s'arrêtent, tournent sur eux-mêmes et tombent comme des quilles.

— Eh bien !

— Ils étaient morts.

— Tous?

— Tous. Si on avait connu à cette époque la poudre sans fumée, ils auraient arrêté là plusieurs bataillons; mais, vous comprenez.... les petits nuages les décelèrent et ils avaient été tués à leur poste, non sans avoir renouvelé à plusieurs reprises leur exploit... Je vous dis qu'un Français vaut deux Prussiens!

Et il exaltait avec emphase l'endurance, l'adresse, le courage du soldat français. De lui-même, il n'était guère question, c'est comme s'il nous avait raconté un fait auquel il eût été étranger.

— Et pourquoi ce fameux tableau des *Dernières cartouches ?*

— Moi? Sais pas... Ah ! si, voilà ! fantaisie de peintre, pourtant j'ai posé dans le tableau... Il avait bien fallu se rendre ; vers midi, toutes les cartouches étaient brûlées, y compris celles des hommes morts ou blessés, et, à la fin, nous n'avions plus qu'à nous tenir aussi droits que possible les mains dans nos poches.

— Et vous, pas de blessure ?

— Si, à la jambe droite près du genou.... Nous étions prisonniers, et pour moi, la guerre s'est terminée là... j'ai vu le camp de la Misère et j'ai jeûné pendant deux jours... peu importe!... le général de Wimpfen, qui commandait l'armée n'a vécu lui-même, le jour de la bataille, que d'une carotte arrachée d'un champ.... J'ai pris ma retraite quelque temps après avoir été promu commandant. Mais il y a une chose qui me fait bondir quand j'y pense : Lambert est devenu général de brigade, et c'est tout... on lui a refusé le grade de divisionnaire... c'est une honte !

Le commandant G... avait terminé. Il se leva, nous fîmes avec lui un bout de chemin pour l'entendre encore causer des choses de la guerre, du perfectionnement des armes, des rencontres futures, des chances probables, et il nous quitta en répétant : « Vous m'entendez bien, à armement égal, un Français en vaut deux. »

Il se retourna après avoir fait quelques pas :

— Vous savez... l'avenir... ce n'est pas fini.

Nous vîmes alors que son sourire avait disparu, son visage était redevenu impassible et sec comme toute sa personne; il filait, le corps droit comme un i, en faisant résonner sa canne sur le trottoir et en songeant sans doute déjà à autre chose, peut-être aux futures luttes électorales, aux adversaires politiques qu'il faudrait combattre et qu'on terrasserait!...



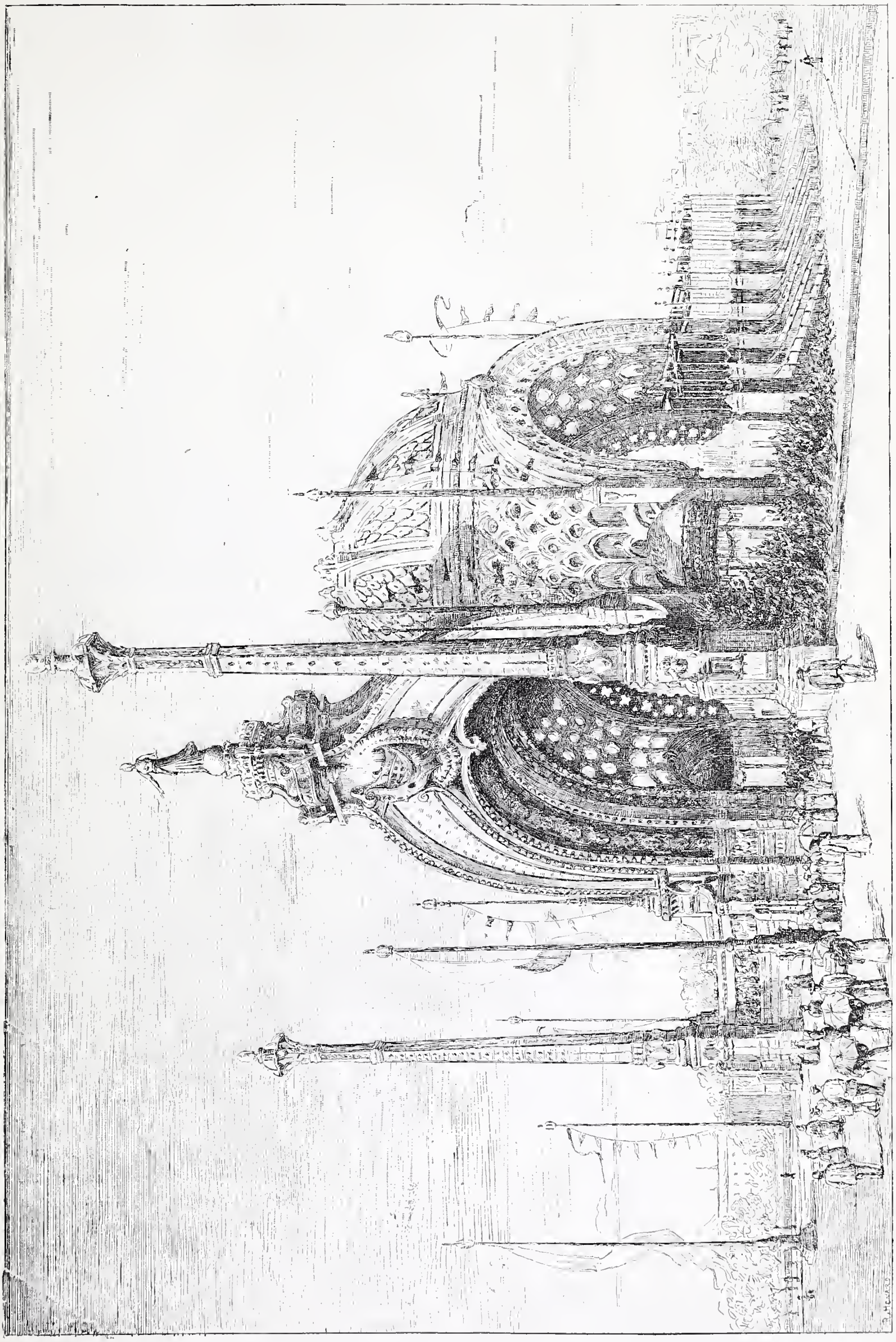
A armement égal, un Français en vaut deux.

Quel homme! que le commandant G...!

A. Delapierre.

LA PORTE MONUMENTALE DE L'EXPOSITION DE 1900

La porte monumentale, dont nous donnons à titre de curiosité la reproduction exacte, s'élè-



Exposition universelle de 1900. — Porte d'entrée monumentale.

vera à l'angle de la place de la Concorde, sur le côté gauche des Champs-Elysées.

Elle sera l'entrée principale de l'Exposition de 1900.

Elle est l'œuvre de M. Binet.

Nous n'essaierons pas de critiquer ni de louer par avance cette construction dont l'aspect imprévu et bizarre déjoue toute prévision d'après les exemples connus. Aussi bien n'importe quelle image est-elle inhabile à donner une idée du bariolage qui l'habille, des cabochons étincelants, des gemmes électriques, des facettes lumineuses qui la recouvriront la nuit. Elle est basée dans sa conception sur le même principe qui semble avoir dirigé l'esprit inventif des architectes des palais qu'elle commande. Ce sont les mêmes intentions d'éblouissement, la même visée à l'effet obtenu par les moyens les plus inattendus, à coups d'audace, à grand péril d'incohérence.

Comprise dans sa structure et dans sa décoration avec une débauche d'imagination qui se défend de toute idée préconçue d'après les données classiques ou modernes, elle est colossale et féerique.

Ce n'est pas l'arc romain aux voûtes supportées par de massifs piliers, aux archivoltes de marbre soutenues par des cariatides noblement drapées.

Les dentelles sculptées de l'Alhambra, les dômes dorés des pagodes hindoues et toutes les mystérieuses splendeurs de l'art byzantin sont pâles visions à côté d'elle.

Elle est indescriptible, indéfinissable, théâtrale, quelque chose comme un prodigieux joujou très cher et malgré tout un peu camelote.

Elle est, paraît-il, le vrai type de construction du genre — l'Exposition de 1900 devant être, a-t-on dit, une sorte de foire du monde entier.

La porte de M. Binet a près de cinquante mètres de hauteur. Elle comporte un arc principal, surmonté d'une figure symbolisant la Paix; cet arc commande une vaste nef circulaire recouverte d'une coupole ajourée et percée de deux larges ouvertures cintrées. De multiples entrées disposées ingénieusement donnent accès à cette nef.

L'édifice est construit en fer et en staf; l'or, les émaux, les mosaïques le revêtent entièrement; il abonde en motifs sculptés, en décorations de toutes sortes, en figures allégoriques, en cabochons, en verres coloriés. L'électricité y est répandue à profusion.

R. H.

Souvenirs de la vie Canaque

Suite et fin. — Voyez page 29.

Cependant le commodore devenait pressant; Vandégou avait épuisé tous les moyens dilatoires. Aussi respira-t-il de bon cœur lorsque la vigie vint lui annoncer l'apparition du *Catinat*, visible seulement du pic N'ga.

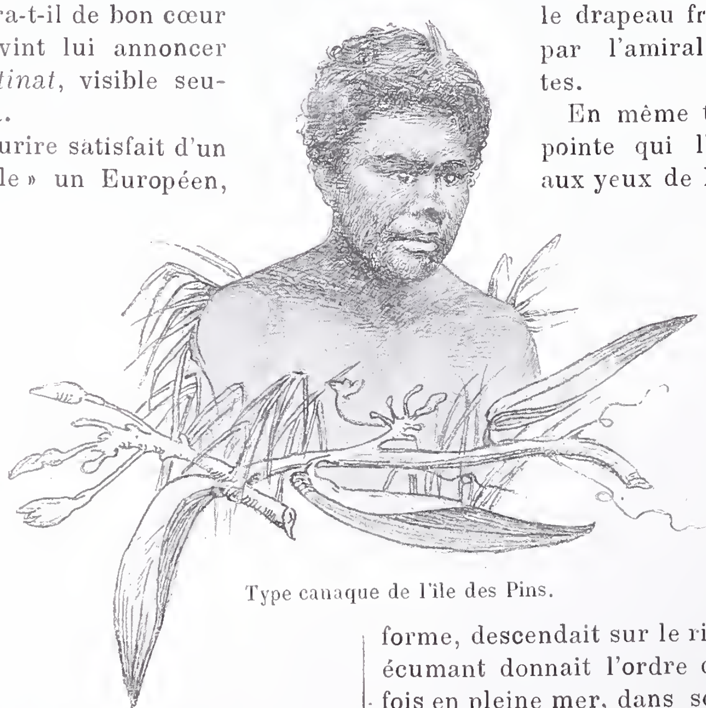
Alors, avec le sourire satisfait d'un sauvage qui « roule » un Européen, Vandégou dit à l'officier britannique :

— Eh bien, tu seras content : demain je ferai hisser mon drapeau, mais demain seulement.

Le commodore fut, cette fois, trop satisfait pour insister davantage : il craignait, s'il importunait le potentat bronzé pour une mesure immédiate, de le froisser, l'amener à changer de résolution et de perdre ainsi le fruit de sa patience. Il regagna son bord, le cœur gonflé d'espérance.

Pauvre homme!

Le lendemain matin, en effet, un drapeau déployait ses plis au souffle de la brise au-dessus de la case du grand-chef. Seulement... c'était le drapeau français, celui envoyé par l'amiral Febvrier-Despointes.



Type canaque de l'île des Pins.

En même temps, doublant une pointe qui l'avait tenu masqué aux yeux de la vigie anglaise, *Le Catinat* jetait l'ancre devant l'île et vingt-et-un coups de canon saluaient le pavillon national.

Le tour était joué! L'île des Pins était aux Français.

Tandis que l'amiral, revêtu de son grand uniforme, descendait sur le rivage, le commodore écumant donnait l'ordre d'appareiller et, une fois en pleine mer, dans son désespoir d'avoir été joué par un méchant sauvage, il se brûla la cervelle.

Vandégou continua à gouverner son peuple sous le protectorat de la France et avec les conseils des missionnaires. Jusqu'à la fin de ses jours il aima les petits cadeaux et il mourut

presque en odeur de sainteté, laissant, au mépris de la loi salique et de tous les usages locaux, le sceptre — si l'on peut appeler ainsi son casse-tête à bec d'oiseau — à sa fille Hortense, dont l'éducation avait été soigneusement dirigée par les pères maristes. Ceux-ci, pour éviter des troubles, se hâtèrent de faire épouser à la jeune reine un de leurs néophytes, Samuel, brave garçon qui n'était pas un aigle et qui se bornait à affirmer ses prérogatives royales en portant une paire de souliers. Cet amour de décorum ne causait préjudice ni aux autres ni à lui-même : beaucoup, en ceignant la couronne, y ont laissé leur tête, lui s'exposait seulement à attraper des cors aux pieds!



Casse-tête canaque.

Pendant un mois environ j'eus le loisir d'étudier les hommes et les choses de l'île des Pins, son volcan éteint, ses torrents desséchés, ses grottes, anciennes sépultures des guerriers, sa grande forêt longeant la côte et où aux arbres géants qui lui ont fait donner son nom, se mêlent le cocotier au tronc cylindrique et souple, le cohu, le tamanou, le chêne-gomme, le bois de rose et le sandal, deux arbres devenant rares à cette époque, par suite de la consommation qu'en faisaient les déportés, ouvriers du meuble pour la plupart. Et combien d'autres essences, aux reflets chatoyants, aux senteurs doucement parfumées ou pénétrantes! Là-bas, dans cette île longue de vingt kilomètres, large de douze, perdue à l'autre bout du monde sous le tropique du Capricorne, les brises vivifiantes de la mer tempéraient l'ardeur des après-midi; les nuits, sauf lorsque désertait la lune, étaient si claires qu'on pouvait lire comme en plein jour — une belle clarté électrique avec une teinte bleuâtre. Et les oiseaux au plumage éclatant qui jacassaient dans l'épaisseur des fourrés! et les grands papillons aux ailes d'azur, qui voletaient sur les rocs pailletés de mica des cascades! Et combien d'excursions aventureuses, abrité des ardeurs du soleil par l'immense chapeau en fibres de palétuvier, garanti de la morsure des ronces par l'épais pantalon de moleskine, bondissant au flanc des ravins, léger dans mes espadrilles, pour revenir le soir, riche de connaissances acquises, m'endormir dans ma *paillote* de torchis, ayant devant les yeux, au-dessus de ma tête — car, dans les premiers temps, la paillote n'avait pas encore de toit — le ciel fourmillant d'étoiles sans nombre.

Je quittai cet Eden où même les moustiques étaient rares — remplacés, à la vérité, par les mouches et les cancrelats — pour retourner à Nouméa et, dans les premiers mois de l'année suivante, je quittai de nouveau le chef-lieu, en qualité d'agent des lignes télégraphiques, cette fois, pour aller apporter aux tribus de la *brousse* les bienfaits de l'appareil Morse.

Jusqu'à ce moment, en dehors de Nouméa, du grand pénitencier de Bourail et du centre stratégique de Canala, le littoral avait été négligé, était resté peu connu. Seuls, de hardis prospecteurs (1) et des stockmens (2) le parcouraient de temps à autre, s'éloignant des cases des colons souvent distantes les unes des autres de plusieurs journées de marche. Mais maintenant la découverte de superbes veines de nickel sur la côte-est, autour de Houaïlou, d'une mine de cuivre, la plus importante de toutes, à Balade, et de gisements aurifères dans le nord, donnait quelque vie à la colonie: Thio, Nakéty, Houaïlou, Oégoa, sur le littoral oriental, se peuplaient. Sur l'autre côte, moins riche au point de vue minéral, mais plus propice à l'agriculture, colons libres, déportés, transportés, faisaient, sous la tutelle d'une administration à la vérité tracassière et formaliste, des tentatives de défrichement, de plantations. A la Dumbéa la canne à sucre, à Païta le haricot, à Bouloupari, la Foa, Ourail, Gomen, le café, le maïs, les patates, que sais-je encore? poussaient victorieusement. Des troupeaux erraient en liberté, ravageant les cultures des Canaques qui n'en étaient pas plus contents, et ramenés seulement une fois tous les quatre ou cinq mois par des stockmen dans des *paddocks* où s'opéraient le recensement et la marque. Bref, la civilisation avec ses qualités et ses défauts, avec ses avantages et ses abus prenait possession de l'île.

On décida alors d'installer ce complément indispensable de toute civilisation ; un réseau télégraphique. Ce qui fit que, par une matinée d'avril, je m'embarquai à bord de la *Seudre*, comme gérant intérimaire du bureau de Houaïlou.

Vie de voyages successifs, de traversées accidentées, de cavalcades fougueuses, de calmes excursions aux grands récifs pour y dérober le

(1) Découvreurs de mines.
(2) Cavaliers gardiens de bétail.

madrépore en fleur ou le coquillage aux formes étranges ; vie d'explorations, parfois risquées, dans les tribus ou les solitudes, de coups de feu pas toujours tirés à la chasse, d'études de mœurs faites, grimé en sauvage, au milieu des pilous-pilous ; vie de pêches à la dynamite et de fouilles dans les terrains préhistoriques ou les sépultures cachées, ce n'est pas en quelques pages que je pourrais te retracer ! Cependant, je tâcherai d'évoquer tes souvenirs les plus vivaces... si les lecteurs du *Magasin Pittoresque* ne protestent pas, ennuyés, contre cette exhumation.

TALAMO.

ÉCRAN LOUIS XIV DU PALAIS DE PAU

Il nous a paru intéressant de soumettre à nos lecteurs ce curieux spécimen de la tapisserie du temps du Roi-Soleil. Le nom de l'héroïne de Domrémy n'était pas, au dix-septième siècle, aussi fêté qu'aujourd'hui. Notre démocratie a des raisons de célébrer la grande figure populaire de la bergère, qui n'existaient pas alors. Aussi trouvons-nous dans cet écran une inspiration d'un caractère différent de celle qui dicte à nos artistes, depuis 1870, la nouvelle iconographie de Jeanne. Ne vous semble-t-il pas y voir comme une suite des légendes de chevalerie si galamment interprétées par les tapisseries plus anciennes ? Peut-être trouverait-on quelque œuvre antérieure à laquelle celle-ci se rattache de près par sa composition. Les attitudes de la France, ou mieux peut-être de la royauté à terre, de Jeanne d'Arc accourant le glaive levé, et de ce Saint-Michel qui vient assister à la délivrance, sont connues de nous par d'autres œuvres. Il n'est pas jusqu'au cadre fleuri qui ne nous rappelle des préoccupations d'un art qui s'était souvent exprimé de cette façon, avec un souci de nature qu'on ne retrouve plus au même degré chez les tapissiers des Gobelins.



LA FRANCE DÉLIVRÉE PAR JEANNE D'ARC.
Écran en tapisserie à l'aiguille.

Ce rattachement complet au cycle de la chevalerie était assez naturel en un temps où l'idée de patrie n'avait pas encore pris chez nous tout son développement. Il convenait à la légende de Jeanne, comme à celle d'Arthur et de la Table Ronde, d'Amadis, de Pyrame et Thisbé, et tant d'autres où s'exerça longtemps l'imagination de nos artistes.

Cet écran d'après les renseignements gracieusement communiqués par M. le Conservateur du Palais de Pau, se compose d'un cadre en noyer sculpté, du temps de Louis XIV, appuyé sur des pieds à patins. Les montants, la traverse inférieure et le fronton, sont sculptés à jour. La feuille, mobile, est couverte en tapisserie à l'aiguille et au petit point, et représente *la France délivrée par Jeanne d'Arc*. Cette composition est entourée d'un encadrement de fleurs. Le tout se trouve entoilé sur du damas de soie bleue. Hauteur, 1m 22, largeur, 0m 90.

L'inventaire de l'imagerie de Jeanne d'Arc, auquel notre époque a tant consacré de soins, notamment par les savantes recherches de Mgr Le Nordez, compte là un de ses morceaux les plus intéressants.

J. LE FUSTEC.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

AU BORD DU RUISSEAU



Au bord du Ruisseau. — Salon de 1898. — Peinture de M. L. Perrault — Gravé par Jarraud.

Rose défit sa chaussure
Et mit, d'un air ingénu,
Son petit pied dans l'eau pure.

Ces vers du grand poète semblent la légende toute naturelle de la gravure que voici. Une fillette, lasse sans doute d'avoir couru après les papillons, a fait halte au bord d'un ruisseau. Et la voilà, tout amusée du flot jaseur où

trempe son orteil rose, et de la brise qui se joue dans ses longs cheveux.

Une eau courait, fraîche et creuse,
Sur les mousses de velours,
Et la nature amoureuse
Dormait dans les grands bois sourds.

X.



LE Château DE LA MALMAISON

M. Osiris reconstruit et restaure le château de la Malmaison.

Suivant en amateur d'art érudit et éclairé le goût de notre époque pour les souvenirs qui se rattachent aux dernières années du dix-huitième siècle et à la période du premier Empire, il consacre, par la réalisation de cette œuvre importante, mieux que ne saurait le faire la publication des documents et des études littéraires les plus appréciés, la mémoire d'un passé qu'il ressuscite pour ainsi dire dans l'un de ses cadres les plus séduisants.

On a beaucoup écrit sur l'impératrice Joséphine. D'aucuns nous ont vanté sa grâce et sa bonté. La duchesse d'Abrantès, Mme de Rémusat nous ont laissé une relation détaillée des circonstances les plus intimes de son existence. Les tablettes de Constant, le valet de chambre de l'empereur, sont aussi indiscrètes qu'il est possible de l'être sur la vie privée de l'auguste ménage. Il est malheureusement difficile de reconstituer mentalement les scènes que ces différents auteurs nous rapportent sur les lieux mêmes où elles se sont accomplies. Saint-Cloud et les Tuileries n'existent plus : à Fontainebleau, à Versailles, à Compiègne, les vestiges que l'on rencontre ont tous un caractère de splendeur officielle qui éblouit et n'émeut pas. Nous n'avons pas un monument où évoquer l'ombre de Joséphine, pas un Trianon où chercher à défaut des falbalas et des paniers de la frivole Marie-Antoinette, la silhouette de la créole dans la retraite parfumée des boudoirs, dans le clair-obscur des allées.

Nous la retrouverons dans les moindres détours de la Malmaison restaurée. Dans la chambre tendue de velours pourpre, dans les cabinets intimes aux décorations délicates, où les harpes et les cithares alternent avec les coupes et les amphores, dans la salle à manger, aux larges baies, dans les salons sur les sofas brodés par elle, et surtout dans les jardins si restreints qu'ils soient maintenant, sous l'ombrage des marronniers, au milieu des fleurs qu'elle aimait, avec lesquelles elle semblait avoir des affinités mystérieuses et fraternelles.

Nous reverrons Bonaparte, premier Consul, délibérant avec ses conseillers et ses généraux, dans la bibliothèque, dans les galeries, parcourant à grands pas son jardin particulier, présidant aux dîners d'apparat, aux bals et aux soirées de musique, qu'illuminait le rayonnement de la jeunesse d'Hortense, joueur de barres ou de collin-maillard, rivalisant d'entrain avec son brillant entourage.

Et puis, indépendamment de ces quelques annnées de gloire, qui de 1800 à 1815 en marquant son apogée l'élevèrent au rang des villégiatures royales, la Malmaison n'a-t-elle pas son histoire féconde en noms illustres, en faits intéressants ?

Son origine est lointaine. Dès le début du treizième siècle des constructions s'élèvent sur l'emplacement actuel du château. Le domaine appartient aux religieux de l'abbaye de Saint-Denis. En 1622, il devient la propriété de laïcs,



M. Osiris.

et pendant près de cent cinquante ans se transforme au gré de ses différents hôtes, financiers, magistrats, seigneurs, tour à tour maison de campagne, rendez-vous de chasse, lieu de plaisirs. En 1760, le marquis de la Fouchère le cède à Mme Harenc, femme spirituelle et jolie, qu'entoure un cénacle d'écrivains, de poètes et d'artistes. Sous les ombrages, Marmontel compose ses « Contes nouveaux ». Delille chante le ruisseau de la pelouse qui,

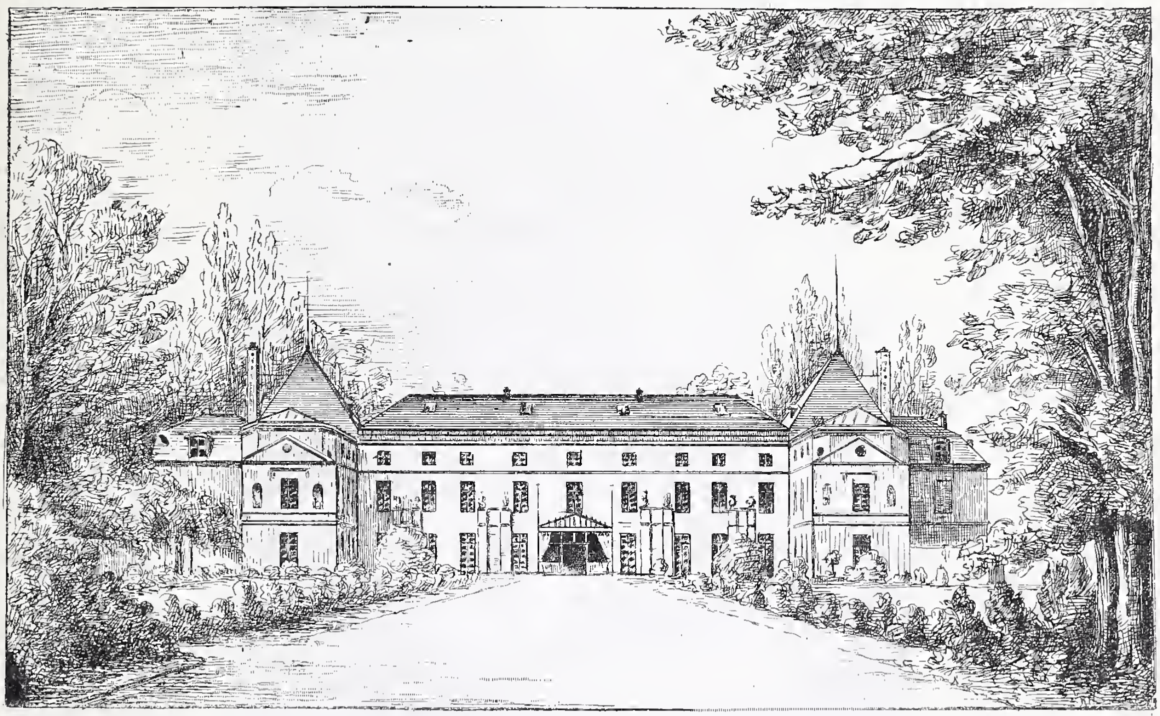
Dans sa course vagabonde,
A son penchant abandonne son onde;

Mme Vigée-Lebrun y fait des études de paysage. La Malmaison prend la physionomie d'un

séjour tranquille, peuplé d'une société aux entretiens graves ou doucement enjoués, aux passe-temps aimables et moraux.

L'ébranlement de l'édifice monarchique apporte bientôt les pressentiments douloureux d'un avenir menaçant. La Révolution éclate : les partisans de l'ancien régime émigrent et se dispersent. La Malmaison est vendue comme bien national. Joséphine l'achète en 1792.

Brisée par les émotions de Thermidor que les saturnales du Directoire n'ont pu réussir à faire oublier, lasse de son hôtel de la rue de la Victoire, elle aspire aux douceurs champêtres et a plus que jamais la nostalgie des Antilles. Les espaces verdoyants que longe la Seine, les futaies de l'étang de Saint-Cucupha, les coteaux de Rueil, l'horizon que bornent les solitudes sylvestres de Marly réaliseront le rêve de tranquillité et de paix qui la hante. Elle transforme son nouveau domaine, l'agrandit dans de vastes proportions et s'y installe. Les messages que Bonaparte lui envoie d'Italie, écrits à la hâte entre deux victoires, la conseillent et l'encouragent. A l'intérieur du château, les habiles artistes du règne de Louis XVI rivalisent d'adresse et de talent : les plafonds se couvrent



Château de la Malmaison.

de fresques et de sculptures, les meubles de ciselures, les murs se tendent d'étoffes précieuses. Dans les serres des jardins, naissent et s'acclimatent des plantes inconnues : les parterres s'épanouissent en floraisons rares. Au bord de la rivière, dans un site élégiaque, l'Amour tend son arc sous un portique de marbre. Au milieu des prairies des fermes s'élèvent et s'emplissent de bétail; il y a une bergerie, une vacherie, et sur une éminence, dans une clairière, au fond des bois, un châlet suisse.

Le début du dix-neuvième siècle marqua la belle époque de la Malmaison. Elle identifia la gloire naissante de Bonaparte et laissa deviner son élévation future. L'aigle impérial y grandit à l'ombre des faisceaux consulaires.

C'est l'heureux temps des réunions du nonidi, du décadi et du primidi, de ces jours de congé distraits au « collier de misère », que le premier Consul s'accorde du samedi soir au lundi matin, durant lesquels il goûte auprès de sa femme, au milieu de ses compagnons d'armes, les plaisirs d'une intimité oublieuse de l'étiquette. La société qui l'environne est loin de penser aux splendeurs de 1804; cette pléïade de maréchaux et d'hommes d'Etat, dont les actes en imposeront un jour à l'Europe subjuguée, se contente de sourire à la fortune prospère sans grande arrière-pensée d'ambition. Ce sont Lucien, Louis et Gerôme Bonaparte; Eugène de Beauharnais, Junot, Lannes, Savary, Lauriston, de Luçay, Bourrienne, alors généraux aides-de-camp, secrétaires favoris.

Ces femmes, que les conquêtes de l'Empire feront toutes reines ou altesses, et dont les parures rappelleront en richesse et en éclat le luxe des costumes antiques, ne rivalisent pour l'instant autour de Joséphine que de douceur et de simplicité. Ce sont Mmes de Permon, de Vergennes, Visconti, Hamelin, de Chastulé, de la Rochefoucault, de Luçay, Bacciochi, Leclerc, Caroline Murat, Désirée Clary, Lannes,

Savary, Junot, Mme Campan et ses deux filles.

Le matin la liberté est complète. Le déjeuner a lieu à onze heures ; il est présidé par Joséphine et sa fille. Le premier Consul y assiste rarement. D'ordinaire, il reste dans son appartement à travailler et à délibérer jusque vers le milieu de la journée. L'après-midi est consacrée aux promenades à cheval ou en barque, aux divertissements de toutes sortes. A six heures, le dîner, soit dans la salle à manger, soit sur la pelouse, réunit le maître et les invités à la même table. La soirée se passe dans le salon et dans la galerie. Bonaparte joue au billard, au reversi, au tric-trac. Il affectionne les intermèdes de musique où brille le talent de virtuose et de compositeur d'Hortense. Lorsqu'en 1802 il se contentera de suivre du regard les ébats dans le parc sans plus y prendre part, les jugeant trop familiers et incompatibles avec les nécessités du rang, on inaugurera les bals et les représentations théâtrales.

Le mercredi est le jour des dîners d'apparat en l'honneur des deux Consuls et des diplomates. Le reste de la semaine, Joséphine est seule chez elle.

Coiffée d'un madras, vêtue de mousseline, drapée dans un châle bariolé, elle se promène au milieu de ses fleurs qu'elle fait décrire et reproduire une à une, dans les allées au bord des cascades où l'a peinte Prud'hon. Elle vit dans un bonheur constant, admirée, aimée, fêtée, et ce bonheur lui donne des craintes. Ne lui a-t-on pas prédit qu'elle serait reine et malheureuse ? Elle regarde avec un mélange de joie et d'appréhension Bonaparte s'élever peu à peu sur les degrés du trône. Elle le voit avec tristesse quitter sa maison de cœur pour la résidence plus somptueuse de Saint-Cloud, et les larmes qu'elle verse sur les jacinthes qu'elle ne verra pas s'ouvrir, lorsqu'il lui faut aller aux Tuileries revêtir la pourpre et le diadème, sont grosses d'amertume et de regrets.



Le Temple à l'Amour.

L'apogée de la Malmaison fut éphémère. Elle rentra dans le rang des propriétés d'ordre privé lorsque Joséphine s'y retira après son divorce. Napoléon alla quelquefois l'y voir. Elle voulut tenir dans ses bras l'enfant impérial cause involontaire de son malheur, et se donner, ne fût-ce qu'un instant, l'illusion d'une maternité qu'elle avait vainement attendue. Puis, sans désirs, l'âme du passé pleine, malgré tout fidèle à celui qui l'avait délaissée, elle se contenta de suivre avec une inquiète sollicitude les dernières gloires et les revers de l'Empire agonisant. Après les désastres de 1814 et le départ du vaincu pour l'île d'Elbe, le tzar Alexandre Ier voulut connaître celle qui avait été l'étoile heureuse et la fée bienfaisante de ce règne prodigieux, dont la chute avait été aussi vertigineuse que l'élévation. Il alla plusieurs fois lui rendre visite, charmé lui aussi par cette grâce qui l'avait faite plus séduisante que les plus belles et qu'elle conserva jusqu'à la fin. Un jour il fut reçu par Hortense et Eugène. Joséphine malade ne put quitter ses appartements.

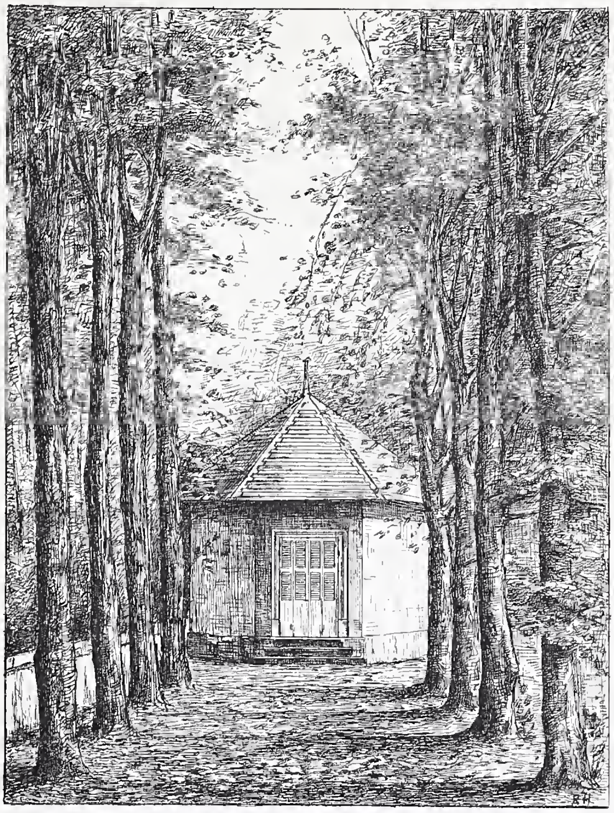
Elle mourait le lendemain. On était à la fin du mois de mai. Exposée trois jours durant dans le grand vestibule d'entrée, sa dépouille reçut les derniers hommages d'une foule émue et pieuse de protégés et d'amis que lui avaient valus ses bienfaits. Elle fut ensevelie dans l'église de Rueil où elle repose aujourd'hui.

Un an plus tard, au retour de l'île d'Elbe, Napoléon vint à la Malmaison. Il subissait l'attraction de souvenirs qui rappelaient une période en définitive la plus heureuse de sa vie, et, dans l'anxiété des éventualités de cette suprême partie qu'il joua pendant cent jours avec

la fortune infidèle, ces souvenirs étaient pour lui d'une réconfortante douceur. L'événement fatal qui venait de les consacrer, leur donnait un caractère de solennité qui l'invitait à s'abandonner aux remords, aux regrets, aux larmes, sans que la fierté du rang s'y opposât désormais. Il pénétra seul dans la chambre où il avait goûté les joies de la vie étroitement conjugale; des parfums qu'il reconnaissait flottaient dans l'air; les meubles, les objets, d'infimes détails réveillaient dans son esprit l'image de la morte rappelant ses coutumes, ses gestes, ses attitudes... Lorsqu'il en sortit on vit qu'il avait pleuré.

Il retourna encore au château après Waterloo et l'on montre l'endroit ou avant de partir pour l'exil, il fit aux siens les suprêmes adieux.

Ainsi cette demeure qui avait été le théâtre de tant d'épisodes heureux, graves et douloureux, fut aussi celui du dénouement du drame napoléonien. Dès lors l'histoire de la Malmaison va s'obscurcissant de plus en plus. A de rares intervalles son nom jette un pâle éclat, sorte de reflet de son ancienne splendeur. En 1831 elle appartient à M. Haguernau, un banquier suédois; son domaine est réduit aux limites de 1798. La reine d'Espagne Marie-Christine l'achète et la paie 500.000 francs : elle l'embellit, fait construire la chapelle qui subsiste encore et l'habite jusqu'en 1860. A cette époque Napoléon III l'acquiert pour la somme de 1 million 100.000 francs. En 1867 l'impératrice Eugénie essaye de la reconstituer dans son ensemble et veut y fonder un musée des reliques du premier Empire. Ce projet que la guerre de 1870 a interrompu vient d'être repris par M. Osiris.


Cabinet de travail de Napoléon Ier.

(*A suivre.*) ROBERT HÉNARD.

LES MAISONS

Maisons de bois, maisons de pierre,
Maisons qu'entoure un jardinet,
Maisons dont chaque lucarne est
Un œil ouvert dans la lumière;

Cabanes, fermes et châteaux,
Maisons vieilles ou maisons neuves
Qui vous rangez au bord des fleuves
Ou vous hissez sur les coteaux ;

Hautes maisons ventripotentes
Avec des pignons courbattus,
Maisons basses aux toits pointus
Comme des coiffes de grand'tantes ;

Maisons blanches à volets verts
Semblant des filles bien nippées,
Maisons vaguement éclopées
Semblant regarder de travers;

Moulins enfourchant la rivière
Comme de grands cavaliers gris,
Manoirs dont les fronts assombris
Ont de lourdes mèches de lierre ;

Et vous, cottages aux balcons
Fleuris comme des boutonnières,
Donjons de brique aux tours altières
Comme de gros nez rubiconds ;

Et vous dont l'huis noir s'écarquille
Comme un œil d'ogre vigilant,
Huttes basses ayant au flanc
Un pieu qui semble une béquille ;

Maisons qu'habitent des bœufs roux,
Maisons qu'aiment les hirondelles,
Maisons où les grillons fidèles
Chantent, la nuit, dans tous les trous ;

Maisons fumant bleu dans les branches,
Maisons de pays ignorés
Où les soirs semblent plus dorés,
Où les étoiles sont plus blanches ;

Vous où mène un sentier menu
Le long duquel le genêt pousse,
Vous dont le seuil couvert de mousse
A l'air d'attendre un inconnu ,

Maisons des champs, maisons des villes,
Maisons d'hier ou de demain,
Et qui, le long de mon chemin
Passez, passez, passez par files ;

Parmi vous toutes, ô Seigneur,
Ne doit-il pas s'en trouver une,
Grande ou petite, blanche ou brune,
Qui me réservait du bonheur ?

Hutte ou villa, ferme ou chaumière,
Laquelle était-ce donc, mon Dieu ?...
Passez toujours ! passez !... Adieu !
Maisons de bois, maisons de pierre...

Jean RAMEAU.

LES MONTAGNES A OISEAUX DU SPITZBERG

Dans les articles que nous avons consacrés précédemment aux Oiseaux des régions boréales (1) nous avons laissé de côté, avec intention, les Pingouins ou Alcidés dont le rôle, dans l'hémisphère boréal, est cependant aussi considérable que celui des Manchots dans l'hémisphère austral. Ces Palmipèdes, en effet, ne sont pas exclusivement propres à la zone circumpolaire et deux de leurs espèces, le Pingouin commun et le Macareux moine viennent nicher jusque sur les côtes de la Bretagne. En revanche, si l'espace dont nous pouvions disposer nous l'avait permis, nous aurions dû parler des Guillemots et des Mergules qui fournissent à la faune arctique un contingent très important et dont les colonies innombrables ont frappé d'étonnement tous les voyageurs qui ont visité le Spitzberg.

Les Guillemots rappellent à la fois les Plongeons et les Pingouins; ils ressemblent aux premiers par leur bec assez effilé et leurs ailes aiguës, aux seconds par leur corps épais, leur cou très court et leur manteau de teinte fuligineuse, au moins dans la livrée d'été. On en distingue plusieurs espèces dont nous citerons seulement deux ou trois. L'une, qu'on appelle Guillemot de Brünnich (*Uria Brunnichi*), a la tête d'un noir vert, le dos d'un noir glacé de verdâtre, les ailes de même couleur avec une raie transversale blanche, le ventre blanc, le bec noir, les pattes d'un jaune olivâtre avec les membranes palmaires noires. On ne la voit que rarement sur les côtes de l'Europe occidentale et des États-Unis, mais elle est très répandue sur les côtes du Grœnland, au nord du 64e degré, sur les côtes de la Nouvelle-Zemble et au Spitzberg, où les Guillemots de Brünnich forment, généralement en compagnie des Guillemots noirs, d'énormes colonies dont l'une des plus avancées se trouve sur l'île Walden, au delà du 80e degré de latitude. Ces oiseaux ne font pas de nids et déposent simplement dans des dépressions de rocher leurs œufs qui sont marqués de taches et de raies brunes, rougeâtres ou noires sur un fond glauque, vert ou bleu foncé.

(1) Voir *Magasin Pittoresque*, numéros des 15 juin, des 15 septembre et 15 décembre 1897.

Les Guillemots de Brünnich semblent se jouer au milieu des flots et plongent avec une telle facilité qu'un naturaliste anglais qui a visité récemment le Spitzberg les voyait parfois piquer brusquement une tête et reparaître de l'autre côté d'une vague énorme, s'élevant à trois ou quatre mètres et mesurant six ou sept toises d'épaisseur.

A marée descendante ils venaient en bandes serrées au fond des fjords et se livraient à la pêche d'une espèce de Morue de petite taille, l'*Is-Mund* des Norvégiens (*Boreogadus Fabricii*) qui, avec des Crustacés, constitue le fond de leur alimentation.

Le Guillemot noir (*Uria grylle*) porte, en effet, à l'âge adulte, un costume qui est entièrement d'un noir fuligineux, à l'exception d'une place sous les ailes, où s'enlève une large tache blanche; mais dans sa première livrée il a le ventre blanc et les parties supérieures du corps rayées de noir et de blanc. Il est sédentaire dans le nord de la Grande-Bretagne, en Islande, aux Fœroer, dans les régions boréales de l'Amérique du Nord et au Grœnland, où le capitaine Feilden a trouvé, au mois de juillet 1875, de nombreux couples nichant dans l'île Disco. Un mois plus tard, quand l'*Alert* se trouvait bloqué par les glaces, au delà du 79e degré de latitude, de nombreux Guillemots venaient pêcher dans les flaques d'eau restées libres, et le 2 septembre de la même année on aperçut encore, volant au-dessus du navire, un oiseau de cette espèce qui est remplacée à la Nouvelle-Zemble et au Spitzberg par une race particulière, le Guillemot de Mandt (*Uria Mandti*).

Les Guillemots noirs ont le même régime, les mêmes allures et à peu près les mêmes mœurs que les Guillemots de Brunnich, mais ils sont un peu plus féconds, la femelle pondant, au lieu d'un seul œuf, deux œufs qu'elle dépose, non plus à découvert, sur le sable ou le rocher, mais dans une crevasse ou sous une grosse pierre, tantôt près du rivage, tantôt sur de hautes falaises. Ce sont les Guillemots qui forment une bonne partie de la population des *Vögelberge*, des *montagnes à Oiseaux* dont Ch. Martins a donné une description si vivante (1).

« Les escarpements de ces rochers, formés d'assises en retraite les unes derrière les autres, semblables aux galeries et aux loges d'une salle de spectacle, sont couverts, dit-il, de femelles accroupies sur leurs œufs, la tête tournée vers la mer, aussi nombreuses, aussi ser-

(1) *Du Spitzberg au Sahara*, 1866, p. 111.

rées que les spectateurs dans un théâtre le jour d'une première représentation.

Devant le rocher, les mâles forment un nuage d'oiseaux s'élevant dans les airs, rasant les flots et plongeant pour pêcher les petits Crustacés qui constituent la principale nourriture des couveuses. Décrire l'agitation, le tourbillonnement, le bruit, les cris, les sifflements de ces milliers d'oiseaux de taille, de couleur, d'allure, de voix si diverses, est complètement impossible. Le chasseur, étourdi, ahuri, ne sait où faire feu dans ce tourbillon vivant; il est incapable de distinguer, et encore moins de saisir l'oiseau qu'il veut ajuster. De guerre lasse, il tire au milieu du nuage. Le coup part; alors le scandale est au comble : des nuées d'oiseaux perchés sous les rochers, ou nageant sur l'eau s'envolent à leur tour et se mêlent aux autres ; une immense clameur discordante s'élève dans les airs. Loin de se dissiper, le nuage tourbillonne encore plus. Toutes ces espèces si diverses, réunies pacifiquement sur un rocher isolé au milieu des vagues de l'Océan glacial semblent reprocher à l'homme de venir troubler jusqu'au bout du monde la grande œuvre de la nature, celle de la reproduction et de la conservation des espèces animales. »

Sur ces *Vögelberge* l'espace est si parcimonieusement mesuré que le proverbe « qui va à la chasse perd sa place » y trouve sa rigoureuse application. Surtout le mâle qui revient de la pêche est considéré comme un intrus et repoussé deux ou trois fois à coup de bec avant d'avoir pu rejoindre sa compagne.

Tandis que certaines montagnes à Oiseaux sont habitées simultanément par plusieurs espèces qui occupent alors, en général, chacune un niveau déterminé, d'autres sont occupées exclusivement par des Guillemots, ce qui les fait désigner vulgairement, au Spitzberg, sous le nom d'*Alk fjell*, d'autres enfin ont leurs pentes couvertes de Mergules qui établissent leurs colonies dans des conditions particulières.

Le Mergule nain (*Mergulus alle*), appelé aussi Guillemot nain et, dans le Nord, *Rotges* ou *Sköjung* (roi de mer) est un charmant oiseau, pas plus gros que le poing, une sorte de Pingouin en miniature. Il a le bec très court et assez épais, la queue rudimentaire, les ailes peu développées, le corps renflé, bas sur ses pattes, les pieds munis de trois doigts seulement et largement palmés. Son plumage est de deux couleurs, la tête et les parties supérieures du corps étant d'un noir légèrement glacé de vert, avec un petit trait blanc au-dessus de l'œil et une raie blanche sous l'œil, tandis que la poitrine et l'abdomen sont d'un blanc pur.

Il ne quitte que par des froids exceptionnellement rigoureux les régions polaires où il pullule sur certains points, depuis le Spitzberg jusqu'au Grœnland. La majeure partie de son existence se passe à la mer où il déploie une activité extraordinaire. Sur les côtes de Spitzberg, où il est particulièrement commun, il niche au pied de falaises escarpées, dans des éboulis formés par le délitement des rochers et atteignant 100, 200 ou 300 mètres de hauteur.

« Ces monceaux de pierre, dit Nordenskiold (1), constituent les palais des Guillemots noirs, palais qui contiennent plus de salons et de chambres qu'aucun autre de la terre. Grimpe-t-on sur ces *clapiers*, de véritables nuées d'oiseaux surgissent tout à coup du sol, pour s'envoler vers la mer ».

Ceux qui restent blottis dans les éboulis font entendre un caquetage incessant que Frédéric Martins a justement comparé au babil des femmes qui se querellent. Le tapage cesse-t-il un instant, on n'a qu'à se pencher vers un interstice des pierres, en imitant leur cri de *rott-tet-tet-tet-tet* pour s'attirer aussitôt une bruyante réplique. Bientôt aussi les oiseaux qui se sont envolés reviennent se poser sur les assises de la falaise et, tout en se chamaillant à grand bruit, s'y installent en troupes si serrées que d'un seul coup de fusil on peut en abattre de quinze à trente. Les uns alors reprennent la fuite, tandis que d'autres cherchent, comme des Rats, à se faufiler dans les trous au milieu des pierres; ces derniers ne tardent pas d'ailleurs à quitter leurs cachettes, et tous, comme sur un mot d'ordre, regagnent la mer pour y faire la chasse aux Vers et aux Crustacés dont ils se nourrissent.

La femelle pond, en juillet, un seul œuf, d'un blanc sale ou d'un bleu verdâtre, plus ou moins tacheté de noir au gros bout, œuf qu'elle enfouit à une grande profondeur, par crainte des Renards.

Les paisibles habitants des montagnes à Oiseaux ont cependant des ennemis plus dangereux que le Renard polaire, ce sont la Chouette harfang (*Nyctea nivea* ou *scandiaca*) qui, à défaut de Lemmings, poursuit les Mergules nains et les grands Faucons blancs du genre Gerfaut (*Hierofalco candicans* et *islandicus*) dont les aires, situées sur des rochers inaccessibles, sont souvent jonchées d'ossements de Guillemots, de Pluviers et de Canards. Les Gerfauts doivent aussi faire la chasse aux Lagopèdes ou *Perdrix de neiges*, que l'on désigne aussi sous le nom de Ptarmigans. On trouve au Grœnland une espèce de ce genre, le Lagopède de rochers (*Lagopus rupestris*) qui subit à peu près les mêmes modifications de plumage que notre Lagopède des Alpes (*Lagopus mutus*) et qui porte en été une livrée brune et rousse, en hiver un costume fortement mélangé de blanc ; au Spitzberg, une autre espèce ou plutôt une autre race,

(1) *Voyage de la Véga*, traduction française de MM. Rabot et Lallemand, t. I, p. 98.

le Lagopède à queue blanche et noire (*L. hemileucurus*) qui paraît être plus ou moins abondante suivant les saisons ou suivant les années, car tandis que certains voyageurs l'indiquent comme rare, d'autres, comme Nordenskiöld, l'ont trouvée formant des colonies d'un millier d'individus.

Ces Lagopèdes du Spitzberg se nourrissent principalement de feuilles et de bourgeons de Saules, de Salicaires, etc. Ils sont si peu farouches qu'ils se laissent assommer à coups de bâton. Quand ils sont effrayés ils s'enfuient vers une colline voisine et là, si l'on en croit M. Trevor Battye, se livrent à de curieuses manœuvres, voletant, tournant sur eux-mêmes comme un Pigeon qui fait la roue et finalement prennent une immobilité de statue.

De petits Échassiers de rivage, tels que le Tourne-pierre (*Strepsilas interpres*), le Sanderling (*Calidris arenaria*), le Bécasseau cocorli (*Tringa subarquata*) et le Phalarope hyperboré (*Phalaropus hyperboreus*) errent sur les plages du Spitzberg, de la Nouvelle-Zemble et du Grœnland, et l'un d'eux, le Sanderling a été rencontré dans le détroit de Smith au delà du 82e degré de latitude.

Enfin, pendant quelques mois, de petits Passereaux granivores, comme le Bruant des neiges (*Plectrophanes nivalis*) et la Linotte de Hornemann (*Linota Hornemanni*) égaient de leurs chants les terres lointaines de la zone circumpolaire, que visitent parfois aussi quelques espèces de nos contrées, égarées sous ces hautes latitudes.

E. Oustalet.

LES PETITS TRUCS DU PHOTOGRAPHE

Le diaphragme, en photographie, est un écran qu'on place sur le trajet du faisceau lumineux tombant sur l'objectif. Il a pour effet de corriger certains défauts dont nous n'avons pas à nous occuper ici et, pour ce qui nous intéresse particulièrement, d'augmenter la profondeur de foyer, c'est-à-dire qu'il permet d'avoir une image nette pour des objets assez éloignés l'un de l'autre. Voilà pour la partie technique. En pratique le diaphragme est plus utile pour le photographe paysagiste que pour celui qui se consacre au portrait. Ce dernier genre demande en effet à être traité avec assez d'ampleur, tandis que le paysage supporte plus aisément un excès de finesse, surtout lorsque le sujet représenté comporte des « fabriques », comme nous disons en langage de peintre. Donc, lorsque nous aurons à faire un portrait, notre objectif devra être diaphragmé juste ce qu'il faut pour obtenir un peu de finesse sur la tête. Pour le paysage nous aurons la faculté d'employer des ouvertures un peu plus petites afin d'avoir une netteté plus accentuée s'étendant sur une plus grande surface.

Les très petits diaphragmes ont l'inconvénient de pousser la netteté à son maximum et de donner des images d'une sécheresse désespérante, manquant d'atmosphère et n'ayant aucun cachet artistique. Toutefois ces très petites ouvertures qui mesurent à peine quelques millimètres de diamètre sont souvent très utiles lorsqu'il s'agit de photographier un sujet immobile dans un endroit où la circulation est fort active.

Dernièrement, baguenaudant par les rues en véritable Parisien que je suis, mon attention fut attirée par l'installation d'un photographe professionnel chargé de fixer sur sa plaque sensible l'image d'un restaurant ayant quelque réputation. L'heure choisie n'était pas très propice : c'était le matin, et l'établissement en question n'est convenablement éclairé, au point de vue photographique, que vers le milieu de l'après-midi. Mais en cet endroit, la place du Havre, la circulation est tellement intense qu'il est difficile d'obtenir, même pendant quelques secondes, la tranquillité nécessaire au succès d'une opération de ce genre. Donc notre photographe perdu au milieu de la chaussée, obligé de veiller à sa propre sécurité, ne pouvait trouver l'instant propice pour déclancher son obturateur et exposer sa plaque pendant les sept à huit secondes exigées par le mauvais éclairage du sujet. Il s'évertuait inutilement, secondé en cela par les garçons, le maître d'hôtel, voire même le chasseur du restaurant, à dégager pendant quelques instants le champ embrassé par son objectif. Vains efforts, la foule, les voitures, les omnibus surgissaient de toutes parts. Heureusement un agent bienveillant vint à son aide et le fameux bâton blanc lui procura un répit de quelques secondes.

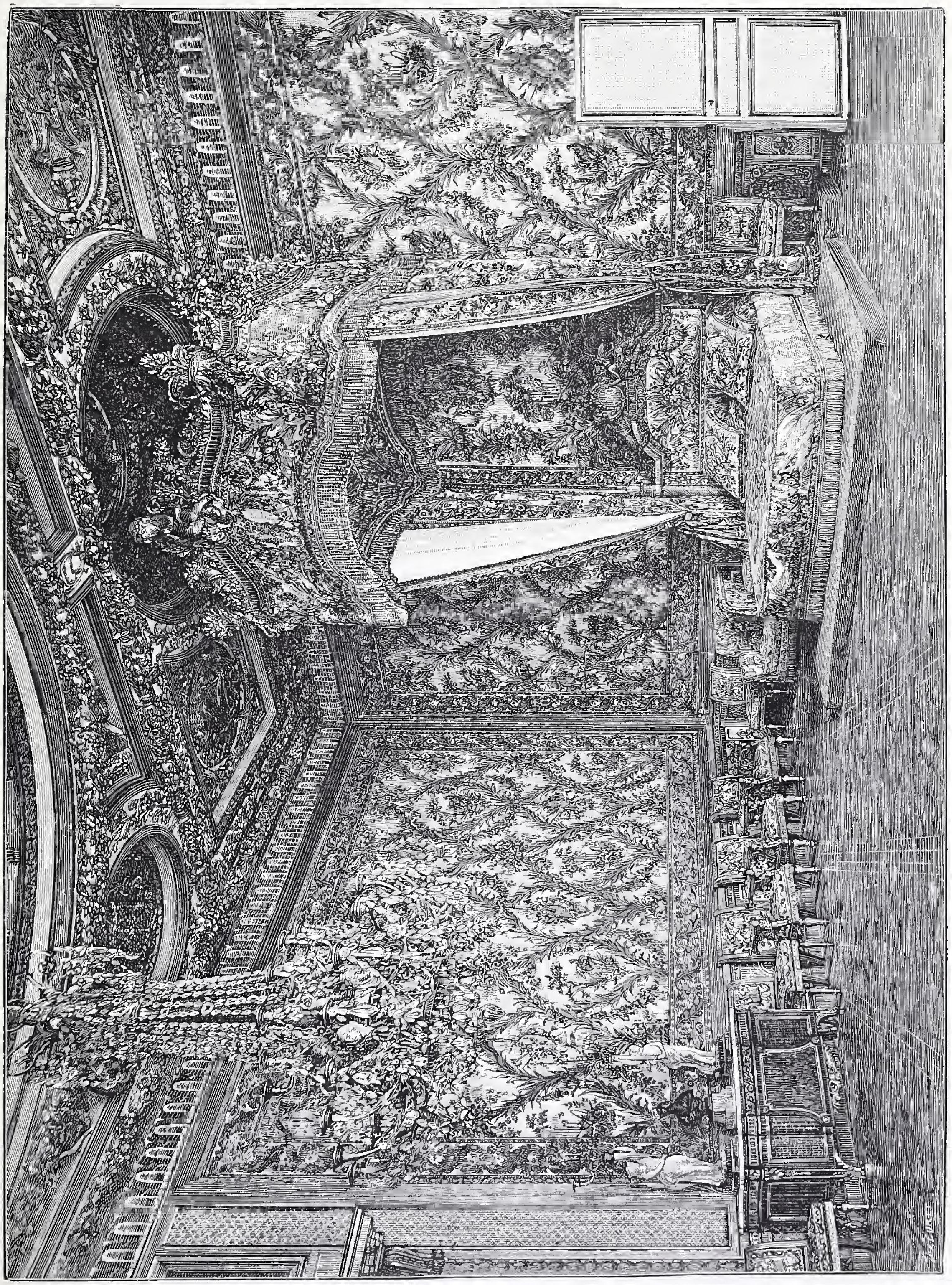
La petite scène qui s'est déroulée sous mes yeux vous avez pu la voir, car elle se produit fréquemment. Dans des circonstances analogues il est possible, lorsque les passants ne sont pas trop nombreux, de les tenir pour quantité négligeable. Il suffit d'employer le plus petit diaphragme de l'objectif ou un diaphragme un peu plus grand et de procéder alors par poses successives sans déranger l'appareil. Avec les très petits diaphragmes la durée de l'exposition est considérablement augmentée, mais ceci a peu d'importance lorsqu'il s'agit de reproduire un sujet immobile ; par contre le passage de plusieurs personnes dans le champ de l'objectif ne laisse aucune trace sur l'image. Nous avons toujours employé avec succès cette manière d'opérer.

Une fois, entre autres, sur les bords de l'étang de Villebon, des promeneurs en gaieté se firent un malin plaisir de venir se placer devant mon objectif au moment précis où j'allais le découvrir. Sans avoir l'air d'éprouver la moindre contrariété, j'insérai mon plus petit diaphragme; puis, l'objectif étant découvert, je m'écartai sans paraître me soucier de mon appareil. Après avoir fait les pantins pendant quelques secondes, les promeneurs, voyant qu'ils ne pouvaient entamer mon inaltérable sérénité, prirent le parti de s'éloigner. Leur séjour, quoique assez prolongé, n'exerça aucune influence sur la netteté de l'image, car, dans les circonstances opératoires où je me trouvais, la durée de la pose n'était pas moindre de deux minutes. C'est pourquoi je dis à mes confrères photographes : N'hésitez pas à augmenter la pose et à faire usage d'un petit diaphragme quand des gêneurs viendront jeter le trouble dans votre travail.

Albert Reyner.

CHAMBRE DE MARIE-ANTOINETTE

On attribue à Charles IX la construction de cette salle. Elle est décorée d'un plafond composé d'un immense médaillon central accompagné de quatre autres plus petits et de différents décors qui les lient entre eux. Ce plafond est d'une belle menuiserie, artistement sculpté et richement doré. Il faudrait entrer dans trop de détails pour en décrire toute la magnificence. C'est une belle œuvre du



Palais de Fontainebleau. — Chambre de Marie-Antoinette. — Gravé par Fleuret.

temps de Louis XIII, alourdie par les somptuosités de son successeur. Les portes et les volets y abondent, mais on voit trop que la main-d'œuvre n'est pas du même temps.

Les riches tentures, en soie brodée sur satin blanc qui tapissent les lambris, sont de l'époque de Louis XVI. Le lit, surmonté d'un médaillon au chiffre M. A., avec son couronnement sculpté et doré qui a remplacé l'ancienne alcôve, est entouré de tentures semblables à celles des lambris.

Toutes ces tentures, faites à la main en 1785, ont été données à Marie-Antoinette, par la Ville de Lyon, à l'occasion de son mariage ; mais elles n'ont été mises en place que sous le règne de Napoléon Ier qui, en 1804, prescrivit des arrangements dans les appartements du Palais pour y recevoir, en novembre de la même année, le Pape Pie-VII, venu en France, pour la cérémonie du Sacre.

L'ameublement de cette chambre est en harmonie avec les tentures, mais il fait pressentir les formes raides du Directoire et de l'Empire. On y remarque le berceau du Roi de Rome, offert par la Ville de Paris ; une commode, de forme chantournée, en marqueterie de Reisner (1790), ornée de bronzes ciselés et dorés de Gouttière ; deux candélabres de l'époque Louis XVI, en marbre blanc avec bronzes ciselés et dorés, de Johan Fr. Lorba, sculpteur (1788), puis un paravent bien conservé donnant une idée de la fraîcheur des tentures de la pièce à l'époque où elles ont été posées.

Cette chambre, qui a dû être témoin de bien des joies et de bien des larmes, a été successivement occupée par Marie de Médicis, Marie-Thérèse et Marie-Antoinette ; deux autres Marie y demeurèrent encore, Marie-Louise et Marie-Amélie. Elle est devenue légendaire sous le nom de chambre à coucher des cinq Maries.

L. CARRIÈRE
Conservateur du Palais de Fontainebleau.

BAINS DYNAMIQUES
ET BAINS LUMINEUX

L'électrothérapie est employée depuis quelques années avec un succès décisif, et les spécialistes ont pu constater que l'effluve statique modifiait heureusement la nutrition et la circulation du sang. Les courants continus sont appliqués aux névralgies ; les courants faradiques réveillent la contraction musculaire. Dans d'autres cas, notamment dans la plupart des états nerveux, l'électrothérapie est souveraine ; enfin on agit aussi par électrolyse sur les tumeurs et les anévrismes.

Un des modes de traitement qui paraissent devoir donner les meilleurs résultats est sans contredit le bain électrique. Ce bain se prend dans une sorte de baignoire basse où l'eau sert de véhicule au courant. Celui-ci est fourni par une dynamo dont le potentiel atteint jusqu'à 2.500 volts. Des transformateurs et une bobine à chariot permettent de graduer l'intensité du courant alternatif (15, 20, ou 30.000 périodes par minute).

Dans certaines installations, l'électricité est administrée au malade sous forme de douche, avec une tension de 5.000 volts environ. Pour les bains comme pour les douches, le courant se distribue au moyen d'électrodes en cuivre nickelé, de dimensions diverses, que l'on dispose suivant l'action locale ou générale qu'il s'agit d'obtenir.

Mais, les malades ne seront pas seuls redevables à la Fée Électricité. M. d'Arsonval, professeur au Collège de France, a le premier fait connaître les propriétés hygiéniques des courants à haute fréquence. Rien de plus tonique, de plus fortifiant, même pour les gens les mieux portants, que de se soumettre, pendant une minute ou deux, à l'effluve électrique sous une tension de 2.000.000 de volts.

Loin de vous foudroyer, cette puissante décharge redonne une nouvelle activité aux nerfs et aux muscles, facilite les secrétions, élimine jusqu'aux principes morbides latents de notre organisme surmené, renouvelle toutes les énergies. Bien plus, ces sortes de bains, à l'état sec, nettoient le corps des mille impuretés qui peuvent se trouver à sa surface. Ils sont encore détersifs, remplacent avantageusement les bains de propreté.

C'est l'émule d'Edison, le fameux électricien Nicholas Tesla qui a découvert, tout dernièrement, cette singulière propriété des courants à potentiel très élevé.

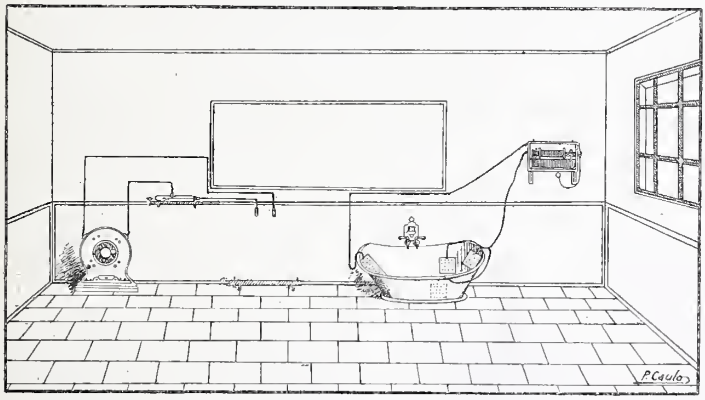
Il travaillait, dans son laboratoire, à des expériences de physique au moyen d'une dynamo extrêmement puissante, munie d'un oscillateur de son invention. Une sphère de cuivre, peinte en noir, se trouvait à plusieurs mètres de là, dans un coin de la pièce. Or, ayant mis en action son oscillateur électrique débitant près de 2.000.000 de volts, il aperçut bientôt comme un nuage de poussière très fine qui semblait s'élever du coin de laboratoire où était placée la sphère. Très étonné, il regarda plus attentivement, et quelle ne fut pas sa surprise de voir que la sphère de cuivre, laissée par hasard dans le champ de son appareil, était devenue polie et brillante. La peinture avait disparu !

Il renouvela aussitôt l'expérience sur lui-même, après s'être fortement tatoué le bras gauche de marques à la mine de plomb et de taches d'encre. Le résultat fut identique. Quelques secondes d'électrisation avaient suffi pour faire disparaître les marques, dont le nettoyage aurait demandé au moins un quart d'heure par le moyen ordinaire : savon caustique et pierre ponce.

Le bain électrique est, en outre, désinfectant et a l'avantage de pouvoir se prendre tout habillé, en deux minutes au maximum. L'on n'a qu'à se placer sur une sorte de tabouret isolant, très bas, puis on saisit les électrodes reliées à l'oscillateur par un double fil de cuivre. Cet appareil, en communication avec une dynamo, opère la transformation du courant dont il élève le potentiel et auquel il donne des alternances de 400.000 périodes environ à la seconde. Le corps émet des myriades d'étincelles, qui produisent comme un léger crépitement et causent une sensation très particulière, opération nullement dangereuse ni désagréable.

Nous publions le dessin d'une de ces installations électriques, telles qu'il en existe de l'autre côté de l'Atlantique. A droite, la baignoire en faïence ou en bois, pour les bains hydro-électriques de santé; à gauche, l'appareil et son oscillateur pour les bains de propreté et d'énergie.

Dans le même ordre d'idées, certaines installations comportent également un jeu de lampes à arc pour les bains de lumière électrique. La photothérapie est un mode de traitement tout nouveau également, mais fort employé aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, voire même à Paris, dans les établissements les mieux outillés.



Installation pour l'électrothérapie.

Suspendues au plafond par un système de contre-poids qui permet de les élever, de les abaisser ou de diriger à son gré leur faisceau lumineux, les lampes, munies de réflecteurs paraboliques en doublant l'intensité, projettent leurs rayons vivifiants et régénérateurs sur telle partie du corps du patient qu'il convient de guérir.

Ces bains de soleil électrique, — soleil dont la puissance est comparable à celle de 3.000 à 4.000 bougies, — durent de 20 à 25 minutes, suivant l'état du patient, et passent pour produire d'excellents résultats dans les cas d'anémie chronique ou de neurasthénie.

Un jour viendra peut-être, et plus tôt qu'on ne le pense, où, grâce au développement des canalisations électriques, tous les appartements « nouveau jeu » comporteront une installation complète de bains dynamiques et de bains lumineux. EDOUARD BONNAFFÉ.

LES FORCES NAVALES DES GRANDES PUISSANCES

Lorsque deux armées sont à la veille d'en venir aux mains, il est en général assez facile de mesurer les forces qui vont se trouver en présence. Il suffit pour cela de compter les hommes, les chevaux et les canons.

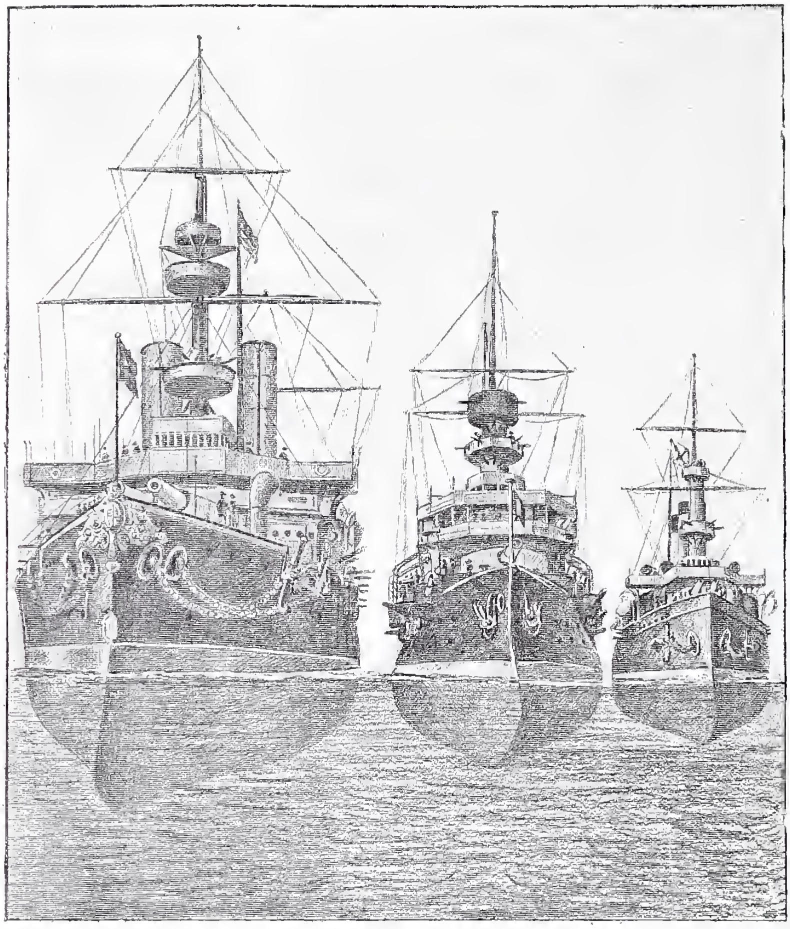
Sur mer, au contraire, les termes de comparaison font défaut. Il n'existe pas moins de cinq espèces de navires de guerre : les cuirassés d'escadre, les garde-côtes, les croiseurs cuirassés, les croiseurs incomplètement protégés, les canonnières. Ces cinq modèles se divisent eux-mêmes en un certain nombre de sous-variétés, de sorte qu'il devient très difficile de calculer les chances de victoire ou de défaite que peuvent avoir deux flottes qui ne sont pas formées des mêmes éléments. Il serait évidemment déraisonnable de ne tenir compte que du nombre des navires; un mode de calcul qui assimilerait une simple canonnière à un cuirassé d'escadre ne pourrait aboutir qu'à des résultats de haute fantaisie. On ne s'exposerait à guère moins d'erreurs en ne comptant que le nombre des canons; cette méthode aboutirait à attribuer à une pièce de petit calibre la même puissance de destruction qu'à ces pièces monstres dont les projectiles percent les plaques d'acier de plusieurs décimètres d'épaisseur. A première vue, il pourrait paraître plus sûr d'additionner le nombre total des tonneaux que représentera chacune des deux flottes ennemies, mais il ne faut pas de longues réflexions pour s'apercevoir que deux escadres composées l'une de cuirassés de premier rang, l'autre de croiseurs incomplètement protégés et de canonnières seraient loin d'avoir, le jour où elles se rencontreraient en pleine mer des chances égales de victoire, bien que chacune d'elles jaugeât le même nombre de tonneaux.

L'inégalité serait bien plus flagrante encore si un combat s'engageait entre deux cuirassés d'escadre de même tonnage mais d'âge différent. On ne saurait s'imaginer de quel poids les années pèsent sur les navires. Un vaisseau qui a plus de vingt-cinq ans d'existence ne figure plus que pour mémoire dans l'effectif des forces navales d'une puissance de premier rang. Aussi la méthode adoptée par les Américains pour déterminer par des calculs purement scientifiques la puissance offensive et défensive d'une marine militaire ne tient-elle compte que du tonnage et de la date de construction des navires. Suivant la théorie universellement admise de l'autre côté de l'Atlantique, deux bâtiments de guerre qui ont le même âge et qui jaugent le même nombre de tonneaux, doivent également avoir des aptitudes offensives et défensives qui tout compte fait seraient équivalentes s'ils se rencontraient dans un combat naval.

Le terme de comparaison proposé par la *Scientific American* pour apprécier les forces des navires consiste à prendre pour unité le tonneau du cuirassé d'escadre construit depuis moins de dix ans. Supposons que deux navires de cette classe jaugeant l'un 12.000 tonneaux, l'autre 10.000 tonneaux échangent des coups de canon, leurs chances respectives de succès

seront dans la proportion de douze à dix ou de six à cinq. Pour évaluer les éléments d'infériorité des autres navires les ingénieurs américains ont recours à des coëfficients qui varient suivant l'âge du navire et les défauts de construction plus ou moins graves qui peuvent lui être reprochés.

C'est ainsi que dans l'évaluation des forces effectives de la marine britannique le collaborateur du *Scientific American* fixe à 0.80 le coëfficient des cuirassés de dix à vingt ans et à 0.50 le coëfficient des vieux cuirassés de plus de vingt ans ayant été réparés. Pour la flotte française, les coëfficients de ces deux catégories de navires sont de 0.75 et de 0.80, et pour la flotte russe de 0.85 et de 0.65. Les garde-côtes anglais sont en assez mauvais état, puisque leur coëfficient n'est que de 0.40 tandis que le coëfficient des garde-côtes français et russes est de 0.70. Les croiseurs cuirassés de 9.000 t^x et au-dessus, étant tous de construction récente, sont uniformément évalués pour toutes les flottes d'Europe et d'Amérique à 85 % de la puissance offensive d'un cuirassé d'escadre âgé de moins de dix ans de tonnage égal, leur coëfficient est, par conséquent, de 0.85.



ROYAL SOVEREIGN — JAURÉGUIBERRY. — SISSOI VELIKY.

Tableau des forces navales comparées de l'Angleterre, de la France et de la Russie.

Il est maintenant facile de comprendre le mécanisme de ce calcul. Supposons pour un moment que l'on ne tienne compte que du nombre des unités de combat.

L'Angleterre peut mettre en ligne 34 cuirassés de moins de dix ans, 11 de dix à vingt ans, 9 au-dessus de vingt ans, soit un total de 54 cuirassés. La France, 14 cuirassés de moins de dix ans, 9 cuirassés de dix à vingt ans, 12 cuirassés de plus de vingt ans, soit un total de 35 cuirassés. La Russie, 17 cuirassés de moins de dix ans, 5 cuirassés de dix à vingt ans, 1 cuirassé de plus de vingt ans, soit un total de 23 cuirassés.

L'Angleterre a 25 garde-côtes, la France 14 et la Russie 14. Le nombre des croiseurs-cuirassés de plus de 9.000 tonneaux, est de 8 pour l'Angleterre, de 7 pour la France et de 4 pour la Russie. Croiseurs-cuirassés au-dessous de 9.000 tonneaux : Angleterre, 9 ; France, 13 ; Russie, 7.

Si nous additionnons le nombre total des croiseurs-cuirassés pour chacune des trois grandes puissances navales nous obtenons les résultats suivants : Angleterre, 17 ; France, 20 ; Russie, 11.

Passons maintenant aux navires de moindre importance. Croiseurs protégés mais incomplètement cuirassés : Angleterre, 97 ; France, 37 ; Russie, 6. Avisos et canonnières : Angleterre, 97 ; France, 38 ; Russie, 32. Enfin, si nous faisons une addition des navires de tout rang, les forces respectives des trois États seront représentées par les chiffres suivants : Angleterre, 290 navires ; France, 144 ; Russie, 86.

La supériorité britannique que nous constatons dans le nombre des vaisseaux, est bien plus accentuée encore si l'on considère le tonnage total de chacune des trois flottes : Angleterre, 1.557.522 tonneaux ; France, 731.629 ; Russie, 453.899.

Il nous reste à faire intervenir les coëfficients, qui permettent de tenir compte de l'âge et des défauts de construction des navires de chacune des trois puissances. Le système de calcul adopté par les ingénieurs américains aboutit aux résultats suivants : Angleterre, 1.206.935 tonneaux ; France, 551.395 ; Russie, 383.552.

La gravure que nous empruntons au *Scientific American* n'est pas autre chose que la traduction des derniers chiffres qui précèdent. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces trois navires pour se faire une idée des forces respectives des trois grandes puissances d'Europe.

Le premier représente le *Royal Sovereign*, le second le *Jauréguiberry*, le troisième le *Sissoi Veliky*, et les dimensions de chacun d'eux sont exactement proportionnelles à la puissance maritime effective des trois États, calculée d'après la méthode que nous venons d'exposer.

Il est à observer que dans les statistiques dont nous avons donné les résultats ci-dessus, il n'est pas dit un mot des torpilleurs, dont les Américains refusent de tenir compte, sous prétexte que le *Furor* et le *Pluton*, sortis de Santiago en même temps que le reste de l'escadre de l'amiral Cervera ont été coulés avec une étonnante facilité par les canons à tir rapide des navires ennemis, mais on sait que dans la dernière guerre les Espagnols se sont distingués, plutôt par leur courage que par la justesse de leur tir et l'habileté de leurs manœuvres.

Enfin, il est également à remarquer que les statistiques américaines ne mentionnent pas les bateaux sous-marins qui auront peut-être le dernier mot dans les guerres navales de l'avenir. G. Labadie-Lagrave.

Les Deux Mères

Sous les lauriers-roses de Monte-Carlo, sous les oliviers du Cap Martin, au bord de la mer d'azur, on la promenait dans sa voiturette attelée d'un mignon âne gris ; frêle, blonde, pâle, de grands yeux vagues aux prunelles profondes, une chair ténue, transparente, quasi de porcelaine tendre, des mains longues, maigres, les doigts crispés fébrilement à la couverture qui enserre les jambes, rend indistinct, anonyme, ce corps miné par le mal, elle était une de ces apparitions fantômesques, coutumières là-bas, qui mettent une ironie funèbre en ce pays de l'insouciance et de la joie ; et de la rencontrer m'emplissait de mélancolie, me troublait pour des heures et des heures.

On me dit son histoire, très simple et très banale, banale comme la Vie ; c'était une jeune anglaise, orpheline, subissant un atavisme qui l'avait déjà endeuillée; après ses couches, la première annnée de son mariage, elle fut atteinte par la maladie héréditaire, et le boy qui l'accompagnait, délicieuse miniature bouclée d'or, était, en même temps que le sourire de bonheur de sa fragile existence, l'origine occasionnelle de son état désespéré. Depuis plusieurs saisons elle venait, fuyant les brumes natales, elle venait se pelotonner frissonnante au bon soleil du Midi français, et, sans la connaître, vision de tristesse devenant pour moi une habitude, je m'intéressais anxieusement à son arrivée, à son retour de pauvre hirondelle moribonde, il m'eut manqué en mes flâneuses errances de ne pas croiser la voiturette attelée d'un mignon âne gris.

En décembre dernier, par un soir de bourrasque, la neige fouettant, tourbillonnant, cravatant les corniches, coiffant les maisons, poudrerizant les chemins, ouatant tous les bruits, je descendais d'un quartier faubourien, très haut, dans Belleville ; col de paletot relevé, le parapluie en lutte avec les frimas, la démarche bien qu'inhabile sur le pavé glissant, je me hâtais vers un fiacre possible, un tramway certain, lorsque tout à coup je me trouvai avoir un compagnon de route; tout petiot, pas plus haut que ça, un de ces mômes que portraicture si exquisement le peintre Jean Geoffroy ; sa frimousse drôle, gentille, était encapuchonnée jusqu'aux quinquets vifs de ses yeux, ses menottes rougies par le froid se serraient sous les aisselles, et insuffisamment garantis par de mauvais chaussons troués, ses pieds tricotaient pour rester à mon allure.

— Monsieur ! Monsieur ! est-ce que vous allez jusqu'à l'avenue ? Voulez-vous que je marche avec vous, parce que, tout seul, j'ai peur... »

Sa voix était douce, tremblait un peu, s'apeurait dans l'incertitude de ma réponse; quoiqu'il eut l'air futé de Paris, il devait avoir cependant fait un véritable effort pour m'interroger ainsi et implorait mon consentement.

Je changeai mon itinéraire aussitôt pour prendre celui de l'enfant, et, petit Poucet suivant les grandes enjambées de l'ogre, nous causâmes.

— Tu as froid avec ces chaussons ?

— Ah, monsieur, c'est pas que les galoches me manquent, j'en ai à la maison, seulement je ne les mets pas, j'vais vous dire pourquoi, parce que maman est malade, très malade même, alors quand je rentre, elle trouve que je fais trop de bruit, ça la réveille dans son lit.

— Ta maman est malade ?

— Oh oui, monsieur, y a déjà longtemps, mais elle guérira, papa l'a dit ; il a dit comme ça, on a dépensé cinquante francs, on en dépensera encore autant s'il faut, c'est un grand médecin qui la soigne,... et papa il gagne de l'argent, un bon ouvrier, papa, il s'fait huit francs par jour, et, le soir, aussitôt qu'il a mangé la soupe, il retourne... »

Le petit, en confiance, jacassait, et pas plus que moi (intéressé maintenant à l'aventure), ne s'inquiétait de la rafale qui continuait, de la neige qui ensevelissait le paysage urbain.

Nous allions, dialoguant :

— Et je suis bien raisonnable à l'école; autrefois j'étais toujours puni pour bavardage, ça m'a passé (Pas tout à fait, eus-je envie de dire!) depuis que maman est malade, je suis premier et elle est contente, elle m'embrasse... pauvre maman, elle tousse....

Questionnant mon petit compagnon, j'appris la lamentable histoire, banale aussi celle-là !

A l'automne, en revenant de laver, un soir,

les frissons, la fièvre, puis, les poumons atteints, la poitrine oppressée, l'emprisonnement à la chambre, les soins inutiles, le chagrin de l'homme, les paroles vagues du docteur, et l'illusionnante ténacité en un espoir de guérison, la volonté de vivre quand même, parce qu'il y a le garçonnet.

— Me v'là arrivé, j'vous remercie bien, monsieur !

Et, comme un moineau qui s'envole, brrr..., l'enfant disparut.

Je regardai; une grande porte charretière avec des enseignes, une cour obscure, et, dans le fond, des casernes de logis ouvriers, les fenêtres aux taies de linges pendus, aux persiennes démantelées; j'essayai de me figurer parmi l'immeuble la chambre où toussait cette malheureuse, où le petit rentrait, tout doucement, sans ses belles galoches qui auraient pu faire du bruit. Triste et étroite cage où se tairait son gazouillis.

Ainsi, là-bas, dans le décor ensoleillé d'un printemps continuel, comme ici dans la neige et le froid et l'hiver rigoureux, la Destinée marâtre combinait le même drame; deux êtres s'atténuaient, agonisaient presque, deux êtres cependant qui avaient charge d'âmes, dont la vie saine, vaillante, était nécessaire, indispensable à d'autres, deux êtres à qui l'égoïsme n'était pas permis, dont l'existence faisait partie d'un tout, de la Famille, réduction de l'Humanité; et spectateur de ces misères, je rêvais alors d'un socialisme de guérison, d'une fraternité de salut; le boy, aux boucles blondes, m'était aussi cher que le gosse faubourien, et je les trouvais, aux pôles adverses de la société, victimes d'une semblable injustice, — la mort d'une mère. Situation de fortune, question de race, différences momentanées, tout à mes yeux s'annihilait, s'égalisait en une simple sentimentalité, mon émotion était pareille pour la lady pâle, frêle, que j'avais vue, et pour l'ouvrière toussotante, que je devinais sans la connaître. Le hasard m'apprit la fin de ce que je raconte, comme il m'avait initié au commencement; c'est, pour ainsi dire, — instantanés dont les clichés ne sont pas encore complètement ternis, — des souvenirs de voyage que je rapporte.

A Monte-Carlo, à l'église Saint-Charles, qu'entoure le brouhaha du marché, sous le grand soleil ruisselant, des tentures blanches, sommées d'une initiale; dans l'allée de la nef, des cierges vacillent, lugubres lueurs épandues sur des amoncellements de fleurs qui cachent une bière; des chants se lamentent, l'orgue gémit, et, sous la gaieté des vitraux, des larmes coulent; l'assistance est peu nombreuse; en ce pays qui est une auberge on se trouve isolé, on est des étrangers qui passent, des inconnus; et la curiosité me conduisit à l'enterrement de cette morte comme la sympathie m'avait fait, dans les jardins du Casino, considérer ce restant de vivante que menait en sa voiturette un mignon âne gris. Je ne savais pas le nom, — je ne l'ai pas demandé et continue de l'ignorer, — je fus l'endeuillé de cette défunte anonyme, et ne comprends même pas pourquoi j'ai suivi son convoi jusqu'au cimetière, sur la route de France, au-dessous de l'Observatoire, flânerie funèbre, quasi inconsciente, loisir macabre de villégiaturant.

Le prêtre prononça les paroles usagées, les pelletées de terre avec un bruit sourd tombèrent, les fossoyeurs firent le niveau, et l'on s'en alla.

Le Midi avait trahi, — la pauvre hirondelle ne reviendrait plus.

Et alors quand au printemps je rentrai à Paris, je songeai à l'autre, à cette autre mère que je n'avais même jamais vue, et dont le gamin, un soir de décembre, sous la neige, m'avait parlé.

Qu'avait-il pu en advenir de celle-là ?

Je me rappelais à peine sa demeure, ce quartier lointain ne m'était pas familier; et puis, dans l'existence affairée de Paris, on n'a pas le temps de poursuivre ses rêves, de chasser ses chimères, les heures, les jours, les mois se passent émiettés a mille soucis, c'est un morcellement continuel; lorsque parfois ma pensée, libre, en vacances, se fixait sur cet épisode, c'était avec tristesse, là aussi je prévoyais un funèbre dénoûment, quelque définitive catastrophe.

Ce en quoi je me trompais.

Un dimanche d'été, tout le populaire, oublieux de sa détresse, est en vêtements de fête, et, un peu de griserie au cerveau, des gestes gais, s'en retourne de ballades dans la banlieue fleurie; ils vont par groupes, des chansons aux lèvres, insoucieux du dur labeur du lendemain, l'homme, un coup de vin dans la tête, les petits, ensommeillés déjà après les jeux de la journée.

Badaud parisien égaré loin du boulevard, en un faubourg, aux portes de la ville, je contemple ces heureux d'un moment, cette joie rare de prolétaires, ce défilé de pauvres êtres qu'éclairent des sourires, et quelle n'est pas ma bonne surprise de reconnaître tout à coup mon gamin d'antan, avec sa frimousse drôle, un peu assagi; il est en famille, donne la main à une femme qui certainement doit être sa mère; le visage raviné, les yeux creusés encore par une fièvre ancienne, on la devine convalescente, mais toute rayonnante de la vie recouvrée.

Ils sont passés près de moi, l'enfant ne m'a pas regardé, et encore là je fus le spectateur anonyme; des rimes d'André Gill ont chanté dans ma mémoire, c'est intitulé : *Dimanche de pauvres.*

Avec son bourgeron des jours de fête, l'homme
S'en va d'un pas allègre, et sa femme, économe,
Heureuse, fredonnant à mi-voix un refrain,
Marche appuyée au bras qui lui gagne son pain.
Un bambin blond, perché sur l'épaule du père,
Raconte de là-haut, avec un grand mystère,
Une histoire à l'aîné, rieur, quoiqu'un peu las,
Qui, d'une main traînant un rameau de lilas,
Est accroché de l'autre aux jupes de sa mère.
A ces gueux, pour un jour, la vie est moins amère...

« Elle guérira, papa l'a dit... » cela s'était réalisé, et j'oubliai la tombe, là-bas, dans le soleil ! MAURICE GUILLEMOT.

MASCOTTES

EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES

En France, le mot de *Mascotte* n'éveille guère que l'idée de la charmante pièce de Chivot et Duru, qui, on s'en souvient peut-être, constitua le seul et unique répertoire des Bouffes-Parisiens pendant toute l'année 1881.

Mais aussi n'y avait-il pas une vertu magique dans la délicieuse valse d'Audran :

« C'est la Mascotte, ô mes amis !... »

Toujours est-il que ce n'est guère que parmi les populations de race anglo-saxonne qu'on trouve encore des Mascottes dignes de ce nom ; et c'est aux Etats-Unis qu'elles ont atteint leur apogée.

Et cependant la Mascotte n'est pas une invention yankee. Son nom, qui a perdu ses deux lettres finales en passant dans la langue de Shakespeare, est d'origine provencale, quoique certains le fassent dériver de l'italien. Employée primitivement dans l'argot des joueurs, l'expression qui nous occupe signifiait, nous ne l'apprendrons à personne, un porte-bonheur, un fétiche. On connaît les étranges superstitions des fervents du tapis vert. En général, pour eux, la Mascotte n'a pas de forme définie. Elle change suivant les besoins du moment, et les caprices d'une imagination maladive. C'est le nombre des rosaces du plafond, celui des carafes sur la table de l'hôtel, etc., etc.

Remarquons que c'est à ce point de vue que se placent, pour donner leur définition, les dictionnaires assez avancés et indépendants pour admettre cette vieille expression provençale.

Mais dans son acception la plus moderne, retournant vers sa forme originelle, la Mascotte est un être vivant. Elle a un peu du caractère de porte-bonheur, et beaucoup de celui d'un symbole, ou d'un simple jouet.

Ce serait une erreur de croire qu'il n'existe rien de semblable en France. A l'état de « joujou », la Mascotte a toujours figuré dans les régiments français — seulement elle n'a ni le nom, ni l'importance, ni la multiplicité de formes qu'elle revêt en Angleterre, et surtout en Amérique.

Tout se borne, en France, d'habitude, à quelques *toutous* de race incertaine, qui élisent domicile au corps de garde ou défilent avec la musique. Certains corps, au retour du Mexique, du Sud Oranais, du Tonkin, ont rapporté des singes ou des perroquets. Mais ce ne sont là que des curiosités, des fantaisies passagères. De là à la vraie Mascotte, il y a un abîme...

Dans l'armée anglaise, la Mascotte a reçu, en quelque sorte, une consécration officielle par la présentation faite par la Reine, en 1894, de chèvres blanches à chacun des trois bataillons du régiment de Galles. Les trois chèvres, appelées toutes Taffy, portent les numéros de leurs bataillons respectifs ; et Taffy III est devenue célèbre par son antipathie pour les miliciens, qu'elle sait distinguer des soldats de l'active.

En passant l'Atlantique, la Mascotte a subi naturellement l'influence des dispositions originales des Américains. C'est à bord des vaisseaux de guerre qu'elle est parvenue à son plus haut développement. L'isolement, le désœuvrement, et aussi la patience proverbiale du matelot, ont permis à ce dernier de donner des soins tout particuliers à l'éducation de ses porte-bonheur. C'est ainsi que le *New York*, vaisseau amiral de l'escadre de l'Atlantique du Nord, possède un singe qui, portant l'uniforme de l'infanterie de marine, fait l'exercice mieux que bien des jeunes soldats. Le *Detroit* a un ouistiti pourvu d'un équipement complet, et qui change de tenue comme les matelots et selon les exigences du moment. Il a sa place assigné aux revues. « Gambo », la Mascotte de l'*Oregon* est employé comme *servant* à l'une des mitrailleuses. « Pete », du *Raleigh*, fait l'escrime au sabre d'abordage, et hisse les signaux au haut des mâts. Il est assez prudent pour revêtir une capote et un large chapeau de feutre en cas de tempête. La *cour martiale de Pete*, devant laquelle la pauvre bête est traduite « plus souvent qu'à son tour, » est un des divertissements préférés de l'équipage.

Les chats sont les seconds en importance à bord des bâtiments de guerre ; mais leurs allures particulières les entourent d'une auréole de mystère qui leur vaut de la part des matelots une respectueuse considération. Le plus célèbre d'entre eux est Tom, le chat du *Maine*, qui, après l'explosion de ce vaisseau, fut découvert au haut du mât militaire, soigné dans un des premiers hôtels de la Havane, et transporté avec tous les égards possibles à Key-West en compagnie des survivants de la catastrophe.

Plus que tout autre être animé, le chat possède les caractéristiques d'une vraie Mascotte.

L'honnête chien, aimable compagnon mais mauvais marin, n'arrive qu'en troisième ligne dans les affections du matelot américain. Son aptitude à apprendre les tours le fait apprécier dans les voyages au long cours. On trouve nombre de *toutous* qui s'attachent de leur propre mouvement à un « quart » déterminé et sont les premiers au rassemblement. Citons, parmi cette intéressante catégorie, « Onion », qui a le corps d'un fox-terrier, les oreilles d'un chien de chasse, et la face d'un bouledogue. Il a déserté le monitor *Puritain* recemment pour se rendre à bord de l'aviso de la Presse, devant Santiago.

Pour en finir avec les Mascottes maritimes, mentionnons « Jack l'Eventreur », le perroquet du torpilleur *Winslow* qui, à Cardenas, le 11 mai dernier, tandis que les obus pleuvaient autour de lui, criait : « Souvenez-vous du Maine ! »

Les régiments, eux, possèdent la plus extraordinaire collection de Mascottes qu'on puisse rêver. C'est le chien, l'ami traditionnel du troupier, ici, qui tient la tête.

Les « dogs » sont légion ! Nous ne pouvons, bien entendu, que citer brièvement les principales étoiles de cette pléïade : « Long Jump » (Grand Saut), du 10e Tennessee, qui est le gardien des avant-postes ; « Hold on » (Tiens bon), du 3e Missouri, ainsi nommé parce qu'il a rattrapé un déserteur par.... le pan de sa tunique ; « Contrebandier », le Saint-Bernard du 6e Illinois ; « Nig », un petit loulou né sur le *Kearsarge* (navire qui est encore en chantier), ne pouvant pas apparamment se résigner à rester loin du théâtre des hostilités, il s'est *engagé* dans la fameuse batterie de montagne offerte aux Etats-Unis par le multimillionnaire Astor. Il est maintenant aux Philippines, portant fièrement les couleurs bleue et rouge de l'artillerie, et ceint d'une cartouchière avec revolver ! Terminons par « Fin comme soie », du 5e Ohio, qui, en marche, est en croupe du colonel.

Puis viennent les Mascottes de fantaisie : les deux canards du 7e Ohio (comp. N) ; la tortue et le corbeau de la compagnie Mt. du même corps ; le coq du 6e Massachusetts qui « sonne » le réveil ; « Billy », la célèbre chèvre du 71e New-York : revenue de Santiago, comme ses maîtres, dans un état d'émaciation invraisemblable.... D'autres ont un cachet plus guerrier : tels l'aigle du 8e Pensylvanie — à qui la hampe du drapeau, munie d'une barre transversale, servait de perchoir, et qui, mort de fatigue, fut enseveli avec les honneurs militaires ! — et les louveteaux du 22e Kansas, qui font songer aux légions romaines....

Dans certains corps, la Mascotte est multiple. Qu'on en juge ! Le 69e New-York n'a pas moins de cinq chiens, et le 6e Pennsylvania, *treize* chiens, un chat blanc et une chèvre.



MASCOTTES. — Horsey, du 1er Illinois.

Comme de juste, les fameux *Rough-Riders* devaient se distinguer sous ce rapport comme sous tant d'autres. Leur Mascotte était un de ces lions de montagne qui sont les hôtes les plus redoutés des Montagnes-Rocheuses.

Plusieurs régiments, enfin, possèdent des Mascottes d'un ordre supérieur, des négrillons, en général, qui, avec ou sans l'autorisation de leurs parents, sont venus partager la fortune d'une compagnie ou d'un régiment donné. Parmi ceux-ci, on ne saurait passer sous silence « Cheminée », de la cavalerie de Brooklyn, qui sonne l'appel dans un morceau de conduite de gaz ; « Sambo », du 9e Massachusetts, qui est le serviteur de toute la compagnie L et bat du tambour par dessus le marché. Le 159e Indiana, lui aussi, possède un jeune négro qui se croit de la plus haute importance ; plus intéressant est « Le Chevreau », un bambin de 14 ans, qui s'est attaché au 65e New-York comme *grandes utilités.* Il sert d'ordonnance aux officiers et envoie religieusement à sa mère les 3 dollars qui forment son salaire hebdomadaire.

C'est au 1er Illinois qu'appartient « Horsey », dont nous publions le portrait, et qui est originaire de Puerto-Rico. On le voit, les temps sont bien changés, et la poétique Mascotte de jadis bien déchue, car elle en est réduite à cirer les bottes !...

GEORGE NESTLER-TRICOCHE.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

LES JOUEURS



LES JOUEURS. — Musée de Dresde. — Tableau du Caravage.

C'était un singulier personnage que cet Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne qui, vers 1746, commença de former la galerie électorale — depuis royale — de Dresde. Dans sa jeunesse, il avait fait un voyage en Italie. Parti protestant et iconoclaste, il était revenu catholique et passionné de peinture, et désormais, il n'eut plus dans sa vie d'autre souci que de rassembler des chefs-d'œuvre. Les affaires de l'État l'occupaient fort peu; quand d'aventure il s'en mêlait, c'était grand dommage pour ses malheureux sujets : ainsi lorsqu'après la conquête de la Silésie par Frédéric II — un flûtiste à qui la musique n'enlevait point le sens des réalités — il s'allia contre lui avec l'Autriche et fit ainsi de la Saxe le théâtre de la guerre de Sept ans. Deux fois dépossédé de ses États héréditaires par le terrible roi de Prusse, il s'en consolait en achetant de nouvelles toiles. Il en acheta ainsi plus de deux mille, dont quelques-unes des plus illustres du monde, telles que la *Vierge de Bâle* de Holbein, la *Madone de Saint-Sixte* de Raphaël, la *Madeleine* et la *Nuit* de Corrège. Chaque année, le jour de sa fête, il fallait que sa femme et son tout-puissant ministre, le comte de Brülh, lui fissent la surprise de quelque cadeau de cette espèce. Un jour que, n'en ayant point trouvé qui fût digne de lui être offert, la reine et le favori s'étaient contentés de lui présenter une canne en ivoire d'un précieux travail : « C'est fort bien, dit-il, mais où est mon tableau? » Il dut avoir toute satisfaction le jour où ses rabatteurs lui apportèrent les célèbres *Joueurs* de Caravage, dont on a sous les yeux la belle gravure.

Jamais en effet ce maître n'a traité avec plus de verve et de force un sujet qui convînt mieux à la nature de son talent et à son tempérament d'homme. Comme tous les peintres de son temps, il a peint quelquefois des scènes religieuses, et l'on peut juger, par sa *Mort de la Vierge*, qui est au Louvre, que son énergique pinceau n'y faiblissait pas, mais l'émotion religieuse en est absente; la vulgarité des modèles et la brutalité de l'exécution y ont quelque chose de choquant par leur non-conformité avec l'esprit de la légende. C'est que le Caravage n'est point un artiste pieux ni même sensible à la poésie du surnaturel. Il n'a pas non plus acquis, à la cour de quelque pape ou de quelque prince, le sens de la noblesse des attitudes et de l'aristocratie des pensées, comme la plupart de ses confrères de la grande époque italienne : c'est un homme du peuple au visage taciturne et redoutable, qui a vécu d'une vie sauvage et effrénée, en réfractaire, non dans les palais, mais sur les routes, dans les tavernes et dans les bouges. Et quand il peint ce qu'il a vu, ce qu'il fait le plus souvent, il y est incomparable.

Né en 1569 à Caravaggio, bourgade du Milanais — d'où son surnom de Caravage, car son vrai nom est Michelangiolo Amerighi — il prend goût à la peinture en voyant travailler les peintres à fresque pour qui son père, un simple maçon, préparait la colle. Déjà intolérant et orgueilleux, il quitte Milan après avoir tué un jeune homme dans une rixe, arrive à Rome en suivant une troupe de Bohémiens et entre comme auxiliaire dans l'atelier du chevalier d'Arpino. Mais bientôt il se brouille avec son maître, tue un élève qui prenait fait et cause pour le chevalier, passe à Naples et, après une autre affaire sanglante, débarque à Malte. Là, il peint le magnifique portrait, que possède le Louvre, du grand-maître de l'ordre, Alof de Wignaucourt, et il reçoit la croix de chevalier-servant, qui lui confère la noblesse. Le voilà noble; il va donc pouvoir retourner à Rome pour provoquer et tuer, s'il se peut, son ennemi le chevalier d'Arpino, qui a refusé de se battre avec lui parce qu'il ne le trouvait point d'assez bon lignage. Mais avant, comme pour se faire la main, il occit encore un chevalier de Malte, s'échappe à grand'peine, s'embarque pour Syracuse, de là passe à Messine, à Palerme, à Naples, où il se prend de querelle avec des soldats à la porte d'une auberge, reçoit une large estafilade au visage, se fait arrêter, s'échappe encore, enfin arrive à Rome.

Là, pris pour un autre, il est de nouveau conduit en prison; on le relâche pourtant, mais son bagage est perdu; la colère qu'il en a lui donne une fièvre cérébrale, dont il meurt, à quarante ans.

Et maintenant, considérez ce tableau des *Joueurs*. Notre peintre est ici dans son élément. Où cela se passe-t-il? Dans quelque corps de garde ou autour de la table de quelque cabaret borgne. Deux jeunes militaires qui ne sont point endurcis encore — on le devine à leur visage — par les mœurs de la vie soldatesque, et qui sans doute ont été amenés là par le troisième personnage, ont commencé une partie de cartes. C'est au tour du soldat de droite à jouer : comme il regarde son jeu! Comme il combine son coup! comme il le médite! Mais pendant qu'il s'absorbe ainsi dans ses calculs, son partenaire, celui qui porte la toque à créneaux et le pourpoint tailladé, et qui, la main renversée sur la cuisse, semble tout simplement attendre la pose de la carte, surveille à la fois, avec des yeux vagues, le joueur hésitant et l'homme qui est derrière. Pourquoi? C'est que ce sinistre personnage, embossé jusqu'au nez dans sa cape, le bonnet de fourrure enfoncé jusqu'à ses yeux louches, et qui s'appuie d'une main sur la garde de son épée à coquille, a sorti de son manteau trois doigts de l'autre main. Trois doigts, cela veut dire qu'il y a trois points sur la carte du joueur absorbé et naïf, et que si l'adversaire veut en prendre note, il gagnera la partie, en trichant.

Le sujet semble banal et n'eut inspiré à un moindre peintre qu'un tableau de genre sans portée; mais Caravage, s'il est incapable de s'élever à la beauté idéale, est un merveilleux naturaliste, qui arrive à nous donner de profondes émotions d'art par son entière prise de possession de la réalité, par sa recherche du caractère qu'il atteint au degré suprême.

En présence de ces trois figures qui se détachent, lumineuses et en plein relief, sur ce fond sombre, j'évoque la farouche Italie des dernières années du seizième siècle et des premières années du dix-septième. Ces jeunes gens, ce sont des condottieri, fraîchement engagés au service du pape, ou du vice-roi de Naples, qui gouverne pour le roi d'Espagne. Le hideux coquin qui est derrière, c'est quelqu'un de ces *bravi*, toujours prêts aux mauvais coups, que les grandes familles entretenaient à leur solde et qui servaient aux Colonna contre les Orsini, ou aux Orsini contre les Colonna, selon la surenchère. Tels devaient être, à peu près, cet Olimpio et ce Marzio à qui Béatrix Cenci donna mille piastres pour assassiner son monstrueux père. Cela se passait en 1599, Clément VIII Aldobrandini étant pontife. Caravage avait alors trente ans; et de même que Guido Reni peignit Béatrix avant qu'elle montât sur l'échafaud, il eût aimé, sans doute, à peindre en pleine pâte, éclairés par le soupirail de leur prison, les deux complices de la parricide.

« Cet homme est venu, disait de lui le Poussin, pour détruire la peinture! » Le poète virgilien des *Bergers d'Arcadie*, le maître aux calmes paysages et aux nobles groupes ne pouvait aisément comprendre cet art par trop différent du sien. Le condamnerons-nous avec lui? Non, certes. Loin de détruire la peinture italienne, Amerighi eût pu la galvaniser si l'on eût davantage suivi sa leçon. Quand il vint, la faveur allait à l'école des Carrache, artistes sans personnalité, qui s'appliquaient, avec un patient éclectisme, à accorder le dessin des Florentins, la composition de Raphaël et le clair-obscur de Corrège. C'était l'art académique, après l'art sincère et spontané. Caravage réagit contre leur méthode; et s'il ne réchauffa point la froideur du Guide, s'il ne releva point la fadeur de l'Albane, du moins, par sa robuste technique, par son amour de la lumière vigoureuse et de la vie, il suscita, outre quelques Bolonais non sans force, Ribera qui fut son élève et Salvator Rosa qui semble son plus direct héritier. Enfin l'on peut dire que, d'une manière plus éloignée mais sensible encore, il influença jusqu'au grand Velasquez et jusqu'à Rembrandt lui-même : cela suffirait à sa gloire.

AUGUSTE DORCHAIN.

La République française porte le deuil de son sixième Président. Une attaque d'apoplexie foudroyante a enlevé M. Félix Faure dans la soirée du 16 février 1899.

L'histoire ne consacrera sans doute pas de longues pages à l'homme qui, pendant quatre années seulement, occupa la première magistrature de notre pays ; mais elle dira certainement de lui qu'il fut un chef d'Etat d'une correction impeccable et d'un incontestable prestige. M. Félix Faure eut la haute ambition de faire aimer la France par delà nos frontières et l'orgueil d'y réussir. Il eut le grand honneur, en des journées inoubliables, d'affirmer solennellement à la face du monde une patriotique alliance que ses prédécesseurs avaient eu le mérite de préparer.

Ch. F.

M. ÉMILE LOUBET

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Elu par 483 voix dans la séance de l'Assemblée nationale réunie à Versailles le 18 février 1899.

M. Emile-François Loubet est né à Marsanne



M. Emile Loubet.

(Drôme), dans l'arrondissement de Montélimar, le 31 décembre 1838. Avocat, docteur en droit, il est entré dans la vie politique en 1876. Longtemps député de Montélimar, plusieurs fois ministre, M. Loubet était président du Sénat depuis le 16 janvier 1896.

LE MARIAGE EN CHINE (1)

« La piété filiale est la source de toute vertu comme la base de toute doctrine. » Cette maxime de Confucius n'est pas en Chine un vain principe sans application pratique ; mais on pourrait cependant croire que lorsqu'il s'agit de l'acte si important du mariage, on essaie d'accorder la piété filiale avec un sentiment d'une autre nature, sentiment que l'on appelle suivant les degrés inclination, affection, amour ou passion.. Il n'en est rien, et dans cette question-là, les ancêtres, vivants ou défunts, sont seuls consultés.

Dès leur première enfance, on prépare les jeunes gens à la soumission passive ; ils savent que lorsque l'âge en sera venu on les mariera sans demander leur avis, et, soit par un effet d'atavisme, soit par le résultat de leur éducation, soit encore par une surabondance de respect envers les ancêtres, ils trouvent la chose toute naturelle. Il paraît même qu'un très grand nombre de ménages chinois pourraient servir de modèles aux ménages occidentaux.

C'est égal, ce qui est bon pour les Célestes n'est peut-être pas excellent sous toutes les latitudes, et il me semble que le sort de la jeune Chinoise, qui ne connaît pas du tout celui qu'elle épouse, n'est pas enviable.

En Chine, la femme vit à l'écart dans une partie de la maison qui lui est réservée, et, en fait d'hommes, elle ne voit que ses très proches parents. Or, les mariages entre personnes du même *sin*, c'est-à-dire portant le même nom de famille et ayant par conséquent la même origine, sont rigoureusement interdits ; aussi les candidats au mariage n'ont jamais pénétré sous le toit de leur fiancée. Ils n'ont pas de cour à faire, pas de conquête à tenter, si ce n'est celle du *mey-jên*.

Le *mey-jên* est un ami qui sert d'intermédiaire obligatoire entre les deux familles. Quand il voit quelque part un garçon à marier, il se met en quête pour lui chercher une femme. Quelquefois les deux futurs conjoints sont encore à la mamelle, mais un âge si tendre et si inexpérimenté n'est pas incompatible avec les fiançailles, bien que celles-ci soient indissolubles. Lorsque le *mey-jên* a cru découvrir le couple idéal, il s'en ouvre aux familles. Celles-ci pèsent gravement le pour et le contre et, en dernier ressort, elles consultent un astrologue qui n'a jamais la maladresse de contredire ceux qui l'interrogent. Quant à la dot — disons-le à la louange des Chinois et à la confusion des races latines — il n'en est pas question, car, à proprement parler, on n'en donne pas à la jeune fille chinoise. Son père et ses frères lui octroient simplement un léger douaire en

(1) Avec dessins exécutés en Chine par un artiste indigène.

argent, avec un trousseau d'une valeur minimum de 60 francs et une armoire. Si père et frères ne peuvent faire cette générosité, alors la fiancée reçoit, en toute propriété, ce même cadeau de son fiancé. De toutes manières, ce dernier doit au moins fournir le lit. Chez les gens riches, le douaire de l'épouse peut cependant être de plusieurs milliers de francs et le lit offert par le mari peut valoir jusqu'à 10.000 fr.

Lorsque de part et d'autre le projet de mariage semble convenir aux deux familles, le père de la jeune fille écrit en ces termes au père du jeune garçon :

« Vous m'avez demandé pour votre fils ma « sotte fille en mariage. Je vous préviens « qu'elle a peu d'éducation, qu'elle est dépour« vue de grandes qualités et aussi de grands « charmes extérieurs. Cependant, puisque vous « me faites l'honneur de demander qu'elle en« tre dans votre illustre famille, j'accepte avec « reconnaissance » (1).

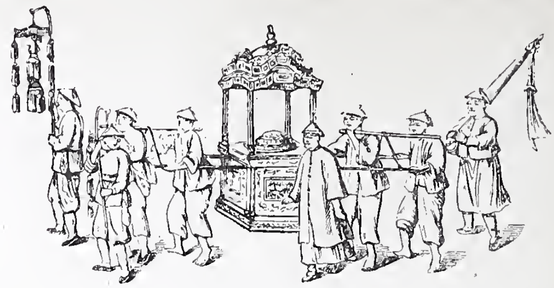
Ce sont là termes hyperboliques auxquels, évidemment, le lecteur de la lettre ne doit ajouter aucune créance, car dans tous les pays du monde les parents sont comme le hibou de La Fontaine : ils trouvent leurs petits mignons. Toutefois, lorsqu'il s'agit d'une fiancée au maillot — et le cas est fréquent — cette étrange missive ne manque pas d'un grand fonds de vérité.

Quoi qu'il en soit, l'accord se fait entre les deux chefs de famille, et alors chacun se rend devant l'autel domestique qui existe dans toute maison chinoise, et il informe solennellement les Ancêtres du projet d'union.

Dès lors, les jeunes gens sont fiancés et, je le répète, ils ne s'en verront pas davantage. Quelquefois, ils auront joué ensemble étant enfants, mais arrivés à un certain âge ils sont rigoureusement séparés ; le plus souvent ils se voient pour la première fois le jour de leur mariage.

Environ un an avant la cérémonie nuptiale les deux familles en fixent la date. Les jours « porte-bonheur » sont le 1er, le 6 et le 20 de chaque mois, et la saison la plus favorable est celle durant laquelle « les pêchers fleurissent », c'est-à-dire le Printemps.

Lorsque le grand jour est arrivé, un cortège se forme en une longue file pour aller chercher la fiancée. En tête, marchent les musiciens, puis les porteurs de lanternes et de cadeaux; ces cadeaux, proportionnés à la fortune des époux, consistent en meubles, en porcelaines plus ou moins précieuses, en pièces de soie, en bibelots de toutes sortes. Les amis, enfermés dans des chaises à porteurs, font partie de cette procession solennelle. Enfin, au nombre des richesses qu'on exhibe, se trouve un palanquin vide et superbement orné ; c'est dans ce palanquin que monte la jeune fille, vêtue de rouge et



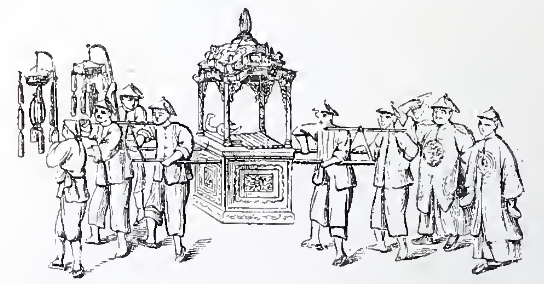
voilée d'un voile de perles qui lui cache presque entièrement le visage. Le fiancé qui, lui



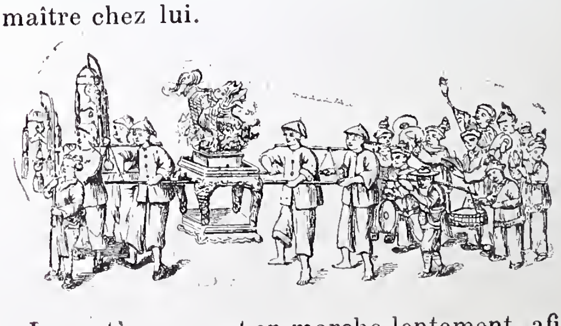
aussi, porte des vêtements rouges, peut, pour la circonstance, s'habiller en mandarin, s'il le



veut ; cette coutume est un symbole qui rappelle que, quelle que soit sa pauvreté, quelle



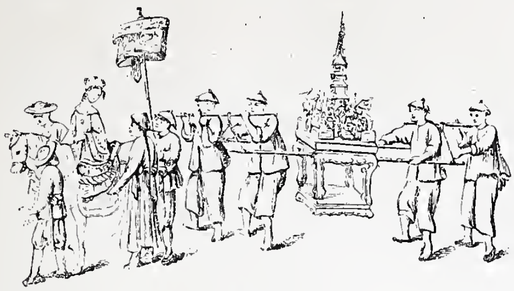
que soit l'obscurité de sa naissance et de ses fonctions, le mari est mandarin, c'est-à-dire maître chez lui.



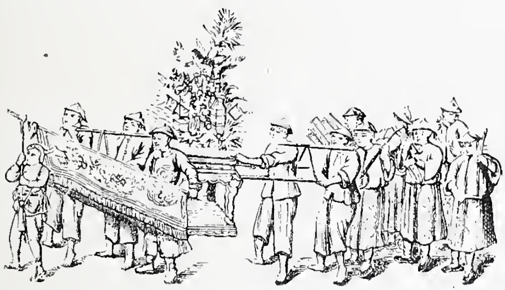
Le cortège se met en marche lentement, afin de donner aux passants le temps d'admirer les cadeaux. Au bruit d'une musique endiablée, on arrive à la maison nuptiale qui est parée de

(1) Voir *Les Chinois peints par un Français*, par Paul Antonini. — Ollendorf, 1886.

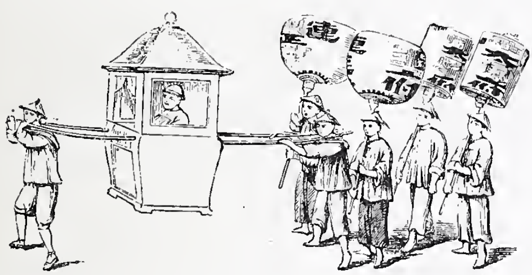
fleurs et tendue de soie. La jeune fille descend du palanquin avec les dames lui servant en



quelque sorte de dames d'honneur, et qui sont choisies parmi les matrones réputées pour faire



bon ménage; celles-ci l'emmènent devant l'autel des Ancêtres, tandis que le *mey-jên* y con-

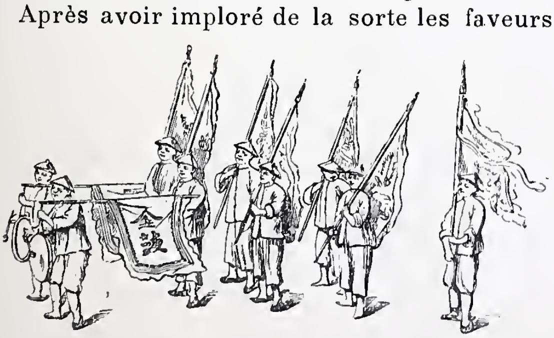


duit le fiancé. Alors tous les deux se prosternent sous l'éclat des lumières allumées pour la

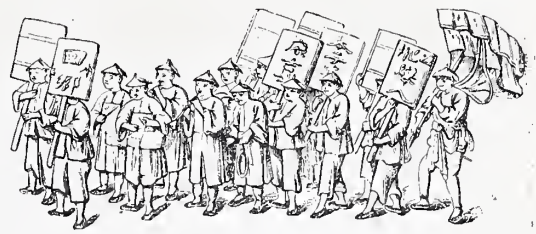


solennité, pendant que l'on chante les hymnes spéciaux à la cérémonie du mariage.

Après avoir imploré de la sorte les faveurs



posthumes des Ancêtres, les jeunes gens se prosternent devant les parents qui les bénissent, tant en leur nom qu'en celui des aïeux. Désormais les fiancés sont mariés en de justes



noces et la jeune femme ajoute à son nom celui de la famille de son mari.

Alors la nouvelle épouse est conduite dans l'appartement réservé aux dames, et là, il lui est enfin permis de retirer son voile.

La cérémonie se termine par un grand repas où les hommes et les femmes sont séparés, suivant la pudibonde coutume qui règne en Chine.

Une fois mariée, la Chinoise habite sous le même toit que les parents de son mari. Si la maison est trop petite pour recevoir la nouvelle famille, on l'agrandit en construisant une annexe. Malheur à la jeune femme si elle manque d'égards envers son beau-père et sa belle-mère, car cette absence de déférence est le premier des sept motifs qui, en Chine, justifient le divorce.

L'adultère est puni d'une manière terrible et l'on cite plusieurs cas où la femme coupable a été enterrée vivante avec son complice.

En revanche, la polygamie est autorisée dans l'Empire du Milieu ; mais par la manière dont elle y est pratiquée, elle rappelle ce qui régnait autrefois chez les Hébreux, car il n'existe qu'une seule femme légitime et tous les enfants sont réputés lui appartenir. Cette coutume découle de la nécessité qu'il y a pour le Chinois d'avoir au moins un fils, afin de renaître en lui sur la terre et de perpétuer éternellement le culte des Ancêtres. La polygamie est donc un acte de piété filiale et de respect envers les aïeux.

Si l'on considère, d'une part, qu'en Chine tout bon disciple de Confucius est tenu à se marier par égard pour ses paisibles Ancêtres, et si, d'autre part, on en croit les statistiques qui, dans le Céleste-Empire, ne constatent entre les naissances des filles et des garçons qu'une différence de 2 à 3 0/0 tantôt en faveur des filles et tantôt en faveur des garçons suivant les provinces (1) on comprend que la coiffe de sainte Catherine ne doit se poser que bien rarement sur les cheveux noirs des femmes jaunes. Celles qui, cependant, pour une raison quelconque, sont vouées au célibat, peuvent adresser des vœux tout spéciaux à la vierge chinoise Si-Hoâ qui, pour des motifs que la légende n'explique

(1) Ce calcul a été rapporté par M. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine. Voir *La Cité chinoise,* publiée par la *Nouvelle Revue* en 1883.

pas très bien, voulut rester fille. Voici son histoire :

Il y avait une fois, dans la province de Chan-Tong, une jeune princesse nommée Si-Hoâ, belle comme l'aurore et vertueuse comme la vertu même. Quand elle eut dépassé l'âge de raison, elle vint dire à son père, le roi Kaô-Iang, que l'état de vieille fille lui paraissait un état si désirable qu'elle était fermement résolue à ne pas prendre de mari. On juge de l'ahurissement du père : jamais ni lui ni ses Ancêtres n'avaient entendu une chose pareille. Il essaya de faire fléchir la résolution de la jeune princesse en lui offrant des partis dignes d'une impératrice ; tout fut inutile. Pourtant le roi était résolu à contrecarrer toute sa vie les projets de sa fille, quand, un jour, Si-Hoâ parut aux yeux de Kaô-Iang environnée d'une lumière miraculeuse. Alors le roi comprit que le ciel, par cette merveille, voulait manifester sa volonté : « Va, ma fille, dit-il vaincu, va et fais ce que tu voudras. »

La belle princesse put alors se retirer, suivant ses goûts, sur une montagne escarpée, dans une grotte solitaire, où elle vécut sous la garde de Wang-Kouei, vieux serviteur du roi, dont la vertu était à l'abri de tout soupçon.

Quelques jours après, vers l'an 2537 avant Jésus-Christ, Kaô-Iang était lâchement assassiné par son frère. A partir de ce jour, Si-Hoâ ne fit plus que languir dans les larmes et elle mourut à l'âge de trente-sept ans. Sentant sa fin approcher, elle appela son vieux serviteur et lui demanda d'être transportée à quelques lis de là, dans une pagode nouvellement bâtie et qu'aucune divinité n'avait encore habitée. Ce fut là qu'elle s'éteignit doucement, tandis qu'en l'honneur de ses vertus toute la campagne environnante se couvrait des plus beaux pêchers qu'on pût voir.

Aujourd'hui Si-Hoâ est honorée en Chine sous le nom de « Vierge des Vierges » et tous les ans on se rend en pèlerinage à son tombeau sur la montagne de N'Taï-gan ; mais, pour être vrai, il faut dire qu'elle n'est pas seulement invoquée par les vieilles filles, car alors le nombre de ses dévots serait bien petit et sa mémoire n'aurait pas traversé les siècles.

JEAN DE LISSE.

LA FALSIFICATION DES ALIMENTS

O fortunatos nimium sua si bona norint agricolas! Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur ! Chez lui tout est rustique, mais simple et pur : la soupe aux choux qu'il mange à la lueur fumeuse de l'âtre est réellement faite de choux, et son pain dur et bis est du véritable pain ! Il ignore, franche nature, l'angoisse stomacale des falsifications et les tourbillons intestinaux des produits frelatés.

Pour nous, non-seulement l'air est moins pur et l'atmosphère plus étroite, mais les produits alimentaires chargés de nourrir notre activité nerveuse et inquiète sont presque tous dénués de sève naturelle, certains commerçants, artificieux, ayant un goût particulièrement prononcé pour les manipulations chimiques.

J'ai lu — non pas chez un conteur de fables, mais un auteur digne d'être crû — qu'un Romain du temps d'Auguste se plaignait qu'on lui fit manger des anguilles de mer pour des lamproies « nourries de chair d'esclaves », grâce à un maquillage superficiel. En est-il autrement de nos jours ? Hélas ! de funestes progrès se sont accomplis depuis l'époque de Mécène et d'Horace ; ce ne sont plus des anguilles que nous font avaler les fraudeurs, mais des couleuvres !

Il n'est guère de produit de consommation courante, depuis le pain jusqu'aux confitures, sur lequel les falsificateurs de profession ne se livrent à de machiavéliques pratiques. Les vins sont plâtrés et manipulés de toutes sortes de façons, les viandes boriquées, les fruits maquillés, les confitures imitées, le lait et le beurre adultérés, etc...

Un de nos confrères prétend même que les volailles étalées à la boutique des marchands de comestibles, sont quelquefois truffées avec des rondelles de vieux chapeaux de feutre, défroques de quelques rôdeurs en guenilles. Mais ici nous sortons peut-être du domaine de la chimie alimentaire pour entrer dans celui — beaucoup plus vaste — de la fumisterie.

Les farines du commerce, qu'elles soient destinées à la panification, à la pâtisserie ou aux usages culinaires, sont quelquefois falsifiées par l'adjonction de diverses substances. La farine de froment étant celle qui a le plus de valeur, il n'est pas rare qu'on y ajoute, en plus ou moins grandes proportions, des farines de moindre qualité, notamment des farines de féverolles et de vesces, ou de la fécule de pomme de terre. Les commerçants les moins scrupuleux ne craignent pas d'altérer la farine en l'additionnant de craie ou de plâtre, quelquefois même de cailloux blancs ou de chaux en poudre, et jusqu'à des os moulus ou calcinés ! C'est, nous a-t-on dit, ce qui porte une atteinte grave aux affaires des fours crématoires.

* * *

Mais tout cela, comme disait le célèbre Mangin, « c'est l'enfance de l'Art ». C'est principalement dans le blanchiment du pain que s'exerce le talent des falsificateurs. Nous voulons tous de jolis pains parfaitements blancs : les boulangers ne nous en privent pas — ils sont trop désireux de « contenter la clientèle » — et pour les rendre tels, ils n'hésitent pas à ajouter à la pâte de l'alun, du sulfate de zinc

ou de cuivre, produits de fort belle apparence, mais qui nous blindent l'estomac de singulière façon.

Les sels de cuivre, en particulier, ont été employés tout récemment à conserver les morts en les recouvrant d'un dépôt de cuivre métallique qui les protège contre l'aetion de l'air atmosphérique; il n'est pas douteux que, agissant dans les organes de la digestion, ils ne produisent les mêmes effets et ne nous momifient en partie. L'homme de bronze... à l'intérieur!

Souvent aussi, au lieu de nous conserver, ces produits nous empoisonnent. Il arrive que le sel chimique, au lieu de rester divisé et réparti dans toute la masse, se réunit en petites parcelles, et l'individu qui absorbe un morceau de pain où se trouvent agglomérécs de petites masses de sulfate dc cuivre éprouve divers accidents et peut même trépasser.

Quand les petits enfants sont bicn sages, sur une tartine de pain — nous savons maintenant ce qu'il vaut — les mamans leur étalent des confitures.

Encore des enfants martyrs! Il n'est en effet que les âmes simples qui fabriquent les confitures avec des fruits et du sucre.

Grâce à Dieu! nos marchands ont changé de méthode.

Voyez par exemple la gelée de groseilles : c'est, le plus souvent, dans le commerce, de la pectine, principe neutre, visqueux, extrait des pulpes de navets et de carottes, colorée par le suc de betterave rouge, aromatisée avec le sirop de framboises et solidifiée par la gélatine. Ainsi donc, lorsque, tout petits, nous tendions à nos mamans, d'un œil affriandé, notre tartine de pain sec pour en noyer les yeux sous le mélange sucré, nos mamans, sans regret, nous tiraient des carottes!

Quant à l'addition de gélatine, c'est chose courante, et toutes les fabriques — ou à peu près toutes — l'emploient à donner de la consistance à la gelée de groseilles. Si, parfois, on laisse tomber sur le feu un peu de cette groseille gélatinée, il se répand une odeur d'os brûlés qui ne laisse aucun doute sur la nature du produit.

HENRY DENANREF.

(A suivre.)

UN CADET DE GASCOGNE

Sous le règne de Louis XIII, la Gascogne envoyait à Paris tous ses gentilshommes ruinés. Il n'est pas besoin de dire que la liste en était longue.

On croyait généralement, sur les bords verdoyants de la Garonne, depuis que le roi de Navarre était devenu roi de France, que tous les cadets du pays pouvaient conquérir une couronne à la pointe de leur rapière, et c'est en vertu de cette illusion que toute la jeunesse noble de la contrée abandonnait sans regrets le château paternel pour la vie aventureuse de Paris.

La contagion des voyages, et surtout celle de l'ambition, s'empara en Gascogne de toutes les classes de la société.

Les fils des bourgeois s'expatriaient comme les vicomtes et, comme eux, ils s'en allaient chercher fortune dans la grande ville.

Le fils d'un drapier, dont le nom ne figurait pas dans l'armorial de sa province, vint comme les autres avec l'espoir de réparer les brèches qu'il croyait avoir faites à un patrimoine qu'il croyait avoir eu.

Un beau jour, il avait trouvé piquant de fuir la maison paternelle où l'attendaient des privations et des misères sans nombre ; puis, comme il voulait changer d'étoile et de destinée, il prit sans façons le nom sonore de Roland d'Ardignac et, par un beau matin d'automne, au milieu d'un rêve qu'il faisait tout éveillé, il s'arma chevalier.

Si je voulais peindre physiquement ce chevalier, il me suffirait de dire qu'il rappelait d'Artagnan. Comme le héros d'Alexandre Dumas, il était, en effet, petit et brun. Au moral, il n'y avait pas, hélas! le moindre rapprochement possible.

D'Ardignac arriva à Paris sans ressources et sans lettres de recommandation. Il avait fait des sacrifiees suprêmes pour se composer un costume indescriptible et pour acheter une épée inénarrable, Durandal de pacotille, destinée à ne sortir du fourreau que pour épouvanter les poltrons.

Plutarque avait l'habitude de décrire d'un mot ses personnages et de donner une idée de leur caractère par une de leurs réponses.

Je suivrai l'exemple de l'illustre historien et, pour esquisser le type étrange du chevalier Roland d'Ardignac, gascon de la plus belle eau, je recueillerai les traits qui lui ont été attribués et les réponses que la légende lui prête.

Les premiers amis qu'il se fit lui demandaient un jour quelles étaient les origines de sa maison.

Il répondit, avec le plus parfait aplomb, qu'il payait encore la rente d'une somme que ses prédécesseurs avaient empruntée pour aller adorer Jésus dans la crèche de Bethléem.

— Puisque vous êtes de si antique race, lui fit-on observer, vous devez avoir un superbe château au pays de Gascogne ?

— Si j'ai un château! Morbleu, je le crois bien! Chaque fois que je passe devant les tours de Notre-Dame, je me rappelle le colombier de mon père.

Que devait être le donjon du manoir de d'Ardignac si on le jugeait d'après le pigeonnier!

Vous voyez que le chevalier avait une manière originale d'expliquer l'antiquité de sa famille et la fortune dont il devait être un jour l'unique héritier.

Quand le chevalier d'Ardignac ne se laissait pas entraîner par un mouvement d'orgueil, il trouvait le moyen d'être spirituel.

Un seigneur qui le rencontra, un matin de décembre, vêtu du plus léger pourpoint, lui demanda comment il faisait pour ne pas mourir de froid.

— Voici mon secret, monseigneur : portez sur vous, comme je le fais, toute votre garde-robe, et je vous réponds que vous n'aurez pas froid.

Cela était fort vrai, car la garde-robe d'un gentilhomme était bien différente de la sienne.

Une autre fois, un duc qui passait au grand galop de son cheval sur le chemin de l'ineffable Roland, lui enleva brusquement son chapeau et le jeta par terre.

— Sandis, monseigneur, s'écria le gascon, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez percé le corps que mon chapeau!

Le duc lui ayant demandé pourquoi, il répondit aussitôt :

— C'est que j'ai crédit sur le chirurgien et non pas chez le chapelier.

Bien qu'il n'eût pas souvent d'argent dans sa poche, notre héros allait parfois au théâtre. Un jour, il était à la comédie à côté d'un bourgeois qui le pria de serrer sa longue épée, car « elle l'incommodait considérablement. »

— Oh ! que cela ne vous étonne pas, répondit-il d'un air très suffisant, elle en a incommodé bien d'autres !

Cet incident nous amène tout naturellement à parler des duels du chevalier. S'il ne brilla pas toujours par une bravoure exemplaire, il sut au moins se tirer d'embarras avec l'esprit que vous lui connaissez.

S'étant pris de querelle avec un de ses compatriotes, ils allèrent tous les deux au Pré-aux-Clercs. Lorsqu'il fut en présence de son ennemi et en posture de l'attaquer vigoureusement :

« Cadédis, mon ami, tu me charmes au dernier point et je serais fâché de tuer un brave homme tel que toi. Demande-moi la vie, je te la donnerai. »

L'adversaire lui répliqua fièrement : « Défendez-vous ! » Mais le gascon répétait toujours : « Demande-moi la vie, je te la donnerai ! » L'autre, s'étant lassé de ses fanfaronnades, lui dit de nouveau de se mettre en défense : « Ah ! s'écria d'Ardignac, tu es un héros et je t'admire. Puisque tu ne veux pas me demander la vie, je te la demande, moi ! »

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que son ennemi remit son épée au fourreau en éclatant de rire.

La dernière affaire du chevalier d'Ardignac fut d'un comique achevé.

Il ne négligeait jamais une occasion, dans les lieux publics, de lancer des *lazzi* à tous ses voisins, pensant que la vue de sa rapière ne manquerait pas de les intimider. Un soir, il avait raillé un Parisien qui s'empressa de dégainer et de se mettre en garde. « Allons, Monsieur, l'épée à la main », disait-il au gascon d'un air impérieux ! « Comment, allons ! répondit d'Ardignac. A qui croyez-vous donc parler ? Commandez à vos valets, Monsieur, mais pas à d'autres ! »

Et il tourna le dos à son adversaire qui n'osa pas insister, de peur d'essuyer un nouveau refus.

Le chevalier d'Ardignac ne devait pas tarder à être connu. Un jour, il rendit visite à un vrai gentilhomme qui, plusieurs fois, avait appris à le juger. Celui-ci, le voyant arriver, lui intima l'ordre de sortir de chez lui. Comme d'Ardignac ne se pressait pas, il le prit par les épaules et le précipita en bas de l'escalier.

Poussé par un dernier mouvement de pitié, ce gentilhomme regarda s'il n'avait pas assommé son indiscret visiteur. Le chevalier, en train de se relever tout meurtri, lui lança ces paroles bien senties : « Vous m'avez jeté en bas de l'escalier; qu'est-ce que ça me fait ? Je voulais descendre ! »

Roland, étant très pauvre, sentait le besoin de faire des économies. Quand il avait à se faire raser, il entrait chez un barbier dont il était inconnu ; après avoir été rasé, et pendant qu'on accommodait sa perruque, il en commandait une de prix à son coiffeur de rencontre.

« Mais, lui dit un jour son Figaro, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; si je fais cette perruque, puis-je compter que vous viendrez la prendre ? »

« Fiez-vous à ma parole, répondait d'Ardignac, et pour preuve que je reviendrai, je ne vous paie pas cette façon de barbe. »

Et le perruquier était rasé à son tour.

Sur la fin de ses jours, Roland devint fort joueur. Chaque fois qu'il avait quelque argent, il essayait de s'enrichir aux dés. Il faut dire, pour être sincère, qu'il n'avait pas de chance. Au contraire ! Aussi, quand il sentit approcher sa fin, voici l'épitaphe qu'il se composa :

Le bon garçon qui gît sous cette pierre
Aima le jeu plus qu'homme de la terre;
Quand il mourut, il n'avait pas un liard,
Et comme perdre était chez lui coutume,
S'il a gagné Paradis, je présume
Que ce doit être un grand coup de hasard.

VICTOR NADAL.

Sur la Terrasse

Comment peuvent-elles être laborieuses les jeunes paysannes qui travaillent sur la terrasse que voici? Le panorama magnifique qu'elles ont sous les yeux est une excuse à la flânerie. Devant ce large et clair horizon, devant ce fleuve miroitant au soleil et qui charrie ses eaux tranquilles, avec ces frais bouquets de verdure où les maisonnettes s'enfouissent, ces



Sur la Terrasse. — Peinture de M. Ridgway Knight. — Gravé par Guérelle.

ilots endormis dans le courant et sur lesquels doucement le regard se pose, les paresses et les extases sont permises. Et je comprends l'attitude alanguie de la jolie fille en sabots qui contemple le paysage et je n'en veux pas aux deux autres de s'attarder aux longues causeries.

Un peintre américain, M. Ridgway Knight est venu découvrir, entre Mantes et Vernon, ce site délicieux. Serait-ce qu'ils n'en ont pas de pareil sur les bords du Mississipi?

LA VIE A LA CAMPAGNE

Dans notre « Vie à la Campagne » du mois de Janvier, nous avons parlé du gibier de toute sorte : d'oies grasses et de harnois de gueule dont faisait si grand cas Rabelais et qui à ce moment triomphaient un peu partout.

Ce n'est point aujourd'hui la même antienne, il s'en faut de beaucoup.

Les belles poulardes sont remplacées par des poissons qui viennent de plus loin ; l'élément liquide s'est substitué au plancher des bêtes à cornes pour servir d'auxiliaire à la vie. Nous sommes en Carême.

Non que les quarante jours d'abstinence soient aussi rigoureux qu'ils l'ont été aux temps lointains ; non point non plus qu'on observe strictement les prescriptions annuelles malgré les adoucissements apportés successivement par l'Église en vue des tempéraments étiolés comme aussi à cause de la difficulté générale de vivre, mais nous parlons de la généralité et du fait en lui-même. A n'en point douter la venue de la quarantaine modifie la manière de vivre et opère un changement notable dans l'alimentation.

La question du gras et du maigre existe ; et les oiseaux-gibier qui peuvent être servis les jours maigres sont à l'ordre du jour.

Deux célèbres médecins, au dix-huitième siècle, ont fait de longs traités sur les aliments de Carême dans lesquels ils ont établi des règles différentes pour connaître ceux qui sont permis et ceux qui sont défendus. L'un d'eux, le médecin André — en ce temps là on ne vous saluait pas du nom de docteur à tout propos — le médecin André, disons-nous, écrivait : tout animal qui premièrement vit dans le même élément que le poisson, deuxièmement est du même goût, troisièmement a le sang froid comme l'ont la plupart des poissons, se peut manger les jours maigres : tout autre est défendu.

Dans un mandement daté de 1691, M. Arnaud permet expressément l'usage des Macreuses et des Bernaches, parce qu'elles ont le goût du poisson, qu'elles demeurent presque toujours sur la mer et qu'elles ont le sang plus froid que chaud. Un autre prétend que le Concile de Latran, sous Innocent III, a défendu de manger des Macreuses en Carême, mais cette prétendue défense ne se trouve point dans les actes de ce concile ; elle n'est appuyée que sur l'autorité de Vincent de Beauvais, auteur que l'on reconnaît comme peu exact.

Nous croyons que partout l'usage de la Macreuse, en temps d'abstinence, a prévalu et ne prête à aucune contestation. Par exemple, la Sarcelle, bien que vivant plus dans l'eau que sur terre n'est point admise, dans certains diocèses, comme aliment maigre.

Il ne nous appartient pas de prendre parti dans le débat, entre docteurs et théologiens ; qu'il nous soit permis néanmoins de dire modestement qu'il est difficile d'admettre un parallèle entre la Macreuse et la Sarcelle. Si l'une est judicieusement désignée pour la mortification du goût, l'autre, au contraire, est d'une délicatesse qui n'a rien d'ascétique.

Sur l'avis de plusieurs médecins, quelques évêques ont permis l'usage du Pilet. Ce canard-plongeur, plus tendre et plus délicat que le Canard ordinaire, doit sans doute cette faveur à sa qualité immersive commune avec la Macreuse — là seulement s'arrête la ressemblance. — Magné de Marolles nous apprend qu'autrefois les Chartreux de Paris en faisaient une grande consommation.

Quoi qu'on en ait dit, la Poule d'eau ayant le sang chaud et ne pouvant rester longtemps sous l'eau sans être suffoquée est défendue par le mandement que nous avons cité. Il en est de même du Milouin et du Canard ordinaire.

En résumé, une seule exception a été faite en faveur du Pilet.

L'autorité que nous avons citée met les Loutres au rang des aliments maigres, parce qu'elles vivent longtemps sous l'eau et qu'elles ont d'ailleurs le goût et la saveur du poisson ; cependant, dans quelques diocèses, il est prescrit de s'en abstenir.

Les sauterelles, les limaçons, les vipères, les tortues, même terrestres, sont permises parce qu'elles ont le sang froid comme les poissons.

La question, en résumé, n'est point élucidée au gré de chacun et ce sont les autorités diocésaines qui jugent des cas qui leur sont soumis.

Une consultation de ce genre émanant d'une personne considérable, Madame Victoire, une des filles de Louis XV, eut lieu en 1764. Cette princesse était devenue très pieuse sous l'influence de Madame Louise, sa sœur, et se soumettait à de grandes privations, sans du reste le laisser paraître. Son seul faible était la table qui, pour le maigre, avait acquis à la Cour une grande réputation. La princesse observait rigoureusement le Carême et le jeûne malgré les souffrances que lui causait cette régularité. Aussi, dit-on qu'elle attendait avec impatience le premier coup de minuit dans la nuit qui précède Pâques pour rompre l'abstinence en se faisant servir une volaille au riz. Elle reconnaissait cette faiblesse avec une aimable franchise ; mais si elle était sensible à la bonne chère, elle avait également de violents scrupules.

Mme Campan rapporte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Je la vis un jour tourmentée de ses doutes sur un oiseau qu'on lui servait souvent pendant le carême. Il s'agissait de décider irrévocablement si cet oiseau était gras ou maigre. Elle consulta un évêque qui se trouvait à son dîner ; le prélat prit aussitôt le ton de voix positif, l'attitude grave d'un juge en dernier ressort. Il répondit à la princesse qu'il avait été décidé qu'à un doute semblable, après avoir fait cuire l'oiseau il fallait le piquer sur un plat d'argent très froid ; que si le jus de l'animal figeait dans l'espace d'un quart d'heure, l'animal était réputé gras ; que si le jus restait en huile on pouvait le manger en tout temps sans inquiétude. Madame Victoire en fit faire aussitôt l'épreuve. Le jus ne figea point : ce fut une joie pour la princesse, qui aimait beaucoup ce genre de gibier ».

Les mémoires ne mentionnent point le nom de l'oiseau qui flattait à ce point le goût de la royale princesse ; néanmoins, sans trop présumer, il est permis de penser que cet oiseau n'était point une Macreuse, suffisante pour nourrir, passable quand elle est finement accommodée, mais qui n'a rien de séduisant pour les palais délicats.

CHARLES DIGUET.

HYGIÈNE APPLIQUÉE

GARE A VOS DENTS!

I. — Les taches des dents.

De petites dents sont un des souhaits que font les mères pour leurs bébés, mais si la suggestion ne suffit malheureusement pas pour que leurs vœux soient exaucés, la volonté a, au contraire, une action non douteuse sur la blancheur des dents, sur la régularité de leur direction, sur leur conservation ; mais pour agir *à temps*, il faut savoir d'où vient le mal.

Occupons-nous tout d'abord du plus faible des dangers auxquels sont exposées les quenottes, des taches qui en altèrent la couleur. Elles peuvent avoir plusieurs origines, et les teintes peuvent être variées.

Le plus ordinairement on a affaire à du tartre, masse pierreuse *jaunâtre* ou *brunâtre* qui se dépose, de préférence, sur la face postérieure des incisives inférieures, c'est-à-dire en face de l'orifice des canaux excréteurs des glandes salivaires appelées sous-maxillaires et sublinguales parce qu'elles se trouvent sous la mâchoire et sous la langue. On observe aussi ces dépôts de tartre sur la face externe des molaires supérieures, en face de l'orifice de la plus grosse des glandes salivaires, la parotide.

La composition du tartre et la position qu'il occupe vont nous donner la clef de son mode de formation. Le tartre contient principalement des matières minérales (phosphates et carbonates terreux), des matières organiques, des algues et des infusoires. Il est donc le résultat du mélange des microbes et des champignons apportés dans la bouche par les aliments et par l'air respiré avec les substances minérales contenues dans la salive. Celle-ci ne renferme, il est vrai, qu'une très faible proportion de ces matières, mais comme la secrétion de la salive elle-même atteint chaque jour le volume d'un quart de litre, on s'explique facilement qu'à la longue des dépôts importants puissent se former. Il se produit ici, en petit, un phénomène analogue aux fontaines pétrifiantes.

Le tartre n'a qu'un faible inconvénient, car il indique une salive alcaline, c'est-à-dire normale, tant que son dépôt est assez modéré pour pouvoir être enlevé chaque jour, mais s'il s'accumule au contraire, il constitue un corps étranger qui irrite les gencives, les rend fongueuses et saignantes. Le tartre, s'il est riche en matières organiques, peut en outre donner à l'haleine une odeur fétide.

Le traitement consiste dans l'enlèvement par la brosse et l'usage de dentifrices neutres ou faiblement acides comme la limonade au citron.

Des taches jaunâtres, et non plus des dépôts, se produisent chez des personnes faisant usage de préparations ferrugineuses liquides, notamment d'eau ferrée, faite en jetant de l'eau sur des clous. On évitera cet ennui, en se rinçant soigneusement la bouche après avoir bu cette eau et en frottant vigoureusement ses dents. Le même procédé devra être employé pour enlever les taches brunes ou noirâtres produites par de minces dépôts de charbon sur les dents des fumeurs.

Les taches *verdâtres* occupent le collet des dents, elles sont dues à des matières colorantes végétales insolubles dans l'eau et dans les liquides alcalins. On les enlève par le grattage, l'usage des dentifrices inertes ou, à défaut de ces moyens, par l'emploi d'un morceau de bois trempé dans une solution acide faible qu'on essuyera aussitôt après. Voici une formule : acide phénique 0,25 centigrammes, essence de menthe 0.25 centigrammes, eau 250 grammes.

La salive est normalement alcaline, mais elle peut devenir acide sous l'influence de diverses causes. Il y a lieu d'appréhender cet état, en l'absence de toute tache de tartre et dès que la salive devient visqueuse, que des couches épaisses de mucosités se déposent à la surface des dents ou le long du bord libre des gencives. Toutes les personnes qui ont été atteintes d'une fièvre un peu intense connaissent cet état de la salive qui contribue largement au mauvais goût, à l'empâtement de la bouche. On l'observe aussi dans certaines affections chroniques qui s'accusent notamment par des regurgitations, des renvois gazeux acides, des maux d'estomac, une grande lenteur de la digestion. Enfin il a été constaté héréditairement chez certaines personnes, sans qu'on sache bien le pourquoi de ce désagréable héritage.

L'usage répété d'aliments ou de boissons acides, ou de sucreries, l'insuffisance de nettoyage des dents accroissent chez les prédisposés et font apparaître chez les autres cette acidité de la salive.

Le résultat n'est pas négligeable, car la carie dentaire se produit fréquemment dans ces conditions, et ses localisations sont alors multiples, notamment au collet des dents; son évolution est, en outre, très rapide. D'autre part cette carie, elle-même, en favorisant le séjour dans la bouche de détritus alimentaires, est une nouvelle cause d'acidité de la salive.

Il est facile de vérifier cette acidité, en plaçant dans la bouche un morceau de papier bleu de tournesol qui, si cet état existe, prend une teinte rouge. Cette petite épreuve est particulièrement utile chez les bébés qui digèrent mal leur lait et chez les grands malades, car l'acidité de la salive permet l'implantation dans la bouche d'un parasite qui, suivant les uns serait un champignon (l'oïdium albicans), selon d'autres une levure (saccharomyces albicans)

et dont, en tous cas, le résultat est la production du *muguet*.

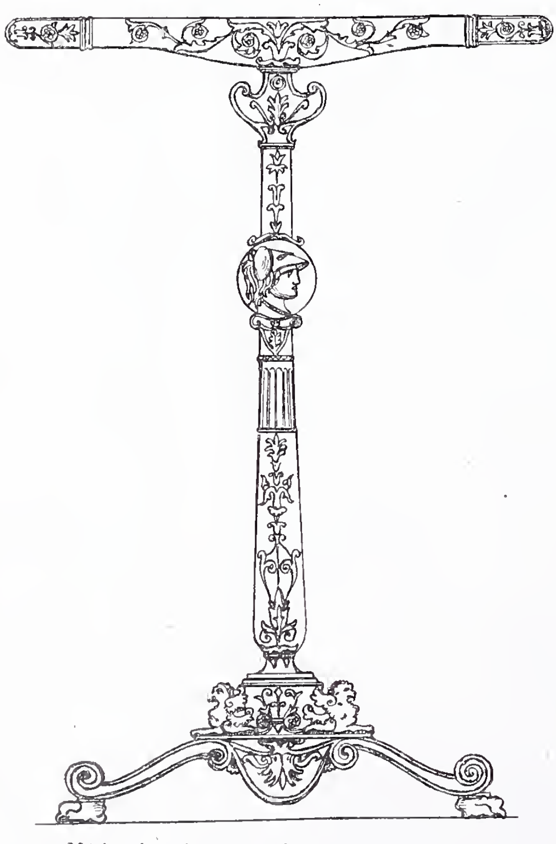
On trouvera plus loin des formules de dentifrices alcalins, mais nous voulons insister tout de suite sur l'utilité de faire rincer la bouche et de laver la langue des malades avec de l'eau de Vals ou de Vichy additionnée de quelques gouttes de menthe. Cette très simple pratique leur apporte un soulagement considérable.

(*A suivre.*) Dr GALTIER-BOISSIÈRE.

Le Château de la Malmaison

Suite et fin. — Voyez page 50.

M. Osiris s'est rendu possesseur de la Malmaison il y aura bientôt deux ans, au moment où, délabrée, ruinée, elle allait, subissant le sort de ses dépendances, être à son tour morcelée et peut-être rasée à tout jamais. C'était un souvenir de moins à ajouter à ceux qui ont déjà disparu dans cette belle contrée, qui, de Rueil à Saint-Germain et jusqu'à Versailles, était peuplée autrefois de constructions somptueuses et célèbres : les archéologues, les historiens eussent été unanimes à en déplorer la perte. M. Osiris a généreusement pris l'initiative de cette reconstitution et s'est donné la

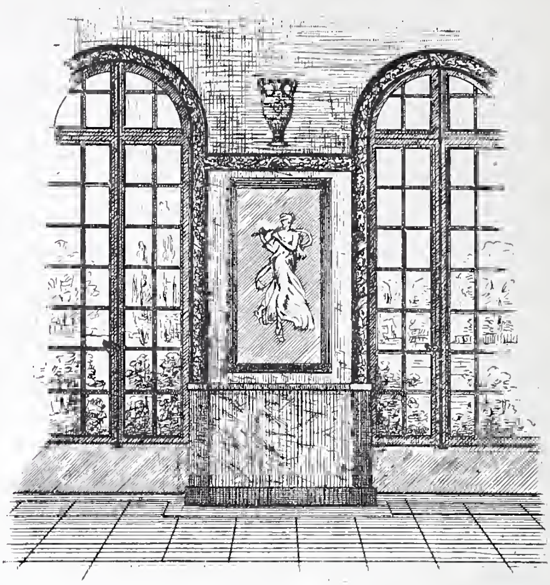


Métier à tapisserie de l'impératrice Joséphine.

tâche de relever l'ancienne résidence de l'impératrice Joséphine.

Les murs, que les combats de Buzenval avaient endommagés, sans que depuis on en ait au moins entretenu les restes, ont été complètement réédifiés, les fondations consolidées, les toitures refaites.

La façade du côté de la cour d'honneur est sans grand caractère. Elle se distingue par



Panneau de la salle à manger.

deux pavillons d'ordre dorique, ajoutés au corps de logis principal pour la commodité des gens du service. L'entablement des pilastres qui décorent les intervalles des fenêtres, supporte des vases et des statues, moulages insignifiants représentant les quatre saisons; ces figures proviennent du château de Richelieu en Poitou. De là viennent aussi les deux obélisques de marbre rouge qui se dressent à la sortie du pont donnant accès du vestibule sur les jardins; on reconnait une attention délicate de Joséphine dans ce trophée commémoratif de la campagne d'Égypte; on retrouve également une flatterie de sa part aux goûts belliqueux du premier Consul dans la disposition en forme de tente du péristyle d'entrée.

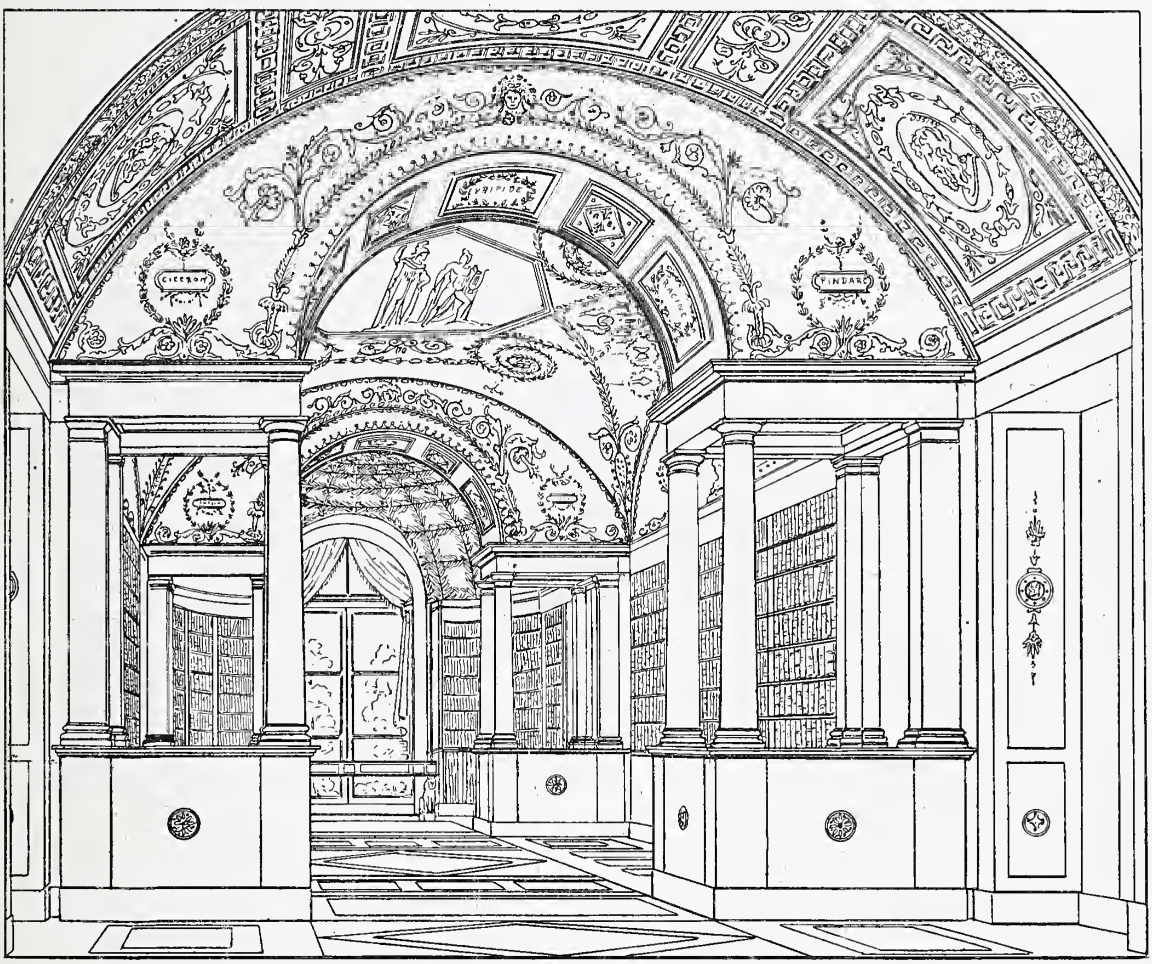
Le grand vestibule s'étend sur toute la largeur du bâtiment. Des colonnes en stuc soutiennent le plafond. Les murs sont ornés de couronnes de laurier et d'insignes militaires en bronze doré. Des bustes en marbre et en bronze provenant du château de Marly décoraient autrefois cette sorte d'atrium.

A droite s'étendent les pièces réservées à la réception. La salle de billard aux panneaux uniformément peints en vert est sans intérêt. Il n'en est pas de même du salon principal. Le plafond, où se développent des rinceaux et des torsades autour de rosaces, est assez bien conservé pour ne nécessiter que des raccords. On peut n'en pas aimer le style; il est impossible de n'en pas admirer l'exécution qui fait à un haut degré l'éloge des décorateurs de l'époque. Les frises, la corniche, les panneaux, où des guirlandes de fleurs et de fruits alternent avec des figures d'une expression gracieuse, sont

parmi les beaux spécimens d'ornementation du premier Empire. La cheminée en marbre blanc était enrichie d'émaux d'un grand prix, cadeau du pape Pie VII. Les Prussiens nous les ont ravis.

Le salon de musique, qui fait suite au salon principal, est tout ce qui subsiste du théâtre et de la galerie. Dans cette galerie, dont nous parlent longuement les mémoires du temps, Joséphine avait groupé des toiles de l'école hollandaise et flamande de sa prédilection, des statues d'antiques, des bronzes d'Herculanum, deux superbes vases, don de Pie VII, et dix tableaux enduits de ciment représentant Apollon Musagète et les neuf Muses, que lui avait offerts le roi de Naples, et qui maintenant sont au musée du Louvre dans la dernière salle de la collection Campana. Le plafond du salon de musique est cintré et soutenu par des colonnes d'acajou massif cerclées d'un collier et incrustées de ciselures de cuivre. Derrière les deux salons, en sortant de la salle de billard, on trouve un escalier, qui a son pendant dans l'aile opposée et qui conduit aux chambres du premier étage.

A gauche du vestibule d'entrée on passe dans



LE CHATEAU DE LA MALMAISON. — La Bibliothèque.

la salle à manger, rectangulaire, vaste, éclairée de six fenêtres. Le dallage en est particulier et rare. On y remarque une rose disposée diamétralement en longueur et un peu à l'extrémité de la pièce. C'était là la place habituelle de l'impératrice ; de cette rose partent et rayonnent une succession de losanges de marbre blancs et noirs, qui, suivant des courbes disposées avec art, vont atteindre le cadre des murailles. Des peintures allégoriques de Laffite, figures aux attitudes pacifiques, occupent l'entre-deux des baies ouvertes sur l'extérieur et l'entourage de la cheminée. Le plafond est sobrement décoré.

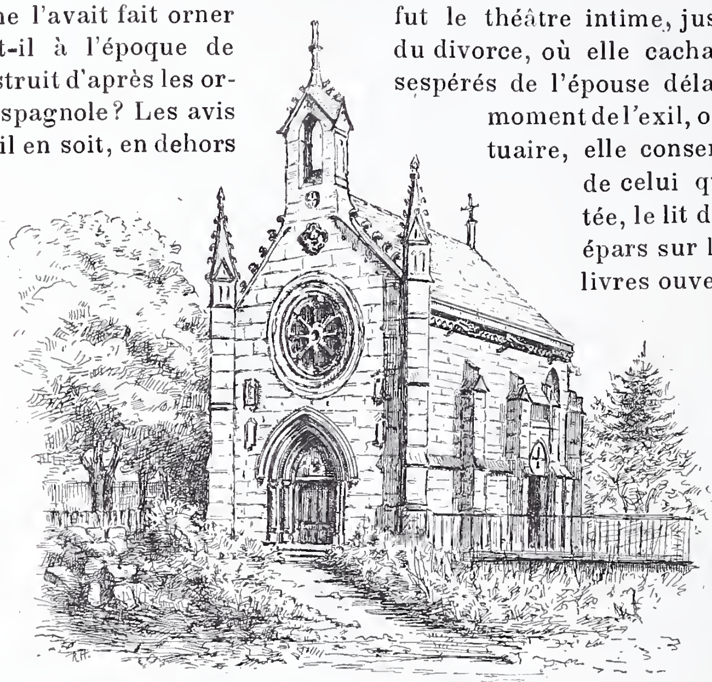
Dans la salle du Conseil ou des Maréchaux, au début, chambre à coucher de Bonaparte, il n'est rien à signaler de bien curieux : des panoplies, des sujets militaires sont représentés sur les portes.

La bibliothèque fait suite. Le plafond, disposé en voûtes successives, séparées par des arcs appuyés sur des colonnes d'acajou massif, présente une profusion d'ornements : bustes de philosophes et de poètes, cartouches encadrant des noms d'auteurs célèbres, allégories, rosaces, grecques, nielles et rinceaux y sont répandus en abondance ; on y retrouve la fondation de Rome avec la louve traditionnelle, Minerve, Apollon, les Muses, Orphée, Cicéron, Démosthène, Eschyle, Sophocle, Euripide,

Virgile, Ossian — Ossian surtout que Bonaparte aimait, et dont l'effigie surmonte plus d'un motif de peinture ou de sculpture à la Malmaison. Un double amphithéâtre de rayons occupe les parois des murs. Des tables de travail étaient échelonnées, pour permettre au premier Consul de développer ses cartes et de suivre en se promenant le cours des projets qu'il méditait. Toutefois il fréquentait peu dans ce lieu de travail qu'il comparait assez justement à une sacristie d'église : il préférait, à la belle saison, la tente qu'il faisait dresser sur le pont-levis servant de communication entre la bibliothèque et son jardin particulier.

Il ne faut affirmer que sous forme de restriction l'attribution du pavillon, que l'on aperçoit de ce côté à l'extrémité d'une allée de tilleuls. La reine Marie-Christine l'avait fait orner de tableaux; remonte-t-il à l'époque de l'Empire, a-t-il été construit d'après les ordres de la souveraine espagnole? Les avis sont partagés. Quoi qu'il en soit, en dehors de son attrait rétrospectif, son intérêt est à peu près nul. Le premier étage de la Malmaison n'a été conservé qu'en partie dans sa disposition primitive.

Les chambres d'invités, celles du prince Eugène et de la reine Hortense, la galerie de communication donnant sur la cour d'honneur ont été converties en salles de musée. La chambre de Joséphine, son cabinet de toilette, sa salle de bains, la chambre de Bonaparte ont gardé leur physionomie première.



La Chapelle.

La chambre de Joséphine fut d'abord carrée. On y remarquait une admirable frise. Dans la suite, elle devint ovale et tendue en forme de dais, au moyen de draperies qui, partant du plafond peint en ciel, s'en allaient, soutenues par un système caché, retomber en plis droits le long des murailles : ces draperies et tout le meuble étaient de velours pourpre ; le chiffre de l'impératrice et une harpe, son blason, y étaient brochés en or. Il sera permis, dans la nouvelle restauration du monument, de se rendre compte des dispositions successives de la chambre : la frise a été conservée et nous pourrons la voir derrière les draperies qui nous seront également rendues dans leur intégrale exactitude. Le lit en forme de nef, les lavabos en trépied, les brûle-parfums, le métier à tapisserie, les sofas, les fauteuils, les guéridons, dont nos palais nationaux conservent les reliques, reviendront là dans leur cadre véritable.

Le cabinet de toilette et la salle de bains ont un réel charme d'intimité. Ils sont de proportions mignonnes, décorés d'attributs aux formes délicates; les harpes, les cithares, les coupes, les amphores au galbe harmonieux, les nielles sur lesquelles jouent et se balancent des génies et des oiseaux, font penser aux décorations des plus jolies maisons exhumées d'Herculanum. La chambre du premier Consul est reliée à celle de Joséphine par un passage particulier. On s'étonne des dimensions étroites de l'alcôve. La pièce est des plus simples : les souvenirs qu'elle évoque la signalent au premier rang, depuis les débuts de la vie conjugale dont elle fut le théâtre intime, jusqu'au moment du divorce, où elle cacha les pleurs désespérés de l'épouse délaissée, jusqu'au moment de l'exil, où devenue sanctuaire, elle conserva l'empreinte de celui qui l'avait habitée, le lit défait, les habits épars sur les meubles, les livres ouverts, la pendule arrêtée... Le deuxième étage, qu'occupaient les chambres des secrétaires, des aides-de-camp et des invités, a été converti presque entièrement en salles de musée. On y retrouve seulement la lingerie et ses armoires où étaient rangés, étiquetés et conservés les innombrables costumes, robes, manteaux, écharpes de la souveraine.

Voilà en peu de mots l'organisation intérieure de la Malmaison telle que M. Osiris a entrepris de nous la rendre.

Les jardins sont excessivement réduits, morcelés qu'ils ont été et vendus depuis longtemps. Il nous reste la cour d'honneur, le jardin particulier de Bonaparte, une partie de pelouse et, sous un quinconce de marronniers, une petite portion du ruisseau mélancolique.

Sur la droite, la chapelle gothique de la reine Marie-Christine sera restaurée.

Cette reconstitution intéressante, que nous pourrons admirer en 1900, ne sera pas l'une des moindres attractions que les visiteurs de notre Exposition trouveront autour de la capitale. A côté des manifestations artistiques, industrielles et commerciales de la France vivante et agis-

sante, elle célèbrera dans une certaine mesure le centenaire d'un passé glorieux, dont le souvenir nous est cher.

ROBERT HÉNARD.

PROJET D'ADDUCTION DU LÉMAN

Nous savions déjà que la Seine charriait des microbes : les savants viennent de nous apprendre en un rapport officiel tout récent, que les eaux de l'Avre ressemblent fort à celles du grand fleuve empoisonneur. C'est donc le moment de parler d'un projet qui attend pour ressusciter l'appel des trompettes administratives.

C'est en 1890 que M. P. Duvillard présenta, pour la première fois, à la Société des Ingénieurs civils de France, son projet pour l'amenée, à Paris et dans la banlieue, des eaux du lac de Genève. Les apports demandés au Léman, ajoutés aux eaux de sources actuellement acquises, donnent un total de 1.650.000 mètres cubes d'eau, permettant de distribuer 330 litres d'eau par jour à cinq millions d'habitants, d'après la moyenne établie pour toute l'année, la consommation doublant en été. Le Léman se développe sur 167 kilomètres de côtes, dont 54 forment la rive française. Sa superficie est de 582 kilomètres carrés, et sa capacité, de 88.920.000.000 de mètres cubes. Cet immense réservoir est alimenté par une vingtaine de rivières ou petits cours d'eau, qui lui apportent les eaux d'un bassin d'une étendue de 8.000 kilomètres carrés, dont 1.100 sont couverts de glaciers ou de neiges perpétuelles. Le Haut-Rhône, en territoire suisse, et la Drance, en territoire français, sont ses deux principaux affluents.

D'après le tracé de l'aqueduc, la prise d'eau est située dans la partie française de ce qu'on désigne par le nom de Petit-Lac, un peu au delà du village d'Hermance. Elle se ferait à 400 mètres du rivage et à 45 mètres de profondeur, là où la température de l'eau varie entre 4 et 8 degrés. L'emplacement est éloigné de l'embouchure des cours d'eau ; aucun village ne s'élève à proximité. Depuis le point de départ jusqu'à la traversée du Rhône, à Collogny, l'aqueduc est souterrain et contourne en plan la frontière suisse. Jusqu'à la Saône, le tracé suit une ligne droite se dirigeant sur Nantua, Bourg et Mâcon; de la Saône jusqu'à l'Arroux, il s'infléchit un peu à l'ouest, vers Charolles et Paray, tandis que, de l'Arroux à la vallée de l'Ouanne, il prend plus à l'est.

En résumé, la longueur totale est de 507 kilomètres.

L'auteur du projet insiste sur les avantages qui résulteraient, pour l'agriculture et pour la navigation de la Seine et du Rhône, de l'adduction des eaux du lac Léman. La Seine bénéficierait des eaux que les machines élévatoires prélèvent actuellement à son détriment, et les sources qui l'alimentent ne seraient point détournées de leur but. Quant au Rhône, le projet comporte la création de deux réservoirs, d'une capacité réunie de 160.000.000 de mètres cubes, dont les eaux accumulées seraient utilisées en temps opportun par le service du fleuve.

La qualité de l'eau du lac Léman est garantie par suite de la profondeur du captage et par le résultat des analyses auxquelles se sont livrés les chimistes.

Voici d'ailleurs le tableau inséré dans le rapport, que nous avons sous les yeux.

Composition chimique. — Les analyses des eaux du lac Léman, prises à la surface, donnent, pour un litre d'eau :

Gaz	oxygène	6,85 cm^3
	azote	14,96
	acide carbonique	2,85

Substances solubles :

Chlorure de sodium et de potassium	1,8 *mg*
Sulfate de sodium	15
Sulfate d'ammoniaque	traces.
Sulfate de calcium	47,9
Carbonate de calcium	73,9
Nitrate de calcium	1
Carbonate de magnésium	17
Silice	3,7
Alumine et oxyde de fer	1,9
Matières organiques et pertes	11,9
TOTAL	174,1 *mg*

Titre hydrotimétrique : 14° à 17°

Les eaux de source de Paris, d'après l'*Annuaire du Laboratoire municipal de Montsouris* (1894), contiennent 240 à 282 milligrammes par litre de matières minérales et 40 à 59 milligrammes de matières volatiles ; leur titre hydrotimétrique varie de 15° à 24°.

D'après MM. Fol et Dunant, auteurs d'une étude sur les eaux du lac, le nombre de microbes par centimètre cube, contenus dans l'eau consommée à Genève, est, en moyenne, de 38.

L'*Annuaire de l'Observatoire de Montsouris*, déjà cité, accuse, pour les sources de Paris, les chiffres suivants comme moyennes annuelles :

Eau de la Dhuis (au réservoir).	3.825	microbes par cm^3
Eau de la Vanne —	1.250	— —
Eau de l'Avre —	2.886	— —

La dépense nécessitée par l'adduction des eaux françaises du lac Léman, à Paris et dans la banlieue, est incontestablement importante : on peut l'évaluer à 450 millions de francs. Mais il convient de rapprocher ce chiffre de l'énorme agglomération à desservir et du volume d'eau procuré.

Les eaux de source distribuées à Paris coûtent à la Ville de 11 à 12 centimes le mètre cube; celles de rivière, si l'on tient compte de toutes les dépenses faites, avec intérêts et amortisssements, pour les canaux, usines et matériel, et des frais d'exploitation, coûtent de 0 fr. 065 à 0 fr. 070 le mètre cube.

A ce dernier prix, il faut ajouter 0 fr. 020 pour élever les eaux à l'altitude indispensable. Les eaux du Léman pourraient, paraît-il, être cédées à la Ville et aux communes à un prix moindre.

Tel est ce projet, dont on parle depuis si longtemps, et qui revient sur l'eau... chaque fois qu'on en manque.

VICTORIEN MAUBRY.

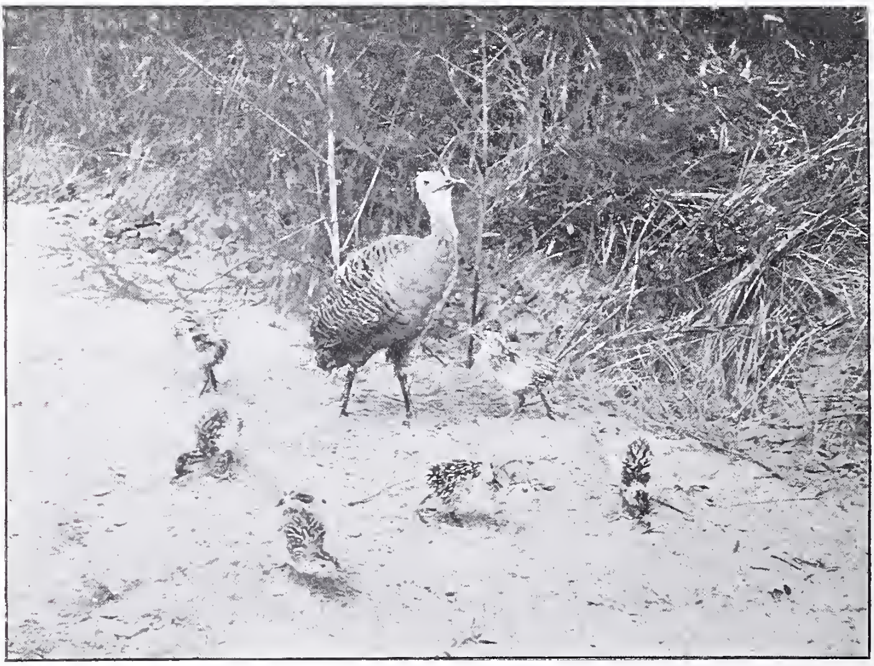
UN NOUVEAU GIBIER — LE TINAMOU

Un éleveur de grand mérite, M. Galichet, vient d'importer en France un gibier nouveau qui, avant qu'il soit longtemps, fera dans nos chasses concurrence au faisan et à la perdrix.

C'est le *Tinamou*, originaire de l'Amérique du Sud où il vit en grande quantité sur les bords du *Parana* (1).

Sa rustieité, sa résistance aux intempéries, sa fécondité remarquable, son élevage facile, sa chasse agréable, sa chair exquise en font un gibier destiné à prendre, à bref délai, une des premières places parmi les oiseaux de chasse les plus estimés.

C'est une espèce entre le gallinacé et l'échassier; c'est un *Galliné*: il a la tête de la bécasse, le bec d'un échassier: sa grosseur est celle d'une belle poule faisane dont il a la démarche lente et calme (2).



Le Tinamou.

Son élevage est d'une extrême facilité, et sa croissance très rapide. La femelle pond en général 40 œufs en 3 pontes successives. La fidélité conjugale n'est pas sa qualité dominante; elle vit en *polyandrie*; aussitôt sa première ponte terminée, elle laisse à son époux le soin de couver et d'élever le fruit de leurs amours. Quant à elle, elle va trouver un nouveau mâle auquel elle ne restera pas longtemps fidèle, lorsque sera venu le moment de recommencer une troisième ponte. On comprend combien ces concours successifs contribuent à assurer la bonne fécondation.

Le *Tinamou* est omnivore: les rats, les souris, les taupes, les mulots font ses délices; tout comme le faisan, il se régale de couleuvres et de vipères; il se nourrit de graines, mais il affectionne surtout les vers et vermisseaux. Il fait entendre un sifflement très sonore, mais, en même temps, très pur et musical, et qui rappelle celui du merle.

Il vit partout et s'accommode de tout; il est aujourd'hui parfaitement acclimaté en France. Chaque année, de nombreux Tinamous sont expédiés dans toutes les parties de la France; des lâchers importants y ont été faits avec plein succès, ce qui permettra de réagir contre la dépopulation qui menace nos forêts.

A. CALLET.

(1) Il vit en troupes nombreuses dans les *pampas*, on le chasse au lasso dans les hautes herbes où il est tapi. On organise de grandes battues, on mobilise tout ce qu'il est possible de chevaux et on fait de gigantesques rabats, dont les deux ailes sont souvent à des distances considérables. A un signal tous se mettent en marche, claquant du fouet et poussant devant eux les oiseaux qui, ahuris, filent à toutes pattes; le cercle se resserre, les oiseaux prennent leur essor, mais fatigués après quelques envolées, il se fixent sous une touffe d'herbe où ils sont pris.

(2) Le *Tinamou*, comme les peuplades primitives, vit en colonies, sous le régime de la communauté de corps et de biens. La femelle choisit son époux, cela se fait pacifiquement, sans claironnements de coqs, sans combats furieux.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LES FILS DE RUBENS



Les Fils de Rubens. — Musée de Dresde. — Tableau de Rubens. — Gravé par Jarraud.

LES FILS DE RUBENS

C'est à l'époque la plus féconde de sa vie que l'illustre maître anversois exécuta les portraits des deux fils que lui donna sa première femme, Isabelle Brandt. Le tableau que nous reproduisons est célèbre et figure en bonne place dans le musée de Dresde; une autre toile identique et non moins belle fait l'ornement de la galerie Lichtenstein. Au milieu de sa vie si occupée, si remplie d'un labeur écrasant, malgré les obligations que lui créaient ses missions diplomatiques, Rubens s'était assuré une existence familiale et simple, toute d'honnêteté, de droiture, d'héroïsme intérieur si je puis dire, qui a fait l'admiration de tous ses biographes. Il aima tendrement Isabelle Brandt, et plus tard sa seconde femme, Hélène Fourment, l'incarnation de son type féminin. Il adora ses enfants et aimait se représenter, entouré de toute sa famille, ainsi qu'il le fit à la fin de ses jours dans cet admirable *Saint-Georges*, qui inspira à Fromentin les pages les plus émues de ses *Maîtres d'autrefois*.

Cet amour du foyer, de la vie intime, est partagé, du reste, par tous les maîtres flamands qui rayonnèrent autour du peintre de la *Descente de croix*. Le chef-d'œuvre de Corneille de Vos n'est-il pas le portrait de l'artiste et de sa famille? Tous les élèves et disciples de Rubens excellèrent à grouper des enfants autour de leurs parents ; ils me paraissent même avoir inventé le « genre ». En tout cas, ils l'ont traité avec une incomparable profondeur de sentiment. N'était-ce point parce qu'ils pratiquaient noblement toutes les vertus domestiques, qu'ils se plaisaient à traiter de tels sujets ?

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les *Fils de Rubens* pour voir qu'un pinceau génial les a peints *con amore*. C'est l'époque où le maître vient de peindre la *Pêche miraculeuse*, de Malines, la *Chasse aux lions*, de Munich, la *Communion de saint François* et le *Coup de lance*, du musée d'Anvers ; c'est l'époque où il s'apprête à exécuter les vingt-quatre tableaux de la galerie de Médicis. Les chefs-d'œuvre s'accumulent, les commandes affluent, l'artiste refuse plus de cent élèves ! Dans une semaine d'heureux loisirs, il peint les portraits de ses fils, avec quelle délicatesse, quelle légèreté, quelle tendresse touchante !

Sans doute Isabelle Brandt dut sourire de bonheur en voyant s'animer sur la toile les traits gracieux de ses enfants. Et la joie de son épouse dut être pour Rubens une récompense infiniment plus précieuse que les trésors, les dons, les joyaux de toute espèce que lui envoyaient, pour prix de ses œuvres, les rois, princes, seigneurs et prélats de son temps.

H. Fiérens-Gevaert.

LE CHATEAU DE LA PUNTA

Tout au fond de l'admirable golfe d'Ajaccio, en haut du majestueux amphithéâtre de montagnes dont les masses verdoyantes et les rocs dénudés et roses se profilent sur le bleu du ciel, une petite construction blanche apparaît, audacieusement posée sur le mont Pozzo comme un nid d'aigles. C'est le château de la Punta.

Lorsque les Chambres votèrent la démolition du palais des Tuileries, le duc Jérôme Pozzo di Borgo et son fils, le comte Charles Pozzo di Borgo, actuellement député de Sartène, eurent l'heureuse pensée de sauver d'une destruction totale les parties les plus artistiques de cet édifice que l'incendie n'avait pas complètement détériorées, et d'édifier avec ces pierres historiques, sur le sol corse, un monument qui fût pour leurs compatriotes un précieux souvenir de la patrie française. Ils se rendirent acquéreurs d'importants morceaux de la partie centrale du palais, œuvre de Philibert Delorme, et de tout ce qui pouvait être utilisé des ruines des deux pavillons construits par Jean Bullant.

Les pierres furent numérotées et transportées à Ajaccio. Mais là commençaient les difficultés. Pour mener à bien son œuvre de patriote, de grand seigneur et d'artiste, le duc Jérôme Pozzo di Borgo ouvrit dans la montagne, en plein maquis de lentisques, d'arbousiers, de myrtes et de bruyères arborescentes, une route longue de 7 kilomètres, s'embranchant sur la route d'Alata, au col de Faccia di Campo et grimpant, par d'audacieux lacets, à 650 mètres d'altitude, jusqu'au ressaut supérieur du mont Pozzo.

Puis commença l'émouvante procession des pierres historiques, parées de leurs dentelles de sculpture, vers l'admirable terrasse d'où elles allaient désormais dominer le berceau des Napoléon.

Le duc Jérôme et son fils, le comte Charles Pozzo di Borgo, n'avaient pas, on le pense bien, l'intention de restituer dans son intégralité le palais des Tuileries. Outre que les matériaux leur manquaient pour une œuvre aussi grandiose, l'emplacement ne se serait pas prêté à cette reconstitution totale. Aussi se bornèrent-ils à reproduire exactement l'un des pavillons construits par Jean Bullant, auquel on doit aussi le petit château de Chantilly et le château d'Ecouen, bâtis par le connétable Anne de Montmorency.

En 1891, cette œuvre délicate de reconstitution était terminée et le château de la Punta Pozzo di Borgo devenait, pour les touristes de passage à Ajaccio, le but d'une excursion en quelque sorte obligatoire et, d'ailleurs, pleine de charme et d'intérêt. La visite que j'y fis l'an

dernier restera dans mon souvenir comme l'un des épisodes les plus agréables de mon voyage en Corse.

A la sortie d'Ajaccio, au fond du golfe, après avoir laissé sur la gauche le château Bacciochi, on s'engage sur la route d'Alata. Celle-ci monte en zigzaguant par de charmantes collines ombragées, couvertes d'arbres fruitiers, où dominent les grenadiers, les pêchers, les amandiers et les caroubiers. Dans les vallonnements, d'importantes cultures maraîchères, animées par des groupes pittoresques de travailleurs, donnent l'idée des ressources qu'on pourrait tirer du sol corse si les pouvoirs publics daignaient entendre les réclamations des représentants de l'île et mettre un terme à l'inexplicable isolement dont elle souffre.

Bientôt, c'est le maquis, avec ses senteurs violentes de myrtes et de romarins, avec ses tons d'un beau vert donnés par les lentisques, où viennent se fondre, en une harmonie un peu sévère, les teintes roussâtres des cystes. La route, alors, a des montées plus rudes, fait de rapides crochets, borde des ravins plus profonds.

Derrière nous se développe l'admirable panorama du golfe d'Ajaccio avec ses pointes, sa ceinture de coteaux et de montagnes, l'argent de ses ondes et la dentelure régulière de ses anses où, comme des mouettes au repos, se balancent les voiles latines des barques de pêche. Tout à l'heure, de plus haut encore, le spectacle en s'élargissant deviendra inoubliable.

Après la traversée d'un petit bois d'oliviers plein d'ombre et de mystère, que surplombe un pittoresque aqueduc, nous ne tardons pas à arriver au col de Faccia di Campo. Là s'embranche le chemin qui conduit au château de la Punta. Aux plantations d'oliviers et d'arbres verts massées au pied du mont Pozzo succède un épais maquis de lentisques, de myrtes et d'arbousiers, zébré jusqu'au faîte par les lacets rapides de la route. A mi-chemin, dans une agreste solitude où les bruyères arborescentes ombragent des tapis de cyclamens, surgit le tombeau de la famille Pozzo di Borgo, jolie chapelle de style pisan, précédant une crypte, aujourd'hui murée, où reposent les ancêtres du grand ambassadeur.

Un peu plus haut, on rencontre les restes des tours de Monticchi, construites dans la seconde moitié du quatorzième siècle par Suzzone, seigneur de Lisa, pour s'opposer aux seigneurs de l'Oreto, qui s'étaient emparés du château de Gozzi. Ce poste fortifié, dit le plus ancien chroniqueur corse, Giovanni de la Grossa, fut, au moyen âge, occupé par les Pozzo di Borgo.

Tandis que nous gravissons les flancs de la montagne, la silhouette imposante du château de la Punta, émergeant de la verdure, se précise peu à peu dans ses détails. Ce n'est plus la construction massive qui, vue d'Ajaccio, donne l'impression d'un couvent, c'est un admirable spécimen d'habitation seigneuriale de haut style et d'art exquis.

A quelques kilomètres au-dessus des tours de Monticchi, dans un joli repli de la montagne, se dresse une haute tour génoise, carrée, à



La Punta. — Tombeau de la famille Pozzo di Borgo.

mâchicoulis, restaurée il y a quelques années, et entourée des ruines du village de Pozzo di Borgo qui, au seizième siècle, fut désolé plusieurs fois par les invasions des corsaires barbaresques. Pascal Pozzo di Borgo, orateur des peuples corses près la République de Gênes, essaya à plusieurs reprises d'y ramener les habitants et reconstruisit les tours du village; mais, après une dernière et plus terrible incursion des corsaires en 1574, le village fut définitivement abandonné. Messer Suzzone Pozzo di Borgo (un des principaux gentilshommes de l'île de Corse, disent les titres anciens) se décida à fixer sa résidence à Alata, sur la montagne voisine. Le célèbre diplomate Charles-André, comte Pozzo di Borgo, né à Alata en 1764, était son descendant au septième degré.

Après un dernier lacet, on débouche enfin devant le château, dans un décor de rêve.

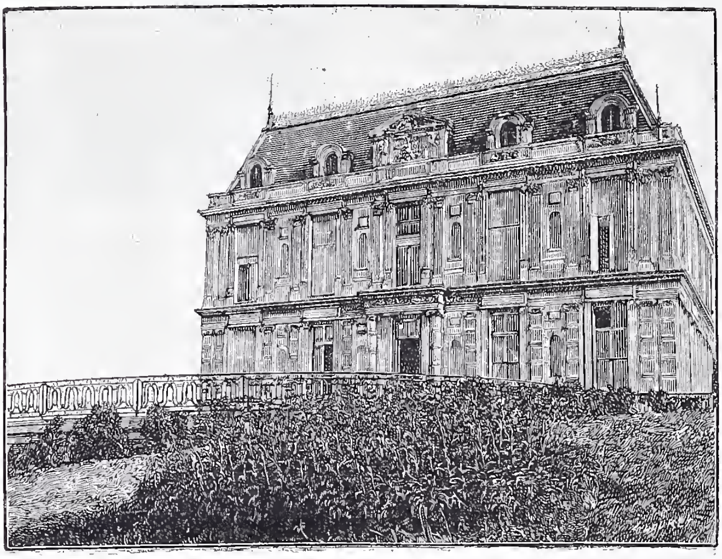
La façade d'entrée, située en plein nord, se trouvait à Paris sur la place du Carrousel. Les deux colonnes qui forment péristyle proviennent de la partie centrale du palais, œuvre de Philibert Delorme. Les frises, les entablements, les moulures des fenêtres peuvent être cités parmi les meilleurs morceaux de la sculpture décorative à l'époque de la Renaissance. Le fronton a été copié sur celui qui orne la galerie d'Apollon au Louvre. On y lit, sur une plaque de marbre rouge, au-dessous des armoiries de la famille Pozzo, l'inscription suivante :

« Jérôme, duc Pozzo di Borgo, et Charles « son fils, ont fait construire cet édifice avec « des pierres provenant du palais des Tuileries, « incendié à Paris en 1871; pour conserver à la « Patrie Corse un précieux souvenir de la

« Patrie Française. L'an du Seigneur 1891. »

La façade latérale est, d'un admirable dessin et d'un goût très délicat, est entièrement composée de pierres qui décoraient la partie des Tuileries donnant sur la place du Carrousel.

La façade sud, qui regarde Ajaccio, était construite, à Paris, sur le jardin des Tuileries. Sur un soubassement en granit rose des Monticchi repose un ordre ionique formant péristyle de huit colonnes, qui supporte lui-même un ordre corinthien. Dans les cannelures des colonnes montent des branches de fleurs de lys et le chiffre de Catherine de Médicis. Les chapiteaux et les entablements sont aussi des modèles précieux de la sculpture française. Un perron, d'une courbe harmonieuse, donne accès de la terrasse dans le grand salon du château. Devant ce perron, on peut admirer un joli groupe en marbre de Debray, sauvé de l'incendie de l'ancien Hôtel de Ville. Ajoutons que les grilles qui entourent l'admirable terrasse du château de la Punta furent achetées après la démolition du château de Saint-Cloud.



La Punta. — Façade principale.

Avec une exquise bonne grâce, le duc Jérôme Pozzo di Borgo daigna nous faire, lui-même, les honneurs de sa magnifique demeure et nous pûmes ainsi mieux apprécier le réel souci d'art apporté dans la décoration et l'agencement des pièces du château de la Punta, en même temps que l'intérêt des souvenirs qui y sont réunis.

Par le perron nord du château, on entre dans le vestibule, beau hall de 17 mètres de long, dallé de mosaïques, où se développe, à droite, l'escalier d'honneur en pierre blanche, orné, à son palier supérieur, de quatre panneaux de peinture décorative d'un maître hollandais du dix-septième siècle. Sur le panneau gauche du vestibule, dont l'ensemble est très sobre, se détache le buste de Charles-André, comte Pozzo di Borgo, le célèbre diplomate.

La bibliothèque, qui s'ouvre à gauche du vestibule, a été conçue dans le style Empire. Elle est composée de meubles en acajou, ornés de cuivres ciselés, ayant appartenu à l'ambassadeur Pozzo di Borgo et qui garnissaient à Paris son cabinet de travail. Une vitrine renferme les décorations très nombreuses de l'ambassadeur, notamment les deux Toisons d'or, ainsi que des souvenirs précieux qui lui furent offerts par divers souverains. Sur la cheminée, deux beaux vases de porcelaine, de la fabrique de Saint-Pétersbourg, furent donnés par l'empereur Alexandre Ier de Russie. Au-dessus des portes, les portraits de l'empereur Alexandre et du duc de Richelieu, ministre de la Restauration.

Sur les boiseries sculptées du salon Louis XV, qui fait suite à la bibliothèque, sont des portraits de famille : le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, crayon plein de vie du peintre anglais Lawrence, dessiné au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818 ; Charles-Jérôme, duc Pozzo di Borgo, colonel au service de France, par Hayter ; Valentine de Crillon, duchesse Pozzo di Borgo, une des plus jolies œuvres de Gérard, etc. A droite de la cheminée, un portrait d'enfant représente le marquis de Montesquiou dont la femme, née Louvois, devint la gouvernante du roi de Rome. Il était l'arrière grand-père de la duchesse Pozzo di Borgo, née Montesquiou-Fezensac.

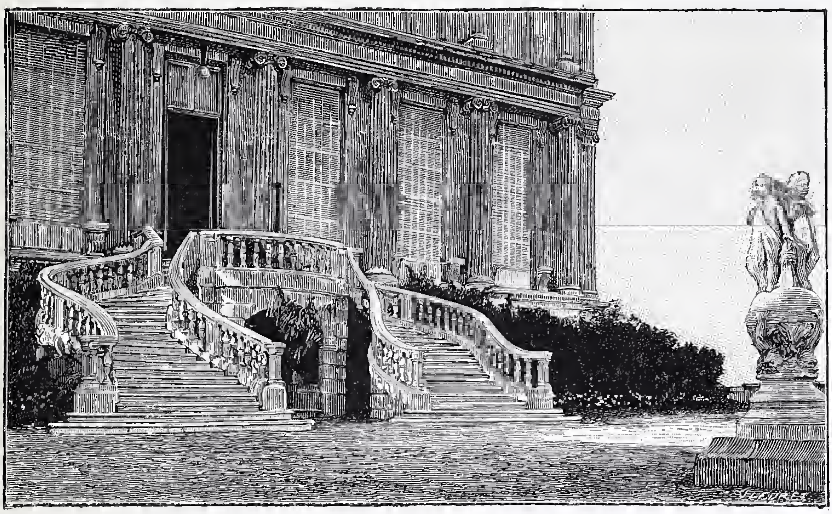
Le grand salon, dans le style Renaissance, donne sur le golfe d'Ajaccio. Le plafond en bois, à caissons, a été copié sur celui du château de la Pallice. Les portes, les lambris incrustés de chiffres, d'armoiries et de la devise : *Virtute et Consilio*, ont été inspirés des boiseries du château d'Ecouen. La cheminée, en pierre et marbre, se compose d'une partie moderne qui est la reproduction de la cheminée du château de Villeroy, par Germain Pilon, et d'une partie ancienne faite d'une frise décorative et d'un médaillon en pierre sculptée, dont la facture rappelle le style de Jean Goujon. La tenture, tissée à Lyon, reproduit un modèle du seizième siècle. Sur les murs sont les portraits de Napoléon, peint par David en 1815 et qui ne comptera pas certainement parmi les meilleurs de l'artiste ; de Pozzo di Borgo, par Gérard ; de Pascal Paoli et du pape Clément VII par Sébastien del Piombo.

Une large baie sépare le salon de la salle à manger, au fond de laquelle apparaît une imposante cheminée de l'époque de la Renaissance, sur le manteau de laquelle se détache un superbe bas-relief équestre représentant Paul-Emile Pozzo di Borgo, qui commandait les

troupes pontificales corses en 1619 et dont la veuve Artilia fonda, non loin d'Ajaccio, sur la route des Sanguinaires, la petite chapelle connue aujourd'hui sous le nom de chapelle des Grecs.

La boiserie de la salle à manger est faite de fragments anciens ; le plafond à poutrelles est orné des armoiries de familles alliées aux Pozzo di Borgo.

Au premier étage, séparant les appartements, une importante galerie de tableaux réunit des œuvres de Jules Romain, Salvator Rosa, Guerchin, Traversa, Emile Breton, Cannella, etc. La chapelle, très intime, est située au troisième étage.



La Punta. — Le perron de la façade sud.

Le château de la Punta Pozzo di Borgo est éclairé, dans ses moindres parties, à l'électricité et correspond, par le téléphone, avec l'hôtel que le duc Pozzo di Borgo possède à Ajaccio.

De la Punta, la vue sur tous les environs est admirable. Au nord, le golfe de Lava et le golfe de Sagone dans lequel se dessinent harmonieusement la petite anse d'Ancone, le golfe de la Liscia et l'anse de Sagone commandée par la batterie San Giuseppe ; plus haut, vers l'ouest, la pointe de Cargèse ; au nord-est se développe, dans un incomparable décor, la grandiose chaîne de montagnes de l'île, avec l'alternance des plans lumineux et des grandes ombres bleues, le sillonnement léger des routes, les petites taches blanches des villages et des hameaux. Et, dominant audacieusement le tout de leurs cimes dénudées et éclatantes, voici là-bas le Cinto, le mont de Oro et le mont Rotondo, les trois pics les plus élevés de la Corse.

Au sud, c'est le golfe d'Ajaccio dans toute sa majestueuse ampleur, avec sa dentelure de pointes se terminant à l'ouest par les îles Sanguinaires, au sud-est par la pointe della Cartagna et le cap Muro.

Tout au fond du golfe et comme blottie dans son immensité, la ville d'Ajaccio et son port, commandé à l'ouest par la citadelle, à l'est par le fort d'Aspreto.

Mais il nous faut bientôt nous arracher à ce spectacle d'une si intense et si pénétrante poésie. Au jour lumineux a succédé, presque sans transition, l'ombre discrète du soir. Nous remontons en voiture et, après un dernier regard sur le château de la Punta, dont les pierres toujours muettes évoquent cependant de si grands souvenirs, nous redescendons vers Ajaccio. Descente vertigineuse durant laquelle l'admiration causée par un superbe panorama se mélange de légers frissons aux tournants brusques des lacets, que nos chevaux franchissent à une allure un peu rapide.

Deux grandes heures avaient été nécessaires pour aller d'Ajaccio à la Punta. En moins d'une heure, le retour s'opéra.

Jules Cardane.

La PLATE-FORME MOBILE de l'EXPOSITION de 1900

La plate-forme mobile est une des inventions les plus ingénieuses et les plus pratiques qu'il sera donné d'expérimenter aux visiteurs de l'Exposition de 1900.

Ce moyen de transport, qui vient d'être adopté après une épreuve récente, décisive et concluante, permettra de se rendre facilement et sans fatigue du Champ-de-Mars aux Champs-Élysées, des Champs-Élysées aux Invalides, des Invalides au Champ-de-Mars.

On se rappelle le succès du petit chemin de fer Decauville en 1889. Son trajet était fort court : il s'étendait de la rue de Constantine à l'extrémité de l'avenue de Suffren. Le nombre de ceux qui l'utilisèrent, soit à titre de curiosité, soit par raison pratique, est innombrable. Malgré la multiplicité des départs, que l'on comptait chaque jour par centaines, la foule s'amassait souvent en longues files à l'ouverture des guichets.

Il y aura, paraît-il, en 1900, trois fois plus d'entrées qu'en 1889. Les organisateurs ont pensé qu'un service de chemin de fer serait toujours impuissant à satisfaire aux exigences d'une telle affluence. Ils ont cherché un véhicule dont les dimensions fussent en quelque sorte sans mesure et le mouvement continu.

La plate-forme roulante est une intéressante

réalisation de cette idée. Elle constitue un moyen de transport animé d'un mouvement perpétuel et dont la surface est pour ainsi dire illimitée. Elle n'est pas, à proprement parler,



La plate-forme mobile. — Vue d'ensemble de l'installation.

une innovation. De semblables systèmes ont été établis déjà, sur des parcours beaucoup moindres, à Chicago et à Berlin. Le trottoir roulant qui nous est promis pour l'année prochaine sera compris dans des proportions plus considérables.

Un tel projet n'allant pas sans quelque appréhension, le commissaire général de l'Exposition a commandé l'exécution d'un essai dont la réussite permit d'augurer favorablement de l'entreprise définitive.

Cet essai a été effectué récemment et couronné d'un plein succès.

Près de Paris, à Saint-Ouen, le long de la Seine, on a construit en circuit fermé, sur une longueur de 500 mètres, une plate-forme mobile sur le type de celle qui fonctionnera dans l'enceinte de l'Exposition.

Cette plate-forme se compose de trois planchers établis sur un bâti à plus de 2 mètres au-dessus du sol.

Le premier plancher est fixe. Le deuxième et le troisième sont mobiles. Le second plancher est animé d'une vitesse continue de 4 kilomètres à l'heure, soit celle d'un marcheur ordinaire.

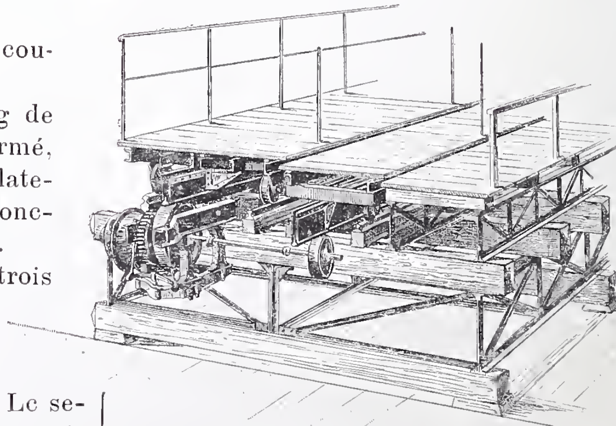
Le troisième est animé d'une vitesse double, soit 8 kilomètres à l'heure. Il est plus large que le précédent et constitue la partie essentielle de la machine, les deux premières parties pouvant être considérées comme faisant seulement office d'intermédiaire.

L'appareil est composé, comme l'indique la figure, d'éléments se succédant et s'emboitant les uns contre les autres.

Cette disposition permet au système de se prêter aux sinuosités du trajet, au coude des tournants, et de suivre les courbes jusqu'à un rayon de 10 mètres.

A ces éléments est adapté un rail fixé sous le plancher et faisant corps avec lui : chaque rail est relié à celui qui lui fait suite par une articulation à axe vertical, de façon à pouvoir prendre la même direction que le plancher lui-même. Ces rails roulent sur des galets-moteurs placés tous les 25 mètres et animés électriquement d'un mouvement de rotation. Le poids de la plate-forme et celui des voyageurs est suffisant pour produire une adhérence complète et éviter toute action de glissement. Les galets-moteurs sont montés sur des bâtis à ressort, de façon que le contact avec le rail se fasse toujours avec une même pression ; cette disposition permet également de rattraper le manque d'horizontalité qui pourrait exister dans les rails ; le galet appuie toujours de la même façon. Le plancher est muni de deux séries de petits galets qui roulent sur deux rails fixes ayant la forme de la voie.

On passe du plancher fixe au premier plancher mobile en enjambant et en faisant un pas dans le sens du mouvement suivi par le système. Les personnes les moins ingambes s'en tireront aussi bien que les plus agiles : d'ailleurs, tous les six mètres, des piquets sont installés qui offrent prise et servent de points



La plate-forme mobile. — Le mécanisme.

d'appui. Le procédé est identique pour opérer passage du premier au second plancher mobile.

L'expérience qu'en ont faite ces jours derniers des centaines de personnes aux chantiers de Saint-Ouen a suffisamment démontré la commodité de l'entreprise.

Des garde-fous sont disposés sur le pourtour intérieur de la plate-forme à grande vitesse. Des bancs sont placés de distance en distance, recouverts de légers abris.

Grâce à ces trottoirs roulants dont la capacité de transport est énorme et au chemin de fer électrique qui leur sera combiné, les foules pourront circuler sans fatigue dans l'Exposition. Étant donnée la longueur des distances à parcourir, les promeneurs y trouveront une économie de fatigue appréciable : ils n'auront pas à compter avec les attentes aux départs et tous les petits tracas des arrêts incessants, du contrôle des tickets, des bousculades et des encombrements. Ils pourront continuer, durant le trajet, de regarder sous ses différents aspects le panorama des palais et des jardins, qui se déroulera sous leurs yeux, et, ainsi, la plate-forme mobile offrira d'une manière à la fois simple et ingénieuse ce que la locomotion peut présenter de plus pratique et de plus agréable.

Robert Hénard.

LA PÊCHE EN NORVÈGE

A la récente Exposition de Bergen, la Norvège avait rassemblé tout ce qui regarde la mer dans les bâtiments situés entre la mer et le lac qui ferme la ville du côté de la terre. L'aquarium présentait quelques-uns des poissons les plus habituels aux mers septentrionales. En effet, les eaux qui baignent la Scandinavie sont non seulement les plus abondantes en qualité, mais aussi en espèces différentes. La mer est la nourrice de la Norvège qui trouve la fortune dans son sein puissant, et cette richesse compense la pauvreté du sol si dur à travailler et si rebelle à la production. Les Norvégiens jettent leurs filets à 400 mètres de profondeur, ils pêchent en hiver comme en été, ils ont même trouvé le moyen de capturer le saumon sous la glace quand les fjords sont pris.

C'est pour perfectionner les procédés de pêche, pour instruire les marins dans l'art de manipuler le poisson et afin de poursuivre des recherches proprement scientifiques, qu'a été fondée la *Société de Bergen pour l'avancement des pêches maritimes*, à qui l'on doit du reste l'initiative de cette Exposition.

Cette association, d'ordre privé, reçoit une subvention du gouvernement ; elle possède dans Bergen un palais où se trouve son bureau de renseignements, son laboratoire et son musée contenant les modèles de bateaux, les engins de pêche et les instruments d'optique marine. Les matelots Bergenser le visitent volontiers de même que l'Exposition, et ils regardent avec intelligence; ils ne sont pas plus intelligents que les Français, ils sont même moins adroits, mais leur esprit est plus appliqué et, assure-t-on, il faut que ce soient les gens du métier qui apportent les modifications à leur manière de faire. Des sociétés du même genre se sont formées dans un grand nombre de villes de la côte ; on y a organisé des cours de chimie, de physique, de mécanique pratique, d'ichtyologie, d'économie politique et de statistique élémentaire à l'usage des marins qui subissent les examens à la fin de chaque session sur les sujets des cours. La Société de Erondhjem a employé une partie de ses fonds à la construction d'un marché au poisson, une autre partie à donner des prix à ceux qui avaient découvert le moyen le plus commode de transporter le poisson et la meilleure façon de conserver les filets de chanvre ; elle a envoyé des questionnaires aux pêcheurs et aux maires des environs pour savoir quelles seraient, à leur avis, les mesures à prendre pour empêcher la destruction du poisson, les époques de l'année où la pêche devrait être interdite et les instruments dont il faudrait défendre l'emploi. La Société des pêcheries de Fosen, afin de porter remède à l'ignorance des marins au point de vue de la pêche et de l'équipement, a fait engager l'un d'eux sur un bateau d'Aalesund.

La Société de Bergen a installé à l'Exposition des cuisines et des ateliers où l'on peut *de visu* juger de l'enseignement qu'elle donne. Quand les poissons ont été nettoyés, une sorte de machine à hélice en fait une bouillie qu'on met dans des boîtes de fer-blanc. Après avoir soudé ces boîtes, les élèves les rangent dans une marmite percée de trous que l'on plonge à l'aide d'une poulie dans une autre marmite remplie d'eau où cuit cette préparation. A côté se trouve la cheminée pour fumer le saumon ; c'est une grande armoire de briques avec des portes de fer, dans laquelle les poissons sont suspendus par la tête ; le foyer est placé au-dessous ; on y brûle du sapin qu'on recouvre de sciure de bois afin qu'il ne flambe pas ; l'armoire sert de conduit à la fumée qui s'en dégage.

L'instruction des marins est aujourd'hui d'une nécessité capitale, puisque la pêche côtière est en tous lieux devenue impossible. De plus, on veut pratiquer la pêche scientifiquement et non plus empiriquement. Déjà on se sert du télégraphe pour prévenir les pêcheurs de l'arrivée de bancs de poissons en tel ou tel endroit ; mais on prétend que la température de l'eau où vit le hareng, par exemple, étant déterminée, il suffira désormais que le pêcheur

descende son thermomètre dans l'eau pour savoir à quelle profondeur il doit jeter ses lignes sans qu'il y ait de temps perdu. De même il sera possible de prévoir les migrations de poissons lorsqu'on connaîtra leur nourriture et le degré de salure de l'eau nécessaire à leur existence.

Ce n'est pas seulement en Norvège que des sociétés se sont formées pour le progrès de la pêche. J'ai déjà parlé de la *Société française d'enseignement technique et professionnel des pêches maritimes*, qui a fondé sur différents points de la côte des écoles pour les matelots.

Elles sont au nombre de neuf.

On y enseigne à se diriger d'après les cartes marines, on y exerce les marins à préparer les produits de leur pêche, on leur apprend le ramendage des filets. Des patrons déjà âgés suivent ces cours et les armateurs y viennent chercher leurs matelots.

C'est cette société qui a provoqué la décision du ministre de l'instruction publique à l'égard des cours spéciaux qu'on fera désormais dans les écoles primaires pour les enfants destinés à être marins. Il arrivait d'ordinaire que les jeunes gens, obligés de fréquenter l'école jusqu'à treize ans, avaient alors perdu le goût de la mer, si bien que pendant plusieurs années les armements ont été retardés à Trouville et ailleurs, faute de mousses.

L'Exposition de Bergen présentait les derniers résultats de la *culture des mers*, cette nouvelle science qui est faite d'essais et d'expériences contestées. Les Norvégiens ont marché les premiers dans la voie que le naturaliste Sars avait ouverte par ses précieuses recherches. Il y a une station de pisciculture maritime à Flodevig, comme il y en a à Gloucester, aux Etats-Unis, et à Dumbar, en Ecosse. On y fait naître de jeunes alevins qu'on jette à la mer tout de suite ou après les avoir gardés quelques jours.

On a ainsi repeuplé de morues les côtes qui avoisinent Asendal, en Norvège, de même qu'aux Etats-Unis on a transporté des alevins d'aloses, de Gloucester, près de Boston, à Sacramento Rives et ensemencé le littoral sur une étendue de plus de 2.000 milles dans des eaux où l'alose était inconnue.

Mais ce sont des travaux très difficiles à mener à bien et très coûteux. Les découvertes faites sur les maladies des poissons, sur leurs parasites et sur leur nourriture, *le Plankton*, que l'on recueille dans des appareils construits pour cet usage, les rendront plus faciles et plus pratiques.

Les Français ont été les premiers à concevoir l'idée qu'on pouvait *cultiver* l'Océan. Les essais de Coste datent de 1862. Ils sont continués de nos jours dans le commerce. Il est à désirer qu'on y apporte un intérêt plus général, car la prospérité industrielle est réservée aux nations qui savent le mieux suppléer par l'intelligence à la force et aux matériaux qui leur font défaut. Tel est le cas des Norvégiens, à qui il manquait tant de choses, mais qui sont prompts à s'assimiler les nouvelles inventions.

Jacques de Coussanges.

M. EUGÈNE GUILLAUME

Le successeur de Monseigneur le duc d'Aumale à l'Académie française, M. Eugène Guillaume, a reçu, le 2 mars dernier, les honneurs traditionnels. Un fort beau discours de M. Mézières a salué sa bienvenue; et, de son côté, le nouvel élu a tenu à prouver à la noble Compagnie que la sculpture n'est pas ennemie de l'éloquence :



M. Eugène Guillaume.

sa harangue, ciselée avec un soin d'artiste, a été un pur régal.

On ne saurait dire de M. Guillaume qu'il appartient à la catégorie de nos Immortels dont la renommée est tapageuse. Son nom n'a jamais été très populaire; son œuvre, pourtant, appelle la considération et le respect. Depuis plus d'un demi-siècle, ce grand sculpteur, aujourd'hui presque octogénaire, sert et honore l'art français. Tour à tour professeur à l'Ecole des Beaux-Arts et au Collège de France, où il succéda à Charles Blanc; inspecteur général de l'Enseignement du dessin, membre influent de toutes les commissions supérieures chargées d'étudier et de résoudre les grandes questions artistiques, M. Eugène Guillaume est depuis huit années directeur de l'Académie de France à Rome. Là encore, en cette villa Médicis où s'abritent tant d'espérances et

de rêves, le vieux Maître est utile à son pays. Nos jeunes artistes lui doivent des encouragements et des conseils, et plus d'un talent, aujourd'hui célèbre, peut lui être reconnaissant de l'essor qu'il lui a donné.

Par maintes pages éparses en de savantes revues, par son dernier discours où la mémoire du duc d'Aumale fut dignement louée, M. Guillaume nous a prouvé qu'il savait être à l'occasion un artiste de la phrase. Quelques chefs-d'œuvre, recueillis dans nos musées, attestent qu'il est un maître de la statuaire. Les *Gracques*, du Luxembourg, le *Mariage romain*, à Dijon, le *Monument de Colbert*, à Reims, la *Musique*, à la façade de l'Opéra, toute une série de bustes de notables contemporains et dont quelques-uns feraient l'orgueil d'une galerie, tout cela représente un effort, une conscience d'art remarquables. La sculpture de M. Guillaume est fidèle à une esthétique austère : elle n'a peut-être pas le mouvement et la vie que d'autres savent faire frissonner dans le marbre ; mais elle a l'harmonie, la pureté de lignes et la noblesse savamment ordonnée.

M. Guillaume est un classique : je ne sache pas qu'un classique soit déplacé sous la coupole de l'Académie.

Ch. Formentin.

LA TOUR DE LA LIBERTÉ

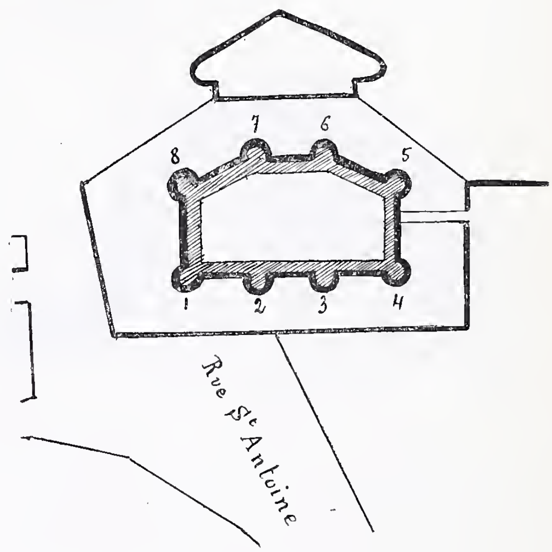
En attendant de faciliter de rapides voyages dans le Paris souterrain, les travaux d'établissement du Chemin de fer Métropolitain nous ont valu une découverte aussi inattendue qu'intéressante : le pic d'un mineur s'est heurté aux vestiges de l'une des huit tours de la Bastille, celle dite de la *Liberté*.

Il n'est pas banal, neuf ans après la célébration du centième anniversaire de la mémorable journée du 14 Juillet, cinq cent vingt-neuf ans après la pose de la première pierre par Hugues Aubriot, prévôt de Paris (23 avril 1370), de pouvoir rendre visite à ce qui reste de la forteresse royale qui, durant des siècles, chaque jour de clair soleil, projeta tour à tour une ombre obsédante sur le faubourg et la rue Saint-Antoine.

Aussi s'explique-t-on que la découverte ait produit sensation, excité la curiosité de tous ceux qu'attire le passé mouvementé de la Cité, tête et cœur de la France, et qu'elle ait retenu l'attention de la Commission du Vieux Paris passionnée pour la recherche, l'étude, la conservation de tous les impassibles mais éloquents témoins de notre histoire.

On croyait que plus rien ne subsistait de la Bastille, ni au-dessus ni au-dessous de ce sol qui fut témoin du prodigieux assaut populaire. La forteresse avait été démolie, rasée, extirpée, et Palloy, sans y trouver la fortune, du reste, avait admirablement su brocanter chaque pierre par lui transformée, suivant son expression, en « châsse de la Liberté ».

A la découverte de ces pierres massives, bien taillées, solidement établies, après la première impression, un doute était né et l'opinion avait été émise que ce pourrait bien n'être là qu'un vestige de quelque construction antérieure, encastré, sinon utilisé, dans les assises de la forteresse. Il n'y a plus de doute maintenant et tout autorise à affirmer que c'est bien un reste de la tour, au baptême si cruellement ironique, qui avec celle de la Bertaudière forma, à l'origine, la *bastide de Saint-Anthoine*, porte fortifiée protégeant l'est de Paris. La vaste assise de pierres concorde, du reste, fort exactement avec l'emplacement de la tour



Plan de la Bastille.

de la Liberté compris dans le plan dressé M. Herold étant préfet de la Seine, et qui, en pierres blanches, sur une partie du boulevard Henri IV, de la place de la Bastille et de la rue Saint-Antoine, sollicite l'attention des curieux. Dans ce tracé, la tour de la *Liberté* s'appuie, d'une part, au pied de la maison sise entre la rue Jacques-Cœur et l'angle de la rue Saint-Antoine; d'autre part, à la courtine qui coupait la rue Saint-Antoine et reliait cette tour à celle du *Puits*, dont l'emplacement est aujourd'hui disparu sous les magasins des *Phares de la Bastille*. Au cours des travaux, il n'a pas été trouvé trace du mur de la courtine, démoli pour des travaux antérieurs. Cette partie de la rue Saint-Antoine a été bouleversée à maintes reprises. Ce qui reste de la tour a été éventré pour faire passage à un égout; la brèche, assez large, apparaît nettement dans le croquis que nous publions.

Nous avons dit que c'est le prévôt de Paris, Hugues Aubriot, qui posa la première pierre de la bastide Saint-Antoine, formée alors par les deux tours la *Liberté* et la *Bertaudière*. Un document contemporain nous le dit en termes exprès : « *Item*, le vint-deuxième jour d'avril

mil trois cent soixante-dix, fut assise la première pierre de la bastide Saint-Anthoine de Paris par Hugues Aubriot, lors prévost de Paris, qui la fist faire des deniers que le Roy donna à la Ville de Paris. » Le roi Charles V mourut avant qu'elle fût terminée, mais son successeur Charles VI compléta l'œuvre entreprise. On a longtemps affirmé que maître Aubriot fut enfermé dans la forteresse dont il avait posé la première pierre. Ceci ne paraît point probable, la bastide n'étant pas terminée. Pouvait-on incarcérer un tel personnage dans une prison à peine ébauchée, lui donner gîte forcé à la prison de la Belle-Etoile?

On a aussi cherché l'origine de ce nom : la *Liberté*. Était-ce une ironique appellation ?



Sous la Bastille. — Fondations de la tour de la *Liberté*.

toutes les tours l'eussent méritée. On a préféré admettre, sans preuve du reste, que c'est le souvenir de quelque évasion heureuse qui l'avait fait ainsi baptiser.

C'était sûrement un triste séjour. Que de larmes ont arrosé les dalles des cachots ! que de soupirs douloureux, que de plaintes, d'imprécations se sont brisés contre les épaisses murailles ! quelles agonies lentes y ont précédé la mort libératrice !

Un inventaire daté de 1431 nous dit que, comme la Bertaudière (où plus tard devait être enfermé l'énigmatique homme au masque), elle était composée d'une « cave ou cellier », puis de quatre étages de chambres, dont une appelée le *lardier*, et d'un grenier. Les rédacteurs de l'inventaire y constatèrent la présence de sept prisonniers, *dont un enfant âgé de treize ans*. Quels motifs avaient valu à cet infortuné une aussi féroce et cruelle captivité ? Nulle note, nul document n'éclaire ce drame poignant, quoique perdu dans le recul des siècles. Comme tout le reste de la Bastille, la tour de la *Liberté* subit d'assez grandes transformations; au dix-huitième siècle, elle comportait un cachot, six étages de chambres habitables et une « calotte » pouvant recevoir un prisonnnier.

Sous le rude effort des travailleurs, la tour de la *Liberté*, qui enserra dans ses flancs massifs tant de prisonniers, prisonnière à son tour depuis plus d'un siècle, vient d'être libérée de sa captivité souterraine.

Son apparition a réveillé de grands souvenirs, de douloureuses aventures, de sombres légendes. Dans quelques jours, ce qui en reste, pieusement exhumé, sera transporté, rétabli en sa forme mi-circulaire, dans quelque coin de Paris, Trocadéro, parc de Montsouris ou terre-plein de quai, et sur les vieilles pierres muettes, chaque 14 Juillet, sous la lueur des lampions commémoratifs, viendront se répercuter les refrains populaires, évocateurs du grand effort de 1789.

John Labusquière.

HYGIÈNE APPLIQUÉE

GARE A VOS DENTS!

Suite et fin. — Voyez page 75.

II. — La carie.

Les taches, l'acidité de la bouche ne sont dans l'hygiène dentaire que des bagatelles ; la carie est en effet le véritable danger à redouter.

Les causes *prédisposantes* sont nombreuses en dehors de celles déjà citées. On a incriminé avec raison l'hérédité, le voisinage de la mer, mais il y a lieu de tenir compte dans certaines régions où les maladies des dents sont fréquentes, comme la Normandie et la Bretagne, d'une cause adjuvante puissante, l'emploi du cidre comme boisson. Il faut signaler aussi les maladies qui entraînent un affaiblissement général de l'individu, les grossesses répétées à courts intervalles, les irrégularités de régime, une conformation de la bouche telle que les dents se trouvent trop serrées.

Quel est l'effet produit par ces diverses causes sur la dent? Une irrégularité dans la formation de l'émail caractérisée par des plis, des fissures, notamment sur les molaires.

Les causes *déterminantes* sont : 1° les substances acides (vinaigre, limonade) et celles qui, en se transformant, donnent naissance à des acides (cidre, alcool, sirops, sucreries); 2° les aliments et les liquides trop chauds ou au contraire trop froids et surtout la succession très rapide de substances très différentes de température. La pipe, surtout celle à queue très courte, et les cigares mal roulés apportent dans la bouche des vapeurs brûlantes qui sont également fort nuisibles. Il faut y ajouter l'emploi habituel d'aliments très épicés qui produisent des gingivites rebelles. L'action de ces diverses causes se manifeste par la destruction de la partie superficielle de la dent, l'émail.

Mais avant d'aller plus loin, et pour se rendre bien compte des lésions produites, il est indispensable de rappeler brièvement la composition des dents. Lorsqu'on fait la coupe d'une

dent fraîche, on constate qu'elle se compose de dehors en dedans : 1° d'une coque de substance blanche, dure mais très cassante, l'*émail*, dont nous venons de parler. Cette matière n'existe que dans la partie de la dent en dehors de la gencive, la *couronne*, et se trouve remplacée sur la *racine* par une substance osseuse, le *cément* ; 2° d'une substance dure, jaunâtre, l'*ivoire* ; 3° d'une partie centrale molle qui s'étend du centre de la couronne jusqu'au bout des racines, la *pulpe*. Elle est riche en vaisseaux sanguins et en nerfs.

Nous pouvons comprendre maintenant l'évolution de la maladie. Dès qu'un petit point de l'émail est altéré, la carie, si on n'intervient pas, ne s'arrête plus, mais la destruction peut être plus ou moins rapide. Chez les petits enfants, quelques mois suffisent à abimer très sérieusement une dent, tandis que chez les grandes personnes le même résultat ne s'effectue qu'en plusieurs années. Chez les femmes, la marche de la carie est plus rapide que chez l'homme.

La carie, qui se loge entre les dents trop serrées, se manifeste seulement par une *décoloration* de l'émail. Comme celui-ci est plus résistant que l'ivoire placé au-dessous, ce dernier se gâte plus vite que l'émail qui, exception faite de la perforation primitive, semble même rester longtemps intact. Ce n'est donc pas soutenir un paradoxe que de considérer la sensation douloureuse produite par le froid ou la chaleur, lorsque la carie arrive à avoisiner le nerf, comme une chose utile et même bienfaisante, puisque c'est le premier tocsin qui renseigne sur l'existence du mal et provoque un examen destiné à montrer son étendue.

La lésion intérieure est même souvent alors assez avancée pour que la pression sur un corps dur amène subitement une brèche dans la dent. Si un traitement est immédiatement institué, l'altération peut être limitée, mais bien souvent, la douleur étant minime, on attend encore pour se faire traiter. Il est si agréable de n'aller que « jusqu'à la porte du dentiste »!

La carie continue donc son œuvre et finit par détruire l'enveloppe d'ivoire de façon à mettre à nu le nerf : il en résulte des douleurs aiguës chaque fois qu'une parcelle alimentaire vient à le comprimer. Ces douleurs deviennent ensuite continues, pendant plusieurs jours, sous l'influence d'un courant d'air dans la bouche ou même simplement de l'humidité de cette cavité.

L'hygiène préventive consiste naturellement, en premier lieu, à éviter les diverses causes qui déterminent la carie ; l'abstention des sucreries doit notamment être recommandée. On aura soin de se rincer la bouche après chaque repas, de se laver et de se brosser les dents matin et soir, avec une brosse assez dure, et cela dès la petite enfance (trois ou quatre ans). Il y a grand intérêt, en effet, à ce que les dents de lait soient saines au moment de leur chute. Non seulement on évitera ainsi des douleurs à l'enfant, mais sa seconde dentition se fera dans de bien meilleures conditions.

Quant aux dentifrices, ils doivent répondre aux conditions suivantes : neutraliser, suivant le cas, l'acidité ou au contraire la trop grande alcalinité de la salive, en laissant prédominer cependant une légère alcalinité ; ne pas contenir de miel, comme certains dentifrices mous, le sucre étant, comme nous l'avons vu, un agent destructif. S'il est en poudre, celle-ci doit être impalpable sous peine d'user l'émail et d'irriter la muqueuse des gencives. Les meilleurs dentifrices sont, du reste, ceux sous la forme liquide ; on peut les mêler en toute proportion avec l'eau, et leur action s'étend forcément à *toute* la bouche et non comme les pulvérulents à une portion restreinte des dents. L'eau de Botot, si fréquemment employée, a la composition suivante : badiane, girofle, cannelle, crème de tartre, essence de menthe et alcool à 80 degrés; c'est donc un alcoolé alcalin. Le savon blanc légèrement parfumé est le meilleur des dentifrices à employer en cas d'acidité.

Si l'haleine est mauvaise, si la bouche a un goût désagréable, une solution de permanganate de potasse à 10 pour 1.000 est indiquée; pour lui donner un goût agréable, on l'additionnera d'un parfum quelconque, de l'essence de menthe par exemple. On pourra employer aussi la formule suivante : borax 5 gr., thymol 1 gr., eau 1.000 gr. Comme astringent, si les gencives saignent facilement, on fera usage d'un mélange à parties égales de quinquina, de chlorate de potasse et de bicarbonate de soude.

Les « gouttes odontalgiques » ont, les unes, pour but de calmer simplement les douleurs et contiennent en général des dérivés de l'opium associé au chloroforme ; les autres, d'unir à l'action calmante une cautérisation. Voici deux formules de ces dernières : imbiber une boulette de coton qu'on placera dans la dent soit avec acide phénique 1 gr., chloroforme 3 gr. ; soit créosote 4 gr., alcool 4 gr., essence de menthe 5 gouttes.

Lorsqu'on emploie ces derniers traitements, la lésion est déjà profonde et la besogne du dentiste consiste à faire des pansements destinés à détruire la partie exposée à l'air. Ceux-ci ne sont pas d'ordinaire douloureux et ils doivent être répétés assez fréquemment pour que l'insensibilité soit complète. Le malade ne se rend souvent pas compte de cette nécessité et, ennuyé de ces nombreux dérangements, il presse le dentiste d'en finir. *Toute hâte est dangereuse* : si on plombe, c'est-à-dire si on obture la dent, avant l'élimination complète des par-

ties mortes, le pus et les gaz qui se produisent au-dessous du plombage cherchent une issue vers la racine et pénètrent dans l'intérieur de la mâchoire. La dent est alors comme soulevée et devient si sensible que le moindre attouchement fait pousser des cris de douleur (périostite dentaire).

Un abcès des gencives peut être la conséquence de ce fait, et le seul remède est alors une ouverture dans le plombage permettant au pus de s'écouler.

* * *

Mais nous quittons ici le domaine de l'hygiène et pour y rentrer, avant de terminer cet article, nous voudrions dire un mot d'une petite pratique très simple qui évitera souvent ensuite de gros ennuis. Nombre d'enfants ont des dents placées à la mâchoire supérieure en arrière de celles de la mâchoire inférieure; les parents s'en désolent, mais, « comme l'enfant est trop petit », on ne fait rien, quitte à le persécuter plus tard en lui faisant porter des appareils toujours ennuyeux et souvent inefficaces.

Il suffirait, cependant, de lui faire pousser en avant deux ou trois fois par jour les dents mal placées avec un couteau à papier ou le dos d'une cuillère ; le résultat est à peu près certain si on on y met un peu de persistance et de régularité.

Dr Galtier-Boissière.

INTÉRIEUR D'UNE CUISINE

C'est à gauche, en entrant dans la salle XVI (École française) si l'on sort du salon de vente des photographies, que l'on trouve, sous le n° 261, le tableau : *Intérieur d'une cuisine*, reproduit par la gravure d'Emile Crosbie. Notre musée ne possède que cette seule toile de Martin Drolling, né en 1752 à Oberhergheim près de Colmar, et décédé à Paris en 1817. L'artiste a peint ce sujet en 1815, date qui est indiquée d'ailleurs à gauche sur la porte.

Ce tableau, qui faisait partie de la collection de Louis XVIII, fut exposé au Salon de 1817 et acheté la même année pour la somme de 4.000 francs. Malheureusement il est couvert de craquelures.

Drolling a beaucoup produit, longtemps cherché sa voie, mais ses œuvres sont restées dispersées.

Il s'est acharné à l'étude des maîtres hollandais et en a gardé un souvenir précis qui se manifeste dans ses toiles. Cependant il a moins de vigueur, moins de chaleur, et sa peinture n'offre pas une concentration égale à celle des petits-maîtres précieux de la Hollande. Le goût dans la composition, une exécution consciencieuse s'y rencontrent, mais la sincérité des détails auxquels il s'applique particulièrement demeure parfois sans ampleur, sans éclat.

L'harmonie subsiste dans l'ensemble, grâce à un arrangement bien calculé où les couleurs sourdes se fondent en une tonalité générale d'un brun jaune, légèrement enfumée. Dans cette atmosphère qui recherche le clair obscur, les lumières ont une crudité crayeuse, une clarté peu franche. Il y a de la douceur dans le coup de pinceau, une caresse lisse, mais les chairs sont uniformes de rondeur, incomplètes de modelé.

L'intimité bourgeoise, la naïve expression des personnages rendent séduisant cet intérieur de cuisine.

Un calme ambiant enveloppe les objets, donne un charme à la simplicité du bien-être exprimé avec un réel amour de la vérité, du naturel.

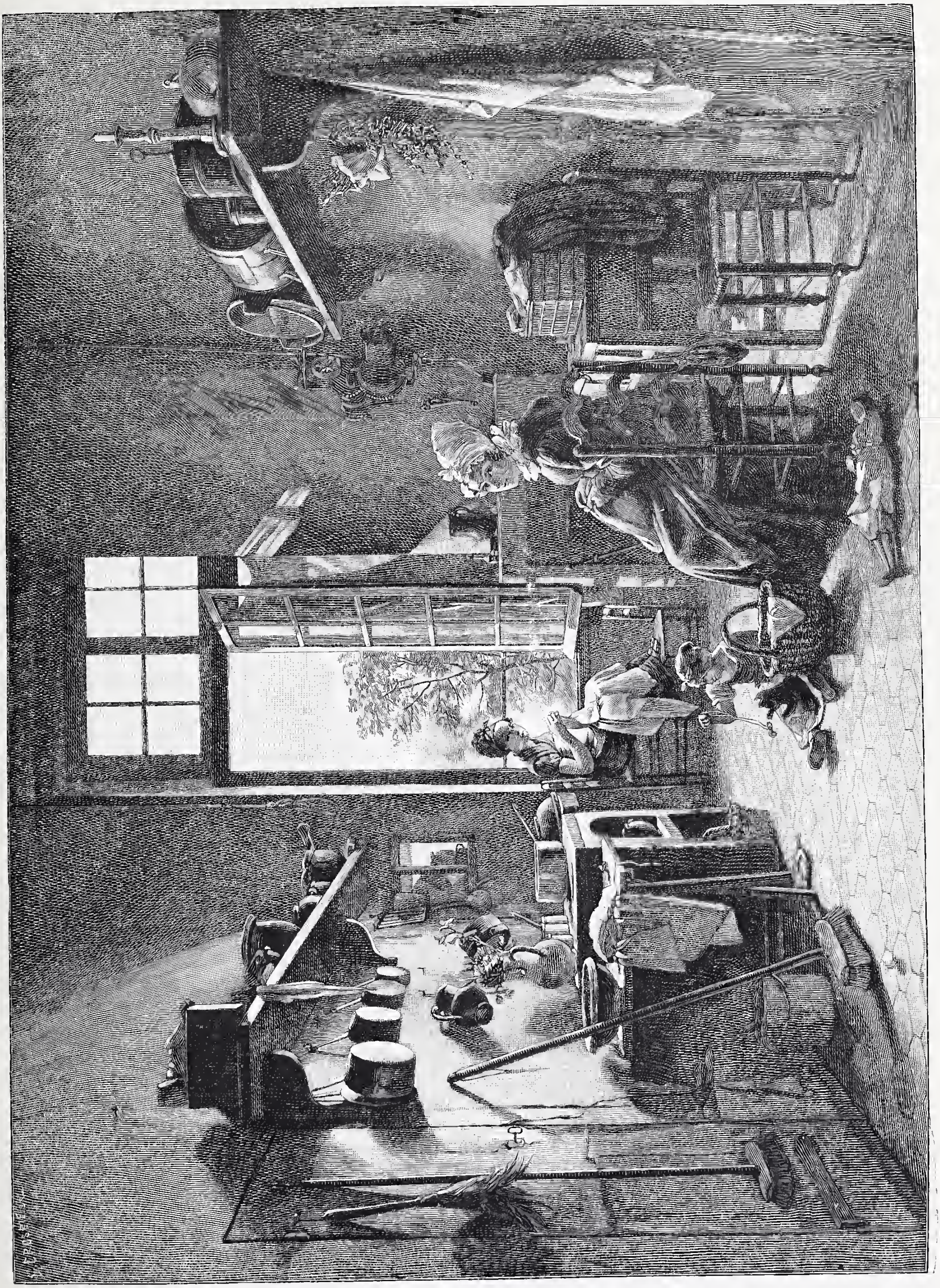
Qu'il doit faire bon travailler dans cette cuisine proprette où tout brille, tout est à sa place !

La bonne attitude si simple de la femme et de la jeune fille qui sourient avec discrétion le dit grandement. Le déjeuner est fini, les ustensiles, les objets sont au repos ; un nettoyage sommaire a été fait par le balai, maintenant appuyé au mur et au pied duquel restent des débris insignifiants. Un tiède soleil de printemps entre par la fenêtre donnant sur un jardin dont un des arbres montre le tendre feuillage de ses branches sous un ciel légèrement bleuté. Une jeune fille y travaille, les pieds posés sur une petite chaise d'enfant. Elle a les bras nus, la tête serrée dans une coiffe. Au milieu de la pièce carrelée, une fillette est assise à terre près d'un grand panier et a délaissé sa poupée, couchée sur le carreau, non loin d'elle, pour faire jouer entre ses jambes un jeune minet avec un bout de papier attaché à une ficelle.

La mère est là qui coud aussi une étoffe d'un rouge vif, rutilante à la lumière du soleil. Comme la jeune fille, elle semble s'arrêter de coudre pour regarder le spectateur, artifice naïf du peintre qui lui a permis d'éclairer certaines parties du corps, de ménager plusieurs effets de lumière.

Cuisine de gens simples, ordonnés et soigneux, qui bénéficient et jouissent d'un coin de nature dans la grande ville. Ce sont aussi des amoureux de la campagne et des fleurs, puisqu'ils préfèrent cette humble pièce à tout autre endroit du logis, et qu'il y a là, près d'une casserole et de petits pots, un bouquet de fleurs des champs dans un pichet où éclatent de vifs coquelicots. En cette calme retraite se passent les heures d'attente et de travail pendant que le mari est occupé au dehors.

pour gagner la vie de la famille. Le jardin, les oiseaux, les chansons et les amusements de bébé et de minet apportent leurs distractions à l'existence journalière, à la monotonie des mauvais jours. Car là aussi, où pénètrent un gai rayon de soleil, un bon air tamisé par les arbres, se glissent quelquefois, hélas! les soucis du ménage. La dinanderie et autres ustensiles



Intérieur d'une Cuisine. — Musée du Louvre. — Tableau de Drolling. — Gravé par Crosbie.

sont sans luxe. Un simple chaudron, une rôtissoire et quelques casseroles n'annoncent pas la richesse, non plus que ce plumeau si usé et ce papier peint arraché, décollé par places.

Cette scène reste vraie, d'une franche intimité qui reproduit un intérieur français au commencement de ce siècle.

Désiré Louis.

CLAIR DE LUNE

La lune, comme une hostie
Large et ronde, au reposoir
Du ciel clair, monte ce soir,
Monte et plane, ralentie.

On sent vivre et soupirer,
Et vers le muet mystère
Du ciel nocturne aspirer,
L'âme éparse de la terre.

Les blés, les coteaux, les toits
S'aplanissent dans la brume,
Et, comme un encens qui fume,
L'odeur pieuse des bois,

Des grands bois aromatiques,
S'exhale et dans la vapeur
Du clair de lune rêveur
Chantent les grands pins mystiques.

MARCELLE TINAYRE.

LA RÉSURRECTION DES CRAPAUDS

De tous les animaux de la création, le crapaud est certainement celui qui vit — ou plutôt qui dure — le plus longtemps. Les savants se sont souvent occupés de ce phénomène si bizarre d'une bête sortant, vivante, de la pierre ou de la poutre où elle était enfermée depuis des siècles.

C'est un fait aujourd'hui incontestable que le crapaud demeure de très longues années dans l'intérieur d'un roc, privé d'air et de nourriture, pour reparaître tel qu'il était à l'époque où il y fut emprisonné.

L'expérience a été faite maintes fois. On creuse dans un corps dur un trou pouvant à peine contenir un crapaud, on y place l'animal, on bouche ce trou, on entoure le corps dur de plâtre et de béton, puis on oublie le prisonnier. Lorsqu'on le délivre au bout de dix, vingt, trente ans, on le retrouve dans le même état qu'à son entrée. Ce fait a été l'objet de nombreux mémoires à l'Académie des Sciences; il est, je le répète, incontestable.

J'ai vu, de mes yeux, un crapaud sortir d'un bloc de phosphate. C'était à Tavel, un petit village du Gard. Des ouvriers extrayaient d'une colline des tombereaux de ce phosphate qui sert d'engrais chimique. Un crapaud sortit d'un bloc fendu par un coup de pioche. Des paysans le tuèrent (1).

En rapprochant les deux parties du bloc, on reconstituait le trou dans lequel ce batracien demeurait depuis l'époque où ces montagnes de phosphate ont été formées par le dernier bouleversement de notre globe, bouleversement qui remonte à une date mal fixée, mais pas moindre de plusieurs milliers d'années.

(1) Ce fait pourrait être certifié par M. L. Ganne, ingénieur civil, directeur des carrières de Tavel.

D'ailleurs, beaucoup de maçons ont trouvé des crapauds dans des pierres de taille qu'ils brisaient; la plupart du temps les pauvres bêtes vivaient et se sauvaient volontiers de leur réduit.

On a cru longtemps que cette longue existence — si on peut appeler cela une existence — provenait de ce que le crapaud respire l'air qu'il rejette sans le vicier, et n'est pas obligé de se nourrir s'il ne dépense pas de forces.

Cela n'aurait, après tout, rien d'impossible, et la nature offre des exemples de cas aussi curieux. Pourtant il faut attribuer ce phénomène non pas à une vie qui se défend, mais à une véritable résurrection.

Edmond About, dans son roman *L'Homme à l'oreille cassée*, conte l'histoire d'un vieux brave qu'on a desséché sans léser aucun organe et qui, ne vivant plus, n'est pas mort. Il ne dépense plus de forces, sorte de momie engourdie et rigide qu'une transfusion de chaleur humide remet, quand on le veut, dans son état naturel. C'est exactement le cas du crapaud.

Sous l'action graduelle du froid, il se raidit, se gèle, devient un cadavre sec et comme pétrifié; ses membres cassent comme du verre ou du bois sec. Il ne vit plus, mais il n'est pas mort, et peut demeurer indéfiniment dans cet état, les microbes qui amèneraient sa décomposition étant engourdis eux-mêmes.

Puis, sous l'action de la chaleur, il se ranime, se retrouve, reprend sa vie où il l'avait laissée.

De la sorte, cet animal, dont la durée moyenne est de quarante à cinquante ans, peut atteindre des âges fabuleux et résister même aux révolutions terrestres.

Des expériences ont fait croire à quelques savants qu'il ne vit que dans les pierres crayeuses, c'est-à-dire des pierres laissant filtrer un peu de cet air qui semble nécessaire à toute existence; les mêmes prétendent que les rocs où on le trouve ont des fissures par lesquelles entre l'oxygène.

D'abord on ne voit pas bien la nécessité de l'air pour des bêtes qui sont momifiées. Et puis le bloc de phosphate où les pionniers de Tavel ont découvert mon crapaud antédiluvien faisait partie d'une montagne et ne présentait aucune lésion. Le crapaud était bien enveloppé de milliers de mètres cubes d'un corps très dense, impénétrable à l'air.

Il dormait, il gisait là, rigide, lorsque la pioche des travailleurs amena près de la surface du sol son tombeau provisoire. Sous l'action du soleil, au contact de l'atmosphère ambiante, la roche se réchauffa.

Il se sentit pénétré de cette source de vie qu'est la chaleur, et il se réveillait lorsqu'un dernier coup de marteau lui permit de se sauver.

J'ai toujours regretté que les paysans l'aient tué. Malgré la répugnance qu'inspire cet animal, je l'aurais volontiers interrogé sur ce qu'était la Terre avant la venue de l'Humanité, sur les merveilles qu'il avait vues, sur le secret de la création, — un peu jaloux, tout de même, de son âge extravagant.

Il aurait pu me répondre que je n'avais pas grand' chose à lui envier, que le passé tient dans le présent, et qu'il vaut mieux vivre une cinquantaine d'années sous les fleurs et la clarté que demeurer deux cents siècles dans un trou de quelques pouces.

Ce qui est plus surprenant, dans cette survie d'une bête à un bouleversement du globe, c'est que le crapaud n'ait pas été écrasé, fondu dans la formation des rochers, comme le furent tous ces animaux antédiluviens dont on retrouve les arêtes, les dents et les os incrustés dans les pierres, et que Cuvier a reconstitués.

Cependant on peut être certain que le crapaud représente la seule race vivante léguée par l'époque qui a précédé celle où s'est formé le genre humain, l'époque des forêts immenses, des lacs d'eau bouillante, des combats sans fin entre des êtres formidables.

Il rappelle par sa laideur, ses goûts d'amphibie, ces monstres qui existaient avant l'état actuel de notre globe : serpents énormes à grandes ailes, lézards de 25 mètres, dragons hideux, mais qui ont disparu vite grâce au refroidissement de la terre.

Il appartient à ces débuts de l'espèce animale dont notre imagination évoque avec peine l'effroyable et répugnante figure.

Depuis, la terre a un peu gagné sous ce rapport.

Les bêtes y sont moins laides, il en est même de charmantes.

Il faut espérer que ce progrès est la grande loi divine et que, si nous constatons sur notre humble planète une lente tendance vers la justice et la grâce, nous sommes sur la route qui monte, par l'échelle des astres, vers les splendeurs du Beau et les sérénités du Bien.

E. Blairat.

A TRAVERS LA BELGIQUE

Waterloo

Ce n'est qu'un joli village — disons bourg par politesse — de la province de Brabant, voisine de la Flandre. Ce sont les mêmes mœurs, la même propreté hollandaise, la même coquetterie pour plaire, les mêmes jardins, bondés de fleurs, avec des jets d'eau minuscules, des bosquets, des statues en marbre, ou même en plâtre. Chacun, dans ce pays, fait du décoratif, selon ses moyens, ainsi que des jardins où nul ne songerait à en faire, jusque sur les rochers, jusque sur les toits.

Il y a bien encore, dans cette petite cité de 2 à 3.000 habitants, quelques maisons avec tourelles du moyen âge, avec des croisées en ogives, des carreaux de plomb, avec verrières *authentiques* et non imitées — en papier — comme il est de mode aujourd'hui. Il y a dans les environs des maisons, des maisonnettes mêmes, couvertes de vigne vierge, de houblon, de fleurs grimpantes, dans lesquelles on devine des intérieurs à la *Teniers* ou à la *Miéris*.

Malgré toutes ces choses charmantes et « ces horizons faits à souhait pour le plaisir des yeux », nul touriste ne visiterait Waterloo, s'il n'avait à cœur de voir le champ de bataille, si célèbre et si néfaste pour la France.

Il eût été plus véridique de dire : la bataille de *Mont-Saint-Jean*, nom donné par l'empereur Napoléon. Ce sont les vainqueurs qui ont changé ce nom en celui de *Waterloo*, bien que le théâtre de la guerre en fût éloigné de 5 kilomètres.

La petite cité, qui devait laisser un si large sillon dans l'histoire, n'a rien vu de la célèbre bataille, n'en a pas souffert; elle fut seulement étourdie par le bruit du canon, ces fameux canons qui ont changé la destinée de Napoléon et de la France entière, le 18 juin 1815.

On ne peut retrouver aujourd'hui aucun vestige de ce champ de bataille tel qu'il était à cette époque.

Une partie fut donnée au duc de Wellington qui fit défricher les bois, pour en faire des terres de culture. On y sème du blé et différentes céréales. Mais il ne manque pas aux alentours de cicérones habitant les fermes de la *Belle-Alliance*, de la *Haie-Sainte*, des *Quatre-Bras*, du *Caillou*, où Napoléon avait établi son quartier général.

Il ne manque pas — dis-je — de gens qui tiennent de leur père, qui les tenait du sien, toutes les péripéties de cette grande épopée et qui font les honneurs du champ de bataille aux visiteurs, récitant ce qu'ils ont appris depuis leur enfance, et cela de génération en génération.

* * *

« Monsieur, voyez, — me disait un jeune gars bien découplé, à l'air intelligent, habitant la ferme voisine, qui voulut bien m'accompagner sur ce qui fut le champ de bataille, tout en narrant ce qu'il avait appris et qu'il récitait souvent — c'était visible — comme une leçon toute faite à l'usage des touristes.

« Regardez, Monsieur, il y avait en ce temps-là des forêts entourant un espace de terrain, comme un champ d'une grande longueur clos de murs. Dans le fond, Mont-Saint-Jean, occupé par les Anglais qui avaient en plus une

lieue de terrain en avant. Un vallon séparait les deux armées. Par ici, c'était l'*Empereur* qui occupait trois postes comme des forts détachés. Le premier, à l'extrémité, était le château d'Ougoumont qui fut, ce jour, détruit à tout jamais ; vous n'en verrez que des ruines.

« C'était un château féodal avec un large fossé l'entourant, une tour carrée flanquée d'habitations et de granges, le tout environné de jardins, de vergers et d'enclos. On entrait dans l'enceinte du château par deux portes énormes, massives, au nord et au midi. Comme à *Mont-Saint-Jean*, où toutes les maisons avaient été crénelées par les Anglais, les murs garnis d'échafaudages, le château d'*Ougoumont* était armé en vue d'un siège, ainsi que les deux fermes de la *Haie-Sainte* et de la *Belle-Alliance*, les deux autres postes de l'Empereur.

« Voyez, là-bas, sur le sommet des hauteurs de Rossomme, à droite de la chaussée de Bruxelles, — car il y avait beaucoup de chemins pour aboutir à ce vallon, ce qui lui donnait une grande importance stratégique (n'est-ce pas comme cela qu'il faut dire ? — Je fis signe que oui) — pour le combat.

« Eh bien, le 18 juin au matin, l'Empereur fit apporter de la ferme — notre demeure de père en fils — une petite table et une chaise, que mon aïeul, qui avait douze ans, plaça sur un lit de paille ; les chemins étaient détrempés, il pleuvait à torrents depuis plusieurs jours.

« L'Empereur descendit de cheval, s'assit sur la chaise en déployant sur la table une carte du pays. Il était onze heures et demie du matin. Le soleil, qui depuis plusieurs jours ne se montrait pas, sortit d'un nuage, illuminant l'Empereur, qui sourit à ce brillant présage et, passant alors devant le front de ses soldats, leur fit une allocution que je ne puis répéter, sinon la fin : « Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr !... »

« Que c'était beau, n'est-ce pas, Monsieur ? Cinq minutes après, le premier coup de canon faisait trembler la terre ».

* * *

Le gars se tut, étant, je crois, au bout de son savoir. C'était assez. On reconstruit le reste. Et quand on se rappelle que c'est le dernier mot de cette suprême proclamation qui a prévalu... quand on sait que, derrière ce rayon de soleil succédant aux pluies diluviennes des jours passés, le grand homme était confiant dans son étoile !... et que sa vie s'effritait !... et qu'il était, en cet instant, sur le bord d'un gouffre !... et que dans quelques heures il serait englouti, submergé !... et que rien ne pourrait le sauver !... et qu'il ne lui resterait aucune épave pour s'y cramponner !... eh bien ! on ressent encore une violente émotion, comme à la vue d'un cataclysme engloutissant le monde.

Or, cela se passait au début de ce siècle qui va finir. Que d'années... que de mois... que de jours se sont écoulés depuis que le canon de Waterloo a retenti si douloureusement dans tous les cœurs !... Nul peut-être aujourd'hui ne pense à ces tristesses qui ont été remplacées par d'autres, hélas !...

Mais quand on est là-bas, sur ce sol témoin de cette désastreuse épopée, on croit voir peu à peu les figures et les événements sortir de terre, se former, prendre un corps et défiler devant les yeux.

Là-bas ! là-bas ! sur le sommet de cette montagne, surgissent, à travers un pâle rayon de soleil, cette petite table grossière, cette chaise rustique posées sur la paille, cette carte déployée sur ces pauvres épaves jetées là dans cette grande nature comme dans un océan humain ; eh bien ! cette table et cette chaise sont le prélude de la partie suprême qui va se jouer tout à l'heure, car, en ce monde, tout se suit, tout s'enchaîne, tout se tient par la main.

La vision s'accentue. On voit les Anglais à *Mont-Saint-Jean*. On voit les Français massés dans leurs postes, à Ougoumont surtout. Pauvre château-fort !... que faisait-il dans cette bagarre qu'il n'avait pas cherchée ? C'était à qui le voulait... on le prenait, on le reprenait par morceaux, par parcelles. C'était un clos, c'était un verger ; on se battait partout, sur les murailles, derrière les haies, dans les cours, dans les chambres, dans les alcôves, dans les caves. C'était une confusion, le sang coulait, coulait... par ruisseaux ! et vainqueurs et vaincus tombaient confondus en masses compactes et ne se relevaient pas.

L'Empereur, voyant cette mêlée horrible, fit incendier le château. Les flammes égalisèrent le combat, mais il recommença un peu plus loin.

* * *

La vision s'éclaire de plus en plus ; on voit passer comme dans un rêve ces figures illustres inscrites, depuis ce temps, dans l'histoire : c'est Ney qui devait plus tard payer de sa vie son dévouement à l'Empereur, c'est Kellermann, c'est Vandamme, c'est le maréchal Soult, c'est Jérôme Bonaparte !.. et ceux-ci et ceux-là, tous aussi héroïques que les chevaliers du moyen âge, qui, à Crécy, qui, à Poitiers, qui, à Azincourt, subissaient des défaites aussi éclatantes que des victoires !

Au bout de dix heures de combat, — des régiments entiers, renversés, dispersés au loin, ainsi que les nombreux escadrons venus à la rescousse sabrés et disloqués, — chaque chef démoralisé, malgré des efforts inouïs, par les chances de la mêlée, — les chevaux haletants

par les glisssades incessantes sur un sol spongieux, — les généraux, enfin, durent se résoudre à abandonner leurs positions.

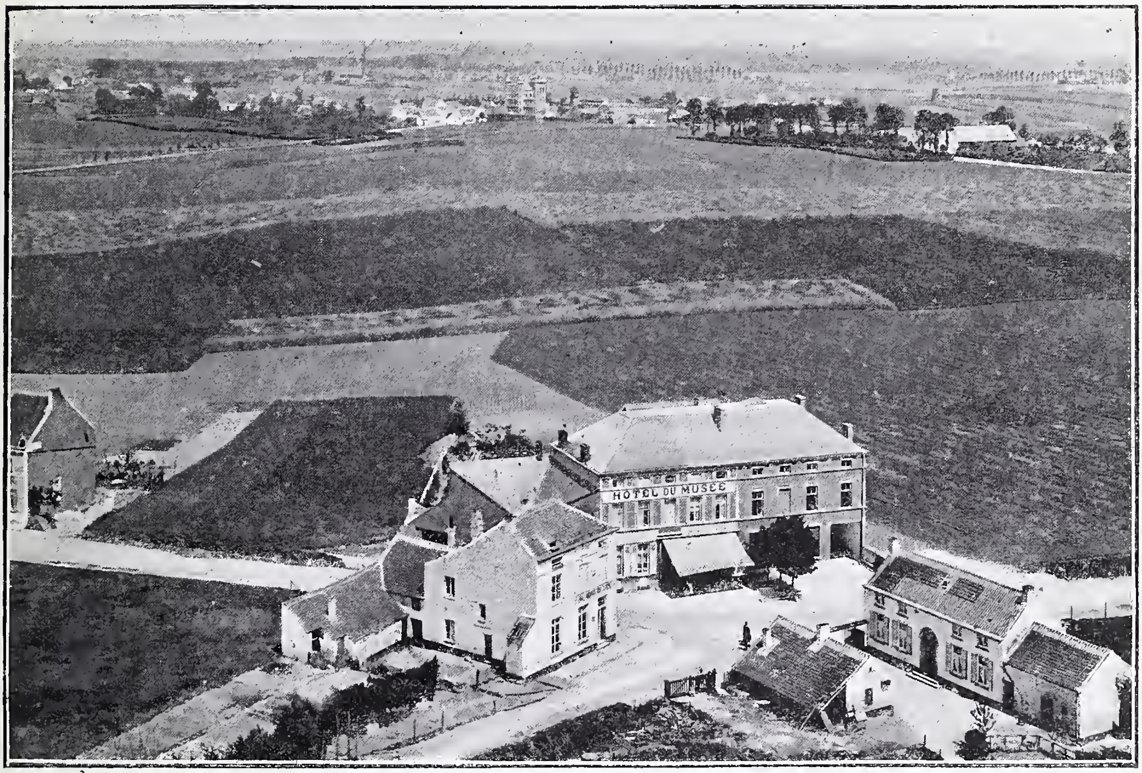
Et quand l'Empereur vit tous ses beaux régiments tombés dans la fournaise : « Allons ! — cria-t-il, — faites donner la garde ! »

On vit alors, spectacle inouï, ses grenadiers, ses cuirassiers, ses canonniers, défiler la tête haute, le pas tranquille ; et, comprenant qu'ils allaient jouer la dernière partie de ce drame effroyable, ils saluaient encore leur dieu, heureux de mourir pour lui !

Quand ceux-là, à leur tour, furent tombés, ce fut comme une étincelle électrique qui courut dans les rangs !... et au cri de : « sauve qui peut ! » on vit les restes de tous les régiments se disloquer un à un, les aigles brisés, les drapeaux déchirés, les canons abandonnés, et tous jetant leurs casques, manteaux, fusils, sabres, schakos, noirs colbacks, disparaître dans toutes les directions!. . . . .
. . . .

C'en était fait de la grande armée !...

Dans la nature, rien ne résiste. Il y a comme une entente secrète effaçant les plus tristes événements, et le passé, aussi terrible



La plaine de Waterloo. — Ferme de Mont-Saint-Jean.

qu'il soit, tombe dans un gouffre éternel. Aujourd'hui, sur ces tertres funèbres et silencieux, qui ont été énormes et sont presque effacés, le temps a fait son œuvre et voile ces tristesses sous une luxuriante végétation. Nous l'avons dit, cette contrée est une des plus fertiles de l'Europe. L'agriculture y est remarquable.

On ne verrait donc aucune trace de cette terrible bataille, si la Belgique n'y eût édifié un monument à sa gloire.

C'est une pyramide ronde, en terre, de 50 mètres de hauteur sur $1^{m},60$ de circonférence, surmontée d'un lion colossal en bronze.

*
* *

Pour résumer tous ces poignants souvenirs, on se dit que parfois les événements se mettent en travers des destinées les plus solides et que l'Empereur a expié la confiance sourde et aveugle qu'il mettait en « cette destinée ». Son malheur était décrété depuis longtemps !... Il a jailli au moment précis.

Et là-bas, sur le lieu de sa chute retentissante, tout est depuis longtemps effacé. Il y pousse du grain dans lequel chante la cigale et où les bleuets fleurissent, ainsi que les rouges coquelicots, semblables à des « fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ».

Au printemps, dans tous les buissons d'alentour, les oiseaux chantent et font leurs nids ; et sur ces tertres, visibles seulement pour ceux qui ont la mémoire du cœur, l'aubépine sème les pétales de ses fleurs blanches et odorantes — sans distinction de partis — sur toutes les tombes des combattants de Waterloo.

Jacques des Ardennes.

LA CHANDELLE ET LE MARCHAND

LÉGENDE PICARDE

Dans son *Histoire des antiquités et choses les plus remarquables de la ville d'Amiens*, qu'il fit paraître en 1642, le vieux chanoine Adrian de la Morlière nous incite à admirer sans réserve son église ; car, pour la décrire, nous explique-t-il dévotement, « il n'y a plume qui puisse atteindre ; il faudrait avoir à tous les coups les chartes et plans de taille-douce en la main pour en montrer les tours et les montées, les portaux et les roses, les arcs-boutants et les espis et tout tant d'autres de ses membres et beautez à parcelles ».

Parmi les membres et beautez de cette « toute belle au front doré », ainsi que s'est plu à l'appeler l'historien séculier en ses poèmes dédicatoires, est-il plus parfait chef-d'œuvre que le Beau Dieu d'Amiens?

Adossé au trumeau du porche central, le Christ domine de sa majesté sereine ses douze apôtres, moins idéalisés et d'une sculpture plus rude, ainsi qu'il convient pour les humbles suivants de ce divin Maître.



C'était là, devant cette suave et douce image de pierre, qu'au temps de foi profonde et de pieuses croyances, les fidèles s'entretenaient dévotement des faits merveilleux qui s'étaient passés à l'ombre de leur cathédrale. Et, parmi ces récits, se représentaient le plus souvent, au dire des vieux auteurs, l'histoire miraculeuse du Bénitier et celle du Chef saint Jean.

Bien que répétées de siècle en siècle, elles commencent à s'oublier, et ce n'est plus guère que dans les anciens grimoires qu'on peut en retrouver le souvenir. Ce souvenir, je vais essayer de le raviver, et je commence par la première des deux histoires :

A la suite de malencontreuses affaires, un notable commerçant de la ville se trouvait en passe de faire banqueroute. Un pareil accident était en ce temps-là regardé comme un déshonneur irréparable, et le pauvre homme, pour éviter la marque d'infamie qui devait à jamais s'attacher à son nom, avait eu successivement recours aux divers moyens généralement usités en de telles aventures. Ses amis n'avaient pu répondre à ses demandes que par l'assurance de leur bonne volonté malheureusement impuissante, les Saints étaient restés indifférents à ses prières et Dieu, auquel il s'était adressé en dernier ressort, lui avait opposé ce suprême axiome : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». En la matière, le conseil était bon, mais difficile à suivre, et le malheureux marchand se vit à la veille de fermer boutique, sans autre alternative que le suicide pour se tirer d'une si désastreuse affaire.

Or jusqu'à ce jour il avait été très pieux; par religion autant que par instinct il tenait à la vie et n'était nullement soucieux d'en sortir par un genre de mort qui ferait jeter son corps à la voirie comme celui d'un chien galeux. Dès lors, quel recours lui restait-il sinon de se vouer au Diable? C'est ce qu'il fit.



Les fidèles s'entretenaient dévotement des faits...

L'histoire ne dit pas comment il s'y prit pour se ménager une entrevue avec Satan; mais l'entrevue fut très cordiale et Satan, ayant aux lèvres son sourire le plus aimable, posa des conditions qui ne semblaient nullement rigoureuses. Un parchemin signé et dûment paraphé avec le sang du futur damné établit que l'âme de celui-ci, dans trente ans jour pour jour, appartiendrait au Maître de l'Enfer. Quel pacte pouvait être plus avantageux? Le marchand s'en déclara très satisfait; ayant près de soixante ans, il estimait que quatre-vingt-dix ans étaient un bel âge pour mourir, et d'ailleurs, en rusé Picard, il comptait bien jouer au Diable un tour de sa façon.

Depuis son entente avec cet éternel ennemi du Seigneur, il avait dû s'abstenir d'entrer dans le sanctuaire ; et même, lorsqu'il passait sur la place de la cathédrale, il hâtait le pas pour éviter un trop long contact avec l'ombre sainte; car il pouvait voir sur le tympan du porche central, au-dessus de la figure hiératique du Beau Dieu, une représentation naive et terrible du jugement dernier. Alors, devant

les tourments réservés aux damnés qui s'en vont à droite vers la gueule effroyablement ouverte de l'enfer, poussés par un démon au diabolique sourire, il se promettait bien d'obtenir son pardon, afin d'aller avec les justes qui, du côté gauche, guidés par les anges aux divins visages, montent vers la région des étoiles où Dieu le père les attend, entouré de sa cour céleste. Et, suivant un plan qu'il s'était tracé, il s'accordait les quinze premières années pour relever ses affaires et pour jouir des plaisirs de ce monde; mais il se réservait les quinze autres pour se repentir. Il se flattait que, grâce à cette pénitence, le fatal parchemin pourrait être anéanti par l'autorité de l'Église et que le signataire pourrait goûter, après une vie si bien remplie, les joies du Paradis.

Ce plan habilement combiné fut sagement exécuté. Pendant quinze ans, le marchand, constamment heureux, vit ses affaires prospérer et devint l'un des plus riches commerçants de la capitale picarde. Considéré par ses clients et recherché par ses amis, il jouissait pleinement des biens et joies de ce bas monde quand arriva l'époque qu'il s'était fixée pour renoncer à la bonne chère et quitter ses gais convives. Ce nouveau terme de quinze années, après un égal temps de plaisir, lui semblait dur à passer dans l'austérité des pénitents; il n'avait cependant nulle envie d'aller brûler en enfer éternellement et, résolu au sacrifice, il voulut du moins que la dernière des quinze bonnes années finît en un repas d'adieux auquel il convia ses amis les plus proches comme les plus éloignés.

Dès le lendemain matin commencerait le régime de salut; mais Satan fut plus fin que lui. Le repas s'avançait et, pour le clore dignement, le marchand venait de commander de nouveaux vins, les plus rares qu'il eût en sa cave; il les dégustait d'avance avec ses amis quand il fut surpris par le retour précipité du sommelier qui, sans avoir pris le temps de remplir les cruchons, vint le prévenir qu'un individu d'allure étrange se trouvait dans la cave et prétendait le voir sans le moindre retard.

A la description, le marchand avait suffisamment reconnu la qualité du visiteur; il pâlit; toutefois, fort de son droit, il se leva de table, s'excusant sur la nécessité de renvoyer quelque intrus gêneur et, s'étant muni d'une bougie allumée, il descendit, se promettant bien de tancer d'importance l'associé malencontreux qui le dérangeait si mal à propos. Adossé à la plus grande futaille, le Diable attendait; il avait quitté l'air affable de la première entrevue et les bras croisés, le regard dur, il effraya par son aspect sinistre le marchand qui, ne voulant pas paraître avoir peur, haussa le ton pour demander:

— Que me veux-tu ?

— As-tu donc oublié notre pacte et ta signature ?

— C'est parce que je m'en souviens que ta présence m'étonne.

— Ne sais-tu pas que l'heure est arrivée ?

— Tu mens, Satan; tu m'as accordé trente ans.

— Ils sont accomplis.

— Non, non; aujourd'hui même, la moitié seulement doit être écoulée.

— Selon ton calcul, pauvre dupe; mais ce calcul n'est pas le mien; là-bas nous comptons quinze ans de jours et quinze ans de nuits; tu vois qu'il faut me suivre.

Ces dernières paroles firent au pauvre marchand l'effet de la foudre; il tomba sur ses genoux, anéanti. Déjà, se sentant aux prises avec les tourments de l'Enfer et tremblant de tous ses membres, il suppliait le démon de lui accorder du temps, faisait les promesses les plus folles, pleurait, criait, et son angoisse effroyable, les tortures intérieures qui se peignaient sur son visage excitèrent tellement la verve du démon, elles le mirent en une telle joie, qu'il voulut faire durer son plaisir. Fixant la chandelle que le marchand tenait dans la main, il dit sur le ton le plus sarcastique :

— Je conviens que je t'ai trompé. Je te dois un dédommagement : puisque tu me demandes du temps pour mettre ordre à tes affaires, vis tant que durera cette chandelle; elle finie, tu m'appartiendras sans retour. Au revoir, dans une heure!

Le Diable venait de disparaître que le pauvre marchand était encore à genoux devant le tonneau sur lequel il venait de poser sa bougie; il n'osait remuer, la regardant stupidement se con-



« Vis tant que durera cette chandelle... »

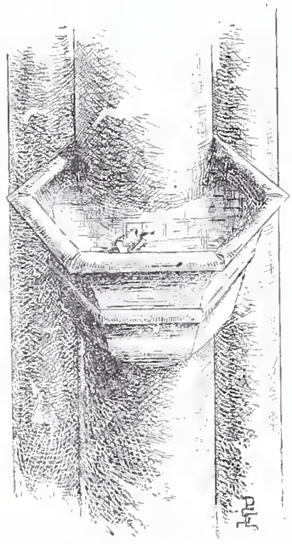
sumer. Son plan déjoué, la rouerie de Satan la damnation éternelle, toutes ces idées de maléfice s'entrechoquaient dans sa cervelle à le rendre fou.

Cependant ses amis s'inquiétaient et l'un d'eux vint s'informer du sujet de sa longue absence. Le trouvant les yeux hagards et tout frissonnant, il le questionna, le secoua tant et si bien que l'autre, en un récit coupé de soubresauts et de larmes, lui confessa ses mauvaises affaires, son pacte et la fourberie de l'infernal démon.

L'ami l'accabla d'abord de reproches pour s'être ainsi damné en vue d'un bien-être tout matériel ; mais c'était un homme très avisé ; il n'avait pas mené non plus une existence bien régulière ; ayant partagé depuis quinze ans les bons dîners du moribond, il se sentait un peu son complice et cherchait une inspiration qui pût le sauver. Pendant ce temps, la bougie continuait à se consumer.

— Au moins, éteins-la, dit l'ami.

Le marchand n'en eut pas la force, tant l'idée des ténèbres lui faisait peur ; mais brusquement son ami saisit la chandelle, la souffla ; puis, laissant là le malheureux pécheur qui fit en une heure d'angoisse terrible dix siècles de pénitence, il alla tout courant la jeter dans le grand bénitier de la cathédrale. Par bonheur, l'eau bénite remplissait la vasque ; elle y fut soigneusement renouvelée et, dès lors à l'abri des atteintes du démon, le précieux suif resta là si longtemps que le marchand eut encore bien des années pour racheter ses fautes. Il mourut dans une extrême vieillesse, après avoir rendu à Dieu ce qu'il avait pris au Diable et transformé en bonnes œuvres ses richesses si mal acquises et si chèrement payées. Et longtemps encore, après son enterrement à la cathédrale, les fidèles se montraient sur le tympan le coin des justes vers lequel son âme s'était envolée.


Il alla la jeter dans le grand bénitier.

Pierre Calmettes.

LA FALSIFICATION DES ALIMENTS

(Suite et fin. — Voyez page 70.)

D'une manière générale, on remplace, dans les confitures, le sucre par du glucose et les fruits par de la gélatine, puis, suivant la recette formulée par Ragueneau dans Cyrano de Bergerac :

D'un doigt preste, abricotez,

ou additionnez de quelques gouttes d'une autre essence aromatique, framboise, groseille, orange, etc. ; l'illusion est complète.

Mais on a fait mieux : les plus malins ont pensé qu'une confiture dans la confection de laquelle entre encore une essence naturelle de fruits, c'est trop vieux jeu. M. Charles Meunier a découvert dans le commerce un produit circulant sous le nom de gelée de groseilles, composé de 30 0/0 de glucose acidulée à l'*acide tartrique*, le tout coloré par la cochenille et gélatinisé par la colle de Chine.

On remplace aussi quelquefois l'abricot par du potiron. En Angleterre, beaucoup de marmelades désignées sous le nom de marmelades d'oranges sont préparées avec des navets.

Une fraude exceptionnellement coupable, qui nous coûte la vie de milliers de petits Parisiens, est la sophistication du lait.

Sa dénaturation la plus commune est l'écrémage et le mouillage. Il semble tout d'abord que ces pratiques ne soient pas graves ; elles n'en sont pas moins répréhensibles. Le lait n'est pas un aliment destiné, comme les autres, aux seules personnes saines et adultes ; on ne doit pas oublier qu'il nourrit plus spécialement les malades et les nouveau-nés, et que le régime lacté est aujourd'hui prescrit dans toutes les affections qui atteignent les intestins et l'estomac.

La vente du lait dénaturé n'est pas seulement tolérée, elle est admise. Et qu'on ne s'étonne pas de cette tolérance exceptionnelle, l'appréciation du lait présente de grandes difficultés en raison de l'extrême variation de cet aliment : qu'il soit de la première partie de la traite, qu'il provienne d'une vache soumise à un régime très aqueux ou à un travail pénible pendant les grandes chaleurs, et on se trouve en présence d'un liquide absolument naturel dont les propriétés nutritives sont cependant très pauvres, non comparables à celles d'un lait de la seconde partie de la traite ou d'un animal convenablement nourri. Ce *mouillage avant la traite* est une fraude aussi coupable que l'addition d'eau après la traite, mais tout contrôle est impraticable.

Une particularité intéressante à ce propos est que le désir de certaines personnes qui exigent du lait de la même vache repose sur une erreur, car il y a beaucoup moins de différence entre le lait de deux vaches qu'entre le lait d'une même vache pris au commencement et à la fin de la traite, celui-ci étant environ dix fois plus riche que celui-là.

Quand le lait a été mouillé et écrémé, il faut, par un procédé convenable, lui rendre son

aspect primitif et sa densité. A cet effet, les laitiers l'additionnent de différents produits plus ou moins nuisibles, quelquefois même toxiques ; on a décelé de la sorte la présence d'un nombre considérable de corps étrangers, farine, fécule, amidon, dextrine, sucre, mélasse, albumine, gomme adragante, gélatine, etc., jusqu'à de la cervelle de veau.

Si l'on pense que c'est là, le plus souvent la nourriture des nouveau-nés, qu'on ne s'étonne pas de les voir mourir si fréquemment du choléra infantile.

Parisiens! on édifie pour vous des hôpitaux et des cliniques, c'est fort beau; mais d'autres se chargent bien de les peupler. Et vous n'en proclamerez pas moins votre grande supériorité sur les campagnards qui, eux, n'ont pas été élevés au sein... de la capitale du monde.

Jusqu'à présent on se contentait généralement, pour conserver le beurre, d'y ajouter 4 ou 5 0/0 de sel; mais alors il n'avait forcément plus le même goût que lorsqu'il est frais.

Les chimistes ont trouvé un autre moyen de conservation actuellement très usité, paraît-il, en Angleterre, et qui laisse au beurre son goût naturel. Il suffit de lui ajouter purement et simplement quelques grammes d'acide borique. Comme ce produit est très bon marché et que, grâce à lui, on peut vendre du vieux beurre pour du beurre frais, l'usage s'est répandu avec une très grande rapidité chez nos voisins d'outre-Manche, qui forcent plutôt qu'ils ne diminuent la dose au grand détriment de la santé publique ; la vieille Albion ne connaît que les affaires, *business are business*. Aussi les contraventions deviennent-elles de plus en plus nombreuses. Car si certaines falsifications sont difficiles à découvrir, comme celles des farines, lorsqu'elles ne sont pas poussées à l'extrême, il n'en est pas de même du beurre boriqué où la présence de l'acide borique se décèle sans trop grande difficulté.

Si les consommateurs ne consommaient que par intermittence ces beurres falsifiés, ils ne constitueraient évidemment pas un grand danger pour la santé; mais ces beurres utilisés quotidiennement peuvent devenir très nuisibles. L'acide borique, en effet, souverain contre les compères-loriots, a des effets funestes sur l'estomac où ce champignon *naturel* ne trouve généralement pas un bon terrain de culture.

On ne se contente pas, d'ailleurs, de conserver le beurre de cette manière; la police de Dresde a saisi égalemeut des échantillons de viande de bœuf d'Amérique mise en vente. Or il a été reconnu que cette viande avait été conservée à l'état de fraicheur par l'addition d'acide borique.

La truffe, ce précieux cryptogame si recherché des gourmets, n'est pas elle-même à l'abri de la fraude. Lorsqu'elle a été atteinte par la gelée, on lui rend son apparence naturelle au moyen d'un enduit terreux (de la terre de Périgord!) fort bien préparé. Bien plus, on enveloppe de ce même enduit des truffes et même des cailloux. Enfin, pour augmenter le poids, on introduit adroitement dans l'intérieur du même tubercule des lingots de plomb. Malheur à celui qui porte goulûment sa dent creuse sur cette truffe trompeuse! Elle est aussitôt cruellement mais solidement plombée, et ce n'est pas sans douleur.

Parmi les innovations récentes survenues dans l'industrie — peut-être faudrait-il dire l'art — des falsificateurs, il en est de très curieuses. Plusieurs journaux ont relaté de quelle façon certains jardiniers sont parvenus à *faire mûrir* les fruits en leur injectant sous la peau un liquide alcalin et même, plus artistiquement, en les maquillant de couleurs vives.

Il existe aussi certains produits vendus ouvertement pour frauder les aliments : les falsificateurs ont lancé, il y a quelques mois, la pipéridine, servant à imiter le poivre. C'est une matière pulvérulente tout à fait semblable au poivre : il n'y a pas trace de poivre dedans, mais des produits minéraux et une substance inquiétante, inconnue, que les chimistes n'ont pu encore déterminer. Nous devons, néanmoins, nous réjouir de cette altération au nom des pouvoirs publics, car le poivre a joué des rôles de triste mémoire dans les évasions maintes fois pratiquées par les détenus de Mazas. On se souvient encore de ce prévenu qui, conduit en voiture cellulaire au Palais de Justice, aveugla son garde en lui projetant du poivre dans les yeux, s'esquiva et court encore. N'empêche que ce devait être du vrai poivre, celui-là, du poivre de Cayenne, et nous regrettons vivement de ne pouvoir en recommander le marchand à nos lecteurs.

Plus simple est la pseudo-cannelle que les promoteurs recommandent pour relever le goût du riz. Elle se prépare avec de la brique pilée et de la poudre de bois coloré provenant des chantiers de construction de navires. On l'ajoute aussi couramment au vin chaud pour lui donner du montant ; il faut que « ça gratte en passant », disent les clients des mastroquets, et ça gratte en effet, tel du papier de verre. Pendant les élections, la pseudo-cannelle se consomme par quintaux ; il n'est pas de bon discours aux citoyens qui ne soit suivi et précédé d'un vin chaud, le vin chaud des électeurs. Et jamais la formule des candidats : « Citoyens, on vous trompe! » n'a été si juste, car c'est bien tromper l'électeur que de gagner sa confiance en l'abreuvant *fraternellement* de matériaux de construction.

Bien plus distingués sont les *five o'clock* dont la mode s'est établie dans les familles

françaises; jeunes femmes au minois poudré, vêtues de robes délicieusement chatoyantes, vieilles douairières qui furent belles aussi... autrefois, élégants gentlemen à la mode de London, tout le high-life, devisent en de légers propos, buvant à petites gorgées le thé, liquide blond, doré. De l'eau chaude et des feuilles, ce sont du moins des produits naturels, l'austère Angleterre connaît les bonnes *chaoses*.

Naturel, en effet, le thé Gunpowder — pour ne citer que l'un des plus réputés — est formé, en proportion imposante, d'excréments de vers à soie!

Comme on peut en juger par ces quelques exemples, la chimie alimentaire se développe singulièrement; les fabricants d'imitation s'entendent à merveille à nous empoisonner avec science et art. Ils sont du reste rarement poursuivis. « L'épicier qui vole un consommateur, a dit Alphonse Karr, est condamné à l'amende ou à une prison de quelques jours; le consommateur qui volerait un épicier serait condamné aux galères. L'épicier qui empoisonne un consommateur est condamné à l'amende, le consommateur qui empoisonnerait un épicier serait infailliblement guillotiné ».

HENRY DENANREF.

LES

Métis de Lions et de Tigres

« On sait, dit Brehm, que le tigre s'accouple quelquefois avec le lion et que de leur union résultent des métis qui tiennent le milieu entre les deux parents, tout en conservant les raies qui sont propres au tigre. »

Il est à regretter que le célèbre naturaliste qui d'ordinaire recueille de si complets et de si minutieux renseignements sur les animaux, dont il décrit les mœurs et le caractère, n'ait fourni aucun détail sur les produits de ce curieux croisement et se soit borné à constater en termes assez vagues leur existence.

Un membre de la Société de zoologie de Londres vient de combler en partie cette lacune. M. Gambier Bolton nous apprend dans un article récemment publié par le *Windsor Magazine* qu'il existe en Angleterre trois spécimens vivants de ces hybrides de tigres et de lions. Le premier a vu le jour, il y a quelques années, dans une ménagerie des environs de Windsor; le second est né en Allemagne et fait partie du magnifique muséum que M. Walter Rothschild possède dans sa résidence de Tring-Park, dans le comté de Hertford; enfin le troisième est dans la ménagerie de M. Hargenbeck à Earl's-Court. Les deux premiers de ces hybrides ont entre eux la plus grande ressemblance. La gravure que nous donnons ci-dessous, d'après une photographie de M. Gambier Bolton qui a été publiée par le *Windsor Magazine*, représente le métis du muséum de Tring. En réalité, cet animal ressemble bien plus à un tigre qu'à un lion. Les raies d'une teinte sombre qui traversent sa robe d'un jaune rougeâtre ne se dessinent pas avec autant de netteté que sur le pelage du tigre royal, mais elles sont encore très faciles à distinguer. La proportion entre la longueur du corps et la hauteur de la taille est la même que chez le tigre. D'autre part, les coins de la bouche qui sont toujours blancs chez le lion et noirs chez le tigre sont également noirs chez le métis de Tring. En réalité, cet hybride ne diffère des tigres que par la nuance plus affaiblie des raies et par la forme de la partie supérieure de la tête qui, au lieu d'être à peu près ronde comme chez le tigre, est quelque peu aplatie comme chez le lion. Le métis de Windsor est de tous points semblable à celui que possède M. Walter Rothschild, et aucune des particularités de son pelage ou de sa conformation ne mérite un examen spécial.

Le métis de la ménagerie Hargenbeck n'a presque rien de commun avec les deux autres. On le prendrait pour un lion sans crinière, et cette conjecture paraîtrait à première vue d'autant plus justifiée que cet ornement manque à certaines variétés de la famille du roi des animaux. La robe de cet hybride a cette couleur roux fauve qui est plus ou moins foncée suivant les individus et suivant les espèces, mais qui se retrouve chez tous les lions. Toutefois un long examen n'est pas nécessaire pour découvrir sur son corps des traces de raies d'une teinte plus sombre, semblables à celles des tigres, et ces bandes deviennent tout à fait apparentes sur la queue de l'animal. Il est également à remarquer que la bordure du coin des lèvres de ces métis est noire comme chez le tigre, tandis qu'elle est blanche chez le lion.

Malgré ces particularités qui peuvent avoir quelque valeur aux yeux d'un naturaliste, il n'en reste pas moins hors de doute que l'hybride de la ménagerie Hargenbeck ressemble beaucoup à un de ces lions sans crinière du Gouzerat, *leo goozeratensis*, qui ne se rencontrent guère plus que dans la province de l'Inde dont ils portent le nom, et ne paraît avoir avec le tigre que les liens d'une très lointaine parenté. D'autre part, nous avons vu plus haut que les hybrides de Windsor et de Tring pourraient être pris pour de véritables tigres. Comment expliquer que des animaux issus du même croisement, soient séparés par des différences aussi profondes? A la vérité, on pourrait être tenté de soutenir que le prétendu hybride de la ménagerie d'Earl's-Court est un animal de race pure, qui n'a pas une seule goutte de sang de tigre dans les veines. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les lionceaux viennent au

monde avec de petites bandes noires transversales sur les flancs, sur le dos et à la queue. A la vérité, ces taches disparaissent pendant la première année, mais il ne serait pas impossible que le métis contesté de la ménagerie Hargenbeck ne fût pas autre chose qu'un véritable lion qui, par un caprice de la nature, aurait mieux conservé que ses congénères les bandes transversales que tous les félins portent en venant au monde et qui paraissent provenir du type primitif de cette famille de carnassiers.

On pourrait également contester l'origine des hybrides de Windsor et de Tring et affirmer qu'ils sont l'un et l'autre de vrais tigres qui n'ont aucune affinité de race avec les lions; mais des allégations *à priori*, même dans le cas où elles reposent sur des conjectures qui n'ont rien d'invraisemblables, ne sauraient être acceptées comme des arguments décisifs dans une controverse scientifique.



Métis de lion et de tigre.

En principe, les croisements entre les lions et les tigres ne paraissent pas impossibles, et l'on peut même s'étonner qu'ils ne soient pas plus fréquents. Il existe entre les diverses branches de la grande famille des félins, qui constitue l'aristocratie des carnassiers, plus de ressemblance qu'entre les représentants des variétés plus ou moins nombreuses des autres familles du règne animal. Le lion, le tigre, le léopard, le lynx ne sont en réalité que de gros chats. Ajoutons qu'à l'état de captivité les lions et les tigres vivent en très bonne intelligence.

Les lionceaux et les petits tigres qui naissent dans la même ménagerie sont élevés en commun et gambadent ensemble avec la gaieté et l'agilité qui distinguent les jeunes chats pendant les premiers mois de leur vie. M. Gambier Bolton a vu à la ménagerie de Regent's Park un lion, un tigre et une lionne qui étaient tous les trois du même âge et de la même taille et vivaient en parfaite harmonie enfermés dans la même cage. Il est vrai qu'un jour où les trois animaux jouaient ensemble dans le préau garni de barres de fer qui sert d'annexe au pavillon des carnassiers, la lionne s'étant abattue le corps inerte et les yeux fermés, comme si elle avait été prise d'une soudaine défaillance, le lion ne permit pas au tigre de s'approcher de la fausse malade et le tint à distance respectueuse en lui faisant voir les dents. La lionne se redressant aussitôt sur ses pieds mit fin à cette petite comédie qui aurait pu avoir un dénouement tragique, et l'incident n'eut pas d'autres suites. Mais, en dehors de ces nuages qui peuvent troubler les amitiés les plus solides, les tigres et les lions nés en cage et vivant ensemble dans les jardins zoologiques ou les ménageries se considèrent comme appartenant à la même famille, et la déviation que les instincts naturels subissent sous l'influence de la captivité suffit pour expliquer comment des métis peuvent naître du croisement de deux animaux qui ont entre eux autant de ressemblance que l'âne avec le cheval.

Les différences qui ont été constatées entre l'hybride de la ménagerie d'Earl's-Court et ceux de Windsor et de Tring peuvent très bien avoir leur raison d'être sans qu'il soit nécessaire de mettre en suspicion la bonne foi des intermédiaires qui ont vendu ces animaux à leurs propriétaires actuels. Il est très vraisemblable, il est même à peu près certain que les effets produits par les lois de l'hérédité doivent varier suivant qu'il s'agit du croisement d'une lionne et d'un tigre ou d'une tigresse et d'un lion. Il est à regretter que le savant naturaliste qui a étudié les trois hybrides qui existent en ce moment en Angleterre n'ait pu reconstituer exactement leur état civil. A défaut de renseignements précis, la conjecture qui paraît la plus vraisemblable, c'est que, dans cette catégorie de métis, l'influence exercée par le mâle doit être prépondérante et que les hybrides de Windsor et de Tring ont eu pour père un tigre et pour mère une lionne, tandis que l'hybride d'Earl's-Court est né d'une tigresse et d'un lion.

G. Labadie-Lagrave.

NOUVEAUX PROJECTEURS ÉLECTRIQUES

L'art naval a fait, on peut le dire, depuis ces dernières années surtout, des progrès considérables. Les guerres récentes, et principalement celles qui ont mis aux prises la Chine et le Japon, hier encore les États-Unis et l'Espagne, l'ont démontré d'une façon saisissante.

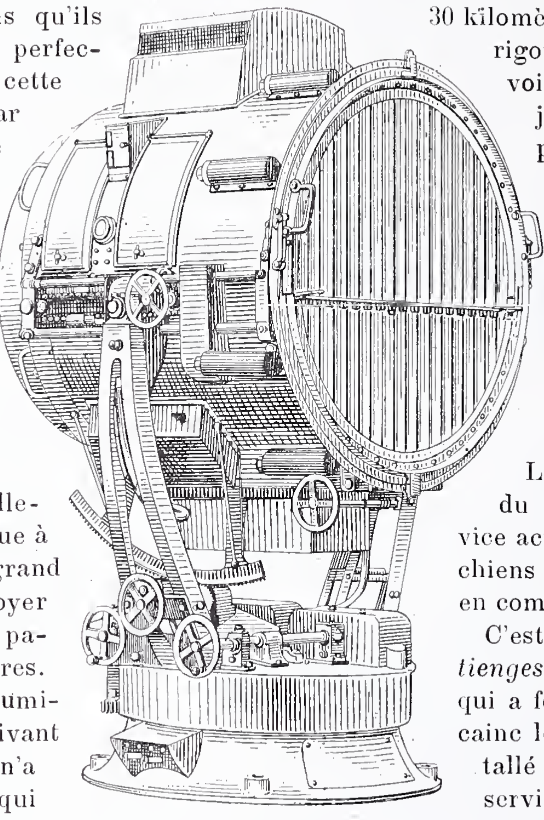
Non seulement chaque nation s'est aujourd'hui créé une flotte puissante, armée avec tous les perfectionnements modernes, mais encore la défense des côtes a été organisée de la manière la plus complète. A l'entrée des ports comme sur les points menacés du littoral, la marine a installé des batteries formidables; sous l'eau, prêtes à exploser au moindre choc, sont dissimulées des torpilles dormantes; tandis que pendant la nuit, sur un signal, les projecteurs électriques peuvent instantané-

ment inonder de lumière toute la rade et déjouer ainsi les surprises de la flotte ennemie en démasquant ses manœuvres d'approche.

Des exemples récents ont montré quel rôle important serait réservé dans l'avenir à ces derniers appareils, et l'attention a été attirée d'une manière toute spéciale sur les services qu'ils étaient appelés à rendre en temps de guerre.

Les divers pays expérimentent depuis peu des projecteurs beaucoup plus puissants, et parmi ceux-ci nous croyons devoir décrire avec quelque détail les nouveaux appareils construits par l'*Elektricitäts Actiengesellschaft* de Nuremberg, pour la marine autrichienne, et qui nous semblent mériter une place à part, en ce sens qu'ils résument les principaux perfectionnements apportés à cette branche de l'art naval par l'Allemagne, l'Angleterre et surtout la France.

Le projecteur électrique dont nous publions une vue d'ensemble est le type de ceux qui sont employés actuellement à bord des navires de guerre et à l'entrée des ports autrichiens sur l'Adriatique.


Nouveau projecteur électrique de la marine autrichienne.

Il se compose essentiellement d'une lampe électrique à arc, placée au centre d'un grand miroir parabolique et au foyer d'une lentille à échelons pareille aux lentilles des phares. Pour diriger le faisceau lumineux dans le sens ou suivant l'angle que l'on désire, on n'a qu'à tourner une des roues qui sont bien visibles sur le côté droit de l'appareil et permettent de lui imprimer, avec une précision mathématique, les mouvements voulus de translation, de rotation et d'oscillation autour d'un axe horizontal. Tous ces mouvements peuvent être également effectués au moyen d'une commande électrique indépendante.

Le miroir est encastré dans un chariot mobile, à la partie postérieure du tambour métallique dont les faces latérales portent deux fenêtres en verre dépoli. Un anneau d'amiante maintient le réflecteur dans sa monture en cuivre. Le diamètre des miroirs ordinaires varie entre 600 et 900 millimètres, mais, pour certains projecteurs à grande portée, il atteint des dimensions très supérieures.

Exactement au centre du miroir, les deux charbons occupent une position horizontale. Leur diamètre est d'environ 25 millimètres (positif) et 18 millimètres (négatif). Les fenêtres latérales dont nous avons parlé servent à assurer le centrage parfait de l'arc électrique, les charbons devant être toujours dans le même plan horizontal et à la même distance. Pour plus de précision encore, on a adapté un petit miroir, incliné à 45 degrés, dans la partie supérieure du tambour formant chapeau. Ce miroir projette l'image de l'arc sur une des fenêtres où l'on a tracé un point de repère : c'est en ce point que doit se placer l'image en question pour obtenir le meilleur fonctionnement de l'appareil et l'éclairage maximum.

La partie antérieure est fermée au moyen d'une lentille circulaire à échelons. On peut ainsi projeter à une distance de 25 ou 30 kilomètres un faisceau lumineux rigoureusement parallèle. On voit sur la base même du projecteur les deux bornes de prise du courant, dont l'intensité varie entre 45 et 80 ampères, suivant l'éclairage et la portée qu'on désire atteindre. Pour avoir une lumière bien fixe, il faut faire usage d'une dynamo génératrice à courant continu.

Le poids total des appareils du dernier modèle en service actuel sur les navires autrichiens ne dépasse pas 710 kilos, en comptant les électromoteurs.

C'est aussi l'*Elektricitäts Actiengesellschaft* de Nuremberg qui a fourni à la marine américaine le puissant projecteur installé à Sandy-Hook, dont les services ont été si appréciés lors du récent conflit avec l'Espagne. Nous croyons que c'est un des plus merveilleux engins de ce genre qu'on ait jamais construits. Le diamètre du miroir, dont le polissage n'avait pas demandé moins de six mois, atteint $1^{m},50$. Les charbons mesurent respectivement $3^{cm},8$ et $2^{cm},65$ d'épaisseur.

Pour donner quelque idée de la puissance de l'appareil dont il s'agit, nous dirons à nos lecteurs que le courant électrique de 150 ampères fournit, sous une tension de 60 volts, un arc lumineux de 47.000 bougies. La combinaison du miroir et de la lentille portant l'intensité à 194 millions de bougies, on ne sera pas surpris d'apprendre que les feux du projecteur de Sandy-Hook sont visibles à 80 milles en mer...

Edouard Bonnaffé.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

PEINES DE CŒUR



Peines de cœur. — Sculpture de M. Deplechin. — Gravure de Crosbie.

PEINES DE CŒUR

Quelle fantaisie exquise campa sur son piédestal ce petit bonhomme aux grands yeux rêveurs et tristes! Peines de cœur! Il semble avoir bien du chagrin en effet, ce chérubin dodu qui songe et peut-être regrette. Ses quenottes mordent deux doigts en une attitude repentie. Quelle étourderie a donc commise l'adorable brigand? Quels perfides projets couvent sous ce front où frisent de lourdes boucles? Des flèches dorment dans le carquois, attendant le réveil de quelque escapade.

Et le chérubin d'amour a de la peine, une grosse peine qui fait frémir son petit cœur, mais n'a point encore amaigri ses belles joues grassouillettes ni ses membres délicieusement potelés.

X.

LES ARBRES CÉLÈBRES

Le marronnier du 20 mars, infidèle, comme il lui arrive souvent, à son rôle de « messager du printemps », ainsi qu'on l'appelait au beau temps de la littérature classique, a manqué son entrée.

Il est placé, aux Tuileries, au bord d'un des parterres d'Atalante, au milieu desquels sont des hémicycles en marbre blanc, construits, d'après les dessins de Robespierre, pour servir de siège aux vieillards qui devaient présider aux jeux de l'enfance lors de la grande fête de Germinal.

On a entouré ce pauvre marronnier, pour expliquer sa précocité d'autrefois, d'une foule de légendes; les royalistes attribuaient l'éclosion hâtive de ses bourgeons à l'enterrement qui fut fait à ses pieds des Suisses tués au 10 Août; les bonapartistes faisaient coïncider sa floraison avec l'anniversaire de la naissance de Monseigneur le roi de Rome. Cette précocité, qui étonnait si fort jadis, est aujourd'hui dépassée par celle d'autres marronniers des Champs-Élysées et du Cours-la-Reine; elle provient uniquement de l'espèce de l'arbre, — *Æsculus Brioti*, — plus hâtive que celle du marronnier d'Inde ordinaire.

De tous les arbres de Paris, le plus célèbre, après le marronnier du 20 mars, déjà bien démodé, est l'orme des Sourds-Muets, dont le dôme de feuilles entre en ligne avec les plus hauts édifices de Paris. On l'appelle l'orme de Sully; c'est une erreur, il n'a pas été planté par Sully; il est d'origine beaucoup plus ancienne. Il y a à Carnavalet une fort vieille gravure où devant le couvent de Saint-Magloire, où fut installée depuis l'Institution des Sourds-Muets, se voit une rangée d'ormes. Le nôtre est le dernier des survivants de cette antique futaie. Il a une histoire authentique et curieuse: de pauvres bénédictins bretons, fuyant devant les Normands, se réfugièrent à Paris, avec les reliques de leurs saints, Maclou et Magloire. Dépossédés de leur couvent par Catherine de Médicis, ils allèrent bâtir hors de la porte Saint-Jacques un moustier au-devant duquel, en souvenir de la patrie bretonne, ils plantèrent une rangée d'ormes, ces arbres qu'on voit ombrager tous les chemins de la vieille Armorique.

Dans nos climats, il n'existe pas d'arbre d'un fût si haut et d'un tel jet: quarante-huit mètres, deux mètres de moins que la colonne de Juillet, quatre mètres de plus que la colonne Vendôme.

Les chênes célèbres de la forêt de Fontainebleau: le *Charlemagne*, le *Pharamond*, le *Bouquet de l'Empereur*, n'atteignent pas ces dimensions. Ils sont d'ailleurs découronnés, ruinés, tandis que l'orme des Sourds-Muets arbore une santé des plus verdoyantes.

Bien malade aussi est le chêne de François Ier, devant le château de Madrid, au bois de Boulogne. Avec ses balafres de goudron, il ressemble à un vieux guerrier couvert de cicatrices. Ce sont les Prussiens qui, en 1871, avaient commencé à le couper, après avoir fait ripaille avec la cave du restaurant.

Le châtaignier de Robinson où, le dimanche, commis et demoiselles de magasin vont sabler le frais picolo en chantant la ritournelle, est aussi célèbre. Qui ne connaît le cèdre du Liban, dont le dôme noir domine le nord du labyrinthe et qu'une légende, fausse comme toutes les légendes, a rendu célèbre? Ce n'est pas après une traversée dramatique, dans un chapeau, au prix d'une eau parcimonieusement distribuée, que Bernard de Jussieu importa ce cèdre du Liban; il rapporta tout simplement du Jardin botanique de Londres une bouture que lui avait donnée le botaniste Collinson.

Le cèdre de Beaujon, presque de la même époque, est beaucoup moins connu, car une fée bienfaisante n'a pas entouré son berceau d'un conte romantique.

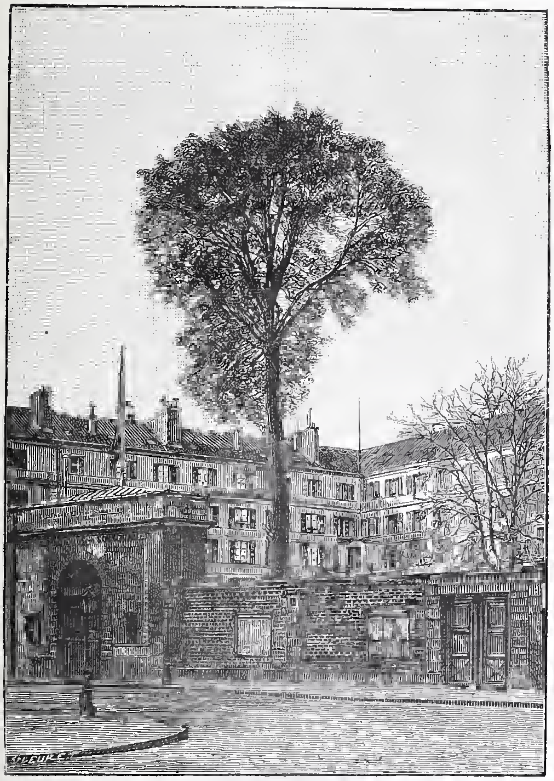
Les Champs-Élysées possèdent encore une trentaine de superbes ormes plantés en 1723 par le duc d'Antin, et les bas quais de l'île Saint-Louis sont ombragés par de vieux arbres qui datent presque tous de la seconde moitié du dix-septième siècle et où le soleil du printemps fait, au matin, chanter les nids de corneilles.

Un arbre moins colossal, mais qui n'est pas moins connu, est l'arbuste qui pousse ses vertes ramures dans le fronton de la porte de derrière de l'Opéra. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un rameau détaché du laurier d'Apollon qui surmonte l'édifice, mais un vulgaire aulne que peut-être le *Roi des Aulnes* de la ballade a semé dans sa ronde nocturne.

La France est très riche en arbres historiques ; les arbres comme les Facultés ont leurs doyens.

L'un des plus fameux est le peuplier de Dijon, qui élève son fût de quarante mètres de haut au milieu du jardin de l'Arquebuse. C'est le doyen des arbres de notre pays. Il existe encore en France un certain nombre de ses jeunes congénères — centenaires néanmoins — que le peuple affranchi planta, en 1792, sur la place publique, à la place de la potence seigneuriale, en signe de délivrance et de liberté. Cet arbre, grâce à un calembour latin — *Populus*, peuple — est devenu l'emblème de Jacques Bonhomme.

Un des mieux conservés est celui qui est sur



Orme de l'Institution des Sourds-Muets, dit Orme de Sully.

la commune de Bougival, proche la machine de Marly. Tous les ans, au 14 Juillet, il est pavoisé et reçoit la visite du Conseil municipal.

Une Société, *les Amis des arbres*, s'est fondée pour la conservation de nos vieux arbres, et c'est justice. Chez nous, le culte des arbres, depuis les druides gaulois qui cueillaient le gui et les poètes païens qui logeaient dans les forêts profondes les nymphes

Et les sylvains moqueurs sous l'écorce des chênes
Avec les rameaux verts se balançant au vent,

s'est transformé, mais non affaibli, et l'une des pièces les plus populaires de Ronsard est encore aujourd'hui la fameuse satire : *Contre les bûcherons de la forêt de Gastine.*

Albert Callet.

L'ART DE LA RÉCLAME

La réclame a ses lois, sa marche, que pourrait aisément déduire et déterminer un économiste.

Certaines conditions sont à observer ou à rechercher.

Emplacement. — C'est une importante affaire de bien placer sa publicité et de lui trouver l'endroit le meilleur.

Or, en l'espèce, l'endroit le meilleur est celui qui sera le plus regardé par le plus grand nombre de paires d'yeux.



Affiche hollandaise.

Une réclame dans un endroit peu fréquenté serait oiseuse.

Cependant j'ai vu et lu des réclames de pianos et de corsets dans les plaines désertes de l'Idaho, au pied des montagnes Rocheuses.

Elles sont peintes en noir sur des faces du roc.

Les peintres qui les ont faites ont dû voyager deux jours avant d'arriver là.

Est-ce donc pure manie? Non pas, puisque je les ai vues, et qu'elles m'ont frappé, et que je vous en parle. L'endroit est sauvage, mais il y passe un train par jour dans chaque sens, le *Pacific Railroad*, qui relie New-York à San Francisco en six jours. Les *passengers* désœuvrés lisent ces annonces imprévues, se les montrent, en causent dans le parloir du pullmann, et l'effet est produit.

Il serait surprenant qu'en matière de réclame les Américains fissent quelque chose d'inutile.

Les emplacements ordinaires sont bien en vue : les murs, le front des marches d'un escalier public, les journaux, surtout les premières pages, où l'annonce plus imprévue coûte plus cher, les colonnes plantées sur le trottoir.

A New-York, tout est bon, car il ne faut pas qu'une surface exposée sur la voie publique demeure improductive. On met des annonces jusque sur les boîtes à ordures qui séjournent le matin devant les maisons. Il y en a tout le long des poteaux des réverbères, sur les cadrans des horloges publiques ; les heures sont remplacées par les lettres qui composent le nom d'un fabricant ou d'un produit.

La réclame envahit le trottoir, s'y installe,

vous barre le chemin, pour que vous vous aperceviez qu'elle est là, au moins, en vous cognant dessus. Un gros poteau tricolore ou une statue d'Indien en bois peint vous informe que la maison devant laquelle vous passez est



Affiche anglaise.

un établissement de bains ou un bureau de tabac. Il vous faut heurter ou frôler ces obstacles pour passer. Et quand vous baissez les yeux pour regarder à vos pieds, vous lisez de grandes lettres dessinées par le dallage du pavement.

Le trottoir, sans cesse piétiné, sillonné, regardé, est une excellente surface. A Paris, la Préfecture de police en interdit l'usage, ou à peu près. C'est un tort. Le trottoir ne perdrait rien à être bariolé, et son entretien par les intéressés dégrèverait d'autant la Ville.

A Minneapolis, à un coin de la Main Street, des plaques de nickel sont encastrées dans le trottoir. Elles sont découpées en forme de pieds nus, pieds d'hommes, pieds de femmes, pieds d'enfants. Tous ces pieds nickelés se dirigent vers un but unique, qui est la porte du marchand de chaussures voisin.

Il y a aussi les tombes, dans les cimetières. A Denver, j'ai lu ceci : « Ici reposera un jour William Bolton, qui, pour le moment, tient un excellent magasin de chaussures, 15th Street, W. 1003. »

Le son. — Les cinq sens étant cinq avenues qui, partant du monde extérieur, aboutissent dans l'homme même au siège de la connaissance, il était naturel et logique que la réclame cherchât à se faufiler par chacun de ces chemins, qui passent, par exemple, à travers les yeux et les oreilles.

Aussi les oreilles sont-elles sollicitées violemment et fréquemment par la réclame, et il y a bien longtemps qu'on y a pensé. La réclame criée fut même une de ses premières formes, et l'on a fait de fort curieux recueils avec les anciens cris de Paris. Il y en a encore quelques-uns. On les entend le matin, dans les faubourgs où passent les marchands des quatre saisons. L'industrie moderne a renouvelé ce procédé en costumant les crieurs, devenus des hommes du monde, avec le gibus, la canne, le pardessus mastic et les gants; ils vont deux à deux par les boulevards, et crient en cadence l'annonce d'un spectacle du soir.

La lumière. — La réclame lumineuse attire l'œil par son scintillement dans la nuit; c'est le miroir aux alouettes. Le moyen est d'autant plus efficace que la lumière est plus éclatante. On emploie beaucoup les lettres de feu, avi-



Le Ramoneur.

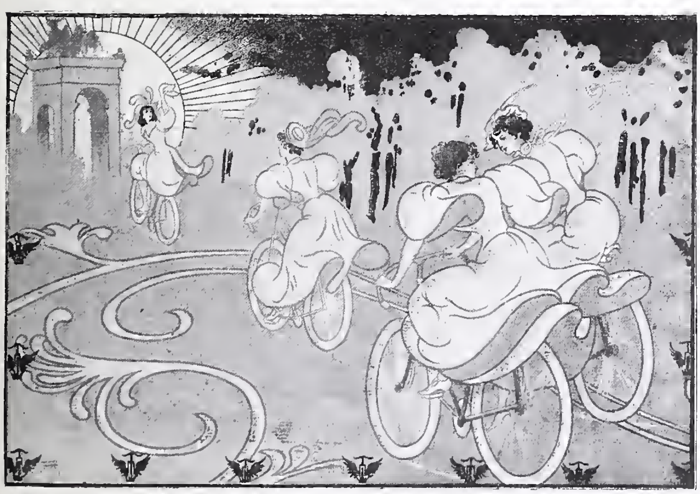
vées par des fonds réfléchissants ou par des cabochons rutilants. Les petites ampoules électriques donnent aux enseignes une vivacité d'autant plus productive qu'elle est plus aveu-

glante. On peut en employer un nombre plus ou moins grand. A Paris, on vise trop à l'économie; on se contente d'un seul mot éclairant. Ce procédé est mieux compris à New-York, où nos poteaux lumineux de coins de rue paraîtraient piètres et mesquins. Dans Broadway, il y a une maison haute de douze ou quatorze étages, dont toute une face latérale et sans fenêtres donne sur l'angle de l'avenue. Ce gigantesque panneau est entièrement couvert de petites ampoules électriques qui dessinent les lettres de cette grande page. Quand vient la nuit, tout le pignon s'allume, flamboie, embrase l'air; soudain il s'éteint, et le quartier paraît subitement plongé dans l'obscurité. Au bout d'un instant, tout se rallume.

Dans toutes les grandes rues américaines, les vastes magasins, même après l'heure de la fermeture, demeurent illuminés. C'est une dépense. Il n'y a pas de devantures opaques ni de fermetures métalliques. Toute la nuit le passant voit à toute heure les objets en montre dans la boutique.

La rue en est toute égayée. C'est une publicité permanente. Vous direz : « Mais dans la nuit déserte, de quoi sert-elle? » Elle présente un autre avantage, qui est la sécurité. Passants et policemen verraient tout de suite un malfaiteur qui se serait introduit et qui rôderait dans le magasin absolument désert. Les commerçants organisent et paient, d'ailleurs, une police d'inspecteurs nocturnes, dont la surveillance est ainsi secondée.

Les Américains n'affichent pas seulement des lettres de lumière, ils font aussi des lettres d'ombre, des lettres de zinc découpé, qu'un phare projette et agrandit sur une surface de muraille très éclairée, comme il y en a sous le



Affiche modern style.

tunnel des tramways, à Chicago. Le vent ou le courant d'air font balancer les lettres-écran, et les ombres en dansant forcent l'attention.

Le mouvement. — Car l'immobilité est moins rémunératrice, en matière de publicité, que le mouvement. L'homme s'intéresse à ce qui remue; oisif, il suivra avec attention les gestes d'un ouvrier qui travaille ou d'un domestique qui frotte les carreaux.



Affiche de Mucha.

L'activité étant la grande loi de la nature humaine, il en aime toutes les manifestations. Le mouvement l'amuse. Il regardera la mer durant des heures, parce qu'elle s'agite.

Il est bon que la réclame ne soit pas stationnaire, qu'elle voyage, qu'elle croise les gens, qu'elle aille au-devant d'eux, qu'elle circule; elle augmente ainsi le nombre des regards qui la frôleront. De là l'invention des hommes-sandwichs, des voitures roulantes. La publicité ambulante est créée à présent. Ils ont imaginé la réclame qui allie la stabilité à la mobilité. Un homme qui porte un travestissement éclatant, avec le nom du produit écrit en travers de sa poitrine et de son dos, déambule par les trottoirs; mais ses semelles sont en caoutchouc, automatiquement encrées. Elles impriment le nom sur le macadam. Ainsi, même quand la réclame a passé, elle laisse sa trace.

Ajoutons d'ailleurs que ce moyen, qui nous frappe par son modernisme, est vieux comme Socrate et est renouvelé des Grecs. Déjà à Athènes, au temps de Périclès, les courtisanes le connaissaient et l'employaient. Leurs sandales avaient des semelles de terre cuite et dure, ornées de lettres en relief qui laissaient leur empreinte derrière elles sur le sable fin.

Le beau. — On a songé à exploiter en faveur

de la réclame l'attrait du beau, ce qui paraît constituer ou une antinomie ou un sacrilège, car le premier caractère du beau est d'être inutile. Le mont Blanc est beau; il ne sert à rien. Peut-être un jour les surfaces de ses flancs seront-elles couvertes par la publicité, qui ne respecte rien.

On a donc plié l'art vers l'utile, et de bons artistes n'ont pas dédaigné d'enluminer des affiches. Cependant la publicité artistique ne me paraît pas devoir inspirer une longue confiance. Son caractère d'art ne frappe qu'une minorité éclairée. La grosse foule n'y prend pas garde et s'en désintéresse d'autant plus que l'œuvre a plus de délicat talent. Les affiches murales et morales, qui faisaient de la réclame à l'esthétique, n'ont pas porté beaucoup de résultats.

La poésie aussi a quelquefois servi la publicité, et cela de bien bonne heure. Je ne crois pas que personne se soit jamais avisé qu'il y a déjà de la réclame en vers dans Homère — de la réclame payée, pour une maison de poterie : « Si vous me payez ma publicité, je chanterai vos produits, ô potiers ! » (*Epig.* XIV.)

La poésie a souvent prêté sa diffusion à un homme, à une idée. Les *Géorgiques* de Virgile sont une réclame officielle et commandée pour l'agriculture. Les *Sylves* de Stace sont des échos mondains payés. Pailleron, dans le *Monde où l'on s'ennuie*, a rimé un désopilant prospectus pour un dentiste :

Ah! n'arrachez jamais la molaire qui tombe!

Mais la réclame en vers se perd. On est trop pressé; on n'a plus le temps de lire.

(*A suivre.*) Léo Claretie.

LES BUFFETS GRATUITS
DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS ET D'AILLEURS

Il a été longtemps de mode de railler les bals de l'Hôtel de Ville de Paris. Un chansonnier, aujourd'hui défunt, les a popularisés jadis en des couplets irrévérencieux. A l'en croire, le palais municipal serait un rendez-vous d'invités débraillés et faméliques.

Comme il arrive souvent quand les poètes s'en mêlent, la légende a fait ici du tort à l'histoire. De tout temps, dans les fêtes officielles, les consommations gratuites ont été considérées comme une aubaine et, gens titrés ou gens de roture, nul ne résiste à la séduction affriolante d'un pâté de foie gras, d'un sandwich dodu, d'une tasse de bouillon réconfortant et d'une flûte de champagne, lorsque la faim et la soif sont là qui les talonnent. Ce n'est pas d'hier qu'il en est ainsi.

Sans remonter jusqu'au déluge, nous ne pouvons résister au plaisir de citer un passage typique, extrait des *Souvenirs de Madame de Caylus*, et faisant partie de la description d'une fête à laquelle elle avait assisté sous le Grand Roi. Les « invités, dit la spirituelle conteuse, étaient si honnêtes qu'ils ont pillé le buffet. La maréchale d'Albret était fort charitable et fort dévote, mais elle avait un goût prononcé pour le vin que les femmes de ce temps-là ne se permettaient guère de boire qu'avec beaucoup d'eau.

« Il arriva qu'un jour, regardant dans son miroir, elle se vit le nez très rouge. « Mais où « donc, dit-elle, ai-je pris ce nez-là? » M. Matha de Bourdeille, qui était présent, lui dit à mi-voix : « Madame, c'est au buffet. »

Plus tard, aux Tuileries, par exemple, sous la monarchie comme sous les deux Empires, les tables chargées de mets succulents, à chaque instant renouvelés, disparaissaient encore plus vite sous des dents que l'on pouvait qualifier « d'impitoyables », malgré le respect que l'on avait pour la haute société du lieu. « C'était, a dit un témoin oculaire, une lutte furieuse entre les victuailles exquises, les vins des premières marques et les plénipotentiaires affamés, les ambassadeurs, les ministres altérés et les grands-cordons, qui couvraient des estomacs plus grands encore. » Alors, comme aujourd'hui, la nature faisait valoir un peu brutalement ses droits et se livrait à l'assaut des Bastilles de mauviettes et des comestibles variés qui, en définitive, n'étaient pas venus là pour la montre. Et puis il faut faire honneur aux gens qui vous reçoivent.

Les buffets de l'Hôtel de Ville, gratuits ou payants, n'offrent pas un spectacle bien différent de ce qu'ils étaient autrefois. Mais en France, où l'on aime à généraliser, il suffit d'un couplet de chanson pour ridiculiser un usage depuis longtemps établi et absolument nécessaire. Une exception d'ailleurs ne saurait constituer une règle et le fait d'un homme qui, dans une foule de 5 à 6.000 personnes, témoigne d'une gaieté plus exubérante ne mérite pas d'être souligné. Le pauvre Mac-Nab, mort, je crois, d'une maladie d'estomac, ne pouvait voir les autres manger sans une pointe d'envie et sans un serrement de cœur.

A ce propos encore, et pour montrer que les institutions peuvent changer, mais que les appétits restent toujours les mêmes, on nous permettra de citer une anecdote qui, cette fois, remonte au dix-huitième siècle.

Quand le dauphin, fils de Louis XV, épousa, en secondes noces, Marie-Josèphe, troisième fille d'Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, le 9 février 1747, il se passa une scène originale et plaisante au bal masqué qui fut donné, à cette occasion, en présence du roi et de toute la cour.

Un buffet, splendidement servi, offrait des rafraîchissements en profusion à tous les invi-

tés. Un masque, en *domino jaune*, s'y présentait fréquemment et dévastait horriblement les liqueurs fraîches, les vins de choix et les pièces de résistance. S'il s'absentait un instant, c'était pour revenir plus altéré et plus affamé. Il fut remarqué de quelques masques, qui le montrèrent à d'autres ; et le *domino jaune* devint bientôt l'objet de la curiosité générale. Le Roi Louis XV veut le voir. On épie le *domino* ; on le fait suivre... et il se trouva que c'était un *domino* commun aux Cent-Suisses, qui s'en affublaient tour à tour et venaient successivement se remplacer à ce poste, qui n'était pas le plus mauvais. On sait que les Cent-Suisses, qui valaient chacun trois ou quatre hommes ordinaires pour la corpulence, — puisqu'on les choisissait pour cela, — dévoraient comme dix. C'est donc comme s'ils avaient passé mille au buffet. Le roi Louis XV, qui ne manquait pas d'esprit à l'occasion, en rit beaucoup, et ce soir-là les Cent-Suisses furent vraiment à la noce.... On en jasa longtemps au corps de garde (1).

Comme on le voit, la gaieté, en France, ne perd jamais ses droits, et les buffets du temps passé avaient, eux aussi, de rudes assauts à soutenir. En somme, les buffets sont créés et mis au monde pour être dévalisés, ceux de l'Hôtel de Ville comme les autres, et quand on a vu des bousculades, à toutes les époques, autour des buffets les plus aristocratiques, on doit être indulgent pour les agapes populaires de l'Hôtel de Ville. ARMAND LE BRUN.

(1) *Anecdotes littéraires*, Paris, 1778.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Nous n'en sommes point encore aux grandes noces de la Nature ; mais il est visible qu'il y a des pourparlers qui iront en s'accentuant et très prochainement la grande sonnerie des accords se fera entendre à toute volée.

L'attrait de la campagne est tout entier dans l'aspiration de l'air imprégné des senteurs nouvelles et capiteuses de la verdure qui, comme un brouillard délicieux, envahit les taillis où les bourgeons craquent de toutes parts. Ce qui était incertain la veille s'affirme le lendemain.

C'est l'heure où l'on se dit, en bas comme en haut, qu'il fait bon de vivre. Les fenêtres s'éclairent de potées roses et bleues, les prairies vertes comme des émeraudes s'étoilent de primevères jaunes au relent si doux. Les pensées ont les couleurs roses de l'aurore nouvelle ; je serais presque tenté de croire que les haines font trêve, tant la satisfaction est peinte sur tous les visages.

Le travail forestier recommence et derrière le rideau de pâle verdure, concurremment avec la germination, s'apprête le grand œuvre de la reproduction. Il descend comme une paix sur toutes choses, et les bois, dans leur recueillement, demandent à n'être point troublés.

Les petits oiseaux, ces chantres du bocage, méritent en ce moment une attention toute spéciale et c'est le moment de les recommander au prône. Ce mot n'a du reste rien d'insolite, car c'était coutume aux siècles passés, à l'époque de la nidification, de réciter en chaire des prières *pro nidis et pullis* qu'on regardait comme une certaine portion des biens de la terre que l'on devait respecter et protéger. Cette tradition s'est longtemps perpétuée et à la messe de saint Hubert, à Chantilly, l'aumônier ne manquait jamais dans son allocution, dite celle de la messe des chiens, de faire mention de ces bestioles aussi utiles que charmantes, dont la dépopulation menaçante est une des sources des fléaux qui s'abattent sur les campagnes. Voici ce que l'auteur des *Fêtes légendaires* raconte à propos de cette messe du 3 novembre :

« L'aumônier commençait l'office et rien n'était omis dans la liturgie spéciale ; puis il montait en chaire, prononçait le panégyrique du patron des chasseurs et des chiens, recommandait surtout d'épargner les petits oiseaux, les bêtes inoffensives, et racontait la fin tragique des chiens qui, d'un coup de dent, avaient détruit la couvée bénie de Dieu et les oiseaux utiles aux laboureurs ; il recommandait tout particulièrement le roitelet, la mésange, les becs-fins, l'alouette, l'hirondelle et les petits passereaux qui voltigent dans les buissons et les blés et vivent sous le chaume du métayer dont ils sont la bénédiction ».

Ces vieux us peuvent faire sourire les fortes têtes intellectuelles que nous réservait la fin du siècle ; quant à nous, simples, nous les trouvons charmants et même touchants.

En dehors de la sentimentalité toute naturelle qui s'attache à ces petits êtres inoffensifs, si jolis sous leurs couleurs diverses, si aimables par leurs chants et leurs gazouillements qu'ils dépensent sans compter, donnant ainsi une animation vivifiante aux bois et à la plaine, il convient de regarder les petits oiseaux comme les auxiliaires naturels des cultivateurs, jardiniers et autres. Leur protection, surtout à cette époque de l'année, s'impose en vue de la destruction des insectes et de l'avenir des récoltes.

L'homme s'est aperçu du tort que lui faisait la suppression de cette garde nationale des vergers et il a demandé aux pouvoirs publics de le protéger dans l'affaire. Enfin il s'est départi de la quiétude dans laquelle il vivait, non touché, gardons-nous de le croire, par le ramage et les chansons de toute sorte de ces petits soldats en manœuvre constante pour le bien des propriétés, mais parce qu'il s'est senti atteint dans son intérêt. Cela a suffi, le destructeur est du jour au lendemain devenu conservateur ! Une conférence a eu lieu à Aix en Provence pour décider des mesures propres à arrêter cette dépopulation lamentable qui livre l'agriculture à ses ennemis naturels.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces mesures.

Que le dénichage par les enfants soit surveillé de très près.

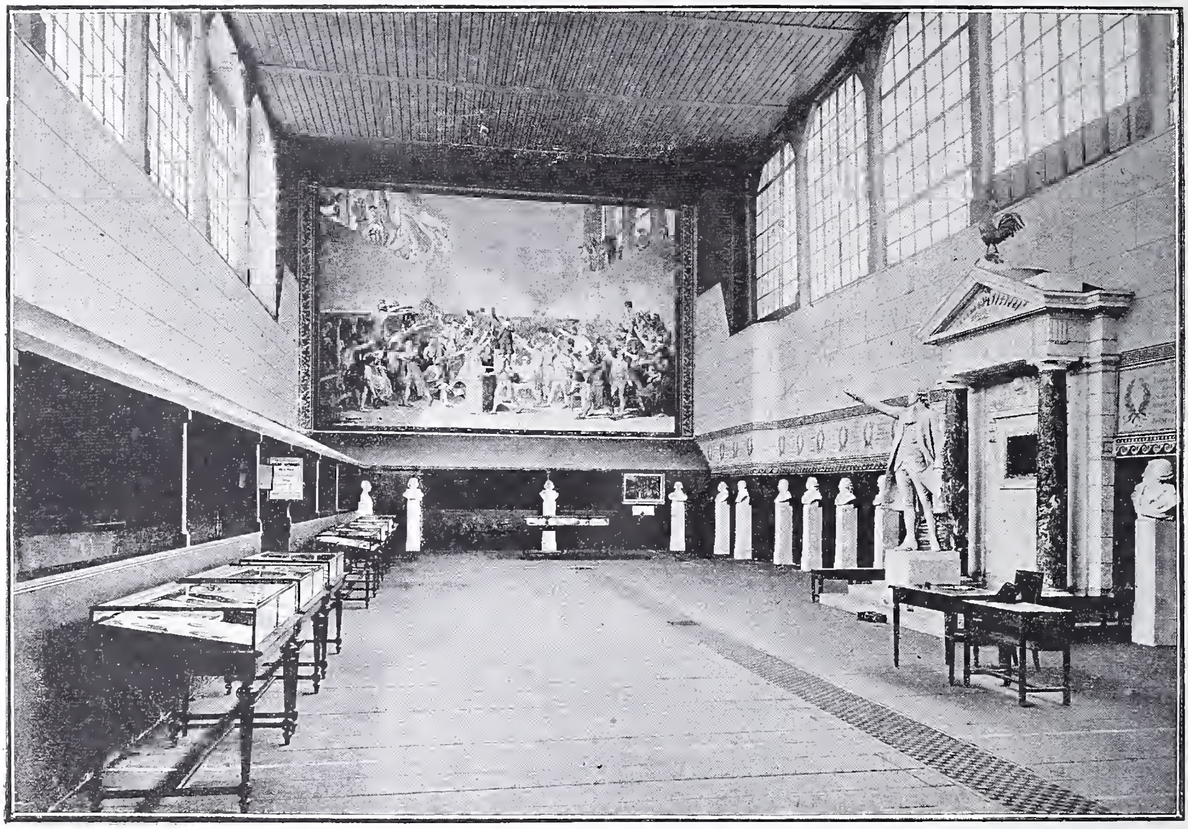
En dehors des enfants et autres, la nidification a autour d'elle, au sein même des bois, des ennemis acharnés qu'il est bon de signaler en affichant leurs noms, afin que les tares qui affectent leurs races ne soient point oubliées : ce sont les pies, les geais, les écureuils, les lérots, les rats, les chats et toutes les bêtes de rapine qui prélèvent une dîme incroyable sur les œufs de toute sorte.

Il faut insister particulièrement sur les têtes de colonnes : les pies, les geais et les chats. La réhabilitation du chat sur la question des oiseaux et des nids est impossible ; personne n'a envie, je crois, de tenter l'aventure. Au dehors de la grange, du cellier, du salon même où il fait très bonne figure dans son attitude de bon apôtre, c'est un bandit dont on ne doit attendre rien de bon. Les heures molles de la saison printanière, pendant lesquelles les oiseaux occupés de leur ponte ou de leurs petits se relâchent de leur prudence habituelle, lui sont favorables et il en use. Il n'est que temps de travailler *pro nidis et pullis* et de former comme une ligue nationale pour la protection de ces admirables et modestes travailleurs qui ne demandent qu'à vivre en faisant la police de nos champs. Tout nous y invite : cette heure à laquelle un souffle de paix descend sur toute la nature, le charme personnel de chacun de ces travailleurs et notre intérêt !

CHARLES DIGUET.

LA SALLE DU JEU DE PAUME

Les travaux de réparation de la salle du Jeu de Paume, à Versailles, sont terminés depuis quelques mois. Aujourd'hui, ce local historique est préservé contre les atteintes de l'humidité par l'installation, le long des murs, de glaces d'un centimètre et demi d'épaisseur, recouvertes d'une couche de peinture. Au cours de ces travaux, on a mis un peu d'ordre dans la liste des députés qui prirent part à la célèbre manifestation présidée par Bailly et qui est inscrite sur les murs.



La salle du Jeu de Paume.

Du reste, rien n'a été changé. La disposition des vitrines est restée la même. Le tableau de M. Luc Olivier-Merson, d'après les esquisses de David, domine toute la pièce. Nos lecteurs verront, au-dessous de cette composition, une gravure encadrée, qui est un don de M. Édouard Charton.

La belle statue de Bailly, par M. de Saint-Marceaux, semble toujours, devant l'édicule Renaissance appuyé au mur de droite, prononcer solennellement la formule du serment, écoutée par les bustes rangés le long de la galerie couverte. C'est une saisissante transposition dans le rêve de la réalité dont le Jeu de Paume a été témoin.

Aux reliques exposées dans les vitrines est venu, à l'occasion de la réouverture au public, s'ajouter un document des plus intéressants. Il s'agit d'un livre donné par l'auteur, M. de la Brette, et qui contient en fac-similé le texte du serment du Jeu de Paume et les signatures des députés, d'après le procès-verbal manuscrit conservé aux Archives nationales.

C'en est assez pour rendre facile l'évocation de la grande scène qui s'est passée là, et expliquer l'impression de solennité que subit le visiteur.

LE F.

PAYSAGE

Les paysages de Corot invitent au rêve. Laissez votre regard doucement se poser sur ce coin de nature; quelle poésie sereine s'en dégage! Ce ciel gris et fuyant, cet horizon vaporeux qui laisse en une imprécision voulue les plis du terrain et les maisons du village,



Paysage, par Corot. — Gravé par Froment.

ces arbres sveltes et frêles dont les feuilles semblent vibrer au léger souffle qui passe, cette mare argentée de lumière et ces génisses aux lourdes mamelles en extase dans les hautes herbes, tout dans cette œuvre accuse le poète qui se cachait en l'âme du grand peintre français.

D'autres qui furent aussi grands que lui ont

la couleur, le relief, le mouvement, la vie. Le génie de Corot n'a peut-être pas la puissance, mais il a le charme enveloppant du mystère; il aime et fait aimer dans la nature ce qu'elle a de recueillement et de sérénité.

F.

Gais Propos du Cousin Jacques

En mettant à part les antiquaires qui, d'ailleurs, n'y entendent pas grand'chose, on sait combien il est difficile, pour un amateur, de contrôler l'authenticité d'un objet quelconque, meuble, bronze, bibelot, faïence, etc., qui lui est vendu comme remontant à une époque plus ou moins reculée.

Le « bedide gommerce » a, depuis longtemps, exploité à son profit ces vestiges des âges disparus; mais, bien que le truc des fabricants de meubles en vieux ou de vaisselle antédiluvienne soit archi connu, on trouve encore, à l'usage des touristes naïfs, sous le chaume de quelques masures campagnardes, de vieilles armoires branlantes, de vieux dressoirs vermoulus supportant des assiettes et des plats ébréchés, avec le portrait, en enluminure, de Bernard Palissy dans le fond.

Le touriste, né malin, se garde bien de s'extasier à haute voix ; il se contente d'interroger adroitement le paysan, propriétaire de ces trésors.

Celui-ci, débonnaire, lui répond, avec la candeur de l'homme des champs, que ça n'a point de valeur.

— « C'est ben trop vieux pour ça, oui, dame ! »

Mais il y tient comme souvenir de famille. Ça lui vient de son arrière-grand'mère qui l'avait eu de son bisaïeul, qui l'avait eu..., etc.

Le touriste, allumé, flaire une bonne occasion.

Il veut avoir le dressoir et les assiettes ébréchées. Il les aura.

Et, en effet, le paysan se résigne à les lui vendre.

Il les vend, la larme à l'œil et le cœur brisé. Dame! un souvenir de famille! Mais il les vend tout de même... très cher.

Et quand le touriste triomphant fait installer chez lui le dressoir vénérable et les non moins vénérables assiettes, son frotteur se charge de lui ouvrir les yeux :

— Tiens! je le connais, ce dressoir-là!... C'est moi que j'l'ai passé à l'encaustique, v'là trois semaines, pour un ébéniste du faubourg Saint-Antoine.

Quant aux assiettes et aux plats, ces ustensiles de vaisselle arrivent, en droite ligne, de Creil ou de Montereau. On les a ébréchés après.

Le besoin se faisait sentir de prémunir les amateurs d'antiquités contre de semblables mécomptes.

C'est un marchand de bric-à-brac qui en a trouvé le moyen.

Dans une vente aux enchères publiques, cet ingénieux patenté a tout simplement inscrit sur une bande de parchemin, au dos d'une pendule quelconque qu'ont fort admirée les experts, cette ineffable mention :

« Je soussigné, certifie que cette pendule est bien de mon époque.

« *Signé :* Louis Seize. »

Ce n'est pas plus malin que ça.

Il est évident qu'avec une signature du temps, signature royale s'il vous plaît, l'authenticité du coucou en question ne pouvait faire l'ombre d'un doute. Louis XVI est mort depuis longtemps : quel intérêt aurait-il à mentir ?

*
* *

Nul doute que le marchand de bric-à-brac ne fasse école. Attendons-nous à savourer prochainement des catalogues dans le genre de celui-ci :

« N° 13. — Casque de pompier avec cette inscription sur papyrus :

« Je soussigné, certifie que c'est dans ce « casque qu'à je ne sais plus quelle bataille « mon ami Ephestion m'a apporté de l'eau que « j'ai répandue sur le sable devant mes soldats « altérés.

« Pour bien établir l'authenticité de cet auto- « graphe, j'ai cru devoir le faire traduire en « français moderne.

« *Signé :* Alexandre le Grand,
« Roi de Macédoine. »

« N° 217. — Un fusil Lebel :

« C'est avec cette arme que j'ai tué Jules « César. Mort aux tyrans! »

« *Signé* : Brutus. »

« N° 658. — Glaive porté par Clovis à la bataille de Tolbiac, avec cette inscription :

« C'est avec joie que j'affirmerais l'authenti- « cité du glaive ci-joint. Malheureusement, je « n'ai jamais su écrire.

« *Signé :* Clovis,
« Roi des Francs. »

Gageons qu'il se trouverait des gobeurs pour s'y laisser prendre. La bêtise humaine, a dit Renan, est la seule chose qui puisse donner une idée de l'infini.

Le Cousin Jacques.

LE BICYCLE POLO

Le bicycle polo ou polo à bicyclette, pour être un jeu à la mode, n'en est pas moins un exercice très difficile, et beaucoup de sportsmen se contenteront sans doute de le voir pratiquer par les professionnels. Il faut, en effet, être un véritable « acrobate de la roue » pour arriver à conduire une balle, dans tous les sens, au moyen des jantes caoutchoutées d'une bicyclette.

Cela n'a l'air de rien, au premier abord, tant les « poloïstes » — le mot s'impose — qui s'exhibent en public sont adroits. Ils font voler dans n'importe quelle direction, avec une aisance admirable, la petite pelote qui est l'auxiliaire indispensable de ce sport. Et les bicyclettes, dociles sous l'effort de leurs cavaliers, « dérapent », se cabrent, ruent, voltent, rapides et légères, dans un quadrille prestigieux. C'est charmant !...



Le bicycle polo. — Dans l'attente.

Le bicycle polo, qui n'est au fond qu'une imitation du polo à cheval, a été inventé, il y a environ quatre ans, par un Américain, M. V.-H. Gorhams, aujourd'hui bien connu des Parisiens comme capitaine de l'équipe qui s'exhiba au Casino de Paris.

Cependant on ne saurait oublier que, vers 1894, des sportsmen français eurent aussi l'idée d'associer la vélocipédie triomphante au passe-temps moins populaire, mais plus chic, qu'on appelle « le polo ». Seulement, c'est à tricycle qu'ils jouèrent. Pour notre part, nous nous rappelons très bien avoir assisté à un superbe match de *tri-polo* qui se disputa sur le terre-plein des fortifications, en face de la gare de la porte Dauphine, match auquel participèrent MM. René de Knyff, Charron, le baron Roissard de Bellet, Giraud, etc.



Le bicycle polo. — Pendant la partie.

Mais revenons au bicycle polo et expliquons comment on le pratique.

Avant tout, il est nécessaire de choisir une grande pelouse (100 mètres de long sur 30 mètres de large font bien l'affaire) très plane, tondue ainsi que le sont les courts de lawn-tennis, afin que la balle roule sans difficulté. On peut jouer sur un emplacement bien moins grand, à preuve les parties qui ont été disputées sur le parquet de certains music-halls et cirques, mais nous voulons parler ici des règles généralement admises, et non des exceptions.

En tout cas, quelles que soient les dimensions du terrain, on le divise en deux camps, et, à l'extrémité de chaque camp, on place deux poteaux espacés de 4 mètres. Il s'agit, pour marquer un but, de faire passer la balle entre les deux poteaux du camp adverse. Toutefois on peut



Le bicycle polo. — Une chute.

remplacer les poteaux par une boîte avec un battant libre derrière lequel est attachée une clochette. C'est ce que les joueurs du capitaine Gorhams ont fait, d'ailleurs. Leurs boîtes ont 40 centimètres de large et 25 centimètres de haut. Avant l'ouverture de la partie, on pose la balle au beau milieu du terrain et les deux, trois ou quatre cyclistes de chaque camp se placent un pied à terre, l'autre sur la pédale, devant le but qu'ils vont avoir à défendre.

Alors l'arbitre fait entendre un coup de sifflet et la chasse à la balle commence.

— « Heu!... pensez-vous, les accidents, les « accrochages » doivent être bien fréquents au cours des mêlées... »

Erreur! Il ne s'en produit que très peu, grâce à la règle ingénieuse de *l'offside*, qui dit : « Il n'est permis de lancer la balle que lorsqu'on se trouve à gauche d'une ligne imaginaire qui passe par ladite balle et qui est parallèle aux grands côtés du terrain. »

Cette petite ordonnance de police sportive suffit à éviter les collisions sur le champ de bataille de polo, tout comme le « Tenez la droite » des cochers dans la rue.

Deux mots maintenant sur la comptabilité des points durant la partie : on marque dix points à l'équipe dont un joueur a réussi à faire pénétrer la balle dans le but, et chaque fois qu'un joueur emploie des moyens déloyaux, une amende de cinq points est infligée à son club. Ainsi, par exemple, le cycliste qui met un pied à terre pour lancer la balle fait perdre cinq points à son camp.

Au bout de quatre-vingts minutes, le team qui a le plus de points remporte la victoire.

Il est bien entendu que la balle — qui (ceci soit dit en passant) est très dure et mesure environ $7^{cm},5$ de diamètre ne — peut être envoyée dans une direction quelconque qu'au moyen des roues mêmes de la bicyclette.

On peut cependant jouer le polo avec des maillets, mais cette façon un peu primitive de comprendre ce sport ferait sans doute sourire, maintenant que l'on connait les prouesses des hommes de Gorhams et celles des cyclistes professionnels que présentèrent à Paris les capitaines Buridan et Wood.

Détail curieux qui me permettra de terminer cet article un peu trop technique sur une note amusante : c'est l'Anglais Wood qui amena le premier une équipe de « poloïstes » en France. Il débuta avec son team certain soir au Moulin-Rouge, mais n'y joua que ce soir-là. Il resta ensuite sept mois sans pouvoir trouver un engagement, les directeurs de music-halls et de cirques ne croyant pas que le polo pût intéresser leur public !

Un peu plus tard, ces mêmes directeurs se disputaient les équipes de Gorhams, de Wood et de Buridan !

PAUL MANOURY.

LA PLUS GRANDE IMAGE DE LA LUNE

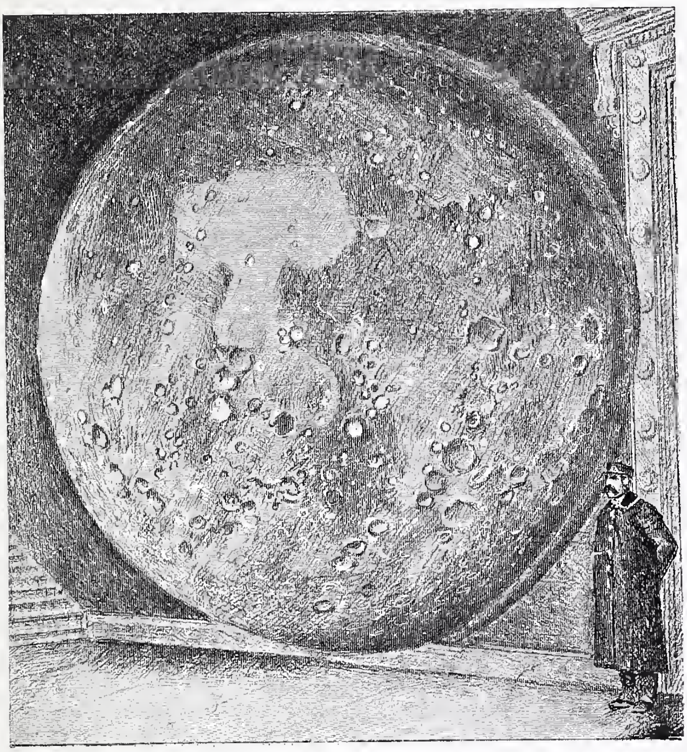
M. Lewis Reese vient d'offrir au Field Columbian Museum de Chicago la plus colossale image de la lune qui existe en ce moment dans l'univers. On sait que nous ne connaissons que l'une des deux moitiés de l'astre qui éclaire nos nuits, en se montrant toujours du même côté. La moitié d'une sphère devait par conséquent suffire pour donner une idée fidèle de la configuration de la lune telle qu'il nous est possible de la connaître ici-bas, l'autre moitié du satellite qui tourne sur lui-même en même temps que la terre devant éternellement échapper aux regards des humains.

Le demi-globe en relief qui, grâce à la munificence d'un millionnaire américain, vient d'être installé dans le plus grandiose et le mieux outillé des établissements scientifiques du Nouveau-Monde, a $5^{m},84$ de hauteur, c'est-à-dire 1 mètre de plus que le modèle qui fut exposé à New-York au mois d'avril 1881. Ce plan qui avait été exécuté sous la direction de M. Schmidt, directeur de l'Observatoire d'Athènes, était à bon droit considéré comme la plus complète et la plus exacte image de la lune qui eût été offerte à la curiosité du public et aux apprentis astronomes. Pendant plusieurs mois, des milliers de visiteurs vinrent chaque jour admirer la merveille que des spéculateurs faisaient voir dans une des galeries de Steinway Hall, moyennant un prix d'entrée assez élevé.

Le nouveau globe en relief qui vient d'être offert au Field Museum n'est qu'une reproduction de l'œuvre de M. Schmidt, agrandie d'un cinquième et mise au courant des dernières découvertes de la science. Les proportions de ce plan en relief sont à l'échelle de un six-centmillième pour les surfaces horizontales et de un deux-cent-millième pour les lignes verticales. On sait que, dans les plans en relief du globe terrestre, il est d'usage d'exagérer les hauteurs, car les montagnes les plus élevées seraient à peine visibles si elles étaient représentées à la même échelle que les surfaces planes. Il n'est pas nécessaire d'accentuer autant cette différence dans une image de la lune ; il suffit que l'échelle verticale soit trois fois plus forte que l'échelle horizontale pour donner une sensation exacte d'un globe qui a été bouleversé par des volcans.

La gravure que nous donnons d'après une photographie du *Scientific American* nous permet d'apprécier les services qu'un plan en relief de près de 6 mètres de haut peut rendre aux élèves de l'enseignement supérieur qui veulent acquérir des notions exactes sur la configuration de la lune, sans être obligés de recourir à des instruments d'astronomie. Voici

le mont Copernic dont le cratère n'a pas moins de 73 kilomètres de largeur et dont les murailles intérieures ressemblent à des escaliers dont les degrés sont de gigantesques terrasses. Voilà le magnifique groupe des volcans éteints de Théophile, de Cyrille et de Catherine dont les cratères se touchent et n'ont pas moins d'une centaine de mètres de largeur; plus loin, les abîmes qui rayonnent autour du mont Triesneike et ont 1.500 mètres de profondeur et 1.600 kilomètres de longueur; le cirque de Schickard qui a près de 250 kilomètres de diamètre et est entouré d'un mur de plusieurs kilomètres de hauteur. Enfin les dépressions immenses,



La plus grande image de la lune.

l'une de 13.000 et l'autre de 12.000 kilomètres carrés, qui portaient, sur les anciennes cartes, les noms d'*Oceanus Procellarum* et de *Mare Crisium*, avaient fait croire aux astronomes du temps passé que sur la surface de la lune existaient des mers dont les flots étaient soulevés par des tempêtes.

C'était une illusion, il n'y a pas d'eau sur le satellite du globe où nous vivons. L'air y est également inconnu; aucune atmosphère n'entoure l'astre dont les pâles et mélancoliques rayons éclairent les nuits de la planète terrestre. Au dire du *Scientific American*, il suffit de jeter un coup d'œil sur le plan en relief du Field Columbian Museum pour se faire une idée de l'aspect lugubre que doit avoir ce globe désolé, où l'on n'aperçoit que des volcans éteints et où, faute d'eau et d'air, il ne peut se produire aucune des manifestations de la vie. En offrant au principal établissement scientifique de sa ville natale cette saisissante image du satellite qui gravite autour du globe terrestre, M. Lewis Reese a mis à la disposition des habitants de Chicago un moyen simple et pratique de faire un voyage à la lune des plus intéressants et à très bon marché.

G. Labadie-Lagrave.

LA POMPE FUNÈBRE DES ANCIENS ROIS

Les récentes funérailles du président Félix Faure sont peut-être une occasion de jeter un coup-d'œil vers l'ancien temps et de rappeler avec quel cérémonial plein d'apparat on enterrait autrefois le chef de l'État.

Car ces époques lointaines, dont plusieurs siècles nous séparent, avaient aussi leur protocole qui réglait le détail des solennités officielles. En ce qui concerne notamment les funérailles des rois de France, les dispositions à prendre, l'ordre et la marche du cortège étaient nettement déterminés, ainsi qu'en témoignent les documents relatifs à la « pompe funèbre de Louis XII, François Ier, Henri II, Charles IX et Henri IV ».

D'abord, suivant une coutume inaugurée sous Charles VI et qu'on continuait d'observer, dès que les médecins avaient officiellement établi que le roi était mort, on lui appliquait de la cire sur le visage pour en obtenir l'effigie bien ressemblante.

Les funérailles n'ayant généralement lieu que quarante jours après le décès, cette image de cire était jusque-là exposée à la vue du peuple sur un lit de parade dans le dessous duquel se trouvait le corps, embaumé, enfermé en un cercueil de plomb.

Le lit, où était disposée l'effigie royale complétée par tous les éléments nécessaires pour figurer la personne du défunt, se composait d'un matelas, d'un grand linceul de toile de Hollande, d'un grand drap de velours noir de cinquante aunes et d'un autre drap d'or, celui-ci de vingt-cinq aunes.

On plaçait la couronne sur la tête de l'effigie, dans la main droite un sceptre, dans la gauche une main de justice.

Le corps était revêtu en premier lieu d'une chemise de la plus fine toile, ornée d'une broderie de soie noire, puis d'une camisole de satin cramoisi « dont on ne voyait les manches que jusqu'aux coudes, parce que le reste était couvert de la tunique qui était de satin azuré,

bordée de grands passements d'or et d'argent et semée de fleurs de lys d'or : les manches de cette tunique n'allaient que jusqu'aux coudes. »

Les jambes étaient chaussées de brodequins d'étoffe d'argent brodée d'or et dont la semelle était de satin cramoisi.

Par-dessus était étendu le manteau royal « de velours violet cramoisi, tirant sur le bleu, et semé de fleurs de lys d'or ; ledit manteau était sans manches, ouvert par devant et doublé d'hermine ; le collet était aussi d'hermine et renversé de la largeur de dix pouces. »

Enfin, deux grands oreillers de drap d'or étaient mis, l'un sous la tête, l'autre sous les pieds.

Au jour de la cérémonie funèbre, le lit de parade ainsi agencé — et du dessous duquel on retirait parfois le cercueil pour le placer en avant, sur un chariot que traînaient six chevaux — était porté par les seize Gentilshommes de la Chambre.

Quatre Présidents à mortier, vêtus de leurs habits royaux, tenaient les quatre coins du drap d'or mortuaire couvrant le lit de parade « et tous Messieurs du Parlement étoient autour, vêtus d'écarlate ».

Le dais était soutenu par le Prévôt des marchands et les Échevins.

Le Grand Écuyer, ayant l'Épée du Roi en écharpe, marchait devant, monté sur un cheval caparaçonné de noir avec une large croix de satin blanc.

Précédant le Grand Écuyer marchait « le cheval d'honneur, avec une selle de velours violet, des étriers dorés et un caparaçon du même velours, semé de fleurs de lys d'or. Deux écuyers à pied, vêtus de noir, tête nue, le menoient en main, et quatre valets de pied, aussi vêtus de noir et tête nue, tenoient les quatre coins de son caparaçon ».

Louis XIII étant mort à Saint-Germain-en-Laye, son corps ne fut pas ramené à Paris. Son convoi n'eut donc pas tout le cortège et l'apparat majestueux de ceux de ses prédécesseurs.

Mais le même cérémonial, suivi pour ceux-ci, fut observé à ses funérailles.

Quand la messe fut achevée, le Maître des cérémonies alla prendre le Premier Président et les présidents de Novion, de Mesmes et de Bailleul, pour tenir les quatre coins du drap mortuaire.

Vingt-cinq gardes de la compagnie écossaise, commandés par un lieutenant et un exempt, ayant porté le corps dans le caveau, le Roi d'armes (chef des hérauts d'armes) s'approcha de l'ouverture, y jeta son chapeau et sa cotte d'armes, puis cria à haute voix : « Hérauts d'armes de France, venez faire vos offices ! »

Chacun d'eux ayant également jeté son chapeau et sa cotte d'armes dans le caveau, le Roi d'armes ordonna au héraut au titre d'Orléans d'y descendre, pour ranger sur le cercueil toutes les pièces d'honneur qu'on allait apporter et qu'il appela dans l'ordre suivant :

« Monsieur de Bouillon, apportez l'enseigne des Cent Suisses de la Garde, dont vous avez la charge.

« Monsieur de Bazoche, lieutenant des gardes du Roi, en l'absence de M. le comte de Charost, apportez l'enseigne des Cent Archers de la Garde, dont il a la charge.

« Monsieur de Rebais, en l'absence de M. de Villequier, apportez l'enseigne des Cent Archers de la Garde, dont il a la charge.

« Monsieur d'Yvoy, en l'absence de M. le comte de Tresmes, apportez l'enseigne des Cent Archers de la Garde, dont il a la charge.

« Monsieur Ceton, en l'absence de M. de Champdenier, apportez l'enseigne des Cent Archers de la Garde écossaise, dont il a la charge.

« Monsieur l'Ecuyer de la Boulidière, apportez les Eperons.

« Monsieur l'Ecuyer de Poitrincour, apportez les Gantelets.

« Monsieur l'Ecuyer de Vantelet, apportez l'Ecu du Roi.

« Monsieur l'Ecuyer de Belleville, apportez la Cotte d'armes.

« Monsieur le Premier, apportez le Heaume timbré à la Royale.

« Monsieur de Beaumont, premier Tranchant, apportez le Pennon du Roi.

« Monsieur le Grand Ecuyer, apportez l'Epée royale.

« Monsieur le Grand et Premier Chambellan, apportez la Bannière de France.

« Monsieur le Grand Maître et Chef du convoi, venez faire votre office.

« Monsieur le duc de Luynes, apportez la Main de justice.

« Monsieur le duc de Vantadour, apportez le Sceptre royal.

« Monsieur le duc d'Uzez, apportez la Couronne royale. »

Ces trois derniers personnages apportèrent la Main de justice, le Sceptre et la Couronne sur des coussins de velours noir, et le Roi d'armes les reçut sur une étoffe de taffetas. Le héraut d'armes d'Orléans les plaça sur le cercueil, à côté des autres « pièces d'honneur » déjà disposées, — à l'exception de l'Epée royale que le Grand Ecuyer continua de tenir par la poignée, n'en mettant que la pointe dans le caveau, de même que le Grand Chambellan n'y laissait entrer que l'extrémité de la bannière royale.

Seize maîtres d'hôtel ayant jeté dans le caveau leurs bâtons couverts de crêpe, le duc de la Trémouille, remplissant les fonctions de Grand Maître de la maison du Roi pour le prince de Condé, y plaça le bout du sien et prononça à voix basse : *Le Roi est mort!*

Le Roi d'armes, se tournant alors vers le peuple, répéta à haute voix : *Le Roi est mort! le Roi est mort! le Roi est mort! Prions pour le repos de son âme!*

Ensuite, après un moment de silenee, le duc de la Trémouille dit : *Vive le Roi! vive le Roi! vive le Roi Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre!*

Sur quoi, le Grand Chambellan releva la Bannière de France, le Grand Ecuyer l'Epée royale et le Grand Maître de la maison du Roi son bâton.

Et toute l'église retentit du son des trompettes, des timbales, des fifres et des hautbois.

Chacun se retira alors et alla dîner.

Le doyen des Aumôniers du Roi, aux lieu et place du Grand Aumônier, bénit les tables du Grand Maître et du Parlement et y dit les prières après lesquelles la musique du Roi, placée au bout de ces tables, fit entendre un *Laudate*.

Puis, en présence du Parlement, le prince de Condé, Grand Maître, fit appeler tous les officiers de la maison du Roi, cassa son bâton — pour marquer, dit de Thou, que les fonctions de sa charge étaient terminées par la mort et l'inhumation du Roi — et dit à ces officiers que la maison était « rompue », les prévenant qu'ils eussent à se pourvoir, mais leur promettant en même temps ses bons offices auprès de leur nouveau maître pour tâcher de les faire rétablir dans leurs mêmes charges et fonctions. Enfin il reprit un autre bâton et fit crier : *Vive le Roi!* par un héraut.

Nous avons indiqué plus haut que les funérailles des rois n'étaient habituellement célébrées que quarante jours après leur mort.

Durant les quarante jours qui s'écoulaient ainsi et pendant lesquels l'effigie du monarque défunt était exposée sur un lit de parade, on continuait de le servir aux heures des repas, comme s'il était encore vivant.

La table étant dressée par les « officiers de fourrière », le service était apporté par les Gentilshommes servants, Panetiers, Échanson et Écuyer tranchant. Un huissier marchait devant eux, suivi par les « officiers du retrait et du gobelet », qui procédaient devant la table aux révérences accoutumées.

La table était bénite par un cardinal ou un autre prélat.

A chacun des trois services réglementaires qui nécessitaient la présence d'un Huissier, d'un Maître d'hôtel, du Panetier, de Pages de la Chambre, de l'Écuyer de cuisine et du Garde-Vaisselle, les mets étaient apportés et la serviette, destinée à essuyer les mains, présentée par le Maître d'hôtel au seigneur le plus considérable qui se trouvait là pour qu'il la présentât, à son tour au Roi, dont la place était marquée par son fauteuil. Les bassins à eau pour le lavage des mains étaient de même présentés à ce fauteuil.

On n'oubliait pas non plus de *lui* présenter la coupe aux moments où le Roi avait l'habitude de boire.

Enfin les prières étaient dites comme d'ordinaire, mais en y ajoutant un *De profundis*.

Georges Labbé.

NOUVELLE HARPE CHROMATIQUE

SANS PÉDALES

Cette invention, fort ingénieuse et tout à fait pratique, fait le plus grand honneur à M. Lyon, directeur de la maison Pleyel, Wolff et Cie.

La harpe primitive, celle de David aussi bien que celle d'Ossian, se composait d'un nombre de cordes assez restreint, représentant deux ou trois gammes simples ou *diatoniques*, c'est-à-dire sans dièses ni bémols. Comme avec la lyre aux sept cordes, on ne jouait sur la harpe que des mélodies nécessairement très simples.

Quand on examine un piano tout ouvert, il semble qu'on pourrait supprimer toute la *mécanique* et pincer les cordes avec les doigts, en réalisant ainsi une harpe de sept ou huit octaves avec tous les dièses et bémols.

Mais ce serait une grande erreur; les cordes de la harpe doivent être pincées par les deux mains, à volonté, et sont nécessairement plus espacées que celles du piano. Une harpe complète, construite sur ce modèle, serait tellement large que les bras de l'artiste ne pourraient atteindre les cordes extrêmes.

Sébastien Erard est le premier qui ait résolu le problème, à l'aide d'un clavier de sept pédales.

Chaque corde peut être raccourcie de manière à donner la note supérieure, d'un demi-ton plus élevée et même de deux demi-tons, au moyen de crans d'arrêts.

A partir de 1811, la harpe d'Erard est devenue classique au Conservatoire et dans tous les orchestres.

Mais le jeu des pédales est fatigant pour l'artiste et d'une étude difficile; et les cordes, fatiguées par les pincements et les torsions que lui impriment les fourchettes actionnées par les pédales, perdent promptement l'accord.

La nouvelle harpe est fondée sur un principe absolument différent, celui des *cordes croisées*.

Les cordes qui donnent les notes naturel-

les sont blanches; elles sont dans un même plan.

Celles qui donnent les notes altérées (diésées et bémolisées) sont noires, comme sur le clavier d'un piano. Elles sont fixées dans un autre plan qui coupe le premier à peu près vers le milieu de la hauteur de l'instrument. De sorte qu'en coupe la harpe nouvelle présente la forme d'un X très allongé.

Et chacune des deux mains peut attaquer à volonté les cordes blanches ou les cordes noires.

L'étude de la harpe nouvelle est beaucoup plus facile que celle de la harpe à pédales.

M. Lyon a fait une étude complète de son instrument au point de vue de la résistance des cordes : elles se cassent beaucoup moins souvent et gardent bien mieux l'accord que celles de l'ancienne harpe.

Pour attacher les cordes, l'emploi d'un *sommier* d'acier serait très convenable, mais l'instrument deviendrait trop lourd. L'inventeur se sert d'un sommier d'aluminium fondu qui pèse trois fois moins que l'acier; de sorte que les harpes nouvelles ne pèsent pas plus que les anciennes.



Nouvelle harpe chromatique.

Les cordes sont attachées au sommier par des chevilles à vis micrométriques.

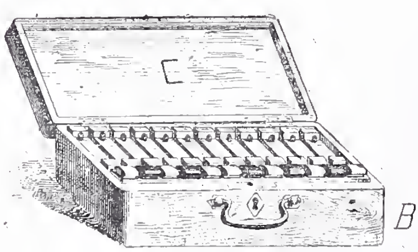
Un système *d'étouffoirs*, mû par une seule pédale, permet d'arrêter les vibrations des cordes, quand l'artiste ne se sert pas de ses mains pour le même objet.

Pour faciliter l'accord de la harpe, M. Lyon place dans le socle de l'instrument une *partition Mustel* (fig. 1 et 2); c'est une série de petites plaques d'acier, rigoureusement accordées et donnant les douze notes de la gamme moyenne du piano (sept notes naturelles et cinq altérées).

Ces diapasons gardent parfaitement l'accord; et l'artiste, après avoir accordé sa gamme moyenne, n'a plus qu'à prendre des octaves, ce qui est facile.

L'aspect général de la nouvelle harpe est aussi gracieux que celui de l'ancienne, comme on peut en juger par notre dessin, qui représente Mme Tassu-Spencer, premier prix de harpe du Conservatoire; c'est l'une des premières artistes qui aient travaillé la harpe Lyon, avec le plus grand succès.

En Angleterre comme en France, ce nouvel instrument a été promptement adopté par les meilleurs artistes. On peut exécuter, sur la harpe Lyon, les morceaux les plus compliqués écrits pour piano, par Chopin, Grieg, Saint-Saëns, etc.



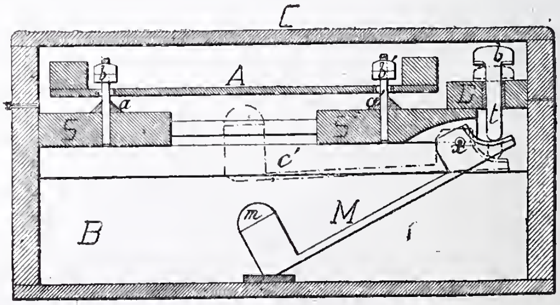


Fig. 1. Partition Mustel. Fig. 2.

Disons, en terminant, que le prix de la harpe à cordes croisées n'est pas plus élevé que celui de la harpe Erard. Ch.-Er. Guignet.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

L'ÉTUDE



L'Étude. — Musée du Louvre. — Tableau de Fragonard. — Gravé par Crosbie.

On nous dit que cette ravissante personne représente, ou — comme on ne disait pas de son temps — *symbolise* l'*Étude*.

Mon Dieu ! moi je veux bien. Mais ce n'est pas, en tous les cas, l'étude austère, l'étude aussi rébarbative que respectable qui creuse les yeux, argente les cheveux et pâlit le visage. Un Pascal, un Newton, un Claude Bernard

auraient jugé cette muse charmante, s'ils avaient le goût bon et s'ils avaient eu le temps de s'attarder à la galanterie; mais ils n'auraient certainement pas reconnu là leur inspiration et la personnification de leur rêve.

En un mot, je dirai tout franc qu'elle se réclame beaucoup moins de Minerve que de Vénus. Ou plutôt, à l'époque exquise où Fragonard la peignait, on trouvait assez bien le moyen de réconcilier et d'associer Vénus avec Minerve.

Diderot n'était pas plus ignorant des choses de l'amour que Mme de Pompadour ne croyait l'être des choses de la science. Les philosophes étaient fort experts dans la galanterie, et l'on savait très bien distinguer entre un savant et un cuistre.

Au château de Potsdam, les beaux et forts esprits qui se réunissaient à la table du grand Frédéric, dans la salle à manger égayée de peintures fort peu décentes, passaient, avec beaucoup d'aisance et d'agrément, des propos les plus libres aux spéculations les plus élevées.

Ce n'est pas à dire que cette jolie incarnation de l'*Étude* ne soit pas chaste. Oh! nous ne voudrions pas lui faire cette injure! Seulement elle est gracieuse, piquante et même légèrement friponne.

A force d'y regarder, on finit bien par discerner, parmi son sourire mutin et son regard velouté, un imperceptible grain de mélancolie; mais c'est encore, ne vous déplaise, un subtil assaisonnement de la volupté.

Elle a beau feuilleter un in-folio et s'appuyer sur d'autres volumes de grosseur respectable; elle n'a point oublié de soigner sa toilette, et son geste est certes des plus gracieux. Pour moi, l'avouerai-je à ma confusion? je n'ai presque pas envie de m'enquérir auprès d'elle de ce qu'elle lit, et son bouquin attire moins mon attention que son visage. J'aurais trop peur qu'elle me parlât géométrie, physique, racines grecques, si nous mettions la conversation sur le terrain du savoir.

Lorsque Fragonard vous portraictura, Madame, avec cette belle robe mordorée à manches citron, ce riche collier de perles, cette fine collerette de guipure, cette coiffure dont la séduisante négligence pourrait fort bien n'être pas exempte de tout apprêt, il vous fit jouer le rôle d'une femme savante, mais qui n'était point de la famille moliéresque, et vous dûtes rire des airs profonds... qu'il ne réussit pas plus à vous donner que vous à les prendre.

Ah! siècle charmant, ou plutôt fragment de siècle où la grâce et le plaisir furent la plus sérieuse affaire, qui dira dignement, non pas ta séduction, mais ta grandeur véritable? On est habitué à te considérer comme frivole parce que tu répugnais à la morgue, à la tristesse, à cette colique de l'âme que nous avons baptisée en notre temps du nom de névrose. Mais tu étais vraiment grand. Les artistes comme Watteau, Boucher, Fragonard étaient non seulement des charmeurs, mais des *Grands Hommes*, cela je ne me lasserai jamais de le dire. On ne le croit pas encore, chez nous, on ne le croira peut-être jamais, parce qu'on fait plus de cas de l'austère hypocrisie que du délicieux naturel. Et pourtant la preuve, c'est que M. La Caze, qui n'était pas un plaisantin ni un homme de goûts superficiels, jugeait ces panneaux de Fragonard dignes d'être, dans sa galerie, les voisins de ses Rembrandt et de ses Ribera.

Il avait grand'raison.

Malheureusement, la *science du plaisir* est allée chez nous se perdant; la « noce » a remplacé la volupté, — et la pose a remplacé l'*Étude*, telle que la comprirent Fragonard et ses contemporains.

Arsène Alexandre.

SOUS-MARINS ET SUBMERSIBLES

L'heureux succès des expériences exécutées dernièrement à Toulon par le *Gustave-Zédé*, commandé par le lieutenant de vaisseau Mottez, le patriotique empressement avec lequel nos compatriotes ont envoyé leur souscription au journal *le Matin* pour la mise en chantier d'un sous-marin, mettent à l'ordre du jour la question de la navigation submergée.

L'idée première n'en est pas nouvelle. En 1624, le Hollandais Van Drebbel fit plonger sous les eaux de la Tamise un bateau mû par six paires de rames, renfermant une douzaine de personnes, parmi lesquelles le roi Jacques Ier.

En 1773, Bushnell expérimente son *Submarine boat*, dans les essais duquel plusieurs équipages trouvèrent la mort.

Fulton en 1801 exécute sur la Seine, puis à Brest, de remarquables expériences avec le *Nautilus*.

Une commission où se trouvaient Biot, Carnot et Monge déclare « qu'il n'y avait plus de doute qu'on puisse établir rapidement une navigation sous-marine ».

A la suite de cet avis, Fulton établit les projets du *Mute*, qui devait porter cent hommes d'équipage, mais la mort l'empêcha de les mettre à exécution.

Durant la guerre de Sécession, les Sudistes utilisent les *Davids*, submersibles en forme de cigares. Le 17 février 1864, un *David* coula le *Housatonic*, mais disparut avec le navire attaqué.

Citons encore, avant d'arriver aux sous-marins modernes, le *Plongeur*, de l'amiral Bour-

gois et l'ingénieur Brun, qui fit des essais à Rochefort en 1863.

Il est bien évident qu'un sous-marin ne peut être constamment immergé, qu'il lui faut de temps à autre revenir sur l'eau, ne fût-ce que pour embarquer son matériel et son équipage et renouveler l'air respirable. La première condition à remplir est donc que le bâtiment puisse faire émerger une certaine quantité de sa coque hors de l'eau, qu'il ait une *flottabilité*.

Pour pénétrer au sein du liquide et s'y tenir à une profondeur déterminée au-dessous de la surface, il faut *annuler cette flottabilité*.

Le premier moyen qui vient à l'esprit est d'introduire, dans des compartiments étanches, de l'eau jusqu'à ce que le poids total égale le déplacement. A cet instant, le navire sera en équilibre à la surface. Une légère surcharge l'entraînera, le fera couler. Mais comme l'eau, pour si peu que ce soit est compressible, *sa densité*, son poids sous le même volume s'accroît avec la profondeur. A une certaine distance au-dessous de la surface, le déplacement sera de nouveau égal au poids, surcharge comprise, et le bâtiment cessera de couler, sera de nouveau en équilibre. En chassant au moyen de pompes ou d'air comprimé le liquide embarqué, on remonterait au-dessus de l'eau.

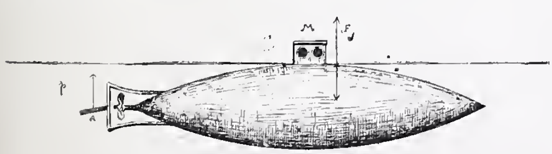
Tel était le principe appliqué sur le *Plongeur* et plus récemment sur le *Goubet* en France et le *Zalinski* en Russie.

Son inconvénient réside dans le peu de compressibilité de l'eau donnant une variation de densité minime avec la profondeur et, par conséquent, une grande différence d'immersion pour une petite surcharge, ce qui force à une exactitude rigoureuse dans l'appréciation du poids de cette dernière.

Le *Gustave-Zédé*, comme son prédécesseur le *Gymnote* dont il constitue un agrandissement perfectionné, s'immerge d'une autre manière.

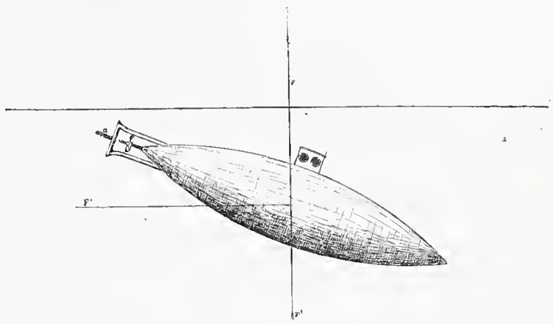
La flottabilité est d'abord réduite à une faible valeur par l'embarquement d'un lest d'eau, mais reste positive. Au repos, le bâtiment vient toujours à la surface.

La propulsion est assurée par une hélice mue par une dynamo qui emprunte sa puissance à des batteries d'accumulateurs. Le lest d'eau embarqué, toutes les ouvertures fermées, un poste de visée M, garni de vitres, émerge seul à la surface.



Sous-marin à flot.

A l'arrière se trouve un gouvernail *a* se mouvant autour d'une charnière horizontale. Mettons ce gouvernail en bas comme il est indiqué sur la figure; l'effort de l'eau en vitesse s'exerçant normalement suivant la flèche *p* va soulever l'arrière du bâtiment et faire plonger l'avant. Entraîné par sa vitesse, le *Zédé* prendra une position inclinée et *pénètrera dans l'eau* comme l'indique la deuxième figure. Dans cette situation, la flottabilité F tendra à le faire revenir à la surface, mais *l'action de l'eau en vitesse sur toute la surface dorsale du sous-marin créera une force F' tendant au contraire à le submerger en même temps qu'une autre force F" qui ne fait que diminuer la vitesse.*



Sous-marin plongeant

Pour une certaine vitesse, une certaine inclinaison, ces deux forces seront égales et le bâtiment continuera sa route au sein de l'eau. On pourra sensiblement remettre le gouvernail dans son plan médian en s'en servant seulement de temps en temps pour corriger les mouvements de l'engin en haut ou en bas.

Un pendule permet de savoir si le navire a bien l'inclinaison voulue (environ 5°); un manomètre en communication avec le liquide extérieur indique la profondeur.

*
* *

Tel est le *principe* du *Gustave-Zédé* envisagé comme sous-marin à quelques détails près dans la disposition du gouvernail horizontal. Ces détails, nous éviterons de les donner, car leur combinaison ingénieuse constitue précisément le *secret* qui, en déterminant des plongées rapides et sûres, assure notre avance sur les pays étrangers en navigation sous-marine.

Mais, au point de vue du combat, ce procédé de navigation est impraticable, car le sous-marin, une fois immergé, est *aveugle*. Sa vision au travers des hublots en verre du poste de visée est limitée à quelques dizaines de mètres.

L'armement du *Zédé* consiste en une *torpille automobile*, cigare d'acier pourvu d'une machine à l'air comprimé qui va, sans l'intervention de personne, une fois qu'elle est lancée, porter et faire exploser jusqu'à 800 mètres de son point de départ une charge de coton-poudre au contact de la coque du navire ennemi.

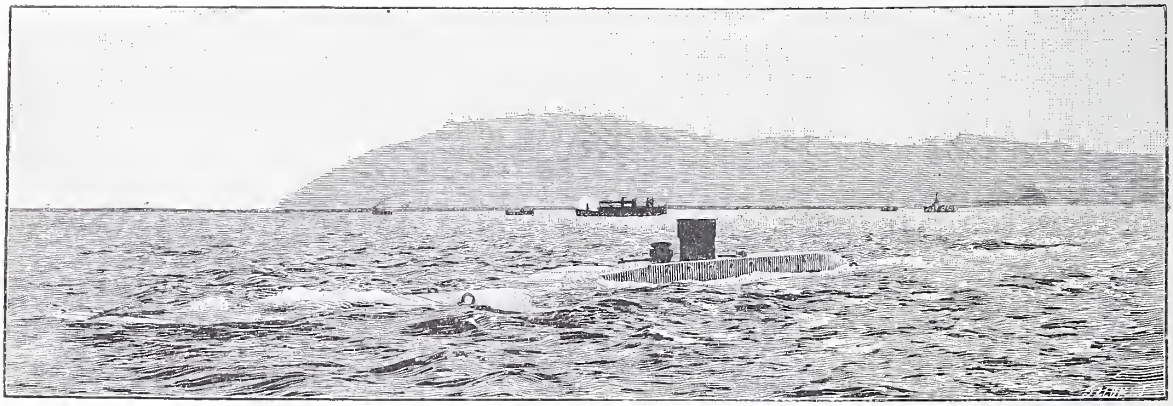
On a des moyens pour assurer la parfaite

rectitude de la trajectoire de la torpille, mais encore, pour atteindre le but, faut-il que sa direction initiale soit exacte. Il est donc indispensable, tant pour approcher l'ennemi que pour lui lancer la torpille, de remonter à la surface pour y voir.

Voici la manœuvre qui a permis au *Gustave-Zédé* de torpiller le *Magenta* :

Hors de vue ou du moins hors de portée, le sous-marin navigue avec toute sa flottabilité. Près de l'ennemi, il s'immerge, ne laissant dépasser que son poste de visée. Il peut ainsi s'approcher encore, car le but offert aux projectiles est insignifiant. A 1.000 ou 1.500 mètres, il choisit son adversaire, en détermine la direction en tenant compte de la vitesse, agit sur le gouvernail et plonge.

Il est alors à l'abri des coups dès qu'il a 2 ou 3 mètres d'eau au-dessus de lui et parcourt une certaine distance. Si l'ennemi l'a aperçu, il cherche à le dépister en changeant de route, mais, de toutes façons, sa plongée effectuée, le sous-marin s'en sera certainement rapproché. Il revient alors sur l'eau et d'un coup d'œil le commandant rectifie sa direction puis disparaît de nouveau. Ce sera ainsi une sorte de jeu de cache-cache jusqu'au moment où le *Zédé* aura réussi à se mettre en bonne position pour lancer sa torpille, c'est-à-dire où il se trouvera à moins de 800 mètres. Les faibles dimensions du but offert, l'indécision sur les points d'émersion mettront, à moins d'un hasard peu probable, la plupart des chances dans le jeu du sous-marin bien commandé, surtout si l'attaque a lieu par une nuit assez claire pour laisser voir les bâtiments ennemis hauts sur l'eau, mais suffisante pour permettre au *Zédé* d'approcher à 1.000 mètres sans être signalé.



Le *Gustave-Zédé* à flot.

En résumé, on voit que le sous-marin, employé du moins comme engin de combat, n'est sous-marin que dans les derniers instants de la lutte. C'est donc plutôt un *submersible*.

Comme d'autre part l'appareillage électrique, lorsqu'il est destiné à fournir la puissance nécessaire à une route un peu longue, est extrêmement encombrant et pesant, il y aurait intérêt à attaquer de front le problème du submersible de guerre.

Le submersible serait en temps ordinaire un véritable bateau de mer tenant le large comme un torpilleur, mû par une machine à vapeur ou au pétrole.

La puissance ainsi produite actionnerait en outre une dynamo et chargerait des accumulateurs. Au moment du combat seulement, l'hélice serait mise en marche par l'électricité.

Le submersible se fermerait alors hermétiquement, réduirait sa flottabilité, agirait en un mot comme un *Gustave-Zédé*. On obtiendrait ainsi avec une meilleure utilisation des espaces de la coque une plus grande vitesse, le bateau naviguant à la surface, et une autonomie relative qui n'existe pas pour le *Zédé*, obligé d'aller recharger ses accumulateurs à une source électrique.

* * *

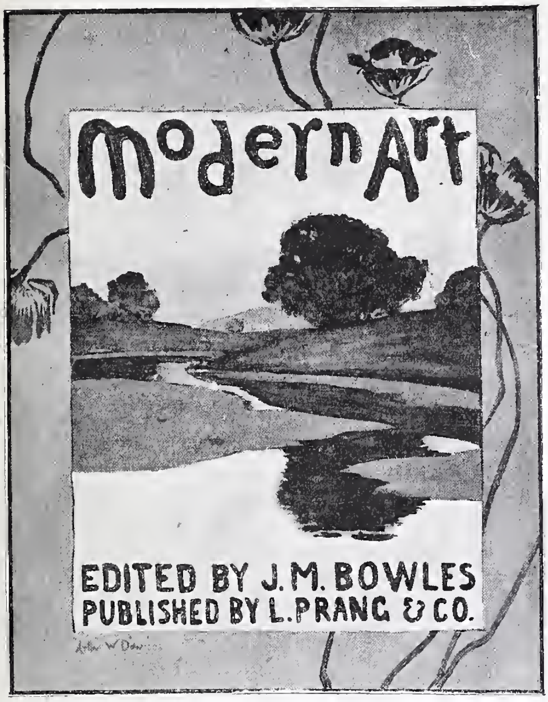
Quoi qu'il en soit et bien que la question des sous-marins et des submersibles sorte à peine de l'expérience pour entrer dans le domaine pratique, on peut d'ores et déjà la considérer pour nous comme d'importance capitale. Des événements encore trop récents pour qu'un bon Français puisse en avoir perdu le souvenir cruel nous ont montré que si nous ne voulions déchoir au rang de puissance de second ordre il fallait nous armer au moins autant contre nos rivaux d'outre-Manche que contre ceux d'outre-Rhin. L'appoint considérable que donneraient quelques sous-marins à la défense de nos côtes nous commande de poursuivre, de perfectionner les résultats acquis. Sans vouloir, ce qui serait un tort et un danger, faire du sous-marin le navire unique, la panacée universelle, le pays doit immédiatement consentir aux sacrifices pécuniaires nécessaires pour doter notre marine d'un nombre suffisant de ces engins qui, bien et intelligemment utilisés, peuvent nous être de toute première utilité.

HOURST,
Lieutenant de vaisseau,
Commandant la défense mobile de Saint-Servan.

L'ART DE LA RÉCLAME

(Suite et fin. — Voyez page 107.)

La cupidité. — Il y aurait un moyen de faire utilement et fructueusement de la réclame artistique ; ce serait d'intéresser la cupidité natu-



Affiche *Modern Art.*

relle à l'humaine complexion. Le passant qui rencontre une belle affiche peut ne pas la regarder, ne pas la goûter, parce qu'elle ne lui est de rien, et il ne lui en reste rien. Il faut le retenir par l'intérêt. Il faut qu'il garde ce joli sujet : faites-lui un cadeau et voilà un ami trouvé.

L'art peut servir la réclame, non pas l'art sur les murs, mais l'art à domicile.

La réclame utilise avec raison le pouvoir énorme des petits cadeaux. Fût-ce une babiole, les gens aiment bien recevoir quelque chose pour rien. Vous voyez des millionnaires enchantés d'avoir une loge de faveur dans un théâtre. Vous voyez des jeunes filles très distinguées se disputer de menus affiquets dans les cotillons.

Les bars des États-Unis font mieux. Ils donnent gratuitement le repas, viandes froides, pain, salades, fromages; on ne paie que la boisson. C'est le *free lunch.*

A l'Exposition de la réclame à Amsterdam, on offrait un déjeuner complet aux spectateurs des combats de coqs, et une brasserie donnait à ses consommateurs un morceau de musique sous une couverture artistique teintée en rose.

Il y a à Bruxelles un journal dont le fonctionnement est curieux et intelligent. Il est gratuit. Cependant il a une rédaction bien faite, intéressante, bien informée, qui n'est en rien inférieure à celle des autres feuilles locales. Il est très largement distribué ; on le lit beaucoup, et ce n'est pas étonnant, pour le prix. Mais cette diffusion est un excellent élément pour la réclame. Plus on donne de numéros gratuits, plus la publicité que portent ces numéros est bonne et coûte cher.

La gaieté. — Le rire est une force. Un client qui a ri est bien prêt de désarmer son porte-monnaie. Aussi la réclame burlesque a-t-elle une portée efficace. Elle se grave dans la mémoire ; on répète et on redit le bon mot. J'ai vu à Kansas-City une affiche pour un savon dont le parfum « laisse une bonne impression ». On voit une négresse habillée de blanc, qui s'est assise sur un banc vert fraîchement peint. Elle emporte « une bonne impression derrière elle ». On rit, et vous voyez qu'on retient le trait.

A Paris, le brocanteur de l'Odéon, le père Monaco, excelle à coller sur chaque objet de sa montre des étiquettes drolatiques, vers, prose et turlupinades.

Le magasin autrefois fameux, aujourd'hui en liquidation : *A la Redingote grise*, s'est fait une spécialité de drôleries dans ses panneaux en plâtre moulé qui content les aventures de la Mère Gigogne ou la fortune croissante du chanteur des rues devenant, grâce à sa redingote achetée au Châtelet, ténor de l'Opéra-Comique et gendre du directeur.

C'est la revanche de l'affichage funèbre, comme est celui des Flandres, où des placards endeuillés annoncent aux citoyens de Gand ou de Bruges la mort de leurs compatriotes.

La duperie. — Une des ressources usuelles



Affiche vieux style.

de la réclame est la duperie. Il faut s'entendre. Si elle est mensongère, si elle promet plus qu'elle ne donne, elle a tort, car elle décourage le client et perd sa confiance. Elle doit exercer sa malice à le surprendre, à se faire écouter de

lui malgré lui et à l'improviste. Là, elle peut exercer son talent. L'affranchissement à quinze centimes pour les prospectus, les enveloppes portant le timbre de la mairie, et surtout, dans le journal, les historiettes affriolantes qui concluent par l'éloge d'un cacao ou d'un purgatif, sont les ressources ordinaires et légitimes de cette industrieuse industrie.

L'incrédulité. — La réclame a, par représailles, un ennemi à combattre et à abattre. C'est le scepticisme des foules. On a méfiance. La réclame est si souvent menteuse qu'on se défie. On la croit toujours hâbleuse. On ne prête qu'aux riches. C'est pour pallier ce danger que les commerçants tâchent de mettre, comme on dit, pièces en main par la distribution des



Art et Réclame.

échantillons. Le moyen est coûteux et mal sûr, car rien n'empêche de croire que la fabrication des échantillons a été à dessein mieux soignée que ne sera celle du produit, par la suite.

Il y a un cas où il peut servir. J'ai vu à New-York un coiffeur qui a inventé une eau capillaire. Nos maladroits figaros font photographier des dessins pour faire croire à la vertu de leur eau et à la longueur des cheveux. Ce n'est pas cela. Le coiffeur de Broadway avait dans sa boutique six femmes costumées en impératrices d'Orient, la chevelure dénouée, et leurs cheveux balayaient le sol, grâce à l'emploi du spécifique. On pouvait leur parler, palper, tirer, peigner leurs cheveux. Thomas lui-même aurait cru.

Ce sont là les principaux traits, les têtes de chapitre d'un traité théorique de la réclame, destiné à en analyser les ressources, les moyens, les avantages et les espoirs. Ceux-ci sont vastes, et le jour où cette force sera endiguée, canalisée, réduite en conduites sûres et étudiées, ses adeptes s'apercevront aux encaissements qu'ils ont bien fait de l'encaisser. Et à qui opposerait à la réclame le mépris dont on l'a jusqu'à présent trop punie, il faudrait répondre le mot de Lamartine à un ami qui lui reprochait son goût pour la publicité :

— Que voulez-vous? le bon Dieu lui-même a besoin de se faire annoncer : il a ses cloches.

Léo Claretie.

C'EST LE PRINTEMPS

Mars, qui grelotte, tousse et pleure,
Quinteux comme un maussade enfant,
Vient de nous faire tout à l'heure,
Ses adieux dans un coup de vent.

Au prélude de la fauvette,
Avril paraît, le rire aux dents,
Préparant la divine fête
Du joli chevalier Printemps.

A le servir vite il s'empresse;
On dirait un page vermeil
Qui le lutine et le caresse
Avec des rayons de soleil.

Galant, il lui met avec grâce
Sa toque verte de velours
Et court éveiller, quand il passe,
La danse blonde des amours.

Il brode sa neuve tunique
Du feston des premières fleurs,
Et, fol espiègle, fait la nique
Au triste hiver pris de douleurs.

Déjà les douces violettes,
Parfumeuses de la saison,
Ouvrent leurs fraîches cassolettes
Entre les pointes du gazon.

L'essaim charmant des pâquerettes
Penchant leurs petits cœurs dorés
Pique ses blanches collerettes
Sur le velours tendre des prés.

Dans les buissons de la colline
Qui semble sommeiller encor,
Le narcisse élégant incline
En souriant ses cloches d'or.

Les chastes scilles étoilées,
Pareilles à des yeux d'azur,
A l'envi, tout au long des haies,
Sèment des gouttes de ciel pur.

Les primevères, les pervenches
Et les anémones des bois,
Sous les feuilles fines des branches,
Demain écloront à la fois.

Les abeilles lissent leurs ailes
Et font un signe aux papillons,
Et les moineaux ont des querelles
Dans le lierre des vieux pignons.

Les ramiers et les tourterelles
Sont revenus de leur exil
Et l'arbre dit aux nids fidèles :
« C'est le Printemps! Voici l'avril! »

F. BATAILLE.

LE CALVAIRE DU MONT VALÉRIEN

Le mont Valérien, en vue duquel passent tant de personnes : voyageurs, touristes ou simples promeneurs, n'a pas toujours présenté l'aspect sous lequel nous sommes, depuis si longtemps, habitués à le voir. Élevée de 136 mètres au-dessus du niveau de la Seine et située à 10 kilomètres ouest de Notre-Dame de Paris, avec, à ses pieds, les villages de Puteaux et de Suresnes, au levant, ceux de Nanterre et de Rueil, au couchant, cette importante colline avait été baptisée autrefois : *le Calvaire* ou *montagne des Trois-Croix*, à cause des nombreuses chapelles desservies par les ermites établis sur ses flancs.

Le Calvaire du mont Valérien est, d'ailleurs, le plus célèbre de tous les calvaires. Du temps de Henri IV, il existait déjà, sur le mont, un ermitage, qui fut plus tard converti en une chapelle à laquelle on donna le nom de Saint-Sauveur. On prétend même que, dès les premiers temps du christianisme, le mont Valérien fut habité par des ermites et des communautés religieuses, et l'on cite, entre autres anachorètes fameux, un religieux du nom d'Antoine. C'est donc plus qu'une destination : c'est une véritable vocation chez ce mont, qui, avant de se faire guerrier, porta si longtemps la soutane.

Le célèbre couvent dit du Calvaire, qui remplaça l'antique cellule des anciens anachorètes, date de Louis XIII. Il fut fondé par Hubert Charpentier, déjà fondateur du Calvaire de Bétharram (à 24 kilomètres environ sud-est de Pau), et dont le souvenir est trop intimement lié à l'histoire du mont Valérien pour que nous puissions nous dispenser de lui consacrer quelques lignes.

Hubert Charpentier, né à Coulommiers en 1565 et baptisé le 3 novembre de la même année, vint achever ses études à Paris. Il avait déjà pris le grade de licencié en Sorbonne lorsque les troubles civils le contraignirent de s'éloigner de la capitale. Nous le retrouvons professeur de philosophie à Bordeaux, puis directeur du collège de Saint-Sever, où il fut ordonné prêtre. Devenu missionnaire, Hubert Charpentier, qui, entre temps, était retourné à Bordeaux et avait pris la direction du grand hôpital de cette ville, édifia le Calvaire de Bétharram, en 1621 ; revint à Paris, en 1633. Fort apprécié en haut lieu, il résolut, sur le désir qui lui en avait été exprimé, de doter Paris d'un établissement semblable à celui qui prospérait dans le Midi de la France.

Le mont Valérien, déjà appelé montagne des Trois-Croix, lui parut le lieu le plus favorable à l'exécution de son projet; mais l'entreprise était délicate autant que difficile, à cause des rivalités d'intérêts qui divisaient les seigneurs et les communautés possédant des terrains sur la montagne. Le cardinal de Richelieu, qui avait sa maison de campagne à Rueil, approuva le dessein de Charpentier et soutint celui-ci de sa bourse. Grâce au concours, non moins précieux, du cardinal de La Rochefoucauld, abbé de Sainte-Geneviève, Charpentier avait, dès le 30 mars 1634, acheté, des religieux de Sainte-Geneviève, huit arpents et demi sur la partie la plus élevée de la montagne, partie appelée *le Tertre*. Au mois de septembre suivant, il obtint de l'archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, l'autorisation de construire une chapelle et de former, sous le nom de prêtres du Calvaire, une communauté de treize prêtres qui resteraient soumis à la juridiction épiscopale. Les statuts de la nouvelle congrégation



HUBERT CHARPENTIER,
Fondateur du Calvaire du mont Valérien.

furent approuvés par l'archevêque, le 21 août 1638, et confirmés par lettres patentes de Louis XIV, en 1650.

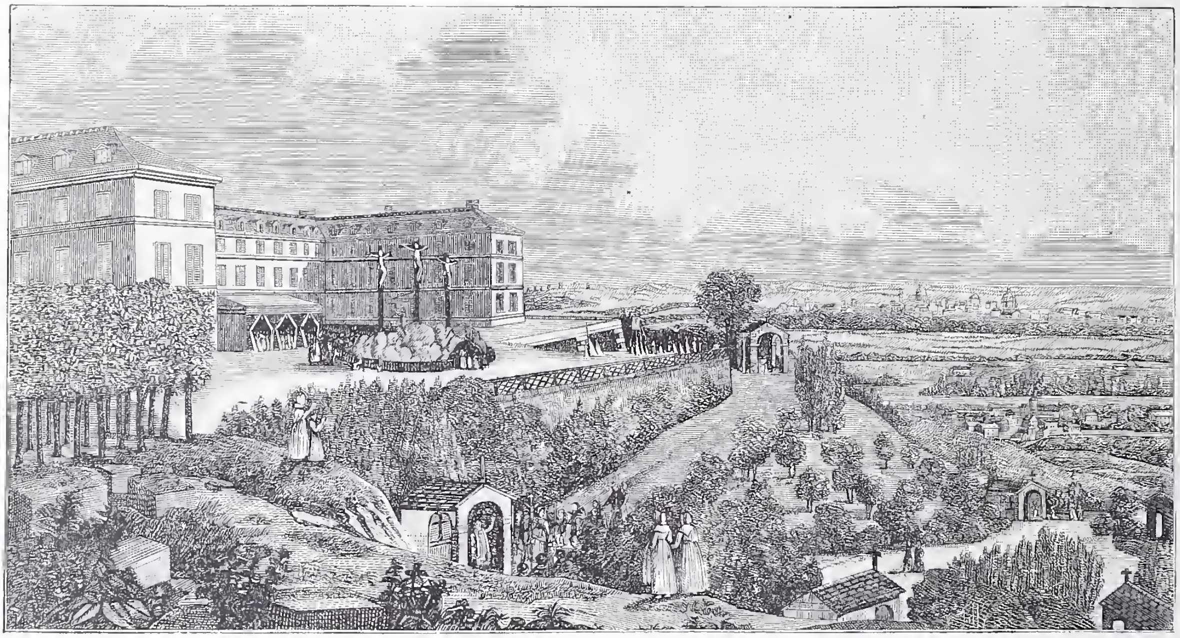
Les prêtres du Calvaire se répandaient dans les villages voisins pour y donner des missions. Ils recevaient aussi, dans leur maison, les ecclésiastiques et les laïques qui désiraient passer quelques jours dans la retraite, au mont Valérien. Le Calvaire, que nous reproduisons d'après une gravure du temps communiquée par le curé de Suresnes, comprenait trois crucifix de grandeur naturelle, élevés sur un rocher factice. Pendant la semaine sainte et aux fêtes de la Croix, nombre de Parisiens et de mendiants se rendaient au mont Valérien. On organisait des pèlerinages nocturnes, qui s'y rendaient, par le bois de Boulogne, dans la nuit

du jeudi au vendredi saint. Les fidèles venaient adorer le Christ, disposé sur des fleurs, dans une espèce de grotte pratiquée au-dessous des croix. Ils visitaient ensuite les différentes chapelles des stations, dont l'une contenait des reliques apportées de Terre-Sainte.

Hubert Charpentier venait d'être, pour la cinquième fois, nommé supérieur de sa congrégation, lorsqu'il mourut à Paris, le 10 décembre 1650, au presbytère de Saint-Jean-en-Grève. Son cœur fut envoyé à Bétharram, et son corps inhumé dans l'église du mont Valérien. Le portrait que nous donnons de lui a été communiqué au *Magasin Pittoresque* par l'auteur de ces lignes, pour qui il constitue un souvenir de famille.

Les pèlerinages ayant donné lieu à certains abus, le Calvaire fut supprimé en 1697, et la congrégation dissoute en 1791. Ses membres s'adonnèrent, jusqu'à la Révolution, à la fabrication des bas de soie, dont ils fournirent les élégants de l'époque. Le conventionnel Merlin de Thionville, qui avait acheté l'établissement des prêtres du Calvaire, comme propriété nationale, fit démolir l'église et les bâtiments adjacents. Après le Concordat, il vendit le domaine à un curé de Paris.

Les fouilles opérées en septembre 1802 mirent à découvert le cercueil de plomb renfermant le corps de Charpentier. Les ermites qui existaient encore sur la montagne recueillirent pieusement ces restes et les exposèrent dans un petit oratoire. Peu de temps après, le corps du vénérable fondateur du Calvaire fut



Le Calvaire du mont Valérien (d'après une gravure du temps).

inhumé dans le cimetière du mont Valérien, où il repose actuellement. Vers 1820, M. de Forbin-Janson fit élever sur la tombe un petit monument, en partie détruit pendant le siège de Paris, en 1870, et restauré depuis. Une inscription commémorative perpétue le souvenir de ce Calvaire historique et de son fondateur. Des restes, exhumés en 1873, ont été déposés dans l'église de Coulommiers, dont la sacristie possède également, renfermée dans un médaillon, une partie du cœur de Hubert Charpentier.

Lors de la tenue du concile convoqué à Paris par Napoléon Ier, les bâtiments du couvent du Calvaire qui subsistaient encore devinrent le rendez-vous d'un grand nombre d'évêques et de prêtres. Napoléon donna bientôt l'ordre de les raser, et songea d'abord à faire élever sur ces ruines une succursale de la maison d'Écouen ; mais, jugeant tout le parti stratégique qu'on pouvait tirer de la situation du mont Valérien, il ne donna pas suite à ce projet, et ordonna la construction d'une caserne, que les événements de 1815 ne permirent point d'achever.

En 1816, la Société des Missionnaires de France loua le mont Valérien et, s'y étant installée, s'efforça d'y faire revivre les anciens pèlerinages.

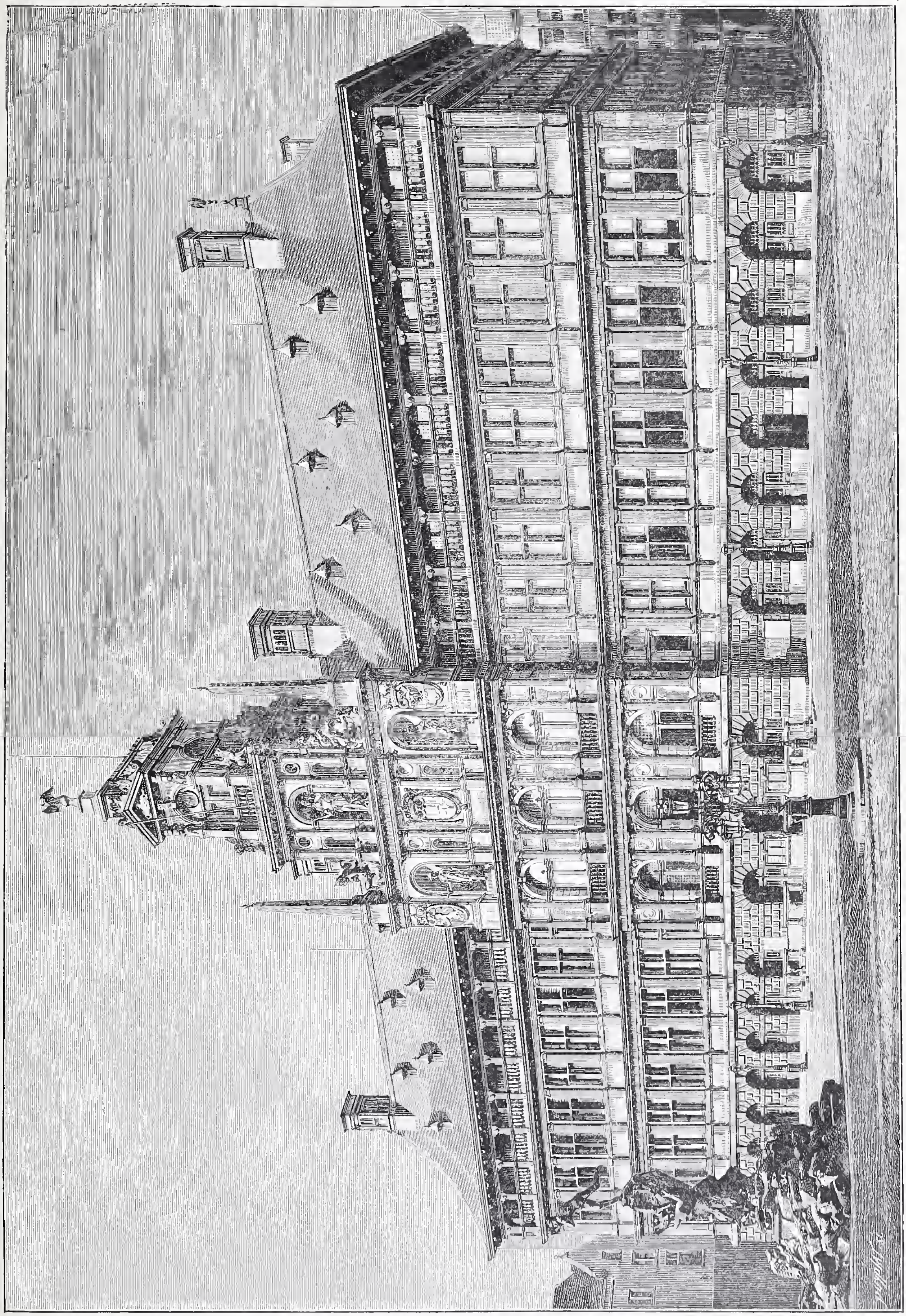
Le mont Valérien fut définitivement abandonné en 1830. Peu de temps après, le couvent fut, de nouveau, démoli, et le fort actuel s'éleva à sa place. Les matériaux et accessoires du Calvaire dont nous venons de retracer l'histoire servirent à l'édification du Calvaire de Montmartre.

Temple de Dieu ou temple de Mars, calvaire ou forteresse, le mont Valérien fait naître des pensées graves, sinon tristes. Cela n'empêche pas la jeunesse, dès la venue du printemps, de se répandre en groupes joyeux dans ses sentiers boisés, comme au temps lointain des pèlerinages, où le profane se mêlait parfois au sacré.

VICTORIEN MAUBRY.

L'HOTEL DE VILLE D'ANVERS

La plupart des hôtels de ville dont s'enorgueillit la Belgique appartiennent au style gothique. Ceux de Bruges, de Bruxelles, de Gand, de Louvain, d'Audenaerde sont des



Hôtel de ville d'Anvers. — Gravé par Puyplat.

types superbes de l'architecture civile du moyen âge flamand ; il suffit d'avoir contemplé ces monuments pour deviner la richesse et l'orgueil des communiers qui en réalisèrent la

construction. En aucun pays du monde ces grands « symboles architecturaux » n'atteignent un degré plus élevé de luxe, de majesté, de hardiesse ; en eux se concentre la vie intense des antiques cités flamandes, par eux se révèle et se perpétue l'existence particulariste des grandes villes belges.

L'hôtel de ville d'Anvers est, chronologiquement, l'un des derniers de la série; il appartient au style Renaissance et son aspect extérieur évoque l'une des périodes les plus curieuses de l'histoire anversoise. Avec son soubassement rustique, son avant-corps de cinq étages à colonnes de marbre veiné de blanc et de rouge, son frontispice orné de statues nombreuses, flanqué de deux monolithes pyramidaux et comme dominé par une gigantesque figure de la Vierge, l'édifice offre aux regards une allure imposante et riche.

Les plans sont de Cornelis de Vriendt, à qui l'on doit aussi l'exécution d'un tabernacle magnifique conservé à Léau. Elevé en 1560, le monument fut brûlé en 1576 et rebâti en 1581 tel que nous le voyons aujourd'hui. Il est entouré d'antiques maisons de corporations et devant la façade principale se dresse la fontaine au sommet de laquelle M. Jef Lambeaux, un des meilleurs sculpteurs de la Belgique contemporaine, a personnifié le géant Brabo, héros légendaire de la patrie de Rubens.

L'intérieur de l'hôtel de ville d'Anvers, sans être aussi riche que celui de Bruxelles, renferme pourtant de nombreux joyaux artistiques. L'escalier d'honneur, décoré de marbres somptueux, impressionne vivement, malgré son style un peu italianisé. Et l'on admire dans l'une des salles les superbes décorations murales par lesquelles l'illustre peintre Leys a symbolisé les vertus des anciens habitants de la cité.

Les monuments de la Renaissance sont très rares en Belgique où l'art gothique a vécu plus longtemps qu'ailleurs.

L'hôtel de ville d'Anvers, à ce point de vue, a presque la valeur d'une exception. Un simple coup d'œil sur la façade fait comprendre que ces grandes lignes un peu froides, un peu monotones, sont étrangères au génie de la race flamande. La Renaissance architecturale ne s'implanta que difficilement en Belgique. Appauvrie par les guerres religieuses, étouffée par les dominations étrangères, la petite nation, à partir de la seconde moitié du dix-septième siècle, fut morte pour l'art. Elle se réveille à présent ; sa jeune activité se manifeste dans tous les domaines; les architectes de la dernière génération, affranchis des influences étrangères, renouent par-delà la Renaissance du seizième siècle avec les pures traditions locales. L'hôtel de ville d'Anvers a cessé d'être un motif d'inspiration pour les constructeurs belges. Ils feront bien néanmoins de l'étudier pour la solidité des assises, la clarté logique du plan, l'ampleur de l'ensemble, l'harmonie des détails, qualités qui ne distinguent plus que rarement les œuvres des architectes modernes.

H. Fiérens-Gevaert.

PATERNEL TOURMENT

— Directeur de conscience, oui, c'est à peu près ma profession, fit avec un sourire mélancolique le vénérable M. Prosper Deleau, septuagénaire frais et vert, qui enseigna trente années durant la philosophie morale en Sorbonne. Et la profession est épineuse ! Que de fois l'avis émis pour tracer la voie et indiquer le but à la conscience d'un autre et la tranquilliser troubla la mienne par un choc en retour de la réflexion et l'inquiéta ! Le difficile, voyez-vous, ce n'est pas de formuler des lois générales ; c'est de trouver l'application adéquate de ces lois à tel cas particulier. Les nuances, les nuances, les délicatesses de conscience ! c'est là l'inépuisable source du doute. Les bonnes intentions, ah ! qui s'arrogera le droit de décider contre elles ?

Comme il achevait ces mots, son domestique lui présenta la carte d'un visiteur. Je me levai.

— Restez ; c'est un de mes anciens élèves, — il a aujourd'hui bien près de cinquante ans. — Je parie qu'il vient me poser un problème.

La première parole de l'arrivant confirma cette présomption :

— Mon cher maître, c'est pour une consultation !... Je souffre... de là... dans la pensée.

Il affectait un ton un peu léger, comme nous faisons assez volontiers, nous autres Français, par une sorte de respect humain, quand l'angoisse d'un problème intime nous serre l'âme : nous avons crainte de paraître donner aux choses morales plus d'importance que ne leur en accorde peut-être notre interlocuteur.

M. Deleau, m'ayant présenté, encouragea son visiteur à s'expliquer.

— Voici très simplement les conjonctures : je suis père de deux filles, deux jumelles.

— C'est très bien, cela.

— Non, Monsieur, ce n'est ni bien ni mal; c'est ainsi parce que le ciel l'a voulu ; je ne lui demandais pas cette forme de bénédiction. Je l'ai reçue, je la garde ; ces petites, je les aime; elles sont grandes aujourd'hui, elles sont majeures, hélas ! Je les ai élevées de mon mieux; tout ce que je pouvais pour leur assurer un sort honnête et décent, je l'ai fait. Je ne les aurais pas chéries, j'aurais agi de même : les avoir engendrées, c'est une assez grave responsabilité pour que les parents s'efforcent de leur rendre la vie propre et pas trop incommode.

— Ces idées sont très sages et ces sentiments

très louables. Comment, en un tel état d'esprit, souffrez-vous d'un trouble ?

— Attendez : de bonne heure j'habituai mes deux filles au travail, à l'épargne. Nous leur donnions tout le nécessaire, mais aucun cadeau. Tous les jouets, tous les petits amusements, les petites fantaisies qui distraient les enfants, plus tard les adolescents, si l'envie leur en venait, elles devaient les acheter de leur bourse. Mais leur bourse était alimentée par l'argent dont, suivant un tarif proportionnel à notre condition de fortune, leur mère et moi nous leur payions leurs bonnes notes à l'école et à la maison, leurs progrès, leurs succès, les petits travaux qui leur préparaient la possession d'un métier, les menus services qu'elles nous rendaient dans le train domestique.

— Système soutenable, mais qui comporte le risque d'inspirer à l'enfant un trop vif attachement à l'argent.

— Sans les rendre avares ni cupides, nous apprenions ainsi à nos fillettes la seule source honnête de l'argent, le travail, la valeur d'usage de l'argent et la sécurité qui résulte des économies bien placées.

— Ah ! elles plaçaient leurs économies ?

— Hé ! oui, Monsieur; et ce soin même leur démontrait que l'argent n'est pas digne de recherche par lui-même; qu'il est non pas un but, mais un moyen, un instrument, un outil.

— Et quel placement choisissaient-elles ?

— Celui qui tente les petites bourses et qui leur convient; capital garanti, petit intérêt et chances d'accroissement : la valeur à lot, et de là vient mon tourment.... Mettons-nous d'accord sur ce principe, n'est-ce pas ? Rien de plus nécessaire à l'harmonie de la famille que l'égalité des enfants.

— Assurément, en tant que l'égalité de traitement correspond à l'égalité de mérite.

— Vous ne contestez pas que rien n'est plus funeste à la propre valeur morale de chacun des enfants et à leur affection réciproque qu'une différence d'état ou de richesse au sein même de la famille.

— Je ne contesterai pas; réserve faite, encore une fois, que l'inégalité ne sortira pas, comme une conséquence naturelle, d'une différence d'effort ou de capacité.

— Fort bien, c'est notre cas. Le jour qu'elles eurent douze ans, je dis aux jumelles : « Comptons votre argent et que je vous apprenne comment on commence sa fortune en consolidant ses capitaux.» Elles possédaient à peu de chose près la même somme; oh! pas énorme, cinq cents francs : elles avaient mis cinq ans à accumuler ce petit trésor. « C'est bien, leur dis-je, vous allez chacune acheter une obligation à lot.» Et je leur en expliquai les conditions et avantages. Ici, Monsieur, l'inégalité commence; c'est le fait du sort : cinq cents francs, c'est toujours cinq cents francs dans une main comme dans une autre. Les obligations sont numérotées : l'une n'est pas l'autre. Trois mois après, tirage : Henriette est favorisée, son numéro sort de la roue; il amène un lot de dix mille francs. Nous fûmes tous joyeux et, sur le premier moment, Madeleine ne songea qu'à se réjouir du bonheur de sa sœur et à l'en féliciter; le lendemain, elle en était à l'admirer un peu; petit à petit Henriette glissait à s'admirer elle-même; elle se sentait plus d'importance; cette disposition me contrariait, et je la voyais s'accentuer; l'enfant prenait un air de supériorité; le venin de l'argent s'infiltrait dans son âme, elle parlait trop de ses dix mille francs, elle y pensait davantage; il lui en venait une façon d'autorité ridicule et pénible; voilà que cette fillette tout récemment encore si simple et si gentille s'infectait d'un orgueil pernicieux, le plus absurde de tous : celui qui tire son origine d'un avantage de hasard.

En même temps j'observais dans le caractère de Madeleine une évolution parallèle dont je ne m'inquiétais pas moins. Cela commença par cette exclamation maintes fois répétée : « Elle a de la chance, Henriette, elle a plus de chance que moi ! » Ce n'était d'abord qu'une ombre de tristesse ; l'enfant faisait retour sur soi-même et s'accrochait, comme à de mauvaises ronces morales, à cette idée qu'elle était née sous un astre défavorable, qu'elle n'aurait pas de bonheur; oh ! Monsieur, quelle douleur, quel effroi de découvrir dans un enfant, dans son enfant, cette inflexion de l'âme qui entrevoit la vie en noir et, à l'âge où tout devrait lui sourire et l'attirer, se prépare à désespérer du bonheur !

Puis le mouvement de sa pensée se reporta sur sa sœur et cette question se posa dans son esprit : « Pourquoi elle plutôt que moi ? » Ce n'était qu'une bien légère modification de sa réflexion; c'était une bien grave déformation de son sentiment : la déformation ouvrait une fissure dans son cœur, une brèche suffisante à l'entrée de l'envie, de la jalousie. Je fus navré, Monsieur, et je commençai de croire que, aux pures affections, l'adversité est meilleure que la faveur du sort. Peu après, j'observai une nouvelle transformation des sentiments de Madeleine à l'égard de sa sœur. Tandis que celle-ci devenait inconsciemment plus arrogante, l'autre qui d'abord avait résisté à cette arrogance et riposté avec humeur : « Ne vas-tu pas finir de nous écraser avec tes dix mille francs ?» s'amollit, s'assouplit; sa réflexion s'était approfondie; son attitude devint double : je percevais son attitude intérieure qui restait raide, hostile, par le principe de jalousie; je voyais son attitude extérieure qui était de complaisance, de soumission par calcul d'intérêt; elle songeait, la malheureuse, qu'il valait mieux flatter sa sœur pour obtenir d'elle quelque bribe de sa richesse.

Ainsi, Monsieur, toute ma prudence tombait en défaut ; cette aubaine fêtée comme une faveur providentielle, propice à la préservation de la vertu de nos enfants en les mettant, en cas de malheur, à l'abri du besoin immédiat (car nous ne doutions pas alors de la générosité ou de la solidarité de leurs cœurs), c'est cela, cela qui les gâtait toutes deux, les estropiait au moral: ce même argent, de façon différente, les avilissait également.

Ma femme me suggéra cette médication : décider Henriette à partager avec Madeleine.

A première vue, il lui semblait que c'était rétablir entre elles l'égalité, donc supprimer tout désordre. Mais tout de suite je distinguai que c'était seulement déterminer le mal, le régulariser pour ainsi dire, non pas le guérir. Toujours, de l'une à l'autre aurait subsisté la différence de niveau — elle ne peut pas ne pas être — entre celui qui donne et celui qui reçoit. C'en était pour toute leur vie. Délivrer l'une comme l'autre de toute la corruption fatale issue du coup de chance d'Henriette, il n'en était qu'un moyen, un seul qui exactement correspondît à toutes les circonstances et replaçât les jeunes filles non seulement en égalité mais en similitude : c'est que Madeleine à son tour gagnât un lot de même valeur.

Mais ce moyen, il ne dépendait d'aucune volonté humaine; le hasard était le maître. Je cherchai, je trouvai un expédient pour corriger le hasard.

Un père est de son vivant libre de disposer de son bien; surtout lorsqu'il use de ce pouvoir dans l'intérêt le plus élevé de ses enfants, qui s'aviserait de le lui reprocher? Il semble bien qu'il est dans la vérité, dans la justice et dans le droit.

Je réalisai dix mille francs et les tins tout prêts.

Au tirage suivant, je feignis que le numéro de l'obligation de Madeleine était sorti dans les mêmes conditions que celui d'Henriette.

A cette nouvelle, les voilà qui se jettent l'une dans les bras de l'autre, en riant, pleurant de joie tout à la fois, en criant : « Bravo! quel bonheur! » Puis c'est leur mère, c'est moi qu'elles embrassent avec émotion. Ma femme n'était pas prévenue; elle croit sans examen, comme les enfants; elle se réjouit; leurs visages à toutes les trois ont recouvré l'épanouissement de la bonne humeur; c'est visible, à tous l'événement est un soulagement. Dans le cœur des enfants, il dissipe, comme je le prévoyais, l'influence délétère dont le ravage était d'autant plus redoutable qu'elles-mêmes ne s'en apercevaient pas ou n'osaient l'avouer. Leur confiante intimité renaît, nous les voyons, telles que naguère, empressées à s'obliger, à s'épargner l'une à l'autre ennui ou fatigue, à mettre en commun peines et plaisirs, travail et bourse. Point de vraie communauté sans des apports égaux.

(*A suivre.*) PONTSEVREZ.

LES NOUVEAUX FIACRES ÉLECTRIQUES

Il y a quelques mois, la Compagnie générale des voitures mettait en circulation le premier fiacre automobile. C'était le « 16.000 »; il obtint de suite un grand succès de curiosité.

Ce véhicule *smart* qui, jusqu'ici, était en quelque sorte un apanage, va suivre la loi commune et se démocratiser. Pour quelques sous, vous pourrez, vous aussi, goûter ce plaisir nouveau de circuler à travers Paris, en de coquettes voitures, qu'un mécanicien, conducteur élégant, dirigera avec l'habileté d'un membre de l'Automobile-Club.

Cette Compagnie va mettre, d'ici peu, une série de *cent dix* voitures électriques au service des Parisiens.

Depuis plus d'un an, de nombreux projets sont à l'étude ; la Compagnie générale des voi-



A l'usine d'Aubervilliers.

tures, à la suite des progrès réalisés dans l'automobilisme, a compris, en effet, que le remplacement de la traction animale par la traction mécanique s'imposait.

Mais, avant de tenter une transformation aussi complète, il fallait tâter le terrain. Le succès énorme du fiacre « 16.000 » a complètement décidé cette Compagnie à créer une série de voitures électriques. Il importait d'abord de trouver l'accumulateur type présentant toutes les ressources et toutes les sécurités désirables.

Nous pouvons affirmer qu'aujourd'hui le modèle d'accumulateur adopté est parfait, pouvant parcourir soixante kilomètres sans recharge.

Les essais ont été si longs que le public s'est figuré que la Compagnie avait complètement abandonné son projet.

Soudain, le « 16.000 » disparut de la circulation, et l'on n'entendit plus parler de lui; d'où l'on pouvait conclure que ce timide essai n'avait pas été satisfaisant. La vérité était tout autre. La Compagnie avait jugé que la voiture automobile était parfaitement pratique. Elle estimait, toutefois, qu'il était indispensable de faire subir quelques modifications au moteur.

Le nombre des voitures automobiles aurait été beaucoup plus grand, si les fabricants

d'accumulateurs avaient été prêts à l'heure dite.

Mais ils n'ont pu tenir leurs engagements, et ce retard a causé un grand préjudice à la Compagnie.

Quoi qu'il en soit, le mois prochain, cent dix fiacres seront mis à la disposition des Parisiens, qui pourront choisir entre quatre modèles différents : le *landaulet*, voiture à quatre places, fermée ou ouverte ; le fiacre ordinaire ; le trois-quarts et enfin le vis-à-vis découvert, avec strapontin.

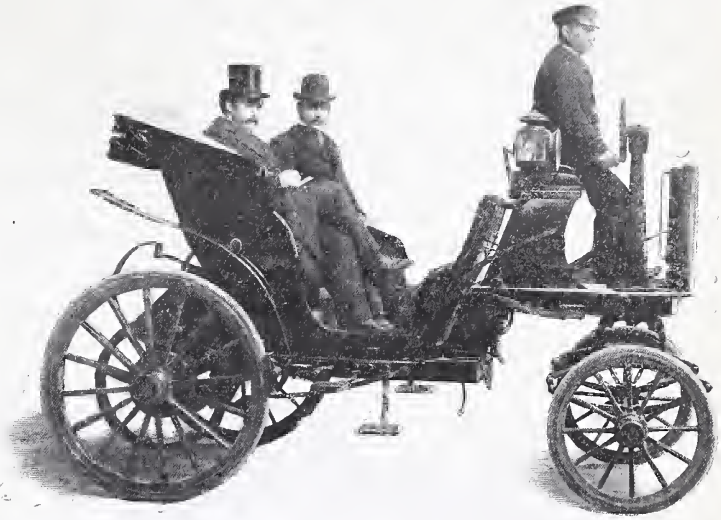
Les prix demeureront tels qu'ils sont, sauf pour le premier modèle, dont la course sera tarifée deux francs, et l'heure deux francs cinquante.

Espérons que le public accueillera avec une sensible satisfaction cet essai, et poussera la Compagnie à suivre la voie dans laquelle elle s'est engagée. La construction sera alors activée et, pour l'Exposition, nous verrons circuler dans Paris un grand nombre de voitures électriques.

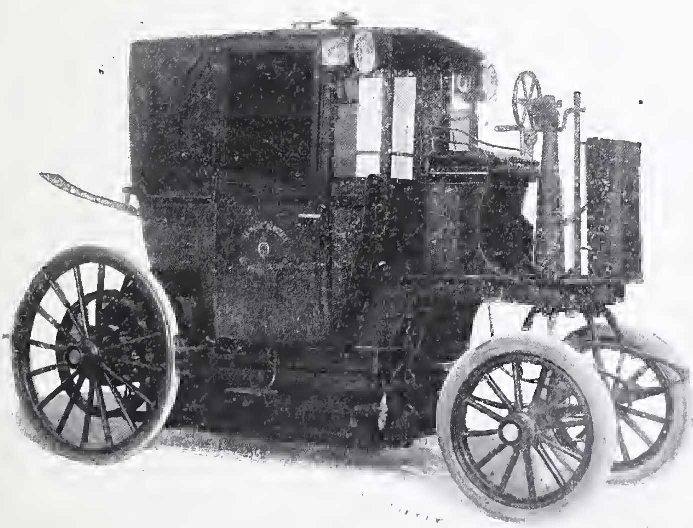
Les photographies que nous reproduisons ici ont été prises dans l'usine même d'Aubervilliers ; les différents types de voitures y sont représentés ainsi que diverses vues des machines et remises.

Très curieuse est la rentrée des voitures d'apprentissage, conduites souvent par un cocher en livrée de l'Urbaine ou d'une autre Compagnie.

Mais que le public se rassure : la con-



FIACRES ÉLECTRIQUES. — Victoria.



FIACRES ÉLECTRIQUES. — Landaulet.

duite des fiacres électriques est excessivement simple.

Les apprentis mécaniciens en connaissent la théorie en deux jours, et, en quinze, ils sont de première force comme conducteurs dans les rues de Paris, passant et repassant les « vulgaires sapins » (je dis vulgaires sapins parce que la plus grande insulte qu'on puisse faire à un conducteur de voiture électrique est de l'appeler « cocher » ; il faut dire « conducteur » ou « mécanicien »).

Du reste, ces nouveaux cochers auront une livrée tout à fait particulière ; elle sera simple et suffisamment gracieuse ; elle se composera du veston et du pantalon noirs avec passepoil jaune, et d'une casquette noire à fond de toile cirée blanche ; aux coins du col et à la casquette, le monogramme de la Compagnie.

Maintenant, une grande question : Comment s'opérera le changement des accumulateurs, et sera-t-il bien long ? Le plus facilement du monde.

L'usine électrique d'Aubervilliers possède une machine suffisamment forte (500 chevaux-vapeur) pour permettre de changer en trois ou quatre minutes les accumulateurs préparés à l'avance ; de telle sorte qu'une voiture pourra, en un instant, repartir pour un nouveau service.

Toutes les précautions sont prises pour éviter le plus grand nombre d'accidents possibles ; et s'il faut rassurer ceux qui craignent que les conducteurs ne « s'emballent », nous leur dirons qu'un système tout particulier ne leur permet pas de dépasser une vitesse de seize kilomètres à l'heure, vitesse qui ne sera presque jamais atteinte, et d'ailleurs absolument inoffensive.

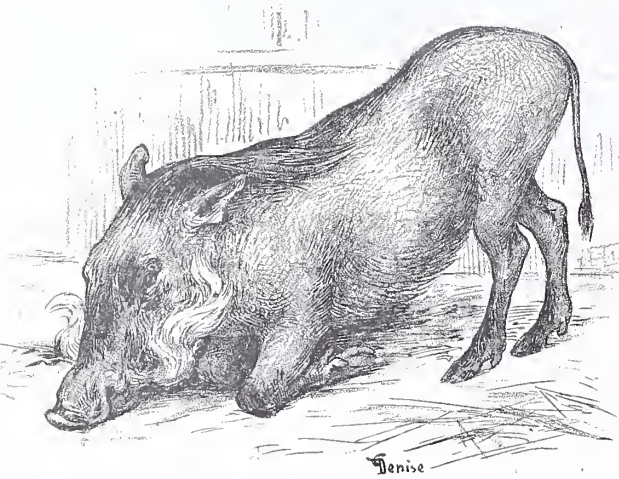
Ainsi donc à Paris, dans un mois, cent dix voitures électriques circuleront ; dans un an, il y en aura cinq cents et plus ; dans dix ans, restera-t-il encore des fiacres à chevaux ?

Voilà la question.

H. FARMAN.

LE PHACOCHÈRE

Si d'aventure vos pas vous mènent dans ce calme et provincial quartier de Paris qui s'enorgueillit d'encadrer le Jardin des Plantes, ne manquez pas d'en franchir la grille, dans le cas où la perspective d'une nouvelle connaissance vous séduirait. Une fois entré dans la cité bruyante des animaux cloîtrés, traversez le quartier des fauves, et, sans vous laisser étourdir par les cris stridents des kakatoès, ni effrayer par la mine patibulaire des chouettes, des ducs, des hiboux et des autres braconniers des airs, arrêtez-vous, à gauche, devant un écriteau tout neuf portant cette inscription : « *Phacocherus africanus*. Gml. DON DE M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ».



Le phacochère du Jardin des Plantes.

Vous verrez alors, dans la cage ainsi étiquetée, un animal prosterné à deux genoux qui fouille, à l'aide de son groin, le pavé sablonneux de sa demeure. A première vue, vous le prendrez pour un petit sanglier, pour un jeune *marcassin*. Mais si, pour mieux l'observer, vous l'attirez par quelque friandise, sa longue tête, flanquée de deux favoris, vous paraîtra fort curieuse par les accidents que dessine la surface de la peau, au milieu des joues et au-dessus du nez. Ce sont là des plis destinés à donner, plus tard, d'énormes protubérances.

Toutefois ce pénitent, qui a vu le jour il y a à peine neuf mois dans les forêts du Soudan français, est une jeune personne docile, qui, par son âge, son sexe, sa précoce captivité, son manque de caractère, vous renseignerait insuffisamment sur l'histoire des siens.

Si celle-ci vous intéresse, sans recourir aux livres, adressez-vous à la nature momifiée par les soins de la Maison, dans une galerie peu distante de la *cité animale*. Dans ce monument grandiose qui recèle les dépouilles empaillées d'un grand nombre de spécimens de la faune terrestre, les phacochères ou sangliers d'Afrique possèdent quatre représentants superbes, dont deux, les plus sauvages, proviennent de l'Abyssinie, et les deux autres du Cap.

Regardez-les bien, ces bêtes hideuses et difformes, et si vous avez déjà pensé à l'analogie qui relie les êtres et les choses, si vous êtes d'avis que les bêtes portent leurs caractères dans leurs traits, — comme les fleurs leur nom brodé sur le champ de leur corolle, — qu'un vieux procureur fait songer au renard et une figure d'usurier au vautour, eh bien ! alors, en présence de ces disgracieuses espèces, vous penserez, malgré vous, à Triboulet, et surtout au Triboulet de Jean Marot :

Petit front et gros yeux, nez grant et taille à voste,
Estomac plat et long, haut dos à porter hoste.

La « hoste » est remplacée ici par une crinière abondante qui court tout le long du dos et frissonne quand l'animal s'agite. Quant aux yeux, petits, stupides et à peine écartés, ils sont piqués sur le haut et le devant de la tête.

***

Mais, pour donner une idée tant soit peu sommaire du phacochère, il ne suffit pas de retoucher le portrait de Triboulet : encore faut-il en esquisser un autre, afin de parler de ce masque grotesque portant au-dessous et en avant des yeux deux excroissances charnues et verruqueuses faisant pendant aux oreilles.

Celles-ci, petites et à poils nombreux, se perdent dans la crinière. La tête lourde et accidentée porte une double paire de défenses énormes terribles à regarder et retroussées en guise de moustaches d'ivoire. Un boutoir aplati complète la physionomie repoussante de ce Falstaff morose qui, faute d'esprit et de saillies, se hérisse de cornes, de verrues, de callosités et de bosselures. Les extravagances physiques, rehaussées de l'éclat de quelques actes de sa vie privée, où il avait fait preuve d'un méchant naturel, ont fini par conquérir au phacochère une triste célébrité parmi les *déracinés* des montagnes et des forêts que les naturalistes réunissent dans des caravansérails d'acclimatation. En 1775, un de ces sangliers du Cap alla augmenter la population du Jardin zoologique de la Haye. On le croyait très doux et son gardien, confiant, alla jusqu'à lui gratter l'occiput. Un jour cependant la sauvage nature africaine réveilla en lui ses instincts sanguinaires. Il fit taire sa colère jusqu'au moment du déjeuner ; mais, à peine servi, il se précipita d'un bond sur son cuisinier et le blessa mortellement d'un coup de boutoir. Dès lors sa rage n'a pas connu de bornes. Espérant que l'amour le calmerait, on glissa mystérieusement dans sa cage une jeune et douce truie,

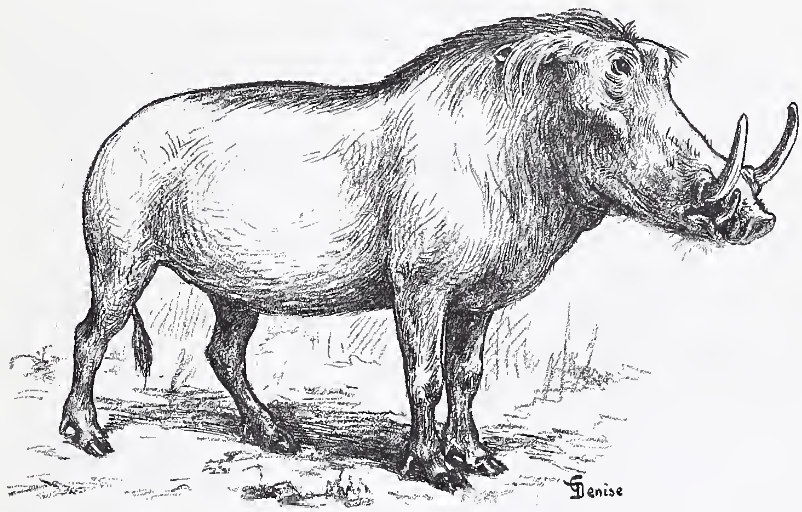
mais le terrible phacochère, pour lui prouver son affection, commença par lui déchirer le ventre.

Vous avouerez que les indigènes du Cap n'ont pas tort de le craindre autant que le lion. Les Abyssins ne lui font pas cet honneur : ils le méprisent et ils l'estiment trop impur pour le chasser.

*
* *

Le phacochère ne connaît pas la *bauge* ou cabane artistique de notre sanglier européen ; il vit dans des terriers qu'il creuse à coups de boutoir. La nature, pour ne pas l'embarrasser dans ce travail de piocheur, lui a refusé la moitié des incisives. Commc chez les moutons et les bœufs, un arc osseux remplace les dents de devant de son râtelier incomplet; une seule molaire énorme, placée dans chaque branche de la mâchoire, lui permet, de même qu'aux éléphants, de triturer ses aliments. Ceux-ci sont très variés. Le phacochère engloutit toute sorte de détritus et de débris, pourvu qu'ils proviennent de végétaux. Cette voracité fait de lui une sorte de chiffonnier des forêts africaines.

Le cochon à quatre oreilles, comme on l'appelle également, est capable d'un grand dévouement. Dès qu'il sent les siens en danger, il fond sur l'agresseur et l'éventre avec une prestesse que ses formes massives ne laissent pas soupçonner. Mais aussi il voit arriver la mort avec terreur et cherche à la conjurer par



Phacocherus africanus. — Sanglier d'Afrique.

d'horribles gémissements, tout comme le sanglier européen, son frère. En décrivant la rage de celui-ci quand il se sent aux abois, Xénophon et Pollux ont affirmé que parfois, pendant ces moments terribles, l'animal exhale des flammes et qu'à tel point sa bouche s'échauffe que la robe des chiens roussit à l'endroit où les dents frappent. Force m'est de reconnaître que les anciens Grecs comptaient, dans la phalange de leurs historiens, d'agréables brodeurs, car il me semble qu'on ne trouverait pas un seul veneur, même parmi ceux qui ont le plus inquiété les sangliers, qui eût réussi à allumer son cigare au feu de leurs défenses.

Mais, pour revenir au phacochère, reconnaissons quc la nature l'a doué d'une subtilité d'odorat prodigieuse qui lui fait sentir lc bon morceau enfoui profondément dans le sol. J'ignore si le phacochère du Président, une fois domestiqué, prêterait volontiers le concours de son groin pour découvrir et fouiller lcs truffes. Cela du reste nous intéresse peu, depuis surtout que le flair du chien a enlevé cette spécialité à nos porcs domestiques.

J. de Loverdo.

LE TÉLÉPHONE HAUT-PARLEUR

L'étude de l'enregistrement, de la reproduction et de l'amplification des sons, soit par le phonographe, soit par le téléphone, cst cn ce moment, et depuis quelque temps déjà, à l'ordre du jour. L'Académie dcs sciences a écouté avec un intérêt significatif, au cours d'une de ses dernières séances, les curieuses communications à cc sujet de M. le doctcur Marage et dc M. Dussaud, dont M. Marcy s'était fait l'interprète.

Mais nous croyons que personne n'a poussé ce genre de recherches aussi loin que M. Pierre Germain, inspecteur du service des postes et télégraphes, qui, passant de la théorie à la pratique, vient de doter lc téléphone d'un perfectionnement des plus remarquables.

Rappelons que l'organe principal du téléphone, tel que nous lc connaissons, est ce qu'on appelle lc microphone, grâce auquel l'invention de Graham Bell a pu rendre les immenses ser-

vices que l'on sait. Dans le système actuel, cet organe est placé immédiatement sous la plaque de bois devant laquelle on parle. Il se compose d'une série de petites baguettes en charbon de cornue, assujetties de façon à ce que toutes les vibrations de la plaque modifient les contacts de ces baguettes avec leurs supports. Ce sont ces modifications, si légères qu'elles paraissent, qui suffisent à déterminer les diverses variations dans l'intensité du courant et par suite dans le magnétisme de l'aimant du récepteur.

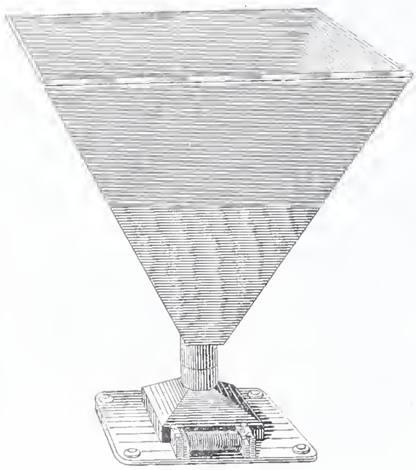
Le perfectionnement apporté par M. Germain réside principalement dans la substance et dans le dispositif employés pour la construction du microphone.

Au lieu du charbon de cornue, il a eu l'idée d'utiliser les propriétés du silicate naturel, matière pour ainsi dire inaltérable, en tout cas peu combustible et beaucoup plus sensible aux vibrations sonores. En outre, l'emploi des silicates permet — chose impossible à faire auparavant, sous peine de détraquer l'appareil — d'augmenter l'intensité du courant dans des proportions considérables, ce qui a pour résultat d'accroître la puissance et la « portée » de l'instrument.

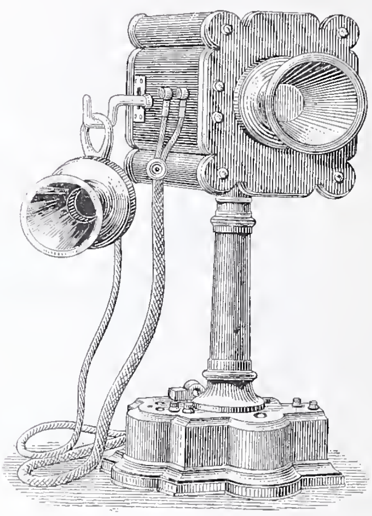
D'où le nom de téléphone haut-parleur donné par M. Germain à son invention.

En effet, au chuchotement nasillard que l'on a coutume d'entendre grésiller au fond des récepteurs, le microphone en question substitue la reproduction exacte de la parole à haute voix, avec son timbre naturel, et qu'il est facile d'entendre distinctement sans même s'approcher de l'appareil. Une fois la communication établie, il vous est loisible, soit en restant assis dans votre fauteuil, soit d'un point quelconque de la pièce, d'engager une conversation avec un correspondant, fût-il à 1,500 ou 2,000 kilomètres de distance. Pas besoin de confier vos demandes à la petite planchette en bois verni, pas besoin non plus de vous emprisonner les oreilles entre deux récepteurs pour entendre les réponses de votre interlocuteur; vous lui parlez comme s'il était dans la pièce, il vous répond de même. Evocation étrange, saisissante!

Le téléphone haut-parleur.



Appareil transmetteur.



Récepteur.

Autre avantage : grâce au téléphone haut-parleur, dix, cent, mille personnes à la fois sont mises à même d'entendre une conférence, un concert, une pièce de théâtre, dans des conditions de réalisme que le meilleur phonographe n'a jamais atteintes. Il va sans dire que le secret d'une conversation particulière peut toujours être aisément assuré au moyen d'un simple commutateur.

M. Pierre Germain a également apporté divers perfectionnements dans le dispositif des appareils de réception et d'émission. L'un est muni d'un vaste cornet en forme d'entonnoir destiné à la propagation des ondes sonores; quant au récepteur, sa puissance est plus que doublée par l'adjonction, en regard de chacun des pôles de l'électro-aimant, d'une petite bobine d'induction qui augmente l'amplitude des vibrations de la plaque.

Comme on le voit, l'inventeur n'a rien négligé pour que son appareil fût aussi parfait que possible. Si nous ajoutons qu'avec les courants de grande intensité utilisés pour le téléphone haut-parleur il n'est plus besoin de deux fils de bronze, mais seulement d'un simple fil de fer, on comprendra l'économie sérieuse qui devra résulter de l'adoption du nouveau système, le bronze coûtant environ trois fois et demie plus cher que le fer et le fil de retour étant supprimé.

En présence de M. Paul Delombre, ministre, et de M. Mougeot, sous-secrétaire des postes et télégraphes, les premières expériences officielles ont eu lieu ces jours-ci. Les rares invités ont pu constater qu'à deux cents mètres de l'appareil l'audition était encore parfaitement distincte pour un air chanté par M. Lubert, de l'Opéra-Comique, comme pour une conférence faite par l'inventeur. Certains n'en croyaient pas leurs oreilles...

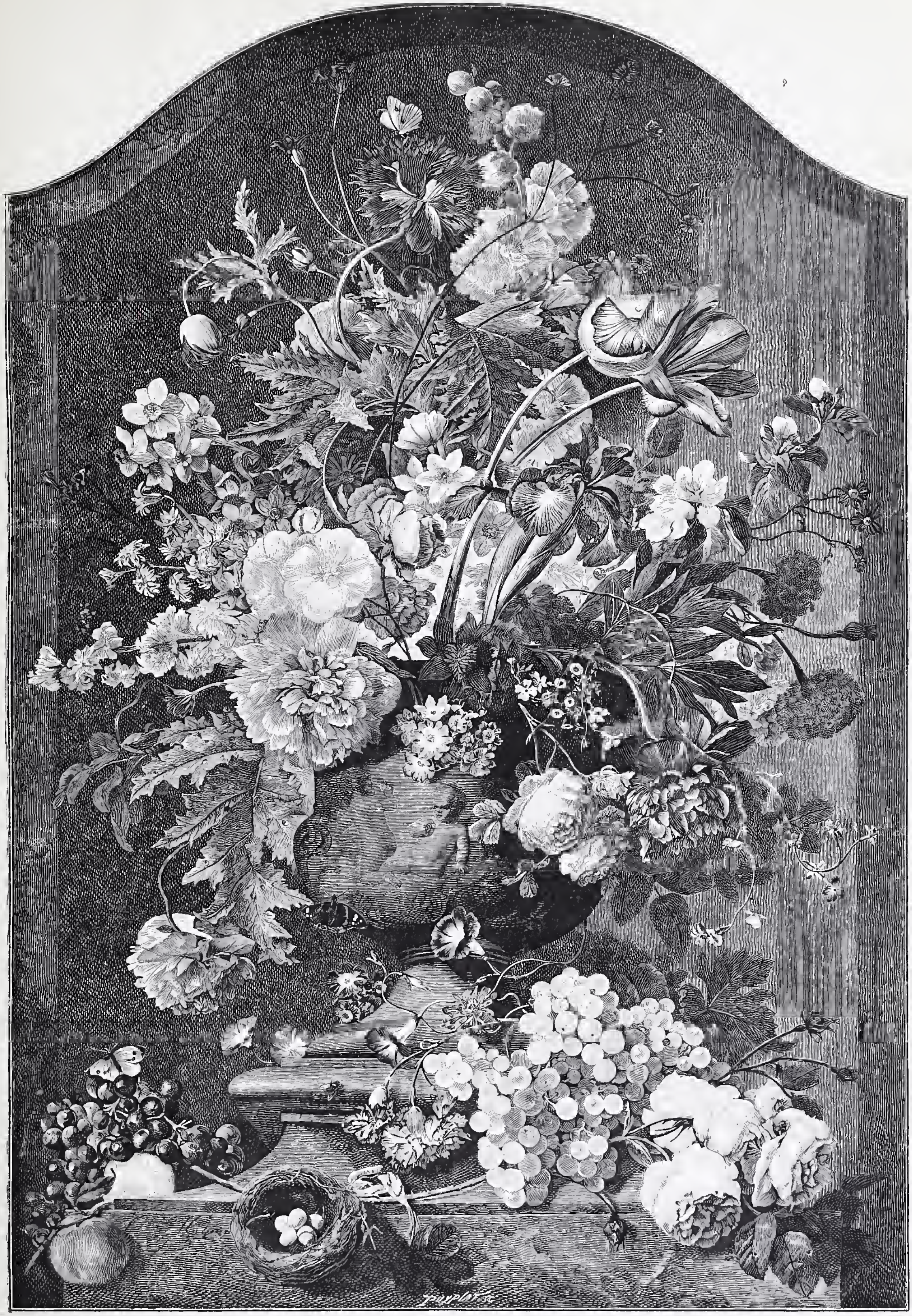
Encore une victoire à l'actif de la science française!

Edouard Bonnaffé.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

FLEURS



FLEURS. — National Gallery de Londres. — Tableau de Van Huysum. — Gravé par Puyplat.

Quel fleuriste incomparable que ce maître de l'école hollandaise dont les frais chefs-d'œuvre enrichissent les musées de nos grandes capitales !

Jean Van Huysum dédaigna de peindre des figures humaines pour ne s'attacher qu'aux fleurs. Et pour les grouper en bouquets, en un désordre plein d'art et de caprice, sa palette ravit au printemps l'harmonieuse féerie de ses couleurs.

LE PORTRAIT DE JEANNE D'ARC

Parmi toutes les œuvres que les arts de la peinture, de la sculpture ou du dessin ont consacrées à Jeanne d'Arc, il ne paraissait pas, jusqu'à ces derniers temps, que nous possédions un portrait exact de la vierge lorraine.

Si brève fut sa vie, si rapide fut sa course victorieuse à travers la France reconquise, que l'on ne semble pas avoir eu le temps de fixer pour la postérité ses traits héroïques.

Ce n'est que de longues années après sa mort, quand la revision de son procès eut clairement établi la grandeur de sa mission et la sainteté de sa vie, que l'on songea à graver dans la pierre la figure « idéalement belle », dit un auteur, de Jeanne d'Arc.

On conserve au musée d'Orléans une tête fort curieuse, trouvée au milieu de décombres, lors du percement de la rue Jeanne-d'Arc.

C'est une œuvre très pure, conçue dans ce style naïf, original et si expressif de notre vieil art français du quinzième siècle : à ce seul point de vue, elle vaut qu'on en parle. Mais, de plus, l'impression étrange qui se dégage de cette figure répond parfaitement à l'idéal, fait de qualités si diverses, que nous nous faisons d'un portrait de Jeanne ; et c'est là le véritable intérêt de cette œuvre remarquable.

C'est une tête casquée, brisée par le cou ; la pierre conserve encore des couleurs éteintes ; les traits sont réguliers, fins ; la paupière s'abaisse légèrement sur l'œil ; une irréprochable anatomie se devine sous le frêle voile d'une peau que l'on sent transparente et douce ; le casque, sobrement dessiné, fortement enfoncé, un peu de côté, donne un contraste frappant avec la délicatesse de la figure : le casque sans la figure, rudesse du chevalier ; la figure sans le casque, pureté de l'ange.

Cette curieuse composition produit une impression singulière : il y a du mystère dans cet œil qui semble ouvert sur un monde lointain, il y a du génie dans ce large et pur front, de l'audace dans ce nez droit, et tout cela serait complexe et inquiétant si l'admirable régularité de cette figure de vierge n'exprimait que ces qualités diverses et heurtées sont fondues dans le creuset du patriotisme et de la foi.

On est étonné à bon droit que cette tête n'ait pas été jugée dès sa découverte pour appartenir à une statue de Jeanne d'Arc. Le musée d'Orléans l'a cataloguée : tête de saint Maurice, — ce qui ne saurait être agréable ni à saint Maurice, le rude soldat romain, ni à la douce héroïne française qui redoutait la vue du sang. Le musée d'Orléans a fait preuve d'une modestie exagérée : n'étant pas sûr que ce fût une Jeanne d'Arc, il a craint qu'on ne lui reprochât de voir partout le portrait de l'héroïne d'Orléans, et, le casque indiquant indubitablement que c'était une figure guerrière, il l'a baptisée Maurice, du nom d'un soldat de Rome, qui fut martyrisé dans le Valais !

D'autres ont prétendu que ce devait être un saint Victor, mais il est à peu près admis que ce saint ne quitta guère la province de Marseille, ce qui ne paraît pas justifier suffisamment la gratitude qu'Orléans lui aurait montrée en lui élevant une statue.

A ceux qui ont cru reconnaître quelque prince du sang Valois, il est permis de demander le nom de ce très jeune homme à la figure si féminine, et pourtant au cœur si vaillant, puisqu'on aurait jugé bon de lui consacrer un monument qui très certainement n'est pas un simple tombeau.

Des artistes, et non des moins considérables, des archéologues, non des moins savants, estiment, avec beaucoup de raison, croyons-nous, que cette tête est le débris d'une statue élevée à la mémoire de la Pucelle vers la fin du quinzième siècle.

A l'examiner attentivement, il devient hors de doute que c'est une figure de femme, d'une délicatesse et d'une grâce parfaites : rien de cette virilité barbare qui eût été le trait marquant de la statue d'un saint guerrier. L'ovale de la figure, la relative petitesse de la tête qui est comme enfoncée sous le casque trop lourd, toute la construction et l'harmonie des lignes ne permettent pas de douter du caractère féminin de cette œuvre.

Quelle devait être l'attitude de la statue ? Si l'on remarque qu'il se trouve un léger bourrelet sous la tête, à l'endroit de la brisure du cou, et que le casque, un peu ballottant, est penché à droite, il devient très clair que la tête était inclinée sur le côté gauche ; nous avons observé que les yeux étaient peu ouverts ; il est donc permis de supposer, avec quelque vraisemblance, que le personnage était dans une attitude recueillie et réfléchie, en prière sans doute.

Enfin, ce qui donne un caractère particulièrement touchant et un prix inestimable à ce débris qui n'a pas trente centimètres de hauteur, c'est que peut-être il serait le seul portrait un peu exact de notre Jeanne d'Arc : le nez droit, les pommettes saillantes, le menton légèrement avancé sont des traits marquants du type lorrain. Si, à une époque où l'on ne quittait guère sa ville, l'artiste orléanais a donné, à son insu sans doute, ces accents si particuliers à son œuvre, ce ne peut être que parce qu'il a eu des renseignements exacts sur le caractère même de la figure de Jeanne ; une légère difformité de la bouche, dont les deux lèvres ne sont pas symétriques, donne à cette

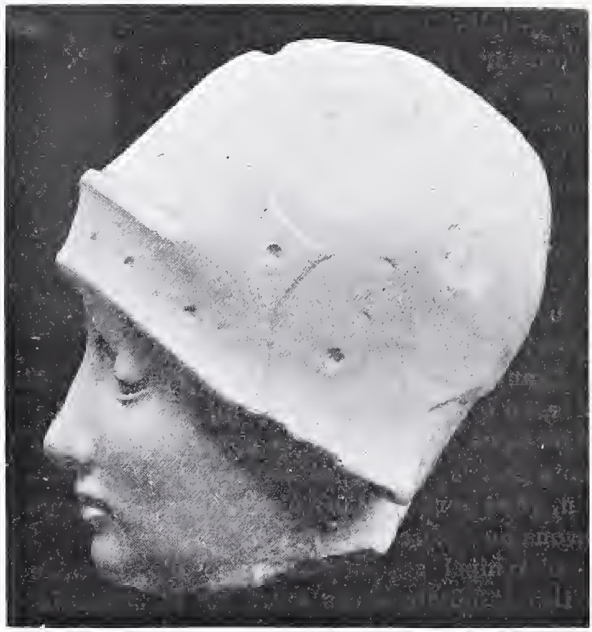
supposition une vraisemblance en quelque sorte lumineuse.

Comme on persuade assez difficilement aux savants qu'ils ont manqué de clairvoyance, on a fait une autre hypothèse sur l'attribution de cette tête. Un rapport, présenté par un archéologue très distingué à l'Académie des Inscriptions, a reconnu le caractère apparemment féminin de cette figure; mais la conclusion en est que c'est la tête d'un saint Michel. Que Jeanne d'Arc ait ressemblé à un archange, ceci au moins l'eût honorée. Mais saint Michel n'est jamais représenté que dans sa lutte avec le démon : il est de bien peu d'apparence que cet œil si doux, que ce regard si droit, que cette figure si calme, soit celle de l'envoyé du ciel transperçant le monstre infernal à ses pieds.

Les raisons qui nous ont incliné à penser que cette tête était un portrait nous donnent lieu de croire que saint Michel aurait une figure de pur idéal, non de ressemblance, que l'on ne retrouverait pas chez lui un type très spécial et très marqué, avec des irrégularités que ne peut expliquer le manque d'habileté d'un artiste aussi consommé que l'auteur de cette tête.

Nous avons donc la conviction ferme que cette tête de femme est le débris d'un monument élevé à Orléans à la mémoire de Jeanne d'Arc. Par ce caractère à la fois idéal et réel, par cette ressemblance fort probable et cette





Portrait de Jeanne d'Arc. — Face et profil.

expression si élevée, cette œuvre est digne d'être admirée à l'égal des œuvres les plus remarquables de la statuaire du moyen âge. Par cette présomption qu'il est la reproduction des traits de l'héroïne lorraine, ce fragment a droit à toute notre vénération; relique précieuse, nous attendons qu'un artiste la recueille et s'en inspire, et qu'il dresse enfin la figure d'une Jeanne d'Arc à la fois réelle et sublime, telle que nous la rêvons et telle qu'elle fut (1).

Georges Pillu.

L'Archipel des Chousan
(Chine)

Cet archipel est situé vers le milieu de la côte de Chine, près de l'embouchure du Yang-tsé-kiang, à proximité des ports ouverts de Ningpo, Hang-tchéou et Chang-hai, dont il commande les approches. C'est donc au point de vue stratégique une position de premier ordre.

Aussi pendant la guerre, dite de l'opium, entre la Chine et l'Angleterre en 1840, cette dernière puissance s'empressa de l'occuper militairement, ce qui fut fait d'ailleurs sans résistance. Elle le rendit en 1841 au gouvernement chinois à la condition qu'il ne serait jamais cédé à aucune autre nation. C'est ce qui explique pourquoi la France ne put s'en saisir comme d'un gage lors de ses expéditions de 1860 et 1884 contre les Célestes.

Le bruit a déjà couru plusieurs fois, notamment le 24 novembre 1898, que l'Angleterre y avait de nouveau hissé son pavillon. On considéra cela comme un ballon d'essai. Le fait est que des navires de guerre britanniques y faisaient de l'hydrographie et des exercices de tir. Mais nos voisins se sont rapidement convaincus par leurs sondages qu'il n'y avait pas

(1) Un artiste bien connu et dont les œuvres ont été remarquées dès longtemps pour leur science et leur conscience, M. Beylard, vient de faire de cette œuvre d'art une reconstitution fort remarquable. Nous croyons savoir qu'une importante maison travaille en ce moment à la fonte en bronze du beau et pur travail de M. Beylard.

assez de profondeur pour mouiller avec sécurité leurs cuirassés dans le port de Ting-haï de la grande île Chousan. Ils se réservent sans doute d'annexer avant peu, sous forme de concession à bail, la superbe baie de *Nimrod-Sound*, véritable fiord s'enfonçant profondément dans les terres de la province du Tchékiang, un peu au sud de Ningpo et dont l'entrée est défendue par les îles de l'archipel en question. On y trouve une profondeur plus que suffisante et elle est très facile à défendre, vu son peu de largeur.

C'est ce qui explique aussi pourquoi ils n'ont pas laissé les Italiens s'y installer, mais leur ont conseillé d'obtenir la concession de celle toute voisine de San-men, qui est moins avantageuse.

Quoi qu'il soit, l'archipel des Chousan me paraît destiné à tomber avant peu au pouvoir des Anglais, ne fût-ce que pour y installer un sanatorium pour leurs troupes de Hong-kong et pour y installer des défenses protégeant l'entrée du Nimrod-Sound.

Ayant eu l'occasion de visiter ces îles, en 1879, au cours d'une mission dont nous avait chargé le gouvernement chinois en vue de l'Exposition de pêche de Berlin, voici le résumé des observations que nous avons pu y faire :

L'archipel se compose d'une cinquantaine d'îles et d'îlots situés entre 29° et 30° de latitude nord, à quelques milles au large de la côte de Chine. Le climat y est chaud en été et assez froid en hiver. Comme il n'y a pas de marécages et peu de rizières, on n'a à y redouter aucune des maladies communes sur le continent chinois. La rade de Ting-haï peut offrir un refuge assuré en tout temps à une flotte nombreuse de navires de petit tirant d'eau. L'île principale, qui donne son nom au groupe, mesure sept lieues de longueur sur trois et demie de largeur. Son nom, qui veut dire île-bateau, lui vient de ce qu'elle présente, aux yeux des Chinois, l'aspect d'une jonque sous voile, dont trois pics élevés figurent les mâts. On y trouve une population de cultivateurs et surtout de pêcheurs s'élevant à près d'un million d'âmes. Elle est répartie entre une douzaine de villages et une ville murée, Ting-haï, dont l'enceinte escalade au nord des collines arrondies. Elle fut occupée par les troupes anglaises en 1840 et 1841.

Le squelette rocheux de l'archipel est constitué par des roches primitives et métamorphiques, formant des collines assez élevées, entre lesquelles se trouvent des vallons abrités des vents et bien cultivés. Le pays est peu boisé sur les hauteurs ; aux alentours des villages, on remarque cependant plusieurs variétés de peupliers, des érables, des camphriers, le sophora du Japon, le genévrier de Chine et l'acacia de Constantinople. En automne, le paysage est rendu pittoresque par les teintes jaunes et rouges du feuillage de l'arbre à suif, ainsi appelé parce que l'on extrait de ses graines une sorte de graisse végétale. Au printemps, des fleurs de toute sorte égaient les collines ; nous y avons remarqué de magnifiques camélias arborescents, des pivoines, talons-d'alouettes, glycines, azalées, lis rouges et jaunes. Dans l'île de Poutou, où le sol est peu cultivé, on admire une végétation spontanée des plus remarquables.



L'Archipel des Chousan. — Le port de Ting-haï (1879).

Les étangs des pagodes sont couverts des fleurs du lotus consacré à Bouddha et d'immenses camphriers centenaires abritent les temples de leur ombre parfumée.

Dans les vergers de Chousan, nous avons trouvé les innombrables légumes formant la base de l'alimentation des habitants qui, comme leurs frères du continent, sont surtout végétariens.

Parmi les arbres fruitiers, il faut citer un citronnier à petits fruits doux, les *kumkuats*, que l'on mange en compote ou que l'on confit dans le sucre, puis un arbre spécial à ces îles où il fut découvert par le célèbre botaniste anglais R. Fortune. C'est le *yang-mei* dont le fruit, tantôt rouge, tantôt jaune, ressemble extérieurement à celui de l'arbousier, mais il est acidulé, fibreux, et possède un noyau.

Le thé est cultivé dans les îles, mais plus particulièrement dans celle de Kin-tang. On n'en produit que ce qui est nécessaire pour la



L'ARCHIPEL DES CHOUSAN. — Paysage à Silver « King-tan-tâo ».

Leur coiffure consiste en un mouchoir de coton bleu roulé en forme de turban. Jamais elles ne descendent à terre tant que dure la campagne de pêche. Elles ont la haute direction des affaires et tout l'équipage leur obéit.

Les femmes parias de la colonie fokiennoise ont un costume particulier qui consiste en une jaquette noire avec jupe bleue. Pas plus que les hommes, elles ne peuvent orner leurs vêtements ou leurs chaussures de couleurs ou de broderies. Elles ont sur la tête le même bandeau que les femmes de Chousan, mais il doit être de couleur sombre et dépourvu d'ornements. Dans leur intérieur, elles peuvent négliger ces lois somptuaires. Aucune femme n'était autrefois

consommation locale. Malgré leur aridité, les montagnes sont cultivées jusqu'au sommet; la terre est retenue par de petits murs en pierres sèches formant des terrasses ressemblant à de gigantesques escaliers. La faune n'est pas très riche. Les animaux domestiques sont représentés par le poney chinois, l'âne, le buffle et le petit bœuf jaune, le porc, le chien et le chat. Les lièvres et les lapins y sont inconnus, comme d'ailleurs les moutons et les chèvres. Les oiseaux, respectés par les habitants, sont fort nombreux, surtout ceux des espèces aquatiques.

Mais la gloire des îles Chousan réside dans ces pêcheries qui fournissent presque toute la Chine de poissons salés, de pieuvres séchées, d'huîtres et de divers autres mollusques également conservés par la dessiccation.

C'est que les hommes sont presque tous pêcheurs. On trouve même à Tching-kia-men, petit port à l'extrémité orientale de Chousan, une colonie de gens du Fokien, qui sont condamnés à vivre exclusivement sur leurs barques. Bien que pauvrement nourris, ces pêcheurs sont très robustes. Quelques-uns sont d'excellents plongeurs. On en a vu aller chercher à quatre-vingt-dix pieds de profondeur des lingots de plomb dans la cale d'un navire naufragé.

Leurs femmes sont robustes et, bien qu'elles se mutilent les pieds, elles font presque toutes les grosses besognes chez elles ou aux champs.

A Tching-kia-men, certains pêcheurs emmènent leur femme sur leur jonque. Ces femmes n'ont pas les pieds mutilés et elles s'habillent comme les hommes, portant comme eux les cheveux tressés en une grosse natte.

tolérée par les bonzes dans l'île de Pou-tou, consacrée spécialement à Bouddha et à ses prêtres. Aujourd'hui ceux-ci se sont civilisés et moyennant finance ils ont autorisé les Européens et les Européennes de Chang-haï à construire quelques villas et je crois même un hôtel sur les charmantes plages de leur île ravissante. On y vient en été prendre des bains de mer et échapper aux chaleurs malsaines et fatigantes du continent. C'est sur l'une de ces plages que se noya, il y a peu de temps, le consul d'Autriche de Chang-haï, M. Haas, savant sinologue.

L'île de Pou-tou compte un grand nombre de pagodes dédiées à Fo, le nom chinois de Bouddha, et à sa mère la déesse Kouan-yin,



L'ARCHIPEL DES CHOUSAN. — Monastère dans l'île sacrée de Pou-tou.

aussi appelée par les pêcheurs Haï-shen-mou, la sainte mère de l'Océan.

Elle est aussi le rendez-vous de nombreux pèlerins qui y viennent de fort loin visiter ses magnifiques pagodes et ses nombreux cou-

vents dont les habitants, sales et paresseux, ne vivent que de la charité publique.

Peu religieux en général, les habitants de l'archipel sont, comme la plupart des marins de tous pays, très superstitieux et ils ne s'embarquent jamais sans sacrifier un coq, sans brûler de nombreux bâtonnets en l'honneur du Neptune chinois et de la déesse Kouan-yin.

A.-A. FAUVEL,
Ancien officier des douanes chinoises.

EXPLOSIFS DE GUERRE

Les explosifs de guerre, qu'une série de catastrophes récentes vient de mettre au premier plan de l'actualité, sont fabriqués en France par le Service des Poudres et Salpêtres. Bien que leur composition soit tenue secrète, nous avons la bonne fortune de pouvoir aujourd'hui fournir à nos lecteurs, sur cette intéressante question, des renseignements puisés aux meilleures sources et pour la plupart encore inconnus du public.

Il y a trois sortes d'explosifs actuellement en service : la poudre, la dynamite et la mélinite.

La poudre noire ordinaire contient 75 0/0 de salpêtre, 12,5 de soufre et 12,5 de charbon. Sa densité est 0,95. Les magasins de Lagoubran contenaient une grande quantité de la sorte de poudre noire dite MC 30; pour les initiés, cela signifie que c'est de la poudre à canon fabriquée par le procédé des meules et triturée pendant trente minutes.

D'un maniement commode, ses grains brûlent avec rapidité, — trois mètres environ à la seconde, — mais ses inconvénients, par contre, sont nombreux. Le principal est une excessive inflammabilité : un choc violent, une élévation un peu brusque de la température, un simple frottement entre deux corps durs, une décomposition même particlle peuvent provoquer la déflagration spontanée de cette poudre. Aussi sommes-nous porté à croire, avec nombre d'experts et d'officiers, que l'explosion de Toulon est tout simplement attribuable à l'un de ces phénomènes qu'aucune vigilance humaine, hélas! ne saurait empêcher ni prévenir avec certitude.

C'est M. Vieille, le très distingué ingénieur, qui, on le sait, a découvert en 1884 au Laboratoire central, la formule de notre poudre sans fumée, dite BF. Quoique le secret de sa composition soit rigoureusement gardé, nous savons qu'elle est à base d'azote combiné avec le collodion. Ajoutons — et ce détail ignoré ne manque pas d'importance, on en conviendra — que le même Laboratoire étudie depuis deux ans la formule d'une nouvelle poudre, appelée BM 3F, à base de nitro-cellulose pure, ayant donné aux essais des vitesses initiales de vingt-cinq à trente mètres supérieures à la vitesse actuelle, sans aucune augmentation de pression, ce qui est capital.

Cette nouvelle poudre, non encore en service, est lissée à la plombagine, opération ayant pour but de la rendre plus progressive.

Occupons-nous maintenant de la dynamite, dont nous ne dirons que quelques mots, l'administration de la Guerre tendant à lui substituer la mélinite, dont la composition, ainsi qu'on le verra, est beaucoup plus stable.

La nitroglycérine, base de la dynamite, s'obtient en versant lentement de la glycérine dans un mélange, à volumes égaux, d'acide nitrique et d'acide sulfurique. C'est Nobel qui, le premier, imagina de faire absorber ce composé par une matière poreuse, inerte, comme la silice naturelle ou randanite, par exemple, pour constituer l'explosif connu sous le nom de dynamite. Celle-ci gèle à la température de + 5° et détone quand elle se trouve portée à 180°, au contact des poudres fulminantes et sous l'influence de fortes secousses. C'est un explosif des plus énergiques, mais il se décompose très rapidement.

De même que la dynamite a pour base la nitroglycérine, la mélinite dérive directement de l'acide picrique. Ce dernier s'obtient par l'action de l'acide azotique sur le phénol et la plupart des matières organiques : soie, laine, indigo, aloès, résine, etc. Au point de vue chimique, c'est un trinitrophénol, peu soluble dans l'eau et d'une amertume extrême, d'où son nom (πικρός, amer).

L'invention de la mélinite revient au chimiste Turpin. C'est lui, du moins, qui signala sa formule, en attirant l'attention des savants sur la force explosive redoutable de l'acide picrique placé dans certaines conditions.

La mélinite se présente sous deux formes : pulvérulente ou fondue. Son aspect est assez comparable à celui du miel (en latin : *mel, melis*), qui lui a valu son nom. Détail peu connu : elle s'infiltre dans la peau des mains et du visage au point de la rendre jaune pendant plusieurs jours ; en outre, sa manipulation prolongée occasionne de fréquents rhumes de cerveau.

Son principal avantage est que, contrairement aux autres explosifs, la mélinite ne détone pas sous le choc ni en présence d'un corps en ignition. On peut impunément frapper dessus à coups de marteau ! Le courant électrique même est sans action. La mélinite possède donc des qualités qui la mettent hors de pair : non seulement elle est facile à manier, mais encore elle se conserve bien et absorbe peu l'humidité. Armée d'un détonateur au fulminate de mercure, cette poudre brisante produit des effets terribles, en tout cas beaucoup plus violents que ceux obtenus avec les meilleurs explosifs connus. Alors que quinze kilos de poudre ordinaire placés le long d'un rail ne

suffiront pas toujours à en produire la rupture, un simple pétard de mélinite amènera invariablement l'effet désiré, et sur une longueur de vingt centimètres parfois.

Les obus perfectionnés et les torpilles sont maintenant chargés à la mélinite. A ce propos, sait-on que, grâce aux exploseurs magnéto-électriques inventés par le commandant Trèves, il serait facile d'enflammer, de Paris, des torpilles immergées dans la rade de Toulon ou dans le goulet de Brest, malgré les déperditions du courant sur un si long trajet? Comme on le voit, nos ports, au besoin, seraient bien gardés...

On se sert aussi du fulmicoton pour le chargement des torpilles dormantes, dont la force explosive est de quatre à cinq fois plus forte que celle des poudres ordinaires. Il suffit, pour préparer le coton-poudre, de maintenir, pendant un quart d'heure environ, dans un mélange d'acide azotique et d'acide sulfurique concentrés, une certaine quantité de coton qu'on doit avoir soin de laver ensuite à grande eau.

Il y a en France onze fabriques d'explosifs de guerre, dont les principales sont le Ripault (Indre-et-Loire), le Bouchet (Seine-et-Oise), Saint-Médard-en-Jalle (Gironde), Pont-de-Buis (Finistère) et Sevran-Livry (Seine-et-Oise) pour la poudre sans fumée; Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône), Esquerdes (Pas-de-Calais) et Vonges (Côte-d'Or) pour la mélinite et la dynamite; le Moulin-Blanc (Finistère) pour le fulmicoton.

Terminons en mentionnant les explosifs similaires employés à l'étranger. L'armée allemande se sert de la poudre brisante dite C 88 Pulver; l'Autriche a adopté l'écrasite, composée de gélatine et de chlorhydrate d'ammoniaque; l'Angleterre fait usage de la cordite ou de la lyddite, analogues à la mélinite; enfin l'Italie emploie la dynamite-gomme, contenant 92 0/0 de nitro-glycérine et 8 0/0 de collodion.

Selon l'avis unanime des experts, aucun de ces explosifs n'a donné de résultats comparables à ceux que nous avons obtenus.

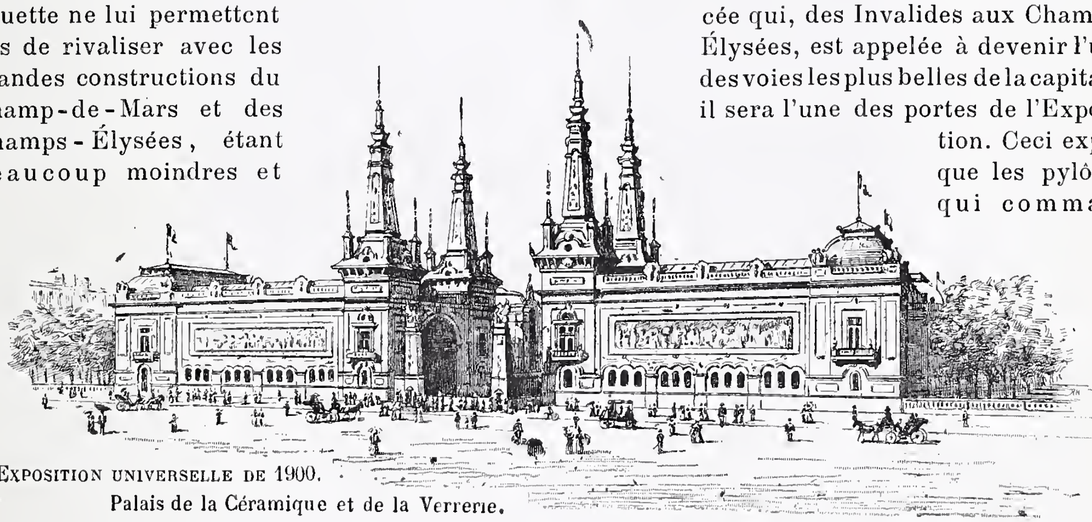
EDOUARD BONNAFFÉ.

Le PALAIS de la CÉRAMIQUE et de la VERRERIE à l'Exposition de 1900

Le palais de la Céramique et de la Verrerie peut être considéré comme l'un des premiers parmi les édifices secondaires de l'Exposition de 1900.

Si ses proportions, si l'importance de sa silhouette ne lui permettent pas de rivaliser avec les grandes constructions du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées, étant beaucoup moindres et d'apparence plus modeste, sa situation exceptionnelle l'imposera néanmoins aux regards des visiteurs.

Placé sur l'Esplanade, en bordure de la rue de Grenelle, à l'entrée de cette nouvelle percée qui, des Invalides aux Champs-Élysées, est appelée à devenir l'une des voies les plus belles de la capitale, il sera l'une des portes de l'Exposition. Ceci explique les pylônes qui commandent ses deux nefs. Leur aspect, décoratif sans trop de pompe, comme il convient à l'endroit, est d'un effet agréable. Certes nous sommes loin des étrangetés de la place de la Concorde et de la fantasmagorie de l'œuvre de M. Binet.



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900.
Palais de la Céramique et de la Verrerie.

Moins heureux que son confrère, M. Troppey-Bailly, l'architecte du palais de la Céramique et de la Verrerie, n'a pas à son service les ressources des matières les plus variées : les mosaïques, les émaux, les ors, les cristaux, l'électricité même, cet auxiliaire indispensable aujourd'hui de toute innovation qui se respecte, lui ont été refusés ou parcimonieusement répartis. Qui sait s'il lui sera même permis de placer sur ses façades quelques-uns des échantillons qui occuperont l'intérieur de ses galeries?

Le palais de la Céramique et de la Verrerie n'est cependant pas sans intérêt dans son ensemble. Il se compose de deux vastes salles identiques de grandeur, de structure et d'aspect. Ces sortes de halls s'ouvrent sur l'avenue centrale de vingt-cinq mètres par de hautes baies cintrées. Les façades, parallèles à celles des Invalides, sont ornées de bas-reliefs et terminées à chaque extrémité par un pavillon qui fait motif d'angle. Les pylônes qui commandent l'entrée des nefs sont de forme svelte et élégante; les motifs en sont recherchés.

Cette construction n'accuse pas la débauche d'imagination que l'on remarque dans certaines œuvres maîtresses de l'Exposition, ni cette visée à l'effet cherché par des moyens extrêmes en opposition souvent systématique avec les traditions. Elle n'étonne pas. Mais, conception plus sage, plus architecturale sinon théâtrale, elle charme par l'harmonie des lignes et des proportions. La silhouette en est gracieuse. Elle possède à un degré suffisant le caractère d'apparat et de représentation qui convient au genre d'édifice. Le décor en est réglé avec un goût assez sûr.

Robert Hénard.

La Fontaine Anspach a Bruxelles

La ville de Bruxelles doit au bourgmestre Anspach, le prédécesseur de M. Buls, de compter aujourd'hui parmi les capitales les plus saines et les plus somptueuses du monde. Anspach, contre la volonté même de ses administrés, malgré l'opposition de quelques-uns de ses collègues du Conseil communal, fit voûter la Senne dont les eaux roulaient à travers la ville des pestilences mortelles, et édifia sur son cours de magnifiques boulevards où se concentre à présent l'animation de la grande cité.

L'œuvre de « l'Haussmann brabançon » fut surtout appréciée après sa mort. Anspach avait bien sacrifié quelques sites pittoresques du vieux Bruxelles; en revanche, il avait permis à la ville de prendre dès ce moment un développement considérable.



La Fontaine Anspach.

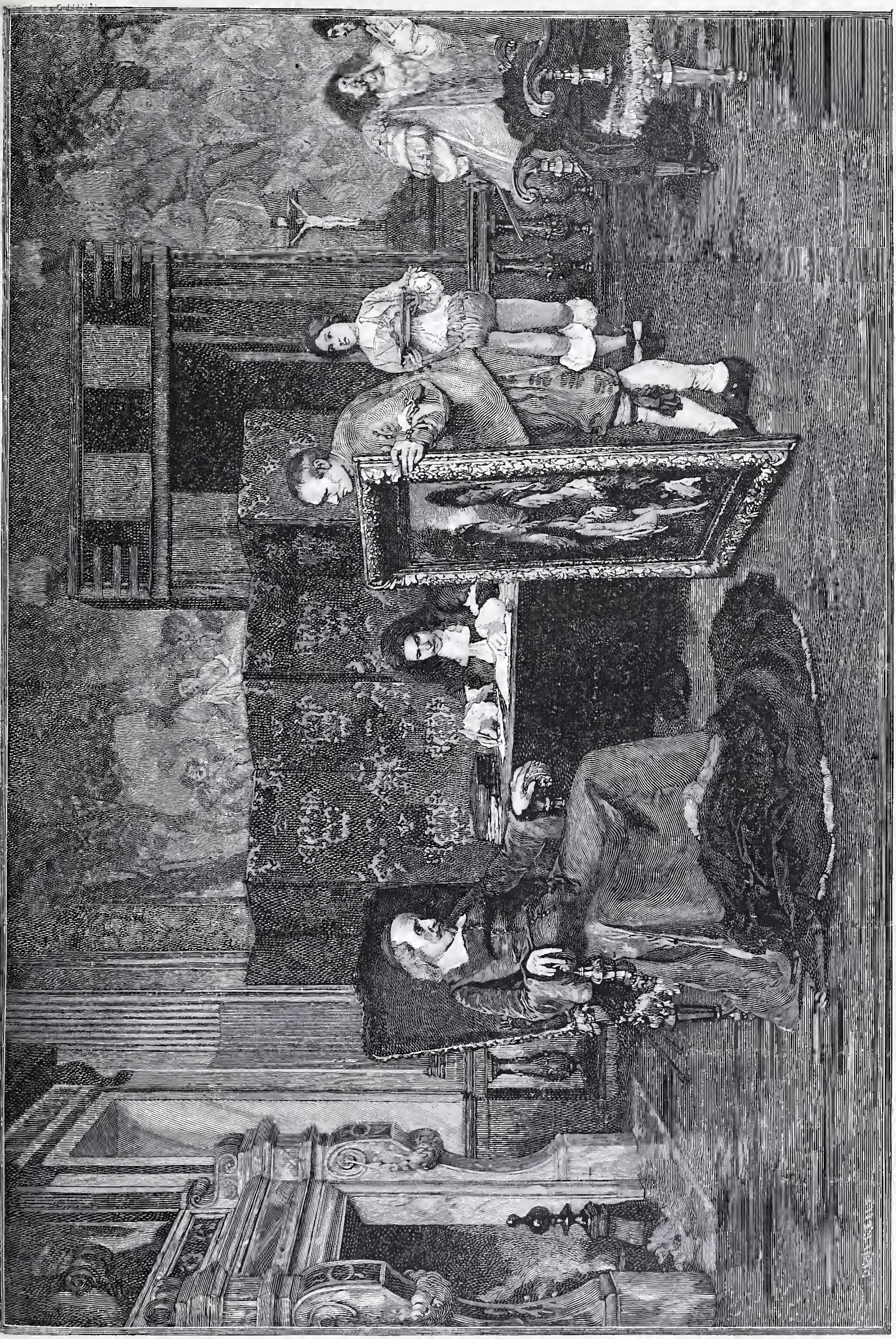
Le monument que nous reproduisons a été élevé à la mémoire de ce bourgmestre, énergique et hardi, par ses concitoyens tardivement reconnaissants. C'est une réelle œuvre d'art. Suivant nous, pourtant, la conception d'ensemble manque d'originalité et d'harmonie. Les matériaux employés sont riches et variés, mais leurs teintes éclatantes ne se marient pas toujours très heureusement. L'agrément de ce somptueux « château d'eau » réside plutôt dans l'élégance de certains détails sculpturaux et dans la belle disposition des bassins superposés.

Autour des vasques dont les degrés laissent couler l'eau lancée par les chimères et les mascarons cracheurs, s'élève un piédestal quadrangulaire en pierre d'Euville que domine un obélisque en granit rouge de Norvège. Le monument est d'un dessin relativement moderne. Mais l'obélisque, on ne sait trop pourquoi, se termine en flèche gothique avec petites tourelles d'angles, crochets floraux le tout dominé par le Saint-Michel, patron et symbole mystique de la cité. Dans le piédestal se remarque une délicieuse figure nue, en marbre blanc, de De Vigne, personnifiant la « Senne »; c'est assurément la partie la plus réussie de la fontaine et l'œil, tout à fait séduit, s'y arrête avec joie. Les deux figures latérales en bronze, « l'Autorité communale » et la « Ville de Bruxelles reconnaissante », sont de M. Dillens. Le médaillon d'Anspach, placé au bas de l'obélisque, est sculpté, par M. Aerts, d'après une œuvre ancienne de De Vigne. Le plan général a été tracé par l'architecte Janlet.

En somme, malgré ses défauts, le monument, inauguré solennellement l'année dernière, mérite l'attention des artistes. Il produit fort bonne impression sur la place qu'il décore, et avec notre confrère le *Petit Bleu*, de Bruxelles, nous estimons qu'on peut le dire « digne d'une grande ville ».

H. F.-G.

Mazarin



MAZARIN. — Musée du Luxembourg. — Peinture de Vetter. — Gravé par Guérelle.

Goutteux, vieilli, les membres cassés par la douleur et par l'âge, Mazarin n'a plus de goût aux choses de la politique. Ainsi que nous le dépeint Guizot dans son *Histoire de France*, il sent venir la mort avec calme, mais non sans tristesse. Et ses yeux, où passent des mélan-

colies, vont aux magnifiques objets d'art qu'il a entassés dans son palais. Tandis qu'il repose dans un fauteuil, les pieds dissimulés sous une lourde couverture, un serviteur est venu, qui lui présente une toile du Corrège, le *Mariage mystique de sainte Catherine*. Et Mazarin regarde longuement, comme si la contemplation de ce chef-d'œuvre atténuait son mal. La chambre où cette scène se déroule est somptueuse et vaste. Le lit aux courtines de pourpre se devine derrière un paravent, et, dans l'âtre d'une cheminée monumentale, le feu flambe derrière les grands chenets.

X.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Malgré le souffle intermittent d'une bise glacée par l'effleurement des glaciers qu'elle traverse, ce qui nous prouve que l'hiver parti n'a cependant point encore bien fermé la porte derrière soi, le joli mois de mai entre en scène avec son cortège fleuri.

Le renouveau chanté par les poètes depuis l'origine des mondes est le conquérant pacifique le plus acclamé, qui subjugue le plus universellement toutes les volontés, celui dont les invitations attendues par tous sont acceptées avec ensemble.

L'envolée vers les champs va commencer.

Il tarde à chacun d'aller respirer l'air vivifiant, saturé de l'arome des fleurs et des frondaisons naissantes.

Cette fringale de campagne à la première heure de la fécondation de la nature est d'autant plus intense pour les habitants des villes qu'ils ont senti pendant des mois la lourde oppression de ces amas de moellons, enserrés qu'ils ont été dans une ceinture de pierre qui les séparait de la vie saine et naturelle. On éprouve à certains moments un besoin impérieux de grand air et de lumière. Sans qu'il lui en coûte rien, la nature, bonne fille, obéissant aux lois primordiales, ne manque point à ses obligations : annuellement, elle réapparaît en sa verte jeunesse pour panser les blessures de la civilisation, apporter la vie aux souffrants, la gaieté dans les cœurs et faire flamber partout la joie comme flambent les roses aux portes des chaumières.

Il y a aussi dans cet amour de la villégiature le désir lancinant d'être propriétaire, d'avoir sa maison à soi.

On a saccagé de grands domaines pour en faire de petites galettes et les donner en pâture à ces caravanes conquises au charme éminemment suggestif de la propriété. Ces domaines, souvent la moitié d'un hectare, quand ce n'est pas moins, ne vont pas sans une petite pointe d'utilité : ils ont leur jardin d'agrément, leur jardin fruitier et leur jardin potager. On ne peut vraiment pas se dispenser de dire : « mes fruits, mes légumes ». Les fleurs, l'attirance suprême des régions *extra muros*, passent par-dessus le marché.

Les banlieues de Paris et des grandes villes se sont transformées en parterres fleuris à l'aspect le plus riant, et si ce n'est point précisément la campagne avec son parfum d'indépendance, ce sont du moins des oasis semées avec art sur le bord des routes poudreuses, que leurs propriétaires ou leurs locataires revoient avec enthousiasme aux premiers effluves du printemps.

Ces villas, dont quelques-unes sont d'ailleurs du plus mauvais goût avec leurs pelouses peignées à ravir, avec leurs massifs multicolores pomponnés et fardés, où l'art se fait jour avec une solennité trop accentuée peut-être, sont devenues un des indispensables appoints de la vie moderne. Les agglomérations fatales de ces petites colonies massées pour la belle saison ne donnent qu'un semblant du grand air de la plaine, de la forêt ou de la montagne, mais elles satisfont au besoin réel de changer d'atmosphère et, dans une note bien tenue, elles apportent des bribes de ces richesses que dispense avec prodigalité la vie des champs.

Il en est de ces réductions de la grande vie du plein air comme du faux lait que l'industrie fournit aux habitants des villes, si on le compare à celui des grasses fermes de la vallée d'Auge ou du Cotentin.

On se contente philosophiquement de l'à peu près.

La campagne en ce moment, où qu'on la prenne, rivalise avec les plus beaux décors que jamais l'art factice entassa pour le plus grand plaisir des yeux. C'est elle qui donne à profusion les plantes, les fleurs, et les plantes sont indispensables : c'est par elle que les animaux vivent ; elles entretiennent l'équilibre dans la composition de l'air atmosphérique. Je ne sais plus qui a dit que les plantes étaient l'alambic de la nature ; c'est fort vrai, sans elles l'atmosphère deviendrait promptement irrespirable.

Voilà pour la salubrité.

Si nous cherchons le plaisir des yeux et de l'odorat, nous avons les fleurs, depuis les plus modestes jusqu'à celles qui sont les merveilles de la culture.

Les fleurs printanières sont en pleine floraison : roses de mai, roses-noisettes, roses du Bengale, lilas, muguet, narcisses, jonquilles, jacinthes et combien d'autres qui récompensent l'homme de ses peines et de ses soins ! On retire de l'orangerie, même de la serre chaude, les plantes que l'hiver y avait confinées à l'abri des âpretés des mois sombres.

La vie se manifeste partout avec une puissance qui nous ravit d'admiration. La nature ouvre les pages de son grand livre où l'on peut puiser chaque jour les plus beaux enseignements et voir se réaliser les rêves les plus prestigieux.

La floraison du printemps est celle qui laisse au jardinier la plus grande latitude pour assortir et masser les couleurs des fleurs dont la variété double l'effet dans les parterres. De là ces mosaïques éblouissantes qui semblent faites de pierres précieuses et ravissent le regard par le velouté des nuances et l'harmonie des tons.

Avec l'aide de la nature, cette grande magicienne, un jardinier peut devenir, s'il a du goût et de l'intelligence, un grand artiste. Car, s'il y a une règle dont on tient compte pour la dimension des plantes, c'est le goût qui fait tout. Il en est de même pour l'organisation des massifs.

Non point qu'il soit nécessaire pour obtenir des merveilles de recourir à l'Amérique en vue de ces orchidées que les belles et surtout riches personnes de là-bas achètent au poids de l'or et coupent avec des cisailles qui valent, assure-t-on, 1.250 francs ! Les modestes fleurs,

les anciennes fleurs qui ont charmé les yeux de nos grand'mères suffisent. Toujours elles sont jeunes en leurs résurrections annuelles et on ne se lasse jamais de les voir revenir.

En Amérique, les bijoutiers et les dollars semblent jouer le rôle principal dans cet amour du jardinage qui s'est subitement emparé des dames des hautes classes. De plus modeste condition, mais plus fraîches et plus parfumées, nos fleurs se suffisent à elles-mêmes et n'ont point besoin, pour nous charmer, d'être arrosées à l'aide d'un arrosoir de 2.500 francs.

CHARLES DIGUET.

LES SOURCES DE MONT-MARTRE

La Commission du « Vieux Paris », qui s'est rendue dernièrement au Pré-Saint-Gervais et aux eaux de Belleville pour donner un souvenir aux sources qui alimentèrent la capitale au temps des Romains et au moyen âge, aurait pu, sans crainte de perdre son temps, faire un pèlerinage semblable aux sources de Mont-Martre, car la Butte antique de Mars abondait en ruisselets limpides dont se servait plus d'un Parisien, à commencer par le couvent Saint-Lazare et celui de l'abbaye de Mont-Martre.

Leur nombre atteignait bien la douzaine, et l'on a conservé le souvenir de quatre d'entre eux comme étant les plus grands, ou ayant coulé le plus longtemps.

Et, sans remonter à la nuit des temps, nous pouvons prendre leur histoire à l'époque gallo-romaine, et même à celle de l'indépendance gauloise, quand les chênes de la Butte abritaient le temple de Teutatès (1).

L'abbé Lebeuf, chanoine d'Auxerre et consciencieux auteur d'une *Histoire de la Ville et des Diocèses de Paris*, parle d'une conduite d'eaux qui, partant de la *fontaine du Buc* (et non du But), alimentait les villas romaines bâties sur le versant de Clignancourt. Il assure — et on peut le croire — avoir vu les vestiges de cette conduite, dans les restes d'une maison décrite déjà par Frodoard, et effondrée lors du célèbre ouragan qui sévit sur Mont-Martre en 944.

La découverte de ces vestiges date de 1736 et se trouve relatée dans le *Mercure* de 1738; cet événement produisit une grande sensation et l'on parla même d'une exhumation de statues d'Isis et d'Osiris, de médailles, de pièces d'or, *d'un temple soutenu par une vingtaine d'arcades, avec un autel en argent*, etc., etc.

L'abbé Lebeuf remit toutes choses en place et reconnut dans ces débris ceux d'un *palais des Thermes* mont-martrois. Du reste, les ruines romaines à Mont-Martre, ne sont pas rares; en 1860, il y en avait encore au Moulin de la Galette.

(1) Firmin Leclerc : la *Légende de la Chapelle*.

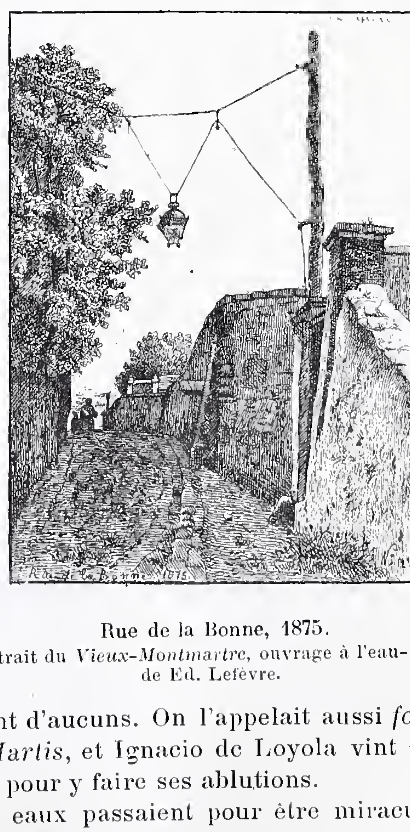
Pour en revenir aux débris de la maison décrite par Frodoard, disons qu'ils consistaient principalement en tuiles creuses et en tuiles à rebord comme on les employait pour les canalisations d'antan.

En octobre 1895, ne découvrit-on pas aussi, en faisant des fouilles rue de Bellefond, des tuyaux de poterie qu'un examen approfondi attribua à l'aqueduc conduisant autrefois au château-fort de Saint-Lazare? Ces tuyaux sont encore visibles au musée du *Vieux-Montmartre* à qui le *discoverer* en a fait don.

Je disais en commençant qu'il y avait quatre fontaines célèbres à Mont-Martre; les voici, et leurs noms, donnés aux rues avoisinantes, témoignent du moins de leur passage : la *Fontenelle* (ou petite fontaine), la *rivière de Saint-Denys*, la *Bonne* (sous-entendu la *Bonne eau*) et la *fontaine du Buc*.

La *Fontenelle* coulait à peu près sur l'emplacement des rues des Roziers et de la Fontenelle (aujourd'hui réunies en une seule sous le nom de rue de La Barre); il appert qu'elle s'est tarie au dix-septième siècle, absorbée par les carrières de plâtre sur lesquelles elle coulait.

La rivière de Saint-Denys coulait sans doute où se trouve aujourd'hui le cimetière du Nord (ou cimetière Mont-Martre), et c'est dans son eau que — d'après la légende chrétienne — saint Denys se lava la tête après sa décollation; cette rivelette se déversait très probablement dans la plaine Monceau, et était fort renommée

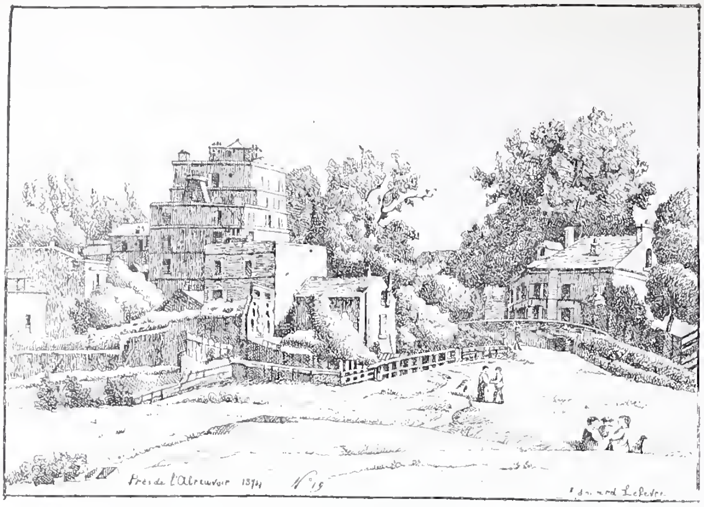


Rue de la Bonne, 1875.
Extrait du *Vieux-Montmartre*, ouvrage à l'eau-forte de Ed. Lefèvre.

suivant d'aucuns. On l'appelait aussi *fontaine aux Martis*, et Ignacio de Loyola vint sur ses bords pour y faire ses ablutions.

Ses eaux passaient pour être miraculeuses et avoir la propriété de guérir principalement la fièvre; on va même jusqu'à citer — mais que

ne cite-t-on pas? — une religieuse de l'abbaye



Près de l'Abreuvoir, 1874.
Extrait du *Vieux-Montmartre,* ouvrage à l'eau-forte de Ed. Lefèvre.

qui fut guérie (par cette eau divine) d'un chancre à la lèvre.

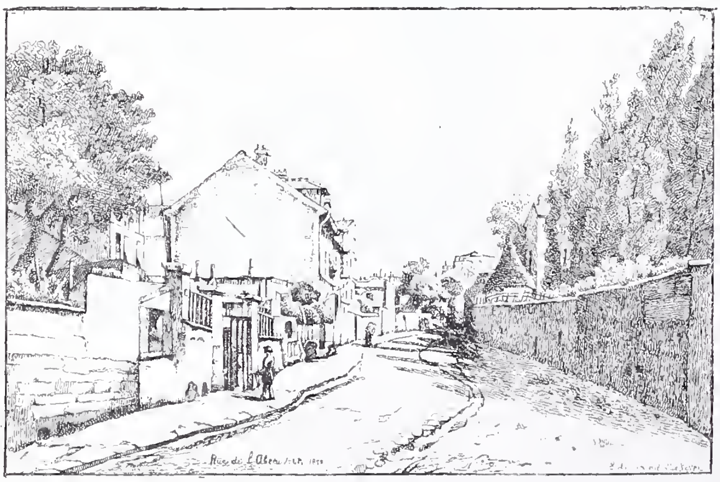
La *fontaine aux Martis* était honorée du dicton suivant :

Jeune fille qui a bu l'eau de Saint-Denys
Reste fidèle à son mari.

Dans un poème du quatorzième siècle : *Florent et Octavien*, de Cipéris de Vignevaux, on trouve les vers suivants, dédiés à la rivière de Saint-Denys :

Seigneurs, decolé *fu* le corps de saint Denys,
Droit à une fontaine, si nous dit li inscris,
Qui est entre Montmartre et le *cit* de Paris.
Encore l'appelle-t-on la *fontaine aux Martis*
Là, avait ung grant bois qui fut souvent feuillis.

En 1810, on changea le cours de cette rivelette pour exploiter les *plâtres* qu'on devinait sous son lit, lesquels plâtres lui firent un sort pareil à celui de sa sœur la *Fontenelle*.



Rue de l'Abreuvoir, 1874.
Extrait du *Vieux-Montmartre,* ouvrage à l'eau-forte de Ed. Lefèvre.

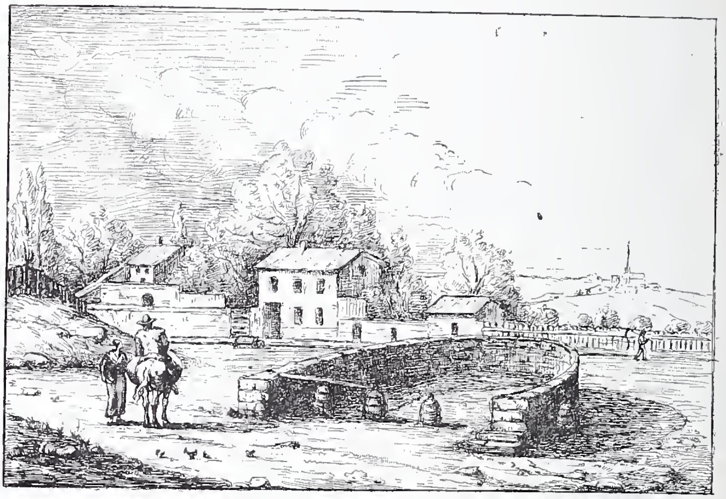
Le lit de cette rivière prenait vraisemblablement naissance impasse Girardon.

La fontaine de la *Bonne-Eau*, et aussi de la *Belle-Estoile*, et encore de la *Bonne Fée* (probablement un souvenir celtique), puis enfin de la *Bonne*, est une des plus anciennes fontaines de Mont-Martre.

Et si l'on n'a pas les preuves qu'elle servait aux besoins du temple de Teutatès (et de Mercure ensuite), ainsi que l'avancent quelques montmartrologues, du moins est-on certain qu'elle servait aux usages des religieuses de l'abbaye, à preuve qu'elles réclamèrent des tuniques noires pour remplacer leurs blanches, trop salissantes, et usant — par ce fait — trop d'eau de la *Bonne*.

Ce qui indiquerait en même temps que cette source n'avait pas un débit suffisant pour le boire et le blanchissage (1).

D'après de Trétaigne et R. Elina, la *fontaine du Buc* doit être celle de *Mercure* citée par M.



L'Abreuvoir, 1867.

de Caylus dans son *Recueil d'antiquités;* elle disparut définitivement en 1880, et coulait près de l'*abreuvoir* qu'elle alimentait, — non loin de la rue Caulaincourt, — juste à l'intersection de cette

(1) La *Bonne* a donné son nom à la rue de *la Bonne*, la *Fontenelle* à la rue de ce nom, et la rivière de *Saint-Denys* doit être pour quelque chose dans le vocable donné à la rue *Saint-Denis* (aujourd'hui rue du Mont-Cenis).

Quant à la *fontaine du Buc*, elle a laissé son nom à une rue, tandis que deux autres avoisinantes portent les noms significatifs de rue du *Ruisseau* et rue de l'*Abreuvoir*.

L'étymologie de *Buc* est incertaine : vient-elle de *bucca* (bouche)? de *buée, buanderie,* ou du *bouc païen?* En tout cas, le Conseil municipal a tranché la question le plus maladroitement possible en écrivant : *Fontaine-du-But.* Quel but?

Bref, pour plus amples renseignements, consulter les *Curiosités du Vieux-Montmartre,* par notre confrère Ch. Sellier, attaché au musée Carnavalet et auteur d'une sérieuse étude sur les sources de Montmartre.

rue avec les rues Girardon et Fontaine-du-But.

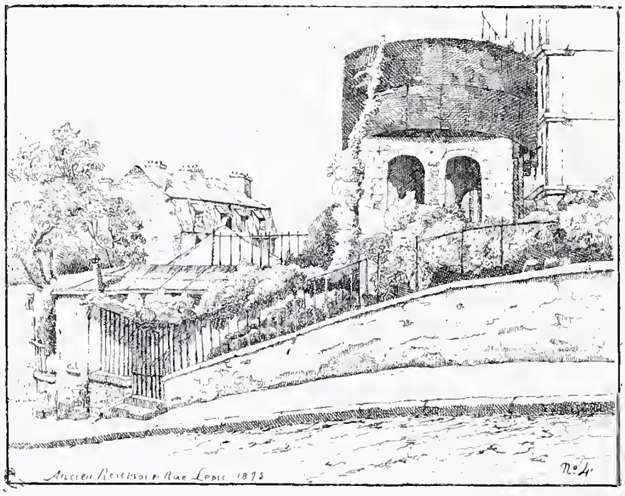
En 1860, elle était encore protégée en un certain endroit par les rameaux d'un noyer touffu; enfin, en 1884, on voyait la margelle dudit abreuvoir, et jusqu'à une pierre tumulaire d'abbesse, où celle-ci était représentée avec une crosse à la main. J'ajouterai, pour achever le tableau, que de grosses araignées et de plantureuses hydrophyles s'y promenaient, menant une vie amphibie.

Cette pierre était dite *pierre de Saint-Louis* et presque toujours recouverte d'eau; il paraît qu'aujourd'hui elle sert d'autel au petit calvaire de Saint-Pierre-de-Montmartre. On pouvait voir le pendant de cette pierre de l'autre côté de la rue. Au milieu, rempli de gazon (je parle d'après la guerre), après avoir été rempli d'eau, s'arrondissait l'abreuvoir, où buvaient jadis les ânes des meuniers et les bœufs qu'on conduisait au marché Marcadet (*marcatus :* marché, en basse latinité).

Avant la fin de l'Empire existait également un petit étang dit *Mare aux Canards* ou *Lac aux Plâtriers*, dans lequel venaient se suicider plusieurs ruisselets. Ce *lac* se trouvait situé sur le bord N.-O. de la rue Marcadet.

Mais revenons à la fontaine du Buc.

La rue Girardon — ex-rue des Brouillards (1) — porta aussi un nom se rapportant à cette source : elle fut en effet *rue Croix-du-Buc* et *rue des Fontaines*, ce qui est assez juste puisque dans ces parages gazouillaient presque toutes les sources montmartroises.



Ancien réservoir de la rue Lepic, 1875.
Extrait du *Vieux-Montmartre*, ouvrage à l'eau-forte de Ed. Lefèvre.

En 1835, les eaux de la Seine furent amenées sur la Butte et ses sources perdirent de leur importance, encore que les nouvelles venues fussent obligées de monter à 130 mètres au-dessus de leur niveau, dans un réservoir style Renaissance et qu'on peut voir encore : tour octogone, au milieu d'un petit square sis place Ravignan, proche le rendez-vous de chasse attribué à Catherine de Médicis, rue de Norvins.

Un peu avant la guerre, une autre machine à vapeur fut installée, place de l'Abreuvoir, et que l'on voyait encore un peu après; l'eau coulait toujours dans le milieu de la rue, et l'*abreuvoir*, à côté duquel ladite machine avait été construite, n'avait pas encore été recouvert, ni remplacé par un square.

En 1889, une nouvelle machine fut installée place Saint-Pierre, au coin de la rue Seveste, pour amener l'eau au triple réservoir bâti sur la Butte, tout à côté du Sacré-Cœur, dans un style assez semblable à celui du Trocadéro dont il a d'ailleurs l'aspect.

Mais Montmartre n'en a pas moins toujours ses sources, et si elles ne coulent plus dessus, elles coulent dessous; voilà toute la différence. Quiconque passe, de bon matin, rue Ramey, au bas du passage Cottin, et rue Rochechouart, au bas de la rue Turgot (1), peut entendre le bruit des eaux détournées tombant dans un égout. L'éboulement des Buttes en 1886, et l'effondrement des rues Burq et Durantin en 1880, n'ont pas eu d'autre cause que l'eau se refusant à couler sous terre et se faisant jour quand même à travers le sol.

Quant aux puits artésiens, Montmartre possède le sien, place Hébert, à la Chapelle; commencé à la fin de l'Empire, il dépasse 712 mètres de profondeur et a été achevé en 1887. Le seul inconvénient est que son eau se perd un peu dans les couches géologiques qu'elle traverse.

ROLAND MONTCLAVEL.

PATERNEL TOURMENT

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez page 130.

— Eh bien! votre ingéniosité a réparé le mieux du monde...

— Oh! cher maître, c'est vous qui dîtes cela! Vous ne prenez pas garde à ceci, je n'y avais pas non plus pris garde : mon ingéniosité n'avait inventé comme remède que d'autres maux, un mensonge, une iniquité. C'est au bout de dix ans que l'inflexible loi des conséquences m'obligea de m'en apercevoir : cette double faute

(1) Le nom de *Brouillards* fut donné à un moulin et au château que l'on attribue à Henri IV et à la Belle Gabrielle, rue Girardon. Était-ce à cause des brouillards qui se forment souvent sur la Butte? On n'est pas encore bien fixé à ce sujet.

(1) On peut également, rue Durantin, au n° 29, entendre l'eau d'une des sources de la Butte tomber dans un puits *ad hoc*. Vers 1880, cette eau, qui venait des terrains dominant le cul-de-sac de la rue Burq, fit éclater les pavés, inondant en une nuit un vaste périmètre.

Quant à la rue Girardon, non encore pavée, on n'avait qu'à faire des trous dans la glaise pour en faire sortir l'eau.

est alors retombée sur moi de tout son poids aggravé par le temps même écoulé. Advint un accident extérieur et la catastrophe intime qui secrètement mûrissait suspendue sur nos têtes fut détachée et précipitée. Mes affaires commerciales subirent le contre-coup de la déconfiture de mon banquier. J'évitai la faillite par une liquidation. Mes gendres — car mes filles sont depuis peu mariées — étaient mes associés. L'analyse minutieuse de mes livres de comptes révéla l'opération des dix mille francs.

— Comment! s'écria Madeleine stupéfaite, ce n'était pas vrai que j'avais gagné le lot!... Oh! papa, pourquoi nous as-tu trompées?

— C'est bien simple, répliqua Henriette subitement aigrie; pour te consoler de ma chance et t'avantager.

— De fait, ajouta le mari d'Henriette en grimaçant, c'est dix mille francs détournés du fonds commun. S'ils y étaient restés, qui sait si à l'heure présente nous en serions à la liquidation? Il s'est trouvé tel moment où cette somme disponible, risquée à propos, relevait la maison.

— Allez-vous insinuer, riposta Madeleine blessée, que c'est à cause de moi que la maison a périclité? Papa était bien libre de faire ce qui lui plaisait de l'argent gagné par lui.

Leur querelle grossissait d'un mot à l'autre, et moi je restais sombre et muet, honteux, les bras croisés, les regardant, les écoutant, rempli d'une inexprimable douleur.

Mes filles tournèrent enfin leurs yeux sur moi et comprirent.

Ce n'est pas de mauvaises filles, ce n'est pas des anges.

— Ah! papa, déclara Henriette, je ne t'en veux pas d'avoir donné à ma sœur plus qu'à moi! Tu as cru bien faire. Ce qui arrive aujourd'hui prouve que tu t'es trompé. Erreur n'est pas faute.

Vous voyez, elle avait la magnanimité de me pardonner! Et Madeleine, humiliée de la démonstration que l'égalité de son bien et de celui de sa sœur provenait d'une inégale distribution du mien, s'approcha, m'embrassa comme avec compassion et murmura :

— Cette comédie que tu as jouée! Comment veux-tu que je te croie maintenant?

Ainsi, Monsieur, pour avoir voulu sauvegarder la beauté morale de mes enfants, je me suis attiré la rancune de l'une qui se sait lésée, la commisération chagrine de l'autre, froissée de paraître favorisée par une injustice, j'ai perdu l'estime et la confiance de toutes deux. Et j'ai, par un détour imprévu, ramené en elles la perversion que j'en voulais écarter.

Imaginez pour un père une plus profonde affliction. Et suis-je vraiment coupable d'iniquité et de mensonge?

Le vieux M. Prosper Deleau avait écouté avec une tristesse et une sympathie croissantes, et, de temps à autre, une légère contraction de ses traits, une agitation silencieuse du coin de ses lèvres, suivie d'un ténu claquement de la langue contre les dents, marquèrent un sentiment comme le dépit que cause un coup mal joué par un bon joueur.

— Soyons sincères, dit-il, avec ce ton à lui particulier, qui allie la douceur et la fermeté : qu'êtes-vous venu chercher, l'absolution ou la vérité?

— La vérité, la vérité.

— Bien; alors vous emporterez l'une et l'autre. Coupable, non, vous n'êtes pas coupable.

Votre sagesse fut imparfaite, mais vous étiez dans la voie de la sagesse. Vous avez *cru* bien faire, vous n'avez pas *su*; il faut *savoir* d'abord, *croire* ensuite; vous avez omis de voir ceci : hors de la communauté, pas d'égalité. La nature ne veut ni toujours ni partout l'égalité; c'est pourquoi elle nous fait distincts, individuels. Vous, dans votre famille, et jusqu'à ce que vos enfants eussent atteint le degré de leur vie individuelle, vous la vouliez, l'égalité, vous aviez raison de la vouloir. Pour la maintenir, il fallait ne diviser point la chance des intérêts; il fallait lier les chances de vos deux filles et les leur faire partager, bonnes ou mauvaises; les deux obligations en commun, le lot gagné en commun, toutes vos joies se multipliaient et vous épargniez vos dix mille francs; vous avez dévié en séparant trop tôt les intérêts de vos enfants.

— Et le remède au mal présent?

— Nul mal ne se guérit que par le sacrifice, et par le sacrifice du bien apparent qui a causé le mal. Vos filles vous savent malheureux, et dans votre cœur à cause d'elles, et dans vos affaires.

— Elles n'en sont que trop instruites, elles m'ont vu pleurer.

— Allons les trouver.

Les jeunes femmes étaient auprès de leur mère; à peine M. Deleau et leur père étaient-ils dans le salon qu'elles parurent avec la mine sérieuse et sereine qu'impriment au visage les grandes résolutions.

— Papa, dit Henriette, nous avons réfléchi, et nous avons vu clair. Tu as été très bon, trop bon; et d'abord nous n'avons pas compris; nous te demandons pardon. Et puis, voici, avec l'assentiment de nos maris, mes dix mille francs et les dix mille francs de Madeleine qui étaient notre bien personnel; nous te les rapportons pour t'aider à relever tes affaires.

— Hé! voilà, c'est très bien, les petites; s'écria M. Deleau, elles ont fait d'elles-mêmes ce que je venais leur enseigner. Embrassez-vous, le bonheur est rentré chez vous.

PONTSEVREZ.

LA PROCESSION DES FLEURS

Printemps rieur, printemps joli,
Vagues musiques de Lulli
Que murmurent les sources claires,
O ritournelle des oiseaux,
Trilles du vent dans les roseaux,
Cantabiles, ariosos,
Lonlalonlaires!

C'est le printemps! Les cieux sont bleus,
L'azur semble un baiser mielleux
Du soleil tendre à la terre ivre;
C'est le printemps, c'est la clarté!
Et Flore, Faune, Humanité
Titubent dans la volupté
Sainte de vivre!

Avec des bras plus amoureux,
Le lierre étreint les murs poudreux
Le long des vieilles avenues;
Tout s'étire, s'allonge, croît,
Le peuplier s'en va plus droit,
Et le dernier brin d'herbe croit
Crever les nues!

Et, comme le soleil lui rit,
Soudain un arbre ému fleurit
Et de pompons coquets s'attife!
Et les autres, se stimulant,
Vite, s'habillent tous de blanc,
Comme des grands-prêtres allant
Voir un pontife.

Pêchers, pommiers, acacias,
En fredonnant des glorias,
Font pleuvoir leurs pétales vierges;
Près d'un marronnier-reposoir,
Un tournesol tient l'ostensoir
Et des lis flambent dans le soir
Comme des cierges!

Et voici venir, dans les prés,
Les fiers coquelicots, parés
De leur pourpre cardinalice;
Voici les jacinthes mouvant
Leurs cloches roses dans le vent
Et les tulipes, élevant
Le saint calice!

Voici des croix, voici des dais,
Voici des ajoncs portant des
Bannières d'or, voici des psaumes
Lancés par les merles siffleurs!
C'est la procession des fleurs,
C'est le triomphe des couleurs
Et des aromes!

Gloire au soleil! Gloire au soleil!
Et lui, le monarque vermeil,
Père des hommes et des choses,
Levant son doigt ceint de rayons,
Bat la mesure aux oisillons
Et fait valser les papillons
Autour des roses!

O doux soleil, béni sois-tu
Par tout vieil arbre courbatu
Qui te présente ses fleurettes!
Par tout poète frémissant
Et par tout moucheron dansant,
Dont ta lueur dore en passant
Les ailerettes!

Jean RAMEAU.

STATUETTE DU GRAND FRÉDÉRIC

Le 6 avril 1899, à Maisons-Laffitte, M. Flatman, vainqueur de la course du prix Lagrange, recevait 30.000 francs et, en plus, un objet d'art de haute valeur : la statue équestre de Frédéric II, en argent doré, par le sculpteur Gérôme, figurant à l'Exposition des artistes français de cette année.

Le monarque prussien, qui fut un des grands capitaines du dix-huitième siècle, faisait marcher de pair avec la politique les qualités de philosophe, de lettré et d'artiste; l'esprit naturel lui fit rarement défaut pour venir en aide à sa grande habileté de diplomate et d'homme de guerre.

Gérôme nous le représente avec une figure finement pensive, paraissant suivre de loin une manœuvre intéressante.

La solide monture, impatientée du repos observateur de son cavalier, exprime son désir de changer de position, en grattant la terre sous le choc du pied.

La jeunesse de Frédéric II ne semblait pas indiquer un successeur militaire à Frédéric-Guillaume Ier qui, passionné de tous les exercices du corps, aimait surtout actionner ses troupes avec une régularité automatique de parade; ayant transformé, peu à peu, son royaume en un vaste camp, il faisait manœuvrer lui-même ses soldats, exigeant de tous la régularité mathématique au moyen d'une discipline sévère.

Frédéric-Guillaume, malgré ses goûts si différents de ceux de son fils, l'avait cependant laissé vivre à sa guise, s'entourant de littérateurs et d'artistes et très éloigné d'adopter, comme son père, la constante pratique de la vie de caserne; aussi en 1740, lorsque le souverain mourut, pensa-t-on tout de suite que, avec le jeune successeur, l'existence à Berlin serait désormais moins militairement active, et qu'on jouirait d'une tranquillité sous laquelle fleuriraient la philosophie et les beaux-arts.

Tout le monde y fut trompé, lorsque le jeune roi prit le pouvoir, à vingt-huit ans, ayant vécu jusqu'alors dans le luxe et la bonne chère. Il

réforma sa maison et montra, immédiatement, qu'il voulait sérieusement gouverner.

Son père laissait des finances prospères et une belle armée, digne d'une activité plus mâle que celle de troupes particulièrement dressées à tous les exercices du champ de manœuvre, mais manquant de la pratique pouvant seule aguerrir les soldats.

Il désira la conduire à l'ennemi, et le moment lui sembla propice pour augmenter ses États, afin d'asseoir la monarchie prussienne sur des bases solides.

Songeant alors à la Silésie, il prend de ce côté franchement l'offensive, et ne tarde pas à faire preuve d'une activité dénotant ses goûts guerriers, spontanément éclos, mais que son manque d'expérience aurait cependant pu compromettre, si l'intelligente direction de son lieutenant, le maréchal de Schwerin, ne les eût changés en succès. De 1741 à 1745, on se bat en Silésie.



Salon de 1899. — Statuette de Frédéric II. — Sculpture de M. Gérôme.

Enfin, par le traité de Dresde, Frédéric entre en possession du pays en litige et, pendant cette période, il était réellement devenu le général de ses généraux en apportant de réels progrès à l'organisation militaire.

Il employa fructueusement les loisirs, gagnés par ses dernières victoires, en exerçant pratiquement ses soldats, et, pendant une dizaine d'années, Frédéric profita de la paix pour faire prospérer le commerce, l'industrie, les arts ainsi que les sciences et les lettres. Il se mit en rapports directs avec Voltaire, Diderot et autres savants qui illustrèrent la France de leurs remarquables travaux.

Frédéric, devenu expérimenté par la guerre, demandait surtout aux soldats des exercices utiles.

Le peintre Gérôme avait à une Exposition, il y a quelques années, un charmant tableau qui, sous le titre de *Rex tibicen*, donnait un exemple de l'activité fébrile du roi de Prusse ; celui-ci, n'ayant qu'un moment de liberté, entre deux manœuvres, arrive en hâte dans son cabinet de travail pour se livrer, ne fût-ce que quelques instants, à sa passion pour la flûte.

Tout le monde se souvient de l'entrain avec lequel le monarque semble déchiffrer une partition musicale.

Ses grandes bottes, mouchetées de boue, indiquent que la route vient d'être longue ; les lévriers, vautrés sur le tapis, paraissent accuser déjà une grande fatigue, et l'on sent qu'il va retourner à la manœuvre.

La guerre de Sept Ans dura de 1756 à 1763 et n'apporta, après bien des hommes sacrifiés, que la confirmation absolue de la possession de la Silésie.

Frédéric qui, depuis son avènement au trône jusqu'à sa mort avait adopté le costume militaire, fut un homme de guerre d'une grande activité intellectuelle et physique, toujours calme, habile à se tirer d'un mauvais pas. Il manœuvrait d'une façon très nette sur les champs de bataille ; sa grande persévérance à faire appel à toutes ses ressources tactiques l'amenèrent souvent à décider, en sa faveur, les chances des engagements douteux par une promptitude d'action dont il eut cependant quelquefois à se repentir.

Adoré de ses soldats pour lesquels il gardait toute sa bienveillance, c'était le *père Fritz* qui avait des mots entraînants allant au cœur.

Le grand Frédéric sut profiter de l'instruction donnée aux troupes par son père, et il eut le mérite de s'en servir pour la grande mobilité d'une tactique agressive, servie par une rapidité et une sûreté de tir supérieures à celles de ses adversaires.

Lorsqu'il mourut en 1786, il avait eu la satisfaction d'avoir élevé son royaume au rang des grandes puissances, comme gloire et prospérité.

E. Duhousset.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

PORTRAITS



PORTRAIT DE Mme G. F... ET DE SES ENFANTS. — Musée du Luxembourg. — Peinture de M. Carolus Duran.
Gravé par Jarraud.

L'ATELIER DE CAROLUS DURAN

M. Carolus Duran, retour d'Amérique, est rentré dans son atelier, tout là-bas, derrière le Luxembourg, dans ce quartier monastique où les rues silencieuses ont des grands murs de couvents; et leur mystique tranquillité peut parfois rappeler au maître le calme mélancolique des couvents d'Italie où il s'enfermait dans d'anciennes cellules, lorsque, jeune encore et sans ressources, il allait, maigre boursier de la ville de Lille, étudier les maîtres chez eux.

Carolus Duran a son domicile avenue d'Iéna et son atelier passage Stanislas, près du couvent des Dames de Sion, non loin de la maison où mourut Sainte-Beuve. Tous les matins, il a traversé Paris et est au travail à huit heures et demie. Il déjeune dans un restaurant du quartier, devant le Sénat; il quitte l'atelier et se rend à Paris vers quatre heures.

Son atelier? Une chartreuse. L'herbe pousse dans les pavés du passage sur lequel il donne. L'entrée est sombre comme un vestibule d'église. On monte au premier. L'antichambre est garnie de bibelots japonais d'un grand prix, bronzes et bonzes, un gros brûle-parfum émaillé et cloisonné, — qui est un objet rare de musée, — des masques, des poupées, des vitrines pleines d'objets de goût et de choix. A droite et à gauche s'ouvrent deux immenses ateliers, complètement garnis par les toiles du maître, et c'est là une infime partie de ce qu'il a fait.

L'œuvre de Carolus Duran est déjà dès à présent l'une des plus importantes par le nombre, et des plus considérables. Je lui disais :

— Il faudrait organiser une exposition générale de vos œuvres.

— On ne le croirait pas, me dit-il.

Il est à peine croyable combien cet homme a travaillé; en dehors du rare mérite de ses peintures, leur nombre est fantastique.

Il doit ce privilège à plusieurs causes qui dérivent naturellement de son caractère et de ses habitudes.

D'abord, il se porte bien. Il est robuste, sportif, fait du cheval, des armes et reconstitue, par le grand air et l'exercice, le déchet que creuse le labeur.

Il est l'un de nos premiers escrimeurs.

— Je ne fais rien à demi, me disait-il, parce que je me passionne pour ce que je fais.

Il a aimé et approfondi l'art de l'épée, qui n'a plus de secrets pour lui. La veille d'un duel, c'est avec lui qu'il faut s'escrimer pour trouver facile la tâche du lendemain.

En outre, il est exact. Donc il ne perd pas de temps et il peut produire le maximum de son effort. C'est un chronomètre. N'arrivez pas un quart d'heure en retard pour déjeuner avec lui, il vous écartèlerait. C'est une force que l'exactidude. Si l'on faisait le total des petits bouts de temps et des minutes que l'on perd par les retards, ils suffiraient à la confection de bien des œuvres.

Etre exact, être régulier, rien n'est plus rare, parce qu'il faut une volonté forte et persévérante dont bien peu sont capables. Faire tous les jours quelque chose à la même heure, si on n'y est pas forcé par quelque circonstance extérieure, rien n'est plus difficile; cela va dix ou quinze jours, et puis les prétextes arrivent et les bonnes excuses.

Carolus Duran a des habitudes et des régularités de vingt-cinq années : c'est le secret d'une part de sa gloire, faite de persévérance et de labeur.

Cet homme élégant, mondain, répandu, est en réalité un fanfaron de paresse; c'est un bénédictin pour le travail; c'est le Buffon de la palette.

Il a une endurance rare; son œuvre le constate suffisamment. Il n'en est pas écrasé, et il supporte à bout de bras, galamment et avec un sourire, ce poids énorme. C'est qu'il a aussi une grande facilité. On dit souvent que la facilité est la meilleure des choses à la condition de ne pas s'en servir. Carolus Duran s'en sert, et avec une habileté que son expérience, ses études, son acquis autorisent et légitiment. Il a un don précieux au peintre : il voit vite, et sait tout de suite, d'une touche, rendre des effets et des impressions que d'autres peineraient longtemps à exprimer. On lui reproche d'être ou de devenir superficiel, parce que sa toile n'est pas chargée : à juger l'effet, il n'est guère de reproche qui ressemble plus à un éloge.

Il paraît enchanté de son voyage en Amérique, et désireux d'y retourner. Souvent il vient à son atelier des Américains de passage à Paris, qui lui rappellent une promesse ou lui demandent un service, et le remercient avec leur accent saxon si comique quand on les entend dire, dans leur ignorance des appellations d'usage : — Merci, Monsieur Duran!

M. Duran! qui est celui-là? Prestige d'un prénom! Est-il rien de plus platement banal que M. Duran? Est-il rien de plus espagnol, de plus sémillant, de plus rutilant que ce nom de Carolus, étincelant comme une médaille d'or qui pend au collier diamanté sur le plastron de velours noir d'un hidalgo de Velasquez? Duran tout court? C'est comme si vous appeliez M. Prudhomme, en oubliant son prénom de Sully, le poète du *Vase brisé!* Ce serait un autre, ce ne serait plus lui. Ce nom de Carolus, à l'allure cavalière, fait pour surprendre le bourgeois, pour voler facilement sur les lèvres des hommes détenteurs de carolus, pour être retenu tout de suite, pour faciliter l'essor et l'expansion d'une renommée naissante et am-

bitieuse, pour assurer l'effet scénique d'un nom destiné à imposer aux snobs et aux mondains l'orgueil de ses prétentions par des originalités faciles et toujours élégantes : ce *cognomen*, à lui seul, c'est l'homme même.

Toutefois, on le connaîtra davantage après avoir fait chez lui un tour de promenade ; car, non moins que le style, le *home*, c'est l'homme.

C'est un musée que ces deux ateliers où il faut aller voir tant de belles œuvres qui demeurent injustement cachées, le *Christ au tombeau*, le *Triomphe de Bacchus*, la *Gloire*, admirable esquisse sur laquelle des tronçons de héros hachés par la mitraille rougissent les plaines de Buzenval : une palme couronne tristement le cadre ; le portrait de sa bonne vieille mère, une Lilloise au bonnet tuyauté ; la *Lagune* à cinq heures du matin, des *Fleurs* d'un coloris chaud et aimable, qu'il a peintes dans le Midi, tout en faisant le portrait de Mme Carolus Duran ; l'admirable *Soir en forêt* qui figura au Salon l'an dernier, les portraits de ses enfants, une copie tumultueuse et sensuelle des *Sirènes*, de Rubens.

Mais nous voici devant le coin des modèles, ce petit théâtre à grosses tentures de velours rouge autour duquel le parodiste avait imaginé une anecdote croustillante quand il mit Carolus Duran en personne — nouvel Aristophane — sur la scène, joué par M. Huguenet dans la *Duchesse de Ferrare*. Un vieux Christ orne un pan de muraille, dont le retour abrite le bureau du maître de céans, chargé de paperasses dont le désordre n'a rien d'un effet de l'art. Mais au-dessus des tiroirs et de l'encrier garni de plumes d'oie est accrochée au mur une vigoureuse et rapide et belle pochade, une copie de l'*Adoration des Mages*, de Rubens, d'une touche nerveuse et énergique.

De l'autre côté de la porte, un grand orgue, où le maître s'exerce à chanter pour se délasser des séances. Dans le coin est épinglée une belle chasuble brodée ; puis, après un divan recouvert d'un dais, nous revenons à la *Mise au tombeau*.

L'autre atelier est moins intime, moins familier, moins habité. Les murs sont garnis de toiles peintes, le *Christ en croix*, le *Réveil*, l'*Obsession*, la *Danaé*, belle étude de nu ; une *Nature morte* où des fruits appétissants chargent la table ; là-haut, ces *Moines*, sur cette grande toile, ce sont ceux du couvent de Subiacco où Carolus habita en 1863, et dont on voit plus loin l'entrée pittoresque ; voici une copie des *Fileuses*, de Velasquez ; un portrait fait à Madrid en 1866 ; voici *Pasdeloup* en homme d'armes ; et tout cela n'est rien en comparaison de ce qui est sorti de cet atelier pour aller orner les salons et les galeries des deux mondes. Ici, on ne voit qu'en photographie, dans les cartons, tant de portraits dans le genre dont Carolus est le créateur, le portrait moderne, vivant d'expression, chaud et caressant de tons et d'étoffes, la *Dame au gant*, Mme de Pourtalès, la comtesse Vandal, Mme Hottinguer, Mme Zographos, Mme Deacon, la princesse de Wagram, la marquise d'Aligre, Georges Claretie, Gounod, Mme Ayer, le comte de Castéja, Henner, Eugène Lami, M. Leygues, Mme G. Feydeau et ses enfants, que reproduit la gravure ci-contre, et tant d'autres œuvres célèbres, comme l'*Assassiné*, le *Futur Doge*, ou le *Portrait équestre* au bord de la mer : il est impossible de citer le quart de la collection. Encore celle-ci s'est-elle augmentée récemment des portraits qu'il vient de peindre en Amérique, dont j'ai sous les yeux les photographies, et dont les originaux viendront probablement à Paris, en 1900, ajouter leurs notes fraîches et chatoyantes au concert vibrant des teintes merveilleuses que ce virtuose des nus et des soies a fait miroiter sur la toile.

Tel est l'atelier ; il est instructif ; il est nécessaire de le connaître, car jamais un intérieur n'a mieux traduit le genre et le caractère de celui qui l'habite.

Carolus Duran est là tout entier avec ses essais et ses tâtonnements des débuts, avec ses facultés diverses et complexes, dont le succès a fait dominer celle du portraitiste, quand les autres dorment à regret et constatent par plus d'une toile que le maître eût réussi en plus d'un genre, le nu, le plein air, le paysage, la composition. Peintre religieux, mythologique, militaire, paysagiste, il a renfoncé les aspirations divergentes de son talent ; il a plié celui-ci aux exigences de la réussite ; le parti n'était pas médiocre, puisqu'il s'agissait de devenir le Velasquez des salons.

La Volonté ! C'est une des choses qu'il faut le plus volontiers lui reconnaître, et nous en voyons les merveilleux résultats. Il a su ce qu'il voulait, et il l'a voulu. C'est le secret de beaucoup de belles carrières ; le talent est souvent une longue patience. Sans maîtres et sans école, il a dû s'assurer à lui-même ses moyens d'exécution, persuadé qu'il aurait une riche nature à traduire, dès qu'il serait maître de ses ressources artistiques. Et il a été un portraitiste original, personnel, lyrique. Il s'est affirmé lui-même en peignant les autres, et il s'est mis tout entier dans son œuvre ; tout entier, avec sa force aux apparences efféminées, sa coquetterie, son goût affiné pour les choses somptueuses et les élégances mondaines, sa perspicacité qui lui fait deviner les natures de ses modèles et le caractère particulier de leur vie intérieure, grâce à une sensibilité presque maladive qui le fait sangloter pour une émotion et qui lui donne quelque chose de la pénétration, et même de l'extérieur, d'un liseur de pensée.

Léo Claretie.

UN COLLECTIONNEUR

Je sais, dans Paris, un petit entresol bourgeois où depuis près de vingt ans s'accumulent des chefs-d'œuvre. L'hôte de ce musée ignoré est une physionomie peu banale ; vous l'avez sous les yeux.

Regardez cette tête au front large et têtu, ces yeux fouilleurs, cette barbe grise sous laquelle se cache un menton volontaire. C'est, supérieurement croqué par le jeune maître Gervex, l'un des plus riches collectionneurs de France, M. Georges Lutz.



M. Georges Lutz.

Alphonse Daudet raconte quelque part que son tambourinaire Valmajour devint musicien en entendant chanter le rossignol; c'est en vendant de la quincaillerie et des instruments aratoires que M. Georges Lutz s'est découvert la passion de l'art. Il faut croire cependant que la nature l'avait doué aussi d'un sens esthétique et d'un flair du beau que les critiques professionnels n'apportent pas tous en naissant.

L'homme que voici donna un jour à M. Castagnary, directeur des Beaux-Arts, une leçon mémorable : le haut fonctionnaire lui contestait l'authenticité d'une œuvre de Courbet; il fallut recourir à l'arbitrage du Maître et ce fut le collectionneur qui eut raison.

Dans l'entresol de la rue Beaurepaire, on écrase des merveilles et l'on bouscule des trésors. Tous les murs, depuis l'antichambre jusqu'au cabinet de toilette, tous les angles, tous les coins sont envahis par des richesses d'art. Corot, Meissonier, Ribot, Rousseau, Français, Jules Dupré, Henner, Gervex, Jules Lefebvre, etc., sont représentés là par leurs inspirations les plus belles. On y voit des Boilly comme le Louvre lui-même n'en possède pas. L'entresol a beau être obscur, les toiles y font de la lumière. Tous ceux qui ont grimpé l'étroit escalier du collectionneur, depuis Alexandre Dumas fils jusqu'à Henri Rochefort, en passant par toute la série des hommes célèbres, tous sont revenus de leur visite éblouis... et scandalisés. Tant de belles choses dans un entresol, quand on voit tant de « navets » dans certaines galeries fameuses !   CH. FORMENTIN.

LE CANAL DES DEUX MERS

Pour quiconque a étudié avec quelque attention la carte de notre vieille Europe, il appert que, merveilleusement privilégié à tous les égards, notre cher et beau pays a à souffrir d'une condition d'infériorité également stratégique et économique, qui provient de sa configuration. Pour être la première puissance maritime et commerciale d'Europe, il ne lui manque que la continuité de ses côtes sur l'étendue des 550 kilomètres qui lui font défaut, représentés par le relief des Pyrénées et l'isthme de Languedoc, de la Méditerranée à l'Océan.

Au point de vue stratégique, c'est la scission permanente entre nos forces et nos ressources navales de la mer si longtemps appelée « le lac français ».

Au point de vue économique, c'est une condition désastreusement défavorable à notre marine marchande, propice au contraire à la concurrence des nations rivales, de l'Angleterre et de l'Allemagne principalement. Le seul moyen de corriger la nature est de reprendre l'œuvre rêvée naguère par François Ier, par Henri IV, par Louis XIII, par Richelieu, par Vauban, exécutée en minime partie et sur une médiocre échelle par Riquet, étudiée de nouveau, sous la Restauration, par le commandant Galabert; puis, de nos jours, successivement, par l'ingénieur Munier, par M. Duclerc, par les ingénieurs Godin de Lépinay, Hardy, Prompt, Wickersheimer, Louis Verstraët, René Kerviler, et dont l'avant-projet, soumis à l'examen de cinq commissions instituées successivement à cet effet, attend, dans les oubliettes du ministère des travaux publics, le coup de baguette magique qui l'arrachera à sa géhenne et le délivrera du maléfice.

Le moyen, le seul, c'est de doter la France de ce qui lui manque par sa configuration géographique, de percer à travers l'isthme de Languedoc une voie navigable, de la Méditerranée à l'Océan, accessible aux bateaux de guerre et aux navires marchands, d'ouvrir le Canal des Deux Mers.

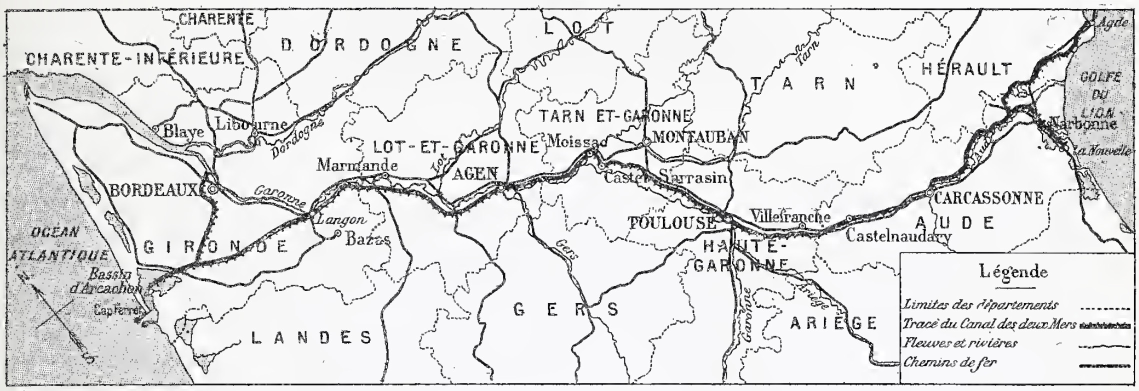
Quelles sont les données du projet? Le Canal partirait de Narbonne pour aboutir, en suivant la vallée de l'Aude, puis celle de la Garonne, parallèlement, ou à peu près, à la ligne du chemin de fer du Midi, mais sans y toucher et *sans toucher en rien ni au Canal du Midi ni au Canal latéral*, soit à Bordeaux (453 kilomètres), soit, en faisant à partir de la Réole un coude à travers les Landes, en pays plat, à Arcachon (450 kilomètres), où la marine trouverait dans l'immense bassin une rade incomparable.

La largeur normale de la section sera de

50 mètres, portée à 100 mètres sur 2 kilomètres en avant des écluses, dans les deux sens, ainsi que tous les 10 kilomètres, pour les garages. Profondeur : 8m,50 à 9 mètres, que les ingénieurs ont calculé devoir être suffisante, puisque à Suez elle est de 8m,50 ; et les cuirassés traversent le canal. A Naurouse, point culminant, partage des deux versants, le Canal franchira le col (207 mètres d'altitude) par une tranchée profonde de 40 mètres. A Toulouse (cote 152 mètres au-dessus du niveau de la mer), il traversera la Garonne par un pont-canal, de 600 mètres de long, qui sera l'un des travaux d'art les plus importants de l'entreprise.

Le tracé presque tout entier passe dans le terrain crétacé, c'est-à-dire dire dans un sol dont les conditions d'imperméabilité sont particulièrement favorables. Enfin, une des plus grosses questions, celle des écluses, sera facilement résolue grâce aux merveilleux engins que les progrès de la science mécanique et la prodigieuse puissance de l'électricité mettent à la disposition des constructeurs. Soit qu'on adopte le système des sas mobiles, soit qu'on accorde la préférence à celui des sas accolés, on calcule qu'on pourra aisément installer des hauteurs de chute de 18 et même de 20 mètres, avec des portes résistant à des charges d'eau à peu près quelconques. Le nombre total des écluses ou groupes d'écluses ne dépassera pas 18 à 20, d'une mer à l'autre, et enfin la durée de la traversée totale n'excèdera pas cinquante-huit heures en temps ordinaire, trente-six à quarante heures en temps de guerre.

Quant à l'alimentation en eau du Canal, — la question capitale ; l'objection des esprits superficiels ou des détracteurs de parti pris, — elle sera largement assurée, outre un emprunt à la Garonne, par des réservoirs établis, au moyen



Carte du Canal des Deux Mers.

de barrages, dans certaines vallées, au sol imperméable, des Pyrénées, dans le département de l'Ariège, où, moyennant une dépense de 25 millions, on emmagasinera les eaux provenant des fontes des neiges et des pluies, de façon à avoir en permanence une disponibilité de 500 millions de mètres cubes. On aura donc non seulement et au delà tout le nécessaire pour subvenir aux besoins de la navigation dans le Canal, mais aussi pour répondre aux demandes de l'agriculture et de l'industrie. On préviendra aussi les inondations, si désastreuses, comme le fut celle de 1875. Ce ne sera point là un des moindres avantages de cette œuvre nationale.

Combien coûtera cette grande entreprise? D'après les données les plus rigoureuses des ingénieurs qui l'ont étudiée sérieusement, le coût total ne dépassera pas 825 millions. Quant aux recettes on les évalue modestement à 56.400.000 francs, *dès la première année.* M. Gellibert des Seguins, dans son rapport à la Chambre des députés, le 14 janvier 1895, évaluait le rendement des diverses exploitations du Canal des Deux Mers comme devant être de 65 millions après la dixième année. L'entreprise ne serait donc pas ruineuse.

Et quels avantages, en regard ! Inondations dans le Sud-Ouest évitées ou tout au moins considérablement atténuées; relèvement de notre marine marchande et de la prospérité de nos ports de commerce; rénovation du cabotage; développement de nos exportations et de notre expansion coloniale; redressement de la ligne normale du transit d'Extrême-Orient en Occident, au bénéfice de la France. Enfin, et par-dessus tout, Gibraltar annihilé, la jonction et la concentration de nos diverses escadres assurées, en tout temps, librement et rapidement, l'intérêt supérieur de la défense nationale!

Voilà qui vaut bien 800 millions!

O. JUSTICE.

UN MÉTROPOLITAIN ÉLECTRIQUE A LONDRES

Tandis que nous devons nous contenter d'espérer que l'ouverture à l'exploitation du premier tronçon de notre Métropolitain pourra avoir lieu en 1900, Londres achève la construction de son quatrième réseau urbain. Et c'est peut-être le plus important de tous, non pas à

cause de son développement, — une dizaine de kilomètres seulement. — mais parce que la nouvelle ligne est destinée à mettre en communication directe ou indirecte les principales gares terminus de la capitale, et aussi parce qu'elle sera entièrement exploitée par l'électricité.

Le *Central London Railway*, dont les deux extrémités aboutissent au chemin de fer métropolitain circulaire, prend son origine au carrefour appelé Shepherd's Bush et se termine à la Banque royale d'Angleterre. Il unit les quartiers populeux de l'Est avec l'aristocratique West-End.

Son parcours comporte treize stations, notamment Holland-Park, Queen's Road, Westbourne-Park (en relation avec la gare de Paddington du Great Western Railway), the Marble Arch, Oxford-Circus, le British Museum et le General Post Office. Alors que les omnibus mettent 1 heure 1/4 à effectuer ce trajet entre les points extrêmes, les trains ne mettront pas plus de 20 minutes à faire le parcours total, même en comptant les arrêts.

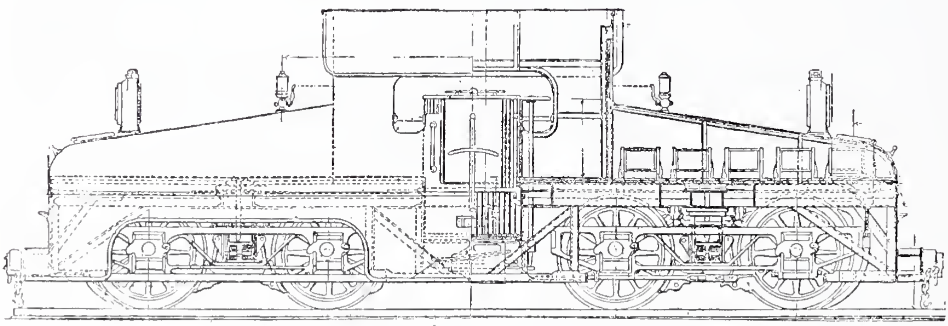
Bush. Seize chaudières du type Babcock et Wilcox y sont installées. Leur puissance d'évaporation, grâce à un nouveau système de condenseurs, est considérable. Six groupes électrogènes actionnent une dynamo à courants triphasés sous une tension de 5.000 volts.

En outre, on a disposé le long de la ligne quatre stations de transformation, le courant continu étant fourni par des convertisseurs rotatifs à la tension de 500 volts seulement, reconnue pratiquement suffisante.

L'alimentation électrique des locomotives se fait au moyen d'un rail central, placé entre les voies, mais supporté par des isolateurs spéciaux en bois créosoté. Les rails, du poids de 50 kilos le mètre courant, sont en acier doux.

Décrivons maintenant avec quelque détail les locomotives nouveau modèle, dont le lecteur a dû déjà remarquer, par une simple inspection de notre gravure, la forme tout à fait singulière.

Elles se composent essentiellement d'un châssis constitué par des longerons et des traverses métalliques, d'une caisse soutenue au centre de la voiture par des ressorts et contenant les organes moteurs, enfin des roues motrices, au nombre de huit. Etudiés et construits par la General Electric Company, de Schenectady, aux Etats-Unis, les quatre moteurs que comporte chaque locomotive peuvent, à la volonté du wattman, être groupés en série ou en parallèle. La densité du courant ne doit pas y dépasser 2,35 ampères par millimètre carré pour une vitesse de marche supérieure à 30 kilomètres à l'heure. Pour les allures moyennes, ils fournissent en travail normal un effort de traction d'environ 950 kilogrammes. Le courant est amené aux moteurs par l'intermédiaire de deux sabots glissant sur le rail central.



Locomotive électrique du *Central London Railway*.

La ligne, à double voie, est établie dans deux souterrains parallèles de forme tubulaire. Pour passer sous les égouts et, dans certaines parties, sous des tunnels déjà existants, on a dû descendre à une grande profondeur. Celle-ci est en moyenne de 24 mètres, mais elle atteint jusqu'à 35 mètres au-dessous du niveau de la rue, près de la Bank-Station.

Formés de tubes en acier de 22 m/m d'épaisseur, les souterrains dont nous parlons mesurent 4 mètres environ de diamètre intérieur. Aux gares, sur une longueur de 115 mètres, la largeur du tunnel a été portée à 6 m. 40 pour permettre d'établir les quais.

On accède à chacune des treize gares au moyen d'un double escalier en spirale et de quatre ascenseurs extrêmement spacieux, qui fonctionnent à l'intérieur de puits verticaux d'une profondeur de 26 à 30 mètres. Ces *elevators*, actionnés par l'électricité, montent et descendent avec une vitesse de 50 mètres à la minute. Ils peuvent contenir chacun au moins cent personnes.

Quelques mots à présent sur le mode de traction et d'exploitation.

La station génératrice se trouve à Shepherd's

Pouvant donner au démarrage un effort de traction de 6.350 kilos, les locomotives électriques dont nous parlons paraissent d'autant plus puissantes que leurs dimensions semblent très réduites. En effet, elles étonnent un peu l'œil habitué aux énormes mastodontes de cuivre et d'acier que l'on voit actuellement sur nos chemins de fer : leurs roues ne dépassent guère 1 mètre de hauteur, la longueur entre tampons est de 9 mètres, et le châssis supérieur de la machine n'est pas à plus de 2 m. 85 au-dessus du rail. Leur poids en service est de 45 tonnes. On en construit 32 pour le Métropolitain électrique de Londres.

Les voitures, pour lesquelles la Compagnie

a adopté le système américain à couloir central, mesurent 14 mètres de long. Montées sur bogies à quatre essieux, elles pourront contenir quarante-huit voyageurs assis. Elles seront éclairées nuit et jour, ainsi, d'ailleurs, que les souterrains et les gares d'accès, au moyen de lampes à incandescence.

Le poids des trains, composés de sept voitures, non compris la locomotive, atteindra 105 tonnes en pleine charge. Suivant la mode anglaise, les arrêts ne dépasseront pas 20 ou 30 secondes au maximum à chaque station. Quant au service, le block-système automatique étant appliqué dans toute sa rigueur, on compte qu'il sera possible de faire que les trains se succèdent sans danger à 2 minutes d'intervalle.

On pourra ainsi transporter, en cas d'affluence, jusqu'à cent soixante-dix mille personnes par jour... EDOUARD BONNAFFÉ.

LE NOUVEAU CARILLON de la TOUR SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

Bien que Jean-Jacques Rousseau ait dit, dans l'article *Carillon* de son *Dictionnaire de musique* : « C'est une sotte musique que la musique des cloches », il n'en est pas moins vrai cependant que certains de ces orchestres sont fort agréables à entendre. Témoin le nouveau carillon de Saint-Germain-l'Auxerrois que M. Gion, le distingué et sympathique architecte de la Ville de Paris, vient de restaurer complètement.

Construit dans la tour qui sépare l'église Saint-Germain-l'Auxerrois de la mairie du Ier arrondissement, ce carillon, dont l'établissement a coûté près de 85.000 francs, fut commencé en 1863 et achevé quinze ans plus tard, en 1878. Son mécanisme est l'œuvre de M. Collin, qui restaura les horloges astronomiques de Rouen et de Lyon, et fit, avant de présenter son projet définitif, de nombreuses expériences devant une commission composée de MM. Ballu, l'architecte promoteur de l'idée ; le baron Séguier, Chaix d'Est-Ange, le musicien Bezozzi, le facteur d'orgues Barker et l'horloger Henry Lepaute.

Le nouveau carillon se compose de trente-huit cloches du plus pur métal, de poids et grandeur variés, et dont la plus lourde, fondue en 1862 par A. Hildebrand, « fondeur de S. M. l'empereur Napoléon III », pèse 2.000 kilogrammes.

Voici d'ailleurs les notes, les diamètres et le poids approximatif des dix plus grosses de ces cloches :

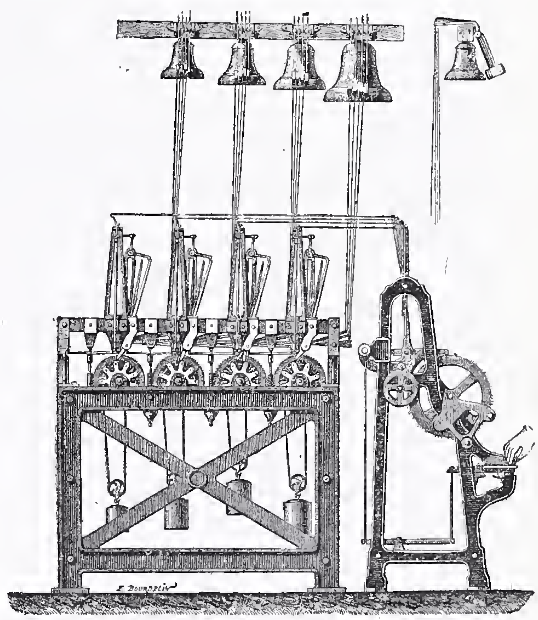
1	Ut	1m,50	2.000	kilog.
2	Ré	1m,25	1.500	—
3	Mi	1m,20	1.000	—
4	Fa	1m,15	850	—
5	Sol	1m,05	600	—
6	La	0m,98	450	—
7	La (*dièse*)	0m,92	350	—
8	Si	0m,87	325	—
9	Ut	0m,82	250	—
10	Ut (*dièse*)	0m,77	225	—

Au total, le poids des trente-huit cloches qui composent ce puissant orchestre s'élève à 10.000 kilogrammes.

Sauf la grosse cloche, qui ne sert que pour la sonnerie des heures de l'horloge, chaque cloche possède quatre marteaux, soit, pour l'ensemble du carillon, 148 marteaux actionnés par 148 fils et 152 queues.

Le jeu des cloches est produit automatiquement ou à la main. Le cylindre automatique actuel est en acier et remplace l'ancien cylindre de bois qui, paraît-il, laissait à désirer. Son diamètre est de 0m,40 et sa longueur de 1m,30 ; il est percé de 29.184 trous, disposés sur une spire de 228 tours, et est mis en mouvement par un rouage à poids, déclanché chaque jour par l'horloge à 11 heures du matin et à 4 heures de l'après-midi.

Les picots qui garnissent le cylindre, et qu'on peut déplacer à volonté, correspondent aux



Système définitif du carillon de la tour St-Germain-l'Auxerrois.

airs qu'on veut faire entendre et qui, pour le moment, ne sont qu'au nombre de trois. C'est d'abord celui de la *Marche de Turenne*, de Lulli, laquelle inspira au compositeur Bizet sa fameuse « Marche des rois » dans l'*Arlésienne* ; ensuite le *Tambourin*, de Rameau ; enfin une *Vieille chanson française*, appropriée aux tonalités métalliques par M. Chapuis, professeur d'harmonie au Conservatoire national de musique et organiste de Saint-Roch.

Dès que le cylindre du carillon se met en mouvement, chacun de ses picots soulève un levier qui, à son tour, déclenche le rouage de la cloche correspondante. Or, chaque rouage pos-

sédant quatre queues de marteaux, disposées sur les deux faces de la roue de sonnerie, il en résulte que l'un des marteaux est toujours prêt à sonner, deux en préparation et l'autre au repos. Cette très ingénieuse disposition permet au carillonneur de produire des effets de croches et même de doubles croches.

Le jeu à la main s'exécute au moyen d'un clavier, analogue à celui d'un piano, et placé au-dessous du cylindre, à portée de l'exécutant. Ce clavier compte 46 touches dont l'une actionne l'unique marteau de la cloche de l'horloge.

L'ensemble du système est très volumineux et occupe un espace de 200 mètres cubes. Ce n'est qu'en le voyant qu'on peut se faire une idée de ce qu'il a fallu de temps, de travail et d'argent pour mener à bonne fin une œuvre aussi importante.

Nous avons dit, tout à l'heure, que le cylindre primitivement installé par M. Collin était en bois ; or le cylindre actuel a été construit par M. Château, son successeur, chargé par le Conseil municipal de seconder M. Gion dans la restauration du carillon de la tour Saint-Germain-l'Auxerrois.

L'ancien cylindre portait quatre airs : la chanson des *Cloches de Corneville*, le ballet de *Si j'étais roi*, l'air du *Carnaval de Venise* et le *Noël d'Adam*. Le premier se faisait entendre à 8 heures du matin, le second à midi, le troisième à 8 heures du soir, et le dernier à minuit.

Abandonné peu de temps après son installation, ce carillon est resté vingt ans avant qu'on eût l'idée de le rétablir. Espérons qu'il fonctionnera désormais régulièrement et qu'il fera l'admiration des étrangers lors de l'Exposition de 1900.

Bien que le nombre des cloches de ce nouveau carillon soit inférieur à celui de beaucoup d'autres orchestres de ce genre, il n'en est pas moins, après celui de Dunkerque qui en compte 49, le plus parfait et le plus harmonieux.

Alfred de Vaulabelle.

Le PAVILLON de la VILLE de PARIS à l'Exposition de 1900

L'une des parties les plus intéressantes de l'Exposition de 1900, une partie d'un aspect nouveau et très pittoresque, sera sans contredit la perspective de la Seine.

Les rives du fleuve depuis le pont Alexandre III jusqu'aux pentes du Trocadéro seront occupées par divers palais reliés d'un bord à l'autre par des passerelles. Cette disposition, inconnue en 1878, à peine ébauchée en 1889, est une conception heureuse dont il faut savoir gré aux organisateurs. Rarement en effet l'emplacement, l'aspect général et la conformation des lieux furent plus favorables aux évolutions d'une animation incessante ; rarement cadre fut plus apte à permettre la réalisation d'un décor aussi séduisant qu'inattendu. Et l'on peut augurer beaucoup d'attrait de cette sorte de Grand Canal moderne, dont les eaux sillonnées d'embarcations réfléchiront d'un côté les silhouettes des constructions étrangères, de l'autre celles du Pavillon de la Ville de Paris et des serres de l'Horticulture.

Le Pavillon de la Ville de Paris, qui commande, pour ainsi dire, l'ordonnance de ces édifices, sera situé sur le Cours-la-Reine, près de l'avenue d'Antin, à proximité du pont des Invalides.

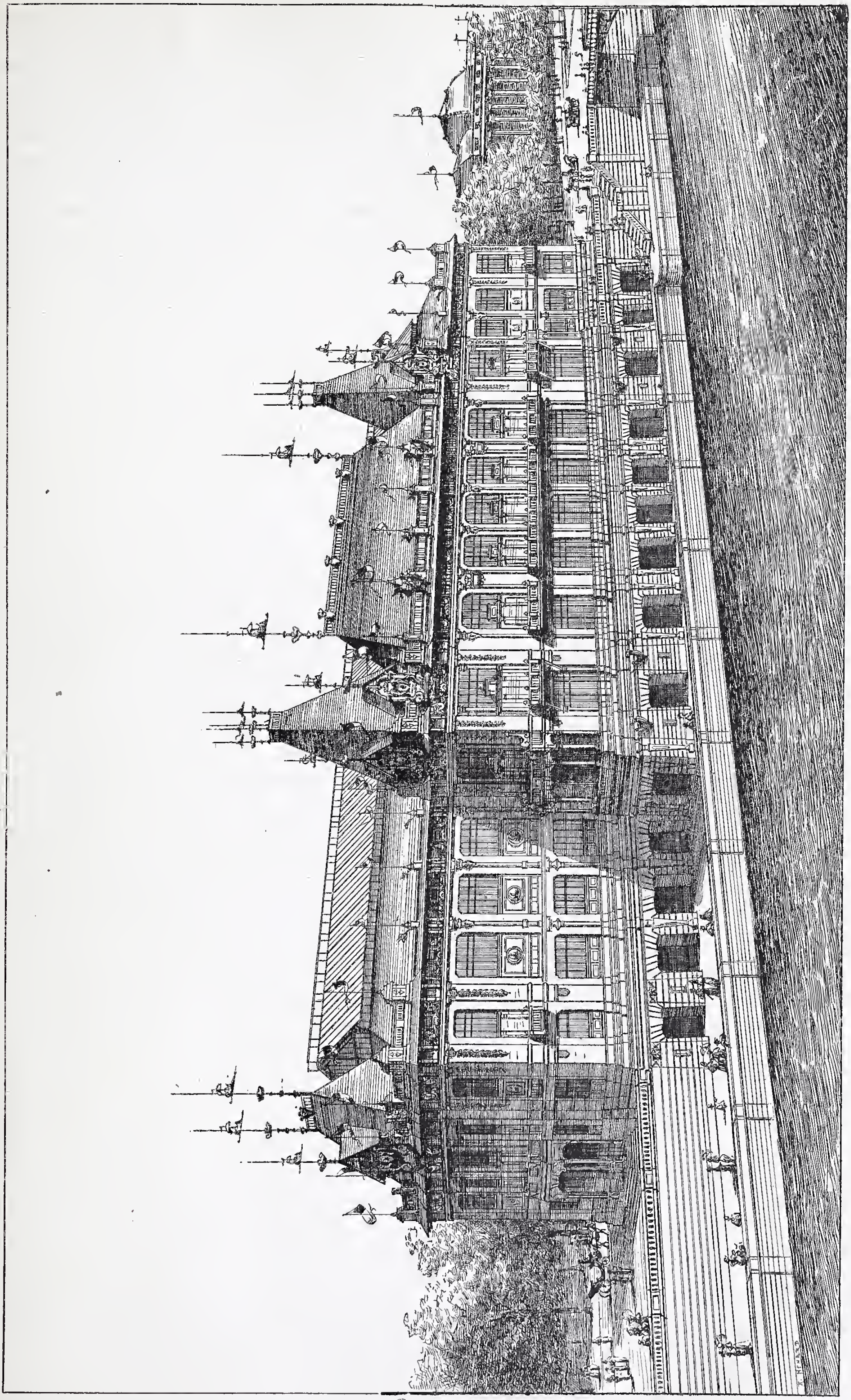
Ce monument, que M. Bouvard, l'éminent directeur des Travaux de l'Exposition, favorise particulièrement de sa haute initiative, est l'œuvre de l'architecte distingué Gravigny, secondé par M. Lagrave, un inspecteur habile. Il a été compris et voulu dans un style en rapport avec son caractère et son attribution. Vaste quadrilatère aux proportions élégantes, surmonté de grands toits agrémentés de balustrades avec épis et girouettes, ses lignes se développent sans surcharge d'ornements; une frise courante, aux armes des corporations et communautés qui portent un navire, le couronne. Plusieurs motifs aux armes de la Ville depuis 1200 en décorent les parties principales; partout la galère traditionnelle vogue à pleines voiles, dressant sa proue au centre des cartouches, au faîte des corniches et jusque sur les soubassements. La lumière entre à l'intérieur par de nombreuses ouvertures. C'est bien là la « Maison de Ville » telle que l'a comprise et symbolisée, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'Art de la Renaissance en France.

En face des palais allemands et russes, anglais, autrichiens, italiens et espagnols, en opposition avec les dômes, les coupoles, les campaniles, les arcades, les loggias, les portiques, avec les particularités en un mot de ces architectures diverses et singulièrement nationales, le Pavillon de la Ville de Paris tranchera par son caractère absolument français. Sa masse, d'un aspect plus sérieux et grave, se distinguera également d'une façon significative au milieu des constructions somptueuses du Champ-de-Mars et de l'Esplanade des Invalides.

Le Pavillon de la Ville de Paris s'étendra sur une longueur d'environ 100 mètres. Il se composera de galeries et d'un jardin central dessiné à la française.

La partie de l'édifice donnant sur le cours de la Seine s'augmente d'un avant-corps en saillie ; le premier étage de cet avant-corps, terminé à

chaque extrémité par des balcons, constitue un promenoir et un lieu d'observation agréable, réservé à la municipalité pour les fêtes de nuit.



Exposition universelle de 1900. — Le Pavillon de la Ville de Paris au bord de la Seine.

On accède au rez-de-chaussée par un spacieux péristyle précédant un vestibule : sur ce vestibule s'ouvrent les salles où seront groupés

les services de la Voie publique et de l'éclairage, des Eaux et des égouts, la Direction des affaires municipales, l'Assistance publique, la Direction des affaires départementales, la Préfecture de police, etc.

A droite et à gauche du vestibule prendront naissance deux escaliers qui desserviront les salons de la Municipalité, les galeries contenant les Beaux-Arts, les musées municipaux, le Service des travaux et la Bibliothèque historiques.

Du côté du Cours-la-Reine, deux autres escaliers, reliés aux précédents par des portiques formant écrans, donneront accès à l'exposition de la Direction de l'enseignement primaire, aux Services d'architecture et des Promenades et plantations.

Au centre du jardin orné de statues, au milieu de massifs de verdure, une fontaine fournira des spécimens des eaux de source et de rivière employées pour les besoins de la cité : la Seine, l'Ourcq, l'Avre et la Vanne.

Le Pavillon de la Ville de Paris sera construit entièrement en charpente de chêne et de sapin avec pans de bois et remplissages en maçonnerie ou staff.

ROBERT HÉNARD.

Les MAISONS de BALZAC à PARIS

Le père de Balzac avait été nommé en 1814 directeur des vivres à Paris. Il plaça son fils chez un vieux royaliste, Lepître, qui avait installé un pensionnat dans l'ancien hôtel Joyeuse, rue Saint-Louis au Marais. C'est là qu'un des plus mauvais élèves du collège de Vendôme — s'il faut en croire Champfleury — termina tant bien que mal ses études classiques. Ses parents habitaient à cette époque rue du Temple.

Balzac fit ensuite son droit et avec assez de soin pour que, plus tard, Dutacq, qui s'y connaissait, s'émerveillât de ses traités avec ses éditeurs, où tout était réglé et prévu par un jeune romancier qui semblait doublé d'un vieil agent d'affaires.

Cependant le droit ne lui plaisait qu'à demi. Déjà l'amour de la littérature l'avait saisi. Il était dévoré, comme peut-être personne ne le fut au même degré, du besoin d'écrire. Pour être plus libre de satisfaire ses goûts, il obtint à grand'peine de ne plus loger, avec ses parents, rue du Temple. Sa mère l'installa rue Lesdiguières, n° 9, près de la Bibliothèque de l'Arsenal, où il allait souvent travailler, dans une mansarde qui était meublée d'un lit, d'une table et de quelques chaises. On espérait que la misère le ramènerait, soumis et repentant, au logis paternel. C'était bien mal le connaître.

Dans cette mansarde de la rue Lesdiguières, si pauvre et si triste, mais qu'il embellissait de ses rêves de gloire, Balzac composa une tragédie, *Cromwell*, que lui-même plus tard il déclarait fort mauvaise. Les débutants en ce temps-là ne se croyaient pas incapables d'écrire une œuvre médiocre. Des essais malencontreux, des échecs inévitables ne décourageaient pas le jeune écrivain qui cherchait encore sa voie, mais qui était sûr de la trouver. Sa confiance en lui se révélait dans ses lettres enthousiastes et aussi dans le costume d'intérieur, un peu déclamatoire et théâtral, qu'il avait adopté et n'abandonna jamais plus : une calotte de velours noir et une large robe de chambre en cachemire blanc doublée de soie blanche et attachée par une cordelière de soie.

De la rue Lesdiguières, Balzac alla loger rue du Roi-Doré. La maison et la rue ont disparu.

Cette première période — 1819 à 1826 — est celle des romans historiques, signés de pseudonymes bizarres et publiés chez des éditeurs de quatrième ordre.

Le *Journal de la Librairie* du 12 août 1826 annonçait la nomination de Balzac, comme imprimeur, à la place de Laurent aîné. En 1827, il s'associait à Barbier pour une fonderie de caractères d'imprimerie et l'année suivante, après avoir perdu, avec l'argent qu'on lui avait prêté, une partie de ses illusions sur le commerce des livres, il se retirait grevé d'un passif qui devait peser lourdement sur sa vie littéraire. L'imprimerie était située au n° 13 de la rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti.

Balzac s'était d'abord installé dans les locaux, assez incommodes, de son imprimerie, mais, en 1827, il vint habiter au n° 2 de la rue de Tournon, dans une vaste maison, où logeait Henri de Latouche, et qui s'élevait sur l'emplacement de l'hôtel du Petit Bourbon. Il est à remarquer que non loin de là, au n° 6, les Balzac d'Entragues avaient possédé un hôtel.

En 1830, le romancier encore inconnu — son premier chef-d'œuvre, la *Physiologie du mariage*, est de cette année — habitait rue Cassini, et c'est là qu'il publia la *Peau de Chagrin*. A cette époque le séjour de Paris ne semblait pas avoir pour lui beaucoup d'attraits : « Si je suis riche, écrivait-il à un ami, comptez que j'aurai le moins de valets possibles, que je vivrai pachaliquement dans une terre et que je ne serai que quatre mois à Paris, que je préfère des amitiés à toutes les richesses et que la meilleure jouissance sera toujours pour moi une causerie au coin du feu, avec trois ou quatre bonnes à moi, indulgentes et gaies. » Ce rêve de gentilhomme campagnard, il ne le réalisa jamais, et je ne suis pas bien sûr qu'il le fit sérieusement.

De la rue Cassini, où il parait avoir séjourné assez longtemps, Balzac transporta son atelier littéraire, ses ambitions grandioses et ses

vastes projets rue Saint-Honoré, puis à Chaillot et enfin à Ville-d'Avray.

En 1840, séduit par le succès des *Guêpes*, d'Alphonse Karr, le grand romancier fondait la *Revue Parisienne* qui s'imprimait à l'hôtel Colbert, rue du Croissant.

Racontée avec infiniment d'esprit par Léon Gozlan dans un livre qui est un chef-d'œuvre, l'histoire héroï-comique de la maison des Jardies à Ville-d'Avray est trop connue pour qu'il soit utile d'y insister longuement. Dans cette « petite et maussade propriété » qui dégringolait en quelque sorte sur la route et dont le mur, le mur devenu légendaire, s'obstinait à s'écrouler plusieurs fois par an, dans cette maison si exiguë qu'on avait été obligé, faute de place, d'appliquer l'escalier sur la façade, Balzac abritait les projets les plus étranges.

Tantôt il rêvait de cultiver des ananas dans un terrain ingrat où de vulgaires laitues mouraient de mort subite, tantôt il cherchait le mouvement perpétuel avec son ami Dutacq et faisait signer à celui-ci un traité pour l'exploitation de la découverte probable, imminente, certaine.

Obligé d'abandonner cette villa des Jardies où il avait campé plutôt que logé, sous l'œil des records, Balzac vint se fixer dans un quartier déjà célèbre par sa tranquillité provinciale, à Passy, rue Basse, n° 19. La rue Basse est devenue rue Raynouard, mais la maison existe encore, au n° 47, et la propriétaire actuelle, Mme Barbier, y a connu le grand romancier. Au fond d'une cour s'élevait un modeste pavillon, habité d'ordinaire par de petits rentiers, des fonctionnaires en retraite ou des épiciers enrichis et que la gloire, un jour, visita. De là sortirent, types immortels, *Gaudissart*, le *Cousin Pons*, *Vautrin*. L'homme qui les avait créés de son souffle puissant vivait solitaire, caché, écrasé par les dettes, traqué par des légions de créanciers, et quand ses amis venaient le voir, ils se servaient d'un mot de passe et demandaient *Mme de Bri...*

Nous arrivons enfin au dernier logis de Balzac, celui des jours heureux qui furent si courts. Riche par son mariage avec la comtesse Hanska, l'auteur de la *Comédie humaine* acheta un hôtel dans une petite rue aristocratique des Champs-Elysées, fermée par une grille, la rue Fortunée, élevée en 1825 sur l'emplacement des jardins Beaujon, et qui avait reçu comme dénomination le prénom de sa propriétaire, Mme Hamelin, en attendant de devenir la rue Balzac.

Situé au n° 22, l'hôtel, qui n'existe plus, n'offrait extérieurement rien de remarquable. Balzac y avait recueilli une grande quantité d'objets d'art plus ou moins authentiques et une galerie de tableaux que Champfleury, à qui il la montrait avec orgueil, appelait « la galerie du cousin Pons ». Le pauvre grand homme, désormais à l'abri des orages, envisageait pour la première fois l'avenir avec confiance ; il pensait que la Providence lui devait, après tant d'épreuves, le repos de l'esprit, le travail sans fièvre et sans angoisse, la douceur d'une vie sereine, près d'une femme ardemment aimée.

Quand la maison est achevée, dit le proverbe, la mort y entre. Balzac était à peine installé dans son hôtel de la rue Fortunée lorsqu'une maladie de quelques jours l'emporta, dans la nuit du 18 au 19 août 1850, épuisé par un prodigieux surmenage, tué, on peut le dire sans exagération, par son génie.

HENRI D'ALMERAS.

LA RADIOGRAPHIE ET LA TUBERCULOSE

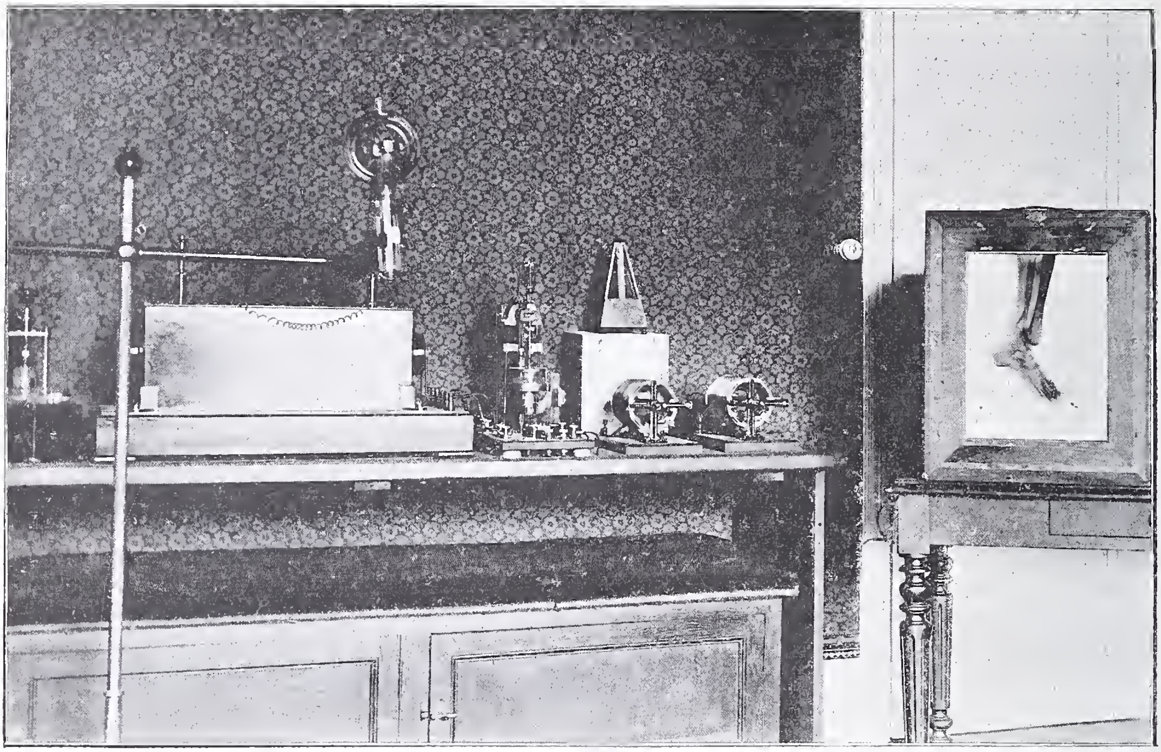
Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, la sinistre tuberculose nous guigne ; elle profite du moindre rhume pour s'introduire insidieusement en nous et nous conduire lentement, quelquefois, à la tombe. Le nombre de ses victimes est considérable, car elle lâche rarement sa proie et cependant, d'après l'avis des médecins les plus autorisés, c'est la plus curable des maladies chroniques. En effet, il est facile au début d'enrayer la marche de la tuberculose, tandis que la guérison est des plus problématiques si la maladie a eu le temps de s'implanter fortement. Prévenir le mal est aisé, le guérir est souvent difficile ; il serait donc prudent dès le moindre symptôme alarmant de recourir à l'examen médical. Mais, voilà, on recule devant une visite de médecin, sous prétexte d'éviter des frais inutiles, mais en réalité parce qu'on redoute des révélations fâcheuses qui viendraient troubler la quiétude de la vie. Se connaître soi-même est, selon le proverbe, le commencement de la sagesse. Cette devise, d'une haute philosophie, s'applique aussi bien au moral qu'au physique ; mettons-la donc en pratique pour la conservation de notre précieuse existence et renseignons-nous sur l'état de nos principaux organes. L'examen est facile surtout pour les poumons, lieu de prédilection des tubercules, car la radioscopie nous fournit, le moyen de lire à livre ouvert dans le corps humain.

A l'état normal, les poumons sont perméables aux rayons X, mais la moindre altération est décelée par une opacité sur l'écran radioscopique. On a objecté, il est vrai, que les opacités dans l'image radioscopique du poumon sont de nature diverse et qu'elles peuvent, par exemple, être l'indice d'une adhérence pleurale. Il est certain que le premier venu ne peut, au seul examen de l'écran radioscopique, diagnostiquer une tuberculose plus ou moins étendue. Pour obtenir un diagnostic précis, il faut toute

l'habileté d'un radiographe consommé doublé d'un médecin expérimenté ; il en est de même du reste dans l'examen par auscultation.

La radiographie, science toute nouvelle, est l'objet de perfectionnements qui se succèdent rapidement. Le mois dernier, le docteur Lenoir, un acharné radiographe, présentait à la presse scientifique le matériel perfectionné dont il fait usage dans le service de Radiographie médicale qu'il dirige à l'Hôpital international de la rue de Vaugirard

La création d'un nouvel appareil, « le Négatoscope », ou plutôt l'application à la radioscopie d'un procédé d'examen employé en photographie, a conduit le docteur Lenoir à abréger la durée des séances radiographiques, même lorsqu'il s'agit de procéder à l'examen des parties les plus épaisses du corps humain. Cette amélioration se traduit par deux avantages : 1° suppression des accidents inflammatoires consécutifs à un séjour prolongé devant l'ampoule ; 2° instantanéité de l'opération. Ce dernier point a une grande importance lorsqu'il s'agit d'examiner un sujet aussi remuant que peut l'être un enfant en bas âge. Si rapide qu'ait été l'opération, le sujet peut néanmoins avoir bougé; on n'obtient alors qu'une image confuse; mais celle-ci, examinée au Négatoscope, fournira cependant des indications utiles. La diminution de la durée d'exposition offre, dans bien des cas, un avantage indiscutable. S'agit-il par exemple d'étudier une luxation? Souvent on



La Radiographie et la Tuberculose. — Le Négatoscope.

hésite à faire usage du chloroforme pour immobiliser l'enfant ; d'autre part, on risque, si l'on maintient le sujet, de voir se produire la réduction de la luxation. La radiographie instantanée donne le moyen d'éviter ces inconvénients.

L'examen de la cage thoracique, intéressant pour la tuberculose, est assez difficile. Une pose longue devant l'écran fluorescent peut amener des accidents, une pose courte ne donne qu'un cliché faible, inutilisable. Le Négatoscope permet précisément de trouver dans ces faibles clichés des détails qui échapperaient autrement à l'examen le plus attentif. Le Négatoscope se compose d'une chambre parallélipipédique en bois munie à l'une de ses extrémités d'une lampe à incandescence mobile dans tous les sens et, à l'autre extrémité, d'un cadre à intermédiaires pour plaques de tous formats jusqu'au 40 × 50. Deux ouvertures pratiquées sur la paroi supérieure servent à introduire des verres colorés ou un verre dépoli. La lampe peut aussi être placée en avant, à la base de l'appareil, afin d'examiner par réflexion le cliché radiographique. On emploie ce dispositif lorsque le cliché est tellement léger qu'on ne percevrait aucun détail en l'examinant par transparence. Avec le Négatoscope, rien n'échappe à l'œil de l'observateur : muscles, charpente osseuse, canaux médullaires, etc., tout apparaît à la fois sur le cliché, résultat qu'on ne pourrait atteindre qu'en de rares exceptions dans les tirages sur papier.

L'image du thorax d'un adulte exige généralement une pose de dix à vingt secondes; successivement le docteur Lenoir a pu abaisser la durée d'exposition, et, ces jours-ci, le docteur Hayem, opérant avec les appareils de son confrère, est parvenu en cinq secondes à obtenir

une image, faible sans doute, mais fort suffisamment détaillée. Dans la série d'épreuves radiographiques soumises à notre examen, nous avons remarqué divers clichés obtenus sous l'action d'une seule étincelle électrique, soit en 1/80,000 de seconde. Ce magnifique résultat provient de l'amélioration de l'ampoule et de la couche sensible autant que de l'emploi du Négatoscope qui permet de lire les faibles images tracées pendant un si court espace de temps.

Le Négatoscope est trop vivement éclairé pour que des images à peine tracées sur la gélatine du cliché puissent être distinguées. Pour atténuer la lumière, on intercale entre la lampe et le cliché un verre jaune citron. Si, à ce verre jaune, on ajoute un verre vert, on obtient alors, par transparence, une coloration qui reproduit exactement celle de l'écran fluorescent.

Le docteur Lenoir utilise cette particularité pour suivre au Négatoscope les progrès de la maladie. Il suffit de placer devant les verres colorés une image positive de la radiographie primitive. On voit alors l'aspect de la partie malade au début du traitement ; à l'aide de l'écran fluorescent, le médecin se rend compte de l'état actuel.

Dans ces conditions, le diagnostic est beaucoup plus sûr, la moindre tache d'origine suspecte étant visible sur l'écran. On comprend combien il devient facile à l'aide de la radiographie de surveiller l'état d'un sujet soupçonné de tuberculose ou de suivre les effets du traitement appliqué.

Albert Reyner.

LES SOULIERS TROP COURTS

NOUVELLE

— Six heures ! clament toutes les horloges de la ville sur des modes différents ; les unes tintant à coups vifs, pressés, joyeux, comme si c'était une réjouissance pour elles de marquer une heure de plus ; les autres sonnant à regret, lentes, chagrines, semblant gémir : — Encore un tour de sablier !

Une tache de soleil vient frapper le mur recrépi à la chaux et danser sur les rideaux du petit Georges. Des phosphènes brillantes papillotent sous les paupières closes du dormeur, dont le sommeil s'évapore. S'éveiller est une agréable chose quand on a quatorze ans.

Avant même d'ouvrir les yeux, on se sent déjà repris par la bonne activité de la vie; les jambes et les bras ont tout de suite envie de remuer; une foule de jolies idées chantent dans la tête comme des linots parmi les branches... Mais, chez Georges, ces impressions riantes ne font que glisser, chassées bientôt par un sentiment pénible d'angoisse.

— Lève-toi! lève-toi! crient les voix aiguës des martinets, tournoyant autour du haut clocher dentelé à jour. Lève-toi ! lève-toi! piaillent les moineaux dont les ailes frôlent la fenêtre sans volets, dans leurs allées et venues affairées. Viens ! c'est bon d'être jeune, dans l'air frais du matin! Le ciel est tout rose, les lilas s'entr'ouvrent !...

Georges entend ces appels et soupire... Ce n'est pas qu'il se complaise paresseusement dans la tiédeur des draps, le brave et laborieux enfant ! .. Il ne craint tant de se lever que parce qu'il va devoir reprendre ses souliers — et que ses souliers sont trop courts !

Ils l'attendent déjà, côte à côte, leurs bosselures cirées et leurs crochets de cuivre luisant dans la pénombre, au pied du lit; ridicules dans leur forme tronquée, massifs, godiches, impassibles, odieux !... Leur seul aspect remplit Georges d'une terreur. D'avance, le pauvre enfant ressent l'énervement de la crampe mortelle qui va recoquiller ses orteils, mettre des fourmillements dans ses veines, ratatiner ses nerfs et monter, monter le long de ses jambes, pour se prolonger dans tout son être.

— Belle affaire ! Des souliers trop courts !... Ça se change chez le marchand ou ça se jette au rebut !...

On peut parler ainsi, avec une bourse garnie dans sa poche... Oh ! les horreurs de souliers, tourment de ses jours, cauchemar de ses nuits ! Impossible de se délivrer de l'épreuve une journée tout entière, car Georges ne possède pas d'autres chaussures présentables... Et si les maudits brodequins venaient à manquer, par quel moyen les remplacerait-on? Le cordonnier qui les a fabriqués n'a pas encore reçu son salaire... Aussi n'a-t-on pas osé adresser de reproches à cet homme ni lui reporter son ouvrage, dans la crainte d'encourir quelque réponse insolente, ou la confiscation des souliers défectueux.... Et, après cela, comment Georges se rendrait-il à la classe, où il travaille de tout son cœur et de toutes ses forces, en pensant à l'avenir et à sa mère ?

Sa mère !... Entre les cils, il l'aperçoit, déjà levée, s'activant silencieusement.

Tout en apprêtant leur maigre déjeuner, elle brosse délicatement, avec des soins religieux, le petit veston râpé, aminci, rapiécé, que son fils revêt pour aller à l'école.... Pauvre mère ! La misère où ils se débattent tous deux lui fait tant de peine pour son garçon, tandis que lui se désole pour elle !... Ils mettent le plus grand soin à se dissimuler leurs privations, à se tromper pieusement l'un l'autre. Et c'est une si grande tristesse pour la mère de soupçonner quel martyre endure son enfant

avec ces abominables souliers que Georges, l'ayant surprise qui se détournait pour pleurer, s'efforce vaillamment de lui dissimuler son malaise.

— Bonjour, maman! fait-il d'une voix joyeuse dès que leurs yeux se rencontrent.

Il l'embrasse; il fredonne, il gambade par la chambre, il jase en déjeunant, en s'habillant, en feuilletant ses livres.... On pourrait croire qu'il n'y eut jamais un garçon plus gai que ce petit Georges. Il sait bien que son bavardage et son sourire raniment plus le cœur de sa mère que ne le ferait le chant des anges.

Sans en avoir l'air, il recule jusqu'à la dernière limite le moment tant redouté où ses pieds endoloris, à peine soulagés par la détente de la nuit, devront réintégrer leurs deux instruments de torture. — Mes souliers sont si bons! Tu comprends, mère, je veux les ménager!...

Ce qu'elle comprend surtout, c'est que son petit garçon a un courage d'homme. Sous l'œil anxieux qui l'observe, Georges lace ses brodequins en sifflant une marche militaire. — Là! fait-il en arrêtant solidement le dernier nœud, et il se dresse d'un air gaillard en souriant à sa mère. Il s'en va dans la rue, son carton sous le bras, l'allure dégagée, le pas alerte, tant qu'il se sait en vue de la fenêtre où la pauvre femme s'est assise, usant ce qui lui reste d'yeux sur de méchants travaux de couture.

A chaque pas, cependant, Georges retient un gémissement. Quand ses doigts meurtris butent au bout du soulier, le garçonnet croit que le cœur va lui manquer. Et tous les jours cela devient plus intolérable, son pied s'opiniâtrant à croître comme le reste de son corps, en dépit de sa dure compression, tandis que le cuir épais et serré qui l'emprisonne ne cède pas d'une ligne.... Les heures passent, l'engourdissement se fait plus pénible, la crispation plus atroce. Georges n'en étudie pas moins énergiquement sans perdre une seconde, mais chaque fois que le maître l'envoie devant le tableau noir, l'écolier pâlit d'appréhension à l'idée de stationner quelque temps debout. Le professeur — qui cite le studieux élève en exemple à tous les autres — prend cette émotion pour une timidité contre laquelle il s'efforce d'aguerrir le jeune garçon, en redoublant les épreuves, sans se douter du mal qu'il cause!...

Les souliers trop courts!... Oh! c'est surtout pendant la récréation que Georges en ressent la cuisante meurtrissure!... Il invente toutes sortes de prétextes pour demeurer tranquille, malgré les exhortations de ses maîtres ou les gouailleries de ses camarades : — Monsieur pose au docteur? Eh! va donc, fort en *mat!*... Personne ne saurait deviner la difficulté indicible que lui occasionne le moindre mouvement. Comment pourrait-il courir, sauter, bondir, quand il a peine à se traîner? Cela ne s'avoue pas, des souliers trop courts!... C'est si niais, si honteux, si misérable!... Mais son cœur d'enfant saigne, et, à travers un brouillard, ses yeux suivent avidement les jeux dont il reste écarté... Lui aussi est adroit, léger, robuste... Sa jeunesse demande aussi impétueusement que la leur à s'ébattre, à se dépenser en cris, en agitation, en plaisir tapageur. Mais une entrave le paralyse, aussi pesante que les boulets traînés jadis par les forçats.

Néanmoins, ce soir, quand Georges reviendra au logis, il reprendra son pas leste, et entrera comme il est sorti ce matin, — en souriant à sa mère. — Bonjour, maman!... Quelle bonne journée, n'est-ce pas?... Il souffre à en crier; ses pieds sont en feu, ses nerfs tendus et tiraillés. — Oh! mère, si tu savais comme Boujard a imaginé un drôle de jeu?... Et, gaiement, le gamin raconte le drôle de jeu de Boujard, tout en se délivrant enfin de sa géhenne, mais en se gardant bien de montrer trop d'empressement. Soigneusement, après avoir enfilé — avec quelle volupté — de larges espadrilles, il range les affreux godillots.

— D'excellentes chaussures, maman! Je crois qu'elles me feront un bon usage! dit le pauvre Georges d'un ton entendu... Et il a raison. Les brodequins sont d'une nature fruste et solide qui promet une longue durée. N'en est-il pas d'ailleurs ainsi de toutes les choses déplaisantes ou détestées dont on souhaiterait se débarrasser promptement?

.... Une souffrance sous un sourire, — une douleur secrète sentie à chaque pas, — des élans de jeunesse entravés par des causes misérables et ridicules? — Pauvre petit Georges! — Je crois bien que le monde est rempli de gens qui cheminent toute leur vie — ainsi que toi, — avec des souliers trop courts!

MATHILDE ALANIC.

L'ÉTAIN ARTISTIQUE

Voici une industrie d'art qui, sous l'influence de la mode, parait à nos contemporains toute nouvelle et qui n'est pourtant qu'une rénovation. L'étain est peut-être le plus intéressant des métaux. L'ancienneté de son emploi est incontestable. Moïse le mentionne au livre des *Nombres*, et il n'est pas le premier.

L'étain entrait dans la composition du bronze et de l'airain de l'ancienne Égypte. On a retrouvé des statuettes de l'époque des Pyramides, qui prouvent qu'on l'employait trente-six siècles avant Jésus-Christ, il y a cinq mille cinq cents ans! Il entrait dans la composition des armes que portaient les héros d'Homère, qui l'appelait en grec *Kassiteros*, ce qui fit donner par Hérodote le nom d'îles Kassitérides aux îles Britanniques où on devait l'exploiter

de son temps. On le tirait aussi d'Espagne. Festus Avienus dans *Ora Maritima* écrit : « Au-« dessus des marais s'élève le mont Argenta-« rius, ainsi nommé par les Anciens à cause de



Plateau étain, par Ledru (Susse, éditeur).

« son éclat : l'étain resplendit sur ses flancs et « fait surtout jaillir la lumière dans les airs « quand le soleil de ses rayons frappe sa tête « élevée; le fleuve Tartessus (aujourd'hui Gua-« dalquivir) roule des flots chargés de parcelles « et apporte aux villes ce riche métal. »

La Gaule elle-même fut un moment exploitée par les Romains qui y trouvèrent quelques gisements, probablement fort pauvres, dans la Corrèze, la Creuse, la Dordogne et à l'extrémité de la Bretagne, non loin du cap qui se nomme encore Pen-Stain (cap de l'Étain). Ces recherches des anciens prouvent le cas qu'ils faisaient de ce métal peu abondant et qu'ils appréciaient non seulement comme alliage du bronze et de l'airain, mais encore à l'état naturel, car le rôle de l'orfèvrerie d'étain fut considérable chez les Grecs et chez les Romains.

Aujourd'hui, c'est dans la presqu'île de Malacca, aux Cornouailles et en Australie qu'on l'extrait uniquement. La production est relativement rare : 60.000 tonnes environ annuellement ; on se demande comment une si faible quantité peut suffire aux multiples emplois modernes. L'étain ne peut aspirer à l'éclat du premier rang où brillent l'or et l'argent, dits métaux précieux ; il vient immédiatement après, dominant de très haut le cuivre et le fer qu'il blanchit et assainit.

Cette classification au troisième rang des métaux précieux fut affirmée par l'Église au moyen âge, plaçant l'étain au nombre des métaux saints pouvant seuls servir à la confection des vases sacrés avec l'argent et l'or.

De l'Église, il descendit dans les châteaux des seigneurs où il constitua la vaisselle de service d'apparat aux quatorzième et quinzième siècles en prenant place sur les dressoirs et revêtant des formes décoratives pour les buires, les hanaps, les bassins, etc. L'emploi s'en étendit à la riche bourgeoisie, puis au peuple, pour les pots à vin ou à bière. Les potiers d'étain s'appelaient « estaisnyers » et constituaient une corporation puissante dont les statuts se trouvent dans le *Livre des métiers*, d'Etienne Boileau (treizième siècle). Cette corporation entra souvent en lutte avec celle des orfèvres. Elle existait encore au quinzième siècle, et, dans l'énorme rénovation d'art qu'apporta la Renaissance, des artistes supérieurs tels que François Briot ne dédaignèrent pas d'entrer dans cette corporation en s'intitulant simples potiers d'étain, tellement ceux-ci étaient alors en faveur et bien rétribués.

Ce devait être, du reste, d'une façon toute provisoire que Briot, soit charmé par l'onctueux du métal, soit pour obéir à des règlements de métier, se trouvait dans la corporation des potiers d'étain. C'était un grand artiste, un graveur en médailles, un orfèvre, affirme Maurice Bapst, si compétent en la matière. Simplifions ces classifications. François Briot était un sculpteur émérite qui, suivant sa fantaisie ou les exigences de la commande, coulait son œuvre modelée, soit en étain, soit en argent, soit en bronze. On a de lui deux médailles à l'effigie du duc de Wurtemberg, prince de Montbéliard ; il dut faire beaucoup d'autres travaux, en différentes matières.

Il existe même une légende à ce sujet : ayant fait un surmoulage en étain sur un plat d'argent exécuté par lui, le plat d'étain fut conservé, alors que l'autre fut détruit.



Vase étain (la Chasse), par A. Vibert.

Du reste la belle aiguière ou buire en étain parvenue jusqu'à nous et conservée au Musée du Louvre est signée au revers : *Franciscus Briot sculpebat;* ce n'est pas là la marque d'un potier d'étain, mais la signature d'un sculpteur au bas d'une œuvre d'art. Cette constatation a son importance pour

nous, et nous verrons tout à l'heure qu'elle est le principe même de la rénovation moderne de l'étain artistique.

En considérant dans le *Livre des métiers*, d'Etienne Boileau, les gravures sur bois du seizième siècle, qui l'illustrent, on voit le potier d'étain travaillant à un tour sur lequel est adapté un mandrin en bois recouvert d'une couche d'étain, que l'outil maintenu par l'ouvrier arrondit et polit; c'est bien là le métier d'un potier. Le résultat de ce travail ouvrier est un pot plus ou moins heureux de forme; l'artisan y soude une anse; s'il y grave au burin quelque armoirie, ou des ornements naïfs, c'est tout ce qu'il peut y mettre d'art. Ce n'est pas là l'œuvre d'un François Briot, qui n'était pas plus un potier d'étain que nos sculpteurs modernes traduisant leurs œuvres en cette matière. Le potier d'étain fabriquait surtout des pots servant à mesurer les boissons, des plats, des assiettes et des écuelles. Quelques-uns de ces objets étaient soignés d'exécution et prenaient un certain caractère par suite d'usages et de traditions qui les faisaient conserver dans les familles.

C'est ainsi qu'il était d'usage, à la Renaissance et pendant une partie des siècles suivants, d'offrir aux femmes en couches un réconfortant dans un vase de destination spéciale, après le travail laborieux de l'enfantement.



Vase étain, de J. Baffier, inspiré d'une jacinthe (Musée Galliera).

Cette coupe ou écuelle se conservait précieusement dans les familles comme souvenir de l'événement. Elle affectait généralement la forme d'une écuelle avec anses et couvercle.

Au dix-septième siècle, les plus célèbres fabriques étaient les flamandes qui fabriquaient en étain de la *vaisselle à façon d'argent*. Presque toutes les grandes maisons avaient un service d'étain en double de leur argenterie; ce service secondaire était relégué à l'office. Néanmoins les pots, vases et gobelets en étain avaient un assez grand emploi pour qu'il fût créé une charge de maître potier de la maison du Roy en faveur de Christophe Fromont, 1668. — « Il fournissait les flacons pour le gobelet de « bouche du Roy, pour les tables du grand « maître, du grand chambellan et pour les au« tres tables et offices du Roy, de Monseigneur « le Dauphin et Monseigneur le duc de Bour« gogne ».

Cette vaisselle, d'usage constant, se détériorait très vite, et il est fréquemment question d'échange de « vieil étain » contre de la vaisselle neuve; le vieil étain était repris presque au même prix que le neuf. A la fin de la guerre de la succession d'Espagne, Louis XIV, épuisé financièrement, envoya sa vaisselle d'or et d'argent à la monnaie, invitant les grands seigneurs à faire de même. « Ce bruit « de la refonte de la vaisselle, « dit Saint-Simon, fit un grand « tintamarre à la cour. Cha« cun n'osait ne pas offrir la « sienne, chacun y avait grand « regret. » La faïence et l'étain profitèrent de ces lois somptuaires. Mais un fait particulier se produisit au sujet du métal qui nous occupe. Desmarets, contrôleur général des finances, qui releva le crédit de la France, ordonna le contrôle de la vaisselle d'étain; c'est ainsi que l'on trouve dans les collections des plats, soupières, écuelles, etc., en étain contrôlés, de 1705 à 1712.

Au dix-huitième siècle, la poterie d'étain fut fort en usage dans la bourgeoisie et le bas clergé, mais ne parut plus guère dans les pièces décoratives; c'était le bronze doré qui triomphait; mais il se faisait, dans les campagnes, grand usage de pièces d'orfèvrerie de second ordre dont on décorait les dressoirs des fermiers et des paysans cossus.

C'étaient des cadeaux faits aux grandes fêtes de famille, telles que le jour du mariage; c'est ainsi que le bouillon de la mariée était servi dans une petite soupière en étain plus ou moins ciselé qui demeurait comme un souvenir.

Dans beaucoup de fermes, on voit encore, sur le dressoir ou le buffet, de ces soupières dont on ne se sert plus, mais qui se lèguent entre parents et servent à la fois de souvenir et d'objet décoratif entre deux pots ou assiettes du même métal.

(*A suivre.*) A. VIBERT.

Le Gérant: R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

TÊTE DE JEUNE FILLE



TÊTE DE JEUNE FILLE. — Musée du Louvre. — Peinture de Greuze. — Gravure de Jarraud.
Médaillée au Salon de 1899.

Voici une de ces nombreuses « têtes de jeunes filles » dont on trouve toujours quelque spécimen dans les musées qui ne se refusent rien, et dans les collections qui imitent ces musées. Celle-ci est au Louvre; on me dirait qu'elle est ailleurs je n'en serais pas surpris davantage. Quand je la vois au Louvre, je m'efforce de ne pas prêter une trop grande attention à « l'expression de douleur » qui, comme dit de confiance le catalogue, lui fait lever les yeux vers le ciel. Bon catalogue ! En revanche, je m'approche parfois très près de la peinture pour me réjouir de sa belle pulpe transparente et grasse. Cette tête, je la regarderais tout aussi bien à l'envers, car Greuze était un merveilleux peintre quand il le voulait et quand il ne voulait pas trop écouter les conseils littéraires, philosophiques, moralisateurs,

et par conséquent tout à fait inutiles, pour ne pas dire dangereux, du grand Diderot.

Quant à l'expression de douleur, faut-il avouer qu'on a le cœur assez dur pour ne s'en point sentir troublé jusqu'aux larmes? Elle pourrait même être un attrait, un assaisonnement de plus. Dans Victor Hugo, ce chenapan de Don César fait eet aveu :

Voilà, j'aime beaucoup faire rire les femmes,

Nous serions, pour notre part, tentés de dire que nous aimons les voir pleurer quand elles pleurent de cette façon. Le sentimentalisme de l'époque de Greuze et de Rousseau n'allait jamais sans un grain de sensualité, et peut-être jugeaient-ils qu'il fallait qu'il en fût ainsi, les deux mots commençant de la même façon.

Cette jeune éplorée est sans doute la languissante mais bientôt espiègle héroïne du *Devin de village*, et en levant ainsi vers le ciel ses yeux nacrés on l'entend fredonner d'une voix d'argent :

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur.
Hélas! Colin me délaisse...
Colin me délaisse!...

Elle se consolera, soyez-en sûrs, et même peut-être nous rira-t-elle au nez si nous avons trop pris son chagrin au sérieux. Aussi, contentons-nous sagement, sans nous mêler de ses petites affaires, d'admirer comme elle a le teint délicat, les cheveux cendrés, et comme lui sied à miracle ce désordre, indice des grandes douleurs ou des grands talents.

Arsène Alexandre.

LES MÉTIERS AUX INDES

C'est le soleil qui a fait aux Indes ces philosophes en plein vent, Jogi, Fakirs, Brahmines, qui vivent de rien dans le plus complet des farnientes.

La douceur du climat, la pureté d'un ciel toujours bleu, la facilité de l'existence ont élevé dans ce pays la paresse à la hauteur d'un principe. Ne rien faire, ne pas bouger même, se soustraire à tout mouvement, à toute émotion, c'est là être déjà un bon religieux hindou.

Tous ces languissants personnages raisonneraient autrement s'il tombait parfois sur leur souple et maigre échine quelque pluie glacée; si la bise aigre et froide qui nous secoue, nous autres Occidentaux, même en avril, les faisait grelotter un peu sous leurs vagues vêtements; si enfin le travail était chez eux une condition primordiale de l'existence.

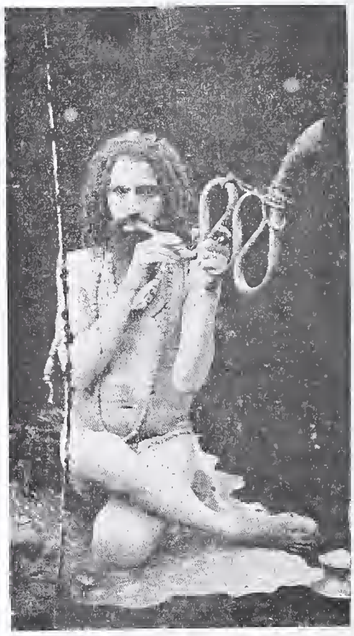
Mais en cet heureux pays une poignée de riz suffit pour vivre, une écharpe de toile constitue le plus élégant des « complets », une bande de coton ou de soie roulée autour de la tête est un chapeau aussi confortable qu'économique.

En conséquenee le premier des métiers, parce que ce métier consiste justement à ne faire absolument rien, est celui de jogi ou de sage.

Le jogi est un homme qui, un beau matin, s'est réveillé avec la vocation d'être vénéré, nourri — nous ne disons pas vêtu, car il ne l'est généralement pas — par ses compatriotes.

Il s'installe aussitôt sur les marches d'un temple, après avoir couvert préalablement son corps de cendre. Il reste là immobile, en apparence indifférent à tout ce qui se passe autour de lui. A mesure que les jours passent et qu'il demeure plus longtemps, sa réputation grandit. Sa barbe, ses cheveux font de même.

Ses disciples, des passants, des fidèles allant au temple, déposent devant lui l'eau sainte du Gange, ou dite telle, qu'il doit boire, les bananes qu'il doit manger.



Un jogi.

Notre sage reçoit ces dons sans broncher. Il est de marbre. La nuit venue, il porte à sa bouche les aliments de la journée. Quelquefois le jogi est un musicien d'un ordre particulier; pour charmer les longues heures de sa station, il tire mélancoliquement d'un bizarre instrument de musique des sons graves et lents.

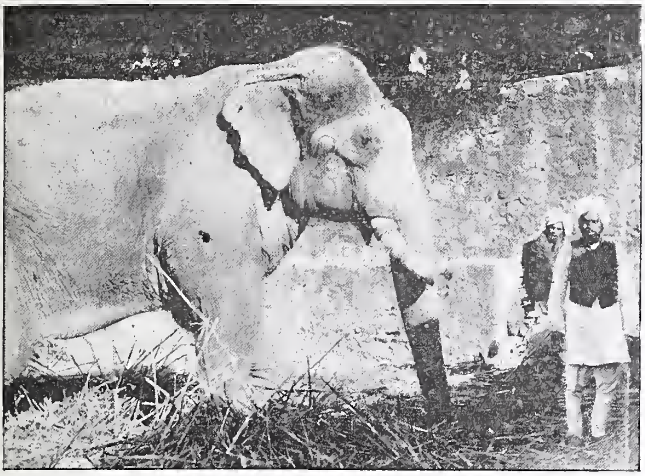
Ce sage musicien est moins estimé par la foule que son collègue en sanctification qui, lui, ne chante, ni ne parle, ni ne fait aucun mouvement.

L'immobilité absolue est l'idéal du genre.

Si paresseux qu'ils soient, les Hindous travaillent un peu. Il faut bien que les rajahs soient servis et que les Anglais tirent de ce peuple quelques profits.

Les premiers emploient des hommes à tout ce qui peut constituer l'immense et varié ser-

vice de leur palais. Parmi ces serviteurs, les plus respectés sont ceux qui s'occupent au dressage et à la conduite des éléphants. Ces animaux sont employés aux usages les plus divers. Sur leur dos, les princes hindous,



Eléphant de combat du rajah d'Ulwar avec son cornac.

les officiers anglais, les visiteurs de marque s'en vont chasser le tigre dans les jungles sauvages des Indes; ils promènent en ville les invités, portent des fardeaux, mènent des canons, car ils servent également dans l'artillerie.

Leur cornac est toujours un Hindou de confiance : c'est un personnage au milieu de la valetaille qui vit en foule autour des palais.

Chaque maharajah ou rajah emploie à son service personnel les ouvriers d'art les plus habiles de son royaume.

Ce qu'ils fabriquent lui appartient exclusivement et il leur est défendu, sous peine de mort, de vendre à qui que ce soit le produit de leur travail.

Ces ouvriers sont, du reste, d'une adresse merveilleuse. Rien ne les pousse, comme les ouvriers européens, à travailler vite. Qu'importe le temps qu'ils peuvent mettre à sculpter en plein argent un vase précieux, à ciseler une aiguière, à finir un bijou! Ils doivent faire bien, c'est tout ce qui leur est demandé.

Aussi les coffres des rajahs des Indes sont-ils remplis de pures merveilles. Il est vrai qu'à côté de ces chefs-d'œuvre de talent et de patience qui dorment, le plus souvent, loin des regards de tous ceux qui les pourraient apprécier, dans quelques recoins du palais, les rajahs ont collectionné les objets les plus singuliers et les plus laids que l'industrie anglaise a pu fabriquer.

Voici de grands bahuts « modern style » qui encombrent les vieilles et hautes salles blanches de réception ; voici au milieu de plafonds décorés, il y a cinq ou six siècles, avec des profusions d'or et de pierres précieuses, quelque horrible lustre auquel il ne manque que des bougies ; voici un méchant piano ; une boîte à musique qui ressasse « God save the Queen » et d'affreux chromos entourés de cadres reluisant comme un louis tout neuf.

Dans les immenses remises, près des chars à bœufs qui transportaient jadis les princes indiens, voici deux cents voitures de tous modèles, depuis la légère voiture de course jusqu'au lourd omnibus de bagages en passant par les coupés, les trois-quarts, les landaus et même le handsom-cab.

Les commerçants anglais, protégés par les résidents politiques de leur gouvernement, écoulent aussi à cette royale clientèle n'importe quel article de la Grande-Bretagne, pourvu qu'il puisse être vendu très cher.

Déjà de grandes industries européennes se sont montées aux Indes, de façon à profiter du bas prix extraordinaire de la main-d'œuvre.

A Umritzar, notamment, dans les plaines du Gange, un industriel avisé a installé une fabrique de tapis.

L'on sait combien les Hindous sont habiles dans la fabrication de ces tissus ; néanmoins le



Ouvriers d'art du rajah d'Ulwar.

plus réputé d'entre eux — c'est le chef dessinateur, celui dont dépend le succès même de l'entreprise — touche mensuellement la somme de 40 roupies (une roupie vaut 1 fr. 60); les ouvriers gagnent de 2 à 8 roupies par mois.

Les tapis qui sortent de cette maison sont, bien entendu, tous fabriqués à la main.

Ils sont fort beaux. Leurs dessins reprodui-

sent les dessins anciens des tapis qui décorent aujourd'hui encore les mosquées les plus célè-



Umritzar. — Hindous préparant la trame d'un tapis.

bres, ou encore ceux de Perse descendus, avec les anciens conquérants de l'Inde, à travers les sauvages montagnes de l'Afghanistan ou venus le long des rives du golfe Persique.

Les Européens ont formé les indigènes à bien d'autres métiers.

Celui qui les a le plus surpris et que cependant ils accomplissent avec le plus de succès, car ce travail est en même temps un plaisir, c'est l'office de conducteur de train.

Il n'y a pas de peuple qui aime autant à voyager en chemin de fer que les Hindous.

Aussi les trains sont-ils, généralement, absolument bondés de voyageurs.

Les compagnies ont su très intelligemment profiter du goût de cette population à se déplacer. Elles ont mis le prix des places en troisième classe à la portée de toutes les bourses hindoues. C'est ainsi que, tandis que pour un Européen voyageant en



Colporteur hindou.

première le coût du trajet entre Bombay et Calcutta par Delhi sera de 143 roupies, il ne sera, pour un indigène, que de 22 roupies!

Gagnant moins d'argent et ne sortant guère de sa ville natale, voici le cocher de fiacre indigène.

Nous ne parlons point ici des Hindous grands seigneurs et pillards qui mènent à travers les rues de Bombay et de Calcutta les étrangers, mais de ces honnêtes cochers qu'on trouve encore dans les vieilles villes lointaines comme Lahore, Peschawar, Ulwar, et qui ne mènent que la préhistorique voiture à bœufs dont les rideaux sont soigneusement tirés pour dissimuler aux regards indiscrets quelque beauté du cru.

Dans ces régions déjà fort éloignées, on rencontre également notre colporteur.

Celui qui chez nous se rendait, il y a quelque trente ans, de village en village, portant dans sa boîte à surprise journaux, livres, parfumerie, brosserie, coutellerie, est ici un long Hindou basané monté à chameau.

Il va de marché en marché, offrant des pièces



« Fiacre » indigène à Lahore.

de cotonnade, des broderies du Cachemire, des bijoux en clinquant.

Mais, de toutes les professions, celle qui est la plus lucrative, celle qui compte le plus d'exécutants, est celle de... mendiant.

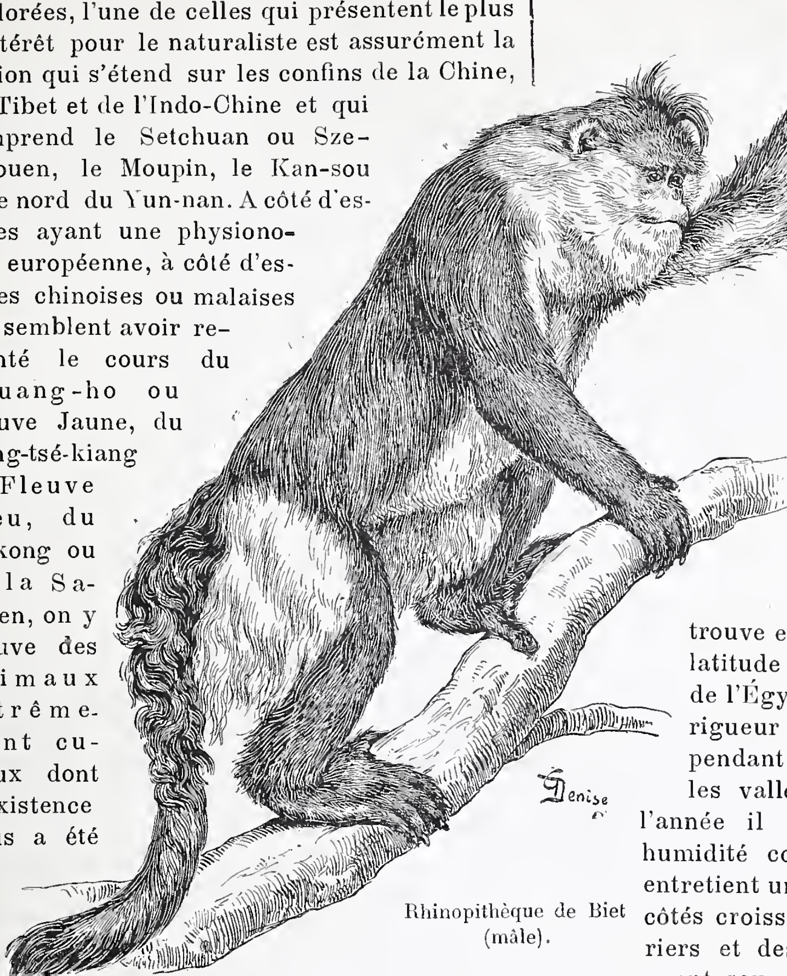
Aux Indes, le mendiant est légion. On le trouve à la sortie des trains, à la porte des hôtels, dans les boutiques, au coin des rues, le long des trottoirs : il est partout.

Encore on pardonne à ces misérables hindous. L'on s'en débarrasse en somme tant mal que bien avec quelques sous. Il n'en est pas de même avec le soldat anglais en uniforme qui est à la porte des plus beaux palais que l'on visite et auquel il faut glisser, dans la main qu'il tend, la pièce ronde, c'est-à-dire au moins une roupie.

Joleaud Barral.

LES RHINOPITHÈQUES

Parmi les régions du globe incomplètement explorées, l'une de celles qui présentent le plus d'intérêt pour le naturaliste est assurément la région qui s'étend sur les confins de la Chine, du Tibet et de l'Indo-Chine et qui comprend le Setchuan ou Sze-tchouen, le Moupin, le Kan-sou et le nord du Yun-nan. A côté d'espèces ayant une physionomie européenne, à côté d'espèces chinoises ou malaises qui semblent avoir remonté le cours du Houang-ho ou Fleuve Jaune, du Yang-tsé-kiang ou Fleuve Bleu, du Mékong ou de la Salouen, on y trouve des animaux extrêmement curieux dont l'existence nous a été révélée par les explorations successives de M. l'abbé Armand David, du général russe Przewalski, des frères Grum-Grzimaïlo, de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, et par les recherches des missionnaires français, Mgr Biet, les R. P. Soulié, Dejean, Genestier, etc.



Rhinopithèque de Biet (mâle).

C'est au mois de novembre de l'année 1868 que M. l'abbé David, qui avait déjà parcouru en tous sens les autres provinces du Céleste-Empire, se décida à entreprendre un nouveau voyage au Setchuan et au Tibet. Après avoir remonté en jonque chinoise le Yang-tsé-kiang, il gagna à pied le Setchuan, où il passa un mois à herboriser et à chasser, puis, marchant toujours à l'ouest, à travers un pays accidenté où il lui fallut gravir péniblement des pentes abruptes, couvertes de glaces, le courageux missionnaire réussit à pénétrer, dans les premiers jours du printemps de 1869, dans la principauté de Moupin, habitée par les Miaotzes, peuplade indépendante qui, par ses caractères ethniques, se rapproche plutôt des Tibétains que des Chinois.

Cette principauté de Moupin, dont on chercherait vainement le nom sur la plupart des cartes de l'Asie centrale, est comprise entre la région du Koukou-Nor et la province de Kham et se trouve séparée de l'Annam, du Boutan et du Népaul par la grande chaîne de l'Himalaya; mais elle est hérissée de hautes montagnes qui la rattachent à cette chaîne et dont le Hong-chan-tin, qui s'élève pourtant à 5,000 mètres, n'est pas une des cimes les plus élevées. Aussi, quoique le centre du Moupin se trouve entre le 31e et le 32e degré de latitude nord, c'est-à-dire au niveau de l'Égypte, les hivers y sont d'une rigueur extrême; la neige persiste pendant plusieurs mois, même dans les vallées, et durant le reste de l'année il pleut fréquemment. Cette humidité continuelle de l'atmosphère entretient une riche végétation : de tous côtés croissent des magnolias, des lauriers et des rhododendrons qui atteignent souvent des dimensions considérables, et les montagnes sont couvertes, jusqu'à l'altitude de 3 à 4,000 mètres, de magnifiques forêts de pins et de cèdres. C'est dans cette contrée, jusqu'alors complètement inconnue des Européens, que M. l'abbé David vint s'établir au milieu d'une grande vallée, à plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer et à une journée seulement du Hong-chan-tin ; c'est là qu'il se procura, avec l'aide des chasseurs du pays, mais non sans





Rhinopithèque de Biet (femelle et jeune).

de très grandes difficultés, un grand nombre de mammifères et d'oiseaux appartenant à des groupes qu'on ne s'attendait pas à voir représentés dans ces hautes régions.

Parmi les mammifères découverts dans le Moupin, l'un des plus intéressants est le singe à nez retroussé que M. Milne-Edwards a décrit et figuré (1) sous le nom de Rhinopithèque de Roxellane (*Rhinopithecus Roxellanæ*). Cette espèce habite les montagnes de la partie occidentale du Moupin et les districts voisins, jusqu'au Koukou-Nor; elle vit par conséquent dans une région où la neige persiste près de la moitié de l'année. D'après les récits des chasseurs, les Rhinopithèques se réunissent en troupes nombreuses dans les forêts; ils se tiennent ordinairement sur les plus hautes branches des grands arbres et se nourrissent de fruits et de bourgeons de bambous. Par l'absence d'abajoues, c'est-à-dire de poches situées sur les côtés de la bouche et servant à emmagasiner la nourriture, aussi bien que par la conformation de leurs dents molaires, les Rhinopithèques offrent des rapports avec les singes de l'Inde et de l'Indo-Chine, à longue queue et à pelage teint de couleurs vives, qu'on appelle des Semnopithèques et dont nous avons eu l'occasion de parler l'an dernier; mais ils diffèrent de ceux-ci par leurs membres plus courts, plus fortement musclés, par leurs mains postérieures munies d'un pouce plus développé, par leur face aux mâchoires moins saillantes, au nez fortement retroussé, et par leur physionomie plus intelligente.

Les Rhinopithèques de Roxellane atteignent une forte taille et, parvenus à l'âge adulte, mesurent près d'un mètre et demi du museau à l'extrémité de la queue; ils sont revêtus d'une fourrure assez épaisse, un peu hirsute, dont la coloration varie du gris noirâtre au fauve doré et aux roux ferrugineux; aussi les indigènes désignent-ils cette espèce sous le nom de *Kin-tsin-heou*, qui signifie *Singe brun doré*; ils lui font une chasse assez active pour en obtenir les dépouilles qui jouissent d'une excellente réputation pour la guérison des rhumatismes.

M. l'abbé David avait rencontré, dans le même pays que le Rhinopithèque de Roxellane, des macaques (*Macacus tibetanus*, Milne Edwards) alliés aux fameux magots de Gibraltar, mais de formes plus robustes et à face plus allongée; et, d'après des renseignements recueillis de la bouche des Chinois qui avaient voyagé au sud du Yang-tsé-kiang, il avait signalé la présence dans cette région, au moins pendant l'été, de gros singes noirs à longue queue, venant du pays des Miaotzes. Aussi, dans le cours de son voyage du Tonkin au Bengale, le prince Henri d'Orléans chercha-t-il à se procurer quelques-uns de ces singes qu'il avait aperçus à Batang dans un voyage précédent et que Mgr Biet lui avait indiqués comme se trouvant aux environs de Tsékou; mais la saison n'étant pas favorable, il ne réussit pas à en obtenir et, forcé de continuer son voyage, il dut se contenter de laisser au R. P. Soulié des subsides, des armes et des munitions.

Grâce à ces ressources et aux renseignements fournis par Mgr Biet, des chasses furent organisées dans les forêts qui couvrent le versant occidental de la chaîne qui sépare la vallée du Mékong de celle du Fleuve Bleu. Ces chasses amenèrent la capture d'une grande quantité de mammifères et d'oiseaux, que M. Soulié envoya au Muséum et parmi lesquels se trouvaient sept individus des deux sexes, adultes et jeunes, du grand singe signalé par M. David. M. Milne-Edwards reconnut aussitôt que c'était un Rhinopithèque, appartenant à une espèce nouvelle, qu'il nomma *Rhinopithecus Bieti* et qu'il décrivit et figura bientôt après, en collaboration avec M. de Pousargues (1).

Le Rhinopithèque de Biet est encore plus grand et plus robuste que le Rhinopithèque de Roxellane, et, tout en lui ressemblant par sa conformation générale, en diffère notablement par les teintes de son pelage. Chez le vieux mâle, les épaules et le dos sont revêtus d'une fourrure épaisse formée de longs poils d'un gris bleuâtre, tirant au noir grisâtre à l'extrémité et parsemée de sortes de soies encore plus allongées et d'un gris jaunâtre brillant.

Sur la face externe des membres, le pelage se raccourcit et passe au noir brillant sur les pieds et les mains; mais il y a sur les cuisses de larges plaques de poils blancs ondulés, formant frange en arrière et rappelant la couleur des parties inférieures du corps. Celles-ci sont couvertes, en effet, de même que la gorge, le menton et les côtés de la tête, de poils blancs qui sur les joues s'allongent en favoris cachant presque les oreilles. Cette barbe blanche contraste avec une calotte d'un gris noirâtre tombant jusqu'aux yeux et du milieu de laquelle surgit un cimier de longs poils recourbés, les uns en avant, les autres en arrière et de l'effet le plus bizarre. Les yeux, très petits, sont entourés d'un cercle dénudé et de couleur livide, tandis que chez le Rhinopithèque de Roxellane cette région est d'un bleu pâle ou d'un vert turquoise et au-dessous du nez, qui est tellement retroussé au bout que les narines s'ouvrent en avant, la peau paraît d'un ton rosé, sous un duvet blanc clairsemé. Enfin la queue est garnie d'une couche de poils drus et frisés comme ceux d'un chien griffon.

Chez la femelle, qui est notablement plus

(1) *Recherches pour servir à l'Histoire des Mammifères*, 1868-71, p. 233 et pl. XXXVI et XXXVII.

(1) *Bulletin du Muséum*, 1897, n° 5, p. 157, et *Nouvelles Archives du Muséum*, 3e série, t. X, p. 121 et pl. IX à XII.

petite que le mâle, la fourrure est plus courte, moins épaisse, le toupet et les favoris sont à peine indiqués et la livrée est plus modeste. Enfin, chez le jeune nouveau-né, la tête, le corps, les membres et la queue sont entièrement couverts de poils très doux, fins et duveteux, d'un blanc légèrement nuancé de grisâtre.

Les Rhinopithèques de Biet habitent principalement l'arête montagneuse assez étroite qui sépare le Mékong du Yang-tsé-kiang; à l'est, ils ne dépassent probablement pas le Fleuve Bleu; mais vers le nord-ouest ils pénètrent assez loin dans la province tibétaine de Kham; enfin vers le sud ils s'avancent jusqu'à Tsékou, dans le nord-ouest du Yun-nan, au moins pendant la saison froide, car en été ils regagnent l'autre versant de la montagne, celui qui est tourné vers la Chine.

Aux environs de Tsékou, le *Rhinopithecus Bieti* est désigné sous le nom de *Tchru-tchra* ou *Singe des neiges*, nom qu'il mérite à tous égards, car, comme son congénère le *Rhinopithecus Roxellanæ*, il a élu domicile dans le voisinage des neiges éternelles, sur des sommets où l'épaisseur de sa fourrure lui permet de supporter des froids rigoureux. Il y a là une adaptation très curieuse du type quadrumane à un milieu tout à fait anormal, les singes étant en général attachés par leur régime à la grande zone des forêts intertropicales, en Asie comme en Afrique et en Amérique.

E. Oustalet.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Nos bons amis les chiens ont, avec les fleurs, les honneurs du mois de mai : Exposition florale, Exposition canine sur la terrasse des Tuileries. Ces braves toutous ont fait courir tout Paris absolument comme une pièce à succès. On les a visités, applaudis, admirés et gâtés. Il serait peut-être excessif d'affirmer qu'ils ont été très sensibles à ces honneurs, à cette pompe officielle, et reconnaissants à ce jury trié sur le volet qui leur a dispensé diplômes et médailles. Point! En la circonstance, les lauréats sont à la peine, tandis que leurs maîtres et propriétaires cueillent les lauriers : aux uns les déplacements pénibles, les promiscuités parfois déplaisantes; aux autres les distinctions et les menus profits de cette foire aux vanités.

Les belles meutes seraient certainement plus satisfaites d'être conviées à un beau laisser-courre; les chiens d'arrêt n'ont guère d'enthousiasme pour l'asphalte des grandes villes, leur préférant de beaucoup les bruyères et les trèfles.

Quoi qu'il en soit, ils viennent à la parade, par ordre, et ils s'en tirent bien, à la grande joie et admiration du public toujours croissant de ces exhibitions annuelles, qui sont devenues de véritables fêtes.

La Société centrale pour l'amélioration des races de chiens en France a donné cette année sa 26e Exposition.

Comme toujours, les meutes ont attiré particulièrement l'attention des visiteurs, séduits davantage par l'ensemble que par les qualités. Ceux-ci, peu ou point familiarisés avec les déduits de vénerie, contemplent avec étonnement ces héros obscurs dont les victoires sont achetées au prix d'une intrépidité qui ne se dément jamais; les traces de sangliers qui forment comme le tortil d'une couronne sur leurs baraquements saisissent d'admiration le passant et le font rêver.

La meute de quarante fox-hounds à MM. Prat et Cauvin et celle de trente fox-hounds à M. S. du Souzy ont leur petit succès et cela, croyons-nous, à cause de l'agglomération qui en impose aux masses, parce qu'elle est par elle-même un décor.

Ces amateurs un peu plus convaincus ont concentré leur attention sur quelques lots de chiens français : bâtards-vendéens, bâtards-normands-poitevins, et sur quelques chiens exposés seuls.

Les chiens d'arrêt, les chiens d'utilité et les chiens d'agrément ont généralement une cour plus compétente; ils sont par leur nature plus près de nous et leur physionomie nous est plus familière.

Parmi les chiens d'utilité, — on pourrait nettement dire d'agrément, — car la mode les a mis sur le pavois, — il faut nommer les collies qui ont été cette année fort nombreux et très bien représentés. C'est peut-être la classe la plus complète de l'Exposition.

Nous avons également remarqué quelques beaux Laverack dans la classe des épagneuls anglais. Les Setters-Gordon ne nous ont pas paru en progrès, pas plus du reste que les Irish qui ne brillaient ni par le nombre ni par la qualité.

Il y a eu un meilleur choix à faire parmi les pointers, dont le groupe était intéressant.

Dans les races continentales, il convient de citer les Pont-Audemer, quelques griffons à poil dur et quelques types à poil laineux. Le joli type du Saint-Germain, ce chien si élégant, a été en somme piètrement représenté.

Il y a peu de chose à dire des épagneuls et des braques français; aucun type d'entre eux n'a été de nature à provoquer l'enthousiasme. Si nous nous arrêtons à la classe dite de luxe et d'agrément du neuvième groupe, ce sera pour donner une mention honorable aux griffons bruxellois et à quelques loulous trop oubliés depuis une trentaine d'années et que l'inconstante mode paraît vouloir repêcher.

Notre impression finale sur cette exposition canine qui aurait pu être si intéressante, si goûtée par les amateurs, c'est qu'on y a rencontré trop de marchands de chiens. Elle a trop montré sa tare : le commerce; point assez l'émulation des possesseurs de chiens d'ordre.

Nous signalerons également le Salon de peinture des chasseurs et des veneurs, lequel, timide à ses débuts, est aujourd'hui, après sa huitième année d'existence, en faveur marquée auprès du public.

Nous y avons vu de très bonnes toiles de MM. Hermann-Léon, Gélibert, Gridel, René Valette, Mahler, Magne, Pasquet, Montbel, Rotig, etc.

Les professionnels apportent dans leurs œuvres une sincérité que l'on cherche quelquefois vainement chez les artistes qui se croient les prêtres de l'art. Cette vérité si charmeuse, mais si rare, qu'ont cherchée et serrée de si

près, avec une louable, ténacité les maîtres flamands : Wœnix et autres, les Oudry, les Courbet, les Troyon, est le but cherché par ces poètes du plein air. Ils savent que c'est par la vérité que les œuvres demeurent et que leurs tableaux et sculptures deviendront documents pour l'histoire.

La conclusion de ceci, c'est que les peintres, sculpteurs, dessinateurs de chasse et de vénerie, non seulement méritent nos encouragements pour l'essor qu'ils donnent à un art très élevé que les non moins « subtils » que « divins » esthètes affectent de ne pas comprendre, mais encore pour le plaisir qu'ils procurent aux amateurs et pour les services réels qu'ils peuvent rendre en transmettant fidèlement des scènes fugitives ainsi que des types appelés peut-être à disparaître.

Charles Diguet.

LE COMMANDANT MARCHAND

Voici l'une des figures les plus populaires de France à cette heure; et je comprends que le retour du commandant Marchand soit salué par les acclamations enthousiastes de la foule.

Ce jeune officier, qui n'a pas encore trente-deux ans, a accompli, en effet, une œuvre qui force l'admiration de nos adversaires et des étrangers eux-mêmes. Un homme peu suspect de sympathie pour nous M. Chamberlain, prononçait le mois dernier, à Londres, ces paroles : « Marchand mérite notre sympathie par sa résolution, son dévouement, son courage. Son expédition est une des plus étonnantes et des plus magnifiques dans l'histoire de l'exploration africaine ».



Le commandant Marchand.

C'est en Afrique que le commandant Marchand fit ses premières armes et apprit à se jouer du danger. De 1892 à 1894, il explorait et soumettait à l'influence française divers territoires de la boucle du Niger; il s'essayait, non sans péril déjà, à la prodigieuse entreprise qui devait faire bientôt de lui un héros. Ce n'est qu'au début de l'année 1896 que Marchand fut autorisé à tenter l'œuvre hardie devant laquelle tant d'autres avant lui avaient reculé. Il s'agissait de résoudre ce problème difficile : pénétrer du Congo jusqu'au Nil. Le jeune capitaine se mit en route au mois de juin; le 23 juillet, il débarquait à Brazzaville. Son escorte était des plus modestes : une poignée d'officiers, un médecin de la marine, quelques sous-officiers. Cette petite troupe, faite de soldats d'élite, habitués à courir la brousse et à cuire sous le soleil africain, égalait le chef par son endurance et sa foi dans le succès final. Le 8 novembre 1896, une flottille composée d'un petit vapeur, le *Faidherbe*, de chalands et de pirogues en aluminium, quittait Brazzaville. Alors commençait cette odyssée héroïque qui devait s'achever à Fashoda. Pendant près de trois ans, Marchand livrait bataille à la sauvage nature qui semblait, pas à pas, lutter contre lui; à travers marais, rapides et déserts, il allait, accompagné de sa vaillante phalange, suivant le chemin que sa volonté tenace avait fixé. Ni les fauves des forêts du Congo, ni les gouffres du M'Bomou et de l'Oubanghi, ni les pestilences du Bahr-el-Ghazal ne purent arrêter leur marche intrépide. La pensée de planter le drapeau tricolore dans la région du Haut-Nil ne permettait ni reculade ni découragement. Le 10 juillet 1898, après de longs mois de fatigues crânement subies, Marchand arrivait à Fashoda, au terme du voyage, et les trois couleurs flottaient en pays conquis.

On sait la suite de cette occupation glorieuse. A la première nouvelle que le drapeau français était planté à Fashoda, le sirdar Kitchener accourut du fond de l'Abyssinie. Il arrivait au nom de l'Angleterre pour disputer à la France sa conquête. Après les tortures physiques, Marchand dut connaître alors les tortures morales.

La diplomatie a des secrets et des raisons que le patriotisme ne connaît pas : Marchand reçut l'ordre d'abandonner Fashoda ; ce n'était pas une capitulation, mais de l'obéissance.

Tel est l'homme qui nous revient. Le gouvernement s'est honoré en décernant à ce brave et à ses camarades les récompenses dont il dispose; mais la véritable apothéose leur viendra de la foule qui saluera en eux, dans tant de courage, de ténacité et d'intelligence, les fières espérances de la patrie. Ch. Formentin.

LA FERME

Heureux les bibliophiles qui possèdent en leur cabinet et qui peuvent feuilleter à loisir la magnifique édition des *Fables de La Fontaine*, en quatre volumes in-folio, pour laquelle



LA FERME — Musée du Louvre. — Tableau d'Oudry.

furent gravés, en 1755, les deux cent soixante-quinze dessins de Jean-Baptiste Oudry, peintre ordinaire du Roi et surinspecteur de la manufacture des Gobelins! Je ne suis pas de ces

heureux... Vous non plus, je pense. Eh bien, consolons-nous en allant au Louvre admirer certaine toile vivante et familière, *la Ferme*, peinte en 1750, et dont on voit ici la gravure.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le maître a composé là le frontispice même et comme l'abrégé de sa célèbre illustration des fables. Au moins, devant cette peinture, ai-je fait hier, au musée, le rêve que je vais vous dire.

D'abord, n'en doutez point, nous sommes ici dans la ferme où se passe la fable de l'« Œil du Maître, » ce maître qui dit :

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers,
Cette litière est vieille; allez vite aux greniers...

Et voyez comme les valets, pour n'être plus grondés de la sorte, tirent sur la corde de la poulie qui monte le fourrage au grenier, audessus de l'étable où, sans doute, s'était réfugié le pauvre cerf!

Le gaillard à genoux sur la charrette pourrait bien être ce « Phaéton d'une voiture à foin » qui, un jour, laissa embourber son char et ne le sortit de l'ornière qu'après avoir appris la vérité du proverbe : « Aide-toi et le ciel t'aidera! » Aussi, comme à présent il a du cœur à l'ouvrage! Sous le grand arbre de gauche, une jeune mère tient embrassé son petit garçon : c'est la même qui, hier, appelait le loup pour manger « chen fieux » qui criait; et l'on sait ce qu'il en coûta au vilain animal d'avoir pris à la lettre cette plaisanterie maternelle. Ne remarquez-vous pas que la jolie villageoise, debout auprès d'elle, est « légère et court vêtue », qu'elle a « cotillon simple et souliers plats »? J'incline à croire, d'après ce signalement, que c'est sa voisine Perrette elle-même, qui file une quenouille en attendant d'aller porter son pot au lait à la ville.

Et ce que je rêve des personnages, je le rêve aussi de tous les animaux qui grouillent dans cette cour et qui doivent avoir vécu « au temps où les bêtes parlaient ». Cet âne bâté, c'est celui dont le charlatan prétendait faire un orateur, c'est le « roussin d'Arcadie », c'est maître Aliboron lui-même. L'éducation ne lui ayant point profité, il est rentré au village et il s'en consolera, lorsque le meunier et son fils le conduiront à la foire, en entendant dire sur la route, que

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.

Voici Robin Mouton et ses frères, que le berger Guillot, aperçu là-bas dans la plaine, garde si mal! Voici Thibaut l'agnelet, qui peut-être, l'imprudent, ira troubler l'onde pure où le loup veut boire; mais, pour le moment, il entre dans l'onde fort trouble de la mare où nous verrions, si elle n'était cachée dans la vase, la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, lequel bœuf à la croupe puissante, tranquillement couché, semble « ruminer le cas dans sa tête ». Si j'ai un conseil à donner à ce bouc accroupi à son côté, c'est de ne jamais descendre en compagnie du renard dans le puits qui est à droite et dont l'eau doit être si fraîche, car il pourrait bien n'en jamais sortir. Qu'il se contente donc, lui aussi, de celle où barbotent les canards, ces farceurs capables de jouer un vilain tour à la tortue, mais non pas à une bête si « haut encornée ».

Et je continuais à rêver ainsi, reconnaissant dans ce cheval celui qui prétendait avoir son nom gravé sous le sabot; dans ce chien, effroi de la volaille, César, Mouflard ou Miraut; dans ces pigeons, à l'écart des autres au sommet d'une fenêtre, les deux qui « s'aimaient d'amour tendre... » quand un cri sans grâce, parti du fond de la galerie française, m'arracha subitement au bon Oudry et au bon La Fontaine : « On ferme, messieurs, on ferme! » Et je m'éveillai.

AUGUSTE DORCHAIN.

CADET ROUSSEL

Cadet Roussel n'est pas seulement le héros légendaire de la chanson burlesque bien connue, mais il a véritablement existé; il fut même un artiste dans son genre, artiste souffre-douleur et misérable. D'où venait-il? Quelle était la véritable origine de ce pauvre mendiant, dont on ne se rappelle plus aujourd'hui que le sobriquet? Toutes les recherches faites dans les registres des villes qu'il a habitées n'ont amené aucun résultat; on suppose cependant que sa famille appartenait à la bourgeoisie, mais un mystère plane sur les causes de sa déchéance.

Ce qu'il y a de certain, — d'après les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, — c'est que Cadet Roussel vivait à Cambrai en 1792. C'était un simple d'esprit, presque un idiot qui n'avait d'intelligence que pour l'art auquel il demandait du pain. Il dessinait sur des planchettes de bois des oiseaux, des fleurs, des monuments, et les découpait ensuite à jour comme une vraie dentelle. Il ne se contentait pas de copier des gravures ou des estampes, mais il travaillait aussi d'après nature.

Grand, maigre, grotesque de corps et d'esprit, éternellement vêtu de la même casaque grise et coiffé d'un vieux tricorne déformé, il exerçait son métier au grand air dans les rues de la ville, vendant ses chefs-d'œuvre un liard quand il ne les donnait pas pour rien aux enfants et aux jeunes filles. Cette générosité du pauvre diable n'empêchait pas les gamins de se moquer de lui : l'un lui tirait les pans de son vêtement, l'autre lui enlevait son tricorne, ou bien on lui criait sur tous les tons ce sobri-

quet de Cadet Roussel qui le mettait en rage. Mais lorsque les loustics se plantaient devant lui et chantaient en chœur l'un des célèbres couplets :

> Cadet Roussel a trois habits,
> Deux jaunes, l'autre en papier gris...

alors sa colère ne connaissait plus de bornes. Hors de lui, il se lançait sur ses grandes jambes à la poursuite de ses persécuteurs, mais ceux-ci, plus agiles et plus avisés, disparaissaient vite dans toutes les directions et le héros loqueteux restait seul avec son désespoir.

Un beau matin, Cadet Roussel disparut ; il s'était enfui à Douai, espérant y trouver des jours meilleurs, mais, malheureusement pour lui, sa réputation l'y suivit aussi bien que son sobriquet et il y continua son existence errante et misérable. Il découpait toujours ses planchettes, mais son art le faisait vivre d'une manière si précaire qu'il était obligé de mendier pour ne pas mourir de faim. Quelquefois, au lieu de faire tomber des sous dans sa sébille, les mauvais plaisants y mettaient des boutons que le pauvre maniaque s'empressait de coudre sur son fameux habit gris. Tous les jours on le retrouvait assis sur une vieille chaise, recouverte d'un rond de cuir, à l'angle de la rue des Huit-Prêtres, près du portail de l'église Saint-Pierre. Il couchait sur de la paille infecte, dans un vieux four abandonné de la place Saint-Nicolas. A mesure qu'il avançait en âge, ses facultés intellectuelles, déjà si faibles, baissaient de plus en plus. Par une froide matinée d'hiver, en 1820 ou 1821, on le trouva défaillant sur sa chaise à côté de ses découpures. Transporté à l'hôpital, il y mourut peu de temps après complètement fou.

On peut voir au musée de Douai une peinture de Charles Dropi, un artiste local, qui représente Cadet Roussel sur sa chaise de cuir, tenant à la main un de ses chefs-d'œuvre où, sur fond bleu, ressort une église ombragée d'un arbre. La physionomie de l'infortuné reflète à la fois la niaiserie et la souffrance.

Les découpures de l'artiste mendiant n'étaient pas sans valeur, paraît-il. On pourrait peut-être en retrouver de rares originaux chez quelques collectionneurs du Cambrésis.

Pauvre Cadet Roussel ! Il a traîné toute sa vie une existence misérable et la célébrité posthume qu'il a acquise ne lui fut jamais glorieuse. Il est demeuré le type de l'idiot : on ne connaît de lui que ses trois maisons, ses trois habits, ses trois chapeaux, ses trois cheveux, ses trois garçons, ses trois filles, etc. Mais pourquoi avoir octroyé cette triple richesse au pauvre diable qui n'avait ni feu ni lieu, ni sou ni maille ? Pourquoi lui avoir donné trois habits quand il n'en a possédé qu'un seul. Évidemment, il faut reconnaître dans cette trinité l'influence mystique que le nombre trois a exercée dès la plus haute antiquité.

La raison de ce nombre trois se retrouve aussi dans l'origine même de la chanson de Cadet Roussel, celle-ci paraissant avoir été tirée de toutes pièces de la chanson de Jean de Nivelle qui lui est antérieure, et qui, suivant l'opinion la plus répandue, nous vient du Brabant (1). Pour se convaincre que l'une a pris à l'autre l'air et la coupe, il suffit de citer, au hasard, un couplet de la plus ancienne, celui par exemple qui vient à l'appui du proverbe populaire ou lui a donné naissance :

> Jean de Nivelle a trois beaux chiens,
> Il y en a deux vaut-riens,
> L'autre fuit quand on l'appelle,
> Hay avant! Jean de Nivelle!
> Hay! hay! hay avant!
> Jean de Nivelle est un galant.

Cadet Roussel, illustre par la chanson, a été aussi, dans la première moitié de ce siècle, le héros d'un grand nombre de pièces de théâtre, où il est toujours le type idéal de la sottise bouffonne et de la vanité prétentieuse. On a vu jouer : *Cadet Roussel barbier*, *Cadet Roussel professeur de déclamation*, *Cadet Roussel aux Champs-Elysées*, *Cadet Roussel au Jardin Turc*, *Cadet Roussel panier percé*, *Cadet Roussel dans l'île des Amazones*, etc.

La plus célèbre de toutes les pièces dans lesquelles figure notre héros est *Cadet Roussel au Café des Anglais*, jouée en 1842 au théâtre de la Cité, et que le talent de l'acteur Brunet a rendue fameuse. JEAN DE LISSE.

L'ÉTAIN ARTISTIQUE

Suite et fin. — Voyez page 167.

Avec le dix-neuvième siècle commença pour l'étain une ère industrielle qui se développa considérablement par l'emploi de ce précieux métal à des usages que n'avaient pas connus nos ancêtres.

Tous les métaux, qu'ils fussent au-dessus ou au-dessous de lui, eurent recours à l'étain pour la soudure. Puis l'étamage des glaces lui fit encore jouer un rôle considérable puisque depuis les plus grandes glaces qui décorent nos palais jusqu'aux plus modestes miroirs qui se trouvent aujourd'hui, même chez les sauvages, les glaces ne sont que des morceaux de verre ou de cristal étamés. Dans la cuisine, il a son rôle important ; il sert à étamer toute la batterie de cuivre et à faire le fer-blanc, qui n'est autre chose que de la tôle enduite d'étain.

C'est que l'étain a été reconnu le métal le plus sain ; aussi on l'emploie en feuilles minces

(1) Les Belges se vantent d'avoir découvert la chanson primitive de Jean de Nivelle dans un recueil imprimé à Namur en 1780 ; cependant on la retrouve dans un recueil français imprimé à Rouen en 1612.

comme du papier pour envelopper le chocolat et autres objets d'alimentation ou de pharmacie que l'on veut conserver.

Ce développement industriel fut-il la cause du dédain dans lequel tomba l'étain au point de vue artistique? On peut croire que ce fut du moins une des raisons, mais il y en eut d'autres. La faïence et la porcelaine firent de tels progrès et devinrent d'un prix si abordable que les plats, soupières, assiettes n'eurent plus beaucoup de raison d'être en étain. D'autre part, au point de vue décoratif, l'industrie du bronze, qui prit un si grand essor vers le deuxième tiers du siècle, bronze que l'on dora, argenta, etc., aida encore à sa désuétude.

Enfin l'orfèvrerie proprement dite fit encore pour les maisons princières des surtouts et services d'argent, mais pour les services de second ordre l'invention du ruolz, que le roi Louis-Philippe adopta, fit définitivement rejeter l'étain en tant que matière décorative.

L'abandon semblait complet et définitif, lorsque, il y a quelques années, aux environs de 1890, une sorte de renaissance des arts décoratifs se manifesta parmi les artistes. Un certain nombre de sculpteurs, comprenant l'immense champ de travail que leur ouvrait l'ornementation nouvelle des objets familiers, mirent résolument leur talent au service des idées décoratives.



Pichet étain (pavots), par A. Vibert.

Ils se dirent que tous ces objets faits par les fabricants du Marais et qui ne sont que d'odieux petits bronzes, pastiches de styles anciens et improprement dénommés bronzes d'art, ne pouvaient plus suffire à des goûts affinés et délicats; que des objets de la même utilité, non plus traités à la douzaine par des industriels routiniers, mais conçus et exécutés par des statuaires, des graveurs en médailles et des décorateurs de valeur, seraient un thème d'art pour le moins aussi intéressant qu'une statue, un médaillon, une plaquette et constitueraient de véritables objets d'art.

Sur la panse des vases, au fond des plats, autour des bougeoirs, la sculpture des figures fut traitée par ces artistes, en véritables statuaires, non plus comme des figurines de pacotille; l'ornementation presque toujours empruntée à la flore devint souple et logique, caressant bien la forme; enfin l'objet prit une unité et une valeur artistique qui reposa des affreux petits bronzes dont les industriels modernes affligeaient nos yeux.

C'est alors que ces artistes songèrent à choisir un métal traduisant bien leurs œuvres.

Certes le bronze est toujours une noble matière et rien ne le remplacera dans les grandes statues.

En objets de petites dimensions, on en a fait des chefs-d'œuvre; mais il faut bien avouer que, depuis une vingtaine d'années, il est fort disqualifié par la sécheresse d'une ciselure mécanique, par les odieux barbouillages qui n'ont aucun rapport avec les belles patines et par l'horrible dorure clinquante dont se servent les industriels.

L'idéal, pour un sculpteur qui a modelé un vase ou un bibelot très grassement, est d'être traduit en un métal qui se rapproche le plus possible du moelleux de la terre ou de la cire.

On pensa alors à l'étain. L'un des premiers promoteurs de cette renaissance paraît être le sculpteur Alexandre Charpentier. Depuis longtemps, ce métal gras et souple attirait l'artiste. Il en savait les ressources infinies, l'aspect changeant, ici sombre, là lumineux, d'allure fruste ou précieuse selon le modelé ou la hardiesse de l'outil.

Les premiers essais parurent au Salon du Champ-de-Mars, dans cette section des objets d'art qui devait avoir une si grande influence sur le renouveau de l'art décoratif.

Tout un groupe d'artistes adopta ce métal, qui rend si bien le gras de la modelure, et les amateurs d'objets d'art apprécient maintenant les étains d'artistes comme Charpentier, Baffier, Desbois, Ledru, Vibert.

C'est que ce métal, qui n'a besoin d'aucune patine, a un attrait particulier; sa tonalité, à la fois brillante et douce, est moins dure que celle de l'argent, aux reflets secs, et moins sévère que le bronze.

Les contours des figures sont onctueux et doux, des ombres délicates leur donnent des modelés d'une véritable tendresse, et la matière prête à l'ensemble les charmes de sa teinte délicate et claire.

L'objet d'art en étain se fond exactement comme le bronze, c'est-à-dire que les pièces du moule sont battues en sable sur le modèle. Le métal coulé dans ce moule une fois refroidi, on émiette le sable et l'épreuve apparaît d'une teinte blanche légèrement irisée.

L'épreuve est belle, mais la surface présente une légère rugosité qu'on appelle le feu de la fonte; c'est cette rugosité, ainsi que les fines coutures, que le ciseleur doit faire disparaître. Il faut pour le travail de l'étain un ciseleur à la main très douce, pas trop habitué à la ciselure courante du bronze de commerce, car la matière étant fort tendre il enfoncerait trop

brutalement son outil qui ne doit qu'effleurer.



MUSÉE GALLIERA. — Fontaine en étain (le Poème de l'eau), par A. Charpentier.

Du reste, suivant un mot célèbre dans les ateliers, le meilleur ciseleur est celui qui ciselle le moins et qui nettoie la pièce avec esprit et respect.

Ce travail terminé, l'objet est partout brillant, ce qui est un peu troublant pour l'œil; c'est alors qu'on délaie un peu de noir de fumée dans de l'essence : on badigeonne la pièce avec cette mixture, puis au bout d'un moment on l'essuie avec un chiffon de laine; les fonds restent ternes et les surfaces prennent un brillant doux des plus agréables.

Le possesseur de l'objet n'aura qu'à faire cette simple opération à de très longs intervalles, s'il venait à se ternir.

Comme on le voit, il n'y a pas dans cette rénovation œuvre de potier d'étain, mais bien de sculpteur choisissant un métal qui reproduit heureusement un travail, constatation que nous avons eu occasion de faire au sujet des œuvres de François Briot; mais la différence entre le sculpteur du seizième siècle et nos modernes artistes, est que Briot coula son œuvre en étain pour obéir à un ordre ou à une mode, mais que la buire notamment a été faite aussi bien pour l'argent ou pour l'or. L'objet, qui se ressent de l'influence florentine, est tout entier couvert d'ornementations traitées d'ailleurs avec une rare perfection, mais aucune des parties n'offre un repos à l'œil de l'examinateur.

Nos sculpteurs modernes, en modelant un vase pour l'étain, en cherchent les formes, la composition et le modelé en vue de ce métal.

Pour que celui-ci donne toutes ses qualités décoratives, il faut que le sculpteur observe certaines lois; c'est ainsi qu'il faut éviter tout coup d'outil en creux qui, accentué au métal, s'encrasse et produit des effets durs; tout passage brusque dans le modelé doit être également évité; il doit être réservé dans la compotion de larges parties unies et des bombés gras, pour que la lumière vienne caresser doucement ces formes arrondies.

Ces lois sont observées par l'artiste créateur et elles sont si vraies que lorsque quelques fabricants de bronze, voulant suivre la mode, prétendirent faire des étains artistiques en fondant en ce métal d'anciens modèles faits pour le bronze, ils obtinrent un résultat déplorable.

Cette rénovation de l'étain sera-t-elle durable? ou bien est-elle une mode qui passera rapidement?

On ne saurait rien affirmer à cet égard, mais on peut dire que si l'abus des faux étains qui ne sont que du zinc fondu sur des modèles faits à la hâte lassera vite le public, les amateurs apprécieront toujours un bel objet d'art traité en cette jolie matière; les œuvres de nos artistes de l'étain trouveront du reste un cadre approprié devant nos tentures modernes, et elles ont dès maintenant leur place marquée dans tout mobilier artistique.

A. VIBERT.



Plateau étain, par A. Vibert.

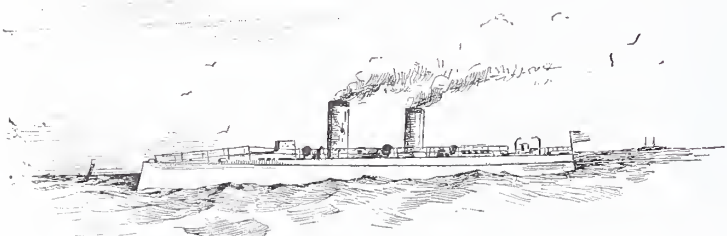
LE PLUS RAPIDE DES TORPILLEURS

Se douterait-on que le vaisseau le plus rapide de toutes les marines militaires du globe est un navire chinois? A première vue, cette constatation peut causer quelque surprise; mais nous n'en sommes pas moins obligés de nous rendre à l'évidence : le *Haï Lung* est un torpilleur

dont la vitesse est de 35 nœuds 2 dixièmes, c'est-à-dire de 66 kilomètres à l'heure. Jusqu'à présent une rapidité aussi foudroyante n'avait pas été obtenue sur mer.

Ce n'est pas que les enfants du Céleste-Empire aient le droit de s'enorgueillir outre mesure d'un navire qui exécute de pareils prodiges ; le *Haï Lung* n'est chinois que de nom. Il a été construit à Elbing, sur les bords du golfe de Dantzig, et lorsqu'il a subi ses épreuves d'essai, à Pillau, dans la mer Baltique, il avait à bord un équipage allemand.

Les ingénieurs allemands ont voulu faire une expérience. On sait que, dans le duel qui s'est engagé sur mer depuis trente-cinq ans entre les canons et les plaques d'acier, c'est aux cuirasses que reste pour le moment le dernier mot. Les grands cuirassés d'escadre sont des forteresses flottantes, à l'abri des projectiles, et peuvent être considérés comme les plus redoutables instruments de domination que les progrès de la civilisation moderne aient mis entre les mains des peuples assez riches pour construire navires des qui coûtent une quarantaine



Le torpilleur *Haï Lung*.

de millions. La torpille est la seule arme qui puisse donner la mort à ces géants ; mais, pour qu'elle atteigne le but, il faut qu'elle soit lancée à courte distance. Comme les cuirassés ne se laissent pas facilement approcher, les ingénieurs français et américains s'efforcent de découvrir le meilleur modèle de bateau sous-marin qui, se glissant entre deux eaux, viendra, sans être aperçu, attacher aux flancs de la forteresse flottante la mine qui la fera sauter.

Les Allemands, au contraire, ne paraissent avoir qu'une médiocre confiance dans l'efficacité des navires sous-marins et préfèrent construire des torpilleurs à très grande vitesse. Déjà, en 1888, les ingénieurs de la maison Schichau, d'Elbing, avaient obtenu une vitesse de 27 nœuds à l'heure dans les essais du navire l'*Aigle* qu'ils avaient construit pour le compte du gouvernement russe ; c'était un bâtiment de 46 mètres de longueur, dont la machine avait une force de 2.000 chevaux. Il se comporta si bien à la mer que presque tous les torpilleurs de la flotte allemande furent construits dans la suite sur le même modèle.

La vitesse de ces navires ayant paru insuffisante, les ingénieurs des chantiers d'Elbing ont, dans les constructions maritimes qu'ils ont exécutées pour le gouvernement chinois, pu obtenir 35 nœuds au lieu de 27, mais à la condition de développer peut-être au delà des limites prescrites par une bonne tactique navale les dimensions d'un bâtiment dont le principal mérite serait d'être à peu près invisible.

Le *Haï Lung* mesure 59 mètres de longueur, et il était du reste très difficile d'installer sur un navire de dimensions plus restreintes trente-deux hommes d'équipage et deux machines qui représentent ensemble une force de 5.000 chevaux.

Dans cette sorte de concours ouvert entre toutes les amirautés du globe, les ingénieurs anglais s'étaient un moment flattés d'avoir construit des navires qui réunissaient au plus haut degré les deux qualités exigées d'un torpilleur, nous voulons dire une très grande vitesse et un très petit tonnage. La *Turbinia*, sortie l'année dernière des chantiers de Newcastle, jauge quatre fois et demie moins de tonneaux que le *Haï Lung* et a pu réaliser sur un parcours de 1.600 mètres une vitesse maxima de 35 nœuds. Cette vitesse, que le torpilleur anglais n'a pu maintenir que pendant un trajet très limité, a été précisément la vitesse moyenne du torpilleur chinois pour un parcours de plus de 30 kilomètres, et par conséquent la supériorité des constructeurs allemands travaillant pour le compte du Céleste-Empire ne saurait être mise en question.

Il convient également d'ajouter que le modèle anglais est de dimensions trop restreintes pour résister à une mer quelque peu orageuse, tandis que les qualités nautiques du *Haï Lung* ne laissent rien à désirer.

Cependant les ingénieurs anglais ne désespèrent pas de prendre leur revanche. Ils construisent en ce moment à Newcastle un nouveau type de torpilleur qui tiendra le milieu entre la *Turbinia* et le *Haï Lung* et, grâce aux puissantes machines dont ils ont modifié la forme et surtout aux chaudières perfectionnées qu'ils ont à leur disposition, ils se flattent de dépasser sensiblement la vitesse des torpilleurs chinois.

Le sort infligé aux deux vaillants petits navires espagnols, le *Pluton* et le *Furor*, qui, en sortant du port de Santiago, se dirigèrent à toute vitesse vers l'escadre américaine et furent coulés en quelques minutes, n'a pas découragé les partisans des torpilleurs à marche très rapide. Il est évident que, par un temps très clair et une mer tranquille, un petit navire sans protection et sans blindage d'aucune sorte ne résistera pas à la grêle de projectiles qui s'abattra sur lui dès qu'il se sera approché à une distance de 2.000 mètres d'un cuirassé de premier rang. Mais, par un brouillard épais ou une nuit très obscure, le navire géant aura beau fouiller l'horizon au moyen de ses puissants appareils

de lumière électrique, il ne réussira pas toujours à découvrir l'adversaire minuscule qui s'avancera vers lui à toute vitesse et lui lancera trois torpilles quand il sera arrivé à une distance de 500 mètres : la première en continuant d'avancer, la seconde en virant de bord et la troisième en se retirant. Le danger sera bien plus grand encore pour le cuirassé, lorsque, au lieu de n'avoir à lutter que contre un seul adversaire, il sera aux prises avec une escadrille de torpilleurs. G. LABADIE-LAGRAVE.

ALEXANDRE POUCHKINE

La Russie s'apprête à fêter en grande solennité le premier centenaire du célèbre Pouchkine qui est, en même temps que son plus grand poète, le père de sa littérature moderne.

Né le 26 mai (7 juin) 1799, Alexandre Pouchkine fut contemporain de l'épanouissement en Russie de l'école romantique qui non seulement était encore toute imprégnée du pseudo-classicisme de la fin du siècle dernier, mais ne vivait que d'imitations grossières — à une ou deux exceptions près (Karamzine, Derjavine) — des œuvres de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. La langue littéraire elle-même ne fut pas encore modernisée, et, malgré une relativement longue période de développement (Lomonosov-Karamzine), gardait des traces du slavon même dans les poésies du plus grand poète de l'époque, Derjavine. Nous ne pouvons pas entrer ici dans les développements historiques. Nous abrégeons donc en disant seulement que Pouchkine rendit la littérature *nationale*. Rompant définitivement avec les imitations, il prit les sujets de ses œuvres non pas dans le monde des fictions et des mythes, mais dans l'histoire de son peuple et dans la vie réelle de la société russe contemporaine.

Dépouillant la langue de tous les artifices scolastiques, il l'épura, puisant dans la langue vivante toutes les formes, toutes les nuances et toutes les finesses pour l'expression des sublimes envolées de son génie. Aussi est-il considéré comme le père de la nouvelle littérature russe ainsi que de la langue russe moderne.

Gogol avouait lui devoir tout, jusques et y compris les sujets de sa célèbre comédie l'*Inspecteur* (Revizor) et de ses *Ames mortes*. Tourguénef lui voua un culte qui ne s'est jamais démenti. Comme créateur et chef d'école, Pouchkine donna des chefs-d'œuvre dans toutes les formes littéraires. Sans parler des volumes, des poésies qui vivront tant que vivra la langue russe elle-même, odes, élégies et surtout de ses fables populaires en vers qui en font non seulement le plus grand poète national, mais aussi un des plus grands poètes populaires, citons les chefs-d'œuvre du roman : *Evgeniy Oneguine* (en vers); du drame : *Boris Godounov*, *Rousalka*, etc. (en vers); des poèmes : *Rouslan et Ludmila*, *Prisonnier du Caucase*, *Frères brigands*, etc., sans parler de ses remarquables ballades, Pouehkine, à l'heure qu'il est, fait partie du panthéon des génies du monde civilisé, depuis surtout que les Anglais et les Allemands en firent connaissance. En France, malheureusement, on ne le connaît guère et pourtant la langue française fut pour lui au commencement la rivale de sa langue maternelle, et Alexis de Saint-Prix disait que la langue française de Pouchkine ferait honneur à n'importe quel écrivain français. Le fait est que Pouchkine, qui s'exerçait déjà à l'âge de douze ans à écrire des vers et des *pièces de théâtre*, imitait surtout les auteurs français dont il raffolait. Il jouait ses pièces devant sa sœur représentant le public. Un jour elle siffla sa pièce intitulée, *Escamoteur*. Le petit Pouchkine n'en prit pas ombrage et séance tenante fit sur lui-même l'épigramme suivante :

Dis-moi, pourquoi l'*Escamoteur*
Est-il sifflé par le parterre?
Hélas! c'est que le pauvre auteur
L'escamota de Molière.

Il connaissait, d'ailleurs, à fond les littératures française, anglaise, allemande et italienne. En dehors des auteurs français, il y eut encore Byron qui exerça un moment une très grande influence sur les œuvres de Pouchkine, mais le *byronisme* de Pouchkine fut de très courte durée. D'ailleurs les tourments de la vie et les malheurs de Pouchkine furent trop réels et trop forts en eux-mêmes pour qu'il eût besoin d'un pessimisme suggéré ou d'une tristesse d'emprunt. Car ce grand poète avait un cœur trop noble, un esprit trop ouvert pour rester sourd aux malheurs de son pays, où l'esclavage tenait tout le peuple au ban des sociétés civilisées et où un régime de despotisme asiatique dépravait les mœurs politiques en enfance. Le poing, le knout, l'arbitraire, les pots-de-vin à tous les degrés de l'administration entravaient ce pays en sa marche douloureuse dans la voie du progrès qu'avait violemment ouverte Pierre Le Grand un siècle auparavant. Devenu célèbre à l'âge de seize ans par ses poésies, il était en pleine gloire, lorsque en décembre 1825 éclata la révolution militaire dite « des Décembristes ».

Tout ce que la Russie comptait d'honnête et de noble dans toutes les classes de la société lettrée : militaires, fonctionnaires, écrivains, avait pris part soit à l'organisation des sociétés secrètes dont le mouvement de décembre fut l'éclosion précipitée par la mort d'Alexandre Ier, soit au mouvement lui-même. Aussi la répression fut-elle sanglante et impitoyable. Le sang versé sur la place du Sénat ne parut pas suffisant à Nicolas Ier, et ses meilleurs fils furent arrachés

à la pauvre patrie et envoyés les uns à la potence, les autres par centaines aux mines de la glaciale Sibérie.



Pouchkine.

Pouchkine fut de cœur avec les braves qui luttaient pour le progrès et pour la liberté. N'ayant pas par hasard été du mouvement, il adressa aux déportés dans les mines les strophes suivantes :

Dans la profondeur des mines de Sibérie,
Gardez votre altière patience :
Ils ne seront pas perdus, vos pénibles labeurs,
Ni la haute aspiration de votre pensée.

La sœur fidèle du malheur,
L'espérance, au fond des sinistres souterrains,
Réveillera la vaillantise et la gaieté,
Et le temps désiré viendra.

L'amour et l'amitié vous rejoindront
En dépit des sombres verrous,
Comme vous rejoint dans vos trous de forçat
Ma voix libre.

Les fers lourds tomberont,
Les cachots s'écrouleront, la liberté
Vous accueillera au seuil avec des cris de joie,
Et vos frères vous rendront la gloire.

Pouchkine heureusement fut épargné, mais dut subir plus d'une fois des tracasseries policières, des internements à la campagne et des exils en province. Ses écrits eux-mêmes finirent par être censurés par le tsar lui-même. Cette dernière décision impériale fut même considérée comme une faveur, de même qu'une petite charge à la cour, où Pouchkine se sentait complètement dépaysé parmi cette tourbe de courtisans et de mannequins panachés.

Son esprit, ses reparties, ses épigrammes surtout suscitèrent une haine féroce contre ce « poète », cet « écrivaillon », ce « parvenu », etc. Il se forma même contre lui toute une coalition ayant à sa tête le comte Ouvaroff (le ministre de l'instruction publique) et le comte Benkendorff (chef des gendarmes), et sa perte fut décidée. Pour l'atteindre plus sûrement, l'on alla jusqu'à salir son honneur et sa vie intime. On prit prétexte de ses relations mondaines avec un émigré français au service de la Russie, le baron Georges Dantès, et l'on se mit à répandre des calomnies infâmes sur le compte de Mme Pouchkine. L'intrigue aboutit : après toute une pluie de lettres anonymes et autres infamies, Pouchkine se brouilla avec Dantès.

Le mariage de ce dernier avec Mlle Gontcharoff, belle-sœur de Pouchkine, ne désarma pas la bande des courtisans qui poussèrent l'intrigue jusqu'à rendre un duel inévitable. Le duel eut lieu le 27 janvier 1837. Pouchkine fut mortellement blessé et mourut après deux jours d'horribles souffrances, âgé seulement de 37 ans !...

Ce n'est que le 5 juin 1880 qu'une statue de Pouchkine a été élevée à Moscou, boulevard Tverskoy, en présence d'une affluence considérable de notabilités littéraires, scolaires et scientifiques venues de tous les coins de la grande patrie du poète. Mais ce ne fut qu'une solennité littéraire, tandis que la fête du 26 mai prochain sera une vraie fête nationale. Espérons que la France n'y restera pas étrangère.



Madame Pouchkine.

E. Séménoff.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

Dans sa séance du 1er Juin 1899, l'Académie française, sur la proposition de son secrétaire perpétuel, M. Gaston Boissier, a fait un grand honneur au **Magasin Pittoresque**. *Pour récompenser cette vieille Revue d'être restée fidèle à la pensée de son fondateur, elle lui a attribué une part du prix Sobrier-Arnould.*

LA STATUE DU DUC D'AUMALE



Statue du duc d'Aumale a Chantilly. — Sculpture de M. Gérôme. — Gravé par Crosbie.

Cette statue équestre représente le duc d'Aumale, rappelé d'exil au mois de mars 1872. Heureux d'offrir à son pays l'hommage de son entier dévouement, il va enfin se retrouver sur la terre natale, au seuil de laquelle il se découvre respectueusement. — Telle est l'idée traduite par le statuaire Gérôme.

C'est le doyen des généraux qui, fils de roi, rentrant en soldat, vient mettre son épée au service de la patrie.

Parmi les beaux faits d'armes de notre occupation d'Algérie, il convient de citer la prise de la smalah d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale, dont nous allons résumer la vie militaire en quelques lignes.

La plus grande préoccupation de l'émir, en 1843, était d'éloigner sa smalah de notre atteinte ; et cependant, tel soin qu'il y mît, le général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, informé de la direction qu'elle suivait, chargea,

le 10 mai, le duc d'Aumale, dont il appréciait déjà la sûreté de coup d'œil et la rapidité de conception, de se lancer à la recherche d'Abd-el-Kader avec une petite colonne de 1.300 hommes, armée en vitesse.

Dès le 14, le duc d'Aumale, bien renseigné, se dirige à marche forcée vers Taguine. Le 16 il pousse une forte reconnaissance et surprend la smalah dans laquelle il pénètre au galop de son cheval, semant partout l'épouvante : fantassins réguliers, vieillards, femmes, enfants, tous culbutés dans cette confuse mêlée, font que le désordre est partout, et la déroute devient générale.

Les résultats de cette journée furent magnifiques et les généraux qui entendaient le mieux la guerre d'Afrique furent unanimes à louanger le jeune chef.

A l'occasion de ce succès du 16 mai 1843, le général Bugeaud fut fait maréchal, et le prince reçut la troisième étoile de lieutenant-général.

A la fin de mai 1847, le maréchal Bugeaud, ayant offert sa démission, rentra en France. Le 11 septembre 1847, le duc d'Aumale fut nommé gouverneur de cette *terre française*, disait le roi Louis-Philippe en conférant à son fils ce poste difficile.

Ce choix fut d'autant plus ratifié par tous que le prince avait déjà beaucoup payé de sa personne et qu'il était justement apprécié par l'armée, la société civile et les Arabes, ayant eu la chance de réussir dans toutes ses expéditions depuis plusieurs années.

Cependant Abd-el-Kader qui, dès le milieu de 1846, avait repris une certaine influence sur notre frontière du côté d'Oran, devenait de plus en plus agressif; il s'attira ainsi la colère de l'empereur du Maroc dont il osa attaquer le fils, avec le dernier contingent de ses fidèles; ceux-ci se défendirent vaillamment, mais ils furent anéantis.

L'émir, dès lors fugitif, essaie de tromper la vigilance du général Lamoricière; mais, à bout de ressources, abandonné de tous, il ne tarde pas à s'avouer définitivement vaincu et se rend, le 23 décembre, devant le marabout de Sidi-Brahim, de sanglante mémoire, pour demander l'aman. C'est le 24 décembre 1847, dans l'après-midi, qu'Abd-el-Kader fit sa soumission au duc d'Aumale.

Deux mois après, le 3 mars 1848, le gouverneur quittait l'Algérie en proscrit. Ce n'est que vingt-quatre ans après qu'il rentre en France, réintégré dans son grade, et seulement à partir de mars 1872 qu'il recommence à figurer dans l'armée.

Le duc d'Aumale fut mis en non-activité le 23 janvier 1883 et consacra dès lors son temps aux travaux littéraires et aux embellissements de son beau domaine de Chantilly, qu'il légua à l'Institut de France le 2 juin 1884, deux ans avant son second exil, car les lois d'exclusion du 22 juin 1886 l'atteignirent, et le 11 juillet il quittait de nouveau la France.

Le duc d'Aumale était membre de l'Académie française (20 décembre 1871). Il appartenait également à celle des Beaux-Arts (14 février 1880) et à l'Académie des sciences morales et politiques depuis le 30 mars 1889, au retour de son second exil.

Nous dirons, en terminant, que sa bienveillance égalait sa grande érudition, qu'il aimait beaucoup les arts et se montra princièrement généreux.

La ville de Chantilly, en témoignage reconnaissant, lui offre la statue dont nous donnons la reproduction en tête de cette notice. La pose du cavalier de Gérôme est noble ; il est solidement en selle, sur un cheval vigoureux et soumis, dont l'attitude est des plus naturelle.

Sur une des grandes faces du piédestal, on voit un épisode rappelant la prise de la smalah d'Abd-el-Kader ; sur l'autre, c'est la soumission de l'émir au duc d'Aumale, le 24 décembre 1847.

E. DUHOUSSET.

LETTRES INÉDITES DE PUVIS DE CHAVANNES

(Époque de sa jeunesse)

On va admirer au musée Galliera les dessins de Puvis de Chavannes, libéralement donnés par ses héritiers, et recueillis, classés, présentés, avec autant de joie que de respect, par M. Ch. Formentin, conservateur de ce musée.

Ces dessins, où la poésie le dispute au savoir pour s'emparer de notre cœur et de notre esprit, seront l'objet de religieuses visites de la part de ceux qui ont aimé l'œuvre de ce grand homme et l'homme lui-même. Plus tard, quand tous ses contemporains auront disparu, et que, chez les visiteurs, à l'admiration ne se mêlera plus un sentiment de personnelle tendresse, ces dessins demeureront un commentaire précieux des grandes œuvres que possèdent le Panthéon, la Sorbonne, l'Hôtel de Ville. On cherchera à pénétrer la pensée de ce peintre et de ce poète ; on écrira longuement son histoire, on décrira ses œuvres, on recherchera la moindre trace de ce qu'il a dit, écrit et rêvé.

Nous avons la bonne fortune, pour notre part, d'apporter une contribution à l'étude de ce maître que nous avons profondément aimé et admiré. Ce sont des lettres de lui, qui, par certains côtés, jettent un jour tout nouveau sur son caractère, et, par d'autres, confirment ce que l'on sait de sa noblesse et de sa douceur.

* * *

Lorsqu'il fit son premier voyage en Italie, ce fut avec M. Bauderon de Vermeron. Nous som-

mes heureux de mettre ce nom un peu en lumière. Bauderon de Vermeron fut un peintre plein de goût, de savoir, d'idées utiles. Il fut un des premiers vulgarisateurs de l'histoire de l'art; il y consacra le meilleur de ses forces. En 1870, ce noble artiste, qui a laissé quelques œuvres distinguées, mourut des suites d'une maladie de poitrine contractée par les fatigues du siège. Puvis de Chavannes le regretta douloureusement et ne l'oublia jamais. Toujours il témoigna à la veuve de son ami les plus fidèles et les plus délicates affections.

La correspondance dont nous allons donner quelques fragments est donc très importante, en ce sens que Puvis parle avec tout son cœur. La première lettre est adressée à Bauderon de Vermeron, alors à Florence.

Oui, mon ami, écrit-il, il m'a pris un battement de cœur à ce nom de Pitti et de Palais vieux; j'ai repassé tout cela dans ma tête, non sans émotion... J'ai revu la duchesse d'Urbin la violente; ton Esther; la jolie petite salle de bain, la salle des Fresques de Pierre de Cortone; de là, je suis monté chez la mère Lori, dans notre grenier où on n'avait pas froid en été; j'ai senti et je sens encore un bouleversement intérieur, triste et bon à la fois, un serrement de cœur, qui tient de la joie de ce qui a été et du désespoir de ce qui n'est plus...

Je pense que ces deux années éclaireront toute ma vie, et qu'à moins d'un grand bonheur, pour les années présentes et à venir, elles seront toujours pour mon existence un terrible point de comparaison...

Mon bon ami, ce qui est fait est fait, ce qui est passé est passé; les éléments de bonheur ne seraient plus les mêmes... Nous ne sommes plus deux pèlerins; nous n'aurions plus de solitude; enfin, je me sens plus que jamais possédé du respect de cette oasis qui forme comme une île enchantée dans notre passé. Je serais plutôt homme à chercher dans mes vieilles loques le paletot que je portais alors, à emporter avec moi les esquisses qui tapissaient le mur, et au premier jour où je me sentirais trop malheureux, à partir pour faire une retraite entre ces quatre murs du Borgo Santi Apostoli 261 !!! Mais je serais dans le cas de crever comme un chien qui a perdu son maître, au premier beau coucher de soleil, ou au premier bel orage que je verrais de notre pauvre petite fenêtre d'autrefois... Enfin, il est inutile de remuer plus longtemps ces cendres...

Combien de temps durera ton absence?...

Il faut cependant que je m'arrange de façon à te montrer quelque chose de passable quand tu reviendras, gros infidèle!... Jusqu'à présent, j'ai plus terminé que composé et je te réponds que ce n'est pas sans peine que je termine, ni au détriment de quelques parties quelquefois assez bonnes que je massacre impitoyablement pour que mes peintures ne fassent pas sur le spectateur l'effet d'une pierre ponce avec laquelle on lui chatouillerait le blanc de l'œil...

J'ai suivi un cours d'anatomie à l'Ecole des beaux-arts, un cours sur des charognes véritables... Sans être ferré, j'ai cependant appris quelque chose; tu vois que ton Pierrot suit tes conseils... Je crois t'avoir entendu dire que la perspective t'embêtait. Ah! mon pauvre ami, ce n'est rien en comparaison de l'effet qu'elle me produit! Au bout de deux heures de leçon, je deviens épileptique; quelle sacrée invention!... Enfin, c'est le timon de la peinture, dit Léonard de Vinci, il faut bien le croire... Mais quelle scie!...

Mon cher ami, prends un jeu de cartes, de deux ou trois cents cartes, bien arrangées, tâche de trouver un mur, vise bien et flanque ton jeu de cartes contre ce mur; l'ordre parfait dans lequel elles couvriront le plancher te donnera une idée de la situation politique... Tout le monde crie, tout le monde gueule; et si on en venait au fait, on pourrait à la rigueur se battre dans l'obscurité, tant la partie est embrouillée et composée d'éléments divers. Mon ami L. n'a à ma connaissance que 54 opinions différentes et il est de ceux qui en ont le moins... Écris-moi, je t'en prie, ce que tu fais, je le verrai d'ici...

Adieu, du courage et de jolies femmes en peinture... Tu verras que ça marchera, c'est le vœu le plus cher de ton petit Pierrot.

Pierre Puvis de Chavannes.

L'intérêt de cette lettre est considérable au point de vue de la formation de l'esprit et du talent même de Puvis de Chavannes.



Puvis de Chavannes en 1867.

En effet, on a souvent prétendu que ses voyages en Italie n'avaient eu aucune influence sur sa pensée; on a même écrit qu'il avait traversé l'Italie sans la voir. Voilà une éclatante preuve du contraire.

En même temps, quel document sur la haute conscience de cet homme! Puis la façon hautaine dont il mettait l'art au-dessus des événements, au-dessus de tout, sauf de l'amitié!

Certaines lettres sont pleines de détails curieux sur les difficultés matérielles qu'il avait à vaincre pour mener à bien ce qu'il entrevoyait. La vie ne lui a pas toujours été si facile qu'on l'a dit. Mais son énergie, si délicatement enveloppée de douceur, est venue à bout de tout.

Exemple :

De mon côté, rien de nouveau, — travail journalier avec les hauts et les bas de rigueur, — petit travail du reste, sans destination autre que celle de m'occuper. — Je ne sais si l'idée de ne travailler que pour moi m'excite, mais je deviens fanatique d'exécution, — rien ne m'amuse davantage.

Cette lettre est datée de 1869. Le fragment suivant est intéressant en ce sens qu'il nous

montre en construction ce célèbre atelier de Neuilly où, pendant près d'un demi-siècle, Puvis de Chavannes se rendit pour exécuter sa sublime et solitaire tâche.

Mon hangar de Neuilly est en voie d'exécution; je comptais sur l'enthousiasme des amateurs pour le payer,



M. Bauderon de Vermeron.

mais je vois clairement qu'il n'en est rien, — c'est un coup comme un autre; — advienne que pourra, dans cinquante ans il n'y paraîtra plus.

Et maintenant, voici une lettre purement pittoresque, pleine d'enjouement et d'un certain sens caricatural, caustique, que connaissaient fort bien ses amis. Que dites-vous de ce petit tableau?

Partout des collégiens, c'est-à-dire des coups de fusil par devant, par derrière, par côté, et les imprudences les plus sauvages, de quoi tuer vingt mille hommes, — comme par exemple la fabrique de cartouches, le soir en famille, sur une table éclairée par des bougies et ornée d'un joli kilo de poudre de chasse au beau milieu. On n'a que la nuit pour soi et encore! Les chasseurs se lèvent tôt et la dégringolade de l'escalier dès quatre heures du matin, avec des souliers épais comme ça, — tu l'entends d'ici. — Ah! la jeunesse c'est bon pour ceux qui l'ont, mais c'est diablement embêtant pour les autres!

Ces braves gens d'Amiens sont adorables. On reçoit l'Empereur au Musée, c'est-à-dire dans une boîte que j'ai tapissée de mes deniers, de mon temps et d'autre chose peut-être aussi, à en croire quelques personnes indulgentes, et on n'a pas l'idée de me faire un signe, — c'est vraiment raide. — Heureusement que le principal résultat est obtenu. Août 1867.

Signé : *Tuus dilectus discipulus.*

Croirait-on pas une page de Dickens?

Hélas! à cette gaieté des heures paisibles succède bientôt l'angoisse et la douleur de l'année néfaste. Il perd son ami et voit sa patrie menacée des plus cruels malheurs. La lettre qui suit, adressée à Mme Bauderon de Vermeron, pourrait être gravée au bas des deux célèbres et si attristées lithographies de Puvis de Chavannes sur le *Siège de Paris*. C'en serait un bien émouvant commentaire :

Madame et bien chère amie,

Nous sommes gouvernés par l'inattendu et nos projets les plus simples ne sont d'avance que fumée. — Combien de fois ai-je eu le désir de vous aller voir et ne l'ai-je pas pu, tantôt matériellement, tantôt par ma disposition d'esprit qui me fait rechercher la solitude. — J'ai envie d'aller vous prendre un matin, le jour que vous me désignerez, pour aller au cimetière. — Quand je pense à ce qui nous menace, je trouve que Dieu ménage ceux qu'il reprend. Ce brave cœur, aussi ardent pour son pays que pour ses amis, eût été crucifié, car il est mort de ce qu'il n'a fait qu'entrevoir.

J'ai honte de vous dire que je travaille au milieu de ce chaos, et, si ce n'est pas un trop grand crève-cœur pour vous d'entrer dans mon atelier, je vous montrerai ce que je viens de faire. Vous serez chez un bon ami, chez la créature de votre Louis.

9 septembre 1870. Tout à vous.

Je suis de garde dimanche et lundi.

Nous citerons encore une dernière lettre, datée de 1872. Les souvenirs demeurent, mais heureusement l'homme a la faculté de sentir se cicatriser les plus grandes douleurs; sans cela il ne travaillerait plus et ne vivrait plus.

A propos d'une visite retardée, il écrivait à Mme Bauderon de Vermeron ces lignes où se voit à plein son intrépidité, lorsque la critique, presque universellement le raillait et l'insultait:

La cause de mon retard, dit-il, c'est l'*ingrat* que j'adore, l'art. Il me prend au réveil et ne me lâche qu'au sommeil, — de là, une vie un peu cénobitique. J'aspire pourtant à un peu de repos, mais, n'en trouvant aucun dans l'oisiveté, je ne sais comment faire.

Vous m'avez dit de vous envoyer les journaux où l'on parlait de moi. C'est un oubli dont je m'accuse, mais il n'y a pas grand mal; votre amitié eût été peu satisfaite d'un éreintement à peu près unanime, et pris généralement sur un ton si badin, que ceux qui jugeraient ce malheureux tableau uniquement sur ce qu'on en a écrit en auraient une bien drôle d'idée. 1872.

Le tableau dont il s'agit est ni plus ni moins que la délicieuse petite *Espérance*, l'Espérance qui fleurit sur les ruines!...

Pouvions-nous finir par cette note plus consolante, plus belle, et qui résumât mieux à la fois la vie de Puvis de Chavannes et les enseignements qu'on en doit tirer?

Arsène Alexandre.

RESTAURATION de L'ÉGLISE SAINT-WULFRAN d'ABBEVILLE

La Direction des Beaux-Arts attire spécialement notre attention sur la restauration récente de l'église Saint-Wulfran d'Abbeville.

Cette restauration est l'œuvre de M. Danjoy, architecte en chef des monuments historiques du département de la Somme. Elle présente un

intérêt particulier, tant à cause des difficultés matérielles qu'il a été donné d'y surmonter que par la valeur artistique et archéologique de l'édifice qui en a été l'objet.



Saint Wulfran, d'après une estampe hollandaise (Haarlem, 1650).

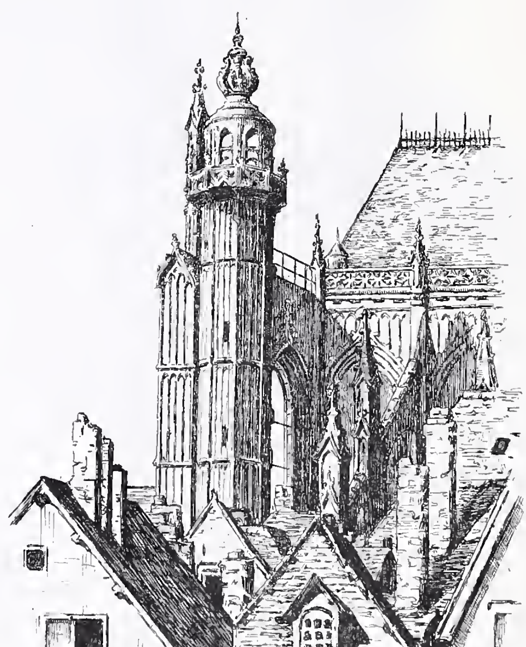
Commencée en 1488, sa construction fut interrompue en 1540 ; elle fut reprise et terminée plus de cent ans après, en 1663. Ces deux époques, séparées par un laps de temps aussi considérable, expliquent la discordance de style regrettable qui existe entre la partie postérieure de la nef, le chœur et le chevet et l'avant-corps du bâtiment. Cette dernière portion, la plus ancienne, est de beaucoup la plus remarquable. Elle se distingue par de belles lignes dans sa masse, de très beaux motifs de sculpture; son portail, d'un aspect imposant, est d'une grande valeur.

On y reconnaît dans la svelte structure de ses voûtes ogivales, dans la décoration somptueuse de sa façade, le caractère des productions de cet art maladif et sublime qui, durant quatre siècles, marqua de son empreinte les cathédrales, les chapelles, les forteresses, les palais, les maisons bourgeoises, les meubles, les habits et les équipements.

Il apparaît là sous sa forme la plus développée et aussi la plus paradoxale, à l'âge du gothique flamboyant, où l'architecture, par visée d'éblouissement et d'émerveillement, semblait renoncer aux préoccupations de solidité pour se donner tout entière à l'ornement. Comme les églises de Strasbourg, de Milan, d'York, de Nuremberg, Saint-Wulfran est revêtue d'une dentelle de moulures, hérissée d'une profusion de clochetons superposés et multipliés ; ses murs évidés s'appuient sur des contreforts qui les empêchent de crouler, tant ils sont brodés, découpés, compliqués de floraisons menues, de torsades ouvragées ; ses rosaces aux pétales étincelants, ses ogives où s'enroulent et s'enchevêtrent des végétations épineuses, ses piliers colossaux surchargés de saints, de figurines, d'animaux, ses revêtements festonnés de trèfles, de pignons, de gargouilles, produisent cette sensation extraordinaire que les artistes de l'époque semblent s'être donné à tâche d'atteindre par les moyens les plus imprévus et les plus audacieux ; ils impressionnent par l'infini dans la grandeur, par l'infini dans la petitesse ; ils accablent l'esprit des deux côtés à la fois, par l'énormité de la masse, par la prodigieuse abondance des détails.

Le monument, à l'intérieur, ample de proportions, avec sa nef recouverte de voûtes élevées, ses faisceaux de colonnes aux chapiteaux étranges, ses galeries supérieures aux balustrades ajourées, présente une disposition analogue à celle de toutes les autres cathédrales du même temps.

L'histoire de Saint-Wulfran est assez obscure. Rien ne rattache l'église dans le présent comme dans le passé à quelque épisode célèbre.

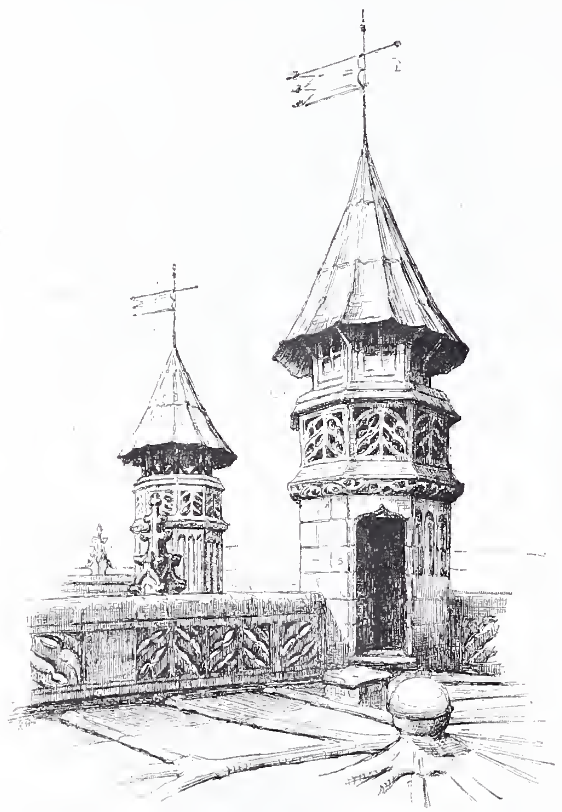


SAINT-WULFRAN D'ABBEVILLE. — La tour Saint-Firmin.

Les personnages illustres qui l'ont visitée sont rares. La première pierre en fut posée le 7 juin 1488, par le mayeur Postel, au nom du

roi Charles VIII. Louis XII et le cardinal d'Amboise participèrent de leurs deniers aux frais de son élévation. Louis XIII, qu'une dévotion spéciale attachait aux reliques qui y étaient conservées, vint y prier quelquefois. En vertu des nombreux dons dont elle fut souvent l'objet et, plus encore, d'un titre concédé par les rois, des privilèges accordés par les papes, elle reçut le nom d'église collégiale et royale. Les chanoines de son chapitre étaient au nombre de dix-huit, avec vingt-six prébendes.

En 1792, les exercices religieux furent interrompus. L'édifice devint le temple de la Raison et de la Vérité. Les fêtes en l'honneur de



Saint-Wulfran d'Abbeville. — Tourelles à toit en poivrière.

l'Être suprême, les fêtes de la souveraineté du peuple y remplacèrent les processions et les cérémonies de l'ancien culte.

En 1802, les offices, rentrés sous la protection légale, reprirent comme auparavant. Mais les chanoines, dispersés par la Révolution, ne reparurent plus à Abbeville et leur chapitre qui, remontant à des origines reculées, n'avait cessé d'exister jusqu'en 1790, resta dissous à tout jamais.

Depuis, Saint-Wulfran a retrouvé de longs jours de paix et de sérénité paroissiales. Le mouvement des villes de province gravite, tranquille et monotone, autour de sa masse grise; ses cloches annoncent, chaque année, aux mêmes époques, les dates tristes ou heureuses. Elle subsiste, morne théâtre d'un culte désormais sans faste, dont les coutumes évoquent sans les rappeler les pompes sacerdotales de la Collégiale d'antan. Comme tant d'autres monuments situés dans les cités secondaires, elle reçoit rarement la visite de ceux qui, n'étant ni archéologues ni amateurs d'art, n'ont pour les conduire devant elle que le hasard des circonstances fortuites. L'oubli se fait vite en ces temps d'incrédulité et d'indifférence religieuses autour des basiliques délaissées. Mais pour ne pas attirer l'affluence empressée encore de nos jours autour de certains sanctuaires renommés, la vieille église n'en est pas moins à Abbeville l'objet d'une vénération spéciale. Elle en est considérée, à juste titre, par les habitants comme le plus bel ornement.

La restauration dont elle vient d'être l'objet, véritable reconstruction, est due en grande partie à l'initiative tenace et intelligente des Abbevillois, qui n'ont rien négligé pour appeler l'attention de l'Etat sur son délabrement et sa vétusté. De nombreuses souscriptions ont été au-devant des crédits demandés par l'architecte. A la tête de ce mouvement de patriotisme local, qui a su réunir toutes les opinions dans une même tendance à un seul but, il convient de citer M. Delignières, un avocat distingué et érudit, qui a suivi les travaux avec une sollicitude éclairée, les notant pour ainsi dire au jour le jour en de nombreux articles, notices et conférences.

Depuis longtemps une consolidation s'imposait. Déjà sous la Révolution, dès l'an III, on s'était inquiété de l'état périclitant de l'édifice.

Le Conseil général de la commune, « considérant qu'il y avait des réparations urgentes à faire au temple dédié à l'Être suprême, et qu'il était de son devoir de calmer les inquiétudes des citoyens à ce sujet et de prévenir tout accident », nomma des experts. Des sommes d'argent furent votées et quelques travaux exécutés.

Le danger fut signalé à nouveau en 1839.

« La tour Saint-Firmin, dit un rapport du temps, menace de tomber avec les murs de la croisée septentrionale. Les meneaux de la rose du portail sont peu solides ainsi que les voûtes des chapelles latérales; enfin, les galeries qui forment le couronnement de la partie achevée et de la plate-forme des tours sont en plusieurs endroits dégarnies de leur balustrade sculptée. » Ces avertissements n'eurent pas d'écho; on laissa vieillir le mal.

Plus tard, Viollet-le-Duc donna de nouvelles alarmes qui firent fermer momentanément l'église aux fidèles.

Enfin, en 1889, une restauration complète fut décidée.

On remarquait de graves désordres sur chacune des faces des deux tours. La tour sud-ouest, sillonnée de nombreuses lézardes, portait des traces de tassement. La tour de l'est,

dont certaines parties étaient complètement détachées, isolées les unes des autres, se trouvait dans un état de dislocation plus accentué encore. Des travaux de réfection étaient urgents aux balustrades des galeries, à la rose centrale, aux orgues, etc.

Cet affaissement et ces détériorations avaient deux causes principales.

L'état défectueux des fondations en était une. L'église, en effet, bâtie près d'un bras de la Somme, aujourd'hui comblé, repose sur un sol marécageux, spongieux et compressible dont



Façade de l'église Saint-Wulfran, à Abbeville.

la tourbe forme le principal élément : de là, une résistance insuffisante opposée au poids énorme du bâtiment ; on s'explique le danger d'une position aussi peu sûre et la nécessité d'y porter un prompt remède. La seconde cause avait rapport à la qualité inférieure des matériaux. La pierre calcaire employée dans les parties supérieures, de densité insuffisante, soutenait mal les charges qu'elle avait à supporter. Elle s'écrasait, s'émiettait dans les sculptures, se détachait par endroits.

L'ébranlement occasionné par la sonnerie

des cloches du beffroi n'était pas non plus étrangère à ces désordres.

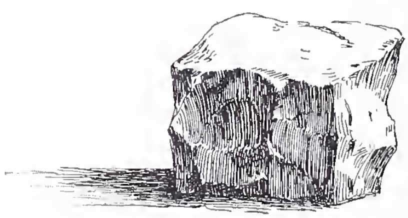
Quatre puits ont été creusés jusqu'à une couche souterraine, profonde et stable ; après un examen exact des fondements, ils ont été remplis d'une maçonnerie solide et constituent désormais à l'édifice chancelant d'inébranlables points d'appui. La sonnerie des cloches a été interdite. Des travaux de reprise ont été exécutés en plein mur afin de remplacer les matériaux détériorés dans les parties recevant un excédent de charge ; on a relié entre elles les différentes portions de la construction devenues indépendantes par suite de tassements successifs. Enfin un arc triomphal, destiné à contrebuter les piliers des deux premières travées de la nef, a été jeté entre les deux tours. Il en assure la solidité en les rendant solidaires.

Aujourd'hui, complètement réparé et pour ainsi dire réédifié, Saint-Wulfran n'a plus à redouter l'éventualité d'une ruine déplorable. Il faut ajouter à ces ouvrages, qui sont en quelque sorte le gros œuvre de cette reconstitution, de nombreuses restaurations partielles dans l'ornementation du portail et des tours. Ces travaux difficiles ont nécessité une réelle science et un grand soin. Ils ont été dirigés par M. Danjoy avec une sûreté et une prudence qui font honneur à sa compétence et à son talent.

Robert Hénard.

Le Moulin aux Billes

Dans la Champagne aux monotones horizons, les bords de rivière contrastent avec les plaines sans fin, plantées de pinèdes aux lignes régulières, mais où le cultivateur mieux éclairé commence à obtenir de belles récoltes de céréales et de fourrages artificiels. Ces vallées, ces vallons, ces ravins creusés entre les coteaux crayeux sont d'une grâce exquise ; les ruisseaux clairs, bordés d'aulnes vigoureux, déroulent leurs méandres entre deux ourlets de prés verts. Paysages tranquilles et doux atteignant rarement à la grandeur.



I

Pierre débitée à la carrière.



II

Bille après un premier passage à la meule.



III

Bille imparfaite.

Cependant une partie du pays champenois, la Vallage, a plus grande allure. Les collines se haussent, s'escarpent, prennent des aspects de petites montagnes. La craie a fait place à une roche plus dure, semblable à de la pierre lithographique.

La vallée de l'Aube, entre le site illustre de Clairvaux, où vécut saint Bernard, et l'entrée de la plaine historique de la Rothière et de Brienne, est le point le plus pittoresque de cette contrée. Sur quatre à cinq lieues, plus d'un site est digne d'être admiré.

Je parcourais un jour le revers des collines exposées au midi, revêtues d'un ample manteau de vignobles où se récoltent un vin blanc célèbre là-bas et un pineau rouge dont la renommée n'est pas moins locale, quand je fus arrêté par le bruit de marteaux cassant la pierre. Des hommes et des enfants tapaient à coups de marteau le calcaire jaunâtre, comme pour le transformer en macadam, mais les morceaux étaient petits, régulièrement cubiques comme pour une mosaïque dont les carrés auraient eu le triple de la dimension ordinaire. Je m'enquérais de l'usage auquel étaient destinées ces pierres. Un ouvrier me répondit :

— C'est pour le moulin aux billes d'Arsonval !

Le moulin aux billes ? C'était parfaitement exact.

Il y a là-bas, sur l'Aube, au pied du village blanc assis à l'entrée du riant ravin d'Arlette, un vaste moulin qui depuis longtemps a cessé de moudre la blanche farine. Sa turbine, ses poulies, ses volants font désormais mouvoir les meules d'acier entre lesquelles se façonne le jouet cher à nos enfants.

Je suis allé voir le moulin aux billes. Il enjambe un canal de dérivation de l'Aube, large, abondant, limpide, où se jouent les truites, où de grands sapins mirent leur pyramide. Les abords, la cour sont remplis de cailloux émoussés, arrondis déjà mais imparfaits ; il y a des éclats, des creux.

Les petits galets ronds ramassés au bord de la mer et dont se servaient les gamins de la Ville Éternelle il y a deux siècles pour jouer au *pot* et à la *bloquette* devaient ressembler à cela.

Voici l'usine. La turbine roule avec un bruit rauque, l'eau se précipite, d'un murmure puissant. On entend à l'étage supérieur un grondement saccadé. Sur le plancher est un grand tas de ces pierres fauves que nous avons vues à la carrière; à côté, un tas de pierres semblables, mais noires, plus nettement cassées. Celles-ci viennent d'Alsace; elles sont plus dures et font des billes moins fragiles.

Dans six coffres, des meules tournent avec un bruit saccadé. Voici, contre un mur, une de ces meules : grand disque d'acier creusé de rainures circulaires ; deux de ces meules superposées donneraient à l'intérieur des tubes concentriques. Sur le disque inférieur sont étalés les cailloux préparés, mêlés d'un sable jaune; la meule d'en haut est rabattue, on la met en mouvement pendant qu'un robinet amène sans cesse un filet d'eau destiné à accroître l'effet rongeant du sable et à entraîner les matières détruites par le frottement.

Peu à peu les angles s'émoussent, les cailloux prennent l'aspect des petites pierres roulées sur les grèves de la mer et des grands torrents; puis ce galet diminue, devient absolument sphérique; à force d'être frotté, heurté, poli, il ne tarde pas à devenir la « bille » des enfants parisiens, la *gobille* du gosse lyonnais. Parfois le moulin *moud* de plus gros cailloux et l'on obtient le *calot*, dont les dimensions sont la moitié de celles d'une bille de billard.

Sortie du moulin, la bille est lavée, séchée et triée. On en répand des milliers à la fois sur une table entourée d'une bordure de bois. Par une ouverture, les billes peuvent descendre une à une en de grands paniers, mais elles ne le font pas sans être passées sous les yeux vigilants d'ouvrières qui arrêtent impitoyablement toute sphère irrégulière, creusée, offrant des trous produits par des éclats.

Les billes conservées n'offrent aucune imperfection ; elles pourraient servir aux calculs d'un géomètre.

Pour les répartir par grosseurs égales, elles passent à travers des cribles, trous perforés dans une plaque de tôle.

La bille n'est pas achevée au goût des enfants : elle est d'un gris jaunâtre ou noire, suivant la nature de la pierre, et ne trouverait pas acquéreur parmi les gamins, à moins d'être livrée en grande quantité pour un sou.

Elles sont donc teintes au moyen de couleurs broyées et réparties sous une meule en bois. A tourner ainsi, elles deviennent bientôt d'un jaune éclatant, ou rouges, ou bleues, ou vertes; il ne reste plus qu'à les faire sécher et à les mettre dans un sac en contenant exactement mille.

On ne les compte pas à la main, ce serait long et forcément il y aurait des erreurs. On a imaginé des planches creusées d'innombrables alvéoles arrondies, offrant chacune le logement à une bille. Une de ces planches a, par exemple, deux cents alvéoles : on la plonge dans le tas de billes, on la retire chargée, on agite et l'on a une bille dans chaque creux, soit deux cents. On vide dans un sac au moyen d'un entonnoir à gros goulot; à la cinquième opération, c'est-à-dire en quelques secondes, on a le millier. Il ne reste plus qu'à porter les sacs au chemin de fer pour les diriger sur le dépôt de Paris, d'où elles se répandront par le monde.

Elles y trouveront la concurrence de l'étranger. Les Anglais fabriquent des billes en terre cuite, naturellement fragiles. Si l'on en croit les dictionnaires et les encyclopédies que je viens de parcourir, les meilleures billes se feraient en Hollande; d'après ces publications, les billes seraient même une sorte de monopole pour ce pays.

On vient de voir qu'il n'en est rien, puisque le village champenois d'Arsonval possède une usine, et celle-ci n'est pas rareté chez nous; à ma connaissance, il en existe quatre autres bien plus considérables. Le moulin d'Arsonval emploie quatre meules seulement. En Dauphiné, dans la Drôme, à l'entrée de cet étrange bassin calcaire appelé la forêt de Saou, le village de Saou possède huit meules; dans la même contrée, au nord de la ville de Crest, sur les premiers contreforts des Alpes calcaires du Vercors, Blacons, dans la commune de Miribel, et Cobonne possèdent ensemble trente-quatre meules pour la fabrication de ces jouets. Enfin l'industrie a essaimé dans l'Est: la société qui possède les huit meules de Saou en a dix près de Nancy, à Pont-Saint-Vincent, où l'on travaille la pierre d'Alsace.

Chaque moulin produisant environ 25.000 billes par jour, cela donne pour les cinquante-six moulins de France 1.400.000 billes par jour, près de 500 millions par année.

Comme on le voit, la fabrication des billes, en dépit des encyclopédies, est une industrie bien française; nous n'avons guère à faire appel à l'étranger, même nous expédions au dehors. Par crainte de perdre le débouché espagnol, une de nos maisons françaises est même allée fonder une usine à Barcelone.

Je n'ai décrit que la fabrication de la bille de pierre. Celle de marbre ne se fait pas autrement; elle est produite dans la Drôme. La bille de terre reçoit des reflets marbrés par la cuisson. Quant à la bille de verre, avec des filaments de couleur simulant l'agate, c'est un article de verroterie.

Mais qui pourrait croire que la bille de pierre, l'humble jouet des premières années, nécessite tant de main-d'œuvre et fait vivre une si grande quantité d'ouvriers?

ARDOUIN-DUMAZET.

*

LE VOL DES PROJECTILES

Le colonel von Obermayer, de l'armée autrichienne, a publié récemment, dans une revue technique étrangère, un bien curieux travail sur la photographie des projectiles animés d'une très grande vitesse. Il nous a paru intéressant de consigner ici,

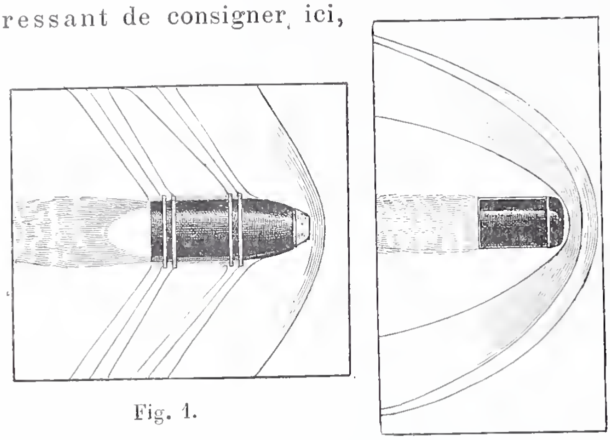


Fig. 1.

d'après cette étude, les derniers résultats obtenus par les savants balisticiens austro-hongrois.

En l'espèce, il s'agissait particulièrement d'étudier le déplacement d'air produit par des balles ou des obus de formes déterminées. Et voici le dispositif, imaginé par Topler, très perfectionné par Vernon Boys et Mach, dont on a fait usage :

A dix-huit ou vingt mètres de l'arme, montée sur appui, se trouvait installé — en dehors de la ligne de tir, naturellement — un appareil photographique muni d'un double objectif à prismes et d'un diaphragme spécial. D'autre part, une machine d'induction reliée à une bouteille de Leyde produisait l'étincelle au moment voulu : le projectile, en effet, provoquait de lui-même au passage la décharge électrique en coupant un mince

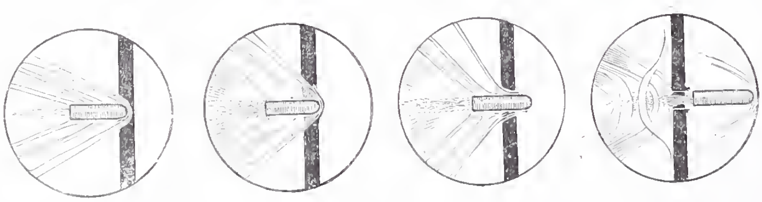


Fig. 2.

fil de cuivre ou de plomb tendu verticalement à 15 centimètres environ de l'objectif.

C'est à Pola, province d'Istrie, qu'ont eu lieu les premières expériences faites par Salcher, avec des obus allongés du calibre de 90 m/m dont la vitesse initiale atteignait 448 mètres à la seconde.

Elles furent continuées par Mach, avec des obus de formes diverses mais de même calibre — 40 m/m — et animés d'une vitesse de 670 mètres à la sortie du canon.

Ainsi que le montre la figure 1, il se forme en avant du projectile et à toutes ses arêtes comme une succession de vagues aériennes, constituant parfois une sorte de bourrelet, tandis qu'en arrière se voit un véritable sillage produit par le remous des couches d'air déplacées.

Dans son laboratoire de Prague, en se servant, cette fois, du fusil Mannlicher autrichien, Mach a pu obtenir une série de clichés fort curieux. Nous donnons les plus intéressants (fig. 2) représentant les vagues déterminées par des balles de plomb, de cuivre et d'aluminium, à des vitesses variant entre 700 et 900 mètres par seconde.

La balle traverse un écran de carton, et il est facile de distinguer le remous d'air que provoque ce faible obstacle derrière le projectile.

D'autres clichés, obtenus à l'aide d'un plus grand diaphragme, sont également dignes de remarque. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte (fig. 3), suivant que la vitesse augmente, la parabole formée par les vagues aériennes est de plus en plus aiguë et le sillage d'autant plus accentué. Pour cette dernière expérience, Mach

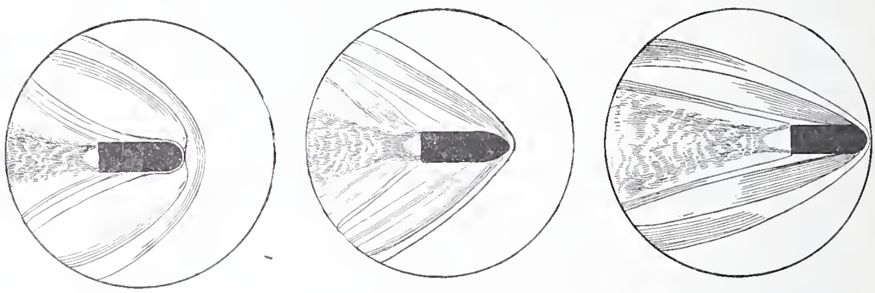


Fig. 3.

a fait usage d'un projectile en aluminium de 11 m/m de diamètre, dont la vitesse initiale maxima a été de 974 mètres à la seconde.

Au cours de son travail, le colonel von Obermayer rappelle les expériences précédentes de Vernon Boys, avec le fusil Martini-Henry, et celles faites plus récemment, avec la carabine Vetterli, par les savants italiens Majorana-Calatabiano et A. Fontana.

Nous reproduisons (fig. 4) une série d'épreuves représentant, phase par phase, la traversée d'une plaque de verre assez épaisse par une balle de petit calibre.

L'examen de ces épreuves révèle divers détails inattendus. D'abord, la formation de vagues en remous très régulières et d'une double vague en avant du projectile, au moment même où il traverse la vitre. On remarquera le large et bizarre sillage que laisse derrière elle la balle.

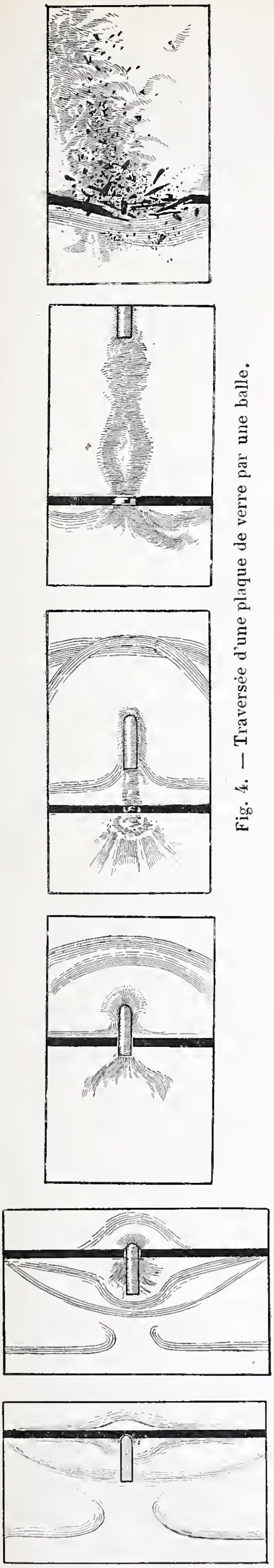


Fig. 4. — Traversée d'une plaque de verre par une balle.

Mais ce qui ne manquera pas de surprendre le plus, c'est de constater que le carreau ne vole en éclats qu'a*près* le passage du projectile, déjà hors de vue et dont le sillage même a disparu complètement.

D'où il semble résulter que c'est moins le choc de la balle que l'ébranlement de l'air déplacé à sa suite qui a déterminé le bris de la plaque de verre en question.

D'autres expériences, trop longues à décrire ici et qui, du reste, sont basées sur le même principe, ont amené Mach à la détermination des règles qui suivent :

En avant du projectile, surtout si le méplat est prononcé, l'air se trouve violemment repoussé, puis déplacé de côté, suivant un certain angle qui varie avec la vitesse ; la pression cependant ne dépasse pas 1 kilog. 400 ; — derrière le projectile, il se forme un vide sur une longueur de quelques millimètres seulement, suivi d'un remous d'air ou sillage plus ou moins important ; — enfin, aux très hautes vitesses, le déplacement des vagues aériennes de tête est sensiblement plus rapide que celui des vagues du sillage.

EDOUARD BONNAFFÉ.

LES SIGNATURES PARLANTES

Chacun sait que l'usage des monogrammes est très ancien, et qu'il fut longtemps réservé aux princes et aux souverains.

Au septième et au huitième siècle, la signature en monogramme était généralement usitée ; le monogramme forma souvent le sceau des rois et des papes au moyen âge. Eginhard dit que Charlemagne, ne sachant pas écrire, se servait d'un monogramme pour sa signature ; la même raison l'avait fait adopter à une grande partie des évêques et des seigneurs ; les rois francs de la deuxième race, depuis Charlemagne, ne signèrent qu'en monogrammes.

L'usage de la croix comme signature parlante était adopté en général par les artisans illettrés sur les actes authentiques de leur existence ou civile ou privée ; la croix était primitivement le signe par excellence ; c'était une garantie de vérité exigée des témoins et des parties, que l'officier public déclarait émaner du personnage ayant requis son ministère : *Sicut usus postulat*, dit une charte de Philippe Ier, de l'an 1076. Une disposition législative de Léon VI, le philosophe, avait aussi consacré cette manière de signer par la croix pour les contractants illettrés : *Etiamsi qui pactum inierunt sua manu sacrosanctæ crucis scriptum signarint...* (*Novella* 72.)

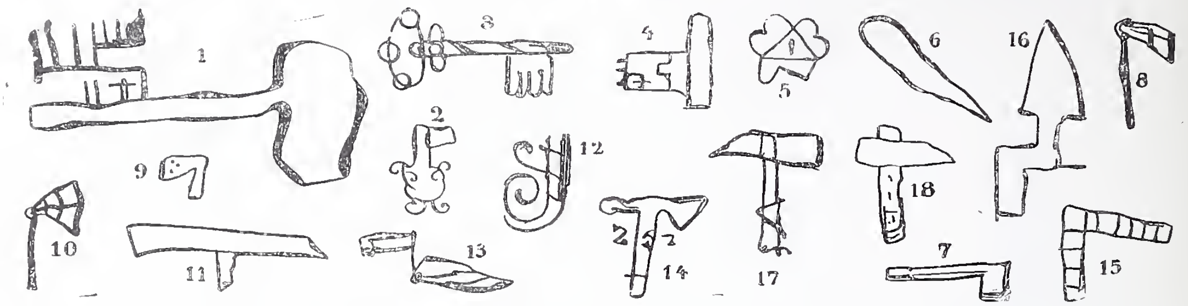
On trouve cependant dans les temps modernes, dans le quinzième siècle, dans les seizième et dix-septième siècles, et même jusque assez avant dans la première moitié du dix-huitième, de très fréquentes exceptions à cet usage de signer les actes par une croix. Les artisans illettrés, et ils l'étaient alors presque tous, prirent l'habitude pittoresque de signer les actes où ils étaient appelés à comparaître soit comme parties principales, soit comme témoins, par des marques symboliques représentant les outils usuels et spéciaux de leur profession, manifestation parlante dont l'usage, assez restreint d'abord, se vulgarisa promptement, et dont l'emploi fréquent et général est assez peu connu maintenant pour qu'il ne soit point inutile de lui consacrer un peu d'attention. Les quelques lettrés faisaient généralement suivre leur signature d'une marque symbolique représentant un outil de leur profession. Nous avons indiqué dans le texte des numéros correspondant avec les marques symboliques, afin d'en rendre les explications et significations plus sensibles.

On remarquera ce curieux phénomène ; c'est que, toutes les fois que les femmes sont appelées à apposer leur signature sur un acte, elles le font d'une manière plus hardie et plus habile que les hommes qui, surtout lorsqu'ils savent écrire, hésitent, tremblent, s'y prennent mal. Enfin, dans les signatures parlantes que

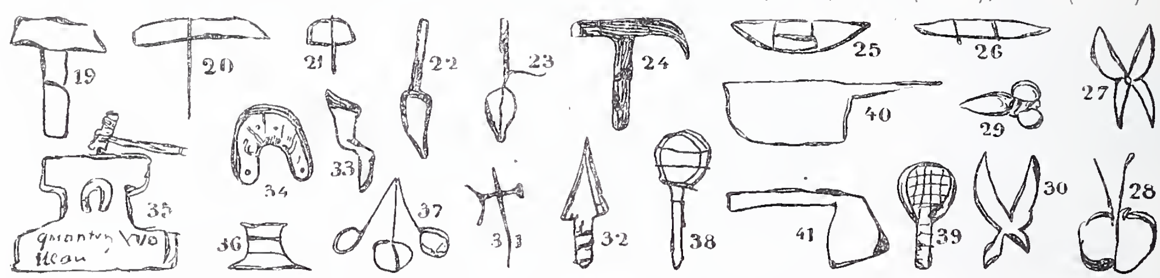
nous donnons comme types, nous reproduisons la plus grande partie des professions et des métiers les plus répandus ou les plus connus. En 1518 (n° 1), 1581 (n° 2), 1619 (n° 3), des serruriers, sur des comptes qu'ils avaient remis au receveur de la caisse communale, dessinèrent des clefs dont la confection exigea certainement beaucoup plus de temps et plus de savoir-faire que le paraphe le plus compliqué ; en 1651 (n° 4), une partie de clef; en 1533 (n° 5), une entrée de serrure.

Des charpentiers signèrent avec un coin, 153 (n° 66), des haches de formes très diverses, 1517 (n° 7), 1622 (n° 8), 1623 (n° 10), ou encore avec une bisaiguë, 1536 (n° 11). Une moulure en bois indique un menuisier, maître Jehan Ducellot, 1681 (n° 12).

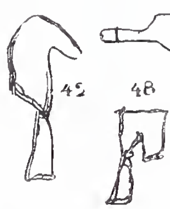
Le couvreur en tuiles, « en thieulles », s'an-



nonce par une truelle, 1581 (n° 13), ou une petite hachette à briser les ardoises et à la fois enfoncer les clous, 1628 (n° 14), ou par un dessin assez problématique, 1537 (n° 15), qui nous paraît avoir eu la prétention de représenter une échelle à double branche destinée à s'accrocher au faîte des toitures immenses de l'époque. — C'est une truelle à polir les carreaux que le chaufournier Jacques Deschamps a apposée au bas d'un acte de 1536 (n° 16). — Les maçons ont figuré toutes sortes de marteaux, 1623 (n° 17), 1634 (n° 18), 1581 (n° 19) et 1536 (n° 20). — Les paveurs ou chaussieurs (ouvriers de chaussée), des instruments de leurs métiers, 1538 (n°s 22, 23), 1537 (n° 24). — Les tisserands montrent leurs navettes, 1622 (n° 25), 1658 (n° 26). — Des tailleurs d'habits, leurs ciseaux, 1623 (n° 27), 1616 (n° 28), 1318 (n° 30). —



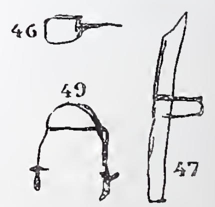
Nous ne saurions nommer l'outil fantastique, 1647 (n° 31), qu'Antoine Tillier, cordonnier, a pris pour seing. — Un soc de charrue, 1622 (n° 32), un couteau ou racloir à enlever la corne des pieds des chevaux, 1580 (n° 33), le traditionnel fer à cheval, 1649 (n° 34) sont les marques distinctives des « marissaux », les maréchaux, qui ne savent point signer. Mais combien l'emporte sur ses ignorants confrères Quentin Watteau, « mareschal », qui a dessiné une superbe enclume, 1642 (n° 35), sur laquelle son marteau s'apprête à frapper, tandis qu'un fer à cheval en décore la devanture, et que, pour prouver qu'il n'ignorait point le bel art d'écrire, il a tracé et son nom et son prénom sur la base de l'enclume ! — Au forgeron aussi appartient le droit de dessiner une enclume cette fois plus modeste, 1631 (n° 36). — Au mar-





chand d'escabeaux Coulon, un trépied qui manque de siège, 1586 (n° 37). — Le raquettier, « tripottier », fabricant de raquettes en boyaux pour le jeu de paume alors en grand honneur, Jehan Le Vasseur, deux raquettes dressées en l'air, 1627 (n° 38), même année (n° 39), semblent se renvoyer la balle au bond. — Le tanneur a un couperet à fendre les peaux, 1622 (n° 40). — Le boucher, les fenderêts, 1629 (n° 41) — Les boulangers, leurs pelles à enfourner le pain, 1622 (n° 43), 1537 (n°s 44, 45). — Le





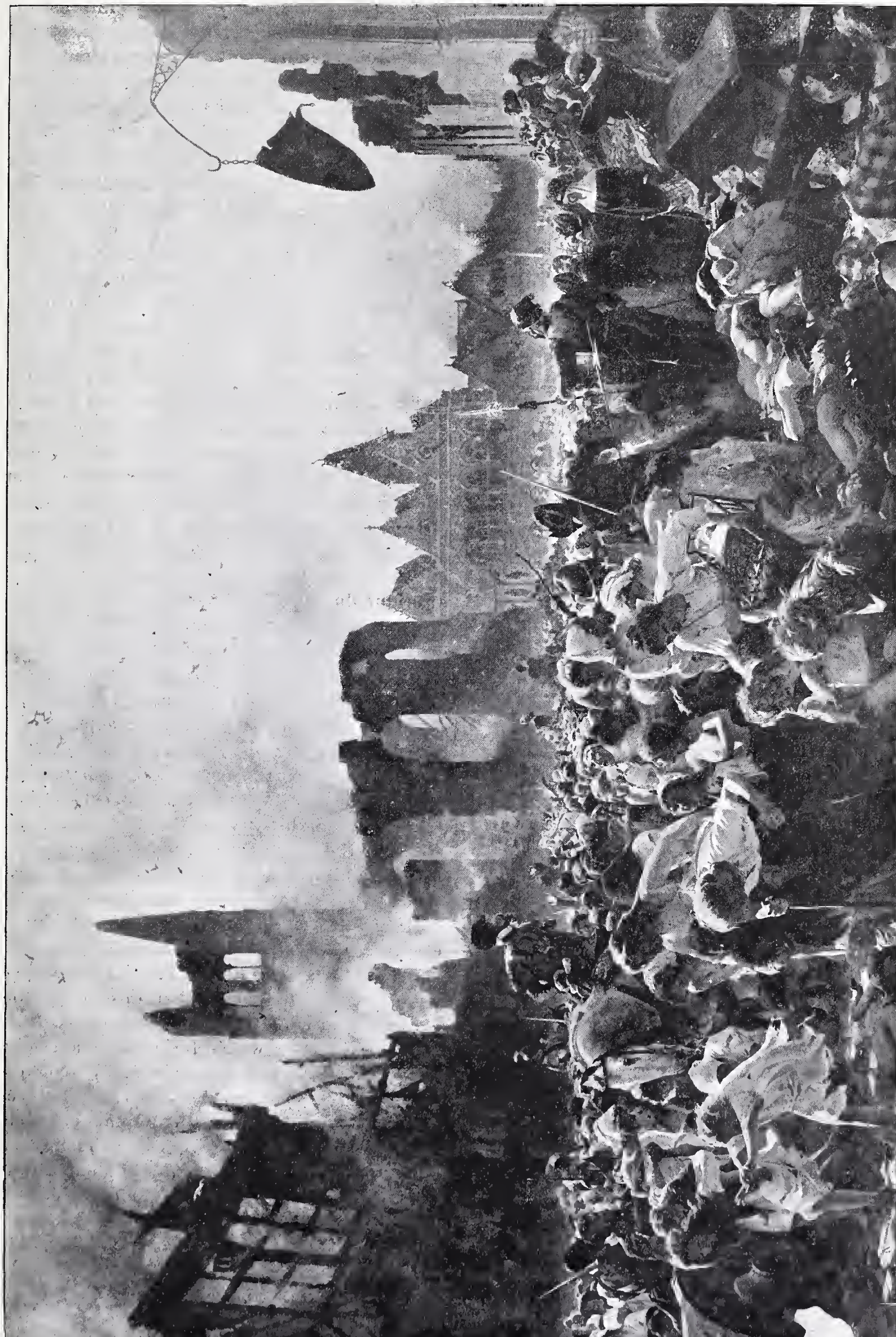
marchand de vin, un outil qui lui sert à la fois par un bout à forer un tonneau et par l'autre à enfoncer la bonde, 1588 (n° 47). — Des tonneliers signent avec un outil qui sert à ajuster les douves, 1636 (n° 48), et avec cet hiéroglyphe, 1630 (n° 49), qui pourrait bien être un cerceau qu'un lien contourne quand il est vert; c'est une explication que nous risquons sans vouloir en assumer la responsabilité.

(*A suivre.*)

Jacques d'Esnée.

LA MÉDAILLE D'HONNEUR DU SALON DE PEINTURE

A l'Hôtel de Ville, entre le salon Lobau, — où, de son pinceau robuste, J.-P. Laurens a dramatisé l'histoire des franchises municipales, — et le salon à arcades, — où Besnard resplen-



Salon de 1899. — Saint-Quentin pris d'assaut. — L'Exode (29 juillet 1557), par M. Tattegrain. — Grande médaille d'honneur du Salon de peinture.

dit dans sa fulgurante apothéose des sciences, — apparaît une vaste composition très à l'étroit entre deux portes et qui mériterait mieux qu'un vestibule exigu. Elle représente « l'Entrée de

Louis XI à Paris, le 30 août 1461 », et la scène se passe à la fontaine du Ponceau Saint-Denys. Dans un pittoresque décor de vieilles maisons aux pignons pointus, étageants, en plans successifs, les encorbellements de leurs façades et la capricieuse ferronnerie des enseignes, se presse une multitante grouillante, difficilement maintenue par des soldats casqués de fer. Les coiffes adornées des femmes, les hennins et les hautes cornettes dominent cette foule bigarrée. Les fenêtres, les toits, les ébrasements étroits des échauguettes regorgent de têtes curieuses. A droite, le vin et l'hypocras jaillissent de la fontaine d'où émergent les corps nus et graciles de trois belles filles faisant « personnaiges de siraines » et disant « motets et bergerettes », tandis que, devant elles, précédé d'un héraut portant le heaulme royal couronné d'or, et abrité sous le dais fleurdelysé tenu par les notables, s'avance lentement, sur un cheval blanc, le roi Louis XI, « vestu de soie blanche sans martres, d'un pourpoint vermeil et affublé d'un chaperon locqueté ». Derrière lui suit le cortège étincelant des seigneurs et des pages, « tant bien en poinct que c'estait merveilles à regarder » (1).

Au-dessus de la fontaine et des jolies « siraines », des hommes et femmes « sauvaiges », vêtus de peaux de bêtes et juchés sur une scène rustique, font « esbattements » aux sons des luths, théorbes, hautbois, violes et trompettes groupés à leurs pieds. Un peu plus loin, vers la gauche, se dresse un calvaire où sont figurés au naturel « Dieu estendu sur la croix entre deux larrons à dextre et à senestre ».

Cette composition lumineuse et claire, d'une extrême animation, fourmillant de détails qui révèlent de patientes recherches et une rare érudition de costumes et d'usages, est l'œuvre du peintre Francis Tattegrain, auquel ses pairs viennent de décerner la grande médaille d'honneur. Elle est bien la caractéristique du talent de cet artiste consciencieux qui commença par la gravure et finit par troquer le burin contre le pinceau.

Après avoir successivement travaillé chez Charles Crauk et chez Lepic et ensuite avec G. Boulanger et Jules Lefebvre, M. Tattegrain débuta au Salon de 1875 par une eau-forte, « le passage du Blanc-Pignon à Amiens », que l'*Illustration nouvelle* lui avait commandée. Ce n'est qu'en 1879 qu'il envoya ses premières toiles, « Au large, pendant la pêche du hareng » et « Un Coup d'épaule », et, depuis lors, il n'a pas cessé de prendre part aux Expositions annuelles. M. Tattegrain est un modeste. C'est aussi un consciencieux et un érudit. Il aime la mer et ses aspects multiples et se complaît parmi les rudes habitants du Pas-de-Calais. Fixé toute l'année à Berck, il n'apparait à Paris qu'au moment où fonctionne le jury du Salon et dès que la corvée est finie il s'enfuit vers ses dunes favorites, balayées par l'âpre vent du nord.

(1) *Chroniques* de Jehan de Troyes et de du Clercq.

C'est là qu'il a puisé ces fortes impressions qui ont comme une saveur de goémon, et qu'il a su si bien rendre, soit qu'il nous montre ses pêcheurs en suroît goudronné, soit que, le long des plages, il promène les chercheurs d'épaves, soit enfin qu'il retrace, dans une poignante tristesse, les *Deuillants*, portant péniblement, à travers les sables mous d'Étaples, la dépouille du marin que la vague a pris, ou qu'à la lueur tremblotante des falots il nous conduise au milieu des débris du trois-mâts *Majestas*.

S'arrachant parfois à la poésie mélancolique de la mer, il s'est essayé avec succès dans la peinture historique, où son premier essai fut très remarqué. En 1887, il exposa « les Casselois dans les marais de Saint-Omer, se rendant à merci à Philippe le Bon ». Deux ans après, il nous montrait « Louis XIV visitant le champ de bataille des Dunes ». C'est en 1892 qu'il exposa « l'entrée de Louis XI à Paris », commandé pour l'Hôtel de Ville. A cette scène de gaieté papillotante et de fête populaire succéda en 1896, après quelques retours à la vie maritime, les « Bouches inutiles », épisode tragique du siège du Château-Gaillard par Philippe-Auguste : « Les enfants, les vieillards et les femmes des Andelys, repoussés par les assiégés, vivant d'herbes, de racines et même des cadavres de leurs compagnons d'infortune ».

Sur ce thème sinistre, l'artiste a largement peint une composition d'une singulière intensité de vie, confinant jusqu'à l'horrible par le réalisme de certains détails. Enfin, cette année, l'exode des habitants de Saint-Quentin, que Philippe II d'Espagne a pris d'assaut, constitue une page historique d'un puissant intérêt. C'est elle que nous reproduisons ici.

Malgré la tonalité générale, qui est blonde et claire, une impression d'horreur profondément sentie se dégage de cette scène de carnage se déroulant au milieu des ruines fumantes de la ville, dans la chaude clarté d'une radieuse journée d'été. Le peintre a rendu, avec une grande puissance de vérité et de coloris, le contraste des vainqueurs impitoyables et du lamentable troupeau des femmes et des enfants fuyant affolés à travers l'amoncellement des cadavres. Il n'y a pas là simplement une épisode de l'histoire; c'est aussi l'interprétation dramatique et la paraphrase de la sublime expression d'Horace : *Bella matribus detestata*.

L'agencement général de ce beau tableau est très heureux et l'étude des nus est d'un dessin remarquable. Nous constatons, une fois de plus, que chez M. Tattegrain, la préoccupation archéologique, si grande qu'elle soit, ne détourne jamais l'artiste de l'étude de la nature

vivante. Il sait — et ce n'est pas un mince mérite — allier à l'exactitude historique des costumes et des accessoires la vérité des types et des caractères et imprimer ainsi à l'ensemble de ses œuvres un cachet vraiment original. C'est là la dominante du talent de M. Tattegrain et c'est assurément cette qualité primordiale autant que sa science du dessin et l'harmonie de sa palette qui ont valu au consciencieux artiste cette brillante consécration de ses efforts. R. Brown.

M. HENRY ROUJON

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, MEMBRE DE L'INSTITUT

L'Académie des beaux-arts vient de faire une brillante recrue : elle a donné pour successeur à M. de Chennevières un parfait homme de goût et un remarquable écrivain.

M. Henry Roujon ne doit pas à sa haute situation



administrative d'être aujourd'hui membre de l'Institut. Ce que ses nouveaux collègues ont voulu honorer en lui, c'est un directeur des Beaux-Arts doublé d'un artiste et d'un lettré.

Il y a vingt-cinq ans — et il n'en a pas cinquante — que M. Henry Roujon sert passionnément la littérature et l'art. Elève de Gustave Flaubert dont il a analysé l'œuvre en une étude magistrale, ami et camarade des plus grands écrivains de ce temps, encouragé dès ses débuts dans les lettres par Victor Hugo dont la maison s'ouvrait aux jeunes talents, le nouvel élu est un journaliste de race. Si jamais il abandonne les honneurs où la République l'a élevé, nous le reverrons reprendre sa place dans la presse et ajouter des pages exquises à celles qu'il nous a déjà données. Dans la *Revue Bleue*, dans la *République des Lettres*, ici même dans ce *Magasin Pittoresque*, dont il tient à rester le collaborateur, M. Henry Roujon s'est affirmé prosateur impeccable, critique judicieux, observateur délicat et profond. Toutes ces qualités, un petit livre les renferme, qui est un joyau de lettres : *Miremonde*. Et il suffira de lire la page qui va suivre pour apprécier, à côté du styliste, l'orateur.

Voici le discours prononcé par M. Henry Roujon à la récente inauguration du monument de Pierre Dupont à Lyon :

PIERRE DUPONT

Le buste de Pierre Dupont, empreint de douceur et de tristesse, couronne une stèle simplement taillée. Tout auprès, se dresse une chaste forme, celle d'une vierge, presque enfant encore. Est-ce une nymphe échappée des Géorgiques, quelque fille de Virgile venant adorer un Terme propice? Est-ce plutôt une humble paysanne des coteaux voisins? Elle a cueilli la gerbe qu'elle presse sur son sein dans la simple flore du terroir, feuilles de chêne et de mûrier, marguerites, myosotis et lauriers-roses. A celui dont les chants l'ont émue elle apporte en offrande une âme aussi fraîche que ses fleurs, et ses tendres pensées montent vers lui, comme les parfums d'un sacrifice, parmi toutes les senteurs de son bouquet. Voici encore un chevreau bondissant, qui se grise aux pampres. Au pied de la stèle, un petit pâtre, beau comme un jeune dieu, souffle dans ses pipeaux rustiques l'hymne éternel de l'innocence et de la joie. Sur le socle s'enroule une frise bucolique, où défilent en humbles symboles les saintes bêtes du travail. Beauté pure, instinct farouche, candeur joyeuse, éternel labeur, le tout voilé de mélancolie, n'est-ce pas là, Messieurs, le génie même de votre poète? Pour l'avoir si bien pénétré, le sculpteur a dû écouter surtout la meilleure et la plus sûre des inspiratrices, la profonde voix du cœur. Il peut vous remettre son œuvre avec orgueil et avec confiance. Vous en saurez goûter tout le charme, vous en serez les gardiens fidèles. Pour lui donner un cadre digne d'elle, il vous a plu d'élire ce beau lieu. De l'antique jardin des Chartreux, Pierre Dupont, dans une attitude immortelle, contemplera la colline mystique de Fourvières, le cours voluptueux de la Saône, tout le décor de son enfance buissonnière, tout l'espace enchanté dont la nostalgie obsédait son cœur. La piété de ses compatriotes le rend à la cité nourricière,

Lyon, républicaine,
Au nom fier et puissant,
Chrétienne,
Humaine,
Gauloise par le sang,

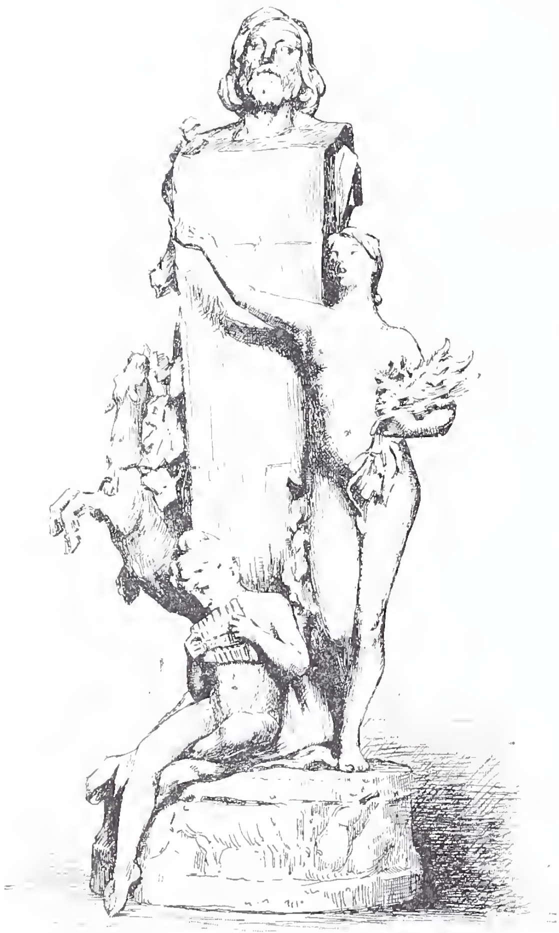
à l'immense ville de travail et de rêve qu'il a exaltée de tout son génie et chérie de tout son amour.

Quelle fut la vie de Pierre Dupont? Le récit en demande une ligne : il passa ici-bas en chantant. Ce poète populaire sortait du peuple ; ses père et mère étaient d'humbles gens. Orphelin de bonne heure, il fut recueilli par un sien oncle, un brave curé quelque peu latiniste qui l'envoya au séminaire de Largentière. L'honnête tuteur destinait secrètement son pupille à l'Église.

Mais l'écolier, docile aux leçons de la Muse antique, ne rêvait que courses vagabondes dans les bois peuplés de dryades.

Nulle trace de vocation ecclésiastique dans ses gambades de petit faune en folie. Le curé de Roche-Taillée, déçu dans toutes ses espérances, se fâcha tout à fait. Il voulut punir le neveu rebelle, en faisant de lui un canut. Le jeune Pierre fut envoyé devant un de ces métiers de la soie, dont il devait un jour définir le douloureux et profond symbole. Il mena quelque temps cette vie austère

et rêveuse de l'ouvrier lyonnais, cette vie qui se continuera longtemps encore pour fournir du pain aux pauvres et du luxe aux heureux. Mais, ainsi qu'il l'a dit lui-même, la navette faisait dans son cerveau « comme un bruit d'hirondelle dans l'espace », et le ronron du métier lui soufflait des vers. Il était poète, par droit de naissance, ne pouvait vouloir et penser que poésie. Sa fonction étant de chanter, il chantait sans cesse. Le soir venu, il notait ses chants. Bientôt il rêva de Paris, de la ville où le talent naissant doit trouver pâture. Il partit pour le pays



Le monument de Pierre Dupont à Lyon.

de gloire, avec son poème des *Deux Anges* dans sa besace de pèlerin. Une bonne fée, la fée des poètes et des petits enfants, l'éternelle marraine des petits Poucets, le conduisit par la main jusqu'au bon gîte. C'était la demeure d'un digne membre de l'Institut qui faisait des vers à sa manière, l'excellent M. Pierre Lebrun, un véritable académicien de la Légende dorée. Lebrun l'accueillit à bras ouverts, lui chercha un éditeur, lui ouvrit sa bourse, lui procura un modeste emploi d'attaché aux travaux du dictionnaire. C'était assez de chènevis pour nourrir un appétit d'oiseau.

Messieurs, de tels souvenirs sont bons à rappeler, pour l'honneur de ce monde des lettres où l'on aime tant à se calomnier. Le digne M. Lebrun, rimeur arrivé, mandarin puissant, n'est-il pas touchant, comme le bonhomme Noël, lorsqu'il accueille avec tant de bonté paternelle un enfant inconnu? Nous devons un souvenir ému à sa mémoire, en ce jour de réparations. Je n'ose promettre à cette ombre douce de Pierre Lebrun que la postérité retiendra ses vers; elle n'oubliera jamais, à coup sûr, qu'il fut l'auteur du meilleur des poèmes, — une bonne action, et que cette bonne action nourrit le génie.

A l'abri de la misère immédiate, Pierre Dupont put prêter librement l'oreille aux voix intérieures qui grondaient en lui. Avec quelque français, un peu de latin et beaucoup de rêveries, il choisit bravement l'état de poète lyrique. Nous avons entendu raconter à nos pères l'émotion qui envahit les âmes lorsqu'éclata *la Chanson des Bœufs*. Ce fut comme le son d'une voix inentendue, d'une voix éternelle et anonyme, qui montait des sillons de la terre. En quelques jours, le nom de Pierre Dupont devint célèbre. Cette plainte harmonieuse réveilla des échos cachés dans l'âme inassouvie et lasse de la France de 1845. Certes de grands poètes, grands parmi les plus grands, tiraient alors de leurs lyres savantes d'inoubliables et superbes accents. Mais, après l'orchestre grandiose, on se fit une joie et comme un repos d'entendre soupirer cette flûte rustique. On ne se lassait pas de l'écouter. Après les *Bœufs* vinrent les *Sapins*, les *Louis d'or;* les mélodies de Pierre Dupont étaient sur toutes les lèvres, ses vers dans toutes les mémoires. En cette poésie candide et forte, si claire et si saine, l'âme populaire se plaisait à parler une langue nouvelle, ou plutôt sa langue maternelle, un moment désapprise, enfin retrouvée. Le génie national, celui des vieux trouvères et de La Fontaine, revenait boire à la source première, sous les platanes berceurs de son enfance.

Pierre Dupont eut la rare fortune de venir à son heure. A la fin du régime de Juillet, la France, fatiguée du repos, écœurée des théories utilitaires, reprise de ce beau vice de la chimère, qui fera quelquefois son malheur et toujours sa gloire, était travaillée d'un noble malaise. Elle se sentait en gestation de vérité. Le bon chanteur qui lui tirait des larmes avait pénétré le secret de sa tristesse. « Les pâtres, dit-il, sont un peu sorciers. » Il devinait sous son front pâli à quel rêve de justice elle se sentait en proie. Il lui donna une Marseillaise nouvelle, le *Chant des ouvriers*, cette ode du travail et de la souffrance qui commence en murmure de colère pour se terminer par un cri d'amour. A l'égal des *Girondins* de Lamartine ou des pamphlets mystiques de Lamennais, cette clameur de fraternité retentit au plus profond du ciel d'orage d'où la tempête de Février allait sortir. Pierre Dupont fut un homme de 1848.

Un républicain de 48! Ce titre sonne comme une devise de noblesse aux oreilles des hommes bien nés de notre génération. Il nous rappelle notre devoir envers ceux dont la glorieuse défaite enfanta les victoires futures. Nous sommes les bénéficiaires de leur sacrifice, nous qui ne sommes entrés dans la République qu'après le labour et les semailles, pour goûter aux fruits de la moisson. Ne soyons pas comme ces enfants gâtés qui gaspillent le pain du foyer, sans songer aux sueurs tombées du front paternel. Jamais génération ne mérita mieux de l'histoire que cette génération trahie par le sort. Ces hommes avaient fait le plus généreux des songes. Ils croyaient de toutes les puissances de leur âme à la victoire de la raison. Ils mettaient du cœur dans la politique. Ils rêvaient l'homme frère de l'homme, tous les liens brisés, tous les intérêts réconciliés, toutes les

haines abolies. Nous ne vaudrons quelque chose que par les côtés où nous leur ressemblerons, nous ne pècherons jamais qu'en cessant de nous inspirer de leur exemple.

Lorsque la révolution de Février éclata, une aube nouvelle se leva sur le monde. L'âme, sonore et docile, de Pierre Dupont résonna comme une harpe éolienne à toutes les brises de ce beau matin.

Denise fut la muse adorable de la Révolution des bonnes gens. Elle mit leur cocarde à son chignon lourd. Qu'elle était heureuse et charmante, lors du printemps de 48, au rendez-vous joyeux du Champ de Mai, avec les véroniques au fichu et, dans sa petite main calleuse, un rameau de chêne! Sur son frais visage hâlé, sur son front limpide et loyal, dans ses yeux plus purs que les sources, brillait un reflet de la beauté sainte des filles de France qui sauvèrent la patrie, de cette Geneviève qui fit reculer Attila, de la bonne Lorraine qui chassa l'Anglais. Elle eut cent mille galants ce jour-là, elle conquit tous les cœurs,

Et que l'on vous couronne reine
Avec du myrte et des rosiers!

Ce fut une royauté d'une heure. Vous savez comment la pauvre Denise s'éveilla de son rêve d'enfant... On la vit, au rouge crépuscule de Juin, compter ses amoureux parmi les morts et pencher au-dessus des tombeaux son front ceint de pâles verveines.

Sur la République de Pierre Dupont, « douce comme une tourterelle », fondit soudain l'oiseau de proie. La police du coup d'État traqua le poète; il dut se taire et se cacher.

Comme tous les vaincus de Décembre, Dupont garda au cœur la plaie saignante. En ces hommes, tombés d'un si haut rêve, la source de l'espoir aurait dû tarir. Mais ils portaient en eux un infini.

Ils revinrent à l'idée pure, aux méditations consolatrices, aux austères travaux. Les savants retournèrent à leurs laboratoires, les penseurs rallumèrent leurs lampes, les ouvriers reprirent leurs outils. Pierre Dupont décrocha sa lyre captive aux rameaux des saules. Jamais elle ne rendit de sons plus harmonieux, plus voisins du cœur. La mort dans l'âme, il chanta la vie. Il l'a chantée jusqu'à son dernier souffle.

Ce qu'il fut dans son âge mûr, nous pourrions le demander à des témoins encore survivants. Quelques-uns d'entre vous l'ont salué au passage, alors qu'au soir assombri de sa carrière, devenu sans force et sans voix, il sifflait ses mélodies les plus chères en les ryhtmant de ses doigts tremblants. Mais défendons-nous de ces curiosités impies qui font de l'histoire littéraire une sorte de commère injurieuse. Ne sondons pas le secret des cœurs. Gardons rayonnante et splendide l'image du poète que nous ne voulons voir qu'avec des yeux de fils.

Oui, nous l'aimons, celui-là, et nous savons pourquoi, n'est-il pas vrai?

Nous l'aimons parce qu'il verse la joie. Assez de poètes ont mis et mettront encore leur émoi périssable au centre des choses, et feindront de pleurer sur tous pour avoir le droit de pleurer sur eux-mêmes. L'éternelle révolte de l'homme contre les lois inéluctables est aussi vieille que le monde; elle exhalera éternellement sa plainte inutile. Nous ne voulons pas dire qu'elle n'a pas inspiré de beaux cris. Mais que la poésie est donc meilleure conseillère lorsqu'elle nous persuade de pardonner à la nature, et d'y voir le bien, en même temps que le mal! Pierre Dupont ne montrait pas moins de clairvoyance que les élégiaques pessimistes quand il déclarait les joies vivantes et réelles, à l'égal des douleurs. On sort de son œuvre comme d'un bain de jeunesse et de santé, plus vaillant, meilleur, presque en confiance avec cette compagne si peu sûre qui s'appelle l'humaine destinée. Il est le Tyrtée, tendre et fort, des batailles du pain quotidien. Nous l'aimons aussi pour avoir reflété en son clair regard les mille et mille merveilles du décor où se joue le drame éphémère de notre destin. Il trouvait la vieille terre adorable, il la contemplait avec des yeux d'amant. C'est en le lisant que nous comprenons, nous autres serfs de l'existence moderne et prisonniers des villes, à quel point notre existence est un long crime contre la nature. Nous n'apercevons le ciel qu'entre deux toits, nous ne saluons jamais l'aurore chez elle, le couchant déroule ses pourpres loin de nos yeux. Mais les vers de Pierre Dupont nous envoient la fraîcheur des brises et tous les parfums de la forêt. Son panthéisme ingénu, sa botanique de berger chercheur de simples, sa divination de sylvain initié au langage des bêtes nous font entrevoir, mieux que tous les livres, le mystère de l'immense vie qui circule autour de notre conscience éperdue. Pierre Dupont amène l'homme à se réjouir de sa royauté d'un instant; il lui persuaderait, à force d'optimisme et de bonne humeur, que l'univers se rapporte à lui. Il nous conduit au verger; il y répand le sang des fraises comme une libation de gratitude. Il énumère dans les métamorphoses des sapins géants autant de bienfaits pour l'être chétif que leur majesté domine. Il vénère et chérit nos humbles frères, ces animaux que nul n'a chantés, pas même La Fontaine, avec plus de justice et de tendresse. Quand il parle du bœuf et de l'âne, il s'inspire lui-même des pensées naïves qu'il prête à ses paysans de la nuit de Noël, au retour de la messe de minuit. Dans ces deux infatigables compagnons de l'effort humain, il honore les créatures élues entre toutes pour réchauffer de leur haleine la crèche où vagissait l'esprit de fraternité.

Nous l'aimons parce qu'il triompha de Belzébuth et du sombre génie de la haine. « Aimons-nous! », voilà son refrain. S'il est vrai, comme le dit une parole magnifique, qu' « aimer c'est comprendre », nul n'aura compris à ce point. Le « nom infini de l'amour » sort toujours de ses lèvres. A force de vouloir l'homme heureux, il parviendrait à le rendre tel, par un miracle de charité. Il se souhaiterait meunier, pour remplir la huche du pain de l'aumône; il se rêve roi, pour distribuer des largesses à tous les gueux de son empire :

C'est le rêve qu'il a rêvé.

Mais ce qu'il refuse d'accepter, c'est l'anathème qui fait du travail une loi de colère et de malédiction. Il encourage un par un tous les métiers, il ennoblit toutes les tâches qu'accomplit l'homme, aux villes comme aux champs. Sa muse visite la grange et l'atelier. Elle montre au forgeron les rougeurs féeriques de l'incendie qui l'environne, elle chante à l'oreille du soldat pour rythmer l'étape, elle siffle avec le maçon sur son échelle, elle montre au bû-

cheron les nids qui s'envolent à chaque coup de la cognée, elle berce le pêcheur sur la mer, et, pour égayer le laboureur, elle pose sur les cornes noires de ses bêtes la gentillesse de l'oiseau. Pierre Dupont, pour tous ceux qui peinent, est le donneur de bonnes réponses. On trace plus droit et l'on creuse plus profond dans les sillons où passe sa chanson.

Nul n'a sanctifié la femme avec plus de chaste passion. Il se sait fils de la race qui donne les mères héroïques et les vaillantes épouses. Son œuvre n'est qu'un long épithalame à la gloire des femmes de notre pays. Sa brune, sa blonde et sa châtaine, aussi belles que des nymphes de Théocrite, ont sur leurs sœurs antiques cet avantage qu'elles sont de notre chair et de notre sang. Chacun de nous peut mettre sur leur front, couronné de feuillages, un nom de sœur ou de fiancée. Quand il a neigé sur l'or et la soie de leurs cheveux, quand la vieillesse les courbe au coin de l'âtre, le poète leur rend en grâce spirituelle et en noblesse morale l'équivalent du charme perdu. Il s'incline devant la majesté de la femme vieillie, il exalte la sainteté de l'aïeule comme si son cœur contenait à la fois les cœurs de tous les fils. Jeannette, en devenant la mère Jeanne, semble n'avoir fait que changer de beauté. Nous l'aimons enfin, celui-là, parce qu'il fut de chez nous !

Gardons le sang,
Gardons la race !

Il n'a jamais bu, ce franc buveur, que le vin des coteaux de la patrie. On s'est demandé d'où pouvait venir ce génie, si libre et si spontané. La réponse est facile : il vient de France. Sa voix, pareille au réveil de l'alouette, monte au ciel gaulois pour saluer le jour.

Art mystérieux dans sa candeur, double génie de musicien et de poète, dont le secret ne peut surprendre. Où cet ignorant avait-il appris la science complexe d'assembler les mots? Qui avait enseigné la musique à ce chantre divin? La musique! où les oiseaux l'apprennent-ils? Pierre Dupont, semblable à son gardeur d'oies, n'achetait point d'instruments chez le luthier, il se contentait du bosquet voisin :

Je taillais comme je voulais
Dans les avoines des musettes
Et dans les saules des sifflets.

Comme leçon de fugue et de contre-point, il écoutait bruire autour de lui la fête universelle, il notait les soupirs du matin, le frisson des aulnes, le grondement des hêtres, les mille accords de l'orchestre du soir.

Fils de la nature et de la pauvreté, il a chanté sous leur dictée, sans rien changer à ce que lui soufflaient ses inspiratrices. C'est pour cela qu'on l'écoutera toujours.

Parfois, dans la splendeur de l'aube, on croirait voir trembler au bord des feuilles des diamants plus beaux que ceux des féeries; on découvre en approchant que ce sont de simples gouttes d'eau qu'un rayon traverse. L'œuvre de notre Pierre Dupont, c'est, parmi les frondaisons du vieux chêne druidique, une larme de rosée matinale qui scintille au soleil de France.

Henry Roujon.

Maurice Quentin de La Tour

PEINTRE-PASTELLISTE (1704-1788)

La splendide publication de M. Henry Lapauze sortie récemment des presses de l'Imprimerie nationale et intitulée : *les Pastels de Maurice Quentin De La Tour à Saint-Quentin*, appelle en ce moment l'attention sur l'illustre pastelliste, dont le talent si personnel ne put jamais en aucun temps être même égalé. Or M. Henri Lapauze a eu l'heureuse inspiration de réunir dans un magnifique album in-folio la reproduction, par l'héliogravure, des 87 chefs-d'œuvre que possède la ville de Saint-Quentin, patrie du peintre. Cette publication de luxe qui fait grand honneur à son auteur est le premier monument aussi complet élevé à la mémoire de De La Tour.

Cependant il y a quelques années un avoué de Saint-Quentin, M. Abel Patoux, un savant doublé d'un érudit, avait songé lui aussi à faire reproduire par l'eau-forte les célèbres pastels : il confia ce travail d'une difficulté extrême à Lalauze qui s'en tira avec honneur. Le livre parut à Saint-Quentin en 1880 à un nombre fort restreint d'exemplaires. L'ouvrage n'en eut pas moins un réel succès; mais le talent si personnel de l'aquafortiste se heurta à la finesse excessive du pastel : ses portraits sont évidemment d'une jolie exécution, mais ne rendent ni l'expression ni la vie de l'original. Cette tentative ne pouvait donc être considérée comme définitive.

Il appartenait à M. Henry Lapauze, grâce aux procédés nouveaux qui donnent avec une si absolue perfection les moindres détails des modèles, de consacrer pour toujours la gloire de l'éminent pastelliste.

L'ouvrage se présente bien dans la gravité de son format peu ordinaire : on sent de suite que l'on se trouve en présence de quelque chose de magistral; et l'on admire les soins donnés à l'impression aussi bien des tableaux que du texte explicatif qui les accompagne. Une préface de M. Larroumet ouvre le volume, tandis qu'une bibliographie complète de tous les ouvrages qu'inspira De La Tour le termine heureusement.

A elle seule, cette bibliographie offre un réel intérêt; on juge par sa sèche énumération de l'admiration provoquée par De La Tour, même de son vivant. Nous y relevons en effet jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1788, trente-neuf articles ou ouvrages à lui consacrés.

Parmi les auteurs contemporains, nous trouvons, entre autres, les noms : 1° des frères de Goncourt (*La Tour*, étude publiée en 1867 par la *Gazette des Beaux-Arts*, avec quatre dessins gravés à l'eau-forte; *l'Art au dix-huitième siècle*, 4e fascicule; *La Tour*, avec cinq héliogravures Dujardin, 1881); 2° Arsène Houssaye

(*Galerie de Portraits du dix-huitième siècle*, 1844; *Le Duel de La Tour*, comédie représentée à Saint-Quentin le 4 mai 1856, jour de l'inauguration de la statue de La Tour); 3° Champfleury (*les Peintres de Laon et de Saint-Quentin*, Paris, 1855; *les Artistes célèbres* : La Tour, 1886); 4° Maurice Barrès (*Une Journée chez Maurice Quentin De La Tour*, Paris, 1891), etc., etc.

Champfleury comme Arsène Houssaye étaient originaires du département de l'Aisne et par conséquent compatriotes du pastelliste. Parmi ceux qui, comme M. Abel Patoux, tinrent à honneur de glorifier l'illustre enfant saint-quentinois, il faut citer également M. Charles Desmaze, qui fut longtemps conseiller à la cour d'appel de Paris. M. Charles Desmaze, qui est un écrivain plein d'une charmante originalité et à qui l'on doit de remarquables travaux historiques, notamment sur le Châtelet de Paris, a consacré une partie de ses loisirs à étudier La Tour sous toutes ses faces. Sa première brochure date de 1854 ; elle est intitulée *M. Q. De La Tour, peintre du roi Louis XV*. Écrite d'une plume alerte, elle donne mille détails sur la vie de son héros. En 1874, une descendante de De La Tour fit cadeau à M. Desmaze de la correspondance inédite de son aïeul, ainsi que celle de son frère, le chevalier François De La Tour (qui fut officier de gendarmerie), à condition que ces correspondances seraient publiées. M. Charles Desmaze s'empressa de répondre à ce désir; deux brochures des plus curieuses virent alors le jour : *le Reliquaire De La Tour*, paru en 1874, et la *Correspondance du chevalier F. De La Tour*, parue en 1875.

M. Desmaze, dans son admiration pour son illustre compatriote, ne s'en tint pas là. Désireux le premier de ne point laisser tomber dans l'oubli la collection unique de Saint-Quentin, il la fit reproduire par la photographie et en confia l'exécution à Goupil en 1877. C'était un acheminement à la publication de M. Abel Patoux en 1880 et à celle d'Henry Lapauze en 1899.

Oh! ces quatre-vingt-sept pastels qui composent la collection de la ville de Saint-Quentin! nous nous souvenons parfaitement de les avoir vus, il y a quelques années à peine, enfouis dans les sombres salles de l'abbaye de Fervaques, aujourd'hui démolie. La ville de Saint-Quentin y avait installé un peu de tout dans cette vieille abbaye qui ne manquait pas de caractère, mais dont les murailles tombaient en ruines et suintaient d'humidité. Il y avait d'abord les salles des tribunaux, puis les bureaux du comice agricole, un musée, une bibliothèque, une école de dessin industriel; enfin, dans un coin auquel on accédait par une colonnade de briques et pierres, on lisait sur une plaque : « Musée De La Tour. » On entrait par une petite porte dans une demi-obscurité, et malgré l'éclairage insuffisant, de suite on était frappé par le colossal génie qui se dégageait de ces portraits extraordinaires, dont les yeux parlaient, dont les bouches semblaient s'ouvrir, dont les moindres



Préparation pour le portrait d'une inconnue.

traits frissonnaient d'une vie intense, comme s'ils allaient se détacher de ces vieux cadres de bois noir vermoulus, dans lesquels ils se trouvaient emprisonnés depuis près d'un siècle.

Aujourd'hui les pastels de De La Tour sont, pour ainsi dire, dans leurs meubles : les vieux cadres de bois noir, qui, peut-être, avaient été touchés par Maurice Quentin, ont fait place à des cadres dorés battant neuf (pour moi je préférais la poésie des anciens) : grâce à la générosité d'un riche banquier, M. Lécuyer, les sombres couloirs de Fervaques sont remplacés par un hôtel moderne, d'un joli style, dont les salles claires abritent à présent, à côté de deux ravissantes collections d'ivoires et de bronzes, léguées par MM. Le Sérurier, les immortels chefs-d'œuvre qui nous occupent.

C'est là qu'en compagnie d'un gardien, véritable encyclopédie vivante, et guidé par M. Elie Fleury, l'érudit directeur du *Journal de Saint-Quentin*, qui, depuis de longues années, a recueilli d'innombrables documents sur *La Tour*; c'est là que Henry Lapauze a passé des journées entières, examinant une à une toutes ces jolies têtes d'un dessin si pur, d'une délicatesse si chatoyante, recueillant mille détails inédits sur chacun de ces modèles, les notant avec ardeur, les classant avec habileté; c'est de là qu'est sorti ce beau livre, qui restera dans les siècles futurs comme la consécration définitive de l'art si délicat du pastel au dix-huitième siècle.

Je vois Lapauze au milieu de ces charmantes images, je me l'imagine en rêvant chaque nuit, poursuivi aussi bien par Mme de Mondonville

que par Mme Puvigné ; par la Camargo que par Mlle Favart ; par la du Barry que par Mme de Pompadour, ou bien encore par toutes ces inoubliables « inconnues » qui vivent en quelque sorte sous le crayon magique du maître.

Je crois bien qu'à sa place, s'il m'avait été donné d'entreprendre un tel travail, je serais tombé éperdument amoureux de quelques-uns de ces minois chiffonnés, à l'œil provoçant, à la bouche sensuelle et folle ; et que, nouveau Maurice Quentin, j'aurais peut-être disputé à mon illustre homonyme cette adorable Mlle Fel qui fut la tendre amie du peintre et qu'il nous a représentée si excitante « avec sa petite calotte turque plantée hardiment de côté sur les cheveux sans poudre, et retenue par un ruban d'or où s'accroche une fleur écarlate ».



Portrait de Mlle Fel.

« La Tour, a dit si bien Lapauze, c'est tout le dix-huitième siècle amoureux et mondain, avec le trait exagéré, conventionnel, par lequel une période psychologique se fixe en l'imagination de la postérité. La vie sensuelle et légère, le grain de philosophie fataliste, la pédanterie souriante, la grâce divinisée, mais dans un culte facile sans hauteur ni mystère, sont en lui, en lui seul. Et à tout cela il ajoute le don suprême de la vie et de la vie individuelle. Sous sa poussière de crayon il enferme des êtres frémissants faits de chair véritable et d'émotion tressaillante, des hommes et des femmes — des femmes surtout — qui même sous la palpitation de la grande âme ambiante gardent leur façon personnelle de sentir, d'aimer. Chacun d'eux reste lui-même, vous hante d'un regard ou d'un pli de lèvre qui n'est qu'à lui ; et pourtant sur cette bouche et dans ce regard flottent les rêves de toute une génération humaine, le sentiment de milliers de cœurs dont la cendre emplit les tombeaux ! »

De La Tour ne s'est en effet pas seulement astreint à peindre des femmes ; il a fait également des portraits très nombreux d'hommes, et ses qualités maîtresses se révèlent dans ceux-ci comme dans ceux-là... Ces qualités éclatent en effet aussi bien quand il fixe les traits de l'abbé Hubert, passionnément occupé à une attachante lecture, que lorsqu'il nous montre le marquis d'Argenson, au regard mélancolique et doux, à la lèvre dédaigneuse.

Voici Louis de Sylvestre, à l'âge de soixante-dix-huit ans, « visage d'octogénaire si vivant d'expression, dont le ravage des chairs amollies, fanées, sillonnées de rides, est le dernier mot de l'art ». Voici Jean-Jacques Rousseau, où Maurice Barrès (1) voit « un mélange de jalousie et de dédain, mais de dédain très particulier, qui blâme et salit tout ».

Voici Montmartel, « aux larges yeux bruns, au long nez busqué, à la bouche épaisse, bien modelée, jouisseur et volontaire » ; puis le maréchal de Saxe et tant d'autres : capucins pétris de finesse ou fermiers généraux « étalant l'épanouissement de la béatitude physique, du bien-être matériel » ; abbés de cours, à la physionomie éveillée, ou académiciens, comme Duclos, « pétillant d'esprit, avec le frémissement presque visible de ses narines expressives ».

Après avoir parlé de l'œuvre, il nous reste à dire quelques mots de l'homme.

(1) Maurice Barrès, *Une Journée chez Maurice Quentin De La Tour*, Paris, Perrin, 1891.

On croit généralement que Maurice Quentin De La Tour naquit à Saint-Quentin, dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, dans une maison démolie vers 1850, laquelle a reçu sur ses vieilles fondations une construction moderne



Pâris de Montmartel.

ornée de l'inscription suivante : *A M. Q. De La Tour, la commune de Saint-Quentin reconnaissante.* Il n'en est rien. Les premières années du jeune peintre se passèrent dans une modeste habitation située Petite-Place Saint-Quentin, place au milieu de laquelle on devait élever, en 1856, sa statue, à quelques pas de la « Collégiale ».

On chercherait vainement aujourd'hui les traces de cette demeure qui se trouvait, paraît-il, du côté de l'impasse. Toujours est-il qu'habitait là, en 1704, François De La Tour, chantre de la paroisse, marié à demoiselle Reine Havart, et que le cinquième de septembre leur naquit un fils qu'ils appelèrent Maurice Quentin.

Maurice Quentin-Bauchart.

(*A suivre.*)

DÉSIR DE GLOIRE

J'ai vu des hardes surannées
Dans la boutique d'un fripier;
Telle sera, dans peu d'années,
Ma pauvre gloire de papier.

On me lit, soit. J'en ai des preuves :
On réimprime encor mes vers.
J'apprends, par les paquets d'épreuves,
Que mes lauriers sont toujours verts.

Mais, hélas! tout passe et tout lasse,
Les meilleurs et les plus fameux
A d'autres ont cédé la place
Et l'on m'oubliera tout comme eux.

Tout bruit est vain et se dissipe,
Et, fût-on, comme Béranger,
Reproduit en tête de pipe,
La mode est femme et veut changer.

Songe au passé, deviens modeste,
O poète! et de tant d'efforts,
De tant d'œuvres, vois ce qui reste :
Des ruines, des arbres morts....

François COPPÉE.

LE BONNET DE POLICE

NOUVELLE

I

José Antonio Cabeda y Panjarlo était un vieux sergent de l'armée espagnole à qui les hasards de la guerre et les vicissitudes de la politique avaient fait voir bien du pays. Après vingt ans de luttes et de combats, tantôt contre les carlistes, dont le chef briguait la couronne d'Espagne, tantôt contre les flibustiers américains qui voulaient s'emparer de Cuba, il s'était retiré, criblé de blessures et avec une jambe de moins, dans un petit bourg de Castille nommé Cazalegos où, près d'un demi-siècle auparavant, il avait vu le jour.

C'était un grand gaillard de six pieds de haut, maigre et sec comme un mât de cocagne. Ses yeux vifs et perçants brillaient comme du jais sous leurs arcades touffues ; son nez long et droit pointait hors du visage avec un air de défi, et sa bouche, ombragée par de formidables moustaches, découvrait en s'ouvrant des dents énormes, solides, mais enfumées et noircies par l'abus immodéré du tabac.

Sa tête, toute petite, était constamment coiffée d'une sorte de bonnet de police en drap vert surmonté d'une grosse houppe de laine rouge, qui achevait de donner à sa physionomie un caractère des plus étranges et des plus pittoresques.

En récompense de ses services, le gouvernement de son pays l'avait pourvu d'une pension annuelle de cent cinquante pesetas. C'était peu pour panser ses blessures, le dédommager de la perte de sa jambe et satisfaire aux exigences d'un estomac toujours prêt à faire valoir ses droits. Aussi fut-il obligé de demander au travail un supplément de ressources qui lui permît au moins de manger à sa faim.

Mais que faire? Il n'avait point de métier et il n'était plus d'âge à en apprendre un. Il se mit donc à exercer les industries les plus diverses et les plus bizarres, sans qu'aucune d'elles pût fixer son humeur inconstante et sa paresseuse fantaisie.

Tour à tour contrebandier, tondeur de chiens, ouvreur de portières, *aguador*, muletier et même bandit, il n'avait pu, dans ces différents états, parvenir à secouer le manteau de misère qui pesait si lourdement à ses épaules et lui faisait amèrement regretter la gamelle du régiment.

La contrebande lui avait, il est vrai, procuré

quelquefois d'excellentes aubaines; mais elle n'était pas sans présenter quelques inconvénients, dont le moindre était de lui aliéner les sympathies du corrégidor et, par suite, de compromettre gravement sa liberté. Sa jambe de bois le rendait d'ailleurs impropre à un genre d'opérations qui exige des muscles souples et bien trempés, une certaine force physique, beaucoup d'activité, de célérité et d'énergie. Il y avait donc renoncé pour se faire bandit. Mais cette aimable profession exigeant les mêmes qualités que celle de contrebandier et présentant les mêmes dangers au point de vue des relations avec la police, il avait dû également l'abandonner.

Conduire des mules à travers la sierra ne devait pas être chose fort difficile. Ah! que ses illusions sur ce point se furent vite envolées!



Il y avait donc renoncé pour se faire bandit.

Les sentiers rocailleux de la montagne n'offraient pas à son appareil ambulatoire une assiette solide, et plus d'une fois il avait failli rouler au fond d'un précipice, ce qui ne valait assurément pas mieux que de périr sous l'escopette d'un douanier ou d'être condamné à ramer à perpétuité sur les galères de la reine Isabelle. Cependant il fallait vivre. C'était là un problème dont la solution ne pouvait être différée. Chaque jour, en effet, amène les mêmes besoins, et l'estomac ne se contente pas de vaines promesses.

Stimulé par l'aiguillon de la faim et préparé à toutes les déchéances, il accourut donc à Madrid, dans l'espoir d'y trouver une occupation mieux appropriée à ses moyens, et pendant quelque temps il se livra à une foule de petits métiers dont l'exercice peu pénible convenait mieux à ses habitudes insouciantes et vagabondes.

Ouvrir les portières des équipages qui amenaient au Prado les belles senoras; offrir aux piétons altérés un verre d'anisette glacée ou de fraîche limonade; tondre suivant les règles de l'art le caniche hargneux de quelque duègne vénérable, ou crier à l'angle d'un carrefour le dernier numéro des gazettes madrilènes, aucune de ces chétives industries ne pouvait assurément le mener à la fortune; cela eût suffi cependant pour le protéger contre la misère si, comme la fourmi, il eût amassé pendant la belle saison quelques grains pour subsister quand seraient venues les rigueurs de l'hiver.

Malheureusement, loin de voir dans l'économie une vertu, il la considérait, au contraire, comme le défaut des âmes basses, égoïstes ou cupides; et notre homme dépensait, dépensait sans compter, jusqu'à ce que le dernier maravédis se fût envolé du fond de son escarcelle

Aussi fut-il plus d'une fois dans l'obligation de se serrer le ventre et d'aller se mettre au lit sans souper. Or la faim est mauvaise conseillère et provoque parfois en notre conscience des transactions coupables. Un jour donc qu'après un jeûne long et pénible José venait de toucher les 37 fr. 50 formant le revenu de son trimestre, il fit un excellent repas et, pour activer le travail de la digestion, il alla se promener hors de la ville.

« Avec cet argent, se dit-il, je puis vivre chichement un mois, six semaines au plus... Après, c'est la misère. — C'est fort ennuyeux de végéter ainsi, de ne jamais être sûr qu'on aura demain quelque chose à se mettre sous la dent. Voyons un peu comment je pourrais me réconcilier avec dame Fortune et obtenir d'elle les faveurs qu'elle m'a jusqu'à présent refusées.

L'attaque des diligences ne m'a valu que tribulations et ennuis. Les gens ont d'ailleurs aujourd'hui la déplorable habitude de voyager la bourse parcimonieusement garnie et de laisser à la maison le surplus de leur numéraire. C'est un métier perdu. Quant à la contrebande, la répression en est devenue si sévère que le jeu n'en vaut plus, comme on dit, la chandelle. Rien non plus à faire de ce côté. — Ah! par exemple, un bon, un excellent métier, c'est celui de l'homme que j'aperçois là-bas, poussant devant lui un troupeau de mules. Ce soir, il les aura vendues à gros bénéfice et, rentré au logis, il ira grossir au



C'est celui de l'homme que j'aperçois là-bas.

fond de son armoire la pile de doublons et de douros qui y dorment sans profit pour personne. »

II

Il pressa le pas, et bientôt, à travers le nuage de poussière que soulevait le troupeau en marche, il reconnut le maquignon dont il enviait le sort.

C'était un gros lourdaud d'une quarantaine d'années, nommé Tadéo, qui s'était, en effet, enrichi dans le commerce des bestiaux et dont l'avarice était, à dix lieues à la ronde, devenue proverbiale.

Résolument José l'aborda, et, de sa voix la plus aimable :

— Bonjour, señor! lui dit-il; que la journée vous soit prospère!

— Bonjour! grommela le maquignon en jetant un regard de côté sur le nouveau venu.

— Jolies bêtes; reprit José les plus belles, certes, que j'aie jamais vues dans les deux Castilles. Puis-je vous demander si vous allez les vendre, ou bien si vous venez de les acheter?

— L'un et l'autre, *hombre*, car je les achetai hier et je compte bien les avoir revendues avant que le soleil ait disparu derrière la montagne.

— A la foire d'Alcovendas, sans doute?

— Vous l'avez dit.

— Dans ce cas, señor, j'aurai le plaisir de faire route avec vous, à moins que ma présence...

— Votre présence m'importe peu, répliqua Tadéo en abattant le bout de son fouet sur la croupe d'une mule rétive. Les routes sont à tout le monde; chacun, quand il est en règle avec la police, a le droit d'y circuler librement.

Cette réponse, faite d'un ton bourru, ne déconcerta nullement le vieux soldat.

— Il est vrai, dit-il, que vous ne me connaissez pas, et je comprends votre indifférence à mon égard; mais je vous connais, moi, et je sais que je suis à cette heure en compagnie d'un galant homme qui jouit dans le pays de la réputation la plus honorable et la mieux méritée.

— J'ai, en effet, la prétention d'être aussi honnête que pas un, et bien mal venu serait quiconque, à ma barbe, se permettrait d'en douter.

— Personne, assurément, n'aurait une pareille audace.

— Vous êtes bien bon, camarade; mais vous savez... parfois, la jalousie...

— Hélas! j'en ai été moi-même assez souvent victime; mais ce n'est pas votre cas, señor, car j'entends de tous côtés parler de vous dans les termes les plus élogieux.

Tadéo se sentait doucement caressé par le grossier encens de ces flatteries, dont il eût pu à bon droit suspecter la sincérité.

— On fait ce qu'on peut, dit-il avec une feinte modestie; quant aux méchants, on les dédaigne.

— C'est ainsi que j'ai toujours pensé, fit l'invalide en offrant au maquignon une cigarette qu'il venait de rouler.

Tandis que, le long de la route poudreuse, les mules, agitant leurs sonnettes, marchaient en bon ordre sous l'œil vigilant des chiens, nos deux personnages, entre lesquels la glace était maintenant rompue, continuaient à s'entretenir de choses et d'autres. José raconta ses campagnes, les combats sanglants auxquels il avait assisté, les dangers qu'il avait courus, les aventures extraordinaires dont il avait été le héros; enfin, les circonstances dans lesquelles une de ses jambes était restée sur le champ de bataille.

Tout en observant les mouvements de son troupeau, le maquignon semblait suivre avec intérêt le récit de notre vétéran.

— Le gouvernement, dit-il, a-t-il su au moins reconnaître vos services et vous dédommager du sang que vous avez versé pour la patrie?

— Je touche sur le trésol royal une pension de cent cinquante pesetas.

— Par mois?

— Oh! non, par an.

— C'est peu, en vérité, remarqua Tadéo; et je ne suis pas surpris, ajouta-t-il en dévisageant le vieux soldat, de voir que les os vous percent la peau.

— Votre réflexion serait juste si j'en étais réduit à ne vivre que de cela; mais ma maigreur n'est que la conséquence de mon tempérament; car, Dieu merci! j'ai d'autres ressources qui suppléent largement à l'insuffisance de ma pension.

— J'en suis bien aise pour vous, l'ami.

Nos voyageurs se trouvaient en ce moment devant une auberge dont la porte, surmontée d'une touffe de houx, s'ouvrait toute grande à gauche de la route. On était aux premiers jours de juin, et, bien qu'il fût de bonne heure, la chaleur était accablante.

— Voici, dit José à son compagnon, une posada qui doit être hospitalière aux gens dont le gosier

crie la soif. Que diriez-vous, señor, d'une bonne bouteille de blanquette fraîche et pétillante?

— Je dirais, répondit Tadéo en se passant la langue sur les lèvres, je dirais que je ferais volontiers connaissance avec elle... si toutefois c'était une gracieuseté de votre part.

— Eh bien! donc, veuillez ranger votre troupeau le long du mur et me faire l'honneur de venir en vider une avec moi.

Tandis qu'aidé de ses chiens le maquignon rassemblait ses mules de manière a laisser le champ libre aux passants, José s'introduisit subrepticement dans l'intérieur du logis, prononça quelques mots rapides à l'oreille de la maîtresse, lui glissa prestement quelque chose dans la main, puis il reparut sur le seuil en fredonnant d'un air distrait le refrain d'une vieille chanson castillane.

Presque aussitôt le maquignon l'y rejoignit, et ensemble ils entrèrent dans l'auberge.



— Voici, dit José, une posada....

III

— Holà! cria José d'une voix de stentor, en frappant du bout de sa jambe de bois le sol carrelé de la salle, — un flacon de votre meilleur vin blanc et deux verres!

Une jeune femme parut, salua d'une courte révérence les deux visiteurs et se mit en devoir de les servir. Le vin qu'elle leur apporta était de qualité supérieure. Tadéo, qui avait pour le jus de la treille une prédilection marquée, s'en laissa verser sans façon quelques larges rasades.

Lorsqu'il n'en resta plus une goutte au fond des verres, José appela la cabaretière.

— Combien vous dois-je? dit-il en la regardant bien en face, tandis qu'il touchait de sa main droite le gland de laine rouge qui ornait son bonnet de police.

— C'est payé, répondit la femme en faisant demi-tour et allant reprendre sa besogne.

— Pour lors, señor Tadéo, nous n'avons qu'à poursuivre notre chemin, fit José.

Le maquignon se leva, mais lentement, paraissant hésiter.



Une jeune femme parut.

Très intrigué, il regardait alternativement la cabaretière, le vieux sergent et la bouteille qu'on venait de vider.

Dès qu'ils furent dehors :

— N'a-t-elle pas dit que c'était payé? demanda-t-il tout bas à son compagnon.

— C'est bien, en effet, ce qu'elle a dit.

— Vous la connaissez donc?

— Je la vois aujourd'hui pour la première fois.

— Mais alors?...

— Peu importe, señor; avez-vous trouvé le vin bon?

— Délicieux.

— Eh bien, c'est l'essentiel. Ne vous occupez pas du reste.

Les deux hommes reprirent leur place à la queue du troupeau, et l'on se remit en marche vers le village d'Alcovendas, dont on apercevait au loin les maisons, dans un pli de terrain au fond de la vallée.

A l'entrée du bourg, ils se séparèrent : Tadéo pour aller vendre ses bêtes, José pour visiter les curiosités du pays et promener son oisiveté à travers les baraques de la foire.

IV

Vers la fin de la journée, notre vétéran, qui, à l'insu du maquignon, avait surveillé tous les mouvements de celui-ci, le rejoignit tout à coup et, feignant la surprise :

— Tiens! s'écria-t-il, vous n'êtes donc pas encore reparti, senor Tadéo?

— Pas plus que vous, camarade. Mais il se fait tard, et je vais de ce pas regagner mon logis.

— Et les affaires, ont-elles été bonnes?

— Peuh! peuh! elles auraient pu être meilleures.

— Vraiment! Je constate cependant que le nombre de vos mules a singulièrement diminué depuis ce matin!

(*A suivre.*) ÉMILE PECH.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA ROCHEJAQUELEIN A CHOLET



Henri de La Rochejaquelein a Cholet. — Salon de 1899. — Peinture de M. Boutigny.

L'épique rencontre des Mayençais et des paysans vendéens à Torfou et la terrible boucherie de Saint-Fulgent, qui furent des triomphes royalistes, reçurent à Cholet une réplique aussi sanglante. Ce fut encore ici un de ces faits d'armes démesurés qui donnent à l'histoire où on les lit une apparence de légende. Cernés par trois armées, les quarante mille vendéens commencent par enfoncer la division de Chalbos, et, résultat qu'ils ne soupçonnaient pas, par mettre en fuite Carrier, le Carrier de Nantes, qui était venu se mêler aux républicains.

En le voyant prendre la fuite, Kléber, dont le rire de tonnerre éclatait sur les effroyables tumultes de cette guerre, dit en riant à ses soldats :

— Soldats, laissez passer le citoyen représentant et rejetez-le sur les derrières. Quand vous aurez vaincu, il tuera!...

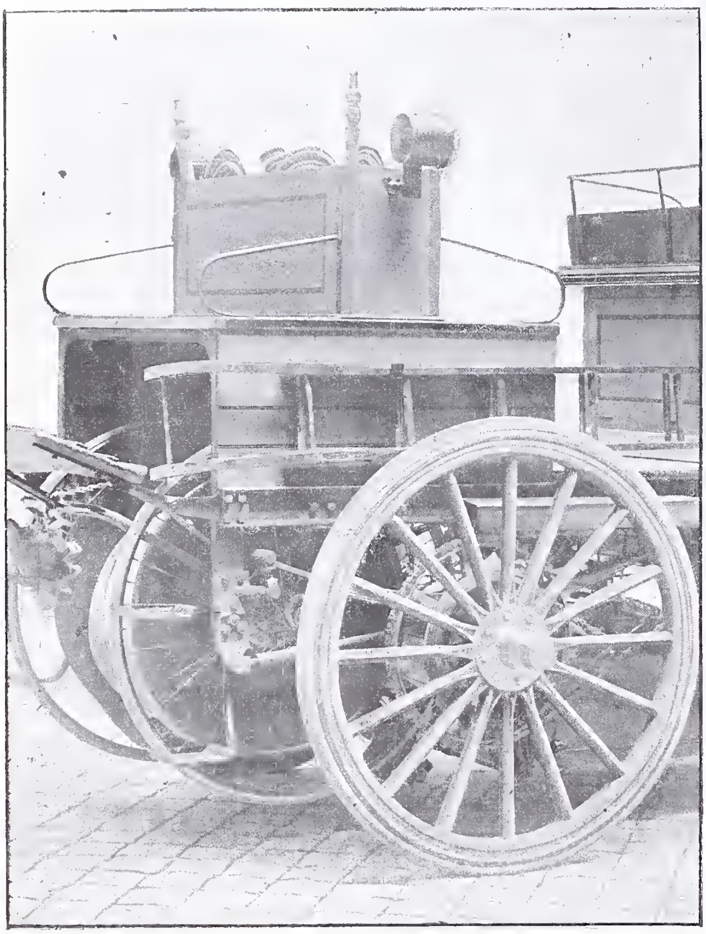
La Rochejaquelein et Stofflet, avec les canons pris aux Bleus, entrent dans Cholet, et là commence une de ces mêlées furieuses dont rien ne fait prévoir l'issue, une tuerie dans les rues et dans les maisons qui doit pourtant finir par la défaite de l'un des deux partis ou l'anéantissement des deux. Ici les trois armées de la République eurent raison de l'énergie vendéenne. Le soir, la défaite des paysans était complète. D'Elbée et Bonchamps étaient blessés à mort. La Rochejaquelein, qui avait combattu toute la journée, voulait mourir avec eux, élan de générosité inutile qui fut d'ailleurs arrêté par la foule des fuyards. Il fut entraîné vers Beaupréau, pendant que Piron et Lyrot arrêtaient la poursuite des Bleus avec une énergie qui mettait ces derniers en fuite.

— Ainsi, dit Kléber, se termina cette sanglante et mémorable journée. L'ennemi perdit douze pièces de canon. Jamais il n'avait donné

un combat aussi opiniâtre, si bien ordonné, mais qui lui fût en même temps si funeste. Les rebelles combattaient comme des tigres, et nos soldats comme des lions. J. Le Fustec.

LE FOURGON ÉLECTRIQUE DES SAPEURS-POMPIERS

La fée Électricité, ayant certains méfaits sur la conscience, a pris à tâche de réparer ses torts. C'est ainsi qu'après avoir allumé quelques incendies elle se propose de les combattre tous. Depuis le 1er juin, en effet, l'état-major des sapeurs-pompiers de Paris est doté d'un nouveau fourgon, mû par l'électricité. Aller au feu en automobile constitue un progrès original, dont le mérite revient à M. le capitaine-ingénieur Cordier, sous la direction duquel l'entreprise a été menée à bonne fin.



Arrière du fourgon électrique des sapeurs-pompiers.

Étudiée et construite dans les ateliers du régiment, avec l'aide de l'adjudant Morvan, cette voiture de premier départ emporte le personnel et le matériel nécessaires pour combattre les commencements d'incendies et opérer les sauvetages. Ses débuts ayant été particulièrement heureux, la plupart des centres de secours de la Ville de Paris seront, dans un avenir prochain, pourvus de voitures semblables, dont l'emploi aura le double avantage de permettre de gagner du temps — un temps précieux — et de réaliser une réelle économie, la cavalerie des sapeurs-pompiers étant particulièrement coûteuse. Le service d'incendie de l'Exposition sera fait par des véhicules de même nature.

Libre de son personnel et dégagé de ses agrès, le fourgon électrique a toutes les apparences d'une élégante automobile; l'aspect en est gracieux et léger. Vide, il ne pèse d'ailleurs que 1.740 kilos, c'est-à-dire moins qu'un de ces fiacres électriques qui circulent depuis quelque temps dans Paris. La présence du personnel — 6 à 8 hommes, en comprenant le mécanicien — et du matériel porte ce poids à environ 2.400 kilos, chaque homme étant supposé peser 70 kilos. La caisse et tous les organes moteurs sont montés sur un châssis en acier cintré. L'avant repose sur un essieu brisé, par une suspension à triple ressort; l'arrière, sur un essieu ordinaire, par une suspension à simple ressort. La traction du moteur s'exerce sur le châssis par la bielle, qui sert en même temps de tendeur de chaîne

Indépendant du véhicule, le dévidoir, sur lequel sont enroulés 160 mètres de tuyau de 70 millimètres, se compose d'un tambour, formant chariot, monté sur deux roues et muni d'une flèche de traction. Il est suspendu à l'arrière du fourgon par des fusées et est actionné par un treuil disposé sur le côté gauche de la voiture. Trois lances, avec 80 mètres de tuyau d'un diamètre inférieur au précédent, sont rangées dans une caisse accessoire.

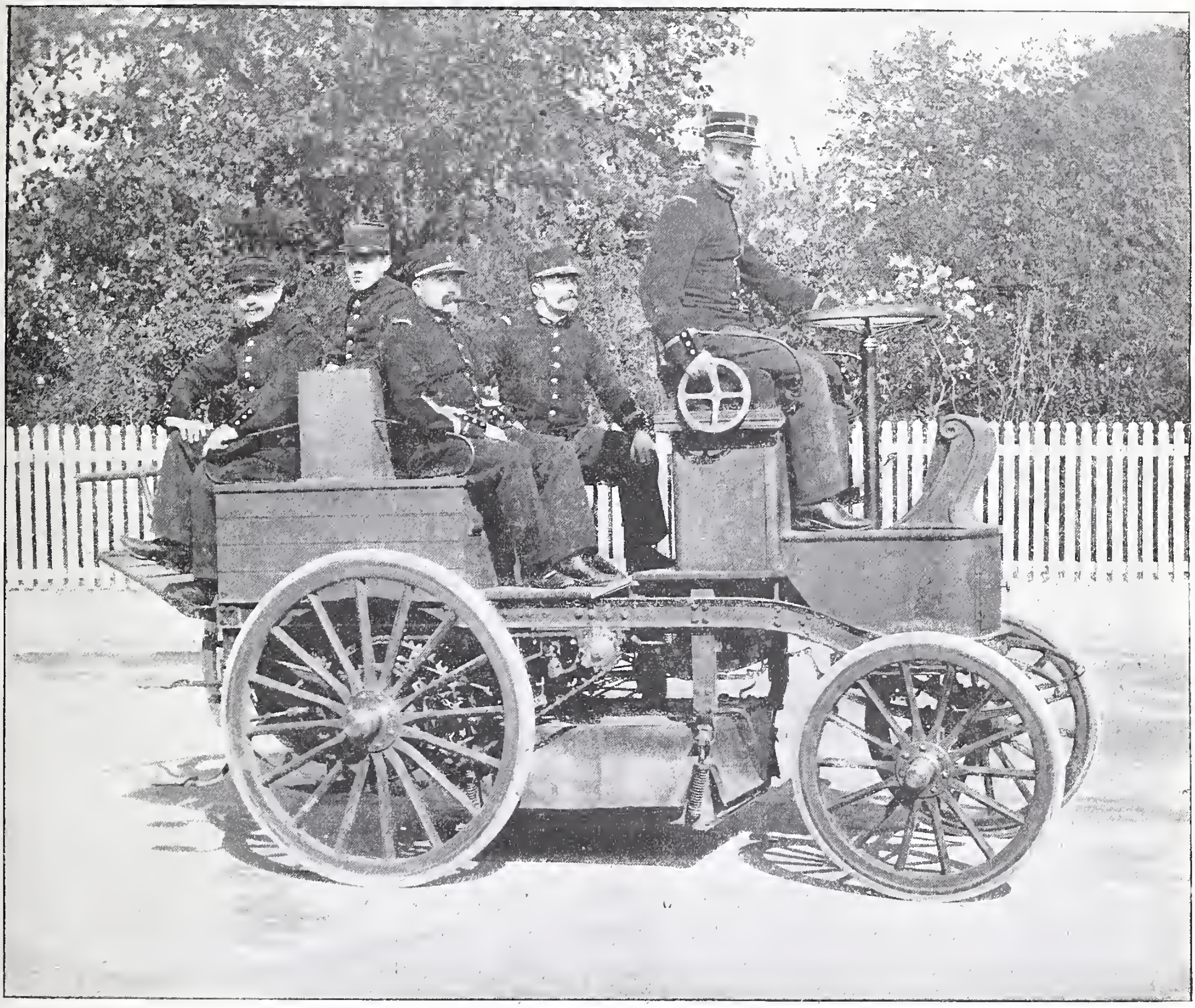
L'équipement est complété par l'échelle accrochée à l'un des côtés de la voiture. Celle-ci est décorée des armes de la Ville et revêtue d'une couche de peinture analogue à celle des fourgons à vapeur.

Le moteur est d'une force de 5 chevaux, mais il peut donner le triple sans difficulté. La batterie comprend 44 éléments, logés dans une caisse métallique suspendue au châssis par des ressorts, afin d'atténuer les trépidations résultant des inégalités du sol et d'assurer au véhicule un équilibre aussi parfait que possible. Il convient d'ajouter que le poids des accumulateurs atteint 530 kilos. Ces accumulateurs permettent d'effectuer, à la vitesse de 12 à 14 kilomètres, un parcours de 100 kilomètres sans recharger.

Cette vitesse peut être aisément portée à 15 kilomètres pendant la nuit, alors que la voie est moins encombrée. La consommation est de 35 à 40 ampères, sous 90 volts, à raison de 15 kilomètres à l'heure. En consommant

50 ampères, on fait 22 kilomètres en palier. Le rayon des centres de secours étant de 1.500 mètres, en moyenne, en admettant que la voiture sorte deux ou trois fois par jour, on parcourrait de 6 à 8 kilomètres, ce qui assure le retour dans de bonnes conditions. S'il est un cas où l'on ne doive pas rester en panne, c'est assurément celui-là. La voiture actuelle constitue donc un excellent champ d'expériences pour la traction électrique par accumulateurs.

A la droite du conducteur est placé le volant de vitesse ; celui de direction est en face. Le véhicule évolue avec autant de facilité en arrière qu'en avant. Les mécaniciens des futurs fourgons électriques seront recrutés parmi les mécaniciens des pompes à vapeur, instruits de leurs nouvelles fonctions. L'équipement électrique de la voiture est complété par les appareils suivants, disposés à l'avant : un voltmètre de 120 volts ; un ampèremètre de 100 ampères ; un coupe-circuit à plombs fusibles ; une boîte de distribution, munie d'un bouchon dont la pré-



Le fourgon électrique des sapeurs-pompiers.

sence est indispensable pour la mise en marche ; une série d'interrupteurs, commandant les lampes à incandescence des lanternes et une lampe d'éclairage des appareils de mesure ; un interrupteur, commandant une prise de courant pour deux lampes à arc destinées à éclairer le lieu du sinistre. Les lanternes comportent un feu blanc en avant, de même qu'à droite ; un feu vert à gauche et un rouge à l'arrière. Les places sont ainsi distribuées : à l'avant, le chauffeur, l'officier de piquet et l'ordonnance ; sur la banquette située à l'arrière, les hommes de l'équipe d'attaque et les hommes de l'équipe d'alimentation.

Lors de ses essais, le fourgon électrique a franchi le boulevard Saint-Michel au grand trot, — ce qui est une façon de dire, — de même que la rue du Cardinal-Lemoine, en maintenant le personnel en place, alors qu'on le faisait descendre autrefois à la montée des rampes, pour alléger la charge et, au besoin, pousser à la roue. Nos braves sapeurs-pompiers ont donc lieu de se féliciter, à tous les points de vue, d'un mode de transport qui leur laisse toutes leurs facultés, toutes leurs forces pour la lutte contre le feu. Berlin possède une voiture à pédales, manœuvrée par les hommes ; ceux-ci arrivent exténués sur le lieu du sinistre.

Le capitaine Cordier est, avec raison selon nous, convaincu que le dernier mot, en matière

de traction, appartiendra à l'électricité. L'application qu'il vient d'en faire est de nature à fortifier cette opinion. Grâce à lui, la France aura été la première à utiliser l'électricité pour l'extinction des incendies.

VICTORIEN MAUBRY.

LA MAISON DU BOIS

Le Congrès de la Paix se tient présentement à la Haye et le lieu de ses séances est la Maison du Bois. Cette résidence royale, située à deux kilomètres de la ville, se trouve au milieu d'une magnifique forêt qui a gardé son aspect agreste, malgré qu'elle soit la promenade favorite des habitants de la Haye. On ne saurait que louer ses futaies et ses prairies, mais si, par aventure, il arrivait à quelque étranger d'en médire, les Hollandais ne le lui pardonneraient pas.



LA MAISON DU BOIS (Siège du Congrès de la Paix).

Le palais du Bois, où la reine Wilhelmine a passé une partie de son enfance, est une demeure très simple; elle n'est pas plus imposante que l'habitation d'un riche bourgeois, comme du reste tous les palais en Hollande.

Elle a été construite au dix-septième siècle par Amélie de Solms, veuve du stathouder Henri-Frédéric, en mémoire de son mari.

Elle a fait peindre dans la salle d'Orange toutes les scènes de la vie du prince, par un groupe d'artistes néerlandais, contemporains ou élèves de Rembrandt et de Rubens, Jordaens, Hondthorst, Everdingen, Van Tulden, etc. En y entrant, on est d'abord écrasé par les personnages innombrables que portent les murs et la coupole, d'autant qu'ils sont traités avec une abondance et une chaleur dignes de Rubens, ou pour mieux dire avec la richesse qui était le triomphe du somptueux Jordaens. Mais on s'habitue à cette multiplicité de figures, on apprécie la solidité du travail, l'éclat des touches, le mérite de la composition.

Cette famille d'Orange a produit une suite étonnante d'hommes de génie, parmi les premiers stathouders qu'elle ait donnés aux Pays-Bas.

Mais il y avait en eux une ambition froide qui allait jusqu'à la cruauté, et quelque chose de concentré, un caractère de ruse et de duplicité qu'on trouve souvent dans les fondateurs des grandes dynasties, soit qu'ils aient supplanté d'autres familles, soit que, à la manière de ceux-ci, ils aient tourné la résistance d'un peuple. On voudrait transpercer la physionomie de Guillaume le Taciturne pour découvrir son âme, mais il se dérobe. Seulement, à voir ses yeux obliques et sa tête carrée, on devine ce qu'il y avait de pénétration, de desseins cachés, de calme, de lenteur et de résistance dans celui qui déjoua les plans de l'Espagne et sut en même temps fortifier son pays par l'union, malgré les partis et les rivalités.

Ses victoires sont inscrites dans des cartouches sous la coupole, et une autre toile montre les États lui confiant le stathoudérat. Ils purent se louer de l'avoir fait, puisque son habileté politique et ses succès militaires forcèrent l'Espagne à reconnaître l'indépendance des sept provinces. Le fils d'Henri-Frédéric, Guillaume II, ayant épousé Maria, fille de Charles Ier, on le voit, alors âgé de quinze ans, avec sa fiancée de dix ans, descendant d'une barque qui les ramène d'Angleterre où il avait été la chercher. Il y a plusieurs portraits de Guillaume III, roi d'Angleterre, dont la figure ressemble beaucoup à celle du Taciturne. D'autres peintures retracent les conquêtes de Jean-Maurice de Nassau Siegen au Brésil à l'époque d'Henri-Frédéric, tandis que la salle Japonaise, donnée à je ne sais quelle princesse par la Compagnie des Indes néerlandaises, fait songer à l'ancien empire colonial des Pays-Bas. Les Français peuvent aussi y trouver le souvenir de leurs gloires. N'est-ce pas là qu'aimait à se promener Louis Bonaparte pendant sa royauté passagère ?

Malgré que M. de Beaufort, ministre des affaires étrangères de Hollande, en ouvrant le Con-

grès de la Haye, ait montré aux délégués une figure de la Paix fermant le temple de Janus qui se trouve au-dessus de la porte, il y a ici plus d'images de la guerre que de la paix. Mais peut-être est-ce un symbole signifiant que les victoires et les armées redoutables assurent la paix d'une nation. Sans doute Guillaume II l'interpréterait ainsi.

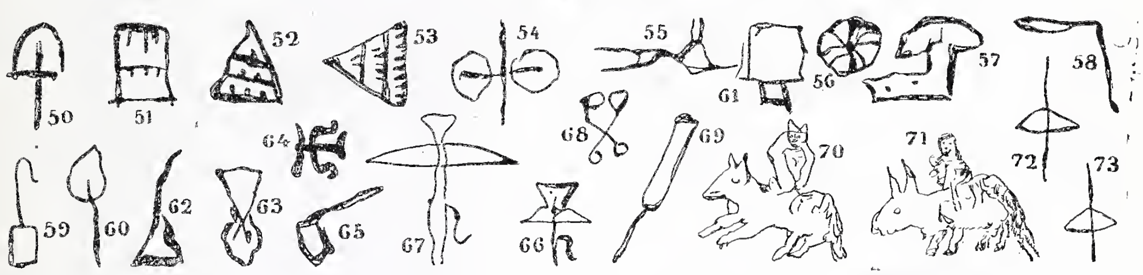
M. de Beaufort eût été mieux inspiré s'il eût offert aux envoyés des puissances, comme objet de leur admiration, l'union de la Hollande et de la Maison d'Orange, dont le succès se confondait. Mais l'idée en était tacitement comprise par le choix de ce palais comme lieu de réunion. Les Orange-Nassau, après avoir été les outsiders de l'indépendance des Pays-Bas, ont été les gardiens de ses libertés. La nation et la royauté ne forment qu'une famille ; on en a vu le témoignage lorsque les Hollandais ont fait à l'héritière de cette race un triomphe de son couronnement. Les peuples étrangers ont voulu y joindre leur hommage en mettant sous sa protection le premier Congrès de la Paix.

JACQUES DE COUSSANGES.

LES SIGNATURES PARLANTES

Suite et fin. — Voyez page 195.

Voici maintenant la grande famille des ouvriers de la terre : les laboureurs avec la bêche, 1623 (n° 50); avec les herses, 1622 (n° 51), 1623, (n°s 52 et 53); avec des charrues de face et de profil, 1623 (n°s 54 et 55); ceux-là, ce sont les grands artistes du genre. Ceux qui ont moins d'imagination et de main tracent seulement, — c'est plus simple et plus court, — une roue de leur charrue ou de leur chariot, 1623 (n° 56). Le signe marqué du chiffre n° 57 a été apposé sur un acte de 1627, par un cultivateur dont nous ne saisissons pas l'intention, tandis qu'un autre a varié par un fléau, 1620 (n° 58), les « marques » un peu monotones que les nombreux laboureurs semblent se passer de main en main, ou plutôt de plume en plume. — Au berger une sorte de « heule », houlette à fer de bêche et à crosse recourbée, 1622 (n° 59). — Au jardinier une pelle, 1622 (n° 60), ou simplement un fer de bêche, 1621 (n° 61). — Au manouvrier une sorte de racloir, 1623 (n° 62). — Un vigneron signe avec une hotte, 1622 (n° 63), et un autre vigneron avec un outil dont nous ne devinons ni le nom ni l'emploi, 1648 (n° 64). — La cognée, 1623 (n° 65), est la marque naturelle d'un « buscheron ». — Place au corps des serviteurs utiles de la cité : Pierre de La Fontaine, arbalétrier, nous a légué deux fois son arme, 1536 (n°s 66 et 67). — Les guetteurs, des instruments assez difficiles à reconnaître, 1580 (n° 68), 1581, (n° 69), et que nous supposons être des lunettes pour voir « s'ils ne voient rien venir » ; la supposition n'est-elle pas permise et en situation ? Peut-être le signe n° 69 veut-il dire un porte-voix au lieu d'une longue-vue. — Jehan Regnaut, « varlet de ville », apparaît deux fois monté sur des animaux que les naturalistes n'ont point encore classés, 1529 (n° 70), 1530

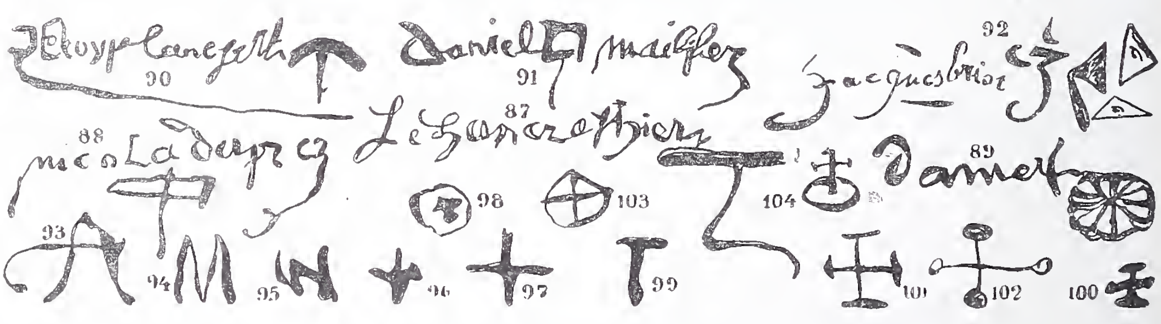


(n° 71); l'un a pris un galop de bride abattue, tandis que l'autre est d'allure plus calme et faisant supposer que son maître n'écrasera point les bons bourgeois quand il fera la police des rues. — Le garde-vigne Isaac Dufort signe en dessinant son arc et sa flèche, 1574 (n°s 72 et 73), qui lui tiennent lieu du sabre inoffensif dont sont décorés ses collègues d'une époque beaucoup plus récente. La muse de la musique a tracé de sa main inspirée les trompettes, 1538 (n°s 74 et 75) de Jehan, « chevauscheur », d'écurie, du Sr de la Rochepot, gouverneur de l'Ile-de-France, et le violon du « ménestrier » Sébastien Delamare, 1622 (n° 76). — On n'est pas d'accord sur la signification de la signature du « tabourineur » Christophe Lambin, où nous voyons un chapeau orné d'une ganse, 1580 (n° 77), tandis que d'autres y croient découvrir un de ces petits tambours qu'on portait sous le bras gauche, et dont la peau, présentée en avant, était frappée par une baguette tenue en la main droite. — Les dernières signatures parlantes viennent de nous montrer la gaieté et le bonheur symbolisés par des instruments de musique; mais maintenant, contraste frappant, voici la potence menaçante qui semble courir à deux jambes, pendant que de ses grands bras elle veut saisir sa proie; c'est la marque de Paulin Tribouilloy, exécuteur des sentences criminelles. L'acte est daté de 1648 (n° 78). C'est là une signature éloquemment parlante, s'il en fut jamais.

Nous avons trouvé une autre signature représentant une sœur jumelle si effroyablement ressemblante à celle que nous avons dessinée sous le dernier numéro, qu'on ne sait de nos jours si le gibet de Raulin Guibourg appartient à Paulin Tribouilloy, déjà cité, son successeur, ou si la potence de Paulin Tribouilloy est la propriété de Raulin Guibourg. La potence de ce dernier a été dessinée par lui pour valoir signature, au bas d'une quittance de quinze livres que, le 14 novembre 1642, il reçut pour avoir procédé à une exécution par effigie contre six individus condamnés aux galères à perpétuité, par le lieutenant au bailliage, comme accusés de trafic de monnaies. — Anthoinette Levesque, femme de Claude Bahin, laboureur, signe avec une espèce de herse emmanchée d'une queue de paraphe, 1622 (n° 79); et Marguerite d'Erlon, femme de Simon Leclerc, jardinier, trace une façon de pelle ou de bêche, 1620 (n° 80). — Nulle signature à symbole de métier ne nous a paru plus obscure que celles qui sont représentées sous les n°s 81 en 1623 et 82 en 1537; la première appartient à Jacques Salluriau, « bocquillon », bûcheron, et la seconde à Jehan Lebeau, « varlet » de ville.



D'autres de ces dessins, absolument authentiques, ne sont pas toujours des signatures parlantes, en ce sens qu'ils ne donnent point une idée du métier de la personne qui les a tracés. Ainsi Mathieu Lorain, marchand, signe avec une étoile à cinq pointes, 1631 (n° 83), un peu semblable à une astérie mal reproduite; sa boutique était peut-être sous l'enseigne de la Belle-Étoile. — Que sont ces trois profils naïfs (n° 84) 1537, (n°s 85 et 86) 1538, qu'a dessinés à main-levée Michaud Lefebure ou Lefebvre, guettant? A-t-il voulu nous prouver qu'il était toujours certain, à deux ans de distance, de jeter tous ses dessins dans le même moule, car ces trois têtes sont évidemment de la même famille, et ensuite que, parmi ceux qui signaient avec les images symboliques, tous ne traçaient pas la représentation de leur outil de profession? Il devait être parfois difficile et long, le travail des artisans qui, à chaque page des registres des tabellions gardes-notes, illustraient les contrats de leurs signatures parlantes : on comprend cette habitude de la part de ceux qui ne savaient point écrire. Elle était si enracinée, que les ouvriers lettrés y obéirent longtemps. Elles ne sont pas rares, les signatures qui se composent à la fois d'un nom et d'un dessin. L'enclume où le « mareschal » Quentin Watteau a inscrit son nom (n° 35) en est un premier exemple compliqué; voici plusieurs autres preuves de l'alliance d'un nom et de la représentation d'un outil de métier. Jehan



Chrestien, couvreur, dessine sous son nom son marteau en guise de paraphe, 1631 (n° 87); le nom de Nicolas Duprez, maçon, surmonte un marteau encore, 1633 (n° 88); Mathurin Damet, « garde molinier », accolle à son nom un dessin que l'on suppose représenter les ailes de son moulin, 1633 (n° 89); ainsi d'Eloy Planchette, cordonnier, 1623 (n° 90); de Daniel Mailfert, vigneron, dont le prénom et le nom sont séparés par une bêche, 1623 (n° 91); et encore de Jacques Briot, charpentier, dont la hache, 1636 (n° 92), est entourée d'hiéroglyphes d'apparence maçonnique. Ici cessent les signatures parlantes vraiment originales.

Il en est d'autres que nous avons dû dédaigner parce qu'elles se rapprochent trop de celles que nous avons choisies comme types.

Nous avons trouvé quelques rares monogrammes d'artisans illettrés qui ne savaient écrire que la première lettre de leur nom. A, 1626 (n° 93), est la marque certifiée d'Anthoine Roun, vigneron; M, 1613 (n° 94), celle de Hugues Mellon « hostelain » (hôtelier); W, 1623 (n° 95), celle de Claude Waroquiaux, laboureur. Puis

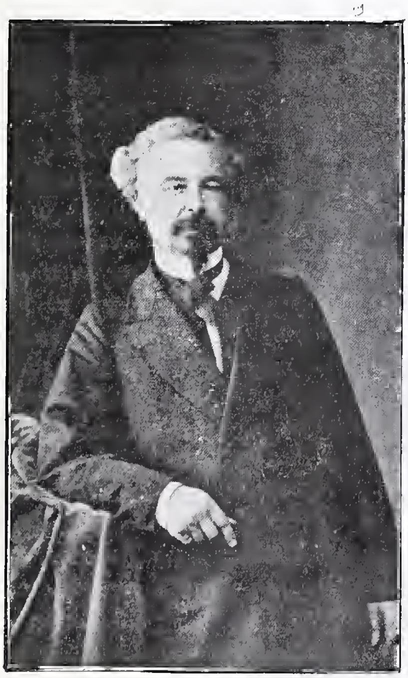
vient l'armée des croix vulgaires que le commun des martyrs traçait comme preuve de consentement ou de présence à un acte, sous les nos 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103 et 104. Nous avons représenté les types les plus nombreux et les plus rares de ces croix banales.

Tous ces petits monuments naïfs d'un art populaire qu'on ne soupçonne pas ont été relevés avec soin. Nous avons trouvé plus de trois cents types différents dans les signatures parlantes émanant des femmes; un grand nombre signe avec des dessins pouvant représenter des ciseaux, des épingles, des broches, du fil, des aiguilles, des dés à coudre; d'autres, des instruments aratoires peu connus actuellement, ou des ustensiles de ménage; et enfin, quelques-unes par un monogramme, entouré la plupart du temps de plusieurs cercles, ou précédé ou suivi de dessins représentant des épingles, et par des croix.

JACQUES D'ESNÉE.

BAUDERON DE VERNERON

Nous donnons ci-dessous le portrait de M. Bauderon de Verneron, l'ami de jeunesse de Puvis de Chavannes, à qui furent adressées les lettres publiées dans le dernier numéro du *Magasin Pittoresque* par notre collaborateur M. Arsène Alexandre. Une erreur de mise en pages nous avait fait inscrire



Bauderon de Verneron.

le nom de Bauderon de Verneron au-dessous d'un second portrait de Puvis de Chavannes, à peu près contemporain du premier. Il était de toute justice de faire figurer, après ces deux portraits, celui de l'ami dévoué et éclairé qui avait eu beaucoup d'influence sur les premières années du maître; c'est pourquoi nous nous empressons de réparer cette omission.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Dans notre dernière « Vie à la Campagne », nous avons parlé des expositions de chiens, très belles et très bruyantes. La place nous a fait défaut pour nous occuper des field-trials ou épreuves en plein champ des chiens destinés à la chasse, lesquelles nous ont présenté des types de chiens absolument parfaits comme dressage, obéissant au geste, si parfaitement conquis à la soumission que quelques-uns ont émerveillé les spectateurs. Pourquoi donc ces auxiliaires de nos plaisirs, si utiles, indispensables même, continuent-ils à être si insuffisants?

Parce que les field-trials ne sont point des épreuves de chiens de chasse pouvant travailler le lendemain du concours, n'importe dans quelle chasse, sur un terrain nouveau et conduits par une autre main que celle qui les dressa. Les vainqueurs des field-trials sont des chiens dressés à la manière de ceux que l'on voit dans les cirques, et ils perdent leurs moyens dès qu'ils changent de maître ou s'ils travaillent sur un terrain qui ne leur est point familier. Ce sont en un mot des chiens de parade, incomplets lorsqu'il leur faut quitter la piste coutumière où leurs pas sont mesurés et lorsqu'ils ne sentent plus la même chambrière. Ces field-trials sont un sport à part qui n'implique nullement que les qualités qui font l'admiration des spectateurs serviront à la chasse.

Nous avons en France des races de chiens parfaites pour notre pays, mais nous manquons de dresseurs.

La trouvaille d'un chien, même en y mettant le prix, devient de plus en plus difficile. Cet animal est devenu une marchandise exploitée de toutes les façons et par tout le monde : maquignons de haute et de basse volée, soi-disant éleveurs, chasseurs eux-mêmes plus ou moins frottés d'américanisme, rançonnent les amis d'abord, le public gobeur ensuite, à telle enseigne que le mot éleveur finira par être le synonyme de disqualification.

Les chiens français ne manquent pas, il y en a de toutes les espèces ; nous pourrions dire qu'il y en a pour tous les terrains, pour toutes les saisons, de tout poil et de tous les tempéraments : variétés de braques qui ont servi à confectionner le pointer, variétés d'épagneuls. Il n'est pas de chasseur le plus difficile qui ne puisse trouver dans cette gamme étendue le chien utile et même distingué s'il le veut capable de répondre à ses préoccupations. Mais encore faut-il que l'animal, quel qu'il soit, ait reçu l'éducation voulue. Cette éducation est beaucoup plus simple que celle de l'irish ou du pointer qui battent la plaine d'un galop ressemblant à un ouragan : elle dure moins longtemps.

Nos chiens français se dressent d'eux-mêmes, dit-on; c'est en partie vrai. Mais si on apportait à la perfection de leur éducation la moitié de la patience et des connaissances que l'on dépense pour les sujets anglais, ils deviendraient des chiens de premier ordre.

Nos pères avaient des chiens avec lesquels ils tuaient beaucoup de gibier ; ils ne songeaient guère à les exposer en vue de primes ou de médailles ; ces animaux, dressés par eux ou par leurs gardes, faisaient partie du mobilier de la terre où ils naissaient, vivaient et mouraient.

Vieilles coutumes, hélas ! vieux jeu auquel on préfère le nouveau, malgré ses duperies. CH. DIGUET.

NOUVELLES TAPISSERIES DES GOBELINS

La Chambre de commerce de Saint-Étienne a demandé aux Gobelins deux panneaux fort intéressants, d'après des modèles de M. Albert Maignan, l'auteur du *Fauconnier hindou* et de la *Rêverie* (*Magasin Pittoresque*, tome XLIV, pages 65 et 321). L'un de ces panneaux est terminé. Il représente l'industrie de la soie, sous la forme d'une belle jeune femme, d'aspect sérieux, tenant à la main une navette garnie de *trame*, prête à passer aux mains du tisserand.

A ses pieds figurent différents accessoires de l'industrie de la soie. Suivant les grandes traditions de l'art de la tapisserie au dix-septième siècle, l'auteur a entouré son œuvre d'une large bordure très décorative et comprenant des fleurs et des fruits de nature fort diverse : branches de chêne avec ses glands, branches de pin avec ses pommes entr'ouvertes, etc.; et, dans le soubassement, dahlia simple en fleurs, etc. L'autre panneau est à peine commencé, il est intitulé : *La Houille*, et la *maquette* est d'un heureux effet.



LA SOIE. — Panneau de M. Albert Maignan.

Dans cette composition, l'artiste a obéi à une gracieuse inspiration déjà réalisée, sous une autre forme et un autre aspect, dans une œuvre également destinée à la ville de Saint-Etienne, et sans doute placée depuis longtemps dans l'un des monuments de la grande ville industrielle.

Cette composition représentait l'Industrie du ruban; et le motif était heureusement exposé.

Tous ceux qui ont vu ce tableau au Salon se souviennent encore de la figure de femme se livrant en plein ciel à un jeu de serpentins.

Elle semblait prendre un grand plaisir à faire chatoyer les couleurs et à multiplier les spirales des rubans.

Les joies de la coquetterie y étaient brillamment et largement exprimées avec la délicate expression familière à l'artiste. Mais avant tout il possède le tact qui impose à chaque composition son caractère particulier.

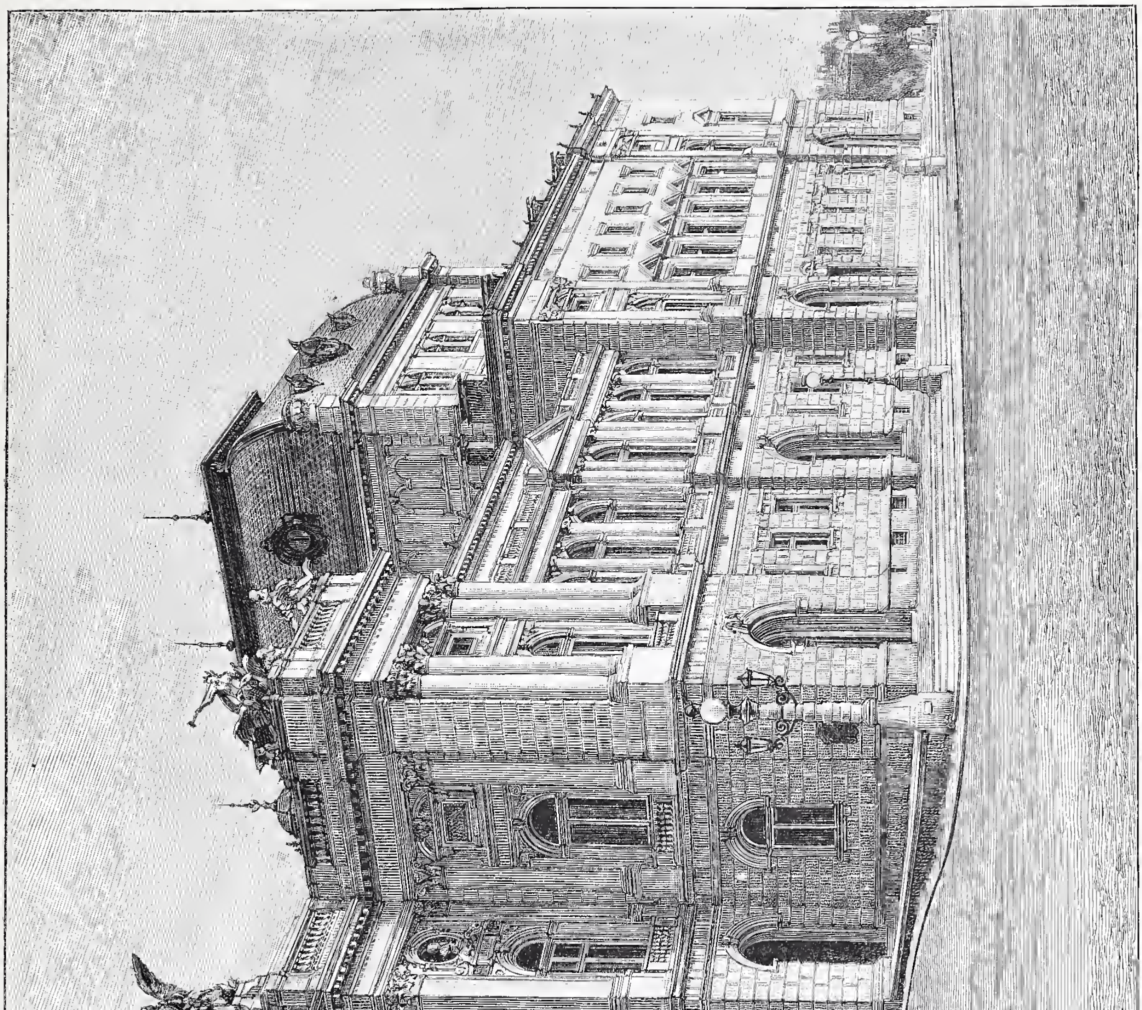
L'attitude méditative de la figure du panneau ci-contre en est une preuve.

Elle pense évidemment au travail à accomplir et à la réalisation artistique qu'elle doit poursuivre.

CH.-ER. GUIGNET,
Directeur des teintures aux Gobelins et à Beauvais.

LE THÉATRE DE ZURICH

Le nouveau théâtre, le Stadtheater, est une des constructions les plus somptueuses, sinon les plus intéressantes, de la ville de Zurich. Situé sur la Dufourplatz, presque en bordure



Le Théatre fédéral de Zurich. — Gravé par Guérelle.

de l'Uto-quai, dont les rampes neuves suivent la rive droite du lac, il a été construit récemment à l'endroit où s'élevait l'ancienne salle, brûlée en 1860. C'est un édifice d'aspect imposant et élégant à la fois, d'une jolie ordonnance architecturale, d'une silhouette heureuse.

L'avant-corps en saillie qui le commande, avec son portique à colonnes doriques, sa façade décorée de figures ailées, de bustes et de groupes de sculpture, porte un caractère pompeux et grave qui se marie agréablement avec les lignes moins nobles du dôme et des parties latérales. A l'intérieur, la salle est vaste et luxueuse, aménagée avec tous les perfectionnements modernes, les foyers ornés de peintures et de statues, les dégagements simples et spacieux

Ce monument, qui domine de sa masse blanche les maisons environnantes, est entouré de jardins aux massifs fleuris et ombreux. De son large balcon, on jouit de la vue magnifique du lac, que bornent à l'horizon des pentes boisées et des cimes neigeuses : panorama grandiose, souvent sublime, surtout lorsque la nuit et la clarté des astres l'enveloppent de leur troublant mystère, et bien digne alors de servir d'intermède aux évocations musicales de Beethoven, de Wagner et de Berlioz. Le nouveau théâtre de Zurich possède une troupe ordinaire excellente ; de nombreux artistes étrangers viennent s'y faire entendre souvent. On y joue l'opéra en hiver, et, à la belle saison, le drame et la comédie. ROBERT HÉNARD.

UN MONUMENT A DUPUY DE LOME

C'est le 27 juin dernier qu'a eu lieu, à Lorient, avec le cérémonial habituel à ces sortes de solennités, l'inauguration de la statue du célèbre ingénieur Dupuy de Lôme. Les auteurs du monument, dont nous donnons une vue d'ensemble, sont deux artistes bien connus, chacun dans sa partie, MM. Pierre Ogé, statuaire, et Félix Olivier, architecte.

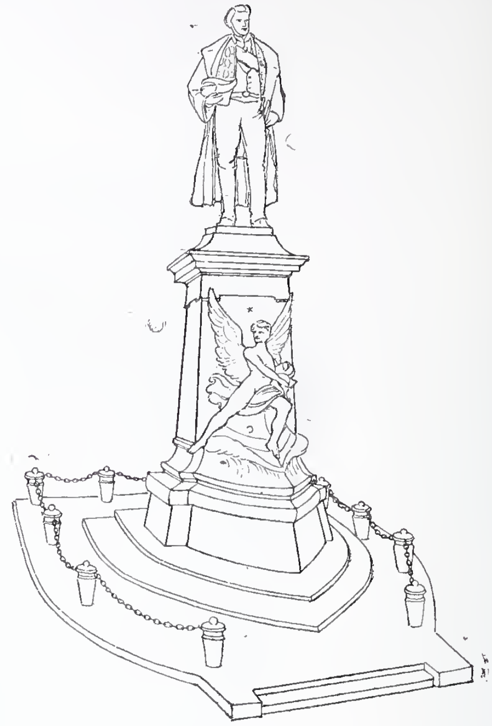
Ils ont été, l'un et l'autre, heureusement inspirés en décorant le socle d'un motif allégorique traité avec une intelligente hardiesse, et représentant la proue d'un cuirassé qui fend les flots de son éperon d'acier.

Car Dupuy de Lôme fut avant tout le créateur de notre marine de guerre. Génie prodigieusement ouvert, il s'attaqua certes aux problèmes les plus variés. Son esprit, sa compétence semblaient ne pas connaître de bornes. Mais il restera surtout dans la mémoire de ses concitoyens comme le constructeur du *Napoléon* et de la *Gloire*, premières et déjà redoutables unités de combat, tant de fois copiées à l'étranger dans la suite, et qui assurèrent à notre flotte, durant de longues années, la suprématie navale de l'Atlantique au Bosphore.

Stanislas-Charles-Henri-Laurent Dupuy de Lôme était né, en 1816, à Plœmeur, non loin de Lorient. Fils d'un ancien capitaine de vaisseau, il manifesta de très bonne heure son goût pour les choses de la mer.

M. Joseph Bertrand, dans un excellent discours prononcé à l'Académie des sciences, le 26 décembre 1887, lors de la séance publique annuelle, a retracé la vie si vaillante et si laborieuse de l'homme, après avoir montré l'enfant inattentif à tout ce qui n'appartenait pas à la mer ou à la marine.

A l'âge de dix-neuf ans, il entrait dixième à



Monument de Dupuy de Lôme à Lorient.

l'École polytechnique, et de là, toujours dans un très bon rang, au génie maritime.

C'est alors que commencèrent les beaux travaux qui l'ont illustré. Il imagina d'abord un nouveau système permettant d'épuiser les bassins du port de Toulon en cinq heures au lieu de vingt-quatre. A la suite d'un voyage en Angleterre, il construit le *Caton* et l'*Ariel*, tous deux — audacieuse innovation pour l'époque — actionnés par une hélice, et bientôt, en 1852, fait réaliser par les chantiers de Toulon son chef-d'œuvre, le *Napoléon*, premier navire de guerre à vapeur et à grande vitesse. Grâce à sa puissance, ce navire permit à notre flotte, au début de la guerre de Crimée, de traverser, bien avant les Anglais, le détroit des Dardanelles...

A Dupuy de Lôme revient aussi l'honneur d'avoir construit la première frégate blindée, la *Gloire*, qui marchait à la vitesse de 13 nœuds et dont le rayon d'action dépassait déjà 300 lieues marines. Chercheur infatigable, l'activité de son génie se déployait dans toutes les directions. Après l'étude de la navigation sous-marine, après avoir inventé le ferry-boat, adopté maintenant partout aux États-Unis, il cherche à résoudre le problème de la direction des aérostats. Le *Magasin Pittoresque*, on s'en souvient, a décrit son ingénieux ballon à hélices, essayé à Vincennes en 1872.

Dupuy de Lôme mourut dans sa soixante-dixième année, des suites d'une cruelle opération supportée stoïquement, en chrétien. Il avait été nommé, dès 1866, membre de l'Académie des sciences.

Telles furent, brièvement racontées, sa vie et son œuvre. Tel fut l'homme dont M. Pierre Ogé nous a représenté, avec un singulier relief d'expression, la haute stature un peu fière, le front vaste, la bouche volontaire et le regard à la fois doux, sûr de soi et très loyal.

EDOUARD BONNAFFÉ.

MAURICE QUENTIN DE LA TOUR

Suite et fin. — Voyez page 202.

L'enfance de Maurice Quentin De La Tour fut adonnée à l'étude sous la direction de Nicolas Desjardins, en ce temps principal du collège. Cependant la vocation parlait de bonne heure, puisque en 1718 il dédiait à son maître une perspective de Saint-Quentin, dessinée au crayon (ce dessin se trouve actuellement au musée de Saint-Quentin). A dix-huit ans, il quitte le collège; son frère aîné prend la carrière des finances; le cadet se fait soldat; lui veut devenir peintre. Ses premières leçons lui ayant été données à Saint-Quentin, il va se perfectionner à Reims et à Cambrai, où il étudie les modèles et les maîtres.

« Dès les premiers pas, dit M. Charles Desmaze (1), à qui nous empruntons l'anecdocte qui va suivre, il glisse, perdu et malhabile, sur un terrain qu'il ne connaît pas. A Cambrai, il recherche une marchande dont les regards semblaient l'encourager; il était jeune, elle était belle. Un rendez-vous de nuit est accordé; un panier doit monter l'audacieux au second étage, où logent ses amours. C'était un vendredi; l'ascension convenue a lieu, mais la fenêtre ne s'ouvre pas.

« De La Tour, suspendu en l'air, voit la Flamande, derrière ses vitres, rire aux éclats de la mystification et montrer à son mari que sa vertu n'est pas moins robuste que ses appas. La nuit est passée, longue et froide nuit, dans ce panier vacillant, et le lendemain matin au jour les soldats, les désœuvrés, les passants qui se rendent au marché, se demandent en riant la cause de ce spectacle aérien et inattendu. Après cet esclandre qui fut bientôt connu de toute la ville, le jeune homme comprend qu'il faut partir, chercher fortune ailleurs. »

Il va à Londres, y reste deux mois, s'y perfectionne dans son art: de retour à Paris (il avait alors vingt-trois ans), il se fait passer pour peintre anglais, l'anglomanie étant déjà à la mode; ses portraits, très remarqués, le mettent en rapport avec tous les artistes connus de son époque: Lemoine, Carle Vanloo, Greuze, Largillière, qui devient son ami. Reçu d'abord agréé (1738) puis membre de l'Académie royale de peinture (1744), De La Tour en est nommé directeur en 1746. Bientôt un brevet du 4 avril 1750 le nomme peintre du roi, et en 1775 il obtient un logement au Louvre. Pour acquérir ces titres, il avait déjà produit un grand nombre d'œuvres remarquables; mais ce fut surtout de cette époque que data sa célébrité. Peu soucieux de la peinture à l'huile, il avait adopté l'art si délicat du pastel; il travaillait avec une conscience et un soin méticuleux. On prétend qu'il n'obtint ces regards d'une vie si intense que l'on admire dans tous ses portraits qu'en travaillant les yeux à la loupe.

De La Tour choisissait ses modèles; il lui arrivait de refuser même les plus célèbres. Parfois, si la fantaisie lui en prenait, il exécutait pour rien le portrait de la soubrette avant celui de la maîtresse. On connaît l'anecdote de Mme de Pompadour. Mandé par la favorite, il répond qu'il ne va pas peindre en ville. Enfin il cède à de nouvelles instances, consent à se rendre à la cour, mais à la condition qu'il ne sera dérangé par personne. A peine s'est-il installé que Louis XV entre brusquement dans la chambre, et La Tour de s'écrier: « Vous « m'avez promis que votre porte serait close »; furieux, il quitte la place en murmurant: « Je « n'aime pas à être interrompu! »

Cependant, au milieu de ses succès, Maurice Quentin n'oubliait pas sa ville natale: en 1776, il songea à créer à Saint-Quentin une école de dessin gratuite; il expédia en outre une somme de 6.000 livres dont les intérêts devaient servir à soulager les artistes infirmes. L'école de dessin ne fut fondée qu'en 1782; elle fut établie à Fervaques, dans cette même salle où les œuvres du maître devaient demeurer pendant de si longues années.

De La Tour vieillissait; depuis 1773, il n'avait plus rien envoyé au Salon. Il avait compris que l'heure du repos était arrivée pour lui; et il voulait consacrer le reste de sa vie à de bonnes œuvres.

Mais peu à peu son active intelligence devait sombrer dans l'étude de la *métaphysique*. « Vers le milieu de l'année 1784, raconte Henry Lapauze, le chevalier De La Tour fut informé de l'affaiblissement des facultés de son frère. Il quitta Saint-Quentin et se rendit à Auteuil, où il trouva le peintre occupé à la lecture d'un *Précis historique des faits relatifs au magnétisme*, de Mesmer, autour de qui on menait grand bruit cette année-là.

Le chevalier De La Tour s'était fait accompagner d'un de ses compatriotes, ami du peintre, M. Cambronne. Ils étaient à peine entrés que La Tour leur pose cette étrange question:

(1) Charles Desmaze, *De La Tour, peintre du roi Louis XV*. Saint-Quentin, Doloy, 1853.

« Que pensez-vous de la décision de la Commission?

— Quelle Commission? demande M. Cambronne.

— Hé! parbleu! la Commission des savants Bailly, Darcet, Franklin, Jussieu, Lavoisier, mes amis enfin, qui viennent de se prononcer pour le baquet de Mesmer!

— Le baquet de Mesmer? » répéta M. Cambronne.

Mais La Tour s'était remis à lire le *Précis*, puis s'étant levé tout à coup :

« Vous savez que je pars!

— Et où allez-vous?

— Dans le ciel : je pars en ballon, demain. Montgolfier est venu me prier d'aller avec lui : nous tentons une troisième expérience.

— Moi aussi, je pars! s'écria bien vite M. Cambronne. J'ai deux places dans l'aérostat de Montgolfier, et je vous en offre une.

— Vraiment? J'accepte. »

Et le lendemain M. Cambronne venait chercher La Tour en chaise de poste.

« Où allons-nous? questionna celui-ci.

— A la Villette; c'est là que se gonfle le ballon. »



Préparation pour le portrait d'une inconnue.

Les chevaux trottaient depuis quelques heures, quand La Tour flaira la supercherie : il n'en fut pas autrement contrarié. C'est le 21 juin 1784 que La Tour, accompagné de son frère et de son ami M. Cambronne, fait son entrée solenelle dans sa bonne ville de Saint-Quentin. Toute la population est sur pied : les compatriotes de l'illustre vieillard n'envient pas son génie, mais ils savent surtout que celui qui vient finir ses jours parmi eux est le bienfaiteur de sa ville natale. Le mayeur et les échevins sont là, entourés de députations nombreuses venues en tenue de gala. C'est la nuit : la ville est illuminée comme pour une fête publique et carillonnée; des oriflammes décorent jusqu'au plus humbles maisons, et un concert de louanges monte de la foule enthousiaste vers la chaise de poste. La Tour parait; on l'acclame, et le vieillard pleure en disant : « Qu'ai-je donc fait pour mériter cette réception? »

La raison de Maurice Quentin ne devait pas tarder à s'égarer définitivement. Le 9 juillet 1784 son interdiction fut prononcée par sentence. Cependant il lui restait quatre années à vivre : il les vécut réfugié dans ses rêves heureux. Au-dedans de lui-même il gardait un seul culte, un seul nom aimé, celui de Mlle Fel, qui avait été sa maîtresse et était demeurée son amie. Il était resté en correspondance avec elle, comme le prouvent un certain nombre de lettres recueillies par Lapauze; ces lettres, il les lisait et les relisait sans cesse, touchait des lèvres les fleurs desséchées, puis « au souper, songeant aux repas du soir pris si longtemps ensemble, il buvait à sa divinité (1)! »

Maurice Quentin De La Tour mourut le 17 février 1788. Voici son acte de décès :

Paroisse Saint-Rémy (année 1788).

Ce jourd'hui, lundi, 18 du mois de février 1788, le corps de Maurice Quentin De La Tour, peintre du Roy, conseiller de l'Académie de peinture et de sculpture de Paris et honoraire de l'Académie d'Amiens, transporté à l'église de Saint-Rémy, sa paroisse, en cette église, a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse, en présence de M. Jean-François De La Tour, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, son frère, et de

(1) De Bucelly d'Estrées, *Notice historique sur Maurice Quentin De La Tour (Annales de la Société académique de Saint-Quentin,* 1834-1836.)

M. Adrien-Joseph-Constant Duliège, chapelain de l'église de Saint-Quentin et vicaire de la paroisse de Notre-Dame, soussignés.

Fait double les jours et an que dessus.

Signé : Delatour, Duliège, Labitte, *curé.*

Bien que l'acte ci-dessus porte que Maurice Quentin fut enterré dans le cimetière Saint-Rémy, son corps, après avoir été exposé dans la petite église Saint-Rémy, pendant une messe de *Requiem*, fut inhumé dans le cimetière Saint-André, selon le désir qu'il avait manifesté de reposer auprès de son père et de sa mère. Voici l'acte qui constate la translation :

Paroisse Saint-Rémy (1788).

Aujourd'hui, dix-huitième de février de l'année 1788, acte présenté dans notre église, et inhumé dans le cimetière de Saint-André, le corps de M. Maurice Quentin De La Tour, âgé de quatre-vingt-trois ou quatre ans, peintre du Roy, conseiller de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris et honoraire de l'Académie d'Amiens, décédé hier dans cette paroisse. Les témoins ont été messieurs De La Tour, ancien gendarme, chevalier de Saint-Louis, son frère, et Duliège, bourgeois de cette ville, oncle de Monsieur son frère, qui ont signé avec nous.

Signé : De La Tour, Duliège, Bauchart, *curé.*

En 183..., quand on fit des fouilles pour la construction ou la réparation d'une des maisons de la rue Saint-André, côté gauche, on retrouva des ossements à l'endroit où la tradition plaçait la tombe de Maurice Quentin,

C'était au fond d'une cour, et il fut question un moment, soit de respecter l'emplacement, soit de recueillir à part ces ossements pour les transporter à l'église. Mais aucun ordre n'ayant été donné par l'Administration municipale, les précieuses dépouilles du bienfaiteur de la ville furent réunies pêle-mêle dans le vaste ossuaire établi au nouveau cimetière du faubourg Saint-Jean (1).

Maurice Quentin n'avait pas légué à la ville de Saint-Quentin les tableaux qui garnissaient son atelier. Ces tableaux devinrent la propriété de son frère qui ne mourut qu'en 1807.

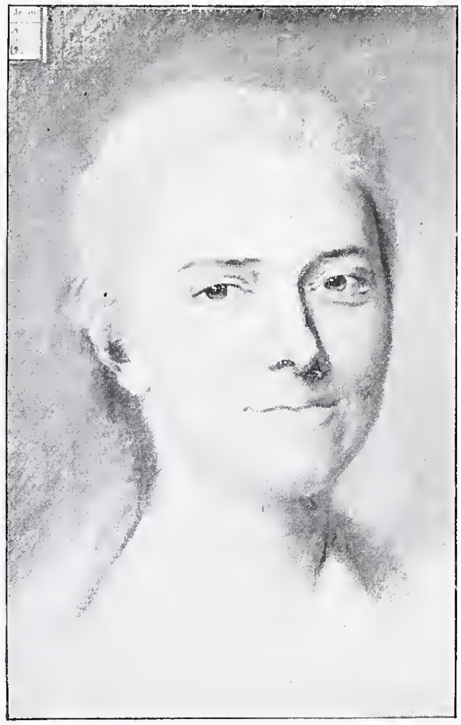
Ce dernier, par son testament, légua à l'école gratuite de dessin une partie seulement de ces chefs-d'œuvre; un certain nombre, dont il avait dressé lui-même l'énumération, devaient être vendus à Paris au bénéfice : 1° de l'école de dessin; 2° du bureau de charité des vieux pauvres infirmes; 3° du bureau de charité des pauvres femmes en couches, ces trois fondations ayant été créées par son frère.

Cette vente, malgré un catalogue pompeusement rédigé, échoua misérablement. Trois pastels seulement trouvèrent acquéreurs : *Crébillon* et *Mademoiselle de Mondonville*, à 20 et 25 francs !.. le *Rousseau* monta à 3 francs et fut retiré.

Devant cet insuccès, le Conseil d'administration de l'école de dessin décida que les portraits invendus retourneraient à Saint-Quentin et seraient annexés à ceux qui lui avaient été légués. C'est ainsi que, par la complicité du hasard, fut formé ce musée unique qui fait l'admiration du monde entier.

Maurice Quentin Bauchart.

(1) Dréolle de Nodon. — *Éloge biographique de Maurice Quentin De La Tour*, Paris, Amyot, édit., 1856.



Préparation pour le portrait d'une inconnue.

Le Bonnet de Police

NOUVELLE

Suite. — Voyez page 205.

— Oh! si les acheteurs étaient plus raisonnables, j'aurais pu en vendre davantage! Néanmoins je n'ai pas à me plaindre; et, pour vous le prouver, je vais, avant de nous séparer, vous payer un verre de bonne limonade.

— De la limonade, soit. J'accepte... mais à une condition : c'est que vous me permettrez, à mon tour, de vous offrir à souper.

— A souper? Oh! non, merci; dans trois heures au plus je serai rendu chez moi. Je puis bien attendre jusque-là.

— Attendre encore trois heures! Vous n'y songez pas, señor Tadéo! Quelque complaisant qu'il soit, votre estomac s'y refuserait; il ne faut pas le soumettre à une pareille épreuve, quand l'occasion se présente de lui procurer une si agréable et si facile satisfaction.

Le maquignon se fit encore un peu prier; mais comme, au fond, son avarice s'accommodait fort

bien de faire un bon repas sans bourse délier, il finit par se laisser convaincre.

S'engageant alors dans l'une des rues qui aboutissaient au champ de foire, José le conduisit droit à une hôtellerie dont, au cours de ses pérégrinations à travers le bourg, il avait sans doute étudié les abords, car, arrivé devant la porte, il s'arrêta.

— Cette *fonda*, dit-il, me paraît des plus recommandables. Je suis sûr qu'on y doit être confortablement traité.

— Peste! camarade, comme vous y allez! On voit bien que vous ne connaissez pas le pays!... à moins que, trouvant votre bourse trop lourde à porter, vous ne teniez à en être soulagé.

— Pourquoi donc, l'ami?

— Parce que le « Roi Maure » — c'est le nom de cette hôtellerie — passe pour faire payer très cher sa cuisine.

— Eh! qu'à cela ne tienne, si nous en avons pour notre argent!

— Pour *notre* argent, dites-vous?

— Pour *le mien*, señor Tadéo, cela va sans dire.

On confia à un valet d'écurie le soin de remiser les bêtes, et nos deux amis firent leur entrée dans la salle commune, où déjà plusieurs groupes de dîneurs étaient attablés.

Une femme énorme trônait derrière le comptoir, en compagnie d'un perroquet dont les cris perçants dominaient le cliquetis des fourchettes et le bruit des conversations engagées entre les convives.

— *Salud a Ustedes, caballeros!* grinça-t-il à la vue de ces nouveaux clients.

José s'approcha de la dame, et, avec un coup d'œil rapide :

— Nous voudrions souper, mon ami et moi. Faites-nous servir, je vous prie, un repas des plus soignés.

— A vos ordres, señores; donnez-vous la peine de vous asseoir.

Ils prirent place en face l'un de l'autre à une extrémité de la salle, et aussitôt les domestiques s'empressèrent autour d'eux.

Pendant une heure, de nombreux plats escortés de flacons couverts d'une vénérable poussière vinrent tenter leur robuste appétit. Tadéo surtout, qui depuis longtemps ne s'était vu à pareille fête, mangea et but considérablement, ayant bien soin toutefois de ne pas laisser sa raison s'égarer au fond des verres, afin de veiller plus sûrement sur les doublons dont sa ceinture était pleine.

Le moment venu de se retirer, José appliqua sur la table un formidable coup de poing qui fit accourir la maîtresse de la maison.

— Combien vous dois-je, señora? interrogea-t-il en roulant entre ses doigts les franges de sa coiffure.

— C'est payé, señor, répondit l'hôtelière avec un sourire des plus avenants.

— *Esta pagado*, répéta comme un écho la voix criarde du perroquet, juché sur les épaules de la dame.

Puis, regardant tour à tour les deux étrangers :



C'est payé, senor.

— J'aime à croire, ajouta celle-ci, que ces messieurs ont été satisfaits du menu?

— Très satisfaits, señora, affirma le vieux sergent.

Du coup, le maquignon n'en revenait pas. Il suivit machinalement son amphitryon, qui déjà se dirigeait vers la porte, et, à peine en eurent-ils franchi le seuil :

— M'expliquerez-vous, *hombre*, lui dit-il, comment il se fait que...

— Quoi donc, señor Tadéo?

— ... que vos dépenses se règlent ainsi toutes seules?

— Oh! quant à cela, c'est mon secret.

— Votre secret?

— Oui, un secret dont vous avez pu aujourd'hui constater les effets, mais dont vous me permettrez de vous taire les causes.

— Est-ce donc que ces causes ne sont pas honorables, señor José?

— Tout ce qu'il y a de plus honorable, au contraire; et pourtant mon intérêt me commande de n'en rien dire à personne.

— A votre aise, l'ami, fit Tadéo, d'un ton piqué.

V

La nuit commençait à tomber, tiède et embaumée par l'arome pénétrant des lavandes voisines; une de ces nuits de juin, harmonieuses et resplendissantes d'étoiles, comme le ciel de l'Espagne en offre à la contemplation du voyageur attardé.

Cheminant côte à côte derrière le troupeau, les deux hommes restèrent longtemps silencieux, absorbés par la mélancolie qui se dégageait du crépuscule, ou peut-être aussi par une idée que ni l'un ni l'autre ne voulait exprimer.

Enfin le maquignon se décida à rompre le silence.

— Alors, camarade, vous ne me jugez pas digne de votre confiance?

— Caramba! Comment pouvez-vous croire... protesta vivement le vieux soldat; ne vous ai-je pas montré en quelle estime je vous tenais?

— Oui, sans doute, mais...

— Et pensez-vous que j'en eusse agi ainsi envers le premier venu ?

— Vous m'avez, en effet, traité en ami. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans vos allures certains côtés mystérieux qui m'intriguent beaucoup.

— Si je n'écoutais que les conseils de la prudence, répliqua José, peut-être devrais-je laisser votre imagination se donner libre carrière sans chercher à vous désabuser ; mais je tiens trop à ce que vous n'ayez pas de moi une opinion défavorable, pour ne pas satisfaire à l'instant votre curiosité.

— A la bonne heure !

— A la condition, toutefois, stipula notre invalide, que je puisse me reposer sur votre entière discrétion.

— Vous pouvez y compter, assura Tadéo.

— Dans ce cas, écoutez ce que je vais vous dire.

— Je suis tout oreilles, fit le maquignon en allumant une cigarette.

— Me trouvant à la Havane, il y a trois ans,



J'en tuai un, j'en blessai deux grièvement, et le quatrième, abandonnant la partie, détala au plus vite.

l'année même où j'eus le malheur de perdre ma jambe, je passais, une nuit, dans une rue donnant sur le port vieux, quand tout à coup des cris aigus, déchirants, se firent entendre à quelques pas de moi. Je me précipite vers l'endroit d'où semblent partir ces appels lamentables; et, arrivé sur le quai, un spectacle terrifiant vient frapper mes regards. Quatre hommes se dirigeaient en courant vers la mer, divisés en deux groupes dont chacun portait par ses deux extrémités un paquet long et volumineux d'où s'échappaient des cris d'angoisse et de désespoir.

Quoique, en ces temps de troubles, des drames terribles vinssent fréquemment ensanglanter la ville et jeter l'épouvante parmi la population, l'attentat dont deux êtres humains étaient l'objet de la part de ces bandits me transporta d'indignation et de fureur.

J'étais armé de ma baïonnette et d'un couteau catalan qui, en d'autres circonstances tout aussi critiques, avait déjà fait ses preuves. De la main gauche je pris ma baïonnette, et, assujettissant dans ma main droite le manche de ma navaja, je bondis sur ces sinistres gredins. J'en tuai un, j'en blessai deux grièvement, et le quatrième, abandonnant la partie, détala au plus vite.

(*A suivre.*) ÉMILE PECH.

LA GLACIÈRE DE PASSAVANT

On l'a déjà dit maintes fois, on va souvent voir au loin à l'étranger, en Suisse, des beautés naturelles, tandis que chez nous, sur notre vieux sol gaulois, il en existe que nous ignorons complètement et à côté desquelles nous passons, dédaigneux.

Quand on sort de la fraîche vallée du Cusancin, près de Baume-les-Dames, on escalade un éboulement de roches où de vieux chênes noueux ont planté leurs racines, et on arrive

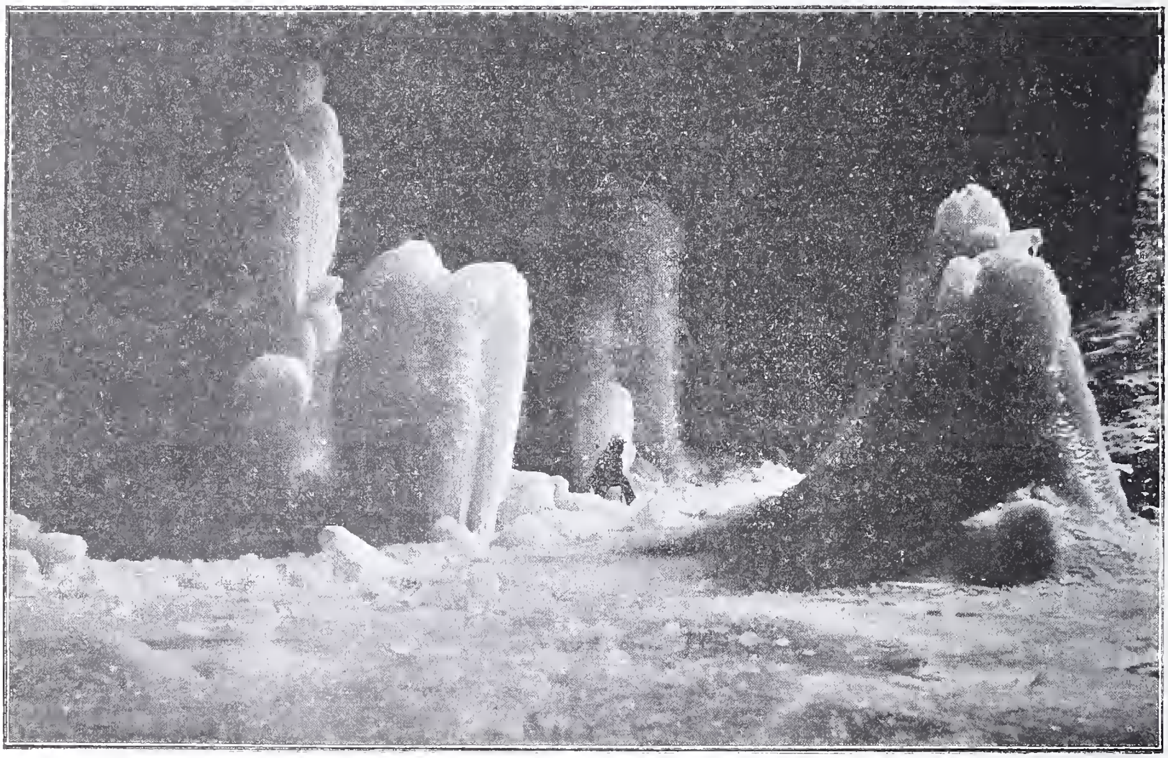
dans une clairière, au fond de laquelle s'ouvre un trou noir d'où sort un vent glacé.

C'est la glacière de Passavant, « la Froidière », comme on l'appelle dans le pays, une des curiosités les plus remarquables de la Franche-Comté. Du haut, on voit les blocs gelés comme des fantômes ; on descend rapidement la pente aride et on arrive dans la grotte immense où les aiguilles de glace montent jusqu'à la voûte d'où, sans repos ni trêve, suinte une eau frigide.

Elle était déjà célèbre au moyen âge ; on la croyait hantée par les fées malignes, et les archevêques de Besançon s'en emparèrent pour en déloger les démons.

Au siècle dernier, les savants se sont ingéniés à expliquer scientifiquement ces cristallisations d'autant plus considérables que la température intérieure est plus élevée.

Ce ne fut guère qu'en 1822 que Dulac donna de ce phénomène qui paraissait si étrange une explication vraiment nette et scientifique : « Lorsque l'hiver survient, écrit-il, l'air froid plus pesant que l'air chaud descend dans la caverne ; plus l'hiver est rigoureux, plus l'air tend avec force à descendre dans la cavité et à y rester ; les eaux qui s'y rassemblent y gèlent alors. Quand le printemps et l'été succèdent à l'hiver, l'air chaud extérieur ne peut aller déloger l'air glacé du fond à cause de la plus



Vue de la glacière de Passavant.

grande pesanteur spécifique de celui-ci ; la chaleur ne peut donc se propager que très lentement ».

En résumé, il gèle dans la grotte en hiver parce que l'air extérieur y pénètre d'autant plus facilement qu'il fait plus froid au dehors ; la glace fond peu en été parce que plus il fait chaud au dehors, plus l'air extérieur s'introduit difficilement dans la caverne.

Des observations postérieures ont permis de reconnaître qu'un double courant d'air existe dans la grotte : dès que l'air le plus lourd cesse d'occuper la partie inférieure, l'air du dehors glisse le long de la rampe, chassant celui du dedans, momentanément plus léger, qui s'échappe par le sommet de la voûte du couloir. C'est en vertu de la même loi que l'on voit se produire un courant d'air dès que l'on fait communiquer entre elles deux pièces voisines d'un appartement inégalement chauffées.

La quantité de glace dépend de la température plus ou moins pluvieuse, car elle se forme par l'infiltration des pluies, dont on peut prévoir l'imminence par la présence d'un brouillard intense qui vient flotter au sommet de l'entrée comme un panache de fumée.

L'explication en est simple : l'air intérieur de la caverne est constamment saturé d'humidité. Si, par une cause quelconque, il vient à être refroidi, il y a précipitation d'une partie de la vapeur d'eau qu'il renferme sous la forme d'un brouillard qui, si l'air introduit est sec, est absorbé par lui, et s'échappe comme une fumée épaisse par l'orifice, si l'air extérieur est humide ; la glacière fonctionne comme un hygromètre à condensation.

A. Callet.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS

A WASHINGTON (ÉTATS-UNIS)



Bibliothèque du Congrès de Washington. — Galerie intérieure. — Gravé par Guérelle.

Quoique les États-Unis de l'Amérique du Nord ne puissent pas rivaliser avec le vieux monde en ce qui concerne les richesses artistiques ou littéraires, il est de toute justice de reconnaître qu'ils font de constants efforts pour diminuer la distance qui, sous ce rapport, les sépare de leurs aînés. On en voit une preuve de plus dans l'érection, à Washington, de la nouvelle *Library of Congress*.

L'idée de mettre une bibliothèque à la disposition des législateurs fédéraux est toutefois

aussi ancienne que le Congrès lui-même, car en 1800, alors que l'Assemblée siégeait encore à Philadelphie, 5.000 dollars furent affectés à l'aménagement d'une *library* spéciale.

Dès 1802, on faisait paraître un catalogue officiel, où, chose étrange, les livres étaient classés par dimensions, et non par sujets!

Mais quand en 1814 les troupes anglaises entrèrent dans la capitale, elles livrèrent aux flammes le Capitole à demi achevé où se trouvait la bibliothèque (1).

Cette dernière fut reconstituée bientôt par l'achat, pour 23.700 dollars, de la collection privée de l'ex-président Jefferson, alors à peu près ruiné.

Depuis lors rien n'est venu entraver le développement de la bibliothèque qui, comprenant au début, 6.700 ouvrages, en comptait 274.157 en 1874, et, en 1896, 755.000 environ, — sans parler de 250.000 pamphlets ou brochures, 25.000 cartes, etc., etc. — Alimentée en grande partie par les dépôts que prescrit la loi du *Copyright*, la Bibliothèque du Congrès est, à tous les points de vue, la plus importante du nouveau monde. Moins riche naturellement que la Bibliothèque nationale de Paris, le *British Museum* de Londres ou la *Bibliothek impériale* de Vienne, elle a sur celles-ci l'avantage d'être ouverte librement au public.

Dès 1872, il devint évident que le local affecté à la *Library*, au Capitole, était insuffisant. Après treize années de discussions et d'études, le gouvernement se décida à acheter un terrain et à y élever une bibliothèque spéciale. Les travaux, commencés le 2 mars 1889, furent terminés en février 1897. L'édifice, qui n'a pas coûté moins de 6.360.000 dollars (soit environ 32 millions de francs), peut abriter 4 millions et demi de volumes.

Les problèmes qui se présentaient aux architectes, MM. Pelz, Smithmeyer, Casey et Green, étaient complexes. Un des plus délicats, pour un bâtiment de cette sorte, est celui de la lumière, car les intérêts des lecteurs et la conservation des livres sont en conflit. La ventilation des casiers elle-même est de la plus grande importance, car l'air est tout aussi nécessaire aux volumes qu'aux êtres animés.

La *Library*, qui a 470 pieds de long sur 340 de profondeur, affecte la forme d'un rectangle, avec pavillons aux ailes ainsi que dans l'axe principal, et avec une rotonde centrale, recouverte d'un dôme qui s'élève à 195 pieds audessus du sol. Son style est celui de la Renaissance italienne. Elle est entièrement à l'abri du feu, le bois n'entrant dans sa construction que dans une proportion insignifiante; un incendie qui se déclarerait parmi les volumes eux-mêmes serait vite éteint, car, on le sait, rien ne brûle plus « péniblement » que les livres.

La place nous manque pour donner une description détaillée du bâtiment. Disons seulement que les murs extérieurs sont en granit du New-Hampshire et qu'à l'intérieur le marbre est répandu à profusion. Il est à remarquer qu'aux clefs de voûte des fenêtres des pavillons les gorgones traditionnelles ont été remplacées par trente-trois *têtes ethnologiques* dont l'étude a coûté six mois de travail à M. Mason, professeur au *National Museum;* c'est là une fort intéressante innovation.

Un escalier monumental, encadrant une jolie fontaine, donne accès dans l'*Entrance Hall* qui est presque entièrement de marbre.

Les divers pavillons portent des noms spéciaux (Découvertes, Éléments, Sceaux, Arts et Sciences) et sont décorés de peintures et de sculptures s'harmonisant avec leur affectation. « La Terre », de M. Dodge, « La Guerre et la Paix », de M. Melcher, les bas-reliefs de M. Pratt méritent une mention spéciale.

La rotonde, ou salle publique de lecture, est d'un bel effet, comme on en peut juger par une de nos illustrations. Les décorations murales reposent l'œil en le conduisant par d'habiles transitions aux peintures du dôme où M. Bashfield est sorti victorieusement de ce dilemme difficile : créer une composition subordonnée au ton général de l'architecture, et cependant le dominant et lui donnant sa note finale. Seize belles statues, représentant les hommes qui ont le plus contribué à l'évolution intellectuelle du monde, ornent la balustrade de la galerie.

La rotonde est organisée pour recevoir deux cent quarante-six lecteurs. Quarante-trois autres peuvent, à la rigueur, prendre place dans les « alcôves ». Les pupitres forment trois rangées circulaires, autour du « comptoir central », où l'on délivre et rapporte les ouvrages. Ils sont garnis de bouches de chaleur, ventilateurs, etc., etc., et donnent un espace de quatre pieds environ à chaque occupant.

Au comptoir central viennent aboutir d'abord vingt-quatre tubes pneumatiques : dix-huit pour expédier les demandes de livres aux diverses sections de l'établissement; un pour communiquer avec le bibliothécaire en chef, et cinq pour le service du Capitole (par tunnel). A chacun est annexé un porte-voix.

En outre, un système de dix-huit wagonnets fixés à une chaine sans fin mue par l'électricité, va chercher ou rapporter les ouvrages aux différentes sections. Il marche avec une vitesse de cent pieds par minute et est arrangé de façon à déposer automatiquement les livres sur son passage dans les sections

(1) On rapporte que l'amiral Cockburn, s'asseyant par dérision dans le fauteuil du président de la Chambre, réunit ses officiers et mit aux voix la question de savoir si « cet asile de la démocratie serait brûlé. » Ce à quoi l'on répondit en mettant le feu aux quatre coins de l'édifice.

auxquelles ils appartiennent. Une seconde ligne de wagonnets, plus puissante et plus rapide, dessert le Capitole, situé à environ un quart de mille; elle passe sous terre, avec les tubes pneumatiques, les téléphones, etc.

Grâce à ces moyens de communication et aussi à la bonne disposition des casiers des livres, il ne s'écoule guère plus de six à sept minutes entre la remise de demande d'un ouvrage et sa réception.

Il va sans dire que les livres les plus usuels, dictionnaires, encyclopédies, etc., sont à la disposition immédiate du public dans la salle même de lecture.

GEORGE NESTLER-TRICOCHE.

L'ÉCOLE BOULLE

Lorsque, il y a quelques semaines, le maire de Saint-Pétersbourg vint à Paris pour rendre, au nom de la capitale russe, un pieux hommage à la mémoire de M. Félix Faure, la municipalité parisienne fit visiter à son hôte quelques-uns des établissements dont elle a la charge, tels que les Abattoirs de la Villette, l'école Boulle, etc.

Qu'est-ce donc que cette école? Si beaucoup de nos provinciaux l'ignorent, la plupart des Parisiens ne le savent pas davantage. Evidemment, le nom du célèbre ébéniste sous le patronage duquel elle a pour ainsi dire été placée indique bien que le Meuble trouve chez elle une certaine place; mais c'est là une évocation insuffisante à donner une idée exacte d'un établissement de cette importance.

Bien qu'elle ne fonctionne réellement que depuis 1886, et qu'on s'accorde à fixer à cette époque la date de sa fondation, l'école Boulle a une origine plus ancienne, à laquelle il convient de s'arrêter un instant pour bien marquer le but poursuivi par ceux qui l'ont créée et qu'elle a atteint, on peut le dire, au delà même de leurs espérances.

L'école Boulle représente l'une des branches de ce vaste enseignement municipal professionnel parisien dont le point de départ fut la création, par le premier Conseil municipal élu de Paris, en 1872, de l'école d'apprentis du boulevard de la Villette, aujourd'hui école Diderot.

En 1880, sur le rapport du directeur de l'Enseignement primaire du département, le préfet de la Seine, M. Herold, constitua une commission spéciale de l'enseignement professionnel chargée d'étudier l'organisation de cet enseignement. Un an plus tard, le 15 février 1881, M. le sénateur Tolain déposait son rapport tendant à la nécessité de créer divers établissements d'enseignement professionnel, et, le 13 mars 1882, le nouveau préfet, M. Charles Floquet, s'appuyant sur le remarquable travail de M. Tolain, soumettait au Conseil municipal de Paris un Mémoire pour la création d'une école d'apprentissage de l'industrie du bois.

« Jadis, disait M. Tolain, les cours organisés dans chaque corporation de métier, l'exécution des chefs-d'œuvre imposée au compagnon et au maître, constituaient un véritable enseignement professionnel qui disparut avec la Révolution.

« En même temps, la division du travail qui s'accentuait chaque jour, dédoublant les industries en spécialités de plus en plus nombreuses, a fini par nous réduire au travail parcellaire. Enfin la machine à vapeur a facilité la création des grandes usines, si bien que, le labeur mécanique remplaçant peu à peu le travail de la main, l'artisan s'est transformé en spécialiste, l'ouvrier en manœuvre... Aussi, à de très rares exceptions, les ateliers de l'industrie privée ne réunissent plus les conditions d'un véritable apprentissage. La plupart des industriels ne cherchent plus à faire des apprentis; les enfants qu'ils occupent, voués à une spécialité souvent infime, sont rétribués dès leur entrée dans l'atelier; et, d'un commun accord entre les parents et les patrons, le contrat d'apprentissage est abandonné pour le contrat de louage. »

École d'apprentissage de l'industrie du bois, telle fut à l'origine cette école Boulle qui, après avoir eu son siège dans une vieille bâtisse de la rue de Reuilly, occupe depuis 1892, à quelques mètres de là, au n° 57 de la même rue, de vastes et nombreux locaux, bien éclairés, bien agencés, suivant tout le confort et les perfectionnements modernes. C'est là que 240 jeunes gens viennent recueillir les leçons d'excellents professeurs qui les initient à tous les secrets de la fabrication du meuble et qui, depuis plusieurs années, leur enseignent aussi, dans la section du métal, la ciselure, la monture, la gravure dans leurs applications à l'ameublement, aux bronzes d'art, à l'orfèvrerie, à la bijouterie, à la joaillerie.

Et tous ces jeunes gens, qui entrent là à un âge où le concours qu'ils sont obligés de subir les montre bien indécis dans le choix d'une vocation, en sortent, au bout de quatre années, excellents ouvriers. Quelques-uns d'entre eux sont même de véritables artistes, car, à côté de tous les procédés du métier et de la dextérité usuelle, on leur apprend à se former le goût, à avoir le sens du beau, la notion exacte des différents styles. Partout, dans toutes les salles, aussi bien dans le préau de récréation que dans les divers ateliers, les élèves ont sous les yeux les modèles les plus variés de toutes les parties de l'enseignement qu'ils reçoivent. A tous les instants de leur présence à l'école, leurs yeux s'habituent comme machinalement

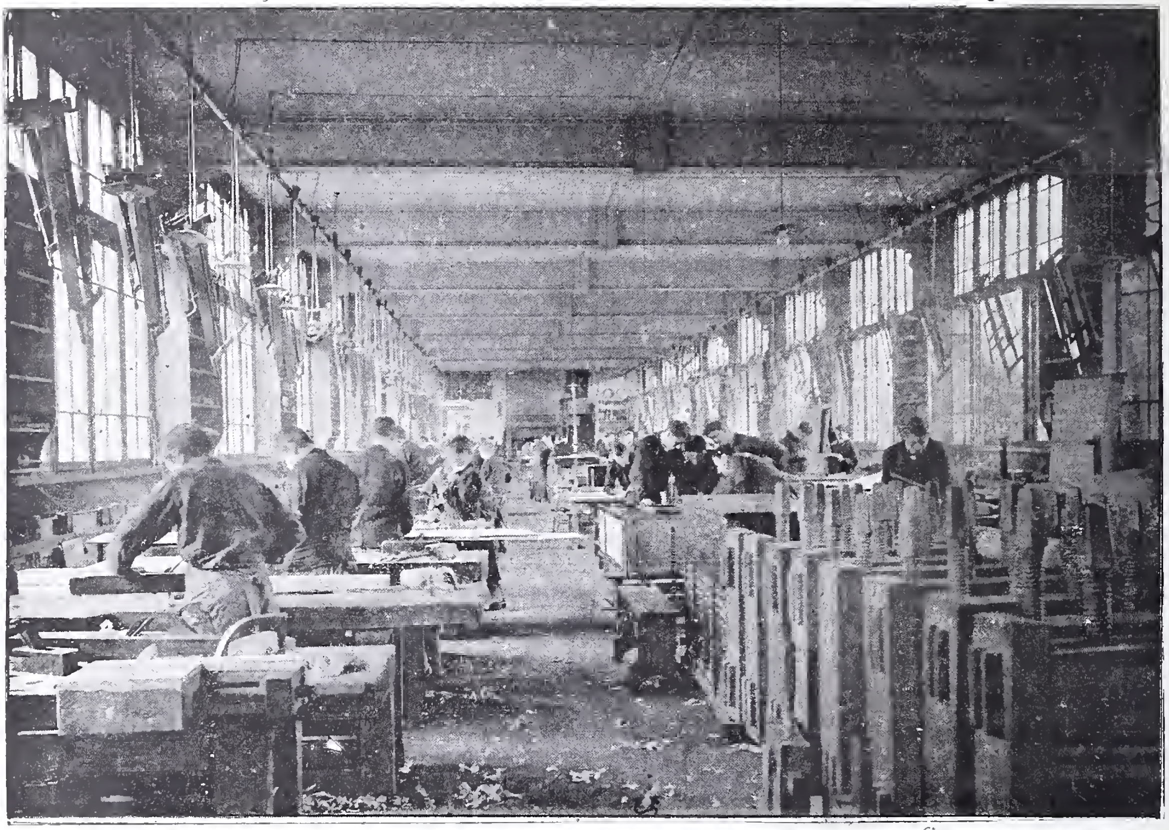
à devenir les auxiliaires précieux de l'esprit qui conçoit et de la main qui exécute.

Aussi rien n'est intéressant comme de parcourir ces immenses salles de travail où chacun rivalise de zèle et d'entrain.

Mais, avant de m'y faire pénétrer, le distingué directeur, M. Moulié, me montre le dessin de concours auquel, dans une pièce spéciale, prennent part quatre élèves de l'École. Il s'agit de « trouver » la décoration du salon qui, dans le Pavillon de la Ville de Paris, à l'Exposition de 1900, séparera les écoles des garçons de celles des filles.

Pour ce travail, on a mis en concurrence les élèves de trois établissements : Boulle, Germain-Pilon et Bernard-Palissy. Je ne sais ce qu'ont imaginé ceux des deux derniers, mais j'ai été véritablement stupéfait devant le goût si sûr des jeunes gens de l'école Boulle qui ont conçu, dans une note très originale d'art nouveau, un dessin d'une grande richesse d'imagination et d'une parfaite précision de trait (1).

Le dessin, d'ailleurs, occupe une large place dans le programme de l'école, et à l'atelier de sculpture sur bois, les élèves n'exécutent jamais rien sans l'avoir préalablement dessiné et modelé. D'ailleurs l'enseignement général comprend la « lecture » d'un modèle, d'un objet décoratif quelconque, le dessin d'après la bosse, etc.



L'École Boulle. — Atelier de sculpture sur bois.

Sauf le siège, qui est fabriqué dans un atelier spécial, toutes les autres parties qui composent le mobilier sont construites dans l'atelier d'ébénisterie, vaste pièce dont les murs sont vitrés; et rien n'est amusant comme de voir tous ces bras, toutes ces têtes, aller, venir, monter, descendre, accompagnant les mains d'où sortiront tout à l'heure des tables, des bureaux, des armoires, des lits, etc.

Je note, en passant, que tous ces meubles sont généralement donnés à des œuvres de bienfaisance. En principe, rien de ce qui sort de la maison ne doit être vendu, afin d'éviter la concurrence avec l'industrie privée.

J'ai déjà dit un mot de la sculpture sur bois dont l'atelier, aussi vaste que le précédent, n'est pas moins curieux à examiner. C'est là que se conçoit et se réalise, avec toute la pureté désirable du style, la décoration artistique du meuble.

Les tapissiers, eux, s'ingénient à draper avec élégance les étoffes qui orneront une fenêtre, un lit, ou qui serviront de torsade à un fauteuil, à un pouf.

Le rembourrage des sièges fait également partie du programme. Il doit même y avoir là un talent tout particulier à acquérir, car nous nous rendons facilement compte par nous-même des sensations que procurent des sièges diversement rembourrés.

A l'encontre de ce qui se passe pour les autres meubles, tous ceux qui ont un rapport direct avec les sièges, au lieu d'être donnés, sont

(1) Au moment où paraît cet article, le résultat du concours vient encore confirmer cet éloge, puisque c'est l'école Boulle qui l'emporte sur ses deux concurrents. G. V.

démontés pour passer dans d'autres mains. Le même fauteuil, la même chaise servent dix, vingt fois aux jeunes tapissiers et c'est un spectacle vraiment bizarre de voir suspendues au plafond toutes ces carcasses percées d'une infinité de petits trous comme si le bois était rongé et servait d'asile à des myriades d'insectes destructeurs.

J'ai dit, en commençant, que le maire de Saint-Pétersbourg s'était montré enchanté de sa visite à l'école Boulle. Je dois ajouter maintenant que, de leur côté, les élèves ont tenu à lui laisser un témoignage de reconnaissance et, pour le remercier d'être venu les voir, ils ont réuni, dans un certain nombre de fort jolis cadeaux, une sorte de programme de l'enseignement qu'ils reçoivent.

C'est d'abord un délicieux cartel en chêne sculpté, d'un goût exquis et d'une surprenante finesse. Ce cartel est fixé sur un cadre de velours rouge. Puis, deux panneaux de bois, reproduction fidèle de deux bas-reliefs de Clodion ; un encrier en métal blanc sur lequel sont marquées les armes de la Ville ; enfin, un très élégant coupe-papier en cuivre qui porte, à la partie supérieure de la lame, la date de la visite de M. Lelianoff.

Tout cela, bien entendu, a été fabriqué par les élèves et si j'y insiste, c'est pour montrer à quel degré de perfection on peut atteindre dans cet établissement.

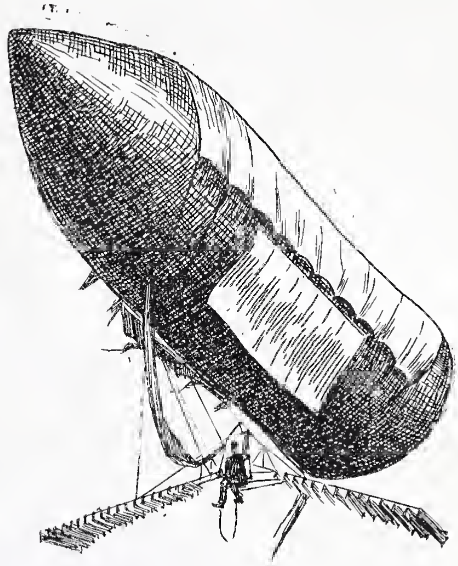
Georges Virenque.

L'AÉROSTAT VOLANT DE DANILEWSKY

Le *Magasin Pittoresque* ayant déjà consacré plusieurs articles à l'aérostation en général et en particulier aux différentes tentatives d'aviation qui ont été faites depuis ces dernières années, notre intention n'est pas aujourd'hui de rappeler l'historique de la question ni d'exposer à nouveau les diverses théories en présence. Nous voulons simplement compléter la série des appareils précédemment décrits en y ajoutant l'aérostat volant du docteur russe Danilewsky, de construction toute récente, un des plus parfaits ballons dirigeables qui aient navigué dans les airs et dont nos lecteurs seront curieux, nous n'en doutons pas, de connaître les intéressantes performances de début.

Il y a quelques semaines, l'inventeur a présenté lui-même au Congrès aéronautique, qui s'est réuni à Kieff, une étude sur sa machine volante et sur les résultats obtenus. Cette communication a été vivement goûtée par tous les savants russes et étrangers. Nous en extrayons les renseignements dûment authentiqués qui suivent, dont l'importance ne saurait échapper à personne :

Le ballon dirigeable Danilewsky, tel qu'il a été conçu et réalisé définitivement après dix-huit mois d'essais, se compose comme les aérostats ordinaires d'un assez grand nombre

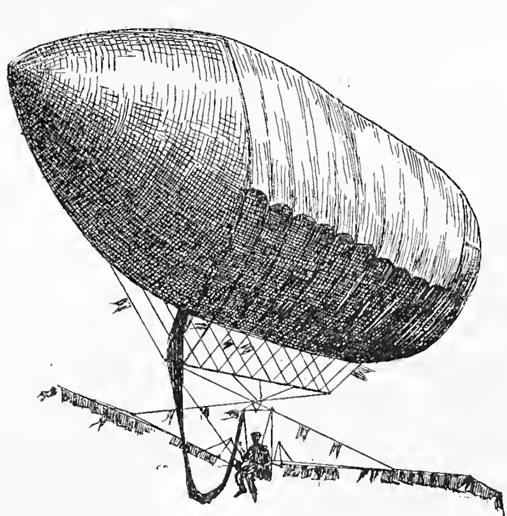


La montée.

d'enveloppes de soie gommée; il est muni de soupapes convenablement disposées et doit être gonflé, pour avoir une force ascensionnelle suffisante, d'hydrogène aussi pur que possible.

Mais où il diffère des ballons du type classique, c'est en sa forme qui, ainsi que le montrent bien les figures, affecte celle d'un gigantesque obus de quinze mètres environ de longueur. Sur le sommet a été cousue une toile légère et résistante à la fois, aux bords inférieurs de laquelle sont fixées les cordes qui, par l'intermédiaire d'une barre rigide métallique, soutiennent la nacelle.

A proprement parler, il ne s'agit pas exactement



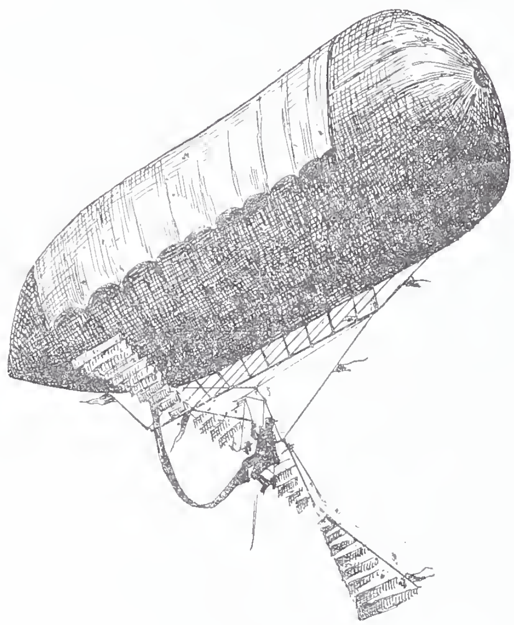
Marche contre le vent.

ment d'une nacelle, mais plutôt d'une sorte de chaise à étriers, dans laquelle l'aéronaute, solidement sinon très confortablement assis, peut faire mouvoir avec toute facilité le sys-

tème d'ailes directrices, organe principal de l'appareil.

Celles-ci, en toile, sont montées séparément sur un cadre rectangulaire et forment, à droite et à gauche du pilote, deux X en aluminium d'une longueur de 3m,60 environ. L'inclinaison et les mouvements des ailes dont il est question sont commandés par un jeu de cordes et de poulies qu'il est indispensable de posséder à fond avant de se lancer dans les airs. Le maniement en est, d'ailleurs, relativement aisé, et, ainsi que le fait observer l'inventeur, ces mouvements étant exécutés non point par l'intermédiaire d'un moteur, toujours faillible, mais par l'aéronaute lui-même, directement, il s'ensuit que si la manœuvre est un peu plus pénible, du moins les chances d'accident sont fort rares.

La meilleure preuve en est que le docteur



La descente.

Danilewsky, au cours de ses très nombreuses ascensions, — il en a fait, jusqu'à présent, plus de quatre-vingt-dix, dont certaines à 120 mètres de hauteur, — n'a jamais couru le moindre danger. Une fois seulement, une des ailes d'aluminium ayant été cassée net sous l'effort du vent, accident très grave s'il en fut, l'inventeur a dû interrompre ses essais de direction et procéder aussitôt à la manœuvre d'atterrissage, qui s'est effectuée tout tranquillement, quelques minutes après l'avarie, et dans les conditions normales.

Quand on pense aux morts tragiques et si fréquentes qui font de l'histoire de l'aviation un long martyrologe, cette sécurité obtenue grâce au nouvel appareil ne semble-t-elle pas particulièment éloquente en faveur du système que nous venons de décrire?

Il nous reste à énumérer les expériences les plus topiques auxquelles le savant russe a soumis sa machine volante. Les premières remontent au mois d'octobre 1897. A cette époque, et bien que l'aérostat fût alors extrêmement primitif et insuffisamment gonflé, vingt-cinq ascensions furent faites en quatre jours et la hauteur maxima atteignit 84 mètres.

En juin 1898, le docteur Danilewsky entreprenait une nouvelle série d'essais, qui se poursuivent encore à l'heure où nous écrivons ces lignes. Tous ont, du reste, été couronnés de succès, quelles que soient les conditions atmosphériques et pourvu que le vent ne souffle pas avec violence. L'été dernier, le nombre des ascensions un peu importantes s'est élevé à une quarantaine; la hauteur a varié entre 30 et 100 mètres. En présence du colonel Yassewitch, délégué du ministre de la guerre, l'aéronaute a atteint 120 mètres, avec une légère surcharge de poids, et a pu évoluer dans toutes les directions, marchant même contre le vent, ce qu'aucun appareil n'avait jamais réussi à faire.

Comme on le voit par les photographies ci-dessus, le ballon dirigeable russe monte ou descend suivant la position donnée aux ailes. Quant au mouvement de translation horizontale et rectiligne, il est obtenu en leur imprimant une inclinaison de 45 degrés. Le gonflement de l'aérostat ne dure guère que trois quarts d'heure en moyenne, et, par suite de l'imperméabilité des tissus employés, la déperdition du gaz est insignifiante : l'appareil peut fonctionner continûment pendant huit jours au moins.

Sans exagérer la portée des intéressantes expériences tentées par M. Danilewsky, sans vouloir, d'ores et déjà, proclamer résolu le problème de la dirigeabilité des ballons, il serait oiseux de ne pas considérer l'aérostat volant dont nous venons de dire les résultats, comme un progrès décisif dans cette voie à peine ouverte à la science. Faisons donc des vœux pour que les premiers succès de l'inventeur, en l'encourageant à perfectionner son appareil de manière à le rendre aussi puissant que docile, se transforment bientôt en un véritable triomphe.

EDOUARD BONNAFFÉ.

Le Chêne

Le maître a commencé dans la forêt des chênes
A marquer les plus gros; et celui-ci le fut.
A son altier sommet on a fixé deux chaînes ;
La hache a tranché l'arbre à la base du fût.

Une croix rouge au tronc désignait la victime.
Voici le sacrifice ; on m'a dit d'accourir ;
Je suis venu, mais triste et grave, car j'estime
Que c'est toujours poignant de voir quelqu'un mourir.

♣

Malgré moi, je frémis à la grande minute
Où l'arbre chancelant étendit ses cent bras,
Et droit comme un guerrier, frappé parmi la lutte,
Tomba tout près de nous avec un grand fracas.

♣

Tant de sève puissante en un seul jour perdue!
O géants! vous souffrez lors du dernier assaut,
Quand, le pied vous manquant, votre tête abattue
S'en vient heurter le sol contemplé de si haut!

♣

Car, sans doute, à l'instant où la mort vous secoue,
La plus grande douleur que sent votre être obscur,
C'est l'horreur de baiser la terre, — cette boue, —
Vous dont le front serein s'immergeait dans l'azur!

C. Poinsot.

CARNET D'IMPRESSIONS

Pourquoi n'a-t-il jamais été possible de définir l'esprit, même et surtout à des gens vraiment spirituels?

Parce que l'esprit n'est pas le même d'un homme à l'autre, ni chez le même homme d'un jour à l'autre jour. C'est un fruit spontané qui charme, sans que rien le prépare. Il est « un » avec la personne, dans toutes les classes, fortunes, cultures.

Il ne saurait ne pas être reconnu quand il est, ni se faire reconnaître où il n'est pas.

Il est intraduisible.

Enfin, pas plus qu'on ne saurait le peindre, il ne peut être raconté ni transmis par son plus amical admirateur, qui, s'il a lui-même de l'esprit, transforme l'autre en le répétant, et, s'il n'en a pas, l'étrangle.

Chez l'interprète le plus fidèle, il manquera toujours l'air, le geste, le souffle, la minute, qui font l'esprit, lui seul... et pas un autre.

*
* *

Ceux qui dépensent et donnent le plus pourront n'être jamais appelés des bienfaiteurs; mais ils sont assurés d'être quelquefois traités d'avares.

*
* *

Au commencement, du moins le croyons-nous, on pouvait être un homme de génie, seulement avec du génie.

Maintenant il semble que l'on doit joindre à ce premier fond la connaissance des génies antérieurs.

*
* *

L'homme de mérite qui n'est pas couvert d'honneurs par le monde, et se voit méconnu, déclassé peut-être, n'y doit rien comprendre et se noie dans l'amertume.

Ainsi parle, ainsi ressent, ainsi décide notre entourage de « réclamiers ».

Cependant j'ai connu de belles âmes, des esprits de lumière, qui ne s'en doutaient point, très heureux d'être ce qu'ils étaient, sans le savoir... très aimables pour les autres.

Le plus obscur a des triomphes que le plus glorieux ignore. Aussi bien, ceux-là dont je parle, n'écrivaient-ils pas... du moins pour le libraire.

Aucune vertu simple, qui ne soit desséchée par la soif du Renom.

Louis Dépret.

Exposition de 1900

LA SALLE DES FÊTES

Les organisateurs de l'Exposition de 1900, malgré leur désir de faire disparaître toute apparence de construction qui rappelât les merveilles aujourd'hui dédaignées de 1889 et leur volonté de donner à l'œuvre qu'ils dirigent une physionomie nouvelle, ont néanmoins conservé la Tour Eiffel et la Galerie des Machines.

Le succès de la Tour Eiffel n'est pas épuisé. Repeinte dans une tonalité imitant l'or mat, coloration qui se marie heureusement aux fluidités aériennes, elle sera, au premier étage, un centre d'attractions choisies qui compléteront l'agrément de son point de vue unique. Aussi ses plates-formes sont-elles destinées à recevoir plus nombreux que jamais les visiteurs désireux de contempler dans son ensemble l'ordonnance du Champ-de-Mars, des Champs-Élysées, de l'Esplanade des Invalides, et la Seine bordée à leurs pieds par une succession de somptueux palais.

La Galerie des Machines, dont les dimensions inusitées se prêtent aux exigences de tous les emplois, est l'objet de transformations importantes.

Sa nef sera divisée en trois parties. Les deux extrémités seront réservées, l'une, du côté de l'avenue de La Bourdonnais, à l'Agriculture; l'autre, du côté de l'avenue de Suffren, à l'Alimentation. Au centre s'élèvera une salle immense, destinée à être le théâtre de toutes les fêtes et de tous les galas, qui, durant six mois, s'y succèderont presque tous les jours.

Les proportions de la Galerie des Machines permettent de faire colossal dans le gigantesque. La nouvelle salle sera par conséquent de grandeur et d'élévation peu communes.

Son emplacement couvre un vaste rectangle dont les côtés mesurent, deux à deux, cent soixante-cinq et cent quarante-deux mètres.

Cette forme quadrangulaire difficilement maniable se prêtait mal aux dispositions pour ainsi dire obligées du genre d'édifice auquel elle se trouvait dévolue. M. Raulin, l'architecte

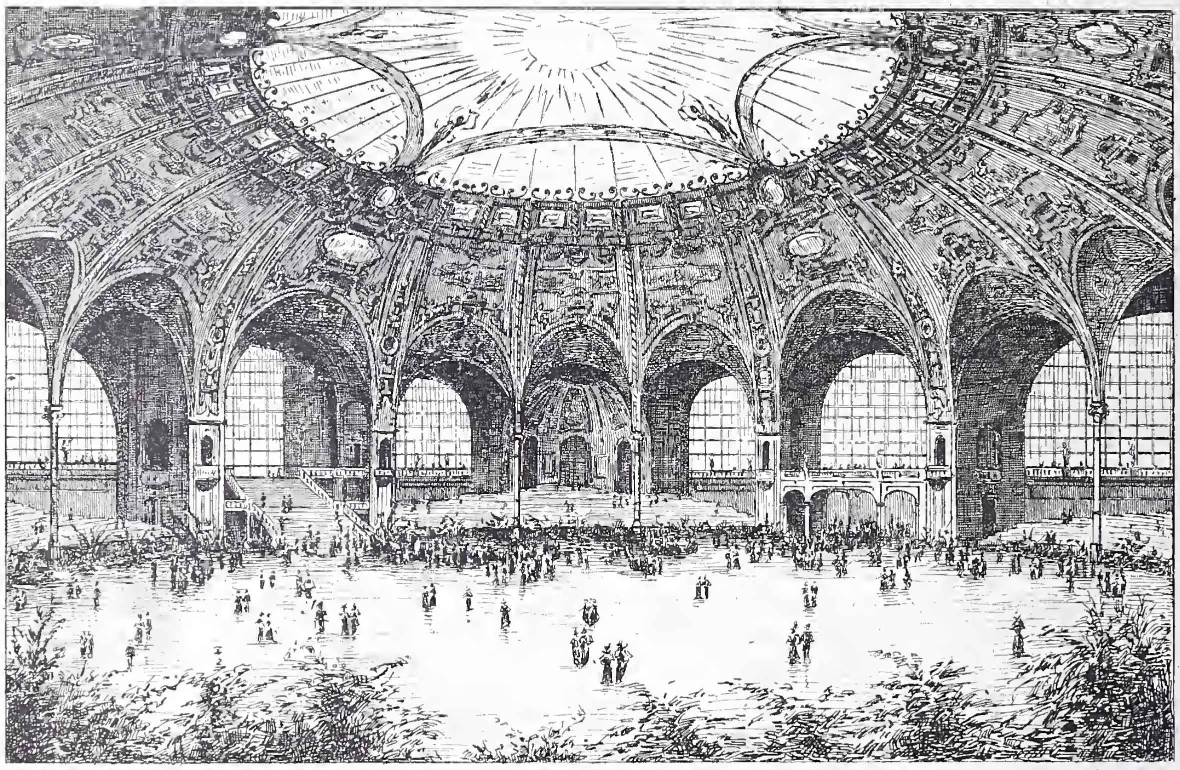
distingué, chargé de résoudre la question, a su combiner un plan original qui fait honneur à son talent ingénieux et fin.

La Salle des Fêtes comprend une partie centrale circulaire de quatre-vingt-dix mètres de diamètre recouverte d'une voûte que termine une coupole. Cette voûte est soutenue par huit pylônes espacés deux par deux et par huit petits piliers disposés de même. La coupole, dont la hauteur au milieu atteint quarante-cinq mètres, laisse par une ouverture de quarante-deux mètres de diamètre entrer à l'intérieur la lumière du jour.

Les quatre angles du rectangle forment quatre écoinçons ayant chacun la forme d'un triangle dont la base touche à la piste du cirque. Chaque écoinçon est recouvert par une demi-coupole vitrée reliée à la grande coupole par une voûte angulaire; ces gigantesques niches seront autant de tribunes garnies de gradins, destinées à recevoir des spectateurs.

La Salle des Fêtes aura quatre entrées.

Deux, monumentales, faisant face aux extrémités de la Galerie des Machines, la première du côté de l'avenue de La Bourdonnais, la seconde du côté de l'avenue de Suffren; une entrée principale pour les cortèges officiels et le public venant du dehors en face du



Exposition de 1900. — La Salle des Fêtes.

bâtiment principal de l'École militaire; enfin, une quatrième entrée donnant du côté du Champ-de-Mars dans les galeries de l'Électricité.

Au-dessus de ces portes, larges de vingt-cinq mètres, il y aura quatre grandes loges dont l'une sera celle du Président de la République.

Huit petites loges s'avançant en encorbellement sur la piste seront placées dans les écartements des pylônes.

Ces douze tribunes comporteront environ deux mille places. Le cirque proprement dit en contiendra douze mille; les tribunes occupant les triangles formés par les écoinçons, exactement six mille. La salle, on le voit, pourra recevoir à la fois vingt mille personnes.

Construite en fer recouvert par des plâtreries, des stucs et des staffs, elle sera décorée avec un luxe sobre dans les parties basses; tout l'effort des moulures, des sculptures en haut-relief, des ors, des cristaux, des peintures portera vers la coupole. Quatre fresques de vingt-cinq mètres sur huit, exécutées par des artistes célèbres, occuperont les travées trois par trois.

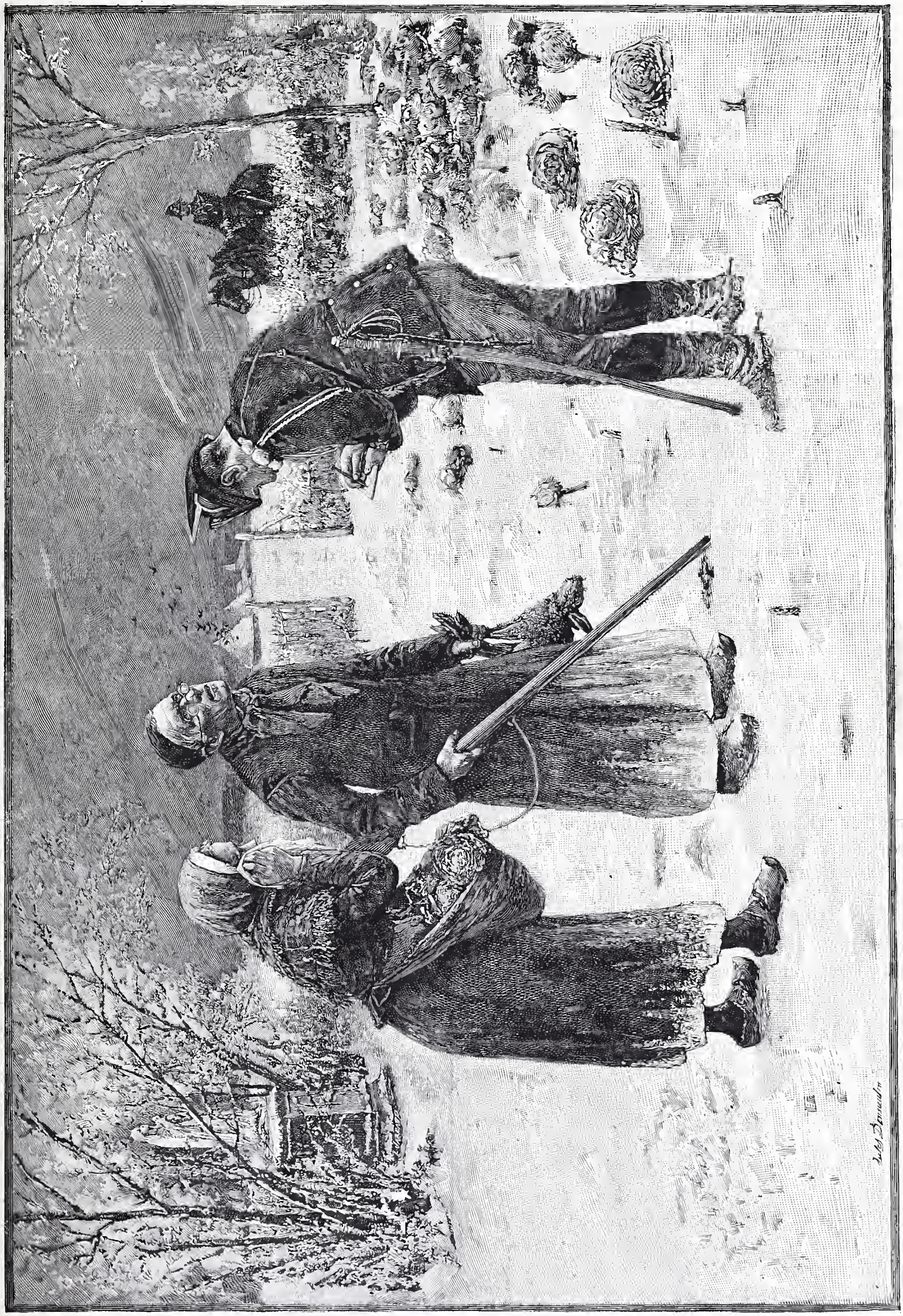
Sur le vitrage supérieur, un soleil éclatant enverra ses rayons mourir en flèches d'or à la périphérie.

Telle est en peu de mots la description de cet édifice : il sera le digne complément des palais qui l'entourent, si différents les uns des autres, aux architectures étranges, fantaisistes, ronflantes et inattendues; comme eux, il sera colossal, fait pour les agglomérations innombrables et cosmopolites. Il s'imposera à une admiration sincère, œuvre qu'il est d'un artiste de race qui a su allier aux sages données de la tradition une conception hardie d'un modernisme délicat.

Robert Hénard.

QUE DIRA MONSEIGNEUR?

Monsieur le curé s'ennuie au fond de son presbytère. C'est l'hiver ; la campagne est ensevelie sous la neige et les vols d'oiseaux, dans l'air frileux, ne savent où se poser. Mais voilà



Que dira Monseigneur? — Salon de 1899. — Peinture de M. Jules Denneulin. — Gravé par Jarraud.

que, par sa fenêtre bien close, monsieur le curé a aperçu dans son jardin un lièvre blotti parmi des choux gelés. Vite, il a pris le fusil tout chargé qui se rouillait dans une armoire et

paff!... C'est un fameux morceau de gibier qu'il vient d'abattre là. Mais, hélas! au bruit de la poudre, la maréchaussée galopante est accourue. Monsieur le curé est pris en flagrant délit de chasse défendue et Pandore verbalise. Pauvre monsieur le curé! Regardez son attitude humiliée et contrite: « Que va dire Monseigneur? » Les yeux levés là-haut, par-dessus ses grosses lunettes, il songe à la suite de cette aventure; et tandis qu'à côté de lui sa cuisinière se désole, il réfléchit peut-être que, s'il y a des accommodements avec le ciel, il pourrait y en avoir aussi avec la gendarmerie.

Ch. F.

Les PLAISIRS de la PÊCHE à la LIGNE

Il existe de mystérieuses affinités entre l'extrême civilisation et l'extrême barbarie. Suivant une judicieuse observation de Humboldt, l'homme primitif a connu les plaisirs de la pêche avant de s'abandonner aux sauvages émotions de la chasse et il semble que le genre humain, parvenu aux derniers raffinements de la vie intellectuelle et physique, éprouve un irrésistible besoin de revenir aux plus antiques distractions de ses lointains ancêtres. La vénerie, si florissante encore vers le milieu du siècle dernier, est maintenant en pleine décadence, tandis que chaque jour sont publiés de nouveaux traités sur l'art de prendre du poisson. Le dix-neuvième siècle sera le siècle de la pêche à la ligne. La principale occupation de l'homme préhistorique, qui cherchait dans les cours d'eau sa nourriture avant que le dépeuplement des rivières ne l'eût obligé à se faire carnivore et chasseur, est devenue la passion la plus intense qui puisse s'installer dans le cœur de l'Européen, arrivé au plus complet épanouissement de la civilisation.

Ce retour aux instincts ataviques des premiers habitants de la planète terrestre est facile à expliquer. Il y a dans la nature humaine des traits qui ne s'effacent pas. L'homme est né pour la lutte. Il éprouve un plaisir intense à revenir aux anciennes conditions d'existence qui obligeaient ses ancêtres les plus reculés à vivre à l'état de guerre avec le reste de la création. L'habitant des grandes métropoles du dix-neuvième siècle sait bien vite retrouver, dans le choix de l'emplacement où il ira s'asseoir au bord de la rivière et dans les précautions qu'il prendra pour se dissimuler lui-même et ne pas trop laisser voir sa ligne, toute la sagacité du sauvage qui n'a le droit de compter que sur le produit de sa pêche et de sa chasse pour assurer sa nourriture du jour.

Peu importe le degré de culture intellectuelle! L'homme civilisé de l'Europe occidentale et le Papou de l'Océanie éprouvent une égale satisfaction d'amour-propre à triompher à armes égales d'un insaisissable ennemi, et c'est surtout dans la pêche à la ligne que cette ivresse de la victoire trouve son plein rayonnement. Le chasseur n'est pas autre chose que l'exécuteur des sentences de mort préparées par son chien, tandis que le pêcheur n'a pas d'auxiliaire et ne doit rien qu'à lui-même. Il sait que de l'emplacement qu'il a choisi et de son habileté à faire mouvoir l'appât destiné à induire en erreur le poisson dépendra le succès de la journée.

D'ailleurs le résultat matériel est d'assez peu d'importance. Dans ce combat que l'homme armé d'une ligne engage contre la truite ou le goujon protégés par une épaisse couche d'eau, les défaites, qui n'ont été préparées par aucune erreur grossière de stratégie et ne doivent être imputées qu'à la mauvaise fortune, sont aussi glorieuses que des victoires. Le pêcheur à la ligne qui rentre au logis sans avoir fait de capture ignore les amertumes et les tristesses du chasseur qui revient la gibecière vide.

Ce que l'homme recherche avant tout dans la pêche, ce n'est pas une capture d'une valeur plus ou moins appréciable, mais c'est une série d'émotions sans cesse renouvelées, c'est l'espérance perpétuellement mise en éveil, c'est la possibilité de gagner le gros lot sous la forme d'une truite de neuf livres. A chaque instant, le poisson a l'air de mordre et il ne se laisse pas prendre; lorsqu'il se décide enfin à saisir l'hameçon, le chemin est parfois cruellement long entre la coupe et les lèvres. Que de soins, quelle souplesse, quelle dextérité sont nécessaires pour empêcher le fil de se rompre et conduire tout doucement à portée de la main un captif qui paraît en général très peu disposé à se résigner à son sort?

Tandis que le chasseur est toujours impitoyable pour ses victimes, il n'est pas sans exemple que le pêcheur à la ligne se montre clément dans la victoire. Il éprouve une joie si vive que parfois, dans l'ivrese du triomphe, il arrache le fer de la blessure, qui du reste doit être très peu douloureuse, car elle ne provoque aucune inflammation, et il rend la liberté à son prisonnier, heureux d'être rendu à son élément naturel après avoir passé si près de la poêle à frire.

Il est vrai que le plaisir de faire l'aumône de la vie à un pauvre petit poisson ne saurait entrer dans le cœur d'un sauvage obligé de pourvoir à sa nourriture, et que, pour arriver à ce degré de magnanimité, il faut être né dans une société initiée aux plus exquises délicatesses intellectuelles et morales de la civilisation. C'est l'honneur de la pêche à la ligne et sa supériorité sur tous les autres passe-temps qu'elle répond à la fois aux instincts de l'homme primitif qui éprouve le besoin d'exercer ses prérogatives de roi de la création et aux conditions si multiples et si complexes que doivent

réunir les divertissements des hommes civilisés. Il n'est pas de chagrin qui puisse résister aux émotions incessantes que procure l'art de prendre du poisson. La surveillance permanente qu'exige un appât qui oscille à chaque instant comme pour annoncer une capture occupe suffisamment l'esprit pour le distraire et l'empêcher d'être absorbé par de douloureuses méditations.

C'est le poisson lui-même qui se charge de rappeler à la réalité des choses d'ici-bas le pêcheur dont l'imagination se donnerait trop libre carrière. Il n'est d'ailleurs rien de plus facile à un homme qui tient une ligne à la main que de profiter de l'admirable spectacle offert par la nature par une journée de printemps ou d'automne, sans cesser pour cela d'avoir l'œil sur son hameçon.

On ne saurait se faire une idée des services que ce genre de distractions, qui ne paraît pas à première vue exiger un déploiement excessif des facultés intellectuelles, peut rendre à la science. A défaut du poisson qui parfois refuse obstinément de se laisser prendre, le pêcheur à la ligne peut recueillir des observations intéressantes, qui échapperaient à un savant de profession.

Pourquoi les poissons se mettent-ils en grève chaque jour de deux heures et demie à cinq heures et demie ? Pourquoi, pendant cette période de circonspection à toute épreuve et de prudence absolue, les truites manifestent-elles parfois quelque velléité de saisir l'appât tout en ne mordant presque jamais l'hameçon? Suivant deux écrivains anglais qui font autorité en matière de pêche à la ligne, ce serait à l'état de l'atmosphère, à telle ou telle heure de la journée, que doit être attribuée l'extrême défiance que manifeste à certains moments le poisson. Lorsque l'hameçon, au lieu d'être dissimulé par l'appât, est éclairé par un effet de lumière qui le rend très facile à voir, la truite fermerait brusquement la bouche, parce que, au moment de saisir la proie offerte à sa gloutonnerie, elle aurait aperçu le danger.

Cette ingénieuse théorie de MM. Sydney Buxton et Halford paraît assez difficile à concilier avec les imperfections que la plupart des naturalistes ont cru relever dans les organes visuels des poissons. Le saumon se laisse prendre à des appâts qui n'ont absolument rien de commun avec ce dont il fait sa nourriture habituelle. Son œil serait-il impuissant au point de l'obliger d'attendre qu'il ait les aliments dans la bouche pour savoir s'ils pourront lui convenir? Cette conjecture nous paraît assez peu vraisemblable. Nous inclinerions plutôt à admettre que le saumon, dont l'appétit décline quand ses migrations l'appellent dans l'eau douce, n'est pas victime de sa voracité, mais plutôt de son imprudence et que s'il fait parfois la chasse aux mouches suspendues aux engins meurtriers des pêcheurs, c'est pour se distraire et non pour se nourrir.

Sir Herbert Maxwell affirme que les poissons voient la forme des objets, mais ne distinguent pas les couleurs.

Ce curieux problème n'a pas été encore élucidé par des expériences suffisamment décisives pour ne plus laisser le moindre doute dans l'esprit. Sur cette question, qui est d'un indiscutable intérêt, il appartiendra aux pêcheurs à la ligne, devenus les plus utiles auxiliaires de la science, de dire enfin le dernier mot.

G. Labadie-Lagrave.

Le Bonnet de Police

NOUVELLE

Suite. — Voyez pages 205 et 221.

V (*Suite*)

Il était près de minuit. Le quai, à cette heure tardive, était complètement désert. Je débarrassai les victimes des liens qui comprimaient leurs membres. C'étaient deux femmes, une vieille et une jeune. Elles se confondirent en bénédictions pour celui qui venait ainsi de les arracher à une mort certaine, et, encore toutes tremblantes de terreur, s'accrochant à moi de tout ce qui leur restait de forces, elles m'entraînèrent jusqu'à une maison d'apparence assez cossue, dans laquelle elles me prièrent d'entrer avec elles. Après s'être un peu remise de son émotion, la plus âgée des deux femmes me raconta son histoire.

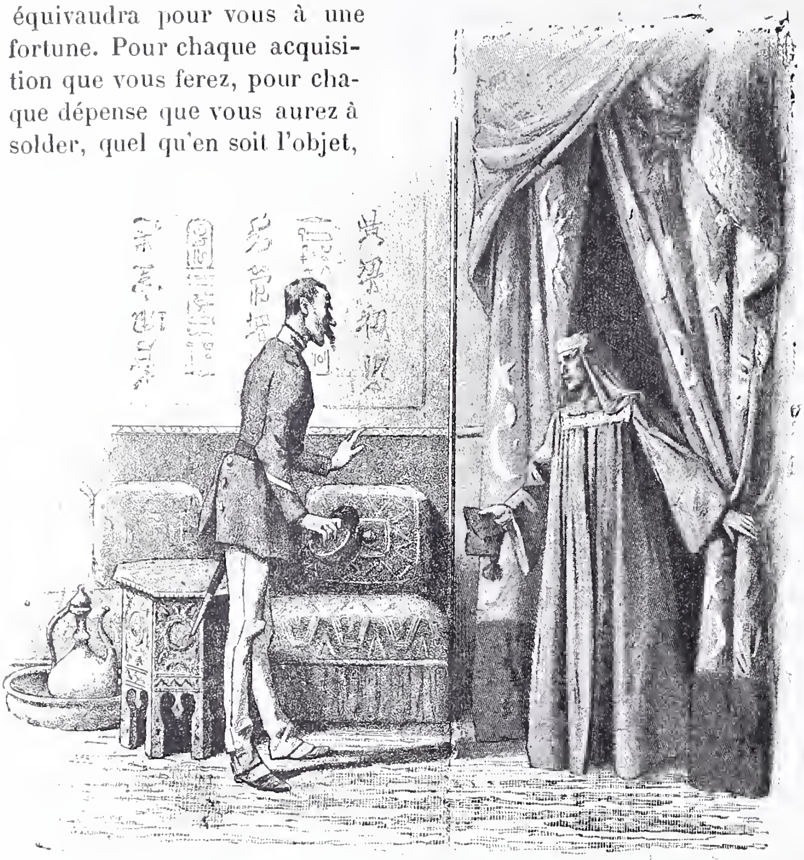
C'était une nécromancienne originaire de Corfou. Devenue veuve dès la première année de son mariage, les hasards d'une existence précaire et tourmentée l'avaient jetée avec sa fille à la Havane, où elle jouissait dans l'art de la divination d'une célébrité qui, paraît-il, était parfaitement justifiée. Or, un jour, le fils d'un riche planteur était venu la consulter. Séduit par la merveilleuse beauté de la jeune fille, il avait demandé sa main. Malheureusement la señorita était fiancée à un jeune homme de son pays, et la proposition, toute flatteuse qu'elle fût pour elle, ne put être agréée.

Le nouveau prétendant, violent, vindicatif et habitué à ce que tout pliât sous le joug de sa volonté, s'était retiré le cœur plein de rage en proférant contre les deux pauvres femmes les plus terribles menaces. Il y avait de cela trois jours à peine, et, dans l'esprit de la sorcière, les quatre bandits dont je venais de les délivrer ne pouvaient être que les instruments dont s'était servi le Havanais pour assouvir sa vengeance.

« Quoi qu'il en soit, me dit-elle, ma fille et moi nous vous devons la vie ; il ne sera pas dit que vous aurez obligé des ingrates. »

Et, ayant disparu derrière une draperie qui séparait en deux la pièce où nous nous trouvions, elle en revint bientôt avec le bonnet de police que vous me voyez sur la tête.

« Tenez, ajouta-t-elle, voici, en récompense de votre noble conduite, une coiffure dont la possession équivaudra pour vous à une fortune. Pour chaque acquisition que vous ferez, pour chaque dépense que vous aurez à solder, quel qu'en soit l'objet, il suffira qu'au moment de régler un compte vous touchiez la houppe qui orne cette coiffure pour qu'aussitôt votre créancier se déclare payé.



Elle en revint bientôt avec le bonnet de police.

Allez, faites-en bon usage et que Pallas-Athéné dirige vos pas. »

— Pallas-Athéné? quelle est donc cette particulière? interrogea Tadéo dont les connaissances mythologiques n'étaient pas des plus étendues.

— Je négligeai de m'en informer sur l'heure; mais, depuis, j'ai appris que c'était une señora en grande vénération chez les Grecs. Bref je quittai ces deux braves femmes, et à partir de ce jour je n'en entendis plus parler. Voilà mon secret, señor Tadéo ; j'espère que vous ne le trahirez pas.

— Vous avez ma parole d'honnête homme, affirma le maquignon.

Et, tapant familièrement sur l'épaule de José, il reprit :

— Par Notre-Dame del Pilar! je gage que vous n'avez pas dû souvent regretter le hasard qui vous mit en présence de la sorcière; car, à part le danger que vous couriez en vous attaquant seul à ces quatre bandits, ce fut pour vous, l'ami, une excellente aubaine.

— Excellente, en effet. Aussi, bien que cette coiffure merveilleuse ne m'ait été donnée que longtemps après ma naissance, pourrait-on presque dire de moi que je suis né coiffé.

— Mais dites-moi, camarade, demanda Tadéo sans prendre garde à cette plaisanterie, la vertu de votre talisman s'applique-t-elle à tous les objets qu'il vous plaît de vous procurer?

— A tous, sans exception.

— Vous pourriez même m'acheter une de mes mules, si je consentais à vous la vendre?

— Parfaitement. Tenez, essayons, si vous voulez.

— Non, non, c'est inutile, se hâta de répliquer Tadéo. Qu'est-ce que vous feriez d'ailleurs d'une mule?

— Le fait est que je n'en ai nul besoin, ma jambe de bois m'empêchant d'en faire usage pour me porter.

— C'est juste. Une mule ne vous servirait pas à grand'chose; tandis qu'à moi, dont c'est le gagne-pain...

Puis revenant à une pensée qui l'obsédait :

— C'est égal, dit-il, voilà une vieille coiffure que vous ne troqueriez probablement pas contre une neuve?

— Certes non; car, ainsi que me l'avait prédit la nécromancienne, cela vaut réellement pour moi une fortune.

— Si cependant on vous en offrait un bon prix?

— Hum! il faudrait, señor Tadéo, que la somme fût bien rondelette!

— Cinq cents pesetas, par exemple?

— Eh! que voudriez-vous que je fisse d'une pareille misère?

— Mille!

— Je ne me laisserais pas tenter pour si peu.

— Eh bien, reprit Tadéo cédant aux suggestions de sa cupidité et de son avarice, je vous en donne deux mille.

— Savez-vous, l'ami, que vous allez finir par me persuader?

— J'ai dit deux mille pesetas, je ne m'en dédis point.

José parut s'absorber quelques instants dans une profonde méditation.

— Ma foi, tant pis! s'écria-t-il tout à coup en affectant de faire un violent effort sur lui-même. Je suis vieux, criblé de blessures, je n'aurai donc plus longtemps à jouir des vertus de mon talisman... Marché conclu! Je vous le cède pour deux mille pesetas.

VI

Non loin de là, devant eux, à droite de la route, deux carrés de lumière trouaient l'obscurité de la nuit. C'étaient les fenêtres éclairées de la posada dans laquelle ils s'étaient arrêtés le matin.

— Nous allons, dit Tadéo, entrer là pour que je puisse vous compter sans crainte d'erreur la somme convenue.

— Est-ce bien prudent, señor Tadéo? Les chemins ne sont pas très sûrs; et, s'il y a là-dedans des clients de passage, il serait peut-être dangereux de laisser voir que nous voyageons avec de l'argent.

— Soyez tranquille, je ne tiens pas plus que vous à être dévalisé; mais je ne serais pas fâché de profiter de l'occasion pour éprouver le pouvoir magique de ma nouvelle emplette.

— Que comptez-vous faire?

— Vous offrir à mon tour un verre de cet excellent vin dont vous m'avez régalé vous-même.



Marché conclu.

— Comme il vous plaira, dit José, un peu inquiet sur les suites de cette tentative.

— Il nous faut pour cela procéder tout d'abord à l'échange de nos coiffures. Voici mon sombrero, passez-moi votre bonnet.

Soupirant, comme à regret, le vieux sergent accepta l'échange proposé, et nos compères, hâtant le pas, se dirigèrent vers l'auberge.

(A suivre.)

ÉMILE PECH.

LES POISONS et les EMPOISONNEMENTS CRIMINELS

« Toute maladie dont le début est brusque, dit Tardieu, dont les symptômes, rapidement croissants, persistent avec une grande violence, dont la marche est ou paraît insolite, dont la terminaison est promptement funeste, toute mort rapide ou subite, survenue dans des circonstances mal définies, peuvent faire naître et suscitent, en effet, très fréquemment le soupçon d'un empoisonnement. »

Ces soupçons sont loin d'être toujours justifiés et des maladies comme l'étranglement interne de l'intestin, la péritonite, les hémorragies internes peuvent simuler un empoisonnement aigu, de même que certaines formes de phtisie ou d'ulcère de l'estomac simulent l'empoisonnement lent; mais l'autopsie montre facilement l'erreur. Certains commémoratifs, au contraire, justifient une accusation : 1° les accidents sont survenus après l'ingestion d'un repas ou d'un breuvage ; 2° des personnes qui ont participé au repas, une seule a été malade ; 3° jamais celle-ci n'avait présenté de troubles semblables.

Le nombre des accusations d'empoisonnement comparé au nombre des jugements montre combien les esprits sont en éveil : ainsi, en 1892, sur 129 personnes accusées de ce crime, 11 seulement furent jugées et 5 acquittées. Dans les 119 affaires classées ou suivies d'un non-lieu, s'agissait-il d'innocents... ou d'habiles? Nul ne le sait, mais chacun de nous a d'autant plus d'intérêt à être renseigné sur les signes caractéristiques des principaux poisons qu'ils sont l'origine chaque année de près de deux cents suicides, sans parler des nombreux accidents produits par des erreurs dans la prescription ou dans la livraison d'un médicament. Mais ces accidents feront l'objet d'un autre article; il ne sera question ici que des empoisonnements criminels.

Sept fois sur dix, ces crimes sont commis par des femmes et Lacassagne a donné la statistique de leurs causes : dissensions domestiques (53 0/0), désir de se débarrasser de petits enfants (24 0/0), vengeance (9 0/0), cupidité (9 0/0), amour contrarié (5 0/0).

Trois sur dix seulement ont lieu dans les villes; les trois quarts sont accomplis par des individus absolument illettrés ou sachant à peine lire.

Quant aux substances employées, elles se réduisent à neuf : le phosphore, l'arsenic, les sels de cuivre, l'acide sulfurique, les cantharides, la strychnine, l'acide prussique, la digitaline, la belladone et l'atropine; encore les empoisonnements par ces dernières substances sont-ils déjà très rares. Nous allons indiquer brièvement les principaux signes qu'ils présentent et enseigner les premiers soins à donner en attendant le médecin.

Phosphore. — C'est la substance la plus fréquemment employée pour les empoisonnements criminels, 15 à 30 centigrammes suffisant à déterminer la mort et chacun pouvant se procurer des allumettes au phosphore blanc ou de la mort aux rats qui contient 2 grammes pour 100 de phosphore.

SIGNES : Douleur à l'estomac, peu de vomissements (les *matières vomies* peuvent être *lumineuses* dans l'obscurité). *Odeur de phosphore dans l'haleine.* Affaiblissement considérable, pouls très petit après souvent quelques palpitations. *Douleur au niveau du foie* et *jaunisse* dès le troisième jour. Saignements de nez, vomissements de sang, extravasation de sang sous la peau.

Premiers soins : Faire vomir avec du sulfate de cuivre (10 à 30 centigrammes) qui forme du phosphure de cuivre. Donner toutes les demi-heure 2 grammes d'essence de térébenthine.

Arsenic. — L'empoisonnement par l'arsenic était autrefois le plus répandu (2 sur 3), parce que l'acide arsénieux formait la base d'une pâte mort aux rats, et était employé pour le chaulage des blés. Depuis qu'une ordonnance royale de 1846 a interdit l'usage de ces substances, que des procès retentissants (affaire Lafarge) et la découverte de l'appareil de Marsh ont montré la facilité de reconnaître la présence du poison, son emploi est devenu beaucoup plus rare (la dernière affaire retentissante fut celle de Mme Weiss qui tua ainsi son mari).

SIGNES. — 1° FORME AIGUE : Le liquide contenant l'acide arsénieux a un goût *douceâtre.* Un quart d'heure ou une heure après son absorption, chaleur et constriction à la gorge, soif ardente, douleur brûlante à l'estomac, vomissements (les matières peuvent être vertes comme de la bile, noires comme de la suie, bleues comme l'indigo). Coliques, pouls petit, peau froide et visqueuse.

Premiers soins : Faire vomir. Eau chaude en grande quantité, puis, après son rejet, huile à haute dose à plusieurs reprises.

2° EMPOISONNEMENT CHRONIQUE : Perte d'appétit, *sensation de poids au creux de l'estomac,* bouche sèche, vomissements, constipation, amaigrissement et faiblesse générale, bouffissure des paupières, yeux rouges et douloureux, rhume de cerveau, toux avec quelquefois crachats sanglants, peau terne, sèche, squameuse, se couvrant d'éruptions variées.

Sels de cuivre. — Sulfate de cuivre (vitriol bleu), vert de gris (acétate et carbonate de cuivre). En général, les criminels ont simplement fait macérer des gros sous dans du vinaigre.

SIGNES : Un quart d'heure après l'ingestion, des vomissements violents se produisent ; ils ont un *goût d'encre* ou *métallique* et s'accompagnent de sécheresse de la bouche, de resserrement de la gorge, puis de diarrhée.

Premiers soins : Faire boire de l'eau albumineuse après avoir fait vomir, puis lait et œufs à volonté. Tisane d'orge.

Acides et alcalis. — Les acides, notamment l'acide sulfurique, sont plutôt employés à l'extérieur pour défigurer que donnés en boissons ; cependant le chiffre des empoisonnements par ces corrosifs n'est pas négligeable, surtout si on leur ajoute ceux produits par les alcalis dont les accidents sont analogues.

SIGNES : Ils sont très visibles d'ordinaire et attestent que le criminel s'est plus préoccupé de faire souffrir sa victime que de dissimuler son forfait. Les douleurs sont très vives partout où le corrosif a passé et notamment dans l'estomac. La substance a laissé sa trace sur les lèvres et dans la bouche sous forme d'une *escarre* (croûte plus ou moins épaisse de substance mortifiée) qui peut être *noirâtre* (acide sulfurique), *jaunâtre* (acide nitrique), *blanche* (acide chlorhydrique), *grise* (potasse, ammoniaque, eau sédative) (1).

Premiers soins : Faire boire de l'eau de savon et de l'huile s'il s'agit d'un acide ; de l'eau vinaigrée puis de l'huile s'il s'agit d'un alcali.

Noix vomique et strychnine. — Ce poison est plus employé en Angleterre parce qu'une mort au rat (*Battle's vermin killer*) faite avec cette substance s'y vend librement. Les préparations de noix vomique et de son alcaloïde principal, la strychnine, ont une saveur très amère caractéristique ; elles sont donc forcément versées par les empoisonneuses dans des potions ayant déjà un goût analogue ou contenant même ces drogues à dose médicinale.

SIGNES : La face est pâle, décomposée, les mâchoires serrées fortement l'une contre l'autre, la respiration irrégulière ; le corps, pris d'un *mouvement convulsif*, se courbe en arrière pendant que les bras, rigides, se croisent sur la poitrine et que les membres inférieurs se raidissent violemment. Après une perte de connaissance presque absolue, les convulsions recommencent et aboutissent à la mort. Pendant toutes ces souffrances, l'intelligence est conservée. La *rigidité* cadavérique apparaît très rapidement et peut persister après *deux mois.*

Premiers soins : Provoquer mécaniquement des vomissements en chatouillant la luette au fond de la bouche, puis donner de l'infusion concentrée de café.

Acide cyanhydrique ou prussique. — On a employé les inhalations de cet acide qui produisent une mort instantanée, l'acide cyanhydrique médicinal, l'eau distillée de laurier-cerise qui contient 5 centigrammes pour 100 grammes, le cyanure de potassium dont on se sert pour des collyres.

SIGNES : Mort très rapide après convulsions et coliques violentes, respiration pénible, interrompue par des soupirs profonds.

Premiers soins : Administrer 30 grammes de sulfate de fer (vitriol vert dans de l'eau).

Cantharides. — Cet empoisonnement est assez fréquent, les teintures alcooliques de ce produit étant libéralement vendues par les

(1) Mélange d'eau, d'ammoniaque et de camphre.

pharmaciens, qui sont loin de croire qu'on veuille s'en servir pour un crime.

Signes : Sentiment de brûlure à l'estomac, mal de tête, vomissements et diarrhée ; la *face* est *rouge*, les yeux brillants, les urines, qui sont rendues *difficilement* et en très petite quantité, chaque fois contiennent du sang. Puis le délire et des convulsions apparaissent avec une grande excitation spéciale.

Premiers soins : Faire vomir, puis eau albumineuse, tisane d'orge et calmant.

Belladone et atropine. — Un procès récent a porté l'attention sur ce mode d'empoisonnement qui est tout à fait exceptionnel.

Signes : *Sécheresse* de la bouche et constriction de la gorge, nausées, *dilatation au maximum et insensibilité à la lumière des pupilles, yeux brillants, vision troublée*, démangeaisons et éruptions sur la peau, paralysie de la vessie et de l'intestin, *stupeur, hallucinations*, convulsions.

Premiers soins : Vomitifs, café fort et chaud.

Digitale et digitaline. — Un cas célèbre est celui du médecin homéopathe Lapommerais.

Signes : Douleur à l'estomac et le long de la *colonne vertébrale*, vomissements, *mal de tête atroce*, abattement complet, ralentissement, irrégularité et intermittence du cœur, syncope.

Premiers soins : Les mêmes que pour l'atropine.

Pour ne point quitter nos lecteurs sur une idée triste, nous devons leur dire que le nombre des empoisonnements criminels va chaque année en diminuant : avant 1860, il était de 30 par an ; de 1860 à 1880, il était tombé à 14, et actuellement il ne dépasse pas la dizaine. L'empoisonnement est l'arme des lâches, et ceux-ci n'ignorent pas que tous les jours la science fait des progrès ; que le microscope, les analyses chimiques, les expériences sur les animaux rendent bien difficile d'échapper au châtiment : en indiquant un réactif qui permet de reconnaître un *millionième* de gramme de strychnine, en montrant qu'un *vingtième de milligramme* suffit pour donner à une grenouille les convulsions spéciales à ce poison, Dragendorff a fait pour la strychnine ce que Marsh avait produit pour l'arsenic : il a supprimé ce genre d'empoisonnement en supprimant son impunité.

Dr Galtier-Boissière.

LES WAGONS-POSTE ET LE SERVICE AMBULANT

L'accumulation des lettres a été telle à la fin de décembre dernier que les services postaux ont été retardés. Les souhaits de bonne année se sont attardés en route et beaucoup de nos bons pioupious n'ont pu recevoir en temps utile le modeste mandat destiné à fêter l'année nouvelle. La cause de ce retard, dont nous avons pâti, provient de l'insuffisance des transports. Tout le monde connaît ces lourds wagons postaux dont on annonce la transformation prochaine et qui véhiculent d'un bout de la France à l'autre tout ce que la Poste reçoit dans ses bureaux. Peu de personnes cependant connaissent l'organisation du service postal ambulant. Les renseignements que nous nous sommes procurés, joints à ceux que nous avons puisés dans le traité de législation et d'exploitation postales de M. P. Jacottey, nous permettent de décrire la formidable besogne que les agents de ce service exécutent chaque jour.

Le service ambulant est chargé du transport et du tri des correspondances sur les chemins de fer. Les premiers bureaux ambulants, simples fourgons à bagages, circulèrent, à titre d'essai, sur la ligne de Paris à Rouen, en 1844. En 1845, on crée deux bureaux ambulants. En 1846, le service s'étend aux lignes Paris-Tours, Paris-Valenciennes et Strasbourg-Mulhouse. A cette époque, le réseau des voies ferrées françaises était peu développé ; cependant, en 1854, les lignes étaient assez nombreuses pour nécessiter la division du service ambulant en neuf directions qui correspondent à peu près au réseau de chacune de nos grandes Compagnies de chemins de fer.

Les lignes principales de bureaux ambulants se subdivisent en sections. Dans chaque section, le service est assuré par un ou plusieurs bureaux ambulants, composés de cinq ou six personnes et quelquefois plus, groupées en brigades. Au besoin, on adjoint des agents du service sédentaire.

La longueur des séances de travail et les conditions dans lesquelles il s'effectue rendent très pénible le service des agents ambulants. Ainsi que le personnel des trains, les agents ambulants sont exposés aux brusques changements de température ; la trépidation, le surmenage exercent chez eux de grands ravages.

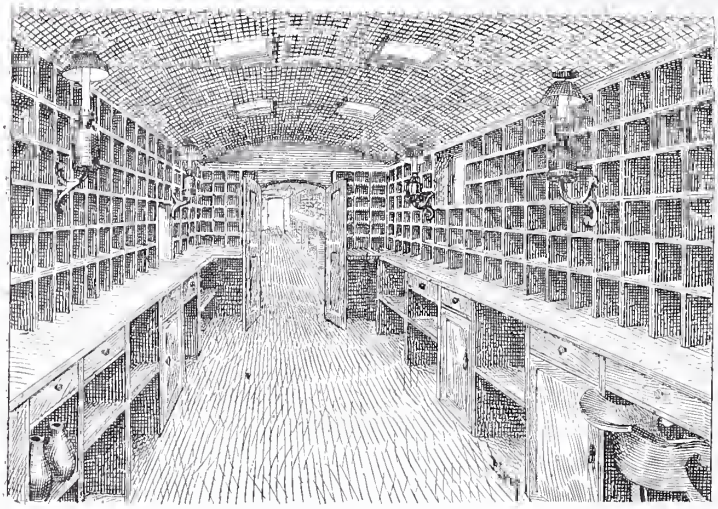
La durée du travail n'est pas limitée par celle de la marche du train auquel est attelé le wagon-poste. Les postiers ambulants du service de nuit qui partent de Paris commencent leur travail cinq heures avant le départ du train. Ils sont aidés par les agents sédentaires, mais, une fois en route, ils sont livrés à leurs seules ressources. Tant pis si le chargement est plus considérable qu'à l'ordinaire ! au premier arrêt les dépêches de la région desservie par cette station doivent être livrées. Le chef de brigade a pour sa part une besogne qui lui laisse peu de loisirs. C'est lui ou, à son défaut, le commis principal qui s'occupe du classement et des multiples écritures que nécessitent les plis chargés ou recommandés. Dans un seul voyage, l'agent chargé de ce travail manipule

quelquefois plus de mille plis. Quelle responsabilité et quelle attention pour éviter les erreurs! Pendant que tous ces braves gens se démènent dans l'étroit espace qui leur est attribué, leurs compagnons de voyage reposent béatement sur les moelleux coussins de leur compartiment.

Si les agents ambulants n'avaient qu'à s'occuper de trier et classer la correspondance, préparer les dépêches, leur besogne serait aisée, mais souvent ils sont amenés à des recherches longues pour diriger utilement des lettres dont la suscription est insuffisante. Ces recherches sont effectuées à l'aide des éléments : Bottin, indicateurs, listes d'abonnés que possède le bureau ambulant. Pour les petits parcours, on n'emploie pas le wagon-poste. Un compartiment de seconde classe est réservé à l'agent ou aux deux agents chargés de ce service. Le postier apporte avec lui tout un petit matériel de travail; timbres, tampons, casier de classement en toile. Une chaine, un cadenas pour fermer la portière, des coins pour fixer les vasistas complètent l'équipement du courrier convoyeur. Quand la forme des voitures ne permet pas de réserver un compartiment au courrier, celui-ci occupe un emplacement aménagé spécialement pour ce service. Tel est le cas pour les voitures à couloirs.

Les wagons-poste sont montés sur des plates-formes semblables à celles qui supportent les wagons à voyageurs. Deux portières, une de chaque côté, donnent accès dans le bureau ambulant. L'éclairage est assuré par les fausses portières et des châssis à tabatière. La nuit, six à huit lampes à huile dispensent une maigre lumière. Lorsqu'un seul bureau suffit, on emploie un wagon simple garni de casiers sur ses quatre parois. On se sert aussi de bureaux accouplés, semblables aux précédents, sauf qu'un des panneaux latéraux est percé d'une baie, ce qui permet de réunir les deux bureaux par une passerelle abritée par un soufflet en cuir.

Il existe une autre catégorie de voitures : les allèges qui, destinées au transport des dépêches, ne sont pas aménagées en vue de l'exécution du tri ou du classement.



Intérieur d'un wagon-poste.

L'important service de la Malle des Indes, qui transporte à travers la France les dépêches de l'Angleterre et du nord de l'Europe pour les pays de l'Extrême-Orient, forme un train spécial composé de voitures d'un type particulier : l'allège à guérite, l'allège à coupé central où un compartiment avec toilette et water-closet est réservé à l'agent convoyeur, et les allèges simples. La Compagnie P.-L.-M. a aussi des fourgons, sorte de grands coffres à quatre grandes portes montées sur galets et divisés en deux par une cloison percée d'une porte. Les bureaux ambulants trop lourdement chargés peuvent être une cause de gêne pour la traction du train. On a soin de répartir les sacs aux deux extrémités du wagon pour assurer l'équilibre du véhicule. Les wagons actuels mesurent 7^{m},20, dimension des anciennes voitures à voyageurs. L'espace réservé aux employés dans ces wagons est insuffisant, car il est considérablement réduit par l'amoncellement des sacs. A certains départs de la matinée, le personnel du bureau ambulant est littéralement noyé au milieu des ballots qui renferment l'énorme quantité des journaux du matin.

Les postiers des États-Unis, mieux partagés sous le rapport de l'emplacement que leurs collègues des Postes françaises, ont des wagons de 18 mètres de long. Hâtons-nous de dire que l'Administration postale s'occupe de transformer son matériel. De nouveaux bureaux longs de 12 mètres ont été essayés sur les réseaux de l'Est et du Nord. Ces wagons seront éclairés à l'électricité.

Les retards signalés à la fin de l'année dernière ne se représenteront plus, nous l'espérons, grâce à ces améliorations; mais si, par un malencontreux hasard, quelques-uns de nos lecteurs recevaient un peu tardivement leur correspondance, qu'ils acceptent avec résignation ce léger contretemps et songent que les agents du service ambulant font de leur mieux, et que ces fidèles serviteurs sont les premières victimes d'un état de choses que l'Administration s'efforce de faire disparaître.

Albert Reyner.

Le Gérant: R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA LEÇON DE MUSIQUE



La leçon de musique. — Peinture de Lancret. — Musée du Louvre. — Gravé par Crosbie.

Cette *Leçon de musique*, dont le *Magasin Pittoresque* vous donne aujourd'hui une excellente reproduction, et dont vous avez vu ou verrez au Louvre l'original, est bien l'une des plus charmantes peintures que le dix-huitième siècle nous ait laissées. Elle est aussi l'une des œuvres de Lancret qui font le plus honneur à cet émule de Watteau et qui permettent le mieux de le connaître et de le juger...

Il y eut un jour en France, dit Charles Blanc, « où Mme Tallien prit la place qu'avait occupée Mme de Pompadour. Les petits-maîtres et les jolis abbés de cour qu'avait engloutis la tempête révolutionnaire reparurent sous la forme de muscadins, et les gentilshommes, au lieu de justaucorps et de talons rouges, se promenèrent dans Paris le carrick sur l'épaule, le menton dans la cravate et les favoris taillés à la Barras. A partir de ce jour là, il ne fut plus question de Lancret. Il fit naufrage avec la vieille société dont il avait tracé les mœurs, les allures et les grâces parfois affadies jusqu'au ridicule. »

On a, de nos jours, remis à la mode l'art du

dix-huitième siècle, mais il ne semble pas qu'on ait rendu pleine justice à Lancret.

Lancret est très loin de Watteau, c'est entendu. Celui-ci reste le maître, créateur d'un genre, le premier « peintre de fêtes galantes ». On doit continuer de l'appeler, avec les Goncourt, le grand poète du dix-huitième siècle. Ce n'est pas de Lancret, certes, qu'on pourrait écrire « qu'une création, toute une création de poèmes et de rêves, sortie de sa tête, emplit son œuvre de l'élégance d'une vie surnaturelle »... qu'il a « tiré des visions enchantées de son imagination un monde idéal » et « qu'il a bâti, au-dessus de son temps, un de ces royaumes shakespeariens, une de ces patries amoureuses et lumineuses, un de ces paradis galants que les Polyphile bâtissent sur le nuage du songe pour la joie délicate des vivants poétiques ». Non, Watteau est Watteau, et de lui seul on peut dire encore que « sa grâce est cette chose subtile qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie spirituelle de la matière »... Il ne s'ensuit pas cependant qu'on doive mépriser Lancret. Ne l'a-t-on pas traité — et, avec lui, Pater — de « singe », de « continuateur *servile* » ? Ce sont de bien gros mots.

Je sais bien que Lancret, condisciple — et élève — de Watteau, commença par faire du Watteau. On dit même que quelques tableaux de Lancret, exposés publiquement, furent pris « par des connaisseurs » pour des Watteau authentiques. Mais il s'agit là d'un Lancret très jeune. Quelques années plus tard personne ne pouvait plus confondre Watteau avec Lancret. Le vrai Lancret a son originalité bien définie. On ne trouverait aucun peintre, a écrit Charles Blanc, « qui eût reproduit plus fidèlement que lui la physionomie d'une époque ». Et, en effet, la société du dix-huitième siècle, avec ses mœurs élégantes, ses conventions, ses modes, se trouve à merveille représentée dans l'œuvre de Lancret. Watteau est un fantaisiste délicieux ; il a mis dans ses peintures tout l'*esprit* du dix-huitième siècle. Lancret, lui, est surtout un réaliste. Cela ne signifie pas qu'il manque d'imagination. Il a l'imagination de la composition : il a su « arranger » avec un goût infini la réalité — je veux dire les réalités artificielles et raffinées dont le spectacle lui était quotidiennement offert. Même on peut lui reprocher d'avoir été plus artificiel parfois que la réalité.

La *Leçon de musique* n'a rien de très artificiel, ni de très raffiné. C'est l'une des plus simples productions de Lancret et l'une de celles où il s'est montré le plus agréablement personnel, et le plus gracieux, d'une grâce sentimentale un peu froide, un peu inexpressive, mais tout de même si charmante !

Et quelle peinture délicate et harmonieuse !

Ed. S.

LE CHATEAU DE GRIGNAN

« Quiconque, dit Walter Scott dans son introduction de *Quentin Durward*, se trouve à quarante milles du château de Grignan, demeure de la fille chérie de Mme de Sévigné et où elle résidait elle-même fréquemment, ne peut se dispenser d'y faire un pèlerinage. »

A l'affût de tout ce qui touche de près ou de loin à cette femme, dont le talent fut un des plus purs du règne de Louis XIV, les Anglais n'ont garde de manquer à la recommandation du célèbre romancier. Chaque année les voit accourir, le crayon et le calepin à la main : une surveillance sévère a dû être établie pour modérer les effets de leur admiration et empêcher que, pierre à pierre, ils ne transportassent chez eux les précieuses ruines du château de Grignan.

C'est ainsi qu'il y a quelques années l'un d'eux poussa le vandalisme jusqu'à arracher des anciens registres de l'état civil de Grignan la page où était relatée la mort de Mme de Sévigné.

Nous ne portons pas aussi loin, hélas ! la curiosité de nos gloires. Combien de voyageurs indifférents passent à moins de quarante milles de l'illustre château, non seulement sans y faire le pèlerinage préscrit, mais sans donner même un souvenir à celle qui l'habita !

Le village de Grignan est situé à 70 kilomètres de Valence, à 28 de Montélimar et sur la ligne qui relie Nyons à Pierrelatte. Bâti sur une hauteur qui domine une plaine magnifique, nœud central de plusieurs provinces (Dauphiné, Provence, Comtat-Venaissin), accessible d'un seul côté, celui de l'est, défendu de tous les autres par des murs de soutènement avec bastions aux angles, le château seigneurial de Grignan eut une situation peut-être unique en Dauphiné et qui devait forcément, en des siècles de luttes féodales et de bouleversements sociaux, assurer la prépondérance à ses possesseurs.

En 1106, il y avait déjà un château-fort à Grignan, mais on ignore à qui il appartenait.

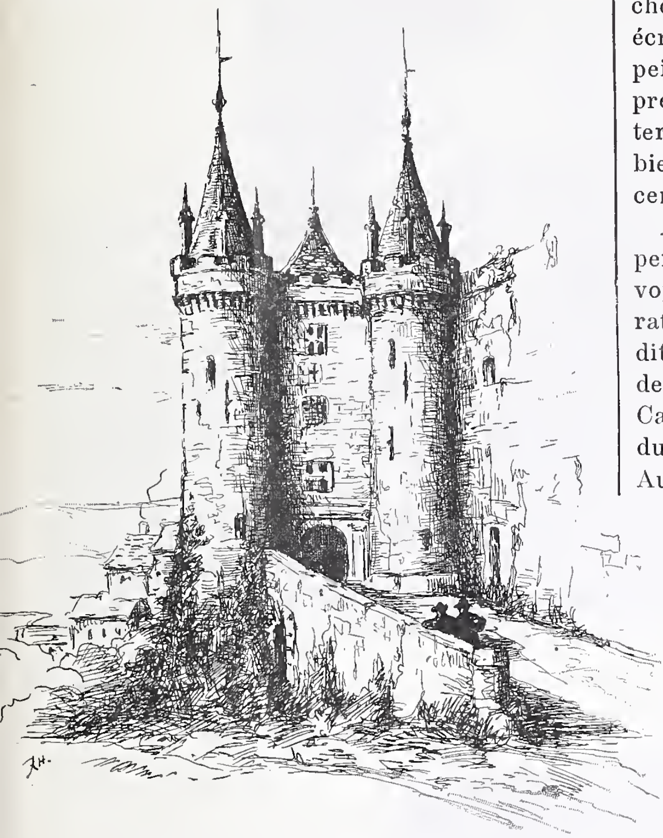
Ce n'est qu'en 1239, avec Giraudet, le premier dont l'existence soit prouvée par des titres authentiques, que commence l'histoire de Grignan.

L'état de fortune assez précaire des premiers seigneurs les obligea longtemps à conserver le château tel qu'il leur était transmis ; mais, au commencement du seizième siècle, Gaucher et son fils Louis, grâce à de brillants mariages, purent donner à l'antique demeure un caractère moins sévère et la firent rebâtir dans le goût de la Renaissance.

Dès lors le sombre manoir s'égaya. Une large façade s'éleva entre deux tours plus hautes « percées de fenêtres en croix et ornées

aux trois étages de balcons circulaires ». Aucun ornement ne fut négligé : d'élégantes arabesques s'enroulèrent autour des fenêtres, des sculptures ornèrent les murs principaux et le beffroi fut surmonté d'un dôme gracieux qui subsiste encore.

Louis-Adhémar eut même l'idée originale d'adosser au rocher une église dont le toit formant terrasse fut dallé, entouré d'une balustrade ajourée et fit suite à la cour du couchant, prolongeant ainsi d'un large espace la plateforme sur laquelle s'élevait le château. Telle était la demeure seigneuriale de Grignan lors-



Chateau de Grignan. — Entrée principale.

qu'elle passa à François de Grignan, né comte par la grâce de Dieu, gouverneur de Provence par la grâce du roi et mari de « la plus belle fille de France » par la grâce de l'aimable marquise de Sévigné.

Avec le mariage du comte de Grignan, déjà veuf deux fois, et de la belle Maguelonne, une ère nouvelle se lève pour le château.

Au bruit des lourdes armures de fer résonnant sous les voûtes, ou des rapières traînant sur les dalles, va succéder le son joyeux des éperons d'or; aux sonneries des cors ou des clairons; le doux appel des violes amoureuses, à la foule féodale des hommes d'armes, des varlets, des écuyers, le libre essaim des belles dames aux cheveux poudrés, des gentilshommes enrubannés, autour desquels gambadent les grands lévriers et s'empressent de nombreux serviteurs.

La vie, la joie, l'animation remplissent les galeries et les cours ; vingt fois le jour la porte s'ouvre à l'appel des visiteurs qu'attirent la somptueuse hospitalité du comte de Provence, la beauté de la châtelaine, l'esprit de l'aimable marquise toujours chez elle à Grignan.

Fidèle à sa devise : « Plus d'honneur que d'honneurs », et désireux de soutenir dignement la mission que lui avait confiée le roi son maître, François de Grignan menait dans sa terre une existence princière. Il y avait régulièrement chez lui trois tables de douze couverts dressées à tous venants et desservies par cinquante domestiques : « — C'est une chose étrange que cinquante domestiques, écrit à sa fille Mme de Sévigné ; nous avons eu peine à les compter. Pour Grignan, je ne comprends jamais comment vous y pouvez souhaiter d'autre monde que votre famille. Vous savez bien que quand nous étions seules, nous étions cent dans votre château ».

A ce train quasi-royal s'ajoutaient des dépenses d'un autre ordre : c'étaient de fréquents voyages, la passion du jeu, de nouvelles améliorations au château qui s'embellit de la façade dite des Prélats, construite sous la direction de Mansard et ainsi nommée parce que M. de Carcassonne, archevêque de cette ville et oncle du comte de Grignan, en paya les dépenses. Aussi, malgré l'assistance et les conseils de l'archevêque, un abîme se creusait sous les pas des Grignans. Toutefois la ruine fut retardée par les démarches de Mme de Sévigné auprès des créanciers et grâce à la faveur du roi. Elle arriva néanmoins, et aux embarras pécuniaires vinrent s'ajouter, plus cruels encore, des deuils de cœur.

Ce fut d'abord la chère, l'aimable, la spirituelle marquise de Sévigné qui s'éteignit le 17 avril 1696 entre les bras de son gendre, dont le dévouement ne lui manqua pas un instant, assistée par le doyen du chapitre de l'église collégiale de Grignan, Joseph de Rippert d'Alauzier.

Mme de Grignan, la fille tant aimée, l'unique préoccupation de toute la vie de la marquise, ne ferma point les yeux de sa mère. Pourquoi? Malade elle-même, elle ignora pendant quelques jours le malheur qui la frappait et qu'on lui cacha soigneusement.

Une autre douleur guettait cette femme déjà si cruellement éprouvée.

En avril 1700, son fils Louis-Provence, frère de l'adorable Pauline, marié à la belle et pieuse Mlle d'Arnaud de Saint-Amand, mourait frappé, comme sa grand'mère, de la petite vérole.

A partir de ce jour et malgré les consolations que lui donnait Pauline, mariée à M. de Simiane, la comtesse de Grignan s'affaiblit de jour en jour. Rien n'améliora sa santé chancelante et, atteinte à son tour de la petite vérole,

elle mourut à Mazargues, près de Marseille, le 13 août 1705.

Le vieux comte de Grignan lui survécut neuf ans et s'éteignit le 30 décembre 1714, pleuré de toute la province où, surtout pendant les dernières années de sa vie, il n'avait rien épargné pour le soulagement des malheureux.



Mme de Grignan (Galerie de l'hôtel d'Alauzier, à Bollène).

Délaissée pendant les années de deuil, la somptueuse demeure avait aussi senti se poser sur elle la griffe du temps. Après la mort du comte de Grignan le château échut à sa fille Pauline, qui, à demi ruinée par les dettes et les procès, le vendit au marquis du Muy, moyennant 290.000 livres. Les armes de cette maison : « Ecartelé au un et quatre de gueules à la bande d'argent chargé de trois F de sable; au deux et trois de gueules, au lion d'or, à la bande d'azur brochant sur le tout », se voient encore sculptées sur le portique de l'église de Grignan.

Le fils de l'acquéreur du château, Louis-Nicolas-Victor, fit de grandes libéralités au chapitre de la ville et à l'hospice où est encore son buste.

En 1793, le général du Muy, qui n'avait pas émigré et servait dans les armées de la République, réclama son domaine confisqué comme bien national. Il lui fut rendu par arrêt du 9 juillet 1794, arrêt qui fut cassé dix-sept jours après.



Portrait de Mme de Sévigné (Musée de Montélimar).

Tout ce qu'avait contenu le château fut vendu aux enchères et le monument livré aux démolisseurs. Le temps acheva l'œuvre des hommes : sous l'action du vent et de la pluie, les plafonds s'effondrèrent, les murs s'écroulèrent les uns sur les autres et les ruines, grandioses encore, mais livrées à tous les pillages, menaçaient de disparaître complètement lorsque en 1837, M. Léopold Faure les acheta. Mme veuve Faure les possède encore, les garde avec un soin pieux et y accueille tous les jeudis les pèlerins de l'illustre marquise. Tout ce qui pouvait être sauvé du temps et de la ruine le fut : portraits, vaisselle, bibliothèque, réunis dans une sorte de petit musée, sont mis à la disposition des touristes. La cure conserve également de très belles tapisseries de haute lisse, représentant l'histoire d'Enée et de Didon, qui ornèrent jadis les salons du château.

Les portraits de la famille ont été recherchés avec soin. Quelques-uns sont au château même, d'autres ornent des galeries particulières. Un des plus beaux et des moins connus, de Mme de Grignan, est celui que l'on voit encore dans la galerie de l'hôtel d'Alauzier, à Bollène; il fut donné par la comtesse elle-même à M. de Rippert d'Alauzier, capitaine des gardes de son mari et commensal assidu du château.

Un autre portrait de la comtesse, en dehors de ceux ordinairement connus et signalés, est celui qui était à Aix, dans l'ancien hôtel d'Olivari, appartenant à Mme la comtesse de Chénerilles.

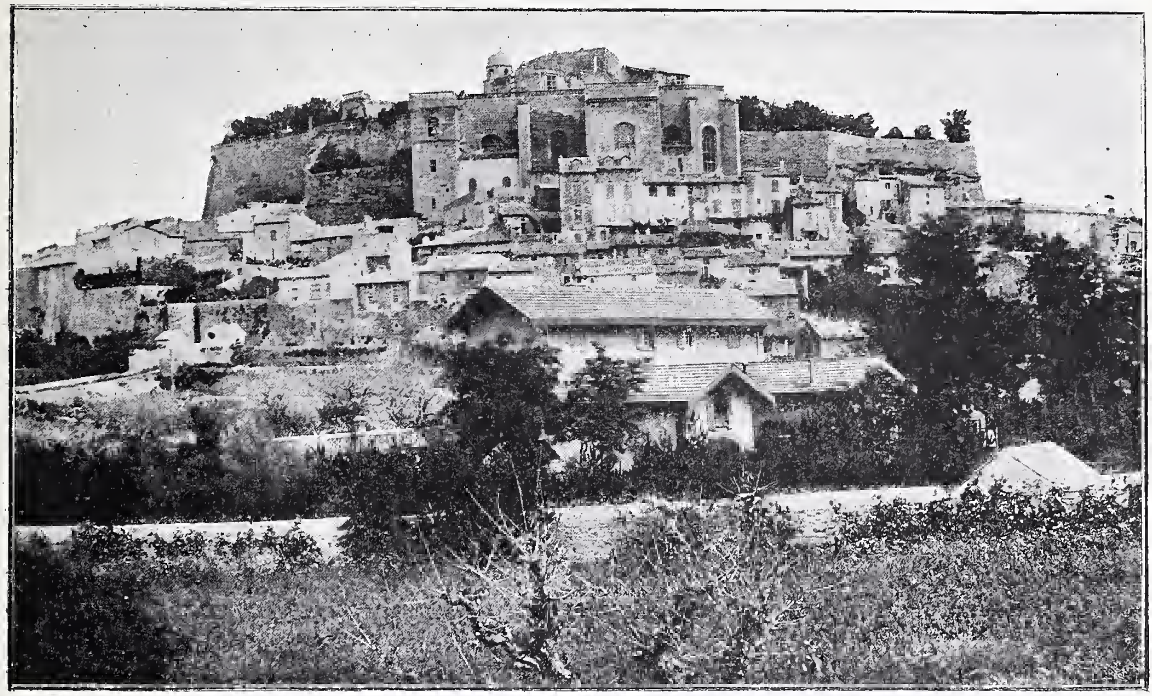
Nous devons à l'amabilité de sa fille, Mme la

marquise de Fauché, qui le possède actuellement, le plaisir d'offrir à nos lecteurs une reproduction de ce précieux tableau.

Très rares sont les portraits authentiques de Mme de Sévigné ; quelques-uns donnés comme tels sont apocryphes. C'est à une estampe du dix-septième siècle, conservée au musée de Montélimar, que nous empruntons celui que nous publions d'elle aujourd'hui.

La tombe de Mme de Sévigné, violée en 1793, est dans la belle église édifiée par Louis-Adhémar. A cette époque, les cercueils des seigneurs de Grignan furent profanés : on en prit le plomb que l'on fondit ; les corps furent jetés ensuite pêle-mêle dans les caveaux. Telle fut, en quelques mots, l'histoire de ce manoir, dont les belles ruines rappellent tout un passé.

Après tant de fortunes diverses, le repos est venu pour lui, mais non l'oubli. L'herbe a pu envahir les cours, le lierre s'attacher à ce qui fut autrefois des colonnes et des pilastres, la mousse couvrir de sa lèpre le marbre des statues, les pierres s'amonceler les unes par-dessus les autres et faire au pied des murs des monceaux de débris,



VUE DE GRIGNAN.

> Le beffroi *sonner* l'heure aux ronces de la cour,

le nom de Mme de Sévigné le sauvera du néant, et, tant qu'il restera du château de Grignan quelque intéressant vestige, les générations y viendront, désireuses d'évoquer le souvenir de celle qui incarna en elle la grâce de la femme, l'amour de la mère et le génie du beau parler de France.

ED. MARKOVITCH.

UNE RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE SUR LE HAUT-NIGER ET LE TANKISSO

En 1889-1890

Ce ne fut qu'une toute petite exploration, presque une promenade, encore qu'à un instant la proximité des bandes de Samory y vînt apporter l'attrait et le piment d'un danger possible ; mais c'était la première fois que je sortais des sentiers battus, que mon pied se posait sur un sol vierge de tout contact européen. A feuilleter ces notes, ces cartes jaunies, ces carnets éraillés et à demi déchirés, je retrouve mes impressions d'alors. Avoir vingt-six ans, se sentir seul avec quelques noirs compagnons, seul dans la brousse, maître de sa destinée et de la leur, ce sont des impressions ineffaçables et combien exquises ; et dans ce *Magasin* que tant de jeunes gens lisent, je voudrais leur en communiquer le désir.

Au mois de décembre 1889, le chef d'escadron Archinard, commandant supérieur du Soudan français, me confia la mission d'explorer hydrographiquement le cours du Haut-Niger entre Bamako et Siguiri, afin d'en déterminer la navigabilité pratique.

Sans tarder, je fis mes préparatifs de route.

Comme moyens de transport sur le fleuve, je ne pouvais compter que sur les pirogues indigènes, assez tristes machines construites avec deux troncs d'arbres évidés, reliés ensemble par des cordes de dâ, sorte d'hibiscus qui fournit des fibres longues et solides, très résistantes à la pourriture.

Remonter avec ces embarcations peu pratiques

le courant du Niger et faire en outre de l'hydrographie semblait difficile. Les *somonos*, caste de piroguiers et de pêcheurs qui font le service du fleuve, naviguent autant qu'ils le peuvent à la perche, et pour cela recherchent les petits fonds; je devais, moi, déterminer, au contraire, la ligne de profondeur maximum. Je pris donc la résolution de gagner d'abord Siguiri par terre, sauf à redescendre ensuite sur des pirogues, à l'aviron, ou plus exactement à la pagaie; le courant m'aiderait au lieu de me desservir.

Je partis de Bamako le 10 décembre, par la route qui suit la rive gauche du Niger. Mon personnel était peu nombreux : un second maître pilote indigène, Birama, deux laptots matelots noirs de la station de Saint-Louis, dont mon cuisinier Charles, et cinq tirailleurs sénégalais de la garnison de Bamako.

Au départ de Bamako, la route qui suit les collines de grès limitant la plaine du Niger est extrêmement curieuse et pittoresque. A gauche, par places, un reflet scintillant entre le feuillage vient révéler le fleuve dont l'eau coule sur de larges roches. A droite, la montagne se découpe en blocs carrés affouillés par les eaux; par endroits on dirait les tuyaux d'orgues géantes. Un peu plus loin, un piton décapité, dont le sommet est resté en équilibre comme sur un piédestal, simule une énorme marmite sur son trépied. De la couche d'éboulis qui borde la base de l'escarpement jaillit une luxuriante végétation de palmiers d'eau.

Huit kilomètres après Bamako on arrive au Oyeako, torrent impétueux pendant la saison des pluies, ruisselet murmurant entre des dalles plates à la saison sèche. Bientôt la route s'infléchit sur la droite où la chaîne de montagnes s'abaisse, tandis que les embouchures des nombreux marigots qui en descendent, larges et vaseuses, ne se laissent que difficilement franchir.



Poste de Bamako.

Le 12, de bon matin, j'atteignais Kenieroba, autrefois très fort village situé sur une belle éminence de grès schisteux, rouges et violets. Au moment de mon passage, quelques rares habitants peuplaient seuls les cases en ruines. Pourtant la dévastation paraissait récente: des greniers à mil en paille et torchis dressaient encore leurs parois éventrées; dans les petites cours centrales des habitations, maintenant visibles à travers les brèches des murailles, les traces de la fumée des cuisines s'apercevaient le long des murs.

Je mis pied à terre à l'ombre d'un arbre; d'une des cases à demi ruinées, un vieillard courbé, émacié, dont les yeux seuls semblaient refléter encore la vie, sortit, portant un maigre poulet de quinze jours et une noix de kola. Lentement, appuyé sur un bâton, il vint vers moi et me salua de la formule malinkaise : « Plaise à Dieu, s'il te plaît, il me plaît »; puis il posa à mes pieds son chétif cadeau. Je le remerciai, m'informant de sa santé et de son village; alors soudain un souvenir parut le galvaniser : « Mon village! ah! si tu étais venu il y a cinq ans! alors tu aurais connu Kenieroba. Quand le plus pauvre des captifs qui parcourent les routes une charge sur la tête passait seulement trois jours à Kenieroba, son maître ne le reconnaissait plus, tant il avait engraissé. Et maintenant, pour te donner quelque chose, à toi un chef, parce que nos pères nous ont dit : Ne laissez jamais quelqu'un sortir de chez vous ayant faim ou soif, j'ai dû prendre un poussin à la seule poule que je possède ».

Il me raconta la ruine de son village. A l'arrivée de la colonne française à Bamako, en 1883, Kenieroba, rivale de Kangaba dont les chefs ou mambys étaient dévoués à Samory, avait envoyé des messagers au colonel Desbordes. Les sofas de Fabou étaient arrivés comme la foudre avant que le colonel ait pu songer à la protection de nos alliés. Par ordre de Samory, le village entier, hommes, femmes, enfants, les gens libres comme les captifs, les vieillards infirmes comme les tout petits encore à la mamelle, avaient été massacrés.

Et s'interrompant de son récit :

« Viens voir! »

Avec une agilité dont je ne l'aurais pas cru capable, le vieux chef me conduisit près de la porte est de la ville. « Regarde! » Une roche plate légèrement exhaussée était couverte d'ossements. Mêlés, enchevêtrés, les fémurs et les tibias traçaient des croix sinistres, des crânes riaient, et dans une anfractuosité qui avait protégé ses osselets de la dispersion par la dent des hyènes ou le bec des vautours, une main, une toute petite main d'enfant allongeait ses phalanges blanchies.

Le chef traçait des barres sur le sol : « Un, deux, trois, quatre, cinq, cinq cents guerriers forts, jeunes et robustes; un, deux, ceux-ci c'étaient des vieillards, mes amis d'enfance et mes parents; un, deux, trois... mais je ne sais plus... il y avait

encore beaucoup de femmes, d'enfants, de captifs... Samory a tout tué. »

Lui-même s'était sauvé dans la brousse. Atteint à la nuque d'un coup de sabre dont il me montra l'entaille, il fut laissé pour mort et, dans l'ardeur de la poursuite, on omit d'achever de lui couper la tête. Une cinquantaine d'habitants furent ainsi miraculeusement sauvés; c'était toute la population de Kenieroba au moment de mon passage.

« C'est égal, conclut le vieux avant de retomber dans son morne abattement, nous avions dit à Dibordi (1) que nous ne suivrions jamais Samory; quand tu le rencontreras dans votre pays, dis-lui que tu as vu à Kenieroba tous les gens de Kenieroba. » Un peu au delà du village coule le gros torrent de l'Amarakoba, l'affluent le plus considérable que reçoive, sur sa rive gauche, le Niger entre Siguiri et Bamako.

D'après les renseignements que Birama avait recueillis à Kenieroba, la ligne où passe la route que prennent communément les indigènes en saison sèche était peu praticable; il y avait encore trop d'eau. De plus, ajouta mon interprète-pilote en roulant de gros yeux, « *y a mauvais caïman* ».

— Qu'est-ce que c'est qu'un mauvais caïman, Birama? Je croyais qu'ils n'étaient bons ni les uns ni les autres.

— Mauvais caïman, commandant, c'est caïman qui *taque* (attaque). — Quand Allah a fait premier monsieur caïman et première madame caïman, ils se sont mariés; ils ont eu deux petits. Alors Allah a dit au premier : « Toi tu mangeras les *nomes* (les hommes) et tes enfants aussi; » et au second : « Toi les *nomes* te mangeront. »

De fait, en certains endroits, les noirs semblent n'avoir aucune crainte des caïmans. J'ai entendu donner de ce fait une explication plus scientifique; le caïman comme le tigre, dit-on, attaque rarement l'homme; mais, quand il en a goûté, cette proie lui semble si délicieuse qu'il veut toujours y revenir.

Ce ne fut cependant point la raison qui me décida à aller chercher plus dans l'intérieur un passage commode de l'Amarakoba, mais surtout la chance de perdre dans un gué difficile quelque cantine ou d'y prendre un bain. Je fis route vers le nord en suivant de près la rive du marigot.

A trois kilomètres environ, le torrent s'encaisse entre des berges escarpées, et, au village de Terekouloubougou, nous trouvâmes le passage désiré. Ce n'était pas toutefois un gué, mais un pont, et un pont pas ordinaire, comme on va le voir.

J'ai dit que les berges étaient très escarpées; à Terekouloubougou, elles ont bien une dizaine de mètres de haut. Sur les rives, dans le lit même du torrent, de beaux arbres ont poussé et leurs cimes dépassent les falaises. Leurs maîtresses branches ont fourni les piles du pont. Les indigènes ont entrelacé les ramures, complétant le travail par de longues et flexibles baguettes. Ils ont construit ainsi un vrai pont suspendu à dix mètres de hauteur, couvert d'une couche de feuillage et de terre, où, non seulement mes porteurs, mais encore mon cheval passèrent sans aucune difficulté.



Un laptot.

Le 14, nous atteignions Kangaba.

Kangaba est à quatre kilomètres environ de la rive du fleuve; entre elle et le village s'étend une plaine inondée et entrecoupée de canaux, dont l'humidité a obligé le village à reculer jusqu'aux premières pentes d'un mamelon arrondi qui domine le terrain. Un peu plus haut nous avons installé un fortin, que garde pour l'instant un peloton de tirailleurs sous le commandement d'un officier indigène, Samba-Maram, et de l'adjudant Moussa-Mangoubel.

Le fortin de Kangaba n'est qu'une simple enceinte en pisé, percée de meurtrières, et affectant la forme de deux angles obtus rentrant l'un dans l'autre. Ce tracé offre l'avantage de présenter peu d'angle mort, mais il ne laisse guère de place dans son intérieur. Aussi Moussa s'est-il fait construire à côté une habitation particulière, deux cases rondes à la mode indigène, réunies par une toiture en paille en forme de pignon. C'est très frais et très pratique.

Nous demeurâmes au repos à Kangaba pendant la journée du 14; mes porteurs commençaient à se fatiguer de faire quarante-cinq kilomètres par jour avec une trentaine de kilos sur la tête, et moi-même j'éprouvais le besoin d'un arrêt.

(*A suivre.*) HOURST,
Lieutenant de vaisseau.

(1) C'est la façon dont nos Soudanais prononcent le nom de Borgnis-Desbordes.

UNE SCULPTURE FLORENTINE

RÉCEMMENT ACQUISE PAR LE MUSÉE DU LOUVRE

Le tabernacle que nous reproduisons est déjà par lui-même un ouvrage empreint de cette particulière élégance qui caractérise la sculpture décorative florentine du quinzième siècle; il a présentement un intérêt d'actualité, le Musée du Louvre venant de recevoir la statuette de l'Enfant Jésus qui domine le monument.

L'auteur, Desiderio de Settignano (1428-1464), l'un des grands sculpteurs florentins, a commencé, comme quelques autres, par le rude métier de tailleur de pierre, à Settignano, petite localité près de Florence, au pied du mont Ceceri d'où depuis cinq siècles on extrait la pierre nécessaire aux constructions de la cité.

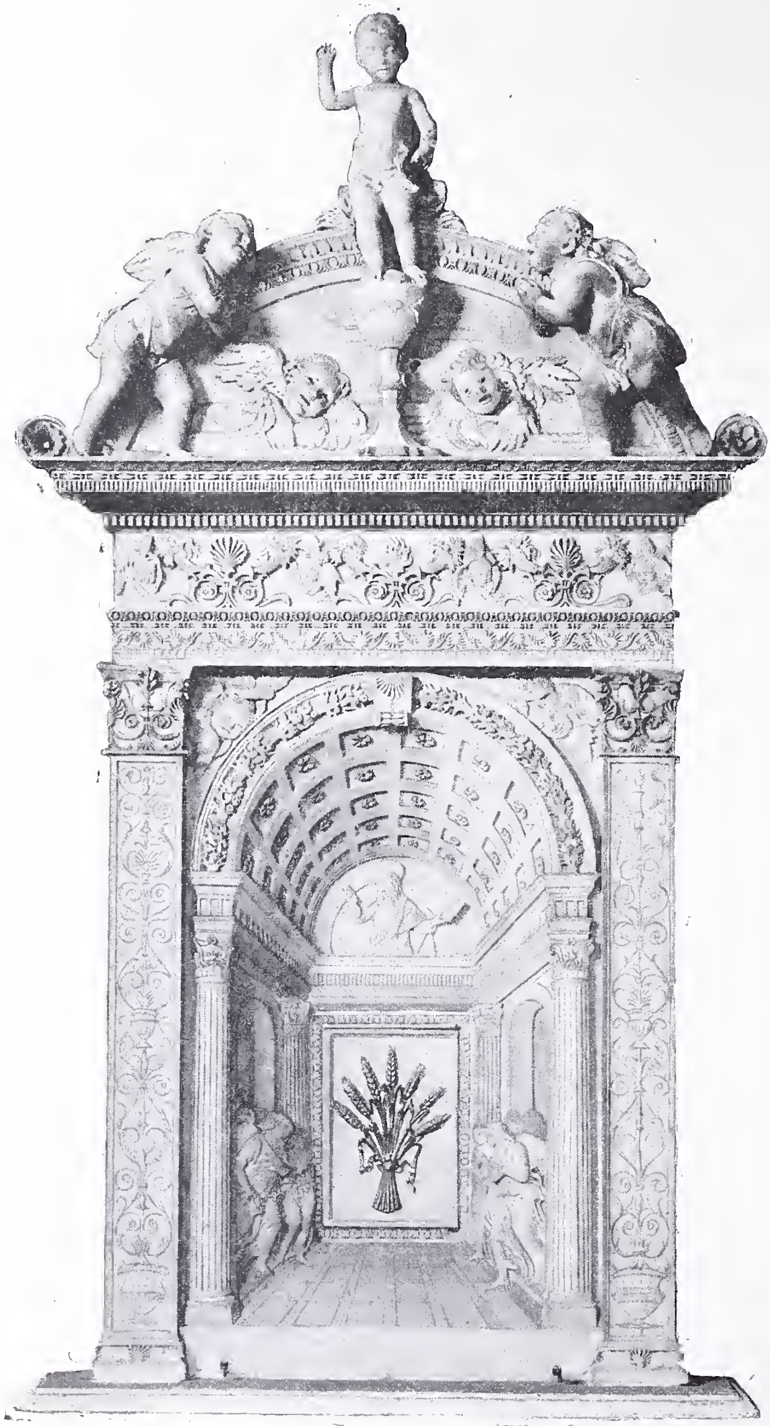
Bientôt le jeune Desiderio entra à Florence dans la *bottega* de Donatello (1386-1466); en ce temps-là, et longtemps après, les ateliers d'artistes étaient des boutiques ouvertes sur rues, comme le sont encore les ateliers des habiles batteurs de fer et sculpteurs sur bois et les magasins des petits commerçants.

Desiderio aida d'abord son maître dans ses travaux, puis il s'émancipa et vola de ses propres ailes.

Il reste relativement peu de ses ouvrages; hors d'Italie, il n'y a, paraît-il, d'absolument authentique qu'un buste de femme, Marietta Strozzi, au musée de Berlin.

Le musée de Turin conserve de lui un bas-relief avec la Madone et l'Enfant, et le musée national de Florence installé au Bargello, une tête d'enfant en bronze, un portrait d'homme de profil en bas-relief de pierre et le buste en marbre d'une jeune patricienne.

Il y a dans les rues de Florence un grand nombre d'anciens tabernacles auxquels les propriétaires des immeubles particuliers ne peuvent toucher en vertu d'une ancienne loi de la République, non abrogée, qui les considère comme *oggetti vincolati de publica servitute*; cette servitude, dans l'intérêt public, atteint quelques sculptures attribuées à Desiderio, mais sans preuves et seulement par comparaison. Ici on ne tient comme réellement authentiques que les trois pièces du Bargello, le merveilleux tombeau à Santa Croce, élevé par ordre de la Seigneurie à Carlo Marsuppini (1455), secrétaire de la République, et le Tabernacle que nous reproduisons; c'est peu comme nombre, mais assez pour la gloire du sculpteur.



Tabernacle de la chapelle du Saint-Sacrement, à Florence.

Le Tabernacle est dans la chapelle du Saint-Sacrement de la basilique San-Lorenzo, au-dessus de l'autel.

Le musée du Louvre possède le *bambino* original; celui qui surmonte le Tabernacle depuis une époque que je n'ai pu déterminer est une copie. Desiderio paraît avoir eu pour cette figure une certaine prédilection, car on la retrouve dans les dessins de divers projets d'autels qu'il avait conçus.

Elle a été fréquemment moulée, paraît-il; j'ai vu d'elle des moulages anciens, maladroitement recouverts de plusieurs couches de peinture, qui, en l'empâtant, lui ont fait perdre sa délicatesse, sa grâce et son parfait naturel.

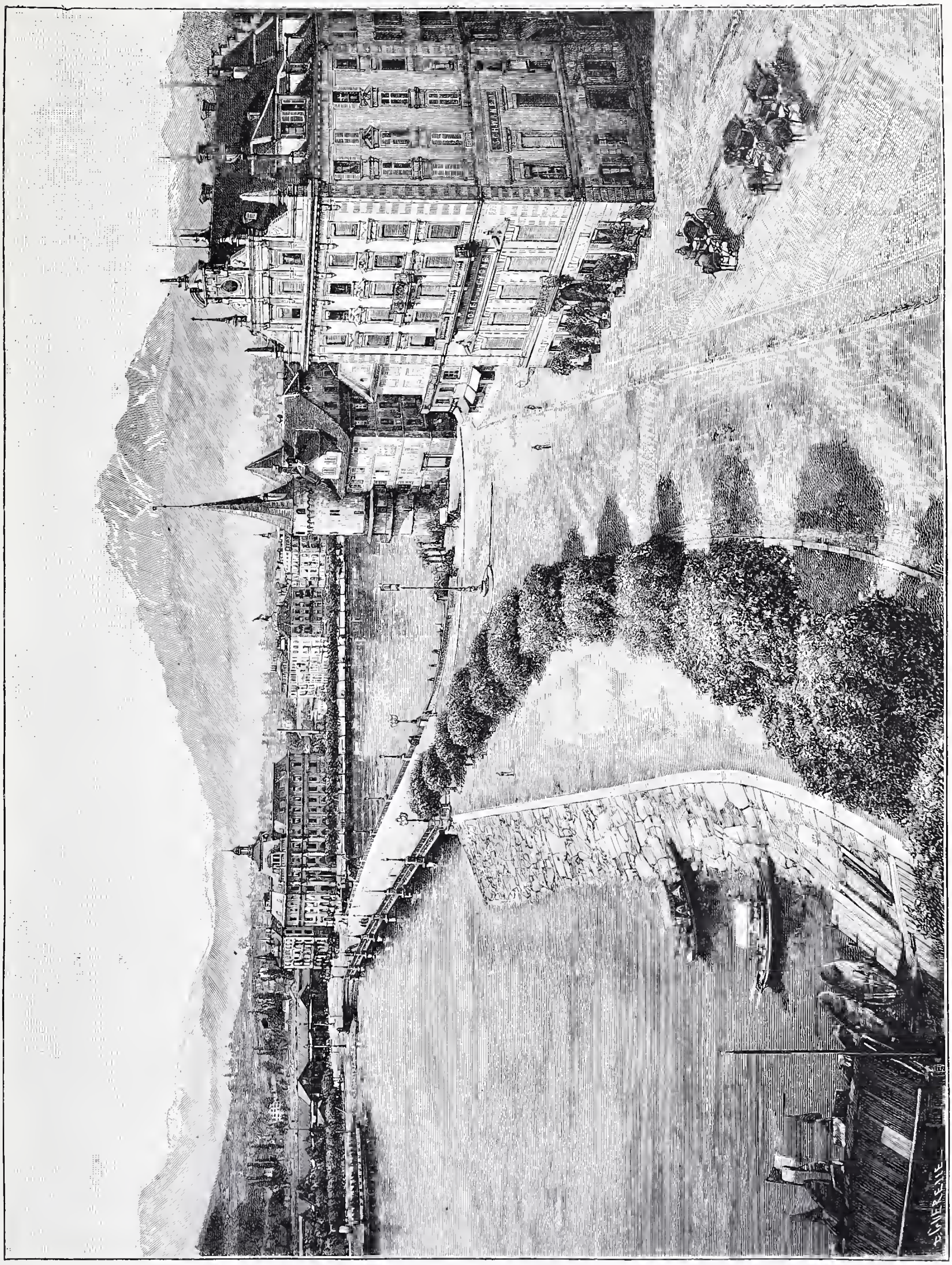
GERSPACH.

Florence, juillet.

VUE DE LUCERNE

Ce point de vue est l'un des plus intéressants de la ville de Lucerne.

S'il laisse ignorer l'aspect pittoresque de la vieille cité suisse, flanquée de tours féodales, de murailles crénelées, hérissée de clochetons sveltes et ouvragés, telle qu'elle se présente tout d'abord aux regards des touristes qui s'y rendent par le lac des Quatre-Cantons, il a du



Vue de Lucerne. — Le Pont-Neuf et le Pilate. — Gravé par Guérelle.

moins l'avantage de montrer sa partie moderne, avec ses somptueux hôtels et ses habitations luxueuses.

Sur la gauche, un pont aux arches droites et trapues traverse la Reuss silencieuse. Le Schweizerhoffquai continue cette voie neuve, plongeant ses berges de pierre qu'ombragent de grands platanes dans les ondes bleues, dont l'uniforme immensité reflète au loin les sommets neigeux des Alpes de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden.

Le Pilate domine de sa cime chenue, de ses

pentes verdoyantes veinées de précipices, ce site charmant.

Très au loin, dans les profondeurs vaporeuses d'un azur immaculé, de roses altitudes s'estompent, perdant leurs arêtes émoussées dans les fluidités aériennes.

Un air pur, d'aromatiques senteurs vivifient et parfument ces lieux où il semble qu'un peu du charme et de la poésie des ciels d'Italie soient venus s'expatrier. Une nostalgie vient y surprendre du lac de Côme, du lac Majeur, des solitudes ensoleillées où les orangers balancent leurs frondaisons métalliques et dorées.

Qui donc, ne connaissant pas ce beau pays, ne se sentirait pris du désir d'y aller vivre ?

R. H.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Nous sommes dans la période des départs joyeux : voyages sur eau et sur terre, trains rapides, automobiles rappelant, avec un peu moins de poésie cependant, les chaises de poste, sillonnent la campagne, dévalant sur les routes, et se croisent avec des centaines de bicyclettes.

Partout, grands voyages, excursions, courses folles !

La bicyclette, qui a conquis l'époque, triomphe partout. Je ne vois aucun inconvénient à cet engouement qui, pour être peut-être un peu excessif, ne nuit directement à personne si ce n'est aux outranciers, lesquels, constamment courbés sur leurs machines, pourraient bien compromettre leur poitrine comprimée, vu la position du corps sans cesse penché en avant.

Je ne parlerais donc qu'incidemment de ce mode de locomotion personnel, d'une utilité si grande et en même temps d'un charme si réel pour les relations de voisinage à la campagne, si quelques docteurs en *us* ne cherchaient à démontrer que la vélocipédie est le plus excellent des exercices physiques.

Qui veut trop prouver ne prouve rien, et ces dithyrambes périodiques font seulement réfléchir sur les conséquences des abus de ce sport, lequel, confiné dans ses justes limites, est si rempli de séductions.

A ce propos, un médecin a tout récemment donné son opinion doctorale sur les avantages que procurent les exercices du corps, notamment l'équitation, la bicyclette et la chasse.

Tout en reconnaissant de sérieuses qualités à cette dernière, qualités salutaires tout à la fois au développement de la force musculaire et au repos de l'esprit, il en fait sans façon le partage exclusif des jeunes hommes; à l'entendre, saint Hubert n'aime pas les sujets trop jeunes ou trop vieux.

Le disciple d'Esculape se trompe en pensant que l'exercice de la chasse, toléré simplement pour les personnes d'un âge mûr, doit être abandonné par ceux qui descendent la colline. Il nous paraît ne connaître que théoriquement et même très superficiellement ce plaisir qui, plus complètement qu'aucun autre, contribue à maintenir le jeu régulier des organes de la vie en les fortifiant et en leur donnant une élasticité générale que les autres exercices du grand air ne dispensent que partiellement, leurs bienfaits visant tel organe aux dépens d'un autre.

Il ne faut pas avoir vécu avec de véritables chasseurs et même n'en connaître point, pour conseiller à ceux qui ont fait de la chasse leur plus chère distraction dès leur première jeunesse de dételer dès que la cinquantaine arrive.

Que répondront à cette invitation nos veneurs, et parmi eux quelques célèbres dont l'un, âgé de plus de quatre-vingt-six ans, chasse encore à courre pendant six mois de l'année?

Parmi les chasseurs à tir, chasseurs de bois et de marais, combien en rencontre-t-on de plus solides à soixante ans passés que ces jeunesses voûtées, et qui maintiennent leur santé à cause même de cet exercice violent, préservatif pour empêcher la rouille de paralyser les ressorts!

Que le docteur consulte les vétérans de soixante, soixante-dix et quatre-vingts ans; ils répondront victorieusement à ses objections médicales et lui prouveront que le surmenage corporel et nerveux que provoque forcément la chasse les a mis à l'abri d'une vieillesse qui, dans l'ordinaire de la vie, est appelée par Ambroise Paré une sorte de maladie.

Nous avons connu et nous connaissons de ces hommes que le nombre des ans peut faire appeler vieillards et qui s'embarrassent moins de leurs soixante ou soixante-dix hivers que certains hommes de leurs trente printemps! Les chasseurs qui chassent depuis leur première jeunesse ne songent vraiment guère, à n'importe quel âge, aux dangers des matinées humides et brumeuses, aux midis brûlants, aux vents de tempête, aux ouragans et aux averses. Leur endurance, l'énergie morale dont ils fournissent de brillants exemples tiennent directement à cet exercice passionnel qui équilibre normalement toutes les forces, annule parfois certaines tares organiques, enrichit le sang et développe les poumons.

Ne leur parlez donc point de dételer. Ils ne dételeront, et encore ne serait-ce que momentanément, que quand un accès de rhumatisme les retiendra forcément à la maison.

Il y a bien quelques dangers à éviter : les fluxions de poitrine, les entorses, etc.; mais où est l'exercice viril à l'abri de ces pauvretés de l'existence?

Pour employer le langage du jour, il sera curieux plus tard d'établir un *record* entre chasseurs de soixante-cinq à soixante-dix ans et des vélocipédistes du même âge, si tant est qu'entrés jeunes dans la carrière ils puissent arriver à cette date!

Le vélocipédiste de soixante ans aura cesssé tout exercice depuis longtemps peut-être, quand les chasseurs seront en partie au complet. Le surmenage de la nouvelle école des bicyclistes est autrement dangereux que celui de la chasse. Ce sont les chasseurs qui recourent le moins souvent aux médecins; seulement, il y a tant d'autres causes pour alimenter la corporation, qu'il messiérait de leur en vouloir de tenir brillamment la corde en conservant avec leur permis de chasse, leur brevet de santé.

CHARLES DIGUET.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

Alphonse XI, roi de Portugal, avait souvent à la bouche cet aphorisme de son cru :

— Pour vivre en paix dans le ménage, il faut que le mari soit sourd et la femme aveugle.

* * *

Un grand parleur fatiguait Aristote de ses récits longs et fastidieux.

— N'êtes-vous pas étonné? lui dit-il à la fin.

— Ce qui m'étonne, répliqua le philosophe, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre quand on a des jambes pour vous échapper.

* * *

Quelques soldats vantaient leurs blessures en présence de Louis XII.

— Ces blessures, qui vous les a faites? demanda le roi.

— Sire, répondent les soldats, ce sont les ennemis de Votre Majesté.

— Ils étaient donc plus braves que vous ?

— Non, sire, reprend l'un d'eux; ils n'ont fait que nous blesser et nous les avons tués.

* * *

— Que dirait le monde, si je venais à disparaître? demandait un jour Napoléon au comte de Ségur.

— Ah! sire, quel deuil! quels regrets!

— Vous vous trompez, répartit l'empereur. Il dirait : ouf!!!

LE GAZ DE L'AVENIR

L'acétylène sera-t-il, comme beaucoup d'ingénieurs et de techniciens l'affirment, le gaz d'éclairage de l'avenir? Dans l'état actuel des choses, il paraît difficile de répondre avec quelque certitude à cette question. Mais ce qui est d'orcs et déjà un fait acquis, c'est la vogue incontestable du nouveau mode d'éclairage qui, en deux ou trois ans à peine, a dépassé les espérances de ses propagateurs eux-mêmes.

Actuellement l'industrie du carbure de calcium, d'où provient, comme l'on sait, l'acétylène, est en pleine prospérité. Partout de nouvelles usines s'installent, et, dans ce mouvement, la France occupe une des toutes premières places.

Une vingtaine d'établissements se sont fondés depuis peu, principalement dans la Savoie, l'Isère, l'Ariège. Citons entre autres ceux de la Bathie, de Bellegarde, de Saint-Béron, de N.-D. de Briançon, de Séchilienne, de Froges, de Chapareillan, de Crampagna, de Lancey, de Serres, de Saint-Etienne, de la Chute du Giffre et d'Epierre. Aux usines de MM. Corbin et Chedde, dans la Haute-Savoie, la seule manufacture de carbure de calcium emploie une force de 3.200 chevaux. C'est une fortune pour le pays.

En ce qui concerne l'industrie de l'acétylène, le premier rang, en Europe, revient à la France. Nous sommes suivis, mais d'assez loin, par la Suisse, qui compte aujourd'hui une dizaine d'installations, notamment à Vallorbes, à Vernier, à Neuhausen, à Gampel, à Via-Mala, à Klosters et à Vernayaz.

En Allemagne, les usines principales se trouvent à Francfort, Rheinfelden, Meran, Bitterfeld et Augsbourg. A Nuremberg également, les établissements Schuckert installent des appareils électriques, qui permettront de livrer jusqu'à 22.000 tonnes de carbure dans le courant de l'année prochaine.

L'Italie (à San Martino, Papiguo, Ivrea), la Suède (à Trolhatten), la Norvège (à Sarpborg), l'Angleterre (à Birmingham, à Ingleton et à Foyers, en Ecosse), l'Autriche (à Vienne), la Belgique (à Bruxelles) et la Bosnie (à Iajce) fabriquent des quantités considérables de carbure de calcium.

L'Espagne possède sur l'Ebre une manufacture dont le rendement est évalué à 30.000 tonnes par an.

De l'autre côté de l'Atlantique, nous constatons le même essor. Au Canada, trois établissements de création récente, aux Etats-Unis, sept usines inondent les marchés de leurs produits, dont le prix de revient a baissé dans des proportions énormes.

On se fera une idée de cette production formidable quand nous aurons dit que les deux fabriques actionnées par le Niagara, et qui ne donnaient que 1.250 tonnes en 1897, vont en livrer 10.000 au moins cette année.

Parallèlement à cette progression, l'éclairage à l'acétylène, comme nous le disions plus haut, tend à se généraliser. Il n'est pas sans intérêt de résumer ici ses principales conquêtes.

Nos Compagnies de chemins de fer ont été les premières à adopter, pour leurs trains, ce mode d'éclairage. L'Ouest, d'abord, a donné l'exemple, bientôt suivi par le P.-L.-M. Des essais ont été faits — et sont continués — avec un certain nombre de voitures, sur ces deux lignes.

Pour l'éclairage des stations, la Compagnie de l'Est a commencé par la gare de Pantin, et prochainement, nous assure-t-on, toutes les gares entre Courcelles, le Champ de Mars et les Invalides seront éclairées à l'acétylène.

En Allemagne, les terminus de Dantzick, de Schonsee, de Mecklemburg, d'Olivia et d'Augsbourg ont substitué le nouveau gaz à l'ancien.

On construit à Grunewald, près Berlin, une usine d'acétylène pour les trains de banlieue.

Enfin le gaz hydrocarboné, dont la lumière est à la fois plus blanche, plus fixe et beaucoup plus brillante, éclaire la Hofburg de Vienne, certains édifices publics de Birmingham; en Suisse, en Norvège, en Belgique, un grand nombre d'hôtels, d'entrepôts, de magasins; au Canada et aux Etats-Unis, des villes entières, comme Wabash et New-Milford...

Une telle extension ne semble-t-elle pas parler en faveur d'un système d'éclairage entré d'hier à peine dans la pratique industrielle?

EDOUARD BONNAFFÉ.

LE PARFUM

Sadi, poète loué
Pour les fleurs de son langage,
Certain jour, reçut en gage
D'un amour inavoué

Un tout petit grain de terre
Exhalant — don peu commun —
Le plus délicat parfum.
D'où venait un tel mystère?

« Es-tu d'ambre, dit Sadi,
Es-tu parcelle pétrie
De musc par la main fleurie
Des houris du paradis?

« Es-tu quelque électuaire
Formé de pollens puissants?
Es-tu le fragment d'encens
Qu'on réserve au sanctuaire?

— « Je suis sable Ma senteur,
Dis-tu, charme ta narine?
La rose fut ma voisine
Et m'a donné son odeur. »

Marc LEGRAND.

LE BONNET DE POLICE

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez pages 205, 221 et 252.

VI (*suite*).

José laissa Tadéo entrer le premier; et, au moment où il passait devant le comptoir, habilement, d'un geste rapide, il laissa tomber une pièce d'argent sur les genoux de la cabaretière.

A peine se furent-ils assis :

— Apportez-nous, commanda le maquignon, une bouteille qui soit autant que possible la sœur ou tout au moins la cousine germaine de celle que nous bûmes ce matin.

Incontinent cet ordre fut exécuté.

La bouteille dûment vidée, Tadéo appela la maîtresse de l'établissement.

— Combien vous dois-je? interrogea-t-il, non sans concevoir certains doutes sur l'efficacité du moyen par lequel il espérait s'acquitter de cette dépense.

— C'est payé, señor, répondit l'aubergiste très naturellement.

A cette réponse, toutes les méfiances du rustre s'évanouirent.

Discrètement, évitant d'attirer les regards des quelques personnes qui se trouvaient dans la salle, il compta le prix de son acquisition. Puis ils continuèrent ensemble leur voyage jusqu'à ce que, à une lieue de là, chacun d'eux ayant à prendre pour rentrer chez soi une direction différente, ils durent enfin se séparer.

VII

Après une nuit de sommeil bercée de rêves délicieux où il se voyait plongeant ses bras jusqu'aux épaules dans des monceaux d'or monnayé, Tadéo se leva, alerte, guilleret, bien résolu à faire le jour même une expérience sérieuse et décisive de la puissance de son talisman.

« Maintenant, pensait-il, tout va être bénéfice pour moi. Rien à débourser, beaucoup à recevoir! Et cet imbécile d'invalide, qui... pour quelques pièces d'argent!... Il est vrai que deux mille pesetas c'est un beau denier; mais, bah! j'aurai vite fait de les ramener dans mon escarcelle. Voyons, par quoi vais-je commencer? »

Tout en monologuant ainsi, il se promenait par les rues de la ville, rayonnant de joie et la tête coiffée du bonnet cabalistique, à la recherche d'une bonne opération à effectuer... sur les bases dont il venait d'envisager si complaisamment les réels avantages et l'incontestable commodité.

Une grande maison dont les dépendances comprenaient de vastes écuries et des hangars spacieux se trouvait sur son passage.

« Voilà, se dit-il, un immeuble dont les dimensions me permettraient de donner à mon commerce de bestiaux un développement des plus considérables. Il y a bien là de quoi loger une cavalerie de cent têtes... oui, de cent têtes pour le moins. »

Planté au milieu de la chaussée et gesticulant comme un fou, notre homme continuait à supputer du regard l'étendue de l'édifice objet de sa convoitise, quand, lourdement, une main s'abattit sur ses épaules trapues. Il se retourna.

C'était un de ses confrères du bourg d'Aravaca, en compagnie duquel il avait autrefois exploité la plupart des champs de foire de la Nouvelle Castille.

— Tiens! c'est don Miguel! s'écria Tadéo en échangeant avec le nouveau venu une poignée de main.

— Pour vous servir, camarade, si j'en suis capable. Mais que faites-vous donc là à reluquer ainsi cette grande bâtisse?

— Vous ne tarderez sans doute pas à le savoir, répliqua Tadéo d'un air qui en laissait entendre plus qu'il n'en voulait dire.

— Cela signifie, si je ne me trompe, que les



Il y a bien là de quoi loger une cavalerie.

affaires sont loin de péricliter, n'est-ce pas, ami Tadéo?

— Heu! heu! elles pourraient aller plus mal.

— Vous avez, en tout cas, la mine souriante d'un homme qui se sent heureux de vivre.

— Je trouve, en effet, que la vie a du bon, quoi qu'on dise.

— J'en suis ravi pour vous; cela ajoute au plaisir que j'ai de vous rencontrer.

— Le plaisir est partagé, hombre; et pour le prolonger le plus longtemps possible, faites-moi, je vous prie, l'amitié de venir dîner avec moi.

Un tel accès de générosité de la part de Tadéo, dont l'extrême avarice était connue de tous, était bien de nature à ébahir son confrère. Cependant celui-ci n'en laissa rien paraître.

Sans chercher à pénétrer les causes d'une transformation si invraisemblable, il accepta l'invitation, et nos deux amis se dirigèrent ensemble vers le meilleur hôtel de la localité.

Le repas qu'on leur servit y fut des plus copieux et des mieux ordonnés, et les vins dont ils l'arrosèrent appartenaient aux crus les plus renommés de l'Espagne.

Après le café, Tadéo, dont la raison commençait à faire naufrage, manda auprès de lui le maître de céans.

— Combien vous dois-je? interrogea-t-il en pressant entre le pouce et l'index les franges de son bonnet.

L'hôtelier s'inclina, alla à son comptoir et en revint au bout d'un moment, tenant à la main une feuille de papier qu'il remit à Tadéo.

— Voici la note, dit-il.

— Qu'est-ce donc que ce grimoire? fit Tadéo dédaigneux en repoussant le papier qu'on lui présentait; n'avez-vous pas compris ma question?

— Pardon, señor, j'avais cru...

— Il n'y a pas de mal, dit Tadéo conciliant. Combien vous dois-je? reprit-il en tourmentant de plus belle la touffe de laine rouge qui ombrageait son front.

— Mais, señor, c'est précisément ce que j'ai eu l'honneur de marquer en détail sur cette carte.

— Il faut, pour me parler ainsi, répliqua le maquignon avec un mouvement d'impatience, que vous ne prêtiez pas la moindre attention à ce que je fais. Regardez donc, je vous prie!

— Je ne comprends pas, dit l'hôtelier, essayant, mais en vain, de saisir le rapport qu'il pouvait y avoir entre le bonnet de ce client et le paiement de son mémoire.

Tadéo insista, se fâcha, jurant ses grands dieux que la dépense qu'il venait de faire se trouvait soldée. Le maître d'hôtel ne voulut rien entendre et menaça de confier aux alguazils le soin d'appuyer ses légitimes prétentions.

Le talisman de la pythonisse avait perdu son charme. Et, bon gré mal gré, la peur du corré-



Tadéo insista, se fâcha.

gidor aidant, notre maquignon dut payer autrement que par gestes le repas plantureux qu'il venait d'offrir à don Miguel, son confrère.

Et José, s'informera le lecteur curieux, put-il jouir en paix du fruit de sa supercherie ?

Que les consciences droites se rassurent. — Car, ajouta en manière de conclusion le vieux Castillan dont je tiens ce récit, José s'aperçut bientôt que le bonheur ne s'achète pas avec de l'argent et que le meilleur moyen d'être heureux, c'est encore d'être bien avec soi-même. ÉMILE PECH.

DANSES CHEZ LES INDIENS

Ce soir-là, nous étions tranquillement installés à fumer des cigares et à regarder passer les gens de Rio Atcha qui se promenaient à la fraîcheur de la nuit, lorsque la conversation vint à tomber sur les Indiens qui habitent jusqu'aux portes de la ville. M. de Brettes, qui les connaissait bien, proposa alors d'aller les trouver et de les décider à nous donner un bal, assurant que, pour danser, les Indiens étaient toujours prêts et qu'il n'y avait aucun danger à craindre.

Bien que l'offre fût séduisante, elle ne rencontrait pas beaucoup d'adhésions, car il faut dire que là-bas, le Goagire est presque un épouvantail et que, pour tous les Colombiens, c'est se vouer à une mort à peu près certaine que de pénétrer sur son territoire de jour, à plus forte raison la nuit.

La première sortie que j'avais faite m'avait déjà tout à fait édifié sur la tranquillité des Indiens, tout au moins dans le voisinage direct de la ville, et j'étais assez friand de voir en quoi pouvait consister cette danse que l'on me disait être si curieuse. Aussi, lorsque vers neuf heures et demie, chacun se sépara pour rentrer chez soi, j'abordai M. de Brettes et je lui demandai s'il voulait bien faire l'expédition avec moi. Je courus chercher ma ceinture avec les revolvers, et nous partîmes à pied.

Dans la journée, un de ces violents « aguaserros », comme il en tombe souvent là-bas à la saison des pluies, avait abattu la poussière et durci le sable. De gros nuages couraient maintenant, entre lesquels la lune laissait passer ses rayons.

Nous sortîmes de la ville sans lumière, après avoir rencontré force Goagires, gris de rhum, étendus à même la rue. Ce sont les porteurs d'eau, presque des esclaves, qui vont à la rivière prochaine emplir pour chaque maison le tonneau qui sera nécessaire à la consommation de la journée.

Les premières habitations où nous devions rencontrer nos gens ne sont guère éloignées que de deux ou trois kilomètres et le chemin pour y arriver, suffisamment praticable. Lorsque la lune apparaissait, nous voyions autour de nous des cactus aux épines monstrueuses qui formaient des buissons, ou simplement de grands cierges. Pendant que nous marchions côte à côte, mon compagnon m'expliquait que les Indiens ne sont dangereux que dans peu de circonstances et qu'en général il n'est point trop téméraire d'aller chez eux, pourvu qu'on garde certaines précautions.

Enfin, nous étions arrivés aux premiers ranchos ; aussitôt un homme se dresse devant nous et nous accoste : dans la nuit, l'esclave nous avait entendus depuis longtemps. Après nous être fait reconnaître, il alla chercher son maître. Celui-ci, pour nous faire honneur, enfila un pantalon et une chemise et arriva, tout heureux de nous recevoir. Notez que nous venions de le tirer du sommeil, mais l'Indien ne dort jamais que d'un œil. Sans même paraître surpris de nous voir arriver à pied à cette heure, il écouta notre projet de venir improviser un bal chez lui, et s'en montra fort content. Je sais bien des personnes du monde civilisé qu'une telle perspective n'aurait réjouies que médiocrement.

Aussitôt, voilà toute la maisonnée en branle : les femmes, les enfants, les esclaves sont réveillés, et tous arrivent sans manifester la moindre humeur. On allume immédiatement quatre grands feux, et bientôt la lumière se répand au loin. Sur les pieux plantés solidement devant la maison, on accroche des hamacs et chacun s'arrange pour jouir du spectacle. Pendant ce temps, un Indien s'est établi dans un coin et, drapé dans son vêtement, joue avec frénésie sur un tambour. C'est d'ailleurs la seule musique que nous entendrons pendant toute la soirée. Les Goagires n'accompagnent même pas leurs danses de chants ou de battements de main. Cependant, à chaque instant, arrivent de tous côtés les voisins, qui viennent silencieusement s'asseoir et grossir notre groupe. Ils ont entendu le tambour et viennent prendre part à la fête ; on les voit qui sortent de l'ombre, les hommes vêtus de blanc, les femmes dans leur mante noire.

Bientôt un grand cercle s'est formé au milieu duquel deux danseurs se tiennent prêts à commencer, car ici on ne danse que par deux à la fois, rarement plus.

Autour du cercle formé par les spectateurs, l'homme tourne, à reculons, dans une allure assez rapide, tandis qu'au milieu du cercle, drapée dans sa mante aux longs plis harmonieux, la femme, qui en tient les extrémités dans les mains, exécute à petits pas rapides et condensés des voltes savantes. Elle semblait glisser sur le sol et tantôt se rapprochait de l'homme en le frôlant, tantôt s'en écartait pour y revenir. Lui, au contraire, cherchait à l'esquiver, redoublant de vitesse en exécutant un changement de main, lorsqu'elle était sur le point de l'attraper. Tout à coup, la femme qui paraissait ne plus s'en occuper et danser de son côté, s'étant rapprochée rapidement par un dernier

mouvement tournant, se trouva contre lui; avançant le pied avec vivacité, elle le posa sur celui de l'homme qui, perdant l'équilibre, roula à terre, tandis que sa compagne continuait de tourner. Ce furent alors des cris de joie indescriptibles; les femmes battaient des mains et les hommes riaient à gorge déployée.

Voilà pour le point de vue matériel : mais ce que je renonce à décrire ici, ce sont les sensations curieuses que j'ai éprouvées à voir ce spectacle.

Le cadre d'abord, d'une originalité puissante, avec toutes ces figures bronzées au masque énergique, éclairées vivement par ces feux, et sur les traits desquelles se peignait l'intérêt que les Indiens prenaient aux péripéties de la danse; puis, formant l'encadrement, les troupeaux, attachés aux piquets devant le rancho et qui ruminaient, regardant sans étonnement et sans se départir de leur tranquillité; le paysage, enfin, baigné de lune maintenant et qui se déroulait devant nous, avec les masses sombres des petits bois.

Mais ce qui me frappait encore plus, c'était la danse elle-même, et la femme surtout qui y joue le principal rôle.

On éprouve, à la voir ainsi tourner et glisser avec légèreté sur la terre, l'impression d'une sorte de grand papillon qui vole au ras du sol; c'est à peine si elle l'effleure et l'on n'aperçoit même pas le mouvement des pieds. Les attitudes sont nobles, et l'on devine, sous la mante, la grâce et la souplesse d'un corps jeune, vigoureux.

Ici, au contraire de ce qui se passe chez les Indiens en général, la danse n'est ni religieuse, ni guerrière, ni érotique. Elle a son caractère propre. Je ne voudrais pas faire les Goagires plus philosophes qu'ils ne sont et prétendre que leur danse est symbolique; je crois qu'ils n'admirent que la rapidité avec laquelle l'homme est jeté à terre; mais, en moi-même, je ne pouvais m'empêcher, dans mon cerveau de vieux civilisé, en voyant cette créature gracieuse et enveloppante s'approcher de l'homme avec des gestes de douceur et de caresse pour mieux le prendre ensuite au trébuchet, de penser à l'éternelle comédie humaine que, dans leur simplicité, les Indiens avaient si bien rendue.

Nous allions nous retirer, lorsqu'une des meilleures danseuses vint à moi, me prit par la main et m'engagea à prendre part à la danse. Au bout de deux minutes, je mordais misérablement la poussière, renversé par le croc-en-jambe le plus délicatement administré qui soit possible.

Alors ce fut du délire : le tambour ne se connaissait plus; les battements de mains et les cris devenaient assourdissants.

Vers une heure, on nous offrit de la côte de mouton, grillée à même le grand feu, et du lait. Le moment était venu de nous esquiver et de quitter les nombreux amis que nous avaient gagnés ce soir-là les « cigarillos » distribués à profusion. Nous reprîmes tranquillement le chemin de Rio Atcha, en repassant les étonnantes impressions que nous avait données cette soirée chez les Indiens.

Le lendemain matin, plusieurs personnes inquiètes, ayant su que nous étions partis voir les Goagires la nuit, car on sait tout à Rio Atcha, venaient secrètement et délicatement s'informer si nous étions bien rentrés et si nous n'avions pas reçu quelque mauvais coup.

Pierre Despatys.

LA TOUR DE CALVIN

De récentes démolitions ont mis à jour rue Valette, anciennement rue des Sept-Voies, presque sur la place du Panthéon et non loin de la bibliothèque Sainte-Geneviève, un assez curieux fragment d'architecture que les antiquaires et les archéologues avaient été jusqu'à présent les seuls à connaître et à visiter.

C'est une petite tour carrée, surmontée d'une chambre rectangulaire et adossée à une maison dont la vétusté et les lézardes attestent un passé lointain. L'ensemble de cette construction est à peu près tout ce qui reste de l'ancien collège Fortet.

La tour passe pour avoir été habitée par Calvin.

Il est difficile de dire jusqu'à quel point on doit affirmer cette assertion; les preuves font défaut. Il est certain que Calvin vint à Paris vers 1531; que, désireux d'habiter près de l'endroit où professait Danès dont il voulait suivre les cours, il se logea de préférence au collège Fortet. Quelle chambre y fut la sienne ? On ne le saura probablement jamais. La légende a choisi celle de la tour; et, de fait, l'aspect recueilli de cette cellule, son isolement au sein des bâtiments qui l'environnent, invitent l'imagination à y croire.

Le collège Fortet avait été fondé en 1391 par Pierre de Fortet, archidiacre de Cussac et chanoine de plusieurs églises.

Calvin y séjourna à deux reprises. Il y étudia d'abord la théologie : il avait à peine vingt ans et alors sa seule ambition était de conquérir un nom dans l'humanisme. Lorsqu'il y revint pour la seconde fois, l'évolution de ses idées était commencée : il se démit de ses titres et revenus ecclésiastiques et suivit avec passion la fermentation du conflit religieux qui devait prendre bientôt une extension si considérable. Des intrigues sans nombre agitaient les partis; de sourdes menées visaient obscurément à un éclat et Calvin attendait une

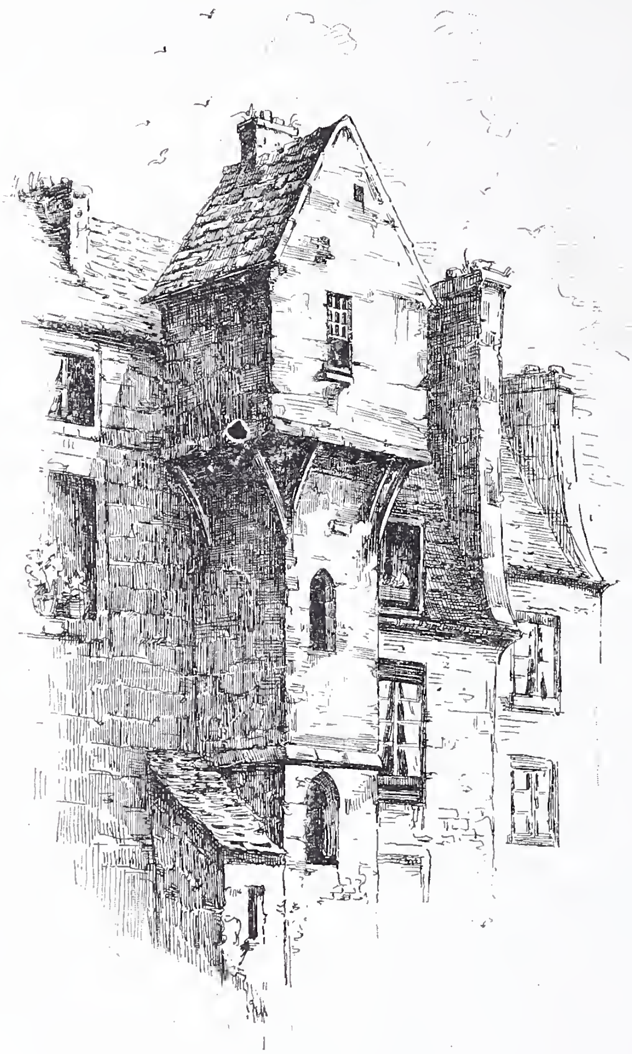
occasion pour se jeter ouvertement dans les débats. Le jour de la Toussaint de l'année 1533, en présence de l'Université et du corps professoral réunis, le recteur Nicolas Copp prononça un discours solennel. Conçue sous une forme magistrale, dans un style mâle et provocant, remplie d'idées neuves où pour la première fois apparaissait l'esprit de la Réforme, cette sorte de plaidoirie eut un grand retentissement.

On sut bientôt que Calvin, loin d'être étranger à la manifestation en était l'âme, et que les paroles prononcées par le recteur en Sorbonne étaient une leçon apprise chez le jeune réformateur.

Henri III, circonvenu par les théologiens, s'en émut. L'ordre fut donné d'arrêter Nicolas Copp et son complice. Le premier, averti à temps, réussit à quitter Paris et gagna Bâle.

Calvin n'attendit pas l'arrivée des gens de la justice. Du collège Fortet, il avait eu connaissance des discussions orageuses de la réunion universitaire. Il jugea les mesures hostiles imminentes et prit prudemment la fuite. Voulant rendre son départ secret, il se sauva par la fenêtre de sa chambre, se réfugia dans le faubourg Saint-Victor chez un vigneron de sa connaissance, y changea de costume et parvint à atteindre Noyon sans être reconnu. On le retrouve ensuite en Saintonge, puis à Nérac auprès de la reine Marguerite. Un peu plus tard il revint à Paris, fut présenté à la cour, mais ne reparut plus rue des Sept-Voies.

Le collège Fortet avait abrité les débuts de la carrière de Calvin. Il fut cinquante ans plus tard le berceau de la Sainte Ligue. Ces dissensions intestines qui, sous un but apparent de défense de la foi catholique, cachèrent tant de passions mondaines, s'y ménagèrent des coulisses. Dans la chambre du ligueur Boucher, curé de Saint-Benoist, les plans, l'organisation de l'entreprise furent élaborés, les menées premières décidées. De là partirent les plus violents appels au fanatisme de la population. En 1585, le Conseil général de la faction des Seize y tint ses séances.



La tour de Calvin.

Le rôle politique du collège Fortet cessa avec l'arrivée de Henri IV, ses victoires et son abjuration. On ne vit plus s'y glisser au crépuscule de longues capes dissimulant mal une armure ou une épée, on n'en vit plus sortir au matin des visages masqués, on n'y entendit plus de rumeurs belliqueuses.

L'onction doctorale, le silence studieux, les promenades et les lectures dans les préaux remplacèrent les fougueux débats et les agitations conspiratrices.

En 1764, l'établissement fut réuni au collège Louis-le-Grand.

L'immeuble fut adjugé à un particulier en 1806. Depuis, de nouvelles constructions ont remplacé plusieurs des anciens bâtiments. Les temps ne sont pas éloignés où des maisons de rapport s'élèveront à cet endroit si bien situé qui fait l'angle de la place du Panthéon près de l'église Saint-Etienne-du-Mont.

Et c'en sera fait à tout jamais des restes du collège Fortet et de la tour de Calvin.

Aussi nous a-t-il paru intéressant de dire quelques mots au sujet de cette relique qui, trop modeste sans doute pour aller de pair avec tant de précieux souvenirs encore debout dans la capitale, n'en a cependant pas moins sa place marquée dans l'histoire.

Robert Hénard.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

UN MEUBLE DU SEIZIÈME SIÈCLE AU MUSÉE DE DIJON



MEUBLE DU SEIZIÈME SIÈCLE. — Musée de Dijon. — Gravé par Puyplat.

Le peintre Anthelme Trimolet, né à Lyon en 1798, y mourut le 16 décembre 1866 ; c'était un homme de talent, mais du genre sérieux ; aussi est-ce à tort qu'on l'a quelquefois confondu avec son homonyme, le dessinateur humoristique et graveur Louis-Joseph Trimolet, né en 1812, mort en 1843. Peintre elle-même, M[me] Trimolet, née Edma Saulnier, survécut douze ans à son mari et mourut le 2 septembre 1878.

Longtemps son intention avait été de laisser à la ville de Lyon les précieuses collections formées par son mari et elle ; mais une difficulté de voirie survenue avec la municipalité changea ses dispositions, et par son testament du 25 août 1878 elle légua le tout à la ville de Dijon, pour être exposé, sans en rien distraire,

dans des salles spéciales qui porteraient le nom des deux époux. Ces conditions furent scrupuleusement remplies, et le nouveau musée, qui occupe cinq salles ajoutées à l'ancien, fut ouvert le 31 octobre 1880.

Et c'est bien, en effet, un véritable musée où, à l'exception de la grande sculpture, sont représentés tous les arts majeurs et mineurs. Il est bien entendu que tout ici n'est pas d'égale valeur et que, parmi les 1919 numéros inscrits au catalogue, les médiocrités sont nombreuses. Mais il s'y rencontre aussi des pièces hors ligne, beaucoup d'excellentes, des bonnes en quantité, et à tout prendre l'ensemble fait grand honneur au goût d'Anthelme et d'Edma Trimolet. Le musée de Dijon, qui possédait déjà dans son ancien fonds de précieux objets de haute curiosité, est devenu d'un seul coup un des plus riches de France en meubles, pièces d'orfèvrerie, bijoux, ivoires, bois, fer travaillé, émaux et faïences, celles-ci surtout italiennes, hispano-mauresques et de Palissy ou de son école.

Parmi les meubles, aucun ne dépasse en beauté le n° 903 dont nous offrons aux lecteurs du *Magasin Pittoresque* une image fidèle et propre à tenir lieu de toute description. On remarquera certainement la plénitude et la judicieuse distribution du décor sculpté, la vigueur que les termes en saillie donnent aux angles, l'excellent parti, enfin, que le menuisier — ce mot désignait alors le sculpteur sur bois — a tiré des formes architecturales et des reliefs gradués avec art, depuis la ronde-bosse jusqu'aux méplats des ornements épargnés par le ciseau sur les frises.

Quelques restaurations ont été faites dans la partie inférieure par Trimolet lui-même qui sculptait fort bien le bois et l'ivoire.

Ce beau meuble est du temps de Henri II et le travail français, probablement même bourguignon. On y retrouve, en effet, cette richesse dans l'ornementation et le relief qui est le caractère de l'école bourguignonne et dijonnaise dont un Comtois émigré de Gray à Dijon, Hugues Sambin, sera la plus haute expression dans la seconde moitié du seizième siècle.

Henri Chabeuf.

Le P-C-L.

Le progrès dans les Pyrénées. — Utilisation des chutes d'eau. — Un chemin de fer électrique de Pierrefitte à Cauterets et à la Raillère.

Archimède demandait un point d'appui à son levier pour soulever le monde. Pour le bouleverser, pour le métamorphoser, pour réaliser l'impossible et faire du miracle du Psaume, *valles et colles*, des visions effarées de l'Apocalypse, une exploitation industrielle, le génie moderne n'a besoin que de forces motrices.

Elles abondent, dans les Pyrénées. Et, depuis la consommation des siècles, on les laissait bondir, se précipiter, ruisseler, dans la furie éperdue de leurs ressauts et de leurs chutes, dans l'élan irrésistible de leur impétuosité, cascades aux spumes d'argent, cataractes nimbées d'arc-en-ciel, où la lumière s'irise en chatoiements de pierreries, torrents grondants et dévastateurs, gaves aux eaux glauques entraînant les rocs et roulant les moraines. Que de milliards ainsi perdus, à travers les âges, ne représente pas la somme incalculable des énergies mécaniques restées improfitables, souvent même devenues dangereuses et nuisibles, faute d'être utilisées industriellement! Il n'est, dans ces montagnes, dans ces hautes vallées, cours d'eau dont chaque molécule, en se précipitant sur les déclivités, n'équivale à autant de parcelles d'or par minute...

En calculer la puissance, les mettre en œuvre en transformant leur force en activité mécanique, exploiter leur valeur économique en la faisant contribuer à la prospérité commune, était l'idée qui devait venir à un penseur, à un ingénieur. Conquête non chimérique d'une nouvelle Toison d'or, c'est ce qu'a fait la Compagnie des Chemins de fer à traction électrique de Pierrefitte à Cauterets, de Cauterets à la Raillère et de Pierrefitte à Luz.

Pour remorquer des voitures et des chargements à cette altitude, il suffisait d'établir des rails suivant la cote ascensionnelle des pentes, le long des sinuosités de la gorge, — l'art de l'ingénieur ne connaît plus d'obstacles; — il fallait trouver une énergie motrice permanente, assez formidable, assez docile, assez peu coûteuse en même temps, — le gave de Cauterets était là. Il n'y avait qu'à dériver une partie de ses eaux, à leur préciser une direction et un but, à transformer leur impulsion en volts et en watts. C'est ce qui a été fait.

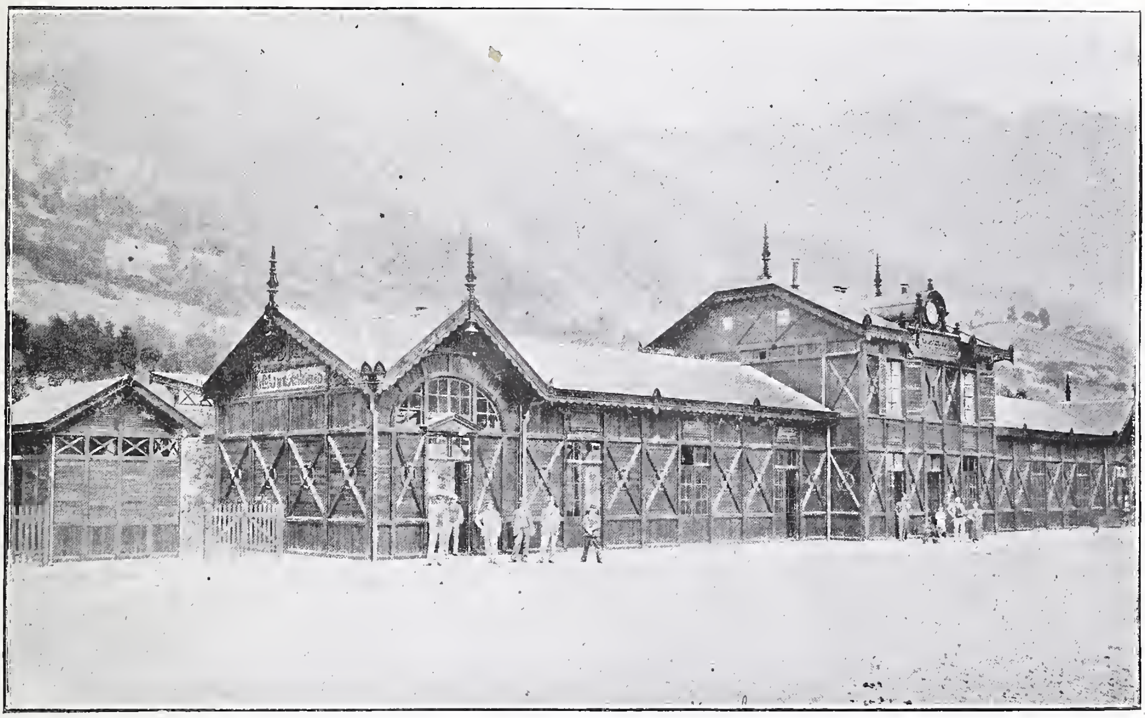
Il n'est guère de touriste qui ne connaisse cette gorge admirable. Je ne m'attarderai donc pas à parler des sites successifs que parcourt la nouvelle ligne, en remontant, de ses sinuosités, d'un pittoresque et d'une poésie si intenses, le cours fougueux du gave, aux eaux d'un bleu profond, semées d'étincelles par le soleil, doublées de satin émeraude par les reflets des végétations, somptueusement blanchies d'une mousse d'argent par les bonds successifs sur les rocs. Je ne chercherai pas à décrire ces aspects tour à tour d'une grâce enchanteresse, d'une beauté sévère et troublante, d'une sublimité épique et religieuse; la montée effrayante, exempte de risques, cependant, à flanc de montagne, jusqu'au tunnel, au départ de Pierrefitte, par des lacets successifs, tandis que devant le regard ébloui s'élargit la vallée, s'étend, en s'éloignant, le

panorama, la ville, la gare, le chemin de fer du Midi, Beaucens, la tempé d'Argelès, le torrent grondant sous l'impulsion folle de ses eaux écumeuses, à travers les rocs aux longues chevelures de luxuriantes végétations ; les croupes, ombragées de beaux arbres, du *Soulom;* le tunnel de 213 mètres; le pont de *Cacou;* le viaduc métallique de *Meyabat....*

Voici le *Limaçon* et ses deux rebroussements à angle aigu, si étonnants, si hardis; voici, entre deux échancrures des crêtes bleuissantes, apparaître la *Vierge de Calypso*; voici la cime du Monné; voici enfin la gorge qui s'élargit, le panorama qui devient plus souriant. A la sauvagerie des rochers succède la grâce des pacages. Des croupes gazonnées descendent vers la vallée. Des villas aristocratiques transparaissent à travers les grands et beaux arbres. Nous traversons les éboulis terrifiants du *Lisey*.

C'est Cauterets.

Commencés en mars 1897, les travaux d'infrastructure et de superstructure, qui comprennent des terrassements très importants à flanc de coteau, dans les roches schisteuses de la vallée, un viaduc métallique de 47 mètres de portée, à *Meyabat*, sur le gave de Cauterets,



La gare du chemin de fer électrique.

un tunnel percé dans la diabase et des ouvrages ordinaires en grand nombre, ont été terminés en 1898.

La voie, en rampes et en lacets incessants, mais d'une parfaite sécurité, est, presque sur tout le parcours, établie sur les penchants dont elle côtoie les contours, mi-partie sur la rive gauche, mi-partie sur la rive droite du torrent, en ballast solide, surplombant le ravin et la route. Sa longueur totale, de Pierrefitte à Cauterets, est de 11 kil. 200, passant de l'altitude, départ, de 462 mètres, à celle, arrivée, de 910 mètres. L'écartement des rails est de 1 mètre; le minimum de rayon, 35 mètres ; le maximum des rampes, $0^{m},080$ par mètre. Ces déclivités sont franchies par simple adhérence.

D'un gabarrit pratique et élégant, les voitures à voyageurs sont très confortables d'installation, éclairées par des lampes à incandescence, et comportent 52 places. Elles sont portées par quatre boggies. Chaque boggy est actionné par deux dynamos motrices.

Le système adopté est le trolley.

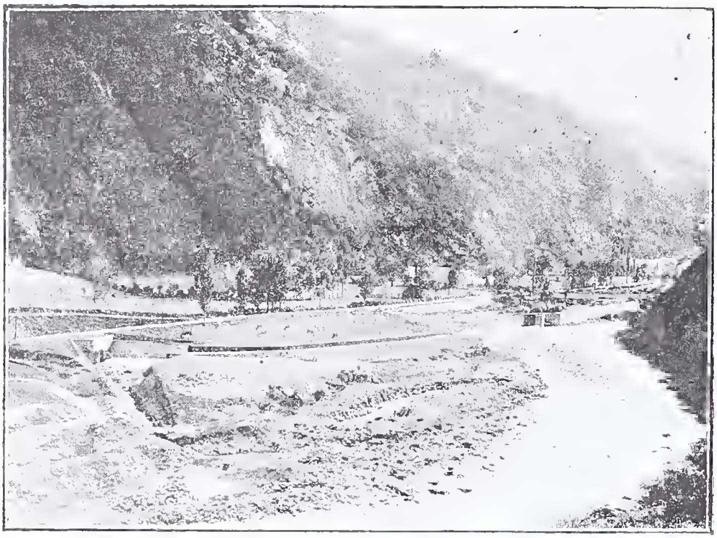
Tout véhicule est muni de trois freins : 1° un frein à main et à sabots, serrant les hus-roues ; 2° un frein à patins limeurs, en acier trempé, frottant sur les rails ; 3° un frein électrique constitué par les dynamos, qui, réversibles, fonctionnent comme génératrices, à la descente, et envoient alors du courant contraire dans des résistances en maillechort placées sous la toiture du wagon.

La force motrice est fournie par une dérivation du gave, barré à l'amont d'une série de cascades, et dont l'eau ainsi captée, cubant un volume de 2 mètres par seconde, arrive, après un trajet de 800 mètres en souterrain, à deux tuyaux couplés, en tôle d'acier, de 65 centimètres de diamètre, qui, par une chute hydraulique de 69 mètres, la précipitent, avec une force initiale de 1.300 chevaux, dans l'usine centrale, située à *Calypso*, à mi-chemin de Pierrefitte à Cauterets. Cette usine comporte : 4 turbines motrices, de 300 chevaux chacune,

actionnant : 1° *quatre* dynamos génératrices, de 75.000 watts, à 450 tours ; 2° *quatre* dynamos génératrices, de 105.000 watts, à 450 tours ; une petite turbine de 35 chevaux, actionnant *deux* dynamos excitatrices. de 11.000 watts, à 650 tours ; un tableau de distribution.

La ligne est, pendant la saison thermale, desservie par huit trains quotidiens, *dans chaque sens*, assurant la correspondance avec la Compagnie des Chemins de fer du Midi. Les principaux réseaux français délivrent des *billets directs* pour Cauterets.

On voit de quels *impedimenta*, de quels ennuis, sont désormais délivrés les étrangers qui, si nombreux, viennent tous les ans dans ces belles vallées des Hautes-Pyrénées. On voit de quelles commodités, de quel confortable, de quelle rapidité, de quelle économie aussi le P.-C.-L. dote baigneurs, touristes, visiteurs de toute sorte ; quels grands services enfin il rendra à cette région, la plus admirable du massif pyrénéen.



La vallée a Calypso.
Chemin de fer électrique de Pierrefitte à Cauterets.

Cauterets va y gagner un élément nouveau et très efficace de succès. Le pays tout entier y trouvera un bénéfice notable de vogue et de prospérité.

Il est à noter que la Compagnie du P.-C.-L. s'engage, par son cahier des charges, à desservir les stations et à faire le service de la poste, l'hiver comme l'été. Combien d'alpinistes, d'artistes, de gens de loisir cette facilité n'attirera-t-elle pas ! Quel développement n'apportera-t-elle pas à l'exploitation des richesses minières et autres, si importantes dans tout le Bigorre ! C'est pourquoi Luz, Cauterets, Pierrefitte, les touristes, les baigneurs, les malades qui viennent demander à l'électuaire de ces eaux incomparables le soulagement à leurs maux, le rétablissement de leur santé, devront saluer cette entreprise avec non moins de reconnaissance pour le progrès, dont tous également ils vont profiter, que d'admiration pour la hardiesse de l'œuvre, la ténacité de l'effort et la plénitude du succès.

Octave Justice.

AU SIAM

I. — Nos premières relations

Un spectacle qu'on serait mal venu à trouver banal, c'est celui qui eut lieu à Douai, en janvier 1686. La représentation fut unique et la pièce fut composée exprès pour la circonstance. Les auteurs furent les jésuites. Les acteurs étaient leurs élèves. Les héros de la fête étaient les ambassadeurs du roi de Siam, en présence et en l'honneur desquels elle était offerte. Louis XIV voulait leur montrer les villes de la Flandre nouvellement conquises et M. de Seignelay avait donné des ordres pour qu'on fît à ces hôtes exotiques d'imposantes réceptions.

Entre autres spectacles, celui de Douai eut une saveur toute spéciale : la pièce, accompagnée de voix et d'instruments, avait quatre actes : Dans le premier, le Génie de la France invitait le Génie du Siam à faire alliance avec le Roi-Soleil.

Dans le deuxième, la Renommée et la Gloire venaient célébrer les exploits, la magnificence et la *piété* de Louis le Grand.

Dans le troisième, le Génie du Siam exprimait le désir *passionné* de compter parmi les alliés de notre monarque, pour le *bien* du Siam.

Dans le dernier acte, les Génies des deux royaumes applaudissaient à cette alliance et les deux peuples en manifestaient leur joie.

Les ambassadeurs applaudirent aussi, en même temps que les opulentes beautés de la Flandre et surtout la toute charmante fille du gouverneur ; elle parut si belle au premier ambassadeur qu'il lui proposa de l'emmener au Siam.

Visitant le collège Louis-le-Grand à Paris, les envoyés siamois y avaient été harangués sur l'utilité de cette alliance en vingt-quatre langues ou dialectes savantissimes.

On crut ainsi avoir fait d'eux de sincères amis. Le chef de l'ambassade devint notre ennemi le plus acharné.

En 1680, le roi Louis XIV avait écrit au roi de Siam Phra Narai en faveur de la Compagnie française des Indes qui désirait y faire du commerce. Le roi de Siam répond par l'envoi d'une ambassade qui périt corps et biens. Il en expédie, en 1684, une seconde chargée de deman-

der à Colbert « les moyens les plus sûrs d'unir les deux royaumes ».

Louis XIV envoie deux marins et deux galants abbés pour négocier ce traité de commerce et surtout pour convertir le roi, fervent bouddhiste, à la religion chrétienne. Nos envoyés arrivèrent à Ayuthia en septembre 1685. Laissant dans la capitale l'ingénieur de Lamare pour fortifier Bangkok, Mergui et Louvo où nos troupes allaient prendre garnison, ils ramenèrent en France une troisième ambassade siamoise, celle qui fut reçue comme il est dit plus haut. Cinq vaisseaux chargés de présents les reconduisirent, accompagnés de nouveaux envoyés français et de troupes pour « protéger le royaume ». Ces troupes s'établirent, en décembre 1687, dans les trois centres précités qui commandaient le pays. Elles étaient munies de tout un matériel et d'un approvisionnement de guerre. En fait, le Ménam et toute la région passaient en notre pouvoir.

Bientôt une révolte fomentée par l'ex-ambassadeur, que nous avions si bien reçu, nous chasse du Siam. Le ministre Constance Phalkon, fait comte et chevalier des Ordres par Louis le Grand, est mis à mort dans les tortures. Sa veuve, dona Guyomar de Pina, est fouettée et torturée. Les présents envoyés par le roi de France sont donnés au commandant de Batavia et le Siam s'allie aux Hollandais qui n'exigeaient ni places fortes ni conversion. Cent ans après (1783), Ayuthia était prise et saccagée par les Birmans. Bangkok devenait la capitale, il y a cent onze ans.

Le premier traité de commerce entre le Siam et l'Angleterre ne date que de 1855. La France obtint en 1856 un traité de commerce et de navigation. Ses vingt-quatre articles ne parvinrent pas à secouer l'indifférence de nos commerçants et armateurs.

Il est vrai que le savant auteur de l'ouvrage le plus important sur le Siam écrivait ceci :

« Si l'on veut commercer avec le Siam, il faut y amener trois navires : l'un chargé d'argent et de cadeaux pour les mandarins, un second chargé de marchandises et un troisième chargé de patience. »

Nous avons établi en 1858 un consul à Bangkok et nous y avons maintenant une légation avec un ministre résident. Le consul russe installé en 1898 vient d'être également élevé au rang de ministre, comme l'avaient fait pour leurs agents l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, et tout récemment le Japon.

Lorsque nous eûmes établi notre protectorat sur le Cambodge, en 1863, les Siamois, en échange de leur renonciation à toute prétention sur ce pays, se firent inopinément confirmer à Paris la possession des provinces de Battambang et d'Angkor usurpées par eux. Le traité de délimitation fut ratifié en 1867 dans ces conditions. Nous étions dupés et perdions une troisième occasion d'imposer notre influence au Siam.

Pendant nos embarras avec le Tonkin, l'Annam et la Chine, les Siamois s'étaient tournés de notre côté, mais pour se substituer au roi d'Annam dont nous devions, aux termes des traités de 1874 et de 1884, sauvegarder les possessions.



Carte d'ensemble de l'Indo-Chine.

Les Siamois s'avancent jusqu'à deux étapes de Hué. Nous envoyons à Bangkok, pour appuyer les revendications de notre ministre, M. Pavie, deux navires dont l'entrée était autorisée par le traité de 1856. Ils sont reçus par une décharge générale des canons des forts et de la flottille des Siamois. La passe est forcée et nos marins sont maîtres de la place, deux cent sept ans après l'occupation due à MM. de Chaumont, de Forbin et de Lamare et aux marins de Louis XIV.

Nous nous retirâmes encore une fois, après avoir conclu avec le Siam le traité et la convention du 3 octobre 1893. L'Angleterre, qui tenait à faire de la vallée du Ménam un État tampon entre notre Indo-Chine et la Birmanie, négocia avec la France, en janvier 1896, une convention qui neutralise cette vallée et abandonne à l'influence anglaise toute la presqu'île

malaise et à l'influence française le bassin du Mékong jusqu'à Chantaboun, que nous continuons à occuper.

Le roi vint en Europe et à Paris en 1897 et insista vainement pour l'abrogation de notre convention de 1893. Loin d'être observée, elle fut chaque jour violée et les conflits succédèrent aux conflits contre nos agents et surtout contre nos protégés laotiens, cambodgiens et annamites. Tel est aujourd'hui l'état précaire de nos relations avec ce petit royaume limitrophe de nos possessions indo-chinoises.

Cet état de choses est trop peu connu. Il était donc indispensable de l'exposer sommairement si l'on veut se faire une idée exacte du Siam et des Siamois; car le sort de ce pays ne peut plus tarder à être réglé et nous sommes les premiers intéressés à ce règlement, quel qu'il soit. Espérons qu'on emploiera à temps « les moyens convenables » dont a parlé à la tribune M. Berthelot, signataire de la convention de 1896.

(*A suivre.*)

Ch. Lemire.

UNE RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE SUR LE HAUT-NIGER ET LE TANKISSO

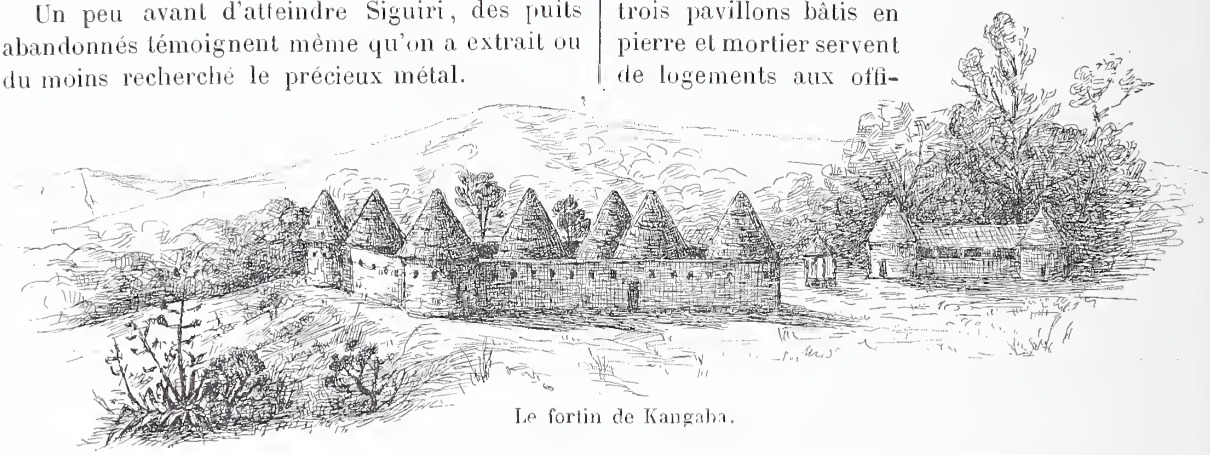
En 1889-1890

Suite. — Voyez page 245.

Au delà de Kangaba, la nature géologique du sol change, les grès blancs apparaissent, précurseurs des terrains aurifères situés plus à l'ouest, dans le Bouré.

Un peu avant d'atteindre Siguiri, des puits abandonnés témoignent même qu'on a extrait ou du moins recherché le précieux métal.

Le 17, le poste de Siguiri s'offrait à mes regards. Sa construction ne date que de trois ans. Sur le pourtour d'une enceinte fortifiée qui épouse les sinuosités du sommet d'un petit mamelon, trois pavillons bâtis en pierre et mortier servent de logements aux officiers et à la garnison. Une quatrième bâtisse devait être élevée au milieu, mais le manque de crédits a forcé d'ajourner sa construction.



Le fortin de Kangaba.

Le capitaine Besançon commandait le cercle de Siguiri, étendue territoriale encore mal délimitée, qui par l'ouest confinait au Fouta-Djallon et par le sud et l'est aux territoires où Samory étendait encore alors sa domination.

Une dépêche du commandant supérieur m'attendait à Siguiri. A ma grande joie, elle élargissait la sphère d'action de ma mission en me permettant d'aller explorer le Niger jusqu'à Kouroussa, à 175 kilomètres en amont de Siguiri.

Mais à ce but géographique le commandant Archinard adjoignait une besogne politique à accomplir.

En 1888, un an par conséquent avant mon voyage, notre zone d'influence s'arrêtait à Siguiri, dont le fort avait été construit en 1887, par le colonel Gallieni. Devant la menace permanente qu'offrait pour lui notre présence à Siguiri, Samory parut d'abord désirer s'entendre avec nous. Il avait même demandé une entrevue au commandant supérieur, et le commandant Archinard s'était rendu à son vœu en venant à Siguiri. Mais cette feinte soumission ne cachait qu'une ruse avec laquelle Samory espérait nous endormir. Non seulement il se garda bien d'être au rendez-vous, mais encore ses *sofas* se mirent à piller le territoire compris entre Siguiri et Kouroussa, territoire qu'il nous avait pourtant cédé par le traité conclu avec le capitaine Peroz deux ans auparavant. Si on l'eût toléré quelques mois encore, Samory ne nous laissait que les ruines de villages dont les habitants, emmenés par troupeaux, étaient vendus comme esclaves au Fouta-Djallon contre des armes, de la poudre et des chevaux.

Vainement le commandant Archinard envoya deux fois vers Samory l'interprète de Siguiri, pour lui rappeler sa promesse. La seconde fois, notre messager ne dut la vie qu'à l'influence de Séranké, la première femme du chef.

Il était temps d'agir; la petite colonne française, forte d'à peine deux cents hommes, marcha sur Kouroussa. Les bandes malinkaises n'opposèrent un semblant de résistance qu'à Dougoura, et, au troisième coup de canon tiré contre le village, elle s'enfuirent.

La construction du poste de Kouroussa assura pour un temps la sécurité de la rive gauche du Ni-

ger. Mais la saison des pluies venait, le commandant supérieur dut partir.

Après son départ, Samory se tint d'abord sur l'expectative. Les villages de la rive gauche prospéraient, les récoltes s'annonçaient superbes. Cette tranquillité sous notre domination, la paix dont jouissaient nos nouveaux sujets firent envie aux indigènes de la rive droite. Par groupes ou isolés, ils se mirent bientôt à émigrer, passant le Niger, venant chez nous chercher le calme et la sécurité. Bientôt Samory ne posséda plus sur sa rive que les trois villages de Sansando, Dialiba et Babila.

On conçoit sa fureur lorsqu'il se vit ainsi abandonné. Il se plaignit à Siguiri, mais que faire? Matériellement, il nous aurait fallu garder notre rive par un véritable cordon sanitaire. Puis, repousser des malheureux fuyant l'esclavage et les mauvais traitements, alors qu'ils se confiaient à nous, les rejeter vers un maître cruel et détesté, c'eût été aussi barbare qu'impolitique. Enfin Samory avait été d'assez mauvaise foi envers nous pour ne pas nous embarrasser de scrupules exagérés à son égard; le commandant de Siguiri fit une réponse dilatoire.

Samory ordonna alors à son fils Diaoulé-Karamokho, le même qui vint en France autrefois, et à Kali, un de ses principaux chefs sofas, de passer le fleuve et de venir razzier nos territoires. Kali devait attaquer Kangaba; Karamokho, Kouroussa.

Le premier ne bougea pas; le second fit une démonstration en face de notre poste, mais n'attendit pas le second coup de canon pour s'enfuir.

Un autre chef sofa, Seriba, se trouvait alors dans le Sankaran, province située au sud de Kouroussa. Il passa le Niger, tourna notre poste extrême, détruisit le gros village de Nono et vint s'établir à Fono.

Il s'y croyait sans doute inattaquable, la saison des pluies ayant rendu les chemins à peu près impraticables.

Ses succès n'eurent pas de lendemain. Le sous-lieutenant indigène Biram-Faye, parti de Kouroussa avec 15 hommes, pénétra par surprise dans Fono. Seriba prit la fuite vers l'ouest, mais se heurta bientôt à la rivière Tankisso, grossie et rendue infranchissable par les pluies. Le village de Toumanea lui refusa le passage et il ne dut qu'à quelques heures d'avance sur Biram-Faye, qui le talonnait toujours à la tête de ses 15 tirailleurs, de ne pas être complètement anéanti. Pour traverser la rivière, il fut forcé de fabriquer une corde avec des bandes d'étoffes, et les derniers sofas étaient encore suspendus à ce pont improvisé lorsque apparurent nos tirailleurs.

Leur premier soin fut, on le comprend, de couper la corde. Une vingtaine de sofas périrent noyés dans les eaux rapides du Tankisso; les autres, au nombre de 3 ou 400, se sauvèrent et se réfugièrent à la limite du Fouta-Djallon.

Une grande quantité de captifs faits par Seriba sur les malheureux habitants des villages du Oulada et du Baleya furent délivrés et rendus à leurs familles.

Les projets de vengeance de Samory avaient donc échoué sur toute la ligne, mais le pays restait troublé, inquiet. Il fallait le rassurer en lui montrant des forces, en lui faisant voir que nous n'abandonnions pas nos protégés et qu'au besoin la garnison de Siguiri était en mesure de leur porter secours.

C'est pourquoi le commandant supérieur me prescrivait de prendre à Siguiri un détachement de 50 hommes et de remonter avec lui la rive gauche: je redescendrais ensuite en pirogue en faisant de l'hydrographie.

Ma petite colonne fut bientôt formée. Un sergent indigène la commandait et je me mis en route le 20 décembre.

Le chemin descend d'abord dans les marais qui bordent le Tankisso, rivière qui se jette dans le Niger à Tiguiberi à 5 kilomètres de Siguiri. Là, des embarcations nous attendaient pour le passage. Le courant est faible, l'eau noire, les rives bordées de beaux arbres.

Puis ce furent encore les étapes journalières, toujours faisant de la topographie, campant à midi, repartant à deux heures pour chercher définitivement un gîte à la tombée de la nuit.

La province que nous traversions se nomme Kouloukalon; ce nom signifie littéralement : le pilon avec lequel les femmes broient, dans les mortiers de bois, le mil destiné à la nourriture. Je n'ai pu savoir à quelle particularité, à quelle légende se rapportait cette dénomination. Les habitants sont pour la plupart des Malinkés mélangés de quelques Sarracolais que l'on retrouve dans tout le Soudan, de Bozos et de Diallonkés.

Le 23, j'arrivai à Nora, fort et gros village qui sut résister victorieusement aux efforts des sofas de Samory, nous appela à son secours et fut sauvé par la colonne du commandant Archinard.

Ces braves gens n'avaient pas oublié ce dont ils nous étaient redevables. Depuis Soucoutali où nous avions fait étape la veille, une bande de griots, venus au-devant de nous pour nous honorer, nous précédait, chantant nos louanges.

Tout peuple a ses griots. Le triomphateur romain se faisait suivre d'esclaves disant ses victoires. Boileau et Racine s'évertuaient à mettre en vers la gloire de Louis XIV et de nos jours la réputation de tel grand homme est surtout faite des clameurs de ceux qui l'encensent habilement, espérant en tirer pied ou aile.

Mais chez les noirs la flatterie est un métier que l'on se transmet de père en fils dans une même caste avec la tradition des légendes d'autrefois, l'art lyrique, et une habileté politique qui fait qu'il n'est pas de meilleur ambassadeur qu'un griot.

Les Malinkés sont excellents musiciens, à leur mode s'entend. La base de l'orchestre, c'est le *bala-*

fon, le xylophone des cabinets de physique, élevé à la dignité d'instrument de concert. Il est composé de traverses inégales en bois dur et sonore posées sur des cordelettes tendues. Des calebasses de dimensions différentes percées d'un trou approprié forment caisses de résonnance, et le griot s'escrime sur ce piano rudimentaire avec deux baguettes garnies de boules en caoutchouc. L'effet n'est souvent pas vilain.

Il y a encore la *kora*, sorte de harpe à 22 cordes; le *balloun*, qui lui ressemble un peu avec des sons plus sourds et moins variés; puis les flûtes en bambou, les guitares, les cornes, et enfin... les mains des femmes qui, par leur dimension et leur force, peuvent soutenir la concurrence avec des battoirs.

C'est au son de cet orchestre, un peu bien primitif, que nous fîmes notre entrée dans Nora. Le



Noumou-Kanko.

chef de village nous attendait sur la grande place entouré des anciens et, chose réjouissante pour mes noirs, devant lui, alignées, une quantité de calebasses, pleines de nourriture, fumaient.

Je comptais d'abord poursuivre ma route et aller plus loin passer la nuit, mais le moyen de résister aux regards de supplication des tirailleurs? D'ailleurs, ajoutait-t-on, « tu verras ce soir danser Noumou-Kanko ».

Je m'informai : Noumou-Kanko est la madiana, la danseuse de Nora; elle est célèbre de Kouroussa à Siguiri.

Chaque village dans le Kouloukalan, l'Amana, le Baleya et le Oulada a ainsi son artiste attitrée. C'est généralement la plus jolie des petites filles de l'endroit qui est choisie et elle exerce ses talents jusqu'à l'âge du mariage. Il y a de grandes rivalités de village à village au sujet de leurs madianas respectives; cependant la supériorité de Noumou-Kanko est universellement reconnue. Sous peu elle allait se marier, m'ajouta-t-on encore, et ne danserait plus.

Bref, m'en aller sans la voir, m'eût été désagréable.

Appétit de mes tirailleurs, amour de la chorégraphie, je restai.

J'en fus récompensé. La danse de la madiana est fort curieuse et gracieuse à la fois.

Tout le village se presse sur la grande place qu'inondent les rayons de la lune. Les anciens s'asseyent gravement à terre ou sur des troncs d'arbres; en face d'eux, les griots et les griotes, instrumentistes ou chanteurs; tout autour d'un grand cercle vide, qu'illumine un énorme feu de paille dont l'entretien est confié aux enfants, le commun des mortels s'accroupit.

Cinq ou six jeunes gens, grands et forts, se détachent de la foule; ils sont vêtus d'un simple caleçon de toile blanche.

D'abord ils font le tour du cercle à la queue-leuleu, chacun les mains posées sur les épaules de celui qui les précède; les instruments jouent en sourdine.

Mais tout à coup le balafon s'escrime, la corne pousse des hurlements rauques, flûtes et guitares font chorus au sabbat infernal que mènent les griots hurlant à tue-tête, tandis que l'assistance scande le chant par des battements de main.

C'est la madiana qui fait son entrée. Ses cheveux sont partagés en une multitude de tresses garnies à l'extrémité d'un coquillage; autour du cou, elle a un collier à cinq à six rangs de grelots. Elle est vêtue d'une sorte de petit veston, d'un pantalon court, tous deux en étoffe rouge, et à sa ceinture, comme un *kilt* écossais, pendent des quantités de cordons sur lesquels des coquillages et des verroteries sont enfilés; à chacun de ses mouvements ils s'entrechoquent bruyamment. Elle tient dans chaque main une queue de cheval et autour de ses genoux porte deux jarretières garnies de plaquettes de fer blanc.

HOURST,
Lieutenant de vaisseau.

(*A suivre.*)

BONAPARTE AU TRONE DE CHARLEMAGNE

« En 1804, écrit Victor Hugo dans une de ses lettres, au moment où Bonaparte devenait Napoléon, il visita Aix-la-Chapelle. Joséphine, qui l'accompagnait, eut le caprice de s'asseoir sur le fauteuil de marbre où avait siégé Charlemagne.

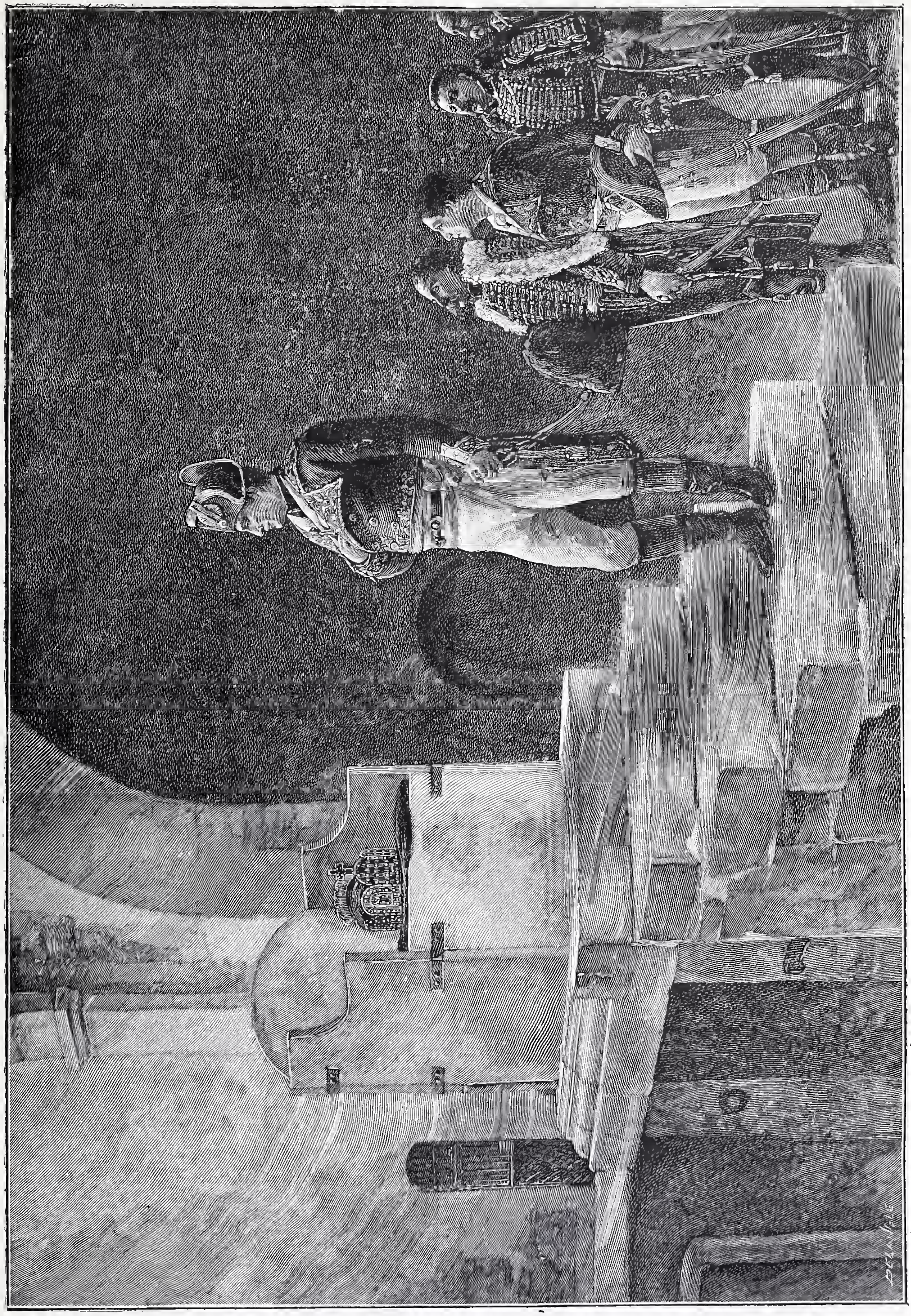
L'empereur, qui par respect avait revêtu son grand uniforme, la laissa faire. Lui, resta immobile, debout, silencieux. »

M. Henri Motte, dont le pinceau se plaît à retracer les grandes pages de l'histoire, a évoqué

cette scène en un curieux et saisissant tableau.

Au milieu de la Hochmunster, c'est-à-dire dans la galerie qui forme l'étage supérieur de la chapelle d'Aix, Bonaparte se recueille et rêve.

Placé sur son estrade de pierre, bas et large, formé de lames de marbre nues, le fauteuil



Bonaparte au trône de Charlemagne. — Peinture de M. Henri Motte. — Gravé par Delangle.

impérial se dresse devant le jeune conquérant.

Sur le coussin du siège repose la couronne germanique carlovingienne, chargée de pierreries et de camées, surmontée d'une croix.

Quelques maréchaux chamarrés d'or, de brandebourgs et de fourrures se tiennent à une distance respectueuse.

R. H.

LES FORTIFICATIONS DE PARIS

On va prochainement mettre la pioche aux fortifications de Paris. Le mur d'enceinte doit être démoli, depuis le Point-du-Jour jusqu'à la Villette. Il arrive, une fois de plus, que Paris ne peut pas tenir dans la ceinture où on avait cru le comprimer.

Sur toute la face ouest et nord de la cité, la Seine, sous la protection des forts, lui est jugée une défense suffisante, par le génie militaire, contre les tentatives possibles d'une armée assiégeante.

César avait doté Lutèce de ses premières murailles pour y abriter ses légions contre l'audace toujours renaissante des Gaulois. L'évêque Gozlin et le comte Eudes y opposèrent une résistance inébranlable à la fureur des Normands. Déjà la douce bergère Geneviève avait détourné, de ces murailles, la menace des hordes d'Attila. Les remparts, portés plus loin par Philippe-Auguste, n'eurent à soutenir aucun assaut. Ceux que construisirent Étienne Marcel et Charles V ne furent à peu près d'aucun secours à la ville, durant la guerre contre les Anglais, puisque les partis en ouvraient les portes à l'ennemi. Jeanne d'Arc, à l'assaut infructueux de ces murs, compromit sa réputation d'invincible. Henri IV en fit le siège, et, durant la Fronde, Turenne y triompha des assauts du prince de Condé. Louis XIV fit démanteler sa capitale. Il ne conserva de cette ligne de fortifications, dont l'emplacement est occupé par la ligne des Grands Boulevards, de la Madeleine à la Bastille, que la forteresse transformée en prison d'État et rasée après l'assaut victorieux que lui donna le peuple, le 14 juillet 1789. Les portes Saint-Denis et Saint-Martin peuvent être considérées aussi comme des vestiges de cette ancienne enceinte.

Les mauvaises dispositions de l'Europe envers la France, en 1830, rappelèrent au gouvernement la nécessité de protéger Paris par une enceinte fortifiée. Les préoccupations de cette heure de crise extérieure firent prendre en considération le plan de défense imaginé par le général Haxo qui venait d'acquérir une renommée durable par la restauration de nos forteresses du Nord et de l'Est. Mais ce ne fut qu'en 1840, sous les menaces d'une coalition européenne provoquée contre la France par les complications de la question d'Orient, que la résolution de fortifier Paris fut définitivement adoptée. M. Thiers fut nommé rapporteur de la commission parlementaire élue par la Chambre des Députés pour l'étude de cette importante question. Ce projet, successivement adopté par la Chambre des Députés et par la Chambre des Pairs, le décret royal donnant ouverture des crédits nécessaires pour son exécution fut promulgué le 3 avril 1841. La haute direction des travaux fut confiée au lieutenant général Dode de la Brunerie et au général Vaillant; ce dernier fut chargé spécialement de la partie de l'enceinte située sur la rive droite de la Seine, celle précisément qui va être démolie.

Le mur d'enceinte, tel qu'on peut le voir encore maintenant, affecte la forme d'une couronne elliptique de 33.165 mètres de circonférence, sur une largeur de 142 mètres. Il couvre donc, en comprenant le rempart, le fossé et les glacis, une surface de 4.962.641 mètres carrés de bois, terres de culture, jardins, marais et enclos bâtis. La valeur de cette étendue de terrain, moins la partie empruntée au Bois-de-Boulogne, qui appartient à l'État, et celle empruntée au territoire de Neuilly, qui fut donnée par Louis-Philippe, fut fixée à 13.808.600 francs. Le cube des terres à déplacer pour creuser le fossé et établir le glacis fut évalué à 7.686.392 mètres, et le prix de tout ce terrassement, à 9.079.187 francs. Le mur de soutènement de ces terres avec revêtements de meulière taillée coûta 1.415 francs le mètre, soit, en tout, 47.103.094 francs. Il faut ajouter, à ces sommes, 1.920.000 francs pour la route militaire, 910.000 francs pour les magasins de munitions, 270.000 francs pour les lunettes et rigoles des fossés, et l'on constate que la construction du mur d'enceinte coûta 69.090.981 francs qui, augmentés des frais d'administration et de baraquement pour les soldats, terrassiers et maçons, atteignit, en chiffre rond, à 71 millions.

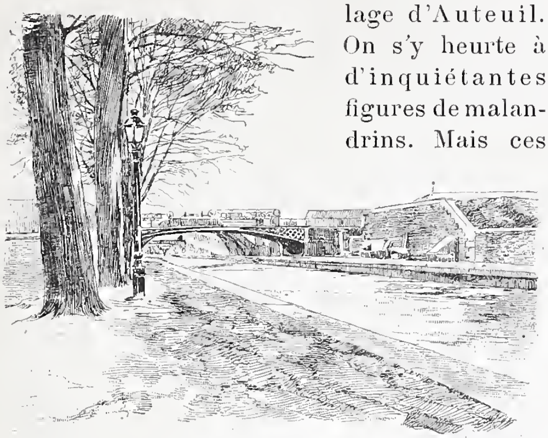
Après les deux sièges, il fallut réparer les avaries de ces murailles, et bientôt le talus des fortifications prit cet aspect triste de prairie artificielle étendue autour de la ville, pour servir, semble-t-il, de couche gratuite à l'incurable fainéantise des vauriens de faubourg et de banlieue qui aiment, durant les beaux jours, à lézarder paisiblement au soleil.

Une série curieuse de paysages parisiens va ainsi disparaître avec le démantèlement de ces fortifications qui vont être remplacées par des kilomètres de maisons de rapport, du Point-du-Jour à la Villette. Des sites connus et pittoresques vont se modifier ou disparaître et les promeneurs qui aiment les impressions étranges se verront privés de motifs d'émotion qui surexcitaient leur rêverie.

La promenade autour des fortifications n'évoquait pas les mêmes images, ne sollicitait pas les mêmes sensations que les autres promenades parisiennes. Et une variété fort imprévue de paysages s'offrait au long de cette zone vouée à la destruction, à la contemplation du promeneur.

Chaque aspect de l'enceinte fortifiée se conforme assez, il est vrai, à la physionomie du quartier de Paris qu'elle limite, mais avec des nuances pourtant qui lui donnent des caractères d'originalité. Si l'on part du Point-du-

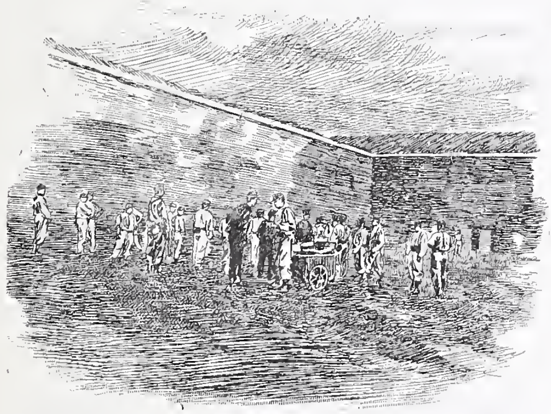
Jour, par exemple, on embrasse, du regard, de longs espaces désolés, mais qui se fondent, dans les verdures somptueuses du Parc des Princes et dans le luxe paisible de l'ancien village d'Auteuil. On s'y heurte à d'inquiétantes figures de malandrins. Mais ces



Le Point-du-Jour.

déclassés n'ont pas la mine sinistre, les loques sordides des rôdeurs et des escarpes qu'on peut rencontrer plus loin. Leur mise est propre ; elle affecte parfois même une recherche démodée ; elle révèle les aubaines qu'ils tirent d'une chance heureuse aux courses voisines d'Auteuil ou les rafles fructueuses des adroites parties de bonneteau.

A certains jours, le promeneur désœuvré se trouve arraché à son apathie par un crépitement cadencé et discret de fusillade qu'ont précédé de brèves sonneries de clairon. Dans une partie du fossé qui précède la porte d'Auteuil, en venant du Point-du-Jour, le génie militaire a établi un champ de tir. Des cibles blanches, partagées en quatre carrés égaux par



Dans une partie du fossé, le génie militaire a établi un champ de tir.

une croix noire, sont placées contre le mur en avancée d'une courtine et les soldats d'une compagnie, quatre par quatre, s'appliquent à gagner les épinglettes, le cor de chasse en or ou en drap rouge.

Toute la partie des fortifications qui fait face au bois de Boulogne garde le reflet riant et heureux de cet immense parc à l'anglaise et du luxe paisible des riches quartiers de Passy, du Trocadéro et de la Porte-Maillot. De loin en loin, dans des bastions, les bâtiments mornes d'un poste-caserne opposent la monotonie de leur structure rigoureusement utilitaire à la gaieté des blanches villas voisines, à demi cachées dans la verdure. Ces bâtiments sont occupés par les services du recrutement de la Seine, et rappellent aux Parisiens l'obligation où ils sont de faire mentionner sur leurs livrets militaires leurs changements de résidence, ou les points de concentration qu'ils doivent rejoindre les jours de départ pour leur service de vingt-huit jours.

A partir de la porte de Courcelles, l'aspect



De loin en loin, dans des bastions, les bâtiments mornes d'un poste-caserne.

du paysage change sensiblement. On se heurte à une colonie de roulottiers qui ont fait, des terrains vagues étendus aux alentours, une sorte de quartier-général. C'est là que se rallient ces nomades, durant les périodes de chômage forcé, entre les expéditions à l'intérieur de Paris, ou aux environs, pour la foire au pain d'épice, la fête du 14 Juillet, la foire de Montmartre, la foire de Neuilly ou de Saint-Cloud et les fêtes patronales des villages de la banlieue. Leur vie errante leur rendrait inutile le loyer régulier d'une habitation fixe. Et ils passent, dans leurs roulottes remisées en plein air, les mortes-saisons, comme les mois d'activité.

On s'arrête, forcément charmé par le spectacle qu'offre, les jours de soleil, un des bastions voisins de l'avenue de Villiers, tout grouillant d'enfants somptueux et beaux, de mamans



On se heurte à une colonie de roulottiers.

élégantes, utilisé, par les riches familles du quartier, comme une succursale des Champs-Élysées et des Tuileries. Et on pénètre aussitôt, en longeant le vaste champ de manœuvres des

locomotives ouvert par le chemin de fer de l'Ouest, à l'extrémité des Batignolles, dans la désolation et l'horreur des terres maudites



C'est un ramassis de vagabonds qu'on voit empressés autour d'un feu de branches mortes.

transformées, par l'industrie, en mornes enfers.

Tout prend ici des attitudes lamentables, sous un ciel fumeux, dont l'azur même semble souillé par la poudre noire du charbon ou le floconnement perpétuel des jets de vapeur des locomotives et des noires nuées vomies par les cheminées d'usine. Sous ce ciel dévasté, d'où toute joie est bannie, s'ouvre l'égout collecteur de la porte de Clichy, qui charrie vers la Seine, sous l'effort d'un siphon gigantesque, les déjections de Paris.

Le paysage a la même physionomie lépreuse et loquetcuse, maintenant, le long de Saint-Ouen, de Clignancourt, de la Chapelle et de la Villette.

C'est un air de fatigue et de



La gare aux charbons.

souffrance, de dénuement et d'accablement sous des labeurs implacables, tel que l'a saisi le talent robuste et poignant de M. Raffaëlli, en ses études de banlieue. Parfois on rencontre des groupes sinistres, comme en a enlevé magistralement, dans ses œuvres, ce peintre amoureux des déchéances sociales.

C'est un ramassis de vagabonds, de gens sans feu ni lieu, domiciliés de la belle étoile, rassemblés par les hasards d'une vie à l'aventure, qu'on voit empressés autour d'un feu de branches mortes dressé sur trois pierres et surveillant la cuisson d'une pitance chapardée, groupe de sauvages de Paris, campés à la porte de Clignancourt aujourd'hui, et Dieu sait où, demain!

La gare aux charbons établie près de la porte de la Chapelle entretient là un mouvement continu de lourds chariots conduits par des hommes noirs, cependant que le charroi des plâtres, des farines et des légumes de banlieue ajoute encore à la vie grouillante, au vacarme, à l'emmêlement de véhicules de toute sorte dont on y est impitoyablement assourdi. A quelques centaines de mètres, on est arrêté par un baraquement en planches élevé au milieu d'un bastion. Cela a l'aspect d'un ouvrage militaire, avec ses deux salles rectangulaires séparées l'une de l'autre par un talus intérieur d'un mètre cinquante d'épaisseur. C'est là que le Laboratoire municipal vient détruire tous les engins explosibles, au moyen d'un lourd



Cela a l'aspect d'un poste militaire.

étau manœuvré par une puissante machine établie dans la salle voisine. La même tristesse continue à peser sur ce paysage qui étreint l'imagination du même poids de misère au prix desquelles se perpétuent les élégances de la vie civilisée. Il ne s'accidente plus guère que de la série des ponts dénués d'art qu'on a jetés sur le canal de l'Ourcq pour les facilités du transit, et du parc aux moutons où s'assemblent les troupeaux destinés aux Abattoirs de la Villette, tout proches de cette passagère et suprême bergerie.

La démolition des fortifications sera suivie, d'après les projets que l'on connaît, de la construction de bâtisses énormes où la population ouvrière trouvera des logements plus salubres. Mais elle ne fera pas disparaître la tristesse obsédante de ces paysages où se réfugient les



Le parc aux moutons des Abattoirs de la Villette.

scories de la vie d'une grande ville. Et Paris, malgré tout, conservera cette zone de misère et de désolation dont il est fatal que ses splendeurs demeurent comme frangées.

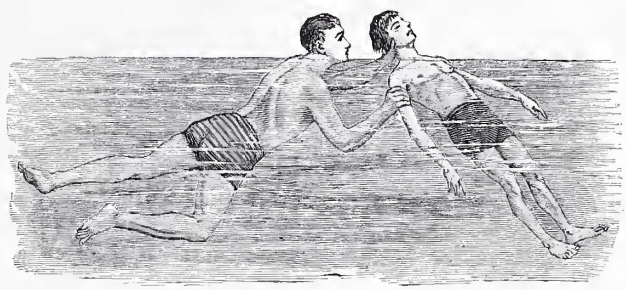
Félicien Pascal.

SECOURS CONTRE L'IMMERSION

MOYENS UTILES A EMPLOYER

Chaque année 6.000 personnes se noient en France; il est donc important de savoir ce qu'il convient de faire lorsqu'on est soi-même en péril de se noyer ou pour prêter secours aux autres sans courir le danger de perdre la vie dans cet acte de dévouement.

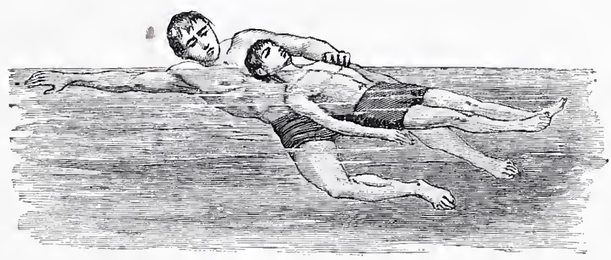
Il est banal de ne pas entrer dans l'eau après un repas; mais nombre de personnes arrivant pour la première fois sur une plage inconnue n'hésitent pas à s'y baigner, quelquefois même par un gros temps et sans savoir bien nager, alors que, même sur une plage connue, de fortes vagues peuvent avoir suffisamment remué le terrain pour que du jour au lendemain on n'ait plus pied au *même endroit*. Il faut se défier, et du soleil qui congestionne la tête, et des refroidissements produits par une insuffisance de mouvement.



Premier procédé de sauvetage.

On évitera aussi de prendre un bain étant fatigué et aux heures où, tout le monde ayant quitté la plage, on ne peut recevoir de secours.

Dans mon *Hygiène pratique* (1), à laquelle j'emprunte une partie des renseignements du présent article, j'ai indiqué le moyen de lutter contre les *crampes*. Si on se sent pris de ce pénible malaise, il faut se mettre immédiatement sur le dos, de façon à pouvoir attendre, en faisant la planche, que la douleur ait diminué, puis essayer de contracter le membre malade avant de reprendre une autre position. Pour la crampe des jambes, on cherche à allonger le talon en raidissant la jambe; pour celle des bras, on tente de les élever de côté. Les crampes peuvent atteindre à la fois les quatre membres; le nageur, sans fausse honte, fera sagement d'appeler au secours dès leur début.



Deuxième procédé de sauvetage.

Lorsqu'on est pris dans un tourbillon, c'est encore à la nage en planche que l'on doit recourir. Il ne faut pas s'épuiser en efforts inutiles, mais au contraire s'abandonner au courant. Parvenu au fond de l'eau, l'action du tourbillon y sera assez faible pour que l'on puisse se retourner et remonter obliquement. Ces exemples montrent combien il est utile de savoir nager sur *le dos* et rester longtemps sans faire de mouvement, résultat qu'on obtient en cambrant le corps et en inspirant profondément, ce qui allège le corps au maximum. Cette forme d'inspiration devra être également employée lorsqu'on se trouvera soi-même en péril, et on aura soin alors de bien contracter la bouche pour ne pas expirer cet air sous l'eau où il serait immédiatement remplacé par du liquide. Si on est habillé, il est utile de retourner ses poches qui, étant remplies d'air, joueront le rôle de vessies natatoires.

Que faut-il faire pour sauver une personne près de se noyer? Prêter l'aide de son épaule à un compagnon de nage fatigué, mais ayant conservé tout son sang-froid est chose sans danger; il n'en est pas de même lorsqu'on secourt une personne à laquelle la peur a fait perdre la tête et qui peut même ne plus avoir que des mouvements instinctifs. C'est par *surprise* alors qu'il faut agir; on aura le loisir ensuite de rassurer le malheureux lorsqu'il aura été saisi; lui-même sera mieux à même d'apprécier alors la vérité de vos paroles et ne gênera pas ainsi son sauveteur. Il faut s'approcher du noyé *par derrière et le saisir brusquement sous les aisselles, les bras fortement tendus en avant*, de façon à l'empêcher de vous toucher. On le redresse alors de façon que sa tête sorte de l'eau, puis on le pousse vers le rivage en nageant des pieds avec vigueur (fig. 1). Si la personne près de se noyer se débat, il est préférable d'attendre quelques secondes jusqu'à ce qu'elle soit tranquille, de façon à bien la prendre par derrière.

On peut aussi prendre le noyé toujours à *bras tendus* de la main gauche par les cheveux, de la main droite par l'épaule droite; on saisit ensuite le bras droit, on le ramène derrière la tête du noyé et on nage alors sur le dos, la tête du noyé appuyée sur la poitrine du sauveteur (fig. 2). *Le poids du noyé est très faible*, il équivaut à la partie hors de l'eau, c'est-à-dire à la tête. Quand une personne a coulé et que l'eau est unie, on connaît exactement sa position par les bulles d'air qui s'élèvent à la surface; il faut toutefois tenir compte du mouvement général de l'eau qui, dans les rivières, a toujours la même direction, mais qui dans la mer porte à droite ou à gauche, suivant que la mer monte ou descend.

(1) A. Colin, éditeur.

Si le nageur est saisi par celui qui se noie, il ne pourra se dégager qu'en gardant tout son sang-froid. Du moment qu'il est étreint et qu'il se sent près de couler, il doit prendre haleine, engager vivement les doigts de ses deux mains sous l'extrémité de ceux qui les serrent, les ouvrir par un effort violent et brusque, puis, au même instant, se dégager par une secousse, s'échapper rapidement et aller attendre à l'écart le moment opportun pour ressaisir le noyé; dans le cas où celui-ci est très robuste, il sera bon d'attendre qu'il ait perdu connaissance. De même, en cas de fatigue excessive, il ne faut pas hésiter à l'abandonner, à reprendre haleine sans le perdre de vue et à le ressaisir seulement après s'être suffisamment reposé. Trois choses sont indispensables pour sauver un noyé : 1° *savoir bien* nager avec les *pieds*, l'une des mains au moins étant indispensable pour tenir le noyé; 2° *savoir plonger;* 3° avoir appris à regarder dans l'eau.

Dans un prochain article, nous donnerons le traitement de l'asphyxie.

Dr Galtier-Boissière.

CHANT DE SAUTERELLE

Zig, zig, zig, zig! La sauterelle
Chante au milieu de la forêt
Et fait un bruit de lime frêle,
Qui limerait,
Qui limerait avec furie
Quelque fine joaillerie :
Sans doute un bracelet menu
D'abeille à mauvaise conduite
Qu'aura séduite
Quelque papillon inconnu.

♣

Zig, zig, zig, zig! La lime folle
Achève plutôt le chaton
D'une cigale qui convole
Avec un taon
Sous un fenouil du voisinage;
Et, demain, le nouveau ménage,
A celle qui fit le bijou,
Viendra, je pense, offrir une aile
De coccinelle
Sur un bout de feuille de chou.

♣

Zig, zig, zig, zig! Non! c'est l'épée
De quelque frelon batailleur
Que la sauterelle a trempée
Dans une fleur!
Et qu'elle lime, et qu'elle aiguise!
Le frelon vaincra comme un Guise!
Et son peuple, fier et béni,
Mettra plus tard l'épée usée
Dans son musée
Carnavalet ou de Cluny!

♣

Zig, zig, zig, zig! La sauterelle
A fini sa vive chanson;
J'ai ramassé sa lime frêle
Sous un buisson
Et, par un tendre crépuscule,
J'ai poli ce poémicule,
Heureux si le bruit de mes vers
Peut émouvoir un scarabée
Qui, bouche bée,
Me regarde avec des yeux verts.

Jean Rameau.

L'ATAVISME

NOUVELLE

M. et Mme Besiche étaient bien désolés ; leur fille, leur unique enfant, Georgette Besiche...

Mais reprenons les choses d'un peu plus haut, si vous le voulez bien.

Dès l'âge scolaire, Georgette Besiche passait déjà, au point de vue physique, pour un petit phénomène ; elle était grande, beaucoup plus grande que toutes les fillettes de Pont-sur-Oise qui étaient venues au monde comme elle, six ans auparavant. Alors Mme Besiche suivait avec ravissement la croissance extraordinaire de sa fille, jolie blondine aux joues empourprées et aux yeux bleus. Il fallait la voir, assise à l'avant de la boutique, le corps penché, les mains croisées sur ses genoux, le sourire aux lèvres, contempler sa Georgette; il fallait l'entendre, lorsque quelque voisine s'arrêtait sur le pas de la porte, vanter les qualités de sa mignonne, dans un épanchement naïf qui se terminait toujours par une allusion à cette étonnante précocité corporelle : « Est-elle grande pour son âge ! »

M. Besiche, lui, était plus réservé. Sans doute, il ne manquait pas de hocher la tête en signe d'acquiescement lorsque Mme Besiche lui faisait part de ses réflexions sur les avantages de Georgette. Oui, c'était bien cela, caractère calme... intelligence vive... reparties agréables... santé robuste... et grande ! oh ! oui, très grande ! Mais c'était sans enthousiasme, et d'un air plutôt soucieux, qu'il murmurait ces derniers mots; puis il se mettait à sculpter ses pommes de canne, spécialité dans laquelle il excellait et qui lui avait valu une certaine renommée dans la région et jusqu'à l'étranger.

Quand eurent sonné les sept ans de Georgette, c'était un 21 juin, Mme Besiche la prit par les épaules et la colla contre le mur de la boutique, les bras tombant naturellement et la tête droite, comme s'il se fût agi de poser devant l'appareil du photographe : « Ne bougeons plus! » Puis, lui plaçant sur la tête une petite planchette dont elle vérifia de l'œil l'horizontalité, elle prit un crayon et fit une marque qui

apparut très nette sur le fond clair de la muraille. Alors, s'emparant d'un mètre rigide,



Elle la colla contre le mur...

elle mesura exactement la distance verticale de la marque au parquet. Le résultat lui donna 1m35. Et ce furent des exclamations sans fin; les voisines s'extasièrent devant cette taille magnifique, et le docteur Brindeau, qui avait soigné Georgette à l'époque de sa rougeole, déclara qu'il n'avait jamais vu un développement aussi merveilleux.

A onze ans, Georgette dépassait sa mère d'une demi-tête, et cependant Mme Besiche était d'une grandeur respectable, plutôt au-dessus de la moyenne. A quinze ans, la jeune fille mesurait 1m78. A ce moment, Mme Besiche commença à concevoir des craintes sérieuses. Il y avait certainement là quelque chose d'anormal, mais elle se disait encore : « Elle va s'arrêter. »

— Oui, elle s'arrêtera, disaient les uns.

— Est-ce qu'on sait ? disaient les autres.

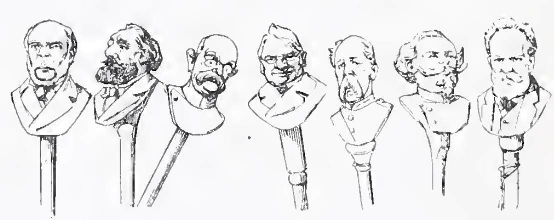
Une vieille rentière qui avait vu naître trois ou quatre générations de Pont-sur-Oise, affirma un jour devant M. et Mme Besiche que ce n'était pas fini. Georgette était tout le portrait de son arrière-grand-père... elle l'avait bien connu... M. Besiche lui-même devait en avoir souvenance, bien qu'il l'eût perdu tout enfant... Quel bel homme ! sept pieds et deux pouces, et droit comme un peuplier !... La petite tenait de lui, à n'en pas douter...

Mme Besiche jeta à son mari un de ces regards où l'on ne savait trop ce qui dominait, de l'étonnement, de l'amertume ou de la colère. Ainsi, il connaissait cette particularité, et jamais il n'en avait soufflé mot. Depuis des années, il la laissait dans l'ignorance, aveuglée par son amour maternel et exposée maintenant aux réflexions malicieuses des commères de la ville... Quel écroulement!... Ce furent d'ailleurs les seuls reproches qu'il eut à supporter; peu à peu, Mme Besiche sembla prendre son parti d'une situation qu'il n'était au pouvoir de personne de modifier; elle entendit même sans émotion (ou du moins elle n'en laissa rien paraître) le docteur Brindeau s'extasier sur ce superbe cas d'atavisme... Toutefois, depuis ce jour, on ne la vit plus sourire, et chaque matin, quand sa fille sortait de sa chambre, elle la regardait inquiète, des pieds à la tête, redoutant de la voir encore plus grande que la veille, comme s'il eût pu y avoir quelque chose de sensible dans la croissance d'une nuit.

M. Besiche, de son côté, s'était mis à sculpter avec plus d'acharnement encore ses pommes de canne; le temps et l'expérience aidant, il était devenu un véritable artiste dans ce genre tout spécial. Son magasin présentait un aspect des plus pittoresques avec toutes ces cannes rangées à la devanture, toutes pourvues d'une tête finement travaillée, et offrant un ensemble extrêmement curieux. Les ministres populaires ou qui l'avaient été, les présidents de la République, les monarques, les princes étrangers, tous les grands hommes, toutes les hautes notabilités avaient passé sous le ciseau de M. Besiche. Il suffisait d'ailleurs qu'on lui remît un portrait-carte pris de face et un autre de profil, pour qu'il en tirât une tête d'une ressemblance parfaite. Un jour, il avait eu la visite du prince de Kerbec ; c'était la consécration officielle, et depuis lors, pas un sportsman n'eût marché sans une canne Besiche à la main. La prospérité de ses affaires était connue dans la ville, et il était l'un des hommes les mieux cotés de l'endroit.

Cependant Georgette avait quitté la pension et terminait ses études sous la direction d'un professeur.

Il est de règle que toute jeune fille de bonne famille passe l'examen de seize ans, et Mme Besiche n'eût pas souffert qu'on y dérogeât dans

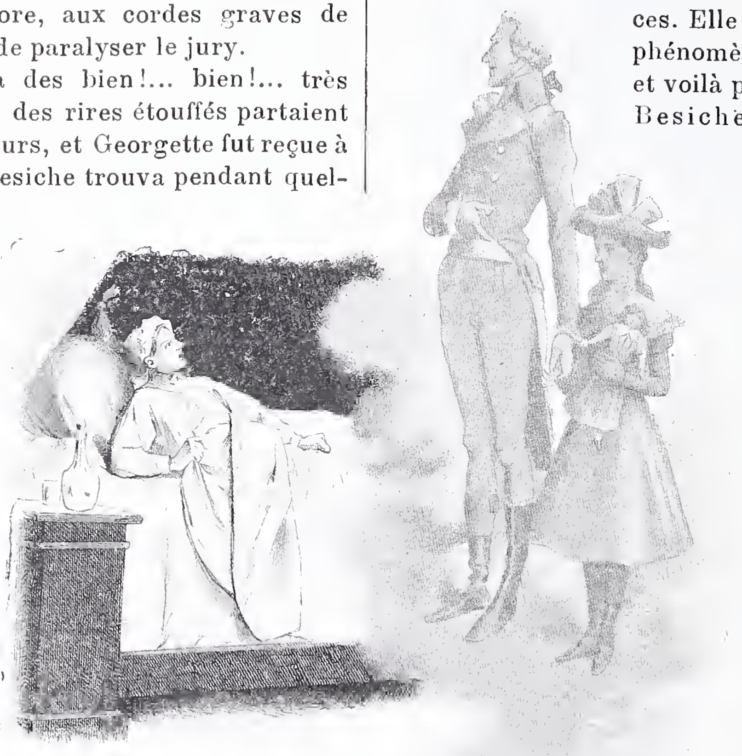


Les ministres populaires, les monarques...

sa maison. Mais, ainsi que l'avait prévu la vieille rentière, la pauvre enfant ne s'était pas « arrêtée ». On ne la mesurait plus, hélas! comme autrefois en l'appuyant à la muraille, et le docteur, qui l'épiait avec un intérêt mal dissimulé, estimait qu'elle pouvait avoir atteint environ 1m85. La vivacité de son intelligence avait fait place à une timidité excessive, et on lisait sur son visage résigné l'embarras qu'elle éprouvait de sa personne.

Droite comme devait être son arrière-grand-père, et, au fond, tremblante comme un pauvre petit oiseau qu'on aurait mis à portée de la griffe d'un chat, elle se présenta devant les examinateurs qui, en la voyant, commencèrent à donner des signes d'inquiétude. Par un phénomène qu'il ne pouvait s'expliquer, celui qui l'interrogea subit même totalement l'influence de ce grand corps, assez harmonieusement proportionné, au haut duquel était juchée une tête aux traits réguliers quoiqu'un peu masculins. L'homme perdit le sang-froid et bredouilla des questions inintelligibles; tout aussi navrantes furent les réponses de Georgette; de plus, sa voix sonore, aux cordes graves de contralto, acheva de paralyser le jury.

On se chuchota des bien!... bien!... très bien!... tandis que des rires étouffés partaient du coin des auditeurs, et Georgette fut reçue à l'unanimité. Mme Besiche trouva pendant quelque temps une certaine consolation dans le succès de sa fille, et, comme jadis, elle se mit à entonner ses louanges et à faire valoir ses mérites, mais ces illusions nouvelles ne furent pas de longue durée. Un soir, Georgette, se baissant, lui chuchota à l'oreille quelque chose qui la fit rouler sur sa chaise, suffoquée par l'émotion. Oui... c'était vrai... elle n'y songeait pas, et pourtant cela devait arriver : le lit de Georgette, un superbe lit sculpté par un ami de la famille et qu'elle avait étrenné vers sa quinzième année, ne convenait plus à sa stature; sa tête et ses pieds touchaient le bois, et c'est à bout de souffrances qu'elle se décidait enfin à confier ce secret à sa mère.



Un homme immense, sept pieds deux pouces ..

Ce fut un coup terrible pour la pauvre femme; toutefois la présence d'esprit ne l'abandonna pas. A tout prix, il fallait empêcher que cet incident ne fût divulgué dans Pont-sur-Oise. Alors elle partit pour Paris, ayant en tête l'adresse d'un ébéniste pris au hasard dans le Bottin; elle commanda un lit d'une grandeur convenable, avec ordre de l'apporter, vous entendez bien? de nuit, en voiture, et de telle sorte qu'après l'avoir installé l'ouvrier repartît aussitôt et s'éloignât promptement, sa présence ne devant pas même avoir été soupçonnée dans la ville.

Ces précautions ne furent pas vaines; l'opération se fit si adroitement que les voisins ne s'aperçurent pas de la substitution; la vieille rentière, qui ne dormait plus guère depuis quelques années, entendit bien quelque bruit, mais elle l'attribua à autre chose, et Mme Besiche respira enfin, presque heureuse du bon tour qu'elle venait de jouer aux indiscrètes commères du quartier.

Il n'était pas trop tôt d'ailleurs qu'une couche plus commode fût mise à la disposition de la jeune fille, car dans les trois ou quatre mois qui précédèrent l'arrêt tant désiré, Georgette grandit encore de cinq à six pouces. Elle était devenue un phénomène extraordinaire et voilà pourquoi M. et Mme Besiche étaient, comme nous le disions en commençant, si désolés. Il faut convenir qu'il y avait de quoi.

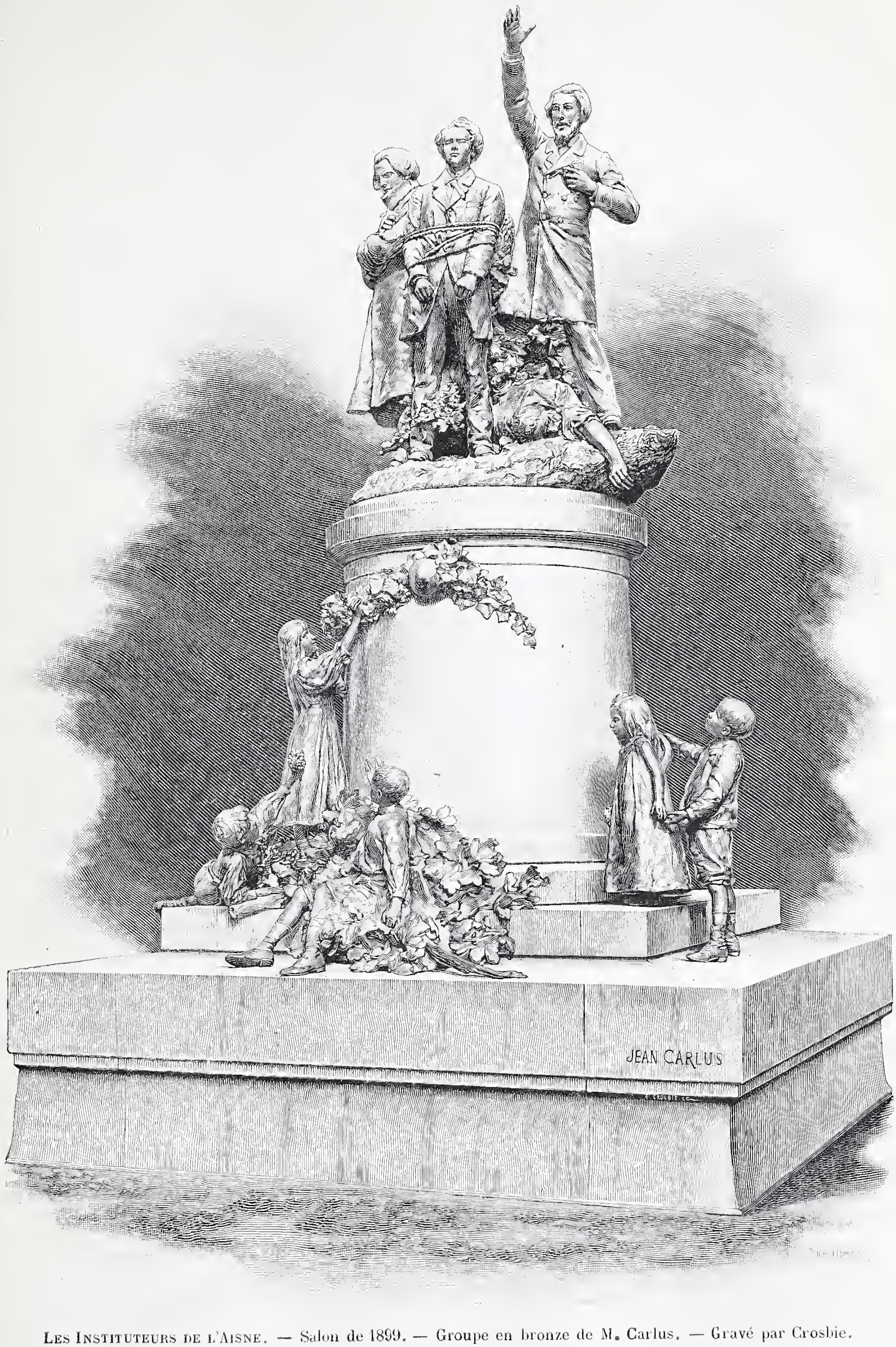
N'avoir qu'une fille, une enfant qu'on avait choyée dans son jeune âge, sur laquelle on avait bâti tant d'espérances, et l'avoir vue devenir une géante! Car il n'y avait pas à se le dissimuler, Georgette était une géante! Ce mot redoutable, Mme Besiche l'avait entendu résonner à son oreille tout récemment encore, lancé par un gavroche qui s'était sauvé à toutes jambes. Une géante! Quelle fatalité! et comme il était heureux pour l'arrière-grand-père, cause de tout ce mal, qu'il eût disparu de la scène du monde! Il y avait des jours où Mme Besiche aurait souhaité le tenir, là, devant elle, pour lui jeter son ignominie à la face. La nuit, elle le voyait en rêve. Un homme immense, sept pieds deux pouces, lui apparaissait soudain, droit comme un poteau de télégraphe, tenant par la main une petite fille qui se mettait à grandir... à grandir... si bien que le couple emplissait tout l'espace. Et le géant disait : « C'est mon arrière-petite-fille, c'est Georgette : ne la reconnaissez-vous pas? Voilà enfin une descendante digne de moi! Ma race sera donc perpétuée! »

(*A suivre.*) A. Delapierre.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LES INSTITUTEURS DE L'AISNE



Les Instituteurs de l'Aisne. — Salon de 1899. — Groupe en bronze de M. Carlus. — Gravé par Crosbie.

La semaine dernière a été érigé à Laon un monument élevé à la mémoire de trois instituteurs du département de l'Aisne, fusillés par les Allemands en 1871. Ces trois glorieuses

victimes tombées sous les balles des envahisseurs s'appelaient : Jules Debordeaux, Louis Poulette et Jules Leroy.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire en les voyant groupés dans le motif principal du monument qui a figuré au Salon de cette année (Société des Artistes français) où il a valu à son auteur, M. Jean Carlus, une première médaille, Debordeaux, Poulette et Leroy n'ont pas été conduits devant le peloton d'exécution à la même heure et au même lieu.

Le premier qui fut frappé est Debordeaux. Debordeaux était petit instituteur à Pasly.

Voyant les efforts que faisait le général Faidherbe pour arrêter l'ennemi qui envahissait la région, il souleva les paysans des environs de Soissons et se mit en campagne. La première attaque fut une victoire; mais la petite troupe, abandonnée à elle-même, se trouva bientôt sans ressources ; elle fut cernée et prise, après avoir opposé une résistance acharnée.

Par suite d'une dénonciation, le brave instituteur fut reconnu l'instigateur du soulèvement des habitants. Il eut alors à subir les grossièretés et les brutalités de ses vainqueurs. On lui cracha au visage, on le souffleta, on le frappa. Quand ils eurent assez exercé leurs violences, les Prussiens décidèrent de le passer par les armes. Ils en firent une cible sur laquelle ils tirèrent l'un après l'autre. Jeté à terre par un premier projectile, l'infortuné se releva; il fallut trois balles pour l'achever. Son corps fut abandonné. Debordeaux avait vingt-sept ans.

Le cas de Poulette, instituteur à Vauxregis, est en bien des points semblable à celui de Debordeaux. Comme lui, il avait organisé une compagnie ; comme lui, il fut dénoncé; comme lui enfin, il fut exécuté avec la plus horrible brutalité.

Arrêté, garrotté et condamné à mort, Poulette eut la douleur avant de mourir de voir sa femme préparer le repas de ses bourreaux qui la maltraitaient. On creusa sous ses yeux la fosse destinée à recevoir son cadavre, puis l'exécution eut lieu.

On le fusilla trois fois. Une première décharge fut tirée dans les jambes, la seconde l'atteignit à la poitrine sans l'achever. Un coup de pistolet dans la tête, à bout portant, mit fin à cette ignoble boucherie.

Les rigueurs des Allemands, leurs cruautés devaient encore redoubler, car les envahisseurs étaient exaspérés de la longue et tenace résistance qu'ils rencontraient partout. Plus de contrôle désormais, plus d'enquête, plus d'instruction, aucun besoin de preuves. Quiconque était pris les armes à la main était fusillé. Quiconque était soupçonné d'avoir cherché par un moyen quelconque à entraver la marche de l'ennemi passait devant une cour martiale dont les arrêts étaient invariablement la condamnation à mort. C'est ce qui se passa pour Leroy, instituteur à Verdières, qui fut brutalement arraché de sa classe à la suite d'une bagarre entre des paysans armés et des Bavarois. Le jeune instituteur — il n'avait que vingt-cinq ans — avait été soupçonné d'avoir excité ses compatriotes à la résistance. Il fut arrêté ainsi que trois paysans et conduit avec eux à Châlons-sur-Marne. Malgré ses protestations d'innocence, il fut condamné à mort. L'exécution eut lieu le 22 janvier 1871.

« A sept heures du matin, a écrit un témoin de cette scène, Leroy et ses compagnons étaient conduits sur le champ de manœuvre de la garnison, où toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie se tenaient sous les armes ; des uhlans galopaient autour du terrain, dispersant les rares groupes d'habitants qui avaient suivi le sinistre cortège.

« Une fosse était creusée autour du mur d'un vaste manège de cavalerie. On traîna presque là les condamnés que le peleton d'exécution attendait. Tous les témoins français de cette scène versaient des larmes de douleur et de colère ; ils assistaient les poings crispés, le visage convulsé, aux derniers préparatifs du drame sous un ciel sombre et bas, chargé de neige. Le maître d'école Leroy fut exécuté le dernier.

« Les troupes défilèrent ; un détachement de corvée poussa dans la fosse les quatre cadavres et les recouvrit aussitôt de terre. »

Telle est sommairement racontée la fin émouvante des trois instituteurs de l'Aisne. Dans son monument, M. Carlus les a représentés au moment où ils vont tomber sous les balles prussiennes. Entre leurs jambes gît le cadavre d'un paysan fusillé avant eux, symbolisant toute la population unie dans la mort aux instituteurs. Enfin, sur le socle sont représentés cinq petits écoliers ou écolières qui saluent les trois instituteurs et déposent des guirlandes fleuries à leurs pieds, rendant hommage aux éducateurs de la nation, glorieusement tombés.

Les noms de Debordeaux, Poulette et Leroy sont gravés en lettres d'or dans le granit du monument qui, nous devons le mentionner, est le produit d'une souscription ouverte entre les instituteurs et les institutrices de France et des colonies.

Leur mort héroïque appartient à l'histoire ; il est donc de toute justice de faire connaître leurs bourreaux et de clouer leurs noms au pilori : le major de Krohn fit fusiller Debordeaux et Poulette ; le major von Bœtticher présida à l'exécution de Leroy ; enfin le Français qui dénonça Poulette était un garde champêtre du nom de Poittevin.

A chacun son lot. Aux uns la honte, aux autres la gloire. ANDRÉ VILLENEUVE.

UNE RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE SUR LE HAUT-NIGER ET LE TANKISSO

En 1889-1890

Suite. — Voyez pages 245 et 262.

Derrière elle marche l'apprentie madiana qui doit remplacer son aînée, lorsque cette dernière quittera ses fonctions. Son costume est à peu près le même, mais au lieu des queues de cheval, elle porte deux petites calebasses à poignées allongées qu'elle ne cesse de tourner et retourner en parcourant à pas lents le cercle des spectateurs, — ceci dans le but d'encourager les assistants à la générosité.

La petite danseuse s'avance d'abord en remuant les bras et faisant cliqueter les grelots de son costume. Un des jeunes gens se détache alors, la saisit solidement par les chevilles, l'enlève à bout de bras et, la tenant ainsi à bras tendus, fait en courant le tour du cercle. Puis il l'assied sur ses épaules, l'y place debout, la fait tourner horizontalement, tandis que la madiana continue d'agiter ses bras et sa tête en cadence.

Le rythme s'accélère. Maintenant c'est une véritable danse de Saint-Guy à laquelle Noumou-Kanko semble en proie; elle s'étire, se disloque, bondit, retombe sur la nuque de son cheval humain. Le danseur essoufflé, suant, un de ses camarades le remplace, puis un autre, chacun sautant plus haut et s'ingéniant à secouer à qui mieux mieux, en tout sens, la petite fille. Celle-ci s'anime au jeu, se contorsionne en des poses de plus en plus extraordinaires, sa chevelure lui couvre la figure, sa ceinture de coquillages tinte avec bruit. Avec sa couleur noire, on dirait d'une poupée en caoutchouc qu'un enfant fait sauter au bout d'un fil.



Case de sir Walter Reade à Nora.

Enfin la provision de paille du feu s'est usée; il est temps d'aller prendre un repos bien gagné, surtout par l'enfant. Elle saute à terre, court vers le personnage marquant de l'assemblée — moi en l'espèce — et lui fait le salut du captif, à genoux, le dos tourné, une main sur la nuque, l'autre appuyée à terre (1).

Le lendemain, nous passions à Dougoura. Les murailles sont encore percées des trous produits par les obus de la précédente colonne, mais les habitants ont réoccupé leurs cases, trop heureux d'être débarrassés de Samory.

J'arrivai à Kouroussa le 26.

Le commandant du poste était ce jeune sous-lieutenant noir, Biram-Faye, dont j'ai conté la course à la poursuite de Seriba.

Kouroussa, qui devenait ainsi le terminus amont de ma reconnaissance sur le Niger, est un gros village, autrefois encore bien plus considérable, mais qui conserve pourtant une réelle importance.

Il est dominé par un mamelon sur lequel a été bâti un fortin construit en briques sèches et qui affecte la forme d'un rectangle bastionné.

Sur le bastion de gauche en regardant le Niger, on a placé une pièce de quatre de montagne qui commande admirablement le fleuve et la plaine qui s'étend en face sur la rive droite. C'est devant les obus de ce canon que Karamokho s'est enfui.

A l'intérieur de l'enceinte fortifiée se trouvent les magasins, le logement de Biram-Faye et un abri pour la garde qui y couche chaque soir. Les tirailleurs de la garnison habitent avec leur famille dans des cases indigènes groupées en village à une cinquantaine de mètres du poste. Un chemin couvert permet d'aller à l'abri du fort au village en cas d'attaque soudaine.

A Kouroussa, le Niger est encore large de plus de 300 mètres, de beaux arbres ombragent ses rives. En saison sèche, il existe devant le village un gué praticable où passe la route du Fouta-Djallon au Ouassoulou.

Avant de partir de Siguiri, j'avais expédié une

(1) Je dois noter qu'à Nora on me donna pour logement le groupe de cases où était descendu le voyageur anglais sir Walter Reade qui, parti des établissements de la Guinée anglaise, atteignit le Niger à Farannah et le redescendit en pirogue sur une partie de son cours supérieur. J'aurai l'occasion de revenir sur les résultats géographiques de son voyage.

dépêche au commandant supérieur. Devant la bienveillance qu'il me témoignait, j'avais essayé de me faire accorder l'autorisation de remonter le Niger au-dessus de Kouroussa, aussi loin que pourraient naviguer mes pirogues. La veille de mon arrivée à Kouroussa, la réponse m'était parvenue, négative. Elle ne pouvait d'ailleurs être autre. En amont de Kouroussa, le Niger coule entre les provinces de Firia et de Sankaran dans lesquelles nos troupes n'avaient pas encore pénétré. Samory pour l'instant luttait avec le Sankaran, dont le roi s'était réfugié chez nous. L'almamy (1), précisément au moment de mon voyage, faisait le siège de Bantoun, gros village situé à peu de distance du Niger Je n'aurais pu passer sur le fleuve sans être aperçu de ses sofas, et le moins qui me serait arrivé eût été de me voir obligé de me rendre auprès de lui. En admettant même qu'il ne se fût pas vengé sur moi de ses échecs de l'année précédente, je devenais entre ses mains un trop précieux otage pour qu'il ne cherchât pas à me conserver. Dans ces conditions, une visite de politesse pouvait se prolonger longtemps et l'exemple de Mage, gardé trois ans à Ségou par Amadou Cheikou, était de nature à faire réfléchir. Le commandant Archinard avait donc raison de ne pas céder à mes instances. Il a été reconnu depuis que le Niger cesse d'être navigable, même pour des pirogues, à 12 kilomètres environ au-dessus de Kouroussa.

Mais s'il m'était défendu de continuer plus avant mon exploration du Niger, du moins le commandant Archinard me donnait une compensation.

Il me prescrivait, en effet, de remonter le Tankisso, cet affluent de gauche qui se jette près de Tiguiberi, d'en étudier le cours au point de vue de la navigation jusqu'aux confins du Fouta-Djallon et d'aller passer un traité avec le village de Toumanea qui avait envoyé des messagers à Siguiri et manifesté le désir de se mettre sous notre protectorat.

Je ne m'étais pas trompé sur la difficulté de faire de l'hydrographie en pirogue et surtout d'apprécier exactement la vitesse de marche. Heureusement la topographie faite à terre et les observations astronomiques que j'avais prises à l'aller simplifiaient ma tâche.

Sauf un barrage de rochers à 1 kilomètre 1/2 au-dessous de Kouroussa, le Niger ne présente entre ce point et Siguiri aucun danger. Partout ce sont des fonds de sable, et les quelques écueils qu'on aperçoit çà et là sont faciles à éviter. En revanche, comme tous les cours d'eau de la région, le Niger n'est réellement, pratiquement navigable, pour des navires d'un tonnage un peu fort, que de juillet à décembre.

Sur la rive droite, trois villages seulement restent debout : Babila, Dialiba et Sansando. A l'approche de mes pirogues, le premier avait été évacué. Devant les deux autres qui se font face à l'embouchure du Milo, je ne fus l'objet d'aucune démonstration hostile. D'ailleurs Kali, qui les commande, se tient en rapports amicaux avec Siguiri autant que le lui permet la crainte de son maître Samory. La rive gauche, notre rive, est en revanche couverte de villages. Les uns existaient avant notre arrivée, les autres sont formés des sujets fugitifs de l'almamy.

On y rencontre de nombreux Somonos pêcheurs, et des Bozos qui chassent l'hippopotame.

Les premiers sont les descendants d'anciens



Un Peul.

captifs des rois de Ségou qui lui proposèrent de pêcher pour son compte, puis essaimèrent un peu partout sur le fleuve. Les seconds constituent une race à part, race extrêmement curieuse et intéressante.

Les Bozos existent sur tout le cours du Niger. Je les trouvais en ce moment près de ses sources ; plus tard je les vis dans le Massina, à Tombouctou, à Say. Plus bas encore, à Madecali, pas bien loin en dessus de Boussa, j'en rencontrai un et je suis convaincu que j'en aurais trouvé d'autres plus en aval si j'avais eu le temps de m'occuper de la question. Partout les Bozos ont un genre particulier, des mœurs spéciales, *une langue unique*.

On a essayé de reconstituer leurs origines par leurs légendes. Ce qu'ils content n'est pas bien clair : autrefois leurs pères auraient été sujets d'un grand roi qui régnait sur un vaste royaume dans l'Est. Ils pêchaient pour lui et chassaient l'hippopotame. Un jour le roi voulut les employer à des travaux serviles. Ils le tuèrent en lui donnant à manger une tortue empoisonnée, puis, pour fuir le châtiment, se sauvèrent en emportant toutes les pirogues du pays. Ils marchèrent longtemps, puis arrivèrent sur le Niger, *qui alors coulait en sens inverse*, et depuis ils sont les fils du fleuve, les dépositaires de ses secrets, les marins qui glissent sur ses eaux dans leurs pirogues. Personne comme eux ne connaît le moyen de s'emparer du poisson, de chasser l'hippopo-

(1) Titre sous lequel les Soudanais désignent Samory.

tame et le lamantin ou de tuer d'une balle le caïman qui dort au soleil sur les bancs de sable.

Pour tuer les hippopotames, les Bozos emploient des javelots de deux mètres environ de longueur dont la pointe barbelée est empoisonnée avec le « Soubakha mousso ».

Ce nom, qui veut dire exactement «la sorcière», est aussi celui de la plante qui sert à composer le venin. Le chef des Bozos de Nora me donna un fer de javelot empoisonné contenu dans une petite corne. Depuis, j'en essayai sans succès l'effet sur un mouton. Il est vrai que le poison avait vieilli et, comme le «Kouna» des Bambaras, il ne conserve sans doute que peu de temps ses propriétés mortelles.

J'ai en effet vu des hippopotames tués par les Bozos: la blessure de l'arme elle-même était insignifiante; il faut donc bien admettre que c'est le Soubakha mousso qui avait causé la mort de l'animal.

Le 3 janvier, dans la matinée, j'étais de retour à Siguiri. Je passai toute la journée et celle du lendemain à préparer mon voyage sur le Tankisso et à prendre des renseignements géographiques sur son cours.

Le Tankisso, qui tire son nom d'un ancien village situé sur sa rive gauche, est encore appelé Bafin (rivière noire) par les indigènes. Descendu du Fouta-Djallon, il atteint plus de 250 mètres de large en saison sèche à son confluent avec le Niger. Les Somonos de Siguiri connaissaient sa navigation jusqu'au village de Kerouané, aux confins de la province du Bouré, mais en amont, de mémoire de nègre, personne ne l'avait jamais suivi en pirogue.

Depuis près de deux cents ans, les rives de son cours moyen ont été ruinées par la guerre. Mais, ajoutait-on, même lorsque des villages, détruits depuis, existaient à proximité de ses bords, les noirs ne s'étaient jamais servis de leurs embarcations pour en descendre ou en remonter le cours; ils ne les utilisaient que pour traverser d'une rive à l'autre.

A cette ignorance s'ajoutait chez les Somonos de Siguiri une crainte superstitieuse énorme. Ce fut un deuil public lorsque le capitaine Besançon réquisitionna trois pirogues, les meilleures qu'il put trouver dans le village, et douze Somonos pour m'accompagner dans mon voyage.

J'aurais bien voulu, pour les raisons déjà énoncées, accomplir comme sur le Niger un double parcours par terre d'abord, par eau ensuite.

Mais, cette fois, cela m'était impossible. Entre Kerouané et la province de Dinguiray, pas un village. Il m'eût fallu me tracer un chemin à travers une végétation vierge, sans point de repère fixe, pour opérer la jonction des pirogues et du détachement à terre, une fois la journée finie. Bon gré mal gré, une seule voie pénétrable s'ouvrait devant moi, la rivière.

Une complication politique s'ajoutait à ces difficultés de la nature. Le Tankisso passe auprès de Dinguiray, occupé alors par Aguibou, frère d'Amadou-Cheikou qui régnait à Segou. Ses sentiments à notre égard étaient douteux. S'il ne paraissait pas devoir aimer vivement son frère qui autrefois voulut le tuer, il n'était pas prouvé qu'il nous vît d'un bien meilleur œil. Le musulman, au Soudan, est toujours l'ennemi. Le commandant supérieur m'avait en conséquence prescrit d'éviter toute relation avec lui. Passant par terre dans son domaine, cela eût été impossible.

Je laissai donc à Siguiri les cinquante tirailleurs de ce poste et ce fut seulement avec nos laptots et le petit détachement de Bamako que je me mis en route. Comme chef des piroguiers, Besançon m'avait pourvu d'un vieux bonhomme très réputé, paraît-il, dans le pays.

Enfin il avait expédié des courriers à Zeïla, village du Bouré, pour donner l'ordre à un nommé Sliman, frère du chef et le meilleur chasseur d'éléphants de la contrée, de venir se mettre à ma disposition. Les chasseurs s'aventurent quelquefois dans le désert de verdure du Tankisso central et Sliman pouvait sinon me guider, du moins me donner des renseignements intéressants.

Le 4 janvier de bon matin, je quittais Siguiri; bientôt je pénétrai dans la rivière. Les deux rives sont uniformément couvertes de beaux arbres, parmi lesquels dominent les *ghos*, au feuillage persistant. A une heure, j'arrivai à Nientankhoto où je m'installai pour la nuit.

Entre Tiguiberi et Nientankhoto, les villages du bord de la rivière sont tous en ruine. Sur la rive gauche, Nounkoumbala, Sansando, Koromagnato ont été de fortes agglomérations; mais rien ne les révèle plus aux voyageurs; ils ont été « cassés » par Kassa-Moussa, précurseur presque légendaire du cruel Samory.

Il y a quelque 250 ou 300 ans, les Ouassoulounkés peuplaient les deux rives du Tankisso, et le pays qu'ils occupaient se nommait Sendougou.

Sur les bords du Niger, dans l'Amana, le Djouma, le Kouloukalan, étaient établis les Malinkés, commandés par Kassa-Moussa qui régnait à Sansando, à l'embouchure du Milo, depuis que son ancien village de Dialibakoro était devenu trop petit pour contenir ses captifs et ses sujets.

Kassa-Moussa attaqua les Ouassoulounkés. Pour trouver un prétexte à déclaration de guerre, il envoya l'ordre à Sansando (Sendougou) d'avoir à quitter un nom qu'il avait choisi pour sa propre capitale. (Sansando signifie tout simplement « enceinte palissadée »).

Le Sendougou refusa. Deux colonnes de Malinkés s'avancèrent alors sur les deux rives du Tankisso. Le pays fut complètement conquis et ruiné en cinq jours. Les Ouassoulounkés de la rive gauche se réfugièrent au nord, dans le Birgo; ceux de la rive droite traversèrent le Niger et purent rallier le Ouassoulou où se trouvaient leurs parents.

A Nientankhoto, on me montre une fille du chef qui passe pour la beauté la plus accomplie du canton. J'en ai pris un croquis; je ne sais si le



La jolie fille de Nientankhoto.

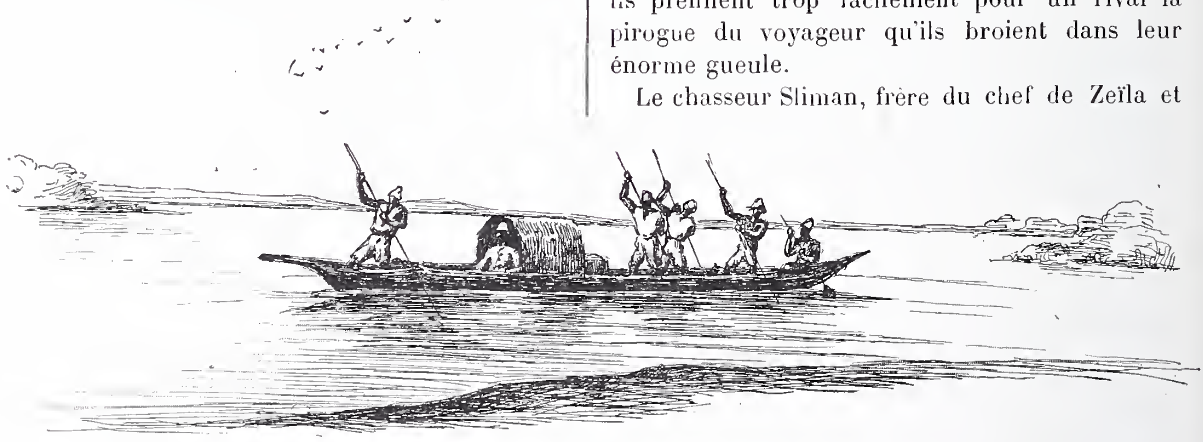
goût européen sera d'accord avec celui des Malinkés.

Le 5, je mouillai à Ouara; le 6, à Krouniap, après avoir passé devant Kamakhan, dans un semis d'écueils et de roches nombreuses, noires, feuille-

pic en falaises, dans la rivière. Sur ces rampes proches de l'eau croissent en général, par touffes, de beaux bambous dont nos Somonos faisaient provision pour servir de perches à leurs pirogues.

Les roniers, ces immenses palmiers dont le tronc renflé au milieu s'amincit en bas et en haut, sont très abondants. Leurs noix jonchent le sol, elles constituent une pâture très appréciée par les éléphants, dont nous apercevons de nombreuses traces. Avant même de rentrer dans la partie complètement déserte du cours de la rivière, nous trouvions déjà une faune d'une incomparable richesse. De nombreux troupeaux d'antilopes de diverses espèces venaient boire sur le bord sans paraître trop effrayées de notre présence; sous les couverts de la végétation bordière, c'est le gazouillis, le pépiement continuel et assourdissant de milliers d'oiseaux. Au moment de la chaleur du jour, les perdrix et les pintades viennent tout au bord de l'eau par bandes nombreuses chercher l'ombre et la fraîcheur. Mais les hippopotames surtout pullulent dans le Tankisso. Plus haut, je devais les voir en troupes encore bien plus considérables, mais déjà on pouvait en compter des troupeaux de 10 et 15 têtes. Peu dangereux en temps ordinaire l'hippopotame devient terrible pour les embarcations à l'époque du rut. Les mâles se livrent alors à de terribles combats et, dans leur aveuglement, ils prennent trop facilement pour un rival la pirogue du voyageur qu'ils broient dans leur énorme gueule.

Le chasseur Sliman, frère du chef de Zeïla et



Ma pirogue.

tées, d'une beauté sauvage, mais qui sont bien gênantes pour la navigation et doivent être surtout dangereuses lorsque la rivière en crue ne laisse pas nettement distinguer le chenal tortueux qui permet de franchir le passage nommé par les indigènes Kamakhan-Fara.

A partir de ce point, le fleuve se rétrécit et son fond diminue; son lit s'encombre de cailloux, ne laissant entre eux que d'étroits pertuis.

Les rives sont couvertes de beaux arbres dont la verdure est entretenue par l'eau qui baigne les racines. Au delà de cette bordure verdoyante s'étend une plaine couverte de graminées, inondée par places en hivernage et qui va jusqu'aux premières ondulations du sol. Parfois celles-ci sont éloignées de plusieurs kilomètres; d'autres fois, au contraire, elles se rapprochent jusqu'à tomber à

mon futur guide, m'attendait à Kerouané. Avec lui se trouvait son élève, un jeune garçon de vingt ans, nommé Karamokho. Sliman me fit tout de suite une excellente impression. Solide, bien planté, le regard franc, parlant peu, tout dans son aspect dénotait l'énergie. Il ne me cacha pas que ses connaissances hydrographiques étaient assez vagues. Il connaissait surtout le Tankisso pour être venu de loin en loin sur ses bords tuer l'hippopotame, mais n'en avait jamais suivi la berge d'assez près pour me donner une idée bien nette de son cours. Pourtant il croyait pouvoir m'affirmer que je ne trouverais ni chute ni cataracte; jamais il n'en avait vu et n'en avait non plus jamais entendu parler par les autres chasseurs.

(*A suivre.*)

HOURST,
Lieutenant de vaisseau.

RAVENNE

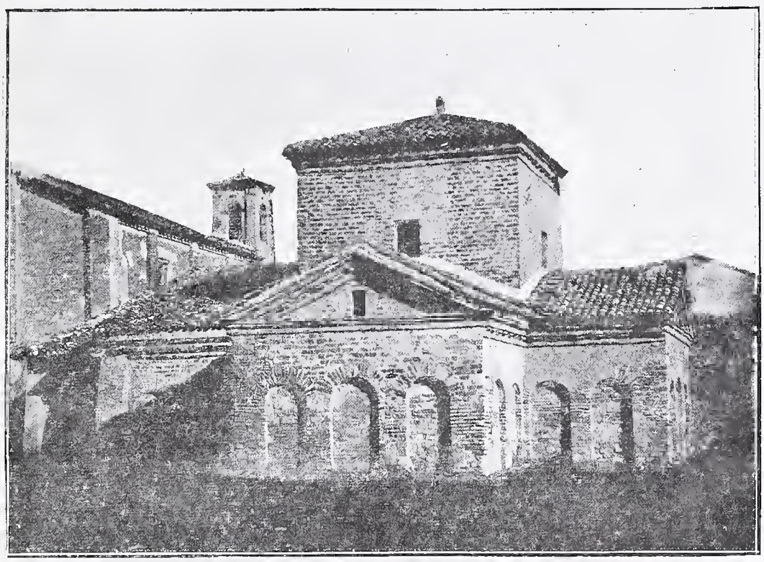
LE MAUSOLÉE DE GALLA PLACIDIA

Ravenne est la ville des tombeaux, et quels tombeaux! Le mausolée de Galla Placidia, fille de Théodose, sœur d'Honorius, mère de la fiancée d'Attila; le mausolée de Théodoric, le plus grand des Barbares, les précurseur des empereurs germaniques; le monument du génie le plus profond de l'Italie des temps modernes, du Dante! La ville est la gardienne de ces mausolées. On dirait qu'il est des morts dont la vie fut si agitée et subit de tels orages qu'ils ont besoin de plus de silence et de solitude que les autres hommes. Ravenne convient mieux que tout autre séjour à ces puissants d'outre-tombe.

* * *

Le mausolée de Galla Placidia est d'apparence modeste. C'est un monument en briques, en forme de croix latine, recouvert de tuiles comme les plus simples masures de la campagne romaine. La partie centrale qui correspond au dôme est carrée; elle a sur chaque face une fenêtre murée. Les quatre bas-côtés, les branches de la croix, sont ornés de frontons primitifs triangulaires. Vu du dehors, l'ensemble fait une impression pauvre et petite. Quand on entre, cette impression s'accentue tout d'abord : le sol est dépourvu de pavé, la lumière est insuffisante. On distingue dans les niches de grandes urnes de pierre; vis-à-vis, celle de Placidia, vide. Les autres, on ne sait quels personnages elles renferment. Notre déception ne dure pas. En levant les yeux nous contemplons enfin des mosaïques merveilleuses. Dans les voûtes latérales, sur un fond d'un bleu profond et chaud, des arabesques dorées qui sont plus riches que celles du baptistère de Saint-Jean-de-Latran ; des anges s'envolent sur l'azur céleste, les ailes blanches déployées toutes grandes ; partout des volutes de feuillage, des oiseaux, des colombes, des paons au plumage luxuriant. Mais ce qui mérite d'attirer et de fixer l'attention, c'est la mosaïque qui se trouve au-dessus de la porte d'entrée. Elle représente le Bon Pasteur, sujet symbolique qu'on trouve dans les catacombes de la voie Appienne. La figure du Christ est juvénile et douce. Elle ne porte pas cette barbe noire, elle n'a pas ces traits durs qui caractérisent ce qu'on a appelé, à tort, le type byzantin. Il est facile de saisir ici l'erreur de cette qualification, — comme on voit à Florence et à Sienne, chez Giotto et Duccio di Buoninsegna, que les primitifs italiens savaient peindre autre chose que les fameuses « figures émaciées ». Le Bon Pasteur est assis. Sa main gauche tient une croix ; de la droite, il caresse une brebis. Dans cette mosaïque il y a un essai de composition. L'artiste ou les artistes ont mis trois brebis de chaque côté du Bon Pasteur ; toutes sont tournées vers lui.

Cette symétrie est pleine de grâce naïve.



Ravenne. — Mausolée de Galla Placidia.

On ne se lasse pas d'admirer ces premiers chefs-d'œuvre de l'art chrétien. Dans le recueillement et l'obscure clarté du mausolée de Placidia, la pensée va à cette infortunée princesse dont la destinée fut si haute et si tourmentée. Comme toutes les reines malheureuses, elle a une histoire, et quelle histoire tragique est la sienne!

Elle vivait à Rome quand Alaric y entra à la tête de ses hordes victorieuses. Emmenée prisonnière, elle traverse l'Italie, passe en Gaule avec Ataulf qui a succédé à Alaric, son beau-frère, et obtenu d'Honorius, frère de Placidia, le titre de maître de la milice. Elle assiste aux guerres qu'Ataulf soutient en Gaule, et en 514 elle l'épouse à Narbonne. Ce mariage eut lieu en grande pompe. Ataulf revêtit le costume romain. Placidia y parut assise sur le lit impérial. Cinquante jeunes et beaux esclaves lui apportèrent cinquante cassettes remplies d'or et de pierreries. Attale, ancien préfet de la ville, à Rome, nommé empereur par Alaric, y entonna l'épithalame, chanta et dansa en l'honneur du roi gothique qui épousait son esclave, la fille de Théodose! N'est-ce pas là un des spectacles les plus dignes de cette époque, une scène de tragi-comédie ou plutôt un épisode d'un roman comique dont les acteurs semblent jouer un rôle au hasard des circonstances et où les trônes et les sceptres illustres sont de-

venus des accessoires brillants qu'on distribue par caprice ?

Ce grand mariage eut de sombres lendemains. Jaloux d'Ataulf, Constance, vaillant général, premier personnage à la cour de Ravenne, fomenta une rupture entre Ataulf et Honorius. Ataulf refait Attale empereur. L'histrion du royal hymen revêt de nouveau la pourpre impériale. Constance vient mettre le siège devant Narbonne. Attale fut pris et ramené à Ravenne où on le promena en triomphe, par dérision, au milieu des rires et des huées. Ataulf est assassiné en Espagne et Placidia, sur l'ordre de son frère, épouse Constance. Elle en eut deux fils, Valentinien et Honoria. A la mort de Constance, elle part en exil à Constantinople. C'est de là qu'elle revint quand Théodose II, qui régnait à Constantinople, recueillit la succession d'Honorius. Théodose II envoya Valentinien à Ravenne pour gouverner l'Occident sous le nom de Valentinien III. Placidia était chargée de sa tutelle.

Sa fille Honoria est mêlée à l'histoire des invasions d'Attila. La cour impériale avait décidé qu'Honoria ne se marierait pas afin d'éviter des compétitions à l'Empire et qu'en échange elle recevrait le titre d'Augusta. La princesse voulait se marier ; elle épousa son chambellan, Eugène.

L'empereur l'exile à Constantinople où on l'enferme dans un couvent. Pour se venger et fuir, elle jette son dévolu sur le parti le plus



RAVENNE. — Mausolée de Galla Placidia. — Mosaïque du Bon-Pasteur.

puissant de l'époque ; elle choisit pour libérateur, pour chevalier, Attila. Elle envoie par un eunuque son anneau au roi des Huns ; elle se fiance ainsi et lui promet d'être sa femme. Il n'a qu'à venir. On la rappelle à Ravenne ; on la marie à un officier subaterne. Attila la réclame et avec elle sa dot. Attila ne se déplaçait pas seul ; six cent mille guerriers formaient sa suite ; il met ses troupes en mouvement et entreprend à travers la Gaule et la Haute-Italie un voyage de fiançailles dont l'histoire a gardé le souvenir.

On se demande ce qu'eût été le voyage de noce ! Les campagnes sont dévastées ; les villes de la région du Pô sont détruites. Des fugitifs vont fonder Venise.

O ironie du sort ! Attila, sans le vouloir et le savoir, a mis, pour ainsi dire, dans le corbeille de mariage d'Honoria, Venise, la poétique Venise ! Il ne vit jamais sa fiancée et n'entra pas dans Ravenne. L'herbe y croît toujours.

Placidia mourut à Rome où elle était née. Quelques années plus tard, son fils Valentinien était assassiné. Ainsi s'éteignait la race impériale de Théodose. Le mausolée de Placidia a donc renfermé les derniers restes de l'empire romain.

A ce titre, il est peut-être le plus intéressant des tombeaux de l'Italie. Ni la tombe de Cecilia Metella, ni le mausolée d'Adrien n'éveillent autant de souvenirs ni n'excitent autant d'émotion.

Tous les autres tombeaux de la Ville Éternelle semblent contenus dans celui-là. Il est la fin d'un monde.

JOSEPH GALTIER.

A PROPOS D'UNE ŒUVRE DE GUSTAVE COURBET

Il y a quelques mois à peine passait en vente publique un tableau jadis célèbre par le scandale qu'il avait soulevé à son apparition : c'est l'*Atelier* de Courbet. Tout ce que Paris con-



Musée du Luxembourg. — Le Trou du Puits-Noir. — Peinture de Gustave Courbet. — Gravé par Jarraud.

tient d'amateurs et d'artistes passionnés pour les grandes émotions d'art s'est trouvé réuni dans la somptueuse salle de fêtes de feu M. Desfossez dont il formait un panneau de fond. Peu de temps auparavant, lorsque l'acquit son dernier propriétaire, cette peinture, assez dédaignée et qu'un marchand n'avait poussée que dans l'espoir d'en trouver quelque béné-

fice en la débitant en menus morceaux, cette toile ne dut son salut qu'à l'idée saugrenue, semblait-il au premier abord, mais pourtant très avisée, soufflée à M. Desfossez par un amateur qui lui suggéra d'en faire un rideau de théâtre. C'est, en effet, sur la scène, qu'elle dissimulait en temps ordinaire, de la salle de fêtes, formant galerie, de M. Desfossez, que le public a été admis à la contempler la dernière fois. Elle avait atteint, alors, très péniblement le prix de 26.000 francs, la famille l'a rachetée pour 60.000.

Comme les *Casseurs de pierre*, comme l'*Enterrement d'Ornans*, cette composition avait été conçue avec maintes prétentions paradoxales et combatives. Le « maître-peintre » d'Ornans s'y plaisait, suivant son habitude, à de tapageuses manifestations. Renouvelant à sa façon cette vieille forme de l'allégorie qu'il avait si vivement plaisantée chez les autres, il espérait y afficher tout son programme esthétique, poétique, philosophique et social. *Allégorie réelle*, baptisait-il son tableau en termes un peu incohérents, ou *Intérieur de mon atelier déterminant une phase de sept années de ma vie artistique*, et une profession de foi particulière venait, en tête du catalogue de cette exposition privée de ses œuvres qu'il avait organisée en 1855, avenue d'Antin, à côté de l'Exposition universelle, développer, en considérations assez mêlées et un peu confuses, sa doctrine du *réalisme*.

Dans cette vaste peinture, d'environ sept mètres de large, si nos souvenirs sont bien exacts, Courbet, lui-même est assis, occupé à peindre un paysage. Tout autour de lui sont groupés, à divers plans, en des rapprochements plus ou moins inattendus, une femme nue, un moutard ébahi, un monsieur et une dame du monde qui honorent le peintre de leur visite, ses amis Bruyas, de Montpellier, Champfleury, l'apôtre de sa parole, et, dans un coin, Baudelaire lisant; on y rencontre encore des amoureux qui s'embrassent, une Irlandaise pauvre et son enfant, un braconnier, un paysan, un ouvrier, un marchand d'habits, un curé, un croque-mort, etc., etc., tous personnages ayant à ses yeux une signification symbolique.

Lorsque, en 1855, le public qui se hasardait dans son exposition vint devant cette immense composition qui semblait conçue dans le but de le prendre à rebrousse-poils sur toutes ses habitudes, ce fut un nouveau scandale, plus violent encore, semble-t-il, qu'en 1851, lors de l'apparition de l'*Enterrement* historique *d'Ornans*. Et pourtant, chose étrange et qui nous porte à réfléchir, cet *Enterrement d'Ornans*, tout inégal qu'il soit, tient superbement sa place au Louvre parmi les chefs-d'œuvre de l'art moderne; et l'*Atelier* nous surprenait tout récemment par des qualités si franches et si spontanées, non seulement de puissance, mais de chaleur, de transparence et de distinction, que le Louvre, aidé par la Société des amis du Louvre, tenta de l'acquérir pour en faire une des toiles maîtresses de sa future exposition des écoles contemporaines.

C'est que ces toiles ont perdu pour nous le caractère d'excentricité et d'extravagance qui causait leur scandale. C'est que nos yeux, désillés, les pénètrent aujourd'hui jusqu'au fond, sans se laisser impressionner par leur affectation tendancieuse qui ne porte plus ; c'est aussi que ce qui semblait alors des formules aventureuses, manifestement outrées dans un but de réclame ou de tapageuse vanité, nous apparaît maintenant, en bien des cas, comme l'expression de vérités définitivement reconnues. Car c'est bien souvent le goût du paradoxe qui vous fait toucher du doigt la vérité. Ce qui n'était d'abord que parade fanfaronne d'esprit combatif devient, par l'horreur contractée des lieux communs, par le besoin d'examiner les choses sous tous les aspects, le meilleur moyen d'atteindre certaines vérités qui, jusqu'alors, avaient échappé à nos sens, asservis par la discipline étroite des souvenirs pédagogiques et des habitudes professionnelles.

Voilà comment Courbet, qui avait pendant si longtemps rempli et même fatigué le monde des éclats de sa voix bruyante et vantarde de hâbleur franc-comtois, a pris désormais, aujourd'hui que nous ne sommes plus en face que de son œuvre, la place qu'il mérite au premier rang de nos plus beaux peintres contemporains. On rend pleinement justice à ce robuste et superbe voyant des choses de la vie, têtu et borné sans doute, mais puissant et sûr, viril et fécond dont les excès mêmes, en faisant opposition aux débordements des idéalistes et des imaginatifs, ont contribué fortement à maintenir l'équilibre admirable de notre école.

Autour de lui gravita, attirée par ses sympathies pour ce mâle et beau métier de peintre, à une époque de relâchement désolant de la peinture énervée par les sceptiques officiels et les éclectiques brevetés, et groupée dans un certain esprit de protestation et de révolte, une petite phalange de vaillants artistes hardis et originaux qui, après lui, ont illustré l'école française. Ce sont Bonvin et Ribot, Manet et Whistler, Legros et Fantin-Latour, Bracquemond, et, plus tard, Carolus Duran et Vollon. On voit que ceux qui se donnaient, plus ou moins exactement d'ailleurs, comme ses disciples, étaient, du moins, dignes d'un tel maître.

Si l'on veut étudier dans nos musées cette grande figure qui, en dehors de ses mérites de praticien, a contribué plus que toute autre à

nous habituer à considérer les aspects de notre propre vie, et a ouvert, à côté de Millet, une voie nouvelle à nos plus nobles inspirations en élevant à la dignité de l'art ces deux grands types populaires sur lesquels repose la société moderne : le paysan et l'ouvrier; si l'on veut apprendre à la connaître, à la pénétrer et à l'admirer sur ses principaux chefs-d'œuvre, il faut voir, au musée de Lille, l'*Après-Dînée d'Ornans*, il faut aller au Louvre, devant l'*Enterrement d'Ornans* et la *Remise de chevreuils*, le *Combat de cerfs*, la *Vague*, et l'*Homme à la ceinture de cuir*.

Le Luxembourg, pourtant, conserve, du maître comtois, qu'il a été le premier à consacrer, un petit souvenir de son œuvre particulièrement séduisant. Il y a été gardé, avec l'assentiment du Louvre, pour marquer la place du grand réaliste dans l'enseignement que ce musée prétend donner de notre histoire contemporaine.

Le *Trou du Puits-Noir* est un simple et calme paysage, une source au milieu des roches moussues, à l'ombre des grands arbres, un petit coin mystérieux de verdure et de fraîcheur, vrai paradis ombreux, tout exubérant de végétation, tout pétillant de fine lumière tamisée à travers les branches, tout imprégné d'humidité. Ici, plus de trace de cet esprit de paradoxe, de personnalité gênante et de combativité. C'est un hommage tranquille et désintéressé rendu par le maître d'Ornans à la bonne Nature.

C'était, d'ailleurs, un de ses sujets de prédilection que ce petit refuge exquis de son pays natal qu'il a représenté nombre de fois encore avec le même bonheur. Son patriotisme de clocher, souvent si borné et si terre-à-terre, l'inspirait bien cette fois. Pénétré de ce charme intime, ému malgré lui devant ces vieux amis d'enfance, ces bords du Doubs où, galopin, il fréquentait l'école buissonnière, il est à l'abri, dans cette lente griserie de tous les souvenirs accoutumés de toutes les préoccupations esthétiques, philosophiques, démocratiques dont il faisait triomphalement parade dans les tavernes et les estaminets. Il se laissait aller tout simplement à rêver dans une sorte de rêve animal ou végétatif. Aucun peintre n'a dit, avec une éloquence plus libre et plus simple, plus puissante et plus riche, cette splendeur tranquille et calme de la nature estivale, cette beauté saine et féconde et en même temps ce mystère frais, ce doux éclats des feuillages, ces fusées vives de verdure, cette transparence des eaux dans la pénombre humide. Le positiviste étroit, le raisonneur têtu, tapageur et fanfaron, devenait ces jours-là, qu'il le voulût ou non, ce qu'il affectait de dédaigner le plus, un véritable poète.

Léonce Bénédite.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Il n'est peut-être pas de mois qui soit salué avec plus d'enthousiasme et plus universellement que le mois de septembre ; pour un nombre très important, c'est le mois de la grande vacance des esprits ; pour tous, il demeure le mois de la cure la plus efficace pour les maladies morales et physiques. Ne va-t-il pas nous arracher à l'inanité des récréations maladives que nous dispense la société et nous donner l'occasion de faire provision de philosophie et d'endurance pour les mois suivants dont quelques-uns sont maussades ?

Si nous en exceptons cependant octobre, lequel est encore empourpré des feux derniers de la grande fête annuelle de la nature, septembre est comme la flambée du soir qui fait faire de beaux rêves et concevoir des projets.

Où qu'on le passe : dans la forêt, sur les rivages de la Manche ou de l'Océan, dans la montagne, au bord des rivières ou simplement en pleine nature, à l'ombre d'une ferme, allons plus loin, dans les villes même, il vous enveloppe comme d'une caresse à laquelle on ne résiste point.

Je sais bien que chaque mois a son charme particulier qu'il est impossible de nier : la neige, les glaces, les brumes elles-mêmes, les tourmentes, le ciel gris pesant, les chaleurs de feu brûlant la plaine ont leur poésie ; mais aucun n'est si haut en saveur, si capiteux.

La chasse et la pêche se donnent la main.

La première bat son plein en plaine, au bois, et vers la fin elle touchera au marais.

La seconde égrène ses adeptes le long des berges fleuries et ombreuses des cours d'eau. Ceux-ci, à l'abri d'une saulaie, se laissent vivre en entendant le susurrement de l'onde, en repaissant leurs yeux du paysage lointain que les échappées de lumière rendent féerique ; ils s'amusent au passage des papillons et des libellules.

Dans ce calme de toutes choses, le silence n'est troublé parfois que par le cri strident de l'oiseau bleu turquoise, le martin-pêcheur, dont la gorge pourpre semble dans son vol-éclair une braise ardente qui va s'éteindre au contact de l'eau qu'il effleure, ou par le gazouillement des hirondelles qui sillonnent l'azur dans leurs théories multiples.

Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille point, ce sont les chasseurs et les pêcheurs qui recueillent les notes les plus vraies et les plus sincères de la vie en plein air. Ils voient ce que d'autres n'ont jamais vu et ne verront jamais ; et ils savent voir. Les autres, pour la plupart, sont des passants indifférents qu'un site parfois arrête, tandis qu'eux, ils collectionnent pour les jours mauvais la série ininterrompue des tableaux changeants d'une impression fugitive qu'ils ne reverront peut-être point. Chaque année, chaque jour, nouveau décor ; chaque année, chaque jour, impressions nouvelles.

C'est pour eux seuls que les joies mortes pour tant d'autres revivent d'une aurore à une autre aurore ; c'est pour eux que sont les visions claires et nettes de l'état des choses.

Il y a dans l'esprit de ces chemineaux volontaires des bois et des berges des rivières plus d'attirance vers la

poésie de la nature qu'on ne le soupçonne généralement.

Si quelques-uns d'entre eux s'avisent de prendre le pinceau ou la plume, ils éclairent d'un rayonnement les coins perdus; c'est à ceux-là seulement qu'il faut demander la sincérité des impressions; c'est pour eux que la nature chante dans toute sa splendeur.

Poètes et artistes qui rêvent de sensations ignorées et qui ne voient les horizons qu'à travers les vitres de leurs ateliers feraient bien de s'entendre avec eux.

Mais, si l'on s'imaginait que le prestigieux décor de ce mois enchanté suffit à l'état d'âme d'un grand nombre, on se tromperait!

Nous omettons de parler de l'événement capital du mois, nous voulons dire du jour de l'ouverture de la chasse, laquelle démontre chaque année la fièvre d'action qui agite les hommes de tout âge et de toutes les classes.

On parle de cette ouverture trois semaines et même un mois à l'avance; on s'y prépare, nous ne disons point avec recueillement, mais avec une activité qui peut faire sourire, cependant qu'elle démontre un enthousiasme général et non point de commande pour cette envolée à travers champs. On se rappelle l'ouverture précédente et, comme l'espoir n'abandonne que rarement le cœur de l'homme, on entasse en pensée perdreaux, cailles et lièvres!

Ainsi qu'il arrive toujours, l'imagination va souvent au delà de la réalité; bien des déconvenues parfois s'abattent en douches glacées sur ces folles bâtisses élevées en si peu de temps. Il n'importe! Les succès des autres consoleront de la guigne le débutant trop nerveux et il pensera avec raison que son tour viendra. Celui qui se rebuterait pour un jour de déveine n'aurait vraiment point le feu sacré.

Aussi l'infortuné se reprendra t-il, soyez-en sûr.

Avec le temps, les sensations ne disparaissent point; après vingt ouvertures, bien que plus assagi, on est aussi ardent qu'à l'époque lointaine de ses débuts; on est peut-être un peu moins fou, mais les désirs ne se sont point émoussés et l'ouverture flamboie toujours aux yeux de tous comme une date magique.

Charles Diguet.

LE POTIER

Ainsi, pour en former le vase harmonieux
Qui cèlera le sang de la vigne fertile,
O rustique artisan! prends la gluante argile,
Que modèle à son gré ton doigt industrieux.

De ton pied jamais las, émeus le tour agile;
Sous ta main le pressant doucement, le flanc creux
S'incurve et, se pliant comme un sarment noueux,
L'anse a lié la panse avec le col fragile.

Faisant le vol du temps plus léger et plus prompt,
Chante, tâche d'enclore un peu de ta chanson
Dans la paroi qu'un feu rend sonore et luisante,

Afin que celui-là que l'âpre soif tourmente,
En se penchant pour boire, entende quelquefois
Ton âme, ô vieux potier, palpiter dans ses doigts!

Léon Denis.

AU SIAM

Suite. — Voyez page 260.

II

Les Siamois sont la moins ancienne des trois souches de la race thai qui se compose des Cambodgiens (ou Kmers), des Laotiens et des Siamois (ou Thai).

La population du Siam est évaluée à 6 millions 500.000 habitants, dont 500.000 Cambodgiens illégalement incorporés au Siam depuis 1813, 1 million de Laotiens, Khas, etc., 1 million de Malais, plus 2 millions de Chinois et seulement 2 millions de Siamois.

Les Chinois épousent tous des femmes siamoises. Comme ils sont plus nombreux que les maîtres du sol et qu'ils détiennent tout le trafic, ils absorberont inévitablement la race siamoise déjà si fortement métissée.

Les Siamois sont doux, serviables et serviles. Leur vêtement consiste en une pièce d'étoffe dont ils se ceignent les reins; c'est une sorte de culotte appelée sampot ou langouti. Hommes et femmes vont pieds nus et ont les cheveux taillés en brosse.

Les femmes s'habillent comme les hommes. Filles, elles portent les cheveux longs. Lorsqu'elles se marient elles se rasent les cheveux. Leur poitrine n'est couverte qu'à moitié d'une écharpe qu'elles rejettent sur une épaule. Aussi les autorités siamoises ont tenté l'année dernière de les obliger, sous peine d'amende, à fermer hermétiquement cette écharpe nationale qui leur sied si bien.

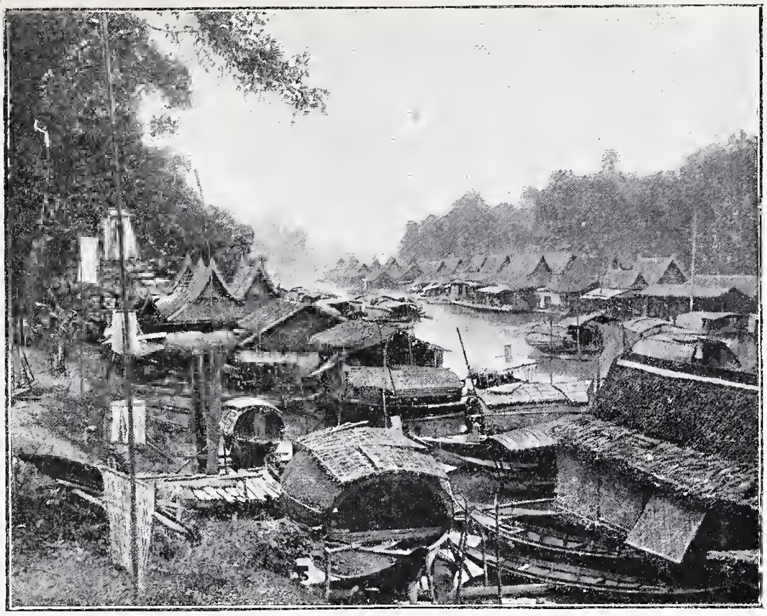
Pour ne pas être en reste de bienséance, on vient d'interdire par un édit royal de laisser sortir à l'état de nature les enfants au-dessus de dix ans.

Or, ce peuple est amphibie et vit sur l'eau plus que sur terre. La chaleur est accablante, aussi les enfants des deux sexes n'avaient-ils pour tout costume qu'une tresse ceignant les reins. Un cœur d'argent y était suspendu au-dessous du nombril et ballochait agréablement sur ces ventres gonflés de riz. Désormais les petits Siamois n'auront plus de cœur au ventre et porteront des gibus sur leur petit toupet.

Ce sont les premiers bienfaits de la civilisation.

En décembre dernier, un gouverneur de province alla plus loin: il édicta que toutes les jeunes filles qui ne prendraient pas un mari dans un délai fixé seraient enrôlées comme soldats féminins à perpétuité.

Voilà le peuple varié, mélangé de Chinois, de Malais, de Cambodgiens, de Laotiens, de Birmans, de Pégouans, d'Annamites, de Khas, etc., que nous allons rencontrer dès notre arrivée à l'entrée de la Ménam, fleuve sur les bords duquel s'étend la capitale. Elle est à deux jours de mer de Singapour, à quatre jours de Saïgon.



Klong (canal) et maisons flottantes

On double l'île de Koh-si-Chang où le roi et la reine ont leur palais d'été et l'on franchit la barre qui n'a pas 5 mètres d'eau.

Dès l'entrée, on est frappé du grand nombre de cheminées à vapeur. Ce sont des scieries mécaniques. Les bois de têk qui viennent du nord sont en effet l'industrie la plus importante du Siam après le riz. La première scierie avait été fondée par un Français, M. de Bonneville. Ces scieries sont aujourd'hui entre les mains d'Anglais ou d'Américains. De même les trente usines à décortiquer le riz appartiennent à des Chinois Quinze d'entre elles sont à des protégés français. On a dit que nous n'avions pas d'intérêts commerciaux au Siam. On verra au contraire que s'ils ne sont pas directs et entre les mains de nos nationaux, nos intérêts indirects sont considérables. On voit des piles de bois de têk empilées. Au Laos, on emploie pour les arrimer des éléphants qui font le travail de plusieurs coolies et coûtent de 4,000 à 6,000 francs par tête.

Dans le quartier européen, les maisons à l'italienne sont nombreuses à Bangkok. La ville, qui compte 400,000 habitants, est toute en longueur. Elle s'étend sur 6 kilomètres. Sur le fleuve et ses multiples affluents sont alignées les maisons flottantes qui forment des rues le long des klong (canaux) et ont fait avec raison surnommer Bangkok : la Venise de l'Extrême-Orient. L'Oriental Hôtel est anglais. Il est aménagé à l'européenne, a vue sur la rivière, à proximité de la poste, de notre consulat, de la mission catholique française, de l'agence des messageries saïgonnaises, et bientôt de l'agence de la Banque française de l'Indo-Chine.



Bangkok. — Le palais du roi.

La grande rue est parcourue par un tramway et éclairée à la lumière électrique ; mais la voirie n'existe pas. La brousse alterne avec les constructions.

On rencontre dans la ville près de 1.200 Monts-de-Piété, la plupart chinois. Les petites

boutiques sont tenues par des femmes siamoises. Elles sont très intelligentes et plus aptes au commerce et au travail que les hommes.

La rue se termine par les enceintes à triples portes qui entourent le quartier administratif et le palais du roi.

Dans le joli jardin qui le précède, on fait de la musique le samedi. Dans ce jardin, un petit monument a été érigé en mémoire d'une des reines qui se noya étant à bord d'une chaloupe à vapeur qui chavira. Personne ne pouvant toucher à la reine, on sauva tous les passagers sauf la pauvre Majesté.

Le palais est divisé en trois parties. Dans la première cour, les écuries des éléphants supposés blancs et à peine albinos. De l'autre côté, le musée, dont la direction a été confiée à un savant italien, le capitaine Gerini. Ce musée contient surtout les figurines peintes des cortèges royaux et des fêtes.

Puis, on est ébloui par un entassement de merveilles : ce sont les pagodes. Tout ce qui reluit n'est pas or. Tous les bâtiments sont en briques rechampies de plâtre. Ce plâtre est recouvert de moulures dorées, d'arabesques entremêlées de mosaïques en clinquant de couleurs vives, de petites glaces miroitantes. Les toits, en tuiles vernissées, sont recourbés en pointe.

Les flèches des tours ou des pyramides s'effilent en aiguilles et tout cela scintille au soleil. Au dehors, des statues fantastiques gardent les escaliers et les entrées. Dans l'intérieur trône un peuple de Bouddhas. On admire un Çakyamouni couché tout droit et d'une colossale grandeur. Dans le principal temple, celui du roi, se trouve le Bouddha taillé dans une seule émeraude de 30 centimètres, la plus grosse connue. Dans un autre, on garde jalousement le palladium du Laos.

C'est le Pra Bang, statue de Bouddha envoyée solennellement à Luang-Pra Bang, chef-lieu du Haut-Laos, par un roi khmer, au temps de la splendeur de ce royaume. Les Siamois, en occupant cette principauté, renvoyèrent à Bangkok cette divinité protectrice, que nous devrions leur faire rendre au roi laotien devenu sujet français.

On peut se rendre compte par les gravures que nous donnons de l'aspect pittoresque de cette profusion de temples, de moulures, de peintures, de flèches, de statues, de mosaïques aux vives couleurs, qui forcent l'admiration des Européens.


Pagode royale à Bangkok.

Le Wat Cheng (wat veut dire temple) domine toute la ville. Sous sa pyramide reposent, disent les Siamois, des reliques du Bouddha Somana Cudôm. Cette pyramide a 100 mètres. On accède jusqu'aux deux tiers par des escaliers sur les quatre faces, surmontés d'éléphants à triple tête. C'est un mélange d'inspiration brahmanique et bouddhique et d'art indou. Les bâtiments modernes sont rapetissés dans le goût chinois, tandis que les monuments anciens, d'Ayuthia, par exemple, rappellent les grandioses constructions des Khmers. La pyramide ou tour du Wat Cheng se termine par un trident doré orné de clochettes que la brise fait résonner. Les trois temples sont à triple étage et un Bouddha doré de 150 pieds repose au milieu.

(*A suivre.*) CH. LEMIRE.

L'ATAVISME

NOUVELLE

Suite. — Voyez page 270.

Et M[me] Besiche, outrée d'un tel langage, allongeait un coup de poing dans la figure de l'apparition. M. Besiche se réveillait en sursaut, l'œil poché ou le front meurtri, mais il avait compris et il se serait bien gardé de proférer

une plainte. N'était-il pas solidaire de l'arrière-grand-père? un des chaînons de cette descendance à soubresauts bizarres? l'agent immédiat, même, d'une transmission inévitable? Et pourquoi le cas d'atavisme ne s'était-il pas porté sur lui, Besiche? Cela eût simplifié les choses, car, certes, s'il avait eu la taille d'un géant, il se fût bien gardé de contracter mariage et jamais on n'eût entendu parler de Georgette dans la famille.

Puis le couple se rendormait et le lendemain on se retrouvait : M. Besiche à son atelier, Mme Besiche à la boutique et Georgette...

II

Oui, Georgette, celle que le hasard avait désignée pour porter ce formidable héritage, que faisait-elle? Hélas! la pauvrette avait senti ce qu'il y avait d'étrange dans sa destinée. Ses compagnes d'enfance, ses camarades de pension s'étaient peu à peu éloignées d'elle. Est-ce qu'on est l'amie d'une géante? Il se donnait des fêtes, des soirées, dont le tout Pont-sur-Oise s'occupait fort, mais elle n'y était pas conviée. Une à une, les jeunes filles de son âge se mariaient, mais son tour, à elle, n'arriverait jamais. Est-ce qu'on épouse une femme de six pieds huit pouces? Elle n'avait rien, elle le comprenait, de ce qui caractérise une jeune fille de vingt ans : attraits, gaieté, rire, désir de plaire, rêves d'avenir. Grave et mûrie prématurément par sa nature même, elle promenait ses formes athlétiques dans la maison trop petite pour elle, et où les jours d'hiver se succédaient calmes et tristes. L'été, heureureusement, était moins monotone.

Derrière la maison se trouvait un jardin, étroite bande de terre, qui courait en longueur jusqu'au cœur des propriétés voisines. De hauts murs surmontés de treillages où se tortillaient, en se disputant la surface, les lierres et les vignes vierges, formaient de vastes écrans contre lesquels venaient mourir les regards indiscrets. Aux grands jours de printemps, le soleil y pénétrait à l'est et au midi, par la coulée des jardins contigus. Une petite pelouse au milieu de laquelle scintillait l'eau d'un bassin minuscule où se miraient des touffes de roseaux et d'iris, apportait quelque fraîcheur dans ce lieu paisible. Au milieu, un potager avec des arbres fruitiers aux troncs envahis par la mousse et aux branches tordues : au fond, un bosquet d'où émergeaient des marronniers et des platanes-sycomores.

Georgette se plaisait dans cette solitude où n'arrivait aucun des bruits de l'extérieur, mais où piaillaient les moineaux, où sifflaient les merles, où chantaient les chardonnerets, les fauvettes et les rouges-gorges. Condamnée à la réclusion, car depuis longtemps elle ne sortait plus et ne faisait même que de rares apparitions au magasin, elle voyait avec joie revenir les beaux jours et, dès le mois d'avril, le jardin l'attirait, avec ses bourgeons naissants, ses bruits d'oiseaux et l'éclat de ses premières fleurs. Elle y passait toutes les belles journées, assise dans un fauteuil rustique, à l'ombre d'une tonnelle, un livre à la main et bercée par le ramage confus de ses petits hôtes.

Ah! les oiseaux, c'étaient ses seuls amis, et ils lui étaient fidèles, d'autant plus que ce grand corps, aux mouvements lents et à la démarche solennelle, ne les effrayait pas. Ils arrivaient par bandes, lorsque Georgette, un morceau de pain à la main, en éparpillait les miettes à ses pieds. Ils tourbillonnaient autour d'elle, voletaient sur place, se posaient sur ses bras, sur ses épaules; c'étaient des cris, des effarements, des frous-frous, des querelles d'une seconde, une agitation qui contrastait avec l'attitude tranquille de la jeune fille. Son oiseau favori était un rouge-gorge, né aux alentours et qui s'était apprivoisé avec plus de facilité que les autres. Quand tous les oisillons, repus, s'allaient réfugier dans le feuillage, celui-là restait et Georgette n'avait qu'à étendre le bras pour qu'il vînt s'accrocher à l'extrémité de ses doigts, hochant la tête et la queue en coups saccadés et étalant avec grâce son joli plastron de feu. Il savait que dans le creux de cette main il trouverait en réserve une bonne petite pâtée au grain de millet, préparée pour lui seul. Alors il picorait, picorait, puis quittait la place et se précipitait vers le bassin où il trempait et secouait vivement son bec; ensuite il revenait à la pâtée, qui disparaissait promptement sous son robuste appétit. Une dernière fois, il se livrait à ses ablutions, et après une série de hochements qui constituaient sans doute sa manière de saluer, il disparaissait sous la sombre ramée du bosquet. Scène charmante, qui se répétait deux fois par jour, et où Mlle Besiche trouvait son plus grand, peut-être son seul plaisir.

Le repas des oiseaux terminé, elle reprenait son livre, mais bien souvent le volume glissait sur ses genoux, et les yeux demi-clos, dans la griserie d'un chaud soleil ou dans la plaintive musique des feuilles remuées par la brise, elle se prenait à songer. A quoi rêvait-elle? Sans doute, hélas! à des joies qu'elle soupçonnait et qu'elle ne goûterait jamais, à la singularité de son cas, au mauvais tour que lui avait joué la nature, si régulière, si harmonieuse pourtant dans toutes ses créations, et qui avait fait pour elle une exception qu'elle ne voulait pas comprendre, malgré les théories scientifiques et l'enthousiasme du docteur Brideau.

Est-ce qu'il y avait des géants parmi tous ces petits oiseaux, dont la ressemblance était si parfaite qu'un œil exercé avait peine à les distinguer les uns des autres? Est-ce que les bégonias du parterre affectaient, dans leur

croissance, de pareilles disproportions? Est-ce que les gouttes de rosée elles-mêmes n'offraient pas l'image de l'universelle égalité de formes, lorsque leurs lobes d'argent brillaient sous le soleil du matin? Ces pensées assombrissaient son visage, son front se plissait légèrement et un soupir s'exhalait de sa poitrine, traduisant des regrets vagues, d'indéfinissables aspirations.

Une autre douleur attendait Mme Besiche ; un beau jour elle se demanda si son mari n'était pas devenu fou. Depuis quelques temps, en effet, le sculpteur avait modifié sa manière de faire ; ses cannes atteignaient des longueurs immenses ; il les recourbait en longues poignées sur lesquelles il découpait des figures fantastiques, têtes grimaçantes avec des nez démesurément allongés ou crochus ; animaux étranges qui n'avaient rien de commun avec la faune d'aucun pays; poissons antédiluviens à dents de scie avec des queues de serpent qui s'arrondissaient en orbes insensées ; insectes hideux pourvus d'antennes longues comme des aiguilles à tricoter, des ventres énormes et une multitude de pattes qui rappelaient celles des mille-pieds. Quand il avait parachevé l'un de ces monstrueux sujets, il le contemplait avec admiration, tournait et retournait la canne, puis la saisissant par la poignée, et sans s'embarrasser de ce qu'elle avait d'exagéré en hauteur, il arpentait magistralement le magasin, faisait résonner le parquet, s'arrêtant pour exécuter des moulinets, au risque de briser les vitres ou de renverser les objets placés à sa portée. M. Besiche paraissait atteint de la folie des grandes dimensions, folie douce, à la vérité, mais qui se manifestait dans d'autres actes de sa vie ; c'est ainsi qu'au moment des repas il se plaignait qu'on le prît pour une poupée en plaçant devant lui des assiettes trop petites ; il ne voulait manger que dans des plats, et les plus vastes, les plus longs surtout lui convenaient le mieux.

Mme Besiche cachait avec soin ces travers qu'elle prenait en riant, bien que son cœur en fût torturé ; et d'ailleurs, les habitants de Pont-sur-Oise, loin de se douter de l'état mental du sculpteur, tombaient d'ébahissement devant ses nouvelles créations ; des rangées de curieux se succédaient à la devanture ; décidément M. Besiche faisait tout ce qu'il voulait de ses mains, c'était un grand artiste !

III

Un matin, Mme Besiche vit entrer la vieille rentière qui lui dit à brûle-pourpoint :



Alors il picorait, picorait....

— Il faut la marier.

— Marier qui ?

— Mais... Georgette...

De plus en plus cassée, la bonne vieille s'était assise et, promenant un bâton sur le plancher, comme si elle eût voulu y tracer quelque figure cabalistique, elle répétait : « Il faut la marier... il faut la marier !...

Quelle idée singulière ! Mme Besiche ne s'y était jamais arrêtée. Marier Georgette !... Est-ce que la pauvre enfant était en état de contracter mariage ? Quel est donc le jeune homme qui voudrait s'embarrasser d'une femme de cette taille ? Hélas ! elle savait bien que cela était impossible. Les géantes ne se marient pas et pour cette bonne raison qu'on ne les recherche pas. Quand elles sont pauvres, elles vont s'exhiber dans quelque baraque de foire où elles étonnent les curieux... Georgette n'en était pas là, heureusement, et sa destinée était toute tracée : rester avec sa mère jusqu'au moment où elle lui fermerait les yeux ; et ce moment n'était peut-être pas très éloigné, car il est de ces chagrins qui, sans être violents, n'en exercent pas moins de profonds ravages... Après, ce sera l'isolement complet, et une vie...

A. Delapierre.

(A suivre.)

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

ESPAGNOL DE 1660



PINACOTHÈQUE DE MUNICH. — Espagnol de 1660. — Gravé par Maylander.

Le portrait original de cette mâle et curieuse figure d'homme d'armes fait partie de la collection de tableaux de la Pinacothèque de Munich.

Il porte sur le catalogue une mention insignifiante ; il n'est pas signé, et les investigations les plus sagaces, loin d'élucider le mystère de son origine, n'ont abouti jusqu'à pré-

sent qu'à des conjectures, sans parvenir à soulever le voile de cette double obscurité.

Quel fut cet Espagnol de 1660?

Sommes-nous en face de quelque riche seigneur en costume de guerre? On est tenté de le croire si l'on examine attentivement cette physionomie noble et résolue, ce front largement ouvert, ces yeux intrépides, cette bouche fièrement arquée sous ses moustaches cavalières.

Ce regard trahit l'expression d'une âme incessamment trempée par les résolutions extrêmes, par le danger continu, par les anxiétés et les passions tragiques. Cette tête déterminée et grave, coiffée d'un bonnet orné d'une plume que fixe un joyau, chef d'un buste massif habillé de fer, est de celles que nous aimons à nous représenter dirigeant les épopées belliqueuses qui pendant plusieurs siècles se succédèrent dans l'histoire, et le corps qu'elle anime est bien celui d'un de ces êtres vivants et militants tels que les rudes mœurs d'autrefois en ont nourri, et que les bienfaits de la paix et de la civilisation ont amollis chez nous.

Peut-être avons-nous seulement sous les yeux un capitaine d'aventures, moitié soldat, moitié bandit, vendant sa vie au plus offrant et détroussant à la tête de troupes suspectes les voyageurs attardés sur les chemins.

Peut-être aussi cette image n'est-elle à tout prendre que la banale reproduction des traits d'un modèle pacifique, revêtu au gré du peintre de quelque défroque d'atelier.

Quoi qu'il en soit, les avis les plus divers se disputent le nom de celui qui en fut l'auteur.

Le portrait fut donné à la Pinacothèque de Munich par la galerie de Mannheim en 1777.

Beaucoup veulent qu'il soit l'œuvre de Velasquez. Certains l'attribuent à un peintre de l'école génoise; d'autres, à Frans Hals; plusieurs, à Honthorst, et quelques-uns même à Dietrich.

* * *

Que de toiles semblables, œuvres souvent remarquables, dues aux plus grands maîtres, sont dispersées dans les musées et vouées à l'indifférence d'un public dont le jugement incompétent et timoré a besoin de la mention rassurante de quelque signature célèbre pour comprendre et pour admirer!

Robert Hénard.

DES PONTS « DE FORTUNE »

Dans une de ses plus vivantes compositions, notre grand peintre militaire, de Neuville, a vigoureusement peint des « chasseurs éclaireurs d'avant-garde » traversant un cours d'eau sur un bachot chargé de petits « vitriers » à l'allure crâne et décidée. Nos chasseurs à pied, lancés comme d'habitude en avant de l'armée, ont eu, ce jour-là, la bonne fortune de s'emparer d'une embarcation qu'ils manœuvrent comme de vrais nautoniers. Mais on n'a pas toujours une pareille aubaine, surtout dans certaines régions de notre pays, où les rivières n'étant pas navigables, ne portent pas bateau. C'est le cas de notre frontière des Vosges, qu'arrosent de nombreux cours d'eau, souvent très difficiles à franchir malgré leur peu de largeur, à moins que l'on n'ait à sa disposition un pont ou une passerelle permanente.

Toute notre frontière du Nord-Est est gardée avec un soin jaloux par une ligne ininterrompue de sentinelles au pantalon bleu. Certes, elles ne sont pas des plus agréables, les garnisons de nos bataillons de chasseurs, et les hivers surtout y sont pénibles à supporter.

Mais, lorsque revient le printemps ensoleillé, à défaut d'autres distractions, nos vitriers se livrent avec ardeur aux rudes jeux de la guerre. Destinés à n'avoir à compter que sur leurs propres ressources aux premières heures de la mobilisation, ces vigilants gardiens des portes de la Patrie doivent se suffire à eux-mêmes, et opérer sans le secours de la cavalerie, de l'artillerie et du génie. Aucun obstacle ne doit pouvoir les arrêter. Or, un de ceux que l'on rencontre le plus fréquemment dans les opérations de guerre de cette région, ce sont les cours



Montage de la nacelle du sergent Hézard.

d'eau, souvent assez larges et profonds, torrentueux dans la montagne, aux bords « feigneux » et d'accès difficile dans les vallées. Les procédés indiqués par l'instruction sur les travaux de campagne, pour les troupes d'infanterie, ne sont pas toujours praticables, faute de moyens

et de temps; de plus, ces proeédés nécessitent, en face de cours d'eau dont la largeur dépasse souvent une vingtaine de mètres, l'installation de supports et de chevalets dont la construction exige des matériaux assez difficiles à se procurer, et du temps, et à la guerre, plus qu'en toute autre circonstance, « *time is money* ».



Passerelle jetée sur la Meurthe par le 20e bataillon de chasseurs.

Les soldats du génie, transformés en pontonniers, ne peuvent se trouver partout, et, dans tous les cas, il faut souvent attendre que leur matériel de campagne soit arrivé sur les lieux pour entreprendre la construction du passage projeté.

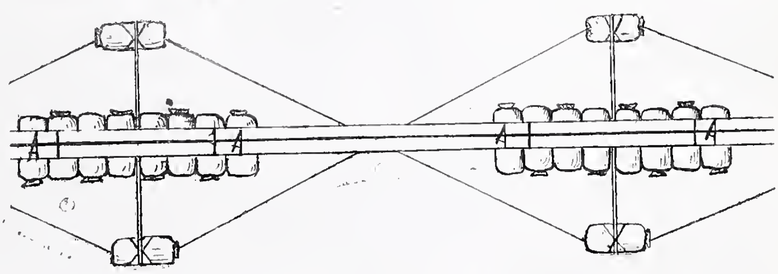
Mais l'infanterie, surtout celle qui opère en première ligne, comme les troupes de couverture, peut avoir besoin de franchir le plus rapidement possible une rivière de quarante, cinquante, quelquefois même soixante mètres de largeur. C'est alors qu'elle a recours aux moyens dits « de fortune ». Un de ces moyens expéditifs, dont l'usage tend de plus en plus à se généraliser, consiste dans l'établissement de passerelles avec supports flottants en vulgaires sacs à distribution, que nos troupiers portent sur le sac, en tenue de campagne.

Ils sont nombreux, ceux qui réclament la paternité de cette innovation. Je crois, moi, qu'elle appartient un peu à tout le monde dans l'armée, peut-être même plutôt à un modeste troupier de deuxième classe. Car nul n'est inventif, nul n'est ingénieux comme notre fantassin, quand on sait exciter son émulation, développer son initiative dans les exercices de service en campagne. Il me souvient, dans l'Est, d'une escouade de hardis éclaireurs arrêtés dans un exercice de reconnaissance par le passage de la Verdurette, d'une largeur de cinq ou six mètres, dont les bords vaseux ne permettaient pas le saut en largeur qui se serait facilement transformé en saut en profondeur dans la vase de ses rives. Un des éclaireurs, s'étant mis à la recherche d'un gué ou d'un moyen de passage qui permît de traverser le cours d'eau, revint au bout d'un moment avec une petite échelle de quatre mètres, trouvaille dont ses camarades le raillèrent. Mais notre petit paysan avait son idée; il planta l'échelle toute droite au milieu de la rivière et, d'un vigoureux effort, il la fit pivoter vers la rive opposée où vint s'appuyer l'autre extrémité des montants. A cette vue, les lazzis redoublèrent; sans s'émouvoir, l'éclaireur alla chercher une planche de sapin et la faisant reposer sur la premier barreau de l'échelle qui émergeait de l'eau, traversa immédiatement la Verdurette, en s'écriant, avec un fort accent normand :

— Voilà, dégourdis, comme on raccourcit les rivières!

Un sergent du 20e bataillon de chasseurs eut un jour l'idée de construire avec des gaules la carcasse d'une petite nacelle qui ne pesait presque rien, était très ingénieusement agencée et ne demandait que quelque minutes pour le montage. La carcasse, très simple, était entourée d'une bâche de voiture de compagnie enserrant, sur les côtés, quatre sacs à distribution bourrés de paille, servant de flotteurs; le tout était arrimé avec la corde de brêlage de la voiture. La carcasse, démontée, était ficelée en un paquet qu'on transportait sans inconvénient dans une voiture de compagnie. Les essais ayant pleinement réussi, car cette petite nacelle pouvait naviguer à l'aide de pelles, pendant près de trois heures, avec une dizaine d'hommes en tenue de campagne, le modeste inventeur fut chaudement félicité sur l'ordre d'inspection générale du bataillon.

Mais revenons à notre passerelle avec supports en sacs à distribution, et donnons-en la description. La troupe étant arrivée sur le bord de la rivière où doit s'opérer le passage, tous les sacs d'un bataillon sont réunis et placés par paquets de dix. Tandis que des hommes vont chercher de la paille ou même de l'herbe sèche autant que possible, et en bourrent les sacs jusqu'à la gueule qu'on ligature fortement, d'autres se dispersent à la



Dispositif des supports en sacs à distribution.

recherche de planches ou de madriers. En campagne, on en trouverait assez facilement, ne serait-ce qu'en découvrant les toitures des maisons ou en défaisant les planchers des appartements. Quand les matériaux sont réunis, on établit, sur le bord de la rive, un premier support en pilotis qui va servir de culée à la passerelle. Pendant ce temps, des équipes fabriquent les supports flottants, en plaçant sur un madrier huit sacs bourrés, en faisant alterner sur les côtés les fonds et les gueules, et en les réunissant par une corde qui entoure l'ensemble. Ceci fait, on recouvre les sacs de deux madriers jointifs de trois mètres de longueur, que l'on relie aux deux extrémités avec le madrier inférieur, au moyen de deux brêlages que l'on fait passer entre les sacs. Le support est complété en son milieu par un double balancier de quatre mètres, garni à chaque extrémité d'un sac rempli de paille.

On réunit ensuite les radeaux les uns aux autres, au moyen de madriers de quatre mètres, jointifs, brêlés et billotés sur les extrémités des radeaux. Des cordes formant croisières réunissent le sac de droite au sac de gauche des balanciers des radeaux voisins et réciproquement. Un des supports flottants, manœuvré à la perche, peut servir de radeau, si on ne dispose pas d'une nacelle ou d'un radeau de tonneaux, de façon à transporter sur l'autre rive l'équipe de travaillleurs destinée à établir le pilotis-culée de la rive opposée. Ce travail s'exécutetrès vite, et les radeaux peuvent flotter, suivant l'état de conservation et d'usage des sacs. pendant une heure et demie ou deux heures.

On compte généralement deux sacs par mètre courant de passerelle; or, comme un bataillon dispose de cent vingt-huit sacs à distribution, il s'ensuit qu'il peut, avec ces moyens de fortune, construire, en moins d'une demi-heure, une passerelle de soixante-cinq mètres, sur laquelle la vitesse d'écoulement, homme par homme, à un mètre de distance, se calcule à raison de cent mètres en une minute.

Le système des flotteurs en sacs à distribution s'est tellement généralisé que de hardis commandants de batteries de campagne, de Bruyères et de Remiremont, n'ont pas hésité, l'année dernière, à tenter avec succès le transport de leurs pièces d'une rive à l'autre de la Moselle, en se servant de grands sacs à avoine réunis en flotteurs, sur lesquels reposaient les canons et les caissons.

Il est curieux de constater cette louable tendance à se passer des moyens perfectionnés dont on ne dispose pas toujours, pour n'employer, en vue du but à atteindre, que les moyens propres dont on dispose, suivant les ressources de « dame Fortune ». C'est aux débrouillards à savoir en profiter en temps utile.

Capitaine Richard.

La STATUE de FERDINAND de LESSEPS

Nous publions aujourd'hui à titre de curiosité artistique un croquis d'après la maquette originale de la statue de Ferdinand de Lesseps.

Cette statue est l'œuvre du sculpteur Frémiet.

Elle s'élèvera bientôt non loin de Port-Saïd, au milieu des vagues de la Méditerranée, à l'extrémité de la digue qui commande l'entrée du canal de Suez.



Statue de Ferdinand de Lesseps.

A l'instar de celle de Vercingétorix, au plateau d'Alize-Sainte-Reine, elle est de taille colossale. Le personnage en bronze mesure à lui seul sept mètres trente centimètres, c'est-à-dire quatre fois largement la hauteur d'une figure humaine. Il vient d'être coulé chez le fondeur Barbedienne. On y a employé neuf mille cinq cents kilogrammes de métal. Le socle en granit atteint une élévation d'environ dix mètres. L'ensemble est, on le voit, de dimensions imposantes. Les indigènes que le dessinateur a campés auprès de la base du monument en indiquent l'échelle.

Debout, dans une attitude dont la simplicité n'exclut pas la noblesse, Ferdinand de Lesseps, tenant d'une main les plans du travail gigantesque accompli, montre de l'autre les contrées de l'isthme traversées.

Il porte le front découvert, la tête haute. Sur

l'habit noir qui l'enserre se drapent les larges plis d'un burnous ; de ce costume ingrat, de ce corps sans ampleur ni élégance, le statuaire a su tirer une silhouette assez heureuse.

Le piédestal est formé de deux parties.

La plus rapprochée du sol est uniformément composée de blocs grossièrement ajustés.

Celle qui supporte immédiatement la statue comprend un motif dont la sobriété est en rapport avec l'idée qu'il symbolise. C'est une couronne de lauriers entourant une inscription gravée sur une table de bronze : « *Aperire terram gentibus* » (« Ouvrir la terre aux nations »), avec cette signature : « de Lesseps ».

Il avait été question tout d'abord d'y faire figurer les quatre khédives ayant participé au percement de l'isthme. En Orient, aucun être humain ne doit, paraît-il, s'élever de la taille au-dessus du souverain ; cette restriction s'étendant même à l'effigie, il a fallu renoncer à ce projet. Une série de seize bornes en pierre, supportant des bornes de bronze reliées par des chaînes, sert de ceinture au monument.

R.

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL
ET LE DÉSARMEMENT GÉNÉRAL

La télégraphie sans fil devient chose officielle ; le ministre de la guerre assiste à ses essais, et voici qu'à peine née cette application déjà merveilleuse d'une branche inédite de l'électricité laisse entrevoir des utilisations encore plus merveilleuses du principe sur lequel elle repose.

Et d'abord quel est au juste ce principe ?

C'est le principe du porte-voix, celui de la télégraphie optique.

Comme chacun sait, le son est une vibration ou mouvement ondulatoire de l'air ; un bruit fait entrer l'air en vibration ; cette vibration vient frapper à distance notre tympan et nous percevons ce bruit.

En ce qui concerne la télégraphie optique, il en est de même : la lumière est une vibration, cette vibration se transmet à travers l'espace sous forme d'un faisceau lumineux, et à distance elle vient impressionner soit notre œil, soit une plaque photographique.

L'électricité employée dans la télégraphie sans fil est, elle aussi, une vibration ; à distance, elle influence un appareil spécial, dit récepteur, composé d'un tube de verre rempli de poussière métallique ; sous son action, cette poussière métallique devient conductrice de l'électricité ; il en résulte qu'au moment où ce récepteur est impressionné par les ondes électriques venues de loin un carillon électrique entre en mouvement, le courant qui le commande pouvant passer à travers la poussière métallique, devenue conductrice de l'électricité. Ces ondes électriques possèdent une propriété qui leur est commune avec le son, mais que la lumière présente à un trop faible degré pour que chez elle elle soit palpable. Cette propriété, des plus précieuses pour la transmission à distance, est la suivante : les ondes électriques comme les ondes sonores contournent les obstacles qu'elles ne peuvent traverser.

Quand nous sommes en face d'une maison et que nous voulons appeler une personne placée de l'autre côté de l'édifice, il nous suffit d'élever un peu la voix ; les ondes sonores produites contournent la maison qu'elles ne sauraient traverser, portes et fenêtres closes, et vont frapper l'oreille de l'appelé. Il en est de même pour les ondes électriques de la télégraphie sans fil.

Des expériences fort curieuses, surtout parce qu'elles semblent au premier abord donner des résultats contradictoires, ont été faites à ce sujet. Dans une caisse métallique, on avait placé un récepteur avec son carillon électrique ; cette caisse était fermée par un couvercle également métallique simplement posé sur elle. Dans son voisinage, on produisit des ondes électriques ; aussitôt le carillon de se faire entendre.

Il semblait résulter de là que ces ondes traversaient le métal dont était formée la caisse ; et cependant il n'en était rien.

Le même jour, en effet, l'expérience fut renouvelée dans des conditions identiques, à cela près que le couvercle métallique de la caisse avait été fortement boulonné. Le carillon resta muet.

A n'en pas douter, les ondes électriques étaient incapables de traverser le métal ; elles étaient au contraire parfaitement en état de contourner les parois de la caisse pour pénétrer dans son intérieur par les interstices laissés lors de la première expérience entre le couvercle et ses parois.

N'est-ce pas un phénomène analogue que nous offrent en toutes circonstances les ondes sonores, dans certains cas les ondes lumineuses ? Nous voici dans une chambre bien close, munie de portes capitonnées ; aucun bruit ne peut venir du dehors ; on entre-bâille une de ces portes et les sons produits dans la pièce voisine sont entendus ; les ondes sonores ont pénétré dans la chambre par l'entre-bâillement de la porte, puis, après l'avoir contournée, sont venues à nous. Un phénomène analogue se produit avec la lumière diffuse : cette lumière ne pénètre-t-elle pas jusqu'à nous en dépit de la double chicane de volets et de rideaux clos ?

L'expérience en grand confirme d'ailleurs ces expériences de laboratoire ; la télégraphie sans fil fonctionne encore malgré l'interposition de collines ou autres accidents du sol entre les deux postes en correspondance, mais

incontestablement toute interposition d'obstacle diminue la netteté des transmissions; aussi est-il préférable de placer récepteurs et transmetteurs en regard sur de hautes collines. Les signaux entre les côtes et le large ou entre îles resteront les plus aisés, car à la surface de la mer rien ne vient gêner la propagation des ondes électriques en les forçant à des détours.

Telle est la présente application de ces ondes électriques nouvellement découvertes : la communication à distance sans conducteur intermédiaire.

Quelles sont leurs autres applications probables de l'avenir?

Ces ondes ont encore pour propriété de faire naître des courants électriques dans les fils métalliques qu'elles rencontrent, et ces courants sont d'autant plus puissants que les ondes sont elles-mêmes plus intenses. Ces courants peuvent même revêtir une intensité capable de produire des phénomènes violents quand les ondes productrices sont suffisantes ; témoin l'accident dont faillit dernièrement être victime un des savants que passionne l'étude de cette nouvelle branche de la science.

Dans le laboratoire de ce savant se trouvait, accroché à la muraille, un tableau de distribution en bois, portant comme de juste de nombreux fils électriques isolés. Pour ses expériences, il se servait d'une forte bobine actionnée par une puissante source d'électricité; cette bobine était installée à une dizaine de pieds du tableau de distribution. Malgré cette distance, les ondes électriques produites ne tardèrent pas à déterminer dans les fils du tableau la naissance de puissants courants secondaires; les fils rougirent, leurs enveloppes isolantes fondirent, et de multiples étincelles éclatèrent entre eux qui mirent le feu au tableau en bois.

Les ondes sonores et les ondes lumineuses peuvent être rendues convergentes, ces dernières surtout, au moyen de miroirs ou de lentilles. Dès l'antiquité déjà, cette concentration des ondes lumineuses, destinée à leur permettre de franchir d'énormes distances sans grande perte d'intensité, était connue : qui ne se souvient d'Archimède se proposant de mettre le feu aux galères ennemies en concentrant sur elles de puissants faisceaux calorifiques? qui n'a fait noircir un morceau de papier en le plaçant au foyer d'une lentille que frappaient les rayons d'un soleil d'été? qui enfin ne sait qu'au moyen de miroirs paraboliques conduisant en faisceau régulier la lumière à travers l'espace on peut communiquer par la télégraphie optique à plus de 100 kilomètres de distance?

Eh bien, ce que l'on peut faire pour les ondes lumineuses, cette propagation à grande distance par faisceaux parallèles, on peut aussi la réaliser pour les ondes électriques, puisque elles aussi sont des vibrations ondulatoires et peu différentes comme nature de celles de la lumière.

L'époque est prochaine où on obtiendra pratiquement la concentration des ondes électriques en un faisceau parallèle; alors le rêve d'Archimède se trouvera réalisé avec une portée, une puissance et une efficacité dix fois plus grandes que ce rêve ne lui avait permis de l'entrevoir.

Supposons réunies en un faisceau parallèle, analogue à ceux qui sortent des projecteurs lumineux, ces ondes électriques qui tout à l'heure enflammaient à trois mètres de distance un tableau de distribution. Ce n'est plus à trois mètres, mais à des dizaines de kilomètres qu'elles vont maintenant pouvoir produire leur formidable action, car, voyageant côte à côte, ne se dispersant plus, elles auront au loin encore, à bien peu près, la même force.

Dirigé par l'orientation du miroir qui assure sa convergence, le faisceau électrique balaie l'horizon, et partout où il passe il fait naître dans toutes les substances électrisables de puissants courants électriques capables de porter au rouge les fils métalliques, il fait naître de formidables étincelles sur le trajet desquelles tout s'enflamme.

Installé au sommet d'une falaise, le puissant projecteur électrique fouille la mer au large. Un navire ennemi apparait-il, il se fixe sur lui; aussitôt toutes les parties métalliques du vaisseau sont parcourues par des décharges électriques, des étincelles jaillissent de tous côtés à son bord, et, dédaignant les obstacles qu'elles contournent pour pénétrer en tous lieux, les ondes électriques se glissent par toutes les ouvertures, par toutes les fissures mêmes, déterminant les mêmes phénomènes partout où elles passent. Dans leur course vagabonde, elles atteignent la soute aux poudres, produisent là aussi des étincelles, et le puissant vaisseau saute dans les airs, pulvérisé par ses propres explosifs qu'a allumés à plusieurs kilomètres de distance l'invisible faisceau d'ondes électriques manœuvré depuis la rive.

Sur un champ de bataille, le même miroir, installé sur une colline, ira fouiller de son pinceau électrique les parcs d'artillerie ennemie, et les caissons sauteront partout à son contact. Il fera plus. Dans leurs sacs, dans leurs musettes, les soldats portent sur eux des cartouches; le terrible faisceau pénètrera dans ces sacs et ces musettes, y produira entre les douilles des cartouches ses habituelles étincelles, et les cartouches éclateront, elles aussi, mettant hors de combat les infortunés qui les portent. Et le champ de bataille, balayé par les terribles ondes électriques, ne sera bientôt plus qu'une immense explosion d'un horizon à l'au-

tre. Rien ne sera épargné de tout ce qui, gens ou ehoses, porte ou eontient un explosif.

La télégraphie optique permet de projeter à grande distance d'éblouissants faisceaux d'ondes lumineuses. La télégraphie éleetrique sans fil permettra de même de projeter à grande distance d'intenses faisceaux d'ondes électriques. Ces dernières ondes mettent le feu aux explosifs; les explosifs devront donc disparaître des combats d'alors, ear ils seraient un danger trop grand pour qui les amènerait sur le champ de bataille.

Par la force même des choses, on devra en revenir aux combats à l'arme blanche d'antan, à moins que l'on ne renonce purement et simplement à se combattre paree qu'il sera devenu à peu près impossible de le faire.

Et il est vraiment étrange de penser que le progrès de la seience, après avoir rendu de plus en plus meurtrières les batailles, sera parvenu ainsi tout à coup et sans transition à les rendre impossibles en annihilant de lui-même par un seul bond en avant toutes ses horribles inventions précédentes.

Alors vraiment la seience sera bénie par les cœurs des mères, car mieux que tous les eongrès elle aura prescrit le désarmement général d'une voix prépondérante, irrésistible, infiniment plus puissante que celle du plus puissant des autocrates. LÉO DEX.

LE BERCEAU DES TOURVILLE

Sur la limite des communes de Tourville et du Homméel, à 6 kilomètres de Coutanees et 5 kilomètres de la mer, existe encore, à l'état de ruines, appelées prochainement à disparaître, le manoir du Val, ou de la Vallée, berceau de l'illustre famille des Tourville.

La maison de Tourville apparait dans l'histoire avee Guillaume de Tourville, qui vivait au treizième siècle, sous le règne de saint Louis. Un Jean de Tourville se signala par sa fidélité au roi Charles VII et son eourage eontre les Bretons et les Bourguignons. C'est de l'un de ses deseendants, César de Costentin, eomte de Tourville et de Fismes, maréchal de camp sous Louis XIII, et de Louise de La Rochefoucauld, que naquit, en 1622, au manoir de la Vallée, Anne Hilarion, qui devait jeter un si vif éclat sur la marine française au dix-septième siècle. L'amiral de Tourville, créé maréchal de France en 1693 par Louis XIV, mourut à Paris en 1701.



Le manoir du Val.

Un de ses frères, François César, maréchal de camp des armées du roi, était en 1674, en qualité de eolonel, à la tête des gentilshommes de la noblesse de l'Élection de Valognes. « Après avoir donné toute sa vie des marques d'une valeur singulière, dit Moréri, il mourut, après vingt-deux ans de maladie, en sa terre de Tourville (16 août 1697) ».

On nous permettra de ne point passer sous silence un grand-onele des précédents, Jacques de Costentin, vicomte et capitaine de Coutanees, maître des requêtes, qui s'acquit beaucoup de réputation par ses travaux de droit et de théologie. Il était docteur ès lois et il publia les *Explications curieuses de quelques points de droit romain*, et aussi un ouvrage intitulé : *Sacræ Theologiæ præclara Synopsis* (Coutanees, 1631-1633, 3 vol. in-4° de 1.000 à 1.300 pages chacun). Jacques de Costentin - Tourville mourut en 1664.

Le portrait que nous en donnons est remarquable à plus d'un titre : d'abord il est très rare et puis il offre un curieux spécimen de la gravure sur bois au dix-septième siècle. Il a dû être fait par un artiste du cru. Maintenant que nous avons dit quelques mots des aneiens possesseurs du manoir de la Vallée, nous allons esquisser brièvement un croquis du manoir primitif.

Reconstruit au quinzième siècle, ainsi qu'en témoigne un linteau de fenêtre portant en lettres gothiques le millésime de 1467, le manoir de la Vallée, en forme d'équerre, comprenait, au midi, un corps de logis manable, flanqué, au sud-ouest d'une aile en retour et d'une longue suite de bâtiments d'exploitation, grange à dîme, etc. On pénétrait dans la eour par une haute porte eintrée : la porte charretière, et une plus petite, destinée aux piétons. Toute cette aile a disparu.

A l'angle nord-ouest du manoir, on voit encore une tour ronde desservant l'étage supérieur par un escalier en spirale. Les murs de cette tour, qui ont $1^{m}40$ d'épaisseur à la base, sont percés de fenêtres carrées, garnies de barreaux de fer, et de meurtrières, les unes rectangulaires et de forme allongée, les autres rondes, avec une mire au-dessus. Une de ces meurtrières est usée et polie à l'endroit où l'on appuyait le canon ou le mousquet, ce qui prouve que le vieux manoir s'est vaillamment défendu, soit pendant la guerre de Cent Ans,



Si Vultum cernas, tibi castus ridet Apollo :
Si Mentem, inuenies plusquàm Genium esse Mineruæ.
PETRVS TANQVERELLVS
in Sede Presidiali Constantiensi
Consiliarius Regius.

Jacques de Costentin, seigneur de Tourville, d'après une estampe ancienne.

soit pendant les guerres de religion, qui ont laissé des traces sanglantes dans la contrée. Près de la chapelle aux Jacquets, élevée par les Tourville, sur la route de Coutances à Agon, on voit encore une mare qui porte le nom de *mare aux Huguenots.*

La maison principale, qui n'a jamais dû être considérable, n'avait qu'un étage, élevé sur un sous-sol et auquel ou accédait, au Levant, par un magnifique escalier en granit du pays, dont les marches avaient 2 mètres de long. Aujourd'hui, la pièce la plus curieuse de cette habitation est la cuisine, vaste salle voûtée de $6^{m}45$ de profondeur sur $6^{m}60$ de largeur. La cheminée monumentale, solidement construite en granit, a $2^{m}40$ d'ouverture sur 80 cent. de profondeur.

Quand nous avons visité ces ruines, en octobre dernier, la partie orientale n'existait plus, et ce qui reste est en train de disparaître. Dès avant la Révolution de 1789, le manoir de la Vallée avait été transformé en ferme. Après la mort du frère aîné de l'amiral qui, ainsi que nous l'avons dit, n'avait point quitté le pays où il avait un commandement dans les gardes-côtes, -- milice qu'il est question de rétablir de nos jours, — son neveu et héritier, fils d'un frère cadet, entra par mariage dans la famille de Camprond de Saint-Germain, qui possédait le château de Vauville dans la Hague et celui de Saint-Germain dans le bailliage de Périers. Ces châteaux, d'une certaine importance, durent faire abandonner le manoir de la Vallée et celui de Coutainville, appartenant aujourd'hui à la famille du savant égyptologue Boudier, et qui était alors un des nombreux fiefs de la maison de Tourville.

Le domaine de la Vallée, qui comprenait jadis près de 100 hectares (500 vergées, mesure normande), fut vendu dans les premières années du siècle et acheté par un abbé Fauchon. A la mort de ce dernier, l'ancien fief fut partagé entre sept héritiers, et une partie du château fut démolie pour en vendre les pierres. Du jardin potager, on jouissait, au nord, d'une vue charmante sur une vallée profonde, aujourd'hui défigurée par un morcelage excessif et par un fouillis de haies plantées de grands arbres qui masquent la jolie petite rivière de Siam. Du haut de la tour de l'ouest, on apercevait la mer, et cette vue de l'enchanteresse dut exercer sur l'âme du jeune Anne-Hilarion une influence qui décida de sa vocation.

A l'heure où paraîtront ces lignes, il est probable qu'il ne restera presque plus rien du vieux manoir, que la pioche des démolisseurs attaque de tous les côtés à la fois, et bientôt la charrue creusera lentement son sillon sur l'emplacement de tant de précieux souvenirs. Encore quelques jours, et le berceau de celui qui avait tant de fois risqué sa vie pour la France aura disparu de la face de la terre. *Etiam periere ruinæ.*

Et, ce jour-là, la commune de Tourville ne pourra plus montrer aux visiteurs que la cloche de son église où nous avons relevé cette inscription, datée de 1700 :

JE M'APPELLE ANNE-HILARION
ET J'AI ÉTÉ NOMMÉE
PAR HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR
ANNE-HILARION DE COSTENTIN,
MARÉCHAL DE TOURVILLE.

Un jeton *fleur de coin* trouvé non loin du berceau familial, et que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs, concorde avec cette date, et montre que le grand homme de guerre aimait à revoir son pays natal.

La destruction du vieux manoir est fâcheuse. Nous savons bien que l'on ne peut pas, de nos jours, conserver toutes les maisons historiques,

mais ce manoir était réduit à sa plus simple ex-



Jeton du maréchal de Tourville.

pression; il tenait si peu de place que peut-être aurait-on dû le laisser mourir de sa belle mort (1).

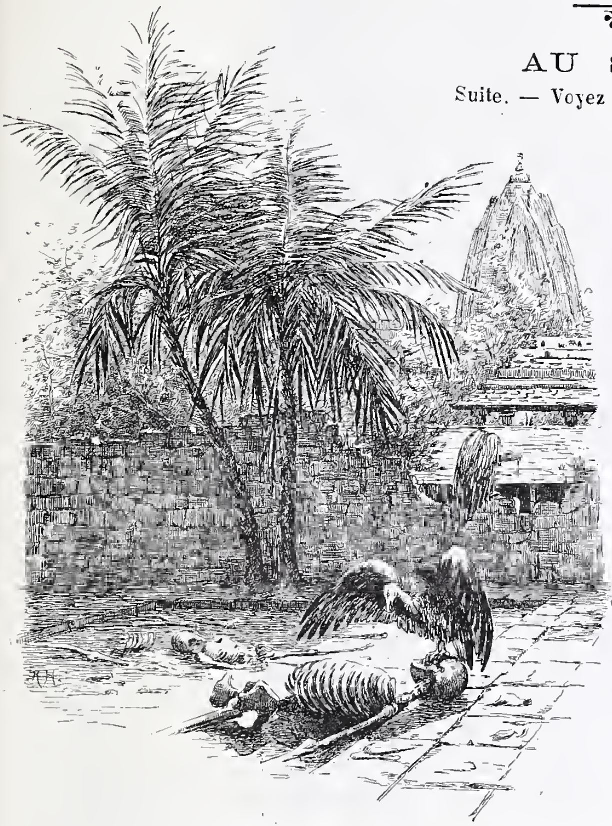
Nous devons ajouter que l'auteur de cet article nécrologique, hostile, en principe, à toute idée de démolition, a fait comme le Chien de La Fontaine qui, ne pouvant défendre plus longtemps le dîner de son maître, se jette dessus pour en avoir sa part...

Et, comme il ne pouvait rien empêcher, l'archéologue en question a fait l'acquisition des principaux débris de la tourelle et des pierres les plus caractéristiques du vieux manoir. Il rebâtira la tourelle avec son escalier en spirale et ses meurtrières désormais inoffensives, — espérons-le du moins — mais il eût mieux valu pour l'Histoire et pour l'Art que la vieille tour restât à la place où elle était née et d'où Tourville, enfant, avait vu la mer pour la première fois...

ARMAND LE BRUN.

AU SIAM

Suite. — Voyez pages 260 et 284.



Le charnier de Wat-Sakêt.

La pagode la plus bizarre est celle de Wat-Sakêt, qui est la grande nécropole des Siamois. C'est le charnier et le lieu de crémation des cadavres.

Le charnier est une enceinte carrée en planches basses. Aux quatre coins, on dépose sur des tables triangulaires les membres destinés à être dévorés par les vautours qui attendent le signal du gardien. Les cadavres sont placés dans des cellules voisines. Les abords sont jonchés de têtes, de jambes, de bras à demi rongés. C'est infect.

Le cimetière est voisin et l'on y enterre à fleur de terre, de sorte que les chiens et les corbeaux se joignent aux vautours pour déterrer les cadavres.

Les corps des hauts fonctionnaires sont gardés un mois ou deux dans un cercueil muni d'un long bambou vertical qui permet aux gaz putrides de s'échapper par le toit de la maison. On fait faire au mort trois fois le tour de sa maison en courant, afin qu'il n'y revienne pas, puis on le porte au bûcher.

Le croque-mort introduit toujours son doigt dans la bouche des cadavres, pour en retirer le salaire qu'on y a placé. Si le défunt a offert une partie de son corps aux carnassiers, on le dépèce et on sert leur proie aux vautours. Sinon, on le place sur le feu. Bientôt les nerfs se raidissent, se contractent, le cadavre tressaute, à moins qu'on n'ait coupé toutes les articulations.

La fumée noire, l'odeur de graisse, de chair



Cases des talapoins ou bonzes.

(1) Les Tourville portaient : *de gueules, à un bras armé d'argent, sortant du côté senestre de l'écu, tenant une épée de même, surmonté d'un casque, mis de côté, aussi d'argent.*

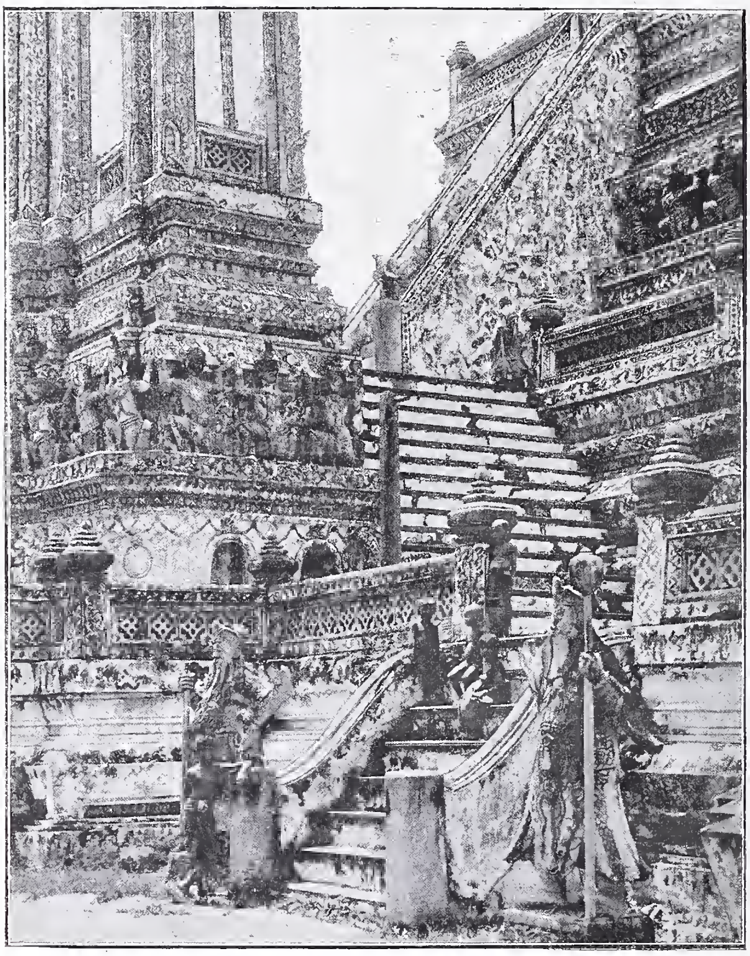
et de poix mélangées rendent l'opération hideuse et odieuse. Chaque parent et ami a jeté un morceau de bois au bûcher et la crémation s'achève en un nuage nauséabond.

La crémation semble cependant moins répugnante que l'exposition des cadavres sur les piliers ou des membres accrochés aux poteaux du charnier.

Quand on a visité cette affreuse pagode, on n'y revient plus, tandis que les autres temples attirent toujours et charment la vue, comme le Wat-Pra-Kéo et le Wat-Poh.

Autour de ces temples sont alignés les logements des bonzes ou talapoins.

Il y en a dix mille à Bangkok et plus encore dans tout le royaume. Les religieux, ne devant vivre que d'aumônes, coûtent au peuple 400 francs par tête et par an, soit quatre millions pour la capitale seulement dépensés en pure perte. Toutefois, ce sont les bonzes qui sont les instituteurs au Siam, en ce sens qu'ils apprennent aux enfants et adultes à lire et à écrire. Leur enseignement est purement alphabétique et ne comprend que des livres de doctrine et de morale. Ils ne donnent aucune notion précise sur les connaissances élémentaires exigées de la plus petite école primaire européenne.



L'escalier de Wat-Cheng.

Tous les matins, ces bonzes s'en vont par les rues, portant sous leur robe jaune leur marmite qu'ils tendent en silence. Leur crâne rasé résiste au soleil torride, grâce à l'épaisseur de la boîte osseuse.

Les missions françaises ont au Siam un évêché, deux séminaires, un collège, des écoles et l'hôpital international Saint-Louis, fondé en grande partie avec des subventions françaises. On achève la construction d'un hôpital indigène. Cette mission dessert aussi le Laos. Elle a été fondée par saint François-Xavier et compte quatorze évêques français depuis 1662. Les églises principales sont celles de l'Assomption, de Saint-François-Xavier, de Santa-Cruz, du Calvaire, édifiée pour les Portugais, les Siamois, les Chinois et surtout les Annamites.

III

Le Siam est gouverné par un roi désigné comme « Maître des personnes et des biens ». Son pouvoir est absolu. S. M. Chulalongcorn (Précieux Joyau) est né le 10 septembre 1853 et règne depuis le 1er octobre 1868. Il n'y a plus de second roi, mais bien un prince héritier en titre, qui termine son éducation en Angleterre.

Le roi ne peut épouser que ses demi-sœurs, filles du même père et de femmes différentes.

Deux fois par an tous les fonctionnaires viennent prêter le serment de fidélité en buvant en présence des bonzes l'eau lustrale, puisée dans le Ménam. On y fait tremper des armes et de la poudre et les bonzes prononcent des malédictions contre ceux qui manqueraient à leur serment.

Le roi dispose d'un revenu de 37 millions de francs. Les dépenses d'administration sont de 31 millions. Le roi en use du reste selon son bon plaisir et les caprices des nombreuses femmes du harem. Il a soixante-dix enfants : trente-cinq garçons et trente-cinq filles. Les princes adultes sont généralement envoyés en Angleterre. Les enfants ont des gouverneurs ou gouvernantes envoyés de Londres. Toutefois un jeune prince vient de faire son instruction à Saint-Pétersbourg, et un autre à Berlin.

L'administration est entre les mains de quatre-vingt-quinze fonctionnaires étrangers, parmi lesquels on regrette de ne voir aucun Français, alors que nous sommes, avec l'Angleterre, puissance cogarante du Siam.

Ces étrangers coûtent au Siam un peu plus d'un million par an. Aux termes du fameux

article IV de la convention annexe de 1893, tous les Laotiens, Cambodgiens, Annamites, Khas, Chinois, Grecs, Turcs, Suisses sont sous notre protection.

Voyons maintenant quels sont nos intérêts commerciaux au Siam : la navigation est représentée par 495 navires dont 366 anglais et seulement 2 français libres, chiffre fatidique depuis 1856 ; mais il faut y ajouter vingt-quatre entrées des vapeurs des Messageries de Cochinchine qui sont subventionnées. En outre, les vapeurs d'une Compagnie chinoise battent pavillon français.

La plus importante ligne de vapeurs faisant le service régulier entre Bangkok et Singapour, l'Ocean Steamship Holt and C°, composée de douze paquebots, a pour agents MM. Windsor and C° qui sont sous la protection française. Cette flottille a été achetée par un syndicat allemand de Hambourg.

Le trafic atteint à peine 30 millions. Ses éléments principaux sont le riz et le bois de têk. On exporte 460,000 tonnes de riz par an, tandis que de Cochinchine nous en expédions 560,000 tonnes.

Le poivre est tombé à 850 tonnes, tandis que nous en exportions de Saïgon 1,600 tonnes, en 1898, et cette année 2,000 tonnes.



Le Wat-Pra-Kéo à Bangkok.

Les mines sont entre les mains des Anglais, sauf deux importants gisements aurifères qui sont exploités par des Français.

L'étain a fourni 4,000 tonnes valant plus de 13 millions.

Une société anglaise a le monopole des mines de rubis et saphirs. La plus importante est celle de Chantaboun dont les produits s'envoient à Calcutta.

C'est là que nous avons un poste militaire.



Le Wat-Cheng à Bangkok.

L'exploitation des forêts de têk est surveillée par des inspecteurs anglo-birmans. On expédie ce bois, nécessaire pour la construction des navires, jusqu'à concurrence de 6,200 tonnes.

Quant aux importations, elles se montent à 10,500,000 francs, dont une partie vient de Saïgon. Nous pourrions et devrions prendre une part bien plus grande dans ce trafic, soit directement, soit par l'intermédiaire de nos protégés chinois.

Une courte ligne de chemin de fer relie Bangkok à Paknam, embouchure de la rivière. On construit la ligne de Bangkok à Korat. Elle est achevée jusqu'à Gengkoi, c'est-à-dire sur 130 kilomètres. L'adjudicataire est anglais. Le matériel est anglais, sauf quelques traverses de provenance belge et les fers d'Allemagne. Le personnel est Anglais. Les Siamois sont incapables même de tenir un guichet.

La ligne projetée de Bangkok à Saïgon entrera en territoire franco-cambodgien à Battambang. Elle suivra la ligne télégraphique franco-siamoise construite par les Français et maintenant si mal exploitée par les Siamois.

(*A suivre.*)

Ch. Lemire.

LE MARIAGE DE M. ET Mme GOLIATH

Parmi les curieuses traditions populaires jalousement conservées par les habitants des vieilles villes du nord de la France et de la Belgique, il faut citer la cérémonie du mariage de M. et Mme Goliath, qui a lieu, chaque année, la veille de la fête communale d'Ath.

Ath est une petite cité du Hainaut, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. D'aucuns y voient le berceau d'une peuplade gauloise détruite par César : les Athuatiques. Quoi qu'il en soit, de même que Nimes, Arles, Narbonne, Trèves, Ath abrite encore dans ses murs un spécimen de cette imposante architecture romaine qui semble défier l'éternité. C'est une vieille tour massive et carrée, dite la tour Burbant. Quant à M. et Mme Goliath, ils ne remontent pas à une si lointaine antiquité. Les historiens placent la date de la naissance du premier vers 1450. Il est donc aujourd'hui d'un âge bien respectable, encore qu'il n'y ait pas là de quoi surprendre lorsqu'on saura que ce vénérable personnage est, ainsi que sa digne épouse, un colosse fait de bois, de carton et d'osier, comme il en existe dans presque toutes les villes de Flandre et de Hainaut.



M. et Mme Goliath.

Aux jours de réjouissance publique, on promène ces énormes mannequins par les rues, suivant un rite légué par la tradition, au milieu d'un cortège d'apparat, et au son de quelque ronde populaire qui a traversé, avec eux, les siècles.

Le Goliath d'Ath fut autrefois la propriété de la compagnie des arbalétriers. Quant à son épouse, elle est d'origine plus récente. Des parchemins en due forme attestent que ce n'est qu'en 1715 que le Conseil de ville songea à donner une compagne à l'imposant guerrier qui, depuis deux siècles et demi déjà, était considéré comme le palladium de la cité athoise.

Voici la cérémonie bizarre à laquelle ces deux « postures » donnent lieu. Chaque année, la veille de la kermesse qui se célèbre le quatrième dimanche d'août, M. et Mme Goliath, revêtus de leurs plus beaux atours, sont conduits processionnellement à l'église Saint-Julien, la principale église d'Ath. Une brillante musique les accompagne et les cloches sonnent à toute volée. Les magistrats de la cité qui font cortège à l'énorme couple et la foule qui les suit pénètrent dans le temple, tandis que M. et Mme Goliath, que leur grandeur empêche de passer sous le porche, attendent dans la rue, sous la garde vigilante d'une compagnie de canonniers-mousquetaires, la fin d'un service religieux qui se dit à leur intention.

Leur attente n'est pas longue. Voici que le clergé apparaît au seuil de l'église, et envoie, dans la direction des géants impassibles, la bénédiction nuptiale accompagnée de quelques coups d'encensoir. M. et Mme Goliath sont mariés jusqu'à l'année prochaine.

Le cortège se reforme. Au son des fanfares et des vivats, les nobles époux reprennent leur marche à travers les rues de la ville, esquissant de ci, de là, un pas de danse dont la légèreté et l'aisance émerveillent les spectateurs.

Enfin la cérémonie est terminée. Aussitôt les habitants rentrent dans leurs demeures où, sur la table dressée, les attend, toute chaude et parfumée, la *tarte Goliath*, laquelle, arrosée d'un de ces excellents bourgognes dont les populations wallonnes se montrent si friandes, constitue le savoureux complément d'une journée qui remplit l'âme naïve de ces bonnes gens de joie et d'orgueil. FRANZ FOULON.

RETOUR DE LA PÊCHE



Musée du Luxembourg. — Retour de la Pêche. — Peinture de Sorolla y Bastida. — Gravé par Jarraud.

C'est au bord de quelque grève espagnole. Sur les dernières lames du flot mourant, la barque de pêche rentre au rivage. Deux grands bœufs, portant sur leur joug un jeune gars qui

les dirige, remorquent lentement l'embarcation trébuchante. La quille qui touche le fond et s'enlise dans le sable rend le halage pénible.

Et la barque où s'entassent les paniers d'osier — car la pêche a sans doute été abondante — s'avance cahin-caha dans le remous écumeux. Une brise molle gonfle la voile grise, caressant les flancs roux des bœufs qui pataugent. A côté de l'attelage, un pêcheur, dans l'eau jusqu'aux genoux surveille, une pièce de bois à la main, le bateau qui roule et chavire; un autre, près du mât, le guide avec un croc.

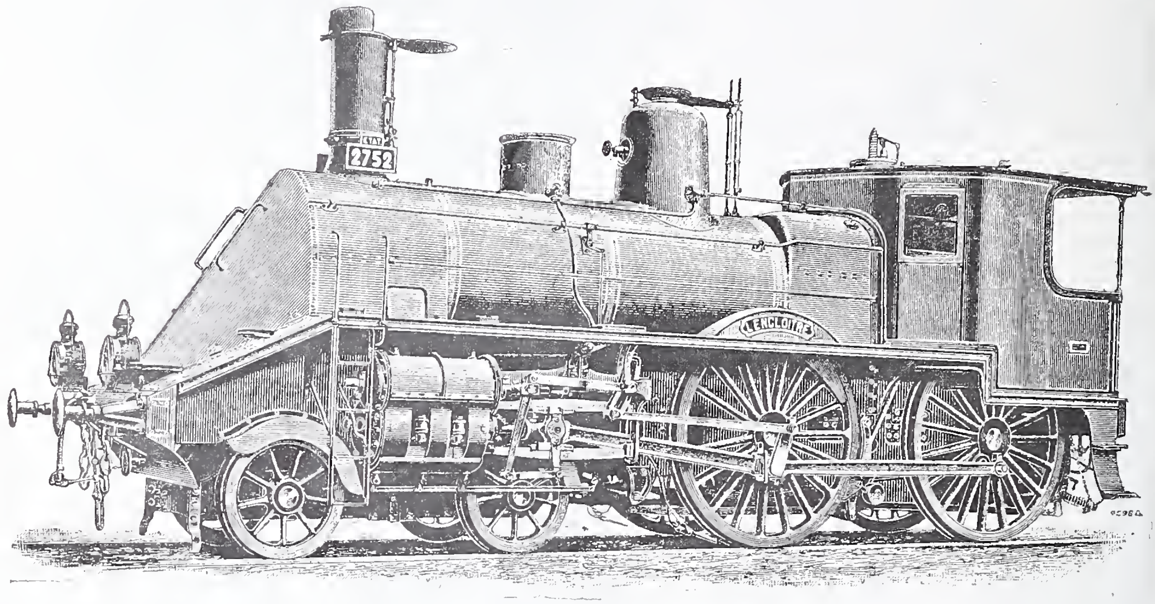
Le ciel est bleu, et çà et là, dans les blancheurs de l'horizon lointain, d'autres barques de pêcheurs passent comme de grandes ailes.

X.

UNE NOUVELLE LOCOMOTIVE A GRANDE VITESSE

L'administration des Chemins de fer de l'Etat a mis en circulation sur son réseau, cet été, une série de nouvelles locomotives à grande vitesse, d'une puissance remarquable, dont il convient de donner la description aux lecteurs du *Magasin Pittoresque*, tous, je n'en doute pas, amis du progrès et des voyages.

Car la locomotive de l'Etat, que nous allons étudier dans ses principaux détails, constitue un réel progrès sur ses devancières, en ce sens



Locomotive à grande vitesse des Chemins de fer de l'Etat.

particulièrement qu'elle peut effectuer, sans arrêt, de très longs parcours. Au point de vue de l'exploitation industrielle d'un réseau de chemins de fer, c'est un avantage considérable; aussi dois-je insister un peu sur les résultats déjà obtenus dans cet ordre d'idées.

Ce fut un ingénieur anglais, John Ramsbottom, qui, le premier, chercha à résoudre le problème dont il s'agit, à savoir : faire parcourir un long trajet à une machine, sans s'arrêter pour prendre de l'eau. Voici le dispositif qu'il avait imaginé, et qui, légèrement modifié par la suite, a été adopté en Angleterre et aux Etats-Unis. Dans une section de voie en palier, c'est-à-dire horizontale, on installe entre les rails une sorte de rigole constamment remplie d'eau. Le tender porte un tuyau terminé par un bec mobile pouvant plonger dans la rigole et qu'on abaisse au moment voulu. Pourvu que la vitesse ne soit pas inférieure à 40 kilomètres, l'eau pénètre dans le tuyau, s'y élève peu à peu et remplit les caisses d'alimentation de la machine.

M. Desdouits, l'habile ingénieur en chef qui a dessiné les plans de la nouvelle locomotive de l'Etat, s'est dit qu'il valait mieux augmenter la capacité du tender, ce qui évitait l'inconvénient des canalisations spéciales. Il a donc porté cette contenance à vingt tonnes, grâce à quoi, le parcours de Chartres à Thouars, — soit 239 kilomètres, — et inversement, est fait maintenant sans prise d'eau par tous les trains rapides.

C'est le plus grand trajet qui soit effectué ainsi tout d'une traite, en France. — A l'étranger, il faut citer la distance de 229 kilomètres couverte par l'Empire State express, entre New-York et Albany, et les 309 kilomètres que font, entre Paddington et Exeter, en Angleterre, certains rapides du Great Western Railway. — J'ajouterai qu'à titre d'expérience une des locomotives de l'Etat, dernier modèle a effectué le trajet total de Thouars à Paris (326 kilomètres) sans s'arrêter une seule fois en cours de route, record qui fait réellement honneur aux ingénieurs de la traction qui l'ont réalisé.

Comme le lecteur peut s'en rendre compte, la locomotive en question est à quatre roues couplées et à bogie, dont le déplacement transversal facilite beaucoup les passages en courbe. Afin de réduire les effets de la résistance de l'air qui croît, ainsi qu'on sait, avec la vitesse, l'avant de la machine a été muni d'une espèce de proue, nommée taille-vent ; en outre, la cabine du mécanicien a été construite de manière à présenter un angle dont la pointe est orientée dans le sens de la marche. Double condition très favorable et permettant à la locomotive de fendre l'air comme un projectile lancé à toute vitesse.

En 1895, la Compagnie du P.-L.-M. avait inauguré ce dispositif, perfectionné sur les nouvelles locomotives, dites « à bec », de l'Etat.

Leur chaudière mesure près de 7 mètres de longueur et $1^{m},38$ de diamètre. Les 111 tubes à ailettes qui traversent la chaudière sont, comme elle, en acier doux. Le foyer a été placé entre les deux essieux moteurs, ce qui a permis de lui donner de plus grandes dimensions. On a pu ainsi obtenir une surface de grille d'environ 3 mètres carrés et une surface de chauffe totale de 158 mètres carrés. Résultat de cet ensemble de dispositions : une puissance exceptionnelle. L'effort de traction dépassant 6.000 kilos, les machines de M. Desdouits peuvent remorquer, sur les profils accidentés du réseau, des charges de 150 à 200 tonnes. Ceux de mes lecteurs qui sont allés récemment aux Sables-d'Olonne, à Royan ou à Bordeaux, ont sans doute constaté avec quelle aisance et à quelle brillante allure !

Quant aux dimensions générales de la locomotive, en voici très exactement les éléments caractéristiques. — La longueur totale, entre tampons, est de $10^{m},30$; la hauteur de la cheminée au-dessus des rails, $4^{m},40$; le diamètre des roues motrices, $2^{m},03$ au contact ; l'écartement des essieux extrêmes, $7^{m},25$; le poids de la machine en service, sans compter le tender, dépasse 50 tonnes.

Sa vitesse moyenne est de 82 kilomètres à l'heure, mais, dans certaines conditions favorables, elle peut atteindre 100 kilomètres — et plus.

EDOUARD BONNAFFÉ.

UNE RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE SUR LE HAUT-NIGER ET LE TANKISSO

En 1889-1890

Suite. — Voyez pages 245, 262 et 275.

De Kérouané à Duiguiray, il fallait, me dit-il, marcher cinq jours en plein désert en se pressant. Quant à la longueur de la rivière, il n'osait se prononcer à cause de ses nombreux détours.

Notre voyage n'a d'ailleurs pas l'air de l'effrayer; il n'en est pas de même de mes pauvres Somonos ; ceux-ci sont dans le marasme le plus complet.

Tandis que je dîne tout en faisant causer Sliman, c'est d'abord le vieux chef piroguier qui demande à me parler. — Il est vieux, sa case est seule, il ne connaît plus rien en dessus de Kérouané où se sont arrêtés jusqu'ici ses voyages, il demande à retourner chez lui. Le bonhomme devient, en effet, une bouche inutile, ses forces affaiblies par l'âge ne lui permettant plus de manier la perche ou la pagaie. Je me rends à ses raisons et lui signe sa feuille de route.

Pauvre diable ! le jour même de son retour il mourait subitement. Je jure bien que je n'y suis pour rien, que je ne l'ai pas envoûté, mais je doute fort que les habitants de Siguiri croient jamais à mon innocence. Les plus bienveillants pour moi se contenteront de dire que les djinés, les diables des blancs, m'ont vengé, à mon insu, de l'abandon de leur compatriote, mais pour la plupart ces djinés-là n'ont pas agi sans en avoir été priés par moi.

Voyant que leur chef a réussi à se tirer d'affaire, les simples piroguiers voudraient bien en faire autant. Ils viennent à leur tour me trouver : « Tu ne sais pas à quels dangers tu t'exposes. Les hippopotames du haut Tankisso sont particulièrement méchants, ils chavireront tes pirogues. Si tu peux te sauver de leurs atteintes, les panthères sur la rive te mangeront, et si tu échappes aux fauves, les éléphants ne t'épargneront pas. » Ma figure trahit la plus vive incrédulité.

« Ce n'est pas tout, fait un autre ; les bords de la rivière sont peuplés de djinés très méchants, très malins. Tu ne pourras même pas faire la soupe ; dès que la marmite sera sur le feu, ils viendront la renverser. »

Je discute d'abord, mais en vain ; les bons Somonos ne tiennent pas du tout à se laisser convaincre.

Il faut en finir : « Charles, apporte-moi mon revolver et des cartouches. » Mon domestique me donne l'arme qui dormait jusque-là bien inoffensive au fond d'une cantine. Je la charge sous les yeux ahuris de mes braves gens qui se demandent comment cela va finir ; puis la posant devant moi : « Il y a là-dedans six balles, c'est pour le premier qui parle de reculer. Si vous cherchez à vous sauver, derrière vous il y a le commandant de Siguiri et les fusils de ses tirailleurs. Si vous ne rentrez pas chez vous, vos familles répondent de votre fidélité. Demain matin, au petit jour, en route ! » Sliman se tord de rire, mes laptots également. Le noir possède heureusement une dose énorme de fatalisme ; voyant qu'il n'y a décidé-

ment rien à faire, les peureux se lèvent en murmurant : « *Diakoïa* — par force ». Un moment après je les entends qui préparent leurs bambous pour le départ du lendemain.

Le lendemain 8 janvier, personne ne manquait à l'appel ; c'était définitivement l'entrée dans le désert et l'inconnu.

Nos journées se déroulent dès lors toujours semblables. Départ au jour, halte pour déjeuner, entre midi et une heure, puis encore une étape jusqu'à la tombée de la nuit.

Le pays aussi change peu, sinon que le Tankisso devient de plus en plus tortueux. Des traces d'éléphants, larges comme des plats, profondes de près d'un mètre, couvrent les berges. Je me suis promis de faire en compagnie de Sliman une chasse à ces grosses bêtes, mais leur approche n'est pas facile. Le bruit que font nos perches suffit à signaler notre présence et les troupeaux s'enfuient avant même d'être aperçus. En certains endroits pourtant, au moment où nous accostons, il n'y a pas une minute que les animaux étaient là. La glaise retombe encore dans les trous laissés par les pieds dans la vase, des herbes courbées se relèvent lentement. Nous essayons de suivre les pistes, mais, au bout de quelques pas, c'est un tel fouillis inextricable de ronces et de graminées coupantes que je ne puis aller plus loin.

Le 10, nous arrivons cependant, Sliman, Karamokho, Charles et moi, à nous faufiler dans la brousse et à gagner une clairière à l'autre extrémité de laquelle nous voyons une troupe d'une douzaine de sujets. Mais, avant que j'aie eu le temps de prendre le fusil que Charles porte derrière moi, nous sommes éventés et les damnés pachydermes se sauvent dans le fourré.

« C'est que tu n'as pas de gris-gris », me dit Sliman ; et il me montre deux petits morceaux de bois curieusement taillés que son élève et lui portent au cou.

D'après le brave chasseur, quand on possède ce fétiche, on est invisible pour l'éléphant, on peut l'approcher sans être aperçu. On lui tire alors une balle ; l'animal, ne sachant de quel ennemi lui vient la blessure, se sauve. On le suit à la trace et on fait feu dessus, jusqu'à ce qu'il soit mort.

C'est simple mais voilà, il faut pour réussir posséder le gris-gris de Sliman et je ne l'ai pas. D'ailleurs, comme je lui demande pendant combien de temps il faut poursuivre l'éléphant avant de le voir tomber : « Quelquefois trois jours me répond-il ; quelquefois huit et plus. » Cette perspective suffit à refroidir mes ardeurs cynégétiques.

Maintenant nous rencontrons à tout instant d'énormes bandes d'hippopotames, trente à quarante à la fois. Ils ne semblent pas méchants, malgré les dires de mes Somonos. Parfois leurs grosses têtes viennent émerger à quelques mètres du bateau. Dans l'après-midi, nous apercevons une fumée. Sliman affirme qu'il n'y a pas de village et que nous ne pouvons rencontrer que des chasseurs. Ce sont des chasseurs en effet venus pour tuer l'hippopotame. A notre aspect, ils se sont enfuis, mais le guide déclare qu'ils ne peuvent être bien loin. Il part en reconnaissance dans la brousse et quelques instants après les ramène.

J'ai débarqué au campement, maigre gourbi en branchage. A proximité se trouve une sorte d'énorme gril en baguettes ; un monceau de chairs noirâtres est en train de boucaner sur ce primitif appareil.

Le tout sent très mauvais. J'en fais l'observation et Sliman me donne une explication.

Lorsque l'hippopotame est blessé d'une balle, me dit-il, même mortellement, il coule au fond de l'eau et les chasseurs sont obligés d'attendre



Un tirailleur soudanais.

qu'un commencement de décomposition fasse remonter le corps à la surface. Pouah ! Je donne quelques grains de verroterie aux chasseurs qui, en échange, m'offrent une énorme brassée de viande noire, mi-fumée mi-pourrie.

Dès que le premier tournant de la rivière nous a dérobés à la vue des braves gens, je veux me débarrasser de leur trop odorant cadeau, mais mes noirs ne sont pas contents. Il faut croire que l'hippopotame faisandé n'est pas un mets pour leur déplaire et ils veulent garder la viande. Tous les goûts sont dans la nature ; je leur laisse leur venaison, mais en donnant l'ordre à la pirogue qui la porte de marcher toujours sous le vent à moi. Hélas ! je ne me doutais pas à combien peu il tiendrait que je ne devinsse moi-même « hippopotamophage », — si j'ose m'exprimer ainsi.

Nous rangeons sur la rive gauche une colline assez haute au pied de laquelle était le village de Kalaba, détruit par Tamba-Bokari. Ce Tamba-Bokari, chef du village de Tamba, fut lui-même

plus tard battu et tué par El-Hadj-Omar, le grand chef toucouleur dont il fut la première victime. Les Toucouleurs ont dépeint Tamba-Bokari sous les plus noirs aspects. Lorsque la prise de la ville était imminente, il fit une opération magique destinée à assurer son salut. Pour cela, raconte-t-on, il obligea une femme à piler elle-même dans un mortier à couscous son enfant nouveau-né. On m'a conté la même chose sur El-Hadj à Hamdallahi lorsqu'il y fut assiégé par Beckay-ould-Amma-Lamine. Il faut croire que l'efficacité de l'opération n'est pas en rapport avec sa cruauté, car El-Hadj comme Tamba furent tués tous deux à quelques jours de là.

Sliman, lui, a une façon de considérer la guerre et les raisons pour lesquelles on la fait sous un jour simpliste, mais bien pratique. « Pourquoi Tamba Bokari est-il allé détruire Kalaba? — Pour rien. — Mais encore? Il avait bien une raison de déclarer la guerre à ses voisins. » Il me regarde d'un air évidemment peu flatteur pour mes facultés compréhensives : « Mais puisque je t'ai dit qu'il était le plus fort. »

C'est la morale nègre et bien souvent aussi la morale blanche avec l'hypocrisie en plus.

Le 12 janvier, nous passons devant l'embouchure du marigot de Magadantinia qui formait autrefois la limite entre les provinces du Sakho et du Bouré. Nous sommes toujours accompagnés par des hippopotames. Afin de ne pas risquer de les rendre furieux, j'ai défendu de tirer sur eux ; d'ailleurs ils marquent plus de curiosité que de haine.

Tout à coup j'entends un grand cri derrière moi. Je me retourne. La pirogue qui me suivait immédiatement, chargée de nos provisions de bouche sous la garde du laptot Hamet-Si, vient d'être chavirée. Un des énormes amphibies a voulu la voir de trop près, il l'a heurtée, sans mauvaise intention d'ailleurs, mais l'effet n'en a pas moins été produit; les noirs se sauvent à la nage et l'embarcation retournée suit à la dérive le cours de l'eau. Heureusement ma troisième pirogue peut la rejoindre, la remettre droite et la vider. Mes piroguiers ont abordé la rive, nous nous arrêtons, je débarque et vais voir la situation. La pirogue est sauvée, le personnel au complet, Hamet-Si a pu ramener son fusil, mais tous nos vivres sont au fond. Il me reste en tout et pour tout une caisse de riz à demi pleine et un peu de sucre et de café qui se trouvaient avec moi. Heureusement les ustensiles de cuisine qui étaient dans la troisième pirogue ne sont pas perdus, mais reste à savoir ce qu'on mettra dedans. Retourner à Siguiri, c'est huit jours de route et peut-être le danger de ne plus trouver en revenant assez d'eau pour passer. Puis ce serait réellement vexant de battre en retraite.

J'interroge Sliman. Il ne s'avance guère, mais il estime en mettant tout au pis que nous devons être à peu près à mi-chemin pour atteindre un village, Sacoya, situé sur la rive droite et où, me dit-il, je pourrai acheter des vivres.

En route donc au petit bonheur! Pour mes noirs, j'ai, il est vrai, la viande boucanée des chasseurs, de sorte qu'ils ne craignent pas la faim; mais j'avoue que la perspective de cette nourriture ne me sourit guère. Bah! après tout, il y a la chasse et la pêche.

Hélas! pour débuter, ça ne s'annonce guère bien! J'essaye de débarquer pour tuer quelque gibier; mais les rives sont partout de vase molle. C'est tout juste si on peut trouver difficilement un petit coin sec pour faire du feu et, pour avoir voulu m'éloigner de quelques pas du campement, je prends jusqu'à mi-cuisses un bain de vase nauséabonde.

La pêche non plus ne donne pas. Il se trouve que les engins des Somonos, leurs harpons barbelés, enmanchés au bout d'un bambou, ont fait le plongeon en même temps que nos vivres. Je n'ai pas de hameçons; j'essaye d'en confectionner avec une grosse aiguille tordue au feu; mais je ne puis « ferrer » le poisson qui mord à l'appât et il m'échappe.

De sorte que le 13 au déjeuner du matin, après quatre repas de riz bouilli à l'eau sans aucun condiment, sans viande, je commence à comprendre l'état d'âme des naufragés de la *Méduse*. Le riz calme bien la faim un moment, mais une heure après il n'y paraît plus, le repas est déjà dans vos talons.

Je regarde mes hommes qui, eux, ne pâtissent pas. Ils se font avec l'hippopotame fumé de longues grillades où ils mordent à pleines dents. Ma foi, il me semble soudain que je me suis trompé, cela ne sent pas si mauvais après tout. Je m'en fais apporter un morceau et, en fermant les yeux, je mords dedans.

La première bouchée passe, la seconde aussi, mais à la troisième je reviens décidément à mon premier sentiment : ça pue. C'est peut-être aussi que mon estomac crie moins famine.

Décidément, je crains que cette question des vivres ne devienne gênante. Oh! la manne des Hébreux! Mais je ne suis pas Moïse.

J'ai peu d'espoir d'être jamais canonisé. Si cependant ma cause était jamais par la suite introduite en cour de Rome, je lègue à mes futurs avocats la possibilité de soutenir que j'ai renouvelé aux rives du Tankisso le miracle de saint Cuthbert.

(*A suivre.*) HOURST,
Lieutenant de vaisseau.

LES

VIGNOBLES DE LA GRANDE-BRETAGNE

Le marquis de Bute est un grand seigneur anglais qui aime les expériences hardies. Il y a quelques années, il a eu la fantaisie d'installer, dans un de ses domaines d'Ecosse, une colonie de castors capturés dans le Canada.

Cette tentative d'acclimatation n'a donné que des résultats très peu encourageants. Pour construire leurs digues et leurs cabanes, suivant toutes les règles de l'art admises dans les forêts sans fin du nord de l'Amérique, les rongeurs, venus du Nouveau-Monde, ont saccagé de fond en comble le magnifique parc où ils avaient été enfermés, mais ils ont diminué en nombre au lieu de se multiplier.

L'acclimatation des castors dans l'ancien royaume des Stuarts est une industrie qui ne paraît avoir aucun avenir.

Pour se consoler de cet échec, le marquis de Bute a eu l'idée de faire de l'Angleterre un pays de vignobles.

Il est hors de doute qu'au moyen âge la vigne était cultivée en Angleterre. Ajoutons même qu'à une date assez récente un vignoble minuscule existait encore, à titre de curiosité, dans le parc de Windsor. Pourquoi donc la culture de cette plante, dont les Anglais étaient loin de dédaigner les produits, a-t-elle été complètement abandonnée? Est-ce le climat des Iles-Britanniques qui s'est refroidi? Ou bien est-ce la complète révolution produite par la seule influence des siècles dans les conditions générales du travail et la situation économique du pays, qui a obligé nos voisins d'outre-Manche à abandonner un genre de culture dont ils ne pouvaient plus retirer des bénéfices sérieux?

Pour élucider ce problème de météorologie, d'histoire et d'économie politique, le marquis de Bute a envoyé un de ses intendants en mission en France et en Suisse afin de rechercher les cépages qui pourraient le mieux résister à un climat rigoureux. M. Hugh Pettigrew a rapporté de son voyage des plants de *Mille Blanche* et de *Gamai noir* qui sont très appréciés en Bourgogne et dans les environs de Paris. Le premier de ces cépages n'a pu vivre sous le ciel froid et brumeux de la Grande-Bretagne, tandis que le second a très bien résisté à cette épreuve et a poussé d'aussi vigoureuses racines que s'il avait été un des produits naturels du sol où il avait été transplanté.

Le terrain choisi par lord Bute ou plutôt par M. Pettigrew dans le domaine de Castell Coch, au sud du pays de Galles, non loin des côtes du canal de Bristol, était aussi favorable que possible à la culture de la vigne. C'était un terrain argilo-calcaire en pente douce exposé au midi, protégé du côté du nord par une forêt et du côté de l'est et de l'ouest par de hautes collines. Les plantations commencées au printemps de l'année 1875 se sont continuées dans la suite avec une extrême lenteur; elles ne recouvrent aujourd'hui qu'une superficie de deux hectares. Il est vrai qu'à partir de 1882 lord Bute a cru découvrir un emplacement plus favorable à ses expériences à Swanbridge, dans une autre de ses propriétés, sur un terrain qui est également exposé au midi, mais est beaucoup plus rapproché de la mer que le vignoble de Castell Coch. On sait que l'influence du Gulf-Stream se fait sentir sur le canal de Bristol et entretient sur le littoral de la Cornouaille et la côte sud du pays de Galles une température un peu plus élevée que dans les régions qu'une chaîne de collines sépare de la mer. Lorsque le vignoble de Swanbridge sera définitivement constitué, il aura une étendue d'un peu plus de trois hectares et demi, mais en ce moment sa superficie ne dépasse pas un hectare soixante ares. Ainsi, deux hectares à Castell Coch et un peu plus d'un hectare et demi à Swanbridge; le tout ne représente en somme qu'un chiffre de très peu d'importance, et lord Bute, qui tient le premier rang en Angleterre, n'occuperait qu'une place des plus modestes sur la liste des viticulteurs s'il avait ses propriétés en Bourgogne ou dans le Midi de la France.

Les vignobles d'Angleterre ont un grand mérite, ils ne sont pas atteints du phylloxera. Tandis que depuis 1875, date des premières plantations de Castell Coch, le fléau, dont les ravages commençaient à peine à se faire sentir, s'est peu à peu étendu sur tout le continent européen, la Grande-Bretagne, protégée par la mer, a seule échappé à la contagion.

Si le territoire britannique n'a pas été jusqu'à présent envahi par le redoutable insecte qui fait mourir la vigne en attaquant les racines, en revanche le *mildew*, qui est une maladie d'origine cryptogamique dont les effets se traduisent par la chute de la feuille et la destruction de la récolte de l'année sans causer pour cela la mort de la plante, s'est fait cruellement sentir sur les bords du canal de Bristol.

Grâce à l'emploi de *bouillie bordelaise*, c'est-à-dire d'un mélange de chaux et de sulfate de cuivre, l'intendant du marquis de Bute a très efficacement protégé le vignoble de Swanbridge contre les attaques du *mildew*. Comment expliquer que ce remède n'ait été d'aucune utilité quelques kilomètres plus loin pour protéger les récoltes de Castell Coch qui ont été complètement détruites en 1897? Peut-être n'a-t-il pas été appliqué au moment opportun. Peut-être aussi M. Pettigrew, qui dans le *Land's Magasine* a publié le compte rendu de son expérience, a-t-il confondu le *mildew* avec le *blackrot*. La maladie qui, d'après le viticulteur anglais, s'attaquerait uniquement aux fruits et laisserait les feuilles intactes, ne saurait, à notre avis, être considérée comme une des manifestations du *mildew*. Ajoutons enfin que sous le climat humide et pluvieux de la Grande-Bretagne a très bien pu se développer quelque nouvelle maladie de la vigne encore inconnue sur le continent.

Très intéressantes à étudier à titre d'expérience purement scientifique, les plantations de

lord Bute ne doivent rapporter que de médiocres profits à leur proprétaire. Les vignobles de Castell Coch et du Swanbridge ne produisent que de loin en loin des récoltes. Les vendanges de 1877 et 1878 ont à peine donné quelques bouteilles de vin, les années 1879, 1880, 1882, 1883, 1886, 1888, 1889, 1894 n'ont pas produit une seule grappe de raisin ; les années 1891, 1892 et 1895 ont été très médiocres, les années 1884, 1885 et 1890 ont été assez faibles, l'année 1897 a été très satisfaisante à Swanbridge et absolument nulle à Castell Coch.

Bref, en vingt ans, les vignes du pays de Galles n'ont donné que trois bonnes récoltes : 1881, 1887, 1896, et n'ont produit un rendement tout à fait exceptionnel qu'une seule fois, en 1893.

On sait combien cette année fut sèche et chaude ; il semblait qu'une sorte de révolution atmosphérique eût transporté l'Angleterre sous une autre latitude ; les vignobles britanniques furent par hasard préservés des deux fléaux qui d'ordinaire les frappent de stérilité, nous voulons dire le froid et l'humidité de l'hiver et l'insuffisance du soleil de septembre et d'octobre, à l'époque où un temps chaud et clair est si nécessaire à la maturation des raisins.

A la vérité, lord Bute se dédommage de la pénurie de ses récoltes par le prix de ses vins. Au début, une caisse de 12 bouteilles de Castell Coch se vendait 72 francs. Les crus les plus renommés du Médoc et de la Bourgogne atteignent à peine des prix aussi élevés, mais des vins récoltés sur le territoire de la Grande-Bretagne flattaient l'amour-propre de nos voisins d'outre-Manche et figuraient à titre de curiosité nationale sur les tables les plus aristocratiques du Royaume-Uni. Aujourd'hui l'engouement de la première heure s'est quelque peu refroidi, et la caisse de 12 bouteilles de vin du pays de Galles ne vaut pas plus de 52 francs ou de 43 francs, suivant que la marchandise mise en vente provient de la récolte de 1887 ou de celle de 1892.

De pareils prix seraient encore très largement rémunérateurs et tout le midi de la Grande-Bretagne se couvrirait de vignobles si une semblable spéculation paraissait moins aléatoire et si des vendanges abondantes n'étaient un de ces événements extraordinaires qui ne se présentent qu'une seule fois tous les vingt ans dans l'existence d'un vigneron anglais.

Il est à présumer que l'exemple donné par le marquis de Bute rencontrera peu d'imitateurs et que les premières années du vingtième siècle ne verront pas renaître les vignobles qui existaient en Angleterre du temps des Plantagenets.

G. Labadie-Lagrave.

LES CÉPHALOPODES GÉANTS

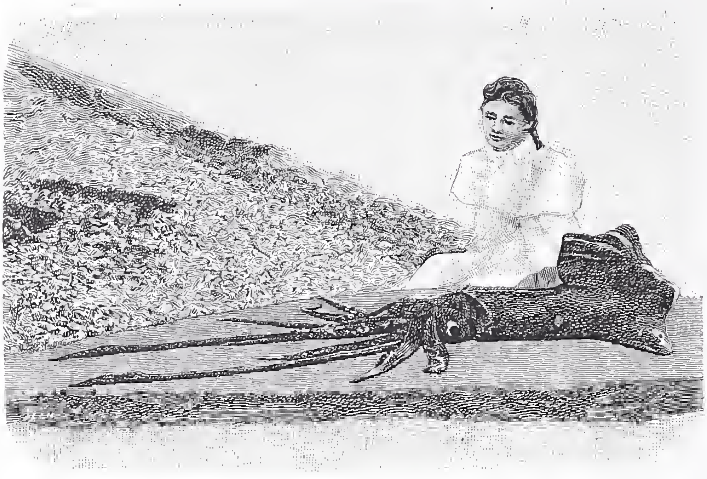
A en croire les récits des gens de mer, l'Océan serait habité par quelques animaux monstrueux qui, de temps à autre, apparaissent à la surface des eaux. D'après les proportions extra-gigantesques qu'on leur prête et les méfaits qu'on leur impute, on se prend à regretter que l'Olympe ait été détruit avant que le grand expurgeur des monstres terrestres, Hercule, ait pu les étouffer dans ses bras puissants ou les faire tomber sous le choc de sa redoutable massue. L'existence de tous ces serpents de mer est, heureusement, des plus problématiques, et sur ce point nous n'en sommes pas encore à regretter le départ des dieux. A défaut de ces bêtes apocalyptiques, les explorations sous-marines de ces dernières années nous ont révélé l'existence d'une faune dont les individus atteignent des dimensions bien supérieures à celles des animaux de même espèce qui vivent dans notre voisinage.

Sans qu'il soit besoin d'aller les quérir dans leurs profondes retraites, on voit quelquefois, surtout à la suite de violentes tempêtes, remonter vers la surface des spécimens de ces puissants habitants de l'élément humide. Le profond canal de Santa Catalina, près de l'île de ce nom, dans le Pacifique, serait un des endroits où la présence de poulpes gigantesques est le plus souvent constatée. S'ils n'atteignent pas les proportions fabuleuses du « Kraken » qui d'un de ses tentacules entourait un navire de fort tonnage et le faisait sombrer, sans arriver non plus à la taille plus modeste, mais encore fantastique, signalée par quelques navigateurs, les céphalopodes de Santa Catalina mesurent souvent 3 à 4 mètres de longueur et quelquefois plus. Une bande d'individus de cette taille vint un jour s'échouer dans la tranquille baie de Santa Catalina, dit le professeur Holder, et les pêcheurs portugais qui les attirèrent à terre dans leur filet se trouvèrent en présence de sujets mesurant 4m,50. Lorsqu'ils apparurent dans les filets, ils présentaient dans leur fureur un spectacle extraordinaire. Les jets du liquide noir qu'ils secrètent étaient si nombreux et si abondants, que l'eau devint complètement noire à 4 mètres à la ronde. Véritables caméléons de la mer, leur corps changeait de couleur à chaque instant, tandis que leurs puissants tentacules étaient projetés avec force de tous côtés.

Le professeur Holder eut récemment l'occasion d'examiner une bande de céphalopodes énormes. Moins grands que les précédents, ceux-ci mesuraient encore 5 à 6 pieds de long et pesaient une quinzaine de kilogrammes. Ces animaux avaient été évidemment poursuivis par quelques poissons voraces ; dans leurs efforts pour s'échapper, ils vinrent se jeter sur

les rochers. Bientôt ils furent mis en pièces; leurs débris couvraient une superficie de près de mille mètres. L'un de ces céphalopodes resté intact put être disséqué; on trouva dans son corps deux cuillerées de cette encre épaisse que par un effort musculaire il projette autour de lui. On sait que cette encre diluée dans l'eau forme un nuage épais qui permet au poulpe de se dérober aux poursuites de son agresseur.

Contrairement aux faits observés jusqu'ici, le professeur Holder dit que les céphalopodes se nourrissent d'herbes marines; il tire cette conclusion de ce fait, que l'animal examiné tenait dans ses mandibules des débris d'algues. Ces mandibules, dures, cornées, véritable bec de perroquet renversé, ne semblent pas créées pour une nourriture de ce genre, et de fait le poulpe, la seiche et les autres céphalopodes sont réputés se nourrir de crustacés et de poissons qu'ils saisissent avec un tentacule lancé comme un trait contre leur victime. Quoi qu'il en soit, il paraît que le poulpe commun de Santa Catalina est un mangeur d'algues. Le spécimen examiné par M. Holder mesurait, paraît-il, une longueur de 4 mètres; c'était une bête monstrueuse qu'un homme de forte taille pouvait à peine remuer. La gravure que nous reproduisons ici montre l'aspect d'un de ces céphalopodes géants.



Les géants de la mer. — Poulpe monstrueux pêché sur la côte américaine.

Une autre espèce de céphalopodes, le Cranchia, est également commun dans cette région du Pacifique.

Le Cranchia n'a rien des dimensions formidables que nous venons d'énumérer; il est plus petit que la seiche qui fréquente les rives de la Méditerranée; c'est aussi un faible nageur mais il est intéressant par les propriétés de phosphorescence qu'il possède à un haut degré et qui font de lui un des plus remarquables porte-lumière de l'Océan.

Albert Reyner.

LES ASPHYXIES ET LEUR TRAITEMENT

Pour sauver un asphyxié, il faut se souvenir que la première condition est d'agir vite; la deuxième, de ne pas se décourager. Il y a deux ans, le directeur des Douanes signalait un cas de rappel à la vie par le procédé du docteur Laborde après une submersion de *vingt minutes* et une action prolongée pendant *une heure et demie*. Le tenace sauveur était un de ses subordonnés, le brigadier Rousseau, de Portrieux, et le noyé, M. Blanchard, forgeron à Plourhac, qui avait été surpris sur un rocher par la marée montante. Les dents du noyé étaient si fortement serrées qu'elles durent être écartées au moyen d'une forte clef. (Disons tout de suite que cette énergie dans les mâchoires est un bon signe de survie.) *Tout le monde* doit apprendre les soins très simples à donner dans ces circonstances.

Une seule personne peut suffire à les donner, cinq ou six sont le maximum; un plus grand nombre n'est pas seulement inutile, mais nuisible, puisque la quantité d'air respirable est ainsi diminuée; les simples spectateurs doivent donc être écartés. Le local où se donnent les secours ne doit pas être trop chaud, et si la chose est possible, il vaut mieux agir sur place pour ne pas perdre de temps.

Le type d'asphyxie que nous prendrons pour notre description est celle des noyés; nous indiquerons ensuite les modifications nécessitées par d'autres variétés.

I. — Noyés

1° Soins préliminaires : Enlever rapidement les vêtements, en les coupant, si c'est nécessaire. Coucher le malade sur le dos, en le tournant un peu sur le côté droit, enlever avec le doigt les mucosités ou le sable qui peuvent se trouver dans la bouche et, en penchant légèrement la tête, essayer de faire rejeter une partie du liquide absorbé. On enlève en les coupant les vêtements mouillés et on entoure le corps de couvertures. Tout cela ne doit pas prendre plus de quelques secondes.

2° Tractions rythmées de la langue (docteur Laborde) : La mâchoire étant ouverte de force et les dents écartées par l'introduction d'un bouchon ou d'un morceau de bois, *saisir la langue avec un mouchoir ou une pince spéciale* (1) *et la tirer* fortement au dehors *seize à vingt* fois par minute, puis la laisser chaque

(1) Elle est très commode, mais est-elle dans les boîtes de secours? Il n'y faut pas trop compter puisqu'elle est pratique.

fois revenir en arrière. Au début des tractions, on introduit de plus son index au fond de la gorge pour provoquer par des vomissements l'expulsion de l'eau qui se trouve dans l'estomac.

Une certaine résistance de la langue annonce le rétablissement de la respiration qui est marquée par un léger soulèvement, puis un abaissement de la partie inférieure de la poitrine et une série de hoquets. Si l'on est plusieurs, en se relayant de quart d'heure en quart d'heure, il est facile de prolonger deux heures ces tractions.

Procédés accessoires : Un des aides, pour se reposer des tractions, pourra compléter ce traitement par des mouvements également rythmés de la poitrine. Pour cela, se plaçant en arrière de la tête et s'arrangeant pour ne pas gêner celui qui tire la langue, on saisit la partie supérieure des bras et on élève ceux-ci des deux côtés de la tête (fig. 1). On les maintient



Fig. 1.

ainsi *trois secondes* (inspiration) puis on abaisse les bras et on les presse contre la poitrine pendant *trois autres secondes* (fig. 2). Ces mouvements, qu'on s'efforce d'accorder avec ceux faits sur la langue, doivent être répétés *comme eux seize à vingt fois par minute*.

Des inhalations d'oxygène, si on peut s'en procurer, rendent également grand service.

Soins après le retour a la vie : Coucher le malade dans un lit bien chaud, la tête élevée,

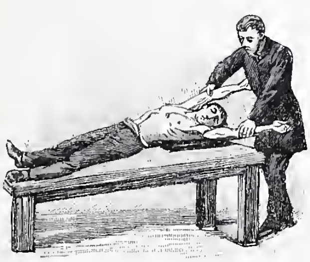


Fig. 2.

lui donner des grogs chauds par cuillerées, au besoin même des lavements de café. Surtout veiller *attentivement sur sa respiration*, car il n'est pas rare, si la période d'asphyxie a été longue, de voir les mouvements respiratoires s'arrêter de nouveau. Les tractions de la langue seraient alors renouvelées.

II. — Asphyxie par le charbon et les cuves de fermentation alcoolique

Ces asphyxies se produisent par la vapeur de charbon, le *gaz d'éclairage*, les émanations des fours à chaux, des cuves à vin, à bière, à cidre. Les gaz introduits dans la poitrine sont l'acide carbonique et l'oxyde de carbone.

Le malade étant placé à l'air pur, la tête et la poitrine élevées, jeter de l'eau au visage et sur le corps, faire respirer des sels et agir comme ci-dessus (tractions rythmées).

III. — Asphyxie par fosses d'aisances, puisards, égouts

Les gaz nuisibles sont de l'hydrogène sulfuré et du sulfhydrate d'ammoniaque. Une faute souvent commise est de se précipiter les uns après les autres dans la fosse où les gaz sont irrespirables sans songer que l'on augmente ainsi, sans utilité, le nombre des victimes. Tant qu'un morceau de papier enflammé s'éteindra en tombant dans la fosse, il est impossible de ne pas être frappé soi-même par l'asphyxie. La première chose à faire est d'*aérer* en ouvrant largement l'orifice.

Dès que le malade est retiré, il faut le déshabiller, opérer les tractions rythmées, puis lui faire respirer du *chlorure de chaux* humecté d'eau additionnée de quelques gouttes de vinaigre. Faciliter les vomissements par le chatouillement du fond de la gorge.

IV. — Asphyxie par pendaison, strangulation

1° Couper le nœud, *sans attendre la police*, comme on le fait trop souvent, en vertu d'un préjugé absurde qui provient d'une vieille ordonnance de Louis XI défendant de dépendre les individus condamnés à ce genre de mort après le départ du bourreau ; 2° descendre le corps, en le soutenant, de manière qu'il n'éprouve aucune secousse, et le placer, la poitrine élevée, sur un matelas ; 3° desserrer tous les vêtements ; 4° appliquer sur le front et la tête des linges trempés dans l'eau froide ; 5° faire les tractions rythmées.

V. — Asphyxie des nouveau-nés

Dans l'*asphyxie bleue*, la peau et la langue sont violacées ; dans l'*asphyxie blanche*, elles sont pâles, mais en tout cas le corps est inerte, les battements du cœur très faibles, imperceptibles, la respiration insensible ou rare. Il importe d'autant plus d'agir que, dans les *deux tiers des cas*, les enfants reviennent à la vie sous l'influence du traitement :

1° Désobstruer les voies aériennes avec le doigt, chatouiller le nez avec une barbe de plume, faire les tractions de la langue, pendant qu'une autre personne flagellera le bébé, le frictionnera avec des linges chauds, puis le placer dans un bain sinapisé.

Faire revenir à la vie un asphyxié, c'est pour ainsi dire le recréer, et le sentiment que par ses seuls efforts, sans le concours le plus souvent d'aucune drogue, on a obtenu un tel résultat, est la plus grande jouissance qu'on puisse avoir.

Dr Galtier-Boissière.

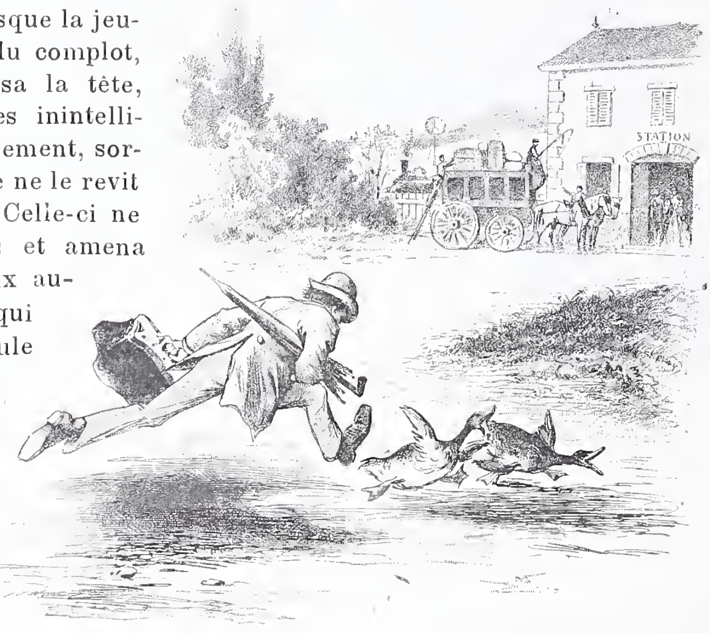
L'ATAVISME

NOUVELLE

Suite. — Voyez pages 270 et 286.

La vieille n'en avait pas moins son idée : « Il faut la marier ! » Elle ne sortait pas de là. Son plan d'ailleurs, était préparé. Un de ses petits, neveux, très bel homme d'une trentaine d'années, venait d'entrer comme employé à la Compagnie européenne des pétroles rectifiés, dont l'usine principale était à Pont-sur-Oise. Il était grand comme une perche et Georgette ne lui ferait pas peur; on pouvait avoir toute confiance dans le résultat de l'entrevue.

Quelques jours après. l'employé vint, mais lorsque la jeune fille, ignorante du complot, lui apparut, il baissa la tête, balbutia des paroles inintelligibles, salua gauchement, sortit, et sa grand'tante ne le revit pas d'un trimestre. Celle-ci ne se découragea pas et amena successivement deux autres prétendants qui s'enfuirent à la seule vue de la géante. Le dernier, qui aurait certainement dépassé de la tête le plus grand tambour-major de l'armée, fut si ému qu'il quitta la ville sur l'heure, et la vieille n'en entendit plus parler.



Il quitta la ville sur l'heure.

Mme Besiche avait donc raison. Non, allez! un mariage n'était pas possible dans de telles conditions, ce n'était pas la peine d'y penser. Elle venait d'ailleurs de revoir en songe l'arrière-grand-père. Certes, elle ne croyait pas à l'influence des rêves sur la destinée humaine, mais celui-ci l'avait frappée, d'autant plus qu'il semblait corroborer son opinion intime. Elle se trouvait dans une salle dont les murs étaient recouverts de cartonniers rangés en ordre, et d'où débordaient des tas de paperasses. Tout cela était d'ailleurs assez informe, et plus informe encore la figure qu'elle voyait dans un coin penchée sur une table. Cette figure s'accentua et prit les traits de l'aïeul de M. Besiche, et en même temps apparaissaient dans un nuage confus les trois prétendants, le chapeau à la main, dans l'attitude de gens qui auraient fait une demande en mariage. Et elle les entendait, en effet, formuler une prière de cette nature, comme s'ils eussent voulu à qui mieux mieux fléchir celui auquel ils s'adressaient. Alors elle avait vu l'ancêtre, l'œil enflammé, étendre le bras dans la direction d'une issue, et les prétendants s'étaient évanouis comme une légère fumée. Au moment où elle allait s'élancer sur son ennemi, le carillon du réveille-matin avait interrompu son sommeil. Que signifiait tout cela ? Elle n'en savait rien. Songe, mensonge, dit-on; c'était sans doute un effet de son pauvre cerveau troublé ; mais il lui semblait que les morts eux-mêmes se levaient pour protester contre un projet de si peu de bon sens, et absolument irréalisable.

La vieille rentière parut tout d'abord déconcertée, mais bientôt elle se reprit, cita des cas extraordinaires, des unions qui avaient abouti à l'heure où on y pensait le moins. Tout arrive ici-bas, voyez-vous. Elle en avait vu des choses depuis qu'elle était au monde, et plus étonnantes que celle-là... L'avenir est plein de surprises... Nous verrons.... nous verrons...

Or, voici ce que vit Mme Besiche une après-midi d'automne, à la tombée de la nuit, c'est-à-dire au point de la journée où s'affaiblit sensiblement la perception des choses et des êtres.

Elle se trouvait avec Georgette au magasin, lorsqu'un petit homme tourna le bouton, entra en se confondant en politesses, et, se frottant les mains, sans doute par manière de contenance, se mit à parler avec une extrême volubilité. Il voulait une canne, et une des mieux soignées, des plus élégantes, car pour un tel objet il n'y avait pas de milieu. D'abord on en portait ou on n'en portait pas, c'était affaire de goût, mais il estimait, lui, qu'un homme n'est pas complet si, en arpentant la grande rue, le quai ou le mail un jour de repos, il n'a, d'une part le cigare aux lèvres et les gants mi-hors de la pochette, et, d'autre part, une canne à la main. Et non pas un de ces vulgaires morceaux de bois, de jonc ou de bambou, grillés ou vernis à la douzaine, misérables articles de bazar qu'on s'offre pour vingt sous. Non, il voulait une chose de prix, portant la marque de l'art, qui, adroitement mise en évidence au moment d'une rencontre ou au cours d'une conversation, vous pose mieux que ne ferait le

chiffre de votre fortune inscrit en toutes lettres sur votre chapeau. En un mot, sans vouloir parodier une expression célèbre, il était fermement convaincu que la canne c'est l'homme. Connaissant la réputation de M. Besiche, il venait avec confiance auprès du maître des maîtres... Il n'était pas pressé.... on prendrait son temps... l'essentiel était de faire bien.

Mme Besiche avait cru d'abord reconnaître un vieux client qu'elle ne voyait qu'à des intervalles assez éloignés et dont elle se défiait à cause d'un certain prurit de paroles fort peu supportable. Mais, ayant tourné le bouton électrique, une lumière vive succéda tout à coup au chien et loup du crépuscule, et elle se trouva en présence d'un jeune homme de bonne mine, de vingt-cinq à vingt-huit ans, au teint rosé, au visage d'un bel ovale coupé par une fine moustache noire, vêtu avec une certaine recherche, solidement bâti, mais petit, très petit, au moins à ce qu'il lui semblait, car elle n'était pas bien sûre, avec cette pauvre Georgette, de pouvoir juger exactement des proportions. C'était un inconnu, mais son préambule faisait deviner qu'il ne le serait pas longtemps. Il tira, en effet, sa carte qu'il présenta à Mme Besiche en s'inclinant avec l'aisance d'un homme bien élevé, puis, tout en inspectant du regard le magasin, il se mit à raconter son histoire, oh! histoire très courte étant donné son âge, mais qu'il délayait avec une abondance, un naturel, une franchise, et aussi une légère emphase qui n'étaient pas sans charmes.

Il se nommait Antonin Valgamay, licencié en droit, actuellement clerc de notaire chez Me Lormiès, dont l'étude était, sans contredit, la mieux achalandée de la région. Ses parents qui habitaient un chef-lieu de canton des environs de Paris avaient voulu faire de lui un tabellion; il eût préféré l'industrie ou le commerce, mais devant la volonté paternelle il avait dû s'incliner : les papas, voyez-vous, ne comprennent pas toujours la vocation de leurs enfants. Au surplus, il n'avait pas à se plaindre des auteurs de ses jours qui lui avaient facilité, avec munificence, ses études de droit à Paris et son stage chez les meilleurs notaires de la capitale, et à qui, par conséquent, il était redevable des résultats de son éducation. Car il faut, pensait-il, pour un jeune homme, quelques années de contact avec la population parisienne pour acquérir cette habitude du monde, cette distinction qui échappe à quiconque n'a pas coudoyé la foule des boulevards et fréquenté quelque peu le théâtre et certains salons littéraires.

Paris! il n'y a que cela! On peut se perdre, sans doute, dans la houle perpétuelle de cette mer humaine; il en est qui y font des plongeons formidables et ont mille peines à revenir sur l'eau; d'autres y coulent à pic et périssent corps et biens. Mais ces naufrages ne prouvent rien que l'entêtement des jeunes gens qui font bien d'aller à Paris et qui ont tort d'y rester. Prenez dans le séjour de cette ville une bonne armure pour les luttes futures et allez exercer votre force en province, aussi loin que vous pourrez, plus vous serez loin, plus vous serez fort : voilà ce que le bon sens crie à la jeunesse, et voilà ce que la jeunesse ne veut pas comprendre. Quant à lui, il adorait Paris pour la science qui y règne, pour les arts qui y fleurissent, pour l'esprit qui y court les rues au point qu'on pourrait l'attraper avec la main; et cependant il n'y fût pas resté, quand même on eût fait miroiter à ses yeux la plus brillante des positions. D'ailleurs son père veillait; il savait que Me Lormiès était à son déclin, qu'il songeait à se donner un successeur, et M. Valgamay senior avait dépêché auprès de lui son fils, avec de bonnes lettres d'introduction, il y avait de cela juste quinze jours; et voilà comment Pont-sur-Oise comptait un habitant de plus. Ah! la jolie petite villotte, avec son ruban d'argent aux rives encore verdoyantes et fleuries malgré la brume de novembre! et son industrie, son commerce, sa vie active! Comme il sentait qu'il s'y acclimaterait promptement! Il ne la connaissait pas encore très bien, mais quand il aurait sa canne...

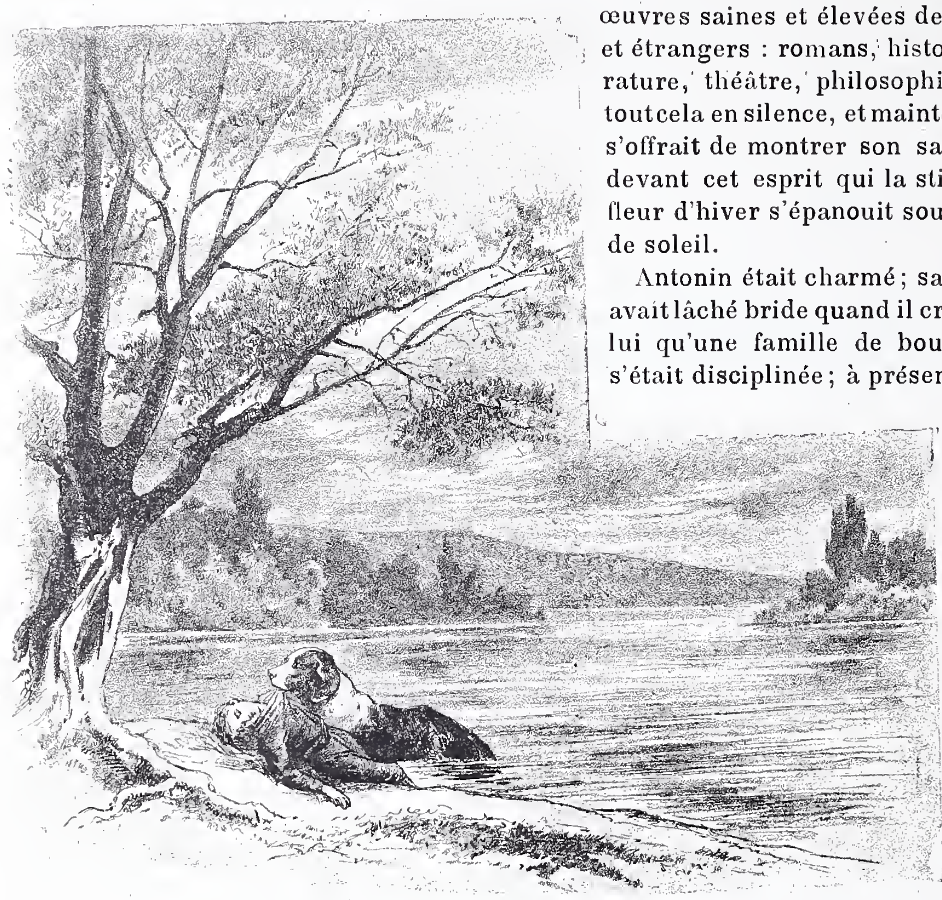
— A propos! est-ce que M. Besiche serait... absent?

M. Besiche était présent. Occupé dans son atelier à sculpter un horrible scorpion sur la poignée d'une canne longue de deux mètres, il n'avait, grâce à la porte entr'ouverte, pas perdu un mot du monologue d'Antonin. Celui-ci le vit s'avancer, la moustache tombante et l'œil un peu vague, sans se douter toutefois de son état d'esprit, d'autant plus que Besiche abonda immédiatement dans le sens du jeune homme et déclara que lui aussi avait étudié son art à Paris, qu'il avait quitté cette ville pour revenir se fixer à Pont-sur-Oise, il y avait longtemps de cela, et que l'envie de retourner là-bas ne lui était jamais venue.

Tout en l'écoutant, Antonin sortait de sa poche un élégant portefeuille d'où il tira cinq ou six portraits-cartes représentant, sous des poses différentes, un bel épagneul à la robe blanchâtre parsemée de nombreuses taches noires. Alors qu'il était petit enfant, ce chien lui avait sauvé la vie en le retirant d'un bassin au bord duquel il jouait imprudemment. La noble bête était morte de vieillesse, et la reconnaissance l'obligeait à conserver ses traits : voilà ce qu'il voulait au pommeau de sa canne... beau sujet d'études pour M. Besiche... et un grand soulagement pour lui-même lorsqu'il pourrait avoir à la main, là, sous les yeux, le portrait très ressemblant de son fidèle ami. Et il insistait sur les qualités du chien, célébrées

dans tous les pays et dans tous les temps. Quel dévouement! Quelle philosophie! Et comme il comprenait ce cri d'un désabusé : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme c'est le chien!... » Il n'en était pas arrivé, sans doute, à ce degré de pessimisme, mais il estimait que nul ne pouvait goûter un bonheur parfait s'il n'avait un chien pour l'aimer et le défendre. C'était l'avis de beaucoup de gens, et peut-être aussi celui de... mademoiselle?...

— Ma fille...



Ce chien lui avait sauvé la vie.

— A sa ressemblance avec sa mère, madame, je m'en doutais.

Depuis son arrivée, Antonin, tout en s'adressant plus particulièrement à Mme Besiche, n'en avait pas moins remarqué la présence de la jeune fille, et de temps à autre il portait respectueusement son regard sur elle comme pour rechercher son approbation; peu à peu même il s'était avancé de son côté, comme s'il eût deviné là un auditeur plus attentif et mieux fait pour le comprendre. Georgette, en effet, paraissait s'intéresser très vivement aux théories du jeune homme; son visage d'ordinaire mélancolique avait changé d'aspect comme par enchantement, ses yeux voilés étaient devenus clairs et vifs, ses lèvres, toujours closes, esquissaient un sourire, et elle montrait une rangée de dents d'une blancheur impeccable. En même temps, sa poitrine se dilatait, il lui semblait que des bouffées d'oxygène avaient pénétré du dehors, régénérant l'atmosphère lourde du magasin. Bientôt elle risqua une parole timide, puis, enhardie par l'attitude bienveillante d'Antonin, elle soutint la conversation avec une hauteur de vues dont Mme Besiche ne revenait pas.

Dans ses longues heures de solitude, Georgette avait lu, beaucoup lu. Après avoir épuisé la bibliothèque paternelle, d'ailleurs assez restreinte, elle s'était adressée à son ancien professeur, vieil érudit doublé d'un homme de tact, qui l'avait mise graduellement en rapport avec les œuvres saines et élevées des écrivains français et étrangers : romans, histoire, voyages, littérature, théâtre, philosophie, elle avait digéré tout cela en silence, et maintenant que l'occasion s'offrait de montrer son savoir, elle s'ouvrait, devant cet esprit qui la stimulait, comme une fleur d'hiver s'épanouit sous un vivifiant rayon de soleil.

Antonin était charmé; sa verve, à laquelle il avait lâché bride quand il croyait n'avoir devant lui qu'une famille de boutiquiers simplistes, s'était disciplinée; à présent, il se surveillait; l'emphase du début avait fait place à une sorte de rondeur alliée à une finesse discrète; ses remarques étaient judicieuses, il portait ses jugements avec réserve, en homme qui savait se défier de l'absolu; les questions d'actualité, qui passionnent tant de gens et donnent naissance à tant de discussions et parfois de querelles, l'intéressaient, sans doute, mais il ne les envisageait pas avec esprit de parti. Bref, il montrait la clairvoyance de l'homme d'esprit qui pénètre les détails des choses, et la sagesse du philosophe qui les ramène à leur juste valeur.

Durant une demi-heure, ce fut un échange délicat et sincère de pensées et de sentiments, avec accord parfait sur presque tous les points, ce qui donnait à l'entretien une tournure des plus agréables. L'étonnement de Mme Besiche croissait de plus en plus et tournait au ravissement; mais tout à coup, sentant que la conversation allait prendre fin, l'angoisse l'étreignit.

A. Delapierre.

(*A suivre.*)

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE BUSTE DE PUECH



Musée du Luxembourg. — Buste de femme. — Sculpture de M. D. Puech. Gravé par Crosbie.

Cet aimable buste de femme, que l'on voit au musée du Luxembourg, est une des œuvres les plus personnelles de Denys Puech et une des plus charmantes qui se soient assouplies sous les caresses de son ciseau. Les caresses! nul mot, ce semble, ne convient mieux pour caractériser le talent de ce sculpteur excellent, maître surtout dans l'art dangereux de représenter la femme avec toutes les délicatesses de ses formes, les finesses de ses traits, les nuances de son expression.

Je ne sais où Denys Puech a pu élever son âme à sentir tant de choses raffinées, qu'elle devine et qu'elle aime. Son éducation première s'est faite à la campagne, me dit-on, et, enfant, il a commencé par être berger dans le rude pays de l'Aveyron, qui est le sien, au pied des contreforts des Cévennes. Apre région aux sapins sombres, au sol pierreux et crevassé, où montagnards et mineurs mènent une vie pénible et chétive en sa rusticité. Mais, pour les cœurs nobles et les esprits méditatifs, la libre école des pâtres est bonne au moins autant que la prison du lycée, et les cours circonscrites où se traînent nos écoliers bourgeois sont peut-être moins favorables au développement de l'imagination que les larges plateaux où les aigles volent à tire-d'aile.

On ne peut parler d'un artiste qui fut pâtre dans son enfance sans songer à Giotto, recueilli par Cimabuë, au milieu des moutons, dans les champs qui forment la ceinture fleurie de Florence, et devenu le fondateur de la peinture moderne. Comme le grand Italien, Denys Puech connut l'existence salubre au milieu de l'air pur et vivifiant. Ses premiers dessins furent tracés sur une pierre ramassée dans l'âtre mobile que l'on improvise à mesure que les troupeaux se déplacent. Il rêvait le soir en voyant fuir sur les étoiles du ciel les masses fantastiques des nuages, premiers groupes statuaires que ses yeux aient admirés.

Je suis sûr que, dans ces contours fugitifs et capricieux qui ondoient et changent incessamment, ses yeux songeurs voyaient des corps de femmes, les belles villageoises parées qui dansaient aux assemblées les jours de fête, et mieux encore les princesses, les ondines et les fées. Oui, certes, les ondines aux longs cheveux et les fées au manteau somptueux, baguette en main, couronne au front, habitent les nuages, et elles apparaissent très volontiers aux petits pâtres, à une condition : c'est qu'ils aient une âme de poète.

Puis l'enfant a grandi, et dans les ateliers de Chapu et de Falguière, par un travail acharné et consciencieux, par des études fortes et sincères, Denys Puech a acquis la grande habileté de main, la maîtrise, le talent sûr qui lui permettent d'exprimer sa pensée avec aisance. J'ai dit ce qui était le plus familier à son aimable génie. Rappelez-vous ses principales œuvres : la *Sirène*, la *Muse d'André Chénier*, au musée du Luxembourg; la *Muse de Chaplin*, au cimetière du Père-Lachaise; la *Muse de Leconte de Lisle*, dans le jardin du Luxembourg; la *Seine*, non placée encore, mais qui doit orner le Tribunal de Commerce; la Seine et le Cambodge pour le *Monument de Francis Garnier* au carrefour de l'Observatoire; les figures symbolisant la France et la ville de Menton, pour le *Monument commémoratif de la réunion de Menton à la France* : ce qu'il imagine, ce qu'il sculpte, ce sont toujours des figures de femmes.

Tout un peuple charmant habite son cerveau.

Vous vous rappelez certainement une pièce fameuse de Victor Hugo, intitulée : *Fantômes*. Le poète énumère et décrit les jeunes filles qui ont passé devant ses yeux. Eh bien, ces scènes de *Fantômes* se jouent, je crois, sur le vaste théâtre intérieur que Puech porte en sa tête, comme chacun de nous ; il s'y enlace, il s'y déploie incessamment des rondes onduleuses de jeunes filles.

La muse, telle qu'il la conçoit, n'est pas « la forte femme aux puissantes mamelles », ce n'est pas un être de vigueur débordant de passion et d'enthousiasme. C'est une vierge très jeune, très chaste, habile aux gestes affectueux et câlins.

Son regard est empreint de mélancolie et de sincérité. La méchanceté, l'artifice lui sont inconnus. Examinons la *Sirène :* c'est à peine s'il y a dans ses yeux trace de perfidie. L'inspiration que donneront ces muses, qui sont des sœurs plus que des amantes, sera très noble et très pure et se déroulera dans le calme et la sérénité. Il est doux pour un poète de les avoir près de soi, tranquilles sous la lampe, et de sentir le rayonnement intime de leur élégance et de leur tendresse. Comme elles sont femmes, la coquetterie ne leur est pas étrangère ; il leur arrive de se savoir jolies ; mais si elles parviennent quelquefois au point où l'ingénuité va cesser, elles n'ont du moins jamais d'afféterie.

La *Seine* est, je crois, le plus parfait et le plus original des ouvrages de Denys Puech. Rien de plus fin, rien de plus délicat que ce corps svelte qui repose sur la mousse au milieu des roseaux. Ce n'est pas une robuste vendangeuse de Bourgogne, ce n'est pas non plus une plantureuse fermière normande. Je soupçonne cette nymphe, qui naquit parmi les joncs et les saules, d'avoir voulu visiter les pays qu'arrosent les eaux épanchées de son urne et de s'être attardée, en passant, dans quelque boudoir parisien. Comme elle est bien élevée, elle n'a pas fréquenté la populace des faubourgs ; au contraire, le beau monde et les salons l'ont affinée. Et voilà pourquoi elle est si affable et si douce quand elle reflète les palais, les tours et les dômes de la grande ville.

Le succès de la *Seine* fut considérable. Lorsqu'on chargea Puech d'exécuter le monument de Francis Garnier, M. Le Myre de Vilers, président du Comité, insista vivement auprès du sculpteur pour lui faire introduire une *Seine* dans le groupe symbolique. C'est ainsi que, autour du buste de Garnier, une femme représentant notre chère rivière accueille avec bonté une Annamite qui représente la rivière du Cambodge. La *Seine*, cette fois, a visiblement flâné dans quelque bonbonnière du dix-huitième siècle où elle a pris, avec un air de grâce mutine, un miroir et une canne ornée de dentelles. Le siècle spirituel et léger des perruques poudrées est en effet celui dont Puech s'inspire le plus volontiers ; il en aime parfois le badinage un peu précieux, mais il a soin d'en repousser la mièvrerie.

Si j'ai réussi à donner une idée de la manière du maître statuaire, on voit nettement les qualités du buste de femme qui m'a servi de prétexte. Ce buste, dans sa petitesse, les renferme toutes en abrégé. Jamais visage plus jeune et plus frais n'est émergé vivant du marbre étincelant où sommeillent les rêves adorables des artistes.

Gaston Stiegler.

CHATEAU-LANDON

Château-Landon, actuellement chef-lieu de canton de l'arrondissement de Fontainebleau, est une des villes les plus anciennes et les plus originales des environs de Paris. Elle est située à 100 kilomètres environ de la capitale ; elle est divisée en deux parties : l'une s'étend en cercle sur la plaine, l'autre constitue la ville forte du temps passé et en porte le nom.

La rivière du Fusin baigne la vieille cité de ses eaux claires et rapides, alimentées sans cesse par des sources nombreuses ; elle s'élargit à ses pieds en deux bras qui traversent des prés, des bouquets d'arbres, des jardins à l'aspect frais et riant.

La ville forte domine au loin le pays ; elle est entourée de fossés profonds, vieux restes des circonvallations d'autrefois, et défendue par des murailles de plus de 50 mètres de hauteur. Il semble que les constructions soient édifiées sur une sorte de falaise ; bien des fois, quand, de la place du Larry, les yeux parcourent l'étendue de la vallée du Fusin, ils cherchent non point un paysage agreste, mais les flots de la mer que ce site escarpé semble appeler comme le fond du tableau.

Le Fusin, qui traverse Château-Landon, est une riviérette qui naît à Batilly (Loiret) ; après avoir coulé dans le voisinage de Beaune-la-Rolande, théâtre d'une bataille en 1870, après avoir arrosé Beaumont-du-Gatinais, Sceaux, ce petit cours d'eau se jette dans le Loing à Château-Landon même, non loin d'un pont romain récemment détruit. Il fait tourner à Château-Landon dix moulins faisant de blé farine, ce qui ajoute à la variété du paysage. Les peintres parisiens commencent à aimer ces lieux archaïques et pittoresques ; souvent, à présent, des membres des colonies d'artistes de Nemours ou de Marlotte viennent étudier et reproduire la nature ou les vieilles ruines de ce petit coin du Gâtinais.

Château-Landon était en effet autrefois la ville principale du Gâtinais français et le séjour de ses comtes.

Son sol produit un trésor, la pierre si connue qui est une roche des plus résistantes, et qui est susceptible de recevoir un beau poli comme le marbre ; c'est la plus dure et la plus compacte du bassin de Paris. On l'a employée depuis les temps les plus reculés ; les soubassements de Notre-Dame de Paris, datant du neuvième siècle, sont faits avec cette pierre. On s'en est servi pour le pavage du Panthéon, le couronnement de l'Arc-de-Triomphe, la fontaine Saint-Sulpice, le pont d'Iéna, les balustrades du Pont-Neuf et des Tuileries. On y a recours encore pour la construction actuelle de l'église du Sacré-Cœur.

Assurément Château-Landon existait au temps des Romains; certains auteurs pensaient que c'est l'ancienne cité de *Vellaunodanum*, dont parle Jules César. Sur son territoire passe encore le chemin de Sens à Orléans, connu sous le nom de chemin de César. Le plus ancien nom donné à Château-Landon, dès l'époque mérovingienne, est *Castrum Nantonis*.



Abbaye de Saint-Séverin, à Château-Landon.

Château-Landon possédait jadis un grand nombre d'églises, prieurés et autres monuments laïques ou religieux; mais les guerres perpétuelles dont la contrée a été le théâtre les ont anéantis en totalité ou en partie; le pays ne s'est jamais relevé de ces dévastations impitoyables !

Il reste cependant de curieux et importants souvenirs du passé.

Le monument le plus connu est l'abbaye de Saint-Séverin. Elle fut fondée à côté du château, par Childebert, fils de Clovis, en reconnaissance de la guérison de son père, due à saint Séverin, abbé, décédé à Château-Landon en 506.

L'édifice, plusieurs fois incendié et reconstruit, prit au douzième siècle une forme définitive qu'on admire encore. Ses toits élevés, ses tours élancées, ses fenêtres étroites, ses galeries extérieures, ses meurtrières nombreuses, son vaste ensemble constituent bien plutôt qu'un monastère une citadelle véritable, souvent prise, saccagée, incendiée, mais qui a résisté à l'action meurtrière du temps et des hommes. Les Saxons, les Normands, les Anglais, les Bourguignons et les Armagnacs, les bandes armées des guerres de religion ont successivement porté les plus graves atteintes à l'abbaye comme à la ville elle-même.

L'abbaye de Saint-Séverin, favorisée par les rois de France et les comtes du Gâtinais, jouissait de privilèges fort étendus ; elle eut sous sa domination plusieurs églises, divers prieurés, un certain nombre de monastères. Sa prépondérance durait encore à l'époque de la Révolution française, où elle cessa d'exister comme monastère.

Elle abrita des hôtes célèbres, comme Thomas Becket, et elle compta au nombre des prisonniers qui y séjournèrent Louis de Loménie, comte de Brienne, personnage singulier qui fut sous-secrétaire d'État sous Louis XIV et mourut à l'abbaye en 1698.

De nos jours, l'abbaye, devenue la propriété de M. André Ouvré, député, a été donnée par lui, en 1892, au département de Seine-et-Marne pour la fondation d'un asile destiné aux vieillards indigents et aux infirmes incurables.

La ville de Château-Landon fut connue des princes mérovingiens et souvent visitée par eux. Plus tard, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Eudes et Raoul y frappèrent leur monnaie.

Au douzième siècle, Louis le Gros, puis Louis le Jeune et enfin Philippe-Auguste habitèrent Château-Landon. C'est là que ce dernier prince reçut les habitants de la ville picarde de Corbie, en 1180, et qu'il signa leur charte d'affranchissement, un des monuments les plus importants du Tiers État; à Bouvines, les Picards témoignèrent à Philippe-Auguste leur reconnaissance en combattant auprès de lui.

L'église Notre-Dame de Château-Landon, commencée au neuvième siècle, continuée aux siècles suivants, est un beau type de l'architecture romane. Ses portails du onzième et du douzième siècles sont admirables; son clocher élégant et hardi, avec ses quatre faces découpées à jour, domine de toutes parts la contrée. A l'intérieur du temple, on remarquera le côté nord de la nef, appartenant à l'époque carolingienne ; le transept et le chœur, qui datent du douzième siècle. L'église a été entièrement restaurée avec beaucoup de goût en 1894, sous la direction de M. Sauvageot, architecte du gouvernement.

Sur le territoire de Château-Landon, le voyageur trouvera bien des restes en partie intacts de l'architecture locale ; nous sommes dans l'impossibilité de tout citer ici. Le château de Chancepoix, appartenant à M. Ouvré et antérieur au quinzième siècle, porte encore les armes de la famille de Voisines ; le petit manoir de Jallemain, sur les bords du Fusin, est d'une origine antérieure au onzième siècle; rebâti au quinzième siècle, il rappelle, avec ses deux tourelles en poivrières, les écuyers qui étaient autrefois ses seigneurs : les Legeret, les du Bouchet, les Séguier de La Verrière, les de Voisines, les de Mousselard. Son propriétaire actuel, M. Pilastre, avoué honoraire à Paris, l'a fait entièrement restaurer dans ces dernières années.

A quelques pas de là se trouve le prieuré de Saint-André, dont le beau portail est un modèle élégant de l'architecture du douzième siècle.

A l'entrée de la ville, la maison dite de la Monnaie, construite au treizième siècle, a gardé le caractère de l'époque.

L'étang de Montfort, actuellement desséché, était voisin d'un pré appartenant aux Templiers; on montre encore dans la ville l'endroit où s'élevaient deux maisons de cet ordre fameux; le prévôt royal y fit arrêter, dépouiller de leurs manteaux et raser divers frères qui figurent dans le procès des Templiers, d'après les publications faites en 1841 par Michelet.

Dans les champs de Jallemain, on retrouve fréquemment des silex, des haches, des marteaux, des flèches, des coquillages, même des dents d'éléphants et autres fossiles de l'âge de pierre. Il y avait là, aux temps préhistoriques, des ateliers importants de pierre taillée et de pierre polie. Chose curieuse! la taille de la pierre n'a pas cessé d'être, avec succès, l'occupation habituelle des travailleurs de cette contrée.

Un proverbe local dit : « Château-Landon, petite ville, grand renom. » Si depuis cinq siècles ce renom s'est quelque peu éclipsé, on peut avouer qu'il a pu être justifié dans le passé et qu'il est rare de retrouver, dans un espace de terre aussi restreint et dans d'aussi étroites murailles, autant de souvenirs intéressants des temps passés. FIRMIN.

LE PANORAMA-DIORAMA DU TOUR DU MONDE A L'EXPOSITION DE 1900

A côté des grands palais qui contribueront par l'ampleur des proportions, par la richesse du décor et surtout par la valeur des œuvres qui y seront présentées, à faire de l'Exposition de 1900 une manifestation imposante des progrès de la civilisation contemporaine, plusieurs attractions offriront à la foule des visiteurs le ragoût piquant d'un pittoresque imprévu.

Il faut comprendre dans cette catégorie les reconstitutions anciennes, les panoramas, les pavillons exotiques, et toutes les surprises inconnues venues des quatre points du globe avec leurs particularités qui nous étonnent et nous intéressent.

Le Tour du Monde sera l'un des centres les plus curieux de ces distractions dont la nouveauté obtient auprès du public un succès toujours certain.

On se souvient du Panorama de la Compagnie transatlantique et de la danse des Javanaises à l'Exposition de 1889; à la flotte représentée sur la toile, ancrée devant le port du Havre, manquaient le mouvement et l'animation; la grâce et le charme étrange des danseuses faisaient regretter le cadre de leur pays.

M. Louis Dumoulin, peintre du ministère de la marine, a eu l'ingénieuse idée de remédier à ces lacunes en complétant les deux spectacles l'un par l'autre.

Il nous montrera le décor avec ses acteurs, les acteurs avec le décor.

Le Tour du Monde est un panorama-diorama « animé ». Les perspectives d'une toile de fond nous transporteront successivement par la vision sur différents points du globe : des scènes appropriées à chaque pays et représentées sur les premiers plans par les indigènes dans leurs costumes avec les coutumes et les habitudes de la vie quotidienne, compléteront l'ensemble et donneront à chaque tableau une intensité de couleur locale, qui, mise en relief par des effets de lumière combinés, réussira à donner l'impression de la réalité.

C'est ainsi que nous traverserons la Grèce, la Turquie, la Syrie, l'isthme de Suez, l'Inde, la Chine, le Japon, pour revenir en Espagne sur les bords de la Bidassoa. Les étapes de ce voyage ont été choisies parmi les sites les plus remarquables et les plus susceptibles de satisfaire la curiosité du spectateur.

En Grèce, c'est Athènes. L'Athènes moderne poudroie à l'horizon sous le soleil de l'Attique; plus près, le Parthénon, l'Acropole découpent sur le ciel transparent le profil de leur imposante structure; une végétation rachitique et brûlée monte aux flancs des blocs de marbre, se cache aux fissures des ruines, et rien, pas un bruit, ne trouble le silence impressionnant de cette nature grandiose où sommeillent tant de souvenirs.

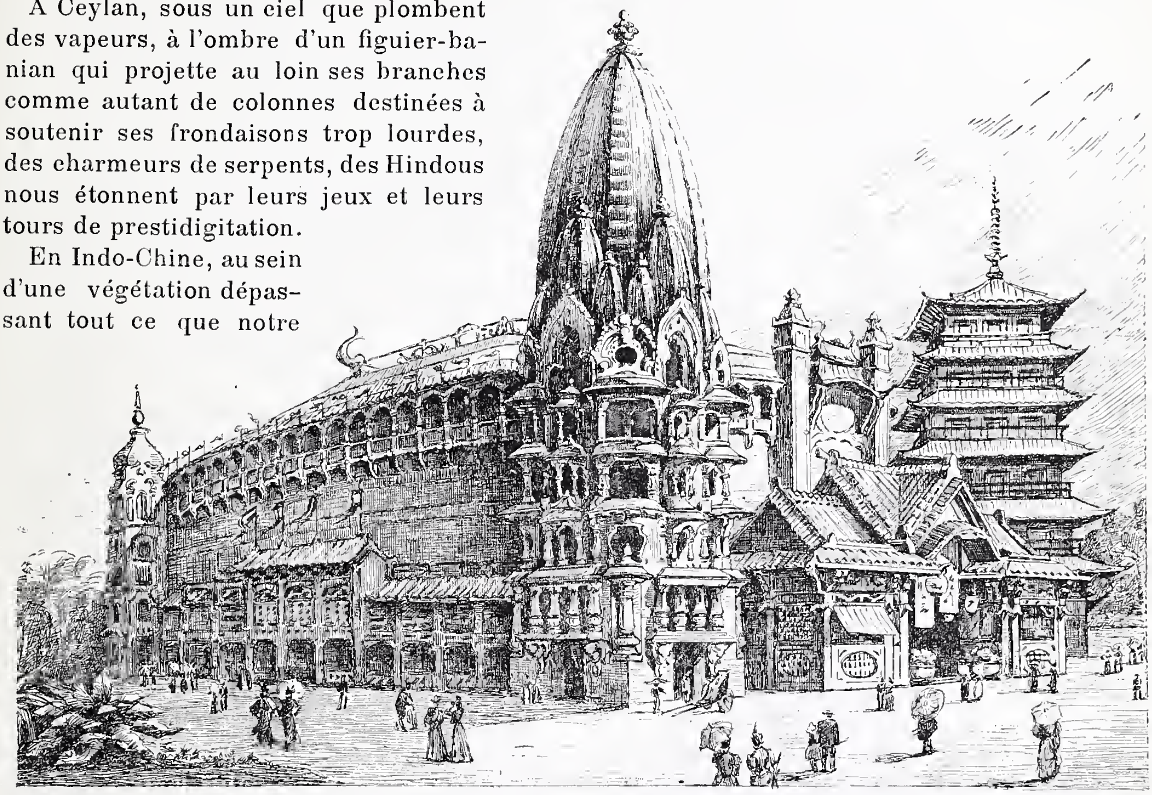
Puis, c'est Constantinople, le Bosphore et ses eaux bleues couvertes d'embarcations de toute espèce, bordées d'habitations qui s'y réfléchissent en longs sillons blancs ; Sainte-Sophie apparaît avec ses minarets entre les cyprès d'un cimetière; là, les tombes s'entassent et disparaissent sous les hautes herbes que broute un troupeau de chèvres conduit par un vieux Turc.

Les solitudes de la Syrie, les ruines de Balbeck, l'ancienne Héliopolis, succèdent à ces sites d'une mélancolie captivante et nous conduisent en Égypte à un village de Fellahs, situé sur une hauteur : sur la place, des almées exécutent des danses nouvelles pour nos regards et ne rappelant en rien la danse du ventre que nous avons vue tant de fois à Paris. Dans une profonde vallée, on aperçoit Port-Saïd, le Caire; le canal de Suez se perd au loin dans la brume ; très au sud, on devine l'Abyssinie et le camp circulaire d'Addis-Ababa.

A Ceylan, sous un ciel que plombent des vapeurs, à l'ombre d'un figuier-banian qui projette au loin ses branches comme autant de colonnes destinées à soutenir ses frondaisons trop lourdes, des charmeurs de serpents, des Hindous nous étonnent par leurs jeux et leurs tours de prestidigitation.

En Indo-Chine, au sein d'une végétation dépassant tout ce que notre imagination a pu rêver d'extraordinaire, en fait de merveilles tropicales, se dresse la silhouette du temple d'Angkor-Watt. D'autres ruines émergent sur la gauche d'un rideau de lianes fleuries. Dans ce décor prestigieux se meuvent des danseuses cambodgiennes coiffées de tiares à multiples étages, couvertes de vêtements ornés de pierreries.

En Chine, à Shanghaï, des Chinoises nous accueillent devant une somptueuse demeure qu'entoure un jardin d'aspect bizarre : c'est le jardin des Pierres. Un dragon, dont la queue gigantesque couronne le mur de clôture sur



Exposition de 1900. — Panorama-Diorama du Tour du Monde.

tout son pourtour, et dont la tête se dresse grimaçante à la porte, en garde l'entrée.

Au Japon, la scène est délicieuse. Nous entrons dans une maison de thé, une *thaïa :* des Japonaises nous reçoivent, nous servent et dansent devant nous; un jardin planté d'arbres centenaires et minuscules s'étend à nos pieds ; une petite rivière où barbotent des canards s'écoule en cascades jusqu'au bois voisin. Au milieu de la mer surgit à l'horizon le fameux volcan de Fusi-Yama.

En Espagne, nous assistons aux pas fougueux et variés du boléro et du fandango qui contrastent avec les variations souples et graves des ballerines d'Orient.

Toutes ces scènes diverses et de caractère différent se succèdent cependant sans heurt ni brusquerie : elles se fondent en un tout harmonieux. Les transitions de pays en pays se font sur le décor d'une façon heureuse : les horizons se marient en des lignes tantôt mourantes dans le mirage des solitudes ardentes du désert, tantôt âpres, grimpant aux cimes des montagnes, tantôt épousant l'uniforme perspective des plaines de la mer. Et la foule bariolée qui se meut au milieu de cette nature artificielle forme un ensemble d'une homogénéité vivante et colorée.

Indépendamment du panorama proprement dit, une série de points de vue curieux compléteront l'ensemble. Parmi ces compositions, on retrouvera les escales de la Compagnie des Messageries maritimes, les ateliers de la Ciotat, l'agence de Saïgon et les rives du Donaï.

Cette attraction intéressante sera entourée de toutes les distractions désirables, théâtre, boutiques, restaurants, etc.

Le Panorama-Diorama du Tour du Monde sera revêtu extérieurement d'une décoration dont les éléments rappelleront l'architecture des pays entrevus à l'intérieur.

L'ensemble en est cocasse et disparate, bien

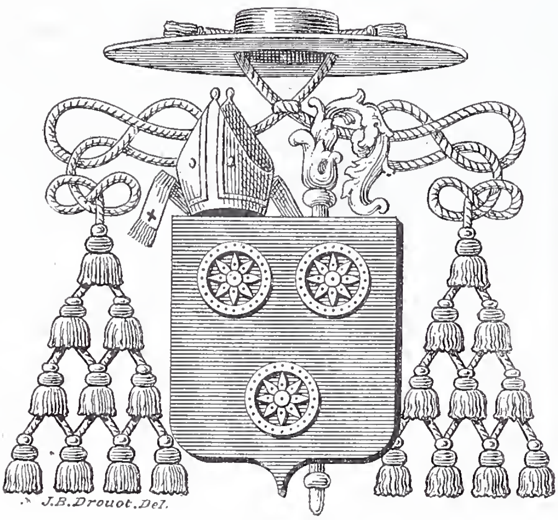
fait d'ailleurs pour captiver l'attention du public pour lequel le nouveau et l'imprévu sont toujours suggestifs. Dans ce genre de compositions, l'imagination a une marge pour ainsi dire illimitée : chacun peut facilement rêver mieux ou différent. Félicitons les directeurs de l'entreprise d'avoir essayé de nous offrir quelque chose d'un peu plus agréable à regarder que la silhouette nue et bête appropriée jusqu'à présent à ces sortes de constructions.

ROBERT HÉNARD.

LE BLASON DE BOSSUET

On sait que le plus célèbre de nos orateurs sacrés, nommé évêque de Condom en 1669, se démit de son siège deux ans après, sans avoir résidé, et ne devint évêque de Meaux qu'en 1679.

Il semblait qu'il n'y eût plus rien à dire sur Bossuet, après le récit de sa vie écrit en 1819, par le cardinal de Bausset; M. Nourrisson, en 1852, M. Floquet, en 1855, l'abbé Le Dieu, en 1856, ont repris l'étude de cette existence si remplie, et néanmoins on peut encore glaner après eux.



M. le docteur Louis Marchant vient de retrouver, à Dijon, les véritables armoiries de Bossuet, inexactement reproduites jusqu'ici par ses différents biographes, l'*Armorial général* les ayant données comme celles de Louis Bossuet, le maitre des requêtes; en voici le dessin qui n'a jamais été reproduit et qui est conforme d'ailleurs au manuscrit original de la Bibliothèque nationale (tome Ier de Paris, feuillets 37 et 810). Il porte d'*azur à trois roues d'or, posées deux et une.*

Un érudit bourguignon achève un travail qui sera fort curieux, sur l'un des épisodes de la vie du grand évêque, auquel on attribue le peu de goût qu'avait Louis XIV, au début, pour cet orateur incomparable : le double procès de François Bossuet, son oncle, secrétaire du Conseil des Finances, et d'Antoine Bossuet, son frère, trésorier des États de Bourgogne, mêlés à la disgrâce de Fouquet. D'autre part, un savant de Gascogne prépare un nouveau plaidoyer en faveur de Mlle Catherine de Mauléon. Il appartenait au *Magasin* d'annoncer ces trouvailles qui offriront prochainement à notre curiosité un regain d'inédit.

V. DE S.

LES BÊTES

Je voudrais être calme et doux comme les bêtes
Qu'on mène par troupeaux brouter à travers champs,
Tout les aime ; le soir mire l'or des couchants
Dans la limpidité de leurs grands yeux honnêtes.

Balançant d'un air las le bloc lent de leurs têtes,
Sur les pacages plats ou les ravins penchants,
Dans les prés pleins de fleurs, sous les bois pleins de chants,
Elles vaguent, rêvant comme font les poètes.

Quand l'herbe rousse fume au soleil de midi,
Elles vont, l'œil mi-clos et le pas alourdi,
Loin des grillons taquins qui craquent autour d'elles.

Puis, graves, étalant leurs gros torses velus,
Elles dorment dans l'ombre où passent des bruits d'ailes...
— Je voudrais être calme et doux : je ne sais plus.

EDMOND HARAUCOURT.

AU SIAM

Suite et fin. — Voyez pages 260, 284 et 297.

III

A Berlin, le roi de Siam a commencé par remercier l'empereur allemand du concours prêté par lui au Siam pour l'établissement des télégraphes. Or, c'est nous qui les avons construits. L'absence de mémoire n'est égale qu'à l'absence de direction efficace.

Nous avons vu que les revenus annuels du royaume étaient de 31 millions. Les impôts s'appliquent aux personnes, aux cultures et aux industries.

La taxe personnelle ou capitation atteint les hommes de vingt à cinquante ans. Elle est de 6 ticaux par an (9 fr.) pour les Siamois et seulement d'un tical (1 fr. 50) pour les Chinois.

Le percepteur perçoit cette taxe (le Poupi) pour trois ans. Il rassemble tous les Chinois, les force à payer et, comme reçu, il scelle les deux extrémités d'une ficelle au poignet de chaque contribuable qui doit conserver ce gênant bracelet pendant les trois ans.

L'impôt foncier varie suivant les districts, très peuplés et très cultivés ou peu productifs. Dans les premiers, on paie 0 fr. 40 par 17 ares de terre; dans les régions pauvres, 0 fr. 60 par 17 ares (1 rai) en culture.

Les produits de la terre sont tarifés 9 0/0 *ad*

valorem, comme les maisons. Les rizières paient 1 franc par an et par are.

Les impôts indirects sont en grande partie affermés. De là les plus criants abus. Le roi cherche à y remédier et espère dans trois ans avoir supprimé les monopoles vexatoires. Il y a encore 400 agents de fermes ; mais 120 percepteurs indigènes ont été créés avec un salaire fixe de 2,500 à 5,000 francs. Ils sont surveillés par 2 inspecteurs anglais à 20,000 francs chacun.

Un contrôleur général des finances, un Anglais, a été institué cette année aux appointements de 62,000 francs. Le conseiller général des affaires étrangères, un Anglo-Belge, touche 75,000 francs par an. Des commissaires adjoints étrangers vont doubler les gouverneurs indigènes des provinces.

Les recettes de la douane sont de 7,500,000 francs. La ferme de l'opium rapporte 4,500,000 francs. Précédemment, il était interdit de fumer l'opium. Tout Chinois pris en récidive devait avoir sa tresse coupée ; mais il a fallu renoncer à cette prohibition et à cette pénalité.

L'alcool de riz produit 3 millions. Le sel vient de l'Annam et de la Cochinchine. Les pêcheries ne donnent que 150,000 francs. Le Siam n'a plus le droit de percevoir des taxes sur les barques de nos pêcheurs dans les grands lacs d'Angkor situés au pied des admirables ruines des palais et des temples des rois khmers. On fait chaque saison dans ces lacs des pêches merveilleuses qui donnent lieu à une très importante exportation jusqu'en Chine.

Les plaies du pays sont l'opium, le jeu, le brigandage qui en résulte et l'esclavage qui n'est aboli que sur le papier, comme la torture, qui est interdite pour la forme, mais en fait s'exerce toujours sur les reins du patient.

Le jeu est une passion invétérée chez tous les peuples de l'Indo-Chine. Au Siam, cette passion est surtout favorisée par les Chinois.

La police a des chefs anglais et elle est encadrée d'anciens soldats hindous, des Sikhs. Elle est absolument impuissante à réprimer les attentats armés qui sont journaliers entre indigènes et dont la police indigène est trop souvent complice. Il faut garder les tramways la carabine au poing.

L'esclavage au Siam comprenait : 1° les gens pris dans les expéditions. Leurs enfants naissaient esclaves. Nos sujets laotiens, autrefois razziés par les Siamois, sont toujours traités comme prisonniers de guerre et en outre enrôlés de force dans les troupes de terre et de mer ;

2° Les esclaves pour dettes, vendus eux et leur famille à leurs créanciers pour lesquels ils doivent travailler gratuitement.

Le roi actuel, en montant sur le trône, en 1868, décida que les enfants nés après cette date ne seraient pas esclaves de naissance et qu'on ne ferait plus désormais d'esclaves à la suite d'expéditions ou pour dettes. Mais cette salutaire réforme n'est pas encore appliquée dans l'intérieur du pays. Si la condition des hommes de ces catégories est misérable, combien plus elle l'est pour les jeunes filles et les femmes !

La justice s'est améliorée depuis l'époque où l'ambassade du roi de France séjourna au Siam. En ce temps-là, le roi faisait à tout instant administrer le rotin sur le dos de tous ses sujets, même les plus hauts fonctionnaires. Les exécuteurs, toujours en permanence, piquaient la tête du délinquant avec un fer pointu. Pour les délits graves, on mettait la cangue au cou, on exposait la tête au soleil ; on arrachait les ongles ou les dents, on brûlait les bras, on coupait les cuisses. Aux gens trop discrets on fendait la bouche jusqu'aux oreilles. A ceux qui avaient trop parlé, on cousait les lèvres. La reine prescrivait autrefois à l'égard des femmes qu'elle appelait à son audience et qui venaient en rampant à quatre pattes les mêmes châtiments.

On marque encore à la joue avec un fer chaud les femmes coupables. Mais ces mœurs judiciaires tendent à disparaître.

Toutefois la justice est encore si entravée par la vénalité et la corruption des juges indigènes que les Siamois eux-mêmes sont portés à faire juger leurs procès par les tribunaux consulaires européens. Le roi y a vu un danger national et une atteinte à sa souveraineté. Il a fait venir des jurisconsultes belges qui sont les conseillers judiciaires des magistrats siamois et qui préparent un code et une organisation de la justice.

Cette institution ne fonctionne qu'à la capitale. Dans tout le pays, les fonctionnaires indigènes suivent les errements d'autrefois.

Ainsi, on a construit à Bangkok une prison dans le genre de celle de Singapour ; mais partout, hors de cette ville, les prisonniers sont l'objet des plus odieux traitements. Leur détention entraîne les plus cruelles souffrances. Dernièrement on a vu une pauvre femme, bien qu'innocente, incarcérée avec quatre hommes dans le même local, mise aux fers et abandonnée en cet état aux douleurs de la maternité.

On voit que l'état du royaume exige d'importantes réformes. Il faudrait au roi une grande énergie pour en prendre l'initiative et se faire obéir. Il est le plus souvent absorbé par les cérémonies nationales ou religieuses, par les fêtes du palais et les plaisirs du harem.

Dans ces fêtes, les illuminations, les danses, la musique et surtout les représentations théâtrales (*Lakhon*), drames ou féeries, jouent le plus grand rôle. La pièce dure un jour et une nuit. La troupe se compose, outre les dames du ballet et les musiciennes, de deux ac-

teurs et de six actrices. Celles-ci sont maquillées, portent une couronne princière, de riches vêtements, des colliers, de longs ongles en argent et marchent pieds nus.

La musique siamoise est beaucoup plus harmonieuse que le criard tintamarre des Annamites.

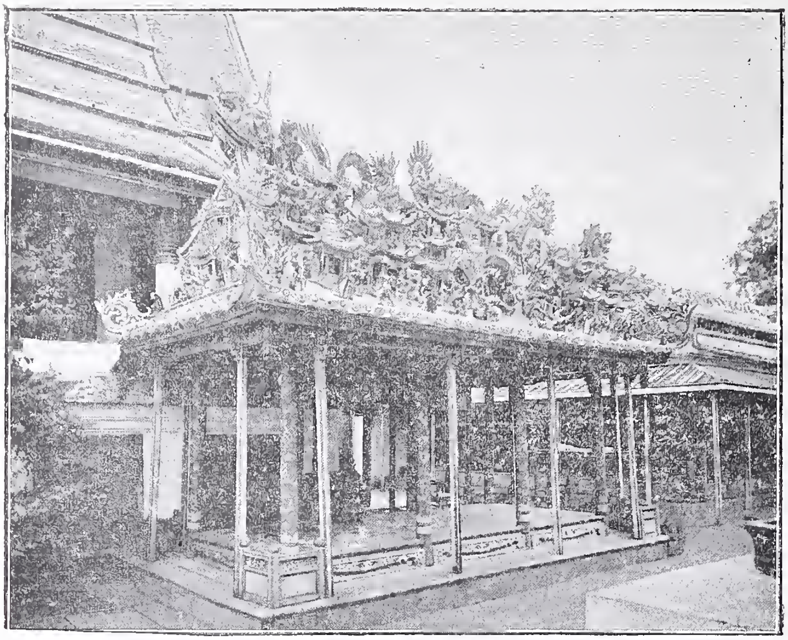
Les pièces sont des drames historiques, des aventures de cape et d'épée, des romans d'amour.

Le merveilleux et le surnaturel y prennent une grande part. Les traditions bouddhiques s'y mélangent aux traditions nationales.

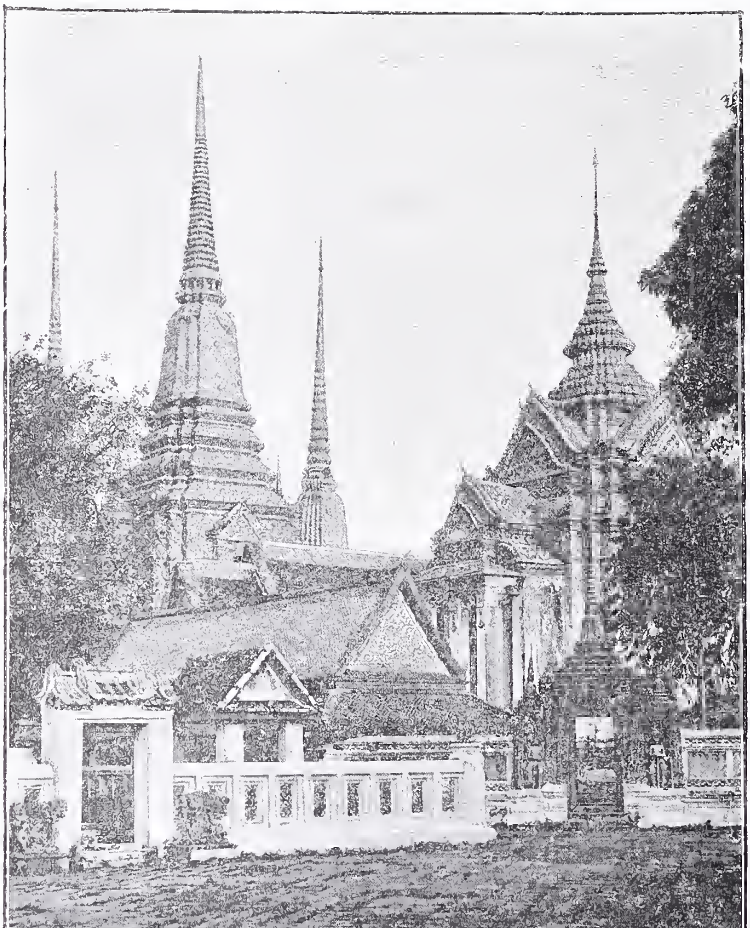
Il existe des œuvres curieuses qu'il serait intéressant de faire connaître sur la scène française. Nous désirerions présenter comme spécimen de ces productions populaires exotiques le drame émouvant des *Deux Frères* et la féerie des *Douze Jeunes Filles*.

Ces œuvres, traduites par M. Pavie, viennent d'être publiées par lui. Leur adaptation à la scène française aurait un attrait oriental et littéraire.

Pour conclure ce trop sommaire exposé de l'état actuel du royaume de Siam, il faudrait indiquer quelles sont les réformes à appliquer à ce peuple si intéressant. Ce n'est pas ici notre tâche de le faire.



Portique chinois de pagode siamoise.



Le Wat-Pra-Kéo à Bangkok.

Ce qui incombe à nos compatriotes, c'est de se répandre de plus en plus au Siam. C'est à eux d'y nouer ou renouer enfin de plus étroites relations, ébauchées depuis deux siècles. Si nous savons agir avec une prudente et énergique clairvoyance de nos intérêts nous serons les artisans de ces grandes destinées. Le Siam doit réaliser une union, sinon de territoire, du moins d'intérêts économiques et politiques, avec l'Indo-Chine française.

Nous devons entretenir de meilleurs rapports de proche voisinage.

L'avenir du Siam dépend de ces conditions vitales.

Nous espérons que ces progrès pourront se réaliser avant la fin du siècle qui va finir et l'aurore du vingtième siècle.

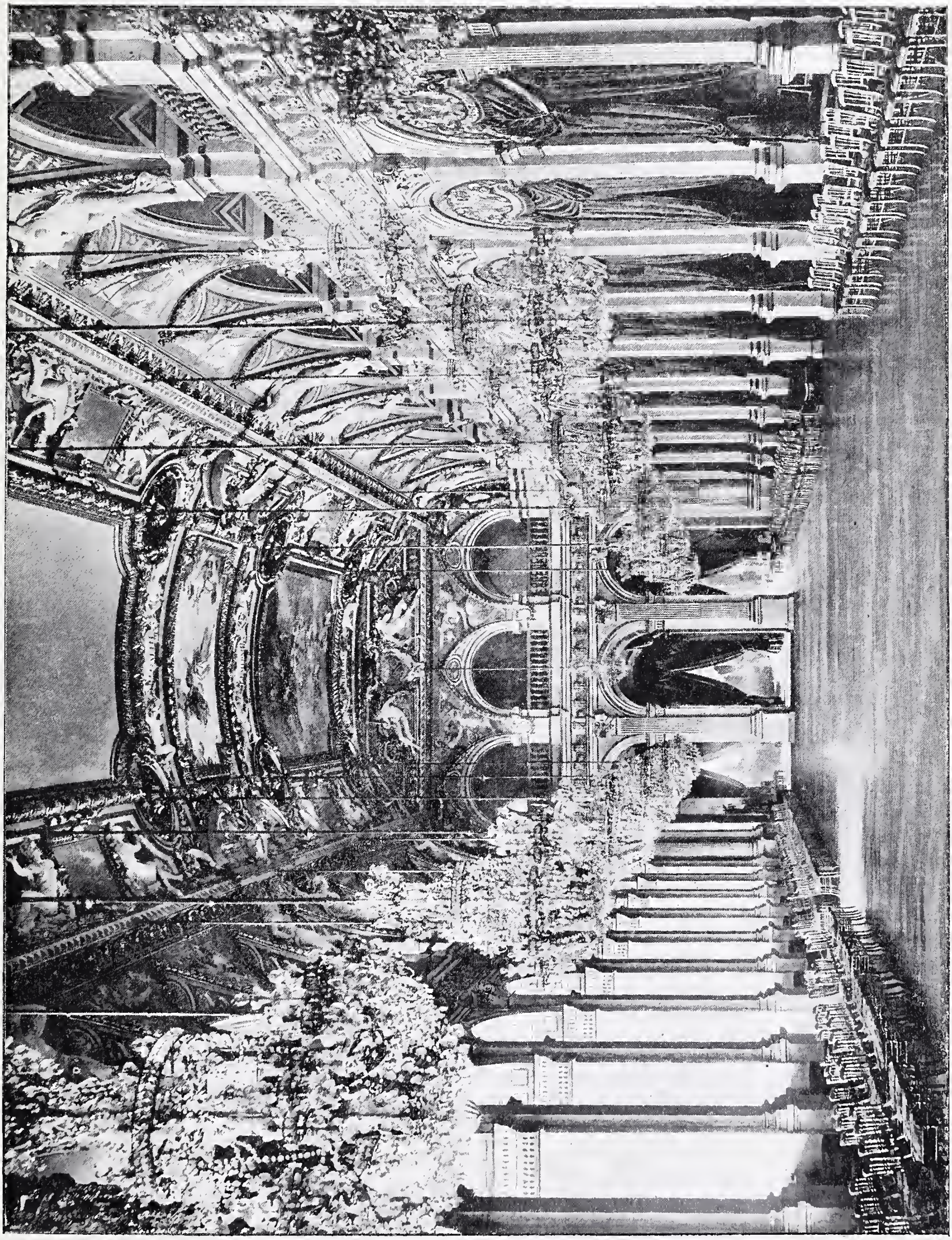
Le roi a décidé que le Siam prendrait une part brillante à l'Exposition universelle de Paris.

C'est une raison de plus pour nous initier à tout ce qui concerne cet oriental royaume.

Ch. Lemire.

La grande Salle des Fêtes à l'Hôtel de Ville

Le *Magasin Pittoresque* a déjà publié deux des grandes compositions qui décorent le plafond de la Salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville. Nous donnons aujourd'hui une vue d'ensemble de cette salle immense qui constitue incontestablement la partie la plus richement ornée des salons de réception, celle qui se prête le mieux à ces solennités dont la municipalité



Hôtel de Ville de Paris. — Vue de la Salle des Fêtes.

parisienne a le monopole et qui, l'an prochain, pendant l'Exposition universelle, viendront renouveler les splendeurs déployées, il y a deux ans, lors de la visite des souverains russes.

La salle actuelle, par ses dispositions architecturales, rappelle beaucoup, mais en plus vaste, l'ancienne salle brûlée en 1871. Elle mesure $50^{m},30$ de longueur, $12^{m},80$ de large et

13 mètres de hauteur sous clef. Elle possède, en plus, une vaste galerie de circulation parallèle, donnant sur la place Lobau, qui n'existait pas dans l'ancien édifice où certaines fêtes, comme, par exemple, celle donnée au tsar, en 1867, nécessitaient l'adjonction d'une bâtisse provisoire, d'aspect disgracieux, juchée sur des pilotis extérieurs et communiquant avec la Salle des Fêtes par les treize fenêtres de la façade Lobau.

Dans la nouvelle salle, ainsi que dans l'ancienne, des tribunes de forme circulaire s'ouvrent dans les pénétrations de la voûte. Mais cette dernière n'offrait pas, comme maintenant, de grands plafonds décoratifs. Elle était subdivisée en soixante-douze caissons octogones encadrés dans une énorme guirlande de fruits qui se répétait en bordure des pénétrations. Celles-ci, de même que les voussures, renfermaient une suite de compositions, dans lesquelles Henri Lehmann avait, en quelque sorte, synthétisé l'histoire de l'Humanité. Une décoration d'ensemble des murs et des piliers, composée dans le style de la Renaissance, avec des animaux fantastiques, des figurines et des rinceaux, complétait ce magnifique ensemble d'une belle tenue d'art et d'une grande pureté de style.

Dès qu'il eut achevé le nouvel édifice, l'architecte Ballu, qui avait alors la haute main sur la partie artistique, fit, d'accord avec l'éminent décorateur J.-B. Lavastre, un avant-projet très étudié, — sorte d'ossature de la décoration projetée, — dans lequel les diverses parties de la voûte devaient être traitées sur fond d'or ou sur fond bleu, de manière à maintenir les différentes compositions dans l'harmonie générale du cadre lui-même et à conserver à la tonalité du tout une unité parfaite.

Cet avant-projet ayant été complètement modifié, M. Lavastre étudia un nouvel arrangement décoratif que nous voyons aujourd'hui réalisé. L'aspect en est riche et l'or y domine.

Il apparaît partout, dans les méandres de l'architecture. Les arcades, les encadrements des fenêtres, les cannelures des pilastres, tout est souligné par l'or aux reflets variés.

L'ensemble apparaît magnifique et trop éclatant.

D'une manière générale d'ailleurs, c'est un reproche que l'on peut adresser au système décoratif adopté pour la plupart des salles.

Et voilà pourquoi sans doute, à l'Hôtel de Ville, l'œuvre de Puvis de Chavannes, — principalement l'escalier d'honneur, — par sa dominante en bleu pâle si parfaitement harmonisée au ton de la pierre, produit un vrai soulagement pour le spectateur ébloui par l'éclat des autres pièces.

Si maintenant nous arrivons aux détails de la décoration sculpturale, nous voyons, tout autour de la voûte, une suite de cariatides en staff, figures d'hommes et de femmes alternées, dont les modèles ont été commandés à MM. Alfred Boucher, Boisseau, Dumaige, Claudius Marioton et Moreau-Vauthier.

Les quatre cariatides d'angle — qui seules sont dorées — sont l'œuvre de MM. Blanchard et Desbois. Ce sont MM. Berthet, Perrin et Germain qui ont exécuté les figures sculptées dans l'intervalle des plafonds, et les enfants encadrés de rinceaux sont de MM. Gustave Michel, Sobre et Debrie. Enfin les deux groupes de figures assises aux deux extrémités de la salle, tenant un cartouche aux armes de la Ville, ont été modelés par M. Croisy.

Au centre de la voûte règne une magistrale composition de M. Benjamin Constant symbolisant « la Ville de Paris conviant le Monde à ses fêtes ». Elle est assise, tenant un éventail, à la poupe d'une trirème voguant sur des nuages. L'allégorie, un peu risquée, fait involontairement songer au char de l'État naviguant sur un volcan. Mais si l'idée est peut-être bizarre, la composition, savamment étudiée, offre d'harmonieuses lignes et une coloration vibrante et chaude. Ce plafond central est accompagné de deux petits plafonds latéraux correspondant aux arcs doubleaux où, par d'élégantes figures, M. Gabriel Ferrier a symbolisé les « Fleurs » et les « Parfums ».

Dans les deux autres grands plafonds, MM. Gervex et Aimé Morot ont retracé l'histoire de la musique et de la danse à travers les âges. Afin de dissimuler le plus possible le côté si peu décoratif du costume moderne, M. Morot a préféré montrer tout d'abord le rythme cérémonieux de la Pavane et du Menuet pour finir bien loin tout en haut, par les danses modernes.

Chez M. Gervex, au contraire, Ophélie chante, au premier plan, devant les habitués de l'orchestre et les mondaines d'une avant-scène, tandis qu'au-dessus, dans une sorte de vision éthérée, apparaissent des groupes successifs d'instrumentistes des siècles passés que domine, dans sa gloire, Apollon, dieu de la Musique.

Les différentes régions de la France sont représentées dans les voussures, entre chaque arcade. Du côté de la galerie Lobau, M. Ehrmann a peint le Poitou, la Champagne, la Bretagne, la Bourgogne, l'Auvergne et la Lorraine.

Du côté opposé, M. Humbert a représenté la Provence, la Gascogne, le Languedoc, le Lyonnais, l'Algérie et la Guyane.

A l'extrémité nord sont la Flandre et la Picardie par M. Weerts ; du côté sud, la Normandie et le comté de Nice, de M. Paul Milliet. Enfin toute la partie ornementale, attributs, etc., qui décore l'ébrasement des baies à hauteur des tribunes est l'œuvre de M. Guifard, un

décorateur dont l'éloge n'est plus à faire. Deux petits portiques à arcades encadrent la Salle des Fêtes à ses deux extrémités. Ils renferment chacun deux niches abritant des statues de marbre, en forme de gaines, exécutées par M. Eugène Guillaume, le très sympathique directeur de l'École de Rome. D'un côté, Horace et Lesbie ; de l'autre, Sapho et Anacréon. Ce sont des œuvres charmantes, conçues dans un beau sentiment décoratif et très harmonieuses de lignes. La décoration du portique nord est l'œuvre de M. Félix Barrias qui



Les Fleurs, panneau décoratif, par M. Gabriel Ferrier.

a peint, dans les coupoles, des scènes de fêtes. Celle du portique opposé a été exécutée par M. Henri Lévy qui a symbolisé les « Heures du Jour et de la Nuit ».

Comme on le voit par cette rapide énumération, cette salle immense, centre obligé de toutes les fêtes municipales, a été l'objet d'une décoration particulièrement luxueuse et dont la



Les Parfums, panneau décoratif, par M. Gabriel Ferrier.

somptuosité apparaît dans toute sa richesse lorsque les lustres électriques projettent leurs mille lumières sur la blancheur des murs, accrochant leurs scintillements aux ornements des pilastres, aux ors de la voûte et mettant en pleine vigueur l'éclatante coloration des plafonds et des cadres. C'est un ensemble vraiment fastueux, qui saisit et dont le caractère grandiose fait oublier certaines erreurs décoratives pour ne laisser voir que l'effet général.

Puis, à côté de cette orgie de couleurs et de dorures, l'œil se repose dans la galerie Lobau qui s'étend parallèlement à la Salle des Fêtes et dans toute sa longueur. Là, treize travées formant coupoles, deux berceaux de loggias et deux hémicycles extrêmes ont été décorés par le peintre Georges Picard, d'une exquise façon et dans une tonalité charmante et discrète.

L'artiste, aidé d'un collaborateur plein de goût, M. Risler, — auquel on doit l'ornementation accessoire, — symbolisa, dans ces coupoles, « le Rêve, — la Naissance de Paris, — la Lutte, — la Renaissance, — la Poésie, — la Philosophie, — 1789, — l'Histoire, — 1889, — la Science, — l'Art, l'Industrie, — la Paix — et le Réveil ». Comme pendentifs, viennent se jouer, au-dessous des coupoles, des figures d'enfants d'une extrême diversité d'attitudes ; non point les amours joufflus et classiques, épanouissant leurs fossettes roses et les bourrelets de leurs jambes ; mais de vrais enfants aux expressions et aux gestes pris sur le vif et, par cela même, gracieux et vivants.

Une « Fête champêtre », de M. Clairin, un « Souvenir de Fête nationale », de M. H. Berteaux, le « Soir à Paris », de M. Paul Baudoüin, et une scène prise, par M. Blanchon, sur un chantier municipal, décorent les panneaux verticaux aux extrémités de la galerie. Ces compositions, d'un réalisme très parisien, traitées par des artistes de talent, auraient certainement mérité un emplacement spécial, car elles constituent de véritables tableaux de genre, n'ayant aucun lien avec la décoration générale.

Peut-être eût-il été préférable de se borner ici à des jeux de fonds, à des semis d'ornements, et aux dorures nécessaires pour souligner les cadres de la pierre, les cannelures des pilastres et les fleurons des chapiteaux. On eût ainsi limité aux coupoles l'intérêt décoratif de cette galerie annexe où ceux qui — tentés de s'écrier comme le poète : « *Quam juvat ventos audire cubantem* », s'écartent prudemment des tourbillons de la danse, viennent se reposer en contemplant, à distance, la fatigue des autres.

R. Brown.

UNE RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE SUR LE HAUT-NIGER ET LE TANKISSO

En 1889-1890

Suite. — Voyez pages 245, 262, 275 et 303.

Saint Cuthbert, dit la légende, se promenait sur le bord de la mer avec un de ses catéchumènes. Le maître et l'élève avaient grand faim et pas une masure, pas un être humain n'étaient en vue. Devant eux, l'Océan ; derrière, la plage déserte. Voyant qu'ils allaient tomber d'inanition, le saint se mit en prières. Alors du haut des cieux, comme un point noir d'abord, puis battant l'air de ses



Confluent du Bania et du Tankisso.

longues ailes, on vit descendre un aigle. Il plongea dans les flots, en sortit portant dans ses serres un énorme poisson qu'il laissa tomber aux pieds des pieux chrétiens.

Je n'ai jamais vu d'aigle plongeur sur nos rives. Au Soudan, en revanche, l'espèce n'est pas rare. Noir avec la tête blanche, l'aigle pêcheur se tient au bord des fleuves et des rivières, perché sur une souche morte. Il semble dormir, puis soudain se laisse tomber comme un plomb, les pattes en avant. C'est un poisson qui passe à sa portée ; il est rare qu'il le manque. Sa proie saisie, il s'envole à l'intérieur des terres la dévorer à loisir.

Justement, surplombant nos pirogues, se profi-

lait dans le ciel la maîtresse branche d'un baobab dépouillé de ses feuilles; un aigle pêcheur se tenait dessus aux aguets.

Tout à coup, le voilà qui plonge, passant à moins d'un mètre de moi. Un bruit de lutte dans l'eau, et l'oiseau en sort portant un énorme poisson, sorte de brochet aux grandes dents pointues. Mais la proie est lourde et se débat, l'aigle a de la peine à s'envoler, un instant il est au-dessus de nos têtes. Oh ! une idée ! — quel superbe « coup de roi ! » Je tire, un peu au hasard, mais mon plomb siffle sans doute assez près du rapace pour l'effrayer. Il lâche le poisson qui tombe sur le rivage. D'un bond un Somono s'en saisit et me l'apporte, tandis que fort dépité le pêcheur, frustré et pas content, s'enfuit à tire-d'aile en poussant des cris rauques.

Vite sur le gril! Et une demi-heure après mon euisinier Charles me servait le brochet. Il avait beaucoup d'arêtes, ce n'est pas un des meilleurs poissons du pays, mais ce que je m'en regalai quand même!

J'eus à plusieurs reprises l'occasion de recommencer le « coup de saint Cuthbert ». La détonation du fusil suffit seule à faire lâeher sa proie à l'aigle et je reeommande comme amusement, à ceux qui suivront après moi le Tankisso, cette façon originale de pêcher, en leur souhaitant seulement de la pratiquer par sport, et non comme moi par nécessité.

Le 14, j'atteignais le confluent du Bania, un affluent de droite du Tankisso. Son embouchure sur la rivière forme un port naturel, bien abrité, très pittoresque avee ses roches noires qui émergent, tandis que le fond est considérable à côté d'elles.

Sliman eonnaissant le pays aux alentours, je lui aceorde une après-midi pour aller chasser ; pendant ce temps, mes Somonos répareront leurs pirogues dont les coutures commencent à se délier et qui font eau d'une façon gênante sinon inquiétante. Le soir, mon brave guide revient. Lui et son élève Karamokho portent chacun une antilope autour du cou en guise de cravate, tandis qu'un chapelet de pintades pend à leurs eeintures. Le danger de la faim était momentanément écarté.

La route pourtant s'allongeait terriblement. Le Tankisso est extrêmement sinueux, son cours décrit les serpents les plus inattendus, et il nous arrivait parfois après avoir marché douze ou treize heures, de n'avoir pas fait plus de 6 à 8 kilomètres en ligne droite dans la bonne direction. Cependant Sliman affirmait que nous devions approcher. Le pays dans lequel nous nous trouvions s'appelle Dembela. Il possédait autrefois de forts villages dont les principaux se nommaient Magadantinia, Kemaïa, Sougounia, Kobalia, Garassa et Sandenia. C'est encore Tamba-Bokari qui a « cassé » le Dembela.

Les habitants qui purent s'enfuir allèrent demander asile aux almamys du Fouta-Djallon. Ceux-ci leur donnèrent des terres et ils y fondèrent le village de Toumanea, celui-là même avec lequel j'étais envoyé traiter.

Le 17, nous aperçûmes enfin des indices de la proximité de lieux habités.

C'étaient des casiers à poissons formés d'une cage cylindrique en lattes de bambou. Ces cages sont plantées dans le fond, leur bord supérieur affleurant la surface de l'eau. Un porte à glissières peut fermer en tombant une ouverture menagée dans le bas du casier ; elle est a ccroehée de façon que la plus légère secousse détermine sa chute et la fermeture du piège.

Les coups de queue du poisson qui a pénétré dans la cage décrochent la porte qui se referme sur l'animal et le maintient prisonnier jusqu'au moment où le pêcheur vient ramasser sa capture.

Le 18, vers trois heures de l'après-midi, nous apercevions une caravane en train de passer à gué le Tankisso. Nous apprenions par elle que sur notre gauche se trouvait le village de Sacoya d'où elle venait, se rendant à Dinguiray, distant seulement de trois heures de marche.

Sacoya est un village de Sarracolais, sujets d'Aguibou, anciens colporteurs pour la plupart. Sa fondation ne remonte qu'à trois ou quatre ans.

On se souvient que j'avais l'ordre formel d'éviter toute relation avec le chef de Dinguiray. D'autre part, il me fallait des vivres, d'autant que



Un Sarracolais.

les sinuosités bizarres du cours de la rivière ne me permettaient pas de me prononcer avec eertitude sur le temps qu'il me faudrait encore pour gagner Toumanea.

Il fallait faire vite. J'envoyai Birama à Sacoya en lui recommandant d'user de toute l'habileté politique dont il serait capable.

A peine une heure après, mon pilote-interprète était de retour. Avee lui, le chef, les notables et une bonne moitié du village.

Birama a été élevé par les Sarracolais du Sénégal. Parlant la langue, il n'eut pas de peine à se faire passer pour un compatriote. Pendant qu'il y était, il se donna même une généalogie princière.

Quant à moi, je ne sais quelle filiation ou quelle situation sociale il m'avait attribuée; mais, à en juger par les louanges hyperboliques du chef et par ses flatteries, il n'avait pas dû me maltraiter non plus.

L'essentiel, et ce qui m'était le plus agréable, c'est que derrière le chef venait une escouade de porteurs chargés de vivres: moutons, œufs, volailles, riz, beurre, etc.; nous eûmes en un instant de quoi nourrir un bataillon.

(*A suivre.*)

HOURST,
Lieutenant de vaisseau.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Alors que l'occasion s'en présente et que par aventure on discourt sur la pêche et la chasse, ces deux attractions de la vie en plein air, on a coutume de ne les considérer que comme de simples distractions aimables, qui ne font de mal à personne, mais dont l'importance est toute secondaire. On les regarde uniquement comme plaisirs de flâneurs, thèmes à broderies plus ou moins amusantes, d'une valeur très relative, n'intéressant qu'une mince partie de la population.

Constatons tout d'abord que ces plaisantins commettent une grosse erreur. La vie qui les enchante et dont il semble qu'il faille tenir mémoire avant tout compte à peine quatre cents Parisiens, tandis que la chasse nombre environ quatre cent mille adeptes et la pêche au moins le double.

Voilà donc de ce fait deux distractions qui acquièrent tout d'un coup une grande importance, ne serait-ce que par le nombre de ceux qui s'y livrent. A côté, rappelons les multiples industries qu'elles font vivre, sans compter le rendement direct pour le Trésor des permis de chasse, de l'impôt sur les chiens, la location des forêts de l'État et des rivières, les déplacements, l'argent semé partout qui fait vivre tant de communes.

C'est là, croyons-nous, un côté à envisager qui n'est point à dédaigner.

Mais ce dont nous tenons à parler, c'est du gibier et du poisson, deux richesses foncières au premier chef, lesquelles sont l'objectif de ces deux distractions si facilement considérées comme quantités négligeables.

Pendant l'année de chasse qui vient de s'écouler, il a été reçu aux Halles 2.500.000 kilogrammes de gibier dont 1.500.000 kilogrammes de provenance française et 850.000 kilogrammes de provenance étrangère, au total plus de 2.000.000 de pièces.

Dans ce total, la perdrix figure pour 510.000 pièces, le lapin de garenne pour 412.000, le lièvre pour 190.000. On compte 130.000 cailles, 120.000 cerfs et chevreuils et 2.000 coqs de bruyère.

Sur la période correspondante de l'année dernière, les perdrix sont en diminution de 120.000 pièces, les cailles de 125.000 et les faisans de 23.000.

Ce qui ressort de ce relevé officiel, c'est l'importance du gibier au point de vue alimentaire et les resssources dont nous nous privons de gaieté de cœur, en laissant dilapider cette richesse foncière dont, par sa nature, notre pays était si admirablement pourvu. Non point que le territoire puisse à lui seul subvenir à une consommation si considérable s'accroissant d'année en année; mais certainement, avec une protection bien entendue, sa production pourrait augmenter des deux tiers et réduirait sensiblement les grosses sommes que l'on paie annuellement à l'étranger pour l'importation.

Ce sont là choses que l'on a répétées à satiété sur tous les modes, mais qui malheureusement n'ont guère trouvé d'écho auprès d'une administration peu familière avec les intérêts du pays.

Les ressources de la pêche en ce qui concerne l'alimentation sont d'une importance égale. Et si, à l'heure présente, on empoissonne quelques rivières, ce n'est point en vue de faire plaisir aux pêcheurs, mais parce qu'on s'est aperçu que, le dépeuplement s'accentuant annuellement, il en résultait un dommage considérable.

La disparition des grands étangs qui, il y a un siècle, étaient d'une si précieuse ressource, compte pour beaucoup dans le tort fait à l'économie budgétaire. Ces réserves, répandues sur des terrains de peu de valeur, tenaient une place importante dans l'ordre économique et industriel du pays. L'eau des étangs faisait tourner des machines et marcher une certaine quantité de petits établissements situés dans les parties basses. Les propriétaires y laissaient multiplier le poisson et les grosses quantités qu'on en retirait formaient un sérieux appoint pour l'alimentation.

Avant 1789, ces étangs appartenaient à des seigneuries ou à des communautés religieuses, lesquelles, tout en vivant de leurs revenus naturels, subvenaient également à fournir ceux qui étaient moins bien partagés. En ce temps-là, il n'était point question d'élevage; et même il y avait beaucoup plus d'étangs naturels que d'étangs artificiels, tous mal entretenus; cependant le poisson s'y reproduisait tout seul et bien.

Les lois pénales sévères étaient observées, et les braconniers ne se hasardaient point à jeter leurs filets dans ces eaux assez protégées par la défense.

Avec la Révolution, tout changea.

On vendit les biens de la noblesse et du clergé et les étangs furent laissés à la disposition de tous. Comme c'était à prévoir, on usa et abusa. Si bien qu'au bout d'un certain temps il ne resta plus un poisson dans ces viviers gigantesques. Lorsque, après une vingtaine d'années de dilapidations, on songea à édicter une loi sur la pêche, les étangs furent exceptés.

Les étangs restaient; mais, peu après encore, il ne demeura plus un poisson dans les profondeurs de leurs eaux; enfin on dessécha et on combla ces mêmes étangs.

La pêche et la chasse subirent d'identiques assauts. Ce fut pis pour la pêche, car on supprimait les demeures, tandis qu'on ne pouvait pas déboiser complètement tout d'un coup les forêts: la chasse bénéficiait de cette impuissance. Mais, voici, ainsi qu'il arrive souvent quand l'oiseau est envolé, on regrette ces étangs.

C'est peut-être un peu tard.

Tout tardifs qu'ils soient, ces regrets démontrent que, par certains côtés, l'organisation de l'ancienne France n'était nullement à dédaigner et que la chasse et la pêche ne sont point quantités négligeables.

CHARLES DIGUET.

L'ATAVISME

NOUVELLE

Suite. — Voyez pages 270, 286, et 310.

III (*suite*).

Le jeune homme, qui s'était assis pour causer avec plus d'abandon, devait nécessairement se lever en prenant congé; Georgette, obéissant à un instinct de politesse, ferait sans doute de même. Alors elle allait se montrer dans sa taille gigantesque; et si elle avait effrayé déjà trois hommes des mieux découplés, qu'allait-il se passer avec celui-ci, grand Dieu! Cette idée lui serrait le cœur, elle se sentait pâlir, et des yeux et de la main elle commençait à faire à sa fille des signes expressifs : « Ne te lève pas! »

Tout entière à son interlocuteur, Georgette ne pensait plus à sa situation physique. Elle avait déjà pris son élan lorsqu'elle aperçut les gestes désespérés de sa mère. C'était trop tard! A peine fut-elle debout que le sentiment de la réalité lui revint; son cerveau se figea soudain, comme si on l'eût plongé dans un appareil frigorifique, comme il était le jour où elle s'était trouvée devant la commission d'examen. Et plus elle redevenait timide, plus elle se tenait droite, sans se rendre compte d'ailleurs de cette raideur, qui lui était naturelle. A côté d'elle,



A côté d'elle, Antonin paraissait encore plus petit.

Antonin qui n'avait jamais pu, à son grand regret, fléchir le recrutement militaire faute d'un demi-centimètre, paraissait encore plus petit. Il y eut une minute pendant laquelle Mme Besiche frémit de...

Pour comprendre de quoi Mme Besiche frémissait, il faut être mère de famille, et mère d'une fille de vingt ans. Et encore beaucoup de mères ne voudront pas admettre qu'on rougisse de son enfant, que l'on ait honte de ses infirmités. La pitié, disent-elles, l'emporte, dans ce cas, sur tout autre sentiment; on plaint la chère victime, on dévore le chagrin que vous cause son malheur, on voile son infériorité par des soins et des attentions de toute sorte, on cherche à la tromper sur son état, on se sacrifie pour elle, on se fait son esclave; voilà ce que la nature vous commande; si vous sortez de là, vous n'êtes plus qu'une marâtre, et alors toute discussion devient superflue.

Vous en parlez à votre aise, vous dont les filles, fleurs de grâce exquise, font palpiter vos fibres maternelles. Mais mettez-vous donc un instant à la place de Mme Besiche, et songez que sa fille n'avait pas à faire valoir la moindre petite infirmité et qu'elle se portait comme un charme. Elle était géante, voilà tout. Mme Besiche une marâtre! La pauvre femme! Jamais cœur plus enclin à la tendresse, plus porté à la patience et à la résignation n'avait battu sous une enveloppe féminine. Mais elle avait un défaut... que vous avez toutes et que vous ne voulez pas avouer, et ce défaut est si humain qu'il en devient presque une qualité. Autrefois, elle avait rêvé comme vous de conduire sa fille dans le monde, de la voir briller au milieu des fêtes, recevant les hommages d'une jeunesse empressée, pendant que, pelotonnée dans un coin avec d'autres mamans, elle causerait, tranquille, sur les nouvelles du jour, les affaires, la toilette, et autres choses. Puis, au moment du départ, elle voyait sa fille approcher, souriante, rouge d'un plaisir innocent, complimentée, adulée, tandis qu'elle même s'avançait avec fierté, comme pour dire : « C'est moi qui suis sa mère! » Et alors elle jetait sur ses épaules le manteau qu'elle tenait tout prêt; elle l'encapuchonnait, elle l'emmaillotait comme un bébé, car il ne fallait pas avoir froid surtout! Puis toutes deux regagnaient leur demeure, lentement, échangeant leurs impressions dans le calme de la nuit, rappelant les incidents de la soirée, éprises l'une et l'autre, dans un sens bien différent, des mêmes espoirs, des mêmes visions.

Pour dire le mot tout de suite, Mme Besiche avait un peu de vanité, mais c'était la vanité de la mère qui ne veut rien voir au monde de plus beau que son enfant. Que tout cela était loin! comme toutes ces chimères s'étaient évanouies! Ces pensées lui revenait en foule à ce moment, ainsi que le souvenir des trois échecs précédents. Il n'est donc pas étonnant qu'un flux d'orgueil blessé lui soit monté au front, en mesurant de l'œil, à côté de ce jeune homme petit, mais élégant, les formes disproportionnées de sa fille.

Mais il était dit que ce jour-là devait lui réserver toutes les surprises. Non seulement Antonin ne prit pas la porte, comme avaient

fait les prétendants, mais elle le vit se redresser lui-même, donner quelques petits coups des hanches pour ne rien perdre de sa grandeur et jeter des regards d'admiration sur Georgette, levant et baissant la tête, la tournant du côté de Mme Besiche comme pour la prendre à témoin, donnant, par une mimique qu'elle ne comprenait pas encore très bien, des signes d'un enthousiasme très monté. Le fait est qu'Antonin était totalement subjugué. Tout à l'heure, il avait bien été séduit par l'intelligence de la jeune fille, mais ce n'était pas comparable à l'influence qu'exerçait sur lui cette puissante nature. La matière l'emportait cette fois nettement sur l'esprit. Plus clairvoyante que sa mère dans cette circonstance, Georgette devina d'un coup d'œil l'état d'âme du jeune homme ; la glace de son cerveau se fondit aussi vite qu'elle s'était formée, et son regard ayant rencontré celui d'Antonin, il s'établit entre ces deux êtres, si disparates, un courant de sympathie qu'on expliquera comme on pourra. La chose semble très bizarre, et, à creuser cette question, on pourrait bien perdre son temps. La nature cache encore nombre de mystérieux secrets qu'il serait téméraire de vouloir sonder. Toujours est-il qu'Antonin, après force amabilités, politesses, marques d'empressement et de respect, partit enchanté, en annonçant qu'il reviendrait bientôt.



Parfois Georgette se mettait au piano.

Il revint, et très souvent. La canne à tête d'épagneul servit d'abord de prétexte, puis il en arriva aux visites d'amitié, et trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il était un familier de la maison. L'atelier de M. Besiche formait une vaste pièce dont le fond était aménagé en salon. Là, deux ou trois fois par semaine, pendant les longues soirées d'un hiver rigoureux, le jeune clerc de Me Lormiès venait se délasser des austères travaux de l'étude, dans la compagnie de la famille Besiche. C'étaient des causeries sans fin, dont les jeunes gens faisaient le plus souvent les frais à eux seuls, mais où la mère de Georgette, femme de bon sens, trouvait l'occasion de placer son mot. La gaieté n'en était pas bannie, elle se communiquait même à Mme Besiche qui riait, ce qui ne lui était pas arrivé depuis cinq ou six ans, et aussi à M. Besiche, toujours absorbé par sa sculpture, mais qui sortait maintenant du mutisme où il s'était renfermé si longtemps, et retrouvait dans un coin de sa mémoire, où elles ne s'étaient pas trop rouillées, de nombreuses anecdotes touchant son séjour à Paris... quand il demeurait dans telle rue... quand il était élève du grand sculpteur un tel... Parfois Georgette se mettait au piano qui résonnait avec force sous sa main ferme; puis, adoucissant les sons, elle suivait la voix d'Antonin dans quelque romance du jour.

La vieille rentière venait aussi de temps en temps, et elle avait remarqué que M. Besiche ne laissait plus tomber sa moustache, qu'il la relevait, au contraire, en une petite pointe soigneusement encaustiquée, que son œil n'était plus vague et que ses sculptures commençaient à revêtir des formes plus gracieuses.

« Nous verrons... nous verrons... » C'était son mot lorsqu'elle quittait Mme Besiche, et elle le répétait maintenant sur un ton qui signifiait : Commencez-vous à voir? Que vous avais-je dit?...

* * *

Et pendant que les jours devenaient de plus en plus maussades, que la pluie, la neige, les frimas régnaient au dehors, ou que la brume emplissait l'atmosphère d'un crêpe bistré, un astre généreux répandait à flots sa chaleur et sa lumière dans la maison du sculpteur : c'était l'espérance, qui était entrée enfin dans ce morne logis; l'espérance qui réchauffe les cœurs, illumine les visages, embellit toutes choses et qui, soulevant un coin du voile de l'avenir, fait entrevoir aux affligés le cortège des félicités lointaines.

A. Delapierre.

(*A suivre.*)

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA MÉNAGÈRE



La Ménagère. — Peinture de M. Joseph Bail. — Gravé par Crosbie.

Regardez-la travailler, la jeune et diligente ménagère! Solidement campée sur sa chaise pour ne point chavirer dans l'exercice de ses fonctions, elle est tout entière à ses cornichons. Une grosse dame-jeanne est sur ses genoux, pleine de vinaigre; de la main droite, elle la soulève doucement, doucement; de l'autre, elle tient le goulot. Il s'agit de noyer, jusqu'à la mesure convenable, les petits cucurbitacés qui trempent dans un bocal. Attention!

il s'agit de ne rien perdre et, par un mouvement brusque, de ne pas culbuter les deux autres récipients qui attendent sur l'escabeau voisin.

Ce petit tableau d'intérieur domestique est le triomphe du peintre Joseph Bail; il n'y a que lui pour rendre avec cette vérité les reflets de lumière qui se jouent sur les verres, les casseroles et les chaudrons. X.

LES ÉLÉPHANTS DOMESTIQUES

C'est en Birmanie, dans cette lointaine région que les Anglais ont annexée il y a quelques années à leur empire déjà immense des Indes, que l'on rencontre les éléphants dressés à un véritable service industriel.

Dans la presqu'île hindoustanique, ces gigantesques animaux servent encore exclusivement comme porteurs, comme bêtes de somme ou comme montures propres à la chasse aux tigres.

Il appartenait à un Anglais entreprenant et audacieux de les instruire pour en faire d'habiles, de très habiles bûcherons.

Les éléphants sont désormais, à Rangoom, à Mandalay, sur les bords pittoresques de l'Irraouaddy, les auxiliaires indispensables et précieux des débitants de bois qui exploitent, non sans profit, les profondes et encore mystérieuses forêts de la Haute et de la Basse-Birmanie.

L'éléphant capturé jeune est immédiatement dressé par des indigènes. Ceux-ci ont grand soin de procéder avec douceur et méthode, car ils n'ignorent pas que la bête est vindicative et qu'elle a une aussi bonne mémoire des mauvais coups que des bons traitements. Quand un indigène est arrivé à se faire connaître d'elle, qu'elle entend sa voix, obéit à son commandement, sans qu'il soit obligé de recourir au crochet de fer dont il est toujours armé et qu'il enfonce si besoin est dans les cartilages de l'oreille, il devient son cornac titulaire.

C'est à lui qu'incombe le soin d'achever l'instruction de son élève et de le faire travailler.

Ce travail de bûcheron est complexe.

Il ne s'agit rien moins que de retirer, des bords des rivières sur lesquelles viennent de flotter les trains de bois, les souches énormes échouées sur les berges, de les porter au camp et de les disposer en bancs réguliers d'égales longueurs.

Ensuite il faudra amener ces souches jusque sous les dents des scies à vapeur qui les doivent proprement et rapidement débiter.

Pour transporter ces troncs d'arbres qui pèsent des poids énormes, il serait nécessaire d'avoir des grues à vapeur d'un prix très élevé et d'un maniement difficile dans ces pays.

L'éléphant se rit de ces fardeaux. Comme on le ferait d'un fétu de paille, il soulève des arbres entiers. Et, après les avoir placés en équilibre au-dessus de ses solides défenses, il les maintient avec sa trompe dont il se sert ensuite comme d'un bras gigantesque et tout-puissant.

C'est un colossal ouvrier auquel l'intelligence ne manque pas et dont le salaire ne ruine pas le « patron ».

Sa nourriture est aussi simple que peu coûteuse, et c'est la terre généreuse qui la lui fournit sans compter.

Sa seule exigence est d'être propre. L'éléphant aime l'eau. La proximité d'une rivière est indispensable à son existence. Presque chaque jour, il faut qu'il ait son bain. On le mène, au soleil levant, par troupes, sur les berges basses de l'Irraouaddy, et lentement, posément, ainsi qu'un personnage d'importance, il entre dans les flots profonds du fleuve.

Autour de lui, de véritables vagues s'élèvent. Gare à la petite embarcation qui passerait alors près de lui et que les remous qu'il cause chavireraient infailliblement !

Son grand bonheur est d'aspirer l'eau avec sa trompe et de la projeter ensuite au loin dans un puissant effort.

Après avoir fait ainsi cent tours, comme une « petite folle », il reprend, avec sa dignité, le chemin du chantier.

L'heure du travail a sonné pour lui. Point de révolte de sa part. Il obéit docilement.

Ces éléphants sont la fortune d'une exploitation forestière. On se les procure dans la Haute-Birmanie. Ils arrivent tout jeunes sur le cantonnement où des indigènes s'occupent de les instruire.

On procède vis-à-vis d'eux à la fois par l'exemple, la force et la douceur.

Après les avoir apprivoisés, c'est-à-dire une fois qu'ils supportent sur leur tête le cornac et qu'ils obéissent à sa direction, on les met en contact avec des éléphants bien dressés et petit à petit, sans les brusquer, on leur apprend à imiter ce qu'ils voient faire par leurs congénères civilisés.

Très intelligents, ils semblent comprendre vite le travail qui leur est demandé et ils s'y mettent rapidement.

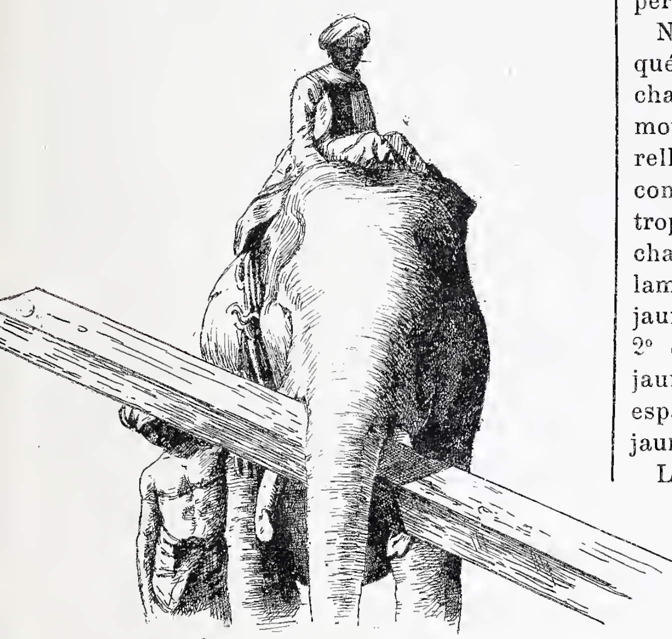
Ce qu'il y a de singulier, c'est le véritable attachement qu'ils éprouvent bientôt pour leur cornac. Ils le connaissent, l'entendent venir, le suivent. Quand ils l'aperçoivent, ils agitent leur trompe en signe de joie, mais aussi ils ont le caractère rancuneux, et si quelque brutalité leur a été faite, ils savent se venger et même attendre le moment le plus propice à la satisfaction de leur ressentiment.

En Birmanie, ces animaux sont extrêmement grands et robustes. Jadis on les employait à

combattre le tigre ou même à se combattre entre eux sous les yeux des princes indigènes que ces jeux passionnaient : aujourd'hui on les réserve au service de l'industrie britannique.

Le commerce des bois a pris depuis dix ans une exceptionnelle importance. En 1887, les forêts ont rapporté à l'État 251.576 roupies de revenu brut et 136.191 roupies de revenu net. En 1897, l'on trouve 637.894 roupies de revenu brut et 424.400 roupies de revenu net.

Dans la Birmanie supérieure, les forêts de teck en exploitation couvrent une superficie de « 63 square miles », et dans la Birmanie inférieure, une superficie de 1.108 acres. Le teck exploité a été de 264.000 tonnes l'année dernière.



Éléphant transportant un madrier.

Le teck descend à Moulmein par la rivière Salween ; à Rangoom par l'Irraouaddy et la rivière Sitang. Chaque année l'on exporte par mer environ 200.000 tonnes de cette essence. Le gouvernement français est même un des bons clients des maisons anglaises de Birmanie pour ce produit.

Il est probable que dans quelques années nous cesserons d'être tributaires de la Birmanie.

Nos possessions d'Extrême-Orient possèdent, elles aussi, d'importantes réserves forestières. Au Tonkin, il y a d'immenses territoires boisés ; l'Annam est également riche en essences précieuses de toutes sortes ; les bois durs si recherchés pour les constructions navales s'y trouvent en abondance.

Malheureusement l'on a frappé le commerce de droits extrêmement forts, imposé le transit des bois de taxes de circulation extraordinaires ; tant et si bien qu'une fois de plus l'Administration centrale des colonies a épuisé ici encore une source de la richesse nationale.

JOLEAUD-BARRAL.

EMPOISONNEMENT par les CHAMPIGNONS

CAUSES ET SIGNES. — Le dicton d'après lequel l'ignorance est quelquefois préférable à une demi-science n'est jamais mieux justifié qu'en ce qui concerne les champignons. Les erreurs sont d'autant plus faciles que les altérations produites par la vétusté, les insectes et la pluie apportent à la forme et surtout à la couleur des champignons des modifications profondes. Le professeur Pouchet, de la Faculté de Paris, croit de plus que le *terrain* influe sur la toxicité, et que des espèces non toxiques à une certaine période de la végétation le deviennent ensuite.

Neuf fois sur dix, les accidents sont provoqués par la fausse oronge, le faux cèpe, la chanterelle orangée. Le résumé, en quelques mots, des caractères destructifs des chanterelles ou gyroles bonnes et nuisibles, montrera combien les erreurs sont faciles, si l'examen est trop rapide : 1° *chanterelle orangée toxique*, chapeau orangé, jaune vif, mou ; chair orangée, lames serrés, dures, divisées en deux ; pied jaune noirâtre, finement feutré à sa base ; 2° *chanterelle alimentaire*, chapeau orangé, jaune pâle, dur ; chair blanche, lames plus espacées, tendres d'abord, puis dures ; pied jaune lisse.

La gravité des accidents résulte souvent de leur apparition tardive et par suite de l'oubli de l'absorption des champignons. Si, en effet, les troubles se produisent quelquefois quatre heures seulement après l'ingestion de ce mets, c'est-à-dire alors que les champignons sont encore dans l'estomac, il n'est pas rare de voir paraître les signes de l'empoisonnement quarante-huit heures après le repas dont ils étaient un des éléments ; le plus fréquemment on les observe après dix à vingt heures.

La substance toxique, la *muscarine*, accroît toutes les sécrétions, sauf la sécrétion urinaire qui est au contraire rapidement supprimée. L'excitation violente de la muqueuse de l'estomac et de l'intestin produit des déjections multipliées, d'abord fécales, puis glaireuses, sanguinolentes avec douleurs atroces. Le malade tombe dans un affaissement profond ; atteint d'une sorte d'ivresse, il est en proie à des vertiges, du tremblement, titube sur ses jambes ; sa respiration devient haletante ; son pouls, d'abord irrégulier, se ralentit considérablement ; sa vue se trouble et sa stupeur profonde est interrompue par des crises de délire gai ou furieux. La face est pâle, une sueur froide couvre le corps et la température s'abaisse quelquefois de trois ou quatre degrés.

La mort survient dans une sorte d'assoupissement profond (coma), après un à cinq jours de maladie. Très fréquemment, lorsque le malade guérit, l'inflammation de l'estomac et

de l'intestin persiste pendant une durée assez longue. Les divers symptômes varient naturellement de forme et d'intensité suivant l'espèce de champignon, la préparation culinaire, la dose ingérée, l'âge de l'individu. Les enfants succombent quelquefois avant que les parents aient ressenti les premiers symptômes.

Traitement. — Que convient-il de faire pour expulser le poison... et aussi de ne pas faire? Le professeur Pouchet s'élève avec raison contre l'abus des vomitifs déprimants, comme l'émétique, alors que l'éloignement du repas permet d'être certain que le toxique n'est plus dans l'estomac. Si, au contraire, les accidents se sont produits très rapidement, il conviendra d'employer le procédé si simple du chatouillement de la luette avec le doigt qui amène rapidement des vomissements, surtout peu de temps après un repas. On peut aussi employer l'ipéca, dans *très peu d'eau* (ce liquide dissolvant la muscarine). Bertillon, en cas d'éloignement d'une pharmacie, conseille d'employer l'huile à brûler.

Lorsque l'ingestion remonte déjà à plusieurs heures, on essayera l'huile de ricin (30 gr.). Enfin on lutte contre l'affaissement du malade par les stimulants généraux : eau-de-vie, éther, boules d'eau chaude aux extrémités, cataplasmes sur le ventre.

Comme médicament antidote, on emploiera l'atropine, mais seulement sous la direction d'un médecin. Le professeur Le Dantec, de Bordeaux, est même d'avis qu'il convient *d'immuniser* les personnes qui ont participé au repas et chez lesquelles les accidents n'ont pas encore fait leur apparition, en leur injectant sous la peau un milligramme de sulfate neutre d'atropine (dose pour les adultes).

Après l'expulsion du poison, on calmera l'inflammation de l'estomac et des intestins avec des décoctions de riz en boisson et en lavement. Il sera utile, en outre, en cas de défaillance, de faire boire du café noir, et, si les douleurs sont très violentes, de faire absorber du laudanum.

L'hygiène préventive résulte de l'examen des circonstances habituelles dans lesquelles se produisent les empoisonnements : 1° ne pas oublier qu'un *seul* champignon vénéneux, mêlé à de bons champignons, suffit à provoquer des accidents; 2° ne faire de cueillette, dans un pays inconnu, qu'après avoir recueilli des renseignements auprès des habitants.

Certains procédés (ébullition pendant un quart d'heure, macération pendant plusieurs heures dans du vinaigre ou de l'alcool) détruisent les principes toxiques, mais c'est aux dépens du goût des champignons. L'eau employée pour les lavages est très toxique.

Dr Galtier-Boissière.

LE MARCHÉ SAINT-GERMAIN

La pioche des démolisseurs s'est attaquée, voici quelques mois déjà, à l'un des plus vénérables monuments de Paris.

Je veux parler du marché Saint-Germain, voisin de l'église Saint-Sulpice, que les ouvriers du progrès travaillent à transformer en un bâtiment d'école : c'est là — sur une partie de l'ancien marché — que va s'élever ce que j'appellerai la Sorbonne municipale, où nos futurs instituteurs, institutrices, professeurs de dessin, de chant et d'autres choses viendront subir leurs examens de capacité.

A vrai dire, le marché Saint-Germain, que l'on détruit en partie, n'intéresserait guère les amis du Vieux Paris, s'il ne pouvait se recommander que de son grand âge. En effet, il fut édifié de 1811 à 1820 par les architectes Blondel et Garrez. Il est donc à peine octogénaire. C'est bien jeune pour une antiquité. J'ajouterai que la physionomie de ce marché, toute vétuste qu'elle nous apparaisse, est encore l'œuvre des architectes, et que ce n'est pas pour son pittoresque que le monument nous préoccuperait.

Non, certes, nous ne jugerions pas digne d'être signalée la disparition de ce marché qui n'était, au demeurant, qu'un pauvre petit marché, tombé véritablement en décadence et digne d'être mis en réforme pour cause d'*inconfort* et d'insalubrité.

Seule, peut-être, la petite fontaine qui s'élevait, hier encore, au milieu de la cour centrale, pourrait retenir un instant notre attention.

Cette petite fontaine, sorte de cippe carré, accompagnée de quatre bas-reliefs (Commerce, Agriculture, Sciences, Arts), s'élevant sur un bassin carré qui repose lui-même sur un soubassement octogone, a jadis servi d'ornement — qui le croirait? — à la vaste place Saint-Sulpice.

C'est en 1825 qu'elle fut transportée au milieu du marché, sur l'avis de l'architecte Blondel qui trouvait sans doute cette fontaine trop modeste pour la grande place et assez imposante pour orner son œuvre à lui, peut-être un peu triste et nue.

Pour en finir avec la petite fontaine, je dois dire qu'elle ne disparaît pas, et que, sur l'avis du nouvel architecte, elle vient, encore un coup, d'être déplacée et transportée dans l'enceinte des futurs bâtiments.

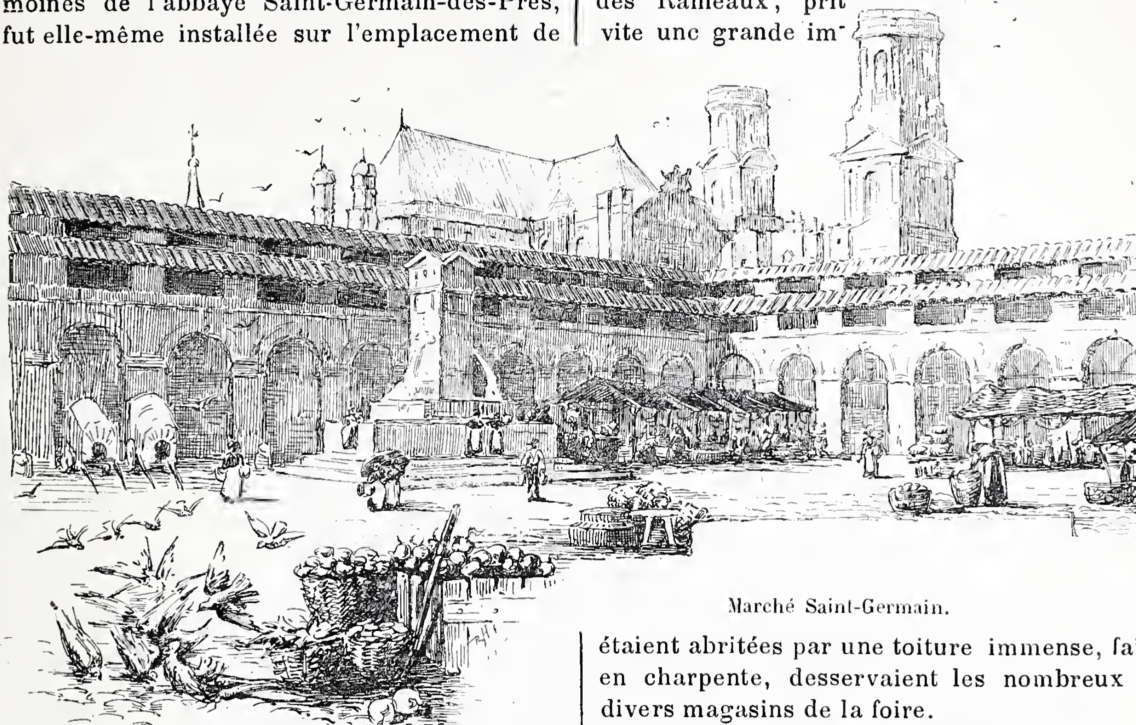
Mais reprenons l'histoire du marché Saint-Germain.

Je viens de dire que ce marché, au point de vue archéologique, n'était pas digne de nous préoccuper longtemps. En quoi peut-il donc

nous intéresser? Voici : c'est que ce marché fut construit, au début de ce siècle, sur une partie de l'emplacement de la vieille et célèbre foire Saint-Germain.

Cette foire, que Louis XI créa par lettres patentes du mois de mars 1482, au profit des moines de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, fut elle-même installée sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Navarre. On voit tout de suite comment le marché Saint-Germain devient intéressant : par ses ancêtres.

La foire, qui était ouverte du 3 février jusqu'au dimanche des Rameaux, prit vite une grande im-



Marché Saint-Germain.

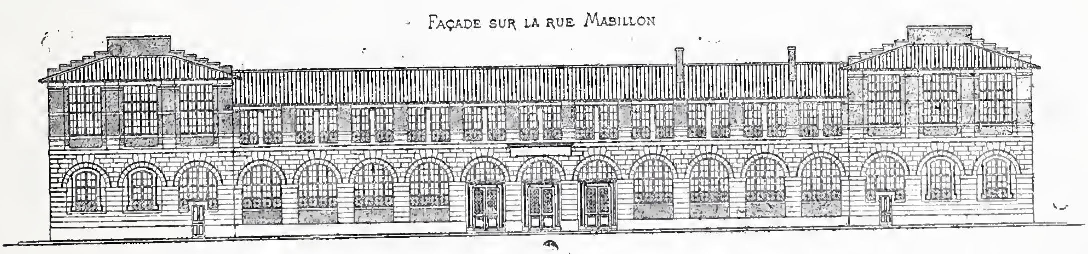
portance. On y achetait et vendait de tout et l'on y entendait la comédie, la farce et la musique. N'est-ce point là qu'il faut chercher le berceau de l'Opéra-Comique?

De plus en plus fréquentée, cette foire devint une véritable petite cité qui s'étendait de la rue des Boucheries (actuellement boulevard Saint-Germain) jusqu'à la rue des Aveugles (rue Saint-Sulpice).

Huit rues qui se coupaient à angle droit et étaient abritées par une toiture immense, faite en charpente, desservaient les nombreux et divers magasins de la foire.

Toute la rue de Bissi (aujourd'hui rue Montfaucon), avec ses jolies maisons Louis XV, si élégantes dans leurs lignes et dans leurs ouvertures pourtant fort simples, servait de vestibule à ce grand bâtiment.

Chose curieuse, cette rue Montfaucon est demeurée le fief des bouchers, et leurs boutiques n'ont pas changé de place depuis peut-être trois cents ans. Il n'y a que les patrons qui on disparu. Mais les plus grandes foires de la terre ne sont pas éternelles, et, dans la nuit du



Bâtiment destiné aux examens des Écoles de la Ville de Paris.

16 au 17 mars 1762, un incendie détruisit complètement la foire Saint-Germain.

Le musée Carnavalet possède une toile qui nous montre précisément les flammes s'élevant vers le ciel et venant lécher l'église Saint-Sulpice.

Reconstruite aussitôt, l'ancienne foire ne tarda pas à tomber en décadence.

La vogue avait tourné, et la faveur populaire était allée aux galeries du Palais-Royal.

Tel est le passé de ce marché Saint-Germain que l'on détruit actuellement.

Au cours des fouilles pratiquées pour les fondations du futur bâtiment, M. Duprez, l'architecte, vient de mettre à jour le pavage de l'ancienne foire qui était édifiée assez fort en contrebas de toutes les rues avoisinantes.

Le même M. Duprez a bien voulu nous communiquer les plans et le dessin de la façade de la future Sorbonne municipale.

Est-il besoin de dire que les salles et les galeries seront spacieuses, hautes et claires à souhait?

A signaler, *ad usum puellarum*, un poste médical, dernier mot du confort.

Ces demoiselles pourront, tout à loisir, tomber en défaillance dans les bras des mamans, en apprenant leur échec : l'administration a tout prévu.

Nous donnons ci-dessus une reproduction de la façade principale, qui sera sur la rue Mabillon.

L'architecte a cherché, semble-t-il, à répondre exactement au désir de l'administration, en se souciant moins peut-être de créer une œuvre originale et gracieuse que de construire un édifice pratique et durable.

PAUL DARZAC.

NOUVEAUX APPAREILS DE SONDAGE

Le steamer *Penguin*, de la marine royale anglaise, vient de terminer une assez longue croisière hydrographique parmi les archipels polynésiens, au cours de laquelle ont été opérés, entre Auckland et les îles Tonga, des sondages de 8.500 mètres et au-dessus. La plus grande profondeur atteinte dans ces parages a été de 8.710 mètres.

Depuis tant d'années que, sur tous les océans du globe, on procède à ces sortes d'expériences, jamais la sonde n'était descendue aussi bas.

Lors de l'expédition, déjà lointaine, du *Challenger*, les officiers du bord avaient mesuré un peu à l'est des Philippines une profondeur de 8.380 mètres. Quelques années plus tard, les opérations de sondage effectuées par le *Tuscarora* donnaient un maximum de 8.513 mètres non loin des îles Kouriles, au nord de l'océan Pacifique.

A la suite de ces expéditions, les méthodes de sondage ont été très perfectionnées. La plupart des appareils qui servaient alors, et dont nos lecteurs connaissent la description, ont été remplacés par d'autres, infiniment plus résistants, mieux conditionnés et plus précis. C'est à l'aide de ces instruments nouveaux que les officiers du *Penguin* sont arrivés à relever avec succès et relativement en peu de temps plusieurs milliers de côtes sous-marines, entre autres celle dont nous avons parlé en commençant et qui constitue jusqu'à nouvel ordre le record des grandes profondeurs.

Pour donner une idée du progrès accompli, nous dirons que les appareils dont il s'agit permettent d'effectuer en moins d'une heure un sondage qui, du temps du *Challenger*, aurait duré douze heures au minimum. En outre, toutes les opérations de montée et de descente du plomb sont automatiques; quant au calcul de la vitesse du déroulement et de la profondeur atteinte, une aiguille courant sur un cadran s'en charge avec toute la précision désirable.

Le fil d'acier servant aux sondages opérés par le *Penguin* n'a pas plus de 1 millimètre de diamètre. Malgré sa faible section, il peut supporter sans se rompre une charge de 140 kilogrammes.

Pour éviter les épissures, ce qui compromettrait la solidité, ce fil d'acier est étiré dans des machines spéciales en longueurs de 8 ou 10.000 mètres. Son prix atteint environ 2 francs le kilogramme.

Les plombs de sonde sont du modèle Silvertown (fig. 1) dont le dessin ci-joint permet de comprendre le mécanisme. Le fil qui soutient le plomb est engagé entre deux sortes de couteaux à levier placés au-dessous de l'anneau et maintenus écartés par un ressort. Dès que la partie inférieure du tube touche le fond, les leviers des couteaux sont mis en action par un simple déclic ; le fil, brusquement coupé, laisse tomber la masse de plomb, et remonte aussitôt délesté, emportant divers échantillons de sable ou de coquillages dont l'étude offre un réel intérêt.

Aussi l'inventeur a-t-il muni son appareil de trois tubes intérieurs, surmontés d'une petite chambre circulaire, où viennent s'amasser les débris de toute espèce qui forment en général le fond des mers. A côté, un tube, dont la fermeture est également automatique, sert au prélèvement d'une certaine quantité d'eau.

En vue d'assurer la rapide descente des sondes du type Silvertown, on les munit de plombs cylindro-sphériques d'un très grand poids. Jusqu'à 5.000 mètres, 28 kilos peuvent suffire.

Pour les profondeurs extrêmes, les officiers du *Penguin* ont dû adopter des plombs de 35 et même 40 kilos.

La vitesse de déroulement est de 170 à 180 mètres par minute, avec ces poids relativement considérables. En une demi-heure, on peut donc atteindre un fond de 5.400 mètres. Au delà, et plus la sonde descend, on constate un ralentissement assez sensible de la vitesse :

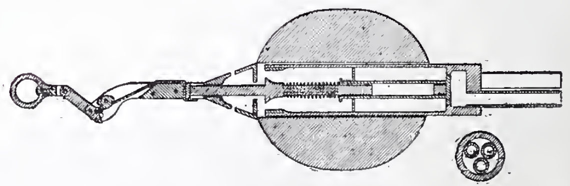


FIG. 1. — Nouvelle sonde du *Penguin*.

celle-ci tombe à 150, à 130, voire à 100 mètres par minute.

L'appareil de descente et de levage dont nous donnons une vue générale (fig. 2) a été l'objet de nombreux perfectionnements. Sans

entrer dans une description détaillée, qui nous mènerait trop loin, nous ferons seulement observer que le tambour sur lequel est enroulé le fil d'acier a été muni d'un frein automatique régularisant le débit du câble et contrebalançant, à la montée comme à la descente, la résistance offerte par la sonde.

Une petite machine à vapeur actionne le

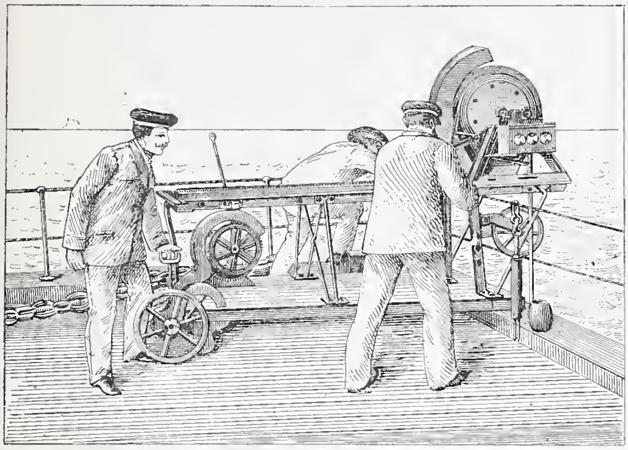


Fig. 2. — Appareil de manœuvre de la nouvelle sonde.

tambour par l'intermédiaire d'un engrenage et d'une vis sans fin. La manœuvre est des plus simples, et dès que la sonde touche le fond le frein agit de lui-même et une sonnette électrique retentit.

Il n'y a plus qu'à lire le chiffre sur un odomètre à triple cadran qu'on peut voir au côté droit de l'appareil.

Quant au levage, il s'opère très rapidement, à la vitesse de 200 mètres par minute.

Actuellement, c'est donc l'océan Pacifique qui détient le record des plus grandes profondeurs mesurées avec certitude, grâce aux instruments de précision que possède la science moderne et dont était muni le steamer *Penguin*. En un cas même, durant sa récente croisière, les officiers hydrographes ont cru avoir atteint près de 9.000 mètres, mais, en relevant le fil, ils s'aperçurent que ce dernier s'était cassé net, pour quelque cause inexpliquée.

Il se trouve, dans le Pacifique, quatorze dépressions d'au moins 4.000 mètres, véritables abîmes longtemps insondables, auxquels on a donné le nom de fosses : celles dites d'Ammen, de Jeffreys, de Nares, de la Gazelle, du Penguin, de Belknap et du Tuscarora sont les plus importantes.

Dans l'océan Atlantique, nous ne signalerons que la dépression de l'île Trinidad (6.000 mètres), celle de Terre-Neuve (6.766 mètres) et la fosse des Antilles, où la sonde a atteint 7.086 mètres.

On pourrait largement y noyer toute la chaîne de l'Himalaya : c'est déjà gentil !

Edouard Bonnaffé.

LES PETITS MARAUDEURS

Faisant sonner leur gaieté franche
Dans leur beau rire à plein gosier,
Ils massacrent le cerisier,
Et chacun emporte sa branche.

Mais quelle branche ! longue et large,
Toute foisonnante de fruit,
Qui tremble au soleil et reluit
En les inclinant sous sa charge !

Qu'importe ! Ils se sauvent là-bas
Vers les beaux ombrages, d'un pas
Que l'avidité rend alerte.

Et les bœufs regardent, rêvants,
Ces petits cerisiers vivants
Qui cheminent dans l'herbe verte.

LE LAC ET LE SAULE

La solitude est bien l'hôtesse
Qui convient à ce lac profond :
Son saule unique et lui se font
Le vis-à-vis de la tristesse.

Immobiles ou se mouvant,
Ils joignent leurs mélancolies,
Par les froidures, sous les pluies,
Dans le soleil et dans le vent.

Ils échangent même en secret
Ce qui les charme ou les distrait.
L'arbre a des oiseaux dans ses branches

Et les montre au lac qui, toujours,
A fleur d'eau, lui montre à son tour
Ses belles carpes et ses tanches !

Maurice ROLLINAT.

LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE

Paris inaugurera bientôt l'un des plus beaux monuments de la statuaire française : « le Triomphe de la République », par Dalou.

Le Triomphe de la République est dressé dans un quartier très éloigné de Paris, quartier démocratique avec lequel il s'harmonise comme esprit, mais où sa richesse décorative est fort dépaysée : il occupe le centre de la place de la Nation.

Deux lions fiers et puissants traînent un char à quatre roues, très orné, qui porte une sorte de piédestal élevé et terminé par une sphère

sur laquelle la figure de la République est placée debout. Cette République, drapée légèrement avec beaucoup d'élégance, est coiffée du bonnet phrygien; son bras gauche descend le long du corps et la main de ce côté s'appuie sur le traditionnel faisceau de licteur qui repose près du pied nu sur la sphère. Le bras droit est abaissé aussi et la main fait un geste de douceur et d'apaisement. Le visage, tourné vers la ville, est plein de noblesse. Cette figure, par l'harmonie et la simplicité des lignes, par le calme de l'attitude, respire la confiance et la sérénité dans le triomphe : c'est une sorte de Pallas moderne.

Sur les lions est assis le Génie de la Liberté qui les guide.

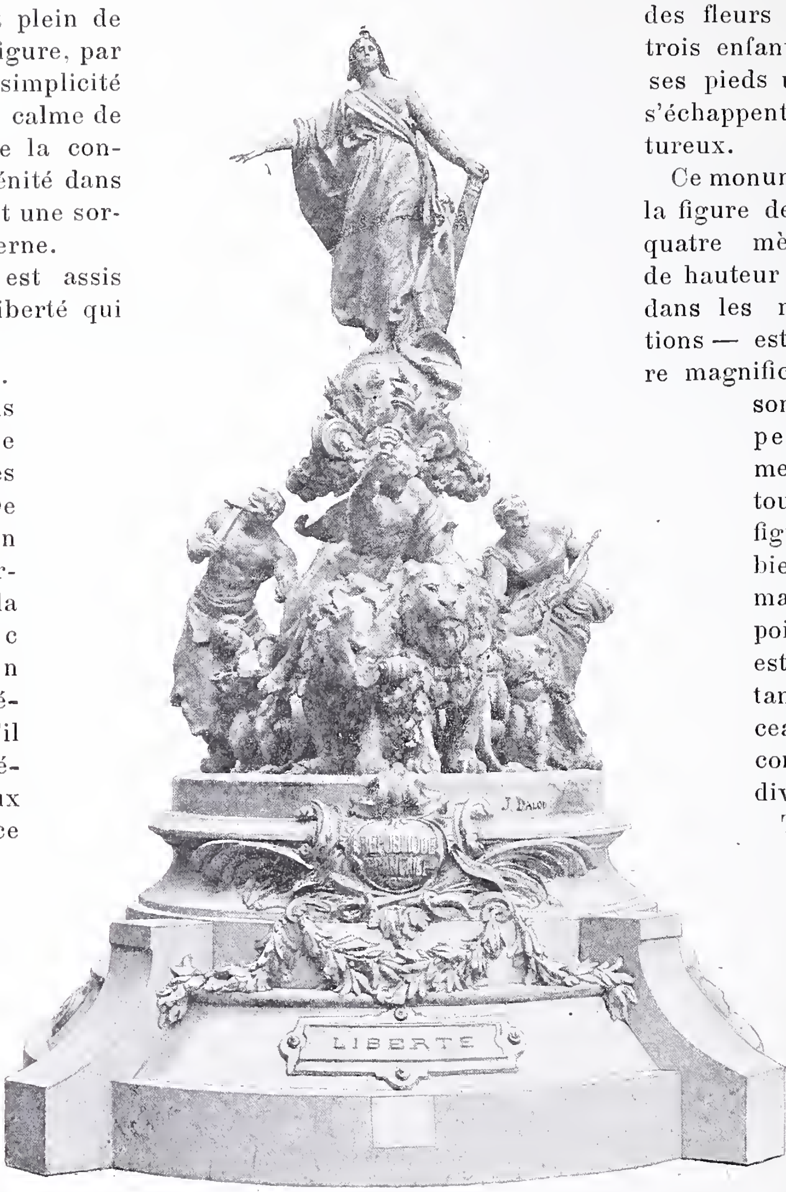
Celui-là a lutté.

Sa pose est plus tourmentée. D'une main, il tient des chaînes brisées. De l'autre, il élève un flambeau. Il tourne la tête vers la République avec un regard non exempt d'inquiétude pour ce qu'il aime, car il prévoit de nouveaux heurts et sait ce que coûtent les batailles.

La Justice et le Travail poussent du char. A gauche, une femme, très moderne de type, de vêtement, de coiffure, s'avance au milieu des plis d'une robe ondoyante et portant une main de justice dans ses bras; près d'elle, un bel enfant tient des balances.

Le Travail est de l'autre côté. C'est un ouvrier, au tablier de cuir, qui marche le marteau sur l'épaule. Son visage, très ferme, est d'une mâle énergie comme celui du Génie de la Liberté, mais plus rude. Ses bras sont vigoureux; ses muscles sont développés et saillants. C'est le robuste forgeron, le terrible batteur de fer, comme l'aime Dalou et comme il en a placé un déjà au monument de Boussingault dans la cour du Conservatoire des arts et métiers. Près du Travail, un enfant avance en portant un gros livre.

Enfin derrière le char marche l'Abondance, car, on se berçait de cet espoir, et Dalou le conserve encore, la prospérité accompagne la République. L'Abondance est une femme nue, aux formes opulentes, qui passe, insouciante et semant des fleurs derrière elle ; trois enfants renversent à ses pieds une corne d'où s'échappent des fruits plantureux.



« Le Triomphe de la République », par Dalou.

Ce monument colossal — la figure de la République quatre mètres cinquante de hauteur et le reste est dans les mêmes proportions — est d'une très rare magnificence. Les personnages se groupent admirablement, convergent tous autour de la figure principale, bien liés entre eux, mais ne se tordant point. L'ensemble est bon, et pourtant chaque morceau se détache, conservant son individualité propre.

Tout le groupe, plein de mouvement, débordant de vie, est animé de l'enthousiasme avec lequel il a été conçu. C'est le rêve plein de grandeur d'un poète optimiste et confiant, au génie généreux, servi par une science profonde.

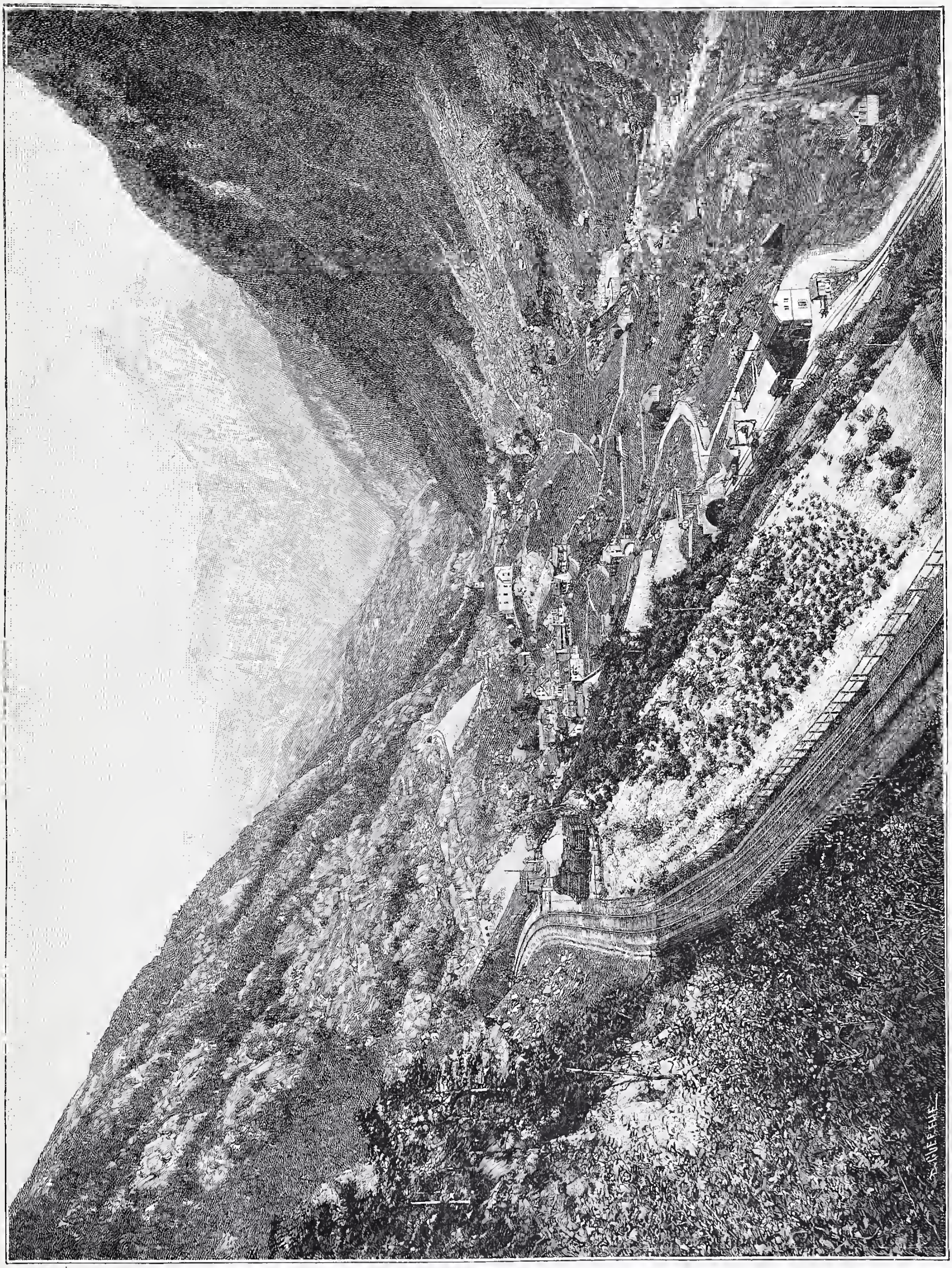
Le socle de pierre sur lequel le groupe est placé est trop rudimentaire et le bassin qui l'entoure est ceint d'une bien pauvre vasque. La place de la Nation est laide avec ses deux ennuyeuses colonnes où bâillent Philippe-Auguste et saint Louis. Il faudra changer la physionomie de cet emplacement et le décorer de façon qu'il soit en harmonie avec ce beau groupe, le plus important et le plus décoratif qu'il y ait à Paris. G. S.

LA ROUTE DU GOTHARD

Il ne faut avoir suivi qu'une fois la route du Saint-Gothard pour en conserver à jamais le souvenir.

Elle abonde en points de vue riants ou sauvages, toujours grandioses, dont les contrastes étonnent et ravissent tour à tour.

La vallée d'Andernatt, qu'elle contourne, est une des plus belles que l'on puisse parcourir



La route du Gothard. — Vallée d'Andernatt. — Gravé par Guérelle.

dans toute la région. C'est un vaste bassin d'une lieue de long, qu'enferme une ceinture de glaciers : le Fiendo, le Fibia, le Lucendo, l'Orsino, la Soreccia, le Schipsius, le Stella, le Grospis, la Prosa.

Le voyageur émerveillé y promène ses regards des chaos ravinés où s'engloutissent les torrents aux pentes qu'ombragent les sapins, jusqu'aux solitudes plus élevées, nues, arides et froides.

Avant de s'enfoncer dans les profondeurs du tunnel, il dit adieu avec regret à ces massifs montagneux dont les neiges éternelles recouvrent les sources de trois fleuves et d'une rivière, et dominent au loin les campagnes de quatre cantons helvétiques.

Mais quelle surprise l'attend, lorsque, en retrouvant la lumière, il contemple, sous le ciel attendri de l'Italie, les eaux chatoyantes du Tessin et les maisons blanches couvertes de treilles de la petite ville d'Airolo! R. H.

UN CLUB D'EMPLOYÉS DE TRAMWAYS AUX ÉTATS-UNIS

La situation de l'ouvrier aux États-Unis n'est nullement comparable à celle de l'ouvrier du vieux continent, et en particulier à celle du travailleur français.

On dit volontiers que la vie est chère aux États-Unis: or, en s'en tenant bien entendu à ce qu'on est convenu d'appeler les classes laborieuses, si leur vie est chère, c'est qu'elles dépensent largement pour se donner des jouissances inconnues des mêmes classes en France, et avec une même somme d'argent on se procure certainement plus de choses sur le territoire américain que chez nous. L'Américain fait beaucoup plus de dépenses de toilette que le Français, et, avec son sentiment égalitaire très prononcé et l'espoir qu'il nourrit constamment de sortir bientôt de sa modeste condition, il n'entend pas, une fois hors de l'atelier, être habillé autrement que son patron.

Visitez les logements de ces ouvriers, vous aurez une impression analogue de bien-être fort réjouissante; tous se composent de plusieurs pièces et souvent même en contiennent cinq, six et davantage. A chaque instant vous rencontrez des habitants qui sont propriétaires de leur maison, — et même dans de grandes villes comme Philadelphie, — maison comprise très fréquemment entre une petite cour et une pelouse. Ajoutons encore que l'ouvrier peut faire et fait une place assez large à la prévoyance, ce qui ne l'empêche point de dépenser facilement le reste du salaire en choses plus ou moins futiles, pour les voyages, les parties de plaisir et enfin pour son église et pour son journal, tout cet ensemble formant cette aisance qui est devenue une des nécessités de sa vie.

Comme de juste, les industriels américains n'ont pas à se plaindre de cette situation ; sans doute elle entraîne pour eux le paiement de salaires élevés. Mais, comme on ne saurait trop le répéter, le patron est intéressé à posséder un personnel jouissant d'un réel bien-être physique et moral, parce qu'il travaille plus et mieux, et que cela fait amplement la compensation des dépenses. Toutefois on comprend que dans l'installation des usines et des ateliers l'on doit tenir grand compte de ces habitudes de confort. Nous en voudrions citer précisément une preuve, sous la forme d'un club spécial qu'une Compagnie de tramways vient de créer pour ses mécaniciens et ses conducteurs.

Il s'agit du reste d'une Compagnie très secondaire, la « Derby street railway Company », de Derby, dans l'Etat de Connecticut; mais l'exemple n'en est que plus caractéristique. Depuis bien longtemps, le président de cette Compagnie avait compris qu'on aurait grand avantage à établir des liens plus serrés entre les patrons et les ouvriers, à s'attacher les employés en leur offrant certaines installations, salles de lecture, distractions de diverses sortes, etc., en leur fournissant un endroit confortable où attendre quand le service le veut et où ils trouveraient moyen de prendre leurs repas dans les meilleures conditions. Jusqu'à présent ils mangeaient dans un coin d'une remise à voitures où ils n'étaient à l'abri ni du froid ni de la poussière. A un certain moment, on leur avait bien offert une pièce tout près des bureaux de la Compagnie, mais ils ne se souciaient guère d'y aller, ne se trouvant pas assez libres; puis ce n'était là qu'une organisation bien mesquine.

On a imaginé une solution meilleure et complète en transformant totalement un ancien bâtiment en briques, qui n'est certainement pas fort élégant d'apparence; mais les pièces surélevées qu'on y a aménagées présentent un confortable qui conviendrait parfaitement à une maison particulière.

L'ensemble n'a pas moins de 26 mètres de long, sur une largeur de 5 mètres et demi. On y pénètre par une extrémité, et l'on trouve un escalier de quelques marches qui vous conduit dans une antichambre avec vestiaire ; à droite est la salle à manger, d'où l'on peut passer dans une salle de bain avec eau chaude et eau froide ; on sait que le bain est, à juste titre, complètement entré dans les habitudes anglaises et américaines, et l'on ne pouvait oublier le *bathroom* dans ce petit club. De la salle à manger, directement, ou encore de l'antichambre, nous pénétrons dans la salle de lecture. Un coup d'œil sur cette salle nous en montre l'aménagement fort bien compris : au fond s'ouvrent les deux portes par où l'on aperçoit, d'une part la salle à manger, de l'autre, l'antichambre et son escalier; entre ces deux portes est installé un premier corps de bibliothèque. Comme on en est aux débuts, les livres ne sont pas encore très nombreux ; mais les collections en augmenteront bien vite, et déjà sur les tables, on rencontre quelques-uns de ces excellents magazines américains dont est le *Street railway Journal*, qui nous a fourni les éléments de cet article. La lumière entre à profusion par

de larges fenêtres; tout est propre, coquet même, depuis les boiseries de pin verni et les sièges légers, jusqu'à ces fameux fauteuils à bascule que les Américains apprécient tout autant que les créoles des Antilles. Ajoutons que le club est éclairé à l'électricité et chauffé à la vapeur.

Si nous franchissons la porte qui se trouve à l'autre bout de la salle de lecture, nous voici dans la salle de billard; pendant les heures de repos, les mécaniciens et les conducteurs des tramways électriques de Derby peuvent donc se livrer tant qu'ils veulent à ce jeu intéressant, sans être pour cela forcés d'aller au café. Enfin, à l'extrémité du bâtiment, voici un gymnase qui complète heureusement une installation où tout est compris au mieux pour le bien-être et l'agrément du personnel de la Compagnie.

Il est à espérer que tous ces avantages seront appréciés, et que les grèves n'en deviendront que plus rares parmi les employés de cette Compagnie si pleine de bons soins pour les travailleurs qu'elle occupe.

DANIEL BELLET.

LE MARBRE EN PLEIN AIR

Même dans les pays de soleil et dans les villes sans humidité et sans fumées comme Florence, le marbre en plein air ne résiste pas si on s'abstient de le soigner.

Nous en avons ici de nombreux exemples; n'en prenons que deux: de l'un il pourra sortir peut-être d'utiles indications.

* * *

Tous les touristes qui ont passé à Florence quelques jours seulement connaissent l'église Or San Michele; c'est un singulier édifice dont absolument rien à l'extérieur ne laisse prévoir la fonction intérieure.

Il a été construit sur la fin du treizième siècle pour servir de magasin à blé, ou plus probablement comme Bourse de commerce des céréales.

Après qu'Orcagna eut terminé, en 1359, son merveilleux tabernacle dédié à la Madone, on fit murer les arcades, et, de halle, l'édifice devint sanctuaire.

A l'extérieur, les niches des piliers furent concédés par la Seigneurie aux *Arti*, à la condition d'y placer les statues de leurs saints *avvocati*, patrons.

Les *Arti* étaient des corporations d'arts et métiers comprenant depuis les magistrats de justice jusqu'aux fripiers. Ils constituaient la puissance politique, étant le corps électoral qui nommait la Seigneurie, pouvoir exécutif de la République.

On s'accorde à reconnaître que jamais en Europe depuis le treizième siècle il n'y a eu de gouvernement plus démocratique que celui de Florence jusqu'au moment, en 1559, où Cosme Ier supprima la République et se fit nommer grand-duc par le pape d'abord, puis par l'empereur.

Hé bien! dans cet État démocratique par excellence, le besoin d'une aristocratie se faisait sentir.

La Seigneurie divisa les Arts en Arts majeurs et en Arts mineurs, et, lorsqu'elle répartit les piliers d'Or San Michele, elle ordonna aux Arts majeurs d'avoir des statues en bronze et aux Arts mineurs de se contenter de statues de marbre, laissant du reste à chaque Art la liberté de choisir l'artiste qui exécuterait l'effigie de l'*avvocato*.

On se plaît en Italie à répéter que le temps est *galantuomo*, autrement dit qu'avec le temps tout s'arrange.

Rien de plus vrai.

Peu à peu, les statues des Arts mineurs ont pris sur toute leur surface une patine spéciale qui, à première vue, donne le change sur la nature de la matière: elles n'ont pas la même teinte que les bronzes des Arts majeurs, mais elles ont un aspect métallique qui fait absolument disparaître les distinctions que la Seigneurie avait voulu établir.

Les édiles de Florence ont laissé le temps accomplir son œuvre d'égalité; la patine, ayant un ton uniforme sur toutes les parties des statues, ne nuit d'aucune façon à l'aspect général de l'ouvrage.

Je n'ai pu me rendre un compte exact des causes de cette patine; elle ne provient pas des fumées, il n'y en a pas dans le quartier; elle n'a pas été causée par la pluie, puisqu'elle existe sur les côtés des statues qui sont vers le fond des niches et par conséquent à l'abri de l'eau.

Les praticiens que j'ai interrogés m'ont simplement répondu que c'était un effet du temps; il faut se contenter de cette raison.

* * *

Avant 1873, il y avait sur la place de la Seigneurie trois statues colossales en marbre:

Le *David* de Michel-Ange, l'*Hercule et Cacus* de Bandinelli, le *Neptune* d'Ammanati.

En 1501, Michel-Ange, âgé seulement de vingt-six ans, reçut de l'œuvre du dôme de Sainte-Marie-des-Fleurs la commande de la statue et un bloc de marbre déjà fouillé précédemment par un autre sculpteur, en vue d'un prophète. Le *David* terminé, Michel-Ange demanda qu'il fût placé devant le palais de la Seigneurie; dans sa pensée, David, prenant la défense du peuple d'Israël, devait servir d'exemple au gouvernement de la République.

On sent que la statue est une œuvre de jeunesse; le corps est celui d'un enfant agrandi et non d'un adulte capable de combattre Go-

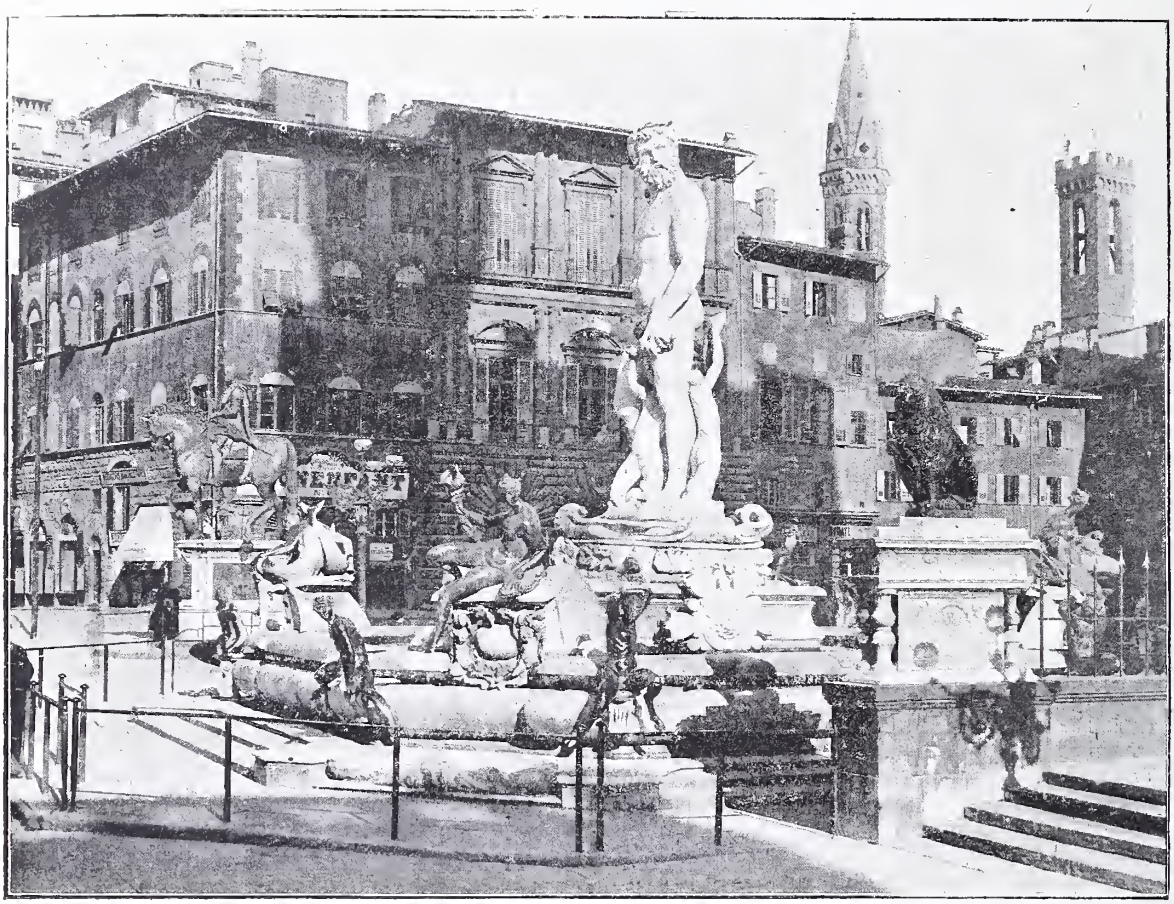
liath; on se demande aussi de quelle taille devait être le géant.

Vers 1846 on eut des craintes pour la conservation du *David*, et divers projets de préservation furent successivement étudiés ; on décida finalement de mettre la statue au musée de l'Académie ; l'opération eut lieu en 1873 ; la statue fut transportée debout, sans aucun accident.

C'est regrettable pour l'aspect de la cité ; il n'est pas une ville au monde qui soit autant que Florence un musée en plein air et d'autre part une statue colossale ne fait plus du tout le même effet dans une tribune close, quelque bien aménagée qu'elle soit, que sur une place publique.

Il reste donc sur la place de la Seigneurie l'*Hercule et Cacus* de Bandinelli et le *Neptune* d'Ammanati, sujets médiocres pour Florence.

L'*Hercule* fut fort mal reçu par le peuple lorsqu'il fut érigé en 1534. Benvenuto Cellini, méchant homme, orfèvre hors ligne, sculpteur très contestable malgré ou plutôt à cause de son *Persée*, lança contre Bandinelli un pamphlet qui donne bien l'idée de l'esprit critique du temps :



Florence. — Place de la Seigneurie. — Le « Neptune » d'Ammanati.

« Si l'on coupait les cheveux à ton Hercule,
« il ne lui resterait pas assez de tête pour con-
« tenir sa cervelle ; on ne sait pas si son visage
« est celui d'un homme, ou d'un lion, ou d'un
« bœuf ; sa tête n'est pas à l'action, elle est
« mal attachée au cou et avec si peu de savoir
« et de bonne grâce qu'on ne vit jamais rien
« de pareil ; les deux épaules ressemblent aux
« deux paniers d'un âne ; les mollets et les au-
« tres muscles ne sont pas copiés sur la nature
« humaine, mais sur un mauvais sac rempli
« de melons qu'on aurait appuyé tout droit le
« long d'un mur. »

Il y a du vrai dans cette sortie, mais aussi beaucoup d'exagération, et, après tout, bien des statues modernes placées sur les places publiques de l'Europe ne valent pas l'*Hercule*.

Le *Neptune* d'Ammanati, architecte remarquable, est également une œuvre secondaire ; il forme le centre d'une fontaine et se tient debout sur un char traîné par des chevaux ; autour de la vasque, Ammanati a disposé des faunes d'une venue énergique et d'une fonte en bronze de grande beauté.

Le *Neptune* a été mis en place à peu près à la même époque que l'*Hercule* ; les marbres sont de même espèce ; l'exposition au vent et à la pluie est identique.

L'*Hercule* est envahi par la lèpre qui ronge les marbres ; le *Neptune* est blanc comme s'il sortait de l'atelier. La cause de cette conservation est facile à trouver.

Le jeu des eaux de la fontaine est disposé de telle façon que, lorsqu'il y a grandes eaux,

la statue est entièrement atteinte par des jets assez énergiques; les jours de fête, une dizaine de fois par an, tous les robinets sont ouverts et la statue ruisselle de la tête aux pieds.

Il semble que ce moyen si simple pourrait être employé partout; il suffirait de le commander aux cantonniers chargés de l'arrosage public.

GERSPACH.

Florence, 1899.

UNE RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE SUR LE HAUT-NIGER ET LE TANKISSO

En 1889-1890

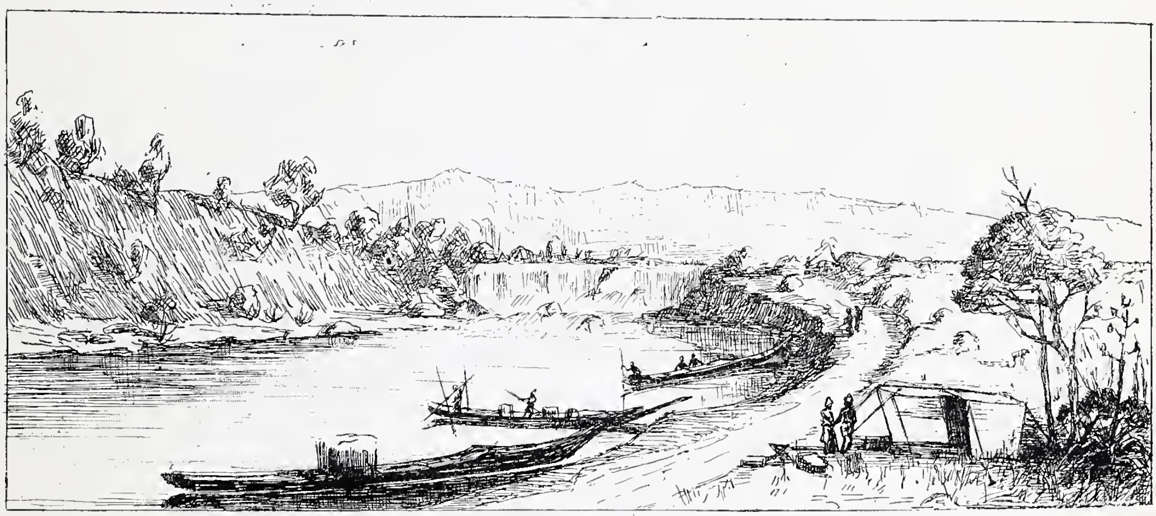
Suite. — Voyez pages 245, 262, 275, 303 et 324.

Le brave chef insistait vivement pour que j'aille coucher dans son village où, disait-il, je serais mieux qu'à bord de nos pirogues; mais cela ne faisait pas mon compte. Aguibou, prévenu par la caravane, ne pouvait manquer de m'envoyer des messagers le lendemain et j'aurais été dans une situation embarrassante.

Je récompensai donc de mon mieux par une distribution de présents les braves gens de Sacoya, et le lendemain matin, dès le petit jour, approvisionné comme pour un voyage au long cours, je me mis en route.

Un peu au delà de Sacoya, le Tankisso reçoit sur la rive gauche le Bouga, affluent sorti des montagnes du Fouta-Djallon.

En amont de son confluent avec le Bouga, la rivière se rétrécit jusqu'à ne plus présenter par endroits qu'une largeur d'une trentaine de mètres. Elle a juste assez d'eau, en fin janvier, pour laisser passer les pirogues sur les seuils de son lit.



Débarcadère de Toumanea.

Enfin le 21 janvier une chute nous barrait la route. A gauche, des hauteurs, couvertes d'une superbe végétation, surplombent la rive. A droite, un petit mamelon cache Toumanea, dont le débarcadère, à la saison des hautes eaux, est à quelques centaines de mètres plus en amont.

Un sentier conduit au village. Je le pris, suivi de mes laptots et laissant les tirailleurs à la garde des embarcations. Quelques instants après, nous arrivions devant les murailles à demi en ruines qui entourent la ville. A notre approche, une vieille femme se sauve en criant. Personne devant la porte pour nous recevoir. Nous pénétrons dans l'enceinte, personne non plus dans les rues.

Nous errons un moment tout surpris. Enfin nous apercevons un « tata » (muraille en terre sèche) qui paraît grand et bien entretenu. Une sourde rumeur s'en échappe. D'une case située en face, un jeune homme armé d'un fusil sort en courant et tombe dans notre petite troupe. Nous le cueillons au vol, on lui arrache son arme dont il fait mine de vouloir se servir; il a l'air très effrayé. En vain je lui hurle aux oreilles: « *Toubabou, Toubabou Siguiri!* Des blancs de Siguiri », la terreur l'affole. Heureusement Sliman l'interpelle en diallonké; il finit par se calmer et alors il crie en se tournant vers le haut des murs quelque chose que je ne comprends pas. Je regarde le sommet de la muraille, il est garni de fusils; mais ces armes rentrent à la voix de notre homme. Un peu après, les portes s'ouvrent et le chef, accompagné de sa suite, sort et vient vers nous.

On s'explique. Nous l'avons échappé belle. La vieille qui nous avait vu la première était rentrée dans le village en criant que l'ennemi arrivait, et nous avions failli recevoir des coups de fusil qui, pour se tromper d'adresse, n'en auraient pas moins été désagréables.

Pour nous faire oublier ce mauvais accueil involontaire, on s'empresse autour de nous. Le chef est un petit vieux boiteux, à la figure intelligente; son frère, qui est venu à Siguiri solliciter notre protection, est au contraire un grand gaillard solide, à l'air énergique et bon. Il a été che-

sofa de Samory, bien contre son gré ; mais Samory avait la coutume, partout où il passait, d'enmener les fils des chefs avec ses colonnes. Il y trouvait un triple avantage : se procurer des soldats, garder des otages et au besoin, si un chef de village ou de canton se révoltait contre son autorité, avoir toujours un prétendant sous la main pour remplacer le rebelle.

Le frère du chef a été blessé par nos balles au combat du Oyeako ; son fils, qu'il me présente, l'a été également, mais chez ce dernier la blessure fut plus sérieuse : le bras cassé s'est mal raccommodé et il est maintenant presque atrophié.

On nous loge à l'intérieur même du tata du chef, qui est grand, et forme comme une ville dans la ville. Nous sommes très confortablement installés ; j'ai même une véranda superbe pour me promener, faire la sieste ou palabrer.

J'avais un traité à signer. Ce document diplomatique, composé de 14 ou 15 articles, m'avait été remis en quadruple expédition, en français et en arabe, à mon départ de Siguiri.

Je prévins le chef d'avoir à réunir le lendemain son monde sur la grande place et que nous procéderions à la cérémonie de la lecture en public et de la signature. J'étais cependant un peu perplexe. Certes, ce traité était conçu d'un style que n'eussent pas désavoué les chancelleries. Tout y était prévu même et surtout les choses qui ne pouvaient guère arriver, comme celle-ci par exemple : que Toumanea ne pourrait faire de traité avec aucun gouvernement européen que par l'intermédiaire de la France. Le difficile était de traduire cela en diallonké, langue simple que seul Sliman parlait un peu et pour laquelle il me fallait prendre un interprète dans le pays même.

Enfin, et cela me laissait rêveur, le dernier article du document disait : que le traité avec Toumanea ne serait valable qu'après avoir été soumis à la ratification des Chambres. Pour le coup, ça devenait diablement dur à exprimer en diallonké.

On me trouva un interprète. C'était le plus jeune fils du chef de Labbé dans le Fouta-Djallon, venu avec une caravane. Sachant bien l'arabe, il pouvait traduire le texte même ; c'était précieux ; pourtant je n'étais pas encore rassuré.

Et le lendemain, devant la population assemblée, effet de ma naïveté encore grande en politique soudanaise, — ça m'a passé depuis, — je dois avouer, pour rendre hommage à la vérité, que je bafouillais péniblement.

Sur les premiers articles du traité d'abord, qui avaient trait au commerce, aux voyageurs, etc., je m'embarquai dans une homélie sur le bonheur que devait éprouver Toumanea d'être libre, d'avoir des amis et non un maître. Sur la ratification par les Chambres, ensuite sur la beauté de la Constitution Wallon, mes explications me semblèrent à moi-même peu compréhensibles.

Le chef vint heureusement à mon secours :

« Tu dis qu'il faut attendre pour que notre amitié devienne définitive que les anciens de chez vous aient examiné l'affaire. Nous ne vous avons jamais rien fait ; au contraire, nous sommes venus à vous parce que vous étiez les plus forts ; donc vos vieillards ne peuvent pas le trouver mauvais ; donc encore, et sans attendre, nous nous considérons, nous, comme vos amis.

« Quant à Samory, il a agi comme nous aurions agi, s'il avait été à notre place et nous à la sienne. Il nous a fait payer l'impôt, a pris nos enfants pour être sofas ; c'est ainsi depuis que le monde est monde.

« Si Samory avait été le plus fort, nous serions restés avec lui. Tu nous dis que sous votre autorité nous serons plus heureux, que nous payerons moins, que nos fils ne s'en iront plus au loin, je veux bien te croire, mais jamais je n'ai entendu parler de ces choses depuis que j'existe et je n'en ai pas entendu parler non plus par mon père ni par mon grand-père.

« Seriez-vous bien plus méchants, bien plus rapaces que Samory, il faudrait encore être avec vous ou périr. Donne-moi donc le papier du commandant supérieur, puisqu'il est, me dis-tu, nécessaire que je le signe, mais je ne vois pas ce qu'il pourra ajouter à nos paroles si nous sommes de bonne foi, et je ne vois pas non plus ce qu'il pourrait empêcher, si l'un de nous avait l'intention de trahir l'autre. »

(A suivre.)

HOURST,
Lieutenant de vaisseau.

L'ATAVISME

NOUVELLE

Suite. — Voyez pages 270, 286, 310 et 327.

IV

Qu'avait donc Antonin Valgamay à fureter ainsi depuis quelques jours dans les cartons de l'étude ? Voilà la question que se posaient tout bas les clercs, saute-ruisseaux et autres employés de Me Lormiès, mais ils n'auraient osé se permettre une indiscrétion à l'égard de celui qu'on désignait déjà comme le successeur du patron. La grande salle de l'étude ressemblait à celle qu'avait vue en rêve Mme Besiche ; les murs disparaissaient sous des rangées de cartonniers bourrés de documents, disposés d'ailleurs avec ordre depuis la date de la fondation de la maison, 1786, jusqu'à celle de l'année courante. Dans un coin, le bureau du maître-clerc, et, disséminées un peu partout, une dizaine de tables noires couvertes de dossiers sur lesquels se penchaient une dizaine de têtes à la fois jeunes et graves. Il y avait là des actes de vente, des contrats de mariage, des inventaires, des liquidations, des testaments, des renonciations, des donations, des procurations, des partages anticipés, des purges d'hy-

pothèques, des actes de société en commandite ou par actions... Et c'est un document de cette dernière espèce que compulsait à cette heure Antonin. Après avoir feuilleté quelques centaines de dossiers, il était tombé sur celui de la Compagnie Européenne des pétroles rectifiés, et on voyait à son air de satisfaction



Elle faillit s'évanouir.

qu'il touchait au but de ses recherches. Un jour qu'il lisait l'*Echo de Pont-sur-Oise* à la terrasse du café du Commerce, il avait perçu des bribes d'une conversation : Les Besiche... leur fortune... gens plus calés qu'on ne croît... étude de Me Lormiès... Or, rien de ce qui intéressait la famille Besiche ne pouvait lui être indifférent ; car une pensée avait germé dans son cerveau et y avait pris en peu de temps de solides racines. Georgette était la femme qu'il lui fallait ; depuis le jour où il l'avait vue pour la première fois, il sentait bien qu'il manœuvrait pour ce résultat. A ses yeux, c'était la plus admirable créature qui eût jamais existé, et faire une telle conquête lui semblait un exploit comparable à ceux des temps héroïques.



Mais Antonin sauva la situation.

Pour lui, il y avait un mérite extrême à fléchir une femme de cette carrure, et les événements prouvaient que la jeune fille n'était pas insensible à ses avances. Mais il songeait au papa et aussi à la maman Valgamay, qui avaient à cet égard des principes bien arrêtés, à savoir que leur fils ne pouvait épouser qu'une héritière nantie au préalable d'une dot rondelette.

D'après ce que découvrait Antonin, M. et Mme Valgamay seraient servis à souhait. A l'époque où la Compagnie Européenne installait son usine à Pont-sur-Oise, et émettait des actions avec facilités de versements, M. Besiche avait placé là toutes ses économies, une vingtaine de mille francs. Peu à peu, il avait libéré ses titres au moyen des dividendes qui lui étaient attribués. Grâce à une direction intelligente, les affaires de la Compagnie s'étaient accrues dans des proportions inespérées ; les actions que possédait M. Besiche, et dont la moitié était au nom de Georgette, avaient plus que décuplé de valeur dans l'espace de vingt ans.

De plus, la jeune fille venait d'atteindre sa majorité et pouvait disposer de ses fonds quand bon lui semblerait ; c'était un apport liquide plus que suffisant pour acheter au comptant l'étude de Me Lormiès.

Antonin s'en réjouit, non pas pour la fortune en elle-même, mais parce que les difficultés, les seules qu'il prévoyait, étaient maintenant aplanies.

Dès que ses parents verraient Georgette, et



Ces mots magiques dissipèrent toute idée de résistance.

ce serait bientôt, nul doute qu'ils n'accordassent leur consentement.

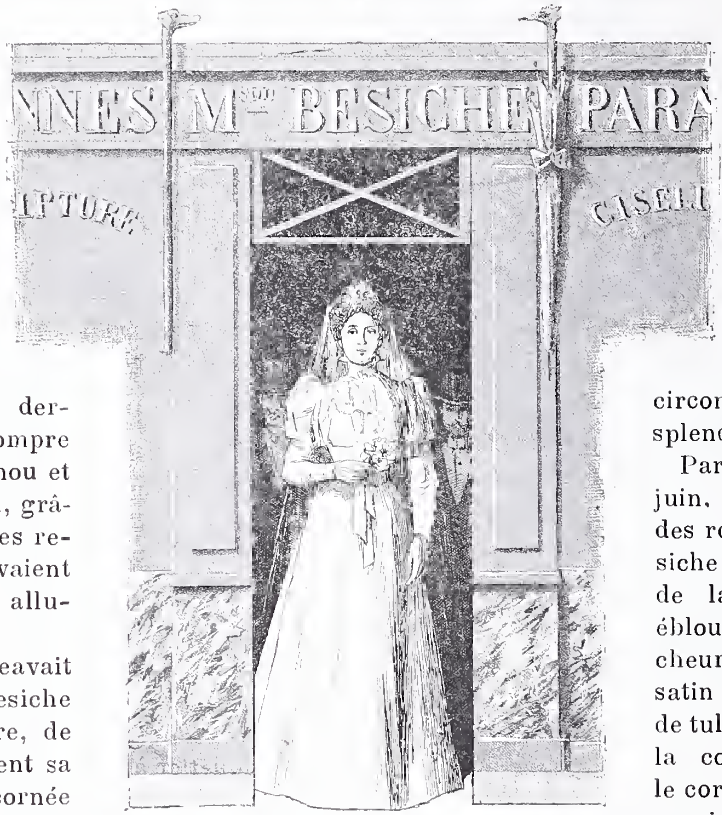
M. et Mme Valgamay vinrent en effet : lui, gros briquetier à l'œil malin, qui passait pour avoir amassé déjà pas mal d'écus en faisant cuire la terre glaise ; elle, paysanne douce et pensive qui était devenue à la longue une demi-bourgeoise et avait été l'inspiratrice de son mari dans la direction des études d'Antonin. Ils se trouvèrent dans l'atelier du sculpteur par une après-midi de mai, à l'instant où Georgette rentrait du jardin, rayonnante, après avoir présidé au repas des oiseaux. Au moment de la présentation, le bonhomme resta véritablement abasourdi, sans qu'un mot pût sortir de sa bouche. Quant à Mme Valgamay, elle faillit s'évanouir et ne trouva qu'un cri : « Ah ! mon Dieu ! » Mais Antonin sauva la situation en se penchant à l'oreille de l'un et de l'autre : « Cent quatre-vingt mille francs de dot liquide ! » Ces mots magiques dissipèrent toute idée de résistance, les conventions furent arrêtées, Antonin passa l'anneau des fiançailles au doigt de Georgette, et on fixa, sans désemparer, la date de la célébration du mariage.

Alors, du côté du jardin, on entendit le petit

chant flûté du rouge-gorge ; un pinson répondit dans un gazouillis enchevêtré et ténu ; la fauvette à tête noire roula une mélodie d'une suavité inconnue ; d'un trou de la muraille partit la note éclatante du merle et ce n'était plus le persiflage habituel. Puis, des profondeurs du bosquet, un concert s'éleva, assourdissant mélange de cris stridents et de trilles enthousiastes. On eût dit que les oiseaux avaient compris et qu'ils prenaient part au bonheur de leur protectrice en chantant ses louanges.

V

Une nouvelle à sensation se répandit soudain dans Pont-sur-Oise : M. Besiche était devenu fou.



Dans l'encadrement de la porte...

On l'avait vu prendre à brassées ces fameuses cannes à ornements bizarres qui avaient fait la joie des badauds dans ces derniers temps, les rompre par l'effort du genou et les jeter au feu, où, grâce au vernis qui les recouvrait, elles avaient flambé comme des allumettes.

La vieille rentière avait beau dire que M. Besiche venait, au contraire, de recouvrer totalement sa raison, un peu écornée par un chagrin latent, on n'en persista pas moins à penser que M. Besiche était fou.

Puis une autre nouvelle, et d'autres encore, se succédèrent et volèrent de lèvre en lèvre, jusqu'aux quartiers les plus reculés de la ville. Me Lormiès cédait son étude à son premier clerc et celui-ci épousait la géante.

Ce dernier racontar laissa d'abord incrédules beaucoup de gens, mais les publications du mariage se firent, et on apprit que Mlle Besiche apportait à son futur époux une dot dont le chiffre s'arrondit à mesure qu'on se le transmettait, de sorte qu'à la fin de la journée il était devenu fantastique.

C'était de quoi défrayer les conversations pendant longtemps. Les uns approuvaient : que voulez-vous ? les goûts ne se discutent pas... et puis il y avait la fortune... D'autres critiquaient avec force : jamais on n'avait vu un mariage pareil ; il était impossible que cela se fit.... on apprendrait bientôt que tout était rompu. Quelqu'un émit une idée qui prit corps et se répandit comme une traînée de poudre : il se trouvait à Pont-sur-Oise une enfant de la localité, une jeune fille qui avait grandi sous l'influence d'un climat bienfaisant et était devenue un sujet incomparable sous le rapport du développement physique ; elle allait épouser un homme des plus marquants de l'endroit ; la municipalité ne pouvait rester indifférente à l'égard d'un fait qui honorait hautement la cité ; les conseillers devaient assister en corps à cette cérémonie, et on comptait sur l'initiative du maire pour prendre telles dispositions de nature à en rehausser l'éclat. Cette ingénieuse réflexion eut un écho presque universel ; les propos malveillants cessèrent, les mauvaises langues se tapirent et chacun s'ingénia à chercher ce qui pouvait être fait de mieux dans la circonstance. Et ce fut splendide.

Par un bel azur de juin, en pleine éclosion des roses, Georgette Besiche parut sur le seuil de la boutique, toute éblouissante de blancheur dans sa robe de satin et sous son voile de tulle, la tête ceinte de la couronne virginale, le corps droit, plus droit que jamais, le regard à la fois assuré et doux.

Aussi loin que le plus âgé des habitants pût remonter dans ses souvenirs, elle ne ressemblait en rien à aucune des mariées qu'on avait vues jusqu'ici, ni à l'épousée de bonne famille qui baisse modestement les yeux en se sentant le point de mire de la curiosité ; ni à l'ouvrière, plus libre, qui chante volontiers en char-à-bancs et agite la crécelle avec ses invités. Dans l'encadrement de la porte, tout juste assez spacieux pour elle, et pendant la demi-minute qu'elle resta là, bien en lumière, se détachant sur le fond noir du magasin, Georgette fit l'effet d'une sorte de reine des contes de fées ; elle en avait la grâce, le maintien, la gravité, la majesté superbe.

A. Delapierre.

(*A suivre.*)

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA BECQUÉE



La Becquée. — Salon de 1899. — Peinture de M. P. Descelles.

Pour décrire et commenter la jolie scène que voilà, il faudrait l'âme tendre d'un poète. Celui qui peignit si bien les « Intimités » et les « Humbles », François Coppée, pourrait nous dire quelle joie souriante et familiale se dégage de cette délicieuse becquée. Ou bien, il conviendrait de chercher dans l'œuvre du plus grand génie de ce siècle quelques-uns des vers sublimes qui chantèrent les enfants.

Victor Hugo, qui célébra les ruches bourdonnantes d'abeilles et les foyers remplis de gazouillis, eût écrit sous ce tableau quelques nouvelles strophes immortelles :

> Regardez : les enfants se sont assis en rond ;
> Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
> Qu'on prend pour une sœur aînée ;
> Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
> De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
> Dans l'urne de la destinée.

Ces jolis vers, cueillis dans les « Voix intérieures », peuvent s'appliquer un peu à la scène exquise que le peintre Descelles fait vivre sous nos yeux.

Regardez ce tableau d'un réalisme si touchant ! L'intérieur est pauvre, et pourtant quelle gaieté le remplit ! Toute cette marmaille, presque en guenilles, est heureuse de vivre et aussi de manger la bonne soupe fumante dans la grosse écuelle. Les aînés, ceux qui peuvent se tenir sur leurs petites jambes, sont assis par terre ou accroupis, sans souci de la moindre étiquette. Celui-ci a l'air profondément absorbé par l'exercice de ses fonctions ; il ne met pas son pied nu dans le plat, mais presque, et sa main droite s'applique à sortir quelque gros morceau.

Celle-là, la plus grande, souffle, avec ses belles joues grassouillettes, sur la cuillère pleine, tandis que sa voisine tient solidement dans ses dix doigts un gros trognon de pain. Cette autre petite sœur est distraite : sans regarder, elle pioche dans la marmite, et sa tête sourit à petit frère qui occupe la place d'honneur ; car lui est trop gosse encore pour s'asseoir et se rouler à la table commune. Il est sur les genoux de maman, qui doucement, avec des précautions infinies, lui donne sa part de la becquée.

Et cette scène, très joliment rendue, est un coin de vie adorable où l'artiste semble avoir mis une note de tendresse et de paix.

Ch. F.

LE PLUS GRAND PAQUEBOT DU MONDE

Depuis plusieurs années, les diverses Compagnies transatlantiques — françaises, anglaises, allemandes et américaines — se livrent à un véritable tournoi de vitesse et de puissance. C'est à qui lancera les paquebots les plus rapides, les plus luxueux, les plus formidables. Jusqu'à présent, le record appartenait au *Kaiser Wilhelm der Grosse*, du « Norddeutscher Lloyd », construit en 1897, mesurant 187^{m},50 de long, déplaçant 20.000 tonneaux, et qui a pu faire récemment la traversée de l'Océan à l'allure moyenne, absolument remarquable, de 22 nœuds et demi.

Très prochainement une Compagnie anglaise, la « White Star Line », va entrer en lice avec un paquebot appelé *Oceanic*, aujourd'hui presque terminé, le plus grand qui ait jamais été mis à flot. En effet, les dimensions de ce Léviathan sont les suivantes : longueur totale, 211^{m},20 ; largeur au maître-couple, 20^{m},40 ; creux, 14^{m},70, et tirant d'eau, 9^{m},85. Son déplacement atteint le chiffre imposant de 28.500 tonneaux.

Construit par les chantiers Harland and Wolff, de Belfast, lancé dernièrement en présence d'une foule immense de curieux, de proportions élégantes, d'une stabilité parfaite, l'*Oceanic* est considéré à bon droit par tous les ingénieurs comme le modèle des paquebots de fort tonnage et à grande vitesse. Il fait certes beaucoup d'honneur à M. Ismay et à M. W. J. Parrie, les éminents directeurs des chantiers de Belfast, qui ont amené les moindres détails de ce merveilleux organisme à l'extrême limite de la perfection.

Le nouveau paquebot ne comporte pas moins de sept ponts, s'étageant les uns sur les autres et lui donnant une hauteur totale de 21 mètres. Sa coque a été divisée en quatorze cloisons étanches qui s'ouvrent et se ferment automatiquement.

Toute la charpente est constituée par une membrure d'acier épaisse de 23 centimètres, sur laquelle on a rivé dix-sept mille plaques métalliques de 8^{m},40 sur 1^{m},50, pesant chacune entre 2.000 et 3.250 kilogs. Comme il est facile de s'en douter, l'opération du rivetage, toujours très importante, n'a pas été, dans l'espèce, une mince affaire. Quelques-uns des rivets de fond mesurent 18 centimètres de long et leur poids dépasse trois livres et demie. Tous sont en acier et il y en a dix-sept cent mille !

Pour activer le travail, les ouvriers ont fait usage de riveteuses hydrauliques, grâce auxquelles on a pu poser 72.000 rivets de grande dimension en moitié moins de temps que par le procédé ordinaire.

Le gouvernail, d'un type nouveau, est en acier coulé. Avec ses accessoires, il ne pèse pas moins de 150.000 kilogs. Tout, d'ailleurs, est gigantesque dans ce bateau : les deux hélices, à trois lames chacune, mesurent 7^{m},20 de diamètre ; leur poids dépasse de beaucoup celui d'une locomotive. Sur les flancs de la coque ont été disposées des quilles latérales pour augmenter la stabilité.

Parlons maintenant des machines destinées à mettre en mouvement le plus grand paquebot du monde. Il y en a deux séries indépendantes et séparées par une cloison étanche intermédiaire. Elles sont à triple expansion et à quatre cylindres (diamètres respectifs : 120^{c}, 200^{c}, et, pour les deux cylindres à basse pression, 236^{c} ; la course des pistons étant de 182 centimètres). Quinze chaudières pesant 1.100.000 kilogs et chauffées par 60 paires de foyers fournissent la vapeur nécessaire à la marche. Certaines de ces chaudières ont 5 mètres de hauteur, et l'épaisseur de leur revêtement d'acier atteint près de 4 centimètres.

Que dire du luxe des aménagements intérieurs ? Pour ne citer qu'un exemple, notons que le salon des premières classes, décoré par les meilleurs artistes, meublé avec une richesse de bon ton, a 270 mètres carrés de superficie et 12 mètres d'élévation ; — 350 passagers peuvent s'y tenir à l'aise. Les cabines sont également installées avec une entente parfaite du confort, et partout, au-dessus des couchettes comme dans les cabinets de toilette et les salles de bains, des centaines d'ampoules électriques jettent à flots la lumière.

Il y a place, à bord de l'*Oceanic*, pour 410 passagers de première, 300 de deuxième et 1.000 de troisième classe. Avec les officiers, les mécaniciens et chauffeurs, l'équipage et le personnel domestique, au nombre de 394, c'est un total de 2.104 personnes : la population de tout un village !

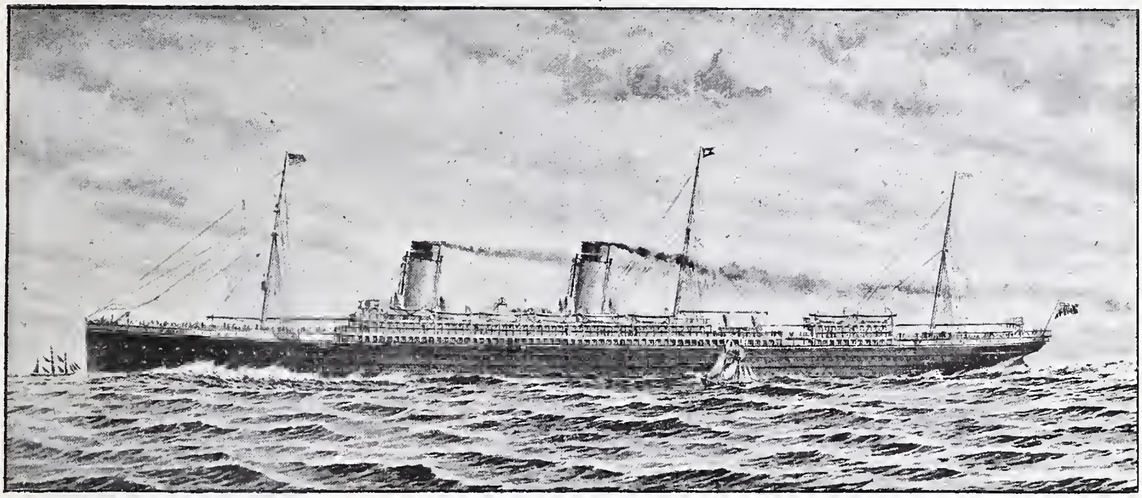
Bien que les essais officiels de recette ne soient pas encore faits, nous sommes fondés à croire que la vitesse de ce palais flottant dépassera sensiblement celle du *Kaiser Wilhelm*, dont nous avons parlé au début de cet article. Les ingénieurs de la « White Star Line », il est vrai, se défendent d'avoir voulu construire un paquebot destiné à battre les records de la Compagnie allemande ; mais il ne semble pas douteux que les besoins, chaque jour plus pressants, de la concurrence, surtout entre deux lignes rivales et assurant le même service, donneront lieu avant longtemps à quelque match sensationnel entre les deux lévriers de mer, comme les appellent nos voisins d'outre-Manche.

Régulièrement, normalement, l'*Oceanic* quittera Liverpool le mercredi soir et devra arriver à New-York le mercredi suivant dans la matinée. S'il entre au port vingt-quatre heures plus tôt, comme cela paraît non seulement possible, mais probable, ce sera tant mieux pour les

voyageurs et les marchandises. *Time is money*, n'est-ce pas?

En 1894, la *Lucania*, de la Compagnie Cunard, qui n'avait certainement pas les moyens dont dispose l'*Oceanic*, a bien effectué la traversée de Queenstown à New-York (2.779 nœuds) en 5 jours 7 heures et 23 minutes. Le paquebot de la « White Star Line » fera mieux encore.

Ainsi que le montre la figure, l'*Oceanic* comporte deux mâts sans gréement, servant à hisser les pavillons, deux cheminées énormes, plus hautes qu'une maison à cinq étages et larges de 6 mètres, et un magnifique pont-promenade situé vers le milieu du bateau. Le nombre des canots et des différents appareils de sauvetage permet aux passagers d'avoir, en cas d'accident, le maximum de sécurité. Bref, le superbe paquebot que nous venons de décrire semble être, d'après les données actuelles de la science, le type parfait du transatlantique à l'aurore du vingtième siècle.



L' « OCEANIC ». — Le plus grand paquebot du monde.

ÉDOUARD BONNAFFÉ.

ANTIQUITÉS PARISIENNES

LES DÉCOUVERTES DE M. CHARLES MAGNE ET « LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE »

On connaît la Société d'études historiques, archéologiques et artistiques, fondée à Paris, en 1895, par M. Jules Périn, sous le titre : *La Montagne Sainte-Geneviève et ses abords*. Ces amis du vieux Paris ne cessent de fouiller le sol, fécond en ruines, du Ve et du XIIIe arrondissements, c'est-à-dire la région qui s'étend de la Halle aux Vins à la place d'Italie et du Val-de-Grâce à la Salpêtrière. Ils ne le font pas sans succès, et leurs découvertes ont déjà contribué à enrichir le musée Carnavalet et le musée de Cluny.

Au premier rang de ces heureux chercheurs, on peut placer M. Charles Magne. M. Magne s'est voué à la reconstitution des voies romaines qui aboutissaient à l'antique Lutèce, et dont il retrouve les traces et raccorde les tronçons au cours de tous les travaux de terrassement ou de creusement d'égouts qui se font sur notre rive gauche. Énumérons quelques-unes de ses trouvailles :

En juin 1886, au n° 20 de la rue des Fossés-Saint-Jacques, il exhume, entre autres objets, lampes, bracelets, monnaies et objets de toilette de la période gallo-romaine, une statuette en bronze de Vénus pudique, baptisée depuis, par M. Périn, la *Vénus de la Montagne Sainte-Geneviève*. La déesse apparaît nue et debout, dans l'attitude de la célèbre Vénus de Médicis; la tête est couronnée. Le corps repose sur la



Statuette de Bacchus enfant.

jambe gauche, dont le pied manque. Le pied droit est légèrement relevé. L'extrémité des doigts a disparu. La hauteur de la délicate figurine est de 13 centimètres.

En septembre 1895, une autre divinité sort de terre : un *Bacchus enfant*, dont le berceau est 8 *bis*, rue Amyot. Le dieu des vendanges est assis sur la jambe gauche et élève de la main droite une grappe dont il semble exprimer le jus. La tête est charmante de malice puérile, le corps atteste, comme la statuette précédente, une science anatomique parfaite. La hauteur totale est de 6 centimètres.

Enfin, le mois dernier, *la Montagne Sainte-Geneviève* tenait à la mairie du XIIIe arrondissement son assemblée générale solennelle. M. C. Magne, qui en est le secrétaire général, y lut un exposé des travaux effectués pendant le dernier exercice. Il y relatait ses deux dernières trouvailles : un biberon gallo-romain et une statuette d'Hercule. Coïncidence touchante ! c'est dans les jardins de la Maternité actuelle, ancienne abbaye du Port-Royal, au faubourg Saint-Jacques, que le biberon de terre cuite a été trouvé. Le *guttus* n'a pas été endommagé, où le nourrisson, mort depuis dix-huit cents ans, appliqua ses lèvres goulues. Le petit Parisien d'alors n'y suça pas une longue vie et son biberon fut déposé auprès du frêle cadavre avec une monnaie de bronze à l'effigie de Vespasien, qui précise la date de son ensevelissement. Cependant les siècles ont passé, et des cris d'autres enfants nouveau-nés retentissent encore à l'endroit où celui-ci s'en est allé en cendres légères.

La découverte de l'*Hercule* est plus récente. Elle date du mois de juin 1899 et a eu lieu à 3m,60 de profondeur, dans le sous-sol de l'immeuble démoli au coin des rues de Vaugirard et de Tournon, 20, rue de Vaugirard, où se trouvait le *Café du Sénat*. Le dieu vainqueur du monstre de Némée en porte sur lui la dépouille. Le mufle léonin le coiffe à la façon d'un brenn gaulois, et les deux pattes antérieures se nouent sur sa poitrine. La main droite fait encore le geste de brandir la massue et le poing gauche est fermé dans une attitude combative. La figurine est de bronze plein, d'un beau vert. Seul, le pied gauche manque. Les pièces de monnaie qui l'accompagnaient portent le profil de Claude Ier et de Vespasien.

Le *Bulletin municipal officiel* du 20 août 1899, dans la dernière séance de la *Commission du Vieux Paris*, cite le rapport de M. C. Magne qui dit à propos de l'*Hercule :*

« Cet objet, précieux par son caractère artistique, présente en outre un intérêt particulier. Il a été trouvé en bordure de la voie romaine (*via vicinalis*) de Lutèce à Vaugirard, laquelle s'embranchait, comme on sait, sur celle de Montrouge, dans la rue de la Harpe (actuellement boulevard Saint-Michel), à l'emplacement occupé jadis par la place Saint-Michel, où aboutissait la petite rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, réunie, en 1851, à la rue Monsieur-le-Prince.

« Après avoir côtoyé, à gauche, le camp de la cavalerie romaine (jardin du Luxembourg), cette voie prenait, en décrivant une légère courbe, la direction de Vaugirard ; un premier tronçon en fut mis à découvert, place Saint-Michel, dans la direction de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, en 1839, lors de la construction des égouts de cette région. Cette découverte permit alors à M. Jollois, ingénieur en chef des travaux de Paris, de reconnaître l'endroit précis où la voie de Vaugirard était reçue par la voie de Montrouge.

« La découverte de la statuette en question est donc d'autant plus intéressante qu'elle pa-



Statuette d'Hercule.

raît, par le point même où elle a été faite, fournir un jalon de plus pour le tracé d'un des anciens chemins qui sillonnaient la rive gauche de l'antique Lutèce, aux temps de l'occupation romaine ».

Et le même *Bulletin* mentionne encore cette découverte antérieure de M. C. Magne :

« Au mois de juin 1898, dans la cour du numéro 12 *bis* de l'avenue des Gobelins, furent mises à jour plusieurs sépultures disposées à même le sol, à part trois sarcophages en pierre et deux en plâtre. Parmi les objets d'antiquité recueillis dans ces sépultures, il faut mentionner un TORQUES en bronze de 0m,17 de diamètre et d'un poids de 0 k. 600 ; la couronne a un centimètre et demi d'épaisseur et est ornée de six bagues en relief posées symétriquement. Le *torques* était, on le sait, une marque de distinction honorifique donnée au guerrier romain pour récompenser sa valeur. Cet ornement ne se portait pas au cou ; il était

fixé sur la poitrine comme nos décorations modernes. Le soldat qui en était décoré avait le titre de *miles torquatus.* »

Où iront toutes ces richesses? M. Magne à lui tout seul, tandis qu'il relève le traeé des voies



Torques en bronze.

séculaires, visibles encore sous l'asphalte de nos rues, a pu amasser plusieurs milliers d'objets ou fragments d'objets, en terre ou en métal, en ivoire ou en verre, en bois ou en marbre, concernant le culte ou la vie civile antiques. Avant peu, en octobre, sera aménagée, à la mairie du Panthéon, la salle que M. Meurgé, le si aimable maire du Ve arrondissement, a mise à la disposition du Comité ; ce sera enfin le *Musée de la Montagne Sainte-Geneviève et ses abords !*

Marc Legrand.

LA JUDÉE BAVAROISE

La Bavière a sa Judée! Ce n'est pas « la triste Judée, où souffle un vent d'abstraction et de mort ». L'endroit est délicieux de fraîcheur, l'été ; l'air y est vif et pur. Cependant, en temps ordinaire le touriste ne s'arrête pas à Oberammergau (1).

Pour visiter Oberammergau, il faut s'écarter de la route généralement suivie de Füssen à Oberau. L'année prochaine, — il y aura en 1900 une série de représentations — un chemin de fer électrique reliera Murnau à Oberammergau. Le progrès touche à cette contrée, bien qu'elle soit sacrée : la vapeur s'est déjà montrée à Jérusalem, l'électricité pénètre à Oberammergau. Ce n'est pas la seule innovation que le village bavarois nous offrira.

Depuis le printemps dernier, on construit une salle de spectacle dont les armatures de fer, hardiment cintrées, se dressent, imposantes, devant la scène en planches élevée en 1890. L'âge de fer pour le théâtre marque l'âge d'or pour le village.

Comment de toutes les localités de la Haute-Bavière et du Tyrol, où l'on donnait aussi des pièces religieuses, Oberammergau est-il resté, jusqu'à nos jours, à jouer la Passion et a-t-il acquis une célébrité universelle ? On sait qu'à la suite de la peste qui ravageait la contrée en 1633, ses habitants firent le vœu de représenter tous les dix ans le drame du Calvaire. La Passion fut mise à la scène pour la première fois en 1634, et pour la deuxième aux fêtes de la Pentecôte, en 1674. Un intervalle de six ans seulement sépare la deuxième de la troisième série de représentations, en 1680 ; mais à partir de cette année, jusqu'en 1770, la Passion a lieu régulièrement, suivant la période fixée. L'année 1770 faillit voir la fin du drame sacré. Un rescrit gouvernemental de l'Electeur de Bavière supprima ces représentations, dans ses Etats, comme incompatibles avec la dignité de la religion. La commune d'Oberammergau adressa une pétition au conseil ecclésiastique. Elle n'obtint pas l'autorisation sollicitée. Elle s'adressa alors à l'Électeur lui-même, qui confirma la décision de son conseil. Enfin, en 1780, l'Électeur Charles-Théodore, qui a succédé à Max-Joseph III, leva l'interdit.

Oberammergau n'était pas encore sauvé ! En 1810, le gouvernement défendit encore et sévèrement les spectacles de la Passion. Une députation qui se rendit d'Oberammergau à Munich fut même reçue de brusque façon. Il fallut, en 1811, l'intervention du conseiller ecclésiastique Anton Sambuga auprès de Louis Ier, qui avait été son élève, pour obtenir, le 3 mars 1811, l'autorisation définitive.

Ces difficultés ne sont pas les seules que le village bavarois ait rencontrées : il y en a d'autres qui auraient pu compromettre sa pieuse institution, je veux dire les difficultés financières. En 1800, les recettes s'élèvent à 450 florins et les dépenses à 655. On fut donc obligé de donner l'année suivante de nouvelles représentations qui, cette fois, couvrirent et dépassèrent les frais. Pour trouver un autre exemple de spectacles reportés à l'année suivante, il nous faut arriver jusqu'en 1870. Cette année-là, plusieurs des acteurs de la Passion furent subitement appelés sous les drapeaux pour jouer un rôle moins évangélique. Il y a eu peut-être des apôtres, des légionnaires et des centurions romains à Bazeilles et à Orléans. Après la repré-

(1) Voir le *Magasin Pittoresque*, année 1890.

sentation qui suivit la déclaration de la guerre et qui eut lieu le 24 juillet, le Conseil communal, devant le nombre insuffisant de spectateurs et d'acteurs, décida de suspendre la Passion. Elle fut reprise en 1871, le 24 juin. C'est cette même année que Louis II assista à un des derniers spectacles et reçut, quelques jours après, à Linderhof, les protagonistes du drame. On remarqua aussi, cette année-là, la présence du comte de Chambord.

La grande vogue d'Oberammergau est relativement récente. Elle n'avait pas dépassé tout d'abord le cercle des pays limitrophes : la Basse-Bavière, le Tyrol, le Wurtemberg. Ce n'est qu'en 1850 qu'un écrivain allemand, Devrients, fit connaître à l'Allemagne du Nord le chemin du petit village bavarois. Depuis, le succès a été grandissant. Les préparatifs pour l'année prochaine en sont la meilleure preuve.

***

Un village qui depuis plus de deux cents ans s'est donné la spécialité de représenter les scènes du grand drame qui a renouvelé l'Humanité n'est pas sans avoir subi l'influence de ce rôle, de cette mission. Ce qui frappe d'abord dans le village, c'est sa propreté. On dirait que les habitants ont à cœur que Jésus ne meure pas comme il est né, dans une étable. Les rues n'en sont pas tirées au cordeau; la rue principale, après un essai heureux d'avenue droite, se recourbe, se coupe en tronçons de longueur inégale.

Les maisons, aux toits fortement inclinés, sont blanches, avec des fenêtres petites, encadrées d'un enduit de couleur, comme en Suède; plusieurs d'entre elles sont entourées de jardins minuscules et prennent ainsi l'air de chalets. Les plus importantes sont recouvertes de peintures, de peintures religieuses. Certes, on rencontre ailleurs de ces fresques d'une pieuse maladresse, en Bavière et dans le Tyrol, mais nulle part en aussi grand nombre qu'ici.

Elles sont traitées avec une simplicité et une naïveté candides. Ce sont des scènes de la vie de la Vierge ou de Jésus, mais toujours le Christ est un bel homme, avec une grande barbe et de longs cheveux. C'est — notons-le — l'idée qu'on se fait à Oberammergau de la personne et de la figure du Christ, et cette idée joue un rôle décisif dans l'élection du personnage qui brigue les honneurs du crucifiement.

De rares magasins offrent dans leur devanture des objets de bois sculptés : ce sont des sujets religieux, des statuettes du Christ, des têtes de saints. Il n'est pas jusqu'à l'enseigne d'une auberge qui ne répande un parfum biblique : *A l'Agneau Blanc*.

C'est à l'*Agneau Blanc* que viennent souvent s'asseoir, par groupes sympathiques, les disciples de Jésus et improviser une Cène incomplète où la bière remplace le vin. Pierre est un des plus anciens clients de l'*Agneau Blanc*. On entend parler, en effet, couramment, à Oberammergau, du Christ, de Pierre, de Judas, de Simon, de Pilate. Cela ne doit pas nous surprendre; plusieurs des acteurs jouent depuis longtemps le même rôle. Le vieux Jacob Hett représente Pierre depuis 1860 et espère le représenter encore l'année prochaine. Il a plus de soixante-quinze ans. Joseph Mayer fait le Christ depuis 1870 et il y est incomparable; aussi, malgré son âge, — cinquante-huit ans, — on pense qu'il sera réélu sur des candidats plus jeunes. Mais tous les personnages n'ont pas, pour ainsi dire, des rôles de fondation. Il est même curieux de les voir changer de rôle, leur physionomie, leur allure s'étant modifiées avec le temps. Judas, le Judas de 1890 et, je crois, aussi de 1880, fut en 1870 un saint Jean idéal.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Il est vrai qu'il peut devenir, si ses traits s'y prêtent, Pierre ou Jacques et finir, comme il a commencé, parmi les bons apôtres. Les liens de parenté, dans la vie réelle, ne laissent pas d'amener entre Jésus et les saints des relations aussi bizarres qu'inattendues.

Le Christ a pour gendre Jean, qui est lui-même fils de Pilate. Marie est fille de Caïphe. Judas est fils de Pierre, du Pierre qui a précédé Jacob Hett. Ne croirait-on pas lire une page de l'*Almanach du Golgotha amusant?*

Les grands rôles rapportant honneur et profit sont naturellement très recherchés. Vous rencontrez dans les rues d'Oberammergau des enfants, des jeunes gens, des hommes faits, qui portent de longs cheveux bouclés. Ce sont tous des candidats ou de futurs candidats aux premiers rôles. Le rêve, pour eux, c'est d'être un jour mis en croix; ce rêve réalisé, c'est la gloire dans ce monde et dans l'autre. Que de mères ont dû contempler souvent le visage du fils qui grandit et se demander si elles n'ont pas donné le jour à un Jésus ou tout au moins à un petit saint Jean! Ces préoccupations, ces désirs, ne les ont-ils pas troublées avant la naissance? Toujours est-il que nombre d'habitants du village ont les traits classiques des héros de la Passion. Ne serait-ce pas dans cette population vouée à l'histoire du Christ, dans ce coin de Judée, un cas intéressant de ce que les savants appellent « le Misonéisme », c'est-à-dire l'influence du milieu sur la formation des êtres vivants? Dans l'imagination des habitants, il existe un type pour chacun des personnages du drame sacré. Ils tiennent à leur tradition. C'est ce qui explique que Joseph Mayer ait les plus grandes chances de jouer encore le Christ l'année prochaine. Il est le vrai Christ de carrière. Sans doute, à son âge, Jésus était mort et ressuscité, mais le Comité

communal de la Passion pensera, en l'élisant, qu'il peut se permettre un franc anachronisme, *ad majorem Dei gloriam*.

JOSEPH GALTIER.

LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

Le métier de chercheur de trésors commence à être quelque peu délaissé. Il n'est pas d'industrie plus inutile, plus stérile et qui mérite moins d'être encouragée. Mais son histoire ne manque pas d'intérêt, témoin les longues recherches du trésor de Gourdon. D'après une légende qui, à force d'être répétée de siècle en siècle, a fini par acquérir l'autorité d'un article de foi, les moines de la plus célèbre abbaye du Quercy, voulant mettre leurs richesses à l'abri des déprédations des Normands, les auraient si bien cachées que depuis cette époque il aurait été impossible de les retrouver.

Les recherches les plus anciennes remontent au règne des derniers Carlovingiens ; elles ont été continuées pendant le moyen âge, elles ont été reprises sous Louis XIV et depuis la Révolution, mais elles n'ont encore donné que de très médiocres résultats. Nous devons rendre cette justice aux hommes de science qu'ils n'avaient rien négligé pour prédire l'échec de cette chimérique entreprise. Vers 1842, les ingénieurs et les géologues avaient si clairement démontré l'impossibilité de faire la moindre découverte dans le cimetière de l'ancienne abbaye de Gourdon que les travaux avaient été abandonnés. Par une fatalité singulière, au moment même où les chercheurs de trésors avaient renoncé à toute espérance, une jeune fille découvrit, par un effet du hasard, l'entrée d'une caverne où elle trouva une soucoupe, une patène et un calice, le tout en or pur, orné d'émeraudes et de rubis; mais, hélas! cette victoire n'eut pas de lendemain.

Le roman de l'abbaye d'Orval n'est pas autre chose que la légende de l'abbaye de Gourdon transportée dans les Ardennes belges. Signalons toutefois quelques différences. Les objets d'or et d'argent que les religieux du célèbre monastère du Quercy ont enfouis dans le sol pour les soustraire à la rapacité des Normands remontent à une époque si reculée que leur valeur intrinsèque ne serait pas énorme et qu'ils n'offriraient guère qu'un intérêt archéologique s'ils étaient remis à la lumière du jour. Les moines d'Orval, au contraire, ont été dispersés à une date beaucoup plus récente et, suivant la tradition la plus accréditée, ils avaient déposé dans une mystérieuse cachette, dont personne n'a pu encore deviner le secret, les incalculables richesses de l'une des communautés les plus opulentes d'Europe. Aussi le trésor enseveli dans les Ardennes belges est-il considéré comme le trésor par excellence, le « Maître Trésor ».

Le souvenir de la *blonde Camille* s'est conservé parmi les derniers survivants de la génération qui va disparaître. C'était, suivant la légende, une jeune fille d'une rare beauté qui se distinguait par des aptitudes magnétiques de premier ordre. Le médecin qui la soignait voulut utiliser la remarquable puissance de seconde vue dont elle était douée pour lui faire découvrir des trésors. Il la conduisit au cimetière de l'abbaye d'Orval et sous l'influence de l'excès du fluide magnétique qu'il avait développé en elle au cours des recherches, elle alla mourir sur une tombe où était gravée la mystérieuse épitaphe de NEMO. D'après la version qui paraît assez accréditée dans le monde où l'on s'occupe de sciences occultes, le magnétiseur aurait découvert le trésor à la place indiquée par ce mot cabalistique, mais n'aurait pu en emporter qu'une faible partie, parce qu'il était obligé de s'enfuir au plus vite pour n'avoir pas à donner à la justice des explications sur la mort de la jeune fille.

Au lieu d'imiter son légendaire devancier qui avait eu recours au magnétisme pour arracher un secret enfoui dans les entrailles du sol, un architecte nommé Ducasse se flatta de conquérir, par des moyens purement scientifiques, les richesses qui sommeillaient dans les ruines d'Orval. Il dirigea lui-même les travaux et la fortune considérable qu'il avait gagnée dans l'exercice de sa profession alla s'engouffrer dans cette chimérique entreprise. Après la mort de Ducasse, qui remonte à une trentaine d'années, une société franco-belge a obtenu l'autorisation de continuer les fouilles, mais n'est pas arrivée à des résultats plus satisfaisants.

Les légendes répandues en Normandie, sur les statues d'argent massif qui auraient été enlevées de la Sainte-Chapelle, au début de la Révolution et enfouies sous un bouquet de grands arbres, à un endroit appelé depuis le Saint-Coin, non loin du village de Viviers, ne résistent pas à l'examen le plus superficiel. Comment admettre que douze barils contenant chacun une statue d'argent dissimulée sous de la ferraille aient pu sortir de la Sainte-Chapelle sans attirer l'attention de personne pour être embarqués sur le quai de la Seine, à bord de douze bateaux différents, et être tous déchargés au même endroit par un affidé qui les attendait à la halte de Saint-Landelle et les transportait sur une charrette dans le champ où ils devaient être immédiatement enfouis?

Un collaborateur du *Chamber's Journal*, qui a fait une enquête approfondie sur le trésor du Saint-Coin, raconte que, suivant la déclaration de l'un des actionnaires de la Société de recherches, une somme de plus de deux millions

avait été engloutie dans les fouilles. Sur divers points, les excavations ont été poussées jusqu'à soixante-dix mètres de profondeur. Non seulement ces travaux n'ont abouti à aucune découverte, mais encore ils ont fourni une preuve négative qui aurait dû décourager les organisateurs de l'entreprise. L'unique résultat de ces dispendieux travaux a été de prouver qu'à l'endroit où ont été creusées les galeries, jamais le sol n'avait été remué auparavant.

On fait encore des fouilles dans les environs de Saint-Germain pour retrouver le trésor de Jacques II, et il se rencontre des chercheurs d'une persévérance à toute épreuve qui n'ont pas désespéré de mettre la main sur les diamants de Mme du Barry. Toutefois nous devons signaler entre ces deux trésors une très sensible différence. Il est très vraisemblable que les richesses du malheureux monarque renversé en 1688, n'ont jamais existé, tandis que les érudits ont reconstitué l'inventaire des bijoux et des joyaux de la célèbre favorite de Louis XV. Seulement il est très probable que ces joyaux, que l'on cherche en vain dans les environs de Luciennes, ont été depuis longtemps disséminés par un des successeurs du banquier de Londres chez qui ils avaient été déposés. G. Labadie-Lagrave.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Avec novembre flamboie le nom de saint Hubert! La fête du patron des veneurs et des chasseurs inaugure un cortège de fêtes cynégétiques plus multipliées peut-être qu'au temps jadis, moins somptueuses cependant, et avec elles la série des souvenirs et des anecdotes. Il n'est guère de chasseur qui ne tienne ce jour-là à prendre le fusil pour faire voler la plume ou brousser le poil.

Ce n'est point toujours dans le but d'honorer le saint, mais il n'en est pas moins vrai que le 3 de ce mois et l'octave sont consacrés par l'habitude, et qu'en ces jours la poudre parle d'abondance. Plus qu'en aucun temps, la bredouille, le jour du « Patron », est considérée comme un déshonneur parmi les chasseurs, les piqueurs et les... chiens. A tous il faut une prise!

A dater de ce jour ont lieu les plus brillants laisser-courre, les tirés les plus sérieux. On attaque les réserves, et du plus petit jusqu'au plus grand les embrigadés du régiment sont en liesse.

Ces réunions, à l'orée de la saison hivernale, qui débutent généralement par un hommage à saint Hubert et finissent, après la chasse, par de joyeux repas où la belle humeur de chacun fait flamber la salle, sont la note gaie à l'approche des frimas et des brumes qui commencent à envelopper les bois; ce sont de véritables réjouissances.

Jusqu'aux jours qui précédèrent la Révolution, les rois de France célébraient le 3 novembre en grande pompe. Chaque année, à la veille de la fête du saint, ils recevaient de la part des abbés d'Andage, en signe de vasselage, six chiens courants et six faucons ou vautours pour vol à l'oiseau. Deux émissaires, porteurs d'un pli cacheté aux armes de l'abbaye, se rendaient à la résidence où se trouvait le souverain et celui-ci faisait remettre aux envoyés, en échange du présent traditionnel, trois cents livres tournois.

L'usage de cette coutume se perpétua jusqu'en 1790, où l'infortuné Louis XVI, qui ne chassait point, reçut la veille de la fête les émissaires du couvent des Ardennes.

Pendant la période révolutionnaire, il ne fut, bien entendu, point question de la Saint-Hubert. Seul l'équipage de Francfort, au marquis de l'Aigle, découpla pendant la tourmente et, curiosité des menus faits qui constituent la vie, son premier laisser-courre eut lieu le même jour où le roi recevait pour la dernière fois l'hommage accoutumé.

Plus tard, sous le Directoire, Barras, toujours désireux de faire parler de lui et voulant dans sa superbe toucher à tout ce qui était grand dans l'espoir de se grandir lui-même, célébra la Saint-Hubert à Grosbois. Seulement, tout audacieux et tête brûlée qu'il fût, il n'osa point inviter à la fête d'un saint, craignant avec raison de compromettre son reste de popularité. Aussi les invitations portèrent-elles · « Fête de Diane ». Après la fête de la déesse de la Raison, une solennité en l'honneur d'une divinité païenne n'avait rien qui pût choquer ses compagnons d'orgie.

C'est à une Saint-Hubert, sous Louis XV, que l'on vit ce qu'on ne reverra probablement jamais : trois cerfs à l'eau, trois meutes à leur poursuite, trois équipages aux livrées différentes assistant à ce spectacle, puis un triple hallali.

Lorsque Napoléon Ier eut redonné le calme à la France, ce fut Compiègne, un des séjours préférés de l'empereur, qui revit annuellement de somptueuses fêtes à l'occasion de la Saint-Hubert; non que le vainqueur de Wagram fût passionné pour la chasse, mais rien ne lui échappait de la grande autorité; il voulait reconstituer les institutions monarchiques. La vénerie tenait une place dans cet ensemble. Si quelquefois, pour ne point dire souvent, l'Empereur courant un cerf, songeait à tout autre chose qu'à la chasse, le comte de Girardin était là pour gagner les batailles de la vénerie.

Sous la Restauration, en quelque endroit qu'il se trouvât, Charles X célébrait scrupuleusement la fête du Patron; il y avait ce jour-là gala à sa résidence; le duc de Berry ne manquait jamais de s'y trouver. C'est presque avec le règne de Charles X que finissent les grandes chasses historiques.

Louis-Philippe laissa tomber cet usage, mais il n'en fut point de même de ses fils, les princes d'Orléans. Une des grandes chasses célèbres de l'époque fut celle qui eut lieu, en 1841, dans la forêt de Chantilly.

Depuis, les fêtes du domaine des Condé en ont éclipsé bien d'autres, puis elles se sont tues!

Sous le second Empire où la vénerie prit à nouveau un essor considérable, si le souverain se trouvait les premiers jours de novembre à Compiègne, la fête des veneurs revêtait l'apparat des grands jours de la royauté. Firmin, en maître d'équipage, déployait toute sa science pour rendre le laisser-courre passionnant. La curée froide avait lieu le soir aux flambeaux. Les fanfares sonnaient « la Royale », car il n'y a point eu de sonnerie spéciale composée sous l'Empire.

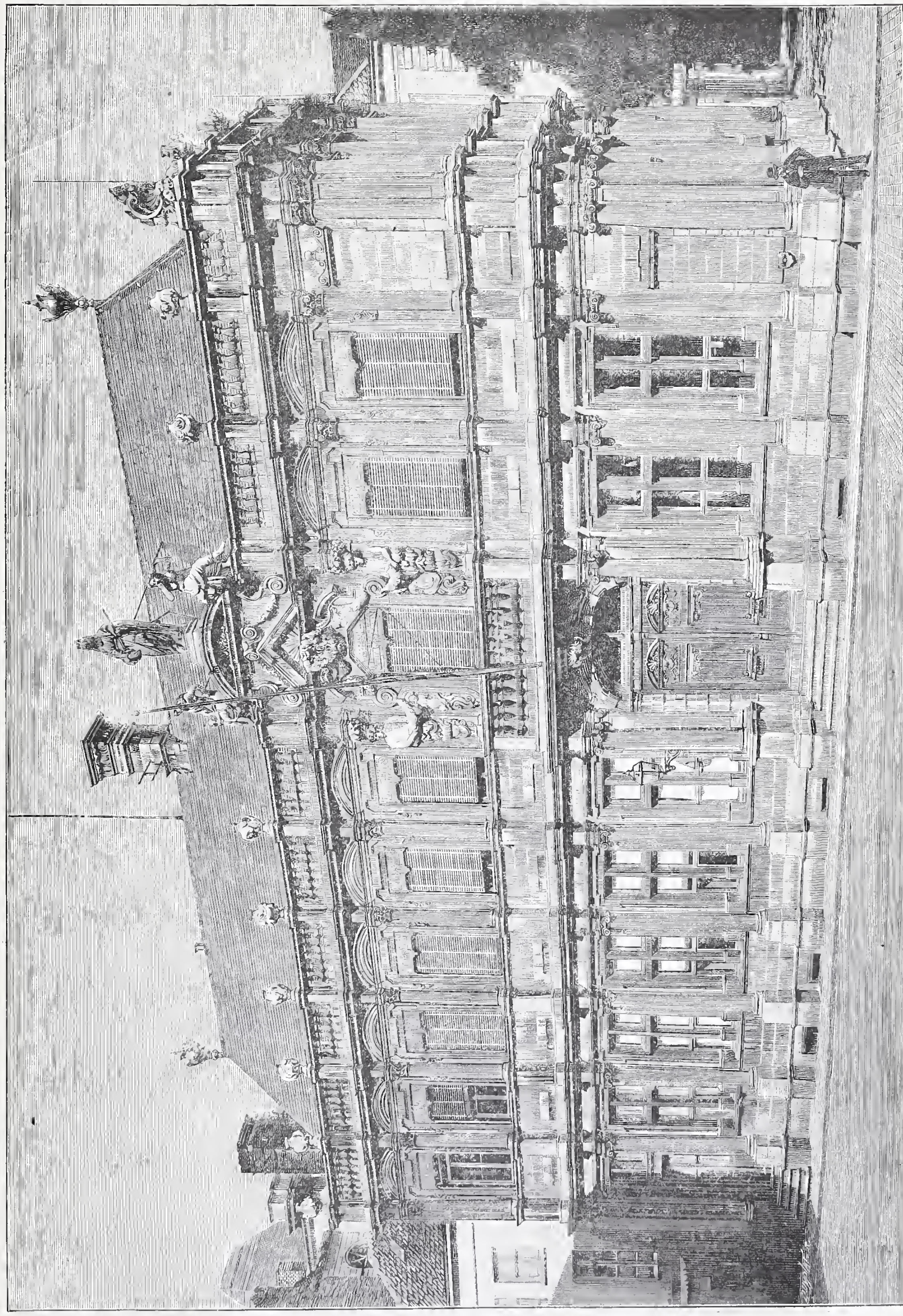
Comme nous l'avons dit, la Saint-Hubert est célébrée moins pompeusement mais plus universellement qu'aux temps dont nous venons de parler. Ces souvenirs des époques disparues ont laissé des traces ineffaçables.

Pour ce jour solennel, chasseurs et veneurs se taillent un pourpoint dans le manteau des ancêtres.

Charles Diguet.

La Maison du Gouverneur

Le palais du gouverneur de la Flandre occidentale, à Bruges, est un bel échantillon d'architecture de la Renaissance. Il est d'une composition harmonieuse et simple, sans sur-



BRUGES. — La Maison du Gouverneur. — Gravé par Puyplat.

charge d'ornements décoratifs : les fenêtres des deux étages qui se correspondent symétriquement sont encadrées de colonnes ioniques d'un élégant effet. Ce qui détonnerait peut-être

un peu, ce sont les statues du toit qui n'ont rien de très artistique. La porte reste dans ce ton de simplicité qui caractérise la construction. Enfin la galerie à balustres qui entoure le toit semble couronner le palais.

Cet édifice est d'une heureuse exception dans la vieille ville où domine le style gothique. On sait, en effet, que la gare elle-même de Bruges, de construction récente, a été bâtie dans le style gothique. J. G.

UNE RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE SUR LE HAUT-NIGER ET LE TANKISSO

En 1889-1890

Suite et fin. — Voyez pages 245, 262, 275, 303 et 341.

C'était parler d'or et, dans l'espèce, le plus logique n'était pas le civilisé. J'ai depuis passé bien des traités avec bien des chefs du Soudan, mais je me suis toujours rappelé les paroles du chef de Toumanea et ne me suis jamais fait d'illusion sur leur valeur réelle.

Mon rôle politique était rempli. Il ne me restait donc plus qu'à retourner à Siguiri; pour cela, une voie se présentait tout naturellement à moi, redescendre le Tankisso.

Le procédé était simple et facile, mais me séduisait peu. L'appétit vient, dit-on, en mangeant, et l'itinéraire parcouru derrière moi me semblait bien petit. Puis un point me tenait au cœur, relier ma route avec celle de René Caillié, notre grand voyageur.

S'il existait des saints géographiques, — et pourquoi, après tout, l'intervention des glorieux prédécesseurs qui ont affronté le martyre pour la science et l'humanité ne serait-elle pas admise? — s'il existait, dis-je, de cette espèce de saints laïques, j'avoue qu'il en est deux que j'aurais en particulière dévotion : Barth et René Caillié.

J'avais coupé la route de Caillié à Kouroussa ; on conçoit combien il devenait intéressant de fixer aussi d'une manière certaine un autre point de son itinéraire. Caillié note qu'il passa le Tankisso au village de Kambaya et, depuis mon arrivée à Toumanea, je m'informais, sans succès d'ailleurs, auprès des gens du pays, de la position de ce Kambaya, qui pourtant ne pouvait être extrêmement éloigné. Mon intention était de m'y rendre et de prendre ensuite, pour retourner à Siguiri, d'abord la route de Kouroussa, puis le Niger. Je fermais ainsi un cercle dont une partie du contour se confondait approximativement avec l'itinéraire de Caillié.

Le 23 janvier, dans l'après-midi, arrivait pour me rendre visite, disait-il, un jeune homme, fils d'Alioun-Kaba, chef de Biskrima, le premier village du Fouta-Djallon, situé en amont sur le cours du Tankisso et à une quarantaine de kilomètres de Toumanea.

Après les salutations d'usage, j'en revins à mes moutons et l'interrogeai sur Kambaya. A ma vive joie, ce nom ne lui était pas inconnu. C'était, me dit-il, autrefois un important village, mais les Houbous, une tribu de Peuls, révoltés contre leurs compatriotes du Fouta-Djallon, l'avaient détruit. Il n'en connaissait pas la situation exacte, mais les chasseurs de Biskrima y allaient fréquemment.

Enfin je tenais mon Kambaya et je déclarai immédiatement au fils d'Alioun-Kaba que dès le lendemain je me mettrais en marche, afin d'aller à Biskrima y visiter son père et lui rendre ainsi sa politesse.

Mon projet ne sembla pas du tout sourire au jeune homme. Ce furent difficultés sur difficultés soulevées au sujet de l'état des routes, du manque de monture, etc., etc. Sur le moment, je mis ce peu d'empressement sur le compte de la crainte vague que ressentent toujours les noirs au contact d'Européens qu'ils ne connaissent pas encore; je coupai court en déclarant mon intention ferme et bien arrêtée de partir. Le jeune Malinké se retira l'air pas content du tout.

Avec lui, le fils d'Alioun-Kaba avait amené sa jeune sœur, jolie fille de 15 à 16 ans. J'avais de belles verroteries, des étoffes à dessins, du sucre, une petite boite à musique. Tous ces produits de l'industrie européenne que je lui montrai, quelques cadeaux, me firent bientôt une amie de la belle Fatimata. A dix heures du soir, elle était encore sous ma véranda. J'avais appris durant mon séjour, déjà de quelque durée au Soudan, le bambara, un dialecte mandingue; le malinké, que parlait Fatimata, n'en différait pas tellement que nous n'eussions pu arriver à nous comprendre en y mettant beaucoup de bonne volonté.

Mais, depuis que nous étions devenus tout à fait bons amis, Fatimata, d'abord rieuse, s'assombrissait de plus en plus. Tout à coup, la voilà qui se met à fondre en larmes. Je questionne, j'interroge : « Pourquoi pleures-tu? » et je finis par comprendre la réponse : « Parce que les sofas de Samory te tueront demain ».

Diable! Je reveille Birama, nous pressons Fatimata de questions et, moitié caresses, moitié menaces, voici ce qu'elle nous avoue :

A l'annonce de notre arrivée, Seriba, ce chef sofa chassé de Nono, comme je l'ai raconté, et réfugié dans le Fouta-Djallon, avait rassemblé ses guerriers épars jusque-là dans le pays. Il se trouvait, lui, à Djogofo, à quelques heures de marche de Biskrima. On disait dans le pays que je venais avec une colonne achever la défaite de Seriba. Celui-ci avait alors envoyé une avant-garde à Biskrima et c'était sur son ordre qu'Alioun-Kaba

s'était vu dans l'obligation d'expédier son fils à Toumanea espionner et rapporter des nouvelles.

Le frère, immédiatement arrêté et gardé à vue avec trois compagnons qui l'avaient escorté, confirma les dires de la sœur. Il ajoutait cependant que ce n'était que contraint et forcé que son père s'était décidé à l'envoyer, qu'il détestait Samory et ses sofas dont le pays souffrait et eût été heureux de me voir arriver avec des forces sérieuses pour les mettre en fuite.

Il m'a toujours été très pénible de renoncer à un projet arrêté et je m'étais mis en tête de fixer la position de Kambaya. M'en abstenir et reprendre la route du Tankisso me semblait souverainement désagréable. Puis cette retraite elle-même n'était pas sans quelque danger. Nous étions seulement six armés, Seriba allait le savoir. Grâce aux coudes innombrables de la rivière, il pouvait facilement nous rattraper, nous devancer même et nous attendre dans un endroit resserré et dominé par



Jeune fille peule.

les rives pour nous y anéantir. C'était une bien belle revanche à prendre de son échec de l'hivernage précédent.

Une idée me vint : « Veux-tu que nous fassions sauver les sofas? dis-je au fils d'Alioun-Kaba. — Avec tes cinq hommes? — Avec mes cinq hommes. D'ailleurs, que tu le veuilles ou non, mon parti est pris. D'abord je te garde avec deux de tes compagnons et ta sœur comme otages. Le troisième va aller à Biskrima. Il dira aux sofas que nous sommes ici en très grand nombre. Au lieu de partir demain, je partirai après-demain pour lui laisser le temps d'exécuter mes ordres. Si Alioun-Kaba est bien notre ami comme tu le dis, il fera peur aux sofas. S'il est avec eux, tant pis pour nous, mais tant pis aussi pour toi, car tu marcheras à côté de moi et au premier coup de fusil que nous recevons, je te brûle la cervelle. »

Mon homme me regarda, hésita, me regarda encore. Il faut croire qu'il me vit résolu, car il s'inclina en grognant quelque chose comme : « Quels diables que ces blancs! »

Le surlendemain, comme je l'avais dit, je partais. C'était un peu jouer le tout pour le tout, mais le moyen n'est souvent pas mauvais, surtout au Soudan. Je n'étais pourtant qu'à demi rassuré sur le succès de mon stratagème, mais à mi-route Alioun-Kaba lui-même, monté sur un petit cheval du pays, venait au-devant de nous. Plus de sofas, fondus, disparus, partis avec Seriba pour une destination inconnue. C'est du moins ce que le chef me raconta, mais cela ne me fit en aucune façon me départir de mes mesures, et c'est avec un otage de plus que j'arrivai à Biskrima à trois heures de l'après-midi.

Le brave homme était pourtant de bonne foi ; son village était purgé d'étrangers. J'y passai la nuit, une nuit où je ne dormis guère, à tout dire, l'oreille aux aguets et le revolver à portée de la main. Mes noirs se défiaient eux aussi et je n'eus pas besoin d'insister pour faire faire en conscience leurs veilles aux sentinelles. Rien de suspect ne parut et le lendemain nous nous en retournions à Toumanea. Seriba avait eu, je le sus depuis, une peur tellement violente qu'il ne s'arrêta qu'au Timbo, la capitale du Fouta-Djallon, où il vint supplier l'almamy de le défendre contre les Français.

A Biskrima, j'avais trouvé des donneurs de renseignements et je pus fixer la position de Kambaya dont les ruines gisent à 35 kilomètres au sud-ouest du village d'Alioun-Kaba.

Je restai deux jours à me reposer à Toumanea, de plus en plus choyé par la population et par le vieux chef. Un petit-fils lui étant né, il vint me demander mon nom pour le donner à ce rejeton de sa famille. Comme jamais bouche de noir n'arrivera à prononcer correctement Hourst, on s'en tint, après de longs efforts, à Oursi, et si quelqu'un rencontre à Toumanea un gamin de ce nom, peu commun dans le pays, qu'il n'y cherche pas d'origines étymologiques ou autres, il se trouvera tout simplement en présence de mon filleul.

Il fallait songer au retour. J'expédiai d'abord mes pirogues par la rivière, puis je pris la route directe vers Kouroussa.

Je mis six jours à parcourir la centaine de kilomètres qui sépare ce village de Toumanea.

Le pays est partout superbe. Malgré la guerre récente, les récoltes de riz se montraient d'une incomparable richesse. De nombreux cours d'eau courent vers le Tankisso ou son affluent le Bania. Celui-ci constitue la seule difficulté sérieuse que l'on rencontre : sa largeur est de plusieurs centaines de mètres à l'endroit où je le coupai, et ses berges vaseuses, où l'on enfonce jusqu'à mi-ventre, sont malaisément accessibles.

Je visitai ainsi Nocouroumbo, Morigueya, Nono, Fono à demi détruit par Seriba, Kambeyaba. A Siraleya je retrouvai la route de René Caillié.

Le 4 février, j'étais de nouveau à Kouroussa, à la grande surprise des habitants, absolument ébahis de me voir arriver ainsi successivement de tous les points cardinaux. Leur étonnement

s'accrut quand ils apprirent de mes hommes la tournée que nous venions de faire. Il n'y avait pas un mois et demi que nous avions quitté le village et nous y étions déjà de retour après avoir suivi le Tankisso, si redouté de leurs esprits superstitieux. Pour des noirs dont la nonchalance ne connaît pas la valeur du temps, cela pouvait en effet passer pour un tour de force, et les griots du village me baptisèrent d'un sobriquet qui, rapporté à Koulikoro et à Ségou par mes hommes, fut longtemps le nom par lequel les noirs me désignèrent : *toubabou taria*, le blanc qui va vite.

Je rentrai à Siguiri dans une pirogue que je louai aux Somonos de Kouroussa. Depuis mon dernier passage, le fleuve avait encore sensiblement baissé, ce qui me permit de rectifier sur quelques points le tracé hydrographique que j'avais déjà levé; après trois jours de repos, je repartais pour



Malinkaise.

Bamako, toujours en pirogue, afin de lever cette dernière partie de mon itinéraire fluvial.

Jusqu'à Kangaba, le Niger reste bien dégagé de tout obstacle à la navigation ; il roule sur un fond sablonneux. Au delà, son caractère change absolument d'aspect, il devient rocheux, semé d'écueils dangereux. En trois endroits même, je trouvai de petits rapides, que mes embarcations franchirent toutefois sans trop de peine. Pour que la navigation à vapeur puisse s'effectuer sans danger, même aux hautes eaux, un balisage bien compris sera par la suite absolument nécessaire.

Le 21 février, je débarquai devant Bamako; mon voyage était terminé. Depuis le 10 décembre, j'avais parcouru, tant par terre que sur le Niger et le Tankisso, plus de 1.600 kilomètres, dont une bonne moitié par des routes vierges, jusque-là, de tout pas européen.

HOURST,
Lieutenant de vaisseau.

FIN

PAIN BLANC ET PAIN COMPLET

Lorsqu'on s'arrête, par hasard, quelques instants devant une élégante boulangerie parisienne, on sent l'appétit agréablement sollicité par la croûte dorée des flûtes, la bonne odeur qui s'exhale des croissants tout chauds, et la belle mie bien gonflée et bien blanche des pains fendus; mais on jette à peine un regard distrait sur le pain boulot; quant au pain rond à mie et à croûte grises, on le regarde avec dédain, et l'on passe : il évoque la *boule de son* du régiment, dont on médit bien à tort. Pourtant, ici est la bonne nourriture, partant la santé, tandis qu'il n'y a là qu'un luxe préjudiciable à l'estomac.

Depuis plus de quarante ans, on discute les valeurs respectives de ces deux pains : le pain blanc et le pain complet; ces valeurs dépendent essentiellement du grain et de la farine employés.

Le blé est certainement la céréale qui est entrée la première, pour une large part, dans l'alimentation de l'homme. Au commencement de l'humanité, il se contentait de manger le grain, lorsqu'il était arrivé à maturité ; puis l'idée lui vint de le broyer et d'en faire une bouillie qui, ingurgitée chaude, était mieux supportée par leur estomac que le blé cru. Plus tard, les Juifs, au temps d'Abraham, en écrasant le froment, séparèrent l'amande farineuse de son enveloppe, et firent du pain *azyme*. Enfin, par la suite, dès Moïse et à l'époque gallo-romaine, ayant remarqué que le pain azyme était quelque peu indigeste, les boulangers primitifs, se basant sur les phénomènes de la fermentation pour aérer leur pain et le rendre plus digestible, firent fermenter de la pâte avec du raisin écrasé, et l'introduisirent dans leur farine au moment de la pétrir : le levain, qui sert de nos jours, était inventé. Du reste, l'art de la panification n'a pas changé beaucoup depuis cette époque; au cours de fouilles faites à Herculanum et à Pompéi, on a retrouvé des boulangeries dont les pétrins et les fours étaient presque identiques à ceux que l'on emploie de nos jours.

Le grain de blé se compose de trois parties essentielles : l'amande farineuse, qui entre dans sa composition pour seize vingtièmes environ et fournit la farine fine fleur ; l'enveloppe, qui constitue le son et forme trois vingtièmes de l'ensemble ; et enfin le dernier vingtième est représenté par le germe.

Pour moudre le blé, on se sert de deux procédés : l'un, dit des *meules* ; l'autre, des *cylindres*.

Par le procédé des cylindres, on obtient une farine très blanche, de laquelle, par le blutage, on a retiré la plus grande partie du son et le germe en son entier : c'est la farine fine fleur

de premier jet. Par le procédé des meules, qui date de l'antiquité, on obtient de la farine légèrement bise, contenant tout le germe et une assez grande proportion de son; c'est par ce procédé que l'on moud la farine avec laquelle on pétrit la pâte du pain complet; elle est sensiblement moins lourde que la farine fine fleur.

Les farines sont blutées à différents taux d'extraction, c'est-à-dire que l'on y laisse plus ou moins de son ou de gruau.

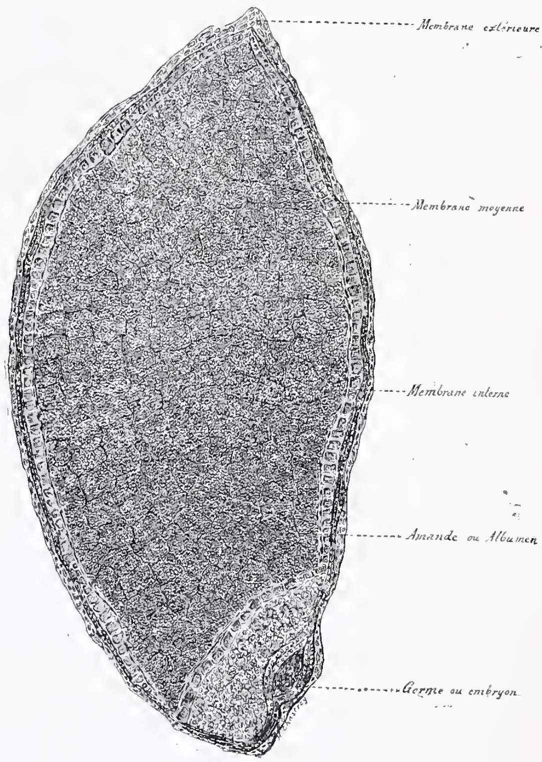
Ainsi la farine, qui sert à confectionner le pain de troupe, est blutée de 12 à 20 0/0, ou, pour parler plus clairement, dans ce cas, 100 kilogrammes de blé donnent de 80 à 88 kilogrammes de farine et de 12 à 20 kilogrammes de son. On emploie pour la mouture de cette farine le procédé des meules, que malgré son économie on a délaissé en grande partie aujourd'hui; ce procédé, qui, il y a une trentaine d'années, donnait 85 à 90 kilogrammes de farine pour 100 de grain moulu, n'en rend plus que de 72 à 80. Le procédé des cylindres ne donne que 62 kilogrammes de farine, en moyenne, pour 100 kilogrammes de blé. Cette différence de rendement provient d'un blutage exagéré qui pèse fortement sur la valeur respective du pain blanc (30 à 35 0/0 du blutage) et du pain complet (15 à 20 0/0), et sur les conséquences économiques de leur emploi.

D'après ce que l'on vient de lire, on voit que la farine est formée du mélange, par écrasement, de l'amande et d'un peu de l'enveloppe et du germe. Il est donc bon de connaître la constitution chimique du grain de froment: le blé contient de l'eau, des matières minérales, azotées, cellulosiques et grasses qui se trouvent dans chacun de ses trois éléments; l'amande farineuse contient de l'amidon, qui entre pour 65 0/0 environ dans sa composition. Il y a dans le germe et dans l'enveloppe environ 25 0/0 de matière ligneuse non nutritive, qui est éliminée, en partie, par le blutage dans le procédé des cylindres et par le sassage dans celui des meules. Si l'enveloppe et le germe contiennent de la matière non nutritive, il est bon de dire qu'ils contiennent un quart en plus de matière azotée; et chacun sait que l'azote est un des agents essentiels de la nutrition.

Que sont maintenant le pain blanc et le pain complet?

Le pain blanc est fait avec de la farine fleur de premier jet, blutée au taux très élevé de 30 à 35 %, dans laquelle il n'entre que peu de son, et que fort peu ou point de germe. Le pain complet est fait avec de la farine complète, c'est-à-dire qu'il entre dans sa composition le germe en entier et une partie de l'enveloppe; aussi contient-il une plus grande quantité de matière azotée que le pain blanc, puisque comme on l'a vu plus haut, le germe et l'enveloppe en contiennent une quantité notablement plus considérable que l'amande farineuse qui constitue la farine fleur. Or, les physiologistes s'accordent à reconnaître que la ration journalière nécessaire à un homme ordinaire bien portant est de 120 grammes de matières azotées et de 580 grammes de matières hydrocarbonées. Le pain complet se rapproche donc le plus de la ration physiologique.

Dans son remarquable rapport à l'Académie des sciences, qu'il fit vers la fin de l'année 1897, M. Balland donne un tableau des analyses quantitatives de différentes sortes de pain. En examinant ce tableau, on voit que moins le taux de blutage est élevé, c'est-à-dire que plus il entre dans la composition de la farine de son et de germe, plus la proportion de matière azotée est grande; ainsi le pain de troupe de Paris et le pain de ferme de Bresse, confectionnés avec de la farine contenant le germe et moulus par les meules, contiennent respectivement 7,98 et 7,25 0/0 de matière azotée, tandis que le pain parisien de fantaisie, fait avec de la farine fleur des cylindres, sans germe, n'en contient que 5,99 0/0 : 200 grammes de ces deux premiers pains représentent, comme valeur nutritive, 232 grammes du dernier.



Il est évident que le pain blanc est plus appétissant que le pain complet; la belle couleur jaune d'or de la croûte du premier et la blancheur immaculée de sa mie, bien aérée, sont certainement plus agréables à l'œil que la couleur grisâtre de la croûte du second et sa mie quelque peu grossière; mais la blancheur du pain s'obtient, à Paris, au détriment de sa qualité par l'introduction, dans la farine de fro-

ment, de farine de riz, de sels insolubles de chaux, de plâtre et de sels de zinc. Il est certainement beaucoup plus appétissant, mais il est beaucoup moins savoureux que le pain complet. La teinte grise du pain complet est due à l'oxydation, pendant la cuisson, des quelques matières ligneuses, non azotées, demeurées dans la farine. Mègemouriès avait trouvé et préconisé un procédé pour lui enlever cette teinte; sur le rapport de Chevreul à l'Académie des sciences, celle-ci déclara que le nouveau pain était plus léger, plus savoureux et aussi blanc que le pain de farine fleur; malheureusement la corporation des boulangers, trouvant le procédé trop compliqué, ne fut pas de cet avis et le pain complet conserva la couleur que nous lui connaissons, couleur assombrie encore par l'addition de farine de seigle par les boulangers parisiens, qui déclarent un pain incomplet s'il n'est pas noir; je me suis même laissé dire qu'ils ajoutaient à leur pâte tous leurs débris de cuisson.

Une preuve de la supériorité nutritive du pain complet sur le pain blanc est que, dans nos campagnes du Centre, le pain (complet de pur froment), la soupe maigre et le fromage constituent, en hiver, toute l'alimentation de nos paysans, qui ne s'en trouvent pas plus mal, au contraire. Dans leur gros bon sens génial, ils préfèrent de beaucoup le pain de la farine complète que leur moud, avec leur blé, le meunier voisin, au pain blanc que fabrique le boulanger du village avec des farines blutées à 30 ou 35 0/0. En résumé, la farine complète du procédé des meules donne un pain qui constitue un aliment bien plus nutritif que celui fait avec de la farine fleur du procédé des cylindres, qui subit un blutage exagéré.

Magendie a fait une expérience décisive en faveur du pain complet. Un chien fut nourri exclusivement de pain complet, en buvant à volonté de l'eau ordinaire; il vécut parfaitement, sans que sa santé fût altérée en aucune façon : seules ses déjections étaient plus abondantes et plus liquides. Un autre chien du même âge, de la même force et dans un état de santé identique, fut nourri avec du pain blanc de farine fleur, avec faculté de s'abreuver de la même façon que son congénère. Il mourut au bout de cinquante jours de cette alimentation. L'expérience est des plus concluantes.

Nombre de gens, et parmi eux nombre de physiologistes et de chimistes des plus autorisés, ont prétendu que l'introduction du germe dans la farine faisait rancir le pain, en se basant sur l'action chimique de la matière grasse qui entre dans sa composition. C'est une erreur absolue : par la cuisson, cette matière grasse subit une transformation qui fait que sa constitution ne change pas après la panification. Du reste ce fait est attesté par le rapport fait, récemment, par M. Balland, à l'Académie des sciences, sur le nouveau pain des hôpitaux de l'Assistance publique à Paris.

La farine qu'emploie actuellement l'Assistance publique pour la fabrication du pain des hôpitaux est moulue par le procédé des meules et donne 75 kilogrammes de farine pour 100 kilogrammes de grain soumis au moulin; elle contient le germe et l'enveloppe dans leur entier, par conséquent elle est complète. Cette farine, dit M. Balland, est moins hydratée et plus riche en matière grasse, azotée et minérale que la farine fine fleur de première marque, qui est blutée à 60 0/0 de rendement.

Le pain confectionné avec cette farine se conserve fort bien ; il est plus nourrissant, plus aromatique et plus savoureux que le pain blanc de consommation ordinaire à Paris. Son prix de revient est moins élevé que celui de l'autre, ce qui n'est pas d'une minime importance. Si la population parisienne usait du même pain, les farines seraient moins frelatées, car les boulangers et les meuniers ne seraient plus tentés d'y introduire, comme je le disais plus haut, du riz, du plâtre et des sels de chaux ou de zinc, pour obtenir un pain plus blanc.

L'emploi du pain complet a été préconisé par un grand nombre de maîtres en physiologie; pour n'en citer qu'un seul, le regretté professeur Tarnier était un de ses partisans les plus convaincus.

Actuellement la consommation annuelle du blé en France est de 97 millions de quintaux; si le taux de blutage augmentait dans les campagnes comme dans les villes jusqu'à 35 0/0, 107 millions de quintaux seraient insuffisants ; tandis que, si l'emploi du pain complet se propageait, 87 millions de quintaux seulement suffiraient à l'alimentation française. Par ce fait et à la grande satisfaction de nos producteurs de froment, l'introduction des blés étrangers diminuerait dans de notables proportions.

En résumé, les avantages de l'emploi du pain complet sont considérables : il est plus nourrissant, a plus de saveur que le pain blanc; de plus, qualité appréciable, il doit être (ce qui n'existe pas encore malheureusement) moins cher, puisque l'on réalise, dans la mouture de sa farine, une économie de 12 à 15 0/0 sur le blé moulu.

Henry Chastrey.

L'ATAVISME

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez pages 270, 286, 310, 327 et 342.

V

Il y eut un cri d'admiration dans le public qui emplissait la rue; toutefois, lorsqu'on vit venir Antonin, monté sur une paire de talons

énormes, ce qui ne l'avait pas grandi de beaucoup, des exclamations partirent de différents points, immédiatement suivies d'un ordre impératif de silence, montrant que l'immense majorité entendait manifester sa sympathie à l'égard du nouveau couple.

Un arc de triomphe avait été élevé devant la maison Besiche; sur tout le parcours, on avait jeté d'une maison à l'autre des guirlandes de verdure. Lorsque les voitures, qui pliaient sous les gerbes de fleurs, s'engagèrent sous ce joyeux décor, des applaudissements, accompagnés de cris : « Vive la mariée ! » se firent entendre, nourris, et roulèrent comme une vague parmi la foule qui garnissait les trottoirs, pour venir mourir à la porte de la mairie, où les autorités au complet reçurent le cortège. Quand l'union fut consacrée, le maire prononça un discours des plus adroits et des mieux sentis ; un ami de la famille Valgamay prit la parole et fit l'éloge du jeune notaire; la vieille rentière, dont l'expérience et l'âge commandaient la déférence, retraça avec beaucoup de tact les vertus de sa *petite* amie. A l'église, tout étincelante de lumières, le plancher avait disparu sous les tapis, qui disparaissaient eux-mêmes sous un lit de pétales de roses, et le prêtre eut le bon goût de ne pas faire étendre le voile nuptial sur la tête des époux, ce qui eût été difficile d'ailleurs, et eût pu rappeler à Mme Besiche le temps où elle mesurait sa fille en se servant d'une planchette.

Il y eut, le soir, au Grand-Hôtel de Pont-sur-Oise, un repas somptueux, où le chef de la municipalité leva son verre en l'honneur des conjoints... à leur bonheur, à leur prospérité et à leur descendance future. D'autres invités portèrent d'autres santés et formulèrent d'autres souhaits; puis il y eut un bal où se pressait la jeunesse la plus brillante de la localité; car un revirement complet s'était fait dans l'esprit des anciennes compagnes de Georgette ; aucune ne boudait plus. Il y eut aussi des intermèdes, on chanta, on organisa un cotillon, et la danse ne prit fin qu'à une heure très avancée, quand l'aurore eut répandu dans l'espace sa lumière laiteuse, que les oiseaux claironnaient le réveil et que les vitres commençaient à se dorer sous les flèches du soleil levant.

Cette nuit-là, Mme Besiche revit en songe l'arrière-grand-père, mais ses dispositions à l'égard de l'aïeul étaient bien changées. Elle ouvrit les bras pour l'embrasser : ce fut M. Besiche qui reçut l'étreinte et il la trouva plus agréable que les meurtrissures d'autrefois. Elle rêva aussi du docteur Brideau qu'elle s'était bien gardée d'inviter à la fête, redoutant ses transports et ses remarques trop scientifiques. Le docteur ne paraissait pas fâché, comme elle s'y attendait, mais elle le voyait avec déplaisir cligner de l'œil et lever l'index d'un air prophétique en répétant comme faisait naguère la vieille rentière : « Nous verrons... nous verrons...

VI

Vingt-six ans se sont écoulés depuis le mariage de M. et Mme Antonin Valgamay. Une charmante postérité est née de cette union intéressante : deux fils, Louis et Georges, deux filles, Charlotte et Gabrielle. Louis, l'aîné, est un beau jeune homme de vingt-cinq ans, bien proportionné, dont la taille atteint 1^m^,77. Son père l'a mis dans les pétroles, car il estime toujours que l'industrie est la meilleure des carrières, la seule capable de fournir un aliment solide à l'activité et à l'esprit. Au reste, la famille Valgamay-Besiche détient aujourd'hui une bonne partie des actions de la Compagnie Européenne, et l'avenir de Louis est tout tracé. Georges, le second, âgé de vingt-trois ans, achève en ce moment son service militaire dans les cuirassiers; il dépasse son aîné de quelques centimètres. Comme sa mère, il se tient droit et est réputé le plus bel homme du régiment. Aussitôt qu'il aura payé sa dette à la patrie, il reprendra ses études à l'Ecole coloniale et partira ensuite comme vice-résident à Madagascar ou au Tonkin. Mais ce n'est là qu'une situation transitoire, et, dans la pensée de son père, il devra étudier les produits du pays afin d'organiser plus tard un grand commerce avec la métropole.

Charlotte et Gabrielle sont deux merveilleuses jeunes filles de vingt et un ans et vingt ans qui ont exactement la même taille, celle qu'avait Georgette à sa quinzième année. Elles se sont « arrêtées » depuis longtemps et leur prestance ne révèle rien qui ne soit élégant et normal. Le bruit court que Charlotte doit épouser bientôt le sous-directeur de la Compagnie des pétroles. L'une et l'autre tiennent de leur mère un grand amour des petits oiseaux, et tout l'été le jardin de l'étude retentit des chants les plus variés.

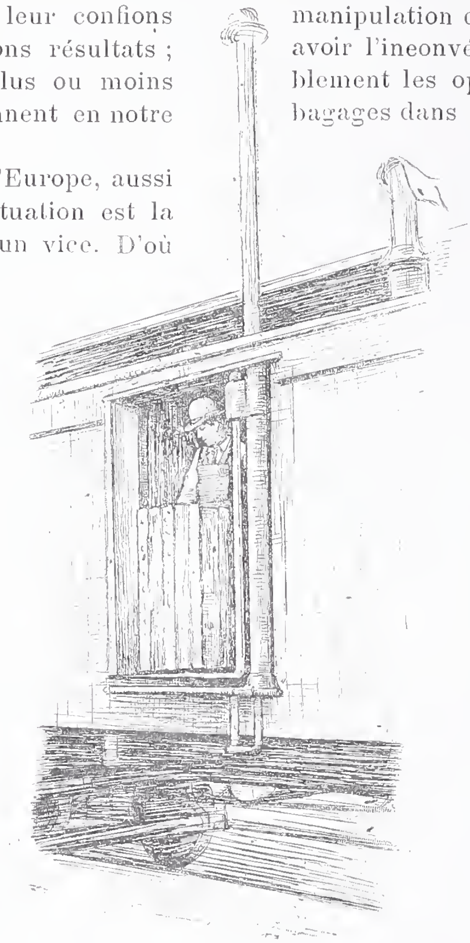
M. Besiche ne fait plus de sculpture qu'en amateur. Sa grande préoccupation est de contempler ses petits-enfants dont il admire les belles proportions, et, parfois, il fait une allusion triomphante à l'état de sa jeune famille : « La nature est vaincue par ses propres excès ! L'équilibre est rétabli ! »

Mme Besiche ne partage pas entièrement cet optimisme ; elle ne peut pas oublier le clignement d'yeux du docteur Brideau et bien qu'elle n'ait jamais revu l'arrière-grand-père, et que tous ces rêves ne soient, en somme, que des effets puérils d'une imagination inquiète, elle se dit que le cas d'atavisme pourrait bien se reproduire dans l'avenir, et, Dieu ! qu'elle ne soit plus là, au moins, pour en être témoin et qu'une nouvelle affliction, que de nouvelles transes lui soient épargnées ! A. DELAPIERRE.

LE TRANSPORT DES BAGAGES
EN CHEMIN DE FER

Après avoir entouré de leur sollicitude les voyageurs, après avoir épargné dans la mesure du possible les fatigues et l'ennui d'un long trajet, les Compagnies de chemin de fer reportent sur les bagages de leurs clients une partie des soins qu'ils accordaient à ces derniers. Néanmoins, toutes les combinaisons imaginées jusqu'ici pour rendre en bon état les nombreux et lourds colis que nous leur confions n'ont guère produit de bons résultats ; nos malles sont toujours plus ou moins défoncées lorsqu'elles reviennent en notre possession.

En France et dans toute l'Europe, aussi bien qu'en Amérique, la situation est la même. Il y a certainement un vice. D'où provient-il? De notre nervosité extrême, probablement ; de notre besoin d'aller vite, d'expédier hâtivement toute besogne. Pour une part, il réside aussi dans l'affluence des voyageurs à certaines époques et à certaines heures.



Élévateur pneumatique pour le chargement des bagages.

Après avoir multiplié les trains, augmenté le nombre des voies, agrandi les bâtiments des gares, amélioré les wagons, les Compagnies de chemins de fer se préoccupent de perfectionner l'important service du transport des bagages. Déjà on peut constater sur certaines lignes, le P.-L.-M. par exemple, une plus grande rapidité dans la délivrance des colis au moment de l'arrivée du train. Mais ce n'est pas tout d'avoir rapidement sa malle : encore faut-il qu'elle soit rendue en assez bon état pour qu'on n'ait pas à craindre de voir chaussettes et caleçons, camisoles et bonnets de nuit, fuir à travers un panneau brisé par un heurt malencontreux. Il faut donc trouver le moyen de rendre moins brutale la manutention des bagages.

Divers systèmes ont été proposés à cet effet ; l'un d'eux est en application sur le « Grand Rapids and Indiana Railway », où les hommes d'équipe ont la réputation, comme dans tous les railways américains du reste, d'être de grands destructeurs de bagages. Ce dispositif, dont nous trouvons le détail dans *Scientific American*, comprend un élévateur pneumatique installé à la porte du fourgon à bagages. L'élévateur est actionné par l'air comprimé qui est tiré d'un réservoir spécial alimenté par le train. Des robinets placés dans le fourgon permettent au bagagiste de puiser la force nécessaire pour manœuvrer l'appareil. La puissance de l'élévateur atteint 500 livres anglaises et il fonctionne sous une pression de 70 livres par pouce carré. Un ressort gradué fixé à mi-hauteur du support complète le dispositif et permet de peser le bagage tout en le charriant à l'intérieur du wagon.

Cet appareil, inventé par M. Wall, est ingénieux, mais il ne supprime qu'une partie de la manipulation des bagages ; il doit en outre avoir l'inconvénient de ralentir considérablement les opérations du chargement des bagages dans le fourgon. Un système analogue avait été adopté en France, il y a quelques années, pour enlever les boîtes à ordures ménagères et les déverser dans le tombereau collecteur. On a dû renoncer à ce procédé à cause de sa lenteur.

Le chemin de fer du Midi, en France, vient d'adopter un système bien supérieur au précédent, bien qu'il ne puisse pour le moment être utilisé que pour le chargement des petits colis. Ceux-ci sont groupés et déposés sur des chariots à plate-forme mobile munie de petits galets afin qu'elle puisse rouler sur rails. La hauteur du chariot est calculée de manière que le niveau de la plate-forme coïncide avec celui du plancher du fourgon.

Lorsque le train qui doit recevoir le chargement est en gare, on conduit le chariot auprès du fourgon afin de pouvoir pousser la plate-forme à l'intérieur du fourgon.

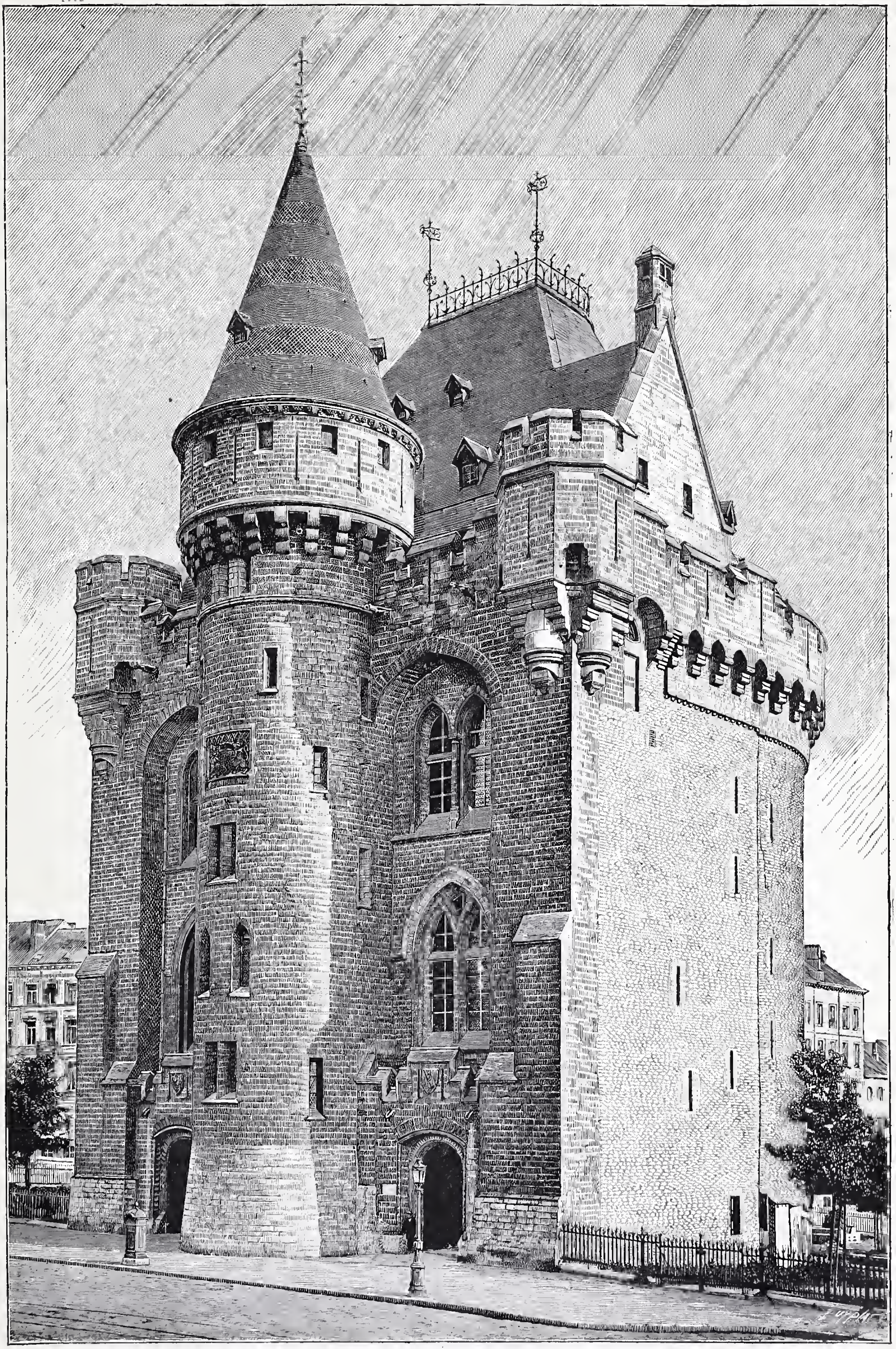
Voilà toute la manœuvre. Le train repart emportant plate-forme et colis. Pendant le trajet, le bagagiste a tout le temps nécessaire pour décharger la plate-forme et répartir les colis suivant leurs destinations. A l'arrivée au premier arrêt, la plate-forme est remise aux agents de la gare qui en assurent la réexpédition au lieu d'origine. Le procédé est simple et très rapide ; il est à souhaiter qu'on en généralise l'emploi et qu'on trouve le moyen de l'appliquer au chargement des gros colis.

ALBERT REYNER.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA PORTE DE HAL A BRUXELLES



Porte de Hal a Bruxelles. — Gravé par Puyplat.

LA PORTE DE HAL A BRUXELLES

Des sept portes qui donnaient accès autrefois dans Bruxelles, une seule, la plus monumentale, la porte de Hal ou d'Obbrusel, subsiste encore.

C'est un intéressant spécimen de l'architecture militaire du moyen âge; elle porte à un degré développé le caractère imposant de ces constructions qui, entourant les villes d'une cuirasse de pierre, les garantissaient des assauts et les rendaient inexpugnables.

Sa tour hérissée de créneaux, ses murs épais percés de meurtrières, couronnés de mâchicoulis, son apparence formidable donnent l'idée de ce que pouvait être l'enceinte dont elle est aujourd'hui le dernier vestige, et évoquent la vision de ces forteresses dont on retrouve l'image sur les pages des vieux manuscrits.

La porte de Hal remonte à la fin du quatorzième siècle. Elle se composait principalement de deux salles supportées par des colonnes.

Elle servit longtemps de poste d'observation aux milices communales. En 1759 et par la suite tour à tour prison criminelle, prison militaire, elle se vit menacée de destruction lorsque, vers 1820, les remparts devinrent un boulevard et furent en partie démantelés.

L'intervention efficace de la reine des Pays-Bas la protégea. Un nouveau projet de démolition, en 1835, échoua devant les protestations des Bruxellois.

En 1842, le monument cessa d'appartenir à la cité. Il devint la propriété de l'État.

Le Gouvernement belge le fit restaurer et y établit le musée d'artillerie et d'ethnographie qui s'y trouve encore à présent.

Ce musée, entre autres pièces anciennes de réelle valeur, renferme de belles armures ayant appartenu à l'empereur Charles-Quint, au roi d'Espagne Philippe II, au roi de Suède Gustave-Adolphe; des casques, poignards, épées, lances, etc.; des cottes de mailles, bombardes, arquebuses, mousquets, spécimens curieux de l'art militaire d'autrefois; d'intéressantes collections ethnographiques.

Robert Hénard.

L'ERMITAGE DE MADAME DE MONTESPAN A FONTEVRAULT (Maine-et-Loire)

Après avoir visité l'ex-abbaye de Fontevrault, devenue une Maison centrale de détention, nous venions de suivre la plus belle rue du bourg; elle nous avait conduits à la route de Loudun qui, par de larges ondulations, traverse le plateau.

La dernière maison, à main droite, attira nos regards.

Une haute façade aveugle, au-dessus d'une terrasse étroite, le tout en pierres de taille de grand appareil : ce n'est en rien le type des logis du pays. Un bandeau cintré en pierre blanche se détache sur la façade.

Il porte l'inscription suivante :

« Le jour de saint Bernard 1687, Madame « de Montespan estant ici a fait commencer « ce bastiment. » (Première ligne.)

« Et le mesme jour de saint Bernard 1689, « estant venue voir M. Sa sœur, elle a fait pré- « sent de cet hermitage à la communauté, et « l'a accompagné d'une loterie. » (Seconde « ligne.)

— Madame de Montespan fondatrice d'un « hermitage », ici! L'aurait-elle habité?

— N'oubliez pas qu'à cette même époque l'abbaye royale de Fontevrault avait pour abbesse Gabrielle-Adélaïde de Rochechouart de Mortemart, sœur de l'altière Vasthi.

— Oui, mais tout d'abord j'ai été frappé de l'antithèse : Mme de Montespan ermite!...

— Quelle antithèse voyez-vous donc là? Malgré son « désordre » comme l'appelle Saint-Simon, la marquise eut toujours des sentiments de piété dont la sincérité n'a jamais été mise en doute par ses contemporains. Il y a d'elle, à ce propos, une réponse caractéristique à la duchesse d'Uzès : « Eh quoi! Madame, parce que je fais un mal, faut-il faire tous les autres? »

Désireux de connaître ce qui pouvait être recueilli sur cet « hermitage », je cherchai en vain dans les ouvrages d'histoire locale; l'obligeance de M. Julliot, instituteur à Fontevrault, m'a fourni quelques renseignements précis dont je vais faire usage en y ajoutant des détails biographiques empruntés aux lettres et aux Mémoires des gens de la cour qui ont connu Madame de Montespan.

Quand la marquise, au cours d'une visite à sa sœur, décida la construction de l'ermitage, c'était à une heure critique de son existence. La faveur du roi lui était déjà aliénée par l'influence patiente et sournoise de Mme de Maintenon « qui lui dut tout, qui prit peu à peu sa place, qui monta plus haut, qui la nourrit longtemps des plus cruelles couleuvres, et, qui, à la fin, la relégua de la cour » (Saint-Simon.) Elle se défendait pourtant, et Dangeau nous donne un assez piquant spécimen des sarcasmes par lesquels la favorite menacée exprimait son dépit au roi : « Madame de Montespan dit au roi (23 septembre 1686), l'après-dînée, qu'elle avait une grâce à lui demander durant ce séjour à Marly, qui était de lui laisser le soin d'entretenir les gens du second carrosse, et *de divertir l'antichambre* ». Quelle amertume!

Deux mois après, 18 novembre 1686, Louis XIV subissait à Fontainebleau l'opération de la fistule, la « grande opération » qui ouvre, dans sa vie, une période nouvelle. Les exigences d'une santé compromise, au moins autant que les scrupules de conscience entretenus par Mme de Maintenon et par Bossuet, le détachèrent des amours terrestres. Quand il fut remis de ses longues souffrances, Louis modifia ses habitudes journalières. Désormais il ne descend plus chez Mme de Montespan pour y passer ses soirées. C'est elle qui « monte chez lui »....

C'est deux mois auparavant que la marquise s'était rendue à Fontevrault. Il est permis de penser que le désir de voir sa sœur n'était pas la seule cause de ce long voyage, et que l'ex-maîtresse, passée au rang d'*amie* provisoire, allait chercher dans une pieuse retraite, auprès d'une confidente sûre et tendre, soit quelque consolation, soit même un réconfort moral qui la disposât à la vie nouvelle qui lui était ménagée.

Gabrielle-Adélaïde de Rochechouart était, en effet, une personne d'un rare mérite. Abbesse de Fontevrault en 1670, à l'âge de vingt-cinq ans, appliquée à ses devoirs pour le gouvernement d'une aussi grande maison, et, en même temps, fréquentant la cour, elle y était fort connue. Mme de Sévigné traite favorablement la savante et aimable abbesse. Mais elle n'admira pas sa beauté; elle nous le dit dans ce passage d'une lettre de l'année 1675 où elle se montre, elle et ses amies, dans une assez plaisante posture : « J'ai été tantôt chez Mignard pour voir le portrait de Louvigny; il est parlant; mais je n'ai pas vu Mignard : il peignait Madame de Fontevrault que j'ai regardée par le trou de la porte; je ne l'ai pas trouvée jolie; l'abbé Têtu était auprès d'elle, dans un charmant badinage. Les Villars étaient à ce trou avec moi; nous étions plaisants. » En effet.

L'abbaye de Fontevrault était une maison religieuse de haute importance, une abbaye royale dont plusieurs supérieures furent des princesses, où les dames professes appartenaient aux premières familles de France. On y menait grand train. Cependant, quelque familiarisés que fussent les habitants du bourg avec le luxe des visiteurs, si largement installés que fussent les appartements destinés dans l'abbaye à héberger grandes dames et grands seigneurs, l'arrivée de Mme de Montespan ne devait pas laisser d'y causer un certain fracas. Mme de Sévigné, la gazette de la cour, curieuse comme un reporter de notre temps, nous renseigne sur ce faste ; il s'agit d'un voyage à Bourbon-les-Eaux : « Nous suivons les pas de Madame de Montespan. Nous nous faisons conter partout ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, ce qu'elle mange, ce qu'elle dort. Elle est dans une calèche à six chevaux avec la petite Thianges (sa nièce); elle a un carrosse derrière, attelé de même, avec six femmes.

« Elle a deux fourgons, six mulets et dix ou douze hommes à cheval, sans ses officiers. Son train est de quarante-cinq personnes. Elle trouve sa chambre et son lit tout prêts ; elle se couche en arrivant, et mange fort bien ». La date de ce voyage est de 1676, il est vrai; mais nous savons que la marquise « ne put jamais se défaire de l'extérieur de reine qu'elle avait usurpé dans sa faveur, et qui la suivit dans sa retraite », dit Saint-Simon, qui ajoute en parlant des dernières années de l'ex-favorite, que « dans ses voyages elle menait toujours avec elle sept ou huit personnes de compagnie », indépendamment des gens de service.

Pour quel usage Mme de Montespan fit-elle commencer, dans ce voyage de 1687, le logis qu'elle appelle « hermitage » ? Bien qu'il fût plus spacieux que ce qui en subsiste, ce bâtiment était insuffisant pour recevoir une telle hôtesse avec sa suite. En voulait-elle faire un véritable hermitage avec « dévot hermite »? C'est inadmissible, car la maison fut construite dans l'angle nord-ouest du jardin même de l'abbaye, dans cette partie du jardin appelée plus tard le Clos-Bourbon parce que les filles de Louis XV y prenaient leurs ébats tandis qu'elles faisaient leur éducation dans la communauté. Cet angle nord-ouest se trouvait être l'extrémité du jardin la plus éloignée des bâtiments conventuels ; l'ermitage tournant le dos au jardin, ce qui explique la façade aveugle représentée par la photographie, avait sa façade à fenêtres ouvertes sur la campagne, et sa porte principale d'entrée comme de sortie donnait aussi sur les champs.

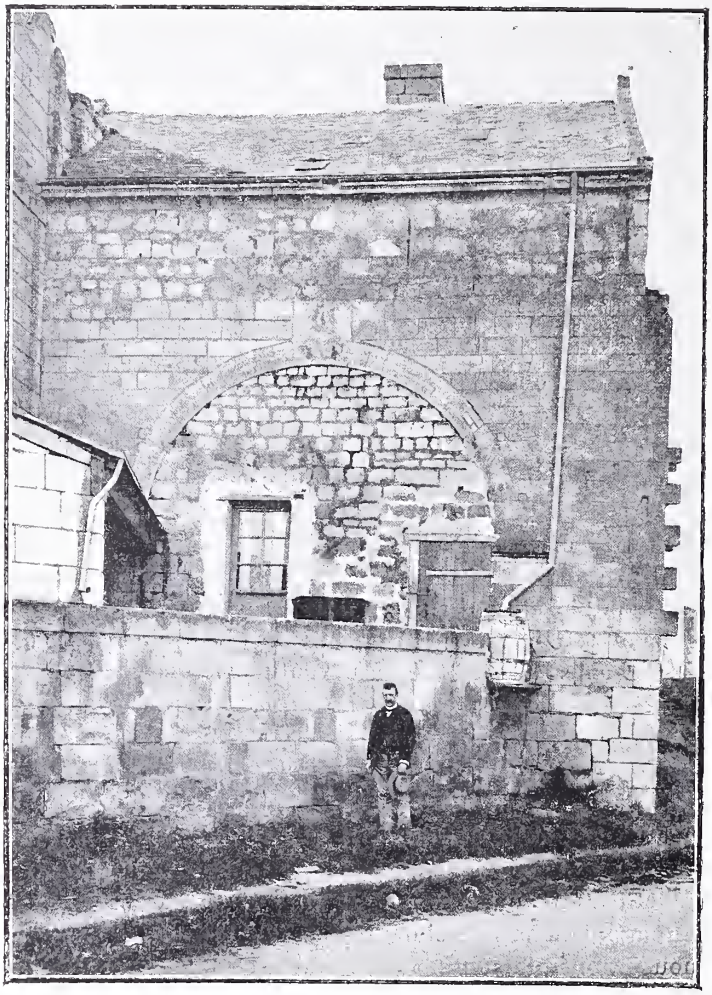
La tradition conservée dans le pays est que Madame de Montespan s'était réservé l'usage du bâtiment afin d'être à proximité de sa sœur que les règles de l'abbaye condamnaient à observer la clôture dans l'enceinte des dépendances de la maison; les deux sœurs pouvaient se fréquenter sans que la religieuse, passant par le jardin, rompît la clôture ; et, de son côté, la marquise avait toute liberté de sortir directement, à son gré, même de recevoir des visiteurs.

Aujourd'hui l'ermitage est en dehors des jardins; c'est qu'en 1834 une rectification de la route de Loudun a coupé l'angle nord-ouest exactement au ras de la maison, même en nécessitant la démolition d'une partie du bâtiment; on voit encore sur la photographie les pierres d'attente de la portion démolie.

Mme de Montespan habita donc l'ermitage avec le nombre strictement nécessaire de femmes et de serviteurs; le reste de sa suite était sans doute logé dans les communs de l'abbaye ; les plus qualifiés de cette suite devaient être établis dans le grand bâtiment consacré aux

visiteurs; ce corps de logis, occupé aujourd'hui par l'économat de la Maison centrale et par les logements de quelques employés, se trouve dans la cour d'honneur.

L'inscription ajoute à la mention du don de l'ermitage à l'abbaye celle d'une *loterie*. Il y a là une bizarrerie de rédaction qui fait relater en même temps deux dons de nature bien différente : l'un est une maison en propriété durable et permanente; l'autre est un divertissement momentané. Les loteries, qu'on appellerait aujourd'hui *tombolas* de société, étaient fort à la mode sous Louis XIV; c'était une occasion de gratifier de présents, parfois très riches, les personnes invitées, en laissant au hasard l'apparence au moins de la responsabilité dans l'attribution des lots; convoitises, espérances, déceptions, surprises agréables, tels étaient les condiments de la loterie. Les Mémoires du temps en citent beaucoup dont les frais, s'élevant parfois jusqu'à la somme de 40.000 écus, étaient offerts par le roi ou des princesses.



Etat actuel de l'Ermitage de Mme de Montespan.

Mme de Montespan aimait les loteries. Le 29 avril 1676, dit Mme de Sévigné, « la reine a été deux fois aux Carmélites avec *Quanto* (nom par lequel elle désigne souvent Mme de Montespan). Cette dernière se mit à la tête de faire une loterie ; elle se fit apporter tout ce qui put convenir à des religieuses; cela fit un grand jeu dans la communauté.»

Que les religieuses aient goûté cette distraction et ces largesses, il n'y a guère à en douter; mais dans la même visite aux Carmélites il se produisit un incident digne d'être rapporté. Mme de Sévigné, à la suite de sa note sur la loterie, ajoute : « Elle (Mme de Montespan) causa fort avec la sœur Louise de la Miséricorde (Mme de La Vallière); elle lui demanda si, tout de bon (ce *tout de bon* est joli), elle était aussi aise qu'on le disait. « *Non*, répondit-elle; je ne suis pas aise, mais je suis contente. » La question était singulière dans la bouche de celle qui la faisait, et adressée à une devancière supplantée.

Deux ans plus tard, Mme de Montespan fut mise à même, à son tour, de juger si elle devait s'estimer *aise* ou *contente* de la retraite. Après s'être préparée à la séparation définitive par de fréquents séjours dans la communauté de Saint-Joseph, à Paris, « elle fit dire au roi par M. de Meaux (le 15 mars 1691) que la résolution qu'elle prenait était un parti de retraite pour toujours. Elle demeurera la moitié de l'année à Fontevrault, et l'autre moitié à Saint-Joseph. » (Dangeau.)

La voilà donc ermite; de bon gré?... Non pas; le message dont Bossuet s'était chargé n'était que l'effet d'une décision plus que suggérée. Écoutons Saint-Simon; il s'agit du congé à signifier à la marquise : « Ce que personne n'osa, ce dont le roi fut bien en peine, M. du Maine (son propre fils) s'en chargea, M. de Meaux acheva; elle partit en larmes et en furie, et ne l'a jamais pardonné à M. du Maine ».

Elle fut longtemps à se résigner; « elle promena son loisir et ses inquiétudes à Bourbon, à Fontevrault... et fut des années sans pouvoir se rendre à elle-même ». (Saint-Simon.) Louis XIV, d'ailleurs, se conduisit galamment; il alloua un beau douaire à la favorite retirée, douze mille louis par an. Il est vrai qu'en 1707 cette pension était réduite à huit mille louis, à cause de la pénurie du Trésor. Mme de Montespan accepta philosophiquement cette réduction; elle répondit au contrôleur des finances qu'elle n'en était fâchée que pour les pauvres, à qui, en effet, « elle donnait avec profusion ».

Elle mourut la même année 1707; sa sœur, Mme de Fontevrault, l'avait précédée en 1704. Il

est probable que depuis cette époque la marquise habita moins souvent son ermitage. Sa piété avait toujours été vive et réelle; pendant ses dernières années, elle arriva à la dévotion, mais sans rien perdre de son humeur charitable.

Que devint l'ermitage après la mort de Mme de Montespan?... La nouvelle abbesse, qui n'avait pas de raisons d'affection et de famille pour y tenir, dut estimer incommode pour son abbaye un logis communiquant directement avec l'extérieur ; il fut vendu et devint maison particulière; et, sans nul doute, un mur de séparation isola cette maison de Jardin-Bourbon. Au moment de la Révolution, l'ermitage était habité par un ancien officier aux *carabiniers de Monsieur*, du nom de Chabrignac, plus connu à Fontevrault sous celui de M. de Condé. Cet officier, qui habitait parfois Paris, y fut arrêté et guillotiné en 1794. Sa maison passa à divers acquéreurs; elle est en vente aujourd'hui. Ce qui en reste debout comprend un étage et des mansardes conservant le caractère des constructions du temps de Louis XIV.

Henri Métivier.

LA VIE AU BAGNE

Nombre de colonies, aujourd'hui florissantes, n'ont été à leur origine que des lieux de transportation pour les condamnés, soit politiques, soit de droit commun. Sans remonter bien avant dans le passé, nous avons l'exemple de l'Australie et celui de la Sibérie.

La première de ces contrées était, au commencement de ce siècle, le grand déversoir où l'Angleterre écoulait les éléments qu'elle ne voulait pas garder chez elle. Avec l'esprit d'initiative et de persévérance inhérent à la race anglo-saxonne, les *convicts* de Botany-Bay conquirent peu à peu le sol, tracèrent des routes, formèrent des agglomérations et les firent prospérer ; enfin, comme tout arrive, certains, dans ce nouveau milieu, se moralisèrent. Il faut dire, d'ailleurs, que ces convicts ne comprenaient pas exclusivement des malfaiteurs : nombre de transportés l'avaient été pour leurs opinions politiques ou religieuses. Lorsque la transportation eut accompli son œuvre et rendu le pays habitable pour le commun des Européens, les colons libres furent les premiers à réclamer la suppression du bagne dont le contact les gênait et humiliait leur orgueil.

Il en a été à peu près de même en Sibérie. Avec quelle impression douloureuse se représentait-on les longs convois de transportés cheminant à pied, dans les interminables routes couvertes de neige, sous la conduite de cavaliers cosaques à demi barbares, pour aller s'engouffrer vivants dans cette grande tombe où régnaient l'horreur et la nuit! Cela a duré longtemps ; mais voilà que, sous le travail des transportés, la Sibérie change d'aspect, se peuple, des voies de communication relient ses villes et ses bourgs entrés en pleine activité ; la locomotive siffle sur les rives de ses fleuves. L'heure fatidique est venue : la transportation se retire du pays qu'elle a préparé pour la vie libre et civilisée.

La Nouvelle-Calédonie, qui est aujourd'hui concurremment avec la Guyane le déversoir de la transportation française, voit, depuis un certain temps déjà, se dessiner un antagonisme précurseur d'un changement entre la colonisation libre et la colonisation pénitentiaire. Celle-ci l'emporte numériquement (environ douze mille transportés et libérés contre moitié de colons), mais celle-là dépasse sa concurrente en activité et en capacité de production.

Ce n'est pas seulement un double sentiment moral — dédain d'une part, jalousie de l'autre — qui crée cet antagonisme ; il a surtout une raison d'être économique. Le libéré, à sa sortie du bagne, si ses préférences ou ses aptitudes l'entraînent plutôt du côté du travail industriel que du travail agricole ou même si le manque de moyens de s'établir concessionnaire le force à louer ses bras à un agriculteur, est amené fatalement à faire baisser le taux des salaires. Car il lui faut vivre et vivre sur place ; par conséquent, il se contentera de rétributions qui paraîtraient dérisoires à l'ouvrier libre. Celui-ci, qui croyait pouvoir, dans un pays neuf, trouver une rémunération avantageuse de sa force ou de son habileté, voit avec un sentiment bien compréhensible la concurrence mortelle que lui fait l'ancien forçat.

Arrivera-t-on à trouver un *modus vivendi* qui satisfasse entièrement le colon sans sacrifier l'organisation pénitentiaire, ou bien sera-t-on amené à transporter le bagne ailleurs. C'est ce qu'il serait, à l'heure présente, téméraire de préjuger.

En attendant, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur « la vie au bagne ». C'est la Nouvelle-Calédonie, pays que nous avons eu l'occasion d'étudier complètement pendant six années, que nous allons examiner sous l'aspect pénitentiaire ; mais nous devons prévenir le lecteur que, à la Guyane, le régime et l'organisation du bagne sont absolument analogues.

La recherche d'un lieu de transportation éloigné de la France avait été la cause déterminante de la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie, le 24 septembre 1853. Mais, chose bizarre, une fois cette prise de possession effectuée, on resta dix années sans y envoyer de condamnés ; ce ne fut que le 2 janvier 1864 qu'un convoi de deux cent cinquante forçats partit de Toulon à destination de l'île océanienne. En 1877, l'effectif de la transpor-

tation s'élevait à environ neuf mille condamnés ou libérés; dix ans plus tard, il montait exactement à dix mille. Il est aujourd'hui d'à peu près douze mille.

Aux termes de la loi de 1854, tout individu condamné en France à moins de huit ans de travaux forcés doit, après sa libération, faire son « doublage », c'est-à-dire résider dans la colonie pénitentiaire un temps égal à celui de sa peine. S'il est condamné à huit ans ou plus, le condamné est astreint à la résidence pour le reste de sa vie. Cependant, on cite le cas de forçats favorisés qui, déclarant, au bout de quelque temps de libération et de bonne conduite, ne pouvoir trouver de travail en Nouvelle-Calédonie, ont obtenu l'autorisation d'aller en chercher en Australie. De là, lorsque les fonds le leur permettaient, ils n'avaient qu'à s'embarquer sur le premier navire en partance pour l'Europe, et le tour était joué.

Il faut convenir que les populations australiennes se montrent aussi peu satisfaites que possible de cette proximité du bagne français, encore que la grande colonie anglaise ait dû ses débuts à la transportation. Mais, dans les *convicts* que le gouvernement britannique expédiait sans façon à Botany-Bay, il y avait de tout et même des honnêtes gens dont le crime était d'avoir des opinions jugées subversives. Au contraire, sous la dénomination « transportés », le gouvernement français range les criminels de droit commun, tandis que « déportés » est l'étiquette réservée aux condamnés politiques voués à l'expatriation. Cette distinction, toutefois, n'est pas toujours régulièrement observée, surtout dans les tristes moments d'effervescence succédant aux luttes civiles : c'est ainsi que nombre de vaincus de la Commune de 1871, quelques-uns condamnés pour articles de journaux, furent jetés au milieu de voleurs et d'assassins professionnels. Ils furent délivrés du bagne les uns par la mort, les autres, au bout de huit ans, par l'amnistie.

Les transportés étaient jadis divisés en quatre classes; le décret du 18 juin 1880 a établi une cinquième classe, dans laquelle sont placés, à leur arrivée au pénitencier, les hommes ayant encouru des condamnations antérieures ou ceux dont la conduite n'est pas jugée satisfaisante. Le bagne, cet enfer, a sa hiérarchie comme ses degrés de souffrance : au forçat de s'élever, après une étape minima de six mois dans chaque classe, de la cinquième, celle où l'homme, traité en bête de somme, ne perçoit ni vin, ni tafia, ni tabac, ni salaire, à la première, où la vie est très relativement supportable.

TALAMO.

(A suivre.)

SUR UN BATEAU RUSSE

Impressions de voyage sur la KAMA *et la* BIÉLAÏA

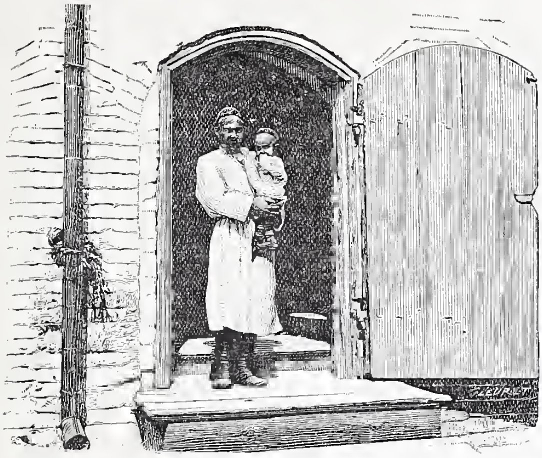
Les bateaux, qui font le service sur les grands fleuves russes, sont, en général, très confortables : il est nécessaire qu'ils le soient, car ce sont de vrais voyages, de huit jours parfois, qu'on entreprend sur l'Ob ou sur la Volga. Celui de la Volga est, pour les Russes, le voyage classique par excellence : à mon avis, il est surfait, et est très inférieur à ceux que l'on peut faire en Finlande, au Caucase ou dans la ravissante Crimée. Une même monotonie règne sur les bords de la Volga ou de la Kama en Europe, de l'Ob ou de l'Irtych en Asie; évidemment on y trouve des endroits pittoresques, mais trop souvent les côtes sont sablonneuses, l'une absolument plate, l'autre toujours sensiblement plus élevée; il n'y a guère d'habitations, et celles-ci, même lorsqu'elles sont en terre ferme et assez éloignées du bord, sont bâties sur pilotis, car, à la fonte des neiges, ces cours d'eau ont une largeur beaucoup plus considérable qu'en été. On rencontre, sur la Volga du moins, de nombreux remorqueurs, qui apportent le caviar et les peaux d'Astrakhan, le naphte de Bakou, le thé de l'Asie centrale, les grains de Samara, les graisses et le bétail des gouvernements du Sud-Est. D'interminables trains de bois, venus des forêts du Kostroma, descendent lentement la rivière; de petites barques s'approchent bien souvent du bateau et les pêcheurs proposent aux passagers et aux cuisiniers du bord des sterlets et des esturgeons.

Les fleuves et les rivières russes sont fort larges; souvent des kilomètres séparent les deux rives; tous les détails curieux, la vie des riverains, les petites comédies humaines qui se jouent pour la grande joie du voyageur, et qui l'amusent tant sur le Rhône ou la Seine, sur l'Elbe ou le Rhin, sont ici trop éloignés de lui et lui échappent.

Quelquefois, pendant le jour, la monotonie du spectacle observé le fatigue et l'énerve, mais le soir et la nuit elle le surprend et le trouble : il est alors dominé par l'incomparable majesté du grand fleuve. Oh! les couchers du soleil sur la Volga et la Kama! Et ces nuits, les nuits surtout, passées à l'avant du bateau, l'eau qui semble couverte d'une nappe d'huile, la côte devenue plus imprécise, plus mystérieuse, et, çà et là, les feux verts ou rouges des grands bateaux : un silence presque complet; pourtant, quelquefois, un cri de mouette épeurée, une barque qui glisse endormie, une voix qui chante et s'élève d'un canot invisible au milieu du fleuve.

Si, en dehors du bateau, le spectacle est monotone, il est à bord même infiniment pittoresque et varié, diverses races y sont représentées ; il y a là des Tatars et des juifs, qui font l'article et qui s'efforcent de vendre leurs marchandises au cours même de leur voyage : on y voit quelquefois des Kalmoucks, des Bachkirs silencieux, plus

souvent des Chinois, aimables, causeurs et remuants, très rarement des Kirghizes, et presque toujours des Persans et des Arméniens : ceux-ci sont meilleurs commerçants que les Tatars et plus résolument voleurs. Les Arméniens surtout



Tatar des bords de la Kama regardant passer le bateau.

ne gagnent pas à être vus de près; c'est quand on ne les connaît pas qu'ils sont sympathiques. Enfin il y a surtout, sur le bateau, des Russes, et ce ne sont pas, parmi les passagers, les moins curieux à observer.

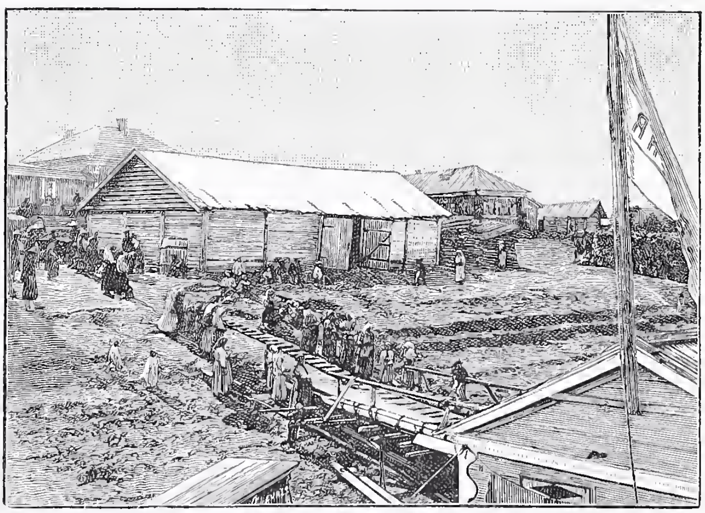
Tout ce monde offre au Français qui s'embarque le bon exemple à suivre : que le bateau marche trop lentement, qu'il échoue sur un banc de sable, qu'aux longues heures de retard de la veille s'ajoutent d'autres heures de retard, nul ne s'inquiète : la fatalité seule est coupable. Le Russe sait que la patience est une grande vertu et qu'elle finit toujours par avoir raison; il prend donc le temps comme il vient; il sait aussi, il sait surtout que les Compagnies n'ont pas été créées pour les voyageurs; ce sont les voyageurs qui sont faits pour les Compagnies.

Mais le sifflet de la machine vient de retentir, une station doit être proche; j'aperçois déjà le débarcadère entouré de quelques chaumières, et, beaucoup plus loin, la ville, peu importante, simples maisons en bois de sapin entourant une église blanche. Des piétons, des voitures se dirigent en toute hâte au débarcadère, où nous accostons.

Sur le ponton du débarcadère, les habitants se sont groupés : au premier rang, un soldat de la police; je descends et suis abordé par un vieux mendiant dont je vois le pauvre corps décharné à travers les trous des haillons; il me demande l'aumône, il me tutoie et m'appelle son petit père et son gentil ami. Cependant un Bachkir qui rampe à terre, à demi paralytique, la figure mangée par une affreuse maladie, implore ma charité en tirant la jambe de mon pantalon.

Un grand matelot passe et m'écarte brutalement, et je vais tomber sur la poitrine d'une bonne sœur qui quête pour son couvent : je ne sais si le jour de la visite de M. Félix Faure elle s'est débarbouillée en l'honneur du Président : je suis sûr que, si elle l'a fait, elle n'a pas recommencé depuis. Des voyageurs montent, d'autres descendent; on me pousse, on me bouscule et me voilà sur la terre ferme au milieu de paysannes : « Prends mes fraises, mon petit père ! — Un peu de lait, seigneur. — Regarde mon pain, achète-le, je t'en prie ! » Et les cochers qui m'aperçoivent se figurent que je vais à la ville; ils m'appellent tous, me montrent leurs voitures, et quelles voitures ! Elles datent sans doute du temps de Pierre le Grand; si sales qu'elles soient, elles le sont moins que les cochers, qui sont sans doute couverts de puces sous leurs vêtements repoussants et dont la barbe est un garde-manger.

Dans ces petites stations, les voyageurs à embarquer sont peu nombreux : chacun traîne un nombre incroyable de colis. Les femmes du peuple ont leurs gosses accrochés à leurs jupes; les plus petits, couverts d'une simple chemise, sont sous leurs bras, le derrière à l'air et en l'air; elles portent en effet leurs paquets comme elles porteraient des enfants, et leurs enfants comme elles porteraient des paquets; un officier supérieur passe fièrement en faisant sonner ses éperons, comme en pays conquis, à travers la foule qui s'écarte aussitôt. Derrière lui se précipitent des voyageurs; chacun veut monter le premier, afin de pouvoir choisir une bonne place, souvent aussi parce qu'il espère passer inaperçu et voyager sans payer : des scènes inénarrables ont lieu au guichet entre le distributeur de billets et le paysan qui marchande; au milieu des pauvres Tatars, qui vont dans la troisième classe, suivis de leurs



Un débarcadère sur la Kama.

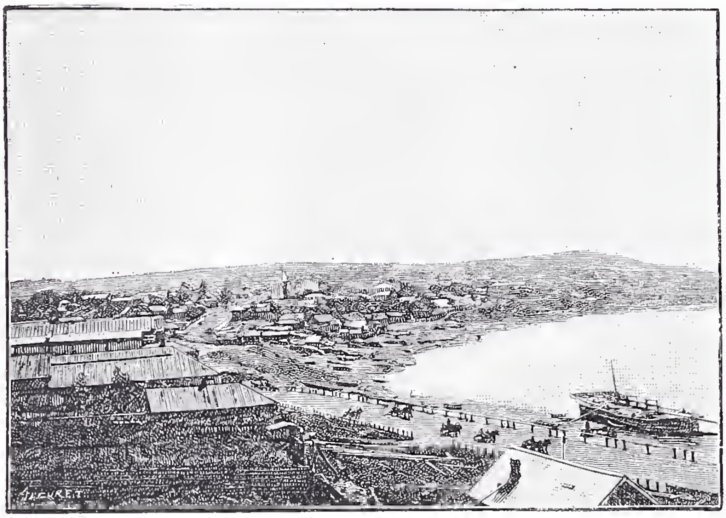
femmes voilées, voilà un riche Tatar qui passe, méprisant, avec ses deux femmes habillées à la russe et sans voiles; il affecte de ne parler que le russe, mais sa nationalité est écrite sur son visage.

Voilà un pope aux longs cheveux, suivi de

sa femme et de toute une nichée de petits, et enfin, le dernier, un riche marchand russe : il est accompagné de nombreux porteurs chargés d'oreillers, de matelas, de couvertures, de parapluies, de sacoches, de valises, de malles et d'un samovar; après les bagages s'avance Madame, somptueusement parée avec un mauvais goût parfait.

Le bateau part, et tous de s'installer pour la nuit : les uns se couchent, les autres mangent. On défait les sacs, on en tire les provisions, le thé, le caviar, le pain blanc, l'eau-de-vie; dans les couvertures il y a des bouteilles; l'oreiller est lui-même une boîte à surprises; sous la taie d'oreiller, voici des serviettes, des mouchoirs, des cigarettes; on demande de l'eau chaude et l'on fait son thé soi-même. Une grande distraction pour les voyageurs de première classe est le jeu : certains jeux de hasard sont défendus, mais j'ai remarqué que, lorsque les joueurs proposaient une partie au capitaine, celui-ci permettait facilement de tourner la règle.

En troisième classe, le jeu est beaucoup plus primitif; j'aperçois un Chinois faisant sa partie avec un Tatar; je veux connaître le jeu auquel ils jouent; le Chinois tâche de me l'expliquer en anglais, et finalement, avec un sourire de pitié, me dit, toujours en langue anglaise : « Ce jeu-là est trop simple sans doute pour être compris par un Européen! » A l'heure des prières, il est intéressant de contempler tous les Tatars, les Persans et autres, à genoux, faisant leurs dévotions, tandis que déjà dorment les moujiks, couchés sur le dos ou sur le ventre, tout habillés, les jambes écartées et les pieds nus; des femmes se sont endormies à terre, le corsage encore dégrafé, un bébé pendu à leur sein. Après cette visite, que je faisais chaque soir, je remonte, une fois sur le pont, à l'avant du bateau, à mon poste préféré, et j'assiste en me penchant, témoin inaperçu, à la scène suivante : un matelot est assis à la pointe même du bateau; c'est l'homme chargé de sonder le fleuve dans les endroits peu profonds; il fait un petit souper fin, composé de fraises, de concombres et de thé; à moitié couchée sur un tas de cordes, une grosse paysanne fait semblant de dormir, mais suit évidemment de ses yeux baissés tous les gestes de son voisin; lui, du coin de l'œil, observe : bientôt on échange des regards, des sourires, puis l'homme offre des fraises, la femme minaude, puis accepte; à l'apparition d'une bouteille d'eau-de-vie, la paysanne est tout à fait conquise.



La ville d'Oufa sur la Biélaïa.

Le lendemain, rencontrant le matelot, je le félicitai de sa conquête, et il me dit avec admiration : « Ce qu'elle peut boire, c'est étonnant! »

Nous étions déjà de vieux amis, car la veille un officier lui avait dit que j'étais un Français. Le brave homme était un paysan né dans les environs de la ville d'Oufa; il me regarda, puis très surpris : « Toi, un Français! Mais alors les Français sont des gens comme nous! » Je l'interrogeai et je vis que pour lui, comme pour tous les paysans, la Russie était un pays entouré d'eau : les étrangers, d'après lui, vivaient de l'autre côté de la mer, mer importante qui sépare la France et la Russie; « la preuve, me dit-il avec justesse, c'est que pour venir chez nous votre Président est venu en bateau. »

* * *

Une anecdote me revient en finissant ces notes : elle m'a été racontée dans l'Asie centrale par le général Ivanov, gouverneur du Sémiretché. Au moment des affaires de Kouldja, quand le fameux général Kolpakovski pénétra en Chine, il fut très surpris d'y trouver un jour un village, formé de quelques familles russes, qui avaient, Dieu sait comment! émigré là; c'était assez loin de la frontière, en Chine même.

— Qu'est-ce que vous faites-là?

— Tu vois, Excellence, nous vivons ici.

— Mais le Chinois?

— Le Chinois, il est bon, Excellence, il ne dit rien : nous sommes heureux, la terre est bonne, tout pousse; seulement, c'est ennuyeux, nous n'avons pas de pope. Donne-nous un pope, nous te prions, Excellence!

— Mais, malheureux, vous n'êtes plus en Russie!

— Plus en Russie! Par exemple, tu te moques, parce que nous sommes des gens simples; plus en Russie! Puisque nous y sommes, nous sommes en Russie : nous n'avons pas traversé la mer, tu le sais, Excellence?

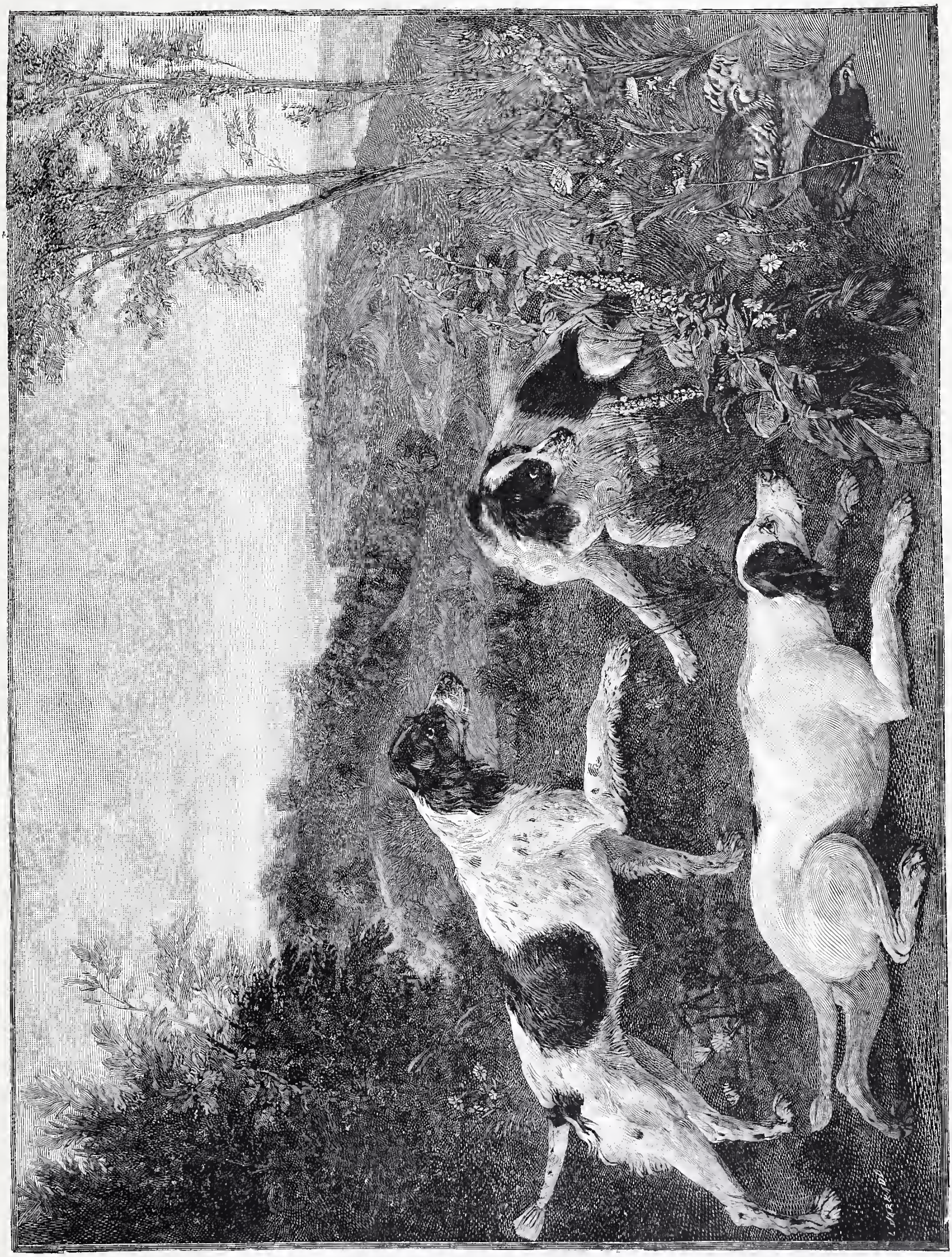
Les braves gens n'ont jamais pu comprendre, et on les a rapatriés sans qu'ils sachent pourquoi!

Paul Labbé.

La Meute

A côté de ses historiographes fameux, Louis XIV avait aussi autour de lui des dignitaires non moins illustres, chargés de noter, à leur façon, les menus faits de la monarchie. Alexandre-François Desportes fut de ceux-là. Le grand monarque l'avait élevé au rang de peintre officiel de la vénerie royale.

Quand Sa Majesté allait à la chasse, Desportes l'accompagnait, non avec un fusil, mais avec un crayon et des feuilles de papier gris. C'est sur ce papier que l'artiste fonctionnaire prenait des instantanés giboyeux. Et c'était, au moment des haltes, une distraction charmante que de voir Desportes dessiner sur ses genoux des croquis de chiens, de cerfs, de sangliers ou de lapins. Les chasseurs se groupaient autour



Musée du Louvre. — Meute de Louis XIV. — Peinture de Desportes. — Gravé par Jarraud.

de lui et, respectueux, attendaient de connaître l'opinion du roi pour la partager tout de suite.

A ce métier, Desportes gagna de la fortune, de l'honneur et de la gloire; il fut grassement pensionné sur la cassette royale, logé au Louvre et nourri des cuisines officielles par-dessus le marché.

Ancien élève de Nicasius, le maître flamand qui lui-même avait appris de Snyders l'art de peindre les animaux, Desportes a laissé quelques chefs-d'œuvre. La toile, que nous reproduisons ici et qu'on peut voir au musée du Louvre, est l'une de ses meilleures. Ce n'est peut-être pas de la peinture vivante, fougueuse, avec des audaces de ton et d'allure où s'accuse le génie. L'art de Desportes, très soigné, très étudié, a le caractère officiel : on devine que le peintre est aux gages d'un roi et que les meutes qu'il dessine relèvent du protocole.

Ch. F.

LE TOUR DU MONDE A BICYCLETTE

Dernièrement sont revenus à Chicago deux intrépides voyageurs, le docteur Mac Ilwraith et sa femme, qui, les premiers, dans des conditions particulièrement ardues, venaient d'accomplir le tour du monde à bicyclette.

Le docteur Mac Ilwraith, dont nous donnons le portrait ainsi que celui de son aimable et courageuse compagne, est né dans les Etats du Sud il y a quelque trente-cinq ans. Il a six pieds de haut, une constitution très robuste et la plus inaltérable bonne humeur qui se puisse imaginer. Sa femme, d'origine américaine, est de petite taille et, avant d'entreprendre la longue excursion que nous allons raconter brièvement, n'avait, pour ainsi dire, jamais quitté sa ville natale, ce qui est très rare pour une Yankee.

C'est le 10 avril 1895 que M. et Mme Mac Ilwraith se sont mis en route et ont dit adieu à leurs amis assemblés autour d'eux, dans Madison-Street, à Chicago. Il ne s'agissait pas d'établir le moindre record, mais d'effectuer, d'après un itinéraire fixé d'avance, le tour du monde à bicyclette, de façon à voir le plus de choses possible.

Huit semaines après, le jeune ménage arrivait à San Francisco, où il achevait de s'équiper en vue de la traversée de tout le continent asiatique.

Le paquebot de la « Pacific Mail Company » les amenait bientôt à Yokohama. Ils restèrent quatre mois au pays de *Madame Chrysanthème*, visitant les principales iles de l'archipel Nippon et explorant le district peu connu de Kofou.

Débarqués à Shanghaï, M. et Mme Mac Ilwraith en partaient le 18 mars 1896 — toujours à bicyclette — pour l'intérieur de la Chine, précisément au moment où venaient d'avoir lieu de nombreux massacres de chrétiens. Suivant, autant que faire se pouvait, les rives du Yang-Tsé, ils se dirigèrent sur la frontière birmane, pourchassés, souvent même attaqués par des hordes menaçantes de Célestes. Perdus durant quatre jours et autant de nuits dans la province du Hu-Nan, particulièrement hostile aux étrangers, où deux Européens venaient d'être assassinés la semaine précédente, les deux voyageurs durent plusieurs fois jouer de leurs armes pour décourager leurs agresseurs.

Ils ne furent un peu en sûreté qu'à Ichang (province de Houpé), ville assez importante sur le Yang-Tsé. Depuis Hankow, ils étaient obligés de dormir à la belle étoile, ou plutôt, sous une pluie battante, sans autre couverture qu'un mince lambeau de drap rouge pour eux deux. Cela dura près d'un mois.

A Ichang. le docteur trouva les passeports qu'il avait sollicités en arrivant en Chine, et une escorte que le gouverneur du lieu voulut bien — mieux vaut tard que jamais — mettre à sa disposition.

Les voyageurs gagnèrent, non sans peine, Chung-King, à 2.400 kilomètres environ de Shanghaï, puis Wanchen, où, leur guide ayant été changé, ils furent de nouveau en butte à l'hostilité des Célestes, qui allèrent jusqu'à vouloir prendre d'assaut leur auberge. Encore une fois, il fallut avoir recours au revolver.

A Suifu, Mme Mac Ilwraith attrape le choléra, que son mari, à force de soins, parvient à guérir en quelques semaines.

Chantung, Tung-Chuen, Tali sont traversés sans encombre, et, le 24 décembre 1896, M. et Mme Mac Ilwraith passent à Bhamo la frontière sino-birmane. Ils avaient mis dix mois à parcourir d'une extrémité à l'autre l'Empire du Milieu.

En Birmanie, par suite du changement brusque de climat, les deux hardis cyclistes tombent malades, mais rien ne les arrête longtemps, et quinze jours après ils font leur entrée à Mandalay, capitale de la division du Nord, sur l'Iraouaddy. Ils assistent aux obsèques solennelles de Ouk Moung, dernier archevêque birman de Mandalay ; cérémonie extrêmement curieuse, impressionnante même, que le manque de place ne nous permet pas de relater.

De Calcutta, les voyageurs pédalent jusqu'à Lahore, sur une route de 1.600 kilomètres, « la plus belle piste naturelle qui soit au monde », affirme le docteur. Et, de là, à Kurachee, près des bouches de l'Indus.

En débarquant à Bushire, sur le golfe Persique, M. Mac Ilwraith est frappé d'une terrible insolation qui le cloue au lit pendant une semaine, délirant. Cette fois, sa femme remplit

à son tour le rôle de garde-malade. Enfin, tous deux remis de leurs fatigues, ils gagnent Téhéran. Mais auparavant il faut traverser une haute chaîne de montagnes. On est en janvier 1898, la neige est tombée abondante sur le col de Khurud où les cyclistes sont engagés, et le froid est intense. Perdus au milieu des cimes, dans les glaciers, ayant de la neige jusqu'à mi-corps, les Mac Ilwraith passent une nuit entière à 2.450 mètres d'altitude, en proie aux souffrances physiques et aux angoisses morales les plus affreuses.

Quand, au petit jour, ils parviennent — toujours traînant leurs machines dans deux ou trois pieds de neige — au village de Khurud, le docteur s'aperçoit que sa femme qui, depuis une heure déjà, peut à peine mouvoir ses membres inférieurs, a les jambes littéralement gelées. A Téhéran, où on la transporte, M. Mac Ilwraith se voit dans l'obligation, pour sauver la vie de celle qui l'a si bravement accompagné jusque-là, de lui faire lui-même l'ablation des orteils.


M. et Mme Mac Ilwraith.

Ils restèrent deux mois dans la capitale persane. Le 8 mars 1898, ils repartent à bicyclette pour Recht, sur les bords de la mer Caspienne, par le mont Karazan et le col de Kasvin.

A Bakou, ils abordent en Europe, gagnent Batoum, Constantinople, visitent la Turquie, la Russie, l'Arménie, la Roumanie, traversent l'Autriche, l'Allemagne, le nord de la France et l'Angleterre. Il y a quelques semaines, ils rentraient à Chicago, par New-York et Pittsburg, ayant accompli sur leurs vélos plus de 46.000 kilomètres.

Un mot sur les robustes bicyclettes qui ont servi aux Mac Ilwraith à faire leur tour du monde intéressera certainement nos lecteurs amis de la pédale.

Ainsi qu'on s'en convaincra en regardant la figure, ce sont deux bicyclettes de route du type ordinaire. Elles pèsent chacune 12 kilogs et demi, et, dans une sorte de poche-valise fixée au cadre, ont porté jusqu'à 30 kilogs de bagages. Il n'est arrivé aucun accident aux voyageurs du fait de leurs machines. Celle du docteur n'a pas eu la moindre avarie; la fourche d'avant de celle de sa femme, qui s'était brisée, a dû être remplacée tant bien que mal en Perse. Quant aux pneumatiques, on a été obligé — ce qui était prévu — de les remplacer trois fois en cours de route, la première paire ayant fourni sans accrocs un parcours de 25.000 kilomètres.

Ajoutons, pour terminer, que ce voyage autour du monde, organisé par un des principaux quotidiens à grand tirage de Chicago, l'*Inter-Ocean*, n'a pas coûté moins de 150.000 francs. Les journaux yankees sont riches !

Edouard Bonnaffé.

SÉRÉNADE

Là-bas, où l'on espère encor,
Là-bas, sur la céleste grève
Où le sable est fait d'astres d'or,
Quand pourrons-nous fuir, ô mon rêve!
O mon rêve!

Peut-être, pour nous, luira-t-il,
Hors de la vie obscure et brève,
Le jour sans fin, l'éther subtil
Qui nous fera purs, ô mon rêve !
O mon rêve!

Plus de blessures d'où le sang,
Sur nos espoirs coule sans trêve!
Nous planerons, nous enlaçant,
Perdus l'un dans l'autre, ô mon rêve !
O mon rêve!

Armand RENAUD.

Les Origines de l'Angélus

Parmi les traditions léguées par le moyen âge au monde chrétien, il n'en est pas de plus touchante et de plus populaire que celle de l'Angélus.

Qui ne s'est senti remué d'une émotion doucement mélancolique, à écouter le soir, dans la campagne, le son des cloches se répondant en échos plaintifs pour pleurer la chute du jour? Et la majesté de la prière aux champs n'a-t-elle pas inspiré un des plus purs chefs-d'œuvre de l'art contemporain ?

Chacun, à quelque religion qu'il appartienne, ne peut s'empêcher d'être impressionné par le charme si poétique de l'idée qui, au matin, à l'heure brûlante de midi, au moment du repos, arrache l'homme aux dures préoccupations de la lutte quotidienne, pour l'élever vers l'immatériel idéal.

Cette idée éclose au milieu de la sanglante mêlée du quatorzième siècle, comme une fleur de

consolation et d'apaisement, nous aimons à songer qu'elle est sortie de l'âme française.

En effet, on ignore en général l'origine de cette coutume si universellement répandue dans la catholicité.

On a souvent avancé qu'elle avait été instituée par Louis XI, en expiation du meurtre de son frère, Charles de Guienne, empoisonné par Jordan Favre, abbé de Saint-Jean-d'Angély, à l'instigation du roi lui-même, ainsi que l'insinuent les contemporains; mais plus d'un siècle auparavant le pape Jean XII, accordant, en 1318, cent jours d'indulgence « à tous ceux qui, prosternés devant l'au« tel de la Vierge, lui demanderaient trois fois « par jour avec un cœur contrit le pardon de leurs « péchés », déclare que cette oraison, pour être efficace, doit être faite à l'heure où, suivant un pieux usage consacré depuis un temps immémorial dans la ville de « Xainctes », on sonnait les cloches à la tombée de la nuit pour avertir les fidèles de saluer, avec l'ange, la Mère de Dieu.

Ce passage des Annales ecclésiastiques de Baronius ne laisse subsister aucun doute quant à l'antiquité de « l'Angélus du soir ». Il ne fait, du reste, que confirmer les traditions locales de la vieille cité santone.

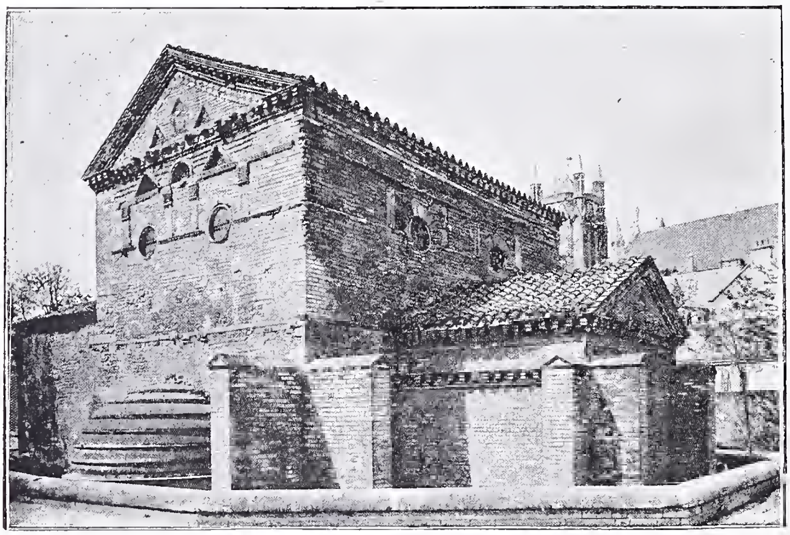
C'est bien elle qui — la première — en eut l'inspiration; c'est bien du haut du clocher de sa cathédrale de Saint-Pierre que l'appel s'en est fait entendre pour la première fois.

Louis XI, qui venait justement alors de séjourner en Saintonge, n'a donc fait qu'étendre et patronner une dévotion déjà fort ancienne en ces contrées.

La B...

LE BAPTISTÈRE SAINT-JEAN

On sait que Poitiers est une des villes de France où l'art roman a fleuri le mieux, de bonne heure. Presque toutes ses églises sont exclusivement romanes. Et le Baptistère Saint-Jean, qui les a précédées, offre déjà quelques parties de cet art qui brille dans un si grand nombre d'édifices du Poitou.



Vue extérieure du Baptistère Saint-Jean.

Longtemps on a discuté sur les origines de ce baptistère. On a voulu y voir un ancien temple païen affecté ensuite au culte chrétien. Le Père de La Croix, qui s'est fait une si légitime réputation dans le monde savant, par sa découverte de la ville romaine de Sauxay et par d'innombrables travaux archéologiques, pense que cet édifice date du commencement du quatrième siècle; toute la partie supérieure fut surhaussée au septième siècle; et les pans coupés de la façade ont été construits au commencement du onzième siècle.

Tel qu'il est, ce monument excite, de nos jours, dans le monde savant, le plus haut intérêt. Du quatrième au septième siècle, il a servi de baptistère à la ville de Poitiers. Il se trouve aujourd'hui en contre-bas et on y descend par un escalier de quatre mètres environ, par suite de la surélévation assez récente des rues d'alentour. On voit, à l'intérieur, des chapelles latérales qui servirent d'abord de vestiaire aux adultes, qui s'avançaient, nus, vers la piscine baptismale placée au centre et que l'on peut voir, dans la vue intérieure du baptistère reproduite plus bas.

Au septième siècle, le baptême par immersion fut supprimé. Le baptistère fut alors consacré au culte public, jusqu'en 1791. A cette date, les paroissiens de Saint-Jean, réduits à vingt-quatre, furent rattachés à l'une des vingt-quatre paroisses de Poitiers.

L'édifice, ainsi désaffecté, fut utilisé, un certain temps, comme asile de nuit, pour les vagabonds.

Un industriel s'y établit ensuite, marchand de soupes à bon marché pour les mendiants.

Il fut aussi loué à un fondeur de cloches, qui y a fondu les cloches actuelles de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers.

Il resta, ensuite, quelque temps abandonné.

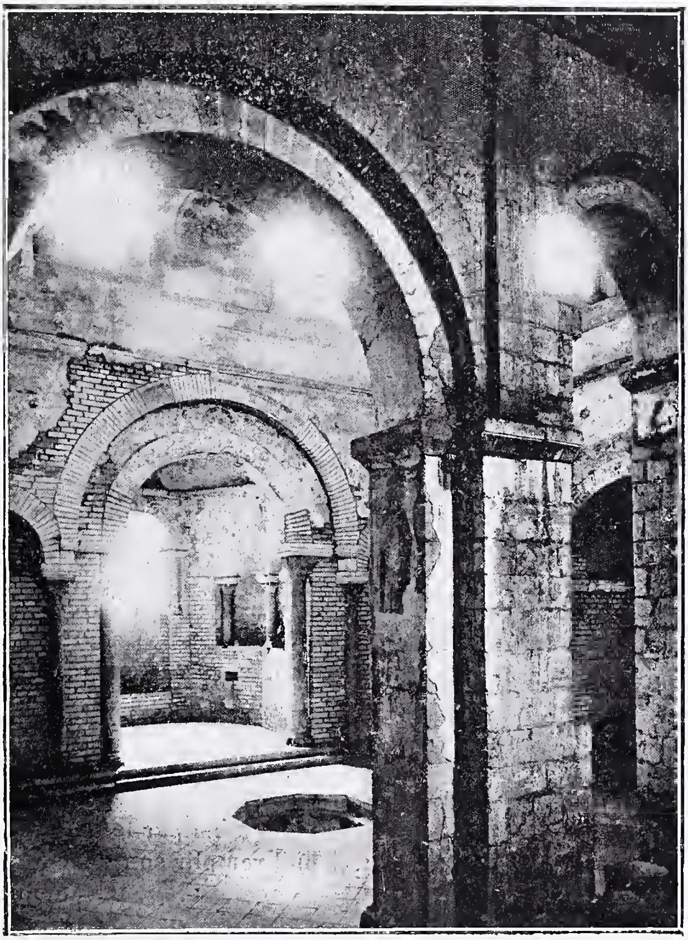
Un peu plus tard, il fut remis à l'évêque de Poitiers, à condition qu'il ne le rendrait pas au culte. Les hospices de la ville l'avaient eu durant quelque temps à leur disposition. Ils en furent dépossédés, au profit de l'évêque, parce qu'ils n'avaient pas voulu prendre à leur charge les 1.500 francs de réparations qu'il y

avait alors à exécuter. L'évêque, à son tour, se déroba à l'exécution de cette charge, qui était la seule condition imposée par l'Etat au don qu'il lui en faisait. L'Etat en reprit possession et y opéra les réparations que les hospices ni l'évêque n'avaient pas voulu y exécuter.

Ce fut pour sauver cet édifice, unique en France, que M. de Caumont, le véritable fondateur de l'archéologie en France, intervint auprès du gouvernement.

Il tenait, en 1833, à Poitiers, le premier Congrès d'archéologie en France. Et c'est à cette occasion qu'il fonda la Société française d'archéologie, pour la conservation des monuments historiques. Cette même année, le Baptistère Saint-Jean fut classé monument historique. Il fut ainsi préservé de la ruine dont les travaux édilitaires d'alors le menaçaient.

A partir de 1850, la Société des monuments historiques en résolut la restauration. La population ignorante appréciait si peu la valeur incomparable de ce monument qu'en 1854 la troupe dut intervenir pour protéger les ouvriers contre la foule qui voulait s'opposer à leurs travaux. Le monument fut alors complètement dégagé des habitations environnantes, qui le masquaient à la vue. A la demande du Père de La Croix, il a été entièrement isolé; on a achevé, sur la façade ouest, de rétablir les anciennes douves qui l'entouraient, et on a restauré l'entrée ancienne par la façade, comme au onzième siècle.



Vue intérieure et piscine du Baptistère.

En 1890, le Père de La Croix, qui voulait écrire la monographie de ce curieux édifice, obtint du Gouvernement l'autorisation d'y établir son atelier de moulages. Au cours de ses travaux, le Père de La Croix a eu la bonne fortune de découvrir quelques peintures murales, du douzième et du treizième siècle qui avaient disparu sous des couches de badigeon. Il a employé près de sept années à reproduire, par un procédé de son invention, toutes les parties architecturales et ornementales de l'intérieur de cet édifice. Et le savant archéologue a constitué ainsi un musée de moulages que les touristes étrangers, en passant à Poitiers, ne manquent jamais de visiter, dans l'installation provisoire où il en a assemblé les pièces, non loin du baptistère.

Le Baptistère Saint-Jean a été mis par l'État à la disposition de la Société des Antiquaires du l'Ouest qui en a fait un musée lapidaire mérovingien. Il est composé spécialement de pierres tombales, dont la majeure partie a été découverte et assemblée par le Père de La Croix.

Félicien Pascal.

LE SOLDAT DE ROGER

Devant l'école maternelle de la petite ville bretonne, Bernard, la nouvelle ordonnance du colonel, raide dans sa capote sanglée, qu'il doit bientôt changer pour le gilet jaune et noir de la livrée, Bernard attend.

Le colonel, de son ton bref, lui a dit :

— Vous irez à l'école des petits enfants, vous savez... là-bas, près de l'église ?...

— Oui, mon colonel.

— Vous demanderez mon fils. Vous connaissez mon fils ?

— Oui, mon colonel.

— Et vous me le ramènerez en le tenant ferme par la main. Vous avez compris ?

— Oui, mon colonel...

En quittant le cabinet de son chef, Bernard

a rencontré la *colonelle* qui, de sa voix douce, l'a interrogé :

— Vous allez chercher Roger?

— ...

Bernard ne sait pas ce qu'il est plus poli de dire : *Madame* ou *Ma colonelle*; immobile, les talons joints, la main au képi, il se tait, enfonçant le menton dans sa cravate bleue, pour toute affirmation.

— Vous prendrez bien garde. C'est aujourd'hui *marché*. Il y aura encombrement de voitures; en traversant la route, donnez la main au petit, même s'il ne le veut pas. Ne le laissez sous aucun prétexte.

Et la colonelle s'est éloignée.

En traversant la cuisine, pour sortir par la porte de service, Bernard a vu Barriquant, le *premier* ordonnance, en train de frotter les cuivres, et Maria, la bonne, occupée à repasser.

Barriquant l'a questionné :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit le colonel?

— D'aller quérir l'petit, de faire attention, de pas le lâcher.

— Ah bien! mon vieux, tu sais, si tu veux rester dans la maison, faut plaire au gosse. Qu'on t'ait dit ça ou ça, si tu ne lui vas pas, on t'aura vite mis dehors...

Maria est intervenue :

— Il n'est pas méchant, rassurez-vous. C'est vif, c'est capricieux, mais pas méchant.

Et, maintenant, Bernard, triste, préoccupé, attend son jeune maître, toute sa joie de ses fonctions d'ordonnance croulée dans la crainte de les perdre.

Songez donc! avec elles, c'était la vie facile, une chambre à soi, loin de la caserne, les repas à la cantine. Sans compter la petite importance qu'elles donnent. Déjà les camarades, les sergents étaient plus aimables... Quel dommage si *le drôle* faisait perdre tant d'avantages...

La grille du jardin de l'école s'ouvrait. Comme des poussins échappés de la volière, les enfants apparaissaient, couvés, gardés par les sous-maîtresses qui les remettaient aux parents, aux domestiques, groupés sur le trottoir.

Un beau petit garçon de cinq ans et demi, aux boucles brunes, aux grands yeux gris pleins de vie, d'ardeur, se montra des premiers.

Du regard, promptement, il chercha, puis vint droit à Bernard :

— C'est vous, le nouveau soldat?

Bernard risqua un sourire.

— Oui, c'est moi.

Le gamin fier, droit, dans sa sveltesse aristocratique, lui jeta son cartable entre les bras, et, sur le ton de commandement entendu depuis sa naissance, il ordonna :

— Prenez-moi ça. Je vais ensuite compter cinq pas et vous me suivrez, en gardant la même distance.

La figure de Bernard s'assombrit.

— Ça s'peut pas... Le colonel et votre maman m'ont dit de vous tenir par la main.

Roger, fronçant le sourcil, s'écria :

— Jamais de la vie, par exemple!

— Il le faut pourtant, reprit Bernard en s'avançant.

Roger, les deux mains derrière le dos, sur la défensive, ne fit que mieux s'insurger.

— Etes-vous, oui ou non, *mon* soldat? Je vous dis, moi, de marcher derrière. Je vous interdis de m'approcher.

Bernard, d'une voix larmoyante, l'implora :

— Je vous en prie!... Le colonel va me fiche dehors...

— J'en fais mon affaire, ne craignez rien! « Par la main! » Il ne faudrait plus que cela!

Et la tête haute, l'œil plein de défi, Roger compte les cinq pas voulus, se retourne, puis, du geste, autorise le troupier à entrer dans son sillon.

Il trotte, ravi de la liberté acquise par son autorité despotique. Il sait du reste, pour l'avoir entendu dire cent fois chez sa mère, que « les domestiques doivent être dressés dès la « première heure. Il ne faut pas leur laisser « prendre de mauvaises habitudes... »

La petite ville est en mouvement. Son *jour de marché* lui donne un air de fête.

Les paysannes avec leurs paniers de volailles, d'œufs, de beurre, sont propres et belles comme pour un Pardon.

Les légumes sont frais, les fruits mûrs et tentants. Sur la place, les boutiques des marchands ambulants, simples voitures à bras, ornées d'étoffes de couleurs variées flottant au vent, semblent autant de barques pavoisées.

Roger s'arrête, examine, furette, difficilement suivi par le pauvre Bernard, désolé de si mal remplir son devoir, de ne pas obéir à son colonel, lui que le moindre caporal maniait d'un signe.

Mais comment faire? Barriquant l'avait dit : « Si tu ne plais pas au petit, on te mettra dehors ».

Roger, à ce moment, était planté devant la magnifique voiture du charlatan casqué d'or, vêtu de velours, drapé dans un manteau rouge. Oh! le beau carrosse élevé, large, brillant, avec, au-dessus, trois musiciens vêtus comme les princes des contes des fées!

Il lui faut tant d'espace, à ce marchand de miracle, qu'il s'est mis à l'embranchement de la route, ce qui permet aux badauds de lui faire un cercle immense. Et l'homme à la longue barbe blanche parle, gesticule, pour expliquer que ses fioles guérissent toutes les souffrances.

Afin de mieux voir, Roger se perche sur un

tas de pierres qui borde le chemin. Il n'y reste pas longtemps. Son attention est détournée par un bruit nouveau. C'est le son d'une trompette, grave, lugubre et comme un trépignement sourd, continu.

Qu'est-ce que cela peut être?

L'enfant avance, regarde et aperçoit au loin quelque chose de drôle... drôle...

Une espèce de voiturette qui *va* toute seule, sans cheval, conduite par un cocher fantastique, à casquette plate et grosses lunettes noires.

Roger, curieux, intrigué, se rapproche, au milieu de la route.

Quel tapage fait la machine, à mesure qu'elle vient! Comme elle court... vole!...

Ce qu'il y a de plus amusant, c'est de voir l'effet qu'elle produit sur son passage. A des distances extraordinaires, bêtes et gens s'écartent d'elle. Les paysans ont l'air terrifié. Les oies battent de l'aile, les poules piaillent en fuyant. Si par hasard elles ne bougent pas, ce sont leurs propriétaires qui clament d'épouvante.

— C'est si stupide, le Breton! pense Roger, dédaigneux.

Et il ne bouge pas, lui, sourd aux exclamations qui pourtant redoublent.

Quand la machine est près de lui, seulement, il veut bien lui livrer passage. Il fait un pas en avant, un autre en arrière, ses pieds s'alourdissent, il ne peut plus raisonner, il se sent rivé au sol....

Au même instant deux bras le saisissent. Un choc brutal le lance au loin, il va faire panache avec un sabre-baïonnette qui lui laboure les côtes.

Bien vite ressaisi, stimulé par son caractère batailleur, il se relève, prêt à battre l'imbécile qui l'a ainsi bousculé.

Près de lui, les yeux clos, une plaie saignante au front, Bernard est étendu. Un attroupement s'est déjà fait autour d'eux.

Roger reste hébété, tandis qu'on le gronde, le malmène. La machine bizarre, le joli *teuf-teuf* s'est arrêté, et, son cocher aux gros yeux de verre menace plus que les autres, en criant : « Sale gamin! »

Roger ne comprend pas!... Puis une clarté se fait en lui... Oui, c'est cela! Bernard l'a vu en danger d'être écrasé. Il a couru, l'a pris dans ses bras. La violence de l'élan l'a jeté sur le tas de cailloux... Il s'est blessé... tué peut-être.

L'homme de la belle voiture or et feu est descendu de son trône splendide.

Par habitude de discourir, il demande si on connaît le blessé qu'il vient soigner avec son vulnéraire.

Roger l'entend, se précipite sur Bernard et sanglote.

— C'est *mon* soldat! C'est *mon* soldat.

Combien ces mêmes mots, prononcés tout à l'heure avec tant d'arrogance, sont différenciés de ton, par les larmes et le repentir!...

La pitié, entrée dans le cœur du petit garçon, par la blessure saignante de l'humble pioupiou, a tracé la voie au remords, à la bonté.

Bernard, sans blessure grave, simplement étourdi, ouvrait les yeux. Il parut s'étonner, mais sur sa bonne figure un sourire heureux se montra aussitôt. Roger tenait sa main calleuse dans ses doigts mignons et fluets, en répétant, bouleversé d'émotion :

— Je vous promets... Je vous promets... Je ne vous désobéirai plus... Et puis... je raconterai tout à papa, qui ne vous renverra jamais... jamais!...

D. Etchart.

LE RÉFECTOIRE DES CORDELIERS

En attendant que la nouvelle Ecole de médecine soit inaugurée, on vient de terminer la nouvelle Ecole pratique dont les travaux étaient commencés depuis vingt ans.

Cette Ecole s'élève sur l'emplacement de l'ancien couvent des Cordeliers, si fameux dans l'histoire du vieux Paris, et où se sont faites de si retentissantes choses. C'est de cette maison que partirent les grandes controverses religieuses du moyen âge, que sortirent *saint Bonaventure*, le *subtil Duns Scott*, des pères de l'Eglise, des papes, des cardinaux; c'est là qu'au lendemain du formidable désastre de Poitiers s'assemblèrent, sous la présidence d'Etienne Marcel, les Etats généraux qui rédigèrent la *Grande Ordonnance*.

C'est là que se fonda le club initiateur de la Révolution, dont les orateurs étaient Marat, Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Théroigne de Méricourt; c'est là que sonna le tocsin du 10 Août, là qu'eut lieu l'exposition du corps de Marat.

De tout cet immense couvent, dont les cours, les jardins, les dépendances, les pourpris s'étendaient presque jusqu'au Luxembourg, il ne reste qu'un bâtiment, superbe d'allures, où depuis longtemps se trouve installé le musée médical Dupuytren.

C'était autrefois le réfectoire que « la bonne Royne Anne » fit bâtir vers le milieu du quinzième siècle. Ce réfectoire pantagruélique mesure 57 mètres de long sur 17 mètres de large. La marmite était si grande qu'elle était passée en proverbe, et Sauval affirme que le gril, monté sur quatre roues, était capable de contenir une mannequinée de harengs.

Le premier étage auquel on accède par un escalier en hélice, occupé par le dortoir des jeunes Pères, est coiffé d'un comble très élevé avec pignon à chaque extrémité. De grandes

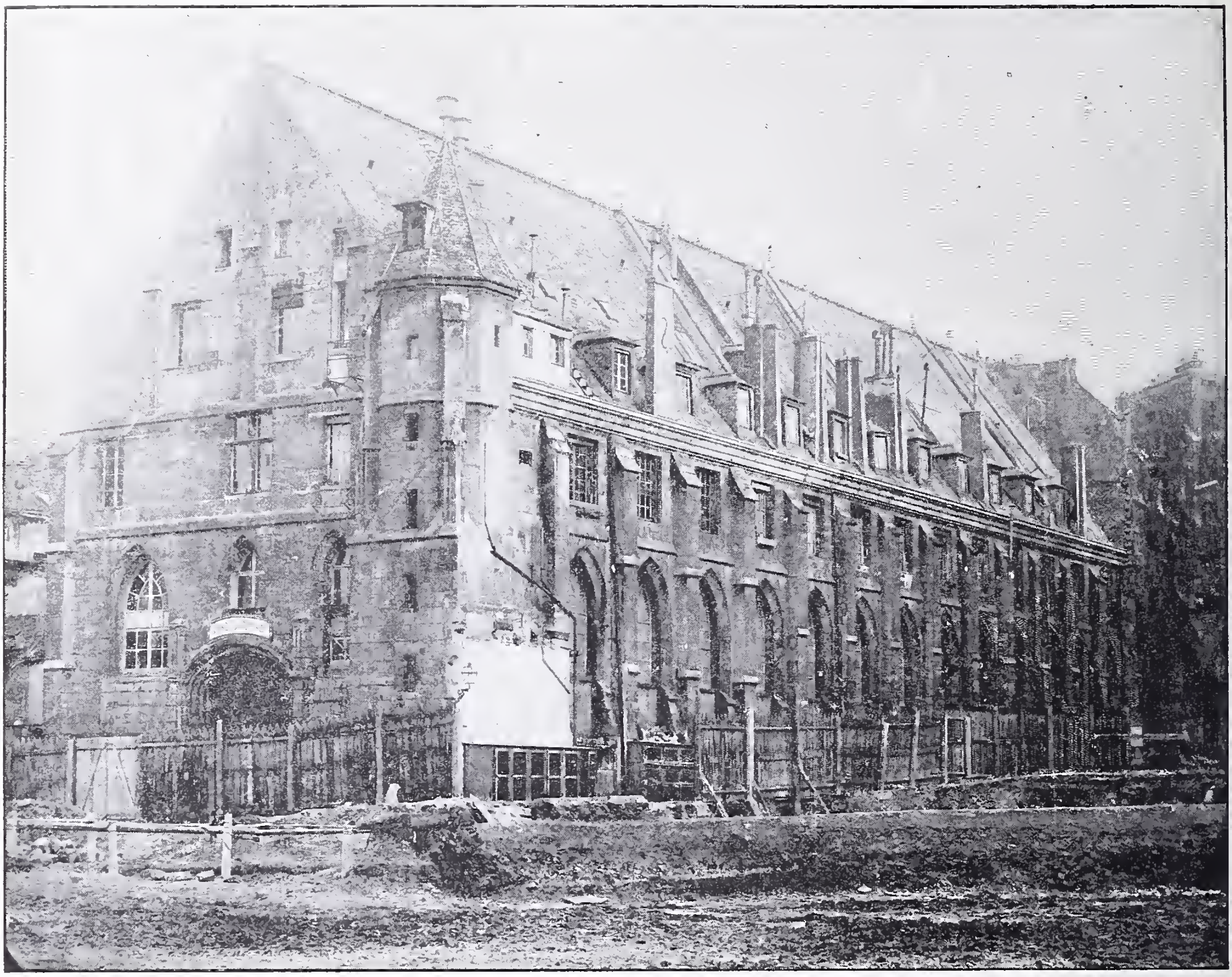
ogives percées dans les murs latéraux y répandent la lumière.

Une sorte de loge très élevée, ménagée entre deux contreforts, du côté gauche, était la chaire du lecteur. Michelet se trompe quand il place le club des Cordeliers, « cet antre sybillin de la Révolution », dans cette chapelle d'un style grave et fort, où elle eut son délire, son trépied, son oracle. Le club se tint dans une des salles de théologie où étudiaient les novices.

Il y a encore à Carnavalet la plaque de marbre, *Aula theologica*, sous laquelle, au lendemain de la fuite de Varennes, on afficha ces vers de *Brutus* :

Si parmi les *Français* il se trouvait un traître
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que ce perfide meure au milieu des tourments!

Les murs de cet ancien réfectoire qui était attenant à la cour de l'ancienne Ecole de chirurgie, affectée aujourd'hui à l'Ecole nationale de dessin, servaient de palmarès lapidaire et l'on peut voir encore, gravés dans la muraille grise entre les puissants contreforts,



Le Réfectoire des Cordeliers. — Dernier bâtiment restant du couvent des Cordeliers.

les noms des lauréats de la docte confrérie.

Nous avons relevé les inscriptions suivantes, curieuses à plus d'un titre : *Discipuli magistri; Sub moderamine Sapientis magistri* 1636-1646-1670; *Maistre Gaigniort*, 1690; *Maistre Fraisson*, 1699; *Maistre Morini*, 1704; *de Clinchant*, 1704; *Paris, Me Audouin*.

Devant le réfectoire se trouvaient les immenses jardins du couvent où se fit la pompe funèbre de Marat, où le peuple de Paris entier vint pleurer la mort de l'*Ami du Peuple*. Au milieu des arbres séculaires, sous lesquels, dans leurs frocs de bure, avaient prié les moines, en face du grand portail, se dressait un mausolée, haut et sombre, où le cadavre de Marat, plaie béante, était couché.

Tout autour, des femmes pleuraient et des sectionnaires farouches, brandissant leurs piques et jurant de le venger, lui faisaient une garde d'honneur. L'encens fumait, on chantait des hymnes, on jetait des fleurs à pleines mains, la douleur était grande, le peuple croyait avoir perdu son défenseur.

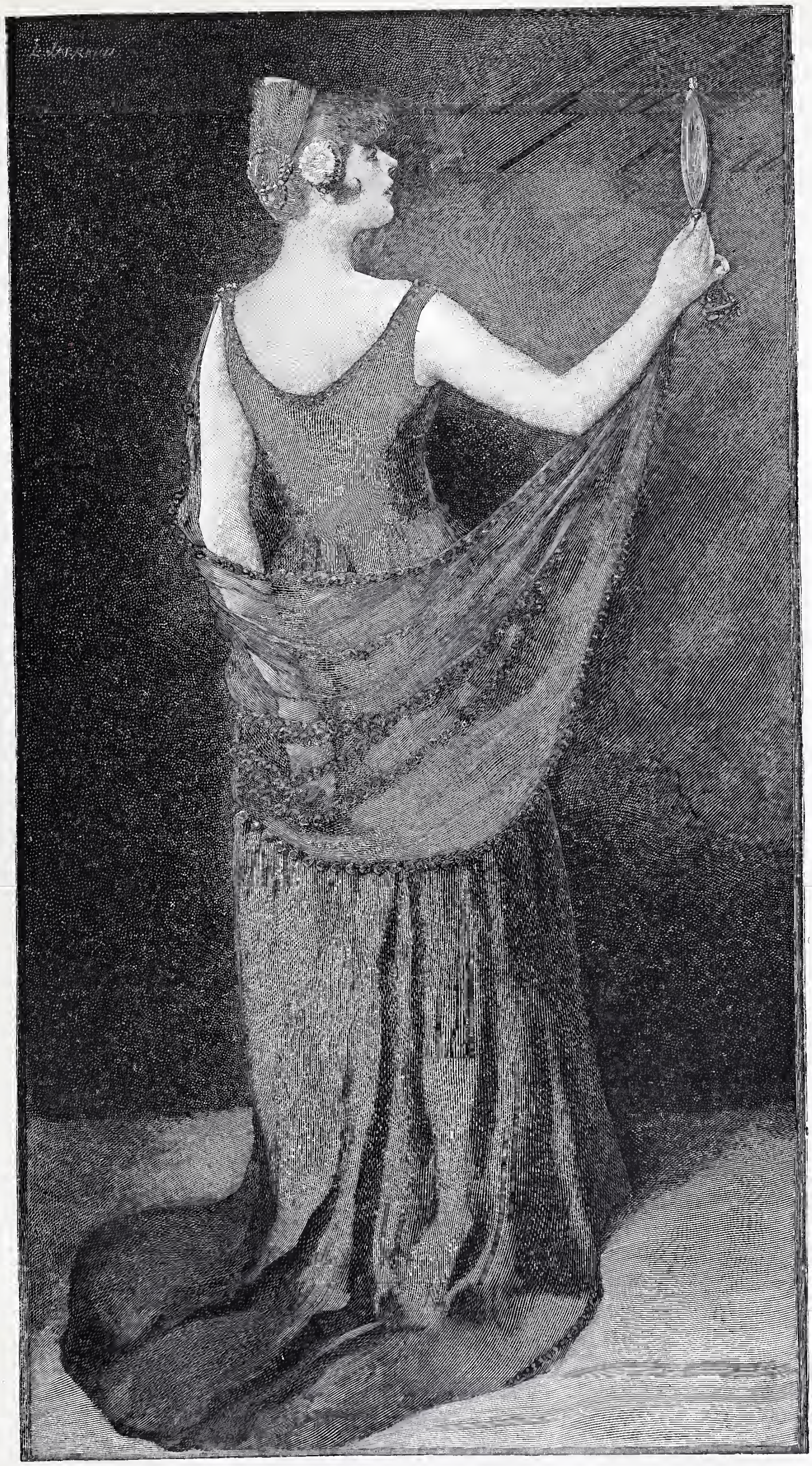
La pompe funèbre, réglée par David, fut grandiose et sinistre. Du jardin des Cordeliers, le corps de Marat fut conduit au Panthéon et de là au cimetière de Saint-Etienne-du-Mont, derrière le collège de Fortet, où il est encore.

A. Callet.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque. D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA FEMME ROUGE



MUSÉE DU LUXEMBOURG. — La Femme rouge. — Peinture de M. Dannat. — Gravé par Jarraud.

LA FEMME ROUGE

Si la belle personne que voici n'était habillée de rouge, si sa svelte silhouette ne se détachait sur un fond rouge, si toute une symphonie en rouge ne chantait autour d'elle, je voudrais bien savoir ce qui, en elle, pourrait fixer l'attention. C'est évidemment quelque grande coquette pour qui, chaque pli de sa robe est une étude, chaque frison d'or un souci. Dans le petit miroir qu'elle tient, le bras demi-tendu, que regarde-t-elle ? Ses épaules qui sont magnifiques ? Non pas ; mais son visage qui est insignifiant.

Cette Femme rouge a une ligne superbe, harmonieuse ; mais elle est à peu près dépourvue d'expression : elle pose avec trop de soin, et sa majesté froide est le résultat de trop de calculs.

Le peintre américain, qui a campé cette grande dame sur la toile, s'est moins appliqué à faire vivre son modèle qu'à mettre de la virtuosité dans ses couleurs.

F.

Le CHATEAU de BELOEIL

Le château de Belœil, la somptueuse résidence des princes de Ligne, est situé en Belgique, dans la province du Hainaut, à deux lieues, tout au plus, de la frontière française.

Dans ses parties principales, le château date du douzième siècle. Il a subi au dix-huitième siècle des remaniements importants. Aux quatre angles s'élèvent des tourelles en moellons couronnées de toitures modernes. L'avant-cour, avec ses dépendances et le portique monumental qui donne accès dans la cour d'honneur, a été construite vers 1750. Un large fossé qui fait le tour du château est bordé d'une élégante balustrade en pierre.

Le château renferme de grandes richesses artistiques et historiques qui en font un véritable musée. Mais le parc qui l'entoure est encore plus intéressant que le château. Il a été tracé en 1711 par Le Nôtre et complété quelques années après, sur les ordres de cet élégant et chevaleresque prince Charles de Ligne, l'ami des philosophes, le spirituel écrivain dont s'honorent les lettres françaises.

La famille de Ligne est une des plus anciennes et des plus illustres de l'Europe. Jean de Ligne, chambellan du duc Charles de Bourgogne, reçut le titre de maréchal du Hainaut qui resta héréditaire. Pendant la domination espagnole sur les Pays-Bas, la puissance et la fortune des barons de Ligne s'accrurent considérablement. Ils furent créés comtes en 1545, puis princes en 1602.

Le prince Charles-Joseph, le restaurateur de Belœil, naquit à Bruxelles en 1735. A quinze ans, il convint avec le colonel d'un régiment français stationné à Condé qu'il entrerait dans son régiment sous un nom d'emprunt aussitôt que la guerre viendrait à éclater. Plus tard, il fit campagne au service de Marie-Thérèse contre le Grand Frédéric, et se distingua par de nombreuses actions d'éclat. Le comte d'Artois l'entraîna à la cour de France, où son esprit et l'aménité de son caractère le mirent en grande faveur. En 1782, l'empereur Joseph II le chargea d'une mission importante auprès de Catherine II, qui lui conféra le titre de feld-maréchal.

Il accompagna ensuite la tsarine dans son voyage en Crimée. Il rejoignit Potemkin au siège d'Oczakow, et, en 1789, il couronna sa carrière militaire par le siège de Belgrade.

Les loisirs que lui laissaient ses campagnes et ses voyages, il les consacrait à la culture des lettres françaises et aux embellissements de Belœil.

Lui-même nous a laissé de ses jardins un joli croquis qui est encore exact aujourd'hui :

« Il y a beaucoup de bassins, dont l'un est entouré d'une balustrade de marbre, et l'autre de petites barres de fer léger, et doré en partie ; des charmilles hautes, fraîches et superbes, ni fatigantes ni fatiguées, que je n'ai laissées que comme des coffres qui renferment quelques jardins intérieurs, des berceaux à l'italienne, des berceaux magiques, d'autres encore d'une grande et noble proportion, un cloître charmant autour d'une pièce d'eau, des salons de gazons, des corbeilles de fleurs, une petite forêt de roses en quinconces, et, partout, les plus belles eaux du monde, vives, pures, limpides, communiquant toutes entre elles; tous les chemins sont verts et percent la forêt qui tient à mon jardin. Deux cents arpents sont l'étendue de ce terrain français. Une pièce d'eau, qui en a vingt, le sépare en deux parties égales, qui sont entourées de canaux, dont quelques bras se montrent plusieurs fois dans ma forêt, déguisés en rivières, et en entourent ainsi une petite partie qui contient des haras de cerfs, de sangliers et de chevreuils, dont on lâche la trop grande quantité dans mes bois qui ont cinq lieues de long et quelquefois deux de large. C'est au bout de cette grande pièce d'eau, après un pont tournant, sur l'un de ces canaux environnants, qu'une grande patte d'oie décide le genre de cette forêt, dont la route du milieu est large de 120 pieds. Je ne parlerai point des étoiles, des grands ronds, des dessins les plus beaux, les plus vastes, et des quinconces superbes de chênes et de hêtres qui s'y rencontrent de distance en distance pour voir traverser le cerf et les chiens. »

L'abbé Delille, qui y venait souvent, a résumé

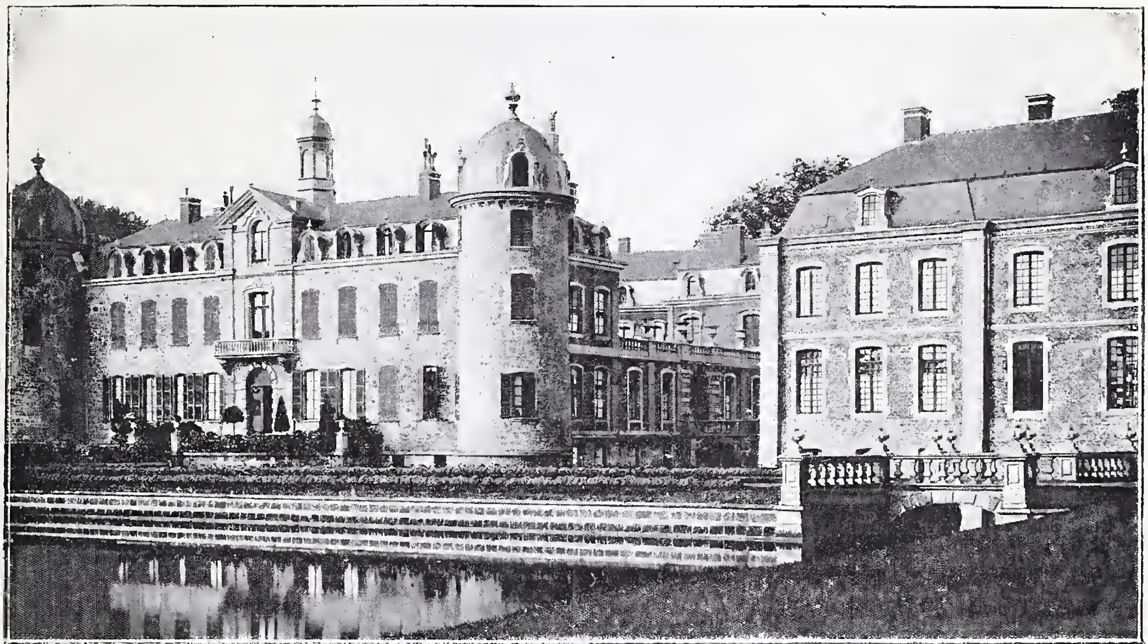
en un vers connu l'impression éprouvée en parcourant ce domaine princier :

Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre.

Le goût allégorique et sentimental du dix-huitième siècle avait parsemé cette somptueuse retraite de monuments et de constructions pittoresques dont quelques-uns ont été conservés.

Le feld-maréchal y avait disposé un ingénieux tableau de la vie humaine où il conviait les philosophes à venir méditer en se promenant. On entrait d'abord dans le berceau de l'enfance, puis dans celui de l'adolescence. Là commençaient des sentiers bordés de lis et de roses, tapissés d'un duvet vert charmant par sa fraîcheur. Un sentier entre des vignes conduisait à une statue de Silène couronné de pampres, la coupe à la main. On entrait ensuite dans l'asile de l'Amour, où se dressaient des statues en marbre blanc représentant les Jeux et les Ris. Au delà, en passant par le salon philosophique, on arrivait au cabinet de la Mort, au centre duquel, parmi des massifs de cyprès, de myrtes et de lauriers, apparaissait un sépulcre en marbre blanc.

Ailleurs se rencontraient la statue de Plutus, dorée et de mauvais goût, — comme doit être un financier, nous explique l'auteur, — et, plus loin, celle de la Fortune. Tout près de l'endroit



Vue du château de Belœil.

où régnait celle-ci, et pour compléter le symbole, s'ouvrait la caverne de l'Envie, telle que l'a décrite Ovide.

Dans des îles appropriées à leur objet, l'imaginatif prince de Ligne avait fait élever, ici, le temple de Flore, là, le temple de Diane, plus loin, le temple de Mars.

Enfin, dans une clairière, sur le bord d'une rivière, on voyait le temple de la Vérité, « traité d'une manière austère en grandes pierres de taille », faisant vis-à-vis au temple de l'Illusion « qui est de ce nouveau métal qui imite l'argent, où il y a des morceaux de glace incrustés ».

Au milieu de cette nature solennelle, Morphée avait son autel. Le prince y avait fait disposer, tout autour, d'immenses divans, « où une vingtaine de fatigués peuvent à la fois perdre le reste de leurs forces à des jeux innocents, ou en reprendre de nouvelles ».

Sous un berceau de roses d'hiver, l'admiration enthousiaste du châtelain avait fait placer la statue en marbre de M. de Voltaire; voici en quels termes il y faisait ses dévotions :

« Oui, c'est ici, c'est à vous, divin Voltaire, que j'adresse mes offrandes. Quoique vous n'aimiez que les moutons qui sont à vous, les miens viennent brouter les fleurs dont je sème le bas de votre statue, et mes vassaux et moi, avec dévotion, à vos pieds, nous bénissons celui qui donne de l'esprit aux uns et du pain aux autres.

« C'est à l'auteur des *Epitres* au lac de Genève et sur l'Agriculture, à l'Apôtre de la tolérance et de la bienfaisance, au seigneur de village, au défricheur de Ferney que je sacrifie ici. Si c'était à l'auteur de la *Henriade* et des chefs-d'œuvre de tout genre, mes richesses ne me suffiraient pas pour lui élever un temple. Il serait d'or et d'azur. J'arracherais aux dieux du paganisme leurs devises fastueuses. Elles deviendraient vraies alors, et les jours de votre naissance je me ruinerais par des jeux solennels dignes des plus beaux jours de la Grèce ».

La Fontaine, Molière, Montesquieu, Jean-Jacques avaient aussi leurs monuments. Tous étaient en marbre, sauf la statue de l'auteur du *Contrat social* qui était en bronze, « à cause du noir de son esprit ».

Quoique l'on ait cru devoir réduire cette débauche d'architecture allégorique, les jardins de Belœil ont conservé leur caractère imposant et grandiose.

La famille de Ligne les fait entretenir avec un soin scrupuleux, en souvenir de son illustre aïeul. Le public est admis tous les jours à les parcourir, et, pendant les beaux jours de l'été, Belœil reçoit la visite de nombreux promeneurs accourus de tous les points de la Belgique et du nord de la France.

FRANZ FOULON.

A PROPOS DU TATOUAGE

Le mot est emprunté à un dialecte de la Polynésie, mais la chose est vieille comme le genre humain. Le tatouage a existé de tout temps et dans tous les pays ; c'est même aujourd'hui le seul art où les sauvages l'emportent de beaucoup sur les hommes civilisés.

Quand on compare les emblèmes informes et rudimentaires qu'un ouvrier ou un soldat européen porte sur l'avant-bras aux dessins compliqués, savants et ingénieux que les artistes sur peau humaine de la Nouvelle-Zélande ou des îles Marshall tracent sur le visage, la poitrine et le dos de leur clientèle, on est obligé de constater que, dans ce genre de peinture, les Raphaëls des Antipodes ont sur leurs rivaux de l'autre hémisphère une écrasante supériorité.

Il paraît facile d'expliquer pour quels motifs, dans cette exposition de peinture d'un nouveau genre, la vieille Europe serait si complètement vaincue. Chez les peuples civilisés, le tatouage n'a pas sensiblement dévié de ses origines et est resté confiné dans les classes les plus humbles de la société, tandis que chez les sauvages il s'est peu à peu détourné de sa signification primitive et est devenu un art qui fait chaque jour de nouveaux progrès.

Le professeur Lombroso en Italie, les docteurs Lacassagne et Hutin en France, M. Wilhelm Joest en Allemagne ont publié de savants ouvrages sur cette manie si déraisonnable en apparence, qui pousse les hommes à s'infliger un véritable supplice en enfonçant dans leur peau des aiguilles trempées dans des substances colorantes, pour le seul plaisir de conserver sur leur corps des marques indébiles, et ont abouti à peu de chose près aux mêmes conclusions.

Si le paysan, l'ouvrier, le soldat sont fiers de porter sur la face interne de l'avant-bras un dessin en général rudimentaire qui représente un emblème religieux, professionnel ou patriotique, c'est que les esprits très peu cultivés éprouvent le besoin d'avoir à leur portée des symboles extrêmement simples dont le sens se comprend du premier coup, sans exiger aucune espèce de réflexion. Quelquefois, au lieu de rappeler des sentiments de religion, de solidarité professionnelle ou de valeur militaire, le tatouage, tel qu'il existe encore dans les classes les moins éclairées des nations européennes, invoque un souvenir d'amour. Les deux cœurs transpercés de la même flèche, la colombe qui porte une lettre dont l'adresse se réduit à un simple prénom, la pensée entourée d'une courte légende occupent une place importante dans la collection des modèles que les tatoueurs de France, d'Espagne et d'Italie offrent de tracer sur la peau de leurs clients.

Toutefois, à mesure que l'instruction se répand dans les classes de la société où les illettrés étaient jadis en majorité, le tatouage devient chaque jour plus rare. Au dire du professeur Lombroso, les militaires italiens qui montraient autrefois avec orgueil les dessins indébiles tracés sur leur avant-bras, et les regardaient comme une marque de vaillance, les dissimulent aujourd'hui avec le plus grand soin, non seulement à leurs supérieurs, mais encore à leurs camarades. « Ces choses-là, disait un simple soldat à l'éminent professeur de l'université de Turin, ne sont bonnes qu'à conduire un homme en prison. »

Cette observation était absolument exacte. Tombé depuis quelques années dans le plus complet discrédit auprès des paysans, des ouvriers et des soldats de toutes les nations de l'Europe, le tatouage s'est réfugié dans les bagnes et les maisons centrales. En dehors des escrocs et des faussaires qui constituent l'aristocratie intellectuelle du monde des détenus et ne sont pas assez imprévoyants pour se charger de marques indélébiles qui dans la suite permettraient de constater trop facilement leur identité, la manie du tatouage est très répandue parmi les prisonniers. Pendant les longues heures de captivité, le poids de l'ennui se fait si lourdement sentir que l'inaction est plus intolérable que la souffrance. Le détenu se fait tatouer par un camarade ou procède lui-même à cette opération pour le seul plaisir « de tuer le temps ». Peu importe que les aiguilles, trempées dans le vermillon ou l'encre de Chine lui infligent un véritable supplice en s'enfonçant dans l'épaisseur de sa peau ; le tatouage est la seule distraction qui puisse rompre l'insupportable monotonie de la vie cellulaire, et à la longue le corps du prisonnier se couvre de dessins.

Les emblèmes à la mode dans les maisons centrales sont presque toujours des symboles

de malédiction et de vengeance. Le condamné, loin de se repentir de ses crimes, déclare la guerre à la société qui l'a justement frappé : *Mort à la police! La liberté ou la mort! J'ai juré de me venger!* telles sont les devises inscrites autour des poignards que les prisonniers ont fait tatouer sur leur avant-bras et quelquefois sur leur front. Le malfaiteur romanesque et sentimental, au lieu de jeter un défi et une menace de représailles, est plutôt disposé à se considérer comme la victime d'une fatalité sinistre et inexorable.

Il prend pour devise : *Né sous une mauvaise étoile*, ou bien : *Enfant du malheur*, ou bien : *L'échafaud m'attend.*

Les loustics sont assez rares dans la corporation des assassins, mais on en rencontre parfois, et l'un d'eux a trouvé plaisant de faire inscrire sur sa main, qu'il avait plongée dans le sang de ses victimes, les mots: *Vive la France et les pommes de terre frites!*

Les criminels de marque ne se contentent pas de porter un emblème et une devise; ils ne manquent presque jamais de faire tatouer sur leur corps l'image du héros qui leur paraît le plus digne d'admiration. Voici, d'après M. Tighe Hopkins qui a publié dans le *Leisure Hour* une curieuse étude sur les Mystères du tatouage, la liste des personnages célèbres qui sont le plus souvent l'objet de ce genre de culte. En France, c'est d'Artagnan qui occupe la place d'honneur dans ce Panthéon; ensuite viennent Napoléon Ier, Marie Stuart, Jeanne d'Arc, Charlotte Corday, Garibaldi....

Presque toujours ces portraits sont très grossièrement dessinés, et si une sorte de convention traditionnelle ne permettait pas de représenter certaines illustrations historiques de premier rang par des croquis extrêmement sommaires, on ne les reconnaîtrait pas. Quel contraste entre ces dessins rudimentaires qui ressemblent aux premiers essais d'un écolier et les chefs-d'œuvre qu'exécutent les tatoueurs indigènes de la Nouvelle-Zélande, des îles Marshall et des îles Pelew! Dans ce genre de peinture, il n'est pas difficile de découvrir l'origine de l'écrasante supériorité des sauvages sur les peuples civilisés. En Europe, le tatouage ne représente que des symboles, tandis qu'en Océanie le tatouage est un art.


Un chef de la Nouvelle-Zélande.

Si le paysan, l'ouvrier, le soldat, le prisonnier portent sur l'avant-bras un dessin grossier, c'est qu'ils éprouvent le besoin d'avoir constamment sous les yeux un emblème qui résume, sous une forme très simple, une idée, un sentiment ou un souvenir. L'indigène de l'Océanie qui abandonne son épiderme aux fantaisies d'un artiste sur peau humaine obéit à une préoccupation d'une tout autre nature. Il veut se procurer un irrésistible moyen de plaire. Le tatouage occupe dans l'existence du Maori et du Papou la place que la toilette et le costume tiennent dans la vie des peuples civilisés.

Lorsque le guerrier de la Nouvelle-Guinée fait tracer sur son visage des dessins qui lui donnent un aspect effrayant, ce n'est pas seulement pour inspirer de la terreur à ses ennemis, c'est aussi pour faire naître un sentiment d'admiration dans le cœur des femmes de sa tribu qui recherchent surtout dans le visage d'un homme une expression de force et de courage. Chez les peuplades moins belliqueuses de la Polynésie, le même souci de plaire se traduit d'une autre façon. Les jeunes gens des îles Marquises se rendent irrésistibles en faisant tatouer sur leur corps des dessins qui

représentent des animaux et des plantes. Enfin, aux îles Marshall, la mode la plus récente exige que les tatoueurs reproduisent sur les corps des élégants une imitation aussi fidèle que possible des vêtements européens.

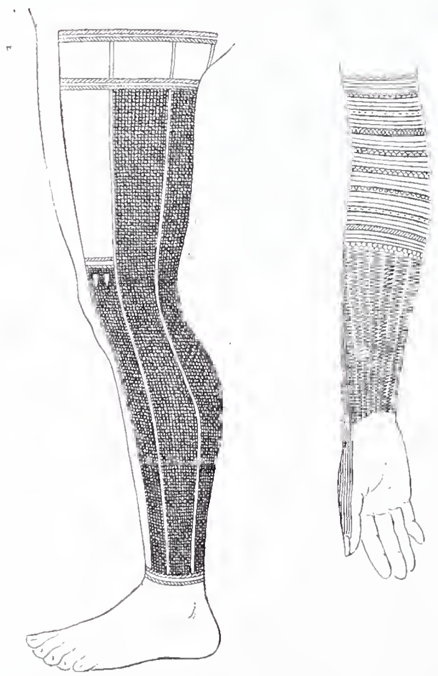
Chacune de ces écoles de peinture a son style, comme on peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur les gravures ci-dessous, que nous empruntons au savant ouvrage de M. Wilhelm Joest, publié par la maison Ascher, de Berlin.

Dans la Nouvelle-Zélande et dans le sud de la Nouvelle-Guinée, ce sont les dessins géométriques qui dominent. Les Maoris entourent leurs yeux et leur bouche d'un réseau de lignes parallèles dont les teintes sont savamment graduées. Les Motous, qui vivent sur les bords du détroit de Torrès, se contentent d'un tatouage plus discret, dont le principal ornement est fait de triangles isocèles dont les sommets sont juxtaposés.

Les artistes indigènes des iles Marquises empruntent à la nature leurs principaux motifs de décoration et représentent sur le corps de leurs clients des groupes d'oiseaux, de serpents, de verdure et de fleurs avec une richesse de coloris et une exactitude de dessin qui excitent l'étonnement des Européens.

Les tatoueurs de l'île de Ponapi excellent dans l'art de recouvrir les jambes de leurs clients d'un dessin qui donne l'illusion d'un pantalon à raies de diverses couleurs.

Les jeunes filles des îles Pelew portent sur leurs mains et sur leurs bras des tatouages



Ile de Ponapi. — Tatouage d'une jambe d'homme, d'un bras et d'une main de femme.

qui représentent des gants de fil à jour à délicates broderies, dont les modèles sont empruntés aux journaux de modes de Londres et de Hambourg.

Si les artistes indigènes de l'Océanie ont subi l'influence des peuples civilisés, il faut reconnaître que par une réciprocité à peu près inévitable, tant les communications sont devenues faciles entre les diverses parties du globe, non seulement les Japonais, mais les Anglo-Saxons de l'ancien et du nouveau monde se sont inspirés des méthodes de tatouage qui sont en honneur parmi les Maoris, les Papous et les tribus de la Polynésie.

Les sujets du Mikado qui ont l'instinct décoratif ont modifié leur ancien style national, où les animaux fantastiques tenaient une trop large place, pour se rapprocher de l'école de la Micronésie qui s'attache surtout à représenter sur la peau humaine des plantes et des oiseaux aux brillantes couleurs.

A Londres, le tatouage a fait fureur pendant une saison. Les héritiers des lords et les grandes dames de l'aristocratie britannique faisaient dessiner sur leurs bras les armes complètes de leur famille ou tout au moins le cimier de leur blason.

Les Américains du Nord sont allés bien plus loin encore dans la même voie; à défaut d'armoiries, ils ont fait tracer sur leurs bras et leur poitrine des scènes de combat entre des animaux fantastiques, et l'on cite de belles Yankees dont les blanches épaules sont couvertes de tatouages qui feraient envie à une élégante des îles Marquises ou des îles Marshall.

Fort heureusement, cette recrudescence d'une manie déraisonnable et dont les suites sont parfois mortelles ne s'est pas fait sentir en France. Dans notre pays, le tatouage n'a pas, comme en Angleterre et aux Etats-Unis, obtenu droit de cité dans les salons et il est resté un art inférieur et relégué surtout dans les établissements pénitentiaires.

G. Labadie-Lagrave.

CHIMIE CAPILLAIRE

Le docteur Georges Tissot, un hygiéniste distingué, vient, après tant d'autres, mais avec une compétence particulière, de signaler le danger des différentes teintures capillaires préconisées par nos modernes figaros. Sa thèse, qui a fait quelque bruit dans le monde savant, rappelle l'attention sur un sujet, hélas! toujours actuel. car, depuis Médée, la magicienne, combien de femmes, combien d'hommes ont vainement essayé, en changeant la couleur de leurs cheveux, d'effacer « l'irréparable outrage » du temps !

Disons d'abord le secret des principales teintures employées. C'est tout simplement l'eau oxygénée, base de toutes les préparations décolorantes, ou à peu près. Il s'en vend des centaines de mille litres par jour.

Cet agent oxydant permet d'obtenir la teinte

rousse, si recherchée des belles madames. Malheureusement, le roux doré ne dure pas et le résultat final est une décoloration très rapide des cheveux. La même lotion sert aussi à obtenir le blond vénitien, toujours fort à la mode, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par une inspection des vitrines de nos grands coiffeurs parisiens.

Pour la teinture en noir, les mixtions employées sont à base d'oxyde de plomb, de sels de plomb ou encore de sels d'argent. La chimie capillaire a même fait de nouvelles conquêtes, et certains régénérateurs, soi-disant sans danger, contiennent les éléments les plus pernicieux pour la santé.

D'après le docteur Georges Tissot, l'arsenic, la potasse caustique, le nitrate de mercure, les acides azotique, sulfurique, chlorhydrique et pyrogallique entrent communément dans la composition des teintures réellement « infaillibles et fin de siècle ».

Comme les eaux à base d'argent, dont on fait usage pour la pigmentation en noir des cheveux, laissent des maculatures brunes sur les mains, les coiffeurs vendent en général un liquide pour faire disparaître ces taches. Or ce liquide n'est autre qu'une solution de cyanure de potassium, dont les terribles effets, comme poison, sont connus de tous.

Un des moindres inconvénients de ces préparations est de causer à ceux qui s'en servent des maux de tête effroyables, souvent même des névralgies faciales plus douloureuses encore. Puis vient l'eczéma, provoqué par les teintures à l'acide chlorhydrique, et dont le docteur Brocq, médecin des hôpitaux, s'est particulièrement occupé, en signalant récemment à ses collègues la recrudescence de ce genre d'éruptions.

Parfois même l'eczéma tourne à l'érysipèle. Il n'y a pas bien longtemps, un garçon épicier, ayant eu l'idée, pour changer la couleur carotte de sa chevelure, d'y appliquer une teinture noire, a failli mourir, quelques jours après, d'une dermite érysipélateuse, dont il fut six semaines à se guérir.

Il faudrait citer aussi les innombrables cas d'empoisonnement par les sels de plomb, de délire grave, d'albuminurie, de néphrite, voire de congestion cérébrale, mais nous pensons que le lecteur est suffisamment édifié. *Initium sapientiæ timor.*

EDOUARD BONNAFFÉ.

LA VIE AU BAGNE

Suite et fin. — Voyez page 365.

Les établissements de la transportation en Nouvelle-Calédonie comprennent les pénitenciers, les camps et les centres agricoles. Pour les hommes, le pénitencier-dépôt est l'île Nou; pour les femmes, la maison de Bourail, assez généralement dénommée « le couvent ».

A leur arrivée dans la colonie, les forçats sont conduits tout d'abord au camp de Montravel, établi à l'entrée de Nouméa et dont les bâtiments, entourés d'un mur d'enceinte, avec tourelles de surveillance, peuvent contenir un millier d'hommes.

C'est là qu'on les classera pour les diriger ensuite sur l'île Nou, qui s'étend en face du chef-lieu.

N'était la promiscuité de tant d'éléments impurs et les vices qu'elle engendre, la vie des condamnés de première et deuxième classe serait, sans être enviable, moins cruelle sans doute que celle de bien des prolétaires de la vieille Europe condamnés à la mort par inanition lorsque le travail leur manque. Parmi ceux de la première classe se rencontrent des condamnés militaires qui ont péché contre la discipline, mais n'ont jamais attenté à la vie ou au porte-monnaie de leurs semblables; des hommes recommandés par un honorable passé et qui ont cédé à un moment d'aveuglement, ou d'autres dont la culpabilité, encore qu'ils aient été condamnés, peut paraître douteuse. Combien, en effet, n'en est-il pas parmi les douze mille flétris du bagne qui ont pu obéir à des causes inconnues ou être victimes d'un déplorable concours de circonstances! La vie est une immense énigme.

Les condamnés de première classe peuvent au bout d'un certain temps, surtout s'ils ont une famille qui consent à venir les rejoindre, obtenir d'être « mis en concession ». Le centre agricole de Bourail, aujourd'hui très important et où la population libre tend peu à peu à s'élever au niveau numérique de la population pénitentiaire, n'a pas d'autre origine. Des mariages, favorisés par l'Administration, avaient lieu, jadis beaucoup plus fréquemment qu'aujourd'hui, entre libérés ou forçats demandant à être mis en concession et des femmes condamnées de la maison de Bourail. Ces mariages n'ont pas toujours donné des résultats heureux : la vie commune, bien des fois, ne tardait pas à devenir insupportable aux deux époux qui s'étaient pris sans se connaître, après une courte entrevue au greffe du « couvent », simplement pour pouvoir obtenir : l'homme une concession, la femme sa liberté. Je me rappelle l'histoire d'un libéré qui, quelques jours après ses noces, *vendit* sa femme pour une paire de bottes.

Sans doute les bottes étaient-elles neuves, mais ce n'est pas une excuse : tout au plus une circonstante atténuante !

Souvent le condamné de première classe peut obtenir d'être employé chez un concessionnaire ou, sous le nom de « garçon de fa-

mille », engagé comme domestique chez un fonctionnaire. Il touche alors un salaire de six francs par mois et peut se nourrir autrement qu'avec la maigre ration délivrée à tout forçat. J'ai eu pour garçon de famille un transporté qui se vantait d'avoir travaillé aux fourneaux du duc de Morny et, en effet, il cuisinait supérieurement, mais il avait un faible prononcé pour les carottes : on n'est pas parfait.

Les condamnés des trois premières classes reçoivent, les mercredis, vendredis et dimanches, vingt-trois centilitres de vin et, les lundis, mardis, jeudis et samedis, six centilitres de tafia, — vin et tafia généreusement baptisés, cela va sans dire, par les magasiniers et distributeurs. Ces derniers ont les ruses les plus invraisemblables pour rogner à leur profit la maigre ration du condamné.

Comme nourriture, les forçats de première, deuxième et troisième classe touchent, chaque jour, 750 grammes de pain et, six fois par semaine, 250 grammes de viande. Le vendredi, cette denrée est remplacée par 120 grammes de fèves. Trois fois par semaine, 60 grammes de riz ; enfin, quotidiennement, 15 grammes de café et autant de sucre.

Ces quantités, qui ne sont pas excessives et sur lesquelles il est constamment fraudé, sans compter que les 250 grammes de viande se décomposent généralement en graisse, peaux et os, sont strictement suffisantes pour permettre aux transportés employés aux travaux publics de piocher, bêcher, porter des fardeaux, couper des arbres sous un soleil de plomb. Trente-deux à trente-huit degrés de chaleur, c'est une jolie température, bien que la brise soufflant du large vienne en adoucir l'ardeur, et il est indispensable d'accorder, après leur déjeuner bien vite expédié, un temps de sieste d'une heure ou deux — cela varie selon l'humanité des surveillants — aux forçats suants et fumants sous leurs chapeaux de paille et dans leurs vareuses de toile grise matriculées.

*
* *

Telle est la vie, plus ou moins améliorée ou empirée par le caractère des surveillants militaires chefs de camps, des condamnés des trois premières classes. On voit qu'elle n'a rien d'extraordinairement idyllique; elle est heureuse, cependant, si on la compare à celle que mènent les forçats des deux autres catégories. Ceux de la quatrième classe ne touchent jamais de salaires, et ce n'est qu'à titre de récompense qu'ils peuvent obtenir deux fois par semaine une ration de vin ou de tafia. Ceux de la cinquième, soumis au régime le plus rigoureux, ne connaissent plus que de nom les douceurs du vin, du tafia et du tabac. Ils ne quittent pas l'île Nou et les punitions pleuvent sur eux comme grêle; objets d'une surveillance toute particulière, car ils comprennent parmi eux des malfaiteurs du type le plus violent, ils passent la plupart de leurs nuits à la chaîne ou à la double chaîne, c'est-à-dire tantôt un pied, tantôt les deux, emprisonnés par un anneau fixé à la barre de fer dite « barre de justice. »

La première idée qui se présente naturellement à l'esprit de tout condamné est celle de chercher à reprendre sa liberté. Mais 360 lieues d'Océan séparent l'île Nou et le littoral néo-calédonien de l'Australie, le pays hospitalier le moins éloigné, car on ne peut compter comme refuges sérieux les petites îles encore sauvages des Nouvelles-Hébrides ou des Salomon. Or, en admettant que quelques condamnés puissent se saisir d'une embarcation, il faut que celle-ci soit assez solidement construite pour braver la grosse mer, qu'elle contienne provisions, boussole et voilure, car on ne fait guère 360 lieues à la rame ; enfin, il faut que les fugitifs sachent conduire leur esquif, et surtout que celui-ci ne soit pas capturé par une canonnière ou un croiseur lancés à leur recherche.

Toutes ces circonstances réunies font que les évasions par mer et surtout les évasions réussies sont extrêmement rares, bien qu'on en compte quelques-unes. Par contre, les évasions dans l'intérieur du pays, dans la *brousse*, sont très nombreuses.

La faim en est une des principales causes. Le plus souvent, le forçat qui s'échappe d'un camp sait qu'il ne jouira que d'une liberté bien précaire, bien momentanée. Obligé de s'écarter des routes et des habitations pendant le jour, de marauder la nuit dans les concessions des colons ou les plantations des Canaques, il est bientôt pourchassé à outrance. Son signalement a été transmis télégraphiquement de poste en poste ; une prime de vingt-cinq francs stimule les naturels des tribus ou ceux de la police indigène lancés à sa poursuite. Et finalement, après quelques jours de misère, de privations, d'alertes continuelles, de fuites dans des régions désertes et arides, l'évadé est repris, à moins qu'il n'aille se rendre aux autorités.

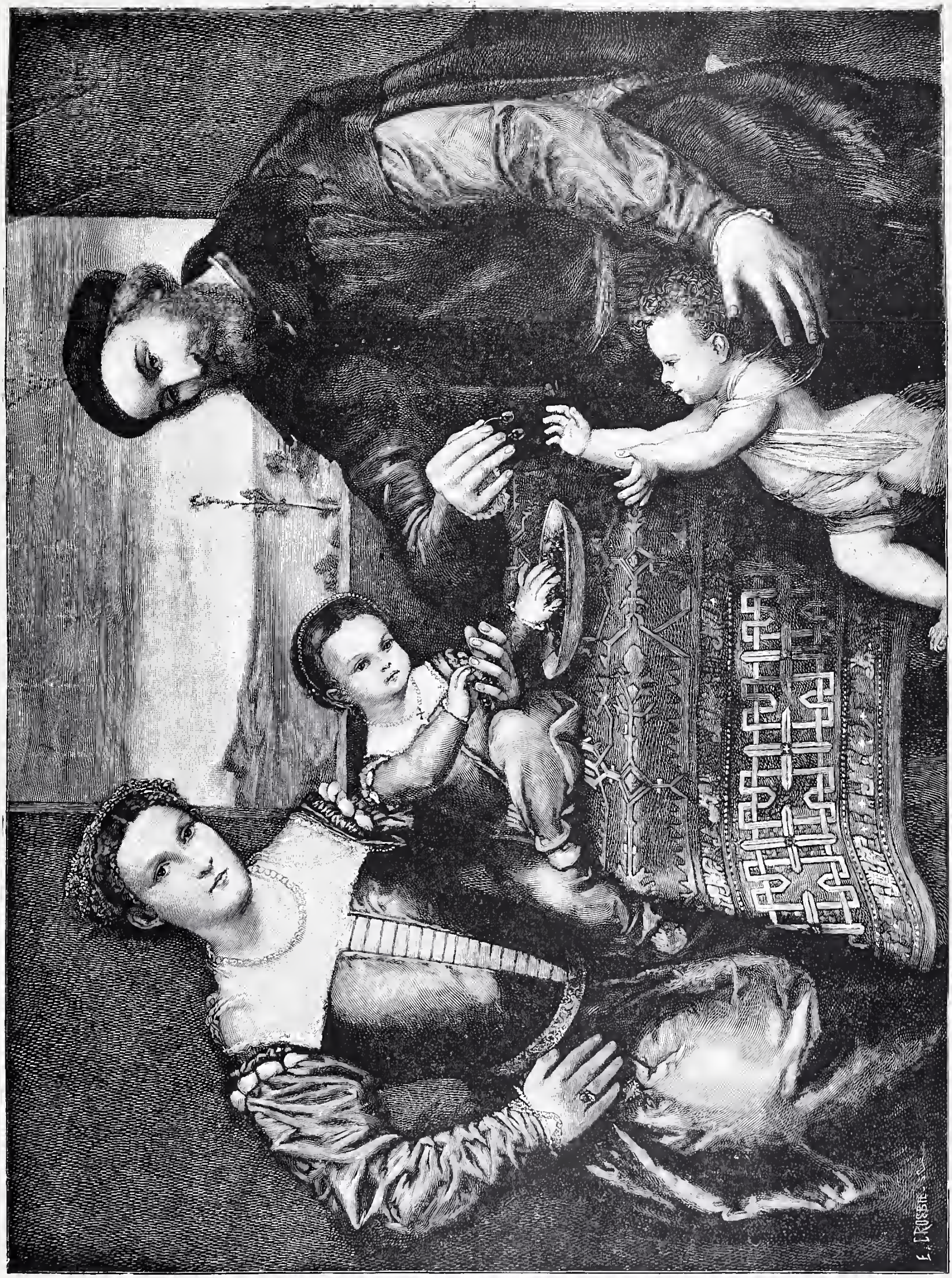
Et, lorsqu'il est repris, quelle fête pour ses captureurs à peau bronzée ! C'est presque une revanche de la race soumise sur la race blanche, conquérante et dominatrice.

Quelles doivent être leurs pensées, à ces enfants de la nature qui, naguère encore, ne connaissaient ni l'alcoolisme, ni le paupérisme, ni la criminalité, en voyant de près les plaies d'une civilisation qui les a courbés sous son joug et qui, de plus en plus, leur impose l'obligation de transformer leur vie primitive ou de mourir !

TALAMO.

Portrait de Famille

« Le beau Titien ! » vous écriez-vous, à première vue, devant ce portrait de famille. L'erreur est flatteuse pour l'auteur du tableau. Elle est méritée. Compatriote et condisciple du Titien, ami de Palma le vieux, Lorenzo Lotto appartient à la période féconde des grands



National Gallery de Londres. — Portrait de famille. — Peinture de Lorenzo Lotto. — Gravé par Crosbie.

jours de la peinture vénitienne. Il est l'élève de Giovanne Bellini, qui eut le bonheur rare de former Carpaccio, Giorgione, le Titien, ce qui suffirait à assurer au vieux maître un renom immortel, si ses propres œuvres ne prouvaient qu'il fut digne de tels disciples. D'humeur tourmentée et voyageuse, Lotto changea souvent de résidence. Il travailla à Venise, à Bergame, à Rome, à Trévise, dans les Marches, laissant partout, sur son passage, des toiles

d'inspiration et de manière différentes, mais qui témoignent d'une personnalité puissante et fine. Il subit d'abord l'influence de G. Bellini, comme on le voit par exemple dans un tableau de la galerie Borghèse. Il sut aussi s'abandonner au « fuoco giorgionesco » dont on admire les effets dans sa peinture du Pitti : *les Trois Ages de l'homme*. Durant son séjour à Bergame, il se rapprocha de la grâce et de l'exquise harmonie du Corrège. Il passa plus de dix ans à Bergame, enrichissant les églises de Santo Bartholomeo, de Santo Spirito et de Santo Bernardino de ses plus incontestés chefs-d'œuvre. Plus tard, revenu à Venise, Lotto sacrifie désormais à la manière souple et vigoureuse, au coloris fastueux, chaud et profond du Titien.

Ses portraits ne le cèdent pas de beaucoup à ceux du plus illustre des maîtres vénitiens. Le portrait de famille que nous donnons ici en est la preuve.

Ce tableau éveille je ne sais quelle impression de bien-être cossu et de paix familiale. Ce sont là, sans doute, de riches Vénitiens. Ils ont vu à SS. Giovanne et Paolo la peinture de Lotto : saint Antonin, évêque de Florence, distribuant des aumônes, qu'on vient de mettre en place. Ce qui les a frappés, c'est l'expression des anges, à qui ils ont trouvé une agréable ressemblance avec leurs bambini. Comme le peintre les représenterait adorablement, les chers enfants! Ils sont si beaux, ces petits républicains de Venise, que le doge, chaque fois qu'il les rencontre, leur sourit paternellement. Et Lotto, quelques jours après la visite de la famille à l'église, prend ses pinceaux. On est en juin, au temps des cerises ; les journées sont claires et longues, la lumière est limpide et vibrante. La chaleur est déjà forte. On pourra sans danger dévêtir le « caro nino » en saint Jean, ce qui mettra dans la peinture un air de Sainte-Famille!

Quel contraste entre la simplicité de la scène et la richesse des costumes ! A côté des humbles fruits de la terre, les plus éblouissants produits de la mer : une profusion de perles, de vraies perles. La mère et l'enfant les portent bien. La charmante Vénitienne — qui rappelle un peu *la Bella* du Titien — est, j'imagine, la fille d'un des vingt-cinq gentilshommes qui reçurent l'envoyé du roi de France, Philippe de Commines, qui les trouva « bien et richement habillez et de beaux draps de soye et escarlate ». Elle a donc été un bon parti. Sa figure, d'un ovale régulier, respire le bonheur tranquille. Ses soucis, si elle en a, doivent être passagers et ne laissent pas plus de trace dans ses yeux que l'ombre d'un vol de pigeons sur le Grand Canal. Mais pourquoi le doux et intelligent visage du père est-il si mélancolique? Sa femme est belle, ses enfants ravissants, il vit au temps de la Renaissance, il est peint par Lotto et il est Vénitien! Que manque-t-il à sa joie? *Chi lo sa?* Peut-être — mais cette hypothèse est hasardée — pressentait-il qu'il serait un jour, avec sa famille, l'hôte admiré de l'artistique Albion, entre Trafalgar-Square et Leicester-Square, ce qui, pour un Vénitien, même en peinture, n'est pas le rêve!

JOSEPH GALTIER.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Annuellement, le professeur de chimie Dumas commençait invariablement son cours par ces mots : « Rien ne se crée, rien ne se perd », voulant dire par là que la nature utilisait toutes ses forces. Le commerce, lui non plus, ne perd rien, et le gui que l'on extirpe des arbres a été appelé à fournir son rendement dans le trafic parisien.

Les bottes de gui suspendues à un bâton porté par deux malingreux, aux abords des gares et jusque dans le centre de Paris, pronostiquent l'arrivée de l'hiver et les fêtes de Noël, du premier de l'an et des Rois. Ce parasite du chêne, des pommiers et des peupliers, objet de vénération dans l'antique Gaule, alors que le chef des Druides, vêtu de blanc et accompagné de prêtres, le coupait avec une faucille d'or, dans les forêts sacrées, est passé à l'état de porte-bonheur en les fêtes familiales qui illuminent le crépuscule de l'année agonisante ainsi que l'aube de celle qui lui succède.

Au moyen âge, où l'on ne cueillait déjà plus le gui, en guise de renouvellement de l'année, on disait : *A gui l'an neu*, comme synonyme du premier de l'an. Dans les chaumières, on suspend aux poutres de la grande salle un bottillon de ces plantes ligneuses aux feuilles grasses, d'un vert jaunâtre, ornées de baies pulpeuses blanches, figurant assez bien des grappes de fausses perles.

Suivant les Gaulois, le gui était un remède à tous les maux et un préservatif contre tous les poisons ; l'eau dans laquelle il avait été trempé possédait la double vertu de purifier l'âme et de guérir le corps ; il est demeuré pour les maisons une plante de bénédiction.

La mode l'a adopté, particulièrement en Angleterre, et chaque année partent pour ce pays, des ports de Bretagne, des cargaisons de cette plante en vue du « Christmas ». Elle n'a point encore obtenu chez nous cette vogue, mais elle jouit cependant d'une certaine faveur, conjointement avec les oies grasses. Le gui commence à être le buis béni des luthériens, calvinistes, presbytériens et autres sectes auxquelles portent ombrage les croyances orthodoxes. La pauvre plante n'en est point la cause.

Voilà pour la légende, légende poétique d'ailleurs comme celle si touchante de *Robin-Redbreast*, toutes les deux filles de la terre armoricaine.

Le gui est une plante d'un aspect pittoresque, tant à cause de sa couleur qui s'harmonise si bien avec les teintes rougeâtres lavées de gris de l'écorce, que par sa dimension et l'originalité avec laquelle elle se pique sur les branches d'un pommier ou dans la fourche d'un haut peuplier, dessinant dans l'air la silhouette d'un énorme nid de corneilles.

Quand toutes les feuilles sont tombées, c'est un point

de repère pour le chasseur et le voyageur ; l'un et l'autre prisent assez la rencontre de ces broussailles aériennes.

Mais voilà le malheur ! Les uns disent très haut, les autres entre haut et bas, un peu moins convaincus, cela se sent, que ce parasite fait mourir invariablement tous les arbres auxquels il s'accroche et qu'il est urgent de le détruire. Tous les deux ou trois ans a lieu une croisade en forme pour son extermination. Voilà qui vous donne une idée de la criminalité de cette plante gaie que les enfants ont tant de plaisir à aller cueillir jusque sur les cimes des arbres les plus élevés.

Cette plante, affirme-t-on, fait par année pour plus de dix millions de dégâts pour la France. C'est là un chiffre qui vraisemblablement paraîtra assez élevé.

Tout en reconnaissant volontiers que le gui est un parasite qui peut être nuisible aux arbres à fruits, tels que poiriers et pommiers, à cause de ses suçoirs qui, pénétrant profondément dans l'arbre, absorbent au passage les sucs nourriciers, nous ne croyons point cependant qu'il soit aussi funeste qu'on veut bien le dire.

J'ai vu dans un pays où certes on ne plaisante pas avec les pommiers, arbres bénis et pour cause, j'ai vu, dis-je, d'immenses clos de pommiers dont les plus vieux étaient littéralement couverts de gui et qui ne s'en portaient pas plus mal.

Plantés par les aïeux, ces vieux arbres aux troncs lacérés parfois et aux formes bizarres étaient ceux qui donnaient le plus de fruits. On leur faisait annuellement un bout de toilette pour les débarrasser de cette exubérante végétation et c'était tout.

On peut voir couramment dans les parcs des peupliers d'Italie d'une prodigieuse altitude retenir aux fourches les plus élevées de leur couronne d'énormes buissons de la plante des druides, sans pour cela que leur santé en paraisse affectée. Leur écorce lisse et saine démontre qu'ils ne sont point attaqués dans leur essence vitale. La hache ne porte jamais le trouble dans ces frondaisons aériennes qui ont toute faculté de se développer d'année en année.

Ce qui peut être un mal pour les arbres fruitiers ne saurait importer outre mesure lorsque il est question de chênes ou de peupliers.

En résumé, le gui est un parasite point trop mal habillé, proscrit là, invité ici, lequel comme toutes les choses créées, a son utilité, puisque en arrière-saison la grive en fait son ordinaire.

Charles Diguet.

NOTRE VOISINE LA PLANÈTE « MARS »

De toutes les planètes, la plus facilement observable pour les habitants de la Terre est sans contredit notre voisine, la planète Mars.

Or la puissance toujours croissante des télescopes a permis de découvrir, il y a quelques années, et de contrôler tout dernièrement, que Mars présente une particularité dont aucun phénomène terrestre ne donne une reproduction, particularité dès lors bien faite pour étonner l'homme, être orgueilleux, enclin à s'imaginer que dans les autres mondes rien ne peut se passer qui n'ait été, ne soit ou ne doive être plus tard sur le sphéroïde qu'il habite.

Voici cette particularité : à de certaines époques à retours régulièrement périodiques, sur la surface de teinte généralement rougeâtre de notre voisine, se montrent des bandes de couleur verte à tracé géométrique absolument régulier, dont la longueur se chiffre par centaines de lieues et la largeur par douzaines de kilomètres.

Ces bandes sont tracées de façon à joindre par le plus court chemin leurs points extrêmes. Elles se recroisent sur la planète et, à chacun de leurs points d'intersection, donnent naissance à un petit cercle de couleur également verdâtre. Ces bandes apparaissent en quelques jours, durent plusieurs mois, puis disparaissent également en peu de temps.

Un savant américain vient d'écrire sur la planète Mars un volume qui résume admirablement ce que l'on sait touchant cette planète; il y a joint le résultat de ses propres observations. Comme conclusion, cet astronome émet sur la nature des bandes périodiques de Mars une hypothèse fort vraisemblable que nous demandons au lecteur la permission de lui exposer sous une forme particulière.

Nous supposerons que notre Terre, au lieu d'être constituée comme nous la connaissons, possède une constitution semblable à celle de Mars et nous rechercherons ce que nous, habitants de ce sphéroïde, serions conduits à faire pour nous y assurer une existence la plus confortable possible. Cette étude, on va le voir, nous amènera à conclure que, de loin, notre Terre se présenterait sous un aspect absolument semblable à celui qui caractérise Mars.

Admettons donc, momentanément, que notre Terre est une planète en tous points identique au Mars que nous ont révélé les observations.

Astre plus petit, cette planète s'est refroidie plus tôt, et son passage de l'état de fusion à l'état solide a précédé de milliers de siècles celui de la vraie Terre. Les agents de dénudation qui, sous nos yeux, dégradent les monts, tendent à combler les vallées avec les débris arrachés aux sommets, ont terminé leur œuvre de nivellement ; sur la surface entière du globe on chercherait en vain une colline, à plus forte raison une montagne.

Autre particularité : l'eau, au lieu d'être abondante, au lieu de former des océans et des lacs, est très rare ; il en existe cependant à l'état fluide, mais pas assez pour saturer l'atmosphère. Jamais de pluie, jamais d'orage. La seule eau qui se condense est une rosée, un peu plus abondante seulement aux pôles pendant leur saison d'hiver où en s'accumulant elle parvient à former annuellement une couche de névés appréciable qui fond en presque totalité durant l'été.

Troisième particularité : la planète, étant plus éloignée du soleil, met deux ans à accom-

plir sa révolution autour de cet astre ; ses saisons ont donc chacune une durée de six mois lunaires.

A la fin de chacun de ces hivers de cent quatre-vingts jours, une couche de névés s'est donc déposée sur toute la calotte polaire ; c'est là la seule eau qui existe à la surface de la planète. Le printemps survient, les névés les plus voisins des latitudes tempérées fondent, et successivement, au fur et à mesure qu'augmentera l'action réchauffante du soleil toujours plus proche du zénith. les névés de plus en plus voisins du pôle fondront à leur tour.

Sous les latitudes où les névés viennent de fondre, l'eau qu'ils produisent ne se réduit pas immédiatement en vapeur ; elle reste stagnante sur le sol durant un certain temps.

Autrefois, alors que la planète, non encore assez vieille, possédait des montagnes, des collines et des vallées, ces eaux s'écoulaient dans les bas-fonds, y formaient des ruisseaux, des marais et des lacs temporaires. Sur les bords de ces eaux momentanées, la végétation se développait, et, ayant devant elle six mois de printemps, puis six mois d'été, elle trouvait le temps de fleurir et de mûrir ses graines. La terre étant redevenue sèche, les plantes périssaient et les graines tombant sur un sol d'une sécheresse absolue attendaient le printemps suivant pour donner naissance à une nouvelle flore. Pendant que ceci se passait sous une latitude, d'autres névés fondaient sous une latitude plus voisine du pôle, d'autres plantes y pouvaient pousser à leur tour, et ainsi un des hémisphères se couronnait de bandes successives de végétation toujours de plus en plus voisines du pôle, au fur et à mesure que l'été avançait.

Mais cet automne d'un hémisphère correspondait au printemps de l'autre qui, à son tour, pourvu d'eau par la fonte successive de ses névés, se couvrait de bandes analogues de végétation se succédant de l'équateur au pôle.

S'il existait alors des animaux sur la planète, que faisaient-ils ? Pour vivre, ils étaient contraints de suivre la végétation, et leur existence se passait en perpétuelles migrations à la poursuite de cette eau si rare. Durant l'hiver, ils battaient en retraite vers l'équateur devant les névés en formation ; durant l'été, ils remontaient vers le pôle en se maintenant, pour pouvoir boire et manger, dans la région où la verdure existait momentanée.

La planète vieillissant devint une immense plaine. La fusion annuelle des névés n'y produisit plus ni ruisseaux ni lacs, mais seulement des marais temporaires, et la végétation en souffrit.

Alors l'homme, éclos depuis bien longtemps, d'une civilisation très avancée et par cela même en possession de moyens mécaniques formidables auprès desquels les chemins de fer ne sont que des jouets d'enfant, se dit ceci :

— Il est bien désagréable d'avoir chaque année à suivre les mouvements des névés, à vivre sur les bords des marais qu'ils forment, seuls points de la planète où la végétation puisse prospérer ; je vais creuser des canaux qui conduiront les eaux polaires partout sur la surface du globe que j'habite ; ainsi je n'aurai plus besoin de me déplacer ; l'eau viendra à moi.

L'homme se mit à l'œuvre, et il put faire grand pour trois raisons principales.

Sur cette planète plus petite que la Terre, tout était environ trois fois moins lourd ; sur cette planète sans montagnes ni collines, point n'était besoin d'ouvrages d'art ou de tranchées pour conduire l'eau aux endroits où on la voulait mener ; sur cette planète enfin, nous l'avons déjà dit, la race humaine, plus âgée de milliers de siècles, possédait des moyens d'action que nous ne soupçonnons même pas.

Pour ces causes, l'immense travail d'irrigation résolu par l'homme était chose aisée et, chaque génération perfectionnant ce qu'avait fait la précédente, la planète fut bientôt couverte d'un réseau de gigantesques aqueducs, gigantesques par leur longueur qui, allant prendre l'eau dans les marais du pôle, la conduisaient jusqu'à l'équateur. Sur ces canaux chacun vint brancher des rigoles destinées à vivifier ses champs, et sur une bande d'une certaine largeur, à droite et à gauche de chaque canal, une végétation luxuriante se développa chaque été, tandis qu'au delà, dans les espaces impossibles à irriguer par suite de leur éloignement des canaux, le sol resté veuf de toute flore conservait son aspect désert, sa couleur rougeâtre. Enfin, là où les canaux se croisaient, l'irrigation devenant plus facile encore, la végétation s'étendit plus loin, couvrant tout à l'intérieur d'une sorte de vaste circonférence autour de ce confluent.

Voici incontestablement ce que l'homme eût fait sur la Terre, si cette Terre, au lieu de posséder le régime qui lui est propre, avait eu en partage celui que le Créateur a dévolu à Mars.

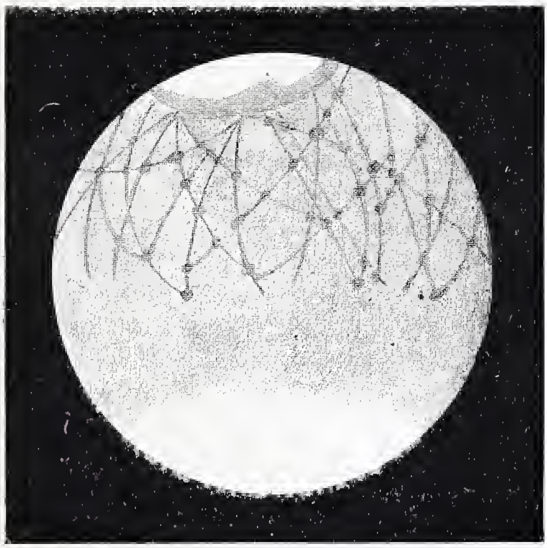
Quel aspect aurait, dans ces conditions, offert la Terre aux yeux d'observateurs placés sur les planètes voisines ?

Au moment où ces observateurs l'auraient regardée, invariablement un de ses hémisphères se trouvant dans sa saison chaude et l'autre dans sa saison froide, ils auraient vu ceci :

D'un côté, d'immenses plaines, rougeâtres, puisque le froid y aurait détruit toute végétation, et un pôle d'une blancheur éclatante, recouvert par les névés d'hiver. De l'autre côté, un pôle en partie couvert d'une large tache blanche due aux névés non encore fondus ; sur les

bords de cette tache blanche, une bande de couleur noirâtre, l'eau des marais polaires ; enfin, issus de cette bande noirâtre, de longs rubans verts aux formes géométriques s'entrecroisant, descendant vers l'équateur, et dont les points de rencontre sont caractérisés par des cercles, verts eux aussi; entre ces rubans verts, indices de la végétation entretenue par les eaux des canaux dus à l'industrie humaine, de vastes espaces rougeâtres marquant les portions de la planète restées infertiles.

Au cours d'une même année, l'observateur verrait se modifier les dimensions de la tache blanche polaire et de la ceinture noire qui l'entoure, le soleil poursuivant son œuvre de fonte des névés et d'évaporation des marais ; en même temps, il verrait les bandes vertes s'allonger vers le pôle en suivant la marche des marais en retraite.



La planète Mars.

D'une année à l'autre, l'observateur verrait aussi des bandes vertes ici disparaître, là apparaître, là modifier leur orientation, l'homme ayant délaissé certains canaux pour en construire d'autres, et la végétation suivant partout fidèlement le tracé du réseau des irrigations.

Tels seraient les aspects sous lesquels apparaîtrait de loin la Terre, dans l'hypothèse où sa constitution ne différerait pas de celle de Mars et où l'homme y serait toujours le roi de la création.

Or notre voisine la planète Mars qui, elle, est bien Mars en réalité et non en simple hypothèse, se présente à nous exactement sous la succession d'aspects qui vient d'être décrite.

Faut-il en conclure que notre voisine la planète Mars est habitée par une race intelligente non inférieure, voire même supérieure à la nôtre?

Que répondre, sinon: peut-être!

LÉO DEX.

LES BOTTINES

> ... Ce bruit charmant des talons qui résonnent sur le parquet : clic! clac! est le plus joli thème pour un rondeau.
>
> GŒTHE, *Wilhelm Meister*.

Moitié chevreau, moitié satin,
Quand elles courent par la chambre,
Clic, clac!
Il faut voir de quel air mutin
Leur fine semelle se cambre.
Clic, clac!

Sous de minces boucles d'argent,
Toujours trottant, jamais oisives,
Clic, clac!
Elles ont l'air intelligent
De deux petites souris vives.
Clic, clac!

Elles ont la marche d'un roi,
Les élégances d'un Clitandre,
Clic, clac!
Par là-dessus, je ne sais quoi
De fou, de railleur et de tendre.
Clic, clac!

En hiver, au coin d'un bon feu,
Quand le sarment pétille et flambe,
Clic, clac!
Elles aiment à rire un peu,
En laissant voir un bout de jambe.
Clic, clac!

Mais quoique assez lestes, au fond,
Elles ne sont pas libertines,
Clic, clac!
Et ne feraient pas ce que font
La plupart des autres bottines.
Clic, clac!

Jamais on ne nous trouvera
Dansant des polkas buissonnières
Clic, clac!
Au bal masqué de l'Opéra,
Ou dans le casino d'Asnières.
Clic, clac!

C'est tout au plus si nous allons,
Deux fois par mois, avec décence,
Clic, clac!
Nous trémousser dans les salons
Des bottines de connaissance.
Clic, clac!

Puis, quand nous avons bien trotté,
Le soir nous faisons nos prières,
Clic, clac!
Avec toute la gravité
De deux petites sœurs tourières.
Clic, clac!

ALPHONSE DAUDET.

Histoire d'un Mariage

NOUVELLE

Les cigares allumés, on devisait.

Un restant de jour se jouait dans les arbres, un crépuscule très doux envahissait peu à peu le jardin, une fraîcheur exquise montait des massifs récemment arrosés, les roses embaumaient.

Les hommes, restés seuls, égoïstement, avec leurs verres de liqueur, comme en un fumoir, échangeaient des propos divers.

— Ah! formula André, il ne faut pas médire de la bicyclette; c'est à cette fée d'acier que je dois mon bonheur...

— Comment cela?

— Voici.

L'histoire pouvant être longue, on s'accota, les jambes se croisèrent, les verres se remplirent, on s'apprêta à écouter le narrateur; pour d'aucuns qui avaient trop bien dîné, c'était la somnolence loisible.

— J'allais à Dieppe à machine; si vous ne connaissez pas la route, laissez-moi vous la décrire; un enchantement : le départ par Maisons-Laffitte, la forêt, les sous-bois ombreux du pavillon de la Muette, les coupes d'Achères, et, à Conflans, les jolis bords de l'Oise, un chemin de halage dans le calme des verdures, la sérénité de l'eau reflétant les péniches à l'amarre, les yachts pavoisés; puis, un pont branlant, pittoresque et vermoulu, et la montée de Cergy, petit village niché au flanc d'une colline couronnée de vignobles; après, la grande route de Pontoise aux bas-côtés glissant sous les peupliers, allongeant à perte de vue son sinus monotonement droit.....

— Oui, oui, nous savons; continue...

— Peut-être pas, parce que là je quitte l'itinéraire connu et vais vous parler de Nucourt que vous ignorez...

— Nucourt?

— Oui, un site sur la droite, bourg propret, d'aspect riche, maisonnettes groupées autour d'un vieux château à façade moyenâgeuse; je comptais, fantaisie de touriste, rejoindre par là la route de Gisors. Un incident, un tantinet romanesque quoique banal, se produisit; je croise une voiture, le cheval prend peur de mon grelot, la jeune fille qui conduisait manque de sang-froid, lâche les rênes à la bête qui commence de s'emballer...

— C'est du Georges Ohnet, et tu n'étais pas ingénieur!

— N'importe: il y avait péril, et par ma faute; je rejoins l'équipage, le dépasse, ai ainsi le temps de descendre de machine et de saisir la bride, les naseaux, je ne sais plus, de maîtriser enfin le...

— Bravo! bravo! Et

La belle fut émue
Lanturlu
Et tu l'épousas
Lan lon la...

On imposa silence au facétieux, et André reprit :

— Des villageois accoururent, on s'empressa; sauveur improvisé, je ne pus me dérober à la reconnaissance; bref, le soir je dînais au château, entre un vieux marquis qui m'exprimait sa gratitude, et une belle jeune fille qui disait me devoir la vie.

L'aventure devenait intéressante, et les fumeurs, rapprochés, écoutaient; dans l'ombre, les points de feu des cigares semblaient des vers luisants; la campagne était calme, dans une torpeur d'été; par delà les arbres, des astres brillaient; en une allée, au loin, on entendait des voix de femmes et des rires...

— Et alors?

— Alors il me fallut accepter une hospitalité offerte avec insistance; on me donna une chambre sous prétexte qu'il n'y avait pas d'auberge dans le pays et que je ne pouvais me mettre en route la nuit, et le lendemain il était décidé qu'on m'accompagnait, le voyage à Dieppe ayant tout à fait séduit ces étrangers devenus déjà des amis.

— Elle va vite, ton histoire!

— Ce n'est pas étonnant, j'ai l'habitude du dix-huit à l'heure... Je ne vous décrirai pas par le menu nos étapes, à Gisors, à Gournay, à Forges, à Neufchâtel, l'arrivée à Arques et à Dieppe; les routes étaient délicieuses, les sites que l'on traversait étaient un régal pour la vue, les arrêts aux heures de repas donnaient prétexte à une intimité de causerie toujours augmentante : les soirées dans les auberges et les hôtels eurent vite créé une familiarité charmante entre le marquis, vieillard aimable, Mlle Maud, candeur exquise inexperte au flirt dont elle ne se rendait pas compte, et moi tout interloqué de l'aventure. Insoucieux des arrêts indiqués par les guides, nous pédalions jusqu'à la nuit; alors on s'arrangeait comme on pouvait; il nous arriva de coucher chez des paysans qui n'avaient même pas d'enseigne à leur porte, qui ne logeaient pas; on leur demandait d'abord à souper, une omelette, un poulet ou un lapin pris dans la basse-cour, le tout arrosé d'un pichet de cidre, puis on visitait les chambres et, dans des draps de grosse toile rugueuse mis à des lits semblables à des armoires, on dormait jusqu'au lendemain d'un sommeil las de cycliste. Les coqs claironnaient le réveil, on trempait du bon pain bis dans des jattes de lait, et... en selle.

— Une idylle moderne! flirt et pédales! Et le vieux marquis?

— Mon cher, il n'était pas le moins brillant

de notre petite équipe ; une verdeur sèche, la moustache rude, les cheveux de neige en touffe, le jarret solide, les reins souples, un excellent coup de guidon, de l'entrain aux montées, une grande sécurité aux descentes, bref un parfait compagnon de route...

— Sa fille aussi ?

— A Dieppe, étape finale, nous devions nous quitter, moi voulant obliquer sur la Bretagne, avec retour par les bords de la Loire, eux rentrant à leur château de Nucourt. Après ces trois jours d'intimité si imprévue, le moment de la séparation m'apparaissait déjà cruel, et, le soir, notre entretien (qu'on croyait le dernier) fut triste, éteint de longs silences ; c'était au bord des flots, la mer retirée bruissait au lointain, faisait un accompagnement majestueux aux flonflons du Casino qui arrivaient par bouffées ; les feux des bateaux au large décelaient la vie, l'audace humaines...

— Avocat, passons au déluge !

— Oui, pas de description, des faits !

— J'abrège, alors ; j'avais offert mon bras à Mlle Maud, son père marchait à côté de nous, et, malgré sa présence, une sorte de secrète entente eut lieu bientôt entre nous ; nous *tandémions* en pleine sentimentalité ; le décor y prêtait d'ailleurs, l'heure, la nuit, etc. Je n'insiste pas sur les détails ; j'en passe et des meilleurs ; enfin, je n'allai pas en Bretagne pour revenir par les bords de la Loire ; eux ne repartirent pas tout de suite pour Nucourt, — des fiançailles avaient bouleversé tous les projets. A l'automne suivant, dans la petite chapelle du château, le mariage avait lieu ; d'aucuns d'entre vous y ont assisté ; mon récit est fini puisqu'un proverbe dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Et voici pourquoi, ajouta André, en une dernière phrase, je ne souffre pas qu'on médise devant moi de la bicyclette.

— Quelle marque ?

— Il n'importe ! toutes.

MAURICE GUILLEMOT.

LE PORTAIL LOUIS XV
DE LA CATHÉDRALE DE METZ

On démolit en ce moment le portail Louis XV de la cathédrale de Metz. Dans quelques jours, ce décor de pierre brune sera enlevé.

Assurément, ce n'est pas une œuvre de grand art. Mais c'est un objet de si puissant souvenir ! Or la question n'est plus de savoir ce qui, de l'art en défaut ou du souvenir trop présent, blesse les hommes d'Allemagne.

La cathédrale de Metz est dans son ensemble une merveille de grâce gothique. Elle s'élance vers le ciel comme pour l'absorber. Elle date de l'époque où les villes rivalisaient de faste religieux. Amiens avait la plus haute des églises. Metz en aura une plus haute encore ! Beauvais à son tour voulut faire davantage. Beauvais a parfaitement réussi, à ceci près que sa superbe construction s'est écroulée. Elle s'est écroulée, mais imbibée d'infini. Telle la construction messine demeure. Ses voûtes aériennes reposent sur de l'air. C'était alors l'ambition des architectes de subtiliser, jusqu'à la supprimer, la substance des murailles. Ils en faisaient des baies, des rosaces, de la chaste clarté. Qu'on allume, la nuit, une lumière vive à l'intérieur du monument, au dehors, il semblera une serre radieuse. C'est la fleur de prière qui va éclore là.

Oui, la cathédrale est presque immatérielle. Son portail Louis XV, tout au contraire, est un peu enfoncé dans la matière.

Il offre un cintre posé sur un entablement, lequel est porté par quatre colonnes et quatre pilastres d'un corinthien discret.

A l'entablement se lit une inscription latine : *Ludovici XV in extremi positi salutem clerus et populus, maximo animi ardore expostularunt. Deo favente, revixit Ludovicus. Porticum ædificari decrevit Capitulum Metense : ornari sumptibus suis rex ipse voluit...* (Louis XV était à toute extrémité. Le clergé et le peuple, avec une très grande ardeur, demandèrent son salut. Dieu l'accorda. Louis revint à la vie. Le chapitre de Metz résolut de faire élever ce portail. Le roi lui-même voulut contribuer de ses deniers...)

Il ne contribua du reste que modestement. Un excellent architecte, Blondel, familier avec toutes les choses de la construction militaire ou civile, érudit et lettré au plus haut point, fut chargé de dessiner le portail. Mais l'argent manqua d'abord, puis le zèle, puis la foi.

Ah ! ce désespoir de la France entière, quand le roi était à Metz, malade et condamné ! Il y eut alors une crise de larmes qui fut peut-être la dernière effusion vraiment monarchique.

De chaque côté du portail, dans des niches, se dressent deux figures allégoriques ; l'Espérance et la Foi. Elles sont naturellement d'un style précieux et théâtral.

Bras étendus, bouche entr'ouverte, l'Espérance, drapée dans un large manteau de fourrures parfaitement ciselé, regarde l'horizon.

A droite, la Foi montre le ciel du doigt et regarde impérieusement la terre. Cette femme à la face correcte et dure sous un capuchon monacal, vêtue d'une robe de très simple brocard, broché et ciselé, — chaque époque a une entente particulière de la simplicité, — serre contre sa hanche une énorme croix.

Orné de ces deux figures, le portail semble appliqué contre la cathédrale, comme une planche sur un vase précieusement ouvragé. Mais c'était, depuis Louis XIV, la mode de donner

ainsi un portail classique aux églises ogivales, si méconnues ! Louis XIV avait gratifié Saint-Gervais d'une semblable faveur. Début engageant.

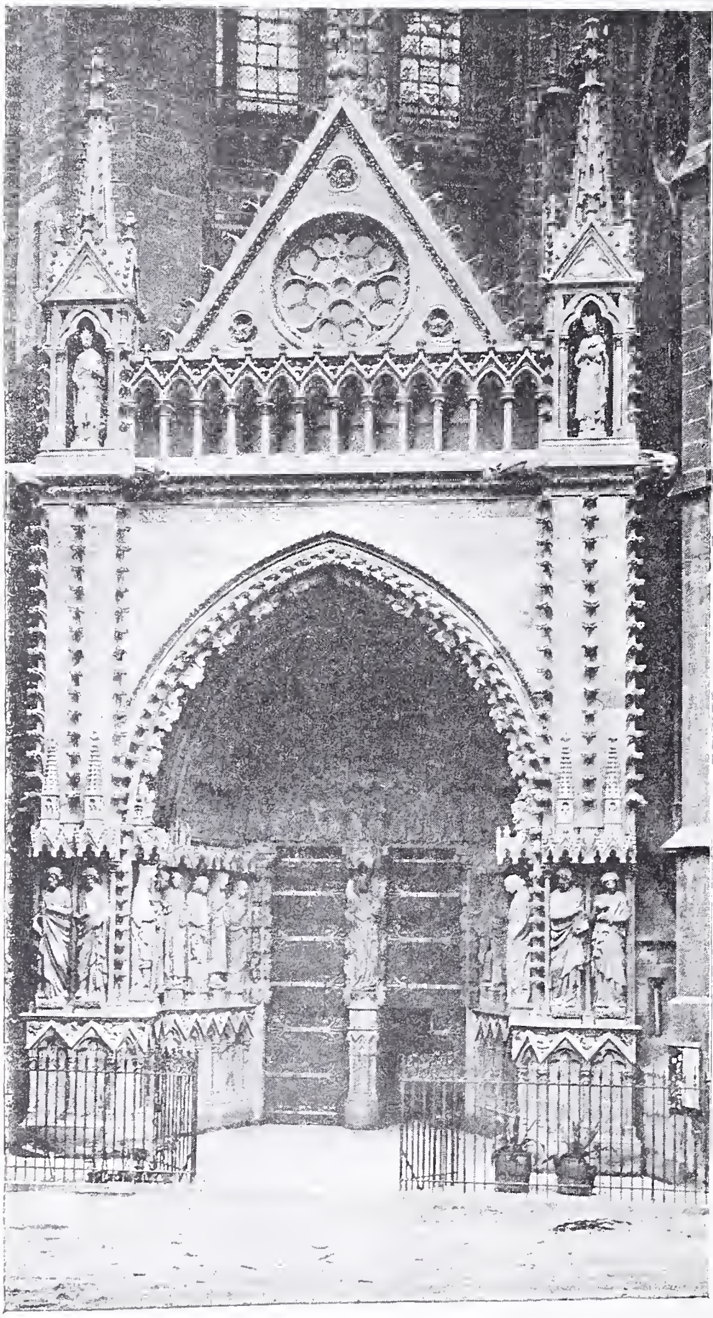
En province, cette munificence ne connut pas de bornes. Il a fallu que le Trésor s'anéantit pour que diminuât ce vandalisme constructeur.

Nous n'avons pas beaucoup d'inclination pour le style de ce portail.

Nous en avons mille fois moins encore pour celui des architectes allemands, qui est tout néo-roman, néo-gothique, néo-Renaissance, et surtout néo-prussien. Les terribles gens! Leur moindre composition sent affreusement le tire-ligne. D'ailleurs, quelle que soit l'œuvre qu'on leur commande, poste, université, école des beaux-arts, bureau, temple ou chapelle, ils n'y laissent pas une place nette ; partout ils y glissent quelque lucarne, balustre, balcon, aiguille ou autre délicatesse : ils en font une carte d'échantillons.

A Metz, le professeur chargé de l'œuvre (en Allemagne, pas d'artistes! ni architectes, ni peintres, ni sculpteurs, tous professeurs!) est déjà entré en exercice. Au-dessus du portail qu'il fait démolir, il a remanié le pignon gothique et il l'a même garni d'une horloge à cadran bleuâtre qui est du dernier goût. Hélas! les pierres du portail Louis XV, médiocres à notre esprit, ne sont pas médiocres à notre cœur !

Dans l'Alsace-Lorraine, tout ce qui appartient à l'époque française est tendrement nôtre. Nous ne regardons pas son mérite esthétique, pas plus qu'on ne regarde le visage des personnes pieusement chéries. Aussi bien, nous savons que si les Allemands pouvaient détruire tous les vestiges français, ils s'atteleraient délicieusement à cette besogne !



Portail de la cathédrale de Metz.

Ainsi, à côté de ce petit portail, sur la place même de la Cathédrale, est une statue de bronze qui, elle non plus, n'est pas un chef-d'œuvre d'exécution matérielle. C'est celle du maréchal Fabert. De profil austère et hautain, le rude homme de guerre examine la place d'armes fixement, avec une sorte d'âpreté poignante. Au socle de sa statue, on lit : « Si, pour empêcher qu'une place qui m'est confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment. »

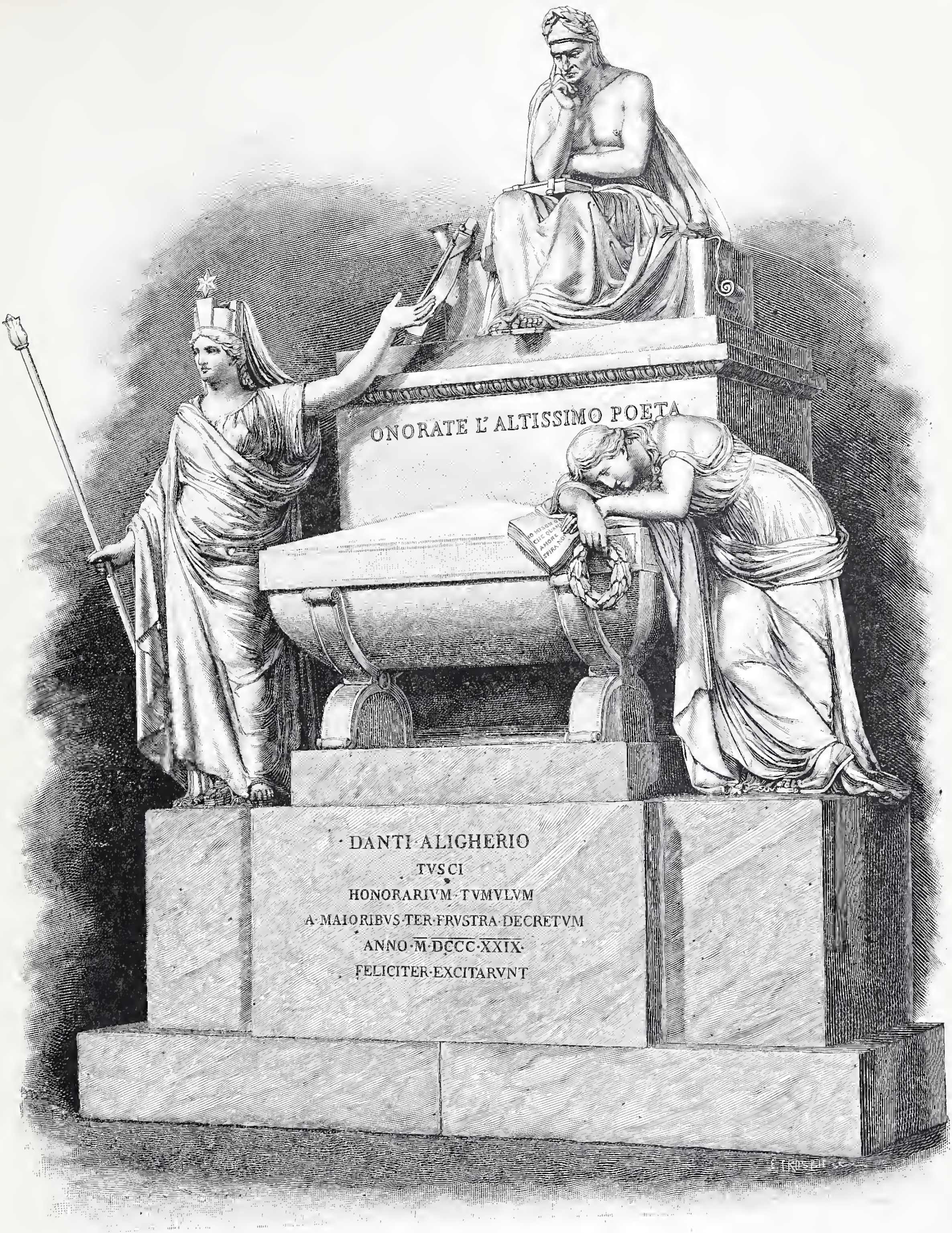
En revoyant cette ville de Metz, si fidèle de langue, d'âme, de corps, malgré les efforts frénétiques de l'envahisseur, elle qui demeure aussi française que Nancy, ou Verdun, ou Meaux, mais qui a pris une si atroce expression d'angoisse, — nous pensons que le martyre d'une cité, la passion d'une province, sont les choses les plus tragiques qui soient au monde, et que les Allemands peuvent bien arracher l'Espérance de pierre qui ouvre ses bras, briser la Foi qui porte le crucifix sur le portail de la cathédrale : ils n'arriveront pas à détruire, dans le cœur lorrain, l'Espérance indignée et la Foi héroïque.

ÉMILE HINZELIN.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE MONUMENT DU DANTE



Monument élevé a la mémoire du Dante a Santa Croce de Florence. — Gravé par Crosbie.

I

Le projet de déposer au Panthéon les restes de plusieurs illustres Français a donné l'occasion de citer la basilique de Santa Croce de Florence.

Il n'est donc pas hors d'actualité de faire connaître, non pas l'histoire du monument commencé en 1294, — l'espace accordé ne le permet pas, — mais seulement son état actuel en tant qu'enceinte funéraire.

Santa Croce renferme (1) :

(1) Je ne parle que de l'intérieur du temple proprement dit ; il y a des tombeaux dans les couloirs, sous les portiques et dans l'ancien cimetière.

Des pierres tombales sur le sol;

Des sarcophages renfermant les restes des défunts;

Des cénotaphes, tombeaux vides;

Des plaques commémoratives appliquées aux parois et aux piliers portant inscriptions, avec ou sans bustes.

Sauf quelques exceptions, ces honneurs — lorsque honneur il y a — ne correspondent point par leur importance matérielle au rang et à la qualité des personnes dont ils portent le nom. Telle modeste table de bronze, *memoria*, est consacrée à un homme illustre, alors qu'en face s'élève le somptueux tombeau d'une personne secondaire et même inconnue.

Il est clair qu'en bien des circonstances, depuis le quatorzième siècle, l'accès de Santa Croce a été donné, sans que le dispensateur ait attaché à sa concession la moindre signification d'un hommage public ou national; pour ne citer que des étrangers, nous trouvons : Jean Ketterik, évêque d'Oxford, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès du pape, mort en 1419 à Florence où il était de passage; la comtesse d'Albany, veuve du dernier Stuart, décédée en 1824, ensevelie dans un tombeau monumental composé par l'architecte français Percier; la princesse polonaise Zamoyska (1857), également dans un sarcophage important.

Quel qu'ait été le rang que ces personnes occupaient dans la société, la présence de leurs restes à Santa Croce, à côté des monuments de Dante, de Machiavel et de Michel-Ange, ne s'explique que par l'influence dont jouissaient les promoteurs de ces sépultures.

Il y a aussi à Santa Croce des chapelles patronnées, où les familles avaient le droit d'ensevelir leurs morts tant que l'ensevelissement était permis dans l'intérieur des églises. Ces chapelles pouvaient même être cédées; ainsi la chapelle des Giugni est devenue la chapelle Bonaparte et renferme les tombeaux de la princesse Charlotte Bonaparte (1802-1839), et de Julie Clary-Bonaparte (1777-1845).

Un grand nombre d'illustrations sont honorées dans d'autres églises de Florence. A Sainte-Marie-des-Fleurs, par exemple, on remarque l'effigie équestre peinte du général anglais John Hawkwood, surnommé Giovanni Acuto, ordonnée en 1394 par la Seigneurie, et celle du général Nicolo Tolentino († 1433), également ordonnée par la République. La Seigneurie fit aussi ensevelir dans l'église Santa Maria Novella le dominicain Leonardo Dati († 1424), diplomate. Les fresques des généraux furent exécutées par Paolo Uccello et Andrea Castagno, le tombeau sculpté du moine fut confié à Ghiberti.

Il est donc très logique que dans aucun document officiel Santa Croce ne soit appelée *Panthéon*; cette dénomination lui a été donnée par une de ces assimilations fréquentes dans les récits des voyageurs.

On répète aussi qu'à présent il faut une loi pour qu'une inhumation puisse avoir lieu à Santa Croce. En vérité, il existe en Toscane une loi de 1854 qui interdit les inhumations dans les églises, sauf quelques exceptions qui ne comprennent pas Santa Croce; pour les églises non dénommées, une loi est nécessaire, mais c'est une disposition générale et non spéciale à Santa Croce.

Depuis l'unité de l'Italie, le Parlement n'a autorisé que quatre inhumations dans le temple de Florence: elles concernent : l'historien Ugo Foscolo (1766-1827), l'historien Carlo Botta (1766-1837), Ubaldo Peruzzi († 1891), ancien ministre, ancien syndic de Florence, et Rossini, né à Pesaro en 1792, mort à Paris en 1868.

La loi relative à Rossini, votée en 1886, est ainsi conçue : « Les cendres de Joachim Rossini seront ensevelies dans le temple de Santa Croce, à Florence ».

Le texte ne détermine pas l'importance matérielle de l'honneur; c'est affaire au municipe de Florence et à l'*Opera*-conseil de fabrique du temple à se mettre d'accord avec le ministre de l'instruction publique qui a dans ses attributions les monuments nationaux dont Santa Croce fait partie (1).

Pour les cénotaphes et les plaques commémoratives, on en est encore aux anciennes coutumes : accord entre le municipe et l'*Opera*. Le gouvernement peut intervenir et l'Office régional des monuments nationaux a la parole dans la question d'art.

II

Le nombre de pierres tombales sur le sol du temple est de 276; les plus anciennes sont du quatorzième siècle; les plus récentes, du dix-neuvième. Une trentaine seulement sont à figures, les autres portent des écussons ou des ornements en relief ou incrustés; quelques figures sont par les plus célèbres sculpteurs toscans.

Un grand nombre de ces pierres a été usé par le piétinement, et vraiment il n'y a pas lieu d'en faire un reproche à l'administration. Cet état est une conséquence forcée de la place occupée; du moment où l'église est publique, les fidèles ont le droit d'y circuler; pour empêcher que les pierres tombales soient foulées aux pieds, il faudrait ou les couvrir, ce qui serait aller contre leur fonction, ou les entourer de barrières, comme dans un cimetière, ce qui, à Santa Croce surtout, rendrait la circulation impossible. Il reste, il est vrai, la possibilité de lever les pierres et de les adosser aux

(1) Le lieu où gît Rossini est marqué seulement par son nom; un récent concours pour son monument n'a pas donné de résultat; on recommencera.

murailles, mais alors on se heurte à de nombreuses difficultés : respect de la sépulture, droit des familles, etc. On a décidé cependant de sauver les dalles qui ont un intérêt d'histoire ou d'art, si leur déplacement ne motive aucune réclamation des ayants-droit ; c'est tout ce qu'on peut faire légalement.

III

Les sarcophages et les cénotaphes sont au nombre d'environ cinquante. Le chiffre est approximatif, parce qu'on ignore si certaines plaques murales sont simplement commémoratives ou si elles recouvrent des dépouilles engagées dans les parois, usage jadis fréquent dans les églises.

Même en passant sous silence les noms sans notoriété et ceux qui n'ont eu qu'une réputation éphémère, il n'est pas possible d'énumérer dans la présente et brève notice toutes les illustrations qui sont honorées à Santa Croce en tant qu'hommes politiques, philosophes, savants et artistes; un assez grand nombre du reste, quoique hautement apprécié de ceux qui par goût ou par profession cultivent les diverses branches des connaissances humaines est, il faut bien le dire, à peu près ignoré par la masse qu'on nomme maintenant le grand public.

Il faut donc se borner à quelques noms et à quelques monuments dans le cas où, par sa valeur d'art, le monument fait connaître l'homme.

Leonardo Bruni (1369-1444), historien et humaniste, pendant vingt-neuf ans secrétaire de la République. La fonction avait une importance capitale dans une démocratie où le pouvoir exécutif, la *Signoria*, était renouvelé tout les deux mois par voie d'élection. A la mort de Bruni, la *Signoria* lui fit élever à Santa Croce, par B. Gamberelli dit Rossellino, un tombeau; c'est un chef-d'œuvre absolu, le premier et parfait type des mausolées florentins du quinzième siècle; le *tondo*, médaillon avec la Madone et l'Enfant, est par Verrochio.

Carlo Marzuppini († 1455), successeur de Bruni ; son tombeau, érigé également par ordre de la République, est de Desiderio da Settignano, un ancien tailleur de pierre. Il est dans le même genre que celui de Rossellino, plus parfait peut-être par les détails, mais moins original, n'étant venu qu'en second lieu.

Michel-Ange Buonarotti (1475-1564). Peu de jours après sa mort, survenue à Rome, le grand-duc Cosme Ier le fit enlever secrètement. Le monument date de 1570 ; il est déjà loin du style noble et élégant du quinzième siècle. Vasari en fit le dessin et les élèves de Michel-Ange sculptèrent l'Architecture, la Sculpture et la Peinture.

Machiavel (1469-1527), secrétaire de la République, n'eut son tombeau qu'en 1787, à la suite d'une souscription publique.

Galilée (1564-1642). Son monument, dans le style baroque, est de 1737.

Alfieri, poète tragique (1749-1803), eut en 1810 son tombeau par Canova.

Dante Alighieri (1265-1321) n'a à Santa-Croce qu'un cénotaphe élevé en 1820. Ses restes sont à Ravenne où il est mort en exil. Dès la fin du quatorzième siècle, Florence réclama en vain les restes de son immortel poète, pour les déposer à Santa Croce. En 1519, le pape Léon X, des Médicis, autorisa les Florentins à les enlever de Ravenne, mais les franciscains qui en avaient la garde avaient pris leurs précautions et on ne trouva dans sa tombe que quelques phalanges qui furent négligées ; le pape Clément VII, également des Médicis, fit aussi d'inutiles tentatives. Les moines surent si bien cacher Dante et garder le secret que les cendres furent considérées comme perdues ; elles n'ont été retrouvées, par hasard, qu'en 1865, engagées dans une muraille (1).

Tous ces monuments, ainsi que les autres que nous ne pouvons citer, sont dans le goût de l'époque de leur construction ; il en est qui ne déparent pas trop la basilique ; il y en a d'autres qu'on regrette de voir à côté des œuvres de Rossellino et de Desiderio.

IV

Dans le nombre d'environ vingt-cinq *memorie* on trouve les plaques des rois Charles-Albert et Victor-Emmanuel, de l'empereur Napoléon III ; de Mazzini, Garibaldi, Cavour, Ricasoli, Daniel Manin, de Alberti, Donatello, Americo Vespucci, Toscanelli ; les trois dernières ont été placées récemment.

Les soldats d'origine toscane tombés sur les champs de bataille des guerres de l'Indépendance en 1848 et 1849 et récemment en Afrique ont des commémorations collectives.

Il resterait beaucoup à dire de Santa Croce ; nous avons sans doute encore la noble et simple architecture d'Arnolfo, les fresques du Giotto et de Daddeo Gaddi, la chaire de Benedetto da Maiano, les vitraux de Ghiberti, les statues de Donatello et des Robbia, pour ne citer que les plus fameux de ces vieux Toscans qui, dans leur art, conservaient à un si haut degré la force, l'élégance et l'émotion; mais ce n'est plus la Santa Croce du quinzième siècle ; elle a subi les outrages du temps, de la politique, de la négligence et du dédain, et cepen-

(1) De semblables dissimulations ont eu lieu ailleurs. Le corps de saint François, mort en 1226, avait été quatre ans après déposé dans la basilique d'Assise; il fut caché pour éviter son enlèvement; on en perdit la trace et il ne fut retrouvé qu'en 1817.

dant elle reste grandiose et belle. Quel admirable spectacle elle devait présenter au temps de la République!

Les murs étaient peints à fresque de sujets religieux.

Aux piliers étaient fixés des boucliers, des armes, des drapeaux, des écussons, trophées des citoyens qui avaient mérité la reconnaissance de l'État.

Au faîtage apparent des toitures étaient suspendues des crucifixions découpées; les gonfalons de la Seigneurie, du Podestat, des Corporations d'arts et métiers; le lis rouge de la commune, la croix blanche du peuple, l'aigle du parti guelfe.

Dans les nefs et les chapelles: autels aux ancônes à fond d'or, tombeaux sculptés, grilles forgées, statues, boiseries incrustées, tentures brochées d'or et de soie, orfèvreries, cierges peints, tabernacles émaillés.

Florence était prodigue et se plaisait à accumuler dans les sanctuaires les richesses qu'enfantaient ses incomparables artistes.

Santa Croce était par excellence le temple national d'un peuple artiste et d'une République qui confondaient dans un même sentiment la Patrie et la Religion.

Florence, juillet 1899.

Gerspach.

L'HOTEL A QUAT'SOUS

Deux heures du matin.....

Les Halles de Paris sont vides et si lumineuses que, tout autour, les rues irrégulières semblent à peine éclairées. C'est noyés dans l'ombre que grouillent ici et là quelques malheureux se disputant une charrette que l'on commence à décharger, — dur travail payé deux ou trois sous! — et qu'immobiles, impressionnantes, fantastiques, de hautes voitures de maraîchers s'allongent en files immobiles. Sur chacune, les légumes soigneusement alignés, carottes, navets, potirons, choux cabus, sont coloriés violemment comme des jouets; et toujours, devant, couchée en travers, une femme ronfle, le nez à la belle étoile, indécise sous de lourdes couvertures qui font toutes les silhouettes pareilles: ni hommes, ni femmes, tous maraîchers!

Puis, à quelques pas de là, rien: des rues uniformément tristes, désertes, d'où toute vie semble bannie.

Voici le square des Innocents, lugubre, malgré, autour de la vaste place, les trouées lumineuses des cafés ouverts toute la nuit aux maraîchers, — puis une rue aux recoins inattendus, aux cassures étranges, et que nous ne reconnaissons pas d'abord, tant elle ressemble peu, déserte, à ce qu'elle est en plein jour avec son infatigable et encombrante cohue: nous sommes rue Saint-Denis.

C'est là que l'aimable fonctionnaire de la Préfecture de police qui nous guide nous a promis un spectacle comique; et nous cherchons, impatients, aux enseignes des hôtels, sans deviner où se cache le mystère.

Mais rien n'arrête notre regard. Voici une devanture quelconque de café pauvre, avec ses imitations de vitraux en papier de couleur; à la porte, formidable, débraillé, en pantalon, et la chemise de flanelle déboutonnée laissant respirer largement un cou énorme, les manches retroussées sur des bras monstrueux, un garçon de salle prend le frais...

Cela ne nous intéresse point: nous passons. Mais le policier nous rappelle.

— Eh bien! où allez-vous? C'est là!

Il entre nous annoncer au patron.



Voici une devanture quelconque...

Nous attendons à la porte le résultat de ses négociations, un peu impressionnés. Des ombres de loqueteux tournent autour de nous, murmurant des phrases que nous ne comprenons pas.

Mais notre guide revient et nous fait entrer.

Quel monde! La salle est si bondée qu'en pénétrant on respire à pleine gorge une odeur âcre, nauséabonde et qu'il fait tiède comme dans une bergerie humaine. Voilà un cabaret qui doit joliment faire ses affaires! — car c'est évidemment un cabaret; — seulement les tables, encadrées de bancs, sont si étroitement rapprochées que l'on doit avoir bien de la peine à passer les consommations.

C'est un tassement indicible de clients affalés à leurs places, et dormant la tête dans les bras; quelques-uns ronflent. Il en est même qui ont roulé par terre. On dirait que l'alcool les a tous assommés.

Mais, au fait, où donc sont leurs verres ? Comment pourraient-ils même en avoir ? car, à regarder de plus près, il n'y a point la place de caser même un morceau de sucre, sur les tables.

Autre anomalie : à l'entrée de la salle, une



Tous de la soupe. Et avec quel appétit, avec quelle ferveur ils la dévorent !

grosse femme rougeaude et courtaude délivre des cachets que lui paient les nouveaux arrivants.

— Mais où sommes-nous donc ? disons-nous à l'aimable policier.

— Vous êtes chez Fradin, *l'Hôtel à quat'sous*, cinq étages, s. v. p. : deux au-dessus de l'entresol, deux au-dessous. Le Grand-Hôtel des miséreux, quoi !

Mais le patron arrive, bousculant tout le monde :

— Veux-tu circuler, toi ! Allons, au fond, au fond !

Et à nous de son ton le plus gracieux :

— Si ces Messieurs veulent voir les cuisines?

Il rudoie l'un, crie à l'autre de se ranger sur le côté pour nous laisser passer vers la cuisine. Peine inutile : les pauvres hères sont là, alignés, attendant patiemment leur tour à l'entrée de cette pièce, dont le vide contraste étrangement avec les grappes humaines amoncelées dans la salle d'entrée.

— Ces Messieurs voudraient-ils goûter un peu la soupe ?... nous dit l'hôtelier, pendant que sous nos yeux défilent des bols laissant derrière eux l'odorante traînée au fumet panaché de poireaux et de pommes de terre, si savoureuse quand on a faim.

— Merci, répondons-nous en chœur.

— Alors, permettez-moi, au moins, reprend le père Fradin, de vous offrir un verre de cognac.

Il est bien difficile de refuser. Nous hésitons pourtant un peu.

— Oh ! vous pouvez être tranquilles : vous aurez le cognac du patron, nous souffle le policier.

— Alors, Monsieur Fradin, nous acceptons avec plaisir, mais c'est notre tournée.

— Achille, quatre cognacs, quatre... et du mien, tu sais.

— Boum ! voilà.

On nous sert, nous buvons sur le pouce, et comme nous voyons le patron tout content d'avoir trinqué avec nous, nous sentons que le moment est venu de lui poser des questions.

— Alors, pour quatre sous, à tous ces malheureux vous donnez le gîte ?...

— Oui, un gîte à la nuit.

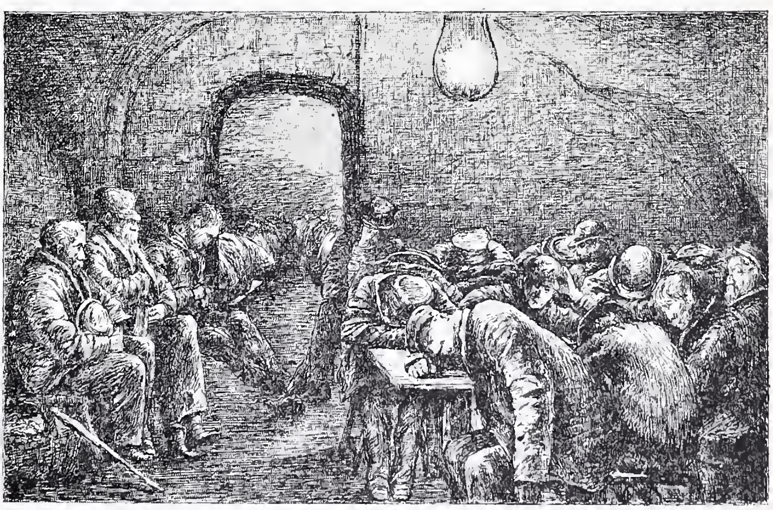
Ah ! la nourriture est comprise, continue le père Fradin : ils ont au choix un bol de soupe, une tasse de café ou un verre de vin.

— Bien entendu, c'est le vin qui est le plus demandé ?

— Vous vous trompez singulièrement, Messieurs. J'ai le soir six cents clients ; en hiver, au moment des grands froids, j'en ai huit cents : eh bien ! je ne débite pas quinze litres de vin par nuit. Tous de la soupe !

Le fait est que depuis un quart d'heure nous n'avons pas entendu un seul consommateur réclamer du vin. La soupe fait vraiment prime ; et avec quel appétit, avec quelle ferveur, ils la hument, ils la dévorent !

— Vous n'avez jamais de difficultés avec vos clients ? Il doit y avoir pas mal de mauvaises têtes, là-dedans ?



Nous nous laissons guider du côté des caves d'où remonte, avec un relent de tiédeur, un ronflement sonore.

— Jamais, Messieurs, jamais la police n'est obligée de mettre les pieds ici.

— Jamais ?

Le policier nous confirme le dire du père Fradin.

— Mais vous ne leur demandez aucun papier d'origine, aucun certificat ?

— C'est précisément pourquoi ils viennent chez moi, tandis qu'à l'Hospitalité de nuit...

Notre cœur de bons contribuables craint d'entendre le procès des institutions de notre pays. Nous arrêtons le patron sur cette pente :

— Enfin, il n'y a jamais de bruit, de querelles entre eux?

— Les disputes, on ne connait pas ça ici ; à peine quelquefois un ivrogne vient troubler le sommeil de ses camarades. Je vous garantis que le vacarme ne dure pas longtemps, d'abord parce que je ne le tolère pas, ensuite parce que mes clients eux-mêmes auraient, en un clin d'œil, fait sortir le perturbateur.

Et les ronflements qui s'élevaient de toutes parts venaient comme donner leur approbation aux dires de Fradin.

— Alors, en somme, vous ne savez pas à qui vous avez affaire quand il vous vient un client? Vous n'avez même pas le registre des logeurs, et vous pouvez parfaitement donner asile à des assassins, à des misérables de la pire espèce?

— Possible ! mais croyez-moi, Messieurs, les malfaiteurs sont rares chez moi. Tous ceux que vous voyez ici sont de pauvres diables aux prises avec les difficultés de la vie, des gens qui peut-être ont commis jadis une peccadille, un vol sans importance, et qui, hélas ! ne peuvent retrouver ni le droit chemin ni du travail, mais ce ne sont pas des misérables.

Regardez plutôt : ils sont tous là courbés sous la fatigue, brisés par les privations. Depuis six heures du matin, heure à laquelle nous les mettons à la porte, jusqu'à huit heures et demie du soir, heure où nous les acceptons, ils ont erré aux quatre coins de Paris, et vous ne pouvez pas vous figurer quels tours de force d'ingéniosité il leur a fallu inventer afin de trouver les quatre sous nécessaires pour aller coucher chez Fradin : pister des voyageurs avec colis dans les gares, et souvent faire une heure à la course en suivant une voiture pour finalement se voir repousser ; ou bien surveiller un cheval deux heures pendant que le cocher joue à la manille chez le mastroquet. Que sais-je encore ?

Et le policier, qui fait de la psychologie expérimentale, ajoute :

— Tout malheureux a deux périodes dans son calvaire : une période de révolte, — celle où il commet un délit, — c'est la première étape de la misère ; puis une période de résignation, de défaite. Ici, vous n'avez guère que des résignés.

Le père Fradin, qui nous voit impressionnés, redevient le commerçant qui ne perd jamais ses droits, s'il perd son temps à donner des explications aux intrus que nous sommes, et nous dit :

— Si ces Messieurs veulent un peu venir en aide à ces pauvres gens, je suis sûr que quelques cachets seront les bienvenus ; c'est vingt centimes. Pour combien en voulez-vous ?

C'est avec plaisir que nous achetons chacun une provision de jetons que nous distribuons çà et là sur notre passage à ceux qui ont la chance d'être éveillés.

— Maintenant, si vous voulez bien, mon fils, Messieurs, va vous faire voir le reste de la maison.

Nous nous laissons guider du côté des caves d'où monte, avec un relent de tiédeur, un ronflement incessant et sonore. On dirait le sommeil d'une bête terrible et gigantesque : terrible, en effet, cette masse d'êtres, quand, à leur réveil, ils se retrouvent sur le dur pavé de Paris, ventres et goussets vides, et les membres rompus de leur sommeil en cet étrange hôtel.

Car il n'y a point de lits, cela va sans dire, chez Fradin; pas même des planches où s'étendre. C'est assis sur les bancs, et la tête sur la table, que doivent dormir, pressés côte à côte, les pauvres clients de la maison.

Quand tout est plein, il reste la terre, et les escaliers !

Nous avons vu cette chose inouïe : sur les marches aux arêtes dures, des hommes dormir profondément, se dérangeant à peine quand un compagnon de misère enjambe leurs membres endoloris; et l'amoncellement de ces pauvres corps brisés coulait, s'étendait et montait tout le long des cinq étages.

Nous ne pouvions passer qu'accrochés à la rampe et nous enlevant à la force du poignet pour ne pas fouler aux pieds les dormeurs.

De temps en temps, l'escalier forme un recoin, une sorte de niche en tournant; des groupes de deux ou trois dormeurs s'y étaient réfugiés.

— Ce sont les malins, ceux-là, nous dit le fils Fradin, eux et ceux qui sont sous les tables; ils sont sûrs de n'être point dérangés, et ils peuvent *s'étendre* (!). Mais il faut arriver de bonne heure pour avoir ces places-là !

Nous traversons la première cave, « la plus recherchée, nous explique notre guide, à cause de sa bonne température ». Nous descendons encore un étage : c'est une cave sous la cave. L'encombrement y est inouï. « Bien mal rangés, ces dessous ! » murmure notre chanteur.

Mais il s'agit de remonter, car il nous reste les étages supérieurs à parcourir.

Au fur et à mesure que nous montons, une chaleur intolérable nous prend, faite de toutes les chaleurs asphyxiantes d'en bas, qui s'élèvent, aggravant la chaleur des

becs de gaz qui éclairent lugubrement ces taudis.

— Vous voyez, ce sont toujours les plus jeunes qui sont juchés dans les niches d'escaliers. Ce sont les plus agiles et les plus roublards.

Et le fils Fradin nous désigne deux gamins de seize à dix-sept ans, l'un propre et pâle, quelque apprenti sans place ; — l'autre déguenillé, quelque vaurien précoce, — mais en somme rien du voyou sinistre capable de mauvais coups.

— Et cet autre là-bas, dans le coin, avec son faux-col, sa jaquette noire, son chapeau haut de forme rabattu sur le visage ?...

— Celui-là, nous dit le fils Fradin s'adressant à nous deux, c'est un de vos confrères, Messieurs.

— Un confrère ? Bah !

— Oui, un ancien homme de lettres, un journalier. (Nous pensons qu'il veut dire journaliste.) Maintenant il fait des adresses sur des bandes. On lui donne vingt sous pour ça.

C'est un de nos clients les plus assidus. C'est aussi un des plus heureux. Il déjeune à midi pour huit sous ; le soir il mange sa soupe chez Fradin. Il dépense douze sous par jour ; il a encore huit sous pour faire le jeune homme.

— Espérons que c'est un philosophe.

Et, dans la poche entr'ouverte de sa jaquette, nous introduisons deux ou trois jetons. Si, en même temps que philosophe, le pauvre homme est poète, il peut rêver que la Fortune vient lui rendre visite en ce moment.

Mais nous n'y tenons plus, la chaleur devient insupportable en haut ; on transpire comme au milieu de l'été.

Il s'agit maintenant de refaire le même chemin pour redescendre, et ce n'est pas très facile. Ce serait un crime de troubler ces sommeils pendant lesquels les malheureux oublient peut-être !

Nous ne savons vraiment pas où poser le pied. On craint, comme dans un cauchemar, de piétiner des cadavres.

Nous avons hâte de nous trouver dehors, de respirer de l'air frais, loin de cette vision obsédante de loques et de haillons, et chaque pas exige de longues précautions.

Enfin nous sortons, et c'est pour nous une délivrance que d'arriver dans la rue.

Nous quittons l' « hôtel » avec ce navrement que l'on éprouve en présence de tant de misères que l'on ne peut soulager ; et il nous semble qu'un peu de notre tristesse reste au front du solide garçon, trapu, débraillé, qui revient prendre, tandis que nous nous éloignons, sa faction dans l'air pur de la nuit, devant l'antre tiède et écœurant.

LOUIS SCHNEIDER.

LA PHOTO-CAMERA

L'engouement que les fontaines lumineuses excitèrent pendant l'Exposition de 1889 avait sa raison d'être. Ce spectacle, qui paraissait à première vue n'exiger de la part du public aucun effort d'imagination, faisait pourtant naître dans l'esprit le pressentiment d'une ère nouvelle ; ces étincelantes fantaisies de la lumière où des rayons empruntés à chacune des nuances de l'arc-en-ciel venaient tour à tour prendre vie sous la forme d'eaux jaillissantes ressemblaient aux premiers préludes de la symphonie des couleurs, la vraie musique de l'avenir.

Un professeur américain, M. Charles Barnard, a imaginé un appareil fort simple qui permet de reconstituer la palette de la nature et d'étudier par des procédés scientifiques les problèmes qu'auront à résoudre les Mozarts et les Beethovens des siècles futurs, dont le génie découvrira probablement le dernier mot de l'harmonie des nuances afin de procurer des sensations inédites au genre humain fatigué de l'harmonie des sons.

Cet appareil, qui s'appelle la *photo-camera*, est une boîte rectangulaire de carton de 12 centimètres de long sur 12 centimètres de large et 6 centimètres de hauteur. L'un des côtés latéraux est entièrement ouvert et à la paroi supérieure est pratiquée une ouverture qui est fermée par un obturateur. Lorsqu'on enlève cet obturateur, il met à jour un cadre muni de rainures où l'on fait glisser des pellicules de gélatine emprisonnées entre deux plaques de verre. Ces pellicules sont au nombre de trois et portent le nom de *colorateurs*. La première est rouge orangé ; la seconde, vert jaunâtre ; la troisième, violet clair. Ces trois couleurs sont complémentaires, c'est-à-dire qu'elles produisent la lumière blanche lorsque, au moyen d'un appareil de projection, elles sont recueillies ensemble sur l'écran.

Plaçons maintenant la *photo-camera* sur une table éclairée par une fenêtre exposée du côté du nord. La table est recouverte d'une étoffe noire et entourée d'un rideau qui doit s'élever à une hauteur suffisante pour protéger l'œil de l'observateur contre la lumière diffuse répandue dans la salle où se fait l'expérience.

Retirons la couverture et faisons glisser le colorateur rouge dans le cadre à rainures qui se trouve à la partie supérieure de l'appareil en même temps que nous recouvrons la paroi inférieure d'une feuille de papier blanc.

Cette feuille de papier paraîtra rose, d'une teinte plus pâle que la nuance rouge orangé du colorateur. Ce phénomène est facile à expliquer. La pellicule de gélatine n'a laissé passer que les rayons rouges de la lumière solaire, et par conséquent la feuille de papier n'a pu ré-

fléchir que des rayons de cette couleur, mais en les réfléchissant elle leur a fait perdre une partie de leur intensité, parce qu'elle a subi l'influence de la lumière diffuse qui s'est introduite par l'ouverture latérale de l'appareil. L'action exercée par la lumière diffuse sur la couleur des objets placés à l'intérieur de la *photo-camera* se manifestera de la façon la plus sensible, si nous procédons à l'expérience suivante : laissons le colorateur rouge dans le cadre et remplaçons par une feuille de papier également rouge la feuille de papier blanc qui se trouvait sur la paroi inférieure de l'appareil. Le papier rouge soumis à l'influence des rayons rouges de la lumière solaire prendra une nuance beaucoup plus vive, et ce résultat était si facile à prévoir qu'il nous paraît inutile de l'expliquer.

Faisons maintenant usage d'une feuille de carton blanc, que nous emploierons comme un réflecteur, qui augmentera l'intensité des rayons lumineux qui traversent le colorateur. Suivant la position qu'occupera le réflecteur placé au-dessus de l'ouverture supérieure de la *photo-camera*, la feuille de papier rouge introduite dans la partie inférieure de l'appareil prendra une teinte plus ou moins claire. Cette expérience se présente sous une forme plus intéressante, si l'on remplace la feuille de papier rouge par une rose de la même couleur.

Il sera très curieux de faire varier la nuance de cette fleur à mesure que l'on rapprochera ou que l'on éloignera le réflecteur de l'ouverture pratiquée à la partie supérieure de la *photo-camera*.

Jusqu'à présent nous n'avons introduit dans l'appareil que des objets blancs ou de la même nuance que le colorateur ; examinons maintenant les résultats qui vont se produire lorsque les objets en question ne seront pas de la même couleur que les rayons dont ils seront éclairés.

Soumettons à l'influence du colorateur rouge une feuille de papier vert. Notre œil recevra en même temps deux sensations : en premier lieu, celle des rayons rouges qui pénètrent dans l'appareil par l'ouverture supérieure, et en second lieu celle des rayons verts que la feuille de papier de cette couleur emprunte à la lumière blanche diffuse qui pénètre par l'ouverture latérale. Ce mélange produira du jaune et si l'on fait usage du réflecteur il sera facile de montrer par quelle série de gradations une feuille de papier vert peut devenir une feuille de papier jaune. Si nous remplaçons la feuille de papier par une rose blanche, la fleur prendra une teinte rosée, tandis que les feuilles vertes de la tige deviendront d'un jaune doré. Il serait facile de multiplier indéfiniment les expériences en faisant successivement usage de chacun des trois colorateurs, et nous ajouterons que le meilleur moyen d'obtenir des nuances aussi éclatantes que possible serait de soumettre la photo-camera à l'action directe du soleil, entre midi et trois heures; mais les constatations qui pourraient être faites dans cet ordre de recherches ne modifieraient en rien les principes que nous avons indiqués plus haut.

Prenons maintenant un fragment de carton auquel nous avons donné la forme d'une croix ou d'une étoile, et plaçons-le au-dessous du colorateur rouge. Si la paroi inférieure de l'appareil reste recouverte de papier noir, l'image de cette croix ou de cette étoile se détachera en rouge vif sur un fond sombre. Si nous remplaçons le papier noir par du papier vert, les rayons verts de la lumière diffuse, se confondant avec les rayons rouges qui ont traversé le colorateur, produiront une image orangé jaunâtre.

On sait que la couleur à donner aux ombres est un des problèmes les plus difficiles que les peintres aient à résoudre ; peut-être une série d'expériences faites à l'aide de la photo-camera fourniraient-elles, sur ces questions si controversées, d'utiles indications.

Exposons la photo-camera à la lumière du nord, recouvrons la paroi inférieure d'une feuille de papier blanc sur laquelle nous plaçons un canif, un crayon, un porte-plume ou tout autre objet de petite dimension. Si nous laissons librement entrer la lumière par le haut de l'appareil, l'objet en question projettera une ombre grise sur le papier blanc. Faisons glisser maintenant le colorateur violet dans l'ouverture pratiquée à la partie supérieure ; à mesure que le colorateur s'avance dans les rainures du cadre aménagé pour le recevoir, l'ombre projetée sur le papier blanc devient plus intense et prend une teinte violette.

Bientôt apparaît une autre couleur ; au moment où l'ouverture est complètement fermée par le colorateur qui ne laisse plus pénétrer que des rayons violets, l'ombre devient jaune. Elle est verte lorsque le colorateur est rouge et elle est rouge lorsqu'il est vert. La couleur de l'ombre est toujours la couleur complémentaire de la couleur des rayons lumineux. En d'autres termes, les deux couleurs réunies doivent reconstituer la lumière blanche.

Il nous paraît inutile d'insister sur les services que peut rendre l'appareil inventé par M. Charles Barnard. La photo-camera ne permet pas seulement de faire l'éducation de l'œil, elle fournit aussi les moyens de surprendre les plus curieux secrets de la nature et de pénétrer les mystères de l'harmonie des couleurs directement empruntées aux rayons du soleil.

G. Labadie-Lagrave.

LA LEÇON DE GUITARE

La Leçon de guitare! C'est bien vite dit, et voilà un titre qui a l'air de tout expliquer, et qui n'explique rien du tout. Ainsi on se contente de ces étiquettes absurdement traditionnelles et traditionnellement absurdes.

Terburg d'ailleurs (ou plutôt Ter Borch, pour



MUSÉE DU LOUVRE. — La Leçon de guitare. — Peinture de Terburg. — Gravé par Crosbie.

lui donner à lui aussi son vrai nom), n'a pas de chance avec les titres. Au Louvre on continue à appeler le *Galant Militaire*, le soldat (ou plutôt l'officier, et même peut-être officier supérieur) qui offre de l'or à une femme. Et les musées d'Europe sont pleins de « leçons de guitare » qui ne sont pas des leçons, et où il n'y a pas de guitare.

Ici l'instrument n'est pas une guitare : c'est une sorte de luth, instrument plus raffiné et

plus distingué. Il n'y a pas la moindre *leçon*, mais bien un simple *accompagnement*. C'est une jeune femme, et du meilleur monde, qui accompagne une chanson que chante un personnage également du bon ton. Leurs costumes prouvent que leur situation n'est pas la première venue. Au reste, Ter Borch était un homme des plus distingués, un homme du monde peignant des gens du monde, et non point des paysans en goguette ou des rustres en folie, comme faisait Jean Steen, par exemple qui pourtant, quoi que la légende en ait dit, était aussi un homme d'une grande distinction.

Seulement nous croyons connaître les Hollandais parce qu'ils sont à deux pas de chez nous, et en réalité nous les connaissons moins que s'ils étaient aussi loin que les Chinois. Il faut chercher à les pénétrer, et c'est d'autant plus difficile qu'ils se tiennent fort renfermés.

Il est bon de savoir que des visages ronds et placides cachent souvent chez eux les esprits les plus déliés et les plus railleurs. Puis, la fausse idée que nous nous faisons de l'*élégance* est cause que nous croyons que des gens comme ceux que représente ce tableau sont des personnes un peu du commun. Pourquoi? Parce que les Hollandais de bonne race, quand on les connaît bien, se préoccupent plus de mettre de l'élégance dans leurs goûts que dans leur taille et dans leurs manières. Ces personnes « toutes rondes » sont en même temps très compliquées et très profondes.

Mais nous voici loin de cette précieuse peinture de la National Gallery. Nous admettons donc, faute de mieux, que cette dame et ce seigneur déchiffrent la dernière chanson à la mode, et que leur ami prend à l'audition un vif intérêt; cela se voit à son attitude, à l'expression de son visage. Le chanteur prend, à sa chanson, un plaisir extrême, et cela nous fait plaisir à nous-mêmes de regarder le spectacle de gens qui n'ont point de soucis, surtout quand ce spectacle nous est décrit par un des plus merveilleux peintres modernes, Ter Borch, qui sut être délicat sans mièvrerie, riche avec sobriété, et spirituel sans avoir l'air de le savoir.

Arsène Alexandre.

QUELQUES VÉHICULES FIN DE SIÈCLE

EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES

Il n'entre pas dans notre pensée de donner ici une nomenclature des fantaises locomotives qui, aux États-Unis, sur cette terre fertile en excentricités, ont pu passer par la tête d'individus isolés. Si, par exemple, lors de l'Exposition de Chicago, certains originaux ont trouvé bon de se rendre à la *World's Fair* en chariot d'émigrant, en voiture à bœufs, voire même en périssoire; si, plus récemment, un monsieur, évidemment à l'abri du mal de mer a entrepris de traverser l'Atlantique en canot; si des familles considèrent comme le « nec plus ultra » de l'amusement de passer leurs vacances dans des *canal-boats*, remorqués par des mules que chacun à son tour vient enfourcher, ce ne sont là, en somme, que des faits divers sans grand intérêt.

Nous voulons aujourd'hui dire quelques mots de véhicules régulièrement employés par des entrepreneurs ou des industriels pour les besoins de leurs exploitations, mais qui sortent tant soit peu de l'ordinaire, comme on va en juger.

C'est ainsi que nous prendrons la liberté de présenter à nos lecteurs les *lunch-cars* ou voitures-restaurant qu'on rencontre presque sur chaque place des villes de l'*est* des Etats-Unis. Peints de couleurs voyantes, ces innombrables véhicules ne diffèrent guère les uns des autres qu'à l'extérieur. Intérieurement, ils sont identiques; une tablette qui règne le long de trois des côtés, avec tabourets fixés au plancher: voilà pour le client. Le quatrième côté, réservé au cuisinier, renferme les fourneaux, percolateur, garde-manger, buffet, que seulement des prodiges d'ingéniosité font tenir dans un si étroit espace. Il est juste d'ajouter que la carte du jour est fort limitée : œufs, café ou thé, tartes, ragoûts, pâtés, en sont les pièces de résistance. En principe, un restaurant de nuit, le *lunch-car*, fonctionne souvent aussi durant le jour, par exemple dans les endroits où se trouve momentanément une grande agglomération d'ouvriers.

Quand le *lunch-car*, au cours de ses pérégrinations, a trouvé une « bonne place », il y séjourne pour un temps indéterminé; le timon disparaît, les roues sont recouvertes de toile, et l'établissement est mis en communication avec les conduites de gaz et d'eau de la rue. Assez fréquemment il pousse même le luxe jusqu'à s'éclairer à l'électricité.

Pour modiques que soient les prix des consommations, il n'est pas rare, pour une de ces voitures, de faire de 50 à 60 francs par nuit. Et ces gains étaient beaucoup plus considérables il y a quelques années, avant que la concurrence eût fait décupler le nombre des *cars*. A l'heure actuelle, la plupart de ces établissements appartiennent à des Compagnies commerciales; quelques-uns à des sociétés de tempérance. Les unes et les autres, en somme, réalisent de ce chef des dividendes qui montent jusqu'à 18 0/0. Ce qui montre une fois de plus qu'une institution humanitaire peut être parfois extrêmement rémunératrice!

Mais, quittant l'*est* et descendant vers le *sud*, arrêtons-nous à Philadelphie où un véhicule d'un tout autre genre mérite de fixer notre attention. Comme le *lunch-car*, il ne fonctionne

guère que la nuit; couronné de fumée, projetant de tous côtés des lueurs fantastiques et faisant trembler dans leurs lits les pacifiques quakers pennsylvaniens, c'est la *Fonderie* de fer volante de l' « Union Traction Company ». Trois vigoureux chevaux la transportent rapidement d'un bout à l'autre de l'immense cité, où elle sert surtout à fondre sur place des rails de tramways et d'autres objets exigés par la traction électrique.

Remontons quelques instants à New-York City. Qu'est-ce que cet étrange omnibus qui, surmonté d'un dais noir, figure en tête d'un enterrement? C'est le dernier mot en matière de pompes funèbres; c'est un véhicule à deux fins — ou plutôt à trois, car il sert à transporter le corps, la famille avec ses invités et enfin les fleurs. Le « corbillard-omnibus » est extrêmement bien entendu. Qu'on en juge. Le cercueil et le catafalque vitré dans lequel il est enfermé sont d'abord déposés dans l'intérieur; puis, au moyen d'un engrenage très simple, hissés sans presque d'efforts sur le toit où ils prennent place immédiatement derrière une sorte de compartiment grillé qui renferme les couronnes, etc. L'intérieur est divisé en deux, comme les diligences : un coupé pour les proches — huit places — et l'omnibus proprement dit, à vingt-quatre sièges. Les deux compartiments sont séparés par une cloison « à l'épreuve du bruit », — ce qui permet à la famille de sangloter et aux invités de maudire les exigences de la civilité puérile et honnête, sans se gêner mutuellement. Inutile d'ajouter que l'ensemble est chauffé et éclairé à l'électricité. Bref, il ne manque à ce véhicule que d'être automobile pour constituer l'idéal du genre. C'est d'autre part assez économique, car les prospectus nous informent que le *Combination Hearse and Coach* peut être loué à 35 dollars « la journée ». La « journée » rend rêveur!...

Si l'on circule dans les quartiers populeux des grandes villes américaines, en été, on peut voir parfois, au centre d'un attroupement de centaines d'enfants, ne différant entre eux que par le plus ou moins de délabrement de leur toilette, un établissement étrange, dont il est malaisé, à première vue, de déterminer la nature. C'est une sorte de chariot bas, attelé d'un ou deux chevaux, et sur lequel quelque chose tourne péniblement, avec des grincements que ne réussissent pas à couvrir les accords peu mélodieux d'un orgue de Barbarie. Approchez-vous, si vous pouvez, et vous reconnaîtrez les « chevaux de bois sur roues ». Mus à bras d'homme, ces carrousels ne peuvent naturellement pas être des modèles du genre, mais ils ont le grand avantage de changer de place sans la moindre difficulté.

Lorsque l'enthousiasme des enfants du *block* commence à se refroidir ou plutôt leur bourse à se dégarnir, on rattelle le cheval et la machine va fonctionner à un autre coin de rue.

Laissez-vous maintenant transporter, lecteur, dans la Caroline du Sud. Dans une forêt de pins est arrêté un convoi d'aspect singulier : des véhicules qui rappellent, par leurs dimensions les « caravanes » de marchands forains, et par leur apparence les voitures cellulaires. C'est la nuit, et, à l'entour, d'énormes chiens et des hommes armés font bonne garde. Au jour, de tous ces *wagons* sortent des êtres à mauvaise mine : leur uniforme rayé les fait reconnaître pour des convicts.

Leur principale occupation, dans la *South-Carolina*, est de construire ou de réparer les routes; et ils passent la plus grande partie de leur temps... en dehors des maisons centrales. La nuit venue, ils sont enfermés dans les prisons roulantes qui les suivent partout dans leur triste voyage.

Mais nous en avons terminé avec les véhicules ordinaires, ou, si l'on préfère, « ancien modèle ». Les moyens modernes de locomotion apportent aussi leur contingent d'excentricités au sujet qui nous occupe.

D'abord, les chemins de fer.

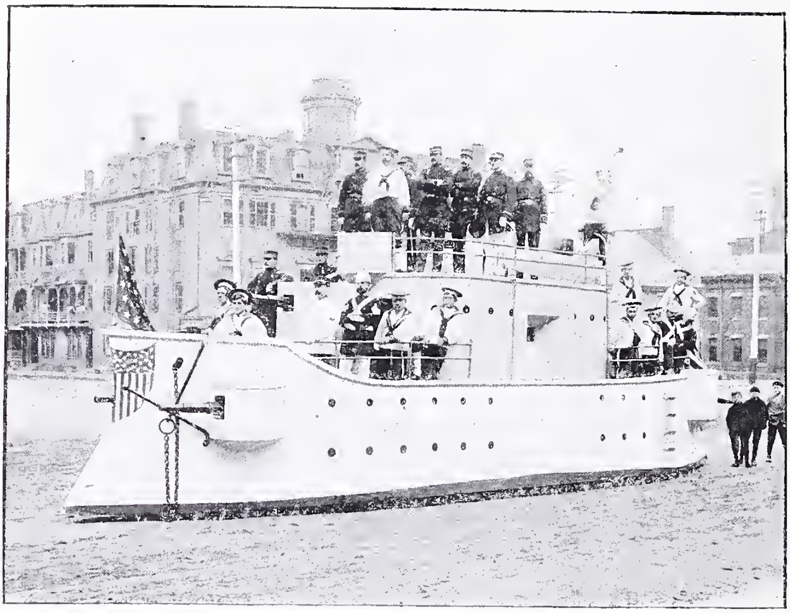
Il va sans dire que, dans une contrée où les distances à parcourir par terre sont considérables, la question de transportation par voies ferrées devient un des problèmes les plus compliqués pour les troupes de théâtre ambulantes, les « compagnies de ménestrels », les cirques, etc. En général, toutes ces institutions possèdent aujourd'hui leur propre matériel roulant, sauf, bien entendu, les machines qui sont fournies par les diverses lignes de chemins de fer parcourues. Il est extrêmement intéressant de visiter les trains spéciaux des grands cirques comme Barnum et Bailey, Ringling frères, Forepangles, Buffalo Bill, etc., et leur description ferait un véritable volume. C'est une monographie à écrire, et une des plus curieuses, car ce sont de véritables villages qui se transportent ainsi sur rails. Bornons-nous à donner, à titre d'exemple, la composition du convoi de la ménagerie Barnum. Il comprend trois trains de vingt voitures chacun. Le premier renferme trois wagons-lits pour trois cents ouvriers, etc. et sept voitures à bestiaux pour deux cents chevaux; le reste sont des trucks ou des fourgons pour le matériel de construction des tentes ou hippodromes et pour les cuisines. La deuxième section contient une centaine de chevaux, une partie de la ménagerie proprement dite, les sièges du cirque, la garde-robe de la troupe. Le dernier train se compose des cages, du wagon du directeur, des bureaux, des accessoires et de wagons-lits pour deux cents « artistes » environ.

Remarquons que les cuisines, qui doivent suivre l'établissement sur le champ de foire,

sont elles-mêmes sur roues, comme les cages, et sont chargées pour le voyage sur des trucks plats.

Nous ne nous attarderons pas sur l'aménagement des trains de luxe des lignes américaines. On sait que ces derniers comprennent aujourd'hui des bibliothèques où l'on peut faire sa correspondance, des boutiques de barbier, etc. Il nous faut toutefois signaler un perfectionnement en perspective : la création d'un théâtre ambulant fonctionnant sur une des lignes qui relient New-York à San-Francisco. Ce n'est pas là d'ailleurs une innovation bien étonnante, puisqu'il existe déjà une *Cathedral-car*, qui roule dans l'ouest. A vrai dire, le titre de « cathédrale » est un peu ambitieux, car il ne s'agit guère que d'une chapelle sur roues de quelque soixante pieds de long, avec quatre-vingts sièges environ.

Un pasteur est attaché à ce wagon qui, pendant toute la belle saison, visite les villages du Dakota, de l'Idaho, du territoire indien, situés sur les voies ferrées.



Le tramway « Mac-Kinley ».

La nouveauté de la chose attire toujours beaucoup de curieux et l'institution n'a, en somme, que des avantages. Il est à regretter que ce genre de propagande ne se fasse pas sur une plus grande échelle.

Ce sujet nous amène à parler d'un autre wagon, d'ordre sérieux lui aussi : le *Collège ambulant des entrepreneurs de pompes funèbres*, appelé aussi le *Champion-Collège*. C'est en réalité une école d'embaumement, qui se transporte dans différentes villes, restant dans chacune d'elles assez de temps pour y faire ou y perfectionner l'instruction des entrepreneurs en question, au moyen d'une série de conférences accompagnées de travaux pratiques. Tout est exécuté dans le wagon lui-même qui est organisé, en petit, comme un amphithéâtre de dissection. Le directeur de ce « collège », M. S. F. Baker, a l'honneur d'avoir eu parmi ses élèves plusieurs dames qui exercent aujourd'hui, dans l'Ouest, la profession d' « embaumeuses ».

Mais c'est à la cité de Fitchburg, en Massachusetts, qu'appartient la palme en matière de curiosité roulante. Il existe là un tramway électrique construit, toutes proportions gardées, sur le modèle du croiseur *Brooklyn* et qui fut baptisé le *Mac-Kinley*. Durant la dernière campagne présidentielle, ce véhicule a été employé comme une réclame électorale. Ainsi qu'on peut le voir par notre illustration, son nombreux équipage porte l'uniforme de la flotte et de l'infanterie de marine.

Sans doute les véhicules énumérés plus haut sortent tous un peu de l'ordinaire. Et cependant ce ne sont pas les plus étonnants qu'on puisse rencontrer dans les rues ou sur les routes des États-Unis.

En effet, les maisons, dans les petites villes ou les faubourgs des grandes cités, étant souvent bâties de bois et indépendantes, en général, les unes des autres, il n'est pas impossible de les transporter, même sans démontage. Ordinairement, dans ce cas, l'édifice, qui repose simplement sur des fondations de pierres, est soulevé et placé sur des rouleaux glissant sur une voie de bois. La force motrice pour la traction est, suivant les besoins, le cheval ou la vapeur. C'est une opération assez lente, comme bien l'on pense, et elle a l'inconvénient d'encombrer les rues. Nous l'avons vu effectuer, il y a quelques mois, à Atlantic City, dans l'Etat de New-Jersey, pour un cottage de plusieurs étages, au moyen de cabestans mus par des chevaux.

Le chef-d'œuvre en l'espèce est, sans contredit, la transportation, effectuée en 1888, de l'hôtel de Brighton Beach (Coney Island, près de New-York City). La distance à parcourir était de quatre cent quatre-vingt-dix-neuf pieds, soit environ cent soixante-dix mètres. L'établissement, dont la construction avait coûté près d'un million et demi de francs, se trouvait menacé par les empiètements de l'Atlantique. On dut abandonner la place. La manœuvre ne laissait pas de présenter de sérieuses difficultés, les dimensions de l'hôtel étant de quatre cents pieds sur deux cents, et son poids total estimé à environ quatre millions de kilogrammes. Ici, il ne pouvait être question

de rouleaux. On construisit vingt-quatre voies ferrées parallèles, à vingt pieds de distance; et l'établissement, soulevé graduellement de ses fondations, fut déposé sur cent vingt trucks plats, reposant eux-mêmes sur les rails. Chaque wagon pouvait supporter un poids de trente mille kilogrammes. La force motrice fut fournie par six locomotives ordinaires des chemins de fer, placées sur deux rangs, et capables d'opérer, chacune, une traction de sept cents tonnes. Leur action s'exerçait sur des poulies fixées à des étais où venaient aboutir d'énormes câbles de trois tonnes attachés eux-mêmes aux cent vingt wagons plats.

Rien de moins compliqué que les appareils employés. Mais aussi rien de plus simplement grand que cette « manœuvre de force »!

George Nestler-Tricoche.

LE ROI MUET

NOUVELLE

La nuit déjà couvrait d'un voile d'ombres la ville royale d'Homosaki; chacun, rentré chez soi, vaquait aux soins intérieurs de la maison, les femmes préparant le thé ou versant le riz dans les tasses; les rues, par suite, étaient désertes, éclairées seulement par la lumière blafarde qui passait, çà et là, à travers les vitres en papier huilé.

Tout à coup, entre les maisons, apparait un mendiant loqueteux, marchant à pas sourds et scrutant les ténèbres à chaque détour. C'est un Aïno, et il faut qu'un motif bien puissant le pousse pour qu'il ose pénétrer dans la ville royale d'où sa race, opprimée, abrutie, terrorisée par les conquérants, est bannie à jamais. Mais l'hiver est rude, la faim tenace, et Kâru, à la recherche d'un mauvais coup à faire... ou à recevoir, risque les cent rotins sur la plante des pieds, dans le seul espoir de trouver ouverte la porte d'un poulailler!

Soudain, le long d'une maison, le pauvre hère glisse sur un bâton, perd l'équilibre et tombe, la tête la première, à travers un carreau voisin.

Très surpris de cette invasion, les propriétaires de la maison poussent des cris assourdissants, les chiens s'en mêlent et hurlent de tous côtés, les gens sortent pour voir qui cause ce vacarme; Kâru n'a que bien juste le temps de s'assurer par une fuite prudente contre les désagréments qui le menacent; il prend sa course :

— Le voilà, je le vois! crie quelqu'un.

— C'est un Aïno, dit un autre.

— Un Aïno! un Aïno! clame la foule qui grossit et déjà se réjouit de lapider un de ces hommes maudits et hors la loi.

Heureusement pour lui, Kâru a de l'avance; il fait entre les maisons des crochets nombreux, revient sur ses pas par une rue étroite, débouche derrière ses poursuivants stupéfaits, et veut reprendre la route par laquelle il est entré, car hors la ville est pour lui le salut : il redevient un homme comme un autre; un nouveau groupe lui barre le chemin. Il se jette



Un mendiant apparait,

alors dans les jardins, au hasard, franchissant les clôtures, passant au travers des haies; enfin il s'arrête pour écouter, et respire plus largement : ses ennemis sont loin; les ténèbres ont favorisé sa fuite et dans ce fouillis inextricable de jardins on ne retrouvera pas ses traces avant quelque temps; il peut donc s'orienter et chercher le meilleur parti.

S'orienter? La nuit est noire, le ciel couvert, on ne voit guère à trois pas. Kâru est fort embarrassé. Comment et par quel côté sortir? Il lui faut pourtant se décider, car il ne peut demeurer plus longtemps dans la ville royale, sans risquer la bastonnade et peut-être la mort, et bientôt la lumière du jour ne lui permettrait plus de se cacher. Il avance donc droit devant lui, avec précaution.

Tout à coup il réprime avec peine un cri de surprise; une masse noire s'est dressée et s'éloigne avec bruit : sans doute un blaireau réveillé en sursaut et qui, lui aussi, prend la fuite. C'est beaucoup, dans un même jardin, de deux êtres intéressés à se soustraire aux regards, et ils ne tardent pas à en faire l'expérience, car un chien évente le blaireau, aboie, des cris se font entendre en se rapprochant très vite :

— Par ici! Il est dans les jardins.

Kâru se sent de nouveau perdu, et il fonce encore au hasard, à travers haies et fossés. Voici une muraille sombre, dans laquelle une porte entr'ouverte fait une tache; le malheureux Aïno ne sait pas où elle conduit, à sa perte sans doute, mais il est à bout de forces; ce sera toujours un moment de répit.

Il ferme la porte derrière lui, suit un long corridor obscur et atteint enfin une salle éclairée, où personne ne se tient; il entre; peu ou même point de meubles, suivant l'usage japonais, deux ou trois coffrets, autant de bancs, les uns et les autres richement incrustés; au milieu, le porte-sabres, sur lequel reposent des armes de grand prix, et partout des tentures brodées, des soieries couvertes d'ornements en or, des tapis aux mille couleurs, des vêtements luxueux jetés à terre ou pendant sur le coin des bancs, casques brillants, cottes pailletées, cuirasses, brassards, jambières solides, masques émaillés aux traits grimaçants; c'est toute une précieuse garde-robe que Kâru contemple, ébloui.

Il n'en avait jamais tant vu!

Le premier moment de surprise passé, il prend toutes ces belles armures, tous ces splendides tissus, les admire, les envie, puis l'idée lui vient de changer sa défroque loqueteuse contre ces riches vêtements, et, comme il ne peut pas plus rester dans cette maison, ou plutôt dans ce palais, que dans les jardins de la ville, de ressortir par où il était entré, et de chercher de nouveau son salut dans une fuite prudente. Sous ce beau costume, d'ailleurs, on ne le reconnaîtrait pas, et les gardes se prosterneraient avec respect devant celui qu'ils prendraient, tout au moins, pour un samuraï.

* * *

Ce projet vite accompli, il n'y a plus qu'à sortir de la salle. Mais plusieurs portes semblables y donnent accès.

— Ce doit être celle-ci, se dit Kâru.

Il s'engage dans le corridor sombre, trouve la porte de sortie, l'ouvre et... demeure stupéfait !...

Une lumière éclatante l'inonde de clarté des pieds à la tête ; elle vient d'une sorte de grand catafalque autour duquel brûlent cent torches ; des femmes sont accroupies, les bras croisés sur la poitrine, les cheveux épars en signe de deuil ; des guerriers debout, appuyés sur leur lance, des samuraïs en riches costumes, sont rangés derrière elles. Tel est le cérémonial fixé pour la garde funèbre du roi défunt dont le corps est enfermé sous ces tentures de deuil.

Au bruit qu'a fait la porte en s'ouvrant, quelques-uns ont tourné la tête, et aussitôt un immense cri s'élève :

— Le roi! Le roi!

La scène qui suivit fut d'un indescriptible désordre. Les femmes, saisies d'une frayeur superstitieuse, criaient et se cachaient le visage; les guerriers s'étaient prosternés, les bras en croix, leurs lances croisées devant eux, les samuraïs semblaient frappés de stupeur et incapables de comprendre, de bouger, de parler. Songez! ce roi, qu'ils avaient vu mourir quelques instants auparavant, qu'ils croyaient garder dans son linceul où ses femmes l'avaient cousu, le roi était de nouveau devant eux, vivant, vêtu de son costume habituel et le sabre à la main, prêt à châtier sans doute ceux qui avaient trop tôt escompté son héritage.

Car le roi Matusoto était sans enfants; près de son lit de mort, ses fidèles samuraïs se disputaient déjà le pouvoir, chacun le voulant pour lui seul, et c'est pour servir ces ambitions qu'on avait caché cette mort au peuple, afin de permettre un accord où l'ambition de chacun trouverait son compte.

* * *

Dans quelle singulière situation se trouvait Kâru! Le mendiant poursuivi, à la merci des citadins indignés de le voir fouler leur sol de ses pas sacrilèges, le malheureux sans pain et sans vêtements, était roi. Non pas roi d'un jour ni d'une heure, ni d'un moment, mais d'une minute, car ce quiproquo ne pouvait durer, et le rôle était impossible à tenir; ne fallait-il pas parler, agir en maître? Or Kâru en était bien incapable.

Pourtant, avec une grande présence d'esprit, il chercha à se tirer d'affaire. Le principal, pour lui, était de quitter la salle au plus tôt. En face de lui était une large ouverture qui, sans doute, conduisait à la principale porte du palais. Les gardes ne lui interdiraient pas la sortie ; ils lui feraient même escorte à travers la ville, puisqu'on le prenait pour le roi; une fois dans la campagne, il trouverait bien le moyen de les éloigner et de disparaître.

En une minute, ce plan se déroula dans son esprit.

Redressant sa taille, il leva lentement les bras et ses deux sabres, d'un air transfiguré, et aussitôt toutes les têtes frappèrent le sol avec une terreur superstitieuse; sans se presser, il traversa la salle, marchant droit devant lui, au besoin sur les corps prosternés, heureux de cet honneur, et il atteignit enfin la porte qui pour lui était le salut.

Là, il se contraignit moins, et, d'un pas précipité, se dirigea vers la cour intérieure, encore plongée dans l'obscurité de la nuit.

Mais, au moment où il allait l'atteindre, il se sentit arrêté par une poigne solide. C'était un samuraï, le sabre à la main.

— Où vas-tu ? demanda celui-ci d'une voix rude.

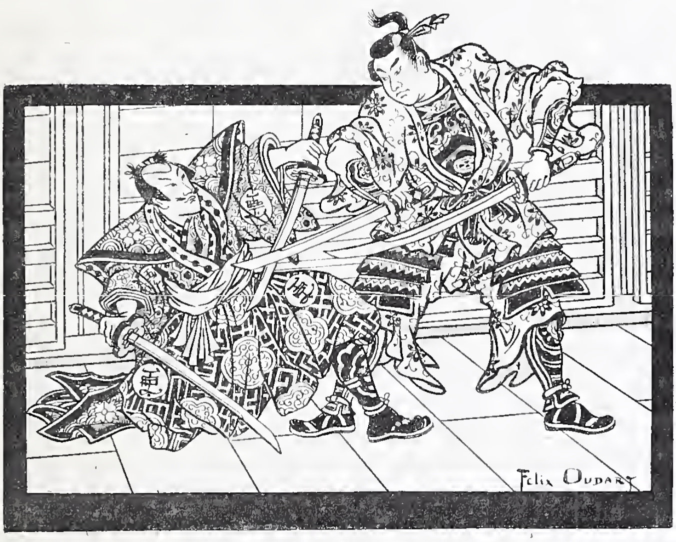
Kâru aurait bien voulu éviter de répondre, craignant de se trahir par un son de voix étranger, et surtout par l'accent qui révélait son origine maudite ; mais comment se taire ? Un instant, il eut l'idée de frapper son interlocuteur de ses deux sabres, mais celui-ci était également armé et certainement expert dans l'art de l'escrime, dont le malheureux Aïno n'avait aucune notion.

— Réponds, insiste le samuraï. Où vas-tu ?

— Que t'importe ? réplique Kâru. Je vais voir si les gardes sont à leur poste.

— Tu n'es pas le roi, je m'en doutais ! s'écrie le samuraï. Qui es-tu donc alors ?... Cet accent ?... Oui, tu es Aïno ; misérable, que fais-tu ici et sous ce costume royal ?

— Pitié, seigneur, ne me perdez pas !



Pitié, seigneur, ne me perdez pas !

— Comment, pitié, imposteur, fils de chiens ! Quoi ! la ville t'est interdite, et tu oses pénétrer dans le palais, te faire passer pour le roi !

— Oh ! bien malgré moi.

— Malgré toi ? Et ce déguisement ?... Je vais te tuer.

Ces mots, et le geste qui suivit, furent comme un coup de fouet pour Kâru. Tué, peut-être, mais du moins voulut-il se défendre. Il se dégagea par un mouvement brusque, et brandit ses deux sabres sur la tête de son adversaire, qui n'eut que le temps de se mettre en garde.

Le léger répit que prirent les deux combattants pour se mesurer du regard permit au samuraï d'entrevoir une autre solution à cette aventure extraordinaire. A la grande surprise de Kâru, il lui dit brusquement :

— Abaisse tes sabres qui ne te serviraient pas longtemps, car tu ne sais même pas les tenir selon les règles, et écoute-moi ; je vais peut-être faire ta fortune et la mienne.

Confiant, Kâru posa ses sabres contre terre, et dit avec humilité :

— Parlez, seigneur. Je ne demande rien que de sortir en sûreté de ce palais, où je suis entré à mon insu et pour mon malheur.

— Sortir de ce palais ? Au contraire, il faut y rentrer, y rester.... mais en roi.

— En roi ! Y pensez-vous, seigneur ?

— Oui, en roi. Tout le monde ici a cru au miracle ; le roi est ressuscité ; donnons crédit à cette fiction. Tu seras désormais le roi Matusoto, et moi, Nizon, je serai ton confident, ton favori, demain ton premier ministre, après-demain général de tes armées. Comprends-tu ?

— Oui, dit Kâru, je comprends. Mais on reconnaîtra vite la supercherie.

— Non, tu ressembles au roi défunt, qui d'ailleurs ne se montrait qu'en de rares occasions le visage découvert. Tu feras comme lui, et tu mettras un masque en public, selon la coutume ancienne des guerriers.

— Mais ma voix, mon accent qui révèlerait à tous un Aïno !

— Ceci est plus grave.... Mais la terrible maladie que tu viens de subir peut t'avoir enlevé la voix, je me charge d'expliquer cet accident ; je prends tout sur moi. Allons, rentre tes sabres et reviens prendre possession de ton palais.

Sur le seuil de la grande salle, où tous les familiers et les femmes du roi parlaient avec animation du miracle accompli en leur présence, Nizon jette d'une voix retentissante la formule consacrée :

— Le front à terre ! Voici le roi tout-puissant, Matusoto, fils du ciel.

Aussitôt tout le monde s'incline et se prosterne ; le roi traverse lentement, appuyé en signe de confiance sur son serviteur Nizon, et rentre dans la salle où tout à l'heure il avait trouvé ses riches vêtements.

Nizon dit encore :

— Que chacun se retire, c'est l'ordre royal.

La grande salle se vide à l'instant. Alors le roi et son complice prennent le défunt par les pieds et par la tête et l'enterrent secrètement dans un coin du jardin.

*
* *

Le métier de roi est surtout difficile quand il faut se montrer en public, recevoir des ambassadeurs, discuter avec ses ministres, faire des discours. Autant d'ennuis qui furent évités à Kâru, grâce à la consigne imposée par Nizon.

A ceux qui s'étonnaient d'un changement aussi complet dans les habitudes royales, le rusé samuraï mettait la chose sur le compte de la maladie.

— Le roi est très atteint par le mal qui l'avait terrassé: sa voix est si faible qu'à peine puis-je l'entendre en approchant mon oreille jusqu'à sa bouche, et quand il a donné un seul ordre cet effort l'a fatigué à ce point, qu'il devient muet pour le reste de la journée. A part ce malheur, il est robuste comme auparavant.

De cette façon, la supercherie ne pouvait être découverte. Kâru se laissait vivre tranquillement au milieu de l'oisiveté et de la bonne chère; l'ambitieux Nizon, au contraire, s'agitait, réglementait tout, gourmandait ses anciens égaux et jouissait de leur rage impuissante, car la volonté du roi était formelle: Nizon avait toute sa confiance, lui seul pouvait l'approcher et lui parler, donner des ordres et les faire exécuter.

Pourtant le roi paraissait devant la cour pour rendre la justice; c'était là une prérogative et un devoir auxquels rien ne pouvait le soustraire, car ils lui appartenaient personnellement. Nul, d'après les idées orientales, ne pouvait le suppléer dans cet office.

Donc, à certains jours déterminés, le roi prenait place sur son trône de bambous dorés, le visage à moitié caché par le masque et le casque. Les plaignants comparaissaient devant lui, exposaient leur cas, et le roi, d'un geste interprété aussitôt par le ministre, réglait l'affaire. Kâru ayant du bon sens et l'esprit droit, Nizon l'expérience du cérémonial, leur collaboration fut assez heureuse, et on ne se plaignit pas de la justice du *roi muet*, comme on appelait le souverain, depuis l'époque mémorable de sa résurrection.

Un jour, la séance allait prendre fin, quand une députation d'Aïnos se présenta, demandant avec insistance à être amenée devant le roi Matusoto, pour lui exposer les doléances de cette race opprimée, et qui avait, plus que jamais, à souffrir des exigences d'un fonctionnaire trop avide et trop zélé.

Les gardes n'osèrent l'arrêter, et les envoyés furent aussitôt amenés devant le trône royal.

En langue japonaise, mais avec le fort accent qui les a toujours caractérisés, les Aïnos exposent le sujet de leurs plaintes: ils se sont toujours montrés sujets dévoués, soumis, patients; pourquoi les pousser à bout, pourquoi les persécuter; d'ailleurs, disent-ils encore, pourquoi cet ostracisme injuste? Pourquoi les chasser de partout où habite le conquérant, les traquer comme des bêtes fauves s'ils entrent dans les villes, s'ils sont trouvés auprès des palais royaux?

— Ce que nous demandons, ô roi puissant, fils des dieux, lumière du ciel, c'est d'être traités comme tes autres sujets, d'avoir libre accès auprès de toi, de pouvoir être tes soldats et tes gardes comme ceux qui ont conquis notre pays il y a deux cents ans, et qui ne sont pas plus fidèles que nous à ta personne; nous sommes malheureux, ô roi juste et bon, prends pitié de notre détresse!

A ces mots, Kâru est indigné. Lui, nourri dans les splendeurs d'un rang usurpé, il oublie que, hier encore, il était du nombre de ces pauvres diables traqués par la haine des conquérants; s'il s'est élevé par hasard, il n'entend pas, le mauvais cœur, que ses frères s'élèvent à leur tour jusqu'auprès de lui, entrent dans ses palais, dans ses armées. Non pas! Et dans sa rage, soudain excitée par cette insolente supplique, il oublie la consigne sévère, son rôle apprêté, la comédie qu'il joue depuis si longtemps avec succès, et c'est d'une voix tonnante qu'il crie aux Aïnos stupéfaits:

— Hors d'ici, chiens! Osez-vous réclamer des bienfaits, quand vous ne méritez que le rotin!

Une immense clameur répond à ces paroles imprudentes:

— Le roi a parlé; c'est un Aïno!... Imposture!... A mort!...

En effet, l'accent l'avait trahi.

Les samuraïs envahissent l'estrade, arrachent Kâru de son trône; on reconnaît la supercherie, et sur-le-champ le faux roi et son ministre sont mis à mort par la main du bourreau.

*
* *

Ce fut justice; non pas tant encore parce que Kâru avait usurpé le trône, puisqu'il avait su bien gouverner, mais parce que la fortune lui avait fait renier ses compagnons d'origine et de souffrance. Et nous dirons avec le sage: « Il est bien vilain, l'oiseau qui salit son nid. »



Gaston Cerfberr.

FIN

Le Gérant: R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

ARCHITECTURE.

ARMÉES, MARINES.

BIOGRAPHIE.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE, STATISTIQUE.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

HISTOIRE.

LITTÉRATURE, CRITIQUE, POÉSIE, MORALE, ÉDUCATION.

SCIENCES.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1899

FIN DES TABLES.

Paris. — Typographie du Magasin Pittoresque, d'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire.